




LE
MONDE MODERNE





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Gift of Mrs C. C. Bernard

Le
Monde Moderne

7° ANNÉE

REPRODUCTION INTERDITE

des articles et des illustrations.

DROITS DE TRADUCTION RÉSERVÉS

pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Le
Monde Moderne

TOME XIII

Janvier - Juin 1901



PARIS

ALBERT QUANTIN, ÉDITEUR

5, Rue Saint-Benoit, 5



LES TROIS HORACE

Le chevalier Horace de Lavalette étant mort fort jeune, après avoir dilapidé ses biens à la cour du Régent, ses trois fils prirent du service dans l'armée de M. de Noailles, comme lieutenants.

Ces trois jeunes hommes que, dans la société, on appelait du prénom de leur père, les Horace, pour les distinguer de la branche aînée des Lavalette, étaient fort dissemblables de visage et de caractères.

tère, L'aîné, Fabien, était avant tout galant et impétueux. Très civil, et se plaçant aux règles délicates de l'étiquette, il était recherché des femmes. Personne mieux que lui ne savait tendre le drageoir, ouvrir l'éventail, rendre un fichu tombé, tous ces menus artifices d'une main fine qui sort avec avantage du flot de dentelles de l'habit de salon. En outre, il possédait une figure agréable, et rien n'était plus séduisant que l'éclat de ses yeux noirs et de son visage bistré, sous le frimas de ses cheveux poudrés. L'uniforme lui seyait tant, que la duchesse de Châteauroux s'était écriée : « Quel est donc cet homme si bien fait ? » un jour qu'à Metz elle le voyait passer dans son ajustement brodé d'or, que l'épée négligente relevait au côté sur la culotte blanche.

Mais sa violence en campagne était aussi terrible que sa grâce était aimable en société, et il semblait alors n'être fait que pour le carnage, le canon et le sang ; bien peu semblable en cela à son frère cadet, qui n'était entré qu'à regret dans les armes, et dont le feu roulant de la bataille ne semblait jamais interrompre l'éternelle rêverie. De haute taille, émacié dans son habit fluet tout flottant de dentelles, Étienne de Lavalette portait une profonde mélancolie jusque dans les camps. A l'encontre de Fabien, qui ne voyait point une femme qu'il n'en fût amoureux, lui n'avait jamais aimé. Mais on disait de lui qu'il composait un long poème pour célébrer le règne de la Paix, et souvent dans les batailles, quand il menait ses gens aux avant-postes, on le voyait négliger de tirer son épée pour se défendre.

Le troisième, Hubert, était d'un naturel modéré et taciturne. Fort timide, il fuyait les salons, se plaisait à la solitude et affectait de mépriser la société. « C'est un bon officier, disait le maréchal, qui était spirituel, mais à l'armée seulement. » Comme il parlait peu, on l'estimait d'ordinaire moins que ses deux aînés. A la vérité, il était, bien

qu'encore à l'adolescence, serviable, réfléchi et fidèle ami ; mais ce sont là des vertus de peu de poids dans les jugements qu'on se forme des gens.

A Fontenoy, les trois messieurs de Lavalette étaient présents. Fabien, victime de sa folle intrépidité, eut son cheval tué sous lui et dut combattre obscurément à pied, comme un de ses gens d'armes. Étienne, toujours rêveur et insouciant, dressé sur sa monture cabrée, demeura parmi la pluie des balles anglaises, sans qu'une seule effleurât le panache de son chapeau. Pour Hubert, calme et observateur, il avait suivi froidement la bataille ; ce fut lui qui tourna ses hommes en panique vers l'assaut final. Il eut les deux jambes brisées, mais il fut nommé colonel à vingt ans.

Les trois frères s'aimaient d'une profonde tendresse. Pour la convalescence du jeune héros, ses deux aînés prirent un congé dans le dessein de le passer à Paris ; mais ils s'arrêtèrent, en traversant la Bourgogne, au château de la douairière de Lavalette, leur tante, pensant que la salubrité de ce pays reconforterait mieux Hubert.

Ils arrivèrent à l'improviste, un soir de septembre brumeux et mouillé. Il faisait nuit à demi, et leur équipage était si triste, du voyage qu'ils venaient de faire, que la douairière ne les reconnut point. Ils se nommèrent, et aussitôt elle leur fit fête ; mais ils demeuraient singulièrement gênés de leur mauvaise entrée et du vilain état de leur ajustement. La douairière, en attendant le souper, les fit asseoir autour de l'âtre, dans la salle d'honneur ; elle se montrait surtout fort occupée d'Hubert, dont elle avait appris la brillante conduite ; mais celui-ci, soit que sa timidité se fût accrue aux camps, soit que ces brumes d'automne tourmentassent ses blessures, restait morose et se prêtait mal aux compliments qu'on lui adressait.

Soudain, la porte s'ouvrit, et leur cousine Armande entra en jetant un cri de surprise. Elle avait dix-sept ans, et

son jeune corps, à peine formé, était somptueusement vêtu d'une robe de damas à paniers, agrémenté de fleurs vertes et de festons d'argent. Ses cheveux blonds, relevés en rouleaux opulents, étaient à peine voilés d'une pincée de poudre; et d'une fraise de mousseline sortait son cou, délicat et pur. A son arrivée, les lumières de l'âtre firent scintiller les givres de sa robe et rougir son visage fragile.

Les messieurs de Lavalette sentirent alors, tous trois ensemble, la médiocrité de leur mise, et ils eussent donné cher pour être en ce moment en poste sur Paris; cependant, malgré leur mauvaise humeur secrète, ils s'inclinèrent de bonne grâce et vinrent baiser la main de leur cousine. Celle-ci, sans répondre, leur sourit avec un charme qui tenait à la fois de la femme et de l'enfant. Quand elle souriait, sa bouche s'ouvrait finement sur ses dents, petites et rondes, et l'on découvrait mieux aussi, dans ses prunelles grises, une étrangeté de ses yeux, une sorte d'ambiguïté du regard qui vous troublait comme un mystère.

Armande de Lavalette n'avait jamais été à la cour. La douairière l'élevait au château, comme dans un cloître; elle était fort instruite, connaissait les astres, et, chaque semaine, un maître de la ville venait lui enseigner les lettres arabes. Monseigneur de Dijon, son parrain, lui avait en outre rendu la théologie familière, et il n'était presque point d'exégèse qu'elle ne connût. Mais, à mesure que son esprit s'ornait de ces connaissances abstraites, une grâce plus insinuante semblait sortir de son corps; un charme fatal que redoutait vaguement sa mère, et qui ressemblait à l'attrait mortel de certaines fleurs.

Elle regarda tour à tour ses trois cousins et demanda lequel s'était tant illustré à la dernière guerre. Hubert, alors, détourna vivement la tête vers la flamme du foyer, pendant que ses deux aînés s'empresaient avec fierté de le désigner. Mais, en même temps qu'elle le

félicitait, en termes naïfs qui révélaient la candeur de son esprit, elle regardait obstinément Étienne, qui faisait jouer de la main les dentelles de son habit.

La douairière fit servir à ses neveux un riche festin, et les combla d'amitiés; mais rien ne pouvait déridier les trois gentilshommes. Ils goûtèrent à peine aux mets qu'on leur servit, et, malgré l'aimable simplicité de leur cousine, ils évitaient de lui adresser la parole, de sorte que le souper fut taciturne et qu'il fallut tout l'enjouement d'Armande pour qu'il ne fût pas détestable.

Le lendemain, à midi sonnant, le chevalier Fabien de Lavalette n'était pas encore sorti de son appartement. Il ne voyageait jamais sans une petite malle d'onguents, de liqueurs odoriférantes, ces mille produits de l'Inde qui faisaient alors fureur à Paris, et, depuis le matin, son valet n'était occupé qu'à le froter, l'enduire de parfums, teindre ses ongles à l'essence de rose, blanchir ses mains au « lait de lotus » et cent autres pareilles cérémonies de raffinement et de coquetterie. Quand il fut ainsi lavé et parfumé, il renvoya le valet à l'office, se regarda vingt fois au miroir, et demeura encore un long moment devant sa porte comme s'il n'osait l'ouvrir. Quand il se décida à descendre, il trouva Étienne au salon, devisant avec Armande. Et, comme il s'informait d'Hubert, on lui répondit que celui-ci, souffrant de ses blessures, gardait le lit pour cette journée. Il fit avec nonchalance quelques pas vers la porte qui s'ouvrait sur le jardin.

Durant toute la nuit, il avait plu et les feuilles mortes ou vertes étaient tombées en abondance dans le parc, couvrant les gazons et les allées. Maintenant un pâle rayon de soleil filtrait à travers les frondaisons éclaircies et glissait sur les ondes agitées de la pièce d'eau. Armande le rejoignit alors et demanda à ses cousins s'ils voulaient visiter les allées. Ils y consentirent. De ce moment, Fabien commença d'épier son



cadet, anxieux de savoir s'il allait se rapprocher d'Armande et lui offrir la main. Pendant ce temps, la jeune fille franchit les marches du perron; elle relevait à deux mains sa lourde robe de brocart, ne posant à terre que du bout

de sa pantoufle. Les deux gentilshommes prirent place à ses côtés, et, comme elle était fort occupée à ne point mouiller les ourlets de sa robe, ni l'un ni l'autre ne put solliciter d'être son cavalier. Contre leur ordinaire, Étienne de Lavalette parlait avec animation, se montrant allègre et tout autre qu'on ne l'avait vu jusqu'alors, tandis que Fabien avait revêtu une étrange tristesse. Le premier observait avec enthousiasme les beautés du parc; il s'était aperçu que l'eau des bassins semblait, à cette saison de

l'année, devenir plus légère et plus fluide, et il fit remarquer avec quelle pureté celle-ci reflétait les statues de marbre. Armande

paraissait prendre un vif plaisir à l'écouter; elle té-

moigna même le désir de se reposer sur un banc d'où l'on voyait la façade du château se mirer dans l'eau. Mais, comme ce banc était encombré de feuilles jaunies, pendant que Fabien s'empressait à le

nettoyer, Étienne coupa d'un petit ciseau d'argent les dentelles flottantes de son ajustement, et en fit un coussin sur lequel elle put prendre place sans offenser la fraîcheur de sa robe. Fabien ne put retenir un soupir quand il vit le sourire dont Armande le remerciait.

Étienne continua de parler des diverses émotions de la nature, selon les saisons. Il expliqua que dans, les journées étouffantes de l'été, les eaux sont ternes et comme alourdies :

— L'azur du ciel s'y résout, disait-il, en de noirs effluves, et le zéphir est impuissant à rider leur surface. L'hiver, elles ont le froid éclat d'un métal singulier et mobile, mais au printemps, et quand expire la saison des fleurs, elles s'embellissent d'une transparence nouvelle, elles s'allègent et se clarifient comme pour mieux se prêter aux jeux mystérieux des Naïades et des Ondines.

Le poète, assis près d'Armande, montrait d'une main élégante les ondes s'agitant mollement et sans bruit dans leur vasque de pierre, et son beau front s'illuminait comme celui d'un jeune dieu. Fabien ne l'avait jamais vu tel jusqu'alors, et il songeait avec amertume de quel effet serait ce divin attrait de la poésie sur une personne d'un esprit aussi élevé que leur cousine. En même temps, un rayon de soleil, pâle et mélancolique, vint effleurer le visage d'Armande, et ses prunelles étranges s'animent de ces lucurs vertes et changeantes, qui sont le perle attrait de l'eau. Le malheureux chevalier sentit alors son cœur transpercé d'une blessure inguérissable, et il comprit que, cette fois, il aimait jusqu'à la mort.

Étienne ensuite parla de la guerre. Il pensait que les armes ne seraient pas éternellement aux mains des peuples, et qu'un âge viendrait où la paix universelle régnerait dans le genre humain. Au long de son discours, il tourna diverses fois la tête vers son frère, s'étonnant de son silence, car cette opinion d'ordinaire échauffait le belliqueux

Fabien ; mais le chevalier semblait ne prêter aucune attention à ses paroles.

Tout à coup, on vit Étienne s'arrêter et pâlir ; les deux frères se regardèrent et se pénétrèrent l'un l'autre, puis ils penchèrent la tête en soupirant. De ce moment, Étienne se tut, et le chevalier n'osa point reprendre la parole.

En même temps, des nuages rapides poussés par le vent d'automne voilèrent le ciel, et la triste pluie des feuilles se mit à tomber en silence, froissant seulement au passage les jupes rigides d'Armande qu'elle effleurait. La jeune fille frissonna ; ses prunelles mouvantes s'assombrirent et se tournèrent vers Étienne comme effrayées.

— Mes cousins, demanda-t-elle, n'allons-nous pas rentrer ?

Étienne, auquel elle s'était adressée, resta quelques instants pensif, puis, regardant son frère, il répondit que Fabien l'escorterait, et que, pour lui, il demeurerait encore afin de goûter un peu plus la poésie de ce lieu.

Son aîné le remercia d'un regard plein de mélancolie ; mais, quand le poète, seul et rêveur, les vit s'éloigner, il remarqua que le chevalier marchait aux côtés d'Armande sans lui parler, et qu'il ne lui avait pas offert la main.

Durant l'après-dînée, la douairière fit servir à ses neveux un certain café qui venait directement des Indes. Armande n'en goûta point, mais ce fut elle qui servit ses cousins. Quand elle versa le breuvage, le chevalier crut voir qu'elle mettait plus de grâce et plus de sollicitude en emplissant la tasse d'Étienne ; mais la douairière ne le laissa point suivre le cours de son inquiète rêverie.

Elle leur annonça gaiement qu'elle les garderait de longs jours, et que, ayant vu à l'écurie leurs chevaux fourbus et tout défaits par le voyage, elle avait dépêché à Dijon pour en faire venir trois qui seraient plus convenables aux fêtes qu'elle avait dessein de leur offrir. En même temps, elle leur vanta la beauté de ses vignobles et de ses

chasses, leur décrivant avec art le pittoresque du pays, et causant avec cette assurance que donnent aux personnes de mérite l'âge mûr et l'expérience. Mais les deux messieurs de Lavalette ne pouvaient s'empêcher d'admirer le silence modeste que gardait Armande; car, si remarquable qu'elle fût par sa science et ses talents, la jeune fille fuyait tous les discours qui eussent pu dévoiler les richesses de son esprit.

Néanmoins, après le goûter, comme le temps s'était attiédi, elle demanda à Étienne s'il lui plairait d'entendre quelques airs de harpe. Étienne rougit légèrement et la remercia. Alors, les laquais portèrent l'instrument et des sièges sur la terrasse du château, et Armande commença de jouer. Ses mules étroites en satin rose laissaient voir son pied d'enfant qui marquait la cadence, tandis que, sous ses doigts, naissait la mélodie nuageuse d'un menuet.

Le ciel s'était éclairci; un reflet du soleil couchant dorait les cordes ou sa petite main dessinait des arpèges si frêles et si doux qu'on eût dit que le zéphir seul s'y jouait. Au bas de la terrasse, le bassin reflétait comme un miroir la blanche façade du château, depuis sa base jusqu'aux colonnades du faite, et dans ce tableau passait un souffle de si subtile volupté que les deux gentilshommes s'y abandonnèrent; chacun, oubliant un instant les devoirs sacrés de l'amitié fraternelle, se laissa glisser facilement au plaisir d'aimer. L'heure n'eut plus de mesure, les lieux n'existaient plus, le passé et l'avenir s'évanouissaient; ils ne voyaient plus devant eux que la divine enfant.

Cependant le bruit clandestin d'une fenêtre qu'on entr'ouvre les arracha tout d'un coup à leur ivresse. Ils regardèrent en haut, et tous deux ensemble imaginèrent avoir aperçu, derrière les rideaux abaissés, l'ombre de leur cadet. De cet instant, leur attention parut mêlée de soins étrangers: la réalité sembla les reprendre et, comme s'ils

eussent eu conscience de s'être un moment mutuellement trahis, leurs yeux commencèrent à se fuir, et chacun se replia douloureusement sur soi-même, dans un profond souci.

Puis, soudain, Armande ayant senti sur ses épaules à demi nues la fraîcheur du crépuscule, elle se leva en souriant, et les deux messieurs de Lavalette la suivirent. La douairière fit apporter les flambeaux au salon d'honneur, et les flammes s'allumèrent dans l'âtre. La veillée commençait, et rien ne pourrait dire quel attrait singulier mettait, dans cette salle somptueuse aux meubles délicats, la présence d'Armande. Elle allait et venait, sa pantoufle semblant glisser à terre, et les glaces des trumeaux, dont l'or pâle s'allumait aux lueurs du foyer, reflétaient au passage sa silhouette légère. Les festons d'argent de sa robe se constellaient de brillants, et le poétique Étienne voulait y voir des gouttelettes ruisselantes, car il ne pouvait séparer de la vue de sa cousine l'image d'une de ces Ondines dont son caprice peuplait l'ombre des eaux. Le chevalier, au contraire, admirait en silence sa gaieté mutine d'enfant, qui se mêlait si étrangement à la langueur de la jeune fille; car il en est ainsi quand nous aimons, et c'est de nos propres goûts que nous ornons l'être choisi.

Pourtant, loin de goûter pleinement la douceur de cette heure incomparable, on aurait cru que les deux gentilshommes cherchassent à en fuir le charme mortel. Le remords d'avoir cédé tout à l'heure à un amour si capable d'offenser leur amitié réciproque les aiguillonnait sourdement; ils ne pensaient plus qu'au moyen d'éviter l'irrésistible sortilège qui déjà les reprenait et les retenait en dépit d'eux-mêmes près d'Armande. Pendant que Fabien s'accordait de minute en minute quelque nouveau délai, Étienne, plus généreux, s'arracha le premier à la douce intimité de ce lieu. Il prit prétexte, pour quitter les deux dames, d'aller s'informer d'Hubert, se



résignant ainsi à voir le chevalier demeurer seul près de sa cousine ; mais celui-ci, stimulé par un si touchant sacrifice, n'en voulut point profiter et déclara qu'il accompagnait son frère.

L'appartement qu'occupait Hubert se trouvait à l'extrémité du château, et il fallait un long moment pour s'y rendre ; mais, pendant le trajet, les deux frères marchèrent silencieusement côte à côte,

sans qu'une parole tombât de leurs lèvres ; on aurait même dit que la seule présence de l'un offusquât l'autre.

Quand ils entrèrent, ils trouvèrent Hubert, non point au lit, mais debout et paré de son plus bel ajustement. Malgré sa grande jeunesse, il avait dans le visage une certaine fermeté qui s'accommodait bien avec le faste sévère de son habit de colonel, tout orné de ga-

lons d'or et de broderies en fil de métal. Il portait l'épée fière, et son pied cambré dans le soulier à boucle semblait défier tout souvenir de ses horribles blessures. En outre, sans qu'il le sût, sa jeune gloire l'environnait sans cesse, et il n'était point un de ses gestes qui n'empruntât à sa valeur désormais célèbre une sorte d'éclat. Quand il apparut ainsi à ses deux aînés, ceux-ci crurent voir la déesse des armées se penchant sur son front pour l'illuminer d'une beauté inconnue.

— Hubert, lui dit le chevalier, avez-vous été vraiment fort incommodé aujourd'hui ?

Le jeune homme secoua tristement la tête : il prit une place qui semblait avoir été celle de toute sa journée près d'un « bonheur du jour » encombré de livres feuilletés et épars.

— Mon frère, répondit-il, vous vous êtes mépris sur ma douleur, et le mal que j'endure n'est point celui que vous croyez.

Les deux messieurs de Lavalette se regardèrent avec une anxiété nouvelle. Aucun malaise, en effet, ne se révélait en lui. Renversé sur un fauteuil fragile aux formes effilées, l'épée posant négligemment sur ses jambes croisées, il avait le regard ardent sous les rouleaux poudrés de ses cheveux, et ses mains se crispaient l'une dans l'autre.

— Je n'entends point ce que vous voulez dire, Hubert, objecta le chevalier ; avez-vous au moins bien dormi la dernière nuit ?

— Hélas ! murmura le jeune héros ; je ne connaissais que par ouï-dire mon nouveau tourment ; je sais maintenant qu'il est de ceux par qui le sommeil est vaincu. Sachez-le donc, mes frères, j'aime !

Les deux gentilshommes frémissaient à ce nouveau coup. Étienne, pâle et glacé, se détourna, pour cacher l'altération de ses traits, vers la fenêtre d'où l'on voyait la nuit descendre sur le parc. Fabien demeura atterré et sans voix.

Alors, à la faveur du silence qu'ils gardaient, le jeune soldat, ivre de son premier amour, se mit à parler d'Armande et de sa beauté. Il ne l'avait vue qu'à peine, n'ayant pas osé lever les yeux sur son divin visage ; mais une seule minute avait suffi pour imprimer à jamais ses traits en lui, et il sentait toujours dans le fond de son âme l'éclat d'étoiles de ses pâles prunelles. Et tel était le prestige de cette enfant, qu'il défaillait à la seule pensée de la revoir.

— Je n'ai rien pour plaire, ajoutait-il tristement. Comment oserais-je paraître devant elle ?

— Vous vous trompez, mon frère, dit enfin Étienne d'une voix tremblante. Je ne parle pas de ces vulgaires avantages corporels qui ne sont point pour flatter une personne telle que notre cousine ; mais, en outre d'un extérieur agréable, vous possédez encore le seul attrait capable de fléchir un si noble cœur : c'est votre gloire que je veux dire.

Le visage d'Hubert s'éclaira.

— Croyez-vous donc que je ne lui aie point déplu ? demanda-t-il à ses frères.

— Elle a trop de grandeur pour qu'un gentilhomme tel que vous lui déplaise, répartit encore Étienne en affermissant sa voix.

Mais Fabien ne retrouvait point la force de prononcer un mot. Il était de ceux que de tels déplaisirs abattent, et il admirait en silence la fermeté d'Étienne. « Quelle fortune contraire, ne pouvait-il s'empêcher de songer, et pour quoi a-t-il fallu que les trois premiers amants de cette incomparable Armande fussent trois frères aussi tendrement unis que nous le sommes ! Quel est donc le céleste pouvoir de son regard et de tout son être pour qu'on ne la puisse voir sans l'aimer ! »

Cependant la cloche du souper sonna, et Hubert, réconforté par les paroles de son frère, prit enfin le parti de revoir sa cousine ; comme il remarquait l'étrange pâleur du chevalier, ainsi que son humeur morose, il lui prit amicale-

ment le bras et lui demanda s'il n'était point fâché qu'il eût conçu un si grand amour sans le consulter. Fabien lui répondit que non, mais d'une façon si singulière que le jeune homme sentit se mêler à sa joie une légère inquiétude dont il ne débrouillait pas la cause.

Les tendres louanges que lui avait décernées Étienne, bien faites pour rendre de l'assurance à un jeune amant, lui donnèrent devant Armande une grâce toute nouvelle. La jeune fille lui ayant demandé s'il ne souffrait plus de ses blessures, il en parut ivre de joie. Cependant, quoique Armande fût enjouée selon son ordinaire, et que les deux aînés des Horace feignissent une aimable gaieté qu'ils étaient si loin d'avoir dans le cœur, un voile de mélancolie semblait répandu sur le repas.

On était alors à l'équinoxe d'automne, et chaque nuit le vent recommençait à souffler violemment sur la plaine où s'élevait le château. On l'entendait bruire dans la cheminée, et, plus d'un coup, les chandelles de cire qui éclairaient la table faillirent s'éteindre dans leurs flambeaux. A chaque fois, une oppression de tristesse étreignait plus profondément les cœurs. Peu à peu même, les paroles qu'échangeaient les gentilshommes avec leurs parentes devinrent plus rares. Fort à point, la douairière proposa qu'on se rendit au salon. Le chevalier alors lui offrit la main, Étienne s'écarta d'Armande pour qu'Hubert vint lui rendre le même service, et il le suivit en soupirant.

Arrivée au salon, Armande s'assit au clavecin. La douairière prit place près de la cheminée et se mit à parfliser. Les trois Horace se rangèrent sur de petits tabourets autour de l'instrument. Armande choisit un cahier de romances de Lulli qui avait appartenu à sa mère, et commença de chanter.

Sa taille d'enfant, moulée et serrée dans le chatoyant corselet de damas, fléchissait vers le clavier et sa poitrine se gonflait d'une voix si douce et si

émouvante qu'on sentait un frisson de tristesse à en écouter les notes légères ; en outre, rien ne s'accommodait mieux avec la mélodie plaintive de la romance que les accords du clavecin tremblants et assourdis. A mesure qu'elle chantait, une plus vive douleur étreignait le cœur du chevalier, et il semblait à Étienne entendre une psalmodie poétique tombant sur son bonheur à jamais enseveli. L'un et l'autre, cependant, par une étrange contradiction, enduraient avec délice le cruel supplice de l'écouter, et leurs yeux, voilés de larmes, ne quittaient point Armande.

Tout à coup, le chevalier sentit sur lui le regard pénétrant et obstiné de son jeune frère, et il frémit en songeant que son émoi et ses pleurs l'avaient dû trahir. Au même instant, Étienne, prenant entre ses mains son noble front de poète tout ravagé par la lutte qu'il se livrait, involontairement révéla sa souffrance secrète. Pourtant Hubert devait n'avoir rien compris, car on ne vit point son mâle visage s'altérer et il continua d'écouter Armande.

Quand celle-ci se tut et se retourna vers la douairière, son sourire s'était éteint ; on aurait dit que la mystérieuse douleur planant autour d'elle l'avait effleurée ; elle paraissait tourmentée par des pressentiments de malheur, et son oreille inquiète se prêtait aux tristes sifflements du vent qu'on entendait au loin ravager la plaine.

— Il fera mauvais sur les routes cette nuit, dit-elle tout à coup d'un ton singulier qui fit tressaillir Fabien.

Mais Étienne reprit doucement.

— Ma cousine, si le vent trouble votre sommeil, songez à prier pour les voyageurs.

— Tout beau ! s'écria la douairière, le vent souffle d'Orient, nous aurons une adorable promenade demain à l'excursion où j'ai dessein de vous conduire. Les ceps rougissent au vent comme les yeux des bergères, mes vignes seront toutes de sang et d'or.



Aucun des trois gentilshommes ne répondit.

Armande portait à son corsage trois roses de couleurs différentes; l'une aux tons sombres et veloutés de la pourpre; l'autre aussi pure que son délicat visage; la troisième d'un blanc de lait. Hubert s'approcha et lui demanda à prendre cette dernière qui symbolisait sa candeur; le chevalier choisit la sombre fleur où il voyait l'image de son cœur

meurtri et sanglant. La jeune fille tendit alors au rêveur Étienne la rose qui restait, mais, comme il la prenait, elle s'effeuilla dans leurs doigts, et il n'eut put saisir que des pétales fugaces. Les trois frères lui baisèrent alors la main en silence.

— Au revoir, mes cousins, leur dit-elle, le cœur tout oppressé.

— Adieu, cousine, murmurèrent-ils ensemble tout en se retirant.

La nuit, le vent redoubla de violence : on l'aurait cru prêt à renverser le château. Tout alentour, les arbres se tordaient, les lourds àuvents de chêne se brisaient dans leurs gonds ; ce fut un chaos sinistre où, de tous les bruits mêlés, on ne pouvait distinguer un seul.

Armande appelait en vain le sommeil ; elle croyait entendre mille choses extravagantes, et, par trois fois, il lui sembla reconnaître sur la route le galop éperdu d'un cheval. Ce ne fut qu'à l'aube qu'elle s'endormit jusqu'à une heure avancée de la matinée.

Alors la chambrière entra toute consternée comme après quelque malheur. Elle tenait à la main trois billets qu'on avait trouvés dans les appartements de messieurs de Lavalette. Quant aux gentilshommes, ils étaient mystérieusement repartis à la faveur de la nuit, et le palefrenier avait vu à l'aube l'écurie vide de leurs chevaux.

Armande saisit d'une main tremblante les billets qui lui étaient adressés.

— Ma cousine, lui disait l'abien, pardonnez à celui qui, vous ayant vue, trouve encore le courage de fuir votre demeure, et qui, le cœur brisé, va demander à la nuit et à la tempête tous les voiles nécessaires au secret de son départ. Ne blâmez pas mon incivilité, et cherchez, dans l'estime que j'attends de vous, de quoi excuser un acte si impardonnable. Je laisse auprès de vous deux frères que je chéris, et qui tous deux, ornés par le ciel de dons divers, mais également précieux, sont également dignes de votre amitié. Si mon départ doit vous causer quelque déplaisir, trouvez en eux une heureuse diversion à votre ennui.

Les yeux attristés d'Armande s'emplirent de larmes, et ce fut à travers un

voile qu'elle lut le message d'Étienne.

— Quand les vapeurs du matin voileront à vos yeux mi-clos les ardeurs trop fortes du soleil, écrivait le poète, celui qui, à cette heure, croit encore entendre le souffle léger de votre sommeil sera loin de vous. Il s'arrache à un combat qui n'a que trop duré. Tous trois, incomparable Armande, vous nous avez blessés d'un immortel amour. Trois frères étroitement unis sont devenus à votre vue de tristes et inconsolables rivaux. N'est-il pas juste que, de ces trois, le moins digne de vous posséder se retire de la lutte avant d'avoir trahi l'amitié fraternelle ? Que votre cœur hésite désormais entre les deux nobles amants que je vous laisse : le chevalier, dont vous ne pourriez estimer assez la haute vertu, et notre jeune héros, Hubert, qui, à une vertu pareille, joint une valeur prématurée et un illustre renom.

M^{lle} de Lavalette sentait son cœur défaillir. Cependant elle fit effort pour déchiffrer encore le touchant adieu d'Hubert.

— Je pars, cousine, écrivait l'héroïque gentilhomme, et je dois garder le mystère de ma fuite clandestine ; un grand devoir que je ne puis vous expliquer me rappelle à l'armée. Si mes frères s'étonnent de ma conduite, dites-leur ceci : « Hubert vous devait trop pour ne point partir quand il l'a dû. »

Et pendant qu'Armande, abattue et étonnée par sa première douleur, relisait sans se lasser les lignes qu'avait écrites Étienne, sur le chemin de Bourgogne, à plusieurs lieues de distance, ignorants de leur mutuel voisinage, les trois Horace chevauchaient fermement, en route pour l'armée de M. de Noailles où ils allaient reprendre du service.

COLETTE YVER.





VUE GÉNÉRALE

MÉRAN

Méran se compose de deux villes juxtaposées dont les habitants, les mœurs, la vie entière, n'ont, malgré les apparences quelquefois trompeuses, aucun rapport commun : d'abord la vieille cité féodale, puis la nouvelle ville ou « Kurort », dont l'origine récente est une des heureuses créations de la mode élégante et cosmopolite.

En remontant le cours de l'histoire, on trouve Méran, colonie romaine, sous le nom de Maïa ; elle devait se trouver sur la rive gauche de la Passer, sous l'emplacement actuel du petit village d'Obermaïa. Puis, elle subit l'invasion des barbares, Goths, Bavarois, Lombards, et est enfin rattachée, vers le ix^e siècle, au royaume de Germanie. Quelques années plus tard, un éboulement partiel de la montagne voisine l'engloutit soudain, et, dès lors, la ville est reconstruite sur l'autre rive du tor-

rent, au lieu qu'elle occupe encore aujourd'hui. Avec le xi^e siècle commence la période féodale, et tandis que le Tyrol est partagé entre divers grands seigneurs dont les manoirs, aujourd'hui en ruines, attestent l'ancienne puissance, Méran passe sous la domination des comtes de Vinstgan, qui prennent bientôt le nom de comtes de Tyrol. C'est la prééminence politique de la ville qui devient désormais la capitale de toute la province ; ce temps de prospérité dure environ deux cents ans, jusqu'à ce que le mariage de la dernière héritière de la seigneurie, Marguerite Maultasch, avec un prince de la maison d'Autriche, consacre la suprématie du gouvernement des Habsbourg. Enfin, vers 1665, le Tyrol est définitivement incorporé à la monarchie autrichienne : Innsbruck devient la capitale officielle de la nouvelle province, et Méran, relégué au

second plan, ravagé plusieurs fois par les inondations de la Passer, voit chaque jour diminuer son importance et s'étendre en même temps le funèbre voile de l'oubli.

Pendant la guerre de 1809, sa proximité avec l'auberge de maître Hofer, le héros de la résistance contre les Bava-rois et les Français réunis, lui est encore un regain de célébrité de courte durée, et c'est seulement vers 1836, sous la réclame persistante de quelques étrangers venus pour y respirer l'air pur et jouir du climat bienfaisant, que, brillant papillon, Méran sort de sa chrysalide avec la réputation de « Kur-ort », voit s'élever comme par enchan-

au point de vue politique, qu'un chef-lieu de district, dont la population stable comprend à peu près 6 000 habitants; mais l'affluence étrangère est telle que, pendant neuf mois de l'année, ce chiffre grossit en des proportions considérables et peut atteindre 25 000 personnes.

D'ailleurs, sa situation est tout à fait privilégiée et contribue grandement à la faveur dont il est l'objet de la part des malades et convalescents de tous pays. Sis au bord de la Passer, presque au point de jonction de ce torrent avec l'Adige, il offre de charmauts ombrages sous lesquels à toute heure du jour, tantôt sur la rive gauche, tantôt sur la rive droite, le promeneur peut s'abriter



MÉRAN — VU DE LA GILF-PROMENADE

A gauche, le village d'Obermaiss; à droite, le donjon de Zeunburg.

tement toute une ville moderne d'hôtels cosmopolites, et accourir des légions élégantes qui ne tardent pas à la baptiser de « Nice autrichienne ».

Actuellement, Méran n'est donc plus,

des ardents rayons du soleil. A l'ouest et au nord, une chaîne de montagnes, dont le Mutberg et le Küchelberg sont les plus proches sommets, le préserve des vents froids et violents des glaciers

de l'Engadine ; enfin, placé sur la route de communication qui relie l'intérieur du Tyrol, d'un côté avec la Suisse par Martinsbrück, de l'autre avec l'Italie par le col du Stelvio, il bénéficie du transit continu de voyageurs qui existe entre les trois pays.

Avant de parler de Méran « Kurort »,

faisons un tour dans la ville. En arrivant de Suisse ou d'Italie, on y pénètre par une antique porte voûtée et large, nommée « Vinstgauer Thor », au front de laquelle se détache en gros caractères ces simples mots : « Stadt Méran ». Cela remplace avantageusement le vulgaire poteau indicateur planté à l'intersection des routes, qu'on ne peut généralement lire qu'à la condition d'avoir une vue de presbyte. Cette porte est un vestige des temps féodaux, l'une des quatre ou cinq entrées par où l'on était obligé de passer pour franchir l'enceinte de murailles dont la ville était entourée. Elle est le

point de départ d'une des plus larges artères du vieux Méran : le Rennweg. Tout de suite, à droite, voici un cloître de capucins, dont la construction remonte au commencement du xvii^e siècle ; ensuite vient la maison où fut enfermé prisonnier, en 1810, Andréas Hofer, avant d'être expédié sur Mantoue ; puis les hôtels, ou mieux, les anciennes hôtelleries, dont les enseignes gothiques et les solides tables massives de salle à manger évoquent le « bon vieux temps » des hanaps et des franchises lippées. Il y

en a bien, l'une à la suite de l'autre, cinq ou six, au-devant desquelles, à certaines heures du jour et particulièrement le matin, règne une grande animation. C'est, en effet, de l'une d'entre elles que partent quotidiennement les voitures publiques qui font le service, soit de la Passerthal, soit de Trafoï au



LAUBENGASSE

pied du glacier de l'Ortler, soit enfin de Laideck par Nauders pour rejoindre la voie ferrée de l'Arberg. Au moment du départ, vers sept heures et demie, c'est une véritable scène de genre, digne de tenter le pinceau d'un artiste : à la terrasse, une foule de voyageurs affairés se hâtent d'avaler les trois tasses de café au lait traditionnelles, tout en surveillant d'un œil inquiet la voiture attelée, prête à partir ; dans le vestibule, parmi les pyramides de malles de toute forme et de toute provenance, les petites

bonnes se fauflent avec une agilité de biche, tout en portant gravement leur plateau dressé; sur la route, les chevaux s'impatientent et secouent bruyamment leur collier de grelots; enfin, tout à l'entour, groupés par deux, par trois, les paysans, debout, les épaules harnachées des bretelles vertes nationales et le chef couvert du chapeau pointu à cordons rouges, regardant d'un air narquois, la pipe à la bouche, ce spectacle quotidien, mais toujours nouveau.

Tous ces hôtels du Rennweg, participant plus ou moins directement à la vie locale, restent ouverts toute l'année, tandis que les immenses caravansérails cosmopolites qui peuplent la ville nouvelle ne montrent, en juillet et août, que leurs claires et mornes façades aux volets hermétiquement clos.

Vers le milieu de cette grande voie s'embranchent la rue commerciale par excellence et aussi la plus intéressante, par son ancienneté, de toute la vieille ville : la « Laubengasse ».

C'est une rue étroite, longue d'environ un kilomètre, avec des pavillons en saillie, des corniches sculptées, toute une physionomie de passé respectable, et bordée d'un bout à l'autre de deux rangées d'arcades basses soutenues par de massifs piliers carrés. Sous ces arcades qui font l'office de promenade couverte, on dégustait, paraît-il, autrefois, quantité de belles et bonnes bouteilles de vin du pays, comme si l'on se fût trouvé sous des bosquets de verdure; d'où le nom de Lauben (bosquet) appliqué à la rue. C'est là que se trouvent les magasins de toute sorte, depuis la plus infime échoppe jusqu'au dépositaire des grands journaux étrangers; mais ce qui domine incontestablement, ce sont les étalages de fruits, de fromages, de charcuterie, ainsi que les « Weinstube », ou chambres à vin. De cette promiscuité d'espèces variées, pêches rutilantes et raisins dorés, gorgonzolas aux végétations morbides, lards fumés aux senteurs aigres, qui se côtoient sans aucune

pudeur, émane un arôme composé, fort peu agréable, que viennent en outre aggraver les bouffées d'air froid et humide échappées des longs couloirs.

En temps ordinaire, les arcades sont déjà très animées par le va-et-vient continu des acheteurs étrangers ou indigènes; mais, paraît-il, à certaines époques de l'année et particulièrement lors des grandes foires de la Saint-Martin, de Sainte-Catherine et de Saint-Thomas, le mouvement commercial se trouve décuplé par la venue de tous les paysans des environs; alors la « Laubengasse » revêt un aspect particulier, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Ces jours-là, les gens de la Passerthal jouissent des prérogatives d'un vieux droit dont les origines remontent à l'époque féodale; ils peuvent, dans un délai déterminé, se transformer en bouchers, tuer et dépecer tout le menu bétail qu'ils ont amené avec eux, de telle sorte qu'au bout de quelques heures, se dresse sous les arcades, une véritable forêt de potences, où se balancent des moitiés d'agneaux, des porcs entr'ouverts, des veaux dépouillés, tout un amas de viande saignante au milieu duquel, semblable à une araignée dans sa toile, le paysan méfiant, épée, l'œil aux aguets, le client rôdeur qui sera sa proie. Mais il n'y a pas seulement que des étalages de chair; tout le long des voûtes, sur des planches posées sur des tréteaux, se succèdent des avalanches de fruits, de légumes apportés par les paysannes, puis des carillons de clochettes pour les bestiaux aux pâturages, des livres, des desains, des chapeaux verts et sertis de cordons rouges, des vestes bariolées vendues par les gars du Grödnerthal, et c'est un assaut de ruses, de défiance, de la part de tous ces acheteurs dont les yeux restent éblouis et l'imagination hantée!

A environ mi-distance de la « Laubengasse » se trouve, dans une cour pavée, un des plus intéressants monuments du vieux Méran; c'est le « Landesfürstlichen Burg », la résidence des

anciens gouverneurs du Tyrol. Construit vers la moitié du xv^e siècle par l'archiduc Sigmund le Riche, le même dont on retrouve les anciens châteaux un peu dans tout le Tyrol, il fut successivement habité, sinon d'une façon continue, du moins à intervalles rapprochés, par plusieurs personnages princiers ou royaux : l'empereur Maximilien I^{er}, qui y vint vers 1498, accompagné de Vincent Sautner, sommelier du Tyrol; Ferdinand I^{er}, en 1561, puis le margrave Carl von Burgen, et enfin, vers 1614, l'archiduc Maximilien.

Vu de l'extérieur, ce donjon gothique a un aspect un peu rébarbatif; il est massif, complètement renfermé dans une haute muraille crénelée qui ne laisse apercevoir que le toit plat de l'aile principale et la flèche pointue d'une tourelle annexe. Une ogive basse, surmontée de l'aigle rouge sur champ d'argent, donne accès dans cette forteresse. Mais une partie seulement de l'intérieur a conservé le cachet primitif : au rez-de-chaussée, c'est la chapelle, petite, éclairée par deux vitraux restaurés, au milieu desquels se détachent les blasons réunis du Tyrol et de l'Autriche; sur les nervures de la voûte on devine des fresques effacées. Au premier étage, c'est la « chambre impériale » de l'empereur Maximilien I^{er}; elle se compose de deux pièces contiguës, l'une qui servait de chambre à coucher, l'autre, plus grande, qui faisait à la fois office de salon, de salle à manger et de cabinet de travail. Les mœurs impériales étaient simples à cette époque, et les souverains modernes auraient quelque peine à s'en accommoder. Dans la chambre à coucher, où ne pénètre à travers les vitraux qu'une lumière atténuée, voici trois meubles du temps : un lit gothique, sévère, fermé comme une armoire et couvert d'une étoffe de lin brodée; un vieux siège, puis un bahut massif armé de belles ferrures; au mur, deux tableaux de sainteté, œuvre d'un peintre tyrolien contemporain de Maximilien, représentent, l'un, saint Christophe, l'autre, saint Sébastien. Dans la

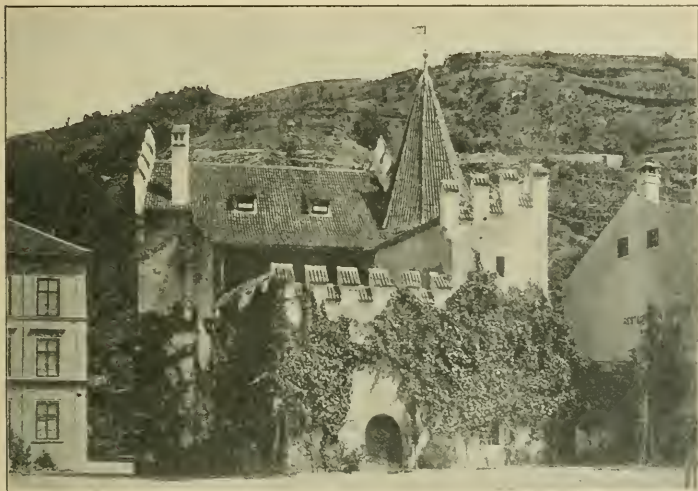
pièce voisine, communiquant par une porte gothique au-dessus de laquelle est pendu l'écusson d'Écosse, les peintures décoratives sont plus nombreuses; voici, sur la partie inférieure du mur, sept panneaux bien conservés, représentant des personnages célèbres : David, Hector, Artus, Godefroy de Bouillon, Charlemagne, Jules César, le roi Alexandre; au bas de chacun d'eux se trouve une courte légende explicative; plus loin, une scène faisant allusion au mariage de l'archiduc Sigmund avec Éléonore d'Écosse; enfin d'autres sujets, allégoriques et chasses; dans l'angle sud de la chambre git le volumineux poêle construit sur les ordres de l'archiduc Sigmund. La simplicité de cet intérieur princier, la nudité du pavé carrelé, la quasi-absence de meubles, tout cela enveloppé dans le recueillement d'un demi-jour d'église, fait une impression profonde.

En continuant la « Laubengasse » on arrive bientôt à la place principale de Mérau, où se trouve la Pfarrkirche, l'église paroissiale. C'est un édifice gothique construit vers 1367 sous Henri de Bohême, et flanqué d'une tour carrée qui passe pour être la plus élevée de tout le Tyrol. Sur le mur latéral extérieur, une fresque très bien conservée, œuvre de Fr. Pendl, représente un Christ symbolique, de proportion gigantesque, aux pieds duquel l'humanité ne semble qu'un troupeau de pygmées. Dans l'intérieur, un bon retable de Martin Knoller figure la naissance du Christ et la Cène; les vitraux racontent les divers épisodes de la vie de saint Nicolas, le patron de la paroisse. Derrière l'église, se dresse une petite chapelle consacrée à sainte Barbe; elle renferme une multitude de petites statuettes et un tableau de Bussyager.

La place de l'église est le point d'intersection de plusieurs petites rues qui partent dans des directions opposées; plusieurs montent vers l'Est, silencieuses, mornes, banales, pour aboutir également à la vieille porte septentrionale, la Passseier Thor; une autre descend au con-

traire vers le Sud, à la Habsburgerstrasse, la grande artère de la nouvelle ville, et porte le nom de « Postgasse ». Quoique beaucoup plus courte que la « Laubengasse », elle peut néanmoins rivaliser avec cette dernière par l'aspect tout particulier qu'elle emprunte aux nombreuses auberges dont elle est en quelque sorte le quartier central.

la vieille porte, voici encore un dernier vestige du passé que déjà menacent la pioche du démolisseur et le flot chaque jour plus envahissant des constructions neuves; c'est la partie inférieure de l'hôtel Erzherzog Johann, ancienne propriété du roi Henri, père de Marguerite Maultosch, dont un médaillon en relief au-dessus de la fenêtre principale du



LANDESFÜRSTLICHEN BERG — RÉSIDENCE DES ANCIENS GOUVERNEURS DU TYROL

Chacune a son histoire, ainsi que sa clientèle distincte et fidèle; près de la Pfarrkirche, au coin de la place, c'est la « Gasthaus zum Rafl », une vieille construction qui fut, à l'époque féodale, l'hôtel de la Monnaie; puis en descendant les arcades, la « Kreuzwirthshaus » le rendez-vous préféré des hommes d'Eglise; ensuite la « Krone », où se réunissent les jeunes fermiers pour discuter les prix du marché; et ainsi de suite jusqu'à la « Bozener Thor », qui est le point terminus méridional de la vieille ville. Au détour de la rue, immédiatement après

premier étage conserve les traits ainsi que ceux de sa royale épouse..., puis c'est fini de la vieille ville féodale; maintenant, dans cette Habsburgerstrasse, nous voilà en pleine ville nouvelle, dans le « Kurort », dont les grandes avenues lumineuses et les promenades pleines d'ombre font un contraste inattendu avec les rues à arcades.

Cette Habsburgerstrasse, qui se prolonge jusqu'à la gare du chemin de fer, est en quelque sorte le centre des hôtels cosmopolites, le rendez-vous obligatoire, aux heures qui précèdent et suivent les

repas, des riches étrangers venus ici pour suivre les cures. Il y en a donc plusieurs? Sans doute! Il faut bien venir en aide aux braves négociants méranaïsi! La plus usuelle est la cure d'air pour poitrinaires, nerveux, anémiques, neurasthéniques; elle commence en novembre et dure jusqu'au mois d'avril; puis avec le printemps vient, en avril et mai, la cure de petit-lait; enfin,

bien-être physique d'une existence insoucieuse et confortable. Rien de plus délicieux que ces belles allées sur les deux rives de la Passer! Au fond du ravin que l'on domine de 4 ou 5 mètres, le torrent écume dans son lit de galets; devant soi, derrière, de quelque côté que l'œil se repose, c'est un ensemble de hautes montagnes sévères, aux cavités sombres, de coteaux boisés et riants où joue le



GISELA-PROMENADE — PROMENADE D'ÉTÉ SUR LA RIVE DROITE DE LA PASSER

en même temps que les grives, les désœuvrés et les errants accourent en septembre et octobre, picorer les vignes et flirter sous les treilles. En définitive, la saison dure neuf mois de l'année sur douze, et déjà on parle d'une cure au foin coupé qui retiendrait les étrangers pendant les mois d'été!

Et l'on comprend d'ailleurs que, sans même l'excuse d'une maladie, sans but précis, l'on vienne ici se laisser vivre au jour le jour, enveloppé par le charme d'une nature grandiose et variée, et le

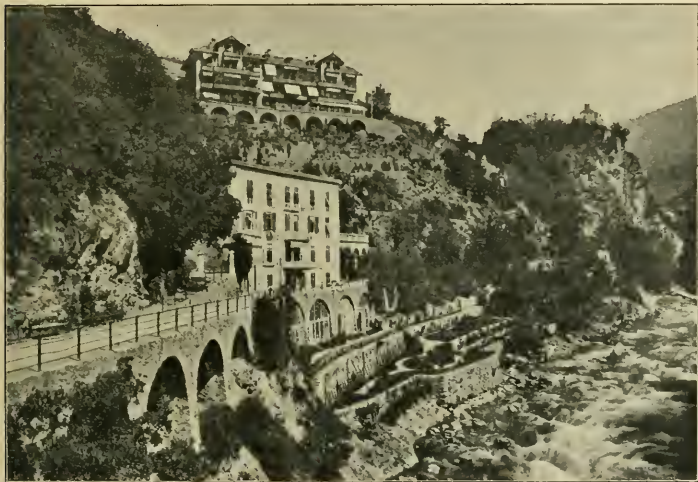
soleil par les éclaircies de verdure; enfin de fiers donjons mutilés.

A cause de son exposition en plein midi, la rive droite est plus fréquentée que la rive gauche; c'est là, sur une longueur de plus d'un kilomètre, depuis l'église protestante jusqu'au pied du vieux château de Zenoburg, que se tient du matin au soir le Tout-Méran cosmopolite. Quoique formant en réalité un seul ruban, on l'a scindée, pour la dénomination, en quatre tronçons différents.

En commençant par le bas, du côté de

la gare, c'est d'abord « la Stéphanie-Promenade », de création récente, bien aérée, dépourvue d'arbres, et bordée à gauche de pensions et villas particulières dont quelques-unes sont précédées d'un petit parterre de rosiers grimpants et de glycines. Plus loin, l'allée s'élargit, revêt un air de majesté, prend des allures de parc, avec sa longue perspective de peupliers séculaires dont les

retrouve pour causer, où l'on se croise pour voir et être vu, où l'on vient même simplement noyer sa solitude dans le flot toujours mouvant de couleurs, de physionomies, d'habitudes diverses. C'est en quelque sorte la « promenade aux Anglais » de Méran. En continuant toujours plus haut, nous arrivons au Winteranlage ou promenade d'hiver. Ici, point de grands et beaux arbres,



PROMENADE D'HIVER MONTANT EN LACETS LE LONG DU ROCHER

branches forment berceau en s'inclinant vers le torrent : c'est la Gisela-Promenade, la plus belle, la plus fréquentée.

Grâce à sa communication, par deux ponts métalliques, avec la rive gauche, où se développe, vis-à-vis, la longue façade du grand hôtel de Méran, grâce à l'étalage luxueux de ses magasins de photographies et de pierres du pays, et à l'établissement du vaste Curhaus avec l'hospitalité de ses salons de repos et de lecture, elle est, en définitive, le lieu familier du « Kurort », où l'on se

aux membres noueux, mais des bosquets touffus et bas, de simples massifs à hauteur d'homme, suffisants pour abriter du courant d'air de la vallée sans masquer les bienfaisants rayons du soleil et derrière lesquels viennent s'asseoir, l'après-midi, les poitrinaires languis; en même temps la promenade se rétrécit entre la montagne et le lit du torrent; çà et là des chaises, des bancs en grand nombre, puis une galerie couverte semblent indiquer que c'est là le quartier général des convalescents fri-

leux. Au fur et à mesure qu'on avance, la vallée s'infléchit à gauche, forme un coude derrière lequel disparaît entièrement le paysage de tout à l'heure, et s'ouvre à de nouveaux décors plus sauvages. Le ravin se creuse, l'eau se précipite avec fracas et brisant tout sur son passage, les berges deviennent escarpées, couvertes de verdure; la ruine de Zenoburg, au sommet d'un pic boisé, dresse ses flancs ouverts et rongés de lierre aux projections dorées du soleil couchant, et la route, escaladant les pentes, s'élève et zigzague en terrasses superposées, tout le long du coteau, jusqu'à ce qu'elle se perde au milieu des vignes.

Pour les foules élégantes et civilisées, c'est la limite conventionnelle que cette Gilf-promenade qui se déroule au soleil comme une couleuvre endormie; plus loin, ce sont les champs, les routes défoncées et poussiéreuses, la solitude des régions montagneuses où ne s'égare que le chercheur d'inconnu, le marcheur, avide d'action et de grand air.

La rive gauche possède, elle aussi, des promenades; mais ce sont surtout des rendez-vous d'été, fréquentés, en juillet et en août, presque uniquement par des gens du pays; aussi ont-elles un aspect très particulier, un peu provincial, qui fait un saisissant contraste avec l'agitation factice de la rive opposée. La plus recherchée est l'Elisabeth-Garten, un jardin, comme son nom l'indique, situé tout à l'extrémité du centre mondain, entre le torrent et le petit village d'Obermaïs, auquel il accède. Les allées en sont mi-désertes, silencieuses, tout imprégnées par l'ombre des cèdres et des tilleuls; sur des bancs rustiques, de pensifs vieillards, la main appuyée sur un bâton nouveau, l'œil encore vif, échangent de rares paroles d'un ton lent et indistinct; ailleurs, dans les labyrinthes écartés, près du bord de l'eau, des sœurs de charité de quelque couvent voisin marchent comme dans une église, le chapelet aux doigts, les lèvres

balbutiantes, sans qu'on entende le bruit de leurs pas; dans le haut, en bordure du village, ce sont des habitués, venus, après déjeuner, lire longuement le journal, s'endormir, digérer, jusqu'à ce que la chaleur soit un peu atténuée; et tout ce monde est tranquille, à son aise, certain de n'être pas dérangé par des étrangers importuns et de ne rencontrer que visages amis.

Enfin, au sommet du plateau, pareil à une corbeille de fleurs, Obermaïs étale ses villas coquettes, entourées de jardins aux essences les plus diverses, magnolias, lauriers, romarins, myrtes, rosiers; c'est une fête des yeux, à la fois une joie et un repos où l'on s'abandonne, loin des vains bruits et des banalités du Cursaal. Comme Méran, Obermaïs possède des hôtels et des maisons particulières; mais il n'est fréquenté des étrangers qu'au printemps et à l'automne. L'été est la saison des Méranais opulents qui désertent la ville pour la campagne. D'Obermaïs on peut rayonner partout, soit dans l'Elschthal, parmi les maisons bourgeoises d'Untermaïs, soit sur la hauteur, le long des rives escarpées de la Passer, vers le petit village de Schönna et le château féodal du même nom. Ainsi vivent côte à côte, chacun dans sa ville et seulement réunis par un lien d'intérêt commercial, Méranais et étrangers: ceux-ci insouciantes, astreints aux conventions, avides de plaisirs; ceux-là défiants, rusés et aussi, dit-on, un peu dédaigneux des frivoles mondains.

Méran n'est pas seulement un lieu de séjour pour désœuvrés et phtisiques, il est aussi, pour les touristes, un centre de promenades très diverses.

De quelque côté que le regard se tourne, c'est une évocation soudaine de glorieux souvenirs où revit toute entière l'histoire féodale et patriotique.

Vers l'est, dans la vallée aride et monotone de la Passer, aujourd'hui encore hantée de superstitions diaboliques, voici, au sommet d'un rocher à pic,

comme une sentinelle avancée, le vieux donjon de Zenoburg, aux murs éventrés, dressant son squelette de pierre emprisonné de lierres séculaires et de sauvageons échevelés ; plus loin, vers Saint-Léonhard, presque au bout du monde, tant est profonde la désolation d'alentour, c'est Sandhof, la modeste auberge d'Andréas Hofer, le héros de 1809, posée sur un banc de sable, entre

gadine, voici le célèbre château Tyrol, ancienne résidence des comtes de Vintschgau et aujourd'hui propriété de l'empereur François-Joseph, dont l'équerre massive se détache inaccessible à l'extrémité d'un promontoire de granit, comme un impérissable défi aux injures des hommes et du temps ; un peu à gauche, sur la même ligne horizontale, la très antique église de San Peter, abri-



VILLAGE DE SCHÖNNA, DOMINANT LA RIVE GAUCHE DE LA PASSER

la montagne et le torrent. Puis, sur un mamelon dominant la rive gauche de la Passer, le petit village de Schönna éparpille au soleil ses maisons blanches, tandis qu'à l'extrémité et sur un roc isolé, le château féodal, ancienne résidence de l'archiduc Jean, laisse deviner derrière ses épaisses murailles grises les ponts-levis baissés, les passages voûtés, les salles d'armes, les oubliettes...

Vers le nord, à mi-hauteur de ce Küchelberg, qui, à la façon d'un écran, protège la ville des vents glacés d'En-

tant jalousement, à l'ombre de son clocher roman, les quatre maisons blanches dont se compose le hameau ; plus loin, la tourelle crénelée de Dürnstein, devenue un simple hangar de ferme ; puis, à l'abri du coteau, comme un tapis déroulé, la plaine luxuriante de Vintschgau, véritable jardin de pêcheurs alourdis et de treilles gonflées.

Enfin, au sud-ouest, dans la longue perspective de l'Étschthal, échelonnées de Méran à Botzen, au versant de deux chaînes de montagnes parallèles, voici

de vénérables reliques, Lehenberg, Léonburg, Brandis, Lana, Vilpian, Terlan, d'autres encore : celles-ci complètement en ruine, celles-là restaurées, rachetées et habitées par de riches gentlemen, qui, peut-être, dans leurs rêves, se croient devenus seigneurs suzerains de fidèles vassaux. Les uns comme les autres, ces châteaux forts ont grand air ;

ils planent, dans leur solitude, au-dessus des foules vulgaires ou brillantes.

Sans doute, c'était à cette époque le régime de la force brutale, mais la force à un tel degré, n'est-ce point déjà de la beauté ? Et puis vraiment le contraste est par trop grand avec les temps modernes, et ce n'est pas sans une maligne ironie que l'imagination se plaît à évoquer quelque Sigmund le Riche surgissant, bardé de fer, du fond de son tombeau de marbre, au milieu des *snohs* grelottants de la Gisela-Promenade !

Et c'est là pourtant le résumé des siècles : Méran féodal, Méran *Kurort*.

LOUIS CHEVALLIER.



CHATEAU TYROL — VU DE LA TERRASSE D'UN JARDIN



ANDREA DELLA ROBBIA. — *La Vierge et les saints Jacques et Dominique*, (Via della Scala à Florence.)

LES DELLA ROBBIA

Les voyages d'étude sont de plus en plus à la mode : on se délasse en s'instruisant. Encore y faut-il de bons cicerone qui, dans les villes ou les musées, vous plantent en face des monuments et des œuvres vraiment remarquables ! Les lecteurs du *Monde Moderne* sont déjà allés plusieurs fois à Florence : je les invite à y revenir, pour étudier quelques *quattrocentistes* que la critique moderne s'est plu à remettre en pleine lumière. Il s'agit des *Della Robbia*. Longtemps relégués au second plan dans l'histoire de l'art, ils ont été l'objet depuis cinquante ans de savantes études. MM. Barbet de Jouy, Perkins, Allan Marquand, Bode, Müntz, Molinier et Marcel Reymond ont remis les choses au point, essayé la classification des œuvres et restitué à ces *sculpteurs d'église* la notoriété qui leur était due.

Mais quel peut être l'intérêt d'une pareille étude ? Pourquoi regratter la gloire fanée de ces vieux sculpteurs,

alors que notre faculté d'admirer est épuisée par tant d'autres chefs-d'œuvre de tous les temps ? M. Reymond l'explique : « Vraiment, à voir dans quel oubli nous laissons les chefs-d'œuvre du passé, combien nous sommes ignorants des merveilles qui devraient être vulgarisées et connues de tout le monde, il semble que nous soyons de vrais barbares, indignes de vivre au milieu de pareils trésors. Il n'est pas étonnant que nous soyons comme hypnotisés par l'art antique, que nous parlions toujours du *Gladiateur* et du *Discobole*, puisque nous méconnaissions les chefs-d'œuvre de notre art chrétien. »

Les Della Robbia sont, en effet, des artistes chrétiens, dans toute la force du terme. Contemporains de la première Renaissance et de ce mouvement irrésistible qui entraîna toutes les formes de l'art vers l'imitation de l'antiquité, ils gardèrent leur conviction et leur foi. C'est à peine si l'on perçoit les traces



ANDREA DELLA ROBBIA. — *Saint François.*
(Couvent de la Verna.)

de l'influence qu'a eue sur eux l'esthétique de leurs concitoyens. Leur idéal n'était pas adventice : ils le portaient en eux-mêmes. C'est pourquoi ils sauvèrent l'inspiration chrétienne d'un dépérissement hâtif et créèrent des œuvres vivaces, sur lesquelles le temps n'a pas eu de prise, des œuvres comparables aux tableaux si patiemment nuancés que Ghirlandajo appelait des peintures pour l'éternité.

Qu'était Florence à l'aube du xv^e siècle ? Une ville de 70 000 âmes, indépendante, fière de ses libertés. Les discordes intestines des siècles précédents n'avaient pas entravé sa prospérité matérielle. Avec la richesse, sous ce ciel merveilleux, était venu aux bourgeois enrichis le goût des lettres et des arts : ils se disputent les manuscrits anciens, achètent à grands frais les sculptures antiques que les fouilles mettent au jour ; ils font bâtir des palais immenses, rébarbatifs d'aspect, mais disposés pour recevoir au dedans toutes les fantaisies décoratives du génie. On rêve de surpasser Rome la grande ; les officiers municipaux votent sans sourciller des sommes énormes pour élever, achever ou embellir les églises. Le nombre s'en accroît sans cesse, bien qu'il y en ait d'immenses. Quand Savonarole, à la fin du siècle, prononcera ses homélies enflammées dans la cathédrale Santa Maria dei Fiori, plus de 15 000 auditeurs seront à l'aise pour s'enivrer de sa parole. Car Florence reste chrétienne. Rien n'a pu détruire le fond primitif : ni le paganisme, ni les saturnales, ni l'impiété des Médicis, ni la licence extrême des écrivains, ni le scepticisme élégant de Politien ou du Pogge.

Tel est le milieu dans lequel vécurent les Della Robbia, milieu de tradition et de haute culture intellectuelle. Les ouvriers d'art étaient innombrables, soit dans l'architecture et la peinture, soit dans l'orfèvrerie et la sculpture. Donatello, Ghiberti, Brunellesco, Michelozzo furent contemporains de Luca.

Andrea a connu Mino de Fiesole, Desiderio, les deux Rossellino — Michel-Ange dominant la fin du siècle de toute la hauteur de son génie. Je ne parle évidemment que des sculpteurs.

Que sait-on de leur vie? Quelques détails transmis par Vasari ou recueillis dans les archives des trésoriers; mais leurs œuvres parlent pour eux.

Luca, le fondateur de la dynastie, mourut en 1480. Il travailla le marbre, le bois et le bronze, mais surtout la terre cuite. La célébrité de son nom est due à ceci: frappé des avantages de la glaise, qui est souple et facile à modeler, il chercha à l'utiliser pour la décoration extérieure. Mais comment? La terre ne résiste pas aux intempéries; les poussières la noircissent, la pluie et le soleil la fendillent. Il perfectionna (pour ne pas dire: inventa) un émail stannifère et opaque. Une légère couche suffisait pour assurer aux œuvres, après une cuisson convenable, une conservation indéfinie.

Bien plus, l'émail permettait la polychromie, si recherchée encore après l'usage presque constant du moyen âge. Luca l'employa sobrement et en deux couleurs: le blanc, pour les figures, le bleu, pour les fonds. Les autres teintes n'apparaissent que dans les ornements.

On a dit que l'émail blanc, avec ses reflets violents, nuit à la beauté de la forme et dégrade la finesse de l'expres-



LUCA DELLA ROBBIA. — *Enfants de la Cantoria.*
(Musée du Dôme à Florence.)

sion, parce que l'*invetriatura* épaissit les contours. Ceux qui parlent ainsi ont vu les madones dans les musées; ils ne les ont point admirées au tympan des églises ou dans la pleine lumière des temples italiens. Là seulement apparaît leur harmonie; rien ne détonne, rien ne

brille aux dépens de l'ensemble. Le jour s'attache à la surface, la traverse en quelque sorte et l'œil admire, dans leur intégrité, le fini, la souplesse et le modelé.

Andrea travailla longtemps avec son oncle (Luca ne s'était pas marié) et continua seul la tradition, qu'il avait pleinement transmise à son fils Giovanni, avant de disparaître en 1525. De ses autres enfants il en eut sept, deux se firent dominicains, sous la direction de Savonarole. Un autre, Girolamo, passa en France et y exécuta de nombreux travaux, surtout d'architecture.

Ainsi les secrets de l'art de la terre cuite restèrent dans la même famille pendant plus de cent ans et disparurent avec elle. Ses membres n'eurent pas un égal talent, mais ils obéirent tous au même idéal, et s'ils furent, à des degrés divers, sensibles aux influences du dehors dont il est si difficile de s'affranchir, leur personnalité n'en souffrit pas et ne fut pas étouffée, comme tant d'autres, par les théories courantes. Par tempérament, ils ne prennent à la nature que le *substratum* indispensable pour donner à leurs créations la vérité nécessaire. Mais au delà des formes vivantes auxquelles s'arrêtaient brutalement Donatello, ils voient la forme irréelle qui est le vêtement de la pensée et qu'ils surajoutent à leurs figures de saints et de madones. Et voyez la gradation : Luca est chrétien, Andrea pieux, Giovanni mystique. Cependant le premier reste le plus grand, parce qu'il est le plus simple. Il écarte tout le secondaire pour s'attacher au principal ; il résiste à la tentation de tout dire pour se contenter de bien dire ce qu'il dit. Dès lors, le bas-relief lui suffit et traduit toute sa pensée. Ce n'est pas impuissance : il n'a fait, il est vrai, que deux figures en ronde-bosse, deux anges, mais elles sont exquises ; c'est prédication, parce que le fond bleuté arrête le regard et le force, en limitant son champ, à se poser sur les figures

pour en recevoir toute l'impression.

Ajoutons que les œuvres sont en général de moyenne dimension, et nous aurons montré la pensée directrice de ces maîtres et les motifs élevés auxquels ils obéissaient en créant sans relâche des tabernacles, des tympans et des madones. Métier, a-t-on dit ! métier, si l'on veut, au sens le plus artistique et le plus élevé du mot, métier qui a plus fait pour la vulgarisation du grand art que bien des ateliers fameux.

Ceci posé, voyons les œuvres. La plus célèbre de celles de Luca est la *Cantoria*, série de douze bas-reliefs en marbre. L'artiste, qui avait à soutenir la comparaison avec Donatello, a dès lors donné toute sa mesure. Son art est fait de sobriété et d'élégance dans la vérité. Il manque de fougue, tant il est ordonné ; mais l'harmonie entre les diverses parties du sujet est si complète que la sensation esthétique est intense. Regardez ces bambins qui dansent au bruit du tambourin, ces vierges candides qui chantent ou ces choristes qui exécutent leur motet : la vie éclate, on les voit, on les entend.

La *Cantoria* fut terminée en 1440. Entre temps, Luca avait fait pour le Campanile cinq bas-reliefs remarquables et, en 1442, il recevait la commande d'un tabernacle, qui se trouve aujourd'hui à Santa Maria de Peretola. Il nous intéresse parce que nous y voyons employer, pour la première fois, la terre cuite émaillée, dans la guirlande de la frise et la bordure du soubassement. A dater de ce moment, les matières dures n'apparaîtront plus que dans le monument de l'évêque Federighi (1455) si beau en sa simplicité, dans le Christ de San Miniato et les portes de bronze de la sacristie du Dôme. Celles-ci ne sont pas estimées comme elles le méritent, par la faute sans doute de leurs rivales, les portes d'André de Pise et de Ghiberti. Elles offrent pourtant des morceaux remarquables, bien supérieurs au dédain de la critique. Les anges en

particulier sont dignes du génie de Luca : les regarder sans parti pris, avec le seul désir d'en goûter le charme, les adorateurs du tabernacle de l'*Impruneta*.

Nous voici, avec eux, aux œuvres | mettra sans peine, dans son estime, au niveau des plus belles œuvres antiques :



LUCA DELLA ROBBIA. — *La Vierge et l'Enfant Jésus*. (Hôpital des Innocents à Florence.)

émaillées. Où trouver figures plus célestes, plus entièrement dégagées de la terre? Ces anges planent véritablement, tandis que leurs traits reflètent la joie mêlée de crainte qu'ils éprouvent en face de l'Inconnaissable. Quiconque

variété, élégance, délicatesse infinie, noblesse, rien ne leur manque.

Que dire des *madones*? Elles occupent dans l'œuvre totale une part prépondérante. On en connaît au moins vingt-cinq d'authentiques. Sans doute il



ANDREA DELLA ROBBIA.

La Vierge au coussin.

(Musée national à Florence.)

en existe bien davantage. Les musées se font gloire d'en montrer. Toutes, par certains côtés, réalisent un type nouveau dans l'art, type qui est l'aboutissant des efforts du moyen âge pour donner, en un cadre restreint, la plus intensive représentation de celle qui fut la mère de Dieu. La peinture elle-même

prolita des efforts de la statuaire et incontestablement les chefs-d'œuvre de Raphaël eux-mêmes sont redevables

aux Della Robbia de l'idée qu'ils traduisent : une Vierge, incomparablement belle, mère du Fils de Dieu. C'était là le problème si longtemps insoluble. Les Byzantins avaient considéré Marie comme une reine austère et grave, sans joie et sans sourire ; pour le moyen âge, elle était restée la souveraine, la Vierge puissante ; les imagiers, tout en intéchissant son corps gracile, laissaient à sa physionomie un air de hauteur compatissante qui n'allait pas au cœur. Avec les Della Robbia, le type s'humanise, non pas en s'abaissant, mais en s'imprégnant des sentiments les plus purs du cœur humain. Ils se souvinrent que Marie était

mère avant d'être reine ; chrétiens sincères, ils la virent, à travers l'Évangile et la tradition, recueillie et modeste en sa grandeur, heureuse sans doute, mais gémissante et troublée devant l'avenir sanglant de son Jésus : « On comprend, dit M. Reymond, qu'un tel motif une fois entrevu ait passionné l'art italien et ait pu satisfaire à ses désirs pendant un siècle. Ce motif pouvait se varier à l'infini et rester toujours beau, à la condition de se tenir dans ses limites normales. Il perdra sa beauté le jour où l'idée de maternité, en s'affaiblissant, laissera prédominer l'idée de beauté charnelle, le jour où l'artiste cessera de dire les sentiments de la mère, pour ne plus songer qu'à produire de beaux

riér à l'infini et rester toujours beau, à la condition de se tenir dans ses limites normales. Il perdra sa beauté le jour où l'idée de maternité, en s'affaiblissant, laissera prédominer l'idée de beauté charnelle, le jour où l'artiste cessera de dire les sentiments de la mère, pour ne plus songer qu'à produire de beaux



ÉCOLE DES DELLA ROBBIA. — *La Visitation.* (Église Saint-Jean à Pistoia.)

visages. » On ne saurait mieux dire.

Quant au reproche de monotonie adressé à cette conception, il ne résiste pas à un examen impartial. Voyez la *Vierge des Innocents* : elle parle ; elle annonce son Fils ; elle dit ce qu'il ne peut encore proclamer : *Ego sum lux mundi*. La *Vierge d'Or San Michele* sourit mystérieusement pendant que

l'Enfant jette au monde sa bénédiction. Celle de l'*Inpruneta* est d'une douceur infinie ; sur son visage, ce n'est pas la mélancolie qui éclate, ce n'est pas la tristesse qui règne, c'est l'indéfinissable expression que les Italiens appellent *raghezza* : les yeux regardent au loin dans l'avenir.

Et ainsi des autres madones. Sans

doute les attitudes ne sont pas violemment variées, pas plus que les sentiments qu'elles expriment. Mais quel art prodigieux dans l'emploi des nuances ! Andrea en cela ne diffère point de Luca. Il agrémente, il est vrai, ses compositions d'encadrements très ornés : les guirlandes de feuillage et de fruits, les

bordure ou par les anges qui peuplent le haut du tableau. Plus tard, Giovanni mettra tout un monde dans un espace restreint, où vingt figures tiendront à l'aise sur trois ou quatre plans. Il rivalisera avec les peintres, au risque d'affaiblir l'impression générale, en l'éparpillant. Eh bien, malgré tout,

le type de la Vierge reste celui que nous avons décrit. Quand bien même Andrea donne au Bambino les attitudes ravissantes de vie et de naturel que les enfants prennent tous, quand ils caressent ou lutinent, la Vierge garde son air grave, avec deux plis d'angoisse au coin des lèvres, et dans ses yeux brillent moins d'éclairs de joie que de larmes.

Que n'y aurait-il pas à dire encore de tant d'autres chefs-d'œuvre ? Il en est un, du moins, que je ne puis passer sous silence. Je veux parler de la *Vierge della Scala* dans l'église de Ripoli. C'est un spécimen complet de cet art si simple, si pondéré et si expressif. Que de pen-



ANDREA DELLA ROBBIA. *Un bambino.* (Hôpital des Innocents à Florence.)

têtes d'anges, les pilastres ceinturés d'arabesques, les frises polychromes, tout décèle que la technique s'est perfectionnée. L'attention ne converge plus exclusivement vers les deux personnages principaux : elle est sollicitée par la

sées se trahissent sur la figure de la Vierge ! que de visions funèbres devant ses yeux, et qu'il faudrait peu de chose pour en faire une *addolorata* ! Saint Dominique et saint Jacques compatissent à la douleur de la mère, tous

deux offrant leur vie à l'enfant dans un élan d'amour. Il n'est pas jusqu'au lis, qui s'incline vers Jésus, qui ne fasse songer à la future couronné d'épines. Pourtant, rien de recherché, rien de torturé. La nature a été le point de départ : l'artiste l'a fixée, dans une de ces minutes fugitives où le corps humain

cultés particulières de la matière qu'ils travaillaient, ils ont abordé souvent les grandes scènes de l'Évangile et singulièrement élargi les limites du bas-relief. Celui-ci s'était d'ailleurs transformé depuis que Paolo Ucello avait retrouvé et codifié les lois de la perspective. La découverte avait séduit tout le monde, et,



ANDREA DELLA ROBBIA. — *Sainte Madeleine et saint Antoine.* (Cloître de la Chartreuse de Florence.)

devient tout un monde, où tout parle en lui, le visage, la main, l'attitude. J'avoue que, de nos jours, on demande plus de relief, plus de couleur, une mise en scène plus bruyante : l'œil inexpérimenté y trouve davantage son compte. L'homme de goût en est-il plus satisfait ? La réponse ouvrirait le champ aux inépuisables querelles entre les partisans du réalisme et les tenants de l'idéalisme. Nous n'avons que faire d'une telle discussion.

Toutefois les Della Robbia ne se sont pas confinés dans ce qu'on peut appeler la sculpture de genre. Malgré les diffi-

en premier lieu, son auteur. Ne passait-il pas ses nuits à faire de nouvelles recherches ? Quand sa femme, émue de pitié, le pressait de remettre son travail au lendemain, il répondait naïvement : « O ma chère, si vous saviez combien la perspective est une douce chose ? »

Cette *douce chose* faillit ruiner le bas-relief en lui donnant des prétentions irréalisables. Ghiberti était allé, dans les portes que Michel-Ange appelait « les portes du Paradis », à l'extrême limite du possible. Luca résista à l'entraînement et se contenta du relief simple. Par son exemple, il mit en garde Andrea



ANDREA DELLA ROBBIA. — *Le Couronnement de la Vierge.* (Convent de l'Observance à Sienne.)

contre les innovations exagérées. C'est pourquoi les plus beaux reliefs complexes de ce dernier n'ont que deux plans : la perspective y est indiquée. Ses œuvres sont dispersées et le pèlerin

d'art ne trouve pas à Florence les plus remarquables. « Elles sont dans de petites villes, dans des couvents reculés et en particulier dans le monastère de la Verna. » Ajoutons que, depuis l'ap-



ANDREA DELLA ROBBIA. — *Madone de la Cintola.* (Santa Fiora.)

parition de l'ouvrage de M. Reymond, il n'est plus permis aux amateurs consciencieux de formuler le même regret.

En étudiant les grandes compositions d'Andrea, on est frappé de leur force expressive. Il passait pour un doux, un

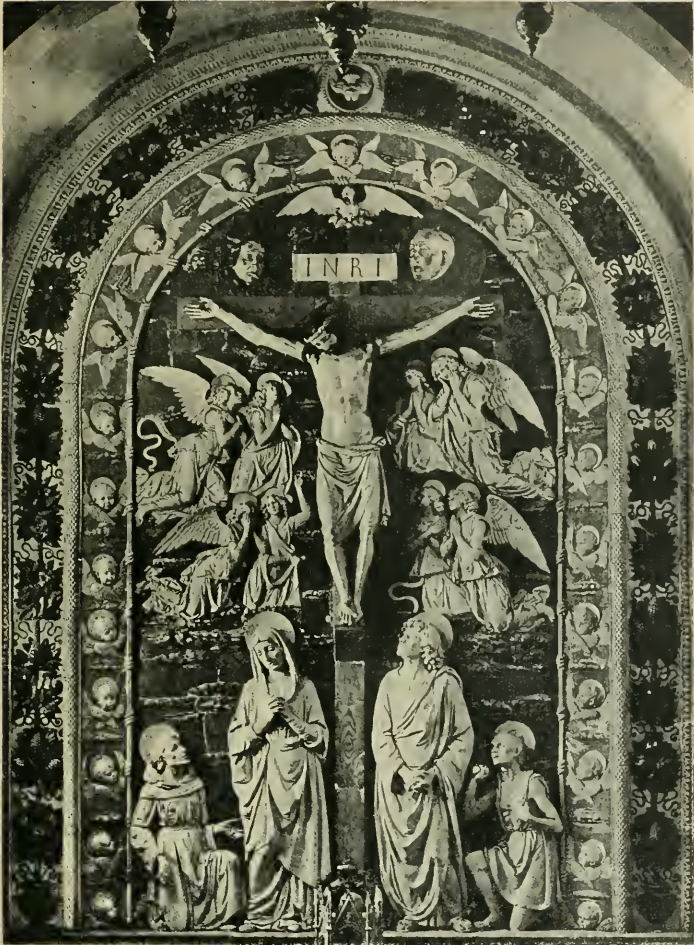
tendre. Ce serait le Racine de la sculpture. Or, comme chez le grand poète, sa douceur cache beaucoup de force : celle-ci n'est pas violence, mais elle s'impose parce qu'elle est continue. Peut-être aussi eût-il gagné dans l'admiration (tant d'autres l'ont éprouvé!) s'il avait eu quelques morceaux très brillants, escortés de pièces faibles; elles serviraient de repoussoir. Au lieu de cela, il est toujours lui-même et son inspiration ne connaît pas d'éclipse. N'en faut-il pas chercher la raison dans ce fait qu'esprit foncièrement religieux, il s'absorba pleinement dans la méditation des sujets qu'il devait traiter, fermant les yeux à tout le reste et ne se piquant pas, comme certains de ses contemporains, d'aborder tous les sujets et de traiter également bien le sacré et le profane? Je ne vois pas Andrea faisant une Diane ou un Persée. Et si, comme le disait le sculpteur Préalut, toute la difficulté de la sculpture consiste à enlever à un bloc de marbre ce qu'il a de trop, il est à craindre que la main de l'artiste ne perde de son assurance, quand sa pensée n'est pas claire dès le début, ses lignes arrêtées, son idéal nettement défini. Le ciseau est l'esclave de l'âme : il transmet ce que celle-ci lui donne.

Cette force de conviction permit à Andrea de renouveler des sujets qui avaient été traités des milliers de fois avant lui. Où trouver une *Crucifixion* plus belle que la sienne? Est-elle vraiment et profondément pathétique cette scène, où tous les personnages pleurent, où toutes les mains ont des gestes de désolation, où néanmoins la variété dans les attitudes est telle, chez les saints comme chez les anges, que tous les degrés de la douleur sont saisis et exprimés! D'autre part, quelle profondeur de sentiment dans l'*Annonciation*! L'Ange muet et grave en face de la Vierge confondue dans son humilité, tandis que, dans le haut du tableau, le Père Éternel, soutenu par les anges, attend la

réponse à son message. Voilà bien ce que M. Reymond appelle d'un mot si heureux « la sculpture intellectuelle », qui ne s'adresse passablement aux sens, qui satisfait également l'esprit en l'obligeant à penser et à concevoir.

Le *Couronnement de la Vierge* couvent de l'Observance, près de Sienne est de même nature. C'est une des merveilles de l'art italien. Il faut l'avoir étudié de près pour comprendre ce qu'un grand artiste peut mettre de pensée dans un cadre restreint et comment les idées les plus élevées se traduisent matériellement, sans perdre leur grandeur. D'un côté, une majesté incomparable, de l'autre une grâce exquise, faite de reconnaissance, d'humilité et de candeur; chez les personnages secondaires, l'adoration et l'amour avec les suavités de l'extase et les ravissements d'une contemplation idéale. C'est du Fra Angelico, avec plus d'anatomie et une connaissance plus raffinée des draperies. Andrea n'a rien fait de plus beau, quoique certaines autres pièces disputent la palme au *Couronnement*, par exemple le retable de la chapelle Médicis à Santa Croce, la madone de la *Cintola* de santa Fiore ou encore le retable de la chapelle de Saint-Antoine à Camaldoli. On remarquera peut-être le nombre considérable de retables exécutés par nos artistes. M. Müntz fait un mérite à Donatello d'avoir accepté d'en faire un. Il me semble que c'était alors un travail de choix, car le retable dominait l'autel et ne pouvait manquer d'attirer les regards des fidèles. Les sculpteurs chrétiens y trouvaient leur compte; leur piété était satisfaite et leur amour légitime de la notoriété n'y perdait rien.

Pourquoi ne peut-on attribuer authentiquement aux Della Robbia le groupe fameux de la *Visitation* de Pistoie? Dans l'art de la terre cuite, il n'existe pas d'œuvre plus belle. Jamais personne n'a traduit plus éloquemment les sentiments de la Vierge et de sainte Elisabeth, celle-ci à genoux, dans un mou-



ANDREA DELLA ROBBIA. — *La Crucifixion.* (Couvent de la Verna.)

vement irrésistible d'amour, avec les bras ouverts et les yeux agrandis par l'extase, celle-là confuse d'un tel accueil, prête à chanter le *Magnificat*, non pas

l'hymne du triomphe, mais le cantique de l'humilité, figure idéale telle que James Tissot essayait naguère de nous la représenter. La tradition attribue le groupe à Fra Paolino : faute de documents, il est difficile de se prononcer.

Je mentionnerai enfin les médaillons des *Évangélistes* : ceux de Luca à la chapelle Pazzi et ceux d'Andrea à l'église delle Carceri à Prato. Les *Enfants* de l'hôpital des Innocents sont célèbres : rien de plus ravissant que ces bambins emmaillotés, si touchants avec leurs bras étendus et la calme ingénuité de leurs frais visages ! Célèbres aussi les *Armoiries* de Luca : les corporations se disputaient l'honneur de les posséder de sa main. Il créa, pour les encadrer, l'art de la décoration polychrome, de ces guirlandes somptueuses dont Ghiberti avait rehaussé les montants de ses portes de bronze et qui reparaissent partout, dans les bordures des ma-

dones, les cintres des retables ou les nervures des plafonds. Par leur composition, elles dérivent du moyen âge, qui copiait la flore indigène : nous n'y trouvons que les fruits des environs de Florence, oranges, grenades, pommes de pin, pastèques, tandis que, par un bizarre phénomène d'exotisme, la rosace romaine ou le lotus égyptien s'étaient à outrance sur les portes ou les frises des renaissants quand même.

Tels furent les Della Robbia. Ils n'eurent pas d'autre ambition que de répéter, pendant tout un siècle, le « même hymne d'amour à la Vierge Marie : et l'on peut vraiment dire que, parmi toutes les immortelles créations du génie italien, les plus tendres et les plus séduisantes sont les Litanies des Della Robbia ».

A. MILLIAT.



ANDREA DELLA ROBBIA. — *Le protonotaire apostolique Alma-liano*
(Musée municipal à Viterbe.)

LE PARDON DE RUMENGOL

Lorsque le roi Grallon, après la submersion de la ville d'Is, se rendait à l'abbaye de Landévennec en compagnie de saint Guenolé, qui l'avait sauvé de ce désastre, il passa sur le sommet du Menez-Ilom, la montagne sacrée de Bretagne, et de ces hauteurs il aperçut au loin, dans le vallon du Faou, les feux d'un sacrifice païen, à l'endroit qu'on nommait pour cela Rumengol : Ru men goulou-deiz, rouge pierre du point du jour. A cette vue son cœur se serra de tristesse, et à l'instant même il fit le serment de détruire ce sanctuaire d'idolâtrie et de le remplacer par un temple dédié à Notre-Dame, mère du Sauveur. Telle est la légende et tel est le fait commémoratif de la fondation de Rumengol, devenu le pèlerinage le plus fréquenté du Finistère.

Il offre à l'observation de l'artiste des scènes animées et pittoresques, car la Cornouaille et le Léon s'y donnent rendez-vous dans leurs types les plus caractérisés et leurs costumes les plus enluminés. Ajoutons que le tableau est serti dans un merveilleux cadre de nature.

... Il n'est pas encore jour. Sous mes fenêtres des voix m'arrivent qui s'éternisent dans des conversations en langue celtique. Les découvreurs crient fort et leur diapason atteint des notes de tête très drôles.

Je vais voir aux rideaux. Ils sont trois, nez à nez, qui parlent ensemble sans pouvoir s'entendre, naturellement ! Les voitures commencent à rouler. Ils sont effrayants, ces chars à banes qu'un maigre bidet emporte.

Je vais parcourir à pied les trois kilomètres qui séparent le Faou du lieu de pèlerinage. Six heures du matin tin-



LA PORTE CENTRALE PENDANT LA MESSE

tent aux horloges. Les premiers pèlerins s'acheminent en chantant des cantiques. Des femmes portent à leurs bras des

paquets gonflés de provisions ou bien de ces paniers pansus et un peu ridicules, qu'elles ne quitteront pas un instant et qu'elles traîneront à la procession, à l'église, sur l'herbe et en voiture; paniers-armoires; paniers garde-manger! Beaucoup de costumes que je vois conservent leur tournure archaïque.

Morlaix est représenté par ses longs bonnets pointus, sortes de hennins les jours de fête. Contre un muret, trois pèlerins se sont appuyés: une femme de Daoulas, un homme d'Irvillac et un beau gars de Plougastel en bonnet phrygien.

Sous l'ajourement de leurs coiffes en gobelets, les Quimpéroises font glisser



TYPES DE PÈLERINS DAOULAS, IRVILLAC ET PLOUGASTEL

Les collerettes du pays de Châteaulin, retroussées sur les épaules et encadrant le visage, rappellent à mon esprit certaine Catherine de Médicis semblablement engoncée dans sa guimpe.

Un instant je m'arrête à l'examen des coiffes et j'essaye de lire à ces enseignes le nom du village et le lieu d'origine des processionnantes. Voici les vastes ailes de Plougastel. Ici, les coiffes à deux anses du Faou. Là-bas, les cornettes retroussées du vieux Gouézec. Contre moi, les lingeries légères des sveltes filles de Pontaven et de Bannalec! Plus loin, les poches de mousseline des Léonardes et les solides toiles empesées de Carhaix.

entre toile et dentelle des feuilles de papier argenté ou mordoré, et cela procède bien du moyen âge, prodigue de peinturlures et de dessous enluminés.

Voyez les vieux meubles! Voyez surtout les statues polychromes des porches et les fresques dont les imagiers décoraient les niches et les plafonds.

A mesure que j'avance, mon attention s'éveille sur la diversité des beaux habits. Des montagnards du Laz, harassés par une nuit de voiture, montrent leurs jambes fléchissantes dans les culottes courtes. J'admire bien davantage la vraie braie large et bouffante de Plogonnec, ce qu'on nomme les bragou-

bras au pays d'Arvor. Seuls les vieillards portent encore ce costume dans son intégrité théâtrale.

J'arrive à Rumengol juste pour la première messe du matin, célébrée en pleins champs. Dans les galeries à jour de la chambre des cloches, l'airain tonne. Le spectacle de cette foule pieuse sous

Le porche, dont le tympan porte la représentation de l'Adoration des Mages, mérite une mention par l'originalité de son demi-relief.

La Vierge, assise sur un trône, présente l'Enfant Jésus aux hommages des rois de l'Orient. Derrière elle, saint Joseph s'appuie sur un bâton. Plus loin,



LES BOUTIQUES PIEUSES ET LE PORCHE EST

la voûte limpide du ciel ne manque pas de grandeur.

Les pèlerins s'agenouillent, s'inclinent, se relèvent avec un calme impressionnant qui donne une idée de la discipline de leur foi. Je me retourne vers l'église, un délicieux monument de la Renaissance qui date de 1537. On y trouve les souplesses, les rondeurs, le gras sobre et délicat qui sont la vraie touche des premières années de la Renaissance. La porte centrale en anse de panier est encadrée de moulures prismatiques. Deux colonnettes se tordent en hélice. Le gothique fait aussi sentir son influence dans ce beau monument.

les amusantes têtes de l'âne et du bœuf paraissent sortir de la pierre.

Extérieurement à l'église, un cimetière sans tristesse, planté de croix, semé de dalles, mouvementé dans sa surface et ombragé de beaux arbres, prévient en faveur de ce pèlerinage célèbre.

Les messes du matin se succèdent pour satisfaire à la piété des fidèles accourus sans cesse par tous les chemins. Les carillons s'égrènent; les chants s'élèvent; les prières se murmurent; les mendiants prodiguent leurs bénédictions; des pèlerins se signent avec des gestes larges; les chapeaux tombent devant le calvaire. Du presbytère, de

jeunes abbés en surplis blancs s'échappent : une grande activité de foi emplit Rumengol.

Je suis poussé sous le porche par la foule qui se presse pour entrer, et sans transition, je passe du plein du jour à l'obscurité ombreuse de la nef. Des vols de clartés bleues, jaunes, violettes, des-

gars de Bretagne, et leurs pantalons étroits moulent leurs jambes nerveuses, tandis que leurs petites vestes, étrangement coupées, ne peuvent joindre leur taille, qu'ils entourent d'un foulard débordant en écharpe sur le côté.

Sous la clarté jaunissante des lampadaires, de minuscules arches turriculées



VENDEUSES DE CIERGES

pendent des hautes verrières, papillonnent sur les piliers, s'abattent sur les dalles en flaqes irisées, mystérieuses. De blanches coiffes se teignent de ces lueurs et aussi des visages, des mains se baignent dans ces nuances impalpables. Alors les pèlerins, qui prient avec des yeux en haut et des doigts joints, prennent des allures de vitrail.

Devant les deux autels latéraux et contre les grilles qui ferment le chœur, les bannières étincelantes, gemmées, brodées et les croix processionnelles sont dressées. Près d'elles, leurs porteurs écoutent une messe. Ils sont agenouillés sur les dalles, les forts

prennent des significations troublantes. Dedans, et scellées dans des étuis, se trouvent des reliques revêtues ainsi de l'apparat de temples en miniature.

Des filles de campagne, largement enjuponnées, sont accroupies. Ici des jeunes gens, affaissés sur leurs talons, montrent la ferrure de leurs souliers. Dans les coins, des groupes s'assoient par terre, jambes étendues. Harassés et les bottes poussiéreuses, deux hommes très grands, à figure tragique, fixent des yeux terribles sur la statue de Notre-Dame de Rumengol. Est-ce prière ? Est-ce menace ? À côté, le spectacle pitoyable de plusieurs enfants

idiots et scrofuleux, contournant leurs doigts et louchant à leur bout de nez.

Devant moi le chœur scintille sous les taillis lumineux des cierges, cependant que les verrières, à la clarté du soleil, acquièrent de brillantes tonalités. Par contraste, en bas, la foule paraît d'ombre, à l'exception de la floraison

lavoire ! Des fillettes emplissent de grands chaudrons, et quelques paysannes, à tour de rôle, lavent leurs pieds dans des cuvettes en fer-blanc. Agenouillée sur le lavoire, une femme prie sans souci des ambiances, puis elle boit un bol d'eau que lui tend une marchande de la fontaine. L'eau et le feu entrent toujours



MESSE EN PLEIN AIR — LE GROUPE DES PLOUGASTEL-DAOULAS

neigeuse des coiffes balancées d'un mouvement de houle. Une cohue de pèlerins frottent des baguettes écorcées sur la statue de Notre-Dame de Rumengol. La légende veut que les objets touchés bénéficient de pouvoirs précieux contre la foudre et l'incendie.

Un mouvement extraordinaire anime le cimetière. Les vendeuses de cierges se tiennent devant les portes et les passages, car chaque arrivant tient à honneur de faire briller sa flamme, si petite soit-elle !

A cinquante pas de l'abside, au bord de la route, se trouve la fontaine miraculeuse qui alimente un bassin et un...

dans le cérémonial des pardons bretons. Il faut y voir les vestiges des croyances millénaires dans les éléments sacrés.

... Les trois cloches, balancées ensemble, annoncent la grand'messe. Les routes, la place se vident et la foule se masse dans l'église. Bientôt les têtes affleurent les portes, puis les nouveaux arrivants se surajoutent pour déborder sur les tombes, sous les arbres, dans le champ. Les familles s'associent, les paroisses se réunissent. Des taches rouges, vertes, bleues s'élargissent par des admissions nouvelles. D'entre les groupes agenouillés émergent les mâles figures des pères de famille. Ils sont entourés

du personnel complet de la ferme, enfants, valets et chambrières.

Adossés aux troncs des ifs et des chênes, se tiennent les métayers de Daoulas, leurs épouses et leurs derniers-nés. L'incomparable palette de leurs habits étonne les peintres, tandis que l'observateur admire la robustesse de leur

battues. Il y a quelques années seulement, les hommes portaient encore une pure coiffure moyenâgeuse, avec des rubans devant, et, par derrière, une série de pompons en chaînette s'extravasant des larges rebords. Cet immense chapeau cède la place au feutre orné de velours. Les jeunes gens adoptent tous



LA GRAND'MESSE EN PLEIN AIR

carrure et la franchise de leur regard.

Le sentiment de la parenté est très développé chez ces braves gens, qui voyagent par tribus de famille.

Tout semble hiérarchisé chez eux. Les costumes paraissent des uniformes. Les garçons portent des vestes bleu de ciel à deux rangées de boutons blancs et sur la tête le béret. Le petit bonnet des filles, divisé par quartiers, comme des tranches de melon, affecte des tons réjouissants. Leurs châles atteignent l'extrême gamme des couleurs vives. Après leur première communion, les filles commencent à surcharger leur chevelure de l'énorme coiffe cylindrique à ailes ra-

cette coiffure moins typique, mais plus pratique.

Pour protéger leurs pantalons blancs des souillures de la terre, les hommes, quand ils s'agenouillent, mettent sur le sol leur mouchoir.

Des marins sont montés dans les galeries ajourées du clocher. Leurs costumes se profilent bleu sombre sur le bleu clair du ciel, et leurs cols ont des soulèvements d'ailes. Ils empoignent les cordes des cloches et ils halent, ils larguent, se raccourcissent, se redressent. Un cri retentit, répété avec mille accents : « La procession ! la procession ! » Sur le fond noir de la porte

centrale, une rayonnante bannière lamellée de flèches d'or paraît projeter de la lumière. A la base de la hampe, un paysan serre le bois à pleine brassée et s'avance d'une allure saccadée. Ainsi qu'une voile de navire émergée des profondeurs inconnues, un étendard de soie blanche grossit dans

Des femmes, en toilette de gala et coiffe de dentelle, portent le brancard où, sur un trône et planant sur les têtes, la Vierge paraît s'incliner dans un mouvement pitoyable et doux. Les prêtres viennent enfin; jeunes abbés promenant les reliques et, par derrière, avec leurs cheveux blancs, les recteurs entonnant



LA PROCESSION — LES FILLES ET LA BANNIÈRE SAINT-JOSEPH

l'obscurité de la nef pour s'épanouir sur le seuil.

D'autres bannières de velours, portant en relief de saintes images, arrivent dans le soleil comme des navires de haut bord.

Assez semblables à des papillons, les légères oriflammes volettent en façade de la foule, tenues en main par des fillettes. La solennelle bannière de saint Joseph, l'une des plus riches, est disputée tour à tour par les jeunes filles de Rumengol et du Faou. Une poussée irrésistible se produit.

Voilà la statue miraculeuse de Notre-Dame de Rumengol!

les cantiques à Notre-Dame de Rumengol. La procession décrit un cercle, se détache un moment sur l'horizon du Faou, remonte dans la verdure et retourne à l'église.

La fête profane commence aussitôt. La gaieté, cachée jusque-là sous l'enveloppe fermée des visages, rit aux yeux et aux lèvres. Les filles sautillent; les gars, le chapeau sur l'oreille, se dandinent. On s'aborde; on cause; on va manger l'emblématique amande douce ou s'offrir des rubans et des mouchoirs: l'amande douce, offerte par un jeune homme, constitue une déclaration souvent suivie d'un mariage.

Un magnifique charlatan, au son d'un harmonium, vend... des panacées? Non pas! Il débite des cantiques et des objets de piété. Ce philosophe de roulotte sait exploiter tour à tour les secrets penchants de ses auditoires.

Le pardon de Rumengol, comme les autres d'ailleurs, facilite les mariages

vacarme des roues. Un peu ivres, les conducteurs se dressent avec des gestes tragiques. Dans leurs mains, les pèlerins rapportent des chapelets, des images et aussi... ô signe des temps! de ces balais de papier coloré pour se chatouiller le cou.

Mélancolique, l'église de Rumengol



LA RENTRÉE A L'ÉGLISE APRÈS LA PROCESSION

en permettant aux jeunes gens de se retrouver. Je remarque des filles de la campagne de Carhaix, qui voudraient être coquettes avec leurs jardins suspendus sur le corsage. Les jeunes hommes, en passant, fouillent du regard ces floraisons, ornements exubérants de leur poitrine. Quelquefois, si l'un d'entre eux se décide pour le bouquet de roses ou pour le parterre de géraniums, il offre des amandes, et les yeux répondent... de même.

... Le soleil décline sur la vallée et reid plus lointaines les collines. Les chars à bancs sortent des hangars, et le retour aux métairies s'effectue dans le

tinte l'Angélus du soir. Le cimetière est désert. Presque vide la nef!

Sur la route, deux piétons retardataires, pèlerins d'amour autant que de piété. Une jeune penrez (jeune fille à marier) de Châteaulin, un marin de Brest. Leurs silhouettes se versent l'une sur l'autre dans un échange de baisers.

Ils se retournent vers la flèche encore entrevue sur le ciel noirci, et, leurs mains nouées, ils unissent la religion d'amour à l'acte de dévotion.

Puis, tout petits et serrés, ils s'évaporent sur la route brune.

CHARLES GÉNIAUX.

L'ÉTOILE DU ROI CHARLES DE SUÈDE

Pendant que tous ceux dont la main était encore capable de tenir une épée se préparaient au combat dans toute la République de Pologne, Charles-Gustave demeurait en Prusse, occupé par la conquête des villes et par des pourparlers avec l'électeur.

Après une facile victoire, le subtil soldat s'apercevait soudain que cette conquête, glorieuse pour le lion suédois, pouvait lui coûter cher. Le retour de Jean-Casimir, roi de Pologne, détruisait à jamais l'espérance de conserver la République entière; du moins le monarque scandinave voulait-il en conserver la plus grande partie possible, et avant tout, cette Prusse, province riche et fertile, remplie de grandes villes et, de plus, limitrophe à ses États; mais ce pays vaincu demeurait obstinément fidèle à son premier maître et à la République.

Le retour de Jean-Casimir et la guerre déclarée à nouveau par la confédération de Tysch pouvaient ranimer l'esprit patriotique de ces provinces, les encourager à la résistance.

Charles-Gustave le comprit. Il résolut de vaincre à jamais la rébellion, d'écraser les forces du roi de Pologne, d'ôter aux Prussiens toute espérance de secours.

Il devait d'ailleurs agir ainsi, ne fût-ce qu'à cause de l'électeur, toujours prêt à soutenir la cause du plus fort. Le roi de Suède connaissait maintenant le personnage : il ne pouvait douter un instant que, dans le cas d'un changement de fortune propice aux Polonais, l'électeur de Prusse redeviendrait leur allié.

Cependant le siège de Melboj n'avancait guère. Cette forteresse était toujours défendue avec acharnement par Weiter. Charles-Gustave envahit le territoire de la République, décidé à

atteindre et à écraser Jean-Casimir dans son dernier refuge.

Et, comme l'action, chez cet homme, suivait immédiatement la pensée, ainsi que le tonnerre suit l'éclair qui l'annonce, avant que le bruit de cette nouvelle invasion se fût répandu en Pologne, le roi de Suède, ayant rassemblé à la hâte ses troupes disséminées dans les campagnes, atteignit Varsovie et, sans s'y arrêter, alla plus loin, se jetant en pleine fournaise, dans l'incendie terrible qui dévastait le pays tout entier.

Il avançait, pareil à la tempête, détruisant tout sur son passage, dévoré par la colère, la vengeance et la haine. Dix mille cavaliers le suivaient sur les steppes encore couverts de neige. Ils marchaient comme le souffle de l'ouragan, vers le midi de la République.

Sur sa route, le Suédois brûlait et massacrait tout sans pitié. Ce n'était plus le Charles-Gustave d'autrefois, le souverain clément, humain et gai. Partout où il apparaissait aujourd'hui, le sang de la noblesse et le sang du peuple aussi, hélas! coulaient à flots. Il massacrait les rebelles, pendait les prisonniers, ne faisait grâce et merci à personne.

Mais, ainsi que dans les ténèbres de la forêt profonde où l'ours taciturne et redoutable avance lentement sans que les loups affamés qui le suivent osent encore l'attaquer, de même dans ce désert des steppes, d'innombrables compagnies de partisans et de volontaires suivaient pas à pas l'armée suédoise, toujours prêts à lui nuire. Ceux qui le précédaient sur la route de la victoire détruisaient les ponts, brûlaient les villages, anéantissaient les provisions. Le vainqueur scandinave marchait littéralement dans un désert, ne trouvait pas un abri pour le repos, pas un mor-

ceau de pain pour ses soldats affamés.

Charles-Gustave comprenait enfin combien son entreprise devenait téméraire. La guerre l'entourait de toutes parts, chaque jour plus terrible, plus agressive, comme une marée montante. La Prusse était en feu, la Grande-Pologne qui, jadis, avait accepté la première la conquête suédoise, ne songeait aujourd'hui qu'à secouer le joug.

La Petite-Pologne et la Lithuanie étaient en flammes, elles aussi.

Dans les châteaux, les forteresses et les grandes villes, le pouvoir des Suédois se maintenait encore ; mais les campagnes, les champs, les prés, les forêts, les rivières et les fontaines étaient reconquis par les Polonais.

Non seulement quelques soldats isolés, mais même un régiment entier ne pouvaient s'éloigner sans péril de l'armée suédoise. Sa perte était certaine : les trainards disparaissaient et l'on racontait que les prisonniers tombés aux mains des paysans périssaient dans de terribles tortures.

C'est en vain que Charles-Gustave faisait annoncer dans les villages et les petites villes que tout paysan ayant amené au camp suédois un gentilhomme polonais fait prisonnier, mort ou vif, que tout serf rallié à la cause de l'envahisseur devenait libre et affranchi de par la volonté royale. Les paysans faisaient cause commune avec la noblesse. Le peuple des montagnes, celui des forêts et des steppes se cachaient dans les bois, fuyant devant l'ennemi, lui tendant des pièges à chaque pas, s'attaquant aux éclaireurs ; les gourdins, les faux et les couteaux des paysans étaient rouges de sang suédois tout autant que les sabres des seigneurs et des nobles.

Et ce qui exaspérait surtout le roi Charles, c'est que ce même pays, subitement révolté aujourd'hui, il l'avait conquis, quelques mois auparavant, presque sans difficulté. D'où venaient ces forces nouvelles, cette résistance inattendue, cette guerre sans merci,

dont il ne pouvait plus prévoir la fin ?

Aussi, les conseils de guerre étaient fréquents à l'état-major de l'armée.

Parmi ceux qui accompagnaient le roi dans cette campagne, il y avait le prince Adolphe, frère de Sa Majesté, Robert Douglas, Henri Horn Waldemar, comte de Danemark, Müller Aszemberg, et, le plus célèbre de tous, le vieux bandit, Alfred Wittemberg, feld-maréchal et généralissime. D'autres encore, tous connus pour leur génie militaire et leurs exploits et dont la gloire n'était surpassée que par celle du roi.

Tous, d'ailleurs, commençaient à craindre que cette vaillante armée ne pût de privations et de fatigues. Le vieux Wittemberg se prononçait nettement contre la campagne nouvelle :

— Comment Votre Majesté pourrait-elle attendre un ennemi qui nous fuit, qui évite toute rencontre, qui nous précède sur la route de Pologne et qui détruit tout sur son passage?... Que ferons-nous le jour où nos chevaux crèveront de faim et où le même sort menacera nos soldats ? Où sont les armées nouvelles qui nous viendront en aide ? Les châteaux, les forteresses où nous pourrions nous reposer et nous ravitailler ? Je n'ose certes pas comparer mon mérite à celui de mon roi ; mais si j'étais Charles-Gustave, je ne risquerais point une gloire si chèrement acquise, au prix de tant de victoires, dans une telle campagne.

Mais Charles-Gustave lui répondit simplement :

— Je parlerais comme vous si je m'appelais Wittemberg.

Il s'avavançait donc, d'une marche invincible, malgré tant d'obstacles, en poursuivant le glorieux chef de l'armée polonaise, Czarniecki.

Celui-ci, n'ayant pas de troupes assez nombreuses, assez disciplinées pour entreprendre une lutte ouverte, évitait toute rencontre ; il fuyait devant les Suédois, mais continuait contre eux une guerre acharnée d'embuscades. L'armée suédoise ne savait jamais au juste où



souvent parmi les brouillards du crépuscule et de la nuit glaciale, les Suédois croyaient voir des ennemis embusqués dans les bois, dissimulés dans les massifs des forêts impénétrables ; fous de rage, ils commençaient contre ces adversaires imaginaires une fusillade inutile et dérisoire. Une fatigue effroyable accablait les soldats scandinaves : ils marchaient en avant, sur cette terre conquise, mais ennemie, suivis pas à pas par le froid, la faim et le désespoir, avec la crainte perpétuelle d'une attaque décisive de leur invin-

se trouvait cet invisible et redoutable adversaire, toujours prêt à des attaques inattendues et rapides comme l'éclair ;

cible et redoutable adversaire.

Ils parvinrent enfin à le rejoindre aux environs de Goleb, près de la Vistule.

Plusieurs régiments polonais, déjà prêts au combat, s'étant précipités avec violence sur l'ennemi, semèrent dans ses rangs l'épouvante et le désordre.

Ce fut d'abord Wolodyjowsky, avec son fameux régiment de Landau, qui attaqua le prince héritier de Danemark, tandis que Samuel Viawcecki, avec ses chevaliers, anéantissait la légion étrangère des mercenaires anglais de Wikilson.

En un clin d'œil, les Suédois furent repoussés jusqu'à la Vistule. En voyant le désastre, Douglas s'empressa d'arriver à la rescousse avec ses troupes d'élite. Mais ce renfort ne put arrêter la débâcle générale. Les Suédois, affolés, se précipitaient, du haut des bords de la Vistule, très escarpés en cet endroit, dans le fleuve, recouvert d'une épaisse couche de glace sur laquelle les blessés et les morts s'amoncelaient.

Mais en ce moment, Charles-Gustave, avec ses régiments et son artillerie, arriva lui-même sur le champ du combat, et la fortune changeante sembla sourire aux Suédois. Les troupes de réserve de Czarniecki, mal disciplinées, ne surent pas résister à l'attaque inattendue de l'armée ennemie tout entière et bientôt se mirent à fuir dans la direction du Wiepar.

Czarniecki, voulant du moins préserver d'une perte certaine ses troupes d'élite, celles qui avaient si vaillamment commencé la journée, Czarniecki, désespéré, fit sonner la retraite. Une partie de l'armée polonaise l'effectua dans la direction du Wiepar, l'autre dans celle de Kouskowoli, abandonnant le champ de bataille; et la victoire, un instant incertaine à Charles-Gustave, triomphait une fois de plus.

La joie était immense dans le camp suédois. Non pas que les trophées et le butin de cette victoire fussent bien glorieux. Quelques sacs d'avoine et quelques chariots vides. Mais Charles, cette fois-ci du moins, ne songeait pas au butin. Il lui fallait le réconfort moral d'une victoire. Il l'avait obtenu.

Il était heureux de constater que la

fortune lui demeurait fidèle comme aux jours d'autrefois, qu'il lui avait suffi d'apparaître et de vaincre. Et quel adversaire? Cet illustre Czarniecki, le dernier espoir de Jean-Casimir et de la République!

Il espérait que cette nouvelle allait se répandre bientôt dans le pays entier, que toutes les voix de la défaite répéteraient à l'unisson la terrible vérité. Oui! Czarniecki est vaincu! Et les poltrons et les lâches, exagérant les proportions du désastre, enlèveraient tout courage à ceux-là même qui venaient de reprendre les armes!

Aussi, lorsqu'on lui apporta les sacs d'avoine, seul et dérisoire butin du combat, le roi de Suède, en s'adressant à ses généraux encore tout soucieux, leur dit :

— Que le voile d'inquiétude qui assombrit votre visage se dissipe, messieurs, car voici la plus grande victoire que nous ayons remportée depuis un an, et elle peut mettre une fin à la guerre elle-même.

Mais Wittemberg, qui, plus souffrant et plus faible que d'habitude, voyait tout en noir, lui répondit :

— Remercions Dieu de nous avoir accordé la victoire. Elle nous permet, du moins, de continuer tranquillement cette campagne : — et pourtant, Votre Majesté le sait bien, — si les armées de Czarniecki se dispersent bien vite, elles rennaissent avec une rapidité non moins surprenante.

Le roi l'interrompt :

— Certes, monsieur le maréchal, votre gloire de grand capitaine est égale à celle de Czarniecki, et pourtant, si vous aviez subi un échec pareil à celui qui vient d'abattre son orgueil, vous-même, d'ici deux mois, ne pourriez pas rassembler une armée nouvelle.

Où, désormais, la victoire est certaine, Czarniecki seul pouvait nous la disputer. Mais Czarniecki est vaincu, et il n'y a plus d'obstacles.

Les généraux suédois partageront

bientôt la joie de leur glorieux souverain. Sa confiance les gagnait peu à peu.

Les troupes, grisées par leur triomphe, défilèrent sous les yeux de Sa Majesté avec des cris d'enthousiasme et des chants de victoire.

Czarniecki ne les inquiétait plus. Le grand ennemi, terrassé, n'existait plus! Et cette pensée leur faisait oublier les misères récentes! Elle rendait acceptables les épreuves prochaines. Les paroles royales, que plusieurs officiers avaient entendues, s'étaient répandues dans le camp suédois, et tous commençaient à croire vraiment à une très grande et très importante victoire. Les



jours de vengeance et de domination absolue étaient enfin venus.

Le roi accorda aux troupes quelques heures de repos. Elles étaient campées à Krowienik et à Lyrsyn; des vivres étaient venus. On avait pillé et brûlé les maisons abandonnées par les habitants; quelques paysans, pris les armes à la main, furent pendus séance tenante, après quoi un grand festin eut lieu. Puis les soldats scandinaves s'endormirent d'un profond sommeil—profond, car pour la première fois depuis bien longtemps, ce sommeil était tranquille.

Le lendemain, à l'heure du réveil, les premières paroles qui volèrent sur les lèvres de tous furent celles-ci :

« Czarniecki est vaincu. »

L'armée suédoise se remit en marche dans les meilleures dispositions.

La journée était froide, mais sereine.

Un vent glacial avait gelé les mares si nombreuses sur la route de Lublin, et cette route, maintenant, était devenue excellente. Deux régiments de dragons, sous le commandement du Français Dubois, étaient partis en éclaireurs dans la direction de Grabow, s'éloignant ainsi du gros de l'armée à près d'une lieue.

Une telle imprudence eût semblé impossible, naguère. Mais aujourd'hui la gloire et la terreur d'une récente victoire marchaient devant ceux qui, hier encore, auraient semblé voués à une mort certaine.

L'armée suédoise continuait tranquillement sa marche. Du fond des bois, des cris menaçants, comme autrefois, ne la saluaient plus au passage. Des coups, portés par d'invisibles ennemis, ne frappaient plus les envahisseurs.

À la nuit tombante, Charles arriva à Grabow. Le roi était dispos et d'excellente humeur. Il songeait déjà à un repos bien gagné, lorsque le général Aszeberg lui fit dire par l'officier de garde qu'il désirait, pour affaire grave, causer avec Sa Majesté ce soir même.

Cette audience lui fut accordée.

Il entra quelques instants après dans

les appartements du roi; Aszeberg n'était pas seul, un officier du régiment de dragons de Dubois l'accompagnait. Le roi qui, de son regard perçant, gravait à jamais au fond de ses souvenirs tous les visages ayant traversé sa vie, et dont la mémoire était tellement étonnante qu'il se rappelait les noms de tous ses soldats, le roi reconnut aussitôt cet officier.

— Quelles nouvelles m'apportez-vous, Fried? demanda-t-il. Dubois est-il de retour?

— Sire, Dubois est mort! répondit Fried.

Le roi se troubla. Il s'aperçut enfin que le capitaine de dragons était pâle comme un mort et que son uniforme était déchiré et couvert de poussière et de sang.

— Et mes dragons? Vos deux régiments?

— Tous morts, sire, tous, jusqu'au dernier. Je suis le seul qui ait échappé.

Le visage soudain assombri du roi devint encore plus soucieux et plus taciturne :

— Qui a fait cela?

— Czarniecki!

Charles-Gustave se tut et après avoir regardé longuement Aszeberg, atterré, lui aussi, après un assez long silence, il continua à interroger l'officier.

— Tout ceci est presque incroyable. Tu as assisté à ce combat. Tu as vu ce massacre?

— Ainsi que j'ai le bonheur de contempler maintenant les traits de mon souverain. Il m'a chargé de saluer Votre Majesté et de lui dire qu'il allait maintenant passer sur l'autre rive de la Vistule, mais qu'il continuerait à nous suivre, toujours prêt à l'attaque. Je ne sais s'il a dit vrai.

— C'est bien, dit le roi de Suède en affectant d'être calme. Ses troupes sont donc plus nombreuses que nous ne le croyions.

— Quatre mille hommes au moins, sire, peut-être davantage. Ils nous ont attaqués près de Vierszyn, vers lequel

le colonel Dubois s'était dirigé, en s'écartant de la grande route; car on lui avait appris que des troupes ennemies allaient nous y barrer le passage. C'était un

— Cet homme a dû vraiment conclure un pacte avec les puissances infernales, dit le roi brusquement. Car oser s'atta-



piège infâme. Nous sommes tombés dans un guet-apens. Pas un de mes camarades n'a pu échapper au massacre.

quer à nous aussitôt après une défaite comme celle d'hier, ceci est au-dessus des forces humaines.

— Les craintes du maréchal de Wittemberg se sont réalisées, murmura Aszeberg.

— Vous ne savez que prévoir et annoncer le malheur, s'écria le roi, mais jamais le conjurer!

Aszeberg pâlit et se tut. Charles-Gustave, lorsqu'il était de bonne humeur, semblait la bonté même, mais il lui suffisait de froncer les sourcils pour inspirer une terreur panique à tous ceux de son entourage. Pourtant, il se calma et continua à questionner Fried.

— Les troupes de Czarniecki sont donc bien vaillantes!

— Incomparables, sire, surtout la cavalerie.

— Oui, ce sont sans doute les régiments qui nous ont attaqués les premiers hier, à Goleb. De vieux soldats, sans doute. Et Czarniecki lui-même, il a déjà repris courage?

— Oui, sire, et à un tel point, qu'on pourrait croire que c'est lui qui a remporté la victoire, hier. En tout cas, ils ont déjà oublié leur défaite de la veille. Ils ne pensent plus qu'à cette revanche obtenue aujourd'hui. J'ose répéter à Votre Majesté ce que Czarniecki lui-même m'a chargé de redire. Mais au moment où j'allais enfin partir, épargné par miracle, un vieux soldat, de force, d'allures herculéennes, s'approcha et me dit qu'il était celui dont la main sacrilège avait frappé jadis d'un coup mortel le grand, l'immortel Gustave-Adolphe. Cet homme osa aussi insulter Votre Majesté, et les autres faisaient chorus. L'audace des Polonais ne connaît plus de bornes. Je suis parti, poursuivi par une longue clameur d'insultes.

— Et qu'importent leurs insultes? s'écria Charles-Gustave. Czarniecki n'est pas écrasé, son armée existe encore; voilà l'essentiel. Raison de plus pour continuer notre marche en avant, afin d'atteindre et d'écraser le plus tôt possible la dernière armée polonaise. Mes-

sieurs, je ne vous retiens plus. A demain.

Les officiers s'inclinèrent et sortirent.

Charles-Gustave resta seul et pensif.

Ainsi, cette victoire de Goleb était inutile. Elle ne changeait rien à la situation présente, au contraire. Elle n'avait fait sans doute qu'augmenter la rage et le ressentiment du pays attaqué sans raison par les Suédois, envahi et terrorisé par eux.

Charles-Gustave affectait toujours devant ses généraux et ses courtisans une inébranlable confiance.

Mais lorsqu'il songeait à cette guerre, commencée jadis sous de si heureux auspices — de plus en plus difficile à présent — dans son âme inquiète le doute grandissait chaque jour. Tous les événements de cette campagne étaient si bizarres, si inattendus! Il ne voyait pas d'issue possible à tout cela. Il se faisait l'effet d'un homme qui s'avance vers la mer, sur un rivage de sable et qui s'enfonce davantage à chaque pas, qui sent que le sol lui manque et que l'épouvante envahit.

Mais il croyait toujours aux étoiles propices.

Maintenant encore, il ouvrit la fenêtre et se mit à contempler, dans le ciel infini, celle qu'il avait choisie pour symbole de sa destinée. C'est celle qui occupe le sommet de la constellation de la Grande Ourse.

Le firmament était limpide, le ciel calme et serein; aussi, en ce moment même, elle étincelait de mille feux, avec des rellets bleus et rouges, d'une incomparable beauté. Mais, dans l'immensité de l'espace, sur le fond sombre de l'abîme, un nuage sinistre s'avancait lentement vers elle, comme s'il avait voulu éteindre et menacer la destinée et l'étoile du roi.

HENRI SIENKIEWICZ

Traduction de STANISLAS RZYMUSKI



Henri Sienkiewicz, l'auteur de *Quo Vadis?* est l'écrivain le plus célèbre de la littérature polonaise contemporaine. La profondeur d'analyse psychologique, la vérité et le relief des caractères, l'intensité de coloris et le pittoresque des tableaux de mœurs, dont ses œuvres sont remplies, expliquent et justifient leur succès.

Sa gloire est immense dans tous les pays slaves — jamais, à aucune époque de la littérature polonaise, un romancier n'a bénéficié d'une pareille popularité. Il est grandement temps que nous fassions connaissance, nous aussi, avec l'œuvre puissante et variée de ce merveilleux artiste.

Cette œuvre se compose de deux parties nettement distinctes : l'une, qui comporte les études de mœurs contemporaines, où sont étudiés tous les milieux possibles de la société polonaise d'aujourd'hui ; l'autre, plus populaire encore, où revivent les grandes luttes d'autrefois, admirables récits historiques qu'anime un souffle d'épopée et d'inspiration tragique, car ils évoquent, de l'abîme insondable du passé, les visions sublimes et grandioses des siècles évanouis — tout le mirage du temps jadis.

M. Henri Sienkiewicz est né en 1854. Après avoir fait de brillantes études à

l'Université de Kieff, où se passe l'action de son premier roman — *Ná warne* — il fit un long voyage en Amérique, dont le récit pittoresque et vivant, du jour au lendemain, le rendit célèbre.

Après avoir publié plusieurs nouvelles d'un sentiment délicat, d'une forme littéraire impeccable, dont le succès fut immense et dont les plus connues ont paru, il y a quelques années, en traduction française, sous le titre de *Bartek vainqueur*, Sienkiewicz aborda enfin ces œuvres de longue haleine, ces vastes épopées modernes ou historiques qui devaient lui conquérir définitivement une gloire universelle et des succès sans précédents dans l'histoire des lettres slaves.

Ce fut d'abord l'admirable série des romans historiques, *Par le fer et le feu, le Déluge, Messire Wolodyjowski*, puis les études de mœurs contemporaines, parmi lesquelles *la Famille Polamicki* est peut-être, en général, l'œuvre la plus puissante, la plus parfaitement belle de l'écrivain polonais.

Afin de donner à nos lecteurs une idée approximative du talent de M. Sienkiewicz, nous donnons aujourd'hui la traduction d'un fragment d'un de ses admirables romans historiques, *le Déluge*.

Le Déluge dépeint avec une intensité merveilleuse de coloris historiques les catastrophes et les épreuves sans nom qui firent du règne de Jean-Casimir l'époque la plus tourmentée et la plus malheureuse de l'histoire polonaise, si fertile en malheurs, en cataclysmes, en épreuves de toutes sortes. Le xvii^e siècle fut rempli, en Pologne, par une série de guerres vraiment surhumaines, dont le récit, palpitant d'intérêt et de relief, fournit le sujet du roman de M. Sienkiewicz.

Jean-Casimir, né en 1609, élu roi après la mort de son frère Ladislas, en 1649, avait déjà vu son règne ensanglanté par de terribles guerres contre les Tartares et les Cosaques, lorsque, soudain, un nouvel orage se déchaîna sur cette malheureuse république de Pologne, dévastée et meurtrie. Le roi Charles-Gustave de Suède lui déclara la guerre. Il envahit le pays tout entier, détrôna Jean-Casimir et, maître absolu du territoire, fut sur le point d'être proclamé roi de Pologne. C'est cette invasion de l'armée suédoise que Sienkiewicz dépeint dans son beau livre, où passe un souffle d'épopée qu'anime le reflet des grandes luttes et des grandes épreuves du temps jadis.

S. R.

LA PÊCHE DE LA TRUITE

Sous le ciel bleu, lorsque l'eau chante sur les cailloux des gaves, qu'à la surface des laes courent des frissons, il y a, dans le commerce des pêcheurs de truites, des caractères à silhouetter, à noter d'intéressantes ébauches de gestes.

Si vous villégiaturez dans la montagne, au long des ruisseaux pyrénéens, si le sport de la pêche à la truite vous tourmente, interviewez, avant de vous livrer à cet exercice, quelques-uns des disciples de saint Pierre qui vivent, près de l'eau, des heures silencieuses. Sans doute, vous apprendrez de l'un de ces patients que la pêche à la ligne volante à la mouche artificielle est la plus difficile à pratiquer, tandis qu'un autre vous assurera que la capture de la truite au moyen de l'asticot vaut de celui qui amorcé avec un ver blanc une science peu banale. Ne vous troublez pas de ces opinions différentes. Nos deux lignards ont également raison. Quel que soit le mode de pêche qu'on emploie à son égard, la truite, en effet, plus que tout autre poisson peut-être, exige de ceux qui la convoitent des qualités, un talent même dont le pêcheur de goujons n'a cure.

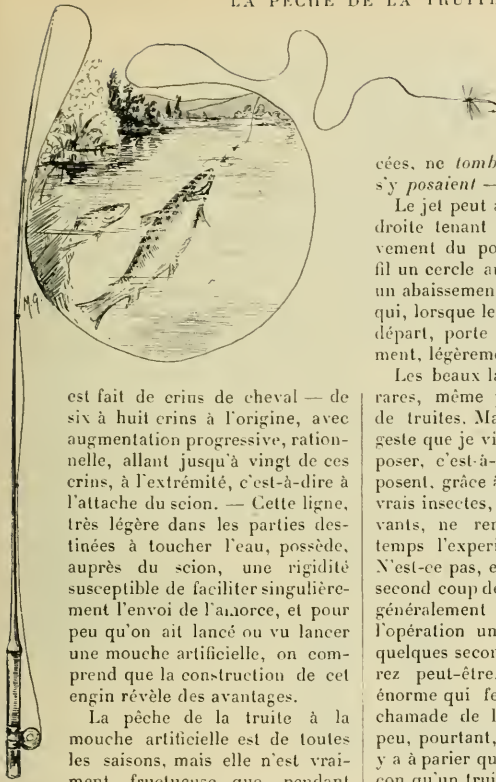
La pêche de la truite à la ligne volante ou à la mouche artificielle — *fly-fishing* — est des plus séduisantes. Le lancé, le jet d'un insecte habillé de plume, de satin et de soie, est d'un art supérieur; c'est aussi la pêche de la truite par excellence, celle qui a le plus de partisans, celle qui fait naître le plus de jouissances sportives. En dehors de ces considérations, ce genre de pêche a un avantage encore : il ne réclame point d'amorces répugnantes, et la ligne, sauf accident, sert parfois pendant plusieurs séances, armée de la même mouche.

Les meilleures lignes — cannes ou gaulés, soie, crins ou cordonnet — sont encore celles que l'on possède, c'est-à-

dire celles qu'on a le mieux en main. Chaque pêcheur — ou presque — a son idée quant à la confection de ces lignes, et il n'est pas commode de l'en éloigner. L'ne gaulé ou longue canne, très flexible vers le scion, en bois, en roseau ou en bambou et, sur sa longueur, munie d'anneaux dans lesquels passe le fil de soie qui se déroule d'un moulinet fixé près du gros bout de l'engin, à proximité de la main, constitue une ligne acceptable. Ce moulinet n'est pas indispensable dans les Pyrénées, là où une truite courante pèse 150 grammes et où une pièce d'une livre est une exception. Au fil de soie s'ajoute un bas de ligne de 3 mètres environ, en crins de Florence; cette ligne est armée de mouches artificielles montées sur racine anglaise. Il est pratique de ne pêcher qu'avec deux mouches, pour la raison qu'il est extrêmement difficile d'en bien manœuvrer un plus grand nombre. La première mouche, placée au bout de la ligne, imite une mouche noyée; la seconde, fixée à un mètre, doit sautiller — d'où son nom de « sauterelle » — se débattre comme un insecte vivant tombé à l'eau.

On peut encore établir sa ligne avec du cordonnet bleuté et du crin de Florence de même teinte, une canne légère, en roseau de Savoie, pliante à volonté, et un scion en coudrier bien flexible. La ligne doit être un peu moins longue que la canne. J'insiste sur la qualité du scion, dont dépend presque exclusivement, nul ne le conteste, le « ferrage » de la truite. Aux environs de Gaucerets et de Gavarnie, la nuance de cette ligne s'harmonise heureusement avec la couleur foncée des gaves.

Voici, également, une autre manière de monter une bonne ligne offrant de la résistance et une grande commodité pour le jet. Le bas de cette ligne est constitué en racine anglaise et le corps



est fait de crins de cheval — de six à huit crins à l'origine, avec augmentation progressive, rationnelle, allant jusqu'à vingt de ces crins, à l'extrémité, c'est-à-dire à l'attache du scion. — Cette ligne, très légère dans les parties destinées à toucher l'eau, possède, auprès du scion, une rigidité susceptible de faciliter singulièrement l'envoi de l'amorce, et pour peu qu'on ait lancé ou vu lancer une mouche artificielle, on comprend que la construction de cet engin révèle des avantages.

La pêche de la truite à la mouche artificielle est de toutes les saisons, mais elle n'est vraiment fructueuse que pendant certains mois, parmi lesquels avril et mai sont à retenir, à la condition d'avoir des eaux assez claires. On s'y livre sur des berges dénudées ou des atterrissements, partout où le « lancé » de l'amorce est possible, partout où nul obstacle — arbres ou haies — ne gêne le jet du fil dans ses évolutions, dans son développement. J'ai vu, cependant, des pêcheurs envoyer superbement la ligne en des endroits couverts; un entre autres, qui, tenant sa canne à pêche inclinée en avant, très légèrement à gauche, envoyait, par un balancement,

sa ligne à droite, puis la déployait vivement, d'un coup sèc. Dans cette manœuvre, d'un véritable artiste, les mouches, ainsi lan-

cées, ne tombaient pas sur l'eau; elles s'y posaient — presque.

Le jet peut aussi s'obtenir — la main droite tenant la canne — par un mouvement du poignet qui fait décrire au fil un cercle au-dessus de la tête, et par un abaissement brusque de l'avant-bras qui, lorsque le fil revient à son point de départ, porte l'amorce au loin, doucement, légèrement, à la surface de l'eau.

Les beaux lanceurs de fils sont assez rares, même parmi les bons pêcheurs de truites. Mais, si vous réussissez le geste que je viens d'essayer de décomposer, c'est-à-dire si vos mouches se posent, grâce à votre savoir, comme de vrais insectes, comme des insectes vivants, ne renouvelez pas trop longtemps l'expérience au même endroit. N'est-ce pas, en effet, au premier ou au second coup de ligne que la truite happe généralement la mouche? Reprenez l'opération un peu plus loin: après quelques secondes de paix, vous sentirez peut-être, alors, une résistance énorme qui fera battre à votre cœur la chamade de l'espérance. Attendez un peu, pourtant, pour vous réjouir, car il y a à parier que vous n'avez sur l'hameçon qu'un truite de faible taille. Peu à peu, l'expérience vous garantira contre l'émotion que procurent d'aussi gros effets pour une toute petite cause.

La truite, très vorace, se précipite sur tout ce qui remue, même sur tout ce qui brille; elle rejette, il est vrai, aussi facilement ce qu'elle saisit, pour peu que le pêcheur — question de sang-froid et de scion — lui laisse le temps de « cracher » l'amorce. Maints pêcheurs, donc, n'attachent pas d'importance à la couleur des mouches et sont contre la tradition qui est de varier, chaque mois, la nuance des insectes. Toutes les



amorcees en plumes, en effet, se ternissent au contact de l'eau, et une mouche de mai ressemble bientôt à une mouche d'août.

Cependant, si des pêcheurs trouvent toutes les mouches également bonnes, voire celles qui s'éloignent le plus de la réalité, et comme formes et comme

parures, il en est d'autres, au contraire — et non des moins adroits — qui changent presque de jour en jour la teinte de leurs amorces. Aussi, lorsque vous aurez choisi un cours d'eau, un lac, un gave, pour pêcher la truite, s'il vous plaît de satisfaire à cette précaution, observez, avant d'admettre sur vos hameçons une amorce artificielle, les insectes — mouches et moucheron — qui habitent les rives, attrapez-en quelques-uns, étudiez-en la conformation, notez-en les couleurs, la grosseur, et présentez

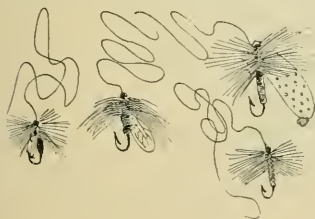


à la truite que vous rêvez d'atteindre des mouches de mêmes teintes et de même volume. La truite, déjà, connaît ces insectes, elle en a apprécié le goût, la saveur, par ceux que le hasard ou toute autre cause a mis à portée de sa bouche : en lui offrant l'illusion d'un mets semblable, figurant sur ses menus habituels, vous tromperez sa gourmandise et ferez, peut-être, davantage de victimes.

La pêche de la truite à la mouche artificielle est productive, par un temps clair : le matin, de l'aube jusqu'au grand

soleil; le soir, à partir de quatre heures jusqu'au crépuscule. On peut pêcher toute la journée si le temps est couvert. Certains pêcheurs lancent l'amorce à tout instant du jour, quelque temps qu'il fasse; cependant, s'il a tonné ou plu, si l'air est chargé d'électricité, il est prudent de ne pas jeter sa ligne : les prises qu'on fait alors sont plutôt des racrocs.

Cherchez la truite dans les courants, aux endroits où l'eau se brise et crée de l'écume blanche, autour des rochers où il y a de l'ombrage, si rien ne doit contrarier le lancer de la ligne. Il y a des pêcheurs qui souhaitent un peu de brise susceptible de faire tomber des feuilles, des insectes qui retiennent le poisson entre deux eaux, prêt à s'élaner sur l'amorce, si elle est habilement amenée à la surface. D'autres préfèrent le calme au moindre soupçon de vent. Il en est qui assurent que la truite va de préférence aux environs des sources des gaves, puisqu'elle remonte toujours.



Enfin, il est des pêcheurs qui choisissent les courants peu profonds, tandis que d'autres aiment à envoyer l'amorce sur les nappes d'eau de belle épaisseur. Les remous, les chutes, les anfractuosités, les roches qui surplombent les trous faiblement ensoleillés et y sèment comme des taches d'ombre, les lagunes encaissées séduisent la truite — et c'est là qu'elle se tient.

Lorsque le pêcheur connaît les bons coups d'un cours d'eau, il utilise sa science dans un silence absolu et enveloppe comme de mystère ses actes. Parfois, le soleil le trahit et plaque sa silhouette sur le bleu du gave. Il change de place, alors, car il est « brûlé », pour l'instant, à l'endroit qu'il avait choisi. Même, c'est en vain, souvent, que les lignards inexpérimentés s'obstinent à prendre plusieurs truites sur le même coup. Le bon lanceur de fil se contente d'une seule pièce et va plus loin expérimenter son savoir, sa chance — quitte à revenir un peu plus tard à la place qu'il délaisse.

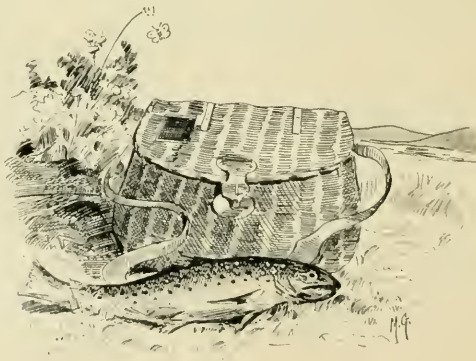
La prise d'une truite constitue un ensemble d'opérations qui exigent une bonne amorce, un seion excellent, du coup d'œil, de la décision, et un mouvement de poignet irréprochable. En dehors d'une simple tension du fil de la

ligne, rien ne guide, en effet, dans la pêche à la volante, lorsque le poisson saisit l'amorce — et, encore, arrive-t-il que la truite retient cette amorce, parfois, sans révéler son contact par la plus légère secousse. On peut donc dire qu'une truite qui mord n'est pas une truite « ferrée », et qu'une truite ferrée n'est même pas une truite prise. La résistance de la truite, dans l'eau, est vraiment remarquable, et, si elle est un peu grosse, il faut des précautions pour l'amener à l'épuisette. De plus, le mucus qui l'enveloppe fait qu'elle échappe, parfois, aux mains du pêcheur.

Dans la pêche de la truite à la mouche artificielle, j'ai eu l'occasion de constater un fait assez curieux que je veux noter au passage. On sait que par un temps orageux, après une bourrasque par exemple, le poisson remue beaucoup. Eh bien, il m'est arrivé de prendre une truite par le ventre, après qu'elle avait manqué l'amorce — et cela s'explique par le mouvement de retrait qu'on imprime à la ligne.

La pêche de la truite à la volante réclame de bonnes jambes. Il faut « rôder » sur les berges, à la recherche des places fréquentées par le poisson et permettant l'envoi de l'amorce.

JEAN MANORE.





ENTRÉE DE LA SALLE DES ARMURES

LE MUSÉE D'ARTILLERIE

Je ne puis faire ici l'énumération de toutes ses richesses. Je vais essayer seulement d'attirer l'attention sur les objets les plus remarquables, parmi lesquels il faut compter la série d'armures historiques, dont le dernier catalogue, établi en 1890 par le colonel Robert, a assez bien fixé les attributions.

Le musée d'artillerie possède la série complète des harnois royaux, depuis François 1^{er} jusqu'à Louis XIV. Sans être aussi riche que l'Armeria de Madrid, où l'on peut admirer par douzaines les armures de Charles-Quint ou de Philippe II, il nous montre cependant de beaux spécimens de ces magnifiques panoplies, pour lesquelles on

n'avait épargné ni l'argent ni la peine. L'élégante écrevisse noire touchée d'argent, qui appartient à Henri II, en est un des plus beaux exemples. Avec la fameuse armure repoussée, conservée au Louvre, c'est certainement le plus beau harnois complet qui existe à Paris. Toutes deux ont le mérite d'être bien complètes. Celles de François II, de Charles IX, d'Henri III, qui ne le sont pas, ou qui, pour mieux dire, ne sont que des demi-armures, se font remarquer par leur belle conservation. Celle d'Henri IV est peut-être plus intéressante encore, parce qu'elle nous montre l'habit de guerre du Béarnais, qui ne semble pas avoir déployé un grand luxe.

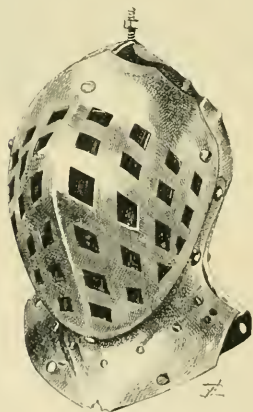
On peut voir trois armures de Louis XIII. L'une est complète, et pour l'homme, et pour le cheval. C'est la seule, parmi celles qui ont appartenu à nos souverains, qui possède ses bardes. Et c'était alors une anomalie, car la défense du cheval était depuis longtemps tombée en désuétude. Une autre armure de Louis XIII, en acier noirci, à énormes cuissots imbriqués en queue d'écrevisse, est encore munie de son épais renfort de plastron à l'épreuve du mousquet. Le poids des armes défensives était alors énorme; certaines de ces pièces de renfort pesaient plus de 60 livres, et, quand on allait à la tranchée, on s'aidait encore d'une rondache dont le poids n'était guère inférieur. En effet, c'est au moment où l'armure

tableaux, peints au temps de Louis-Philippe, où ces croisés sont représentés avec des corselets ou des corps à tassettes, tels qu'en possédaient les piquiers de Sirot ou de Turenne.

Les solécismes archéologiques, qui abondent encore aujourd'hui dans les statues où les peintures, ne sont d'ailleurs pas moins considérables. Il vaut mieux n'en point parler : la critique est vraiment trop facile. Au commencement du siècle, on était à cet égard dans l'ignorance la plus crasseuse. Ainsi, on attribuait froidement à Godefroy de Bouillon un admirable corps d'armure, repoussé, doré, qui provient de l'arsenal de Sedan et date de la fin du XVI^e siècle. On peut voir dans la grande salle des armures ce merveilleux harnois, qui vaut une fortune.

On attribuait encore à Jeanne d'Arc la belle armure blanche pour combattre à pied, qui est dans une autre salle, car on ne s'était pas donné la peine de lire sa date de fabrication, 1515, gravée pourtant dans la paume du miton droit. On sait aujourd'hui qu'elle a appartenu à un Medici, soit à Julien, oncle, par alliance, de François I^{er}, soit à Lorenzino duc d'Urbin. J'incline à croire que c'est à ce dernier qu'elle a appartenu, et c'est probablement le pape Léon X qui la commanda pour lui à l'armurier milanais Negrolì quand il l'investit de la seigneurie de Florence, au mois de mai 1515.

Les Negrolì de Milan étaient alors fameux entre tous les batteurs de plates lombards. Alliés et successeurs des Missaglia d'Ello, ils forgeaient des harnois pour tous les souverains d'Europe. Les œuvres des vieux Missaglia comptent, entre toutes, parmi les plus précieuses. Celle que nous figurons ici est une des pièces capitales du musée d'artillerie; à Vienne seulement il en existe d'aussi belles. C'est une armure milanaise, comme on dit, et dont les fines cannelures sont du même type que celles des armures dites *maximiliennes*, en



CASQUE DE TOURNOI -- XV^e SIÈCLE

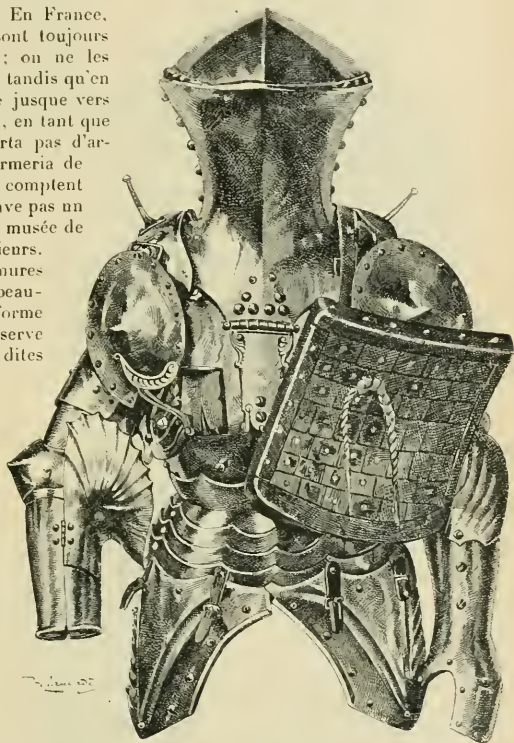
va disparaître qu'elle devient le plus massive. Aussi est-ce, se basant sur des cuirasses ou des boucliers auxquels ils ne savaient pas donner leur date, que les érudits romantiques établissaient le poids des fameuses armures que portaient les croisés. Il ne faudrait pas chercher bien loin pour trouver des

l'honneur de l'empereur allemand, qui aima tant la guerre, les joutes et les tournois. Ces armures à gouttières, qu'elles soient milanaises ou bavaroises, datent des premières années du xv^e siècle ou des dernières du xv^e. En France, comme en Espagne, elles sont toujours restées à l'état de rareté ; on ne les portait point couramment, tandis qu'en Allemagne on en fit usage jusque vers 1510. Ainsi, Charles-Quint, en tant que souverain espagnol, ne porta pas d'armure maximilienne. A l'Armeria de Madrid, où ces harnois se comptent par douzaines, on n'en trouve pas un seul de ce modèle. Mais, au musée de Vienne, il en existe plusieurs. Les cannelures des armures maximiliennes sont de beaucoup antérieures à cette forme même d'armures ; on les observe dans beaucoup d'armures, dites gothiques, et qui datent des règnes de Charles VII et de Louis XI.

Certaines armures du musée d'artillerie sont très intéressantes parce qu'elles nous montrent des types transitoires entre les armes complètement lisses du temps de Louis XI et celles chargées de cannelures qui furent de mode sous le règne de Charles VIII. Au reste, le musée d'artillerie possède quelques belles armures archaïques, entre lesquelles brille au premier rang celle qui vient de la collection de Pierrefonds. Malheureusement on n'y observe aucun de ces types admirables, datant de la première moitié du xv^e siècle, comme on en voit aux musées de Berne ou de Vienne.

Toutefois, à partir de 1460 environ jusqu'à Louis XIV, notre musée parisien nous présente une série complète

de tous les types. Ils sont bien disposés dans les deux salles du bas. A gauche, ce sont les armures de guerre, dont certaines, juchées sur des chevaux bar-

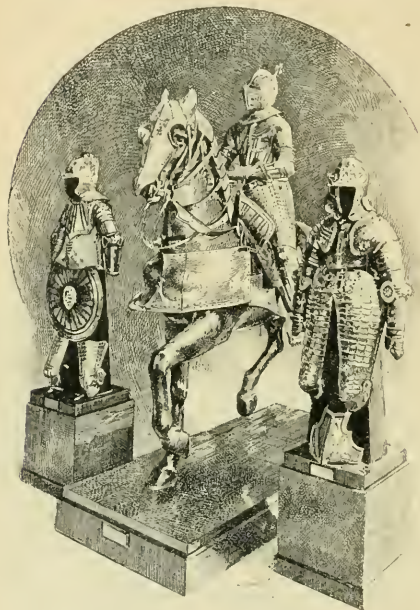


ARMURE DE JOUTE ALLEMANDE — FIN DU XV^e SIÈCLE

dès, composent ce que les amateurs appellent la grande chevauchée. Il y a là des pièces superbes. Malheureusement, les mannequins d'hommes et de chevaux, mal agencés et mal assemblés, ne satisfont point l'œil. Le manque absolu de costumes, de housses, d'épées, et de toutes les pièces habituelles d'équipe-

ment, est en tout indigne d'un grand musée. La parcimonie systématique du Ministère de la Guerre est seule cause de cet état déplorable et humiliant.

Le seul montage à peu près honorable



LES TROIS ARMURES DE LOUIS XIII

est celui de l'armure de joute de l'empereur Maximilien II. C'est le colonel Robert qui le fit exécuter avec soin. Une grande housse, brodée aux couleurs impériales, habille le cheval des oreilles jusqu'aux sabots. Un beau chanfrein repoussé richement et une barde de crinière de pareil travail complètent le harnachement de la bête. L'armure de l'homme laisse à découvert les bras et les jambes. Celles-ci n'avaient, en effet, pas besoin de défenses de fer, car le cavalier joutant

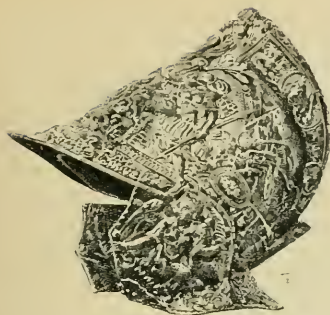
galopait le long d'une barrière placée à sa gauche et qui n'avait guère plus de 1^m,20 en hauteur. Pour éviter de se froisser le genou contre cette palissade qui le séparait de son adversaire, le

joueur avait la cuisse prise dans une espèce de large étui d'acier accroché au panneau de la selle et qui s'appelait le garde-jambe. La poitrine et la gorge sont extraordinairement abritées. Car, en outre de la cuirasse, elles disparaissent, à gauche, derrière un énorme placard armorié ou manteau d'armes, et, à droite, derrière la rondelle démesurément élargie de la lance, quand celle-ci se trouve placée en arrêt. Cette armure de Maximilien II, qui date de 1550, donne une très bonne idée des formes archaïques que l'on conservait pour les joutes et les tournois. Ainsi, si l'on considère le casque, on voit que c'est une salade différant à peine de celles que l'on portait cent ans auparavant pour aller à la guerre.

Une autre salade du même musée, datant également du xvi^e siècle et qui

a appartenu à un Radziwil, duc d'Olyka, présente le même caractère. Elle faisait partie d'un beau harnois qui appartient au musée de Vienne et dont toutes les pièces sont, comme elle, profondément gravées et rehaussées d'une peinture ou émail à froid de trois tons.

En armures de joutes, surtout allemandes, le musée d'artillerie est assez riche. La salle de droite leur est consacrée, à elles, comme aux armures de champ clos et de rempart, et aussi aux armures ayant appartenu à des person-



BOURGUIGNOTTE DE PAREMENT DE HENRI II

MORION ITALIEN — XVII^e SIÈCLE

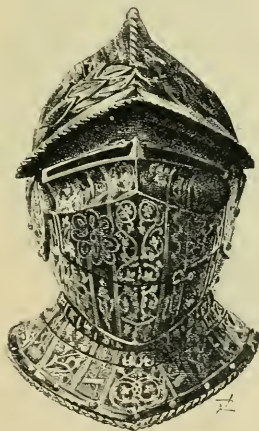
nages célèbres. Parmi celles-ci, on remarque celles du comte de Soissons (1570), du duc de Bouillon (1575), celle du duc de Guise (1580), celle de Montmorency d'Amville (1575), celle du duc de Mayenne (1590), celle de Sully (1615). Quant à celle du fameux baron des Adrets, comme on l'a appelé si longtemps, sa date exacte doit être fixée vers 1630, et elle a dû appartenir à César de Vaulserre, gendre du fameux baron, et qui devint lui-même baron des Adrets par héritage.

Il en existe encore quelques autres dont les attributions fantaisistes ont été ramenées à de plus vraies, ou tout au moins à de plus vraisemblables : tel est le harnois que l'on crut si longtemps être celui du fameux duc d'Épernon et que l'on sait aujourd'hui avoir été la propriété de l'un de ses fils, comme en témoigne une couronne de marquis gravée sur le haut du plastron.

La plupart de ces erreurs tradition-

nelles sont d'autant plus inexplicables que rien n'est plus facile à dater exactement qu'une armure. En effet, sa forme se modèle exactement sur celle du costume civil. Elle en reproduit les exagérations, les ornements, et jusqu'aux broderies et aux passementeries. Les armures de nos rois sont absolument

typiques sous ce rapport. Prenons, par exemple, celles des trois petits Valois. Toutes trois sont des demi-armures, légères, dont l'architecture fondamentale est la même ; toutes trois sont couvertes de gravures et dorées en plein. Mais celle de François II n'a pas le busc aussi cambré, ni les hanches aussi saillantes que celles de ses deux frères. Dans l'armure de Henri III, ces caractères s'exagèrent encore, le large développement de la braconnière et des tassettes accuse la finesse de la



CASQUE DE HENRI II

taille, dont l'élégance s'augmente par la cambrure en polichinelle de la partie

inférieure du plastron. L'archéologue anglais Meyrick a donné le nom tout à la fois juste et pittoresque de *cosse de pois* à cette disposition en brêchet d'oiseau qu'affectent les enuirasses de François II et Charles IX. Il convient de laisser le nom de polichinelle à la saillie encore plus marquée qui caractérise l'époque de Henri III. Le décor de ces trois armures n'est pas non plus le même. Dans celle de Charles IX, ce sont les fins chevrons obliques qui rayent la cuirasse, les brassards, les tassettes, comme les minces ganses d'or rayaient le pourpoint, les manches et les chausses. Dans celle de Henri III, des fleurettes enserées dans de petits compartiments rappellent les velours ciselés de Gênes, etc.



RONDACHE ITALIENNE — MILIEU DU XVI^e SIÈCLE.

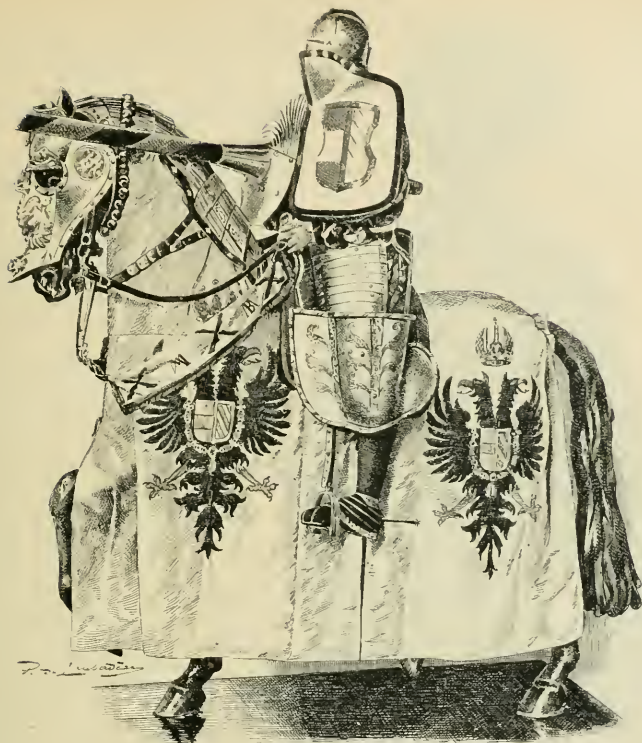
L'exemple de mauvais goût le plus étonnant que puisse présenter un harnois royal nous est fourni par celui de Louis XIV, où des tableaux d'histoire, soigneusement gravés à l'eau-forte, couvrent toute la surface de l'acier, dont on

a réservé la blancheur. Cette œuvre fut exécutée, en 1668, par un armurier de Brescia, Francesco Garbagna. C'est un des derniers harnois complets, avec grèves et solerets, que l'on ait fabriqués.

Si les armuriers batteurs de plates n'avaient point perdu sous le rapport de l'habileté technique, ils n'avaient certainement pas gagné sous le rapport de l'élégance. Car un autre harnois de Louis XIV, alors qu'il n'était que dauphin et âgé de dix à douze ans, est certainement plus gracieux, ou tout au moins plus dans la tradition du beau harnois de plates. Et ce petit harnois est d'autant plus remarquable qu'il est presque en tout semblable à l'un des trois qui ont appartenu à Louis XIII. Comme lui, il est d'acier noirci, avec de grandes

tassettes reliées à la taille, très écourtée, directement, sans bracomnières; les épaulières, très larges, à nombreuses articulations, couvrent presque complètement le plastron. Ces deux habits de fer ont dû être battus par le même armurier, sans doute par ce Petit dont on relève le nom dans des comptes de sellerie royaux et dont l'histoire est malheureusement encore inconnue. Ce Petit ou ces Petits — car on croit qu'ils étaient plusieurs — faisaient surtout lourd et solide. Leurs pièces

d'armes atteignent des poids effrayants : certains de leurs renforts de cuirasse et de leurs rondaches de tranchée pèsent plus de 50 livres. Mais c'étaient là des objets d'un bon travail et, si l'on peut dire, de tout repos, car ils étaient à l'épreuve, ne se

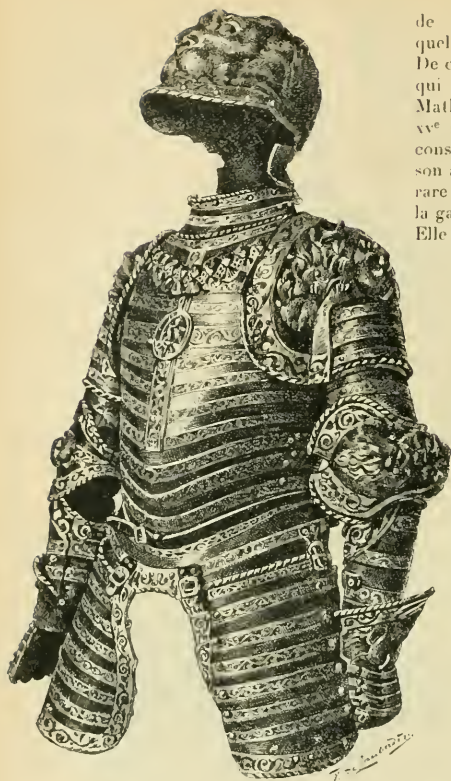


ARMURE DE JOUTE DE MAXIMILIEN II — 1550

laissant point traverser par une balle de mousquet.

Puisque nous parlons de rondaches, nous pouvons dire que le musée d'artillerie en possède une très belle suite : elle comprend près de cent pièces, parmi lesquelles une trentaine sont de très beaux objets d'art appartenant au xvi^e siècle et de travail italien ou allemand. Celle que nous figurons ici reproduit le *triomphe de Galatée*, d'après Raphaël. Ces magnifiques boucliers étaient des pièces de parement que l'on portait dans les cé-

rémonies avec des casques, des épées, des gantelets, devant les princes ou tous autres grands personnages. Comme on le sait, la rondache fut longtemps l'insigne même des capitaines de gens de pied. En marche, l'officier la faisait porter par son page. Ces boucliers ronds, mesurant en général de 0^m,50 à 0^m,60 de diamètre, représentent le dernier type de la série d'armes défensives dont les plus anciennes sont les écus et les pavois. D'écus anciens, il ne saurait être question, on ne connaît plus ces objets



ARMURE DITE « AUX LIONS » — 1560

archaïques, qui disparaissent dès le *xiv^e* siècle, que par les figurations des manuscrits ou les descriptions des textes. Mais, pour les pavois, on est un peu plus riche. Ainsi, le musée d'artillerie en possède un du *xv^e* siècle. Sur un corps de bois cintré est maroullée une toile peinte avec des armoiries et des rinceaux. Il en possède un autre, anglais, de la même époque : là, le bois est recouvert de peau avec quelques traces

de peinture. Et il en existe encore quelques autres, ainsi que des targes. De celles-ci, la plus précieuse est celle qui a appartenu au roi de Hongrie, Mathias Corvin. Elle date donc du *xv^e* siècle. Les écussons, encore bien conservés, ne laissent aucun doute sur son attribution. Cette belle targe, objet rare entre tous, fut sans doute volée à la galerie d'Ambras, sous Napoléon I^{er}. Elle fit partie de la collection du duc

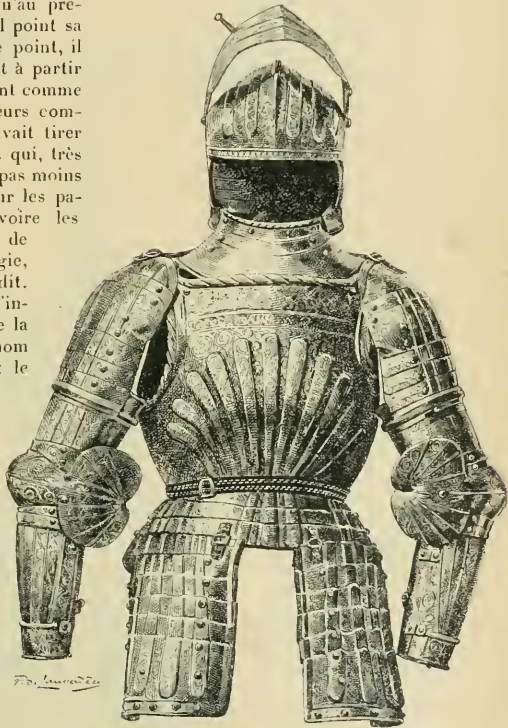
d'Istrie et passa par achat au musée d'artillerie. Il faut encore signaler les nombreuses petites rondelles à poing, bores ou broques en usage aux *xv^e* et *xvi^e* siècles et qui servaient surtout dans les duels. Leur usage s'est conservé encore aujourd'hui, dans toutes les régions de la mer Rouge et du golfe Persique. Les Somalis, les Arabes, les Béloutchis s'en servent avec le sabre et l'épée. On employait la rondelle de poing pour parer les coups de taille, tant que l'escrime de la rapière ne prévalut pas sur celle de la large épée à garde simple, car jamais ou presque jamais on ne faisait de parade avec la lame. Les petites targes ou bras armés sont une modification du broquel. Ces défenses, en général légères et de forme oblongue, se fixaient à l'avant bras gauche, qu'elles défendaient depuis le coude jusqu'à l'extrémité des doigts. Il y en a qui se terminent par un fer aigu et tranchant pouvant faire

office de dague. Au reste, les amateurs d'armes de duel trouveront au musée d'artillerie de quoi satisfaire amplement leur curiosité. La collection d'épées, notamment, est extrêmement riche, et, en général, les montures sont très sincères. Épées de guerre ou d'armes, épées de ville ou de ceinture, estoës, estremaçons, espadons ou épées à deux mains dites encore épées de brèche, rapières, carrelets, flamberges, coliche-

mardes, tous les types sont largement et richement représentés. Rappelons que la signification de ce dernier vocable est bien nette et que son origine est absolument douteuse. On sait que l'on entend par colichemarde, et cela depuis fort peu d'années, en somme, une épée dont la lame, de coupe triangulaire, comme dans l'épée de duel moderne, présente un talon fort large qui, jusqu'au premier tiers de la lame, ne perd point sa largeur, jusqu'à ce que, en ce point, il meure par un brusque ressaut à partir duquel la lame va en s'effilant comme une alène. Tous les escrimeurs comprendront le parti qu'on pouvait tirer d'une épée ainsi équilibrée et qui, très légère à la main, n'en avait pas moins une autorité considérable pour les parades et les battements, voire les froissés, faits avec le fort de l'épée. Mais, quant à l'étymologie, c'est une autre affaire. On a dit, sans qu'on puisse retrouver l'inventeur de cette rumeur, que la colichemarde avait tiré son nom d'une corruption de mots : le vrai nom serait épée à la Königsmarek, du nom de son inventeur, à la fin du xvii^e siècle. Cette explication semble pêcher par la base. Le mot colichemarde ne se trouve pas dans les dictionnaires du xviii^e siècle. Celui de Trévoux est absolument muet sur ce point. Plus tard, on le trouve bien dans certains glossaires ; il y désigne une épée dans le sens péjoratif du terme, c'est une brette, une rouillarde, une longue rapière rouillée.

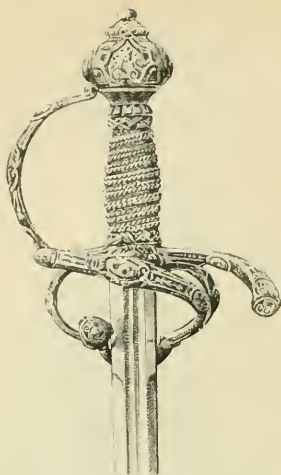
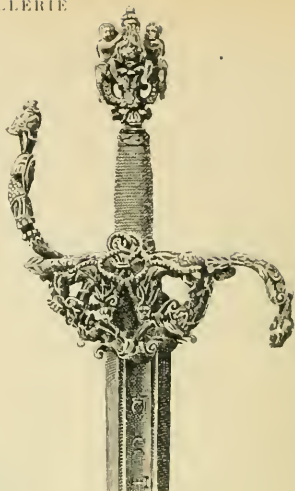
Les longues rapières, et qui ne sont pas rouillées, abondent au musée d'artillerie. Dans les vitrines de la salle de droite, il y en a une grande quantité de superbes. En voici une belle entre toutes :

sa coquille en panier, d'acier le plus fin, ciselée, taillée, reperlée, évidée à miracle, est une véritable dentelle luisante. On peut prendre cette superbe épée comme un modèle de cet art espagnol qui jetait ses dernières lueurs au xviii^e siècle, car ces belles rapières sont toujours beaucoup moins anciennes qu'on ne croit. Les plus



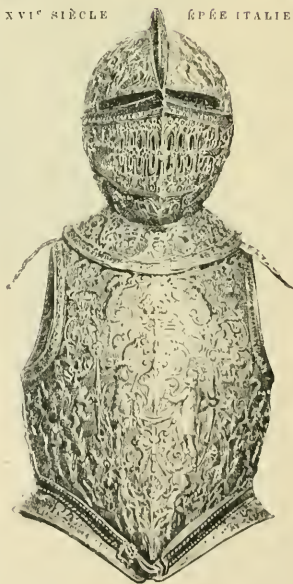
ARMURE PAR MASSAGLIA, DE MILAN (Début du xvi^e siècle.)

archaïques ne sont guère antérieures à 1610, et les plus modernes datent du règne de Louis XV. Cette forme d'épée était tellement en honneur en Espagne,

ÉPÉE FRANÇAISE — XVII^e SIÈCLE

ÉPÉE ITALIENNE DE PAREMENT — 1560

qu'elle en devenait comme l'emblème. Ainsi, dans le somptueux portrait que Hyacinthe Rigaud fit du jeune roi Philippe V, on voit le petit-fils de Louis XIV ayant au côté une de ces riches rapières à forme si caractéristique. A peine, avant Velasquez, trouve-t-on une ou deux de ces épées reproduites dans des portraits; le trait vaut qu'on le remarque. Ces rapières n'allaient point sans leur fidèle et inséparable compagne, la grande dague à garde-main pareillement ajouré, à longs quillons évidés en spirale et à lame longue.

DÉBRIS D'ARMURE FLAMANDE (XVIII^e siècle.)

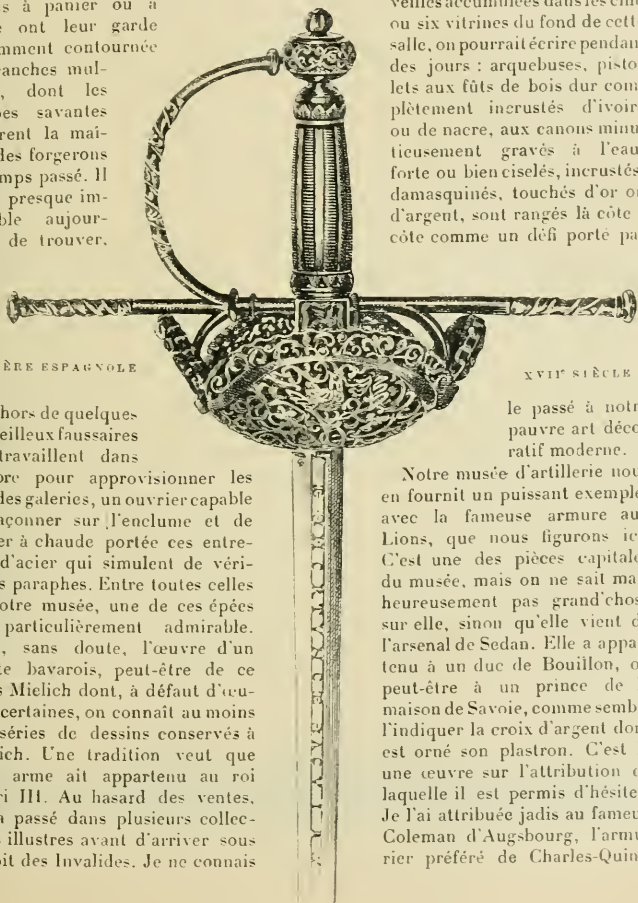
à talon démesurément élargi et agrémenté de denticules et de fenestrations qui permettent de les reconnaître entre toutes. Ce furent là les dernières armes de duel que l'on mania de la main gauche. En France, à partir du règne de Louis XIV, la dague tomba en désuétude. L'escrime de la courte épée en avait abolie l'emploi. Les coups que l'on ne pouvait parer avec l'épée étaient arrêtés par la main gauche, ordinairement munie d'un gant épais, et cette mode dura fort longtemps. Il faut arriver jusqu'à la Restauration pour

voir proscrire officiellement cet usage que tout en somme justifiait et que les conventions modernes considèrent comme une félonie. Et l'on peut se demander pourquoi, car il y avait autant de danger à parer avec la main qu'à parer avec le fer, et les conditions étaient égales pour les combattants.

Les rapières plus anciennes que ces formes à panier ou à coupe ont leur garde élégamment contournée en branches multiples, dont les courbes savantes montrent la maîtrise des forgerons du temps passé. Il serait presque impossible aujourd'hui de trouver,

rien de plus beau : complète, avec sa dague, sa ceinture, ses pendants et son petit baudrier pour la dague mode exclusivement allemande, elle est forgée du plus fin acier. Dans cet acier ont été incrustés des massifs d'or. Et ceux-ci ont été ciselés en délicats ornements qui transparaissent sous l'émail.

Mais, s'il fallait citer toutes les merveilles accumulées dans les cinq ou six vitrines du fond de cette salle, on pourrait écrire pendant des jours : arquebuses, pistolets aux fûts de bois dur complètement incrustés d'ivoire ou de nacre, aux canons minutieusement gravés à l'eau-forte ou bien ciselés, incrustés, damasquinés, touchés d'or ou d'argent, sont rangés là côte à côte comme un défi porté par



RAPIÈRE ESPAGNOLE

XVII^e SIÈCLE

en dehors de quelques merveilleux faussaires qui travaillent dans l'ombre pour approvisionner les grandes galeries, un ouvrier capable de façonner sur l'enclume et de souder à chaude portée ces entrelacs d'acier qui simulent de véritables paraphes. Entre toutes celles de notre musée, une de ces épées est particulièrement admirable. C'est, sans doute, l'œuvre d'un artiste bavarois, peut-être de ce Hans Mieliich dont, à défaut d'œuvres certaines, on connaît au moins des séries de dessins conservés à Munich. Une tradition veut que cette arme ait appartenu au roi Henri III. Au hasard des ventes, elle a passé dans plusieurs collections illustres avant d'arriver sous le toit des Invalides. Je ne connais

le passé à notre pauvre art décoratif moderne.

Notre musée d'artillerie nous en fournit un puissant exemple, avec la fameuse armure aux Lions, que nous figurons ici. C'est une des pièces capitales du musée, mais on ne sait malheureusement pas grand'chose sur elle, sinon qu'elle vient de l'arsenal de Sedan. Elle a appartenu à un duc de Bouillon, ou peut-être à un prince de la maison de Savoie, comme semble l'indiquer la croix d'argent dont est orné son plastron. C'est là une œuvre sur l'attribution de laquelle il est permis d'hésiter. Je l'ai attribuée jadis au fameux Coleman d'Augsbourg, l'armurier préféré de Charles-Quint,

qui travailla aussi pour les rois de France. Mais à cette époque je n'avais pas encore étudié sur place les armes de l'Armeria de Madrid. Je croirai plus volontiers aujourd'hui que l'armure aux Lions est une œuvre italienne sortie des ateliers milanais. Seul un Negrolì a pu repousser dans la masse avec une telle fermeté et un pareil caractère les mutles de lion qui forment épaulières, comme celui qui forme le timbre du casque. L'armure aux Lions est un modèle admirable de ces animes ou cuirasses articulées en écrevisses, que l'on portait surtout pour combattre à pied.

A défaut d'autres armures complètes, d'un pareil travail, le musée d'artillerie possède plus d'une pièce exécutée avec une maîtrise égale. Que l'on examine soigneusement tous les casques, toutes les rondaches, toutes les pièces détachées qui remplissent les vitrines, et l'on se retirera émerveillé. J'ai figuré ici un débris flamand du xv^e siècle. C'est une simple cuirasse qui a perdu ses épaulières et ses brassards, et aussi ses tassettes. Mais elle a conservé son armet dont le ventail est travaillé en grille suivant une mode qui se continua de Henri III jusqu'à Louis XIII. Si ce harnois était complet, il vaudrait une fortune. Il est fait d'acier mince, comme il convient à une armure de parement, qu'on ne devait point porter à la guerre. L'acier a été repoussé sur toute sa surface, la cuirasse comme le casque sont couverts d'ornements et de personnages de modelé gras et délicat, comme si l'artiste inconnu qui exécuta cette belle pièce avait voulu prouver qu'à l'époque même où disparaissait l'usage de l'armure, les armuriers avaient atteint

le plus haut point où pût prétendre leur art. Au reste, dans ce musée, on ne sait où arrêter son admiration, tant elle est appelée de toutes parts. Les armures les moins ornées, comme celles que les Allemands de la fin du xv^e siècle portaient pour aller à la joute ou pour se heurter dans les tournois, sont aussi merveilleuses comme technique que les harnois de parement le sont dans leur décoration. Les bourguignottes à l'antique, les morions repoussés, les armets gravés se comptent par centaines.

Et il faudrait encore citer mille autres choses : les masses et les haches d'arme, les coutelas, badelaires, cimeterres, cinquedea ce sont ces larges dagues que l'on appela si longtemps langues de bœuf, armes mixtes où un pistolet à simple ou double canon s'allie à un marteau, à une épée ou à quelque autre lame, tout est travaillé à miracle. La série des armes d'hast nous présente la plupart des types en usage depuis le xv^e siècle jusqu'à la Révolution. Et nous ne parlons pas de la collection des armes orientales, où les corselets indiens rivalisent de richesse avec les yatagans et les palaches, où les kris malais chargés de pierres luisent à côté des carquois dont le revêtement velouté disparaît sous les incrustations et les broderies. C'est là qu'on peut voir de rarissimes armures de cheval, provenant du Japon, et aussi le harnois d'acier doré habillé de satin jaune, qui appartient à un empereur de Chine, qui fut pris lors du pillage du Palais d'Été, et que d'audacieux voleurs ont essayé d'enlever nuitamment, il y a quelques années.

MAURICE MAINDRON.



PISTOLET A ROQUET A DEUX CANONS — XVI^e SIÈCLE

LES ÉLÉPHANTS

Le poète hindou Vina-Suati a dit de l'éléphant « qu'il était l'homme des âges disparus ». Débarrassée de l'hyperbole de la poésie orientale, cette définition ne manque pas de mérite. L'éléphant n'est pas seulement un des animaux dont l'intelligence se rapproche le plus de celle du roi de la nature, mais c'est aussi le pachyderme qui, par sa taille gigantesque, son volume démesuré, rappelle bien les colosses des temps passés. On dirait que c'est un spécimen que la nature a voulu conserver pour nous, afin de nous donner une idée de la faune de titans qui peuplait le globe à l'aurore de notre ère.

Dans les jungles désertes de l'Asie, comme dans les immensités broussailleuses du centre de l'Afrique, l'existence de l'éléphant s'écoule dans une tranquillité complète. Les fauves les plus féroces hésitent à attaquer cette masse formidable. Animé par un instinct de sociabilité, commun à tant d'herbivores, il vit en troupes paisibles. Le simple aspect de ceux-ci suffit pour démentir tous les récits qu'on a faits de leur méchanceté, de leur férocité, de leur amour de vengeance. Ils sont là, à l'ombre de la forêt, les uns cueillant avec leur trompe des bourgeons et des branches d'arbres, les autres s'éventant avec les feuilles, quelques-uns sont couchés et dorment, tandis que les jeunes courent joyeux aux environs. Incontestablement, l'appétit de ces animaux est formidable, et l'on frémit de songer que le grand éléphant africain du Jardin des Plantes engloutit tous les jours deux bottes de foin, trois bottes de luzerne, deux bottes de paille, une botte de carottes, 5 à 6 kilogrammes de pain, 20 litres de son et 5 litres de pommes de terre ! C'est un gros mangeur, il n'y a pas de doute. Dans l'Inde, à défaut de fourrage, l'éléphant absorbe jusqu'à

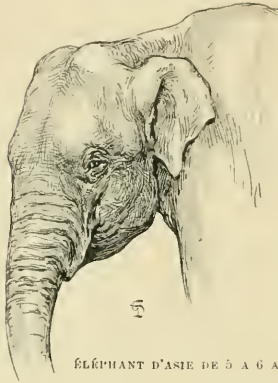
100 livres de riz et boit 130 à 180 litres d'eau. En Afrique, il mange l'herbe verte, les feuilles, les branchages et les écorces des arbres. Dans l'Afrique centrale, il se sustente d'un arbre épineux, mais à épines molles, nommé *arbre aux éléphants*.

L'éléphant possède, en même temps que l'appétit des potentats, l'humeur pacifique et débonnaire des ventrus. Quand il est repu, trouvant que le monde est assez grand pour lui et pour eux, il ne moleste jamais aucun des innombrables êtres qui, à ses côtés, vivent des dons de la nature. Le voisinage de ces colosses n'est inquiétant que pour les champs cultivés, les éléphants étant très friands de céréales, de canne à sucre et même de millet. Mais les Hindous, paraît-il, arrivent à les écarter à l'aide d'une fragile palissade de bambous, que les pachydermes en question n'essayeront pas de traverser.

Contrairement à l'idée vulgaire, l'éléphant évite autant que possible les rayons du soleil ; il reste pendant le jour dans les fourrés les plus épais ; il profite des nuits fraîches et obscures pour accomplir ses pérégrinations. Comme tous les pachydermes, il est plutôt nocturne que diurne. Si le voyageur surprend pendant le jour un troupeau d'éléphants, il les voit couchés tranquillement l'un à côté de l'autre. Il n'y a que les plus jeunes qui paissent, étant plus turbulents.

Ces animaux cependant ont, pour se défendre, non seulement leur volume, leur force écrasante, leur sociabilité, leur instinct de solidarité, mais aussi quelques sens singulièrement aiguisés. Le plus parfait chez eux est celui de l'odorat, grâce à la susceptibilité extraordinaire de la trompe, qui est aussi le siège du toucher. L'éléphant paraît en comprendre tout le prix et en sentir

toute la délicatesse, car dans les combats qu'il soutient, c'est toujours sa trompe qu'il cherche à préserver. Même pour déraciner les arbres, dont les



ÉLÉPHANT D'ASIE DE 5 A 6 ANS

racines servent parfois à sa nourriture, au lieu de mettre à profit la force prodigieuse de sa trompe, il les renverse avec sa tête. A l'abreuvoir, sa trompe se transforme en tuyau de pompe et, après s'être désaltéré, l'éléphant s'en sert pour s'en asperger dans tous les sens. A défaut d'eau, si le soleil le brûle, il aspire du sable ou de la terre et se les souffle sur l'échine pour se rafraîchir. Enfin, lorsqu'il est accablé de chaleur et de fatigue, il va chercher avec sa trompe dans son propre gosier de l'eau qu'il dégorge et s'en arrose le dos et les épaules.

Mais c'est surtout comme organe d'odorat que sa trompe est merveilleuse et tellement puissante que, si le vent est favorable, elle flaire la présence de l'ennemi à plusieurs kilomètres ! Par contre, ses autres sens manquent de perfection : l'œil ne distingue les objets qu'à peu de distance ; l'oreille n'a pas de finesse.

Si l'animal ménage cet appendice quand il flaire un danger, il s'en sert

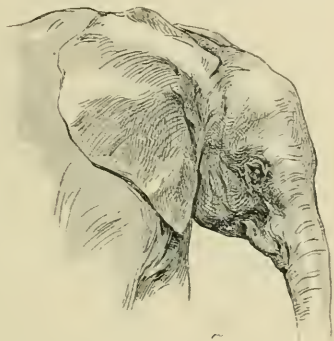
au contraire pendant tous les moments de sa vie paisible. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de la force de cet organe, ou des mouvements variés qu'il peut exécuter, ou de l'adresse avec laquelle il saisit les objets. Grâce au bout qui le termine, l'éléphant peut ramasser une pièce de monnaie, un morceau de papier, un brin d'herbe. Avec cette même trompe, il fait l'élagage des arbres ; il trace, dans des fourrés impénétrables, des chemins qui étonnent les gens du métier, et, grâce à cet appendice, il représente toute l'administration des ponts et chaussées des forêts vierges. Il est vrai que ses défenses, qui sont, comme on le sait, les incisives, l'aident dans cette besogne ; c'est avec elles qu'il soulève les fardeaux, qu'il renverse les pierres, qu'il creuse des trous. Les mâles adultes portent des défenses d'une quinzaine de kilogrammes, les femelles de 4 kilogrammes seulement. Ces défenses d'ivoire — dont on connaît la valeur commerciale — sont souvent la cause de sa perte et le but de sa chasse.

Les vrais chasseurs d'éléphants poursuivent leur gibier au sein des forêts vierges. L'éléphant s'enfuit comme une gazelle dès qu'il sent l'homme ; mais est-il blessé, il devient aussi terrible qu'il était timide avant d'être attaqué. Assez souvent, sinon toujours, il s'élance sur le chasseur, telle une locomotive roulant à toute vapeur, la trompe soulevée, les oreilles couchées à plat, ivre de fureur. S'il commence sa charge d'assez loin, de façon à donner au chasseur le temps d'épauler, il y a espoir de l'atteindre d'une balle et de lui faire rebrousser chemin ; mais, si l'homme n'a pas le temps de faire face à l'animal qui charge et de viser, il est perdu. L'éléphant s'empare de lui, le foule aux pieds et l'écrase, en commençant souvent par se donner le plaisir de le coller contre un arbre et de le labourer de ses défenses. Aussi, dans ces conditions,

est-ce là la chasse la plus dangereuse qui existe au monde.

Il y a peu d'hommes qui affrontent ainsi le danger. Ordinairement, on dresse à ces pauvres bêtes des traque-nards. Ainsi les Indiens, qui sont passés maîtres dans cet art, choisissent un endroit au voisinage d'un cours d'eau — on sait que les éléphants adorent le bain et les longues ablutions — et construisent, à l'aide de pieux de 5 à 6 mètres, un immense enclos. Entre ces pieux, distancés de façon à laisser passer un homme, on entrelace des lianes et des bambous. Aux angles de l'extrémité par laquelle doivent arriver les éléphants, sont ménagées des ouvertures qu'au moyen de poutres on peut fermer instantanément. De ces deux points partent en guise d'ailes deux clôtures rectilignes destinées à ramener aux ouvertures le troupeau qui dévierait à droite ou à gauche. Il est à peine besoin de dire que toutes ces barricades ne résisteraient pas à un coup de trompe, mais les indigènes comptent moins sur la solidité de la clôture que sur la timidité de ces animaux. Quand ce piège ou *corral* est fini, les rabatteurs, au nombre de deux mille à cinq mille, se mettent à l'œuvre. Ils ont souvent à former un cercle de plusieurs lieues; leur marche doit être prudente afin de ne pas inquiéter les éléphants outre mesure et de ne pas les faire fuir dans des directions opposées. La traque peut durer deux mois. Quand les ailes des rabatteurs touchent au corral, ils n'attendent plus que le signal. Alors, le silence de la forêt est troublé par les cris des sentinelles, les roulements des tambours, les détonations des armes à feu. Le bruit croissant toujours, les éléphants cherchent à percer la ligne, mais ils sont à chaque fois repoussés par un vacarme épouvantable. Au coucher du soleil, le spectacle redouble d'intérêt. Les feux, qui ne font que fumer pendant le jour, deviennent plus vifs; ils répan-

dent une lueur rouge dans l'obscurité et éclairent les divers groupes d'une lumière fantastique. Des feuilles sèches font jaillir toute une ligne de flammes



ÉLÉPHANT D'AFRIQUE DE 6 A 7 ANS

qui s'élève couronnée d'une fumée tourbillonnante; le corral seul reste dans une obscurité profonde.

Enfin, les éléphants y arrivent. Le plus vieux d'entre eux, leur guide, donne, tête baissée, dans l'enclos, où tout le troupeau le suit. A l'instant, le corral s'éclaire comme par enchantement. Les chasseurs entourent la clôture et repoussent, en brandissant leurs torches, toute tentative des éléphants pour s'échapper.

Le lendemain, on fait entrer dans le corral des éléphants domestiques montés par leurs cornacs. Successivement, ils entourent et isolent chacun de leurs congénères et permettent aux *preneurs d'éléphants*, hommes adroits et expérimentés, de glisser entre leurs jambes et d'attacher leurs lacets aux pieds de l'éléphant sauvage.

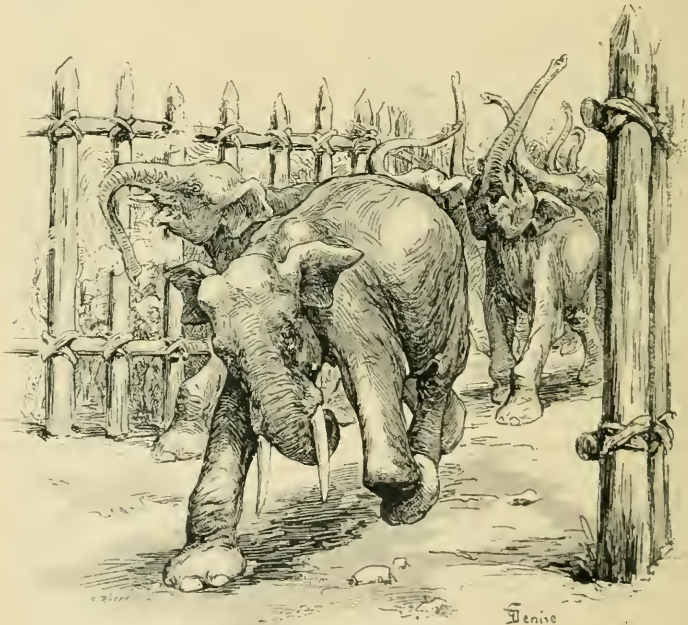
L'éléphant ainsi pris, grâce à la complicité de ses frères domestiques, est attaché entre deux arbres. Au bout de quelques jours de jeûne, il commence à bien manger, mais il est loin d'être réduit; il est furieux comme au

debut de sa capture, il manœuvre sa trompe avec rage et essaye d'atteindre ceux qui le soignent; mais ses gardiens, attentifs, reçoivent sur la pointe de leurs piques les coups qu'il leur porte. le terrifient avec du feu et de la fumée. Cette leçon, en lui fournissant la mesure de la puissance de l'homme, est ordinairement très efficace. Les éléphants domestiques aident à parfaire son éducation, mais le captif ne peut guère travailler avant cinq ou six mois. Les mâles sont plus difficiles à dresser que les femelles.

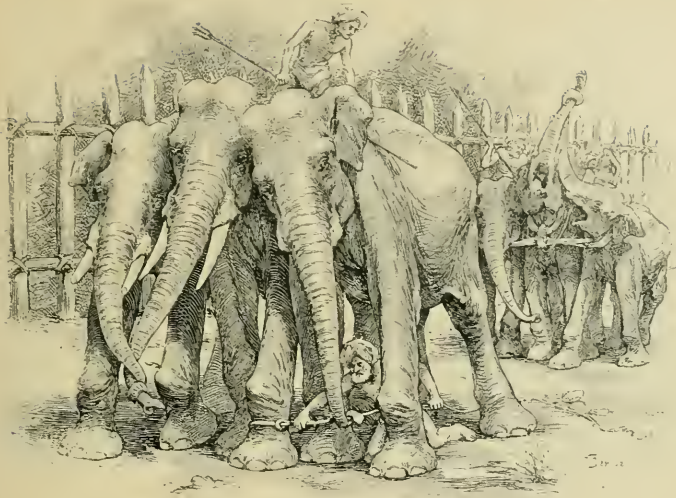
Dans l'Inde, comme nous venons de le voir, on chasse les éléphants surtout pour les prendre vivants et les utiliser; du reste, leur destruction est interdite.

Ces animaux y aident la population à une foule de travaux. Ils ne figurent pas seulement en grand apparat dans les cérémonies des souverains, mais ils y sont employés par les agriculteurs au labourage, par les commerçants au transport des fardeaux. On leur fait porter de la terre, traîner des chariots, transporter des matériaux lourds, tels que poutres, pierres, etc., procéder au chargement et au déchargement des navires.

Les Anglais, empruntant l'éléphant aux indigènes, l'ont adopté comme bête de somme et de chasse; ils l'utilisèrent même à la guerre, non plus, comme au vieux temps, pour jeter l'épouvante dans les rangs de l'ennemi, mais pour



TRoupe d'ÉLÉPHANTS POUSSÉE DANS LE CORRAL



ÉLÉPHANT SAUVAGE ENTRE DEUX ÉLÉPHANTS DOMESTIQUES

transporter les chefs de l'armée, les bagages, les tentes, les malades, les blessés et même pour traîner les canons.

L'éléphant est un des rares animaux qui puissent s'acquitter d'une tâche quand le maître n'est pas là pour les surveiller. Dans une excellente monographie sur l'éléphant, M. le professeur Romanès, que les Anglais considèrent comme un grand naturaliste, raconte qu'aux Indes les Anglais emploient couramment ce pachyderme comme bonne d'enfants. Il est chargé de conduire au jardin public des misses et des gentlemen de cinq ans. La bonne bête le place délicatement sur son dos; elle les porte hors de la ville, dans un site bien choisi; elle les assoit à l'ombre et surveille leurs jeux. Sa trompe ne permet pas aux inconnus, aux chiens et aux gens suspects de s'approcher de ses petits maîtres. Quand le soir tombe, l'éléphant enlève délicatement ses jeunes amis dans sa trompe

mollement roulée; il les installe confortablement sur la selle; il rentre au logis par le chemin le plus court.

En général, ses actions sont si pleines de raison, qu'il a fourni aux Indiens le symbole des connaissances les plus élevées. Ganéça, le dieu de l'art et de la science, est représenté avec une tête d'éléphant. Dans ces conditions, les Anglais n'ont pas eu de difficulté à interdire la chasse dans leur empire asiatique.

Malheureusement, il n'en est pas de même dans nos colonies africaines. Là, l'homme fait à ces géants une guerre acharnée, persévérante, mortelle. L'éléphant d'Afrique — qui se distingue de l'éléphant d'Asie par son front uniformément bombé, sans dépression au milieu, ses oreilles très grandes, et par ses sabots qui sont au nombre de trois et non de quatre à ses pattes postérieures — remontait, à l'époque romaine, jus-

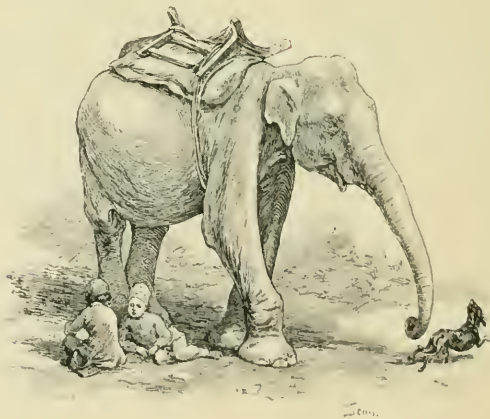
qu'aux régions boisées du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. Aujourd'hui, il est extirpé de ces contrées et n'arrive que jusqu'au Niger. Dans les régions sauvages du continent noir, la chasse pratiquée contre ces animaux a pour but leur destruction. L'utilité de ces pachydermes se trouve ainsi limitée à l'ivoire. L'exportation de cette substance — dont jusqu'en 1883, l'Égypte avait gardé le monopole — suit une progression constante. L'État indépendant du Congo en exporte aujourd'hui plus de 300 000 kilogrammes, soit le double de ce qu'elle exportait il y a dix ans.

Dans les bassins de la Sangha, de l'Oubanghi, du Congo et dans les régions des lacs où l'éléphant abonde, la chasse à l'ivoire rend vains les efforts de la domestication du pachyderme qui le produit. Cependant, dans les contrées que nous venons de nommer, le concours de l'animal paraît être très précieux. L'absence complète de voies de communication rend en effet l'accès de ces contrées fort difficile. Les transports, par exemple, de la côte à Brazzaville ne peuvent se faire aujourd'hui qu'à dos

d'homme. C'est une distance d'environ 600 kilomètres qu'un nègre, pouvant à peine porter 25 kilogrammes, met plusieurs semaines à franchir. Le transport d'une tonne dans ces conditions revient au chiffre énorme de 2 000 francs et exige quarante porteurs. Or deux éléphants porteraient facilement ce fardeau en vingt jours et on n'aurait à faire pour eux que des dépenses minimales. Cela n'empêcherait point l'exportation de l'ivoire, car on pourrait très bien, comme on fait aux Indes, priver à un moment donné l'animal de ses défenses.

Si, en Afrique, on laisse la chasse s'exercer dans l'avenir avec le même acharnement que dans ces trente dernières années, on peut prévoir dès maintenant la date de la disparition de l'espèce. Il est donc utile, il est urgent de plaider la cause et de refréner ces massacres. L'éléphant domestique peut rendre d'immenses services à nos colonies africaines, où l'établissement de routes carrossables ou ferrées n'est pas près de s'accomplir.

J. DE LOVERDO.



ÉLÉPHANT BONNE D'ENFANTS



Louis Glasser, éditeur, à Leipzig.

Taille-douce et lithographie

VUES DIVERSES DE MAYENCE RÉUNIES SUR LA MÊME CARTE MESURANT 23 × 31 CENTIMÈTRES

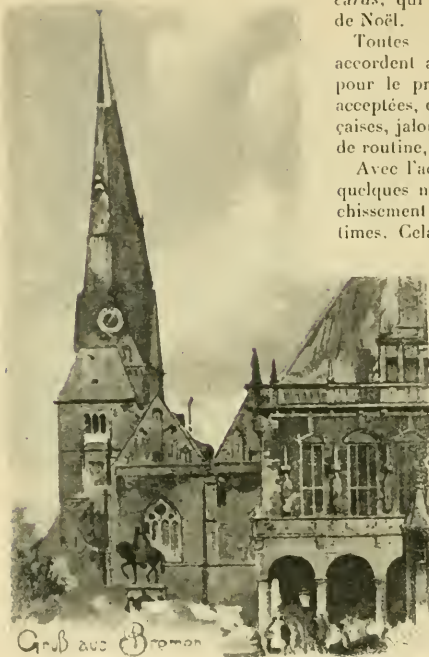
LES CARTES POSTALES ILLUSTRÉES

Il y a vingt ans et plus que les collections de *chromos*, après avoir fait fureur, ont été abandonnées. Les premières de ces images étaient imprévues, gracieuses, et méritaient le succès; le cachet artistique fut assez vite remplacé par une surabondance de production où la préoccupation commerciale apparaissait seule; on offrait ces images non plus isolément, mais par feuilles entières; les grands magasins en distribuèrent; le public, sollicité sans mesure, se déroba subitement.

En sera-t-il de même des cartes postales illustrées dont la mode se répand aujourd'hui? A bien prendre, ce sont des images comme les *chromos* d'autre-

fois, et presque du même format. Mais il y a des différences morales très grandes entre ces deux expressions à peu près semblables des arts graphiques, et l'on peut prédire aux cartes une destinée plus durable qu'aux *chromos*.

Pendant l'été de 1875, trois familles allemandes voyageaient sur les bords du Rhin; on fraternisa et on convint de se donner plus tard de ses nouvelles. Seul le libraire Schwartz, d'Oldenbourg, un des voyageurs, tint parole; mais il ne reçut pas de réponse. Piqué au jeu, il revint à la charge en écrivant, cette fois, une simple devise illustrée d'une petite gravure. L'idée fut admirée et ses oublieux amis s'empressèrent de



Velten, éditeur, à Karlsruhe.

Chromolithographie.

le féliciter. La carte postale était fondée. Voici comment les Allemands, soucieux de fixer les dates en leur faveur, racontent son origine.

Les cartes postales ont donc pris naissance en Allemagne ; tout au moins y circulaient-elles en extrême abondance alors qu'elles étaient rares chez nous. Aujourd'hui encore, malgré leur développement, nous en faisons un bien faible usage.

Dans presque tous les pays étrangers, les cartes postales sont en faveur. L'Angleterre et les États-Unis ne sont pas encore bien entrés dans le mouvement, ce qui s'explique par l'usage des *Christmas*

cards, qui ne s'emploient qu'au moment de Noël.

Toutes les administrations postales accordent au transport de ces cartes, tant pour le prix que pour les dimensions acceptées, des facilités que les postes françaises, jalouses de maintenir leur situation de routine, leur refusent.

Avec l'adresse sur le côté *ad hoc* et quelques mots au bas de l'image, l'affranchissement coûte, comme on sait, 10 centimes. Cela s'admet : c'est une correspondance, et elle est encore ainsi tarifée, bien que ne coûtant que cinq centimes partout ailleurs. Si l'on met toujours l'adresse sur le côté voulu et rien sur l'autre, c'est encore 10 centimes. Pourquoi, puisque ce n'est plus une correspondance ? Mais n'écrivez rien, ni adresse ni mot, et mettez la carte sous une bande n'occupant que le tiers de la surface (le tiers, grands dieux ! à un millimètre près) et écrivez l'adresse sur cette bande, le tout voyagera au tarif des imprimés, c'est-à-dire à 1 centime d'affranchissement, 5 grammes n'étant pas dépassés. Il est vrai qu'il faut dire voyagera et non pas *parviendra*, quand

il s'agit d'un imprimé à 1 centime.

Puisque nous parlons de l'Administration des postes, on nous pardonnera une digression. Voici pour 1898 le mouvement postal de l'Allemagne :

Recettes . . .	486 733 301 francs.
Dépenses. . .	469 502 243 —
Bénéfices. . .	17 231 058 francs.

Voici le mouvement postal de la France qui vient d'ailleurs en quatrième ligne, après les États-Unis et l'Angleterre :

Recettes . . .	224 882 076 francs.
Dépenses. . .	174 063 872 —
Bénéfices. . .	50 818 204 francs.

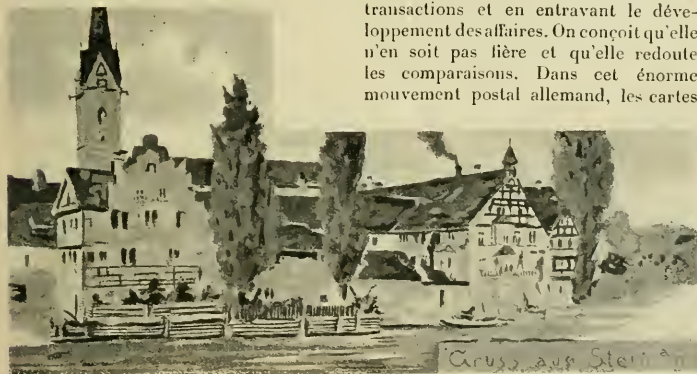


Velten, éditeur, à Karlsruhe.

Chromolithographie.

Bien que les centimes soient négligés, chose grave en matière administrative, ces tableaux sont exacts, car ils sont publiés par le Bureau international de Berne. Mais, pour en avoir connaissance, il faut user de ruse. La Direction de Berne, qui est libérale, donnerait volontiers communication de ses rapports, mais l'administration française s'y oppose. Il ne faut pas trop renseigner le public.

Même en tenant compte de la différence de population, on voit que le mouvement postal, symptôme fidèle de l'activité commerciale, est de moitié moindre en France qu'en Allemagne, et c'est une triste constatation. Mais on remarque aussi que les bénéfices de l'Administration sont trois fois plus élevés en France qu'en Allemagne, et même six fois en tenant compte de la différence du mouvement. C'est que notre Administration, que l'Europe ne nous envie plus, ne pense qu'à une chose : gagner de l'argent par ses tarifs en alourdissant les transactions et en entravant le développement des affaires. On conçoit qu'elle n'en soit pas fière et qu'elle redoute les comparaisons. Dans cet énorme mouvement postal allemand, les cartes



Velten, éditeur, à Karlsruhe.

Chromolithographie.



SCHLUCHSEE

illustrées jouent un rôle considérable.

L'âme allemande a trouvé dans l'envoi des cartes postales la symbolisation de toutes ses tendances, et elle a une si grande confiance dans l'image seule qu'il ne reste presque pas de vide pour y ajouter quelques mots. Plus positifs, nous désirons plus de place à nos épanchements.

Les événements du jour donnent lieu



Velten, éditeur, à Karlsruhe.

Chromolithographie.

à la création de cartes qui les rappellent. Elles forment comme un *memento* illustré.

Quand le kaiser fit son voyage de



Vrillinger, éditeur, à Zurich. Chromolithographie.

LES ALPES COMIQUES



Meissner et Buch, éditeurs, à Leipzig.

Palestine, de nombreuses cartes le représentèrent — d'avance, car tout était réglé — dans ses majestueuses attitudes. Des représentants des éditeurs partirent pour Jérusalem avec d'innombrables cartes portant l'adresse des souscripteurs. Le jour de l'entrée du souverain dans la cité sainte, elles furent expédiées par la poste, et ces nouveaux pigeons voyageurs apportèrent partout la bonne nouvelle. Encore qu'il soit sincèrement disposé à encourager de sa

personne tout ce qui plait à ses peuples et tout ce qui peut faire marcher leurs affaires, l'empereur n'a pas pu signer ces cartes. Mais il faut avouer qu'elles



Meissner et Buch, éditeurs, à Leipzig.



Seeger, éditeur, à Stuttgart.



Ed. de König, éditeur, à Heidelberg.

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTUDIANTS

Cartes coloriées.

ne sont pas banales pour avoir été reçues de cette façon. Les souscripteurs qui les ont payées 1 mark ont fait une bonne affaire et les éditeurs une opération merveilleuse. En France, la faillite serait au bout d'une telle entreprise!

Comme on le verra par les représentations de cartes qui illustrent cet article, choisies parmi les cartes allemandes, les sujets varient à l'infini.

Ce sont d'abord les sites et les monuments de ce pays si pittoresque où les vestiges du passé, partout religieusement conservés, se dressent au milieu d'une nature variée.

Les costumes militaires et les manœuvres des troupes entretiennent un amour de l'armée qui n'est pas prêt à s'éteindre; mais les coutumes des étudiants et les mœurs de la ville



Edg. Schmidt, éditeur, à Dresde.

Couleurs et or.



Otto Elsner, éditeur, à Berlin.

TRISTAN ET YSEULT (3^e acte)

inspirent aussi de nombreuses scènes.

Les représentations théâtrales sont figurées par des cartes qui célèbrent les succès du jour. Les héros de la légende antique et ceux du drame wagnérien sont présentés dans toutes leurs attitudes. Les chansons patriotiques et les airs célèbres sont également notés. Les maîtres de la musique ont aussi leurs portraits multipliés.

Les tableaux et les objets d'art sont aussi vulgarisés. De même de beaux

types féminins et, enfin, d'innombrables scènes de fantaisie et d'art offrent au goût de chacun l'occasion de se manifester. La fabrication des cartes postales allemandes réunit, dans sa variété, tous les procédés graphiques actuellement connus.

Nos voisins sont passés maîtres dans la photographie et ses applications, qui



Cartes en similitravure.

CYRANO DE BERGERAC (dernier acte)

portent des noms barbarement scientifiques, tels que phototypie, photolithographie, photocollographie, etc. Mais ces procédés donnent des épreuves monochromes, alors que les cartes postales allemandes sont généralement en couleurs. La chromolithographie, de préférence à l'impression typographique, est employée à leur fabrication, et ce n'est pas une petite affaire que d'établir une belle carte. C'est d'abord une aquarelle exécutée de main de maître, sachant embellir la nature sans la défigurer; puis une mise en couleurs demandant jusqu'à douze tons et plus; autant de pierres, autant de tirages. Des sommes importantes sont facilement dépensées avant d'avoir commencé la fabrication proprement dite. Il faut donc, en ne répartissant que quelques centimes par carte pour ce premier amortissement, en avoir vendu de grandes quantités avant de rentrer dans les frais d'établissement, le surplus du prix de vente étant nécessaire pour couvrir les frais de fabrica-



Paul Albert, éditeur, à Berlin.

Colorée.

LOHENGRIN

BACKFISCHERIN.



Ch. Kuhn

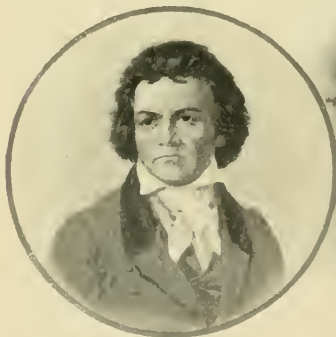
J. Weinberger, éditeur, à Vienne.

tion eux-mêmes. On se rend compte aussi du débit nécessaire. Ces cartes se vendent de 15 à 20 centimes.

En France où les modes, si elles sont parfois lentes à venir, sont au moins généralement raisonnées, la carte pos-

taile illustrée cherche encore sa voie. On commence à en voir beaucoup; on n'en trouve pas un grand nombre de remarquables. Comme pour les anciennes chromos, le nombre écraserait la qualité et amènerait vite la satiété.

Faire un choix constitue déjà un acte de goût, et ce choix va devenir, par le nombre, de plus en plus difficile. Une collection choisie peut être symptomatique et, avant d'unir définitivement leurs caractères, les fiancés demanderont bientôt à scruter réciproquement leurs collections.



Lith.-v. et Anstalt, édit., à Munich.

Chromolithographie.



TYPES DE BEAUTÉ



A. Ackermann, éd., à Munich.

On comprend qu'une collection de cartes reçues par la poste, mais avec un mot d'envoi, prend tout de suite une meilleure tournure. Les murailles de Carcassonne se profileront toujours majestueuses, mais qu'un ami les ait vues et vous les ait envoyées par souvenir, avec un mot d'émotion, leur silhouette évoquera d'autres pensées. Plus modestement, un petit coin de France fera battre le cœur.

gage, la nature parlera toutes ses voix et même —

sinistre perspective! — les opinions politiques pourront s'affirmer.

Il faut cependant se garder de ce préjugé qu'une carte n'a de valeur qu'à



Impressions phototypiques.



Th. Stoefer, éditeur, à Nuremberg.

Lithographie.



Th. Stoefel, éditeur, à Nuremberg.

la condition d'avoir circulé. Envoyée par un ami, cela se conçoit; mais adressée par une administration, quel est l'intérêt?

C'est sur cette convention que se basent des entreprises spéciales. Dans ces conditions, la carte postale revient à 35 centimes environ, qui se décomposent ainsi : 10 centimes pour la valeur moyenne de la carte, 10 centimes pour son affranchissement et le reste pour l'entrepreneur qui les expédie en bloc à ses correspondants, avec mission pour ceux-ci de les réexpédier aux destinataires. Une vue de Beyrouth porte donc le timbre de la poste de Beyrouth. Sauf des cas exceptionnels, le plus clair de l'opération est de tripler le prix de revient.

Mieux vaut consacrer ce prix à la

fabrication soignée. Toute vulgarisation ne se maintient que par sa perfection relative, et l'art seul, comme le style, rend les œuvres durables.

Il serait aussi d'un gracieux usage que chacun pût avoir ses cartes postales propres : on y mettrait un emblème, une vue de sa maison, un objet qui vous est cher, des souvenirs photographiques d'excursions et ces manifestations familières, d'un caractère personnel, formeraient de charmantes collections. On y retrouverait ses amis mieux que sur le bristol banal des cartes de visite.

On y arrivera, car tout ce qui est juste arrive avec le temps. C'est pourquoi les cartes postales illustrées ont devant elles un long avenir.

A. GANIER.



Cartes en taille-douce.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Il y a un charme particulier aux œuvres de Georges Rodenbach, et c'est une heureuse fortune de lire le nouveau livre posthume qui vient de paraître à la librairie OLLENDORFF, le *Rouet des Brumes*. Titre évocateur, qui annonce bien indirectement l'ouvrage, car dans ce recueil de contes et de chroniques, s'il y a un peu de brumes, il n'y a pas du tout de rouet.

Tout n'est pas d'égal valeur dans ce *selecta*, qui présente trop de variété de tons et de sujets pour que le même homme puisse également y réussir. La note sceptique et boulevardière, grivoise et leste, sonne un peu faux ici, dans des histoires scabreuses comme *l'Amour et la Mort* ou *le Chasseur des Villes*. Le merveilleux sied mieux au talent de l'auteur, qui rend avec une âpre mélancolie les terreurs et les mirages des visions, des fêtes et des folies. Dans ce genre, *l'Ami des miroirs*, *Cortège*, *Suggestion*, *Orgueil*, et l'histoire d'Ursule, une folle qui devient mère, ont cette douloureuse et attendrissante pitié qui est le meilleur fonds du talent de Rodenbach.

A vrai dire, je donnerais tout le volume entier pour les dix pages du commencement. Cela s'appelle *Déménagement*. C'est du bon, de l'excellent, du meilleur Rodenbach de derrière les brumes. L'auteur va déménager; il y a dix ans qu'il habite l'appartement qu'il quitte, et il dit ses tristesses d'âme qui s'attache aux choses. Cela est délicieux de finesse, d'analyse, de style; c'est du Xavier de Maistre qui aurait quitté le Midi pour le Nord et qui aurait apitoyé son sourire.

Malade, il range, trie, classe ses papiers pour le départ :

Ah! les lettres qu'on relit! Tout le passé, qui se lève, réapparaît incolore et comme en pleurs. Le papier jauni a la couleur du vieux linge. Et l'encre pâlie semble d'elle-même vouloir retourner au néant. Ah! les vieilles lettres! Layette d'un enfant mort! Trouseau de mariage retrouvé durant le veuvage et qui dort dans ses plis!

Je relisais... Combien de choses pour lesquelles on se passionna, s'exalta, s'irrita, déjà si vaines et si lointaines, dans un tel recul qu'elles sont comme si elles n'avaient pas été. Et les lettres d'amour plus vaines encore... Les lettres encore, sans cesse. Et toujours ce besoin de les relire qui devient une petite fièvre pressée dont les joues se fardent... On semble vouloir rebâtir son passé avec toutes ces lettres... Château de papier!

Je retrouvai dans un des tiroirs à mettre en ordre tous mes souvenirs de famille, toute mon enfance. Les portraits surtout, les miens d'abord : celui fait à sept ans, celui fait à quinze, mes autres visages — visages de premier communiant — c'est-à-dire aussi mes autres âmes.

Puis d'autres portraits, ceux de ma mère, de mon père. Ah! comme ils me replongèrent dans la douleur de leur mort. Je les revis, vivants, heureux, là-bas, dans la grande demeure en province, et moi, enfant, auprès d'eux. C'était fini, tout cela, abouti à un cimetière de banlieue, avec leur nom, *mon* nom, sur la pierre d'un caveau.

Dans la maison en face, il y a un enterrement de jeune fille. Il assiste au départ du cortège.

Or, quelques minutes après, la voiture verte des pompes funèbres arriva; et en un clin d'œil, pour ainsi dire, les employés eurent enlevé de la façade la portière écussonnée, relevée par des embrasses, défait et replié les draperies; repris les candélabres, les tréteaux, tous les accessoires de cette mobile chapelle ardente. Presque instantanément, il n'y eut plus rien, plus aucune trace de mort et de convoi. La maison ne se désignait plus, était déjà pareille aux autres. Les employés avaient opéré, prestes, insoucians, comme des déménageurs. Oui! la mort, un déménagement...

Et le déménagement, une petite mort. Je le sentis bien, le lendemain. J'avais mal dormi, la nuit. A l'aube, je sommeillais d'un de ces demi-sommeils agités de rêves qu'on ne peut démêler des réalités, frontière indécise des sensations, clair-obscur de la conscience. J'entendais des pas; je croyais les voitures de déménagement déjà arrivées dans la rue, et les employés aussi. Mais, en souvenir du convoi de la veille, il me semblait y voir encore, également, le corbillard et les hommes des pompes funèbres... On allait se tromper.

En pendant, il mit le départ de son déménagement :

Je me rappelai ceux des Pompes funèbres qui, vis-à-vis, avec la même rapidité invraisemblable, avaient vite enfourné dans leur voiture tout l'appareil de la mort. En ce moment, on enfournait ma vie. Était-ce cela, ma vie ? Elle tient donc si peu de place ! Était-ce là mes meubles ? Ah ! qu'ils paraissent laids avec des housses, des draps, de la poussière, ainsi entassés et dans la lumière crue du jour ! Oui ! c'était bien comme un enterrement, l'enterrement d'une part de ma vie.

Mon appartement était vide. Je ne le reconnus guère... Plus rien de moi n'y était. Tout de suite, il fut lui-même. En bas, le vestibule de la maison, également, fut débarrassé avec promptitude.

Il ne garda pas plus longtemps trace de ma vie que l'autre n'avait gardé trace de la mort.

Et quand la voiture de déménagement s'achemina, tourna le coin de la rue, eut disparu, ce fut comme si un corbillard emportait la période vécue là, cette période de dix années. L'âge de la première communiant d'en face qui était morte aussi.

Ce sont les meilleures pages du livre ; elles ont une pénétration, une sincérité vécue, une tristesse naturelle qui va au cœur parce qu'elle en vient.

Dans le reste du livre, Paris tient à peu près toute la place, et c'est tant pis. Rodenbach était merveilleusement septentrional. Son milieu, c'était Bruges. Les tableaux parisiens étaient moins faits pour lui. Il y était moins habile. Il « embrugeoisait » Paris.

Ses scènes de Paris se couvrent d'une brume, — la brume humide des canaux des Flandres, qu'il retrouve ou croit retrouver au quai de Femmapes, au-dessus du canal Saint-Martin. Flamand déraciné, il se sent plus à l'aise au milieu des siens et sous son ciel. A Paris, il ne se retrouve que par les jours pluvieux, en hiver, aux heures de tristesse. Comme pour certains photographes, les temps couverts lui sont meilleurs.

Le soleil et la gaieté l'effarouchent ; l'edelweiss des neiges ne pousse pas sur la Côte d'Azur, et le Moulin-Rouge de Montmartre ne ressemble pas aux lents

moulins verts qui hérissent les plaines herbues et luxuriantes du pays de Waes. Rodenbach a été un grand attristé, et ce livre posthume est empreint d'une mélancolie plus poignante encore par les approches et la prévision de la mort, qui le hantait avec une douce terreur derrière la voiture du déménageur.

• • •

Dans un style agréable, clair, facile, M. Ernest Daudet nous raconte un nouveau roman, *l'Héritage des Kerlouan*, paru chez PLOX-NOUANT. C'est un cas de conscience intéressant et délicat.

Un archiviste paléographe du département du Finistère, M. Malgorn, reçoit un jour la visite d'un châtelain voisin, le marquis de Kerlouan, qui lui dit : « Venez donc classer mes archives. » Le voilà parti au château avec sa fille Fernande Malgorn. Le marquis se prend d'affection pour son classeur et pour la jeune fille, à qui il fait de beaux cadeaux qu'il rapporte d'une chambre mystérieuse toujours close et impénétrable.

En classant les liasses, l'archiviste lit une histoire tragique de naufrages et de naufrageurs. Un vaisseau, l'*Artémise*, a autrefois sombré en vue de la côte. Les trésors qu'il renfermait et qu'on a sauvés des épaves avaient été déposés dans une cabane qu'on fit garder par deux hommes. Ceux-ci furent trouvés le matin bâillonnés et occis. L'assassin fut arrêté, convaincu d'avoir aidé à la perte du navire et condamné à mort. Le marquis de Kerlouan fut mêlé comme témoin à ce procès, dont le cas tragique est émouvant autant que mystérieux.

Bientôt le marquis meurt. Il fait de Malgorn son légataire universel.

Celui-ci, soudain devenu très riche, visite son château et entre dans la chambre close, où un portrait de femme inconnue est accroché au mur. Il n'y découvre rien d'autre et il ne songe plus qu'à user de sa fortune. Il va dans le Midi avec sa fille.

A Pau, ils font connaissance de quelques familles : l'une où Fernande se lie

avec la demoiselle de compagnie, miss Dawson, toute charmante, et une autre, où la comtesse de Floret couche en joue la riche héritière pour son fils.

En se quittant, comme il arrive aux eaux, on se promet de se revoir et de se retrouver à Kerlouan.

En paperassant chez lui, Malgorn découvre quelques détails sur cette affaire de l'*Artémise*, qui l'attire par son mystère même. Il trouve que ce vaisseau contenait une fortune renfermée dans de petits tonneaux. Il trouve aussi qu'à un moment donné le marquis avait eu beaucoup d'argent entre les mains; il avait acheté des terres d'émigrés sans que la provenance des fonds fût bien limpide.

Intrigué, il scrute la chambre close. Il décroche le tableau de femme. Derrière, un nom a été effacé, mais on lit encore *Cadix*. Le portrait masquait une cachette. Malgorn y découvre des papiers : c'est l'inventaire des trésors que contenait le bateau. Il découvre aussi une trappe secrète, dont il presse le ressort. Le voilà dans un souterrain, entouré de tous les barillets de l'*Artémise*. Ainsi cette fortune dont il jouit a été mal acquise.

Il n'en veut pas.

Il ne gardera que l'équivalent de la fortune des Kerlouan avant cette aubaine.

Voilà le cas. C'est celui d'un honnête homme qui n'accepte pas le bien mal gagné.

A la comtesse de Floret, qui arrive pour caser son fils, il avoue la diminution de sa fortune. La comtesse, à ce coup, gagne le large, et Georges ne veut plus d'une jeune fille dédorée.

Celle-ci, outragée, en fait une maladie. Elle est soignée avec dévouement par son amie miss Dawson, dont le frère, modeste professeur, arrive et se prend à aimer l'ernande, riche ou pauvre, peu lui importe. Il la demande en mariage.

Malgorn, loyalement, lui raconte toute l'histoire et conduit ses hôtes à la chambre close.

En entrant, miss Dawson et son frère Georges aperçoivent le portrait et s'écrient :

— Ah ! notre grand-mère !

En effet, leur grand-père se trouvait sur l'*Artémise*. Chassé du Mexique pour des causes politiques, il se rendait à Lisbonne avec tout son bien quand le navire sombra.

Malgorn est heureux de pouvoir restituer à ces pauvres enfants le bien qui leur appartient. Il épouse miss Dawson et Georges épouse l'ernande.

Tel est ce récit agréable et romanesque, d'une couleur exacte et un peu légendaire, comme tout ce qui touche à la Bretagne. Il est émaillé de pittoresques descriptions. Sous forme de Mémoires, c'est Malgorn qui conte l'aventure à la première personne. Livre intéressant, honnête, qu'une jeune fille peut lire et dont l'intérêt croît à travers les scènes d'une enquête palpitante et bien conduite.

* * *

La Bretagne exerce un prestige de poésie et de mystère. Ses chants prennent aussitôt une place à part par le caractère de leur inspiration et l'originalité extérieure de leurs chants. La littérature bretonne n'a pas plus quitté son costume que les gas brets. Théodore Botrel est un de ces bardes bien sincères et bien populaires; il a la fraîcheur des choses primitives et sincères. Né à Dinan, où son père était forgeron, il a émigré de lui-même vers l'ouest, pour s'enfoncer davantage en pleine Bretagne bretonnante, en terre celtique et trégorroise, au Port-Blanc, où il a entendu et noté les *sônes* et les *guerzes* plaintives, et dans les chansons de Botrel, la Bretagne s'est reconnue, — bien qu'à lire le préfacier, un Breton de vieille roche, Anatole Le Braz, on sente une vague appréhension de voir le pays envahi par le répertoire de Paris, comme si les temps prédits par l'enchanteur Merlin étaient révolus.

Botrel et Le Braz luttent le bon combat pour la sauvegarde de l'originalité bretonne et celui-ci le dit excellemment :

« Nous sommes plusieurs qui nous efforçons de recueillir le parfum de cette fleur de sentiment qui fut la parure de la

Bretagne et qui, à son heure, embauma le monde... Nous nous efforçons d'en sublimer dans nos chants la goutte de pure essence. »

Ils veulent, aux refrains des casernes et des commis voyageurs, en substituer d'autres qui fleurissent l'odeur des genêts de la lande et la poésie du sol armoricain. C'est vers cet idéal que tendent les deux volumes que vient de faire paraître Théodore Botrel chez OMBRE, d'abord *les Chansons de chez nous*, puis *les Contes du Lit clos*, suivis de *Chansons à dire*. Sans trop de littérature, sans trop de vulgarité, il reste simple, tendre, touchant et doucement attristé. Cette page est d'une note juste, pittoresque, évocatrice :

Chez nous, le « chez nous » de là-bas
C'est toi, cher petit coin de terre
Qui part d'Ille-et-Vilaine et vas
Finir avec le Finistère :

C'est toi, l'aïeule aux grands yeux doux
Des Celtes aux larges épanles,
Au cœur fort, aux longs cheveux roux,
Premiers fils des premières Gaules.

C'est toi, la terre du granit
Et de l'immente et morne lande,
Pieuse Armor au sol béni
Par les grands saints venus d'Irlande,

Où l'on rencontre à chaque pas
Des menhirs près des Christ en pierre.
Où le ciel est si bas, si bas
Qu'on y voit monter sa prière !

Tantôt, les vieilles ballades de ces contrées légendaires sonnent comme l'écho d'un lointain biniou entre les cromlechs.

On lit avec plaisir toutes ces évocations, tous ces tableaux qui ont déjà à Paris une petite pointe d'exotisme, *les Borceaux, la Dernière Écuelle, la Fanchette, Ma douce Annette*, et la plus populaire de toutes ces romances, *la Paimpolaise*, qui court les rues, cette antichambre de la Gloire.

Quittant ses genêts et sa lande,
Quand le Breton se fait marin,
En allant aux pêches d'Irlande,
Voici quel est le doux refrain

Que le pauvre gas
Fredonne tout bas :

J'aime Paimpol et sa falaise,
Son église et son grand pardon ;
J'aime surtout la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton !

L'air est délicieusement berceur ; le livre donne le nom de l'auteur : E. FEUTRIER. Je le regrette presque ; je me plaisais à y entendre l'écho anonyme des romances de là-bas, transmises par la seule tradition.

Il y a aussi de la couleur locale et du pittoresque dans la sombre histoire *l'Étoile de Picardie* de Pontsevrez, eaux-fortes de Louis-Édouard Fournier, éditée par la librairie MAY. C'est un drame cruel : une pauvre fille, orpheline avec trois frères et sœurs en bas âge, poursuivie par les assiduités d'un ivrogne qui assassine deux personnes et meurt lui-même d'un coup de couteau.

La tentative intéressante que révèle ce petit ouvrage est d'avoir voulu rendre les mœurs et le langage des grossiers pêcheurs du Tréport sans cesser d'être littéraire. Il y a là un petit problème que nous avons déjà abordé ici. Pour rendre l'aspect et la vie des paysans, faut-il adopter leur patois ? On répète que Molière a fait jargonner ses Limousins, ses Picards, ses Suisses ; mais ces dialectes de scène sont bien conventionnels, et ils ne produisent d'effet que par leur imprévu, qui doit être court, sous peine de périr par l'habitude. Une comédie tout entière écrite de ce style serait intolérable, même signée de Molière. On a joué, à Paris, des comédies en patois wallon comme *Titi l'Perriqui*, et pour les non-Wallons, ce n'était pas supportable.

L'habileté est de demeurer littéraire et de donner, par de certains tours, l'impression de paysannerie, sans avoir recours aux artifices grossiers du patois maladroitement transcrit et orthographié. Le conte de M. Pontsevrez donne cette note-là, sans trop user de barbarismes et de jargon. Et c'est là précisément le talent, de faire penser à des paysans sans cesser d'écrire en français.

M. Henry Bordeaux, dans *le Pays natal*, roman édité chez PROX-NORMAN, étudie

le charme qu'exerce le clocher sur le déraciné, comme dit Barrès, de retour dans son foyer. C'est une reprise de possession par la petite patrie, et la thèse est vraie à la condition qu'on ait laissé là des souvenirs d'une enfance assez longue, et surtout un amour en germe qui se développe avec l'âge. Autrement, il y a bien à parier qu'il faudra renvoyer la voix de la petite patrie là où a déjà émigré la voix du sang. Il n'y a au fond que la voix de la mémoire et des habitudes, ou que celles-ci soient localisées.

Le récit de ce roman est l'histoire d'un amour malheureux. Lucien Haland aimait Annie Merans, mais celle-ci épouse un député, Jacques Alvard, qui est naturellement un vilain sauteur. En littérature, le député est devenu le type du traître d'autrefois. Cet Alvard est, en effet, un mari déplorable, quoique ministre; il a pour maîtresse une Italienne mariée, M^{me} Ferresi, qui devient soudain veuve. Annie connaît l'indignité de son époux; elle le quitte, et ne tarde pas à mourir. Lucien épouse la sœur de la malheureuse.

Cette action comporte une curieuse étude des mœurs électorales, et aussi des descriptions ingénieuses et pittoresques de Talloire et des rives du lac d'Annecy, que nous connaissons déjà très bien par André Theuriel. Mais il n'en va pas du roman comme du droit, où *non bis in idem*. L'art est plus large; autrement, que ferait-on de tous les saint Sébastien et de toutes les Madeleines? Il y a bien deux places pour Talloire dans la maison des éditeurs.

* * *

Il manquait une bonne monographie de la Légion d'honneur. M. L. Bonneville de Marsangy, devant de deux ans l'époque du centenaire de cette institution, fondée en 1802, a écrit sur ce sujet un bon et gros livre, très illustré, édité chez H. LAURENS, sous le patronage du grand chancelier.

L'auteur a pris la question sous tous les angles. Il nous conte d'abord la création de l'ordre de la Légion d'honneur par

Napoléon I^{er}, et son histoire, intimement liée à l'histoire générale, jusqu'à nos jours. Il en montre l'organisation, le fonctionnement; puis, ayant ainsi épuisé le fond, il passe aux accessoires, qui sont intéressants. Il nous dit quels sont les drapeaux, les villes qui ont été décorés. Il énumère les femmes qui ont eu la croix, et les motifs de cette distinction. Alors nous entrons dans le palais de la chancellerie de la Légion d'honneur, dont on nous fait les honneurs avec un détail pieux et minutieux. On nous nomme tous les chanceliers successifs, avec leur biographie. La fin est consacrée aux maisons d'éducation que la Légion d'honneur entretient pour le plus grand bien de tant de pauvres filles.

On ne voit pas ce qui peut manquer à cette monographie complète, et quel point de vue encore pourrait s'imposer. Il semble bien que tout y est et qu'il faudra à présent attendre assez longtemps pour recommencer.

Napoléon attachait un grand prix à la croix, qui était alors réservée aux héros s'étant distingués par une action d'éclat. Elle a un peu changé d'attribution. Il est curieux de voir que l'Empereur, si autoritaire, si fidèle à la discipline rude, ferme et intraitable, si fonceiement militaire, hésitait à ôter la croix, même pour une faute grave contre la discipline.

Lisez ce billet, il est significatif :

M. de Lacépède, grand chancelier de la Légion d'honneur, rend compte du renvoi en France, sous escorte, d'un militaire décoré pour action d'éclat, mais que son insubordination a fait renvoyer du régiment auquel il appartenait.

3 février 1808.

Le faire venir en toute liberté à Paris, où te grand chancelier l'interrogera. Puisque cette décoration lui a été donnée pour une action d'éclat, je ne veux pas la lui ôter, mais tâchez de concilier les intérêts de ce brave avec la discipline.

NAPOLÉON.

Le fait est tout à fait typique et constate quelle valeur morale l'Empereur attachait à cet insigne.

Il était un peu moins aisé alors qu'aujourd'hui de l'obtenir, et les projets ministériels que nous voyons voter au Parlement eussent été vigoureusement sabrés par l'Empereur. On est stupéfait de lire quelles prouesses, quels héroïsmes surhumains et dignes de l'antique ont accomplis tous les légionnaires des premières fournées. Ils n'ont eu la croix qu'après nombre de campagnes, de blessures et d'épreuves. La liste de leurs noms, qui est aux Archives, avec leurs états de services, est admirable, comme un glorieux martyrologe, et on ne saurait la lire que la tête découverte et chapeau bas. Il y a eu du changement.

Un exemple entre cent constatera les difficultés qui se dressaient au-devant d'une telle distinction.

Le propre frère de Lazare Carnot a fait toute sa carrière militaire sans être chevalier de la Légion d'honneur, et il n'eut la croix qu'à sa retraite comme général. C'est moins ardu aujourd'hui.

Tout ce chapitre fait penser à ces vers de *L'Aiglon* de Rostand, qui vient de paraître :

FLAMBEAU

Avez-vous jamais vu la croix ?

LE DUC

Dans des vitrines.

FLAMBEAU

Monseigneur, il fallait voir ça sur des poitrines !
Là, sur le drap bombé, goutte de sang ardent
Qui descendait et devenait, en descendant,
De l'or et de l'émail avec de la verdure...
C'était comme un hijou sortant d'une blessure.

LE DUC

Ce devait être beau, mon ami, je le crois,
Sur ta poitrine, là.

FLAMBEAU

Moi ? Je n'ai pas la croix !

LE DUC

Après ce que tu fis, modeste et grandiose ?

FLAMBEAU

Pour l'avoir, il fallait faire bien autre chose !

L'Empereur n'était pas assez prodigue de son ordre pour y admettre les femmes, — outre qu'il eut toujours les femmes en médiocre estime.

On rapporte à ce propos que, lorsque M^{me} de Genlis eut été nommée l'un des conservateurs de la Bibliothèque de l' Arsenal, avec un traitement de 6000 francs, elle trouva injuste que les femmes fussent exclues de la nouvelle Légion. Dans le but de faire cesser cette sorte d'ostracisme, elle rédigea un mémoire, où, énumérant toutes les femmes de l'époque célèbres par leur talent — et, sans doute, elle ne s'oubliait pas — elle conviait l'Empereur à les décorer, et rien ne prouve mieux quel était le prestige de l'étoile impériale que cette démarche tentée, pour l'obtenir, par la célèbre comtesse, jadis honorée des faveurs du duc d'Orléans.

M^{me} de Genlis, explique M. Mazas, obtint de son gendre, le général Valence, sénateur, de présenter le factum à Napoléon. Il essaya de le faire à l'occasion d'une grande présentation qui eut lieu en mars 1808. Napoléon comprit de suite, ne le laissa pas achever, repoussa la supplique en termes énergiques ; et l'auteur de *Delphine* vit s'évanouir pour jamais ses flatteuses espérances.

Voilà bien le geste qu'on attendait de Napoléon si on lui proposait de décorer une femme.

L'idée d'avoir fondé des maisons d'éducation de la Légion d'honneur est généreuse et embellit encore cette belle pensée. Il faut songer à ce qu'était l'Empereur pour ces petites pensionnaires de M^{me} Campan, et quel émoi quand il leur rendait visite ! Léon Gozlan l'a dit quelque part :

Dès que l'Empereur était sorti de la classe, vite on inscrivait ses réponses ; on gravait ses mots heureux dans sa mémoire ; on les brodait ; ils étaient envoyés aux parents. Parmi les jeunes filles qu'il avait exaltées d'un regard, d'un compliment, d'une tige, d'une poignée de bonbons, les plus glorieuses étaient celles qui, l'ayant suivi pas à pas, avaient furtivement ramassé, grain à grain, sur ses traces, le tabac tombé de sa tabatière, et l'avaient enfermé, cousu dans un sachet, pour le porter sur leur cœur.

Le livre de M. de Marsangy est complet et agréable. Peut-être la proportion eût-elle été mieux gardée en faisant moins libéralement large la place de Napoléon I^{er}. Mais c'est peut-être sous le premier Empire que l'histoire de la Légion d'honneur est le plus intéressante : ajoutez pourtant l'époque de la guerre de 1870.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

En assumant les responsabilités d'une succession de talent d'un technicien érudit et le charme d'un causeur agréable ont rendue fort difficile à remplir, il est certain que je me trouve devant une charge devenue plus lourde par les qualités de mon devancier, retenu désormais ailleurs par de nouvelles et importantes fonctions. Mon excellent ami, M. H. Mareschal, qui, pendant de si longs mois, a écrit dans le *Monde Moderne* la revue scientifique a su, grâce à son esprit d'assimilation et son savoir d'adaptation si grands, rendre facile, je dirai pleine de plaisir, la lecture de questions arides en elles-mêmes et dont l'étude dérouterait souvent les personnes que leurs occupations ou leur caractère n'ont pas constamment dirigées vers les choses des sciences. Aujourd'hui, pourtant, c'est la science qui est notre directrice; nous sommes à une époque où le prestige des lettres a dû céder devant un autre toujours plus grand et plus influent, celui des sciences. Le siècle qui vient de s'éteindre sous ce mirifique coup de tonnerre, la grande Exposition de 1900, n'est qu'une longue apologie des applications scientifiques dont Papin, Lavoisier et Pasteur ont été, en quelque sorte, les trois grandes chevilles ouvrières. Il faudrait pouvoir revivre dans quelques siècles pour savoir si leur gloire pâlira devant le souvenir des littérateurs qui ont illustré la France aux temps passés, et si les hommes qui ont enfanté des œuvres d'imagination d'une valeur inestimable seront pour la postérité supérieurs à ceux qui ont découvert la vapeur, l'oxygène et le sérum.

C'est dans l'industrie des chemins de fer que cette remarque trouve les applications les plus nombreuses et les plus tangibles; le public devient chaque jour plus exigeant, il demande une vitesse et un confort auxquels n'auraient pas songé nos pères; rien ne l'arrête, pas même le spectacle attristant de ces accidents qui viennent rarement, mais trop souvent

encore, arrêter les ingénieurs dans cette marche de géant, chaque jour plus accélérée et dont l'allure ne semble pas avoir de limites.

Nous avons pu voir à l'Exposition, dans le pavillon de MM. Schneider et C^o, une locomotive qui est l'appareil tracteur le plus puissant qu'on ait construit jusqu'ici et qui mérite de nous arrêter (fig. 1).

Son inventeur, M. Thuile, après avoir mené ses calculs jusqu'au bout et conduit les opérations de construction, n'a pas pu jouir des lauriers que son beau travail lui promettait; il est mort sur le champ d'honneur, au mois de juin dernier; s'étant penché en dehors du gabarit pendant un essai de sa locomotive entre Chalon et Poitiers, sa tête heurta le parement d'un pont, elle fut brisée et la mort vint aussitôt.

Cette locomotive peut entraîner en palier, c'est-à-dire sur les portions horizontales de la ligne, un train de deux cents tonnes à une vitesse de cent vingt kilomètres; ce poids correspond à un train de luxe composé d'une dizaine de voitures à intercirculation et d'un ou deux fourgons chargés de bagages; nous ne comptons pas dans ce tonnage le poids de la locomotive et du tender, qui, chargés des combustibles, pèsent à eux seuls cent trente-huit tonnes, c'est-à-dire presque autant que le train lui-même.

La vitesse de 120 kilomètres peut ne pas sembler excessive au premier abord, car à certains moments nous voyons souvent nos trains atteindre et dépasser 110 kilomètres sur les grandes lignes; mais il faut penser que cela n'arrive que dans des circonstances particulières et sur des parcours très courts, lorsque la voie est bien droite et quand on se trouve dans les portions en pente; tandis que la particularité de la locomotive Thuile est de pouvoir fournir des vitesses courantes de 120 kilomètres dans toutes les circonstances, excepté naturellement celles très défavorables d'une rampe ou d'une

courbe trop accentuée; il est même certain qu'en pente on arriverait à dépasser les 120 kilomètres annoncés et à pouvoir atteindre 130 ou 140 kilomètres, ce qui ne représente que quelques secondes (20 à 25 pour couvrir le kilomètre!...

On conçoit que pour arriver à construire une machine pouvant donner de pareils résultats, il fallait changer complètement les dispositions des locomotives auxquelles nous sommes habitués. L'aspect extérieur se trouve même complètement modifié: la longueur de la locomotive avec son tender atteint près de 25 mètres, sa

Le mécanisme n'a rien de spécial en lui-même, sinon qu'il a été calculé en vue de la puissance élevée à laquelle il doit être soumis; il n'y a pas d'organe nouveau constituant une révélation dans l'art de construire les locomotives. Chaque élément a été disposé en vue de la meilleure utilisation. Les deux cylindres (on n'en voit qu'un F sur la figure) sont complètement extérieurs, ce qui facilite les visites et le graissage; ils sont placés entre les deux roues du bogie d'avant, sous la guérite du mécanicien; étant donnée cette situation, il s'ensuit que les conduits qui

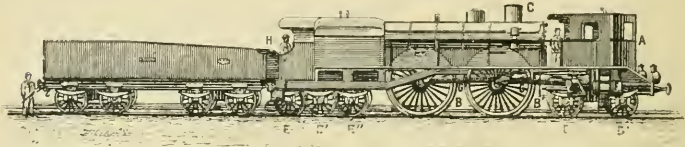


Fig. 1. — La locomotive système Thuile avec son tender pouvant remorquer en palier des trains de 200 tonnes à une vitesse de 120 kilomètres.

A, guérite placée à l'avant pour le mécanicien; B, B' roues motrices; C, cheminée; D, D' essieux du bogie, d'avant; E, E', E'', essieux du bogie d'arrière; F, un des deux cylindres; G, bielle du piston; G' bielle d'accouplement; H, guérite située à l'arrière pour les chauffeurs.

forme trapue et ramassée ne présente aucune saillie pouvant offrir une résistance à l'air, la cheminée très courte C et la guérite d'avant A disposée en coupe-vent, pour le mécanicien, achèvent de lui donner une caractéristique qui lui permet d'être distinguée de toute autre.

Elle est portée par quatorze roues dont les essieux soutiennent le mécanisme; sur les sept essieux, deux sont accouplés BB' et correspondent aux roues motrices proprement dites; à l'avant nous avons un bogie à deux essieux DD' et à l'arrière un autre bogie, mais composé de trois essieux E, E', E''.

Le poids total de la locomotive seule, en ordre de marche, est de 80 t. 600, réparti comme il suit :

Sur le bogie d'avant	197,800
Sur l'essieu moteur.	167,000
Sur l'essieu accouplé.	167,000
Sur le bogie arrière.	287,800
	<hr/>
	807,600

transportent la vapeur sont fort longs; mais on a supprimé les inconvénients de cette disposition en calculant largement les diamètres. Les bielles GG' sont très développées; celles qui servent à relier le piston aux roues motrices G ont 2^m,10 de longueur, et les bielles d'accouplement G ont 2^m,80 de développement.

Disons deux mots de la chaudière.

Sa contenance est considérable, puisque vide elle occupe une capacité de 10^m3,050 et qu'elle peut contenir 7 350 litres d'eau et 4^m3,700 de vapeur; la grille occupe une superficie de 4^m2,68 et la surface totale de chauffe en contact avec l'eau 297^m2,700; la pression de la vapeur n'est jamais supérieure à 15 kilogrammes par centimètre carré, mais la puissance développée atteint le chiffre considérable de 1 700 chevaux.

Ainsi que nous le disions plus haut, le mécanicien se trouve placé à l'avant dans une guérite spéciale A, ce qui constitue un avantage considérable, car il est bien

placé pour inspecter la voie et découvrir les signaux; d'autre part, il est seul et, par conséquent, nullement distrait; toutefois, cette circonstance, qui semble au premier abord fort heureuse, pourrait devenir un inconvénient, car il y a lieu de penser dans quel état d'esprit doit se trouver un homme conduisant une machine à ces vitesses vertigineuses, et si la grosse responsabilité qui lui incombe ne doit pas le placer dans une position défavorable que la solitude ne peut qu'augmenter. Les chauffeurs, au nombre de deux, sont placés à l'arrière dans une guérite, qui leur est spécialement destinée et qui est en communication avec le tender.

Malgré son isolement à l'avant, le mécanicien est en rapport avec les chauffeurs à l'aide d'un cornet-acoustique et de signaux phonétiques; malgré cela, il semble que l'homme d'avant devrait être accompagné d'un collègue, qui, au besoin, en cas d'accident, syncope ou autre, pourrait le remplacer et manœuvrer les appareils.

La fonction des chauffeurs porte sur la surveillance et l'alimentation des foyers; ils ont aussi à leur disposition un frein sur lequel ils peuvent agir en cas de besoin. Celle du mécanicien est autrement compliquée: il faut qu'il s'occupe du régulateur, des appareils de changement de marche, des freins, des purgeurs, sifflets et de la turbine qui actionne le dynamo servant à l'éclairage électrique de la locomotive et du tender.

Ce tender a été, lui aussi, l'objet d'une étude particulière; sa disposition, d'ailleurs, le distingue des autres, sa longueur entre tampons est de 10^m,80 et son poids à vide de 23^t,700. Il est porté sur cinq essieux disposés en deux bogies: l'un avant, composé de deux essieux et l'autre arrière, composé de trois. Son approvisionnement en charbon peut être de 7000 kilogrammes et la quantité d'eau qu'il peut transporter est de 27^{m³},500, de sorte qu'en pleine charge le tender à lui seul pèse plus de 58 tonnes. Il est muni de freins à main et de freins Weshinghouse qui agissent à la fois sur les dix roues.

Il fut un temps où le prix d'une locomotive se calculait au poids, et ce prix, à peu de chose près, revenait à 1 franc le kilogramme; ainsi une machine de 60 tonnes coûtait 60000 francs, les grosses machines pour les trains de marchandises atteignaient 70000 et même 80000 francs; aujourd'hui cette règle n'existe plus, car si elle est restée la même pour les locomotives d'anciens modèles qui n'exigent aucune étude spéciale, il n'en est pas de même pour celles qui, comme la locomotive Thuile, demandent un travail de préparation considérable et des procédés de fabrication nouveaux. Ainsi la machine qui nous occupe ne devrait coûter que 140000 francs, suivant la règle ancienne, tandis qu'en réalité elle revient à plus du double.

Un vétérinaire de Londres, M. J.-A.-W. Dollar, vient d'imaginer un appareil fort ingénieux (fig. 2), qui rendra sûrement beaucoup de services à ses confrères et à

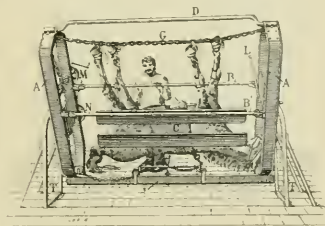


Fig. 2. — Table d'opération pour les chevaux.

L'animal est maintenu dans un bâti métallique qui le rend solidaire avec lui; l'appareil peut pivoter autour d'un axe horizontal de façon à permettre toutes les positions. A A' cadres latéraux réunis à l'aide de traverses D, L B, B'; G, chaîne munie de courroies servant à maintenir les pieds du cheval; C, ceinture entourant le ventre de l'animal et fixée après une des traverses I de la table; T T', tréteaux soutenant l'appareil sur le sol; M, manivelle actionnant la chaîne des pieds; N, manivelle actionnant à ceinture sous-ventrière.

lui-même pour procéder à des opérations sur les chevaux. On sait les difficultés qui se présentent quand il faut agir sur un animal malgré les anesthésiques qu'on lui administre. Il faut d'abord coucher le

cheval à terre sur un lit de paille ; ce n'est pas toujours facile, l'opérateur doit pour cela exiger le concours de plusieurs hommes : les ruades de l'animal, effrayé par la chute brutale, sont dangereuses non seulement pour lui, mais encore pour les assistants.

Avec la nouvelle table d'opération, tous ces inconvénients ont disparu. Disons en deux mots de quoi elle se compose : deux tréteaux, solidement fixés dans le sol, supportent l'appareil proprement dit qui n'est autre que deux cadres parallèles AA' réunis par une série de tirants DBB'I ; le tout peut pivoter autour d'un axe horizontal dont les deux extrémités seules existent et sont situées sur le bâti.

L'appareil étant placé dans sa position normale, il est facile d'y faire pénétrer le cheval en ouvrant une des traverses latérales ; une fois emprisonné, on maintient sa tête dans une garniture spéciale de façon à éviter tout mouvement ; chaque pied est pris dans une courroie maintenue à une chaîne horizontale et le ventre est entouré d'une large ceinture solidaire de la traverse supérieure ; ainsi enserrée de tous les côtés, la bête fait partie en quelque sorte de l'appareil, elle ne fait plus qu'un avec lui. Il s'agit maintenant de la dégager du sol de façon à permettre l'orientation du cadre dans tous les sens ; pour y arriver, on actionne successivement deux manivelles dont l'une N a pour effet de soulever la sous-ventrière et l'autre M de tendre la chaîne qui entrave les pieds. Le cadre étant sensiblement équilibré, on peut le faire tourner suivant les nécessités de l'opération ; on peut même l'amener à prendre la position extrême, c'est-à-dire placer le cheval le dos en bas et les pieds en l'air. Afin de maintenir fixe la position choisie, on agit sur un levier I qui bloque la rotation. On conçoit combien cet appareil peut être utile en immobilisant le cheval et en présentant commodément la partie malade à l'opérateur, qui peut alors, sans crainte d'aucun danger, tenir la bête sous une action efficace.

Certains mots très usuels dans des métiers déterminés sont pourtant restés complètement ignorés du public. Ainsi *conditionner* une soie est une locution très courante chez les fabricants et marchands de soie et pourtant il est impossible de savoir ce qu'elle veut dire si on ne l'explique pas. *Conditionner* un objet quelconque, c'est le remettre, soit à l'aide

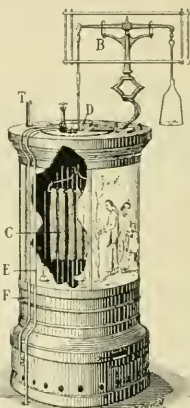


Fig. 3. — Une des étuves de la Chambre de commerce de Paris pour établir le conditionnement de la soie.

E, F, conduites de gaz se reliant à la partie supérieure en un point où se trouve un régulateur de température ; T, thermomètre ; B, balance de précision dont un des bords soutient le crochet auque sont attachés les écheveaux de soie C.

d'essais, soit à l'aide de calculs, dans les conditions qu'il devrait présenter s'il se trouvait à l'état normal.

Cette opération est des plus importante pour la soie, car cette matière est fortement hygrométrique et peut, suivant les circonstances, retenir des quantités d'eau très variables ; or, comme elle représente une valeur très grande relativement à son poids, il est intéressant pour les transactions de connaître quelle est la quantité réelle de soie qui existe dans une livraison, de façon à ce que le prix ne porte

que sur la soie pure et non sur la soie mélangée d'eau.

La Chambre de commerce vient d'installer à la Bourse du commerce, rue de Viarme, un bureau mis à la disposition du public, où chacun peut venir chercher sur les ballots de soie qu'il possède des renseignements les plus précis. Il est dirigé par M. Persez qui, d'ailleurs, a perfectionné, avec M. Rogeat, les étuves qu'on emploie aujourd'hui et qui avaient été primitivement imaginées par Talabot.

Au lieu d'employer le lot entier de soie, comme jadis, on se contente de prélever un échantillon. On place celui-ci dans l'étuve dont nous montrons une image avec ces lignes; elle est chauffée au gaz; un régulateur automatique T, de M. d'Arsonval, permet de maintenir une température de 110 degrés fig. 3.

Le crochet qui supporte l'écheveau de soie C est solidaire du fléau d'une balance de précision B située sur le couvercle de l'appareil. On pèse l'écheveau avant d'allumer le gaz et on fait la tare. Au fur et à mesure que la soie sèche, on voit le fléau de la balance s'incliner du côté des poids; lorsqu'on suppose que la siccité est complète, c'est-à-dire après une demi-heure environ, on pèse à nouveau avec soin; la différence des poids indique la quantité d'eau disparue, ce qui permet d'obtenir le poids de soie sèche, c'est-à-dire le poids de la quantité de soie seule contenue dans l'échantillon.

Toutefois, il existe encore une autre difficulté, car la soie théoriquement sèche n'existe pas en pratique, de sorte que celle qui sort de l'étuve est une soie anormale dont les conditions dérouteraient les industriels; aussi a-t-on l'habitude d'ajouter au poids de la soie sèche une valeur de dix pour cent: c'est ce qu'on appelle le *taux de reprise*, qui ramène la soie dans une condition moyenne.

* * *

Une application de l'automobilisme, que les Parisiens ont pu constater depuis quelque temps et qui rendra sans doute

d'immenses services, est celle qu'on vient d'en faire au matériel des sapeurs-pompiers.

On sait qu'une des conditions qu'on cherche à réaliser dans tous les services d'incendie est de pouvoir faire parvenir auprès du foyer du sinistre, des hommes et des pompes avec la plus grande rapidité possible. Cette question de la rapidité joue un rôle capital dans tous les projets qu'on fait en vue d'améliorer le matériel de sauvetage. La traction par chevaux, malgré tous les systèmes employés pour le harnachement rapide, offre à cet égard certains inconvénients; aussi, est-ce avec intérêt que l'on songea des l'apparition des voitures électriques à appliquer le même système aux transports de sauvetage. Il n'y avait pas à songer à employer la vapeur ou l'essence de pétrole, car le temps exigé par la mise en train, si réduit

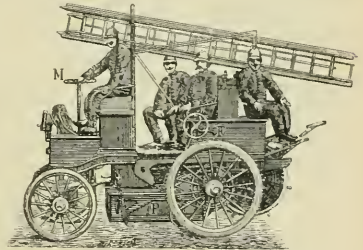


Fig. 4. — Une des nouvelles voitures électriques du corps des sapeurs-pompiers de Paris.

P, boîte des accumulateurs, interchangeable; M, manivelle de direction; F, frein mis à la disposition des hommes pour le cas où le conducteur ne pourrait pas se servir du sien.

fût-il, est encore appréciable et aurait fait tomber dans les mêmes inconvénients que la traction animale; tandis qu'avec l'électricité, on n'a plus aucune difficulté à déplorer: la voiture est toujours prête à marcher, il n'y a rien à installer au moment du départ, un homme sur le siège, un tour de manivelle et la voiture est en route. Il est impossible de rêver un système plus instantané pour le départ de la voiture du dépôt.

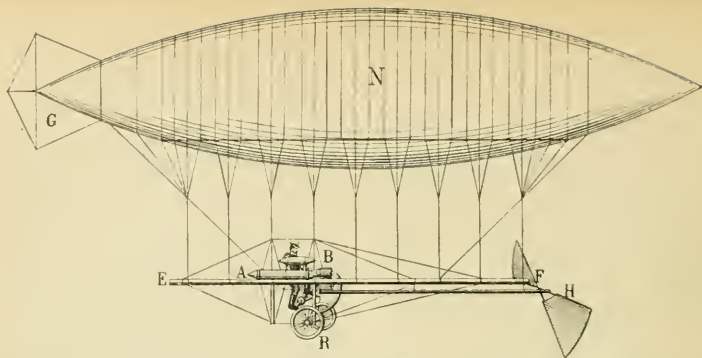


Fig. 5. — Le ballon dirigeable de M. de Santos-Dumont.

N, aérostat de forme allongée établi en soie japonaise; G, gouvernail; EF, bâtis en acier servant à supporter tous les appareils; H, hélice motrice en soie tendue sur une carcasse d'aluminium; R, roues servant de volant pour la marche et de support au moment de l'atterrissage; A, réservoir à eau pour le lest; B, réservoir à essence.

Plusieurs modèles de voitures ont déjà été construits d'après ce principe. Le premier était simplement destiné au transport du personnel et du petit matériel; nous avons aujourd'hui des voitures pour les grandes échelles et même des pompes montées sur caisson électrique (fig. 4).

Les accumulateurs installés sous la voiture dans une caisse spéciale P sont interchangeables; une fois la force électrique dépensée, on n'a qu'à défaire les chaînes qui supportent cette boîte et à changer celle-ci pour une nouvelle qui est chargée.

•••

Depuis 1884, on ne s'était plus occupé de la navigation aérienne; ce n'est que dernièrement que la question a été reprise en Allemagne par le comte Zeppelin, et chez nous par M. de Santos-Dumont.

Ces deux explorateurs emploient l'un et l'autre un moteur à pétrole construit sur le même principe que ceux qui sont employés pour les voitures.

Un petit moteur installé sur une carcasse en acier est placé à la portée du navigateur, qui est monté sur une selle légère; à ses pieds se trouvent des pédales dont il se sert pour opérer la mise en train de l'appareil; les deux roues situées au-dessous du siège servent de volant en cours

de marche et peuvent également être employées avec profit au moment de l'atterrissage. Le moteur, dont la force est de 10 chevaux, peut faire 1500 tours à la minute; grâce aux transmissions cette vitesse est réduite à 180 tours sur l'arbre horizontal qui reçoit l'hélice motrice du ballon. Celle-ci est située à une des extrémités, elle est en soie du Japon et se trouve tendue sur une carcasse en aluminium (fig. 5).

À côté du conducteur, on peut voir deux boîtes cylindriques dont les extrémités sont allongées en forme de pointe; la plus grande A est remplie d'eau qui sert de lest, l'autre B est un magasin à essence.

Un gouvernail G situé sur l'aérostat même est actionné, suivant les besoins, par le conducteur.

Tel est l'appareil; maintenant de quoi est-il capable? L'expérience nous le dira sans doute.

Bien que très intéressants en eux-mêmes, ces travaux sur la direction des ballons ne donneront sans doute aucun résultat pratique; la question est à l'étude et y sera encore longtemps. La solution de la navigation aérienne est théoriquement possible assurément, mais en pratique on n'y arrivera pas! C'est un autre pôle nord!

A. DA CUNHA.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Mes prévisions pessimistes du début de la saison ne se réalisent pas tout à fait. J'en suis aise, croyez-le, et je serai tout à fait heureux le jour où l'événement me donnera complètement tort. Nous n'en sommes pas encore là, malheureusement, mais enfin je salue avec joie quelques œuvres qui contiennent plus que des promesses et qui permettent de bien augurer de l'avenir en se réjouissant du temps présent.

La rentrée a été abondante en premières de toute sorte. Les plus saillantes furent : celles de la Comédie-Française, du Théâtre-Antoine, du Gymnase et du Vaudeville.

• •

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Alkestis*, drame en cinq actes, en vers, dont un prologue d'après Euripide, par M. Georges Rivollet.

Des trois grands tragiques grecs, Euripide n'est peut-être pas le plus puissant, mais il est sûrement le plus humain. Eschyle a plus de grandeur farouche, Sophocle plus de majesté, de tendresse et d'horreur, mais dans *Alceste* dont M. Georges Rivollet vient de nous donner avec *Alkestis* une très fidèle et très heureuse translation, Euripide se rapproche d'une humanité moins archaïque, plus moderne, pour ainsi dire, et s'affranchit de la loi inéluctable de l'ἄναγκη dont la poétique grecque est accablée. Cette histoire du dévouement d'Alceste consentant à mourir pour sauver les jours d'Admetos, son époux et son roi, garde bien encore l'empreinte de la Fatalité aveugle qui exige une victime, sans expliquer pourquoi ; mais, en consentant à l'échange, Thanatos s'avoue vaincu et sa défaite se change en déroute lorsque Héraklès vient lui ravir jusque dans la tombe la douce reine « au regard de gazelle ». Il y a dans ce débat nouveau une tendance manifeste à n'accepter pas les arrêts sans appel du Destin qui dut, en son temps, paraître aux orthodoxes du paganisme une véritable hérésie.

L'infaillibilité des dieux mise en doute, il s'en fallait de peu qu'elle ne fût niée tout à fait. Les grands schismatiques du catholicisme n'ont pas fait pire et l'Église les a frappés d'excommunication majeure... Je ne sache pas que pareil traitement ait jamais été réservé au grand tragique par les pontifes de son temps.

En intitulant sa pièce *drame* plutôt que *tragédie*, M. Georges Rivollet a été heureusement inspiré. Dans *Alceste*, en effet, la règle fondamentale des trois unités reçoit quelque atteinte par l'introduction du personnage épisodique d'Héraklès, véritable *Deus ex machina*, qui fait, pendant un instant, dévier l'action, s'il ne la dédouble pas tout à fait. Tandis que le cortège funèbre porte au champ de repos la victime volontaire de l'amour conjugal, tandis que les sistres résonnent au loin dans la campagne et que les sanglots d'Admetos scandent de plaintives onomatopées le rythme des danses et celui des chants de mort, la joie ingénue du héros, ignorant du deuil de son hôte, crée une diversion théâtrale dont l'ingénieux et frappant contraste relève du genre de procédés dont la scène moderne a usé et abusé. Cette innovation, pour heureuse qu'elle soit, n'en est pas moins une rupture essentielle avec les principes fondamentaux. A ce seul point de vue de « métier », si l'on peut user d'un terme pareil à propos d'œuvres capitales dans lesquelles le métier disparaît sous l'art noble et impollué, *Alceste* mériterait une place à part, mais l'œuvre m'attire et me charme par une autre cause plus élevée : son humanité !

Alceste est un *drame humain*, non parce que les hommes y agissent à l'exclusion des dieux — le dialogue de Phoïbos-Apollon avec Thanatos, dieu de la mort, au prologue, et l'intervention directe d'Héraklès, demi-dieu, venant dénouer l'action, à laquelle il n'a pris dès le début aucune

part, prouve le contraire — mais parce que dans cette pièce, dieux, héros, rois, peuples, y pensent, y discutent, y agissent en hommes dont le libre arbitre se révolte contre la Fatalité. Les événements qui se déroulent en péripéties graduellement

Jupiter, il se révolte encore contre le courroux céleste. S'il ne réussit pas à convaincre et à fléchir Thanatos rôdant autour du palais pour y saisir sa proie, il n'en discute pas moins avec le dieu des tombeaux et le menace de la colère d'un



G. Mairet.

Alkestis Admetos
M^{lle} Wanda de Boueza. Albert Lambert fils.

Alkestis. — Premier acte.

émouvantes sont d'une humanité tangible. Les souffrances et les révoltes des uns, les fureurs et les espérances des autres, les lutes de tous, sont l'écho des joies et des douleurs d'une humanité amoureuse et gémissante.

Phoïbos-Apollon, dans le prologue, exposant les motifs qui expliquent l'intérêt qu'il porte à Admetos, rappelle sa lutte contre le père des Dieux, et, au souvenir du meurtre de son fils Asclépius, tué par

immortel, l'homme encore, Héraklès redresseur de torts, dont il prédit la victoire.

Admète, tout en s'inclinant devant l'arrêt du Destin qui le condamne à vivre, ne s'en indigné pas moins contre la loi cruelle qui le sépare de la bien-aimée.

Phérès, le vieillard centenaire, qui se répand en lamentations hypocrites sur la mort de l'enfant sacrifié à son égoïsme, se redresse, combatif, sous les sarcasmes du chœur et dispute à l'opinion publique les

restes incertains d'une existence éphémère.

Enfin Héraklès, secouant son ivresse ingénue et ignorante des douleurs, pour voler au combat dont Alceste est le prix, se mesure avec l'aveugle Destin et le terrasse en lui arrachant sa proie.

Voilà bien des sacrilèges, bien des crimes commis contre le dogme de l'intaillibilité d'ἄνθρωπος : ce sont ces hardiesses novatrices qui, jointes à l'émotion, au pathétique et au charme du drame doivent classer *Alceste* à part dans l'admiration qu'on doit aux chefs-d'œuvre de l'antiquité et je félicite M. Georges Rivollet de sa translation respectueuse, qui, tout en adaptant à notre langue et à notre caractère le drame d'Euripide a su cueillir intacte cette fleur d'art éclose au jardin de Beauté.

* * *

THÉÂTRE-ANTOINE. — *Sur la foi des étoiles*, drame en trois actes de M. Gabriel Trarieux.

Deux amis d'enfance Olivier et Claude, deux frères en amitié, ont passé leur jeunesse à se dévouer l'un pour l'autre : Olivier, riche héritier, aidant Claude de sa bourse, lui permettant ainsi d'achever ses études et de devenir une célébrité médicale ; Claude, acquittant sa dette par une tendresse fraternelle que rien ne semblait devoir altérer jamais. Malheureusement, l'amour est venu se jeter à la traverse et désunir ces deux cœurs. Olivier s'est marié, il a épousé sa cousine, la belle et ardente Jacqueline que Claude aimait, en secret, trop fier pour oser, lui, bâtard sans fortune, avouer son amour, et trop dévoué à son ami pour ne pas accepter héroïquement le sacrifice du silence. Sous prétexte d'études à terminer et de grands travaux à accomplir, Claude s'est enfui, il cherche, dans la fournaise parisienne, à tuer son cœur par l'étude, tandis qu'Olivier, entre sa femme, sa tante Edmée, une vieille fille dévouée qui lui sert un peu de mère, et un vieil ami, le docteur Monnier, qui lui prodigue ses soins, assiste, clairvoyant, résigné, au travail funèbre que la tuber-

culose accomplit lentement et sûrement dans son organisme, victime de ce mal inéluctable, dont il se sait atteint héréditairement et dont il a constaté la marche effrayante, lors de la mort, survenue quelques mois plus tôt, de son fils, un bébé de deux ans, enlevé en quelques heures par une méningite suspecte, dont l'origine atavique ne lui laisse aucun doute sur son état... Non seulement il se sait condamné, lui, mais il comprend qu'il ne peut que procréer des êtres condamnés comme lui et il redoute, non sans raison, pour celle qu'il aime, la contagion du redoutable fléau. C'est pour cette double raison qu'il a cessé, avec Jacqueline, toute relation intime, mais il croit de son devoir d'épargner à la jeune femme la douleur d'une telle révélation, et son sacrifice reste silencieux et héroïque, car Jacqueline s' imagine qu'Olivier ne l'aime plus et le malheureux préfère la laisser dans cette erreur plutôt que de la tromper à un tel prix.

Cependant, il veut lutter contre sa destinée et, pour tenter l'impossible, il rappelle près de lui son ami, dont la science mieux éclairée viendra peut-être en aide à la thérapeutique sommaire du docteur Monnier. Claude a répondu à l'appel; il a jugé du premier coup la gravité du mal, mais n'a pas perdu tout espoir. Il faut des soins minutieux, une méthode sévère et méticuleuse, qui exigeraient près du malade la présence d'un maître en l'art de guérir. Que ne reste-t-il? Que n'abandonne-t-il ses travaux? Que ne renonce-t-il à l'avenir qui s'ouvre devant lui? Le sacrifice, certes, serait grand; mais ne le doit-il pas à Olivier par qui il est devenu ce qu'il est? Mais Claude, en voyant Jacqueline, a senti se réveiller en lui la passion qu'il croyait éteinte, et, pour ne pas trahir son devoir d'amitié, il veut fuir. Il s'en explique franchement avec Jacqueline. La jeune femme le supplie de tenter le miracle, elle lui montre la grandeur et la beauté du devoir qui les protégera contre la tentation criminelle et, cédant à ces sollicitations, d'accord tacite-

tement avec son désir, Claude consent à rester.

Ce qui devait arriver arrive.

Au contact de cette passion ardente, Jacqueline, dans une crise d'amour trop longtemps refusé à sa nature ardente, est devenue la maîtresse de Claude, et s'aperçoit un jour que cette faute s'aggrave d'un danger : la maternité... Les deux coupables traînent l'épouvantable remords d'avoir conservé la vie au malheureux pour lui infliger cette atroce douleur de se savoir trahi dans son amour et dans son amitié... Seuls, en face de leur crime, ils discutent entre eux les moyens de le cacher, mais aucun n'est possible. Olivier surprend leur secret. Cette blessure morale est plus mortelle encore que le mal physique. Le moribond, après le premier moment d'indignation, envisage l'avenir avec la clairvoyance et la sûreté de jugement de ceux qui déjà n'appartiennent plus à la terre : il enjoint à Claude de partir, mais lui ordonne en même temps de se tenir prêt à répondre à son premier appel : l'enfant qui doit naître et que la loi lui donne, il le gardera, c'est lui qui sera, sans subir la loi fatale de l'atavisme physiologique, l'héritier de la fortune de celui dont légalement il portera le nom ; quant à la malheureuse, dont la faute est atténuée par la méprise à laquelle le silence d'Olivier a donné lieu, elle est pardonnée déjà. Dans un codicille ajouté à son testament, le moribond fixe ses volontés dernières, enjoint à Claude de rendre après sa mort l'honneur qu'il a ravi à Jacqueline, en s'unissant régulièrement à elle, dessein qu'il avait déjà délibérément formé avant de connaître l'abominable vérité, et, tranquille désormais sur l'avenir de ceux qu'il laisse après lui, en règle avec sa conscience qui lui dit, par la bouche du brave docteur Monnier, qu'il est des vérités mortes sous la lumière non encore éteinte desquelles nous marchons dans la vie, comme il en est d'autres déjà nées dont la lueur ne brillera que pour de futures générations, semblables en cela aux étoiles défunctes dont le diamant scin-

tille toujours aux cieux alors que nos yeux ne perçoivent pas encore la lueur des planètes si lointaines que leur clarté n'apparaîtra que dans un avenir encore éloigné, Olivier, livré à la fraîcheur mortelle d'une nuit d'automne, sa poitrine dénudée, et aspire à longs traits dans l'air glacé la libératrice et la consolatrice de tous les maux du corps et de l'âme, la mort.

Ce drame qui s'élève aux sommets tragiques est une œuvre noble, abondante en préceptes d'une robuste et sereine philosophie et sert de développement à la belle thèse du dévouement et de l'abnégation. L'auteur, M. Gabriel Trarieux, a eu le rare bonheur de donner à sa pensée la forme impeccable d'un style dont la sévérité n'exclut ni la poésie ni la grâce émue que comportent un tel sujet.

e ° e

THÉÂTRE DE GYMNASÉ. — *La Bourse ou la vie!*
Comédie en quatre actes de M. Alfred Capus.

En dépit de son titre dramatique, la pièce de M. Alfred Capus est une observation joyeuse de la vie et des caractères de notre temps. L'humoriste doublé d'un philosophe indulgent qu'est l'auteur, sait, d'un trait léger, mais nettement tracé, souligner les bizarreries et les ridicules de la comédie parisienne. Très renseigné sur les nombreux compromis de conscience qui forment la base de la morale courante, M. Alfred Capus dédaigne d'en ratiociner ; il se contente de les mettre à nu, de les attirer en pleine lumière et s'amuse à nous montrer les marionnettes humaines dont il sait à merveille manier les ficelles. Son esprit malicieux n'aspire point au triomphe des rires sonores et se garde des vulgarités et des brutalités du vaudeville, il estime que le sourire discret de la comédie de mœurs est le régal des délicats et met son ambition à les satisfaire. Il regarde les hommes d'un air narquois, soulève à demi le masque hypocrite derrière lequel ils abritent leurs vices et, satisfait de cet examen qui le met à l'abri de toute jobar-

dise, il les laisse, sans plus, agir à leur guise, suivant leur tempérament... Son ironie n'est jamais méchante, ni acerbe, elle pique souvent et ne blesse jamais; maniée d'une main délicate, elle effleure les sujets qu'elle se contente d'égratigner au vol. Plus fin, ou si l'on veut, d'esprit moins spécialement boulevardier que Meilhac, il possède le don de l'émotion dont cet homme de grand talent, qui fut un parfait égoïste, était totalement dépourvu. Lui, au contraire, sait toujours faire la part indulgente des entraînements, de la nécessité, et quand il se mêle de dessiner une de ces figurines pimpantes et joliment troussées qu'on appelait hier les femmes « à la Meilhac », et qu'il se pourrait qu'on appellât demain les femmes « à la Capus », son crayon s'amollit en grâce et son trait s'adoucit à la manière du Greuze de la *Cruche cassée*.

Il y a, dans la comédie du Gymnase, deux délicieuses figures de Parisiennes inconscientes, dont le dessin, d'une netteté de pointe sèche, s'harmonise de façon charmante avec la grâce et la douceur d'un pastel. Pervenche et M^{me} Herbault sont des types que nous rencontrons chaque jour. Si nous ne les découvrons pas nous-mêmes, c'est que notre regard n'est pas suffisamment exercé à percer les petits mystères de ce monde futile et froufrouant, qui papillonne et ondoie sous le soleil de Paris à la façon d'une fleur qui aurait des ailes... et des épines; Capus, lui, les voit de son œil de myope; il en cinématographie les capricieux ébats et en note les bourdonnements: il jette sur elles son filet de gaze et les pique sur son carton de collectionneur, sans en altérer la couleur ni le parfum, sans leur faire perdre un seul grain de la poussière d'or qui les habille de lumière.

Et quelle sûreté de trait dans ses études masculines! Ne connaissez-vous pas ce Jacques Herbault qui, d'imprudence en inconscience, glisse peu à peu jusqu'à la limite extrême où l'homme d'honneur côtoie la police correctionnelle, regarde avec stupeur la ruine dont il est l'auteur et

envisage sans trop d'étonnement l'éventualité d'un croe-en-jambe, d'une chique-naude donnés à la stricte observance du devoir, à la condition de toujours demeurer correct et homme du monde? Et Brassac! Est-il donc un étranger pour nous, cet homme d'affaires, ce brasseur de coups de fortune, ce « bluffer » dont la moralité douteuse s'élève parfois jusqu'à une probité relative qui lui fait écarter de son chemin toute opération louche, du moment qu'elle ne lui est pas absolument indispensable?

Ce sont là des personnages qui s'élèvent jusqu'au type, ils caractérisent leur temps, dont ils deviennent le symbole. C'est la marque d'un auteur comique, au sens noblement philosophique du mot, de synthétiser ainsi et de peindre la généralité en la condensant dans une exception.

Les aventures et les mésaventures du ménage Herbault, la perversité ingénue de Pervenche, la gymnastique acrobatique de Brassac, exécutant sur la corde raide la danse des millions, qui forment l'intrigue de la comédie que le Gymnase vient de représenter avec tant de succès, constituent un des spectacles les plus gaiement satiriques auxquels il nous ait été donné d'assister depuis longtemps.

* * *

VAUDEVILLE. — *Sylvie, ou la curieuse d'amour*, pièce en quatre actes de M. Abel Hermant.

Connaissez-vous les *Confessions d'une Aïeule*? Ce roman écrit en forme de mémoires dans lequel M. Abel Hermant fit raconter autrefois à la jolie et amoureuse marquise Sylvie de Beauvoisin, comment par la faute d'une série d'événements dans lesquels la Révolution, le Directoire et quelques autres régimes politiques subséquents précipitèrent sa vie aventureuse, elle passa successivement, des bras du marquis son premier époux, dans ceux du fermier Nicolas Gagnon, acquéreur de biens nationaux, pour se réveiller, sur l'ordre de l'Empereur, dans ceux du maréchal duc de Spalato, et s'endormir enfin sur le cœur d'un jeune aide de camp du



Cl. Mauret.

Marquis de Beauvoisin
Lérand.Sylvie
M^{me} Réjane.Henri de Suberville
Burguet.*Sylvie*. — Premier acte.

maréchal, le comte Henri de Suberville, ami d'enfance de la volage marquise, a fourni à l'auteur le sujet d'une pièce d'une délicieuse et spirituelle inconvenance dans laquelle l'art et la délicatesse sauvent, avec une adresse extrême, tout ce qu'un pareil sujet pouvait présenter de scabreux.

M. Abel Hermant excelle dans ce genre. Ses œuvres précédentes, *la Meute*, *la Carrière*, *la Bonne Hôteesse*, mettaient à nu, non sans une certaine férocité de bon ton, les plaies, les tares, les ridicules de la société contemporaine. Monde, demi-monde, société diplomatique, il a tout observé avec une suite de méthode indiscutable, et c'est avec impassibilité qu'il dressa le bilan de ses observations. Son ironie — car l'ironie est l'arme usuelle des écrivains de la jeune génération — son

ironie est moins « cordiale » que celle de M. Capus, les piqûres en sont plus profondes, elle vont souvent jusqu'à la chair, mais il sait retenir le coup qu'il porte et ne s'engage jamais à fond.

Dans *Sylvie*, le champ d'études est plus vaste; ce n'est plus une société, un fragment de société seulement qu'il soumet à son examen, c'est une série de mondes divers enchevêtrés l'un dans l'autre par les perturbations sociales du commencement du siècle. Il se plaît à en tirer la philosophie parfois mordante sous une forme volontairement légère.

La pièce est amusante et habillée avec un luxe de costumes qui en fait un spectacle aussi agréable aux yeux qu'à l'esprit.

MAURICE LÉFÈVRE.



Duc de Longueville.
M. Fugère.

Louis XIII.
M. Jacquin.

Marie d'Angleterre.
M^{lle} Baux.

Colette.
M^{lle} Rioton. Clément Marot.
M. Jean Perier.

G. Boyer.

La Basoche. — Troisième acte.

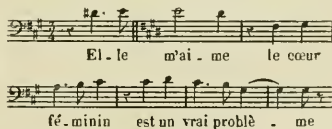
LA MUSIQUE

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. —
La Basoche, opéra-comique en trois actes,
paroles de M. Albert Carré, musique de
M. A. Messager.

Depuis bien longtemps je n'avais passé, à l'Opéra-Comique, une aussi agréable soirée. A formuler cette opinion, je n'étais pas le seul : et je ne sais qui je dois le plus féliciter, du directeur de l'Opéra-Comique, des auteurs ou du ministre qui donna la permission à M. A. Carré de monter ce charmant opéra-comique dont il est l'auteur, et pour lequel M. André Messager a écrit, glanant les fleurs les plus parfumées, les plus resplendissantes de son inspiration, une partition tout simplement exquise.

Tous les rôles sont interprétés fort agréablement. Dans le due de Longueville il n'est pas possible d'être d'un co-

mique plus fin, plus spirituel et plus en voix que ne l'est l'excellente basse chanteuse, M. Fugère; il chante son grand air du troisième acte avec une telle verve que

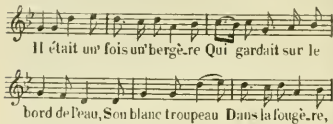


ce ne sont pas des *bis* mais des ovations sans fin et bien méritées décernées à l'artiste aimé par un public d'autant plus exubérant qu'il est seul maintenant à manifester ses approbations, la claque, l'horripilante claque ayant été récemment supprimée à l'Opéra-Comique.

Quant à M^{lle} Rioton, elle est tout simplement exquise dans le gracieux rôle de

Colette et lorsqu'elle vient, dans le décor de la Salle du Trône de l'hôtel des Tournelles, en grand costume de reine de France, on ne peut que regretter que son gracieux profil ne soit pas destiné à être l'effigie très fine et très gracieuse frappée sur notre monnaie.

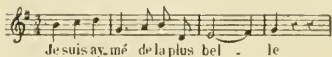
Malheureusement il en est des reines comme des fées. Elles ne sont jolies que lorsqu'elles sont du domaine du Rêve, de la fiction !... Vivantes et régnautes en des temps fabuleux, en des pays rêvés !... Mais M^{lle} Rioton n'est pas seulement charmante, ce qui est beaucoup déjà, mais serait insuffisant à l'Opéra-Comique : elle est aussi une adroite comédienne et surtout une très agréable cantatrice. Elle chante avec un sentiment naïf cette pastourelle,



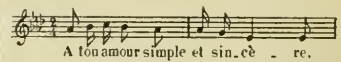
mais elle a détaillé avec un art exquis ses couplets du troisième acte, lorsqu'elle raconte au roi Louis XII la cérémonie de son mariage avec Clément Marot qu'elle s'obstine à prendre pour le roi de France.



Au lieu de vous raconter le sujet de ce charmant opéra-comique, je préfère vous conseiller d'aller l'applaudir ou tout au moins de le lire chez vous. Vous vous réjouirez à la lecture de toutes ces scènes si bien enchevêtrées les unes aux autres, et dans la partition dont chaque page mériterait d'être citée, vous retrouverez une poésie de Clément Marot admirablement interprétée musicalement par l'auteur et que chantait si bien, et de sa plus belle voix, M. Soulaeroix, lors des premières représentations en mai 1890.



Le Clément Marot de cette reprise est M. Jean Pèrier, bon comédien, qui s'est fait applaudir dans cette jolie romance



qu'il a détaillée avec beaucoup de goût. Ces applaudissements étaient d'autant plus mérités que, desservi par un organe peu lyrique, M. Jean Pèrier ne pouvait effacer le souvenir de Soulaeroix.

L'orchestre s'est surpassé : et M. Messager qui le conduisait a eu la modestie de ne pas vouloir recommencer le pappespiéd



que le public applaudissait et redemandait instamment. Les décors, les chœurs, la mise en scène, dans ses moindres détails, sont ce qu'ils sont toujours, à l'Opéra-Comique, des plus soignés.

OPÉRA POPULAIRE Théâtre de la République.
— *La Reine de Saba*, opéra en quatre actes, de J. Barbier et M. Carré; musique de Ch. Gounod. — *Zampa*, opéra-comique, en trois actes, de Melesville; musique d'Herold.
— *Paul et Virginie*, opéra en trois actes, de J. Barbier et M. Carré; musique de Victor Massé.

Comme on peut le voir, le directeur de l'Opéra populaire, M. Duret, a eu le bon esprit de n'ouvrir cette nouvelle scène lyrique qu'avec trois ouvrages tous montés et représentés consécutivement avec beaucoup de succès. Le succès répondra-t-il à ce grand effort ?... Je le crois, car les premières recettes ont été des plus brillantes; puis, pour le conquérir, et ce qui est plus difficile, le garder, M. Duret a tout fait. Aidé de M. A. Banès, l'érudit musicien, il a soigneusement recruté une bonne troupe artistique bien homogène : pas d'étoile absorbant tout et entourée de

non-valeurs, mais un ensemble d'artistes pleins de bonne volonté et doués de sérieuses qualités lyriques. M. Duret a confié la direction de l'orchestre à tout jeune compositeur de talent; il n'a que vingt-six ans, M. Henri Büsser, grand prix de Rome de 1893 et dont les lecteurs du *Monde Moderne* n'ont certainement pas oublié *l'Archet*, la jolie mélodie publiée dans la numéro 59.

M. Büsser dirige fort bien: et, de même que son orchestre, les chœurs très bien stylés ont mérité les plus sincères encouragements. Si je disais que les chœurs se sont fait bisser! La Société des concerts du Conservatoire ou le choral de l'Opéra n'ont jamais été à pareille fête.

2^d Sop.
Que Dieu vous accompagne, ô filles sabbé-
1^{re} Sop.
euses! Que Dieu soit avec vous ô filles de Sion

Ce charmant chœur dialogué de *la Reine de Saba* n'est pas le seul à avoir eu du succès. Dans le rôle de Benoni, M^{lle} Giliard a été, avec juste raison, très remarquée. Elle a fort gracieusement détaillé cette mélodieuse romance :

com.me la naissante au. ro. se lève pâle eu.
_co.re dans l'azur des cieux. —

Adoniram, c'est M. Émile Cazeneuve qui vaillamment a enlevé l'andante

inspirez-moi ra.ce di. vi. ne

Très touchante, M^{me} J. Brietti a donné au rôle de la reine de Saba, à Balkis, une allure des plus poétiques et, sans affectation, elle a bien nuancé sa cavatine

ré. signe-toi mon cœur, ou. bli. e,

Le rôle de Soliman ayant été interprété par un baryton au lieu d'une basse, je réserve mes appréciations sur M. Stangler qui a chanté agréablement le larghetto

Sous les pieds d'u. ne fem. me

et dire que c'est en parlant de cette jolie partition renfermant des pages remarquables qu'Azévedo écrivit dans *l'Opinion nationale* du 4 mars 1862 : « M. Gounod n'est pas mélodiste ou l'est si peu que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler... » Ohé les arrêts de la critique, ohé!...

L'écueil de la direction de l'Opéra populaire réside dans cette phrase que je copie textuellement chez un de mes confrères, M. A. Lemonnier : « Le voilà enfin, l'Opéra populaire désiré depuis si longtemps par le public d'abord, ensuite par tous les compositeurs qui ont besoin de prouver sur une scène hospitalière qu'ils ont assez de talent pour être représentés un jour à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique. » Si M. Duret veut faire de son théâtre une scène de combat, ses jours sont comptés; s'il persiste à diriger son Opéra populaire en vue de satisfaire le bon goût musical des quartiers qui l'environnent, avec des œuvres déjà connues et que le public sera très heureux de réapplaudir, son avenir est illimité. Car il ne faut pas l'oublier, le Théâtre de la République est un grand théâtre de quartier, et sa plus sérieuse clientèle est formée par l'industrie, le commerce et les ateliers.

Les grands succès de *Zampa* et de *Paul et Virginie* sont là pour me donner raison, et si la direction de l'Opéra voulait permettre à M. Duret de remonter soit *la Muette*, soit *la Juive* ou *la Reine de Chypre*, ce serait chaque soir, pour le public, une fête, et pour la direction des résultats inespérés.

* * *

L'Odéon continue à faire de la bonne musique. Que dis-je! il monte des ouvrages nouveaux. Pour la *Phèdre* de Racine

M. Massenet mieux inspiré que jamais a écrit, digne pendant de celle qu'il composa pour les *Erinnyes* de Leconte de Lisle, une remarquable partition. Cette nouvelle œuvre débute par l'ouverture déjà célèbre, composée il y a environ vingt-cinq ans et qui figura souvent et chaque fois avec succès aux programmes des concerts symphoniques, et continue par une série d'entr'actes *Thésée aux enfers*, *Sacrifice*, *Offrande*, *Marche athénienne*, *Imploration à Neptune*, *Hippolyte et Aricie* et quelques courtes phrases musicales soulignant parfois la déclamation des artistes dramatiques de l'Odéon. De toutes ces pages fort belles et d'un charme musical dont Massenet semble seul avoir le secret, il faut mettre hors de pair avec ses sonneries de trompettes en tierces superposées sur les unissons dans le registre grave des flûtes la marche athénienne et le dernier entr'acte qui porte le titre *Hippolyte et Aricie*. Cette page, perle de ce riche érin mélodique, est un exquis duo de clarinette et de cor anglais accompagné par les violons en sourdine qui a été acclamé et redemandé avec instance à l'excellent orchestre que dirige avec un sentiment artistique des plus expressifs M. Ed. Colonne, le digne interprète de ce charmeur souvent imité, jamais égalé qu'est Massenet.



THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE. — *Les Petites Vestales*, opéra bouffe en trois actes de MM. E. Depré et Bernède, musique de MM. F. Le Rey et Justin Clérico.

Après le grand art avec Gounod et Messager, je m'en voudrais d'oublier l'opérette. A la Gaité, théâtre des reprises, on a réaffiché les *28 jours de Clairette*, passons. Aux Variétés, l'excellent musicien L. Varney a écrit une partition sur une pièce de MM. Victor de Cottens et Pierre Weber. Cette pièce n'est ni une revue, ni une comédie, ni une opérette, ni un vaudeville, ni... passons, et arrivons aux

amusantes *Petites Vestales*, si luxueusement montées par M. O. de Lagoanère. Musique pimpante et sentimentale, sujet fort amusant, réparties spirituelles et lestes. Que faut-il de plus?... une bonne interprétation; mais avec MM. Guyon fils, Picaluga, M^{mes} Germaine Riva et Eveline Sanney, elle est des plus brillantes, et si je voulais citer tous les bons artistes, il me faudrait vous donner le tableau complet de la troupe de la Renaissance.

Un peu leste, le sujet des *Petites Vestales* est cousin germain de *Miss Helyett* et de la *Belle Hélène*. Cypris, l'action se passe en Grèce, est aimée du sculpteur Scopas dont les élèves et les praticiens font plus de bruit que de besogne.

C'est un art é... pa... tant que ce.

... lui de la sculpture. Car c'est bien lui, bien lui vraiment Qui

s'approche le plus d'la au... lu... re. Y'en a certain... ne...

... ment qui pré... fèrent la peinture, Mais il faut bien plus

de talent Quand on veut fair' de la sculptu... re.

Jaloux, Pataclès fait enlever la jeune fille par le grand prêtre de Vesta, Adolphos, qui dirige un couvent de jeunes filles vouées au culte de la déesse du feu. Après de nombreuses et hilarantes péripéties parmi lesquelles se trouve assez ingénieusement motivée l'absence des bras de la Vénus de Milo, les deux jeunes gens se retrouvent et se marient.

Quoique la fin soit très morale, ce n'est pas un spectacle pour jeunes filles et, pour les dédommager, je leur conseille de se contenter de jouer la jolie valse lente qui sert d'entr'acte au troisième acte.

GUILLEAUME DANVERS.

PAROLES

de

Les Petites Vestales

MUSIQUE

de

MM. E. DEPRÉ et BERNÈDE

OPÉRA BOUFFE

MM. F. LE REY et J. CLÉRIÉ

VALESE LENTE - ENTR'ACTE

PIANO

The first system of music is a piano introduction in 3/4 time, marked 'PIANO' and 'f'. It features a treble and bass clef. The treble clef part begins with a series of eighth notes and chords, while the bass clef part provides a steady accompaniment of eighth notes. The key signature has one flat (B-flat).

The second system continues the piano introduction. It maintains the same rhythmic and melodic patterns, with the treble clef part showing more complex chordal structures and the bass clef part providing harmonic support.

The third system of music shows the continuation of the piano introduction. The treble clef part features a melodic line with some grace notes, and the bass clef part continues with its accompaniment.

The fourth system of music continues the piano introduction. The treble clef part has a more active melodic line, and the bass clef part provides a consistent accompaniment.

The fifth system of music continues the piano introduction. The treble clef part has a more active melodic line, and the bass clef part provides a consistent accompaniment. A 'p' dynamic marking is visible in the treble clef.

The sixth system of music continues the piano introduction. The treble clef part has a more active melodic line, and the bass clef part provides a consistent accompaniment.

Publié avec l'autorisation de M. Paul Dupont, éditeur, Paris. — Tous droits réservés.

First system of the musical score, featuring a treble and bass clef. The treble clef contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the bass clef provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines.

Second system of the musical score. It includes the tempo markings *rit.* (ritardando) and *Tempo* (tempo). The notation continues with melodic and harmonic development.

Third system of the musical score, featuring a *pp* (pianissimo) dynamic marking. The melodic line in the treble clef shows a shift in phrasing.

Fourth system of the musical score, showing a continuation of the melodic and harmonic themes.

Fifth system of the musical score, featuring a melodic line with a long, sweeping phrase in the treble clef.

Sixth system of the musical score, concluding with a *rit.* (ritardando) marking. The piece ends with a final chord in the bass clef.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET COLONIAUX

Le 11 janvier 1890, le gouvernement portugais, qui venait de procéder, dans des pays africains lui appartenant en propre, à certaines mesures de police, recevait du gouvernement anglais le billet amer que voici :

Le gouvernement anglais désire avec insistance que les instructions suivantes soient envoyées immédiatement par télégraphe au gouverneur du Mozambique : *Rappelez aussitôt toutes les forces portugaises se trouvant actuellement sur le Chiré, ainsi que sur le territoire des Makololos et dans le Mashonaland.* Le gouvernement anglais est d'avis que, faute de cela, les assurances données par le gouvernement portugais ne sont qu'illusoire, et M. Pêre (le ministre) se verra forcé, conformément à ses instructions, de quitter immédiatement Lisbonne avec les membres de la légation, s'il ne recevait pas, C.E.T. APRÈS-MIDI, une réponse satisfaisante.

De plus, on apprenait à Lisbonne qu'une escadre anglaise, concentrée à Gibraltar, surveillait l'entrée du Tage, et que, en Afrique, d'autres escadres, battant le même pavillon, faisaient les cent milles devant les côtes des possessions portugaises. Ce que voyant, le ministre des affaires étrangères, M. Somez, répondit à son aimable correspondant, M. de Salisbury :

En présence d'une rupture imminente avec la Grande-Bretagne, et considérant toutes les conséquences qui pourraient en résulter, le gouvernement portugais se soumet aux exigences formulées dans les deux dernières notes du gouvernement anglais. Tout en réservant, à tout égard, les droits de la couronne portugaise sur les territoires susmentionnés de l'Afrique, ainsi que le droit qu'elle possède, en vertu de l'article 12 de la convention de Berlin, de recourir à un arbitrage pour la solution de la question en litige, le gouvernement du Roi envoie au gouverneur du Mozambique les ordres que lui impose la Grande-Bretagne.

Le Portugal réclama l'arbitrage aussi ardemment que les Boërs le réclament aujourd'hui. Mais l'Angleterre avait une raison suffisante pour repousser alors,

comme aujourd'hui, l'arbitrage : elle n'était pas dans son droit. Elle voulut commander. Dès que la convention du 20 août 1890 fut connue à Lisbonne, un mouvement d'indignation révolutionnaire éclata : le ministère qui l'avait conclue tomba ; tout était à craindre : les Cortès ne ratifièrent pas la convention, et elle devint caduque. Cependant l'Angleterre envahissait le Manica, en expulsait le gouverneur portugais, et ses navires de guerre forçaient les passes du Zambèze. Elle avait résolu d'imposer sa volonté ; elle y réussit par le traité, dont nous aurons à parler, du 11 juin 1891 : elle avait démembré, à son profit, et par la force, l'Afrique centrale portugaise.

Conclusion : depuis lors, direz-vous, le Portugal a dû demeurer l'ennemi de qui l'a si fort malmené ? Écoutez, plutôt...

Dix ans sont passés — un jour dans la vie des peuples. — L'Angleterre, poursuivant avec une persévérance admirable et une confiance superbe la réalisation de sa maxime : *devenir toujours plus grande*, s'est heurtée à un autre petit peuple et a résolu, cette fois, de le supprimer. « La race saxonne, écrivait dans son fameux ouvrage *Greater Britain* sir Charles Dilke, la race saxonne est dans le monde la seule race exterminatrice *extirpating*. » Le monde vit alors avec étonnement un empire de trois cents millions d'hommes aux prises avec deux petits peuples, les Boërs, qui comptent, réunis, trois cent mille habitants. La question était simple : un gros voulait manger un petit. Comme le gros était très gros, les puissances en furent réduites à une neutralité impatiente ; quelques-unes, cependant, ne purent tenir secrètes leurs préférences : la Hollande offrait au président Krüger l'hospitalité sur un navire de guerre, la France recevait le président en chef d'État. Or, seul, le Portugal a fait ceci.

Dès avril 1900, il a autorisé le débar-

quement sur son propre territoire, à Beira, des troupes anglaises de sir Fred. Carrington, et leur passage à travers le Mozambique jusqu'en Rhodesia. Ces troupes devaient prendre à revers, sur le Limpopo, les Boërs. Le Portugal déclara qu'il agissait ainsi en observation de notes échangées avec l'Angleterre, en 1891 : ces notes n'ont jamais été publiées. Mais ce qu'il oubliâ d'expliquer, ce fut l'accueil chaleureux que firent aux soldats anglais ses propres fonctionnaires. Ces fonctionnaires, plus récemment, en septembre, sont allés à Komati-Poort passer une revue d'autres soldats anglais, organisée en l'honneur du roi Charles de Portugal. Enfin, le 5 décembre, le *Daily Mail* annonçait que le matériel saisi par les auto-

poudre et de dynamite — a été livré par ces autorités au consul d'Angleterre à Delagoa-Bay.

En 1870, si la Suisse avait permis à l'Allemagne de nous attaquer aussi sur le Jura ; en 1871, si la Suisse avait livré à l'Allemagne les fusils qui tombaient des mains lasses de nos réfugiés, qu'aurions-nous dit ? Que la Suisse était l'alliée de l'Allemagne.

Le Portugal, dans la guerre contre les Boërs, est le seul allié de l'Angleterre.

Ceci vaut quelques éclaircissements.

Nous voyons, dans les *Sagas*, que les anciens Scandinaves étaient des gens rusés. Débarqués sur les côtes d'Allemagne, ils



LES PORTUGAIS DANS L'AFRIQUE DU SUD

rités portugaises au moment où un corps boër s'était réfugié sur leur territoire — en tout 6 millions de cartouches, 2000 fusils, 2 pièces de campagne, un canon automatique, 2 mitrailleuses, 1 tonne de

et y furent reçus à bras ouverts par les habitants, les bons Chérusques : « Quel cadeau, leur demandèrent ceux-ci, vous serait le plus agréable ? — Une poignée de terre. Quelle modestie ! — Mais il advint que,

lorsque les Scandinaves eurent reçu la poignée de terre chérusque, ils la répandirent en poussière tenue sur tout le pays et prétendirent que tout le pays était à eux. Ce fut aux autres d'en sortir.

Missionnaires et commerçants anglais, dans l'Afrique du Sud — et dans bien d'autres endroits encore — ont appliqué mille fois les maximes de la diplomatie des anciens Scandinaves. C'est ainsi que, partis, au commencement de ce siècle, des établissements de la côte du Cap, ils parvenaient bientôt sur le fleuve Orange et le franchissaient aussitôt. Cette marche vers le Nord, qui ne devait s'arrêter que sur les bords du lac Tanganyika, fut surtout l'œuvre d'un homme de génie : sir Cecil Rhodes. De cet homme et de cette œuvre, nous avons parlé suffisamment ici même (*Revue* de juillet et novembre 1900) ; mais le temps n'était pas encore venu de décrire l'arrivée de la vague britannique sur les frontières de l'Afrique portugaise.

Trois obstacles se dressaient devant les Anglais entre l'Orange et le Tanganyika : l'Allemagne, qui de 1883 à 1888 étendait son influence sur le Namaqualand, le Damaraland, le pays des Hereros et qui semblait chercher à tendre la main, à travers le Betchoualand, aux Boërs des Républiques sud-africaines ; — ces deux Républiques qu'on disait alors désireuses de conquêtes (on rapporte qu'à la fin de 1887

un géographe soumit au président Krüger une carte sur laquelle les territoires du Transvaal étaient coloriés en jaune et ceux



A MADÈRE — PAYSANNES

de Lo-Bengula en brun sombre : « Faites-les jaunes aussi », aurait dit M. Krüger en indiquant le Matabeleland et le Souaziland — et le Portugal, qui travaillait à unir, par des explorations multipliées, l'Angola de l'ouest au Mozambique de l'est.

Avec l'Allemagne, les négociations furent aisées. L'empereur pensait comme son ex-chancelier, le prince de Bismarck : « L'Angleterre est plus importante pour nous que le Zanzibar et toute l'Afrique

orientale. « *Et que toute l'Afrique du Sud*, pourrait-on ajouter aujourd'hui. C'est pourquoi l'Allemagne consent à s'arrêter au 20° degré de longitude est Greenwich : elle recevait seulement une étroite bande de terre qui se prolongeait jusqu'au Zambèze supérieur. — Avec les Républiques hoërs, il a fallu se battre ; et la guerre dure depuis quatorze mois. A la date du 1^{er} décembre, le *War office* avait les pertes suivantes : 579 officiers morts, 11 035 sous-officiers et soldats morts ; au total, morts, prisonniers ou rapatriés comme invalides : 49 728 officiers, sous-officiers et soldats. L'Angleterre commence à penser que l'extirpation de l'obstacle républicain lui coûtera bien cher. — Et le Portugal ?

Malgré l'opinion anglaise, des Portugais, bien avant le siècle de Livingstone, ont exploré l'arrière-pays et du Mozambique et de l'Angola. Dès 1569, l'un d'eux, Barreto, fondait Tété, sur le Zambèze, et ouvrait à ses compatriotes le marché du Manica. L'Angleterre n'était encore, comme dit une vieille chanson du temps de Shakespeare, qu'« un nid de eygues sur un étang ». Au xvii^e siècle, les Portugais reconnaissent le cours du Zambèze ; au xviii^e, ils atteignent le lac Moero, dans l'État indépendant actuel du Congo ; du côté de l'Angola, ils poussent jusqu'au centre du Mouata-Yamvo. Puis vint un long sommeil, dont les réveillent les découvertes de Stanley. Les grands voyages de Serpa Pinto, de Cordoso, de Capello et Ivens, font reprendre l'ancienne idée de réunir l'Angola au Mozambique, définitivement. C'est alors que le Machonaland, d'une part, le Mouata-Yamvo, de l'autre, reconnaissent le protectorat portugais : les travaux de la ligne de Saint-Paul-de-Loanda à Ambaca (300 kilomètres) sont activement poussés ; ceux de la ligne de Lourenço-Marquês à la frontière transvaalienne, inaugurés en juin 1885 ; la navigation des bouches du Zambèze est améliorée. Le Portugal allait barrer l'Afrique australe, d'ouest en est, de Loanda à Quilimane.

Mors intervint l'Angleterre.

Déjà, elle avait disputé au Portugal la

possession de la baie de Delagoa. Cette baie, large de 29 kilomètres, profonde de 51, forme le meilleur port de la côte sud-est d'Afrique, le port de Lourenço-Marquês. De plus, c'est la porte naturelle du Transvaal. Le maréchal de Mac-Mahon, alors président de la République française, choisi comme arbitre, confirma les droits du Portugal sur la précieuse baie (21 juillet 1875). L'Angleterre se souvint sans doute de ce fâcheux précédent, lorsqu'un nouveau conflit éclata entre elle et le Portugal, sur le haut Chiré, dans le Nyassa. La tribu des Makololos ayant arboré des drapeaux anglais, le major Serpa Pinto enleva ces drapeaux, leur fit rendre les honneurs militaires et les renvoya au consul britannique, à Quilimane. Nous avons dit quelle attitude brutale prit lord Salisbury, l'ultimatum qu'il adressa au ministère portugais et la soumission à laquelle fut réduit celui-ci. C'est que les diverses compagnies de l'Afrique australe, *British Bechuanaland Co*, *Central British Co*, etc., venaient de se fondre en une seule : la fameuse *British South Africa Company*, plus connue sous le nom de la *Chartered*, et que l'âme de l'organisation nouvelle était Cecil Rhodes.

Or Cecil Rhodes était assez puissant pour poser au Portugal le dilemme que devait poser au Transvaal M. Chamberlain : la soumission ou la guerre. Le Transvaal choisira la guerre. Le Portugal choisit la soumission.

Et c'est ainsi que fut conclu le traité du 11 juin 1891, qui brisait définitivement la puissance portugaise dans l'Afrique du Sud. On verra, sur notre carte, les limites qu'il imposait à l'Angola, d'une part, au Mozambique, de l'autre. Entre ces deux tronçons se faisait place largement la poussée britannique ; elle recouvrait le Matabéléland, le Machonaland, franchissait le Zambèze entre Zambo, à droite, et Soebéké, à gauche, arrivait au lac Bangouelo, s'épandait du lac Nyassa au lac Tanganyika. Cecil Rhodes avait vaincu ; désormais il pouvait construire sa ligne télégraphique transafricaine, étudier le tracé de son che-

min de fer transafricain; désormais il pouvait se tourner vers le Transvaal et préparer le raid Jameson.

Ce n'est point, certes, que les immenses territoires laissés au Portugal par le bon vouloir de l'Angleterre manquent de va-

recèle également cent richesses qui attendent d'être exploitées : l'or du Manica et du Sofala, le caoutchouc, le café, le tabac, le coton, le santal du Nyassa, l'arachide et l'ivoire de la région du Mozambique, le caoutchouc, le riz, le café, la houille de la



SUR LE ZAMBÈZE PORTUGAIS — INDIGÈNES PRÉPARANT LA FARINE

leur. L'Angola, qui en est encore au début de l'exploitation agricole, industrielle et commerciale, est d'un commun avis une colonie d'avenir. Sur le plateau, les Européens peuvent se livrer au travail. Les cultures vivrières sont abondantes : l'une d'elles, le maïs, peut trouver dans l'Afrique du Sud même un emploi certain : le café et la canne à sucre, dès à présent, donnent des résultats; des terres, exceptionnellement riches en caoutchouc, se trouvent dans le voisinage de l'État indépendant. Enfin la colonie possède des gisements houillers. Sur la mer opposée, l'*Estado da Africa oriental* — tel est le nom, depuis le 30 septembre 1891, de l'ancienne colonie du Mozambique —

Zambèzie, la canne à sucre du district de Lourenço-Marquez... Mais ces territoires africains, qui s'étendent sur plus de 2 millions de kilomètres carrés, que peuplent 7 millions et demi d'habitants, exigent, pour leur mise en valeur, d'énormes capitaux et la situation financière du Portugal est critique, chacun le sait. Mais, de plus, est mort le rêve des *jingoes* portugais : la jonction de ces territoires sur les rives du Zambèze. Et voilà pourquoi Lisbonne, sans un regard pour ce qu'on lui laissait, n'a eu que des regrets pour ce qu'on lui prenait !

Dans la presse illustrée, que de poings fermés, que de pieds de nez, que de menaces à l'adresse de John Bull, « ogre britan-

nique », « avalueur breveté de colonies » ! Une amusante caricature transformait le monument historique du roi Joseph 1^{er}, place du Commerce, à Lisbonne, en une statue de la reine Victoria. Au-dessous, on lisait :

L'histoire du Portugal compte aujourd'hui deux tremblements de terre : celui de 1755 et celui du 20 août 1890 (date du traité anglais). Le marquis de Pombal a fait reconstruire une ville nouvelle sur les ruines de l'ancienne Lisbonne. Aujourd'hui il faudrait refaire la même chose, parce que la capitale portugaise est devenue ville anglaise; dans ce dessin, nous offrons au gouvernement un nouveau projet de monument, sans modifier en rien les lignes générales du monument primitif qui a encore l'audace d'affirmer que nous fûmes un peuple digne et respecté.

Le caricaturiste qui écrivait ces lignes en 1890 sans doute aujourd'hui parlerait de doter son pays « d'un gouvernement entièrement anglais qui arriverait à donner l'illusion qu'il est portugais ». C'est que, dans la réalité des choses, alliés; et même leur alliance vient de s'éprouver sur cette pierre de touche qui est, pour les alliances, la guerre. La victime de l'impérialisme anglais aide aujourd'hui l'impérialisme anglais à dépouiller une autre victime.

La France a éprouvé un échec, le mois dernier. Elle a perdu, d'un trait de plume, environ 600 000 kilomètres carrés. Il est juste d'ajouter que nous avons perdu ce chiffre respectable de kilomètres carrés, un peu de la manière dont perd un demi-million le monsieur qui a acheté un billet d'un franc, et qui ne gagne pas à la loterie. Nous avons un billet, un énorme dossier remis aux arbitres, à Berne; mais les kilomètres carrés, nous ne les avons jamais eus, nous les réclamions au Brésil, depuis deux siècles... nous ne les réclamerons plus.

On sait qu'il s'agit du contesté franco-brésilien.

En juin 1898, nous avons exposé dans la *Berne* les pièces du procès, et donné

une carte du territoire en litige. Que le lecteur nous permette de le renvoyer à cette carte; il y verra, d'un simple coup d'œil, quelle importance réelle a le jugement que viennent de rendre les arbitres de Berne. Du procès, nous ne rappellerons ici que l'indispensable. Le territoire en litige avait été neutralisé dès 1700, par une convention franco-portugaise. Au traité d'Utrecht, treize ans plus tard, Louis XIV renonçait à ses droits et prétentions sur les terres situées entre le fleuve des Amazones et la rivière Japoc ou Vincent-Pinson. Qu'était, au juste, cette rivière? Mais c'est l'Oyapock actuel, soutenait le Brésil, successeur en Amérique du Portugal. Non, prétendions-nous, le terme indien Japoc signifie *Rivière qui fait du bruit* et s'applique à tous les cours d'eau, coupés de chutes nombreuses, de cette contrée; le vrai Japoc, c'est l'Aragouary. La conversation, sur ce thème, dura deux siècles; elle aurait pu en durer quatre-vingts. Cependant l'or avait été découvert dans le territoire contesté; les fusils y partaient tout seuls; il était urgent de s'entendre.

Peut-être M. Chamberlain eût-il adopté, comme moyen d'entente, la guerre. Nous préférâmes l'arbitrage. En avril 1897, le gouvernement de la Confédération helvétique fut prié de trancher le différend; en décembre 1900, il a fait connaître son jugement: nous avons perdu; tout le territoire contesté est reconnu brésilien. Le Japoc, c'est l'Oyapock, a-t-on déclaré à Berne; la France ira donc jusqu'à l'Oyapock, et pas plus loin. Cependant on nous a accordé une fiche de consolation, un petit coin de 8 000 kilomètres carrés, situé entre l'ancienne frontière et la ligne de faite des monts Tumac-Humac. Il est incontestable que 8 000 kilomètres carrés constitueraient une jolie ferme, en France; mais sur les monts Tumac-Humac!... L'or du territoire contesté, ses pâturages, sa rade de Carapaporis eussent bien mieux fait notre affaire. Mais Berne n'a pas voulu. N'en parlons plus!

GASTON ROUVIER.

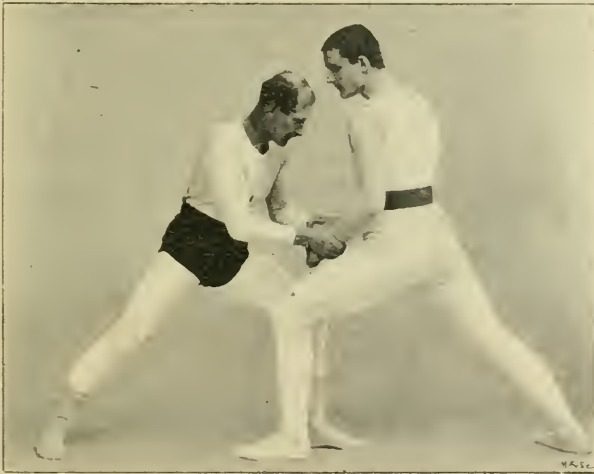
LE MONDE ET LES SPORTS

LA LUTTE ET LES LUTTEURS

Depuis quelques années, pendant le mois de décembre, on peut assister, dans certains établissements de Paris, à des championnats de lutte que les amateurs de ce genre de sport suivent avec le plus grand intérêt. Ces luttes sont à demi sérieuses; mais le seul fait que les combattants agissent pendant la moitié du temps pour la gloire suffit encore pour attirer les vrais amateurs. Il n'est pas douteux que les directeurs de ces établissements publics ont pour principal souci de voir grossir

de la série des soirées, les suivantes perdraient une grande partie de leur intérêt, et la recette en souffrirait. Il est donc certain que les luttes ne sont pas toutes sérieuses et que les résultats ne sont pas tous décisifs.

Afin d'augmenter encore le prestige d'une séance et d'enlever l'enthousiasme de la salle, on s'arrange, à prix d'or, pour que tel lutteur — ne citons pas de nom — qui est considéré comme imbattable se laisse vaincre par quelque nouveau venu



L'ENGAGEMENT — LA PRISE DES MAINS

la recette et de prolonger le nombre des représentations le plus possible, afin de retenir le spectateur pendant plusieurs semaines, tout en maintenant à peu près fixe le déboursé qu'ils ont fait pour l'ensemble des engagements. Si tel lutteur réputé était tombé dès le commencement

autour duquel on a fait beaucoup de réclame et de tapage. A part ces faits qui heureusement ne sont pas constants, les luttes sont sérieuses, et la prime promise au vainqueur de la soirée est véritablement octroyée à celui qui a pu se montrer supérieur à ses collègues.

La lutte est un véritable combat dans lequel la force, l'adresse, la science et la loyauté sont aux prises. La force est donnée en grande partie par le poids de l'individu, cette qualité a même une telle importance qu'il serait injuste de mettre en face l'un de l'autre deux hommes présentant un écart de poids trop considérable; l'adresse est acquise par une grande

sont interdits et entraînent immédiatement l'arrêt de l'engagement.

En France, on ne distingue que deux catégories de lutteurs; ceux dont le poids est inférieur à 170 livres et ceux dont le poids est supérieur à ce chiffre; ce sont les poids légers et les poids lourds. Cette classification est sujette à révision, car il est absolument injuste de faire concourir



LA CEINTURE PAR DERRIÈRE

habitude du sport et par des qualités naturelles de vitesse, d'agilité, de prévoyance des coups à venir, etc.; la science, à elle seule, peut déterminer la supériorité d'un sujet: celui qui connaît bien les coups, qui sait les moyens de les éviter, qui arrive à engager son adversaire, par des feintes ou des surprises, à se livrer est à peu près sûr de la victoire; la loyauté enfin a son importance, car si la lutte est un combat, ainsi que nous le disions plus haut, elle n'en reste pas moins un sport et tous les moyens qui auraient pour résultat de blesser ou de meurtrir l'adversaire,

un homme de 172 livres par exemple avec un lutteur, comme Pons, qui pèse 210 livres.

En Amérique, la division des sections est plus rationnelle; il y a quatre classes: les poids plumes, pour les hommes ne pesant pas 100 livres; les poids légers, compris entre 100 et 120 livres; les poids moyens entre 120 et 140, et les poids lourds, pour les hommes supérieurs à 140 livres.

En France, la lutte est essentiellement courtoise; il existe des règles dont on ne connaît guère l'origine; malheureusement, elles sont toujours violées, aussi

compte-t-on installer prochainement un comité composé d'hommes de sport connaissant bien la question, qui aura pour mission de reviser les règles et de trouver des moyens pour que leur application ne soit point soumise au caprice des lutteurs et des arbitres d'occasion.

Les principes qui régissent les règles de la lutte française, qui n'est, somme toute,

dites *cravates*, le renversement des doigts, etc., qui provoquent une grande douleur et forcent le patient à abandonner la partie. Nos professionnels ayant eu souvent à supporter les mauvais traitements de leurs adversaires moins courtois, ont employé à leur tour les mêmes procédés, ils s'y sont habitués petit à petit, si bien qu'aujourd'hui telles prises interdites par



LE BRAS ROULÉ

qu'une copie de la lutte gréco-romaine, sont d'interdire les coups produits par des chocs, les lâchers qui entraînent des chutes à terre, et, en général, toute manœuvre pouvant occasionner des blessures ou un tort physique quelconque; malheureusement, les entrepreneurs de grandes luttes, afin de corser leurs programmes, ont engagé des combattants américains et tures qui ont moins d'égards que les nôtres et qui n'hésitent pas à employer tous les moyens possibles pour avoir raison de leur adversaire, y compris les luxations des bras, les torsions du cou, autrement

les règlements, sont tolérées par les arbitres, qui ont peur de se mettre tout le monde, y compris le public, à dos en se montrant trop sévères.

Le résultat de la lutte dépend souvent de l'engagement, c'est pourquoi on assiste au commencement du combat à ces prises de mains qui semblent toujours un peu ridicules à ceux qui ne sont pas de la partie. On voit le lutteur qui connaît les règles et qui sait profiter de ses moyens physiques, offrir souvent un bras afin de provoquer un coup qu'il possède bien et d'où il est sûr d'avance de pouvoir sortir

à son avantage; celui qui ne connaît pas la feinte s'y laissera prendre, mais un autre plus adroit cherchera également de son côté à fournir un départ à son profit, si bien qu'au commencement, on voit que le souci des adversaires n'est point de chercher à s'éviter, mais au contraire à se livrer mutuellement.

Nous n'avons pas la prétention d'indi-

cuisse droite; il est alors facile de l'accompagner jusqu'à terre en posant l'épaule droite sur sa poitrine pour l'empêcher de se retourner. La parade de la ceinture par devant est classique et connue de tous les lutteurs; au moment où l'on cherche à vous entourer la taille avec les bras, portez les deux poings sous la mâchoire de l'adversaire pour le forcer à renverser



LA CRAVATE (COUP DÉFENDU)

quer ici tous les coups possibles; ils varient même à l'infini, mais d'une façon générale ils se résument à deux mouvements, tous les autres n'étant que des variantes: la *ceinture* et les *tours*.

La *ceinture* par devant, qui est une opération très courante dans le cours d'une lutte, consiste à entourer la taille de l'adversaire avec les deux bras, à l'enlever de terre, à le balancer légèrement à gauche et fortement à droite pour se débarrasser de ses jambes; on porte ensuite le pied gauche en arrière et on met le genou droit à terre de façon à tenir l'adversaire sur la

la tête en arrière; si vous en avez la force, allongez les deux bras en avant et vous serez dégagé.

Les *tours* sont de différentes espèces: il y a le *tour de tête*, le *tour de bras*, le *tour de hanche*, etc. Ils consistent à amener l'opposant derrière celui qui engage, et, dans cette position, à le prendre par la tête, par la hanche, par les deux bras, ou même un seul bras; puis, tout en le maintenant dans cette position, à se mettre à genoux et exécuter une tension de corps qui lui fait faire un grand arc de cercle en l'air; il retombe alors sur le sol, où il est

facile de lui appuyer les deux épaules. Ces *tours* font beaucoup d'effet dans les assauts et sont très en usage chez les lutteurs. La parade est également amusante à regarder; quand l'adversaire se sent pivoter en l'air, il doit chercher à se raidir de façon à ne pas tomber allongé, mais à rester dans la position dite *du pont*, la tête et les pieds seuls touchant la terre; un pivotage rapide permet alors au lutteur de se dégager.

Le père des lutteurs modernes est un nommé Herpin, qui resta champion pendant bien des années; toute la période du second Empire lui appartient; il ne connut la défaite qu'en 1867, battu par Marseille aimé, à la salle Montesquieu; le frère de ce dernier, Marseille jeune, qui est resté également champion pendant longtemps, est le fameux entrepreneur de luttes qui firent courir tout Paris à la foire de Neuilly; il est mort depuis deux ans. Nous avons eu encore, comme célébrité, Faouet, qui a remplacé Marseille comme poids lourd, puis le père Étienne et ensuite François le Bordelais. Ce dernier est resté sur la brèche pendant des années; il a commencé d'abord comme lutteur en 1847, puis il est devenu arbitre et professeur; aujourd'hui, il est considéré comme un des maîtres les plus réputés du sport. Il fut champion pendant dix ans, et fut remplacé par Piéto. C'est lui qui a bien voulu poser, avec un de ses élèves, les différentes photographies qui accompagnent ce texte.

Aujourd'hui, l'étoile de la lutte qui attire le public dès que son nom paraît sur une affiche, est le fameux Pons, un des plus lourds lutteurs connus; il est, pour ainsi

dire, impossible de le *tomber*; s'il l'a été, raconte-t-on, c'est par courtoisie pour des adversaires étrangers qui étaient venus en France se mesurer avec lui et qu'il n'a pas voulu laisser retourner dans leur pays sans un semblant de victoire! Parmi ces derniers, il faut nommer le ture Kara Amed, qui eut l'honneur de *tomber* Pons après avoir été *tombe* par lui. Un des plus terribles lutteurs fut Yousouf, qui mourut dans le naufrage de la *Bourgoigne*; il n'était qu'au commencement de sa forme, mais tout présageait qu'il n'aurait jamais trouvé son maître. Pitlazenski est également un des étrangers venus à Paris et qui *tomba* Pons après avoir été battu par lui.

Les lutteurs gagnent beaucoup d'argent... quand ils en gagnent; dès qu'ils arrivent à être connus, ils n'acceptent pas d'engagement à moins de 150 francs par soirée; s'il s'agit d'une représentation sensationnelle, les directeurs doivent augmenter les honoraires, qui montent alors jusqu'à 500 francs. On nous

a dit que certains lutteurs avaient aussi été payés 1000 francs pour des luttes devant faire époque.

Jusqu'à ces derniers temps, la lutte semblait être un sport exclusivement réservé aux professionnels; aujourd'hui pourtant bien des jeunes gens et même des hommes d'âge mûr prennent des leçons de lutte, non pour en faire un moyen de défense naturelle, mais comme sport pur; il serait, en effet, difficile de trouver un exercice plus profitable à la dépense physique; tous les muscles agissent en même temps, ceux des bras, des jambes, du cou, du torse.

ERNST NOMIS.

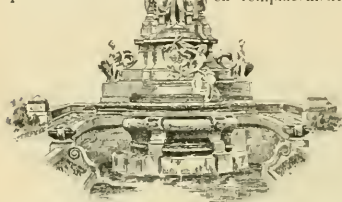


VAINQUEUR!

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements de Novembre 1900.

1. — Inauguration monument élevé soldats morts M. Ballay, gouverneur est nommé gouque occidentale



MONUMENT DU PRÉSIDENT CARNOT, A LYON

tion, à Brest, du à la mémoire des pour la patrie, — neur de la Guinée, verneur de l'Afrique en remplacement

proportionnel et d'élection du Conseil fédéral par le peuple, repousse ces deux projets.

5. — Encyclique du pape aux évêques sur le Rêdempteur. Le pape conclut en invitant les évêques à faire connaître au monde que le Rêdempteur, pourra seul conquérir le salut et la paix.

6. — Au Sénat et à la Chambre, reprise des travaux parlementaires. — M. Jonnart arrive officiellement à Alger prendre possession du gouvernement général de l'Algérie.

7. — M. Mac-Kinley est réélu président de la République des États Unis par 292 voix contre M. Bryan, qui obtient 155 voix.

8. — A la Chambre, l'interpellation sur la politique du gouvernement se termine, après une vive discussion, par l'adoption d'un ordre du jour de confiance, voté par 307 voix contre 237. — Moyennant une indemnité de 100 000 dollars, l'Espagne cède aux États-Unis

de M. Claudié. M. Costurier est nommé gouverneur de la Guinée en remplacement de M. Ballay.

2. — En présence de l'extension du mouvement carliste en Espagne, le gouvernement proclame toute la Péninsule en état de siège.

3. — Mort, à Paris, du critique Pierre Véron. — A Saint-Petersbourg, pose de la première pierre de l'asile de nuit fondé avec les 25 000 roubles donnés par M. Félix Faure, pendant sa visite en Russie.

4. — Le président de la République, accompagné du président du conseil des ministres, des ministres du commerce, de la marine et des travaux publics, arrive à Lyon pour présider la cérémonie d'inauguration du monument élevé à la mémoire du président Carnot, assassiné à Lyon le 24 juin 1891. Le monument est l'œuvre de MM. Gauquier, statuaire, et Nodin, architecte. — Le peuple suisse, appelé à se prononcer sur les projets d'élection du Conseil national suivant le système



M. MAC-KINLEY, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DES ÉTATS-UNIS

ses dernières possessions en Océanie, les îles Cagadan et Libut.

9. — Au Parlement, distribution d'un livre jaune sur les affaires de Chine. Les documents publiés font ressortir le courage et la clairvoyance de M. Pichon, ministre de France en Chine, et l'héroïsme des soldats français à Pékin dans la lutte contre les Chinois pendant le siège des légations. Les ministres des puissances à Pékin adoptent les propositions de la Note du gouvernement français sur les conditions à imposer au gouvernement chinois. — Le gouverneur portugais de Mozambique démissionne, donnant comme motif la pression exercée sur lui par le consul anglais et par les autorités de Lisbonne. — Le cabinet anglais est reconstitué : lord Salisbury est premier ministre, lord du sceau privé.

10. — La cour d'assises de la Seine condamne aux travaux forcés à perpétuité le nommé Salson, auteur de la tentative d'assassinat contre le schah de Perse.

11. — Un terrible tamponnement se produit en gare de Choisy-le-Roi entre un train omnibus et un train express lancé à toute vitesse. Huit voyageurs sont tués et un grand nombre blessés. —

589 448 visiteurs à l'Exposition pour le dernier dimanche.

12. — Clôture définitive de l'Exposition universelle de Paris. Les entrées se sont élevées, pendant toute la durée de l'Exposition, du 15 avril au 12 novembre inclus, à 50 859 955, alors qu'en 1889 elles n'avaient pas dépassé 30 millions. Sur 65 millions de tickets émis, 47 millions ont été utilisés. — La Chambre et le Sénat votent des félicitations aux organisateurs et collaborateurs de l'Exposition. — Le Maroc refuse de faire droit à une réclamation des États-Unis exigeant une indemnité pour l'assassinat d'un naturalisé américain.

13. — Adoption, par le Sénat, du projet de loi permettant aux femmes licenciées en droit de prêter le serment d'avocat. — La

Chambre vote le projet de loi créant un budget spécial pour l'Algérie.

14. — Ouverture du parlement allemand. — Le *Moniteur officiel* de l'empire allemand publie une lettre de l'empereur de Chine à l'empereur Guillaume. Kouang-Sou promet le



Cl. Boyer.

LE PRÉSIDENT KRUGER

châtiment des dignitaires ayant pris part au meurtre du baron de Ketteler.

15. — Terrible accident de chemin de fer sur la ligne de Bordeaux à Bayonne, près de la station de Saint-Geours. Le Sud-Express, déraillé à la vitesse de 100 kilomètres à l'heure : 13 voyageurs sont tués et 14 blessés.

16. — A Berlin, une femme Schnaplec jette une hachette dans la direction de la voiture dans laquelle se trouvait l'empereur Guillaume. La hachette n'atteint personne.

17. — Le prince Georges de Grèce, gouverneur de Crète, visite le pavillon de la Grèce à l'Exposition, laissé intact après la clôture.

18. — Inauguration du nouvel Hôtel de Ville de Versailles.

19. — La Chambre adopte le projet de loi

sur le régime fiscal des successions. — Mort de **M^{re} Robert**, évêque de Marseille.

20. — Le ministre de la guerre dépose sur le bureau de la Chambre un projet de loi accordant une récompense nationale aux membres de la **mission Fourreau-Lamy**. — En **Chine**, les troupes françaises occupent Hou-Lou, à l'ouest de Tcheng-Ting.

21. — Arrivée à Bordeaux du **lieutenant Meynier** qui accompagnait le colonel Klobb au moment de sa rencontre avec la mission Voulet-Chanoine.

22. — Arrivée à Marseille du croiseur hollandais **Gelderland**, ayant à bord **M. Krüger**, président de la République du Transvaal. Au moment du débarquement, une foule énorme accueille M. Krüger par de chaleureuses acclamations. A l'hôtel, M. Krüger doit paraître plusieurs fois au balcon. Répondant aux discours qui lui sont adressés par les délégués des comités pour l'indépendance des Boers, M. Krüger dit : « la guerre qu'on fait aux républiques sud-africaines est barbare ; mais, quoi qu'on fasse, nous lutterons jusqu'au bout. Si le Transvaal et l'État libre d'Orange devaient perdre leur indépendance, c'est que les deux peuples boers auraient été détruits avec leurs femmes et leurs enfants. »

23. — Le Sénat adopte la **proposition**

d'amnistie en l'étendant aux délits commis à l'occasion des troubles d'Algérie. — Les ministres étrangers réunis à **Pékin** examinent un décret impérial frappant les princes Tuan, Traings, Tsai-Lien et plusieurs autres personnages ayant poussé au meurtre des étrangers et à l'insurrection des Boxers. Les ministres trouvant les peines énoncées insultantes, décident à l'unanimité d'exiger que la peine de mort soit appliquée à ces personnages, ainsi qu'au général Tong-Fu-Siang.

24. — Le **président Krüger**, venant de Marseille et Dijon, arrive à Paris. Il est reçu à la gare par de nombreuses délégations. Autour de la gare, et sur tout le parcours jusqu'à l'hôtel Scribe, la foule lui fait un accueil enthousiaste. Devant l'hôtel, les manifestations sont tellement chaleureuses que M. Krüger doit paraître plusieurs fois au balcon. Dans la journée, M. Krüger est reçu par le président de la République avec les honneurs dus à un chef d'État. M. Loubet rend la visite avec le cérémonial d'usage. — Le **capitaine Joallaud**, de la mission Voulet-Chanoine, après avoir quitté ses compagnons, dans la région du Chari, revient au Soudan par le Niger et le lac Tchad. Il arrive à Say. — La **commission des Philippines**, instituée par les Américains, promulgue son premier décret établissant un gouvernement civil et provincial. Le décret nomme un gouverneur, définit ses pouvoirs et édicte des châtimens pour ceux qui lui refuseraient obéissance.

25. — **Élection sénatoriale** dans le Lot-et-



L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT KRUGER
A MARSEILLE



LE PRÉSIDENT KRUGER A PARIS

Garonne. M. Gresse, républicain, élu par 361 voix, remplace M. Faye, décédé.

26. — Le président Krüger visite les pavillons du Transvaal à l'Exposition.

27. — Le président Krüger rend visite à M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil. Il reçoit ensuite le bureau du Conseil municipal de Paris, auquel il rend sa visite à l'hôtel de Ville.

28. — Le comte de Munster, ambassadeur d'Allemagne à Paris, prend sa retraite. Il est remplacé par le prince Radolin.

29. — La Chambre vote une motion de sympathie au président Krüger et au Transvaal.

30. — Le Sénat vote une adresse de sympathie au président Krüger et au Transvaal. — Le gouvernement français fait publier au *Journal officiel* un décret rendant exécutoires pour la France les actes de la Conférence de la Haye. Cette publication a pour but de

permettre à la France de participer à un arbitrage entre l'Angleterre et les Républiques sud-africaines si une autre nation en prenait l'initiative et si les parties y consentaient. — Le président Krüger fait sa visite d'adieu à M. Loubet, à MM. Fallières et Deschanel, présidents des Chambres. Il quitte Paris le 1^{er} décembre, au milieu des acclamations de la population. — L'état du Tsar Nicolas II, atteint d'une fièvre typhoïde qui a mis ses jours en danger, s'améliore sensiblement. — Lord Wolseley, feld-maréchal, commandant en chef de l'armée anglaise, prend sa retraite. — Lord Roberts reste le commandement en chef des troupes anglaises de l'Afrique du Sud à lord Kitchener, nommé au grade de lieutenant général, et rentre en Angleterre pour prendre le commandement en chef de l'armée anglaise. — MM. Léon Bourgeois, d'Estournelles, de Laboulaye et Louis Renault sont nommés membres de la commission permanente instituée par l'acte de la Conférence de la Haye.

LA MODE DU MOIS

Les paletots-sacs, les redingotes et les jaquettes ne sont pas parvenus à détrôner le collet et toutes les formes de vêtements qui en découlent, entr'autres la cape, dont nous donnons aujourd'hui n° 1 un modèle à la fois



élégant et pratique. Tel qu'il est, ce modèle est en drap beige, légèrement fermé de côté, mais il peut également se faire en noir ou en toute autre nuance. On le double soit en soie ouatée, soit en fourrure. Il est plissé et piqué autour de l'empicement et garni par des biais piqués et posés en pente. Un col et des revers en velours camaïeu en achèvent l'ornementation.

Ce vêtement est à la fois simple et habillé. Il peut se porter à la ville comme le soir et même en voyage, car il est assez long. Sur notre figurine, il retombe sur une robe de velours ou de satin, bordée par une guipure ancienne, ficelle, sur l'ourlet de la jupe. Toque de velours empanachée de côté et gants demi-teinte en chevreau glacé.

Avec janvier commence la série des récep-

tions. Voici donc une toilette n° 2 qui peut se porter aussi bien pour un grand dîner que pour un bal. Elle est en satin Liberty vert d'eau, très souple par conséquent, légèrement longue, et forme tunique ouverte sur un tablier



de soie brochée vert et blanc. Le corsage, décolleté en rond, se compose d'un corsage plat en satin Liberty et d'un boléro découpé en pointes, en soie brochée, posé sur le premier.

Les manches bouffantes, genre Lavallière, sont coupées par un brassard en soie brochée. Collier de perles au cou, ou collier de ruban coupé par des barrettes en diamants ou en strass. Jupou de dessous en taffetas blanc et mousseline de soie. Bas de soie blanche, souliers de satin vert d'eau et gants longs en chevreau blanc glacé. Dans les cheveux, souples, des fleurs à la mode ou simplement des ornements en bijouterie. Comme sortie de bal, une longue pelisse en soie brochée mauve, doublée de fourrure blanche, avec encolure et revers en mongolie, également blanche.

Pour matinée, théâtre, concert ou toute

autre cérémonie du même genre, la toilette (n° 3) est tout indiquée. Elle est en drap pastel bleu pâle, ornée d'entre-deux de dentelles lisérés d'or. Le corsage forme deux plis en biais qui se continuent sur les manches et simulent un empiècement. Des revers, des parements aux manches et une ceinture en velours bleu foncé en achèvent l'ornementation, avec des boutons d'or. Le gilet,

Enfin, pour la ville n° 4, ce costume tailleur est d'un genre tout à fait nouveau et très distingué. Il se fait en drap noir, prune, bleu marine, gris fer ou havane, la jupe rasant terre, ornée seulement, au-dessus de l'ourlet, d'une broderie en soutache formant trèfles.

La veste-habit est à pans derrière, avec revers de satin blanc soutaché; un liséré de velours noir rappelle le col aiglon.

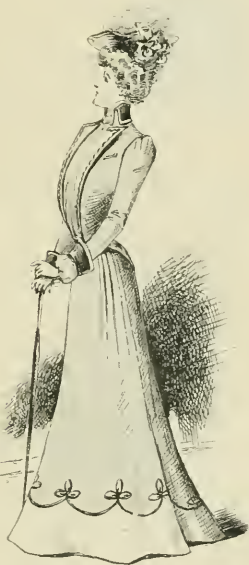


tombe en blouse, est composé de tulle et d'entre-deux de dentelles. Les manches avec bouffants de tulle et mancherons de dentelle le rappellent agréablement.

Sur la jupe, un entre-deux de dentelle et deux biais piqués posés en seconde jupe lavandière rendent cette robe beaucoup plus élégante.

Quant au chapeau, c'est un ravissant toquet en velours bleu foncé gracieusement drapé et orné sur le côté d'un piquet de plumes bleu pâle desquelles s'échappe une aigrette blanche, en paradis. Un peu de dentelle dans la draperie rappelle la garniture du costume.

Jupon de dessous en soie souple, tilleul, garni de rubans tilleul et de dentelle blanche en volants. Bas de soie noire. Souliers vernis boutonnés et gants de Suède fauve pâle.



et les parements des manches, desquelles s'échappent de petits bouffants à poignets, en mousseline de soie. Le gilet, plat, est également en mousseline de soie plissée. Chapeau de fantaisie, en velours ou en feutre, orné à volonté de fleurs, de choux de ruban, ou de plumes. Gants de chevreau mi-teinte. Bas noirs en mi-soie, bottes boutonnées en chevreau glacé, et parapluie de soie cuite, à manche de fantaisie.

Jupon de dessous en satin noir. Lingerie de batiste blanche ornée de broderies et de mailles anciennes.

On peut, sur cette robe, mettre simplement une pèlerine étoile, un beau skungs, ou un collet court en fourrure quelconque.



LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

En Grèce, le timbre bleu du bureau italien paraît des plus sérieux : on peut le joindre à ceux du Levant italien.

On annonce, en Bosnie, des timbres de 1 et 2 couronnes, de dimension plus grande que ceux en cours et un 40 semblable au type 1900.

Nous avons déjà signalé des surcharges de Grèce; ce pays veut liquider sans doute tout son stock; en voici quelques nouvelles : 30 l. sur 40 violet, de 1876, non dentelé; 40 l. sur 2 bistre, de 1862, dentelé; 50 sur 40 rose, de 1876, dentelé; 1 dragme sur 40 violet, de 1889, dentelé; enfin, 5 dragmes sur 40 violet, de 1862, dentelé et non dentelé. Ces timbres auraient été surchargés en grande quantité; il n'y a donc peut-être pas spéculation, mais réellement utilisation.

Au Paraguay, on utilise les timbres télégraphiques, pour la poste, un de 40 cent. tel quel et deux transformés, au moyen de surcharges, en 5 et 10 centavos.

Le Queensland émet ses timbres patriotiques (?), 1 penny rose et 2 pence violet; ils sont peu artistiques, ainsi qu'on peut s'en rendre compte.

La Roumanie avait

annoncé un timbre de 30 c. pour l'inauguration de l'Hôtel des Postes de Bucarest; le projet a été abandonné et remplacé par une émission spéciale des timbres en cours, imprimés sur papier blanc au recto comme les ordinaires, et rose au verso avec de plus un grand filigrane dans la feuille représentant les armes du pays et couvrant environ vingt-cinq timbres. Le tirage aurait été très restreint.

A la dernière heure nous avons enfin les timbres français dont l'émission officielle a été faite le 7 décembre.

L'ensemble n'est pas heureux, ni comme dessin, ni comme couleurs, ni comme homogénéité. Ils sont de trois types : le premier, 1 c. gris, 2 c. brun violet, 3 c. rouge, 4 c. bistre rouge, 5 c. vert, dessiné par G. Blanc, est artistique, mais d'une impression généralement trop pâle.

Le deuxième type comprend les 10 c. rose vif, 15 c. rouge, 20 c. mauve, 25 c. bleu et 30 c. lilas; dus à M. Mouchon, ils font regretter leurs affreux prédécesseurs.

Les hautes valeurs, 40 c. rouge, 50 c. bistre, 1 fr. rose, 5 fr. bleu, d'un remarquable dessin, montrent qu'il ne suffit pas d'être un peintre de grand talent tel que leur auteur Luc-Olivier Merson, pour réussir un timbre-poste.

JEAN REPAIRÉ.



TABLEAUX DE STATISTIQUE

Résultats financiers du service postal en 1898.

	Dépenses.	Recettes.
Allemagne	438.216.630 81	494.419.445 11
Amérique (Et.-Unis)	507.012.476 60	461.205.277 45
Argentine (Répub.)	12.141.810 »	7.318.989 »
Autriche	89.449.019 »	102.397.889 »
Belgique	12.725.330 70	22.711.571 75
Bosnie-Herzégovine	1.165.507 »	1.178.681 75
Bulgarie	3.127.722 84	2.921.830 53
Canada	25.274.545 98	23.766.618 27
Chili	2.122.195 05	1.791.880 96
Danemark	9.938.718 63	10.622.019 69
Egypte	2.591.940 »	3.194.542 »
Espagne	11.411.988 29	24.817.693 96
France	181.394.532 83	245.716.510 33
Algérie	3.326.933 »	4.725.809 96
Grande-Bretagne	231.699.812 40	328.842.788 10
Grèce	1.870.963 50	1.789.236 52
Hongrie	32.131.266 36	43.016.278 92
Inde Britannique	27.623.448 »	30.624.583 »
Italie	56.186.047 02	55.153.854 76
Japon	29.966.352 »	32.809.541 »
Luxembourg	1.525.129 90	1.527.812 83
Mexique	9.966.524 35	7.986.013 »
Norvège	5.810.030 39	6.247.038 68
Pays-Bas	15.012.168 14	18.953.996 17
Pérou	676.889 40	605.000 »
Portugal	4.543.363 66	6.010.958 69
Roumanie	8.276.183 10	9.953.409 28
Russie	137.552.160 »	182.287.416 »
Siam	243.560 »	114.304 »
Snède	13.543.879 22	14.824.084 53
Suisse	30.204.417 41	31.248.554 08
Tonisie	1.123.229 34	1.250.822 31
Turquie	1.875.072 86	5.119.461 82
Uruguay	1.944.425 »	1.736.186 »
Australie Méridionale	5.197.600 »	6.215.050 09
N ^{ls} -Galles du Sud.	17.161.630 »	18.269.952 »
Nouvelle-Zélande	5.433.538 42	7.571.987 01
Victoria	12.772.168 »	17.535.012 »
Cap de B.-Espérance	8.124.440 18	8.129.880 35
Chypre	64.228 67	79.612 22
Gambie	31.984 54	57.065 44
Natal	990.091 »	1.442.731 »
Sarawak	13.408 »	18.506 »
Iles Tongues	12.847 05	9.107 65
Antilles Néerlandaises	55.120 »	64.850 »
Annam-Tonkin	2.022.726 50	439.112 50
Cochinchine, Cambodge et Bas-Laos	2.402.543 48	265.694 54
Guyane	68.066 »	47.528 51
Inde	9.714 81	9.196 67
Océanie (E st franc.)	172.620 »	15.943 04
Sénégal	342.741 50	228.000 »
Curaçao	57.905 18	73.494 87
Indes	4.126.492 74	2.786.208 12
Surinam	24.600 »	106.089 25

Consommation du thé en France.

Importations en kilogrammes.

1880	408.855	1894	692.872
1885	473.641	1895	718.486
1890	603.349	1896	754.816
1891	602.051	1897	765.698
1892	645.641	1898	826.616
1893	676.205	1899	876.900

Les aveugles dans les divers pays du monde.

Proportion par 100 000 habitants.

Bulgarie	315	France	68
Irlande	260	Angleterre	87
Indes anglaises	224	Snède	82
Portugal	205	Belgique	81
Argentine	202	Etats-Unis	80
Russie	196	Italie	75
Finlande	156	Allemagne	71
Cap.	153	Colonies anglaises	75
Espagne	150	(Amérique du Nord)	62
Norvège	130	Danemark	57
Autriche-Hongrie	91	Pays-Bas	43

La marine marchande belge.

	NOMBRE DE NAVIRES		TONNAGES	
	Voiliers	Vapeurs	Voiliers	Vapeurs
1860	108	8	28.857	4.251
1865	104	8	35.509	4.220
1870	55	12	20.648	9.501
1875	32	27	14.756	35.430
1880	24	42	10.412	65.224
1885	11	54	5.053	79.800
1890	10	46	4.393	71.553
1895	5	54	917	86.292
1896	5	53	917	84.826
1897	5	56	917	84.510
1898	6	60	1.794	89.237

Les grandes Compagnies de chemins de fer aux États-Unis.

Longueur des réseaux en milles (1 mille = 1 610 mètres.)

New-York Central (lignes Vanlerbilt)	10 410
Pennsylvania	10 392
Canadian Pacific	10 018
Southern Pacific	9 392
Chicago and Northwestern	8 463
Chicago, Burlington and Quincy	8 001
Southern	7 887
Atkinson Topeka and Santa-Fé	7 880
Chicago Milwaukee and Saint-Paul	6 437
Union Pacific	5 584
Northern Pacific	5 419
Missouri Pacific	5 324
Illinois Central	5 253
Great Northern	5 201
Louisville and Nashville	5 077
Grand Trunk	4 656
Chicago Rock Island and Pacific	3 771
Baltimore and Ohio	3 605
Boston and Maine	3 243
Colorado and Southern	2 584
Seaboard Air Line	2 540
Erie	2 507
Missouri Kansas and Texas	2 406
Wabash	2 358
Atlantic Coast Line	2 278
Lehigh Valley	2 178
Plant System	2 140
New-York, New Haven and Hartford	2 017

Au total, 147 061 milles ou 236 768 kilomètres.

G. FRANÇOIS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Étant donnée l'énormité des capitaux français engagés dans les valeurs russes, et qui varie approximativement entre 7 et 8 milliards de francs, — chiffre qui constitue à peu près le tiers de notre propre dette nationale! — il n'est pas surprenant que notre dernier article sur les valeurs moscovites nous ait attiré un grand nombre de lettres. Songez que l'argent par nous exporté en Russie représente une moyenne de 200 francs par tête de Français, homme ou femme, vieillard ou enfant. La question intéresse donc tout le monde, et à un degré que le chiffre que nous venons de donner indique suffisamment.

Nous nous hâtons de dire que nous n'avons pas à nous plaindre de la Russie et n'étaient l'importance des capitaux que nous avons chez elle et l'inconvénient qu'il y a à mettre, comme on dit, tous ou beaucoup de ses œufs dans le même panier, nous n'aurions même qu'à nous louer d'avoir trouvé chez nos amis du Nord le placement de vastes disponibilités que, malheureusement, notre commerce et notre industrie nationale ne suffisent pas à employer. Tant que la situation politique actuelle subsistera, tant que nous vivrons en paix avec nos voisins, tant que la Russie sera pour nous « la nation amie et alliée », nous pourrions dormir sur nos deux oreilles. La probité et la ponctualité de ce pays sont au-dessus de toute discussion; il a toujours tenu ses engagements avec une exactitude rigoureuse et nous fournit pour notre argent des revenus qui, sans être copieux, sont, à tout prendre, suffisamment rémunérateurs, plus rémunérateurs que ceux que nous tirons de la plupart des autres fonds d'État. Il ne découle pas de ceci que nous soyons ses obligés. Si la Russie nous donne un assez confortable revenu, il ne faut pas perdre de vue que beaucoup de nos milliards, pour lesquels elle nous assure un rendement variant entre 3 1/2 et 4 %, ont servi à amortir et à convertir des dettes an-

ciennes pour lesquelles elle payait jusqu'à 6, voire jusqu'à 7 %. En sorte que, grâce à nous, elle réalise des économies notables et que, tous comptes faits, il y a échange de bons procédés. Ajoutons que la Russie est, financièrement, sagement administrée — autant qu'on peut le savoir quand il s'agit d'un pays sans Parlement et dont les budgets, par conséquent, ne sont soumis à aucune discussion publique. D'autre part — nous avons constaté cela en notre précédent article — nous voyons que la Russie consacre régulièrement des sommes considérables à des travaux publics importants et notamment à des réseaux de chemins de fer traversant des contrées dotées d'inépuisables richesses minéralogiques dont l'exploitation bien entendue constituera plus tard, pour le pays, des ressources inappréciables.

Mais nous tenons à insister sur ce point que, dans les circonstances actuelles, il ne faut prêter de l'argent qu'à la Russie elle-même et non pas aux affaires particulières qui se présentent à nous revêtues de l'étiquette russe : on en a abusé.

Épiloguer là-dessus nous entraînerait trop loin et nous ferait d'ailleurs retomber dans des redites. Bornons-nous donc à répéter qu'en fait de valeurs russes, il n'y a que les valeurs émanées du gouvernement russe ou garanties par lui. Mais, comme nous l'avons constaté, le nombre de celles-ci est légion, en sorte que le capitaliste a quelquel difficulté à fixer son choix. Pour l'y aider, nous avons examiné une à une les différentes valeurs qui figurent sur la cote officielle des agents de change, et avons dressé le tableau suivant où ces valeurs sont rangées, non selon la classification acceptée par la cote, mais selon les avantages qu'elles représentent :

Le 4 % *Consolidé or 1894* rapporte 4,27 % aux cours actuels, taux identique à celui des *obligations de Donetz 1893*, et supérieur de 0,07 % à celui des *obliga-*



TYPE DU BILLET DE BANQUE DE 100 ROUBLES

(Le rouble vaut environ 2 fr. 65.)

tions 1894 de Riga-Drinsk. Les obligations 4 % 1894 de Kourok-Kartow-Azow rapportent 4,10 %. Pour les dettes de gage de la Banque impériale foncière de la noblesse, les obligations du Transcaucasien et celles de Drinsk-Vitebsk, le revenu varie entre 3,95 et 4,02 % des prix actuellement cotés. On trouve des revenus à peu près identiques avec les Emprunts 1867 et 1869, l'Emprunt 1880, l'Emprunt 1889 et les cinq émissions des Emprunts 1890 et 1893. La sixième émission, ainsi que les séries 1, 2 et 3 des Consolidés 4 % donnent un peu moins de 3,95 à 3,98 %. Le 3 % 1894, 3 1/2 % vient ensuite avec un rendement de 3,68 %; et enfin, nous avons les 3 % de 1891, 1894 et 1896, qui fournissent de 3,48 à 3,50 %.

Ce tableau n'est pas complet; mais nous avons éliminé à dessein une quantité de titres peu connus en France, et dont la négociation présente en conséquence sinon des difficultés, du moins des inconvénients au point de vue des délais. Cela dit, nous croyons qu'en procédant selon l'ordre établi ci-dessus, c'est-à-dire en vendant

les dernières valeurs de la liste pour acheter les premières, le capitaliste français y trouvera son compte. Toutefois, nous ferons observer que les 3 % de 1891-94 sont à 14 % au-dessous de leur taux de remboursement, ce qui, dans une certaine mesure, compense la médiocrité relative de leur rendement.

Ceci nous paraît suffire pour les cas généraux. Si certains cas particuliers exigeaient d'autres renseignements, il va sans dire que nous sommes, comme toujours, à la disposition de nos lecteurs. Nous leur rappelons, pour ce qui concerne les valeurs russes, que celles-ci sont remboursables par tirages, et que tout manque d'exactitude au point de vue de l'encaissement des coupons peut entraîner des pertes d'intérêt parfois sensibles. Le porteur de valeurs russes fera donc bien de surveiller attentivement ses titres ou de nous en envoyer les numéros pour vérification.

EMILE BENOIST,

Directeur du *Moniteur économique et financier*
17, rue du Pont-Neuf.

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Padding à la neige. — FORMULE. — 10 marrons glacés; 120 grammes de biscuits à la cuiller; 200 grammes de sucre cassé à la main; 300 grammes de neige naturelle; 150 grammes de gros sel de cuisine; 4 blancs d'œufs moyens; 1 décilitre de kirsch ou de marasquin; un et demi décilitre d'eau filtrée; 1 moule à charlotte de 12 centimètres de diamètre; 2 kilogrammes de glace ou de neige.

OPÉRATION. — Mettez les marrons à tremper une heure dans le kirsch ou le marasquin détendu avec le quart de l'eau et couvrez-les.

Mouillez le sucre cassé avec l'eau qui reste et faites-le cuire au soufflé, c'est-à-dire jusqu'au moment où trempant une écumoire dedans et en soufflant au travers, le sucre sort en bulles légères; faites-vous-le verser lentement sur les blancs d'œufs montés bien fermes, tourez vivement et du même côté; évitez que le sucre ne tombe sur le fouet, ce qui ferait des boules et alourdirait les blancs.

Passez les marrons au tamis. Mélangez-les aux blancs encore chauds, avec une spatule et non avec le fouet. Arrosez les biscuits avec la marinade des marrons.

Sanglez le moule avec de la glace cassée ou de la neige, saupoudrée avec le sel.

Mettez au fond du moule une couche de biscuits, le côté bombé en bas.

Mélangez les 300 grammes de neige bien blanche dans l'appareil et très rapidement finissez de remplir le moule en alternant.

Appareil et biscuits jusqu'en haut, couvrez avec un papier et le couvercle, puis mettez par-dessus de la glace ou de la neige.

Faites une crème légère avec trois jaunes d'œufs, trois cuillerées à bouche de sucre semoule, bien travaillés ensemble, ajoutez un grain de sel, un quart de litre de lait, faites sourire sur le feu tout en tournant avec attention, retirez du feu, parfumez avec kirsch ou marasquin et laissez refroidir.

Salmis de Perdreaux. — FORMULE. —

Nettoyage des lampes à pétrole. — On frotte les réservoirs avec de la cendre de bois bien sèche au moyen d'un papier doux.

On essuie avec un linge sec.

Ce procédé est excellent.

Pour empêcher les verres de lampes de se briser, il faut, avant de s'en servir, les faire bouillir dans de l'eau contenant un peu de sel marin. Après quoi on laisse sécher et on frotte avec un linge bien mouillé.

On peut encore les fendre en un diamant le long d'une des lignes verticales de la surface. Ils peuvent ainsi se dilater librement.

Caractéristique d'un alcool absolu. — Voulez-vous savoir si un alcool renferme de l'eau? Mettez dans une cuiller un peu de poudre de chasse, recouvrez-la d'alcool suspect et en-

flammez ce dernier. Quand il est consumé, si la poudre s'enflamme, c'est que l'alcool était absolu; sinon, on peut être certain que l'alcool contenait de l'eau.

Un procédé plus exact consiste à calciner du sulfate de cuivre en poudre jusqu'à ce qu'il soit devenu blanc; prenez-en alors une pincée et faites-la tomber dans l'alcool. La poudre devient-elle bleue? l'alcool est additionné d'eau. Reste-t-elle blanche? l'alcool est absolu. Le troisième procédé que nous indiquons est encore plus exact. Dans l'alcool, on verse quelques gouttes de benzine et on agite le tout fortement; si se produit un trouble quand il y a eu addition d'eau. Au contraire, avec de l'alcool absolu, le mélange reste limpide.

3 perdreaux, 3 petites bandes de lard, une cuillerée de graisse, une carotte moyenne, un oignon moyen, un petit bouquet garni, un demi-litre de bouillon, un quart de litre de vin blanc, 20 grammes de farine, 10 grammes de beurre, 150 grammes de champignons, 5 grammes de sel, muscade et poivre.

OPÉRATION. — Plumez, flambez, videz les perdreaux comme pour les servir rôtis.

Mettez la graisse dans une casserole un peu grande, où les perdreaux soient à l'aise; aussitôt que la graisse est chaude, mettez les perdreaux sur le dos et ralentissez le feu s'il est trop vif; dans cinq minutes, retournez-les sur un côté, dans quatre minutes sur l'autre et finalement laissez-les dorer sur l'estomac trois minutes, presque sans feu.

Coupez la carotte en dés, faites-la dorer à moitié, ajoutez l'oignon, dorez très peu, saupoudrez avec la farine, mouillez avec le vin blanc et le bouillon, assaisonnez et laissez cuire tout doucement.

Découpez les perdreaux en cinq morceaux, deux cuisses, deux ailes et l'estomac, hachez les carcasses et ajoutez-les à la saucer, laissez cuire toujours très lentement deux heures.

Mondez, lavez et faites cuire les champignons avec très peu d'eau, quelques gouttes de citron et le beurre; mettez-les de côté.

Passez la sauce salmisi au tamis de fil de fer, faites-la bouillir dans une casserole plus petite, en la remuant à la cuiller de bois; laissez-la mijoter sur le devant de la casserole pour ramener la graisse en arrière, dégraissez, goûtez, mettez les champignons et le jus, laissez bouillir quelques instants, retirez du feu, faites bien chauffer les perdreaux sans laisser bouillir et dressez-les.

Les six cuisses en rond, quatre ailes, les trois blanches, les deux ailes par-dessus; les champignons entiers autour, saucez très peu et envoyez le restant de sauce à part.

A. COLOMBIÉ.

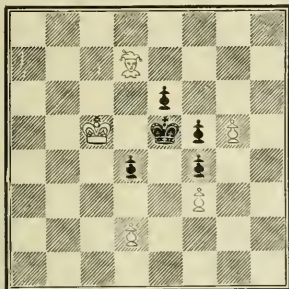
flammez ce dernier. Quand il est consumé, si la poudre s'enflamme, c'est que l'alcool était absolu; sinon, on peut être certain que l'alcool contenait de l'eau.

Un procédé plus exact consiste à calciner du sulfate de cuivre en poudre jusqu'à ce qu'il soit devenu blanc; prenez-en alors une pincée et faites-la tomber dans l'alcool. La poudre devient-elle bleue? l'alcool est additionné d'eau. Reste-t-elle blanche? l'alcool est absolu. Le troisième procédé que nous indiquons est encore plus exact. Dans l'alcool, on verse quelques gouttes de benzine et on agite le tout fortement; si se produit un trouble quand il y a eu addition d'eau. Au contraire, avec de l'alcool absolu, le mélange reste limpide.

VICTOR DE CLÈVES.

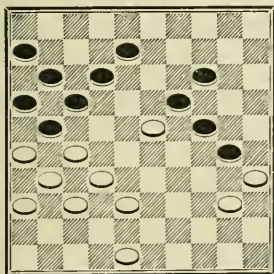
Jeux et Récréations, par M. G. BEUDIN

N° 389. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 390. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 391. — Mathématiques.

On a placé en ligne droite, à la suite les unes des autres, 10 pièces de 2 francs ou de 1 franc, formant la longueur d'un mètre. Combien a-t-on mis de pièces de chaque espèce ?

N° 392. — Charade.

Par A. T.

— Comme une douce voix de femme,
Mère chérie, amante ou sœur,
La musique parle à notre âme
Et sait consoler la douleur.

— Si vous assombrit la tristesse,
Dinez vite. — Quittez le *deux*.
Puis attardez-vous, rien ne presse,
Chez Colonne ou chez Lamouroux.
— Mon *tout*, héros plein de courage,
Sans cesse en avant bataillait,
Lorsque la mort, qui le guettait,
Le faucha dans la fleur de l'âge.

N° 393. — Curiosité.

Un Arabe sur le point de mourir fait le singulier testament que voici : Ne possédant pour toute fortune que 17 chameaux valant chacun 1 298 francs, il en laisse la moitié à sa femme, le tiers à son fils et le neuvième à sa fille. Les trois héritiers ne pouvant se mettre d'accord convenient de soumettre le cas au Cadi et d'accepter la sentence qu'il rendra. Ce dernier les renvoie tous satisfaits après un partage équitable. Comment s'y est-il pris ?

N° 394. — Chronologie.

Quelles sont les cinq villes de France qui donnent la date du traité de Paris ?

N° 395. — Devinette-Calembour.

Ami lecteur, dis-moi pourquoi
Mon enfant (s'il te tait aimée)
Pourrait être utile à l'armée ?
Ami lecteur, ah ! dis-le moi !

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

- N° 385. — 1. C 1 T R 1. C D joue.
2. C 3 T D échec et mat. 1. C R joue.
2. F 1 F R échec et mat. 1. T pr P D.
2. C pr T échec et mat. 1. Même T joue.
2. F 7 D échec et mat. 1. T pr P F R ou joue.
2. D 3 D échec et mat.

- N° 386. — 1. 35 30 1. 38 15
2. 37 31 2. 27 38
3. 39 21 3. 15 33
4. 49 44 4. 33 50
5. 1 6 gagne facilement. 3. 15 29
4. 1 40 4. 45 34
5. 49 44 gagée.

Au lieu d'attaquer le pion blanc 21, les noirs auraient pu aller à 28 attaquer le pion 37 qui ne peut être sauvé. Ils auraient ensuite fait une autre dame à 50 ou à 46, annulant ainsi la partie.

N° 387. — Cor; beau. — Corbeau.

N° 388. — S A O N E
B E R R Y
M A I N E
C O S N E
L I L L I

BIBLIOGRAPHIE

Les librairies Firmin-Didot et Challamel inaugurent, avec un superbe volume sur **Madagascar**, une série qui doit comprendre tout l'empire colonial de la France.

Le R. P. Piolet a écrit le texte consacré à Madagascar; M. Ch. Noullard, celui de la Réunion, des Comores et de la Côte des Somalis qui terminent le volume. La compétence des auteurs s'y affirme d'une façon claire et précise et on éprouve le double profit d'apprendre beaucoup de choses et de les trouver littérairement exposées.

M. Chailley-Bert exprime courageusement dans une fière préface des idées que nous avons souvent défendues ici. Notre empire territorial est créé, immense. Que reste-t-il à faire? Tout. En France, le parti colonial n'existe pas. Le gouvernement ne procède que par hésitations. Mais cet état déplorable va cesser. Encore un peu — les signes précurseurs de l'opinion publique permettent de l'affirmer — et les choses changeront du tout au tout. Nous y verrons clair, et quand le Français voit clair il va de l'avant.

Quant à l'illustration de ce volume, elle est de premier ordre; c'est M. Gervais Courtellemont qui s'en est chargé. Il est allé sur les lieux avec ses appareils photographiques qu'il avait cachés à La Mecque, mais que, là, il pouvait montrer sans danger, non sans fatigues toutefois, car on s'imagine ce qu'elles furent à travers ces pays presque sans routes. Mais l'artiste a le feu sacré. Il a aussi un joli brin de plume au bout de son objectif et il est à souhaiter que son rôle littéraire soit grand dans les volumes qui suivront.

Ces belles gravures, qui prouvent une fois de plus que vérité et art sont synonymes, sont et demeureront vraiment précieuses. Ce n'est pas la nature truquée et exprimée par à peu près, c'est la réalité même que l'on a été chercher à des milliers de lieues et qui est mise toute vive sous les yeux des lecteurs.

Pourquoi les éditeurs n'ont-ils pas complété ce beau livre par un appendice de renseignements détaillés et nécessaires qu'un texte courant ne pouvait pas contenir?

Les colonies ont la part large dans les livres de fin d'année, et la librairie May publie aussi un très beau volume sur **le Tonkin en 1900**. L'auteur, M. Robert Dubois, a illustré son texte de photographies prises également par lui sur place, et d'autant plus curieuses qu'elles représentent les indigènes se livrant aux fonctions habituelles de leur existence.

Les titres des cinq divisions de l'ouvrage indiquent combien le plan est simple et bien compris : la conquête, les ressources du sol, la vie indigène, l'influence française, la vie européenne. C'est une succession logique. La vie indigène, très étudiée, montre toutes les ressources de la race qui ne demande qu'à se relever d'une antique oppression et qui est propre à toutes les besognes. L'Européen doit arriver là comme conducteur.

L'auteur n'a pas craint de citer de nombreux établissements privés. Montrer les

résultats obtenus par l'initiative, c'est le meilleur appel à la colonisation.

Il ne saurait d'ailleurs y avoir de surprise. L'auteur déclare franchement qu'il n'y a rien à faire en ce moment au Tonkin pour les personnes qui ne disposent pas de capitaux.

C'est toujours la même vérité. Aux colonies, plus que partout ailleurs, un pauvre restera pauvre. Seuls, de gros capitaux, des capitaux de sociétés, peuvent mettre en valeur nos colonies. Une fois faite cette première mise en état, les travailleurs pourront arriver. Le capital et le travail seront rémunérés. Cela finira bien par entrer dans l'opinion publique et, de là, dans les conseils du gouvernement de la métropole. Un livre comme celui-ci est pour aider à l'œuvre commune.

M. Armand Dayot poursuit la publication de ses albums historiques et le **Second Empire**, qui vient de paraître, ne sera pas le moins intéressant de la collection. L'n demi-siècle s'est écoulé bientôt depuis le 2 décembre 1851; trente ans nous séparent du 4 septembre 1870. Les sociétés vont vite; on s'en aperçoit en regardant les figures de cet album, qui nous paraissent déjà lointaines.

L'auteur a eu le bon goût de ne faire de cette réunion de documents ni une apologie, ni une satire. Il a montré seulement les hommes et les faits. Les femmes aussi, car elles ont joué un grand rôle à la cour impériale. Au bal costumé de la duchesse d'Albe, M. de Gallifet apparut en coq. L'oiseaugaulois vaut bien les petits cochons fêtés aujourd'hui et ce n'est pas sa courtoisie galante que l'on reprochera à cette époque. Une pareille sélection demande beaucoup de goût, une grande sûreté de discernement, et M. Dayot légitime le mot de M. Lavisse : « L'image renouvellera l'enseignement historique. »

La caricature ne s'est jamais épanouie comme aujourd'hui; en France comme à l'étranger elle surabonde. La quantité vaut-elle la qualité? Le beau volume **La Caricature et les Caricaturistes**, que M. Emile Bayard vient de publier chez Delagrave, facilitera la réponse à cette question.

L'auteur ne s'est pas contenté, en effet, de faire défiler un grand nombre d'images plus ou moins bien choisies, comme cela se pratique parfois. Il a étudié chaque maître avec soin. Il a apporté sa compétence de lettré et d'artiste à le pénétrer et à en faire ressortir l'esprit et les moyens. Une caricature est vite vue; la sourire qu'elle provoque, vite éteint pour ceux qui n'y recherchent que l'amusement. Nous ne parlons pas des dessins grossiers que ce livre dédaigne avec raison.

Mais on doit, au contraire, s'y attarder pour réfléchir. Rien n'est plus suggestif qu'une bonne caricature. M. Emile Bayard prouve avec excellence qu'on peut philosopher en amusant. Léandre a calligraphié pour l'ouvrage une préface peu banale.

La même librairie publie les ouvrages suivants que nous sommes heureux de signaler.

D'abord un *Voyage au Japon*, par I. Eggermont.

Les diplomates, par l'étendue de leurs relations et par l'indépendance de leur situation, sont à même, mieux que personne, de pénétrer le caractère des pays qu'ils visitent, d'en étudier à fond le régime moral et politique, d'en suivre les développements industriels, en un mot, d'apprécier avec une réelle impartialité tout ce qui tend à constituer le signe distinctif des peuples au milieu desquels ils ont vécu.

Un récit de voyage, conçu dans un pareil esprit d'observation et de sincérité méticuleuse, est appelé à réunir tous les suffrages, surtout quand l'auteur est doublé, comme M. I. Eggermont, d'un artiste et d'un lettré.

Telles sont les principales qualités de ce volume, illustré d'innombrables gravures sur bois, de cartes et de plans.

Petit Marsouin, par le capitaine Danrit, est le dernier volume de ce triptyque d'histoire militaire qui commence aux grandes guerres de la Révolution, pour finir de nos jours. *La Famille de soldats* a pour premier chef **Jean Tapin**, petit tambour à Valmy, colonel de la garde à Waterloo. — Ses deux fils, Henri et Jean, **Filleuls de Napoléon**, remplissent de leurs faits d'armes la deuxième partie de l'ouvrage. *Petit Marsouin*, c'est Georges Cardignac, le petit-fils de Jean Tapin; lui, a choisi l'infanterie de marine et il se montre le digne héritier des vaillants, dont il est issu. — Le récit court à travers les aventures et les péripéties les plus dramatiques, de Baziilles au Tonkin. — La vérité est respectée, puisque c'est pour apprendre l'histoire aux jeunes lecteurs que sont écrits ces livres bien français.

C'est aussi un livre patriotique que le **Pays des Touaregs**, où M. Léo Dex nous montre une mission scientifique luttant contre l'hostilité armée des pirates du désert, les difficultés du climat saharien, pendant qu'elle établit, dans l'étrange région des chotts tunisiens, d'immenses signaux lumineux destinés à un essai de correspondance avec... les habitants de la planète Mars. Une idylle amoureuse est mariée au récit et tout finit bien, grâce à l'intervention des troupes chargées de la construction du Transsaharien, dont on voit poser les rails au cours du roman.

Une gracieuse édition de la *Mionette*, le délicat chef-d'œuvre d'Eugène Muller si souvent réimprimé, se recommande par les charmantes illustrations de A. Bertrand. Cet artiste, dont les lecteurs du *Monde Moderne* ont souvent pu apprécier les compositions, sait pénétrer dans l'intimité des personnages qu'il faut représenter, et son talent anime leurs figures de l'expression même de la vérité.

De son vivant, **Victor Hugo** n'admettait point des extraits de ses œuvres. Ils abondent depuis sa mort, heureusement d'ailleurs. M. Hippolyte Parizot achève, avec un volume de théâtre, sa collection des **Morceaux choisis** du maître. Le choix est fait avec beaucoup de goût et les fragments sont reliés entre eux par de compréhensives noties.

La préface de l'ouvrage de M. André Godard, **Le positivisme chrétien**, chez Bloud et Barral, contient cette remarque très profonde: « Le malheur de l'Eglise est de manquer d'apôtres qui aient débuté par l'incroyance. » L'auteur, qui est de ceux-là, veut parler de l'Eglise contemporaine et de la situation contemporaine de la religion. Il ajoute: « Les deux tiers des incroyants le sont de bonne foi. »

Les causes de l'incrédulité actuelle sont complexes. Objections du matérialisme, du transformisme, du spiritisme, de l'exagère allemande et de la théorie générale des religions, tout concourt à entraver la conversion non seulement des intellectuels, mais de la masse des esprits, atteinte par les sophismes de la vulgarisation scientifique.

C'est à les réfuter que M. André Godard s'applique. Il a prétendu écrire un abécédaire à mettre aux mains de l'incroyant en quête d'une certitude religieuse. Ce n'est pas abécédaire qu'il faut dire, mais traité profondément pensé où se complairaient les esprits sérieux.

M. Edmond Thiaudière continue, chez Fischbacher, ses *Notes d'un pessimiste* par un nouveau recueil de maximes: **La fierté du renoncement**. Comme le dit M. H. Chantavoine dans sa préface, c'est un pessimisme d'une essence rare, parce qu'il est généreux et salutaire et qu'il vient d'un esprit courageux et d'une conscience difficile.

Un index termine le volume. On y lit, par exemple, « Esprit de pauvreté » ou « Fièvre du lendemain », et l'on n'a qu'à recourir aux pages indiquées pour voir ce que l'auteur pense de ces états d'âme.

Il n'est pas facile de rendre compte du curieux roman, **Blancador l'Avantageux**, que M. Maurice Maindron donne, aux éditions de la *Revue Blanche*, comme suite à son *Saint-Cendre*, dont le succès a été vif. C'est une suite en ce sens que les scènes se déroulent toujours au XVI^e siècle, mais seulement en cela. La félonie succède à la bonne humeur et la cruauté à la bravoure: on y trouve des physiologies qui inspirent la terreur et des tortures qui donnent le frisson.

L'auteur poursuit une idée historique, voulant montrer ce qui pouvait se passer en France il y a trois cents ans. Mais il aurait dû faire précéder ce récit d'un avant-propos explicatif. Pour qui ne connaît pas le souci d'exactitude que M. Maindron apporte à tous ses travaux, les événements semblent imaginatifs, ce qui est permis, mais improbables, ce qui est plus grave.

Trois autres volumes sont en préparation et les titres font supposer qu'ils se maintiendront dans le même cycle. Nous y demandons des explications, dût notre ignorance faire sourire l'auteur. Elles serviraient à mieux goûter son style savoureux, dont l'ironie cachée portera ainsi des coups plus certains.

Les ouvrages de M. Maindron ne peuvent pas se résumer, car ils sont eux-mêmes une quintessence. Ils sont riches en faits et en pensées. Il faut les lire soi-même, et non à travers l'appréciation d'un critique, pour les pénétrer et les goûter.

VOYAGES ORGANISÉS

Par LE MONDE MODERNE et l'AGENCE DES VOYAGES MODERNES

VOYAGE EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

— Vacances de Pâques —

Itinéraire

Paris, Marseille, Alger, Blidah, Alger, Bougie (Traversée en voiture des célèbres gorges du Chabet-el-Akhra), Sétif, Constantine, Batna (Excursion en voiture aux ruines de Lambèse et de Tingad), Biskra (Excursion dans le désert à l'oasis de Sidi-Okba et aux Dunes de sable), Constantine, Tunis (Excursion en voiture à Carthage, Sidi-Bou-Saïd, La Marsa), Marseille, Paris.

—♦— DÉPART DE Paris LE 2 AVRIL 1901 —♦— RETOUR A Paris LE 20 AVRIL —♦—

Prix et Conditions du Voyage :

1^{re} classe 875 francs — 2^e classe, 795 francs.

Excursion facultative à SOUSSE, KAIROUAN et BIZERTE

RETOUR A Paris LE 27 AVRIL

Supplément de Prix : 1^{re} classe, 145 fr. — 2^e classe 135 fr.

Ces prix comprennent toutes les dépenses du Voyage : Frais de transport, d'hôtels, de voitures, de guides, pourboires etc.

Les adhésions sont reçues dès maintenant et jusqu'au 20 Mars. Nous engageons vivement nos lecteurs à ne pas attendre la dernière minute pour se faire inscrire, car dans le but d'assurer aux voyageurs le plus de confortable possible, nous limiterons leur nombre à 40. — D'autre part, pour le choix des cabines nous nous en rapporterons à l'ordre des inscriptions. Nous avons fait choix pour les traversées de Marseille à Alger et de Tunis à Marseille des excellents paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique.

Les programmes et renseignements concernant le voyage seront envoyés gratuitement à toute personne qui en fera la demande — S'adresser directement aux « Voyages Modernes » 1, rue de l'Échelle, Paris.

NOTA — Tout souscripteur au voyage d'Algérie aura droit à une année d'abonnement à la Revue « Le Monde Moderne ».

Le

Monde Moderne

~~~~~  
Février 1901  
~~~~~


DANS L'ABÏME

Le lieutenant se tenait debout devant la sphère d'acier et mordillait un éclat de bois.

— Que pensez-vous de ça, Steevens ? demanda-t-il.

— C'est une idée comme une autre, dit Steevens, du ton de quelqu'un qui veut se faire une opinion sincère.

— Je crois que ça s'écrasera à plat, dit le lieutenant.

— Il semble avoir calculé son affaire soigneusement, dit Steevens encore impartial.

— Mais pensez à la pression, dit le lieutenant. A la surface de l'eau, elle est de quatorze livres par pouce ; trente pieds plus bas, elle est double ; soixante, triple ; quatre-vingt-dix, quadruple ; neuf cents, quarante fois plus grande ; cinq mille pieds, trois cents fois... c'est-à-dire qu'à un mille de profondeur, la pression est de deux cent quarante fois quatorze livres ; c'est-à-dire... attendez... un quintal... une tonne et demie, Steevens, *une tonne et demie* par pouce carré. Et l'Océan a ici cinq milles de profondeur. Il subira une pression de sept tonnes et demie...

— Un joli sondage ! dit Steevens. Mais il est protégé aussi par une jolie épaisseur d'acier.

Le lieutenant ne répondit pas et se remit à mâchonner son bout de bois. L'objet de leur conversation était une immense boule d'acier, d'un diamètre extérieur d'environ neuf pieds, et qui semblait être le projectile de quelque titanique pièce d'artillerie ; elle était fort laborieusement nichée dans un échafaudage monstrueux, élevé dans la charpente du vaisseau, et les espars gigantesques qui allaient bientôt la faire glisser par-dessus bord donnaient à l'arrière du navire un aspect qui avait excité la curiosité de tout honnête marin, depuis le *pool* de Londres jusqu'au tropique du Capricorne. En deux endroits,

l'un au-dessus de l'autre, l'acier faisait place à une couple de fenêtres circulaires, fermées d'une paroi de verre d'une épaisseur énorme, et l'une d'elles, enchâssée dans un cadre d'acier d'une grande solidité, se trouvait pour l'instant en partie dévissée.

Le matin même, les deux hommes avaient vu, pour la première fois, l'intérieur de ce globe. Il était soigneusement matelassé de coussins à air, garnis de petits boutons fixés entre les saillies, et qui constituaient le simple mécanisme de la chose. Tous les objets étaient, de même, soigneusement capitonnés, même l'appareil Myers, qui devait absorber l'acide carbonique et remplacer l'oxygène inspiré par l'habitant du globe, quand, s'y étant introduit, l'ouverture vitrée aurait été vissée.

Tout était si parfaitement capitonné qu'un être humain aurait pu supporter, en toute sécurité, d'être lancé avec la sphère par un canon. Et il fallait qu'il en fût ainsi, car bientôt un homme allait s'insinuer par l'ouverture : il serait enfermé solidement à l'intérieur et lancé par-dessus bord pour s'enfoncer dans l'Océan jusqu'à une profondeur de cinq milles, comme le lieutenant l'avait dit. L'imagination de ce dernier était exclusivement occupée de cet objet ; c'était devenu pour lui une obsession, même aux repas, et Steevens, le nouveau venu, était un compagnon inattendu auquel il allait pouvoir tout à son aise causer de sa préoccupation.

— J'ai idée, dit le lieutenant, que ces hublots de verre fléchiront simplement, crèveront et s'écraseront sous une pression pareille. Daubrée a liquéfié des rochers sous des pressions énormes... et, remarquez bien ceci...

— Si le verre casse, dit Steevens, qu'arrivera-t-il ?

— L'eau entrera comme un jet de fer. Avez-vous jamais reçu, bien droit, un jet à haute pression ? Ça vous frappe

comme un boulet. Il serait simplement écrasé et aplati. L'eau entrerait dans sa gorge, dans ses poumons, pénétrerait dans ses oreilles...

— Quelle imagination détaillée! s'écria Steevens, qui se représentait vivement les choses.

— C'est le simple exposé d'une chose inévitable, dit le lieutenant.

— Et le globe?

— Il laisserait s'échapper quelques petites bulles et s'installerait confortablement, jusqu'au jour du jugement, parmi la vase et le limon du fond... avec le pauvre Elstead étalé sur ses coussins aplatis, comme du beurre sur du pain.

Il répéta cette image, comme si elle lui eût plu beaucoup :

— Comme du beurre sur du pain.

— Un coup d'œil au tape-cul, dit une voix.

Et Elstead parut derrière eux, vêtu d'un complet blanc, une cigarette aux lèvres et les yeux souriants sous les amples bords de son chapeau.

— Qu'est-ce que vous dites, à propos de pain et de beurre, Weybridge? Vous grommelez, comme d'habitude, sur la paye insuffisante des officiers de marine? — Il n'y a plus qu'un jour à attendre avant que je parte maintenant. Les élingues vont être prêtes aujourd'hui. Ce beau ciel et cette houle tranquille sont juste ce qu'il faut pour lancer de plomb et de fer, n'est-ce pas?

— Vous ne vous apercevrez pas beaucoup de la houle, dit Weybridge.

— Non. A soixante ou quatre-vingts pieds de profondeur — et j'y serai dans dix à douze secondes — pas une molécule ne bougera, quand le vent hurlerait et que l'eau s'élèverait jusqu'aux nuages. Non. Là, au fond...

Il s'avança jusqu'au bastingage, et les deux autres le suivirent. Tous trois se penchèrent sur leurs coudes et contemplèrent l'eau, d'un vert jaunâtre.

— ... La paix, dit Elstead, en achevant tout haut sa pensée.

— Êtes-vous absolument certain que le mouvement d'horlogerie marchera? demanda tout à coup Weybridge.

— Il a marché trente-cinq fois, dit Elstead. Il est tenu de marcher.

— Mais s'il ne fonctionne pas?

— Pourquoi ne fonctionnerait-il pas?

— Je ne voudrais pas, pour vingt mille livres, descendre dans cette maudite machine, dit Weybridge.

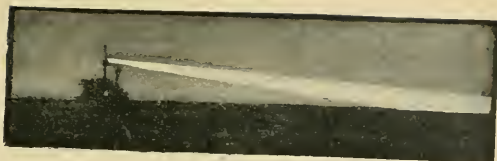
— Vous êtes tout à fait encourageant, dit Elstead.

— Je ne comprends pas encore comment vous pouvez faire fonctionner la chose, dit Steevens.

— Eh bien! d'abord, j'entre dans la sphère, et l'on visse l'ouverture, dit Elstead. Et quand, trois fois de suite, j'ai allumé et éteint la lumière électrique pour montrer que tout va bien, je suis lancé par-dessus le bastingage par cette grue, avec tous ces gros fonceurs de plomb suspendus au-dessous de moi. Le gros poids de plomb, qui est fixé sur le dessus, est muni d'un cylindre sur lequel s'enroulent cent toises de solide cordage, et c'est tout ce qui lie les fonceurs à la sphère, sauf les élingues qui seront coupées quand la sphère tombera. Je me sers de cordes plutôt que de câbles de fer, parce que c'est plus facile à couper et plus flottant — conditions nécessaires, comme vous allez voir. Vous remarquez que tous ces fonceurs de plomb sont percés d'un trou; une tringle de fer y sera adaptée, qui passera de six pieds sur la face inférieure. Dès que cette tringle sera en contact avec le fond, elle frappera sur un levier qui déclenchera le mouvement d'horlogerie placé sur le côté du cylindre sur lequel les cordes s'enroulent... Vous suivez? On descend gentiment dans l'eau tout le système. La sphère flotte — avec l'air qu'elle renferme, elle est plus légère que l'eau — mais les poids de plomb continuent à s'enfoncer, et la corde se déroule jusqu'au bout. Quand la corde est entièrement filée, la sphère s'enfonce aussi.

— Mais à quoi sert la corde? demanda Steevens. Pourquoi ne pas fixer directement les poids à la sphère?

— Mais à cause du choc probable au fond. La sphère et ses poids vont s'enfoncer rapidement, atteindre peu à peu une vitesse vertigineuse. Elle serait mise en pièces en touchant le fond, si ce n'était cette corde. Mais, dès que les poids reposeront sur le fond, la légèreté de la sphère



entrera en jeu. Elle continuera à s'enfoncer de plus en plus lentement, s'arrêtera enfin, puis se mettra à remonter. C'est là que le mouvement d'horlogerie intervient. Aussitôt que les fonceurs s'aplatiront sur le fond de la mer, la tringle sera heurtée et déclenchera le mouvement et la corde s'enroulera de nouveau sur le cylindre. Je serai ainsi amené jusqu'au fond. Là, je resterai une demi-heure, la lumière électrique allumée, examinant ce que j'aurai autour de moi. Puis le mouvement d'horlogerie mettra en jeu un couteau à ressort, la corde sera coupée, et je remonterai à la surface, comme une bulle dans un siphon.

La corde elle-même aidera la flottaison.

— Et si, par hasard, vous remontiez sous un navire? demanda Weybridge.

— J'arriverais avec une telle vitesse que je passerais simplement au travers comme un boulet de canon, dit El-



stead. Vous n'avez pas besoin de vous tourmenter à ce sujet.

— Supposez que quelque actif petit crustacé s'insinue dans votre mouvement d'horlogerie...

— Ce serait pour moi une espèce d'invitation un peu pressante à rester en leur compagnie, dit Elstead en tournant le dos à la mer et contemplant la sphère.

On avait jeté Elstead par-dessus bord à onze heures. C'était une journée calme et brillamment seréine et l'horizon se perdait dans la brume. L'éclat des lampes électriques avait joyeusement, par trois fois, apparu dans le petit compartiment supérieur. Alors on l'avait descendu lentement jusqu'à la surface de l'eau, et un matelot se tenait près des sabords d'arrière, prêt à couper le palan qui retenait l'ensemble des fonceurs et de la sphère. La sphère, qui sur le pont avait paru si énorme, semblait maintenant un inimaginable petit objet sous l'arrière du navire. Elle se balança un peu, et ses deux hublots sombres au-dessus de la ligne de flottaison semblaient des yeux aburris contemplant l'équipage qui se pressait contre le bord. Une voix s'éleva, demandant ce qu'Elstead devait penser de ce balancement.

— Êtes-vous prêts? fit le commandant.

— Oui, capitaine.

— Lâchez tout.

Le câble du palan se raidit contre la lame et fut coupé. Un remous tourbillonna sur la sphère d'une façon grotesquement impuissante. Quelqu'un agita un mouchoir; un autre tenta une acclamation vaine; un quartier-maître compta lentement... huit, neuf, dix. Il y eut un autre remous, puis avec un bruyant clapotis et un large délabrement, la sphère reprit son aplomb.

Elle sembla rester stationnaire un instant, puis devenir rapidement plus petite; enfin l'eau la recouvrit, et elle resta visible au-dessous de la surface,

imprécise et agrandie par la réfraction. Avant qu'on ait pu compter jusqu'à trois, elle avait disparu. Il y eut un tremblement de lumière blanche dans les profondeurs de l'eau qui diminua jusqu'à n'être plus qu'un point et s'évanouit. Puis, il n'y eut plus rien que l'abîme des eaux ténébreuses dans lequel un requin nageait.

Soudain l'hélice du croiseur se mit en mouvement; l'eau bouillonna; le requin disparut dans la confusion des vagues, et un torrent d'écume s'étendit sur la cristalline limpidité qui avait englouti Elstead.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant? dit un matelot à un autre.

— On va s'éloigner d'une couple de milles pour ne pas nous trouver sur son chemin quand il remontera, dit son camarade.

Le navire gagna lentement sa nouvelle position. A bord, tous ceux qui n'étaient pas occupés restaient à surveiller l'endroit houleux où la sphère s'était enfoncée. Pendant la demi-heure qui suivit, il est douteux qu'un seul mot ait été prononcé qui n'eût pas rapport à Elstead. Le soleil de décembre était maintenant haut dans le ciel, et la chaleur était fort grande.

— Je crois qu'il n'aura pas trop chaud là-dessous, dit Weybridge. On prétend que, passé une certaine profondeur, l'eau de la mer est presque toujours à une température glaciale.

— A quel endroit va-t-il ressortir? demanda Steevens.

— C'est là-bas, dit le commandant, qui s'enorgueillissait de son omniscience. Il indiqua d'un doigt précis le sud-est. Et, ajouta-t-il, il ne va pas tarder maintenant. Il y a déjà trente-cinq minutes.

— Combien de temps faut-il pour atteindre le fond de l'Océan? demanda Steevens.

— Pour une profondeur de cinq milles, en tenant compte, comme nous l'avons fait, d'une accélération de deux pieds par seconde, à la fois à l'aller et

au retour, il lui faut environ trois quarts de minute.

— Alors, il est en retard, dit Weybridge.

— Mais... presque, dit le commandant. Je suppose qu'il faut quelques minutes pour que sa corde s'enroule.

— J'avais oublié cela, dit Weybridge, évidemment soulagé.

Alors commença l'attente. Lentement, une minute s'écoula, et aucune sphère ne sortit des flots. Une autre minute suivit, et rien ne vint rompre la houle huileuse. Les matelots s'expliquaient les uns aux autres l'importance de l'enroulement de la corde. Les agrès étaient pleins de figures attentives.

— Montez, Elstead, montez ! cria impatientement un matelot à la poitrine velue, et les autres reprirent et crièrent comme s'ils réclamaient la levée du rideau au théâtre.

Le commandant leur lança un regard irrité.

— Naturellement, si l'accélération est moindre que deux, dit-il, il sera plus longtemps. Nous ne sommes pas absolument certains que ce soit là une donnée exacte. Je ne crois pas aveuglément aux calculs.

Stevens donna brièvement son assentiment. Personne sur le gaillard d'arrière ne parla pendant une couple de minutes. Alors l'étui de la montre de Stevens cliqua.

Lorsque, vingt et une minutes plus tard, le soleil atteignit le zénith, ils attendaient encore l'apparition de la sphère, et pas un homme à bord n'avait osé murmurer que tout espoir était perdu. Ce fut Weybridge qui le premier exprima cette certitude.

— Je n'ai jamais eu confiance dans ses hublots, dit-il tout à coup à Stevens.

— Grand Dieu ! dit Stevens, vous ne croyez pas que...

— Ma foi... dit Weybridge, et il laissa le reste à son imagination.

— Je n'ai pas grande foi dans les calculs de ce genre, fit le commandant sur

un ton de doute, de sorte que je n'ai pas encore perdu tout espoir.

A minuit, le croiseur évoluait lentement autour de l'endroit où la sphère s'était enfoncée. Le rayon blanc du foyer électrique se promenait et s'arrêtait indistinctement sur l'étendue des eaux phosphorescentes, tandis que scintillaient de minuscules étoiles.

— Si sa fenêtre n'a pas cédé et qu'il ne soit pas écrasé, dit Weybridge, sa maudite situation est pire encore, car alors ce serait son mouvement d'horlogerie qui n'aurait pas fonctionné, et il serait maintenant vivant à cinq milles sous nos pieds, là-dessous, dans le froid et les ténèbres, à l'ancre dans sa petite boule d'acier, là où jamais un rayon de lumière n'a brillé, ni un être humain vécu depuis que les eaux se sont rassemblées. Il est là sans nourriture, souffrant de la faim et de la soif, épouvanté et se demandant s'il mourra de faim ou d'étouffement. Laquelle de ces deux morts sera-ce ? L'appareil Myers doit s'épuiser, je suppose. Combien de temps peut-il durer ?

— Tonnerre ! s'exclama-t-il, quelles petites choses nous sommes ! quels audacieux petits diables ! dans l'abîme ! des milles et des milles de liquide — rien que de l'eau au-dessous de nous et autour de nous, et ce ciel ! Des gouffres !

Il leva les bras, et au même moment une petite traînée blanche monta sans bruit dans le ciel, ralentit peu à peu sa course, s'arrêta, devint un petit point immobile, comme si une nouvelle étoile avait pris place dans le ciel. Puis cela se mit à dégringoler et se perdit bientôt dans les réflexions des étoiles et la pâle et brumeuse phosphorescence de la mer.

A cette vue, il resta stupéfait, le bras tendu et la bouche ouverte. Puis il ferma sa bouche, l'ouvrit de nouveau, et agita ses bras avec des gestes désordonnés. Enfin il se tourna et cria : « Elstead, ohé ! » à la première vigie, et courut jusqu'à Lindley, puis au foyer électrique.

— Je l'ai vu, dit-il, à tribord, là-bas ! Ses lampes sont allumées. Et il vient juste de sortir. Cherchez de ce côté avec le rayon, nous allons bien le voir flotter quand il réapparaîtra à la surface.

Mais ils ne le trouvèrent pas avant l'aurore. Même alors ils manquèrent de le couler bas. La grue fut préparée, et avec une chaloupe on agrafa les chaînes à la sphère. Quand ils l'eurent remontée à bord, ils en dévissèrent l'ouverture et explorèrent des yeux l'obscurité de l'intérieur, car la chambre du foyer électrique était arrangée de façon à illuminer l'eau seulement autour de la sphère et était interceptée de la cavité générale.

L'atmosphère intérieure était très surchauffée, et la gutta-percha qui garnissait les bords de l'ouverture était molle. Leurs questions impatientes restèrent sans réponse et aucun bruit ne leur parvint. Elstead était inanimé, replié sur lui-même au fond de sa cabine. Le médecin du bord s'y introduisit et le passa à ceux de l'extérieur. Pendant un certain temps, ils ne purent se rendre compte si Elstead était vivant ou mort. Sa figure, à la lueur jaunâtre des lampes, était toute brillante de transpiration. On le descendit dans sa cabine.

Il n'était pas mort, comme ils purent bientôt s'en apercevoir, mais dans un état d'affaissement nerveux absolu et, de plus, cruellement contusionné. Il lui fallut, pendant plusieurs jours, rester couché et parfaitement tranquille. Une semaine se passa avant qu'il pût raconter ses expériences.

Dès les premiers mots, il déclara qu'il allait recommencer. La sphère avait besoin d'être perfectionnée, dit-il, afin de lui permettre de se débarrasser de la corde, s'il le fallait, et c'était tout. C'avait été la plus merveilleuse aventure.

— Vous pensiez, dit-il, que je ne trouverais rien que de la vase. Vous vous moquez de mes explorations, et j'ai découvert un nouveau monde. Il raconta son histoire par fragments sans

suite, et presque toujours en commençant par la fin, de sorte qu'il est impossible de la répéter dans ses propres termes. Mais ce qui suit en est l'exacte narration.

Son voyage commença atrocement, dit-il. Avant que la corde fût entièrement filée, la sphère ne cessa d'être ballottée. Il eut la sensation d'être une grenouille enfermée dans un ballon sur lequel on s'acharne à coups de pied. Il ne pouvait voir que la grue et le ciel au-dessus de sa tête, avec un coup d'œil occasionnel sur les gens qui garnissaient le bastingage, et il était incapable de prévoir de quel côté allait se balancer la sphère. Tantôt il levait le pied pour marcher et il était culbuté en tous sens contre les coussins. Toute autre forme eût été plus confortable, mais aucune n'aurait pu supporter l'immense pression de l'abîme. Soudain le balancement cessa ; la sphère se mit en équilibre, et, quand il fut relevé, il aperçut tout autour de lui le bleu verdâtre des flots avec la lumière du jour atténuée filtrant de la surface et une multitude de petites choses flottantes qui passaient vertigineusement contre les vitres, montant, lui semblait-il, vers la lumière. Puis, à mesure qu'il regardait, l'obscurité s'accrut jusqu'à ce que l'eau fût, au-dessus de sa tête, aussi sombre que le ciel de minuit, bien que d'une teinte plus verte, et, au-dessous de lui, absolument noire. De temps en temps, de petites choses transparentes avec un scintillement lumineux faisaient au long des hublots de légères traînées verdâtres.

Et la sensation de chute ! Elle rappelait le départ soudain d'un ascenseur, dit-il, avec cette différence qu'elle durait plus longtemps. Il faut réfléchir un instant pour réaliser ce que ce doit être. Ce fut alors, et seulement, qu'Elstead se repentit d'avoir tenté cette aventure. Il vit sous un aspect entièrement nouveau les chances qui se dressaient contre lui. Il pensa aux énormes poissons à scie qui existent dans les profondeurs



moyennes, à ces spécimens terribles qu'on trouve parfois à demi digérés dans l'estomac des grands cétacés ou flottant morts, décomposés et à demi dévorés.

Il s'imagina l'un d'entre eux s'attaquant à la sphère et ne voulant plus la lâcher. Et le mouvement d'horlogerie, l'avait-il suffisamment éprouvé? Mais qu'il voulût maintenant descendre ou remonter, c'était absolument la même chose.

Au bout de cinquante secondes, tout, à l'extérieur, fut aussi noir que la nuit, sauf ce que le rayon de son foyer électrique éclairait et dans quoi apparaissaient de temps à autre quelques poissons et passaient quelques fragments d'objets qui s'enfonçaient. Tout cela disparaissait trop vite pour qu'il lui fût possible de distinguer ce que c'était. Une fois, il crut voir un requin. A ce moment, la sphère commença à s'échauffer par le frottement. Il lui parut que cette donnée n'avait pas été suffisamment évaluée. La première chose qu'il put remarquer fut qu'il transpirait; puis il perçut sous ses pieds une sorte de sifflement qui s'accrut, et il vit une foule de petites bulles, de très petites bulles qui montaient en éventail vers la surface. De la vapeur!

Il tâta le hublot, la vitre était brûlante. Immédiatement, il alluma la lampe électrique qui éclairait sa cabine, regarda la montre encastrée dans le capitonnage, et il vit que son voyage durait déjà depuis deux

minutes. Il lui vint à l'esprit que le hublot pouvait craquer dans le conflit des températures, car il savait que les eaux dans les grandes profondeurs sont glaciales. Puis tout à coup la paroi de la sphère sembla presser le dessous de ses pieds ; au dehors la course des bulles se ralentit et le sifflement diminua. La sphère se balança légèrement. Le hublot n'avait pas craqué, rien n'avait cédé, et il savait que, dans tous les cas, le danger de couler bas était passé.

Encore une minute et il reposerait sur le fond de l'abîme. Il songea, dit-il, à Steevens, à Weybridge et aux autres qui étaient à cinq milles au-dessus de sa tête, plus haut pour lui que ne le furent jamais au-dessus de nous les plus élevés des nuages qui flottèrent dans le ciel, à eux tous naviguant lentement, cherchant à pénétrer la profondeur des eaux et se demandant ce qui pouvait lui être arrivé.

Il se mit à regarder par le hublot. Il n'y avait plus de bulles maintenant, et le sifflement avait cessé. Au dehors, c'étaient de profondes ténèbres d'un noir épais comme un velours, sauf là où le rayon électrique pénétrait l'eau et en montrait la couleur : un gris jaunâtre. Alors, trois choses, comme des formes de feu, nagèrent en vue, se suivant. Il ne pouvait distinguer si elles étaient petites et proches ou énormes et éloignées.

Chacune d'elles se dessinait avec des contours bleuâtres, presque aussi brillants que les feux d'une barque de pêche, des feux qui semblaient répandre beaucoup de fumée, et ils avaient, de chaque côté, des taches de cette lumière, comme des sabords de navire. Leur phosphorescence sembla s'éteindre quand ils entrèrent dans le rayonnement lumineux de sa lampe, et il vit alors que c'étaient de petits poissons de quelque étrange espèce, avec des yeux énormes, et dont les corps et les queues se terminaient brusquement. Leurs yeux étaient tournés vers lui, et il jugea qu'ils suivaient sa des-

cente, les supposant attirés par sa clarté.

D'autres du même genre se joignirent bientôt à eux. A mesure qu'il descendait, il remarquait que l'eau prenait une teinte pallide et que de petites taches de lumière scintillaient dans son rayonnement comme des atomes dans un rais de soleil. Cela était probablement dû aux nuages de vase et de boue que la chute de ses fonceurs de plomb avaient produits.

Pendant tout le temps qu'il fut entraîné vers le fond par ses poids de plomb, il se trouva dans une sorte de brouillard blanc si dense que son projecteur électrique ne réussissait pas entièrement à le percer au delà de quelques pieds. Et il se passa quelques minutes avant que les couches de sédiment en suspension fussent retombées au fond. Alors, à la lueur de ses lampes électriques et à la passagère phosphorescence d'un banc éloigné de poissons, il lui fut possible de voir, sous l'immense obscurité des eaux supérieures, une surface ondulante de vase d'un blanc grisâtre, rompue çà et là par des fourrés enchevêtrés de lis de mer agitant leurs tentacules affamés.

Plus loin se trouvaient les gracieux et transparents contours d'un groupe d'éponges gigantesques. Sur ce sol étaient dispersées un grand nombre de touffes hérissées et plates d'une riche couleur pourpre et noire qu'il décida devoir être quelque espèce d'oursin, et de petites choses avec des yeux très larges ou aveugles ayant une curieuse ressemblance, les uns avec les cloportes, les autres avec les homards, rampaient paresseusement dans la trainée de lumière et disparaissaient de nouveau dans l'obscurité en laissant derrière eux des sillons dans la vase.

Alors soudain la multitude voltigeante des petits poissons vira et s'avança vers lui comme une volée d'étourneaux pourraient le faire. Ils passèrent au-dessus de lui comme une neige phosphorescente, et il vit alors, derrière eux, une créature

de dimensions plus grandes qui s'avancait vers la sphère.

D'abord, il ne put la distinguer que vaguement, figure aux mouvements indécis et suggérant de loin un homme en marche; puis elle entra dans le rayonnement lumineux que projetait la lampe. Au moment où la lumière la frappa, elle ferma les yeux, éblouie. Elstead la contempla avec stupéfaction.

C'était un étrange animal vertébré. Sa tête, d'une pourpre sombre, rappelait vaguement celle d'un caméléon, mais le front était si élevé et la boîte crânienne si développée qu'aucun reptile n'en possédait encore de semblables. L'équilibre vertical de sa face lui donnait la plus extraordinaire ressemblance avec celle d'un être humain. Deux yeux larges et saillants se projetaient des orbites à la façon d'un caméléon et sous ses petites narines s'ouvrait une large bouche reptilienne aux lèvres cornées. A l'endroit des oreilles étaient deux énormes onies hors desquelles flottaient des filaments nombreux d'un rouge de corail, rappelant les onies que possèdent les très jeunes raies et les requins.

Mais ce que cette face avait d'humain n'était pas le trait le plus extraordinaire qu'offrait cette créature. Elle était bipède; son corps, presque sphérique, était en équilibre sur une sorte de trépied composé de deux jambes comme celles des grenouilles et d'une longue queue épaisse, et ses membres supérieurs, qui caricaturaient grotesquement les bras humains, beaucoup à la manière des grenouilles, portaient un long dard osseux garni de cuivre. La couleur de cette créature était variée; sa tête, ses mains et ses jambes étaient pourpres, mais sa peau qui pendait flottante autour de son corps comme des vêtements le feraient, était d'un gris phosphorescent. Elle restait là, aveuglée par la lumière.

A la fin, cet habitant inconnu de l'abîme cligna des paupières et les écarquilla; puis, portant sa main libre au-dessus de

ses yeux, il ouvrit la bouche et articula à la façon humaine un cri qui pénétra même l'enveloppe d'acier et le capitonnage intérieur de la sphère. Comment un cri peut être poussé sans poumons, Elstead ne se préoccupa pas de l'expliquer. La créature sortit alors du rayonnement, reentra dans le mystère ténébreux qui le bordait de chaque côté, et Elstead la sentit plutôt qu'il ne la vit venir vers lui. Certain que la lumière l'avait attirée, il interrompit le courant. Un moment après, des coups sourds résonnèrent contre l'acier et la sphère se balança.

Alors le cri fut répété. Et il sembla à Elstead qu'un écho lointain y répondait. Les coups sourds reprirent et la sphère se balança de nouveau et grinça contre le pivot sur lequel la corde était enroulée. Il demeura dans les ténèbres, cherchant à pénétrer du regard l'éternelle nuit de l'abîme. Et bientôt il vit, très faibles et lointaines, d'autres formes phosphorescentes et quasi-humaines se hâter vers lui.

Sachant à peine ce qu'il faisait, il tâta contre les parois de sa prison instable pour trouver le bouton du projecteur électrique extérieur et pressa accidentellement celui de la petite lampe qui éclairait sa cabine capitonnée. La sphère roula et il fut renversé. Il entendit comme des cris de surprise, et quand il fut relevé, il vit deux yeux attentifs qui regardaient par le hublot inférieur et qui en réfléchissaient la clarté.

Au même instant, des mains heurtaient vigoureusement l'enveloppe d'acier et il entendit — impression suffisamment horrible dans sa position — des heurts réitérés sur l'enveloppe de métal qui protégeait le mouvement d'horlogerie. A ce bruit, vraiment, l'angoisse l'étrangla; car, si ces étranges créatures parvenaient à arrêter le mouvement, sa délivrance était impossible. A peine avait-il pensé cela, qu'il sentit la sphère se balancer et la paroi sembla peser lourdement contre ses pieds.

Il éteignit la petite lampe intérieure et rétablit le courant du réflecteur extérieur. Le fond vaseux et les créatures quasi-humaines avaient disparu, et un couple de poissons se poursuivant passèrent soudain contre le hublot.

Il pensa aussitôt que ces étranges habitants avaient rompu la corde et qu'il avait échappé. Il remontait de plus en plus vite, puis il s'arrêta avec une secousse qui l'envoya heurter la paroi capitonnée de sa prison. Pendant une demi-minute, peut-être, il fut trop étourdi pour réfléchir.

Alors il sentit que la sphère tournait lentement sur elle-même avec une sorte de balancement, et il lui sembla aussi qu'il avançait horizontalement dans l'eau. Eu se blottissant tout contre le hublot, il parvint à rétablir de son poids l'équilibre et à ramener vers le fond cette partie de la sphère; mais il ne put rien voir que le pâle rayonnement de son réflecteur frappant inutilement les ténèbres. Il lui vint à l'idée qu'il pourrait mieux voir s'il éteignait la lampe.

En ceci, il fut sage. Au bout de quelques minutes, les ténèbres veloutées devinrent une sorte d'obscurité translucide, et alors, dans le lointain, et aussi imprécises que la lumière zodiacale d'un soir d'été, il vit des formes se mouvoir au-dessous de lui. Il jugea que ces créatures avaient détaché son câble et le remorquaient au long du fond de la mer.

Alors, par delà les ondulations de la plaine sous-marine, vague et lointaine, il vit un immense horizon d'une luminosité pâle qui s'étendait de chaque côté aussi loin que sa petite fenêtre lui permettait d'apercevoir. Vers cet horizon, il était remorqué comme un ballon qu'on ramènerait de la plaine vers la ville. Il en approchait très lentement, et très lentement la vague irradiation se précisait en des formes plus définies.

Il était presque cinq heures lorsqu'il atteignit cette aire lumineuse; et, vers ce moment, il put distinguer une sorte d'ar-

rangement qui suggérait des rues et des maisons groupées à l'entour d'un vaste édifice sans toit, qui rappelait grotesquement une abbaye en ruine. Tout cela s'étendait au-dessous de lui comme une carte. Les maisons étaient toutes des enclos de murs sans toits, et leur substance étant, comme il le vit plus tard, d'os phosphorescents, donnait à cet endroit l'apparence d'être bâti avec du clair de lune noyé.

Parmi les cavités inférieures, des végétations crinoïdes étendaient leurs tentacules, et de grandes, sveltes et fragiles éponges surgissaient comme des minarets brillants et comme des lis de lumière membraneuse hors de la clarté générale de la cité. Dans les espaces ouverts, il pouvait voir une agitation comme de foules de gens, mais il se trouvait trop élevé pour distinguer les personnages qui composaient ces foules. Alors, lentement, il se sentit tiré vers le fond, et, à mesure, les détails des lieux apparaissaient plus clairement à sa vue. Il distingua que les rangées de bâtiments nuageux étaient délimitées par des lignes pointillées d'objets ronds, et il s'aperçut qu'en plusieurs endroits au-dessous de lui, en de larges espaces ouverts, étaient des formes semblables à des carcasses pétrifiées de navires.

Lentement et sûrement il descendait, et les formes au-dessous de lui devenaient plus brillantes, plus claires et plus distinctes. On le dirigeait vers le large édifice qui occupait le centre de la ville, et de temps en temps il pouvait apercevoir la multitude de formes qui tiraient sur sa corde. Il fut étonné de voir que le gréement de l'un des vaisseaux qui formait un des principaux traits de la place était couvert d'une quantité d'êtres gesticulants qui le regardaient, puis les murs du grand édifice montèrent silencieusement autour de lui et lui cachèrent la vue de la cité.

Les murs étaient de bois durci par l'eau, de câbles de fer tressés, d'espars de cuivre et de fer, d'os et de crânes de



nafragés. Les crânes couraient au long des murs de l'édifice en zigzags, en spirales et en courbes fantastiques. Et dans leurs orbites vides, et sur toute la surface des murs jouaient et se cachaient une multitude de petits poissons argentés. Soudain ses s'emplirent d'un bour sourd, d'un bruit violent des cors, rent bientôt de fan meurs. La sphère jours, passant de fenêtres en pointe,

oreilles donnement comme le son auquel succédèrent bientôt de fantastiques clats s'enfonçait tout devant d'immenses à travers lesquelles il apercevait vaguement, le regardant, un grand nombre de ces étranges et fantomatiques créatures. Et il vint enfin se poser, lui sembla-t-il, sur une sorte d'autel au centre de la place.

Maintenant il se trouvait à un niveau qui lui permettait de voir distinctement

ces étranges habitants de l'abîme. A son grand étonnement, il s'aperçut qu'ils se prosternaient devant lui, tous, sauf un, vêtu, semblait-il, d'une robe d'écaillés superposées et couronné d'un diadème lumineux, et qui se tenait debout, ouvrant et fermant alternativement sa bouche de reptile, comme s'il dirigeait les cantiques des adorateurs.

Une curieuse impulsion fit allumer à Elstead sa lampe intérieure, de sorte qu'il devint visible à ces habitants de

l'abîme et que cette clarté les fit immédiatement disparaître dans l'obscurité. A cette soudaine transformation, les cantiques firent place à un tumulte d'acclamations exultantes, et Elstead, préférant les observer, interrompit le courant et s'évanouit à leurs yeux. Mais pendant un moment, il fut trop aveuglé pour percevoir ce qu'ils faisaient, et quand enfin il put les distinguer, ils étaient de nouveau agenouillés. Et ils continuèrent à l'adorer ainsi sans répit ni relâche pendant trois heures.

Elstead lit un récit des plus circonstanciés de cette cité surprenante et de ces gens qui n'ont jamais vu ni soleil, ni lune, ni étoile, aucune végétation verte, ni aucune créature respirante, qui ne savent rien du feu, et ne connaissent d'autre lumière que la clarté phosphorescente d'organismes vivants.

Si saisissante que soit son histoire, il est encore plus saisissant de trouver que des hommes de science aussi éminents que Adams et Jenkins n'y découvrent rien d'incroyable. Ils n'ont dit qu'ils ne voyaient aucune raison que des créatures vertébrées, intelligentes et respirant l'eau, accoutumées à une température très basse, à une pression énorme, et d'une structure si pesante que, vivants ou morts, ils ne peuvent flotter, que de tels êtres ne puissent vivre au sein de la mer profonde, inconnus de nous, et, comme nous, descendants du grand Thériomorphe de l'Age de la Terre Rouge.

Ils doivent nous connaître cependant comme des créatures étranges et météoriques, accoutumées à dégringoler, accidentellement mortes, à travers les mystérieuses ténèbres de leur ciel liquide, et non seulement nous-mêmes, mais nos vaisseaux, nos métaux, nos appareils qui pleuvent incessamment dans leur nuit. Quelquefois des objets dans leur chute doivent les atteindre, les écraser comme par le jugement de quel que invisible pouvoir supérieur et parfois il doit leur en venir d'une rareté ou d'une utilité inappréciables, ou de

formes suggestives et inspiratrices. On peut comprendre, jusqu'à un certain point, leur conduite à l'arrivée d'un homme vivant, si l'on pense à ce qu'un peuple barbare ferait à une créature brillante et auréolée qui descendrait soudain dans notre ciel.

Elstead dut probablement compléter une fois ou l'autre aux officiers du *Plarmigan* chaque détail de son étrange séjour de douze heures dans l'abîme. Il est certain aussi qu'il eut l'intention d'en rédiger le récit, mais il ne le fit jamais. Et il nous faut donc malheureusement rassembler les fragments disjointes de son histoire d'après les souvenirs et les reminiscences du commandant Simmons, de Weybridge, de Steevens, de Lindley et des autres. Nous pouvons nous représenter vaguement, par images fragmentaires, l'immense et lugubre édifice, les gens agenouillés et chantants, avec leur sombre tête de caméléon, leur espèce de vêtement faiblement lumineux, et Elstead, ayant de nouveau allumé sa lampe intérieure, essayant vainement de leur faire comprendre qu'il fallait détacher la corde qui retenait la sphère. Une à une, les minutes passaient, et Elstead regardant sa montre, découvrit avec terreur qu'il ne lui restait d'oxygène que pour quatre heures encore. Mais les cantiques en son honneur continuaient aussi impitoyables que s'ils avaient été la marche funèbre de sa mort prochaine.

Il ne comprit jamais de quelle façon il fut délivré, mais à en juger par l'extrémité de la corde qui restait attachée à la sphère, elle avait dû être coupée par le constant frottement contre le rebord de l'autel. Tout à coup la sphère roula, et il bondit hors de leur monde, comme une créature éthérée, enveloppée de vide, traverserait notre atmosphère pour retourner à son éther natal. Il dut disparaître à leurs yeux comme une bulle d'hydrogène monte dans l'air. Et ce dut leur paraître une étrange ascension.

La sphère montait avec une vélocité



plus grande encore que celle de la descente, quand elle était alourdie par les fonceurs de plomb. Elle devint excessivement chaude. Elle montait, les hublots en l'air, et il se rappelle le torrent de bulles qui écumaient contre la vitre. A chaque instant il s'attendait à la voir voler en éclats. Tout à coup quelque chose comme une immense roue sembla se mettre à tourbillonner dans sa tête, le compartiment capitonné commença à tourner autour de lui, et il s'évanouit. Puis ses souvenirs cessent jusqu'au moment où il se retrouva dans la cabine

mais ce
Il n'est pas re
Plarmigan louvoya
point de sa submersion,
chant en vain, pendant
jours. Puis il revint à Rio,
nouvelle fut télégraphiée
amis. L'affaire en reste là
présent. Mais il est peu
ble qu'aucune nouvelle
tive soit faite pour véri
étrange histoire des
qu'ici insoupçon
bime des mers.

et entendit la voix du docteur.

Telle est la substance de l'extraordinaire histoire qu'Elstead narra par fragments aux officiers du *Plarmigan*. Il promit de la fixer par écrit plus tard, mais son esprit était surtout préoccupé par les améliorations de son appareil, améliorations qui furent exécutées à Rio.

Il nous reste simplement à dire que, le 2 février 1896, il opéra sa seconde descente dans l'abime de l'Océan, avec les perfectionnements que sa première expérience lui avait suggérés. On ne saura probablement jamais qui est arrivé.

venu. Le
autour du
le cher
treize
et la
à ses
pour le
proba
tentat
fier cette
cités jus
nées de l'a
bime des mers.

H. G. WELLS.

Les débuts de Mr. H. G. Wells datent de 1890, époque où Mr. Frank Harris accepta pour la *Fortnightly Review* une sorte de discussion paradoxale sur l'absurdité de la logique, premier travail imprimé de notre auteur. Ensuite, il collabora occasionnellement à la *Pall Mall Gazette*, au *Globe*, à la *Saint-James Gazette*, à la *Saturday Review*, à *Nature*. En 1894, il reçut de précieux encouragements de Mr. W. E. Henley et de Mr. Lewis Lind, et, sous leur bienveillant patronage, Mr. H. G. Wells rencontra bien vite le succès que méritait



MR. H. G. WELLS

son talent d'une si singulière originalité. Le *National Observer*, la *New Review*, le *Pall Mall Budget* publièrent ses nouvelles et ses récits fantastiques.

Mr. H. G. Wells est né en 1866. Après avoir hésité quelque peu dans le choix d'une carrière et en avoir essayé plusieurs, il finit par s'inscrire en 1885 au Royal College of Science de Londres, où il fit de sérieuses études scientifiques sous la direction de Huxley, de Lockyer et d'autres savants moins universellement fameux. En 1889, il prend son diplôme et entre dans l'enseignement. Quand ses travaux littéraires, accueillis avec tant de succès, lui eurent assuré d'appréciables ressources, il abandonna le professorat et se consacra exclusivement au genre de fiction qu'il avait choisi. Son premier volume, *la Machine à explorer le Temps*, dont une traduction française parut l'an dernier, l'avait rendu notoire. Il acquit ensuite une rapide

célébrité avec *la Visite Merveilleuse*, fantaisie pleine d'humour et d'ironie; *l'Homme du Docteur Morveau*, œuvre puissante et curieuse dont une version française est sous presse; *les Roues de la Fortune*, relation divertissante des aventures d'un cycliste trop entreprenant; *l'Homme Invisible*, histoire mouvementée d'un malheureux savant malintentionné; *la Guerre des Mondes*, récemment traduite en français, récit passionnant d'une invasion des habitants de Mars et de la destruction de Londres par ces êtres formidables; *Quand le Dormeur s'éveillera*, description du monde au *XXIV^e* siècle, alors que certaines théories sociales aujourd'hui à la mode auront été poussées à leurs pires conséquences; *Love and Mr. Lewisham*, histoire d'un très jeune couple, luttant âprement pour la vie au milieu de l'effroyable enfer londonien; dans cette œuvre toute d'émotion dramatique, Mr. Wells s'est éloigné de la fiction fantastique à laquelle il revient avec un ouvrage prochain qui est le récit d'une expédition humaine dans la lune.

Trois autres volumes renferment les nombreuses nouvelles que Mr. Wells publia dans les périodiques et magazines anglais; ce sont: *The Stolen Bacillus*, *The Plattner Story*, et les *Contes du Temps et de l'Espace* qui viennent de paraître en français sous le titre de: *Une histoire des Temps à Venir*. Mr. Wells est indiscutablement un des meilleurs conteurs que possède à l'heure actuelle l'Angleterre, sachant intéresser le lecteur dès les premières lignes et l'entraînant jusqu'au bout de son récit avec une précision et une clarté mathématiques. Il en est de même dans ses romans, où sa merveilleuse imagination est plus à l'aise encore, et où se développent plus librement sa fantaisie et son talent.

Trois nous surtout viennent à l'esprit en lisant les œuvres de Mr. Wells: ceux d'Edgar Poe, de Villiers de l'Isle-Adam et de Jules Verne, encore qu'on puisse y ajouter ceux de Camille Flammarion, de J.-H. Rosny et d'autres. Sans doute, Mr. Wells se rencontre en certains cas avec ces auteurs, puisque sa fiction est toujours basée sur des données scientifiques générales; mais il n'a emprunté à personne, et son talent est bien à lui.

HENRY D. DAYRAV.

REMBRANDT

La théorie de M. Taine sur la race, le moment et le milieu aurait à se montrer très subtile et très ingénieuse pour s'appliquer, sans qu'on la violentât, au génie d'Armenz Rembrandt van Ryn, peintre magnifique et triste, qui hante plus despotiquement peut-être que le Vinci lui-même l'imagination et le rêve de ce temps-ci. Comme tous les artistes de première grandeur, ni sa race, ni son milieu, ni l'heure de sa venue ne l'expliquent. La contingence à laquelle M. Taine soumet les floraisons d'art ne semble point atteindre son ombre.

Que les Brauwer, les Steen, les Craesbeke, les Van Ostade subissent ces lois ; on l'admet. Ils sont les expressions de leurs pays calme, propre, sensuel, bourgeois. Ils viennent en un temps de liesse et de vie grasse ; le luxe, le commerce, la prospérité, le bien-être récompensent la Hollande de sa lutte séculaire contre la nature et contre les hommes. Ils ont, ces petits maîtres, toutes les qualités et les défauts de leurs concitoyens. Leur cerveau ne les tourmente pas ; ils ne se haussent point jusqu'aux grandes idées que proclament la Bible et l'Histoire ; ils n'ont point senti la détresse et le deuil filtrer à travers leur chair : ils ne concentrent point l'universelle humanité dans l'abîme d'un cœur ; les cris, les pleurs, les affres qui roulent de siècle en siècle et dont les patriarches Abraham, Isaac, Jacob, les rois Saül, David et Assuérus, les apôtres, les saintes femmes, la Vierge, le Christ, ont recueilli le torrent dans leur âme, ne les inquiètent guère. Aussi, parmi tous les peuples du xiii^e siècle hollandais, Rembrandt apparaît-il comme un miracle. Il aurait pu naître n'importe où. A n'importe quel moment, son art aurait été pareil. Peut-être eût-il omis de peindre une *Bonde de nuit*. Peut-être en son œuvre eût-on rencontré moins de bourgeois et de syndics. Mais le fond n'eût point changé.

Il se serait peint lui-même, avec un égoïsme admiratif et puéril ; il aurait multiplié les traits des siens ; enfin, il eût recueilli partout, à travers le monde pathétique des légendes et des textes sacrés, les larmes et les beautés de la douleur. Il a réalisé, à son heure, l'œuvre du Dante (xiii^e siècle), l'œuvre de Shakespeare et de Michel-Ange (xvi^e siècle), et quelquefois il fait songer aux prophètes. Il est debout sur les grands sommets qui dominent les temps, les races et les pays. Il est de nulle part, parce qu'il est de partout.

Son histoire s'explique aisément si l'on tient compte de la spontanéité et de l'individualité élargie des génies. Certes, nul artiste n'échappe radicalement aux ambiances, mais la part de lui-même qu'il leur abandonne est variable indéfiniment. Telles natures ardemment trempées marquent la réalité à leur effigie, au lieu d'en recevoir l'empreinte. Ils donnent beaucoup plus qu'ils n'acceptent. Si plus tard, dans l'éloignement des siècles, ils semblent traduire mieux que personne leur temps, c'est qu'ils l'ont créé d'après leur cerveau et que l'étudier c'est apprendre leur âme. La France du xix^e siècle fut bien plus façonnée qu'exprimée par Bonaparte ou Honoré de Balzac.

La Hollande au xvii^e siècle ne détermine point Rembrandt. Au contraire. Elle ne l'a ni compris, ni soutenu, ni célébré. A part quelques élèves et quelques amis, le peintre ne range autour de lui personne. Lui vivant, Mirevelt, et plus tard Van der Helst, représentaient aux yeux du monde l'art néerlandais. Si aujourd'hui ces portraitistes sont descendus des sommets de la renommée pour s'asseoir à mi-côte de la montagne, c'est que l'Europe entière a reconnu et proclamé la maîtrise de Rembrandt.

Tous ses rivaux instaurent dans leurs toiles la gaieté facile, l'espièglerie,



Portrait de Rembrandt. (Musée du Louvre.)

la grivoiserie, la farce, la fête. Leur humeur était celle des buveurs francs, des lurons endiablés, des coureurs de filles. Ils étaient bons enfants. Si leurs études de mœurs frisaient le péché, encore le côtoyaient-ils en souriant et

en chantant. Ils n'y mettaient aucune outrance. Certes, *l'Ivrognesse* de Steen ne convenait guère à la sévérité d'un appartement bourgeois; mais, après tout, quel vieil Amsterdammois ne s'était oublié à boire jusqu'à choir par terre,

en des jours de ripaille, au fond d'un bouge des quartiers borgnes? Le vice national se mirait, comme en un miroir, dans les panneaux des peintres de genre. On les excusait en public; on les ado-

furent des artistes merveilleux. Ceux qui les aimaient d'un amour exclusif appuyaient leurs préférences, solidement.

Rembrandt, géant farouche, surgis-



REMBRANDT. — *M^{me} Raedt*. (Musée d'Amsterdam.)

rait en secret. Leur jolie peinture, aux tons nacrés et fins, au dessin surveillé, au signolage précieux, charmait. Quelques-uns d'entre eux, tels Pieter de Hooge, Terburg, Vermeer de Delft,

sait au milieu de ces apprivoisés. Quand il riait, il scandalisait par l'audace de sa folie. Aucune retenue. On pouvait, à la rigueur, excuser *Ganymède*, mais *Actéon surprenant Diane et ses nymphes*?

Ceci n'était plus la farce, c'était le vice dans son impudeur la plus crue. D'outre en outre, le peintre traversait

ensanglantée de Joseph, c'était l'excès du désespoir; dans les *Disciples d'Emmaüs*, c'était l'excès de l'ineffable. La

norme était franche constamment. Or, la norme — ni trop, ni trop peu — c'est l'idéal même de cet être tranquille, modéré, lent, pratique et bourgeois qu'est au fond tout vrai et authentique Hollandais. Catz, le poète moraliste, le comprit intelligemment. Son œuvre est d'accord avec sa race et son pays, comme l'est celle de tous les autres peintres de la Néerlande.

D'ordinaire, on explique par de petites raisons la défaveur qui accabla Rembrandt, après l'achèvement de la *Ronde de nuit*. Les notables qui figurent dans la *Ronde* auraient blâmé publiquement le peintre d'avoir pris trop de liberté dans la conception et l'arrangement de sa toile. Ils ne se seraient point reconnus dans tel ou tel personnage. La répartition des



REMBRANDT. — *Présentation au Temple*. (Musée de La Haye.)

les cloisons des conventions et des préjugés. Il froissait, heurtait et bouleversait. En tout, il allait jusqu'au bout. Dans l'*Actéon*, c'était l'excès du vice; dans *Jacob reconnaissant la tunique*

places n'aurait point été faite équitablement, d'autant qu'ils avaient chacun payé cent florins pour être au premier rang. Ce sont là des raisons à fleur de peau. Si Rembrandt s'est brouillé avec

ses concitoyens sur une question d'art et si cette brouille s'est perpétuée jusqu'à la fin de sa vie, c'est qu'il y avait entre eux désaccord fondamental. La *Ronde de nuit* fut le prétexte et l'occasion. Le génie de Rembrandt fut la cause.

S'il est au monde un artiste qui puisse être étudié — comme je le disais — en

quefois, surtout dans ses eaux-fortes. Mais, au fur et à mesure qu'il se conquiert, le monde imaginaire et merveilleux que son imagination porte en elle devient son vrai pays, et la légende éternelle abolit à ses yeux son siècle. Il crée des architectures profondes et folles, il se promène en des paysages de rêve et de songe, il vêt ses personnages de



REMBRANDT. — *La Leçon d'anatomie.* Musée de La Haye.)

dehors de son temps et de son milieu, c'est assurément Rembrandt. Toutefois ne faut-il point l'en arracher : ce serait tomber dans une erreur aussi nette que ceux qui ne l'expliquent que par son siècle et par son pays. Pendant toute sa jeunesse, il subit l'influence de certains maîtres de son terroir. En plus, la Hollande lui fournit des mises en scène pittoresques où il se plaît à traduire soit une *Sainte Famille*, soit certains traits de vie familière. Enfin, le paysage éventé de grandes ailes de moulin le tente quel-

costumes baroques ou somptueux : des hommes en or — grands prêtres, rabbins et rois — surgissent dans son art. Il invente comme Shakespeare toute une région de chimère et de poésie, et, tout comme Shakespeare, il reste, dans ces débauches de rêve et de splendeur, aussi profondément et foncièrement humain qu'il est possible.

Oui, tous ces fabuleux agencements de décors, de lumières et de toilettes, oui, tout ce voyage, le cerveau fou, hors du temps et de l'espace, oui, toute

cette ivresse, qui semble le douer du vertige des voyants, ne le distraient point seul instant de l'humanité éternelle, de la réalité psychologique, de la vie. Il unit tous les contrastes en une œuvre, il mêle en un sujet la vérité la plus saignante et crue à la fantaisie la plus imprévue et la plus libre, il est le passé, le présent, le futur ; il est, pour tout dire, un de ces hommes prodigieux

tune la torture, la clientèle s'éloigne, des peintres secondaires se substituent à lui dans la faveur publique, la faillite l'accable, la vieillesse le ruine. Il achève sa vie, dans un coin, dédaigné, délaissé, oublié, n'ayant plus à côté de lui qu'une servante, Hendrickje Stoffels, dont il a fait sa compagne. Il est né à Leyde en 1607 ; il meurt en 1669, à Amsterdam.

Mais pendant ces soixante-deux ans



REMBRANDT. — *Le Changeur*. (Musée de Berlin.)

et rarissimes, où respire, se développe et se manifeste pour tous l'idée que les poètes aiment à se faire de quelque Dieu, s'incarnant de siècle en siècle en des êtres surhumains.

Sa vie se dessine comme une montagne : jeune, il en gravit la pente heureuse et fleurie ; il parvient au sommet vers l'âge de trente-cinq ans, en compagnie d'une femme, Saskia van Uilenburgh, qui lui donne quatre enfants, dont seul, le dernier, Titus, lui restera ; puis il descend l'autre versant, celui de l'ombre. Sa femme est morte, l'infor-

d'existence, qu'il soit heureux ou accablé, son travail ne s'alentit. Il peint et grave toujours. Sa nature l'exige et l'y condamne. Aussi longtemps que coulera son sang dans ses veines, que ses muscles se nourriront pour dépenser leur force, que ses nerfs seront sensibles, il faudra que son cœur et sa pensée s'expriment. Mourir sera pour lui : cesser de créer. Et la marche de son esprit sera, sans relâche, ascendante.

Si sa vie se dessine en angle aigu, son art ne connaît ni fortune, ni misère. Il s'avance en ligne droite, continûment.

Il est marqué de trois grands jalons : la *Leçon d'anatomie* (1632), la *Ronde de nuit* (1642), les *Syndics* (1661).

Aux yeux des critiques, ces trois toiles célèbres représentent les trois manières de Rembrandt. Ces divisions ont l'avantage d'imposer une méthode dans l'exploration touffue de l'œuvre totale, mais

dans la mise en scène. La lumière frappant abondamment les objets le préoccupe. Peu à peu, la volonté de serrer de près la réalité le conduit à un art soigné, propre, lisse. Une harmonie de bleus, de verts pâles, de jaunes rosâtres le requiert. Certaines toiles (*l'Isariote venant rendre les trente deniers* ; le



REMBRANDT. — *La Fiancée juive.* (Musée d'Amsterdam.)

elles nous paraissent dangereuses et superficielles.

Rembrandt n'a point changé brusquement de peindre d'une façon pour en adopter une autre ; il n'a jamais subi, à part celle de Latsman, aucune influence ; il s'est développé logiquement, ne trouvant matière à changement qu'en lui-même.

Il commence par peindre sec et dur et minutieux, le *Changeur* (1627), le *Saint Paul en sa prison* (1627). La facture est lourde, la couleur épaisse, brûlée, cuite. Mais la surprise apparaît

Christ et les disciples d'Emmaüs, première version) renseignent sur cette manière.

Vient ensuite l'influence de Latsman, le maître amsterdammois qu'il s'est choisi. La *Présentation au Temple*, du musée de La Haye, semble composée sous l'inspiration directe de celui qui fit la *Nativité* du musée de Haarlem. Latsman, en ce dernier tableau, donne à son élève l'exemple des compositions pittoresques, des personnages étagés, non pas au centre, mais à droite ou à gauche de la toile, des éclairages en dessous,



REMBRANDT. — *L'Ang' Raphaël quittant Tobie.* (Musée du Louvre.)

des comparses vus à mi-corps, des gens vêtus à l'orientale. Peut-être est-ce à Latsman que Rembrandt est redevable de ses goûts d'antiquaire.

Tous ces voyages en des voies non pas différentes, mais successives, le conduisent lentement à la *Leçon d'anatomie*, qui, tout à coup, le met en grande lumière, comme les personnages de son

tableau. Ce fut un émerveillement, bien que de nombreux défauts (inattention de quelques personnages qui regardent le spectateur, au lieu de suivre la démonstration du professeur; peinture trop sèche dans les avant-plans; peinture trop molle dans les chairs forcément rigides du cadavre) empêchent de ranger parmi les chefs-d'œuvre ce grave et



REMBRANDT. — *La Boute de nuit*. (Musée d'Amsterdam.)

déjà puissant morceau d'art. Il est certain que tels portraits faits à la même époque prouvent, mieux que la *Leçon d'anatomie*, quel peintre et quel observateur était Rembrandt, vers l'âge de vingt-cinq ans.

Élargir sa manière, libérer son dessin, se réjouir les yeux par l'emploi des couleurs généreuses et riches, s'habituer aux pâtes grasses et profondes, se donner tout entier à la vie, voilà ce qu'il se propose immédiatement après. Il ose s'écouter ; il va se comprendre. Il s'est rapidement conquis ; le peu qu'il doit au voisin, il se l'est si profondément assimilé qu'il se l'est fait sien. Dès ce moment, il ne sera plus qu'un génie qui exprime son évolution, c'est-à-dire le vrai et grand Rembrandt qu'atteignent les remarques faites au début de cette étude et que viseront celles qui la termineront.

Les commandes affluent. La Bible entière et la mythologie le sollicitent. Frédéric-Henri d'Orange lui demande une suite d'œuvres sur la *Passion du Christ*. C'est un chemin de croix, signé Rembrandt.

En 1642, la *Ronde de nuit* fut terminée. Le maître avait rompu avec les canons sacro-saints de la tradition en peignant la corporation des arquebussiers, non pas au repos, autour d'une table chargée de victuailles, comme Hals ou Van der Helst, mais marchant, allant, venant à travers les rues, dans l'agitation qui précède une prise d'armes. Ce furent de grands cris. On ne comprenait pas et l'on blâmait. La vérité était facile à saisir. Par ce seul fait qu'il s'agissait de la milice active, le net et clair jugement de Rembrandt lui conseillait de la représenter sur la toile en plein mouvement, ou, pour employer un banal cliché, « dans l'exercice de ses fonctions ». En outre, ses dons de peintre pittoresque s'accommodaient mieux de cette disposition nécessairement heurtée et surprenante, que de la placide et méthodique représentation

des soldats-citoyens, autour de belles vaisselles, dans une salle lambrissée et décorée d'armoires.

La logique était donc la force de Rembrandt ; l'habitude, le déjà-fait, la mode fut celle de ses ennemis. Aucun d'eux ne rendit hommage à la splendeur de couleur, à la prise sur le vif des gestes et des allures des archers, à la merveille de vision qu'est la petite fille en jaune, sorte d'infante de Velasquez, introduite dans ce rassemblement de tons noirs et sombres, à l'inquiétude et à l'agitation qui animent la scène, en un mot à l'étonnante nouveauté de conception et de mise en page. La *Ronde de nuit* est un tableau d'histoire pris dans l'existence quotidienne, qui confesse mieux qu'un livre ce qu'était au xvii^e siècle la bourgeoisie. La *Leçon d'anatomie* nous avait renseignés sur la science, la *Ronde* nous renseignait sur la guerre et les *Syndics* nous renseignèrent sur le commerce.

Après l'échec de la *Ronde de nuit*, Rembrandt commence sa vie douloureuse pour la finir dans le dénuement absolu. C'est la période la plus haute de son art. Malheurs de fortune, d'amitié, d'amour ; mise à l'index par la société ; saccage, par les créanciers, de sa demeure ; colères autour de lui en tourbillons grondants, rien ne le vainc. Il se retrouve, se ressaisit, se retrempe dans son travail.

Les commandes ne s'éloignent point tout à coup. Vers cette époque, il peint encore la matronale effigie d'*Élisabeth Bac*, qu'étale à une place d'honneur le musée d'Amsterdam, il multiplie très abondamment le nombre de ses propres images et sa seconde compagne Henrickje Stoffels, s'étant introduite dans son ménage, il achève, d'après elle, des œuvres nombreuses : la *Bethsabée*, de la galerie Lacaze, la *Baigneuse*, de la National Gallery et plusieurs autres compositions.

Le paysage tente Rembrandt comme la nature entière le tentait. La vision qu'il a des champs, des ruisseaux, des

montagnes et des bois lui est imposée par sa façon de ramasser tout ce qui est épars sous l'unité de la lumière. Il néglige les détails au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent dans l'ombre. C'est d'après ce principe que s'imposent à l'attention : l'*O-rage*, du musée de Brunswick, le *Moulin à vent* et la *Ruine*, du musée de Cassel. La réalité l'inquiète médiocrement. Il campe des moulins en des vallées avec de hautes montagnes qui les dominent. Il mêle des motifs italiens à des décors hollandais. Preuve entre cent que c'est sa vision interne qu'il consulte et que le lieu ou le pays qu'il voit devant ses

yeux ne domine guère son art. Il célèbre — la chose apparaît aujourd'hui comme un projet de concours entre peintres — la paix de Munster par une *allégorie* obscure dont l'ébauche est conservée à Rotterdam ; il reprend certains sujets, tels le *Bon Samaritain* et les *Disciples d'Emmaüs*, qui l'ont sollicité sa vie durant. Le Louvre possède ces deux toiles, où toute l'âme bonne et miséricordieuse de Rembrandt semble s'incarner. D'un côté, la pitié simple, presque triste ; de l'autre, l'ingénue et calme et pure bonté du Christ, ouverte à tous, en ce geste d'accueil qui partage le



REMBRANDT. — *Rabbin*. (National Gallery, Londres.)

pain ! Et le respectueux effroi des disciples et les yeux du maître, qui devine et comprend tout, sans regarder !

Pendant les dix-neuf années qui séparent la *Ronde des Syndics*, Rembrandt a signé ses toiles les plus parfaites. Il a poussé toutes ses qualités jusqu'à leur développement suprême. Il les a unies en faisceau. Comme tout peintre d'originalité profonde, il se devait de réaliser un idéal, pour lequel aucun élément étranger ne pouvait servir. Il le lui fallut atteindre sans aucun secours. Il y est parvenu. Que d'autres, doués de personnalité forte, sont restés en route !

Le domaine de l'art est encombré de génies incomplets, moitié sublimes, moitié grotesques. Pour s'élever jusqu'au sommet de leur destinée, deux ailes leur étaient nécessaires : ils en avaient une, à droite, mais à gauche il ne leur poussait qu'un moignon. C'est avec lenteur, à force de travail assidu, à force d'entêtement glorieux que Rembrandt se définit, et, en quelque sorte, s'épuise lui-même. Au Ryksmuseum, en 1898, une série d'œuvres s'étalait, irréprochable. Elles dataient de la période que nous analysons. Une, entre autres : *Vieille femme lisant un livre*, manifestait une perfection si égale et si totale qu'on s'arrêtait devant elle comme devant une œuvre quasi divine. Rien n'était à reprendre ; toute objection tombait. Le livre que la vieille femme tenait en main et d'où la clarté semblait sortir éclairait par contre-coup, de bas en haut, son visage et l'ombre que la grande coiffe projetait sur son front s'animaient de lueurs. Le modelé de la face et des mains, le calme des yeux attentifs, l'allure grande et simple imposaient l'admiration entière. On se trouvait en présence d'une merveille et la foule, qui, devant des œuvres voisines, commentait et papotait, se taisait devant celle-ci. Le phénomène était curieux à noter, d'autant que devant les *Syndics* il se reproduisait. Dans la dernière salle, où les cinq drapiers occupaient tout un panneau, la même perfection d'art se prouvait et le même silence régnait. Oh ! la virile peinture ! Largeur d'exécution, tons riches, profonds et d'infinie concordance, absence entière de tache à l'œil, sévérité et splendeur, vie si vraie, si prise en pleine nature, si complètement et aisément réalisée, qu'elle paraît supérieure à celle qui passe devant elle, regarde, admire et s'en va.

On ne sait trop comment cette commande dernière lui était venue. Les *Syndics* ne firent naître rien ; ni colère, ni enthousiasme. Les Van der Werf, les

Mieris accaparent l'attention. Rembrandt, délaissé et honni, dont l'art suprême protestait contre le maniérisme et l'afféterie courante, n'intéressait plus.

Les dernières années de sa vie furent aussi fertiles que les autres. De plus en plus il s'isola et se grandit. Son art faisait désormais partie de sa chair, de ses muscles, de ses nerfs ; il le conçut aussi libre, aussi spontané, aussi individuel qu'était n'importe lequel de ses gestes, de ses désirs, de ses paroles, de ses caprices. Il ne pouvait pas, grâce à son colossal acquis, grâce à sa force toujours nette et vivace, ne pas être admirable. Aussi ne peint-il plus que pour lui-même et peut-être — qui sait ? — pour le triomphe posthume qu'il sent inévitable. Les ors qu'il ne possède plus, mais qui l'hallucinent encore, les reflets et les éclairages beaux comme des trésors renversés sous des flambes, les coulées énormes des pâtes où ses doigts, son couteau et jusqu'au manche de sa brosse s'ébattent et dessinent des creux et des reliefs de bijouterie et d'ornementation richissime, le séduisent et le grisent plus que jamais. Il possède quelque part un vieux buste d'Homère. Les traits ravagés, les yeux éteints, le drame imprimé sur l'image, la dérèction qui tua, d'après la légende, le poète, lui rappellent sa propre destinée. Une sympathie naît soudain. Et le voici peignant le vieil aveugle, vêtu de vêtements de clarté, assis largement dans un fauteuil, tel qu'il se rêve lui-même devant l'avenir. Cette œuvre, récemment découverte, appartient au musée de La Haye.

D'autres fois, c'est l'image d'une jeune fille, toute recueillie dans son innocence, toute pure de vice, qu'il pare de belles robes de nocce et dont lui-même ou quelque autre, paternellement, s'approche pour parler d'amour et de maternité future. Ses mains, avec un infini respect, avec une tendresse profonde, attouchent la jeune poitrine cachée sous la robe, réalisant un des gestes les plus vrais,

les plus chastes et les plus beaux de la peinture. L'homme et la femme — on intitule énigmatiquement le groupe : la *Fiancée juive* — déploient un luxe d'or, de velours et de soie qui contraste avec l'intimité de la scène, mais qui explique d'autant mieux la passion de richesse et de pompe, restée intacte dans le cœur de Rembrandt.

Il réalise encore, avec la même liberté, allant jusqu'à la témérité suprême, avec la même vision magnifique et folle, la *Lucrèce*, de l'ancienne collection Donato, le *David* et le *Saül*, récemment acquis par M. Breduis et surtout sa dernière grande œuvre, *Esther, Assuérus et Aman*, que possède la reine de Rou-

La plus grande révolution accomplie par lui dans son art me semble être celle-ci : l'unité réalisée, non par une harmonie de lignes, non par une harmonie de tons, mais par une harmonie de lumières. C'est d'un point lumineux dominant qu'il part, comme ceux qui le précédèrent — Italiens, Allemands, Flamands, Français — partaient d'une couleur déterminante ou d'une ligne impérative. Leur œuvre entendue ainsi se lie très intimement à la plastique et à la matière ; celle de Rembrandt s'en dégage pour se rapprocher de l'intellectualité et du mystère. Elle flotte, semble-t-il, au-dessus de la réalité directe ; elle est moins contrôlable, moins analysable.



REMBRANDT. — *Les Syndics*. (Musée d'Amsterdam.)

manie. La mise en page est unique, la violence des argents et des pierres brûle la toile, la psychologie des trois personnages est shakespearienne, les couleurs sont fastueuses, le dessin sûr comme au temps de la maturité. Rien de sa force n'est perdu et le meurt après ce dernier chef-d'œuvre.

Elle s'adresse à la vision plutôt qu'à la vue.

Si l'on se demande par quels moyens il est arrivé à un tel résultat, on est tenté d'admettre — toutes choses trouvant leur point de départ nécessaire dans le concret — que c'est par l'étude de l'éclairage à la lampe, de l'éclairage

REMBRANDT. — *Vénus et l'Amour.* (Musée du Louvre.)

nocturne, indépendant de toute lumière naturelle. Le soleil diffuse, la lampe concentre. Elle lui semblait le vrai foyer lumineux d'un tableau, morceau d'espace limité par un cadre, isolé de l'étendue infinie. Plusieurs de ses prédécesseurs ou de ses confrères — Gérard Dow, par exemple — lui avaient donné l'exemple. Seulement, Rembrandt ne s'en tint pas à leurs tentatives. Il prolongea jusque dans le domaine moral leur observation trop précise. Une chandelle, un flambeau, un foyer réalisaient

certes des jeux de noirs et de clairs fort pittoresques ; mais leurs lueurs lui symbolisaient également le mystère intérieur, celui de l'esprit et de l'âme. Après tout, les saints, les anges et les chrétiens ne sont-ils pas, eux aussi, des lumières quand ils apparaissent quelque part ? Et n'avait-il point raison de faire surgir parfois un soleil de leur corps ? L'aurore dont la croyance populaire les entoure n'est-elle point un pressentiment ? De plus, certains objets, un sceptre, une couronne, grâce à l'auto-

rité et à la puissance qu'ils confèrent, ne sont-ils et clairs et foudroyants?... Dans *Esther, Assuérus et Aman*, le sceptre se darde comme la foudre. Dans les *Disciples d'Emmaüs*, le Sauveur dégage de lui-même toute la luminosité de la toile.

De cette idée naissent donc, dans l'œuvre de Rembrandt, ces éclairages soudains, profonds, étranges, mystérieux qu'on a peine à s'expliquer et qui marquent si spécialement toute la série de

se peuplent de rellets et de nuances, se vivifient et se colorent. L'opacité, la lourdeur, la mort, il les ignore. Non pas qu'il se soit un instant occupé des recherches modernes sur les décompositions du ton à contre-jour, mais son effort a constamment tendu à glisser le mouvement et la diversité dans chaque touche qu'il posait.

C'est également son originalité profonde dans l'éclairage qui le guide dans ses quelquefois étranges mises en page.



REMBRANDT. — *Jacob bénissant les fils de Joseph.* (Musée de Cassel.)

ses pages. Et de même que les clartés le sollicitent, les ombres qui toujours les accompagnent le requièrent. Il les fait vivre. Rien de plus faux que de le définir : un peintre noir. Au contraire. Les ténèbres sous ses doigts s'animent,

L'asymétrie y règne souvent. On dirait qu'il connut celle des Orientaux. A preuve : *David chantant devant Saül et Esther, Assuérus, Aman*. Assurément, n'ignorait-il pas les miniatures indiennes et persanes, puisqu'il en a copié plu-

sieurs. La Hollande tenant en main le commerce du monde et celui surtout de l'extrême Asie, on peut admettre qu'il a rencontré, un jour, certains spécimens de l'estampe chinoise, très florissante au xvii^e siècle. Ceci, je le sais, est de la pure hypothèse; mais quelles nouvelles et inattendues questions ne se pose-t-on point devant l'œuvre entier d'un tel peintre? C'est le propre du génie d'éveiller dans l'esprit le nombre illimité des conjectures. Ceux qui visitèrent la dernière et très renseignante Exposition d'Amsterdam (1898) n'ont pu s'y défendre d'une émotion profonde à voir par quels honneurs les Hollandais d'aujourd'hui ont réparé l'erreur de leurs pères à l'endroit du plus grand peintre qu'enfanta la Néerlande. Mais ce qui les charma plus encore, ce fut de voir combien ce peintre, si haut placé dans l'admiration, avait dû être et pour les siens et pour ses élèves et peut-être pour ses ennemis un brave homme. Oui, cette expression banale arrive forcément à l'esprit. Le romantisme a substitué à l'idée simple qu'on doit avoir du génie je ne sais quelle idée théâtrale et fautive. Panache, allure fatale, désordre et grandeur sous la foudre! Or c'est le contraire qui est vrai, pour Rembrandt. Tel que celui-ci nous apparaît, il semble avoir été un époux charmant, un père attendri, un ami sûr, un maître bon enfant. C'est naïvement qu'il se déguise en grand seigneur, c'est pour l'éclat et la beauté des choses qu'il adore les oripeaux et les richesses. Il ne parade pas, il vit intensivement dans la bonne et virilement dans la mauvaise fortune. Son père, sa mère, son frère, sa sœur, sa femme, son enfant, sa servante, il les peint cent fois comme il se peint lui-même, soit par goût de travail incessant, soit par affection ingénue. Quand il a des plumes, des bijoux et des casques, il se traduit vêtu en seigneur; quand il n'a plus qu'une houp-

pelande usée, une palette, des pinceaux, un appui-main et un ridicule casque à mèche, il se portraiture encore. Il se montre fringant, clair et conquérant à trente et quarante ans; tout comme il s'indique, ridé, flétri, la peau inculte et le nez trognonneux à soixante. Il lui est indifférent d'être jugé beau ou laid. Il aime en lui l'être humain, voilà tout. Après avoir épousé une jeune fille noble, il vivra avec une servante, l'adorant, la parant et la montrant tout comme l'autre. La chair lui semble admirable autant dans ses tares que dans ses splendeurs; ses deux femmes lui serviront de modèles et jamais, par des embellissements factices, il ne trahira le nu.

Très simplement, il introduit sa vie intime dans son art et l'idée de mal faire ne lui arrive jamais. Quand des élèves l'entoureront, il lui semblera que sa famille s'agrandit. Il en fera ses compagnons. Lui, leur maître? leur supérieur? leur impératif et majestueux professeur? Allons donc! Quand l'un d'eux, un tout jeune homme, Fabricius mort à vingt-neuf ans, aura besoin d'un modèle, dans sa *Décollation de saint Jean-Baptiste*, ce sera lui, Rembrandt, le grand peintre, qui lui posera la figure du bourreau.

Ce sera lui, Rembrandt, manches retroussées et le col de la chemise ouvert sur les poils de sa poitrine, qui se campera, dans cet accoutrement et dans ce métier vils, devant le public.

Telle fut sa vie. Les légendes absurdes qui l'entouraient sont, les unes après les autres, tombées. Aujourd'hui, il apparaît en pleine apothéose. Il n'en descendra plus. Il fut de ces hommes dans lesquels l'humanité, de siècle en siècle, se rellète et qui demeurent en des phases de sa conscience. Ses œuvres dussent-elles toutes périr, son nom restera éternel.

ÉMILE VERHAEREN.



PANORAMA DE POITIERS

PROMENADES EN POITOU

Pour faire ce voyage dans une des contrées de la France les plus riches en vieux souvenirs, point n'est besoin d'une automobile, ni même d'un billet circulaire. Un livre suffira.

Il est vrai qu'il s'agit d'un ouvrage hors ligne et comme il s'en édite rarement. Il ne s'en était point publié de semblable depuis les *Voyages romantiques et pittoresques dans l'ancienne France*, dirigés par le baron Taylor, qui sont un chef-d'œuvre et dont il a été plusieurs fois parlé dans cette revue; seule, la *Normandie pittoresque* de M. Lemale peut lui être comparée.

Un homme s'est rencontré, photographe à Fontenay-le-Comte, qui s'est épris de son pays et a voulu élever un monument au Poitou et à la Vendée. Rien ne l'a arrêté, ni ses modestes ressources, ni les difficultés matérielles. Il est parti, avec son appareil sur le dos et il a pris, avec un sens parfait du pittoresque et de l'archéologie, une incomparable série de photographies. Entraîné par son ardeur et par sa foi, des hommes faisant autorité, comme M. le marquis de Rochebrune, M. René Vallette, M. Bélisaire Ledain, et beaucoup d'autres que nous ne pouvons citer ici, lui ont apporté leur

précieuse collaboration pour rédiger un texte de haute valeur. L'ouvrage, formant plusieurs volumes in-folio, a été fabriqué avec les procédés les plus parfaits de la photogravure.

Nos lecteurs verront avec plaisir quelques réductions des gravures de cet ouvrage, bien que très inférieures à ce qu'elles sont dans leur grand format. Nous les avons prises comme au hasard au milieu de centaines de planches, et notre texte n'est qu'une causerie à bâtons rompus.

Il est facile de rappeler l'histoire du Poitou dans ses grandes lignes.

A l'époque gauloise, le peuple picton, qui l'occupait, était puissant, puisqu'il envoya une armée de huit mille hommes au secours d'Alésia. Lors de la réorganisation de la Gaule sous Auguste, une vingtaine d'années avant notre ère, le pays fut détaché de la Celtique pour contribuer à la formation du royaume d'Aquitaine. De l'époque gallo-romaine il a gardé de nombreux monuments et des routes encore faciles à reconnaître.

Au iv^e siècle, le christianisme s'y développa avec saint Hilaire, dont un très vieux temple porte encore le vocable dans Poitiers, qui s'appelait Limonum

jusqu'à cette époque. En 419, l'empereur Honorius céda le pays aux rois visigoths qui le conservèrent un siècle environ, jusqu'au jour où Clovis le leur reprit, en 507, par sa victoire de Vouillé.

Pendant l'époque mérovingienne, Poitiers passa successivement à de nombreux rois; mais ses fortifications lui permirent de résister aux Sarrasins, que Charles Martel chassa en 732.

En 778, Charlemagne créa avec la terre poitevine le royaume d'Aquitaine, pour son fils Louis, qui le transmet plus tard à son fils Pépin. Après ce prince, vinrent de nouvelles divisions jusqu'au

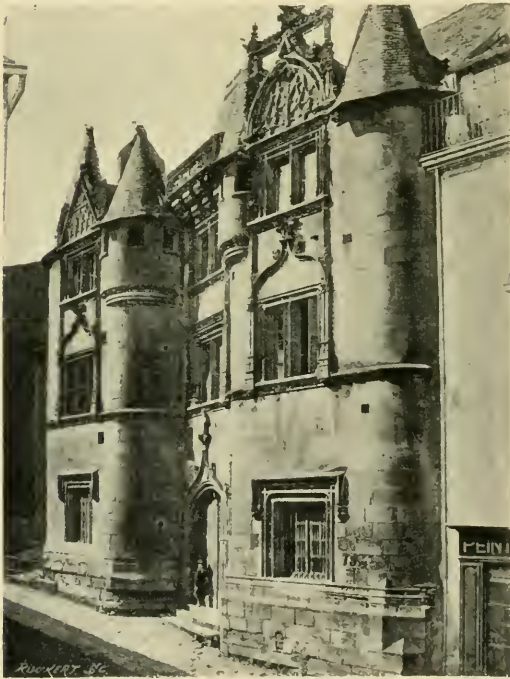
jour où, en 867, Charles le Chauve donna le pays à Ranulfe, qui fonda la puissante dynastie féodale des comtes de Poitou, ducs d'Aquitaine.

Elle devait se perpétuer jusqu'en 1137, où le Poitou fut apporté à la France par Aliénor, fille de Guillaume VIII, dixième duc d'Aquitaine, par son mariage avec le roi Louis VII.

Répudiée en 1152, Aliénor épousa presque aussitôt Henri Plantagenet, alors duc de Normandie. Deux ans après, ce prince était roi d'Angleterre et le Poitou passait pour la première fois aux Anglais. Aliénor, qui s'occupa beaucoup

de son comté et y fit élever de nombreux monuments, est restée populaire en Poitou, un peu comme Anne en Bretagne, elle aussi fille du dernier duc. Mais Aliénor était plus hautaine et son nom est entouré de moins de tendresse.

Le 10 août 1204, Philippe-Auguste entra en vainqueur dans Poitiers, qui faisait ainsi retour à la couronne de France. Ses fortifications furent augmentées et elles lui permirent de résister aux Anglais revenus et de ne pas être entraînée dans la funeste défaite de Poitiers-Maupertuis. Malgré sa défense, le traité de Brétigny, en 1360, donnait une seconde fois



POITIERS — L'HOTEL FUMÉE, RUE DE LA PRÉVOTÉ



POITIERS — ÉGLISE SAINT-HILAIRE LE GRAND

la ville à l'Angleterre. Elle fut enfin reprise en 1372 par Du Guesclin.

Jean de Berry fut créé comte de Poitou par son frère Charles V et, dès lors, l'histoire du pays se confond avec l'histoire de France.

De tous les monuments de Poitiers, le plus vénérable est celui qui sert actuellement de palais de Justice.

« S'il est un monument historique, c'est bien celui-là », a dit Viollet-le-Duc en parlant de sa grande salle, construite au ^{xii}^e siècle, dans le vieux palais des comtes de Poitou, et qui fut terminée, à la fin du ^{xii}^e siècle, par la triple cheminée, surmontée d'une claire-voie s'élevant jusqu'au faite en dentelle de pierre, admirable envolée de l'art gothique.

Aux temps sinistres de l'histoire de France, après la mort de Charles VI, quand les Parisiens venaient d'acclamer comme roi Henri VI d'Angleterre, le palais de Poitiers devint l'asile du Par-

lement, le refuge de la royauté et parut être ce qui restait de la patrie française.

C'est dans la grande salle, en mars 1429, que Jeanne fut interrogée par un tribunal, quelque peu ridicule, de magistrats, de théologiens et de matrones. Sa foi et sa virginité triomphèrent et elle fut ramenée le 15 avril à Chinon, pour partir à la délivrance de la France.

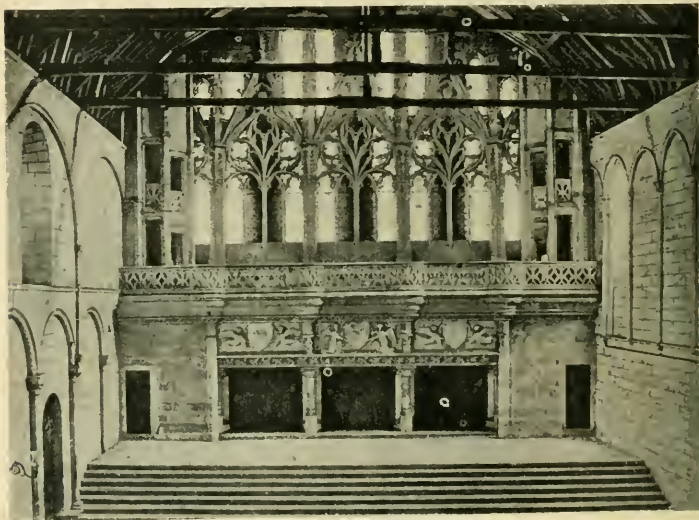
La Cour d'appel de Poitiers est installée dans le vieux doujon, que le peuple appelle encore la tour de Maubergeon, du vieux mot franc Mallberg (en latin Mauberquin), qui voulait dire colline du tribunal, et M. de La Ménardière a pu justement dire dans sa notice : « C'est donc là que, depuis bien plus de mille ans, a été rendue la justice, non pas seulement la justice du Parlement ou des grands jours, celle des présidiaux de la royauté ou de nos cours souveraines, mais la justice des hommes libres des temps mérovingiens, les plaids des

comtes de Charlemagne. » Et, faute de crédits, ce monument auguste des temps passés reste encombré de mesures, mal restauré, menacé de ruine.

Il existe une Commission des monuments historiques, établie dans les plus louables intentions, mais les hommes

fenêtres de la cour appartiennent encore aux formules gothiques; une galerie intérieure, ajoutée après coup pendant la Renaissance, n'est pas pour glorifier le style nouveau qui devait arrêter le magnifique élan de l'art ogival.

Poitiers est riche en vieilles églises,

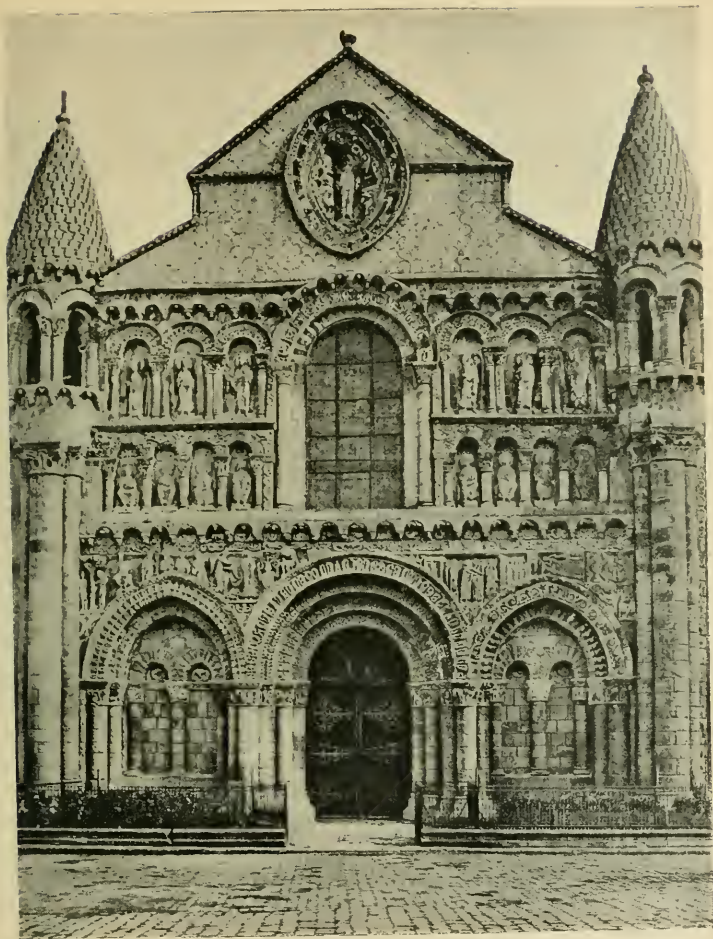


POITIERS — SALLE DES PAS-PERDUS DU PALAIS DE JUSTICE

éminents qui la composent sont bien à plaindre. Ils disposent de ressources ridicules et n'ont pas même l'autorité nécessaire pour empêcher les actes de vandalisme fréquemment accomplis par les propriétaires ou les municipalités.

Dans les rues silencieuses du vieux Poitiers, de vieux hôtels attestent avec quel souci de l'art s'édifiaient au temps passé les demeures non seulement de la noblesse, mais de la haute bourgeoisie. L'hôtel Fumée, entre autres, fut construit dans les premières années du xvi^e siècle, par François Fumée, *licencié en loix*; sa curieuse façade et les jolies

parmi lesquelles il faut surtout citer le Baptistère Saint-Jean et Notre-Dame la Grande. Le Baptistère Saint-Jean, témoin du zèle religieux des premiers temps de la chrétienté, est un monument unique en France. La fondation en a été attribuée à l'empereur Constantin, dont on y a retrouvé une image équestre; mais il a été remanié au vi^e siècle et fut décoré, à cette époque, de peintures murales dont plusieurs subsistent encore. La construction était menacée d'une ruine absolue quand la Société des antiquaires de l'Ouest la fit acquérir par l'État en 1834 pour la restaurer.



POITIERS — NOTRE-DAME LA GRANDE

Une piscine octogonale existe en avant de l'abside et deux absidioles circulaires s'ouvrent dans les petits côtés du grand vaisseau; là venaient, les hommes et les femmes à part, la foule des nouveaux chrétiens recevoir l'eau du baptême, et

nul endroit ne se prête mieux à l'évocation de ces temps de foi ardente.

La façade de *Notre-Dame la Grande*, ajoutée au XII^e siècle au vaisseau construit pendant le XI^e, est justement célèbre. Cette admirable page de sculpture est le plus beau spécimen du roman poitevin, bien qu'elle s'écarte un peu des

divers étages, elles offrent un exubérante succession de symboles de toute fantaisie. On peut s'imaginer l'effet au temps où toutes ces fleurs de pierre étaient polychromes et dorées.

L'histoire de Niort ne saurait trouver place ici. Elle se confond d'ailleurs souvent avec celle de Poitiers. Le lourd



NIORT — L'ÉGLISE SAINT-ANDRÉ ET LE DONJON

traditions de l'école poitevine proprement dite pour se rapprocher de celle de la basse Saintonge. L'auréole ovale du pignon renferme le Christ accompagné des quatre évangélistes; les arcatures, qui se développent sur deux rangs superposés, contiennent les statues des douze apôtres et de deux évêques; entre ces arcatures et les voûtes des porches se présentent Adam et Eve, Nabuchodonosor, dont la présence est inattendue, quatre prophètes et des scènes de la vie de la Vierge. Quant aux arcatures des

donjon qui subsiste a été construit sous la domination anglaise, et l'église Saint-André, dont les fins clochers se profilent au lointain, est un joli édifice moderne dû à l'architecte Segretain.

Quand on pénètre à Parthenay par la porte Saint-Jacques, bâtie à la fin du XII^e siècle, après avoir passé sous l'ogive surbaissée défendue par ses hautes tours crénelées et sous la herse dont la coulisse existe encore, on entre dans la rue de la Vault-Saint-Jacques. Elle monte à la ville, par une pente raide, avec ses deux

ruisseaux de pavés disjoints. C'est une évocation saisissante du moyen âge. Rien n'a changé depuis des siècles. Les

arriva à Parthenay en 1427 pour lutter contre les déprédations de Georges de la Trémoille. On croit voir encore le



PARTHENAY — LA RUE DE LA VAULT-SAINT-JACQUES

maisons de pierre et de bois ouvrent leurs boutiques du rez-de-chaussée, où il ne manque que les étalages de jadis.

C'est par là que le connétable de Richemont, plus tard duc de Bretagne,

peuple mettre la tête aux fenêtres des étages surplombants, la foule apeurée se ranger le long des murs et entendre les chevaux d'armes mêler le bruit de leurs fers au cliquetis des armures.

La figure du cardinal de Richelieu apparaît dans cet ouvrage à Luçon dont il fut évêque à vingt-deux ans en 1608 et dont il ne se démit qu'en 1623, à Loudun et à Richelieu même.

Urbain Grandier, le curé de Loudun,

raconte encore dans le pays que la descendance de ses juges doit s'éteindre à la septième génération et qu'ils sont reconnaissables à leurs ongles en forme de griffes de loup.

Peut-être faut-il voir un autre témoi-



RICHELIEU — PORTE DE LA VILLE ET GRAND'RUE

l'avait humilié alors qu'il était évêque de Luçon en lui disputant le pas dans une cérémonie religieuse. Grandier, esprit distingué et charitable, fut accusé d'être trop apprécié de ses paroissiennes. Laubardemont mena le procès; Grandier était condamné à l'avance. On lui présenta le crucifix, pour une suprême et publique épreuve. Le pauvre prêtre embrassa le Sauveur de ses lèvres ardentes de fièvre, mais, à l'effroi de tous, il se recula avec horreur : le crucifix de fer avait été chauffé au feu. Le 19 avril 1634, les jambes broyées par la question, il fut conduit au bûcher. On

gnage, plus certain, de l'expiation dans ce qui reste du château de Richelieu.

Les ancêtres de l'Éminence rouge possédaient là un assez modeste fief qui faisait piètre figure à côté des somptueux châteaux voisins, surtout celui de Champigny qui appartenait à la Grande Mademoiselle. Le tout-puissant ministre exigea la démolition de ce dernier, et la merveilleuse chapelle qui en subsistait ne fut sauvée que par Urbain VIII.

En 1620, deux mille ouvriers commencèrent la construction d'une demeure qui ne devait point avoir de rivales.

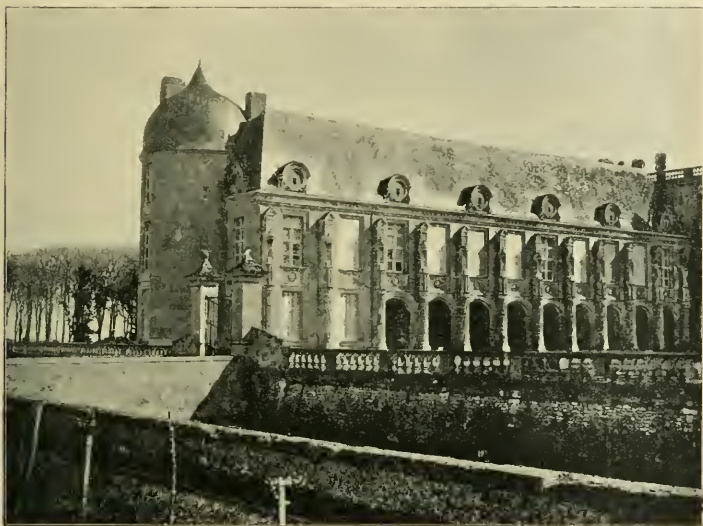
Un château ne lui suffisant pas, le

Cardinal voulut édifier une ville entière là où il n'y avait rien. En 1639, elle était peuplée, munie de privilèges.

En 1612, tout était achevé. Mais Richelieu venait de mourir, ayant eu le temps de faire deux seuls séjours de

superbe, silencieuses comme si elles craignaient d'éveiller le passé.

Entre Thouars et Moncontour de Poitou s'élève la masse du château d'Oyron, témoin désolé de splendeurs disparues. Le petit parc, sous les



CHATEAU D'OYRON — AILE DITE DE FRANÇOIS 1^{er}

quelques heures dans ces lieux où il comptait reposer sa vieillesse.

En l'an XI, le domaine appartenait encore au dernier duc de Richelieu qui le vendit à la Bande noire. La démolition commença, interrompue un instant par une idée de Napoléon d'y créer un majorat, et poursuivie depuis à tel point que rien ne reste aujourd'hui et que, pour retrouver les pierres, il faut les chercher dans les fermes voisines.

Par une ironie dernière, la ville est restée presque intacte, mais c'est une ville morte. Les maisons et la grande rue demeurent dans leur ordonnance

fenêtres du château, a été morcelé, et les paysans qui le détiennent aujourd'hui ne le rendront jamais. Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VII et de Louis XI, possesseur d'Oyron, laissa un fils, Artus, qui suivit Charles VIII à la conquête de Naples. Sa veuve, Hélène de Hangeest-Genlis, et son fils *Claude* achevèrent l'église, rebâtièrent le château sur les plans probables de Philibert Delorme. Il occupa ses loisirs à créer les fameuses faïences, dites de Henri II, plus rares que belles, et dont un chandelier, acheté 50 francs par un habitant de Thouars, devait atteindre plus tard

le prix excessif de 16 000 francs. *Claude Gouffier*, qui avait épousé cinq femmes, mourut en 1572, laissant une fortune territoriale immense et des richesses artistiques qui furent dispersées.

Le duc de la Feuillade, celui qui

converte de sujets tirés de l'*Énéide* et que l'on a attribués à Lebrun.

L'hospice, fondé par M^{me} de Montespan, existe encore, avec ses revenus. Dans le parloir se trouve le portrait de la fondatrice par Mignard. Perdu dans



FONTENAY-LE-COMTE — LE CHATEAU DE TERRE-NEUVE

dépensa un million pour élever au grand roi la statue que l'on voit sur la place des Victoires et qui était entré par mariage dans la famille de Gouffier, alourdit Oyron des massives constructions du style du xvii^e siècle.

C'est à Oyron, qu'elle avait acheté 340 000 livres, que mourut la marquise de Montespan, rachetant par des bienfaits et des fondations qui existent encore les erreurs de sa première vie.

Enfin, en 1772, le chevalier de Boisairault-d'Oyron acheta le domaine au maréchal-duc de Villeroy.

La plupart des constructions de la Renaissance ont disparu et les immenses pièces inhabitables sont décorées de peintures du xvii^e siècle fort lourdes. Une galerie, longue de 55 mètres, est

cette solitude, il produit un étrange effet. La gracieuse attitude de la marquise et son regard ému feraient croire aux sceptiques que l'amour de Dieu n'avait pas encore totalement chassé de son cœur le dieu de l'amour.

Les paysages se déroulent nombreux dans cet ouvrage et choisis de façon à évoquer, eux aussi, les souvenirs de jadis. Ici, c'est Exoudun, célèbre autrefois par ses fouasses ou galettes de beurre, de sucre et de fine fleur de froment. On les distribuait aux fêtes, entre autres à la *Charité de la Blée*, à Niort. On trouve dans les comptes de dépenses de cette institution de bienfaisance, en 1487, que le pain venant à manquer, on acheta « à Jehan Joly et à Pierre Joseph, fouassiers d'Exoudun, huit cent

trente fouasses, qui coûtèrent 2 deniers la pièce ». C'est le cas de dire que faute de pain, on mange du gâteau.

raines en jouissaient comme usagères et même véritables propriétaires.

Depuis 1850, ils furent en partie



CHATEAU DE TIFFAUGES — LA CRYPTÉ DE LA CHAPELLE

Voici les curieux marais de Benet. Ils appartenaient autrefois aux Templiers, et, depuis 1470, les communes rive-

desséchés et donnèrent à cette contrée une physionomie de Hollande. C'est dans ces humides parages que vivaient

les *Colliberts*, disputant les poissons aux loutres. Leurs descendants, les *Hutliers*, ont continué leur existence; mais leurs maisons sont aujourd'hui plus confortables.

Rien n'est plus intéressant que de passer en revue, en tournant les pages de ce bel ouvrage, les nombreux châteaux qui peuplent encore, restaurés ou en ruine, la terre poitevine et vendéenne. Nous rendrons visite à quelques-uns, et l'on ne peut mieux débiter qu'en entrant, à Fontenay-le-Comte, au château de Terre-Neuve, l'antique manoir de Nicolas Rapin.

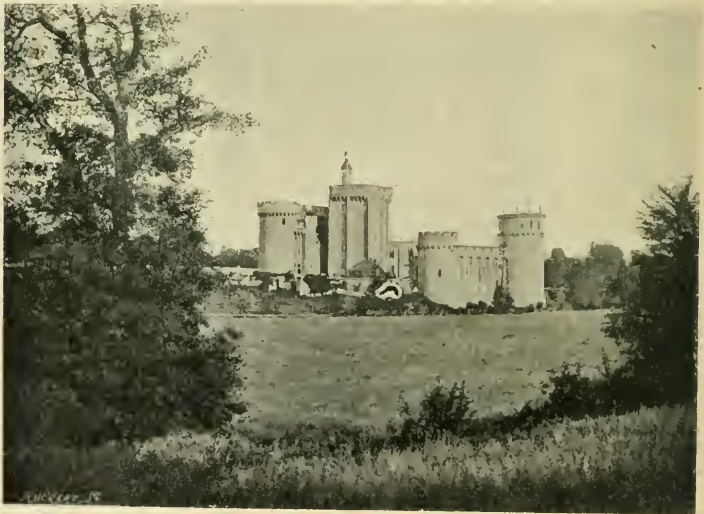
Nicolas Rapin naquit à Fontenay, en 1539. Ce fut, comme on sait, un des auteurs de la satire *Ménippée* qui rendit plus de services à Henri IV que nombre de ses victoires. Il fit construire, en 1595, dans sa métairie de Terre-Neuve, une demeure appropriée à ses goûts où, comme Ronsard à la Poissonnière, il fit

graver des devises dans le goût de celle-ci :

Vents, soufflez en toute saison
Un bon ayz en-cette mayson.
Que jamais ni fièvre, ni peste,
Ni les maux qui viennent d'excez,
Envie, querelle ou procez
Ceux qui s'y tiendront, ne moleste.

Après Rapin, la terre passa de main en main jusqu'en 1820, époque où elle fut acquise par le grand-père du propriétaire actuel, qui est M. le marquis de Rochebrune et, vraiment, on peut faire aujourd'hui une heureuse application des vers gravés par le poète.

M. de Rochebrune est un savant et un artiste hors ligne, dont les œuvres fortes sont des œuvres d'une puissance extraordinaire. Nul, aussi bien que lui, n'aurait pu conduire la restauration de cette demeure ainsi qu'il l'a entreprise et menée à bonne fin, y ajoutant même des œuvres prises à des châteaux voisins en



CHATEAU-GUILLAUME — LE CHATEAU



POUZAUGES — LE CHATEAU DES ÉCHARDIÈRES

ruine et sauvées ainsi de la destruction.

C'est un cas peu banal que celui de ce gentilhomme imprimant lui-même les magnifiques planches dues à son burin dans un atelier établi sous les belles voûtes du château, et apparaissant, dans ce cadre approprié, comme une des belles figures des artistes de la Renaissance.

Pour chercher un contraste violent nous irons jusqu'à Tiffauges. Tiffauges, c'est le château de Barbe-Bleue. Il occupait l'éperon formé sur le confluent de la Crème avec la Sèvre-Nantaise et dominait le pays, avec son enceinte de vingt-quatre tours, sans compter d'autres travaux et son donjon énorme.

Gilles de Rays devint possesseur de Tiffauges par sa femme qui appartenait à la maison de Thouars. Descendant des Montmorency-Laval et des maisons de Machecoul et de Craon, il combattit

avec Jeanne d'Arc et s'illustra au siège d'Orléans. A vingt-six ans il était maréchal de France et escorta Charles VII au sacre de Reims. Mais, après la mort de la Pucelle, il alla s'enfermer à Tiffauges, y vécut de débauches et se livra aux pratiques de la sorcellerie. La légende veut que ses pourvoyeurs. La Meffraye entre autres, lui amenaient de jeunes enfants qu'il mettait à mort, exaspéré par ses pratiques d'alchimie.

Arrêté, condamné à Nantes et gracié, il fut poursuivi à nouveau par le duc de Bretagne et enfin pendu et brûlé le 26 octobre 1440.

Il subsiste des ruines importantes de cette demeure, entourée d'une sinistre légende.

Aux confins du Poitou, du Berry et de la Marche, entre le Blanc, Montmorillon et Argentan s'élève le château

Guillaume, un des plus étonnants témoins de la vie féodale. Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitou, retour des Croisades, en commença la construction en 1101, le château fut conservé par les comtes de Poitou pendant le XII^e siècle, entra dans la famille

poussés dans les tours; seuls l'entrée, la tour Trémoille et le donjon restaient debout. Mais, sous la végétation qui recouvrait les décombres, les dispositions des murailles se reconnaissaient. Et le chartrier, complet dans le désordre de son amas de manuscrits, était intact.



DAMPIERRE-SUR-BOUTONNE — LE CHATEAU (GALERIE DU PREMIER ÉTAGE)

des La Trémoille qui le conserva trois siècles durant et passa en 1526 comme dot de Jacqueline de la Trémoille à Claude Gouffier déjà propriétaire du château d'Oyron. En 1606, il sort de cette famille pour appartenir aux Riffault, puis aux La Faire. Le 29 pluviôse an VI (1798), il est vendu comme bien national, mais pas pour longtemps, car les La Faire peuvent le reprendre en 1802. En 1878 enfin, il entre dans la famille Robert de Beauchamp qui a entrepris une restauration à peu près terminée.

Le château n'était alors qu'une immense ruine; de grands arbres étaient

La restauration dura dix ans et elle mérite la reconnaissance de tous les gens de goût.

La Rochefaton rappelle le souvenir du marquis d'Antichamp qui y mourut en 1859. Lieutenant de Bonchamp, sa conduite généreuse et dévouée a laissé intacte sa mémoire à travers les cruelles péripéties des tristes guerres de l'Ouest. Le château n'a conservé de sa physionomie belliqueuse au moyen âge que sa porte crénelée.

Au pied de Ponzanges, qui s'élève au-dessus du Bocage vendéen dans une situation comparable à celle d'Avran-

ches moins la mer, est le vieux Pouzauges et son église. Son dallage est entièrement formé de pierres tombales des anciens seigneurs de la contrée au milieu desquelles se sont placés, plus modestes dans leurs inscriptions funéraires, les curés de la paroisse. L'église est sombre

Le château de Dampierre-sur-Boutonne a été construit au xvi^e siècle et la galerie que représente notre gravure a remplacé des dispositions défensives construites au xv^e siècle. Jeanne de Vivonne et sa fille Claude-Catherine de Clermont-Dampierre ont dirigé la con-



SAUXAY — CHATEAU DE MARCONNAY

et humide; le froid descend de ses voûtes et des verdeurs de mousse passent à travers les tombes que l'on ne peut, en marchant, s'empêcher de fouler aux pieds. Nulle part la tristesse des choses disparues ne paraît plus mélancolique et le passé plus définitivement aboli.

Les anciens manoirs de la contrée presque tous aujourd'hui à l'usage de fermes, inspirent les mêmes regrets. Nous avons choisi la gravure représentant les Echardières, dont les constructions datant de diverses époques ont gardé leur aspect pittoresque.

struction de cette galerie et inspiré sans doute les allégories figurées dans les quatre-vingt-treize caissons de sa voûte merveilleuse. La pierre sculptée y parle un langage plutôt mélancolique : « *Le sort n'est pas le même pour tous. L'or ouvre les portes fermées. Trop tard connu, trop tôt laissé.* » Mais il n'est pas sans courage, car on y lit aussi : « *Frappé, je me lève; heurté, je rebondis. — Plutôt mourir que se déshonorer.* »

Mon Dieu ! J'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ..

Ruiné aussi le château de Lusignan,

bâti, dit la légende, par la fée Mélusine, qui était la merveille du Poitou et que Henri III fit démolir. De là était parti Amaury de Lusignan pour la Palestine où il devait épouser la sœur de Baudouin, devenu roi de Jérusalem et fondateur du royaume de Chypre.

Le château de Marconnay, un des soixante et un fiefs qui relevaient de

de rivière, des hôtelleries s'étendant sur un terrain d'environ 3 hectares, un théâtre pouvant contenir à peu près le même nombre de personnes que le temple, d'autres substructions encore, telle fut, en quelques années, l'œuvre acharnée d'un seul homme, faiblement aidé par le gouvernement et entravé par des difficultés sans nombre.



RUINES GALLO-ROMAINES DE SAUXAY — LE THÉÂTRE

Lusignan, subsiste encore, mais abandonné à des usages rustiques.

Enfin, pour clore ce voyage aux temps de nos pères, nous remonterons plus loin encore dans le passé. C'est non loin de Lusignan, à Sauxay, que, le 14 février 1881, le R. P. Camille de la Croix commençait des fouilles qui passionnèrent le monde savant et mirent à découvert des constructions gallo-romaines d'une extrême importance.

Un temple, pouvant contenir 8000 personnes, des thermes, un balnéaire d'eau

Et l'œuvre du R. P. de la Croix nous permettra de terminer comme nous avons commencé en parlant de M. Robuchon. Dans une patrie qui fut la plus belle et où, dans toutes ses provinces, les monuments proclament la grandeur du passé, l'initiative courageuse de quelques hommes peut nous reconforter, mais non pas nous consoler de la mesquinerie générale née d'une politique sans ampleur et sans courage.

A. QUANTIN.

Et, naïf, je croyais les vents coalisés
Pour hâter le voyage, et, de ma tour d'ivoire
Suivant les chers vaisseaux que j'avais nolisés,

D'avance j'écrivais leur merveilleuse histoire
Et prévoyais déjà leur retour triomphant
Sous des ciels somptueux parés pour ma victoire!...

*

Mais la mer, que l'on croit soumise, se défend.
La paix qu'elle nous offre est à peine une trêve...
Et mes vaisseaux n'étaient que des bateaux d'enfant!..

Bateaux frères, pour qui les mares de la grève
Étaient un océan et la voile un fardeau...
Voici ce qu'il advint de mes vaisseaux de rêve :

Le premier s'éventra sur un roc à fleur d'eau...
Le brouillard, ténébreux complice du naufrage,
Sur les yeux du second appliqua son bandeau...

Un troisième, tenté d'on ne sait quel mirage,
Changea de route et se perdit vers l'horizon...
Et sur ceux qui restaient la tempête fit rage

Si formidablement qu'on eût dit qu'un Samson,
De la voute céleste ébranlant les pilastres,
D'une autre Dalila vengeait la trahison.

Oh! la pitié charmante et très douce des astres!...
Les étoiles, la-haut, avaient fermé les yeux
Pour ne pas voir se consommer tant de désastres!..

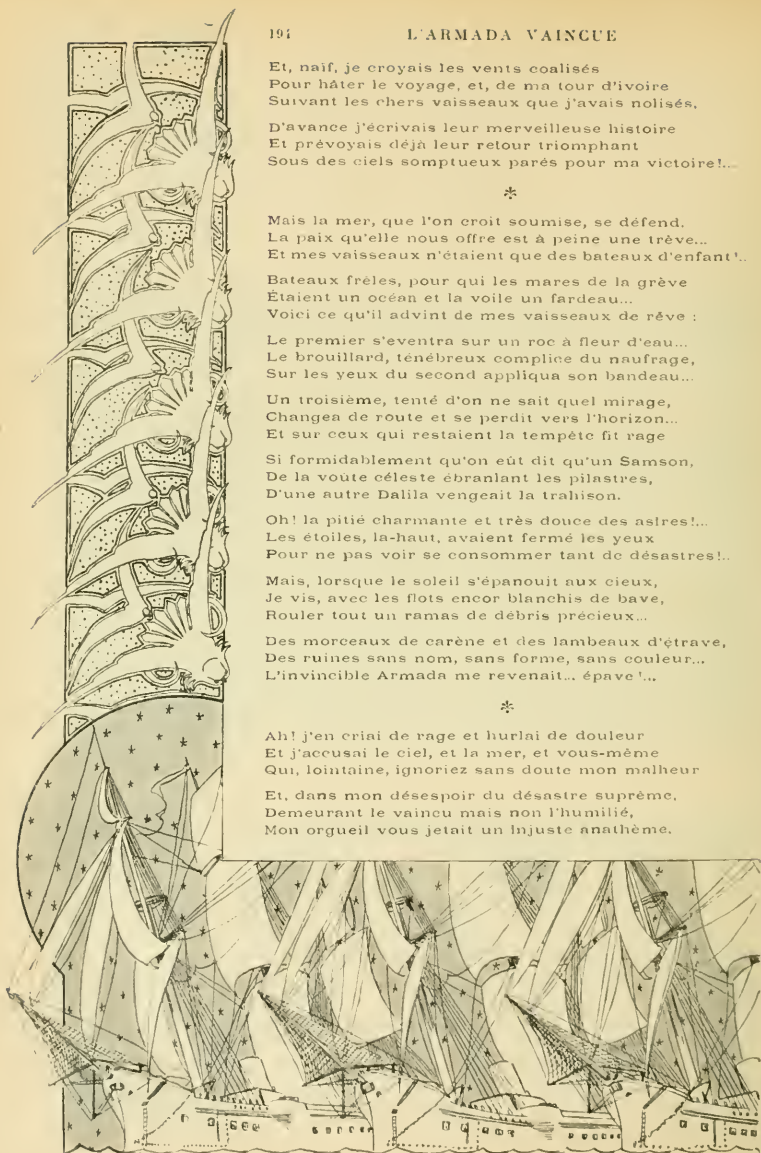
Mais, lorsque le soleil s'épanouit aux cieux,
Je vis, avec les flots encor blanchis de bave,
Rouler tout un ramas de débris précieux...

Des morceaux de carène et des lambeaux d'étrave,
Des ruines sans nom, sans forme, sans couleur...
L'invincible Armada me revenait... épave!..

*

Ah! j'en criai de rage et hurlai de douleur
Et j'accusai le ciel, et la mer, et vous-même
Qui, lointaine, ignoriez sans doute mon malheur

Et, dans mon désespoir du désastre suprême,
Demeurant le vaincu mais non l'humilié,
Mon orgueil vous jetait un injuste anathème.



De votre charme alors je me crus délié,
Mais je compris, quand ma douleur fut assagie,
Que mon cœur, en souffrant, n'avait pas oublié...

Votre image tenait ma prunelle élargie...
Et, des premiers espoirs toujours féru, mon cœur,
Si loin de vous, se languissait de nostalgie.

De quelle amère et douce et subtile liqueur
Avez-vous donc grisé ce cœur vierge, ô Sirène,
Qu'ainsi l'hallucinât un mirage moqueur?...

Vous allez, n'est-ce pas, bien rire... Voici, Reine,
Que, pour parachever ma défaite d'amour,
J'ai refait un canot d'un débris de carène...

Un tout petit canot étroit, grotesque et lourd...
— Vagues, vous pouvez bien réserver vos colères,
Il n'en a pas besoin pour sombrer à son tour!

J'embarquerai tel un forcat sur les galères
Qui résigne son cœur aux pires désespoirs
Sachant que son labeur n'a plus droit aux salaires.

A Dieu vat!... — L'allégresse intime des beaux soirs
Comme au premier départ à chanter s'évertue...
Mais l'embrun va pleurer demain sur mes bossoirs...

A Dieu vat!... Je suis fils d'une race têtue
Que sa foi mit toujours à hauteur du péril...
Et puis, de tant d'amour je vous ai revêtu,

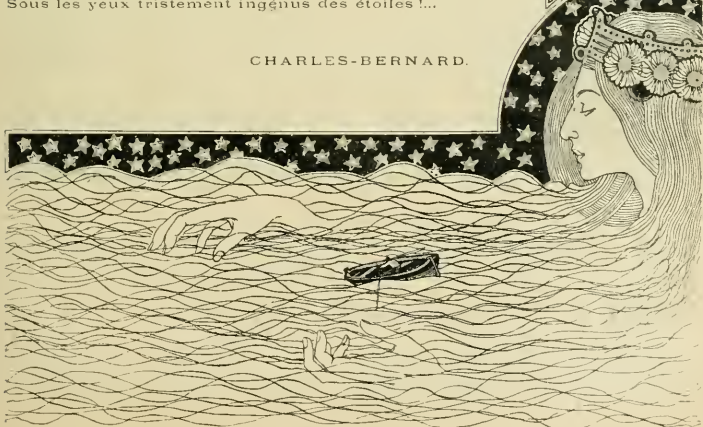
O Princesse lointaine, ô poème d'avril,
Que, malgré tout et tous, et malgré vous peut-être,
Je vous apporterai le don d'un cœur viril.

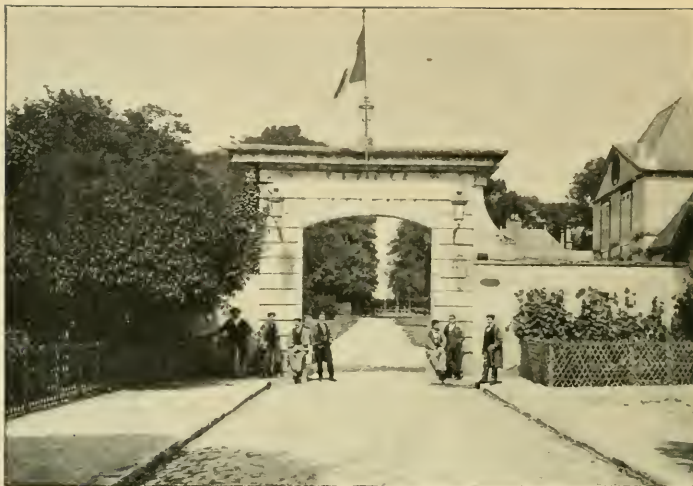
Et que l'esquif soit frère et que le flot soit traître,
Comme au pôle ignoré se dirige l'aimant,
Si lointaine que vous vouliez bien m'apparaître

Je m'orienterai vers vous obstinément,
Et, n'ayant plus de mâts pour y tendre des toiles,
A la force des bras, vers vous j'irai, ramant,

Sous les yeux tristement ingénus des étoiles!...

CHARLES-BERNARD.





ENTRÉE DE L'ÉCOLE

L'ÉCOLE NATIONALE D'AGRICULTURE DE GRIGNON

En 1826, le célèbre ingénieur Polonceau se préoccupa de créer aux environs de Paris un grand établissement agricole. Il intéressa à cette idée des savants, des propriétaires fonciers, et fonda avec eux la « Société royale agronomique ».

Il fallait trouver un domaine qui pût servir à la fois d'établissement d'enseignement et de démonstration. Le domaine de Grignon, appartenant à la veuve du maréchal Bessières, fut acheté par Charles X et cédé par lui à la nouvelle Société.

Auguste Bella fut nommé directeur, et l'organisation fonctionna pour le compte de la Société agronomique jusqu'en 1849. A cette date, Grignon devint institution de l'État. L'enseigne-

ment était alors réparti en six chaires :

Économie et législation rurales.

Agriculture.

Zootéchnie ou économie du bétail.

Sylviculture et botanique.

Chimie, physique, géologie.

Génie rural.

Les améliorations successives apportées à l'enseignement en firent la première des Écoles régionales, puis nationales, d'agriculture. Ces établissements d'enseignement agricole supérieur sont actuellement au nombre de trois : Grignon, Montpellier et Rennes anciennement Grandjouan.



Le domaine de Grignon fait partie du hameau du même nom, situé sur la

commune de Thiverval, à 32 kilomètres à l'ouest de Paris, à 16 kilomètres de Versailles; il appartient au canton de Poissy et à l'arrondissement de Versailles; on s'y rend de Paris (Montparnasse) par la ligne de Granville, station de Plaisir-Grignon.

La superficie totale, entourée de murs sur près de 11 kilomètres d'étendue, est d'environ 320 hectares comprenant : 129 hectares de terres cultivées, 120 hectares de bois, 71 hectares occupés par les bâtiments, pelouses et chemins.

La terre de Grignon fut érigée en châtellenie en 1585; depuis le milieu du *xvii*^e siècle jusqu'à cette date, ce

En 1585, la seigneurie de Grignon fut transformée en châtellenie en faveur de Pomponne de Bellièvre, chancelier de France. De cette époque date la prospérité du domaine. M. Le Chenetier, curé de Thiverval, qui a étudié l'histoire de Grignon et des fiefs voisins, ne peut préciser exactement la date de la construction du château actuel, ni le nom de celui qui l'a fait bâtir. La tradition assure que c'est un Pomponne de Bellièvre; est-ce le père dont nous venons de parler, ou le fils pour qui Grignon fut, en 1651, érigé en marquisat?

Le style du château indique l'époque



LE CHATEAU — FAÇADE PRINCIPALE

n'était qu'un simple fief de médiocre importance. La duchesse d'Étampes, en 1546, et Diane de Poitiers, en 1556, reçurent Grignon de la munificence royale, en compagnie d'autres petits fiefs des alentours qui rachetèrent par leur nombre le peu d'étendue et de rapport de chacun d'eux.

Louis XIII; il paraît avoir été édifié dans la première moitié du *xvii*^e siècle.

Guillaume de Balard, comte de Brassac, en était propriétaire lors de la Révolution; il émigra; ses biens furent vendus; Grignon fut acheté par Auguier, administrateur des postes, beau-père du maréchal Ney, qui fut marié à Thi-

verval le 17 thermidor an X (1802) (Le Chenetier).

Napoléon I^{er} acheta le domaine de Grignon pour en faire don au maréchal Bessières, duc d'Istrie. Celui-ci donna de belles fêtes et reçut plusieurs fois l'empereur; une des chambres du château posséderait encore le lit où le

n'en a que peu altéré la physionomie. Le château, modifié intérieurement pour recevoir environ cent élèves, a conservé ses belles lignes architecturales, ses briques rouges mêlées de pierres blanches, son haut toit d'ardoises et ses fossés. Les avenues et les pelouses restent bordées de grands arbres. On a



PREMIÈRE COUR DE LA FERME

grand homme a reposé. Plusieurs pièces, qui sont maintenant des salles de cours ou des dortoirs, ont conservé les sculptures et les ornements dont on a revêtu leurs murailles au temps du duc d'Istrie. Celui-ci fut tué d'un coup de canon, le 1^{er} mai 1813, la veille de la bataille de Lutzen. Sa veuve vendit le domaine pour 700 000 francs au roi Charles X, qui le céda, avons-nous dit, en 1826, à l'Institution royale agronomique.

* * *

La transformation du domaine en établissement d'enseignement agricole

ajouté en face du corps principal, sur une petite éminence, un bâtiment spécial pour l'habitation du directeur et les services de la direction. Au-dessous, devant la grande façade, un modeste monument rappelle aux jeunes agronomes la mémoire d'Auguste Bella, premier organisateur de l'enseignement à Grignon; on a voulu ainsi perpétuer le souvenir des services que le fondateur de Grignon a rendus à l'agriculture en présentant et en appliquant ce précepte: « L'amélioration du sol est la source la plus féconde de la production à bon marché. » « Le sol, c'est la patrie, disait aussi Bella; améliorer l'un, c'est servir

l'autre. » Une promenade dans le parc par une belle journée de printemps ou une claire soirée d'été procure quelques heures agréables. On s'égaré volontiers dans les allées percées en tous sens, dont les unes, dans le voisinage du château, sont très fréquentées, dont d'autres plus éloignées, ou grim pant

remarquables que l'orme en question.

Une autre curiosité du parc, c'est l'allée aux Buis. Le sol de Grignon convient on ne peut mieux à la pousse de cet arbre, que l'on rencontre rarement avec les dimensions qu'il atteint ici. L'hiver de 1879 a détruit les plus vieux troncs ; malgré cela, les rejets qui da-



NOUVEAUX LABORATOIRES DE CHIMIE ET TECHNOLOGIE

sur les coteaux, ont toute la saveur des endroits peu visités ; en quittant les chemins sablés, c'est un charme de plus que de fouler une épaisse couche de gazon souple entre les bordures de lilas et de tilleuls.

Des arbres géants ont été conservés et contribuent à l'ornement de ces belles futaies où dominent l'orme et le hêtre. Tous les anciens Grignonnais connaissent le gros orme situé près des laboratoires ; il mesure 33 mètres de hauteur et 5^m,80 de circonférence, à 1^m,20 du sol ; le long du ru de Gally qui traverse tout le domaine croissent des platanes, dont quatre sont presque aussi

font de vingt ans sont encore assez forts pour former de chaque côté de l'allée une bordure ayant de 2 à 4 et 5 mètres de hauteur. Plus loin, sur un coteau aride, le buis forme un taillis en touffes vigoureuses ; c'est la « côte aux Buis ».

L'allée de Thiverval, qui mesure 1800 mètres en ligne droite sur une largeur de plus de 30 mètres, le jet d'eau avec son grand bassin circulaire, les prairies établies sur l'emplacement d'anciens bassins sont des restes du domaine seigneurial.

On rencontre dans le parc plusieurs sources : la Cressonnière, dont l'eau est

dérivée sur les terrains de la station agronomique; la source du Maréchal, qui alimente le jet d'eau; la petite source de Chantepie; la source de la Mare, dont l'eau est distribuée dans l'École et les différents services.

Grignon présente encore pour le touriste et pour le chercheur un attrait que peu lui connaissent : c'est l'amas étonnant de coquilles fossiles que renferme son parc. Le calcaire grossier, jaunâtre, sableux, friable, s'y montre avec une quantité prodigieuse, des entassements, des filons de coquillages bien conservés et faciles à détacher de leur gangue.

Lamarek a décrit et figuré près de six cents de ces espèces; on a découvert douze cents nouvelles formes; et l'on peut ajouter que les conchyliologistes n'épuiseront jamais la richesse des falunnières de Grignon, dont l'exploration se fait parallèlement aux fouilles pratiquées pour l'extraction du sable.

Ce grand gisement appartient au terrain tertiaire inférieur ou éocène. Le nom de falunnière qui lui est donné provoque une confusion entre l'âge géologique de ces sables coquilliers et l'âge des faluns, si connu en Roumanie et dans le Bordelais; cependant il peut être justifié par la grande ressemblance des sables de Grignon avec les faluns proprement dits.

C'est une roche pulvérulente, essentiellement calcaire, pétrie de débris fossiles dont les plus nombreux sont des coquilles de mollusques, des oursins et des dents de requin. Elle dépend de la formation du calcaire grossier, et c'est d'une manière tout à fait exceptionnelle que la roche, au lieu d'être donnée de la cohésion qu'on lui connaît dans les moellons, est pulvérulente; la cause de cette différence n'est pas bien connue. M. Stanislas Mennier, qui en a fait une étude attentive, remarque que, dans la faune malacologique de Grignon, il n'y a pas une espèce zoologiquement identique à celles qui pullulent dans nos mers.

Ces sites variés, ce milieu accidenté et pittoresque, au fond de cette petite vallée fertile, forment une situation fort convenable pour de futurs agriculteurs aimant les champs, les bois, la vie au grand air. Le nombre des élèves a toujours été en progressant. Il était, en 1880, de 90, tous internes; de 135 en 1890 (100 internes, 35 externes); de 240 en 1896 (105 internes, 130 externes); il est actuellement de 236 (90 internes, 96 externes, 17 auditeurs libres, 26 élèves en congé d'un an pour service militaire), répartis en trois promotions.



L'admission dans les Écoles nationales d'agriculture a lieu par voie de concours. Les candidats doivent être âgés de dix-sept ans accomplis au 1^{er} avril de l'année d'admission et adresser leur demande, sur timbre, au ministre de l'agriculture, avant le 15 juin.

Les épreuves écrites ont lieu le premier lundi de juillet et le jour suivant, dans les villes désignées par le ministre et dont voici la liste actuelle : Alger, Amiens, Bordeaux, Clermont, Dijon, Lyon, Marseille, Montpellier, Nancy, Nantes, Paris (à l'orangerie du Luxembourg), Rennes, Toulouse, Tours. Ces épreuves, ainsi que les orales, portent sur le programme ci-après :

Arithmétique, algèbre, géométrie, physique, chimie, zoologie, botanique, géologie, et comprennent :

- | | | |
|-----------------------|---|--|
| 1 ^{er} jour. | { | 1 ^{re} Une composition française; |
| | { | 2 ^{re} La solution d'un problème d'arithmétique ou d'algèbre et d'un problème de géométrie; |
| 2 ^e jour. | { | 3 ^e Une composition de physique et de chimie; |
| | { | 4 ^e Une composition de sciences naturelles. |

Les épreuves orales sont au nombre de trois : mathématiques, physique et chimie, sciences naturelles; elles ont lieu en août à Angers, Lyon, Toulouse et à Paris à l'Institut national agronomique.

Les divers titres des candidats leur assurent d'avance les points suivants :

	Points.
Diplôme des Écoles nationales vétérinaires	20
Diplôme de licencié ès sciences ou ès lettres	15
Certificat d'études physiques, chimiques et naturelles.	12
Diplôme de bachelier.	10
Certificat des Écoles pratiques d'agriculture.	8
Brevet supérieur de l'enseignement primaire	8
Première partie du diplôme de bachelier.	5
Certificat des fermes-écoles	5
Brevet élémentaire de l'enseignement primaire.	3

Les élèves sont internes, demi-internes ou externes; l'École reçoit des

but de fournir aux jeunes gens qui se destinent à l'agriculture l'ensemble des connaissances scientifiques et pratiques qui conduisent à la bonne exploitation du sol et du bétail; de former des hommes connaissant, avec leurs procédés et leurs conditions d'existence, les ressources des industries agricoles; avec les détails techniques de la profession la science économique qui en régit la mise en œuvre. Il convient pour ceux qui se destinent soit à l'enseignement agricole, soit à la gestion des domaines ruraux, pour leur propre compte ou pour autrui.

L'enseignement de Grignon est donc à la fois théorique et pratique. Les leçons données dans les amphithéâtres



LABORATOIRE DE CHIMIE

auditeurs libres; les étrangers sont admis à ce titre et aussi comme externes.



L'enseignement de Grignon a pour

demeureraient stériles si elles n'étaient complétées par les travaux pratiques effectués dans les laboratoires et les observations quotidiennes recueillies dans les champs d'exercice; les jardins botanique, dendrologique, maraichers et

fruitiers et dans une importante exploitation rurale. Celle-ci, installée dans l'enceinte des murs, à côté du château, comprend, avec une surface cultivée de plus de 100 hectares, une vacherie, une boverie, une écurie, une bergerie, une porcherie, une basse-cour. A tour de rôle les élèves sont chargés des différents services de l'exploitation; ils pénètrent dans les détails de l'exécution; ils acquièrent par l'habitude des diverses opérations le savoir-faire et l'autorité indispensables à tout chef d'exploitation.

Les matières de l'enseignement sont réparties en cours et en conférences.

Cours : agriculture; botanique; chimie générale et agricole; économie et législation rurales; génie rural; géologie et minéralogie agricoles; sylviculture, viticulture et pomologie; technologie, zoologie et zootechnie.

Conférences : entomologie, extérieur des animaux domestiques, horticulture et arboriculture, pathologie végétale, hygiène humaine, comptabilité. Les élèves sont astreints à des exercices militaires.

A l'École est annexée une station agronomique qui comprend un champ d'expériences et un laboratoire d'analyses. Le laboratoire fournit aux cultivateurs tous les renseignements de nature à les éclairer sur la composition des terres, des engrais et des produits de la culture. Le champ d'expériences a été installé pour l'essai des diverses espèces d'engrais et pour l'exécution des expériences de culture dont les résultats sont mis sous les yeux des élèves.

Des excursions complètent les applications données à l'intérieur de l'établissement; elles sont faites dans de grandes exploitations et des usines agricoles des environs de Paris. L'École est si favorablement située qu'on trouve dans un rayon de 20 kilomètres toutes les variétés de terrains : les vallées de la Seine et de la Mauldre, les coteaux siliceux de Sèvres, de Saint-Germain,

les collines calcaires de Chavenay, les plateaux argileux, etc., offrent des études de climats variés et des caractères spéciaux des différents terrains. De grandes industries, brasseries, sucreries, distilleries sont installées dans le même rayon.

Des visites au marché et aux abattoirs de la Villette permettent aux élèves d'étudier sur place les caractères des races animales et les transactions dont sont l'objet les bêtes de boucherie. Dans les grandes écuries de la capitale Omnibus, Petites Voitures et autres grandes industries de transport, ils étudient les divers types de chevaux qu'ils auront à produire ou à utiliser.

Presque tous les ans, sous la conduite de plusieurs professeurs, un certain nombre d'élèves s'en vont, pendant les vacances de Pâques, pour un long voyage d'instruction. L'École a ainsi successivement visité la Belgique et la Hollande, la Suisse et l'est de la France, la Provence et la Corse, et en dernier lieu la Tunisie. De ces voyages, maîtres et élèves rapportent des souvenirs agréables et des documents importants.

Il serait sans intérêt de relever les indications du règlement intérieur; mentionnons, pourtant, ce qui a trait aux services de l'exploitation : ces services ont une durée de dix jours, au cours desquels les élèves qui en sont chargés doivent tenir note de tous les faits qu'ils ont observés et remettre un rapport qui est noté. Ces services comprennent :

Le service des cultures;

Le service des animaux et de la cour;

Le service du génie rural et du fonctionnement des machines;

Le service des champs d'études et des jardins;

Le service du jardin botanique et des collections;

Le service des observations météorologiques.

Les élèves subissent des examens particuliers et des examens généraux. Les examens particuliers sont faits par les répétiteurs et les maîtres de conférences; ils sont combinés de façon que chaque élève en subisse un par semaine. Les examens généraux, théoriques et pratiques sont subis devant les pro-

mérer le diplôme, ont fait preuve de connaissances suffisantes, peuvent recevoir un certificat d'études.

Ce diplôme, quoique délivré par le ministre, ne confère aucun droit à une place ou un emploi dépendant de l'administration de l'agriculture; celle-ci n'assure aucun poste aux élèves sortis



MACHINERIE

fesseurs, à la fin de l'année scolaire. Les notes prises au cours sur des cahiers spéciaux sont l'objet d'une appréciation qui compte pour le classement.

Pendant les vacances, les élèves doivent rédiger un rapport, sur un sujet de leur choix, mais d'après un programme qui leur est remis; la note de ce travail équivaut à celle d'un examen général.

À la fin de leurs études, qui durent deux ans et demi par exemple du mois d'octobre 1899 au mois de mars 1902, les élèves reçoivent le diplôme des Écoles nationales d'agriculture; ceux qui, sans

diplômés de ses établissements d'enseignement agricole. Nonobstant, ce diplôme, ainsi que ceux de l'Institut national agronomique et des Écoles nationales vétérinaires, procure une avance de dix points dans les concours pour le poste de professeur départemental d'agriculture.

Aux termes du décret du 23 novembre 1889, rendu pour l'exécution de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée, les jeunes diplômés des Écoles nationales d'agriculture, compris dans les quatre premiers cinquièmes de la liste de mérite de ceux des élèves français qui ont obtenu pour tout le



JARDIN BOTANIQUE

cours de leur scolarité 65 pour 100 au moins du total des points que l'on peut obtenir d'après les règlements desdites Écoles, ne sont astreints en temps de paix qu'à un an de présence sous les drapeaux.

Les élèves qui accomplissent leur service militaire soit aussitôt après leur admission, soit pendant la durée de leurs études, sont renvoyés au bout d'un an dans leurs foyers; mais ils doivent produire leur diplôme dans les conditions requises avant l'âge de vingt-six ans, sous peine d'être rappelés pour deux autres années de service.

Soixante-treize promotions se sont succédé à Grignon depuis la fondation de l'École; 1330 élèves, environ, en sont sortis diplômés; 160 font partie, en France ou à l'étranger, des administrations de l'agriculture et de l'enseignement agricole; 600 sont des propriétaires ou des agriculteurs; il faut

remarquer que ce dernier chiffre est certainement inférieur à la réalité, car la situation de beaucoup d'anciens élèves est restée inconnue.

La dure loi de la concurrence et de la lutte pour la vie qui restreint souvent, dans d'autres écoles professionnelles, les relations des anciens élèves, ne se fait pas sentir ici avec la même sévérité; il existe une grande solidarité entre les anciens et les jeunes; ceux-ci mettent souvent à profit l'expérience et les conseils de leurs aînés.

L'École de Grignon a dû son développement et ses succès à sa situation favorable et à l'orientation de son enseignement. On s'y est toujours proposé, en donnant les meilleurs exemples de culture, d'élever l'instruction des élèves, de répandre les progrès de la science moderne. Elle reste ainsi, suivant la pensée de ses organisateurs, une pépinière d'agronomes instruits.

P. DECHAMBRE.

MAISONS DE PARIS HISTORIQUES & CURIEUSES

Paris est pour le curieux, pour celui même qui seulement sait voir et regarder autour de lui, une mine inépuisable de sujets d'observation.

Il existe en quelque sorte deux Paris : ce que l'on pourrait appeler le Paris courant, le Paris usuel, qui est celui des affaires journalières, celui de la vie utilitaire et des plaisirs ; et, à côté de celui-là, le Paris pittoresque, tout aussi visible mais non regardé, que ses habitants remarqueraient et connaîtraient si justement ils n'y habitaient pas.

Car, à force d'avoir toujours certaines choses devant les yeux, on finit par ne plus s'apercevoir qu'elles sont là ; et quant à celles que l'on sait exister, que l'on n'ignore pas être belles ou curieuses, mais qu'il faudrait rechercher et explorer un guide à la main, comme si l'on débarquait un beau matin dans n'importe quelle ville étrangère, on songe rarement à s'en inquiéter et l'on en remet toujours le souci à la semaine suivante. Il y a de tout dans Paris ! Chacun y peut trouver son compte. Que d'industries bizarres s'y exercent ! que de mœurs diverses à étudier ! que d'œuvres d'art entassées !

Prenez simplement les maisons ; ces grands cubes de pierre, ces boîtes alignées où, dans des cases superposées, s'entasse plus ou moins incommodément sa population, se ressemblent toutes à vol d'oiseau et à première vue. En chacune d'elles cependant revit une époque différente, chacune d'elles est un différent type de notre architecture et de son histoire. En vain le vandalisme de l'homme a détruit, et détruit toujours, on peut suivre, aujourd'hui encore, la transformation de l'habitation parisienne (en sa

forme extérieure, à peu près sans lacunes, depuis le temps où s'éleva Notre-Dame, c'est-à-dire depuis six siècles environ.

Devant nos yeux étonnés défilent la maison à pignon pointu du vieux Rouen, la pierre et la brique de la Touraine, l'architecture puissante de Versailles et celle, plus légère, de Trianon, le style néo-grec du premier Empire. C'est — en nous tenant strictement à l'habitation particulière, à la maison privée — c'est, dis-je, cette succession de styles, cet enchaînement de types que nous voudrions montrer aujourd'hui, aidé par la photographie qui est le document graphique par excellence.

Nous n'étonnerons personne, j'imagine, en disant qu'il ne subsiste aucun type de la maison gauloise, alors que Paris s'appelait Lutèce et n'était, au milieu de marécages et de forêts, qu'une bourgade dans l'île actuelle de la Cité ; les maisons étaient des huttes, et voilà tout.

Les premières constructions en pierre datèrent sans doute des Romains. Il nous en reste un vestige avec les Thermes de Julien, aujourd'hui attenant au Musée de Cluny ; c'était une sorte de maison de plaisance que s'était fait bâtir là cet empereur, attiré, a-t-il dit lui-même, par la beauté du site, la douceur du climat, l'excellence des vignes et la pureté de l'eau de la Seine. Les ruines du *tepidarium* (salle des bains chauds), et celles surtout du *frigidarium* (salle des bains froids), qui est demeuré à peu près entier avec ses huit colonnes sculptées en proue de navire et sa voûte de 18 mètres de haut, sont encore fort imposantes.

Mais les Francs remplacent les Romains, et l'on recommence à bâtir en bois; rien ne demeure des maisons de cette époque, que des incendies détruisaient d'ailleurs régulièrement. Il en fut

ainsi pendant des siècles, et aucune habitation contemporaine des Mérovingiens ni des Carlovingiens n'a subsisté.

Cependant Paris grandit sous les Capétiens; Philippe-Auguste l'entoure d'un fossé, à partir du pont actuel d'Austerlitz jusqu'au Pont-Royal approximativement; les rues en sont pavées et les maisons se bâtissent en pierres que l'on tire des carrières de la montagne Sainte-Geneviève; on y voit déjà comme principaux monuments: Saint-Julien-le-Pauvre, le collège d'Harcourt, une Sorbonne, un Louvre, la Tour du Temple, et Notre-Dame qui s'élève.

C'est l'époque de la maison à pignon, dont le toit à angle aigu surplombait souvent sur la rue et rejoignait presque celui de la maison d'en face, l'époque des portes ogivales et des tourelles.

Il existe encore à Paris quelques-unes de ces maisons, qui se font chaque jour de plus en plus rares.

Nous en trouvons rue Galaude qui va de la rue Saint-Jacques à la rue La Grange, entre la place Maubert et Notre-Dame. En cherchant bien, on en trouve encore quelques-unes éparses derrière l'Hôtel de Ville et la caserne Lobau, rue François-Miron par exemple, où est située celle que nous donnons ici.

Dans ce même coin, la rue Grenier-sur-l'Eau, qui aboutit à l'abside de l'église Saint-Gervais et Saint-Protais dont la tour et les gargouilles gothiques complètent son aspect moyen-âgeux, nous donne une idée assez exacte des ruelles fétides d'alors, espèces de tunnels humides et gluants. Qui croirait que l'on est là à trois minutes de la rue de Rivoli et de ses tramways?

Des constructions que nous venons de citer, les plus anciennes ne doivent pas remonter plus haut que la fin du *xiv^e* siècle; mais c'était à peu près sur ce modèle que l'on bâtissait depuis longtemps. Ajoutons que des décorations variées ornaient les façades, poutrelles sculptées et enseignes plaisantes: *la Truie qui file*; *l'Âne qui joue de la*



MAISON A PIGNON
RUE FRANÇOIS-MIRON

vielle; le Chat qui pêche; la Femme sans tête, etc. Un ornement fréquent était l'*arbre de Jessé*. « Dans la rue Saint-Denis, à l'angle de la rue des Prêcheurs, on peut voir l'arbre généalogique de Jésus-Christ sortir du flanc de Jessé, portant sur ses branches latérales douze rois de Juda, et sur son rameau le plus élevé la mère du Sauveur; il monte ainsi jusqu'aux combles d'une maison de la fin du xv^e siècle. »

Voilà pour les maisons du peuple ou des bourgeois de cette époque; des hôtels particuliers à l'usage des grands, des hôtels à tourelle, il nous reste un remarquable spécimen avec l'hôtel de Sens qui porte aujourd'hui le n^o 1 de la rue du Figuier, à quelques pas du quai des Célestins, entre la Seine et le faubourg Saint-Antoine. Il est en effet, ainsi que l'hôtel Cluny que tout le monde connaît, demeuré intact dans ses grandes lignes, et une quantité de souvenirs précis s'y rattachent.

Il a paru ici même une étude spéciale sur cette demeure seigneuriale, bâtie de 1475 à 1519 par l'archevêque de Sens, Tristan de Salazar. Nous rappellerons seulement qu'après avoir été habitée par le cardinal Duprat, chancelier de France sous François 1^{er}, par le cardinal de Pellevé, ligueur infatigable, par Marguerite de France, femme divorcée de Henri IV et dont les frasques amoureuses ne le cédaient en rien à celles de son royal époux, la vieille maison gothique devint — déchéance des choses! — le bureau de la diligence de Lyon et des carrosses d'Auvergne; les rouliers séchèrent leurs bottes sales devant les grandes chemi-



MAISON A TOURELLE, RUE HAUTEFEUILLE

nées au feu desquelles les archevêques chauffaient jadis leurs mains gantées de violet. En 1830, la Révolution de Juillet planta un boulet dans sa façade, et aujourd'hui, dernier mépris de son passé, l'immense tableau d'une Compagnie d'affichage s'y étale impudemment.

N'oublions pas, avant de quitter le Moyen Age, de citer l'élégante tourelle gothique qui se trouve au coin de la rue des Francs-Bourgeois et de la rue Vieille-

du-Temple. Peut-être, pendant la nuit du 20 novembre 1407, vit-elle le duc d'Orléans, qui sortait de l'hôtel Barbette situé un peu plus loin, assailli, renversé de sa mule et abattu à coups de hache et d'épée par les hommes de Jean sans

Nous donnons une autre tourelle du même genre et de la même époque, moins connue, et qui se trouve rue Hautefeuille, près l'École de médecine.

Avec l'hôtel de Sens nous étions, tout à l'heure, encore dans l'architecture gothique et féodale; nous avons vu cependant qu'il ne fut achevé de bâtir qu'en 1519, c'est-à-dire sous François I^{er}, en pleine Renaissance; et c'est un fait assez curieux que ce soit justement ce dernier et tardif spécimen d'un style prêt à disparaître qui nous ait été conservé. Les guerres d'Italie avaient, en effet, amené en France des mœurs et un art nouveau inspiré de l'antiquité grecque et du paganisme. Autres temps, autres usages, autre littérature, autre architecture, tout se tient dans l'histoire des civilisations humaines.

Il nous reste relativement peu de maisons privées de cette période si fé-



COUR CHARLEMAGNE, RUE SAINT-ANTOINE

condes peut-être ceux qui l'habitaient et dont la tête effarée s'était mise à ses étroites fenêtres entendirent-ils l'homme de haute taille, au chaperon rouge baissé sur les yeux, qui avait présidé au massacre, dire : « Éteignez tout et allons-nous-en, il est mort! » Ce que firent alors les assassins, qui s'enfuirent en criant : « Au feu! au feu! » et se sauvèrent.

conde pourtant, période de laquelle date la première splendeur du Louvre. Beaucoup ont été démolies ou délaissées.

Une maison bien curieuse nous marque d'abord la transition du gothique au style nouveau, car rien ne se fait par brusques sauts dans la nature ni dans l'art. Elle est située cour Charlemagne, laquelle donne rue Saint-Antoine; on y pénètre par une



MAISON DITE

DE FRANÇOIS 1^{ER}

entrée étroite, on suit une sorte de passage d'aspect rébarbatif, avec des grilles et une herse de fer, et, dans la troisième ou quatrième cour, l'on se retourne et l'on se trouve en face de ce monument intéressant. Dans une épaisse tourelle octogonale monte l'escalier dont la fenêtre supérieure a conservé la forme ogivale du Moyen Âge; mais de chaque côté se développent deux bâtiments ornés d'architecture ionique et de cariatides semblables à celles que Jean Goujon sculptera pour l'hôtel Carnavalet. Quant aux fenêtres de la toiture, elles portent déjà le large fronton à la Du Cerceau. Singulier mélange dont l'unité prouve cependant que l'on n'est point là en face de morceaux juxtaposés, mais bien en face d'une œuvre de transition.

La maison dite de François 1^{er} et qui se voit au Cours-la-Reine nous donne, par un contraste immédiat, le type complet de l'art de la Renaissance, l'antipode absolu de la maison gothique. Au lieu du toit pointu, le toit plat, terrasse même plutôt que toit; au lieu de l'écrasement entre les maisons voisines, la forme carrée et quatre claires façades; au lieu des grimaçantes figures d'hier, une ornementation élégante et joyeuse, symbole vivant de la délivrance des anciennes terreurs et de la joie de vivre qui reprenait les hommes.

Pour ce qui concerne le gracieux monument dont nous parlons, c'était primitivement, comme chacun sait, un pavillon de chasse que François 1^{er} avait fait bâtir à Moret, en 1523. Il y demeura

jusqu'en 1823, époque où il fut transporté et rebâti, à Paris, pierre par pierre. Dans la corniche, on lit en latin :

*Qui sinit refréner sa langue et dompter ses sens
Est plus puissant que celui dont la force renversa
les villes.*

L'attique est orné de bas-reliefs représentant des Génies et des guirlandes; les angles sont décorés de pilastres, et au-dessus des arcades du rez-de-chaussée est une frise que l'on attribue à Jean

des Plantes et les Gobelins, il reste un corps de bâtiment mélancoïque, en brique et pierre, avec quelques bustes écornillés et des arcades, en partie obstruées par des constructions parasites, sous lesquelles on aperçoit circuler silencieusement des gens enfarinés. Là, en effet, est établie aujourd'hui la Boulangerie centrale des hôpitaux. Les autres constructions qui englobent ce débris sont du xvii^e siècle, époque à laquelle

l'Hôtel-Dieu acheta la maison et y établit une de ses annexes.

Dans le même quartier, rue de la Reine-Blanche, était, paraît-il, l'hôtel où Charles VI, déguisé en homme sauvage, faillit être brûlé vif; je n'en ai plus trouvé aucun vestige.

Cependant le mélange de la brique rouge et de la pierre de taille, que nous avons vu apparaître avec l'hôtel Scipion, va se généraliser de plus en plus et devenir la grande mode; deux places, différemment célèbres et bien connues, nous ont conservé à peu près intactes leurs maisons de cette époque. L'une est la place Royale, dite place des Vosges; l'autre est la place Dauphine.

La place Royale est, comme chacun sait, entre la rue Vieille-du-



HOTEL SCIPION. RUE SCIPION

Goujon. Quant aux médaillons représentant Louis XII, Henri II, François II, la reine Marguerite, Anne de Bretagne et Diane de Poitiers, ils sont d'une époque postérieure.

De l'hôtel Scipion Gardini, gentilhomme italien, écuyer de Henri II, et qui se trouve rue Scipion, entre le Jardin

Temple et la Bastille, dans ce quartier Saint-Antoine qui va nous fournir, avec le quartier du Temple et celui du Marais, les types de maisons et d'hôtels les plus intéressants pendant près de deux siècles; là, durant tout ce temps, se concentrèrent la vie riche et la vie intellectuelle. Depuis longtemps déjà

les rois avaient leur palais dans ce quartier. Ils avaient habité d'abord l'hôtel Saint-Paul, bâti par Charles V « pour ses grands ébattements et plaisirs divers », en 1364, et qui allait à peu près de la rue Saint-Antoine actuelle jusqu'à la Seine, avec ses immenses jardins plantés d'arbres fruitiers et de vignes, avec ses basses-cours et sa ménagerie d'animaux féroces, dont les noms des rues actuelles ont conservé le souvenir (rue de la Cerisaie, rue Beaureillis, rue des Lions-Saint-Paul). Là passèrent Charles VI et Isabelle de Bavière, Charles VII, Louis XI, Charles VIII et Louis XII. Mais il fut délaissé, et de l'autre côté de la rue Saint-Antoine, où se donnaient toutes les fêtes de la cour, joutes, courses de bagues, s'éleva l'hôtel des Tournelles, qui, abandonné à son tour à la suite de la mort de Henri II, tué involontairement par Montgomery dans un tournoi, fut remplacé par la place Royale.

Dans les ruines dudit hôtel des Tournelles, en effet, Henri IV, ayant résolu d'établir en France une manufacture d'étoffes de soie, avait installé deux cents ouvriers qu'il avait fait venir à cet effet. « Bientôt les entrepreneurs, se trouvant trop à l'étroit, remplacèrent les anciens bâtiments par des constructions nouvelles ayant au centre un pavillon magnifique faisant face à une vaste place. La situation et l'effet du pavillon donnèrent l'idée d'entourer la place de constructions semblables; Henri IV fit construire à ses dépens l'un des quatre côtés qu'il vendit à des particuliers, à charge d'élever les trois autres selon ses plans. » On nomma pavillon du Roi celui qui regarde la rue Saint-Antoine, pavillon de la Reine, celui d'en face, et

la place prit le nom de place Royale. Elle fut achevée en 1612 et inaugurée à l'occasion d'un grand carrousel exécuté en avril de cette année. Trente-cinq pa-



PLACE ROYALE

villons uniformes, en pierre et brique, l'entourent, soutenus par des arcades. Les toits sont de forme haute, différente de la forme aiguë du gothique.

La place Royale, où eut lieu le duel tragique de Montmorency-Bouteville, auquel Richelieu donna pour épilogue

la place de Grève et la hache du bourreau, a, comme nous le disions, conservé à peu près intact l'aspect de ses maisons; elle a été malheureusement défigurée par une rue circulaire, par des fon-

d'artillerie. La Restauration y rétablit une autre statue et lui redonna son ancien nom, que la troisième République a fait disparaître une fois de plus.

M^{me} de Sévigné naquit dans une de ces maisons; dans une autre habita Marion Delorme, puis Victor Hugo qui y écrivit le drame de ce nom.

La place Dauphine date de quelques années seulement de plus que la place Royale, et ses maisons, moins monumentales toutefois, sont du même style architectural; elles sont construites sur le terrain de deux îles, l'île aux Bureaux et l'île aux Juifs, où fut brûlé le grand maître du Temple, Jacques Molay, le 13 mars 1314, et qui furent réunies lors de la construction du Pont-Neuf. On l'appela Dauphine en l'honneur du dauphin Louis XIII; sous le premier empire elle se nomma place de Thionville et fut ornée



HOTEL XVII^e SIÈCLE, RUE DE GRENELLE

taines ridicules, et par un square orné d'une foule d'ingrédients modernes qui ne sont pas là à leur place. Il y a trop d'arbres aussi, et tout cela lui retire une partie de sa grandeur. Quant à son nom, elle fut, sous la Révolution, baptisée place des Fédérés et de l'Indivisibilité, puis, sous le Consulat, place des Vosges. On avait abattu la statue de Louis XIII et on y avait installé un parc

d'une fontaine surmontée du buste de Desaix. Au xviii^e siècle, il s'y tenait, dans les baraquements, une exposition de peinture à l'usage des débutants, le jour de la Fête-Dieu; le principal attrait en était la présence des modèles-femmes aux balcons des maisons avoisinantes; « ces jeunes personnes étaient parées les unes de leurs charmes naturels (?), les autres de tous les embellissements de la

toilette : on pouvait ainsi comparer l'œuvre au modèle. Cette nouveauté a attiré beaucoup d'amateurs plus empressés de regarder les originaux que les copies. » (*Mémoires secrets*, 25 juin 1783.) Enfin les vieilles maisons bâties par Henri IV virent un des premiers attroupe-
 pements de la Révolution, et, en 1792, se dresser devant elles un grand amphithéâtre à banderoles tricolores pour les enrôlements volontaires.

Un certain nombre d'autres maisons de cette époque et de ce style se trouvent encore assez bien conservées en différents endroits de Paris ; citons l'Abbaye, adossée à l'église Saint-Germain des Prés, prison de sinistre mémoire, et rue de Furstenberg, 6, la maison où est mort Eugène Delacroix.

Cet usage de la brique mêlée à la pierre se prêtait peu toutefois à la décoration sculpturale, et la pierre seule est employée dans l'hôtel de Béthune que Maximilien de Béthune, duc de Sully, ministre et ami de Henri IV, se fit bâtir par Du Cerceau. Cet hôtel est fort bien conservé, malgré une saleté exagérée qui recouvre les façades de sa grande cour carrée et leur donne un aspect noir peu agréable ; toutes les fenêtres sont entourées de rinceaux et de mascarons richement sculptés, et de

grandes statues en bas-relief représentant les Saisons. Dans les frontons des deux pavillons en façade sur la rue Saint-Antoine sont des enfants tenant des casques et des armes. Au xviii^e siècle il appartient aux Boisgelin et aux Turgot. Presque en face est l'hôtel de



VIEILLE MAISON, RUE MAZET

Charles de Lorraine, duc de Mayenne, lieutenant-général de la couronne de France, chef de la Ligue, et dont il est fort parlé dans le *Catholicon*. Cette grande construction, œuvre également de Du Cerceau, a été tout à fait défigurée par les industriels qui l'habitent.

Mais un nouveau style, expression d'un nouvel état de choses et d'une



HOTEL DE BÉTHUNE, RUE SAINT-ANTOINE

autresociété, allait naître avec Louis XIV.

On peut citer comme monument de transition l'hôtel de Montmorency, 26, rue des Nonnains-d'Hyères, où nous trouvons encore la brique rouge, mais

dont l'architecture se modifie, et l'hôtel de Beauvais, 68, rue François-Miron.

La cour intérieure de ce dernier est surtout remarquable par une sorte de péristyle circulaire à colonnes ioniques,



MAISON RUE DE LA BUCHERIE

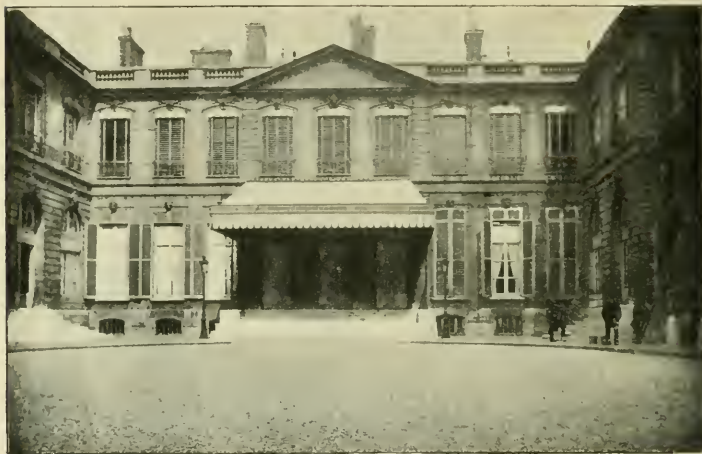
dérivant directement de la Renaissance, | d'hui un marchand de meubles y range
 et d'un assez pittoresque aspect. Aujourd- | des buffets. La distribution et l'ordon-

nance des appartements avaient été changées en 1704 par le président à mortier Jean Orry qui en était devenu propriétaire.

Avec l'hôtel de Juigné, rue de Thorigny, 5, au Marais, nous sommes en plein dans la noble splendeur du grand siècle. Il était d'ailleurs célèbre en son

fants; enfin elle appartient à la maison de Juigné.

Presque aussi majestueux devait être et est encore l'hôtel Saint-Aignan, rue du Temple, 71, bâti par Pierre Lemuet en 1660. La porte, sous laquelle on passe pour entrer dans une large cour entourée de bâtiments à pilastres corinthiens,



HOTEL MOLÉ, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

beau temps, quand les carrosses dorés faisaient résonner le pavé de sa vaste cour entourée d'une terrasse circulaire. Sa façade postérieure n'est pas moins imposante; elle donnait sans doute jadis sur un grand parc dont il ne reste plus qu'un arbre aussi haut que l'antique maison que pilla la Révolution. Elle avait été bâtie par le riche traitant Aubert dont le sel avait fait la fortune, d'où le nom d'« Hôtel Salé » qui lui fut donné alors; elle passa ensuite à Lecamus, secrétaire du roi, mort en 1688, à quatre-vingts ans, qui, venu à Paris avec 20 francs dans sa poche, partagea 9 millions à ses en-

est à elle seule un monument. L'ensemble n'a malheureusement pas conservé l'intégrité de l'hôtel de Juigné; sur une partie des anciennes constructions, on a superposé toute une maison.

Beaucoup d'autres hôtels ou maisons privées de cette époque subsistent un peu partout dans Paris. C'est l'hôtel de Hollande où l'ambassade de ce pays était établie sous Louis XIV; l'hôtel de Ninon de Lenclos, rue des Tournelles et boulevard Beaumarchais, œuvre de Mansart, occupé et repeint en couleur crème par un fabricant de bronzes d'art. C'est, dans le quartier Saint-Honoré, une

grande partie des maisons particulières, et celles de la place Vendôme, commencée en 1685 sur les dessins du même Mansart; ce sont encore les maisons de la place des Victoires. C'est, dans l'île Saint-Louis, l'hôtel Lambert, pittoresquement situé au bord de la Seine qui se partage là en deux bras, et dont les quais sont garnis de peupliers touffus; on trouvera partout des renseignements sur sa fondation par le président Lambert de Thorigny, sur le séjour qu'y fit Voltaire chez M^{me} du Châtelet, sur la

conférence qu'en 1815 Napoléon désespéré y tint avec M. de Montalivet, et sur les peintures de Lebrun, restaurées par Delacroix, dont il est orné. Il est seulement regrettable que la pierre en ait pris une sorte de ton jaune sale, qui n'a rien d'agréable à voir et que n'a pas l'hôtel de Lauzun situé deux ou trois maisons plus loin.

Enfin l'on rencontrera un grand nombre de maisons et d'hôtels de cette période dans le faubourg Saint-Germain, et c'est rue de Grenelle, 73, qu'est situé un des moins connus et des plus remarquables. Cette sorte de palais, dont la colonnade rappelle celles du Louvre et de Versailles, n'a point en effet sa façade sur la rue; il est entre une vaste cour et de splendides jardins, et l'on y accède par un passage très long. « Il fut bâti vers 1680 par le cardinal d'Estrées,



MAISON DU XVIII^e SIÈCLE, RUE RABELAIS

à la mort duquel il fut divisé en deux parties, dont l'une fut louée au duc d'Albe, ambassadeur de Philippe V, qui y mourut en 1711. L'autre partie appartenait au ministre Philippeaux de Maurepas qui s'y délassait de ses graves travaux en y faisant de petits vers légers. Pendant la Révolution, le ministère des relations extérieures s'y établit. Garat, Barthélemy, Talleyrand l'habitèrent et une grande partie de la décoration intérieure date de cette époque du premier empire. A la Restauration, il fut vendu aux Du Plessis Richelieu; il eut ensuite pour hôte la comtesse de la Rochejaquelein et fut acheté par M. de Galliffet, grand-père du général. Actuellement il est occupé par l'ambassade d'Italie.

A côté de ces belles et même de ces splendides demeures, on n'en avait pas moins continué pourtant à bâtir comme

au Moyen Age des rues étroites et sales, de noires et basses bicoques.

Et par un contraste curieux, nous donnerons l'hôtel du Cheval blanc (hôtel meublé, cette fois, on s'en doute tout de suite à son aspect), qui se trouve rue Mazet, entre le Pont-Neuf et le boulevard Saint-Germain. C'était là, sous Louis XIV, le siège d'une entreprise de

lution. Aujourd'hui c'est encore une sorte d'auberge qui sert aux paysans des environs de Paris.

Avec Louis XIV nous avons déjà mordu sur le xviii^e siècle, car les choses ne suivent pas les classements arbitraires de l'homme et ce n'est qu'après la mort du Roi-Soleil que nous allons voir apparaître ce qu'on appelle le style du xviii^e.

Plus léger, plus élégant, il aime les maisons plus basses, il les entoure de jardins. Tel est l'hôtel de la Reynière, au n° 2 de la rue Boissy-d'Anglas, à l'angle de la place de la Concorde et des Champs-Élysées, et occupé aujourd'hui par le Cercle de l'Union artistique; il fut construit pour le fermier et administrateur des postes Grimod de la Reynière qui, issu d'une famille de charcutiers, devint fantastiquement millionnaire. Son fils, gastronome émérite, farceur sans pareil, pria un jour à son enterrement simulé tous ceux qui fréquentaient sa table, et n'invita plus jamais ceux qui ne se dérangèrent pas.

De l'autre côté de la place de la Concorde, à l'angle de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Florentin, un hôtel appartenant aujourd'hui à M. de Rothschild dresse sa masse im-



MAISON ÉGYPTIENNE, PLACE DU CAIRE

carrosses pour Orléans et le centre de la France; elle fut remplacée au xviii^e siècle par le service général de la poste aux chevaux qui y resta jusqu'à la Révo-

posante et la pureté de ses lignes. Rappelons qu'il fut construit, sur les dessins de Chalgrin, pour Saint-Florentin, ministre de Louis XV; qu'il appartient en 1776 au duc de Fitz-James, ami intime de Philippe-Égalité; que pendant la Révolution la section des Tuileries y établit une fabrique de salpêtre, et qu'en 1812 il fut vendu à l'évêque d'Autun, M. de Talleyrand. Ce fut dans cet hôtel que descendit l'empereur de Russie Alexandre et que se tint le Conseil qui décida du retour des Bourbons.

Le faubourg Saint-Germain surtout est riche en constructions de cette époque; un grand nombre de beaux hôtels s'y élèvent encore, entre cour et jardin le plus souvent, généralement bien conservés. Nous citerons l'hôtel de l'ambassade d'Autriche, rue de Varenne, l'hôtel Biron, aujourd'hui occupé par le couvent du Sacré-Cœur, l'hôtel Molé, anciennement rue Saint-Dominique, aujourd'hui boulevard Saint-Germain dont la trouée l'épargna et le mit à son alignement.

Ce dernier fut bâti en 1726 pour le duc de Roquelaure, petit-fils de celui qui accompagnait Henri IV dans son carrosse lorsqu'il fut assassiné par Ravaillac, fils du fameux Roquelaure, dit « l'homme le plus laid de France »; lui-même, pair et maréchal de France, se signala dans les guerres de Louis XIV et fut un de ceux qui « dragonnèrent » les Cévennes protestantes. Il mourut en 1738, ne laissant que deux filles, dont l'une fut mariée au duc de Rohan, l'autre au prince de Pons; elles vendirent l'hôtel en question au président Molé de Champlâtreux qu'il ne faut pas confondre avec son ancêtre, le fameux président Molé, qui vivait un siècle avant lui, ni avec son fils, ministre

successif de Napoléon I^{er}, de Louis XVIII et de Louis-Philippe. Émigré à l'époque de la Révolution, et rentré imprudemment en France, il périt sur l'échafaud en 1791. Son nom est généralement



MAISON STYLE EMPIRE, RUE DE PENTHIÈVRE

resté à l'hôtel, lequel est formé d'un bâtiment principal, flanqué de deux ailes et précédé d'une vaste cour carrée; ces deux ailes ont été surchargées ultérieurement d'un étage parasite. A l'intérieur, l'intéressante décoration ancienne a subsisté: hauts plafonds, glaces, trumeaux, peintures représentant des scènes bucoliques, etc. C'est actuellement le ministère des travaux publics.

Nous donnons encore ici un monument moins connu et plus bizarre qui se trouve à l'angle des rues de l'Hôtel-Colbert et de la Bucherie, tout près du quai

Montebello, non loin de Notre-Dame; c'est un chanoine de la cathédrale qui fit bâtir cette construction singulière, avec son dôme couvert d'ardoises, pour y établir un amphithéâtre d'anatomie.

Mais, avec la fin du siècle, l'architecture se modifie de plus en plus, et sous Louis XVI perce l'influence néo-grecque et néo-romaine qui fera florès sous le premier empire : petites colonnades, bas-reliefs rectangulaires, et, sur les toits, bordures de grands vases et de statues antiques. A ce style appartient le charmant palais de la Légion d'honneur, bâti en 1786 pour le prince de Salm, habité par M^{me} de Staël, jadis voisin de la Cour des Comptes, et qui ne semblait pas fait pour voir se dresser en face de lui une gare bruyante. Quelques maisons privées nous ont conservé ce type; il en est peu dans le faubourg Saint-Germain. La plupart se trouvent dans le quartier Saint-Honoré et des Champs-Élysées, rue Rabelais, par exemple.

L'expédition d'Égypte ne fut pas sans laisser sa trace dans les maisons de l'époque du Consulat; il y eut le style égyptien.

Telle est la maison de la place du Caire que nous donnons ici.

Une frise d'hieroglyphes rouges et noirs orne la façade, soutenue par trois têtes de sphinx; quant aux fenêtres, elles ont un vague style musulman.

On rencontre dans Paris un certain nombre de maisons de ce genre auquel, chose curieuse, on trouve comme un précurseur dans une sorte de style égyptien déjà, qui fleurit sous Louis XVI, bien avant qu'il fût question de l'expédition d'Égypte. Une maison de ce genre, décorée de colonnes à chapiteaux en feuilles de palmier, se trouve au Marais, rue de Sévigné.

L'empire fit, comme nous le disions, triompher le grec et le romain, qui dans

certaines maisons se trouvent unis à l'égyptien; mais d'autres sont d'un type très pur. Telle est une maison rue de Penthièvre, aux Champs-Élysées, assez curieuse avec le portique et le fronton triangulaire qui la couronnent. Depuis cette époque jusqu'au second empire et à la transformation de Paris par Haussmann, on a généralement bâti d'une façon très laide; la période de Louis-Philippe s'est particulièrement distinguée par des productions décoratives affreuses.

Aujourd'hui l'on ne peut nier qu'il n'y ait un style architectural, car les maisons que l'on élève ne ressemblent à celles d'aucune période; depuis quelque temps surtout il se masque de plus en plus sous le nom d'Art Nouveau.

En feuilletant ces pages et à l'aspect des reproductions que l'on y voit, ne semble-t-il pas que l'on traverse d'autres lieux que ceux auxquels nos yeux de Parisiens sont journellement accoutumés? Cependant tout ce que nous avons cité et reproduit existe à cette heure; quiconque s'intéresse à ces sortes de choses peut refaire « de visu » cette promenade archéologique.

Paris a donc vu l'aspect de ses maisons singulièrement changer, et l'on peut dire qu'elles ont toujours été en élargissant leurs ouvertures et en assainissant. Loïn de nous également de méconnaître l'œuvre de déblaiement accomplie surtout depuis le milieu du siècle et qui se continue aujourd'hui; ce qui est déplorable, c'est la destruction d'œuvres d'art et de morceaux documentaires non remplaçables, c'est le non-entretien de ce qui subsiste. Pourquoi l'œuvre utile du présent ne respecte-t-elle pas l'œuvre belle ou curieuse du passé?

PAUL GRUYER.

Texte et photographies.

UTILITÉ DES OISEAUX

Lorsque le célèbre voyageur Bougainville débarqua avec ses compagnons sur l'une des îles Malouines jusqu'alors inhabitée, il fut frappé de voir les oiseaux s'approcher des marins sans la moindre crainte et se poser sur le bras qu'on leur tendait. On sait la douce confiance que les promeneurs des grands parcs de l'Angleterre inspirent aux rouges-gorges et les habitués de nos jardins publics, aux pierrots, aux merles et aux ramiers. Cette confiance envers l'homme est naturelle à presque tous les oiseaux.

Aux avances des oiseaux, presque partout l'homme répond à coups de fusil, et il encourage les tentatives qu'ils font de se rapprocher de lui en leur tendant des pièges et des embûches. Les lacets,



PYRALE
DE
LA VIGNE

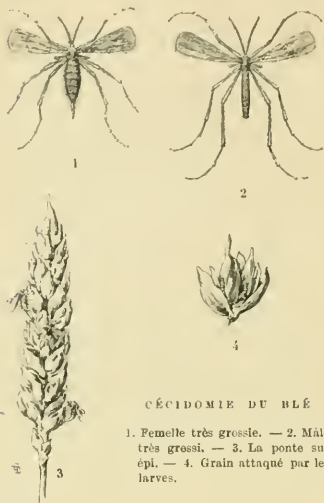
les filets, les trappes, certains poisons même les attendent auprès des maisons ou des fermes quand le froid et la faim les y poussent. Dans quelques endroits, cette œuvre de destruction est complétée

à l'aide de gluaux plantés par centaines autour des abreuvoirs où les oiseaux viennent se désaltérer au point du jour. En hiver, ce sont des claies qui emprisonnent sous leurs mailles les troupes de bruants, ou des trappes grossières creusées dans la neige, et dans lesquelles une tuile, en retombant, fait prisonniers les moineaux affamés; au printemps, ce sont des trébuchets ou cages à plafond mobile qui capturent les rossignols; en automne, de vastes filets doubles se rabattent sur les alouettes fascinées par le jeu du miroir. En cette saison, les pauvres oiseaux migrateurs, les hirondelles qui ont franchi les Alpes, bravant le vent contraire, affrontant la neige qui commence à tomber sur les hauts sommets, échappant à force de prudence à l'œil perçant des rapaces, loin de trouver un refuge sur la terre d'Italie, y sont au contraire guettés, traqués sans merci par une nuée d'oiseleurs et de chasseurs qui, de septembre à février, se chargent de fournir des « oiseaux délicats » aux gourmets du continent. Il y a quelque temps, lors d'un dîner à la cour de Rome, le roi d'Italie a offert plus de deux mille roitelets, mésanges et autres petits oiseaux à ses invités!

Les oiseleurs sans entrailles qui amoncellent ces hécatombes tirent parti contre ces êtres charmants de l'esprit de charité qui les fait accourir au moindre cri de détresse d'un compagnon en péril. Il leur suffit, par exemple, de placer au milieu des filets une hirondelle captive pour forcer toutes les voyageuses imprudentes qui passent à portée du coupe-gorge à s'y précipiter. C'est sur des milliers d'existences que dans le nord d'Italie s'étendent ces persécutions.

Mais les contrées baignées par la Méditerranée, depuis Gênes jusqu'à Cette, n'ont rien à reprocher à la Lombardie ni au Piémont. Tout ce que peut ima-

giner une intelligence humaine doublée de ruse quand elle veut arriver à ses fins, tout est employé. Sur ces rivages, où le ciel est bleu et le climat tiède, des



CÉCIDOMIE DU BLÉ

1. Femelle très grosse. — 2. Mâle très grossi. — 3. Le ponto sur épi. — 4. Grain attaqué par les larves.

engins sournois attendent les cailles, les alouettes, les chardonnerets, les fauvettes, les traquets-motteux et même les rossignols. Dans certains endroits ce sont de véritables croisades. Les enfants d'un même hameau se divisent en deux bandes. Elles se défont à qui rapportera le plus beau chapelet d'œufs et le plus grand nombre d'oisillons.

Ces tristes hécatombes mutilent et supplicient les meilleurs serviteurs de nos champs. La nature les avait placés à côté des animaux dévastateurs comme un modérateur nécessaire à l'établissement de l'équilibre général. L'homme, en intervenant et s'acharnant contre les oiseaux, a rompu cet équilibre et laissé sans frein le furieux épauouissement de la tribu grouillante et dangereuse des insectes envahisseurs. Imprudent et in-

grat, il subit aujourd'hui le contre-coup de cette infraction; il voit ses champs ravagés, ses semailles dévorées, ses récoltes détruites. Depuis trente-cinq ans le viticulteur lutte pied à pied contre le *phylloxera* qui a causé pour plusieurs milliards de dégâts et a failli anéantir notre vignoble. Un autre insecte, la *pyrale*, quoique moins funeste, n'est guère plus tendre pour cet arbuste. Sa chenille coupe les grains, ronge les feuilles et entrave la végétation des pampres en les reliant par des fils sans nombre. La vigne en souffre d'autant plus que d'autres dégradateurs, tels que le cochylys, l'écrivain, le cigareur, l'altise, etc., viennent à la rescousse.

Depuis que les rangs des oiseaux insectivores s'éclaircissent, les attaques contre toutes les cultures se multiplient. Les arbres fruitiers languissent sous les morsures de l'antonome, des teignes, des pucerons. Des espèces ténébreuses faisant œuvre de mineur creusent le cœur et boivent la sève de nos plus grands



Larve. Nymphe.

HANNETON COMMUN

arbres. Des processionnaires, des corsus et d'autres chenilles voraces menacent les érables, les peupliers, les aunes, les saules. La nonne et les bostriches étio-

lent dans quelques mois les pins et les résineux les plus robustes. En Corse et en Provence, les kermès de l'olivier et les cochenilles du citronnier et de l'oranger détruisent parfois le tiers de la récolte. Partout les céréales sont rongées par

charançons du trèfle, des chrysomèles de l'orge, des alaises, des choux, que des sauterelles ou criquets d'Algérie...

De savants statisticiens nous affirment que la dime prélevée tous les ans dans nos campagnes par ces malfaisantes légions atteint le dixième et parfois même le cinquième de nos récoltes, souvent près d'un demi-milliard.

Dans ce chiffre ne sont pas compris les ravages des rongeurs. Et cependant les rats, les souris, les mulots, qui ne sont pas moins une menace perpétuelle



CAMPAGNOLS DES CHAMPS

le *ver blanc*, la larve du terrible hanneton, qui contrecarre les espérances les mieux assises. Plus tard, des mouches comme la cécidomie et le chlorops, ou bien des larves voraces de la noctuelle ou de l'alucite, prélèvent aux moissons une dime triple et quadruple. A côté, des cultures de betteraves et de belles prairies succombent sous l'assaut de milliers de bataillons de vers blancs, véritable cauchemar du cultivateur. Et je ne parle pas plus des courtilières, des

pour l'agriculture, peuvent en quelques jours anéantir les récoltes d'une année entière. Par leurs désastres, les campagnols ou souris des champs constituent une véritable calamité périodique. Leurs invasions bouleversent la terre ensemencée sur toute son étendue. A ces habitudes fousseuses ils réunissent une voracité sans bornes. Deux et quelquefois une nuit leur suffit pour dépouiller les champs les plus plantureux de céréales. Une fois la moisson finie, ils se jettent



UN DUEL — CIGOGNE ET VIPÈRE

dans les prairies, dont ils coupent les tiges et rongent les feuilles. Dans chaque département, les pertes qu'ils entraînent se chiffrent par dizaines de millions !

Le cultivateur lutte avec acharnement contre ces armées insatiables, contre ces bataillons gris qui s'étendent, telles des nappes d'huile corrosive. Mais, loin de faire appel, pour cette lutte, aux bons offices de ses auxiliaires naturels, aux oiseaux rapaces, aux échassiers, il s'en prive comme à plaisir : il poursuit sans relâche les hiboux, les chouettes, les effraies et jusqu'à cette douce cigogne qui ne se souvient de posséder une formidable épée, en guise de bec, que lorsqu'elle se trouve en présence d'un malfaisant rongeur ou d'un dangereux serpent.

Si l'on n'y prend pas garde, au bout de cinquante ans, le dernier des oiseaux utiles aura vécu en France. Et alors, d'immenses et subites migrations jetteront des légions innombrables d'insectes sur tout le territoire et livreront à leurs ravages les contrées qui se flattent d'y échapper. Doués d'une effrayante puissance de reproduction, admirablement armés pour le mauvais combat, ils ne font du reste que se multiplier à me-

sure que le nombre de petits oiseaux diminue et que les cultures s'étendent.

Le gouvernement, ému par ces perspectives, décida de prendre des mesures législatives. Déjà un projet de loi a été déposé par M. de Larsan. Ces bonnes, mais tardives, intentions gouvernementales ont besoin d'être secondées par les particuliers. Le temps presse, les dégâts s'aggravent. Les agriculteurs auront tort d'attendre, comme une manne providentielle, l'intervention de l'État. A cette œuvre de protection ils sont les principaux intéressés. Plutôt que de faire de ces vaillants auxiliaires ailés l'objet de poursuites incessantes et d'une guerre d'extermination, qu'ils prennent leur défense; qu'ils placent dans leurs jardins, sur leurs arbres, des nichoirs où les insectivores trouveront un abri; qu'ils ménagent dans les murs de leurs propriétés, ou sous les toitures de leur ferme, des cachettes destinées à recevoir de copieuses et bienfaisantes couvées.

L'instituteur a aussi là un très beau rôle à remplir. Il lui incombe, en effet, de frapper l'imagination de l'enfant en lui faisant ressortir toute l'ineptie et toute la lâcheté de ces massacres, qui font la joie des insectes en leur permettant de paralyser les efforts et les travaux du cultivateur. Déjà quelques-uns d'entre eux, en comprenant toute l'importance de cette œuvre, ont dirigé la fondation de sociétés protectrices de petits oiseaux parmi leurs élèves. Les plus avancés de ces derniers sont nommés membres du bureau et se réunissent un jour fixe, ordinairement le samedi, pour contrôler et inscrire les résultats obtenus par leurs camarades. Sur le carnet de chaque enfant on inscrit les résultats de son activité, afin de récompenser les plus zélés.

Voilà bien une institution à propager; elle ne coûte rien à l'État et pourrait soustraire tous les ans des millions de francs à la dent des rongeurs et aux déprédations des insectes.

J. DE LOVERDO.



EN ALLANT AUX TOMBEAUX
DES MING

LES TOMBEAUX DES EMPEREURS MING

Parmi les points stratégiques occupés par les Puissances dans la dernière expédition de Chine, figure l'emplacement des tombeaux de la dynastie des Ming. Les Français et les Italiens se sont établis dans la vallée où se dressent depuis des siècles ces monuments funéraires, et, tout en les respectant, ils agissent puissamment sur les populations indigènes qui ont le culte des morts. C'est là, si je puis dire, de la stratégie morale. Elle vaut bien l'autre. Lorsque l'attaque de nos légations sera punie, que la Chine aura donné les satisfactions et les garanties nécessaires, le peuple se rappellera que nous avons eu en notre pouvoir le dépôt sacré des sépultures où dorment les grands empereurs de sa race, et que nous l'avons conservé intact. Cela ne sera point pour diminuer notre prestige et notre influence dans ce monde de l'Extrême-Orient, bloc qui semblait aux yeux inexpérimentés homogène et compact, mais qui, en réalité, se compose de tant d'éléments différents et hostiles

et présente tant de fissures où les nations européennes ont enfoncé des coins qu'elles s'efforcent à l'envi de faire pénétrer plus avant, tout en proclamant leur volonté de maintenir l'intégrité de l'Empire. Il semble que l'Europe aille au-devant du « péril jaune », dans le dessein de le mieux conjurer. Puissent les routes qu'elle ouvre à ses marchandises et à sa civilisation, à travers ces contrées si longtemps confinées et murées, ne pas devenir les voies par où leurs habitants se répandront en un débordement irrésistible, non par la conquête brutale, sans doute, mais par l'activité et le bon marché industriels, sur notre insatiable Occident !

Ces tombeaux des empereurs Ming étaient déjà connus de ceux qui s'intéressent à l'art oriental. Depuis que Pékin est plus ou moins accessible aux étrangers, ce lieu funèbre est un but d'excursion qui s'impose. Il est situé à 45 kilomètres nord ouest de la capitale, en passant par Cha Ho et Tchiang ping tchio, dans la direction de la



L'AVENUE DES ANIMAUX

Grande Muraille. Un descendant de la dynastie des Ming, qui porte le titre de marquis, a la charge héréditaire de veiller à l'entretien des tombeaux. Cette charge a été instituée au milieu du xvii^e siècle, lorsque les conquérants mandchous furent définitivement les maîtres en Chine.

On n'a que des notions fort incomplètes sur les trésors artistiques que recèlent ces immenses régions à peine explorées. Depuis un demi-siècle, il est vrai, les découvertes s'accumulent et se développent en s'expliquant les unes par les autres. Mais bien des surprises nous sont encore réservées. Les tombeaux des Ming nous apprennent en tout cas que les Chinois ont eu le goût de la sculpture gigantesque à l'égal des Assyriens et des Égyptiens, et qu'on trouve chez eux des images en pierre qui, avec un souci plus grand de la réalité et moindre du symbole, rappellent les sphinx de la vallée du Nil et les taureaux à tête d'homme du pays

d'Assur. Ce qu'on appelle vulgairement le style chinois, c'est-à-dire cette ornementation tarabiscotée, d'une bizarrerie minutieuse et d'une recherche maladive, est peut-être le dernier, mais n'a sûrement pas été le premier ni le plus important effort de l'art dans l'Empire du Milieu.

Aujourd'hui, dans les manifestations qui nous en parviennent, l'art chinois déforme tout : il grossit invraisemblablement les petits êtres et rapetisse ridiculement les grands. La Chine est le pays des énormes poussahs, chimères et dragons de porcelaine ou de bronze, et des éléphants nains, hauts comme un plant de géranium. L'artiste chinois ne travaille plus guère que dans le monstrueux. Tous les modèles offerts par la nature se compliquent, se contournent, se convulsent et s'exagèrent dans le laid ou l'horrible, en passant par son imagination et en étant interprétés par ses doigts. Les lettrés tirent de Confucius une morale à la Franklin; mais leur

tempérament esthétique n'aspire qu'au difforme, au grimaçant, à l'af freux, aux créations du cauchemar, de la férocité et de la peur.

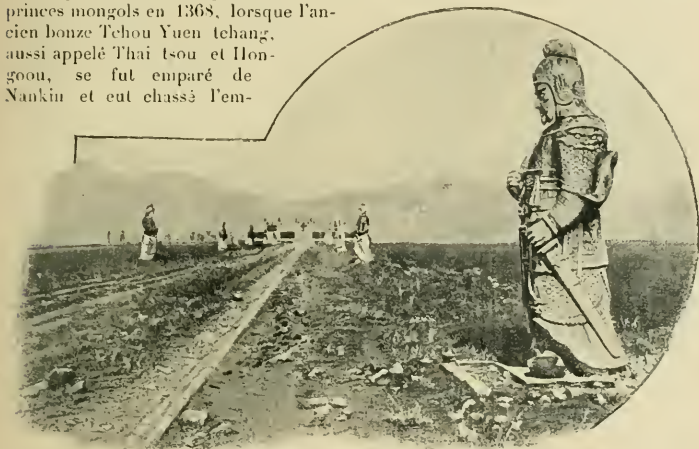
Il n'en fut pas toujours ainsi. Avant la domination mandchoue, les Chinois de la Chine propre avaient, il est facile de s'en convaincre, le sens du grandiose pur de tout mélange caricatural.

La dynastie des Ming succéda aux princes mongols en 1368, lorsque l'ancien bonze Tchou Yuen tchang, aussi appelé Thai t'ou et Hongouou, se fut emparé de Nankin et eut chassé l'em-

large, et l'entrée en était autrefois close par une muraille dont il ne reste plus que quelques pans en ruine.

On met ordinairement deux jours pour franchir les douze lieues qui séparent Pékin de la vallée funèbre.

Au bout de la première étape, on trouve une sorte de grande porte à cinq baies, dont le nom est Pé loh et qui



LES STATUES A L'ENTRÉE DES TOMBEAUX DES MING

peur Choenti, dernier représentant de la dynastie des Yuen. Elle régna jusqu'en 1648, époque où la dynastie mandchoue actuelle la remplaça violemment. Tout d'abord elle eut pour capitale la ville de Nankin. Ce ne fut que sous le troisième empereur Ming, Yong lo, que le siège du gouvernement fut transporté à Pékin (1409). Yong lo et ses douze successeurs eurent pour lieu de sépulture un fond de vallée, non loin de la capitale nouvelle. Cette vallée, à laquelle les montagnes qui l'enferment donne la figure d'un fer à cheval, ne s'ouvre qu'au sud. Elle n'a pas tout à fait sept mille mètres de

passé pour la plus belle de ce genre qui soit en Chine. Elle marque l'entrée de la vallée sainte. Elle se dresse, dans un état de conservation presque parfait, au milieu des ruines environnantes, jusqu'à une hauteur de 15 mètres, sur une largeur de 27 mètres et demi environ. L'ouverture principale, au centre, est flanquée de chaque côté de deux ouvertures plus petites. Elle est construite en blocs de marbre, dont les parois sont couvertes de bas-reliefs représentant des dragons et autres êtres fantastiques.

A environ 200 mètres au delà, se trouve la Grande-Porte-Rouge. Lorsque la muraille d'enceinte existait encore,

cette porte, peinte de brillantes couleurs, donnait accès dans l'enclos funéraire proprement dit.

De l'autre côté, on rencontre un pavillon ou kiosque ouvert. Ce pavillon contient une tablette de pierre reposant sur une énorme tortue marine, de pierre également, emblème d'endurance et de longue vie. Sur la tablette est gravé un poème, composé par un des empereurs Ming qui sont enterrés auprès. Le pavillon est orné en son pourtour de quatre piliers de marbre sculptés, surmontés chacun d'un griffon.

C'est là que commence l'étrange et célèbre avenue des Animaux.

Sur une longueur de plus d'un kilomètre et demi, des deux côtés de la route, à des intervalles de 36 à 37 mètres, s'alignent, taillées dans la pierre, des figures gigantesques de lions, de lionnes, de chameaux, d'éléphants et de la bête fabuleuse appelée *tehi linn*. Elles sont disposées par paires de la même espèce, alternativement debout et à genoux.

Plus loin, les animaux sont remplacés par des figures de guerriers, de prêtres et d'hommes d'État, gigantesques aussi, également disposées par paires, un guerrier faisant face à un guerrier, un prêtre à un prêtre, un mandarin à un mandarin, mais toutes debout. C'est vraiment un spectacle merveilleux et imposant que celui de cette longue file d'êtres énormes, muets et immobiles, montant une garde séculaire devant les sépulcres des anciens empereurs.

Au bout de l'avenue, la route franchit une rivière par un pont jadis magnifique, maintenant aux trois quarts ruiné, et, 5 kilomètres plus loin, elle s'arrête à une porte de pur et vieux style, derrière laquelle est le tombeau majestueux de l'empereur Yong lo.

Il s'élève au milieu des arbres et contient dans son enceinte plusieurs salles et des constructions diverses, toutes couvertes de tuiles d'un jaune éclatant. Cette couleur, qui est la couleur « im-

périale », contraste heureusement avec le vert des feuillages et les tons sombres des montagnes qui ferment l'horizon.

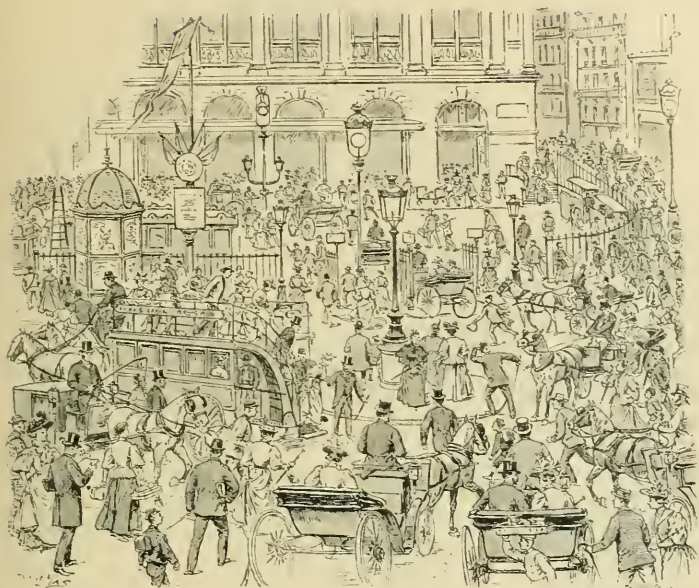
La salle principale est en retrait sur une terrasse de marbre, à laquelle on monte par un double escalier de marbre, à balustres élégamment travaillés. Elle a plus de 20 mètres de long. Son toit, peint et orné de sculptures, repose sur des piliers en bois brut, hauts de 9 mètres environ et formés chacun d'un seul tronc d'arbre. A l'intérieur se trouve une chasse en métal, jaune comme les tuiles du toit, où le nom de l'empereur est inscrit. Devant cette chasse, qui est protégée par une grille, on voit la table des sacrifices avec des vases pour les fleurs, des flambeaux et une urne à encens, sorte de brasero où se brûlent ces petits bâtons odoriférants dans la combustion desquels les prêtres bouddhiques savent lire les destins et que l'on connaît sous le nom de « bâtons à oracles ».

Cette grande salle est entourée de pavillons somptueusement décorés, encadrant des cours plantées de chênes et de pins. Du haut de la terrasse, on a une vue d'ensemble, non seulement de ce tombeau, mais des douze autres qui sont groupés là et dont les toits jaunes scintillent au soleil.

On aperçoit aussi un monticule fait de main d'homme, couvert d'arbres et de broussailles, et l'on apprend, non sans surprise, que c'est là, sous ce tumulus, que reposent réellement les restes des empereurs en l'honneur de qui toute cette vallée a été peuplée de statues et semée de magnifiques monuments. Pour les corps de ces « Fils du Ciel », un amas de terre, sans ornements ni inscriptions, a suffi. Pour leurs esprits, pour la mémoire, de leurs grandes actions et de leurs vertus, toutes les ressources que l'art peut mettre au service de l'or n'ont pas été de trop. N'est-ce pas là un haut et noble symbole?

B.-H. GAUSSERON.

TABLEAUX PARISIENS



DÉPART POUR LA BANLIEUE

Chante, ô Muse, Muse des bastringues et des orchestres en plein vent, toi qui peuples les « bouchons » de banlieue et qui souris aux fanfares municipales, chante, sur tes instruments primitifs et variés, les amusements des foules parisiennes. Et prête-moi tes accents discordants pour célébrer, comme il se doit, l'exode des longues théories endimanchées vers les coins de soleil et de poussière où, seulement, les simples âmes populaires peuvent goûter la joie et le repos mérités par les durs labeurs.

Regarde. Les voici qui se hâtent vers l'embarcadère et qui l'encombrent de leur précipitation affolée. Car ils sont en retard, inévitablement. Ils auraient pu partir plus tôt, ayant sacrifié au train à prendre toutes les menues occupations de la matinée. Ils ont bu leur café au lait froid et se sont vêtus dans une bousculade maladroite. Mais ils sont en retard, parce

que la course folle aux abords de la gare, les regards anxieux jetés sur les horloges contradictoires, la sueur qui désempèse les plastrons, le ballottement des paquets alourdis et, planant sur le tout, l'angoisse horrible du train peut-être manqué, tout cela est bon comme début d'une journée de repos. Et il faut cela pour qu'on se sente vivre, et jouir des heures de congé; et aussi — philosophie superbe en son inconscience — pour se trouver bien, une fois la place conquise, dans les affreuses caisses, à l'air rareté, aux émanations mystérieuses, à l'espace illusoire, qu'une machine, capricieuse en ses arrêts, trainera de mauvaise grâce jusqu'en des stations heureusement prochaines; et enfin, pour préparer doucement le coup-d'œil de belle nature des banlieues endormies sous leurs tonnelles en bois, peintes du vert reposant des feuillages.

EMBARQUEMENT
POUR
SURESNES



Ce ne sont point des marquises fraîchement poudrées, ou les personnages falots d'on ne sait quelle comédie de rêve, qui s'installent en un coquet esquis pour y voguer nonchalamment vers quelque attirant Autre-part. Les toilettes sont légères et un peu recherchées, mais simples, et l'on va vers un de ces plaisirs à bon marché, qu'on prend en tas.

Entre des barres qui semblent un rudimentaire parc à moutons, ils ont piétiné longtemps, le nez dans un chapeau inconnu, un parapluie étranger contre leurs épaules, gagnant un pas par quart d'heure, et, comme dans la vie, retardés par les humanités qui les précédent, poussés par celles qui les suivent. Souriants toutefois, ils ont franchi le fugitif mal de mer du ponton et sont installés, en un grouille-

ment humain, près de la chaudière odorante ou sous la tente ensoleillée.

Et des paysages se déroulent, parisiens toujours, et qu'ils nomment, grâce à des souvenirs fidèles et aussi à de prévenants ériteaux. Ce sont des arbres de boulevards et des cheminées d'usines qu'ils n'ont jamais vues qu'endormies dans le repos dominical. La route élargie, les terrasses abondantes en fritures commencent à pulluler, en des horizons familiers de balançoires et de jeux divers. Et de la musique leur arrive par bouffées, comme sur l'esquis cythéréen, mais tout autre. Ce sont, pour ceux de Paris qui le fuient, au courant du fleuve, les derniers refrains des cafés chantants du faubourg.

Et dès que cela va devenir de la campagne, la nef lourde de foule et de soleil s'arrête définitivement, car elle sait que tous ces gens qui la chargent n'iraient pas plus avant et ne voudraient pas fuir Paris plus loin que ce qui le rappelle.



STATION

Ici, Muse, je m'arrêterai, pour donner un hommage senti à l'une des plus admirables vertus de la foule parisienne : la Patience. Le vent des révolutions l'agite moins, la passion même la tient moins serrée en ses griffes que ne la domine, impérieuse, hurrue, sarcastique, la voix du conducteur d'omnibus, du haut de ce rostre qui est sa plate-forme encore vide.

Nul ne souffle mot, nul ne proteste. Ils ne trouvent messéant, ni d'avoir le 936, série verte, quand « on en est » au 122, série rouge, ni de partir à midi trois quarts quand ils sont venus à neuf heures vingt, ni même d'être rudoyés parce qu'on leur a donné, par erreur, leur numéro pour la Villette quand ils le voulaient pour l'Etoile. Ils sont très patients, parce qu'ils sont très philosophes, et que, allant à un plaisir, ils trouvent haute-

ment juste de le payer d'un petit ennui.

Seules, parfois, des femmes protestent. Elles ont plus de nerfs et sont, étant plus près de l'instinct ou de l'enfance, plus fantastiquement exigeantes. Elles conçoivent comme très injuste qu'on leur ait dévolu un pareil numéro, qu'elles seront pourtant fières d'avoir, dans deux heures, et qu'elles arboreront comme s'il était décerné à leur vertu. D'aucunes, qui sont accompagnées, songent sournoisement qu'en se déclarant incapables d'attendre, elles amèneront qui de droit à leur offrir un fiacre, ce qui est leur plus cher désir depuis le départ de la maison.

Tous, d'ailleurs, sont d'accord pour trouver la vie exquise, quand ils ont trouvé sur l'impériale, ou en dedans s'il pleut, les trois places voisines qu'ils attendent depuis dix-huit voitures.



FÊTE FORAINE

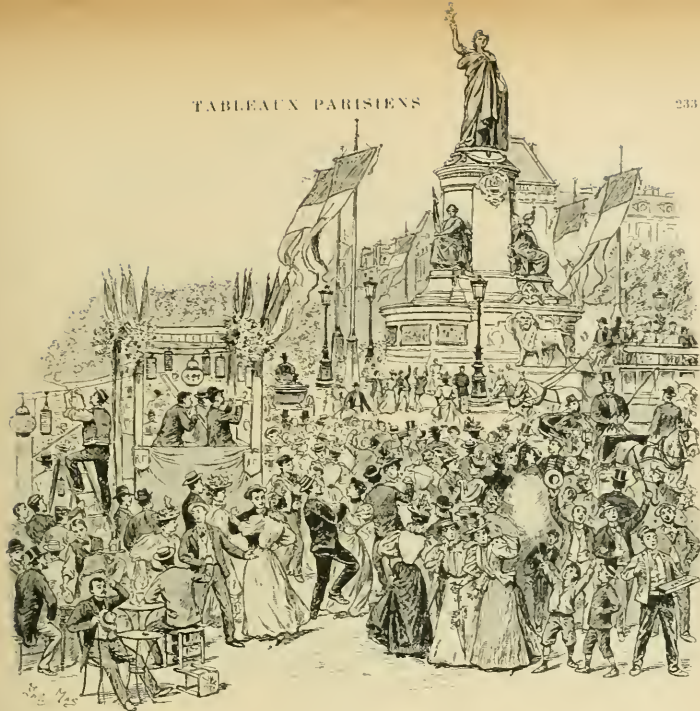
Mais point n'est besoin d'aller si loin chercher des plaisirs, et soit dans Paris même, soit en ses plus immédiats environs, tu sais, ô Muse des foules, garder à tes adorateurs les joyeuses colmes qui leur sont chères, — chères à tous égards.

Je ne m'arrêterai point, par pitié, devant les pauvres enfants qui sont censés y trouver de l'amusement. Je glisserai, prudent, sur l'immoralité que leur offrent les divers spectacles, pour ne parler — et encore! — que des tarifs qui rendent inabordable ceux où ils goûteraient quelque joie, et des lâcheuses suites gastriques que présentent à leurs jeunes tempéraments les inquiétantes promiscuités de tant d'aliments hétéroclites et superflus.

Mais je songe aux divertissements variés qui sont pour les gens réputés plus raisonnables, et qui n'ont de différence avec les enfants que de voir dans la foule, étant grands, et de choisir eux-mêmes ce qui peut les amuser. Et qui dira — malgré l'édifiante confusion de toutes les castes

et de toutes les toilettes, de la robe à la culotte, de la redingote au veston — les distinctions qui se font quand même, et les élans qui poussent; d'un côté, l'élégante, délicate mais curieuse, vers les aguichants tréteaux où la lutte étale des robustesses inconnues de son monde; de l'autre, la faubourienne, forte, mais sensible, vers les tableaux naïvement grotesques et hideux où se peignent les enfants martyrs et les plus récentes guilbotines?

Et qui chantera, enfin, pour toi, Muse égalitaire, les jeux qui les unissent, et comment ce sont soit les tourniquets où l'on gagne (ô universel esprit de lucre!), soit ces manèges dans lesquels les chevaux de bois, candides et amorphes ou notre enfance eut mal au cœur, ont été remplacés par les vaches aux yeux pensifs, les pores bourgeoisement gras ou les lapins aux pieds agiles, qui sont, paraît-il, des symboles que l'on entend dans tous les mondes?



QUATORZE JUILLET

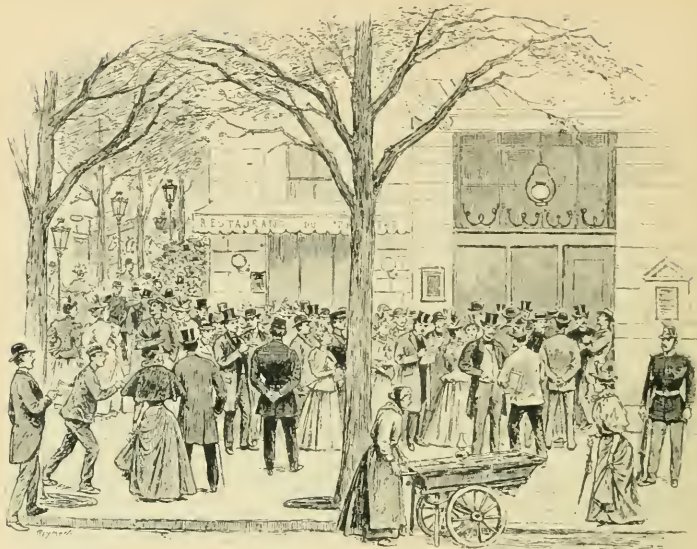
Cette fois, en même temps que je l'invoquerai, Muse, j'invoquerai aussi Clio, qui préside à l'histoire. Et c'est elle qui m'expliquera les motifs patriotiques de tant de trémoussements au son d'orchestres fêlés, de tant de stations soi-disant rafraîchissantes devant des breuvages difficilement analysables, de tant de chemin fait au soleil pour voir ceux qui assistent à une revue des troupes, de tant de lampions enfin, sans le japonisme ou le vénétianisme desquels il n'y aurait pas de fête française.

Elle me dira comment la vieille inscription plantée sur la Bastille démolie : *Ici l'on danse* , se perpétue en sauteries où l'idée du plaisir immédiat prime assurément celle d'un rétrospectif évisisme ; — comment les boissons ingurgitées aux terrasses symbolisent : par leurs couleurs, les plus démocratiques fusions ; par leur prix, le développement de l'impôt, cette force des Etats ; par leur composition, le progrès des sciences chimiques depuis un siècle de Révolution ; — comment enfin, après la patriotique courbature gagnée

autour du champ où défile l'armée, la joie populaire s'éclaire avec les mille lanternes qui, fabriquées dans les prisons, sont assez philosophiquement indiquées pour illuminer un jour de liberté.

Et tu ajouteras sans doute, Muse bonne enfant, que c'est aller chercher bien loin des motifs à ces amusements : que la grande raison est que les ateliers ont chômé, et qu'en règle, par une rapide et consciencieuse pensée, avec le grand anniversaire qui en est cause, le bon Parisien n'a songé — et bien il a fait — qu'à profiter le plus amplement possible du repos qui lui était donné.

Il a été voir, avec une conviction annuelle, les divertissements fidèlement recommencés que la Ville de Paris, généreuse, offre à sa riche badauderie, marché, quoique éreinté, bu, malgré qu'il n'ait plus soif, dansé, bien qu'il fasse atrocement chaud, et illuminé, encore qu'il habite sur la cour. Mais c'est un jour où l'on doit faire tout cela, et c'est dans cette communauté de plaisirs acceptés que se marque la fraternité des hommes.



MATINÉE GRATUITE

Comme il est dit que tout s'achète, et que les choses gratuites n'en sauraient être exemptes, c'est avec beaucoup de cette admirable patience populaire, poussée là jusqu'à l'héroïque résistance des troupes au feu, que se conquiert une place aux matinées où l'on ne paye pas.

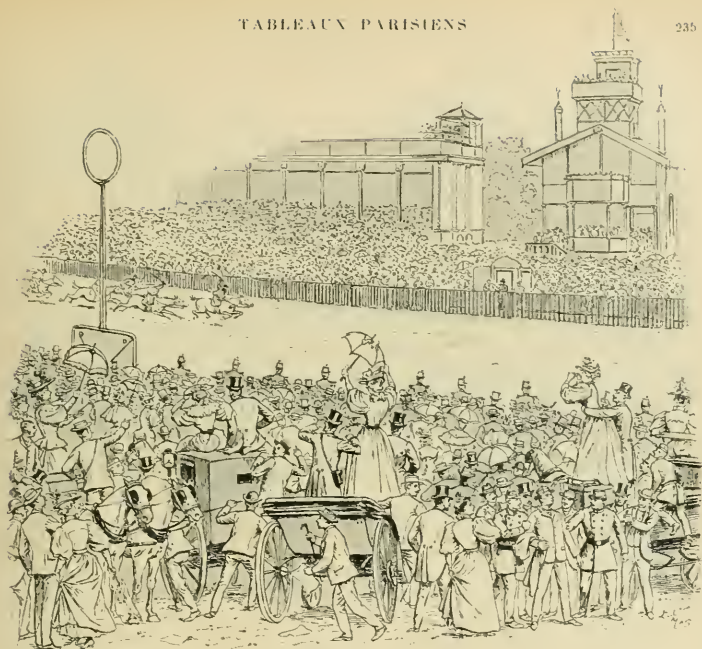
Douze heures sonneront aux horloges entre le moment où le premier postulant se sera assis sur les marches du contrôle et l'instant béni où les portes s'ouvriront pour laisser passer tout le flot de ces courages et de ces abnégations. Pendant ces douze heures, ils seront venus, peu à peu, de plus en plus abondants à mesure que la période d'attente deviendra normale, pullulant dès qu'elle aura atteint les limites du retard.

Et alors commenceront d'entrer en action les mille moyens ingénieux qu'ont les foules de tuer le temps, qui n'en peut mais, et qui d'ailleurs n'en va pas plus vite. Jamais les journaux n'ont été lus, les annonces y comprises, avec une plus absolue conscience; jamais les prospectus n'ont été dévorés plus complètement on n'out plus ingénieusement servi à simuler

des volatiles ou des embarcations; jamais enfin les conversations voisines, fussent-elles insipides, n'ont été accueillies avec plus d'empressement courtois.

Elles sont tout, depuis le terrible et impitoyable calembour, depuis le mot à la mode cent une fois répété, jusqu'aux confidences stupidement prolixes ou aux disputes exagérément conjugales. Heureux vraiment celui qui n'est pas à côté du très vieil habitué qui « les suit toutes », et qui passe en revue des souvenirs qui ne le rajeunissent guère, et qui délire, en une diétion que de longues études ont rendue péniblement fausse, les plus beaux endroits de l'œuvre affliée!

Entré enfin, après ce stage pénible, la tête vide et les jambes douloureuses, on a gagné, courant, une place qui aurait dû être bonne, cependant qu'un état d'esprit, spécial aux foules, s'établit, et se sépare d'après l'étagé occupé, les bourgeois venus tard étant méprisés par les spectateurs des loges, lesquels sont les sans-le-sou posant depuis la nuit, et qui ont pris aux places des critiques ce qu'elles exhalent de professionnel dédain.



GRAND PRIX

Il m'eût fallu, jadis, ô Muse, me servir de quelque habile transition pour en venir des fêtes populaires aux distractions aristocratiques, telle celle-ci. Mais, à vrai dire, aujourd'hui, depuis que la fièvre hippique s'est ingérée d'agiter les plus modestes citoyens, la grande journée des élégances peut, comme le reste, être chantée par la voix.

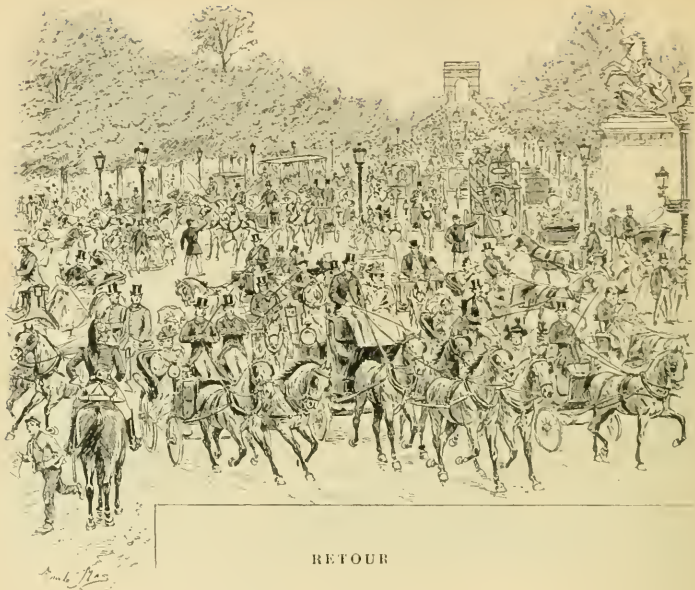
Si le coin dit Pesage a conservé encore de ses anciens charmes, il s'y mêle pourtant, comme en toute chose payante, des étalages de mauvais aloi, ce que peut donner l'or quand il est seul à inspirer le goût et qu'au lieu de parer une grâce il se borne à maquiller une vulgarité. Mais ne nous y attardons point, retenons-en seulement les jolis détails; le reste s'étale davantage : mais nous avons, ô Muse, la faculté de tourner la tête.

C'est à la Pelouse, d'ailleurs, qu'est maintenant la vraie journée, pour tout ce qui s'y mêle d'ardeurs, d'espérances, de

superstitions folles, de naïves ambitions, pour le battement intense de ce cœur de plèbe, unifié dans l'attente d'une foulée de cheval, du passage en éclair d'une tête devant un poteau.

Telle l'absurde bicyclette donne, au moins par instants, la sensation grisante de la vitesse, tel le jeu idiot des courses procure, pendant le moment où les chances se combattent, un décepement d'existence qui l'explique et peut l'excuser. Ce serait aller trop loin que de chercher si une déceple existence en vaut dix. Cela, Muse, n'est point de notre tâche.

Disons seulement combien il part d'espoirs et combien il revient de désenchantements, combien il se change de belle humeur contre la grinche amère des stupides déconlitures, et combien, une fois encore, l'argent, qui est censé circuler, sera allé dans la poche, habituée à ces anbaïnes, des seuls qui n'ont rien risqué.



RETOUR

C'est pourtant sur une note d'élégance que je finirai, Muse bienveillante, ce dithyrambe bavardé. C'est, si tu le veux, aux Champs-Élysées, dont nous dédaignerons pour un jour les palissades depuis si longtemps provisoires, que nous regarderons défiler le *Retour*, comme le dit, en une si jolie simplicité, notre parisianisme argotique.

Ici, baignons nos yeux dans ces agréables spectacles. Détournons-les des horribles couples, cossus et coupablement laids, qui croient être élégants en passant à un endroit d'élégance, sans comprendre qu'étant là ils l'empêchent d'être élégant. Regardons seulement les fraîches silhouettes fanfreluchées, soyeuses, fleuries, exquisément ébouriffées par le vent ou par une main savante. Et regardons, plus longuement encore, les plus femmes d'entre ces femmes, celles à qui le respectable sport n'a pas donné l'idée funeste de se masculiniser, celles qui

savent souligner, avec infiniment de coquetterie et de franchise perverse, ce que la nature leur a dévolu de formes souples et rondes et de finesses délicates.

Ne méprisons pas pour cela le Peuple, qui a ses beautés, d'une aristocratie quelquefois troublante pour la superficielle logique; mais ne prenons de lui, pour finir, que ce qu'il a de vraiment joli, que ce qui, auréolé de mèches blondes, brunes ou rousses, coiffé de paille et de fleurs, et paré avec le moins d'étolfe possible, en représente si dignement l'affriolante verdure.

Et maintenant, Muse, voici l'heure où se termine le défilé. Rentrez les élégants, comme les fanbouriers. Délaissons nos instruments familiers qui troubleraient les âmes populaires en train de couronner par un dîner bruyant ces journées de joie et de repos méritées par les durs labours.

PIERRE VIGNAULT.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Dans les papiers d'Alexandre Dumas père, on trouva cette page bien pittoresque, pleine de saveur, et qui vaut d'être conservée et d'être lue.

Une idée nous est venue, qui nous a paru grande et nationale; la voici :

Un voyage tout de poésie, d'histoire et de science, exécuté autour de la Méditerranée, manquait, non seulement à la France, mais à l'Europe.

Plusieurs ont bien feuilleté, comme l'ont fait Chateaubriand, Champollion et Volney, quelques pages de ce grand livre où l'histoire du monde est écrite tout entière; mais nul ne l'a lu de suite, depuis Homère jusqu'à Byron, depuis Achille jusqu'à Bonaparte, depuis Hérodote jusqu'à Cuvier.

C'est, dans une époque où l'on dit l'art et la science étouffés par la politique, une expédition d'art et de science que nous allons tenter. A ceux qui accusent notre âge d'être matériel et antipoétique, nous répondrons que dans cet âge, cependant, nous avons trouvé un gouvernement qui nous accrédite...

Notre relation, comme on doit le penser à la vue de pareils noms, sera donc moins un voyage proprement dit qu'une histoire universelle: nous prendrons le genre humain à sa Genèse et, le suivant des yeux au sortir de l'Arche, nous descendrons des montagnes de l'Arménie avec les trois frères ancêtres qui ont peuplé la terre. Nous fouillerons la cendre des nations qu'ils ont engendrées et les ruines des cités qu'ils ont bâties.

Nous ne nous échapperons de ce qui fut grand.

En poésie, nous ouvrirons le monde à Homère et, passant par Virgile et Dante, nous le fermerons à Chateaubriand.

En religion, nous aurons Moïse pour prophète, le Christ pour Dieu, Mahomet pour réformateur.

En histoire, nous retrouverons la trace des phalanges d'Alexandre, des légions de César, des armées de Charlemagne, des croisades de saint Louis, des flottilles de Charles-Quint et des grenadiers de Bonaparte.

En géographie, Hérodote nous dira quel était le monde connu des Grecs et Strabon le monde connu des Romains.

En architecture, l'Égypte nous ouvrira ses mosquées, la Grèce ses temples, l'Italie ses basiliques. Nous chercherons les rapports mythiques qui existent dans toutes les époques de foi entre les monuments et les mystères qui s'y accomplissent, et nous verrons sortir les ruines de trois civilisations et

de trois croyances, Sainte-Sophie de Constantinople avec sa croix grecque et Saint-Pierre de Rome avec sa croix latine.

Toutes les villes qui, tour à tour, ont été reines passeront découronnées devant nous.

Rome, avec ses faiseaux consulaires, son bandeau césarien et sa tiare papale.

Syracuse, avec son volcan endormi, son port à demi comblé et les dalles de ses rues qui conservent la trace des chars qui y roulaient il y a deux mille ans.

Venise, avec son double conseil des Trois et des Dix, son pont des Soupirs et son escalier des Géants.

Athènes, avec sa face antique et moderne, courtisane qui s'est couchée dans la tombe avec le miroir d'Aspasie, vierge qui en est sortie avec le yatagan de Botzaris.

Constantinople, avec sa croix et son croissant, tenant d'une main le labarum de ses empereurs, de l'autre les queues de chevaux de ses pachas.

Jérusalem, avec son calvaire sanglant, sa mer Morte et son sépulcre vide.

Thèbes, avec sa ville des vivants si déserte et sa ville des morts si peuplée.

Alexandrie, avec son triple souvenir d'Alexandre, de Pompée et de Bonaparte.

Carthage, avec son berceau d'Annibal et sa tombe de saint Louis.

Enfin Grenade, avec son Généralife et son Alhambra, palais merveilleux bâtis par les Péris sur la terre des fées.

C'était là comme une poétique fantaisie qui fait songer à la délicieuse poésie de Théophile Gautier, les *Hirondelles* qui, sur leurs ailes rapides, visitent, en hiver, Malte, Smyrne, l'Égypte :

.. Oh! que dans Athènes
Il fait bon sur les vieux remparts!
Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon.
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon.

Sauf qu'il n'y a pas de « vieux remparts » à Athènes, le tableau est joli. Il éveille un monde d'impressions voyageuses, qui sont le grand charme d'une des plus importantes collections qui aient été publiées sur les pays riverains de la Méditerranée. Ce recueil considérable a été commencé, il y a dix ans, et a paru avec une régularité tenace chez l'éditeur

H. LACHÈSS, réalisant le vœu de Dumas. L'œuvre est arrivée à bonne fin, et elle mérite sans conteste l'encouragement et l'éloge par le bel exemple qu'elle donne d'un travail soutenu, informé, sérieux et colossal. La collection porte le titre général : *Autour de la Méditerranée*, et comprend neuf gros volumes divisés en trois séries : *Côtes Barbaresques, côtes Latines, côtes Orientales*. Le texte est de M. Marius Bernard, qui connaît *de visu* ce dont il parle. Des cartes et de nombreuses illustrations précisent les impressions du lecteur.

L'idée était heureuse, de faire ainsi ce voyage de circumnavigation autour du grand lac des Trois-Continents dont les bords sont si riches en merveilles artistiques ou naturelles. Ah! le beau, varié et séduisant périple! Et comment résisterait-on au plaisir de suivre un tel itinéraire : Tripoli, Tunis, Alger, Blidah, Tétuan, Fez, Tanger, les côtes d'Espagne, Séville, Grenade, les îles Baléares, Barcelone, Port-Vendres, les côtes de France, la Côte d'Azur, dont la description se fait lire agréablement même après Dumas père, Stephen Liégeard et aussi le général Bourelly; la côte Italienne, la Sardaigne, Rome, Naples, le Vésuve, la Sicile et l'Etna, la Calabre, l'Adriatique, Rimini, Ravenne, Venise; la côte Autrichienne, le Frioul, l'Istrie, Fiume et la Croatie, la Dalmatie, l'Herzégovine, la Bosnie, le Montenegro, l'Albanie, l'Acarnanie, la Grèce, le Péloponèse, Sparte, Athènes, l'Archipel, la Macédoine, Constantinople, le Bosphore, la mer Noire, la mer d'Azof, les ruines de Troie, Brousse, Smyrne, la Syrie, Beyrouth, Damas, Jérusalem, Béthléem, le Sinaï, le Caire, le désert de Libye, et nous voilà revenus à Tripoli, point de départ. C'est une œuvre d'une importance qui mérite d'être signalée.

Pour être parfaite, il eût été préférable que l'auteur voulût bien rétrécir la zone riveraine où évolue son excursion. Il s'enfonce trop avant dans les terres, il oublie son bateau, et il charge à plaisir un sujet déjà immense par lui-même. Quand il

nous mène à Saragosse, à Cordoue, à Avignon, à Andrinople, au lac Morris, au Sinaï ou à Suez, il nous entraîne trop loin de notre rive. En Algérie, nous allons jusqu'à Touggourt, et nous pouvons craindre un instant d'être partis pour un voyage d'études du Transsaharien! De même quand on mène à Gardafu ou à Figuiç. On nous dira : Mais le pays est si curieux! Soit, mais ce n'est plus votre sujet, et vous manquez à l'ordre de la composition. Il faut savoir se borner. Un simple tour de cabotage fournissait déjà aisément la matière de tous ces volumes et, le sujet se trouvant allégé, on eût pu faire une place plus large aux notions d'art, d'archéologie, d'histoire qui sont le véritable condiment des voyages.

Cet ouvrage est néanmoins précieux et d'une utilité que je ne cesse de préconiser. La géographie est la plus charmante, la plus amusante des sciences. Les programmes des lycées la font sèche, rebutante, et c'est là un crime. On apprend la géographie aux élèves avec des atlas et des abrégés, alors qu'il faudrait commencer par jeter au feu tous les manuels et tous les atlas. La géographie est la science de la Terre, et on ne connaît la Terre qu'en voyageant, ou en écoutant et en lisant des voyages. Supprimez le tableau noir et les cartes; animez les leçons de géographie par des projections et des lectures de voyages, et tout changera; la classe sera attendue, aimée, amusante, et on ne dira plus qu'on reconnaît les Français à leur ignorance de la géographie. La publication des volumes : *Autour de la Méditerranée*, servira cette cause qui doit nous être chère à tous — et cela vaut un compliment.

Tout ce qui assure un progrès en matière d'éducation a droit à l'attention, car rien n'est grave comme l'éducation : c'est elle qui prépare l'avenir. Chaque génération est responsable de celle qui la suit.

Aussi voulons-nous signaler et encourager les publications de l'éditeur F. NATHAN, en tant qu'elles contribuent à résoudre un délicat petit problème de famille. Il y

a deux méthodes, relativement à l'emploi du temps pour les petits enfants. Il y a celle de Fénelon : « Laissez-les s'arranger; ils s'amuseront d'eux-mêmes, et sauront bien se créer des divertissements simples et de leur goût. » Il disait et pensait cela en protestation contre les amusements dispendieux et malsains qu'on prodiguait maladroitement à l'enfance de son temps.

Il y a, à l'opposé, la méthode de J.-J. Rousseau, de Pestalozzi, de Frœbel : « N'abandonnez pas l'enfant à lui-même et sachez l'occuper constamment de telle sorte qu'il s'instruise en s'amusant. » Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question si grave; mais nous signalons les recherches, les efforts, les travaux de ceux et de celles que préoccupe le souci de l'enfant. C'est une difficulté délicate de l'occuper sans le fatiguer et de trouver aussi le moyen de le faire s'amuser tout seul. « Maman, je ne sais pas quoi faire. » Que de fois cette plainte gémit dans les familles ! M^{lle} S. Brès a eu l'heureuse idée de réunir un certain nombre de ces *Jour et occupations pour les petits* qui ont garni de délicieux ouvrages les panneaux des classes de l'enseignement primaire à l'Exposition universelle. A lancer et manier des balles, à enfiler des perles sur des pailles, à faire des constructions, des figures, des carrelages, à combiner des bâtonnets, des anneaux, à faire du piquage, de la broderie, de l'enlacement, du tressage, du tissage, du déliquetage, du découpage, du pliage, du tricot, des ouvrages de papier, des objets en cocons, des marrons, des nattes-tapis, etc., l'enfant peut passer des heures amusées; dès qu'il sait faire un genre de travail, il l'applique tout seul à l'infini; c'est la tranquillité des parents, et aussi l'auto-instruction de l'enfant qui, en maniant ces accessoires de toutes formes, apprend une vague géométrie et aussi l'usage expert de ses petits doigts. Et l'on est étonné des résultats surprenants qu'on obtient avec ces minces riens, et de l'ingéniosité des auteurs, comme M^{lle} M. Kœnig, bien connue par sa collection de poupées en costumes natio-

naux, qui avec quelques bibelots usuels réunis dans une boîte, fait l'éducation des tout petits en quelques leçons réunies dans une brochure qui accompagne ce compendium. On n'imagine pas tout ce que l'on peut suggérer et apprendre d'utile à des enfants avec ces petites leçons de choses.

M^{lle} Kœnig est également l'auteur d'un manuel, *Le Monde en Papier* (Jeandé, éditeur), qui est une merveille d'ingéniosité. Si les enfants connaissaient et pratiquaient tous ces beaux exercices, ils trouveraient l'enfance trop courte.

C'est la vie qui est courte. Où trouver le temps, par exemple, de relire tout son Balzac? C'est pourtant le moment.

Les œuvres de Balzac sont « dans le domaine ». Cela veut dire que, Balzac étant mort depuis plus de cinquante ans, ses héritiers n'ont plus aucun droit à percevoir sur les éditions de ses œuvres, et aucun éditeur ne peut plus en revendiquer le privilège. Tout le monde a le droit d'imprimer et de vendre du Balzac, sans rendre de compte à personne, pas plus que quand il s'agit d'une tragédie de Corneille ou d'un sermon de Bossuet.

Ce moment était guetté. Le jour même de la déchéance des droits, on mettait en vente des collections nouvelles d'œuvres complètes de Balzac de tous formats et de tous genres. Il faut s'en féliciter, car ce nombre même servira à la propagation de ces romans robustes et forts. Jamais on ne sèmera trop loin ni trop nombreux les chefs-d'œuvre de notre littérature; c'est de la vulgarisation féconde!

De toutes les éditions complètes, la meilleure me paraît être celle de la Société d'Éditions littéraires et artistiques, d'un format élégant et commode, avec des illustrations sobres et un aspect très avenant. Il est bon que la forme fasse aimer le dedans; c'est le cas ici. Jusqu'à présent, il a paru, sans ordre chronologique et en volumes séparés pour faciliter les acquisitions isolées : *La Peau de Chagrin*; *Cousin Pons*, *Cousine Belle*; *Parents pauvres*; *César Birotteau*; *le Père Goriot*,

Splendeurs et Misères des courtisanes; le Lys dans la vallée, et Eugénie Grandet. Il est évident que les éditeurs ont tenu à publier d'abord les œuvres les plus alléchantes, plutôt que les plus anciennes, ces volumes étant plus « de vente » ; la collection commencée sera une raison de la finir.

Quelles évocations et quel prestige dans tous ces noms d'héroïnes et de héros qui nous ont captivés, qui ont vécu et souffert devant nous avec une intensité telle qu'il pourrait nous sembler que nous les avons réellement connus ! Quelle vie intense, quelle vérité et quelle pénétrante observation ! Cet homme avait un regard d'aigle qui fouillait et sondait les profondeurs et les mystères de l'âme. Quelque chose le montre exactement sous ce jour et fût arrivé à bien peu d'autres romanciers.

M^{me} d'Agoult voulait accaparer Liszt encore jeune dont elle prévoyait le brillant avenir. Celui-ci regimbait contre cet accaparement de la moderne Egérie. Il lui avait même répondu assez brutalement :

— Madame, ce sont les Dante qui font les Béatrix, et les vraies Béatrix meurent à dix-huit ans, après quoi on n'en parle plus.

Balzac fit de ce sujet, du grand homme récalcitrant et de la femme pressante, son roman de *Béatrix ou les Amours forcées*. Tout le monde reconnut M^{me} d'Agoult, qui se reconnut elle-même, et entra en fureur. Elle somma Liszt d'aller gifler Balzac. Le virtuose lui répondit :

— Donne-t-on dans ce livre votre prénom, votre adresse, votre rue et votre numéro ? Non ! Alors, il n'y a rien qui puisse justifier l'opinion où vous êtes de vous reconnaître.

Et il ne bougea pas. Mais il disait à ses amis :

— Ce Balzac est extraordinaire. Il y a pourtant longtemps que je vois M^{me} d'Agoult et je la connais bien ; eh bien, lui, qui l'a si peu vue, il la connaît encore mieux que moi !

C'est un des plus beaux hommages qu'on puisse rendre à la merveilleuse observation de Balzac.

Nous nous attarderions volontiers dans une étude sur ce puissant génie, au moment où les hommages des éditeurs lui arrivent avec une profusion qui n'est pas tout à fait désintéressée. Ce fut un homme prodigieux par la pensée. Il était laid, gros, large et court, de la famille de ces courtauds que la malice populaire désigne avec impertinence sous le vocable générique de pot à tabac. On a bien vilipendé la statue, la fameuse statue de Rodin. Hélas ! c'était peut-être la plus spirituelle, puisqu'elle exprimait l'impuissance à statuer un être *instatuifiable*, si l'on peut dire. Il n'a jamais été réussi qu'en buste.

Au moral, cet esprit est surprenant. Non qu'il n'ait pas ses limites : style parfois faible, longueurs et dissertations prétentieuses, exagérations moitié romantiques, moitié mélodramatiques, peintures fausses de l'aristocratie qu'il ignorait. Mais nul ne l'a approché dans le tableau des caractères généraux du peuple et de la bourgeoisie. Nul n'a su mieux déduire les conséquences fatales d'une seule manie pour toute une vie ou pour toute une race, que ce soit l'avarice de Grandet, la jalouse de cousine Bette, le vice de Hulot, la folie de Balthazar Claës. Il a tellement vécu avec ses personnages qu'il nous les présente avec une vérité saisissante, et nous les voyons. Il n'a pas l'air de faire du roman, mais de l'histoire.

Il dénombre inventaire exact des millions où se place l'action ; on dirait qu'il copie d'après nature. Il expose un projet financier dans un roman comme il l'eût fait pour la tribune du Parlement. La question d'argent joue un grand rôle dans ses romans ; il la traite de main de maître. Il y avait en lui un homme d'affaires qui ne sommeillait pas. Dans la vie, il éternuait les projets de combinaisons commerciales ; elles fusaient de son cerveau. Tantôt il voulait acheter les terrains de Sardaigne sur lesquels les Romains avaient exploité des mines houillères, persuadé que, leur exploitation étant défectueuse, il devait rester de riches filons. Tantôt il rêvait d'ouvrir une épicerie sur les grands boule-

vards et d'y servir lui-même pour attirer les clients, ou d'installer aux Jardies un dépôt de guano. Il a posé devant lui-même bien des scènes de *Mercalet*.

Dans l'*Histoire de la Sorciété des Gens de Lettres*, dont il fit partie, chaque page porte ou rappelle quelque proposition de Balzac à l'effet de fonder une banque intellectuelle, un Syndicat des lettres ou une Encyclopédie. Son cerveau ne chômait jamais. Juge, il n'aurait jamais dormi sur son siège.

La puissance de ce génie est admirable! Cette énorme machine de la *Comédie humaine*, où les mêmes familles, les mêmes individus reparaissent et suivent le récit, il l'a maniée avec une aisance d'hercule littéraire et avec une logique d'algébriste.

Il a été le peintre vigoureux d'un temps et d'une société. Il a su voir et faire voir; il a été réaliste sans laideur, vrai sans petitesse; au style près, l'ancêtre dont il peut directement se réclamer, dont il a suivi et élargi la piste, c'est l'immortel auteur de *Gil Blas de Santillane*, Le Sage, et c'est son plus bel honneur qu'on puisse à son sujet prononcer ce glorieux nom. Certes, il valait la peine que la librairie Ollendorff réimprimât avec art et avec goût les chefs-d'œuvre de ce prodigieux et somptueux génie.

Ne quittons pas encore le royaume de Romancier.

Le roman de Jean Rameau, *Tendre Folie*, a du pathétique, du dramatique même. Ouvrez le livre au point saillant, au *punctum saliens*. C'est dans la campagne déserte, vers les Pyrénées. Un simple soldat a rejoint son capitaine; le soldat s'appelle Romain Pradieu; l'officier s'appelle Larrède. Voici la scène de leur rencontre :

— Tiens! c'est toi, Pradieu? demanda-t-il quand il fut à deux pas de lui.

— Oui, c'est moi! répondit Romain en se précipitant.

Et il le souffleta de toutes ses forces :

— C'est moi, crapule! continua Romain. Tiens! tiens! voilà qui t'apprendra à dire aux femmes que je suis poitrinaire. Attrape!... Ah! misérable! c'était pour t'épouser toi-même, n'est-ce pas ?

— Mais!... mais!... grommelait le docteur étourdi par les coups.

— C'était pour te mettre à ma place et empocher les millions? Empoche ça d'abord!

— Ah! mais c'est un guet-apens!... Voyou! sale voyou! s'écriait le docteur en se défendant mal.

Il était fort cependant; mais cette attaque imprévue l'avait paralysé. Les coups pleuvaient sur sa figure. Il recula, les joues ardues; puis, sentant les mains de l'agresseur à son cou, il tomba en arrière. On entendit le choc de sa tête sur quelque chose de dur, une racine d'arbre sans doute; après quoi son corps dégringola sur la pente du coteau.

— Là! maintenant, va faire ta cour aux filles millionnaires! dit Romain soulagé. Tu as ton compte pour quelques jours.

Pourquoi ce pugilat? Vous avez deviné qu'il faut chercher la femme. Pradieu aime Aure d'Eyrelles. Larrède — qui est docteur et major — convoite la même Aure non par amour, mais par cupidité, parce qu'elle a trois millions. Comme docteur, il a trouvé un moyen simple d'empêcher qu'Aure soit la femme de son rival. Il a dit à la mère de la jeune fille que ce rival est tuberculeux; c'est, d'ailleurs, pure calomnie. La mère accepte ce mensonge et l'explique un peu crûment peut-être à sa fille qui ne veut pas renoncer à son amour :

— Je serai sa garde-malade!

— Tu le tueras plus vite en l'épousant.

Le propos est peut-être un peu scabreux pour une mère, et la suite ne l'est pas moins :

— Je me contenterai d'être une mère pour lui, dit cette jeune fille un peu renseignée. Sa mère la retorque :

— Ne sois donc pas si naïve. Vous vous aimez comme deux jeunes fous que vous êtes, et je voudrais bien voir ce qu'ils deviendraient, tes soins de mère, sous le climat d'Afrique après quelques jours de cohabitation.

Cela ne me semble pas très bien dans la note.

Bref, Pradieu se voit refusé, sans connaître la raison; de désespoir, il va se marier à Londres. Mais voilà qu'il apprend la vérité, c'est-à-dire le mensonge de Larrède, qui est son major pendant qu'il fait

ses treize jours. C'est alors qu'il le rosse.

On voit que l'action est engagée à fond. Ce sont de gros obstacles qui séparent Pradieu et Aure, puisque Pradieu est marié, et en outre, ayant rossé son supérieur, sûr de la peine de mort. Comment sortir de là ? On en sort. Le mariage étant anglais, se défait. Quant aux voies de fait, le docteur craint que la belle Aure ne raconte ses petites infamies, et il se tait, il ne nomme pas son agresseur. Pradieu, débarrassé de tout souci, épouse Aure. Il peut dire qu'il revient de loin.

Il y a dans ces pages de l'allure, du sentiment, de la psychologie, des pensées éparses :

Il y a l'ivresse de la douleur comme celle du vin ; et l'une excite à s'endolorir davantage, comme l'autre à boire encore.

Il y a de ces paysages pyrénéens où excelle notre Landais, et un intérêt toujours soutenu par le noble héroïsme, qui inspire à Aure sa tendresse et parfois sa folie.

* * *

On avait le recueil des chroniques parisiennes la *Vie à Paris*. Jean Bernard nous donne la *Vie de Paris*. D'une préposition à l'autre il n'y a pas fort loin. Son recueil est intéressant, nourri, et apporte d'utiles documents aux futurs historiens de notre temps. Une préface de M^{me} Marie-Louise Néron salue avec éclat l'avènement du grand reportage, dont ce livre est un modèle. Il sera bien précieux plus tard. Il est agréable dès à présent. Jean Bernard est un fureteur, un curieux ; il déniche les renseignements avec le flair d'un limier d'archives. Son portrait de Sarcy est bien vivant :

Sarcy, comme professeur, était passablement frondeur. Une circulaire ayant prescrit d'avoir un cahier de classe sur lequel chaque maître devait consigner tous les jours le nombre de leçons récitées, le nombre de devoirs lus, avec les notes de corrections, et pour chaque jour, les progrès faits par les élèves.

Sarcy fit remarquer que les progrès des élèves ne pouvaient être indiqués au jour le

jour, et qu'il était plus rationnel de les marquer toutes les semaines.

— Monsieur, lui répondit le proviseur d'un ton sec, on ne discute pas les ordres du ministre ; le ministre veut être tenu jour par jour au courant des progrès des élèves, il faut donc jour par jour le tenir au courant.

Sarcy ne riposta pas ; dans la colonne des « Progrès », il écrivit des adjectifs toujours nouveaux et flamboyants : ainsi le lundi il mettait « incessants », le mardi « extraordinaires », le mercredi « inouïs », le jeudi « incroyables », le vendredi « stupéfiants », le samedi « renversants ».

Toute la carrière universitaire de Sarcy est plaisamment résumée.

Sarcy tournait le petit vers. Voici ceux qu'il fit sur l'opération de la calaracte qu'il dut subir en 1886 :

On a tiré le lit sous la haute fenêtre
D'où lombe en large nappe un beau jour franc et droit.
Le patient s'y couche ; il attend, tout son être
Se raidit frémissant d'un invincible effroi.

Perrin est calme. Il prend un acier fin et froid ;
Sans la paupière ouverte où son regard pénètre,
Il introduit la pointe et cherche à reconnaître
Pour frapper à coup sûr, le juste et bon endroit.

Il fend l'œil d'un trait sec, élargit la blessure,
Pince du cristallin la pellicule obscure
Et l'enlève : « C'est fait ! » dit-il, l'air simple et grand.

L'autre, râle, épuisé, mais soudain, ô surprise,
Il a cru voir !... Il voit, dans une lueur grisée,
La main qui le torture... et la serre en pleurant...

Sarcy poète, cela était imprévu.

Tout le livre est ainsi fourni de documents, de mots, de souvenirs.

Jean Bernard est l'inventeur de l'interview par correspondance.

Il adresse une question à des écrivains de son choix et il collationne, réunit, publie les réponses les plus intéressantes.

Il avait un jour consulté les gens de lettres et les artistes sur la question de la crémation, et Sardou, qui ne répond jamais, avait répondu cette fois :

— Brûlé ! Brûlé ! J'aurais beaucoup plus de plaisir à être brûlé !

En attendant, Jean Bernard se constitue une des plus jolies collections d'autographes de Paris et de Navarre.

LÉO CLARETTE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Une des branches de la science ayant donné les résultats les plus tangibles et qui semble être arrivée à l'apogée de son succès est la chirurgie. De nos jours, nos opérateurs agissent non seulement avec une sûreté de main sans faiblesse, mais encore savent-ils toujours bien d'avance où ils vont et peuvent-ils, dans la plupart des cas, prévoir la réussite de leur travail. La facilité avec laquelle on peut agir sur le malade anesthésié est, sans contredit, la condition principale qui a permis à la chirurgie de faire de si grands progrès; toutefois le moyen courant pour produire cette anesthésie indispensable est loin d'être parfait. On connaît, en effet, tous les inconvénients du chloroforme: les révoltes du patient au moment où on le lui administre, les conséquences désagréables et, en particulier, les vomissements qui se produisent pendant plusieurs heures, compromettent quelquefois le succès des opérations abdominales; enfin le chloroforme n'est pas sans danger: souvent le malade succombe après avoir été endormi.

Le docteur Tuffier, l'éminent chirurgien de Lariboisière, n'emploie pour ainsi dire plus jamais cet anesthésique dans son service. Il est devenu le propagateur d'un procédé nouveau qui, grâce à la pratique qu'il a mise en usage, est devenu un des moyens les plus sûrs et les plus faciles d'insensibiliser le malade sans l'endormir. Ce moyen consiste à injecter une solution de cocaïne dans la partie de l'épine dorsale où se trouve un liquide spécial, dit *liquide céphalo-rachidien*. La solution injectée vient baigner aussitôt toutes les racines des nerfs qui, comme on le sait, prennent naissance dans la substance grise constituant en quelque sorte le noyau de l'épine dorsale. Au bout de quelques minutes, l'insensibilité se manifeste pour toute la partie du corps située au-dessous de la poitrine; on peut alors opérer dans les bras, le ventre, les jambes sans que

le malade ressente aucune sorte de douleur, et pourtant il n'est pas endormi: il peut continuer à causer comme s'il se trouvait dans son état normal; il pourrait même assister à son opération et voir tout ce qui se passe si les aides n'avaient soin de lui renverser la tête en arrière et de la couvrir.

Le seul inconvénient de ce système, qui fait le plus grand honneur à M. Tuffier, est de provoquer un malaise général au début de l'injection et des maux de tête quelques heures après; mais les avantages de son application, qui permet d'éviter le chloroforme, sont tellement grands qu'il n'est pas douteux que d'ici peu de temps son emploi ne se vulgarise universellement. D'ailleurs plus de mille opérations faites avec succès par M. Tuffier et ses élèves, grâce à l'analgésie cocaïnique, prouvent largement en sa faveur.

De toutes les infirmités qui sévissent sur notre pauvre nature humaine, celles qui se caractérisent par des déformations de la face nous impressionnent de la façon la plus pénible. Dès qu'un être est atteint d'une de ces maladies qui lui défigurent le visage, il devient un sujet d'horreur pour ses semblables; il reste honteux de sa personne et, jouirait-il d'une santé parfaite, il n'en profiterait aucunement à cause de l'état d'isolement dans lequel il se confine.

Tel était le cas d'une malheureuse femme, chez qui une affection spéciale avait déterminé la destruction complète du voile du palais, de la luette, de la plus grande partie de la voûte palatine ainsi que des os du nez; en plus, de vastes ulcérations avaient détruit et ravagé la presque totalité des parties molles de la face, entraînant la perte de la moitié de la lèvre supérieure. On conçoit que, dans un état pareil, cette personne soit devenue hideuse avec un vaste trou de 3 centimètres à la place du nez, sans compter que les fonctions de la déglutition et de l'écou-



Fig. 1 et 2. — Operation de rhynoplastie due au Dr Goldenstein.
Aspect de la malade avant et après l'opération.

lement intérieur des larmes étaient devenues fort difficiles, pour ne pas dire impossibles : la parole elle-même était rendue incompréhensible. Le problème à résoudre était donc de rétablir ces fonctions et de chercher à donner au visage, sinon une apparence conforme à l'esthétique conventionnelle, du moins un aspect qui empêchât cette femme d'être un objet de curiosité malsaine pour le public. C'est à cette solution qu'est arrivé avec beaucoup de succès le très distingué spécialiste, le docteur Goldenstein; l'opération a été très remarquée dans le monde chirurgical et a fait l'objet d'une communication fort intéressante de M. Berger, à l'Académie de médecine.

Primitivement, M. Goldenstein avait eu l'idée de fabriquer un obturateur en caoutchouc qui venait remplacer la voûte palatine absente. Cet appareil était supporté par les dents, et c'est sur cet obturateur même que le faux nez venait reposer. Cette disposition était fort heureuse, car elle permettait le maintien fixe de la pièce prothétique sans avoir recours à une paire de lunettes pour supporter l'appendice nasal. Ce dernier système est un inconvénient de plus, car ces lunettes,

loin de dissimuler l'opération, la soulignent au contraire. Malheureusement cette prothèse, qui avait donné de bons résultats pendant plusieurs années, ne put être conservée, car sous l'empire de la maladie les dents tombèrent à leur tour et ne purent continuer à soutenir l'appareil.

Il fallut imaginer autre chose.

Le nouvel appareil se compose de deux parties distinctes : l'une, interne, qui forme le palais, et l'autre, externe, qui remplace le nez et la lèvre. La difficulté était de trouver le point d'appui intérieur, afin de conserver à l'appareil l'avantage esthétique de son devancier. A cet effet, la pièce palatine est munie de deux clapets qui s'abaissent d'eux-mêmes quand on place l'appareil et qui se logent de chaque côté de la perforation sur le plancher des fosses nasales. Pour faire agir ces clapets, il suffit de mettre en place la pièce extérieure ou faux nez : cette petite manœuvre fait agir un ressort qui abaisse les clapets.

Malgré son volume et ses pièces annexes, l'appareil complet ne pèse que 52 grammes.

Aujourd'hui que l'opération est terminée, la personne peut manger et boire

facilement; quant à l'articulation des sons, elle est devenue nette et perceptible; enfin l'écoulement des larmes se fait naturellement par les voies intérieures.

Quant à l'apparence extérieure, elle ne provoque certes pas une restauration parfaite de la face; il est impossible de faire disparaître tous les mouvements de la peau, qui a subi des déformations importantes; mais il y a un progrès immense de réalisé: le visage recouvert d'une voilette légère, cette femme peut circuler et se promener sans attirer l'attention (fig. 1 et 2.)

Cette opération si réussie, qui fait le plus grand honneur à son auteur, est la première qui ait été faite d'après l'ingénieur procédée d'attache que nous avons exposé.

* * *

Mis en goût par leurs derniers succès militaires et pour parer contre toute éventualité de l'avenir, les Américains projettent d'augmenter leurs forces militaires; ainsi nous voyons que leur armée, jusqu'ici insignifiante, va être portée à 100 000 hommes en temps de paix; d'autre part, ils protègent leurs côtes, et comme ce peuple ne fait jamais les choses à moitié, c'est avec des canons d'une action inconnue jusqu'ici qu'ils veulent se garantir.

Le modèle que nous présentons fig. 3 et dont un exemplaire est déjà sorti des usines est destiné à défendre les grandes cités d'Amérique contre les attaques par mer: d'après le projet élaboré, New-York aura dix-huit unités semblables, San-Francisco, dix et Boston, huit. Sans entrer dans la discussion, que nous ne saurions aborder, qui montrerait les avantages et les inconvénients de ces colossales unités de combat et de leur effet utile, nous nous contenterons de décrire ce canon, le plus formidable qui ait jamais été construit. Sa longueur dépasse 15 mètres et le diamètre de son embouchure est de 40 centimètres; on sait que ce dernier chiffre indique la caractéristique de la pièce, car il donne en

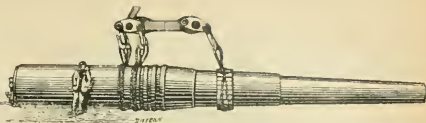


Fig. 3. — Nouveau modèle de canon construit pour la défense des côtes aux abords des grandes villes américaines.

Ces pièces sont capables de lancer des projectiles d'une tonne à une distance de 33 kilomètres.

même temps le diamètre du projectile. Ces chiffres sont fort imposants, mais à eux seuls ils ne suffiraient pas à donner une idée de la supériorité de l'arme sur les modèles construits antérieurement dans les autres pays: en effet, en France, nous avons déjà vu une pièce de 41^m,25, et en Italie, on a construit un canon de 44^m,25; c'est celui qui détient le record de l'ouverture.

D'après les calculs des auteurs, les effets de cette unité d'artillerie dépasseront de beaucoup ceux qu'on est habitué de voir. Ainsi, avec une charge de 250 kilogrammes de poudre sans fumée ou de 500 kilogrammes de poudre ordinaire, on pourrait lancer un projectile d'une tonne environ avec une vitesse initiale de 700 mètres à la seconde; en pointant la mire suivant un angle de 40 degrés avec l'horizontale, l'obus franchirait une distance de 33 kilomètres en décrivant une courbe dont la flèche atteindrait près de 10 kilomètres. Veut-on savoir ce que ces chiffres représentent? Un canon de ce modèle, placé sur nos côtes aux endroits les plus rapprochés de l'Angleterre, enverrait des obus qui traverseraient le détroit de Calais; quant à la flèche, elle est le double de la hauteur du Mont-Blanc, de sorte qu'on pourrait causer des dégâts en pays ennemi en le bombardant par-dessus les Alpes!

L'auteur ne nous explique pas à quelles causes on doit la supériorité de son arme défensive, son poids très élevé de 136 tonnes est assurément un des facteurs qui permettent d'employer des charges très fortes de poudre, ce qui augmente naturellement les effets balistiques. On sait que tout ca-

non est composé de deux parties, l'âme et les revêtements; l'âme est une pièce unique d'acier coulé d'un seul morceau et dont la fabrication présente les plus grandes difficultés, car toute défectuosité, si petite qu'elle soit, dans la masse du métal pourrait compromettre l'équilibre du système et par conséquent la justesse du tir, sans compter les accidents d'autre genre qui pourraient se présenter.

L'exécution des revêtements ou armatures est également d'une grande délicatesse de fabrication; on conçoit, en effet, que la moindre inégalité dans les opérations de la fonte ou la plus petite erreur d'ajustage entre ces pièces secondaires et l'âme elle-même pourrait compromettre le travail de plusieurs mois; il faut un soin extrême pour emmancher les armatures les unes dans les autres, surtout lorsque, comme dans le cas du canon américain, celles-ci sont au nombre de trois et qu'elles sont composées chacune de plusieurs morceaux ajustés les uns dans les autres; la difficulté est même ici tout à fait spéciale à cause du poids de ces revêtements qui, à eux seuls, ne pèsent pas moins de 34 t. 5.



Le grand ennemi de la direction des ballons est le vent, et il est peu probable qu'on trouve de sitôt le moyen de supprimer ses effets. La résistance de sa force augmente avec le carré de la surface exposée; mais comme d'autre part, la force ascensionnelle croît avec le cube du volume, il est à présumer que si des recherches doivent être faites avec espoir de succès, ce serait dans l'emploi d'aérostats très volumineux qui permettront d'emporter des appareils puissants ainsi que le combustible nécessaire à une étape assez longue.

L'histoire de la navigation aérienne est courte. En 1852, M. Giffard eut l'idée d'employer une forme allongée pour l'aérostat, forme qui a toujours été reprise dans la suite par les autres constructeurs. En 1872, Dupuy de Lome reprit ces expé-

riences en admettant le même système locomoteur qui était une machine à vapeur, mais sans succès.

En 1883, les frères Tissandier exécutèrent des ascensions dont on parla beaucoup à l'époque; leur moteur était mû à l'électricité; c'était un progrès, car la machinerie étant réduite comme poids, on put emporter un nombre d'accumulateurs suffisant pour donner une force qui permit au ballon de rester en place, contre un vent de 3 mètres à la seconde.

Les capitaines Renard et Krebs employèrent ensuite un autre moteur électrique, mais ne parvinrent pas non plus à élucider la question.

Nous avons parlé dans notre dernière chronique des essais du comte Zeppelin, en Allemagne, et de M. de Santos-Dumont, en France. Mais la solution du problème n'est pas encore dans ces expériences, si intéressantes qu'elles soient. D'ailleurs, la dissolution de la Société du comte Zeppelin vient arrêter les essais qui avaient été tentés de l'autre côté du Rhin.

D'autres inventeurs ont également cherché à réaliser le difficile problème de la navigation aérienne en employant des aéroplanes, des *plus lourds que l'air*, comme ils appellent leurs machines. Ils ont regardé le vol des oiseaux dans l'air et se sont demandé pourquoi ils n'arriveraient pas au même résultat; mais les forces de la nature sont immenses à côté de celles de l'homme: les chercheurs ont eu beau cherché à copier la mécanique de l'aviation, ils n'ont pas réussi.

Voici que d'autres auteurs espèrent réussir, en abordant la question d'une façon nouvelle; ils ont une confiance absolue dans leurs études et sans vouloir donner une opinion personnelle, puisque aucune expérience n'a encore été faite, on peut toujours reconnaître que leur idée est sinon pratique du moins ingénieuse; c'est la seule raison qui nous engage à en parler.

Avant de décrire leur bateau aérien fig. 1), disons deux mots du principe sur lequel repose le projet. Le ballon, gar-

dans ce mot, n'est pas soulevé par un volume plus léger que l'air, il ne se maintient pas non plus dans l'espace par une large surface comme pour les aéroplanes, non ! ce qui lui imprime son mouvement ascendant, c'est la dépression atmosphérique ; en d'autres termes, c'est la différence de densité de l'air entre deux couches superposées.

Prenez un axe quelconque muni d'une ailette, si vous soufflez dessus, l'ailette tournera ; or, que signifie le mot *souffler*, sinon produire cette différence de pression sur les deux faces de l'ailette. Renversez l'expérience, faites tourner l'ailette par un moyen mécanique et aussitôt la dépression se produira. Si l'appareil est libre, s'il comporte en lui-même les éléments nécessaires à la force pour obtenir la rotation, s'il n'existe aucune résistance passive, la différence de pression fera progresser l'appareil. En admettant que l'axe soit vertical et que l'ailette se meuve dans un plan horizontal, il n'est pas douteux, qu'en principe, le système ne s'élève dans les airs.

C'est en s'appuyant sur ces données que MM. Filippi et Maclaire se proposent de construire leur aérostat. La nacelle est surmontée de quatre axes verticaux A A' A'' A''' munis chacun d'un cône C qui supporte une ailette L ; le tout est mis en mouvement à l'aide de machines à vapeur de 60 chevaux M. La progression et la direction sont obtenues par deux ailettes de même nature montées sur des axes horizontaux et placés à l'avant et à l'arrière (P et P').

En tournant, les ailettes détermineront au-dessus de l'appareil la dépression voulue, et celui-ci se trouvant alors sollicité par une force verticale de bas en haut devra monter.

L'idée est ingénieuse assurément, mais sans examiner ici les moyens que les inventeurs emploieront pour faire tourner régulièrement des axes verticaux maintenus seulement par une de leurs extrémités, il n'est pas douteux que cet aérostat ne soit dangereux, car il ne se maintient en suspension que grâce au mouvement d'une

ou de plusieurs machines ; or, celles-ci peuvent s'arrêter, se casser, que sais-je

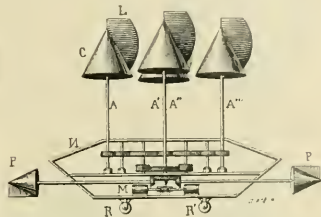


Fig. 4. — Bateau aérien de MM. Filippi et Maclaire se soutenant en l'air, grâce à la dépression atmosphérique produite par la rotation d'ailettes.

N, Nacelle ; A A' A'' A''' axes verticaux supportant chacun au bout évidé C muni d'une ailette L ; P et P', cônes de propulsion en avant et en arrière ; M, machine motrice à vapeur ou autre ; R R' galets pour l'atterrissage.

encore ? Et alors tout le système serait infailliblement entraîné dans une chute terrible.

* * *

Nous assistons depuis une vingtaine d'années à une véritable lutte entre les inventeurs des différents procédés d'éclairage ; le gaz, l'électricité, les matières carburées ont chacun leurs défenseurs qui font valoir les qualités et les défauts de ces systèmes. Le gaz est moins cher ! L'électricité produit une lumière plus belle et plus brillante !... Mais l'un et l'autre ont cet inconvénient d'exiger des canalisations importantes et la création d'une usine centrale. Aussi, est-ce avec intérêt que nous avons vu paraître une invention nouvelle qui permet d'obtenir un éclairage de premier ordre, à l'aide d'appareils indépendants, pouvant même au besoin changer de place. En Amérique, ils sont d'un usage constant, et les Parisiens peuvent juger par eux-mêmes de l'efficacité de cette nouvelle lumière par l'essai qui est fait actuellement sur les quais de la Seine, contre le mur de soutènement de la terrasse du jardin des Tuileries.

La lampe Kitson est basée sur le prin-



Fig. 5.

Fig. 5. — Candélabre pour l'éclairage intensif au pétrole (système Kitson).

R, réservoir de pétrole; P, pompe à main pouvant provoquer une pression de 3 à 4 atmosphères au-dessus de la surface du pétrole dans le réservoir; M, manomètre; G, réservoir de gazoline; E, batterie de piles électriques; P, extrémités des fils électriques.

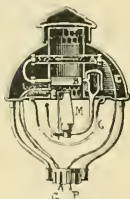


Fig. 6.

Fig. 6. — Coupe intérieure de la lampe Kitson. G, tuyau d'arrivée de l'air saturé de gazoline; G', extrémité de ce tuyau d'air où se trouvent réunis les fils électriques E; P, tuyau d'arrivée du pétrole; A, tube de filtrage pour débarrasser ce dernier de ses impuretés; B, tube de vaporisation du pétrole; M, manchon d'incandescence; C, exotite hémisphérique enveloppant tout le système.

l'appareil, le dessinateur a ouvert le sous-bassement du candélabre de façon à montrer les différents organes qu'il contient. En B, nous voyons un réservoir en tôle contenant du pétrole et dont on peut suivre le débit à l'aide d'un tube à niveau. Une pompe à main P, située sur le devant du réservoir, permet de comprimer de l'air au-dessus de la surface libre du liquide, jusqu'à une pression de 3 ou 4 atmosphères, marquée par un manomètre M. Cet air comprimé possède deux usages: le premier de peser sur le pétrole de façon à le faire monter à l'intérieur d'un tuyau spécial qui ira alimenter les différentes lampes, le second, de servir à transporter des vapeurs de gazoline jusqu'au tuyau G de la figure 6 montrant la coupe d'un bec. Afin d'arriver à ce der-

nier résultat, l'air comprimé passe dans un réservoir spécial (fig. 5) où se trouve la gazoline, il se sature de matières carbonées et débouche par le tuyau G (fig. 6) où sont réunies les extrémités de fils électriques provenant d'une batterie E située à la base du candélabre.

Voyons maintenant ce qui va se produire: le pétrole se trouvant soumis à une pression constante va monter dans le tube, il commencera par traverser un tuyau horizontal A (fig. 6 dans lequel on a placé de l'amiante, il s'y débarrassera de ses impuretés et poussières. Il viendra ensuite dans une sorte de récipient allongé B directement soumis à la flamme, il s'échauffera, se volatiliser et, une fois devenu vapeur, agira comme un gaz, il brûlera à sa sortie d'un manchon Auer suivant le procédé connu. Il y a un cercle vicieux dans cet appareil, car pour pouvoir fonctionner, il faut qu'il soit déjà allumé, afin de volatiliser le pétrole qui sert à l'éclairage. Or pour être allumé, il faut qu'il fonctionne déjà!...

C'est pour vaincre cette difficulté qu'on a installé l'amorçage à l'aide de l'air chargé de gazoline; sous l'action d'un commutateur, l'étincelle électrique enflamme l'air carburé débouchant en G et produit une chaleur suffisante pour vaporiser les premières couches de pétrole; cette annexe est un véritable excitateur et constitue l'allumage proprement dit.

La lampe Kitson a donné des résultats merveilleux, puisque avec un manchon Auer de grandes dimensions, on a trouvé une intensité lumineuse horizontale de 96,3 carcels avec une consommation de 100 grammes de pétrole par heure, ce qui revient à 4,15 grammes par carcel-heure.

• •

Je reçois une lettre de M. Ed. Vinsot réclamant la paternité de l'invention de cet appareil que nous avons décrit dans notre dernière causerie scientifique, servant à faciliter les opérations des chevaux. Je suis très heureux de pouvoir lui donner satisfaction.

A. DA CUNHA.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Il y a un an, j'écrivais à cette même place : « Les lettres sont en deuil, le Théâtre-Français n'est plus ! »

Aujourd'hui, nous pouvons nous réjouir, le Théâtre-Français est ressuscité. Sur l'emplacement et dans les vieux murs mêmes de l'ancienne, une salle nouvelle flamboie et rutilé : la Maison de France est rebâtie, la vie continue.

C'est avec une indolite émotion que j'ai pénétré, le soir du gala de réouverture, dans ce temple des lettres françaises. Je me souvenais de cette abominable journée où j'avais vu les flammes accomplir l'œuvre de destruction et je me demandais quelle impression me produirait cette salle neuve, aux murs trop frais, aux dorures trop éclatantes, et, malgré moi, les tristes pressentiments qui m'avaient assailli au moment de la catastrophe se pressaient de nouveau en foule dans mon esprit :

Ce qu'on ne pourra jamais retrouver, écrivais-je à ce moment, c'est ce respect, cette solennité, cette gloire, qui tombaient du cintre, emplissaient la salle, enveloppaient la scène comme d'une atmosphère religieuse, c'est l'âme du temple, la présence du dieu invisible et puissant qui envoûtait public et acteurs, et donnait à tous, sans exception, cette foi, cette ardeur, cette ferveur même, qu'on n'éprouve que dans les demeures consacrées. A la porte, les railleries devenaient silencieuses, le scepticisme interrompait son œuvre malsaine et la grâce descendait sur quiconque franchissait le seuil auguste...

Voilà ce qui ne se retrouvera plus jamais, jamais! Voilà le grand deuil des lettres... Des pierres s'accumuleront, des tentures draperont les nouvelles merveilles, mais ces pierres n'auront pas de vie, mais ces tentures seront inertes : ce seront des étrangères auxquelles il faudra des siècles pour s'acclimater et pour vivre de leur vie propre, des générations passeront inconscientes, ignorantes de cet état d'âme, le dieu restera muet pendant longtemps encore, et nous, vivants à cette heure, nous ne l'entendrons plus!

Oh! je ne mets pas en doute l'émulation et le dévouement de tous. Mais ce qui n'est plus ne peut plus être... C'est le temps seul qui peut cicatriser cette blessure!...

Hélas! mes pressentiments ne m'avaient

pas absolument trompé. Bien que, heureusement, ils ne se soient pas tout à fait réalisés, il est vrai, cependant, que l'ancienne demeure n'est plus et qu'elle a emporté avec elle ce respect religieux qui émanait de ses murs. Cette salle neuve est encore dépaysée. Il faudra un certain temps pour que tout reprenne sa place et rentre dans l'harmonie accoutumée, qui était un charme exquis. On a cru devoir respecter l'architecture ancienne : cela était louable, à condition qu'on rendit à la salle ainsi reconstruite la palme de l'ancienne, à condition qu'on ternit l'éclat des pierres trop neuves et qu'on adoucit les nuances trop vives des ors et des pourpres qui les décorent. Cela était impossible, je le sais, et le temps pressait. On ne pouvait laisser passer les mois et les années dans l'élaboration de plans nouveaux, plus logiques, plus modernes, mieux appropriés aux exigences actuelles de la mise en scène et du confort. L'important était de profiter de l'émotion générale pour reconstruire le Théâtre-Français et ne pas se traîner dans les longueurs de la chinoiserie administrative, dont nous avons vu les effets déplorables avec l'Opéra-Comique... Mais alors, j'avais raison de dire l'an passé : « Quelque chose n'est plus, qui ne peut plus revivre. »

Les lamentations sont inutiles, et nul au monde ne peut rien contre l'inéluctable. Ce qui arrive maintenant s'est déjà produit; la maison de Molière n'en est pas à sa première transformation, et pourtant l'esprit de la glorieuse institution s'est toujours réveillé après un sommeil plus ou moins long. Notre mauvaise fortune veut qu'en tout nous ne puissions jouir paisiblement des richesses amassées par nos pères et que notre temps soit un temps de transition. Acceptons, résignés, ce que nous ne pouvons empêcher. Puisque notre destinée est d'être des constructeurs d'avenir et que la fatalité fait à chaque instant table rase des choses du passé, soyons, suivant la prophétique parole de

Louis Blanc, « les maçons d'une autre époque », et acceptons vaillamment la mission qui nous est confiée. Aussi bien la tâche n'est pas sans grandeur ! Elle contraste avec nos tendances égoïstes, qui nous portent vers la paresse ; mais, quoi que nous fassions, nous serons bien contraints de l'accomplir, bon gré mal gré.

La fortune du théâtre en France n'est

fait tort et, puisque nous sommes contraints de nous accommoder de ce qui est, mieux vaut croire, mieux vaut se persuader que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes », que de se lamenter perpétuellement sur les misères présentes.

Marchons donc résolument les yeux tournés vers demain, travaillons en nous inspirant des leçons de l'expérience et



L. Maïret.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE — LE FOYER DU PUBLIC

nullement compromise, elle ne peut pas l'être ; demain verra surgir de belles œuvres et, qui sait, la catastrophe d'hier sera, peut-être, un bienfait.

Ce n'est pas être trop optimiste que de tirer une leçon consolante du passé. De tout temps on s'est plaint, de tout temps on a trouvé que le monde allait de mal en pis, et cependant chaque siècle a eu sa grandeur et sa gloire que les Jérémies des siècles suivants proposèrent à l'admiration de leurs contemporains. En dépit des raileries de Voltaire, Leibniz n'a pas tout à

laissé venir à nous les jeunes talents *qui sont légion* et au nombre desquels s'en trouvent sûrement qui occuperont un jour une grande place. Nous les découvrirons si nous savons chercher, nous assisterons à leur gloire que nous aurons eu le mérite de prévoir et de préparer.

Voilà le rôle bienfaisant que doit jouer la nouvelle Comédie Française. Ses portes se sont déjà souvent entr'ouvertes devant les nouveaux venus ; qu'elle les ouvre à deux battants désormais, et, puisque la liberté des théâtres a supprimé les spé-

cialités de genres qui faisaient jadis de l'Odéon, du Gymnase et du Vaudeville les antichambres de ce Louvre de la littérature dramatique, qu'elle découvre elle-même les œuvres hardies et fortes par lesquelles elle perpétuera ses nobles et antiques traditions... Sa tâche aussi est grande et son dévouement à la belle cause de l'art nous est un sûr garant

LA TRAGÉDIE.

Elle aura ses lauriers.

LA COMÉDIE.

Qu'importe son père !

LA TRAGÉDIE.

Et nous les cueillerons ces fleurs du jeune Avril,
Les fleurs dont nos efforts vont être la semence,
Les fleurs naissant avec le siècle qui commence,
Afin que la moisson nouvelle où nous voici
Pour les siècles futurs ait sa couronne aussi.



Cl. Mairet.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE — LE GRAND ESCALIER

qu'elle saura l'accomplir sans défaillance...

Qu'elle s'inspire des vers que Jean Richepin, dans son prologue de réouverture, met sur les lèvres des deux muses :

LA TRAGÉDIE.

... Demain ne m'épouvante plus.

LA COMÉDIE.

Sa beauté luit déjà dans vos yeux résolus.

LA TRAGÉDIE.

La volonté de vaincre enfante la victoire.

LA COMÉDIE.

L'histoire de demain vaudra l'ancienne histoire.

A ces souhaits pleins de joyeuse espérance, répond le doyen de la maison :

LE DOYEN.

O muses, la demeure ancienne
Reste avec sa couronne au front,
Et la nouvelle aura la sienne,
Toutes les deux respaldront.
Mais l'une à l'autre entrelacées
En fleurs futures ou passées,
Ces deux couronnes de pensées
N'en seront qu'une à l'horizon.
Car l'âme de gloire qui veille
Dans la demeure, jeune ou vieille,
En fait, toujours une et pareille,
La même immortelle maison.

Dans le temps comme dans l'espace,
 Qu'importe à cette âme ce point,
 L'homme ou l'objet changeant qui passe,
 Pourvu qu'Elle ne change point ?
 Et pourquoi donc changerait-elle,
 Si l'on sait la transmettre telle
 Qu'on l'a reçue, cette immortelle,
 Si tous y tâchent de leur mieux,
 Si chaque âge au suivant s'enchaîne,
 Vers ou prose, laurier ou chêne,
 Si la postérité prochaine
 Doit faire de nous des aïeux ?

Elle en fera, j'ai soif d'y croire,
 Nos vœux l'auront tenté du moins.
 Elle dira, l'âme de gloire,
 Parmi nous aussi des témoins,
 C'est l'âme au verbe de lumière,
 Au ton fin de rose trémière,
 Ayant pour grâce contumière
 Un sourire dans un éclair.
 C'est l'âme d'ordre et d'harmonie
 Qui veut que chez nous le génie,
 Lac où jamais l'eau n'est ternie,
 Quand il est profond reste clair.

Âme éparse dans la pensée
 De notre sol, de notre ciel,
 C'est ici qu'elle est condensée.
 La mer tient dans un grain de sel.
 C'est ici qu'à cette âme mûie,
 Avec l'avenir communie
 La tradition rajemie,
 Ici que l'esprit des vivants
 Vient demander aux morts l'exemple,
 Et dans sa splendeur le contemple
 Au sanctuaire de ce temple
 Dont nous sommes les desservants.

Cette âme qu'il faut qu'on maintienne,
 Dont nous transmettons le flambeau,
 C'est la nôtre, ensemble, et la tienne,
 Muse du vrai, du bien, du beau,
 Petite fille de la Grèce,
 Et fille de Rome, ô déesse
 Dont l'autel à jamais se dresse
 Dans ce Paris, seul héritier,
 Ville, par toi, sacerdotale
 Comme une Mécène occidentale,
 Ville doublement capitale,
 De la France, et du monde entier !

Ce sont là de nobles desseins ; il ne reste plus qu'à les réaliser. Ces promesses, il faut les tenir, il faut que, puisque le dieu ancien est muet désormais, le jeune dieu grandisse et parle. A des temps révolus doit succéder des temps nouveaux, comme aux crépuscules des beaux soirs succèdent les radieuses aurores. Quoi

qu'on die, l'art dramatique français n'est pas en décadence. Depuis dix ans, il se transforme. Aujourd'hui, de jeunes auteurs sont nés, qui ont déjà en partie remplacé les anciens ; d'autres, nombreux, attendent qu'on choisisse parmi eux ! Choisir ! voilà le seul embarras. Qu'on les accueille à bras ouverts, et bientôt, demain, une pléiade vivante et vibrante chantera la gloire des lettres françaises dont la Comédie est la Maison commune, le clair et familial Foyer, le Temple hospitalier et toujours resplendissant.

• • •

PALAIS-ROYAL. — *Moins cinq !* pièce en trois actes, de MM. Paul Gavault et Georges Berr.

Connaissez-vous l'expression d'argot boulevardier : « Il est moins cinq ! » ? Cela veut dire : il n'est pas encore l'heure, mais elle est proche. C'est la minute ou plutôt les cinq minutes qui précèdent le moment psychologique. Une honnête femme, par dépit, par curiosité, par entraînement, va commettre une faute irréparable, mais au moment suprême elle se reprend et rentre dans le droit chemin de la fidélité conjugale : il est moins cinq, pour elle, pour lui et surtout pour l'heureux mari sauvé du danger.

Cette définition de l'expression pittoresque contient toute la donnée de la pièce de MM. Paul Gavault et Georges Berr.

Hélène et Edgard, braves et paisibles bourgeois de Limoges, ont donné l'hospitalité à un de leurs amis, un avocat bambocheur parisien. Ses propos, ses manières, sa gaieté ont émuotillé le ménage, de mœurs ordinairement bourgeoises et d'habitudes casanières, qui rêve, encore que bien confusément, d'aventures fantaisistes et galantes. D'autre part, Hélène est jolie ; son charme grassouillet de caille dodue a fait impression sur Jacques, qui n'a plus qu'une idée : trahir sans vergogne les devoirs sacrés de l'hospitalité. Le meilleur moyen d'y parvenir — car, malgré toutes ses tentatives de séduction, il est

toujours « moins cinq » pour Jacques) est de convaincre Hélène de l'infidélité d'Edgard... Or, le pauvre est bien le plus honnête innocent du monde, mais Jacques soudoie la couturière, la cuisinière, la blanchisseuse de la maison, qui roulent des yeux blancs devant Edgard et prennent à côté de lui des attitudes de colombes pâmées. Le coquebin se croit aimé et sa vanité s'en

nante, plus caressante, moins popote, jamais il n'aurait songé à regarder une autre femme ; aussi, quand il revient près d'elle, elle se jette dans ses bras. Edgard, tout surpris d'une tendresse démonstrative à laquelle il n'est point accoutumé, est plus convaincu que jamais de la puissance irrésistible de ses séductions. Jacques en est donc pour ses frais d'invention et



Hélène.
M^{lle} Cheirel.

Stéphane.
M. Hamilton.

Edgard.
M. Raymond.

Jacques.
M. Gorby.

Cl. Mairet.

Moins cinq! — Premier acte.

réjouit. Il perd même complètement la tête quand les trois donzelles, à qui récompense est promise par Jacques, se jettent à son cou et l'embrassent.

Hélène a été témoin de ses effusions sur lesquelles Jacques comptait pour inspirer à la jeune femme des désirs de vengeance dont il profiterait ; mais, contrairement à son attente, la jeune femme a été plus contristée que fâchée, elle s'accuse elle-même de n'avoir pas su garder son mari... Si elle avait été plus préve-

pour ses largesses inutiles : il est encore « moins cinq » ! Sentant la partie perdue, il se décide à rentrer à Paris.

Dans sa garçonnière de l'avenue Trudaine, nous le voyons faire la fête avec quelques jeunes oiselles de bonne volonté. Hélène et Edgard lui tombent sur les bras. L'une a trouvé un prétexte pour venir passer huit jours à Paris avec celui qu'elle est bien décidée à prendre comme amant, et l'autre a profité du départ de sa femme, qu'il croit à Bordeaux, pour venir

faire la fête avec son ami Jacques. Il s'installe sans façon dans une chambre, ne soupçonnant pas que Hélène est déjà en train de se mettre en peignoir dans une chambre voisine... Vous devinez les qui-proquos de l'arsenal vaudevillesque, joignez-y l'esprit et la gaieté de bon aloi qu'on n'y rencontre que trop rarement et qui abondent ici. Après mille et une péripéties funambulesques, au cours desquelles Hélène est prise pour une jeune personne légère, où Edgard reçoit force horions et pochades, où il est finalement conduit au poste par un gardien de la paix épique, la jeune femme, malgré les supplications de Jacques, qui voit encore l'occasion lui échapper, n'a qu'un désir : rentrer au plus vite à Limoges et reprendre sagement son petit trantran d'existence. Quant à Edgard, il est à tout jamais dégoûté de la grande vie, et il saute dans le premier train en partance. Il est encore « moins cinq » pour tout le monde.

Au dernier acte, tout s'explique. Hélène apprend que les soi-disant infidélités de son mari sont l'œuvre machiavélique de Jacques et que Edgard n'a jamais cessé d'être un mari modèle, donne définitivement son congé à l'entreprenant Parisien, qui réintègre sa garçonnière. Il est toujours « moins cinq » !

e ° e

VAUDEVILLE. — *Le Bon Juge*, comédie en trois actes, de M. Alexandre Bisson.

M. Lepantois est un juge d'instruction atteint de la monomanie spéciale aux gens de justice. Il voit des coupables dans tous les prévenus et n'hésite pas à les faire arrêter préventivement, laissant au hasard le soin de démontrer leur culpabilité. Il lui arrive de nombreuses mésaventures et les victimes de ces arrestations arbitraires tirent de leur bourreau des vengeances amusantes, grâce à l'intervention d'une jolie femme, M^{lle} Luce de Perpignan, artiste de l'Odéon! dont le juge, marié cependant à une fort jolie personne, est follement et sottement épris. Les vic-

times qui s'appellent Duvigneul, reporter consciencieux qui, pour se livrer à une enquête sur le régime des prisons, se fait arrêter comme auteur présumé d'un crime passionnel dont tout Paris s'occupe; Lajauvette, aimable clubman, inculpé à tort de faux et de vol, sont relâchés faute de preuves et se livrent contre l'infortuné Lepantois à une série de mystifications qui ont pour conséquence l'arrestation même du juge par un commissaire de police aussi féroce que son supérieur de l'idée que quiconque est accusé doit, pour être innocent, prouver d'abord son innocence.

Les artistes du théâtre du Vaudeville interprètent excellemment cette satire amusante des déplorables mœurs judiciaires que nous ne connaissons que trop, malheureusement.

e ° e

NOUVEAUTÉS. — *Le Coup de fouet*, pièce en trois actes, de MM. Maurice Hennequin et Georges Duval.

Ah! ici par exemple, il n'y a pas d'erreur, nous sommes en plein vaudeville. C'est vrai! Mais quelle joie, quelle gaieté, quel entrain. Je regrette de n'avoir plus la place nécessaire pour m'étendre plus longuement sur ce chef-d'œuvre de rire, mais, comme dans un an on le jouera encore, nous aurons le temps d'y revenir. Je n'ai pas voulu que cette chronique soit close sans y avoir signalé ce retentissant succès que tout le monde ira voir et applaudir, et dans lequel les auteurs ont si merveilleusement donné raison à mon optimisme en prouvant qu'en France la race des hommes de théâtre n'était pas épuisée et que ceux d'aujourd'hui valent bien ceux d'autrefois.

Allez vous esbaudir aux exploits du machiavélique Barisart, l'homme génial qui a inventé pour tromper sa femme sans être découvert un truc nouveau auquel feu M. Scribe lui-même n'a point songé, et applaudissez ferme l'excellente troupe des Nouveautés.

MAURICE LIEVRE.

LA MUSIQUE

Il y a quelques mois, lorsque je récapitulais les prouesses de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, je me demandais, devant ces avalanches de premières annoncées, comment je ferais pour n'en point omettre une seule dans cette causerie musicale mensuelle. L'Opéra nous avait annoncé le *Roi de Paris* de G. Hue, *Astarté* de X. Leroux, le *Roi d'Ys* de Lalo. L'Opéra-Comique, l'*Ouragan* de A. Bruneau, *William Ratcliff* de X. Leroux et la *Fille de Tabarin* de G. Pierné. Puis, pour de multiples raisons, décors en retard, orchestration non terminée, interprète introuvable, ou, ce qui arrive souvent, changement de détermination et projets renvoyés aux calendes grecques, comme sœur Anne, mes confrères et moi nous ne voyons rien venir. A un mien ami, fervent amateur de musique, auquel je faisais part de ces réflexions et qui m'objectait : « Je comprends les directeurs de théâtre ; ils hésitent à risquer de grosses parties sur des ouvrages dont l'accueil est incertain, » je me fis une joie non dissimulée de réfuter cet argument par cette réponse : « Que messieurs les directeurs hésitent dans le choix d'un ouvrage dont les chances de succès sont plus ou moins liées aux circonstances au milieu desquelles cet ouvrage sera présenté au public, soit ; mais pourquoi une fois les trois coups frappés et le rideau appuyé, ces mêmes directeurs laissent-ils tomber certains succès ? » Et il me fut très facile d'établir la vraisemblance de ma réplique en citant, parmi les œuvres les plus récentes ayant eu un très sincère succès et qui pourtant ne sont pas restées sur l'affiche : *Gwendoline* de Chabrier, la *Cloche du Rhin* de S. Rousseau, et la *Burquoise* de P. Vidal.

De ce qu'un ouvrage ne fait pas, dès ses débuts, le maximum, s'ensuit-il qu'il est mauvais?... Et la subvention que l'État accorde gracieusement aux grandes scènes lyriques n'est-elle pas destinée, en partie, à équilibrer les recettes médiocres qu'une pièce nouvelle, dont le titre n'ayant pas

encore l'attrait d'un indiscutable succès, ne peut réaliser comme *Faust* ou les *Huguenots* — même interprétés par les gloires du phonographe — dont l'apparition sur l'affiche a l'irrésistible pouvoir d'encombrer le bureau de location.

Aussi, à côté des compositeurs favorisés — est-ce une faveur ? — de quelques représentations et d'un succès dit d'estime, voyons-nous avec tristesse des œuvres remarquablement belles aller ou revenir de l'étranger, ce qui est le cas de l'œuvre que l'on répète actuellement à la Monnaie, le *Roi Arthur* d'E. Chausson, le sympathique artiste mort si tragiquement l'année dernière, d'*Armor* de S. Lazzari, qui triompha à Hambourg, et de *Gwendoline* de Chabrier, qui est devenue, en Allemagne — pays où, on voudra bien me l'accorder, on sait mieux aimer la musique pour elle-même que chez nous — un ouvrage presque classique. Si vous êtes désireux de passer d'agréables heures à votre piano, en déchiffrant ces trois œuvres vous trouverez d'incomparables pages, belles parmi les plus belles. De *Gwendoline*, assez connue déjà, je ne dirais rien : mais je me fais aujourd'hui un agréable devoir de parler brièvement du *Roi Arthur* et d'*Armor*.

Le *Roi Arthur*, d'E. Chausson, a pour sujet les amours tragiques et adultères de la reine Genièvre et de Lancelot, sujet déjà connu et assez heureusement traité par M. V. de Joncières dans l'opéra *Lancelot*, dont j'ai parlé en avril 1900. De même que, par certains côtés, *Armor* évoque le souvenir de Parsifal, la physiologie esthétique de l'œuvre d'E. Chausson est très près de celle de *Tristan et Yseult*. Ce qui est encore plus curieux, c'est que ces deux œuvres semblent se compléter intentionnellement.

Après la mort de Genièvre et de Lancelot, Arthur, découragé, prédit la décadence de la chevalerie, jette dans les flots ses armes invincibles et part pour des régions inconnues. Dans l'œuvre de M. S. Lazzari, *Armor*, chevalier breton, vient pour

conquérir la couronne d'Arthur, que nul n'a pu ceindre depuis la mort du fondateur de la Table ronde. A sa vaillance, les fées veulent la disputer : mais Ked, reine des Korriganes, éprouve une passion subite pour Armor et le protège. Tout l'intérêt de cette belle œuvre lyrique réside donc dans la lutte toute sentimentale, toute psychologique qu'éprouve Armor, et je ne connais pas de pages plus belles que celles où Ked, qui résistait avec orgueil aux menaces de l'ombre d'Arthur et aux supplications d'Armor, avoue son amour qu'elle ne veut point renier, incline pourtant son âme impérieuse et courbe le front en entendant la voix douce et indulgente du Rédempteur qui, l'unissant à Armor, lui redit ces paroles évangéliques : « Bien des péchés seront remis à ceux qui, sur la terre, auront beaucoup aimé ! »

Je ne veux point parler plus longuement, aujourd'hui, de ces deux belles œuvres, car je me réserve de les étudier chacune séparément le jour où l'on pourra les applaudir sur la scène de l'Opéra. Plus ou moins lointaine, cette heure viendra, car il est des œuvres qui s'imposent rien que par leur haute valeur esthétique.

• • •

Une fois de plus la direction des Bouffes n'a pas eu la main heureuse avec la nouvelle opérette *le Roi Dagobert*, qui fut montée avec beaucoup de soins et de luxe. On espérait un succès, mais, espérances déçues, ce fut tout le contraire qui se produisit, et cela d'autant plus regrettablement que, fort bien chantée par M^{lle} Luciole et A. Bonheur, la musique est assez pimpante. Mais le livret ! lui seul, le livret a suffi pour tout gâter, car il est d'une indigence rare. Cela est d'autant plus curieux qu'il est signé par G. Pradels, qui, pourtant, a une réputation d'homme d'esprit. Mais, que voulez-vous ! le roi Dagobert, le commissaire de police, l'inévitable saint Eloi, les automobiles mérovingiens, les ministres prévaricateurs, etc. ; mélémé de facéties d'un goût douteux, charges lourdes et vieilles comme toutes

les pitreries de la foire aux pains d'épices, tout cela nous a plus désagréablement surpris qu'amusé. C'est regrettable, car la direction avait tout fait pour décrocher un succès. Une fois de plus, le succès, même pour l'opérette, a déserté Paris. Que voulez-vous ! les auteurs ne peuvent pourtant pas attendre indéfiniment que les grandes scènes consacrées à l'opérette, comme la Gaité, par exemple, et qui semblent être vouées aux reprises, aient épuisé l'interminable stock des succès d'antan avant de songer à monter un ouvrage nouveau. Cette fois-ci, c'est à Bruxelles, sur la coquette scène des Galeries Saint-Hubert, que s'est affirmé le succès d'une charmante œuvre de MM. Beisner et A. Sciana, musique de Gaston Meynard, *le Sire de Framboisy*. Une excellente interprétation, des décors luxueux, une mise en scène très soignée ont ébloui le public bruxellois ; mais les couplets agréables ont bien mieux conquis encore les suffrages de ce public qui, on le sait, est, en matière théâtrale, un juge souvent sévère, mais toujours très compétent.

* * *

Louise, de M. G. Charpentier, aura, à l'heure où paraîtront ces lignes, atteint sa 100^e représentation. C'est un succès, un grand succès qui eut ses admirateurs enthousiastes et ses fervents adversaires.

Je fus au nombre de ces derniers. Je préfère de beaucoup à cette œuvre la tentative de M. G. Charpentier en faveur des ouvrières parisiennes. M. G. Charpentier avait demandé à ses confrères d'abandonner leurs billets d'auteur en faveur de ces dernières afin qu'il leur soit possible de fréquenter gratuitement des théâtres et, par la vue et l'audition des œuvres artistiques, de développer leurs goûts esthétiques.

M. G. Charpentier espérait pouvoir lutter contre les spectacles écœurants de bêtise et de grossièreté que prodiguent les petits établissements des faubourgs où, pour quelques sous, on peut, en absorbant une consommation douteuse, se

fausser les idées en dégustant les productions d'un art fratel.

L'idée de cette lutte contre la corruption intellectuelle est des plus louables; aussi, bien entendu, n'a-t-elle pas été encouragée comme elle le méritait. Au contraire, elle n'a fait qu'exciter la verve facile des uns et l'esprit satirique des autres. En réponse à la circulaire de M. G. Charpentier, M. Albin Valabrègue a écrit un rondeau dont la note est d'un scepticisme un peu aigre. Du reste, jugez-en par vous-même :

Un compositeur de musique,

Charpentier, auteur éminent.

Vit une ouvrière pudique

Et pensive... Il dit à l'enfant :

« Ouvre ton âme et sois sans crainte,

Je suis le Maître, Charpentier!

Le gémissement et la plainte

Font vibrer mon cœur tout entier!

« Mirbeau me donna ma devise :

« Le peuple a droit à la Beauté! »

« Et la Beauté, qu'on se le dise,

« C'est le spectacle à volonté! »

Et le Maître, sans plus attendre,

Offrit deux billets de faveur.

La jeune fille, sans les prendre,

Lui répondit avec douceur :

« La Beauté, c'est donc Coralie

« Et la Dame de chez Feydeau ?

« Le Vieux Marcheur et compagnie.

« Le Palais-Royal et Micheau?... »

Et la jeune fille, au cœur tendre,

Prenant les billets dans sa main,

Dit au maître : « Je vais les vendre

Pour celles qui n'ont pas de pain! »

* * *

Faust a reparu sur les affiches des concerts du Châtelet. Mais ce n'est plus celui de Berlioz arrivé à l'apogée de sa gloire, c'est celui de R. Schumann moins connu en France. M. E. Colonne, qui a eu la très louable idée de monter ce bel ouvrage, a, m'a-t-on dit, l'intention de le vulgariser et par cela même de le rendre aussi populaire que celui de notre cher Berlioz qu'une anonyme incompétence qualifiait dernièrement de compositeur médiocrement instruit de son art et dénué de souplesse dans l'invention mélodique!

Dans une étude sur les différentes inter-

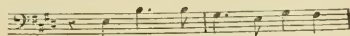
prétations musicales que le chef-d'œuvre de Gœthe inspira, étude parue dans cette Revue en janvier 1897, je disais : « Schumann fait chanter son héros par une basse dont la voix doit être douce, ample, bonne, aussi apte à chanter les louanges du Seigneur qu'à proclamer le bonheur des hommes ». Je ne me doutais pas qu'en ces quelques lignes je traçais le portrait artistique de M. Paul Daraux, l'excellent artiste que M. E. Colonne a su choisir et qui a interprété l'œuvre de Schumann avec une perfection, un goût musical et artistique dignes d'éloges. La musique de R. Schumann est d'autant plus difficile à interpréter qu'elle fut inspirée par une muse des plus capricieuses.

Après des phrases à l'italienne comme celle-ci,



Et - ce l'amour? S'éduisaites caresses?

vous trouvez, quelques mesures plus loin, un motif dont la carrure et l'énergie me rappellent une des plus belles pages de son *Carnaval de Vienne*, œuvre romantique pour piano :



Viens douc so, leil de flamme

De cette œuvre, si belle, si noble et si touchante, j'ai détaché l'air mystique du docteur Marianus, où toute la poésie contemplative du génial Schumann semble être condensée en quelques mesures.

* * *

Sait-on qu'à l'occasion de la neuvaine de Sainte-Geneviève, solennité célébrée en l'église Saint-Étienne-du-Mont, une joute des plus artistiques a lieu entre les principales maîtrises de Paris? Cette année, c'est le chœur de Saint-Pierre de Chaillot qui, sous l'habile direction de M. Roques, a obtenu, une fois encore, le plus de suffrages du public fervent qui suit avec intérêt ces manifestations d'art sacré.

GUILLAUME DANVERS.

FAUST, de Schumann (3^e partie)

TRADUCTION FRANÇAISE DE R. BUSSINE, D'APRÈS LE TEXTE DE GOËTHE

Air du Docteur Marianus

Lent

CHANT

PIANO

Ô Ciel im_men_sel ô nuit sans voi_les! Ô paix de l'in-fi_

_nil san_les étoi_les; Par_mi vosfeux, je la vois, la

plus bril_lan_te, La reine aux dou_ces lois, la vierge ai_man_te.

(ravi en extase)

Hautb.

Harpe

Toi qui rè_gnes par l'a_

_mour, Ô maîtres_se du mon_de, Char_me du di_vin sé_

Ped.

- jour, Ta clar - te mi -

- ou - de. Bril - le comme un phare aux cieux, Chas - te

cresc.

mè - re, lu - miè - re, saute au - ro - re, Brille en - co - re,

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

A - dore - te rei - ne. Tu sou - tiens nos cœurs treutlants,

cresc. *cresc.*

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

Tu ban - nis la hai - ne, Tu gui - des Tes en -

- fants dont la fat. te voix l'im- plo re. Ray- on pur, é- clat di-

The first system of the musical score consists of a vocal line in bass clef and a piano accompaniment in treble and bass clefs. The vocal line begins with a series of eighth notes, followed by a half note and a quarter note. The piano accompaniment features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes.

- au, mère au- guste et sau- te,

The second system continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line has a long note followed by a quarter note. The piano accompaniment continues with its rhythmic pattern.

cruc.
De la grâ- ce montre le chemin Et uotre âme est sans

The third system includes the vocal line and piano accompaniment. The vocal line starts with a half note, followed by a quarter note and a half note. The piano accompaniment continues with its rhythmic pattern.

crain- te! Vois à tes pieds ces va- peurs vi- vantes, S'entre- la- çant, vers

The fourth system continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line has a half note followed by a quarter note. The piano accompaniment includes triplets and a change in key signature.

toi sup- plau- tes, Vo- lant au ciel vers ton sou- ri- re Où tout as- pi- rel

The fifth system concludes the vocal line and piano accompaniment. The vocal line has a half note followed by a quarter note. The piano accompaniment includes triplets and a final chord.



LES RUSSES VERS PÉKIN — KHABAROVSK

ÉVÈNEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET COLONIAUX

Un ancien a dit, quelque part, que les ambitions des conquérants aimaient, comme les truites, à remonter les cours d'eau. Elles aiment aussi à les descendre; même, à défaut de cours d'eau, elles traversent fort bien les déserts les plus reculés et les plus horribles. Les Russes, en Asie, ont traversé des déserts, ont remonté des cours d'eau, en ont descendu; et ils ne se sont pas encore arrêtés. C'est ainsi qu'ils sont parvenus sur les bords de l'océan le plus éloigné de leur empire, l'océan Pacifique, et que les voici aux portes de Pékin. Le mois dernier, ils ont fait un pas décisif en Mandchourie; désormais, le pays est à eux, et ce serait aux Chinois d'en sortir, si les conquérants, pour exploiter leurs conquêtes, n'avaient un éternel besoin des conquis...

Il est un peuple, entre autres, qui se croit assuré de la domination universelle. Aussi, le moindre progrès d'autrui l'irrite, comme une injure personnelle. Qui conquiert un pouce de terre, le fait crier; lorsqu'il s'agit d'une province, vous devinez le beau tapage! C'est par l'Angleterre que

nous avons appris le tout récent protectorat russe sur la Mandchourie.

La Russie possédait déjà, dans cette province vaste comme la France, une situation privilégiée. Dès la fin de 1896, elle était autorisée à construire son Transsibérien à travers la Mandchourie; et nul ne se méprit, dès cette époque, sur la gravité de cet acte. Ses Cosaques devaient garder les travaux de la ligne: c'était, en réalité, un droit de continuelle intervention. En 1898, de plus, les ports de la péninsule du Liao-Toung, Port-Arthur et Talién-Wan, lui étaient donnés « à bail ». Désormais, la Russie, pour ainsi dire, étreignait la Mandchourie entre ses bras armés.

« Le peuple au poing puissant », ainsi que le proclamaient les inscriptions modestes de ses drapeaux, — il s'agit des Boxers, — fournit à la Russie une admirable occasion de faire un peu plus encore. Tandis que l'Europe n'avait d'yeux et d'oreilles que pour le drame de Pékin, la Mandchourie était en flammes et en sang. De toutes parts, Cosaques et Boxers com-

battaient. A la fois autour d'Aigoun, de San-sing, de Ningouta, les troupes sibériennes mobilisées s'efforçaient de pousser jusqu'au centre de la province, vers Gliirin, vers Moukden. Et déjà les *Novosti* écrivaient :

La prise de possession de la rive droite de l'Amour est la fin de ce processus historique qui fit de l'Amour, il y a longtemps, une rivière russe. Cette occupation, que nous n'avons pas cherchée, puis-que c'est nous qui avons été attaqués, est un acte légal et une compensation pour les pertes occasionnées à la Russie par la guerre.

Ainsi, dès cette époque, s'affirmait en Russie le désir de traiter seule à seule avec la Chine. Peut-être faut-il s'expliquer par là cette proposition russe, qui surprit tant, d'évacuer, avant même que de négocier, Pékin. Mais ce n'est que le mois dernier que ce désir, aux grincements de dents de la presse anglaise, a pu se réaliser. Un accord, annonçait le correspondant du *Times* à Pékin, le 31 décembre, a été conclu entre la Russie et la Chine au sujet de la Mandchourie méridionale : l'administration devait être remise aux Chinois, mais — car il y a un mais — sous la direction des troupes russes. Celles-ci ne se retireront que lorsque la province sera jugée par les Russes suffisamment pacifiée. Le bon billet ! C'est l'affaire d'Égypte qui recommence, celle de Bosnie, celle de tant d'autres pays qui ne seront jamais, au grand jamais, pacifiés.

Il y a plus. A Moukden sera installé un résident politique russe, investi de pouvoirs généraux de contrôle, et auquel le général tartare devra communiquer toutes les affaires importantes ; dans le cas où la police locale ne pourrait faire face à une difficulté occasionnelle, le résident russe fera expédier des renforts. Ce résident a l'air tout copié sur son collègue de Bokhara, et c'est proprement un protectorat...

La Russie peut attendre de nouveau, à présent : la voici installée à Niou-Tchouang, tête de ligne du chemin de fer en exploitation, sur Tien-Sin et Pékin, et, de plus, la ligne est à elle jusqu'à Chang-Hai-Kouan, qui est la frontière.

A Londres, *le Globe*, à cette nouvelle, écrivait :

Aujourd'hui, c'est une province de Mandchourie qui passe sous le protectorat russe ; dans dix ans, il se pourrait bien que ce soit toute la Chine du nord de la rivière Jaune. Tôt ou tard, les hommes d'État anglais seront contraints de résister.

Il est de fait que cet accord ne s'accorde guère avec le récent accord anglo-allemand, relatif précisément au *statu quo* chinois. Ainsi que le reconnaît *le Temps*, l'établissement du protectorat russe en Mandchourie confère au tsar un avantage territorial et politique exlusif.

Qu'est donc cette nouvelle possession, et que vaut-elle ?

• •

Un jour de l'an de grâce 1650, un Cosaque, parti de Irkoutsk avec quelques chasseurs de zibeline, poussa jusqu'à mi-chemin des villes actuelles de Blagovitchtchensk et de Strictensk. Ce Cosaque ignorait qu'il donnerait, beaucoup plus tard, son nom à une des principales villes de Sibérie, il s'appelait Khabarov. Il fonda à l'endroit où il s'arrêta le premier établissement russe sur le fleuve Amour. Des murailles, qu'il éleva pour résister aux attaques des Chinois, il ne reste aujourd'hui plus rien. Peu de temps après, le Cosaque Stépanov voulut s'avancer plus loin encore ; il s'engagea sur la grande rivière des Mandchous, le Soungari ; il y fut tué. Mais dès le traité de Neretchinsk (1689), l'élan des Russes était arrêté par la Chine. La Mandchourie, durant plus d'un siècle, ne fut ouverte qu'aux pères jésuites, venus par le sud ; ils y firent les observations astronomiques qui ont servi de base à la fameuse carte de d'Anville.

Les Russes ne revinrent qu'après les traités d'Aigoun et de Pékin (1858 et 1860). Bientôt, Niou-Tchouan, leur conquête d'hier, ouvert au commerce européen, le pays au delà de l'Oussouri acquis par eux, Vladivostok fondé : la Mandchourie était tournée et prise à revers. Dès cette heure, avec une persévérance pa-



UNE NOUVELLE PROVINCE RUSSE — LA MANDCHOURIE

tiende, les Russes préparèrent l'absorption de cette province, alors très peu connue, mais vaste, et par où passent les routes qui mènent du fleuve Amour à Pékin; cette préparation se fit en partie double.

D'un côté, on organisa rapidement les deux provinces sibériennes limitrophes, Province de l'Amour, Province Maritime; on les dota de voies de communication, si bien que nous pouvons aujourd'hui, et le plus commodément du monde, revenir du Japon par cette voie.

Tenterons-nous le voyage?

Vladivostok : maisons de bois peintes, toits en couleur, chapelle aux bleus et or criards, casernes, forts, phares; dans le port de commerce stationnent steamers

européens et barques innombrables, menées par des Célestes en vêtements bleus; sur le mur de la gare se lit cette simple inscription : *De Saint-Petersbourg, 9877 verstes*. Et vous savez que la verste vaut un peu plus d'un kilomètre! A terre, l'animation de cette ville toute neuve nous surprend. Interrogeons : Vladivostok comptait, en 1868, 516 habitants, et il en compte déjà bien près de 30 000. Voici la Banque, les bureaux de quatre grandes compagnies de navigation, une cathédrale, un musée, et le théâtre où une troupe dramatique vient jouer, l'été; l'hiver, elle émigre à Blagoviechtchensk, où l'appellent les mineurs.

Les voyageurs pour Khabarovsk! 700 kilomètres : nous mettrons, pour les par-

courir, quarante heures. Heureusement, les wagons sont commodes, beaucoup plus commodes qu'en France, et le trajet est amusant : tous les 25 ou 30 kilomètres, une station dessert une colonie de Cosaques, et un marché s'improvise au passage du train ; les paysannes apportent du lait, des crêpes, des cornichons, des pommes, que se disputent Coréens, Chinois et Japonais, entassés avec les moujiks, dans les wagons de troisième classe. Maintenant, nous traversons une vaste étendue de plaines et de prairies désertes, que limitent à l'horizon lointain les montagnes de Mandchourie ; plus loin ce sont les forêts touffues de l'Oussouri, et la vallée de l'Amour.

Khabarovsk, chef-lieu de la province maritime, est proprement un centre administratif militaire. De ses 14 500 habitants, 5 000 sont des soldats ; 3 500 sont des Chinois. La ville s'enorgueillit de ses trois églises, de ses huit écoles, de ses nombreuses casernes, de son musée d'ethnographie et de zoologie sibériennes, et de sa statue du général Mouraviev, le conquérant de l'Amour ; mais, surtout, le site où elle s'élève est admirable : au delà de la vaste nappe d'eau du fleuve, large ici de 2 kilomètres, ondulent les hautes collines verdoyantes de la Mandchourie. Le climat est moins plaisant ; le thermomètre se permet d'ennuyeuses fantaisies, escaladant, l'été, le 42^e degré, dégringolant, l'hiver, jusqu'au 40^e degré.

La flotte à vapeur de l'Amour compte plus de cent vingt navires ; il y faut ajouter les barques qui servent au transport des marchandises. Dans le même temps qu'il favorisait l'action des compagnies de navigation, l'État russe faisait baliser et approfondir le chenal et organisait un service d'inspection. C'est que le bassin de l'Amour offre, durant cinq mois ou cinq mois et demi, un réseau navigable d'une longueur de plus de 12 000 verstes. Les paquebots sont chauffés au bois, et éclairés à la lumière électrique ; le paysage est intéressant : ce sont les passes du Grand-Khingon, où le fleuve est soudain serré

entre deux masses trapues, abruptes, noyées dans une végétation vierge : c'est la ville chinoise d'Aïgoun, étalant sur la rive droite ses maisons de bois et sa citadelle crénelée ; c'est, enfin, la capitale de ce *Far-East* sibérien : Blagoviechtchensk.

Des chalands, des vapeurs, des maisons élégantes, les dômes de sept églises, une façade de 8 kilomètres de long sur le fleuve, annoncent une ville considérable. Blagoviechtchensk, en effet, compte déjà plus de 35 000 habitants. Cette fortune rapide vient de l'or. Nous sommes ici dans le voisinage des districts aurifères ; pour les mineurs, la ville est à la fois le marché d'approvisionnement et le lieu de plaisir, où se dépensent à pleines mains les richesses péniblement ramassées dans la boue... En amont, le fleuve se rétrécit, la profondeur diminue ; nous tournons le dos à la Mandchourie, où nous avons affaire : disons adieu à l'Amour !



Cette Mandchourie, que nous venons de contourner — en sens inverse de la marche historique des Russes — les Russes tentèrent de bonne heure d'y pénétrer. On verra plus loin d'où leur venait cette envie. La pénétration d'abord fut scientifique. Avant de conquérir, ne convenait-il point de voir ce que vaudrait la conquête ? Dès 1858, Mouraviev, reprenant la tentative de Stépanov, tué deux siècles auparavant, remonte le Soungari. En 1864, Kropotkin parvient, par le fleuve, jusqu'à Glinin. Depuis cette date, le Nord, le Centre sont parcourus par des officiers, des ingénieurs russes dont les itinéraires se multiplient durant trente années, se croisant ou se doublant. Officiellement, ont été publiés les résultats acquis, par le ministère des finances de Russie ; sa *Description de la Mandchourie* est l'ouvrage récent qui nous fait connaître le mieux ce pays encore imparfaitement connu. Mais, parmi les explorateurs de la Mandchourie, n'oublions pas de citer M. Chaffanjon, un Français, dont nous contions dans cette Revue le beau voyage, en avril 1897.

Enfin, les travaux pour l'établissement des lignes russes (1^o Khaïlar-Tsitsikar-Kharbin-Ningouta-Vladivostok ; 2^o Kharbin-Moukden-Port-Arthur) et la campagne militaire actuelle ont eu pour premier résultat d'avancer grandement la reconnaissance de cette vaste province.

Elle est formée de trois régions naturelles. A l'est, sur toute sa hauteur, de

la plaine et le désert. Cette plaine « d'entre les deux Khingans » est proprement l'extrémité orientale du Gobi, une dépendance des immensités mongoles; les dunes s'avancent jusqu'au delà de la Nonni, vers Tsitsikar. Plus au nord, c'est la plaine uniforme, mais fertile, que les inondations du Soungari inférieur recouvrent l'été, au loin. A l'ouest, la barrière du Grand-



LES RUSSES SUR L'AMOUR — UN VILLAGE DE PAYSANS

Khabarovsk à la péninsule du Liao-Toung, elle est recouverte d'un système étendu de chaînes parallèles, orientées S.W.-N.E., et dont les points culminants ne dépassent guère 900 mètres d'altitude. Les coulées de lave y abondent. C'est l'une d'elles qui, barrant une vallée des environs de Ghirin, a formé le lac Birten, dont les eaux s'échappent par une splendide chute de 30 mètres de haut. Cette région est coupée, d'est en ouest, par le pittoresque cours supérieur du Soungari. Au centre, l'aspect du sol est tout différent : c'est

Khingan sépare la Mandchourie de la Mongolie.

Que vaut le pays? La population y est peu dense : les évaluations les plus élevées la fixent à 15 millions d'habitants à peine. Mais l'immigration chinoise était, jusque dans ces derniers temps, considérable; d'après les missionnaires de Ghirin, il passait chaque année dans cette ville, se rendant vers le nord, mille à deux mille familles. Quant à Ghirin lui-même, il ne compterait pas moins, du fait de cette immigration incessante, de 250 000 habi-

tants. Dans l'est, les cultures essentielles sont le millet, les légumes, le sorgho; la culture des céréales, manquant d'engrais, est peu développée. Les bois ne sont pas exploités. Jusqu'ici la principale richesse de la province a été l'or, bien que l'exploitation des gisements ait été interdite par les autorités chinoises, en règle générale, à l'égal du pillage et du meurtre. En 1885, une véritable armée de 3 000 hommes, avec artillerie, fut expédiée contre les mineurs de Jeltouga, dans le Khingan septentrional : elle massacra les mineurs chinois qui n'avaient pu fuir, força les mineurs russes à se retirer de l'autre côté de l'Amour et brûla les bâtiments.

Le profit économique immédiat, il est donc permis de le prévoir assez maigre; du moins ne sera-t-il pas très inégal à celui que retire la Russie de ses autres possessions asiatiques : la Transeaspie, la Sibérie. Et, avec le temps, il peut devenir vraiment considérable, puisque le sol donnera les céréales, le sous-sol l'or. Mais, pour la Russie, l'intérêt présent est tout autre; il est d'ordre purement politique, et le voici d'un mot : c'est que, pour elle, la Mandchourie est la vraie route de Pékin. Or, c'est à Pékin qu'est la clef des très riches et très peuplées provinces du Hoang-Ho et du Yang-tse-Kiang, de cette Chine centrale et maritime que l'Angleterre voudrait tant pour elle et que la Russie accepterait, à défaut de l'Inde.

Voici des siècles, en effet, que la Russie pense à la Chine, et non seulement aux immensités mal peuplées de la Chine septentrionale, mais à la Chine proprement dite, celle de la soie, du thé et du riz. Dès 1689, le traité de Nertchinsk, dont nous avons parlé, permettait aux négociants russes munis d'un passeport de commercer librement dans toute l'étendue de l'empire chinois. En 1717, le gouvernement du tsar obtenait l'autorisation d'élever une chapelle à Pékin et d'y établir une mission orthodoxe. C'était l'époque où Pierre le Grand, avec un sens politique admirable, assignait à son pays une tâche séculaire :

atteindre la mer, la mer libre. — La politique des grands États, disait Napoléon I^{er}, est dans leur géographie. » La géographie imposait au petit État moscovite cette nécessité impérieuse.

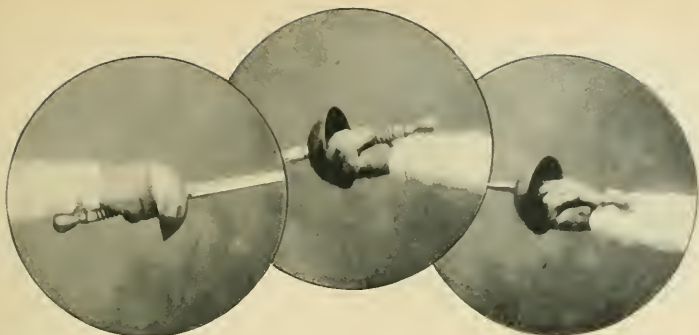
En Europe, la Russie atteignit l'océan Arctique et la mer Baltique, que bloquent trop longtemps les glaces; elle atteignit la mer Noire, que ferment les détroits ottomans. Elle voulut forcer ces détroits : l'Europe fabriqua contre elle la « Question d'Orient »; d'ailleurs, à Constantinople, la Russie serait encore emprisonnée dans la Méditerranée.

Restait l'Asie, et la marche commença vers les eaux libres du sud : golfe Persique et mer d'Oman, vers les eaux libres de l'est : océan Pacifique. C'était, en d'autres termes, la marche par l'Afghanistan vers l'Inde, la marche par la Mandchourie vers la Chine. Vers l'Inde, on arriva jusque sur les crêtes de l'Hindou-Kouch. L'Angleterre était menacée directement; elle se fâcha. Le colosse russe compte toujours sur le temps : ayant de ce côté préparé les besognes futures, il se détourna vers la Chine. Tout aussitôt — c'était en 1886 — il s'y heurta encore à l'Angleterre qui venait d'occuper, à l'extrémité sud de la Corée, l'îlot et la baie de Port-Hamilton. Ce fut, cette fois, à la Russie de se fâcher; elle menaça d'occuper Port-Lazareff, et l'Angleterre évacua Port-Hamilton. La leçon fut salutaire : c'est de ce jour que le projet du Transsibérien fut adopté; les travaux commencèrent par les deux bouts, ils furent poursuivis avec une hâte extrême. Cette hâte est le témoignage le plus sûr de l'intérêt croissant que porte la Russie à la politique chinoise...

L'occupation de la lointaine Mandchourie est donc, pour la diplomatie russe, un triomphe préparé et attendu pendant des années. C'est le développement de l'antique traité de Nertchinsk; et Pierre le Grand doit penser, s'il pense encore, que Nicolas II a bien taillé.

GASTON ROUILLÉ.

(Photographies communiquées par la Société de Géographie.)



PARADE DE TIERCE — PARADE DE SIXTE BASSE — PARADE DE SIXTE HORIZONTALE

LE MONDE ET LES SPORTS

L'ÉPÉE

Nous assistons en ce moment à une évolution très rationnelle de l'escrime en France. Le fleuret, qui jusqu'à ces dernières années avait obtenu les faveurs du public, perd chaque jour quelques fervents qui, les uns après les autres, s'adonnent à la pratique de l'épée. L'un est une arme et l'autre un jouet. L'épée employée seule pour le combat est donc le seul instrument qui doit servir à le préparer; tandis que le fleuret, d'un maniement plus facile et sans doute plus gracieux, ne peut qu'entraîner à mal ceux qui l'emploient exclusivement dans les salles.

En effet, la légèreté du fleuret, sa garde mal protégée et les règles qui en régissent le jeu laissent pour ainsi dire au hasard la réussite de certains coups; la pointe vient-elle toucher l'avant-bras par exemple, cela ne prouve rien, car cette partie étant trop rapprochée de l'adversaire et insuffisamment protégée ne peut être utilement garantie. Ces coups aux parties avancées ne prouvant rien *ne comptent pas*. Pour d'autres raisons, il en est de même pour ceux qui sont donnés à la jambe ou à la tête; seuls doivent avoir leur importance les coups portés au torse.

Mais ces mots *ne comptent pas!* ne peuvent avoir de valeur que dans les luttes de salle où l'adresse est exclusivement en jeu, car sur le terrain, en dépit des conventions, *tout compte*. Si un tireur reçoit quelques centimètres de fer dans la jambe ou dans le poignet, il est assez difficile de dire que cela *ne compte pas!* car le blessé est bien forcé de s'en apercevoir.

C'est pourquoi celui qui voit dans l'escrime autre chose qu'un simple jeu et qui tient à se préparer à toutes les éventualités laissera le fleuret pour l'épée. Ces deux escrimes ne se ressemblent pas; tel tireur réputé au fleuret fera triste mine devant un néophyte qui sait quelques bonnes règles d'épée, qui connaît les moyens de se protéger et qui peut tenir son adversaire en respect par une position prudente, sinon savante.

Si l'homme doit être prêt à toutes les éventualités qui peuvent se présenter devant lui, il n'en est pas moins vrai que le duel est blâmable en soi, immoral, ne prouvant rien quant à ses résultats, il devrait disparaître de nos mœurs françaises comme il a déjà disparu dans plusieurs pays qui se flattent pourtant d'être autant



POSITION NORMALE ET CLASSIQUE
DE LA FENTE

civilisés que le nôtre. *Si vis pacem, para bellum*. Ayez une forte armée, d'innombrables canons et des navires de guerre, entourez-vous de citadelles redoutables, sachez enfin décepler l'importance de tout votre armement par une publicité bien faite et vous serez tranquilles chez vous ! Pour des individus, c'est la même chose : sachez bien tenir une épée en main, faites-vous une bonne réputation de tireur, et vous éviterez le duel mieux que par tous les raisonnements et l'étalage de principes arrêtés. Que de personnes se sont vues contraintes d'aller sur le terrain, malgré leur hostilité pour ces combats singuliers et malgré toutes les belles phrases qu'elles avaient proférées toute leur vie contre eux.

Seule l'escrime à l'épée prépare au combat, seule l'escrime à l'épée peut éviter les rencontres par la crainte qu'inspirent ceux qui savent bien se servir de cette arme.

L'emploi constant de l'épée permet un reproche, c'est celui de la dépense : on sait que dans les assauts les lames se brisent souvent ; or, le remplacement d'une lame d'épée est d'un prix élevé, alors que le coût d'une lame de fleuret était jusqu'ici insignifiant.

C'est pour parer à cette difficulté que M. Spinnewyn, le maître réputé d'épée, a imaginé une épée dite *épée d'étude*. La lame, au lieu d'être triangulaire, est à

section rectangulaire ; son prix est peu élevé, il ne dépasse pas celui d'une lame de fleuret. Cette épée spéciale sert pour le travail des salles ; mais pour les assauts sérieux on emploie la véritable épée de combat. L'une et l'autre possèdent naturellement la coquille de garde qui est une caractéristique de l'épée par rapport au fleuret.

Entre personnes connaissant bien le maniement de l'épée, le duel perd en partie sa gravité ; les adversaires se tiendront toujours à distance et les seules atteintes possibles seront faites à la main ou à l'avant-bras. Cette circonstance n'est certes pas une règle, et un bon escrimeur verra sans doute avec plus de satisfaction un coup porté à la tête ou à la poitrine, comme étant plus décisif ; mais il aura d'autant plus de peine à réaliser ce fait qu'il aura affaire à une contre-partie plus redoutable.

Dans une certaine école d'escrime, on a cherché à maintenir toujours entre les combattants une distance importante, afin d'éviter justement les coups sérieux ou dangereux. M. Spinnewyn, dont nous ne saurions trop répéter le nom en matières d'épée, a cherché au contraire à trouver un moyen terme entre cette méthode un peu trop douce et celle du fleuret si terriblement néfaste si on voulait l'employer sur le terrain. Son système est entièrement basé sur le but à atteindre, c'est-à-dire qu'il cherche à mettre ses élèves dans les conditions les plus semblables à celles qu'ils seraient appelés à retrouver en cas de combat. C'est donc de l'escrime pratique avant tout, escrime de combat.

Tenez votre épée fermement, dit-il, mais sans raideur avec le pouce et l'index, la poignée reposant entre la première et la seconde phalange de l'index, les autres doigts restant en contact avec la poignée pour la serrer plus fortement et avoir de l'autorité dans les attaques de fer. Il faut que la main soit souple, mais qu'elle soit toujours sûre, qu'elle obéisse sans hésitation et qu'elle manœuvre sans retard ni faiblesse.

Pour être bon tireur, il faut avoir une bonne garde, c'est une condition essentielle; chacun a la sienne, elle varie suivant les dispositions physiques, suivant les aptitudes, les caractères et aussi suivant les leçons reçues et les exemples qu'on a eus devant les yeux. La garde est, en quelque sorte, la position d'attente qui permet au tireur d'être toujours prêt pour l'attaque et pour la défense; c'est la position neutre à laquelle on revient toujours.

Au commandement « En garde », il faut allonger le bras, le corps bien effacé, le bras gauche tendu; puis raccourcir légèrement le bras droit et lever la main gauche; un troisième mouvement fera reculer le pied gauche et fléchir les jambes de façon à donner au corps entier une certaine assiette élastique qui lui permettra les prompts mouvements en avant ou en arrière.

Une règle absolue que l'on doit chercher à suivre toujours est de tenir l'épée

l'épée, on peut toujours tenir son adversaire à distance, cette règle, à elle seule, pourrait suffire pour former un bon élève. Mais, hélas! elle est difficile à mettre en pratique; car la main bouge, l'avant-bras s'élève ou s'abaisse, et, dans toutes ces positions, il n'est pas aisé de maintenir en ligne droite l'épée et le bras; d'autre part, la position en dehors de l'avant-bras exige une certaine tension des nerfs fort pénible aux commençants; il faut astreindre les muscles, les habituer à ces mouvements qui ne sont pas naturels; on ne peut obtenir une position heureuse qu'avec beaucoup de volonté et de pratique.

Tous ceux qui ont fait un peu d'escrime savent que l'attaque est l'action du tireur qui cherche à porter un coup à son adversaire en se fendant. Ce mouvement peut varier à l'infini, il peut être simple, c'est-à-dire provoqué par un seul geste; il peut, au contraire, être très complexe s'il est provoqué par plusieurs, dont il est



PARADE DE SECONDE

Sur une attaque en quarte à la poitrine et riposte par un croisé.



COUP D'ARRÊT AU BRAS

Avec retraite de jambe sur attaque à la même jambe.

dans le prolongement de l'avant-bras; de cette façon, on sera sûr de ne jamais être touché aux parties avancées, et comme, d'autre part, en allongeant constamment

impossible d'analyser la suite, à cause de leur rapidité et des incidents nombreux qui peuvent se présenter; de toutes façons, l'attaque est empêchée par ce qu'on

est convenu d'appeler le *coup d'arrêt* ; or, dans l'escrime à l'épée, ce coup d'arrêt prend une importance considérable, car il peut être porté avec beaucoup d'efficacité au-dessus du poignet ou sur l'avant-bras. On conçoit fort bien que la position fendue d'un combattant découvre légèrement les parties avancées et présente toujours une surface sur laquelle il est possible d'agir sans qu'il soit nécessaire de détourner l'épée adverse.

Dans l'escrime de fleuret, le coup d'arrêt ne peut être employé avec autant d'efficacité, car, ainsi qu'on le sait, seuls les coups portés au torse doivent compter ; il est donc plus difficile, en ce cas, d'atteindre l'adversaire que si l'on a la faculté de le toucher au bras.

Depuis quelques années que l'épée est à la mode chez nous, il est souvent question des tireurs italiens. En quoi diffèrent-ils des nôtres ? Leur épée est spéciale, dit-on ! On trouve, en effet, une petite différence dans la coquille de garde ; une barrette en fer croise la poignée près de la garde ; cette petite tige métallique peut avoir son utilité, le pouce vient s'appuyer sur elle et s'en sert comme d'un levier qui permet de passer avec plus de fermeté et de précision de la position en

quarte à la position en sixte et inversement ; mais l'avantage n'est pas considérable ; d'autre part, cette pièce supplémentaire complique la poignée, et la main peut s'y embrouiller quelquefois sans profit.

D'une façon générale, l'Italien est us entreprenant que le Français dans les assauts, il agit davantage son fer, il cherche à compliquer à dessein la partie pour empêcher son adversaire de se reconnaître et de pouvoir calculer ses coups, c'est ce qui fait dire que les Italiens ferraillent. Mais ils ne sont pas dangereux pour cela, nous l'avons bien vu : dans les différentes rencontres qui ont eu lieu ces dernières années, nos tireurs se sont toujours montrés supérieurs. Le plus prudent, dans les rencontres avec les tireurs italiens, est de se tenir en réserve et de ne pas se laisser aller à leur jeu embrouillé et compliqué. Un bon escrimeur français aura toujours le moyen de *trouver un jour* où il lancera son épée au milieu des mouvements désordonnés de son adversaire.

Je tiens à remercier ici M. Spinnewyn, qui a bien voulu laisser braquer sur lui l'objectif, afin d'obtenir les différentes images spécialement destinées au *Monde Moderne*.

EUSEE NOMIS.



PARADE DE PRIME

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements de Décembre 1900.

1. — Le **président Krüger** quitte Paris au milieu des acclamations enthousiastes. Il arrive à Cologne, où la population lui fait également un accueil chaleureux. — Le *Journal officiel* promulgue la convention internationale d'arbitrage de La Haye. — Le **prince Georges de Grèce**, continuant ses visites dans les principales capitales d'Europe, arrive à Rome, où il est reçu par le roi d'Italie. — Le président de la République helvétique fait remettre à l'ambassadeur de France et au ministre du Brésil la décision arbitrale concernant le **contesté franco-brésilien**. Cette sentence donne surtout satisfaction aux revendications du Brésil. — M. Hay, ministre américain, et le ministre du Nicaragua à Washington signent un traité concédant aux États-Unis les droits et privilèges pour la construction du canal interocéanique du Nicaragua.

2. — **Élection sénatoriale** dans la Nièvre : M. Beupin, radical, est élu par 375 voix en remplacement de M. Hérisson, décédé. — **Élections législatives** : Dans le Var 2^e circonscription de Toulon, MM. Martin, républicain, et Grébauval, nationaliste, sont en ballottage. — Dans le Pas-de-Calais circonscription de Saint-Pol, M. Vallée, républicain, est élu par 6 830 voix, en remplacement de M. Graux, décédé. — L'empereur Guillaume fait savoir à **M. Krüger** qu'il ne peut le recevoir en ce moment. Le voyage du président du Transvaal à Berlin est donc ajourné.

3. — Le nouveau **parlement anglais** tient sa première séance.

4. — L'empereur d'Autriche et le roi d'Italie font savoir à **M. Krüger** qu'ils ne peuvent le recevoir.

5. — Réception, par la Société de géographie, des membres de la **mission Fourau-Lamy**. La cérémonie est présidée par M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, qui prononce un discours rendant hommage à l'œuvre accomplie par la mission, qui « promena, dans des régions inconnues, le drapeau de la France tel que nous voulons qu'il soit, un symbole de paix et de civilisation ».

6. — Le **congrès des Afrikanders**, tenu à Worcester, adopte une motion demandant la fin de la guerre et l'indépendance des deux Républiques sud-africaines. Cette motion, votée par acclamation, sera transmise au gouvernement anglais. — Le **président Krüger** arrive à La Haye, où il est reçu avec enthousiasme. — Au **parlement anglais**, lecture du discours du trône demandant l'ouverture de nouveaux et importants crédits pour les opé-

rations dans l'Afrique du Sud et en Chine.

7. — La Chambre, après une longue et violente discussion d'une interpellation sur le **drame de Zinder**, adopte, par 441 voix contre 1, l'ordre du jour de confiance.

8. — La reine Wilhelmine de Hollande et la reine mère reçoivent le **président Krüger**.

9. — M. Benoit, résident général intérimaire en Tunisie, arrive à Tunis. — Le Portugal ayant retiré l'exequatur à M. Pott, consul hollandais à Lourenço-Marquez, sous prétexte qu'il favorisait les Boers, la **Hollande et le Portugal** rappellent leurs ambassadeurs respectifs.

10. — Au Reichstag allemand, le chancelier de Bulow, répondant à une interpellation, explique l'attitude du gouvernement allemand et de l'empereur Guillaume à l'égard du **président Krüger**. — Mort de M^{me} Edgar Quinet.

11. — La Chambre adopte la loi sur la réforme du **régime des boissons**. — Elle adopte, à deux voix de majorité, la suppression de la messe du Saint-Esprit, dite messe rouge. — Un nouveau cabinet bulgare est formé sous la présidence de M. Ivantchof, qui prend le portefeuille des finances. — L'empereur Guillaume confère à l'empereur François-Joseph la dignité de **feld-maréchal** de l'empire d'Allemagne. — Ouverture, à Bruxelles, de la seconde session de la conférence de la **propriété industrielle**.

12. — L'assemblée fédérale suisse élit **président** des gouvernements pour 1901 M. Brenner, actuellement vice-président. M. Zemp est élu vice-président.

13. — Le Sénat de Washington adopte un amendement au traité Hay-Pauncefote stipulant que les États-Unis seraient chargés de la défense du canal de Nicaragua en temps de guerre.

14. — Le prince George de Grèce, gouverneur de Crète, a échoué dans la mission auprès des gouvernements européens tendant à la réunion de la **Crète à la Grèce**. Le sultan avait pris les devants en faisant savoir aux gouvernements étrangers qu'il ne s'opposerait pas au renouvellement, pour cinq ans, des pouvoirs du prince comme gouverneur de Crète. — Le parlement anglais adopte le projet d'**emprunt de guerre**. — Dans l'**Afrique du Sud** les commandos boers infligent de sérieux échecs aux généraux anglais.

15. — Un dîner intime est offert à la cour de Hollande en l'honneur du **président Krüger**.

16. — **Élection législative** dans les Basses-Pyrénées (1^{re} circonscription de Pau) :

M. d'Iriart d'Etchepare, républicain, est élu par 704 voix en remplacement de M. Cassou, élu sénateur. — A Malaga, la frégate allemande *Gneisenau*, école de mousses, s'échoue à l'entrée du port par suite de la violence de la tempête. Quarante hommes, dont le commandant, sont noyés.

18 — En Colombie, les troupes du gouvernement remportent une victoire décisive sur les insurgés à Girardat.

19. — A Cettinje, cérémonie dans laquelle le président du Conseil prie le prince **Nikita de Monténégro**, en présence du corps diplomatique, de porter désormais le titre d'Altesse royale.

20. — Le **commandant Cuignet** est arrêté par ordre du gouverneur de Paris et interné au Mont-Valérien. Le commandant est inculpé de fautes graves contre la discipline pour avoir livré à la publicité des documents secrets, pour avoir refusé de répondre au ministre de la Guerre qui lui demandait des explications à ce sujet, et pour avoir écrit directement au président du Conseil sans passer par la voie hiérarchique.

21. — A Pékin, les ministres étrangers, réunis chez M. Cologan, reçoivent le prince Tching, auquel ils remettent la note conjointe. Tching dit : « J'ai l'honneur de recevoir la note relative au rétablissement des bonnes relations et la transmettrai aussitôt à l'empereur. » — Les Boers envahissent la colonie du Cap sur trois points différents : Steekspruit, Odendaal et Francisdriif. Ils infligent des défaites aux généraux anglais Mac-Donald et Brabant et s'emparent de deux trains de munitions. L'état de siège est proclamé dans douze districts aux environs de Colesberg. Ces nouvelles causent une vive émotion à Londres.

22. — **Bou Amama**, le grand agitateur religieux, qui avait fomenté l'insurrection des Ouled-Sidi-Cheikh en 1882 et qui, depuis sa défaite, s'était réfugié à Deldoul, dans le Touat septentrional, demande l'aman pour lui et pour ses partisans. Le gouvernement de l'Algérie est disposé à recevoir cette soumission.

23. — **Élection sénatoriale** dans le Loiret. M. Alasseur, républicain, est élu par 428 voix en remplacement de M. A. Cochery, décédé.

— **Élection législative** dans le département de Meurthe-et-Moselle (circonscription de Briey). M. Lebrun, républicain, est élu. — Célébration du trentième anniversaire de la bataille de Naits, sous la présidence du ministre de la Guerre.

24 — Le Sénat adopte le **projet d'amnistie** déjà voté par la Chambre. — Trois cents étudiants russes sont arrêtés pour **propagande socialiste**. — A Saint-Pierre de Rome, clôture de la Porte-Sainte par Léon XIII. Elle avait été ouverte le 21 décembre 1900.

27. — La Chambre vote un **douzième provisoire**. — Mort, en Angleterre, de M. **Armstrong**, inventeur des canons à longue portée.

28. — La Chambre adopte le projet de loi des taxes de remplacement de l'**octroi de Paris**. — Le Sénat adopte le projet relatif au secret des **actes signifiés par huissier** et la création de clercs assermentés pour la signification des actes. — Mort du célèbre explorateur portugais **Serpa Pinto**.

29. — Au Transvaal, les Boers sont solidement établis entre Johannesburg et Prétoria. Au Natal, ils occupent Dundee, Glencoe et une partie des montagnes de Biggan. Dans la colonie du Cap, ils ont coupé les communications par voie ferrée sur plusieurs points. Les généraux anglais doivent se replier et abandonner l'Orange à son sort pour défendre la colonie du Cap menacée. — Les conditions de la **note conjointe** signée par les onze représentants des puissances européennes en Chine et par M. Conger, ministre des États-Unis, remise au prince Tching, en présence des ministres assemblés chez M. de Cologan, doyen du corps diplomatique, sont acceptées par la Cour impériale de Chine, sans réserves. — Une **bulle du pape Léon XIII** prolonge de six mois le jubilé pour tous les catholiques du monde entier, à l'exception de ceux de Rome. — Dans une lettre au cardinal Richard, le pape rappelle les services rendus par les ordres monastiques, notamment par ceux de France. Il s'efforcera de réfuter les accusations dont ils sont l'objet et désapprouve le projet de loi sur les associations. — Réouverture du **Théâtre-Français**, qui avait été détruit en partie par un incendie. Le président de la République et M^{me} Loubet, le roi des Belges, le ministre de l'Instruction publique et un grand nombre de notabilités du monde des arts et de la politique assistent à cette soirée, qui se termine par la cérémonie du couronnement du buste de Molière. — La Chambre, par 436 voix contre 51, adopte l'ensemble du **budget de 1901**.

30. — Les conditions de paix de la commission américaine aux Philippines ne sont accueillies que par un très petit nombre de Philippins. La plupart des insurgés continuent la campagne.

31. — Exécution à Pékin, en présence d'une nombreuse assistance, du nommé Enhai, meurtrier du baron Ketteler, ambassadeur d'Allemagne. — La session du **parlement français** est close, après l'adoption par le Sénat et par la Chambre de la loi sur les taxes de remplacement de la Ville de Paris. — Le conseil d'enquête, chargé d'examiner le cas du **commandant Cuignet**, dit que le commandant Cuignet ne doit pas être mis en réforme pour fautes graves contre la discipline.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS



L'année a fini par une véritable avalanche, due à l'Allemagne, ou plutôt à ses colonies et bureaux.

Nous avons d'abord neuf colonies, d'un type semblable, différant seulement par le nom inscrit en haut des timbres, mêmes valeurs et mêmes couleurs que les timbres allemands, moins le 2 pfennig.

La dixième colonie, Afrique orientale, continue à faire bande à part au point de vue de la monnaie, et elle comprend 2 timbres de moins, elle n'a que 2 pesa, 3, 5, 10, 15, 20, 25 et 40 de mêmes cou-

leurs parce que leur pays y paraît blanc ? On ne pouvait pourtant le teinter en noir.

De Serbie, mentionnons une surcharge de 10 paras sur le timbre de 20, mais avec cette particularité qu'il est tiré en rose au lieu de orange.

Pour terminer, venons à la France.

Des colonies, une série de 4 timbres pour se conformer à l'Union postale, le 10 c. est devenu rose, le 15 lilas, le 25 bleu, et le 50 brun sur bleu, couleur de l'ancien 2 francs de France ; les colonies suivantes les ont reçus : Anjouan, Grande-Comore, Congo français, Côte d'Ivoire, Dahomey, Guadeloupe, Guinée française, Guyane, Inde, Indo-Chine, Madagascar, Martinique, Mayotte, Nouvelle-



leurs que les autres ; le correspondant du 25 pfennig n'existe pas ; dans les hautes valeurs il n'y a que 1, 2 et 3 roupies, dont les couleurs diffèrent.

Ajoutons les émissions complètes de Chine et de Maroc, du 3 pf. au 5 m., analogues au Levant.

Enfin la métropole a émis son 5 marks, ardoise et carmin.

Signalons 2 timbres taxe de Belgique : 50 gris et 1 franc orange.

La république Dominicaine nous envoie une série avec la carte de l'île Saint-Dominique, 1/4 cent. bleu, 1/2 rouge, 1 olive, 2 vert, 5 brun, 10 orange, 20 violet, 50 noir et 1 peso bistre ; on remarquera que sur la partie gauche de l'île figure Haïti ; ces timbres ont en raison de cela été la cause d'un petit incident diplomatique avec les Haïtiens, qui trouvaient mauvais de voir le nom de leur pays figurer sur les timbres de la république voisine : serait-ce

Calédonie, Océanie, Réunion, Saint-Pierre et Miquelon, Sénégal et Soudan ; remarquons que le Congo français, pour lequel avait été faite la mirifique série de cet été, les a reçus ; l'ancien type n'est donc pas abandonné ; alors que deviennent le Léopard, la Congolaise et l'Allée des cocotiers ?

Le Soudan aussi avait été supprimé et on le dote de la nouvelle série ! Enfin le Dahomey n'avait que le 25 c. et on ne lui complète pas sa série ! Mystère, cacophonie et administration !

Pour les timbres de France dont nous avons donné les types des premiers dans le numéro de janvier, avant même la plupart, pour ne pas dire tous les journaux philatélistes eux-mêmes, ils ont été mal reçus ; en effet, plus on les voit, plus ils paraissent affreux sous tous les rapports.

JEAN REPAIRE.



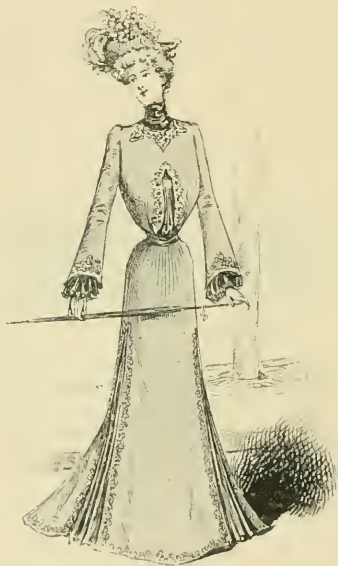
LA MODE DU MOIS

Tandis que l'hiver bat son plein, pour me servir d'une expression consacrée, déjà, dans les sphères de la mode on se préoccupe des toilettes printanières.

De plus en plus les corsages genre boléro, c'est-à-dire détachés, sont les rois de la nou-

corsage, lui-même entouré d'une large broderie. Les manches *Impératrice-Eugénie* vont en s'évasant par en bas.

Jupon de dessous en pékin noir et blanc à volant de pékin en biais, voilé de mousseline de soie noire. Bas noirs en mi-soie. Bottines



veauté. Tous, ou presque tous se font ainsi, au moins devant, car quelquefois la robe est princesse derrière.

La broderie, pailletée ou non, est à l'ordre du jour. Le costume n° 1 que nous donnons aujourd'hui et qui constitue une charmante toilette de visite ou de promenade est en drap salin très léger, très fin et très soyeux, d'un joli gris; la jupe, brodée tout autour, forme soufflet, de chaque côté du tablier. Ces soufflets sont en satin noir, comme la ceinture, le bouffant des manches et la petite guimpe-chemisette sur laquelle se découpe le

claqués, houtonnées, en chevreau glacé. Chapeau de paille noire, relevé devant, orné d'un piquet de fleurs de saison et d'une draperie en mousseline de soie. Gants de Suède, nuance naturelle. En-cas bleu marine, en soie cuite, à manche de fantaisie.

Cette autre toilette n° 2 plus simple, mais non moins élégante, est en homespun bleu de France, piquée de cinq rangs de piqûres tout autour de la jupe croisée. Cette jupe, comme celles de toutes les robes modernes, est légèrement longue. Le corsage, toujours un peu boléro, drapé, est lui aussi croisé de

droite à gauche. Les manches se terminent aux poignets par deux bouffants en mousseline de soie blanche. La guimpe est en satin blanc, voilé de mousseline de soie recouverte de guipure bise. Quant à la couture, du même ton que la robe, elle est en satin Liberty drapé.

Toquet en paille avec turban de mousseline de soie tout autour, relevé par une touffe de fleurs sur le côté. Boa de mousseline de soie et dentelles, et jupon de moire rose. Bas bleus, souliers Richelieu et gants de chevreau glacé demi-teinte.

Comme toilette d'intérieur, notre modèle

également les manches, sur lesquelles elle forme jockeys et bordure vers le poignet. Mancherons en satin souple, comme la guimpe plissée en rond. Ceinture drapée en velours noir. Jupon de satin gris argent avec volant de fantaisie en gaze brodée. Lingerie de batiste ornée de valenciennes. Bas de soie noire et souliers d'appartement en cuir de Russie.

Enfin, comme manteau de mi-saison, voici une jolie cape moderne en drap beige, bordée de larges bandes de velours camaïeu se terminant en trêfles.

Dans le haut, une bande forme capuchon



no 3 répond à tous les désirs; on peut la faire en velours, en drap, en cachemire ou en crêpe de Chine. Les demi-tons sont les meilleurs à choisir pour ce genre de robe, que l'on peut du reste utiliser tout autrement.

Telle qu'elle est, cette robe est en drap; la jupe est échancrée dans le bas sur une première jupe longue brodée en bordure comme la seconde, de jolies broderies blanches. Le boléro, coquettement découpé, est agrémenté d'un dépassant de velours noir. Une broderie blanche le contourne tout autour. Elle orne

soutaché à l'intérieur. Col Médicis, cravate de mousseline de soie nouée en nœud court. Grand chapeau, à passe mouvementée, en velours et plumes. Robe de cachemire pervenue doublée de soie claire et toute brodée.

Gants de chevreau glacé Isigny. Souliers à barrettes en vernis noir. Bas mi-soie, noirs. Jupon de dessous en joli satin noir orné de dentelles et de rubans. Lingerie blanche, garnie de broderies en fils tirés.

BERTHE DE PRÉSILLY

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Les Sociétés coopératives en Grande-Bretagne. (Sommes en livres sterling, 1 livre = 25 fr. 20.)

Années.	Nombre de sociétés.	Nombre de membres.	Capital souscrit.	Capital emprunté.	Ventes totales.	Bénéfices nets.
1862...	332	90.341	428.376	54.499	2.333.523	165.562
1865...	493	124.659	819.367	107.263	3.373.847	279.226
1870...	748	248.108	2.035.626	197.029	8.201.685	553.435
1875...	1.163	479.284	4.793.909	844.620	18.484.382	1.427.365
1880...	1.177	603.541	6.224.271	1.341.190	23.231.677	1.868.839
1885...	1.431	840.616	9.202.138	1.945.508	31.273.156	2.986.155
1900...	1.631	1.138.780	12.776.733	3.168.788	43.667.363	4.273.010
1891...	1.656	1.205.244	13.832.168	3.390.076	48.921.697	4.714.298
1892...	1.753	1.282.103	14.627.570	3.766.737	50.902.681	4.739.771
1893...	1.784	1.336.731	15.297.470	3.867.305	51.577.727	4.606.811
1894...	1.880	1.388.944	15.732.061	4.054.172	51.846.349	4.923.027
1895...	1.895	1.423.632	16.726.623	4.570.116	54.758.400	5.382.862
1896...	1.908	1.525.283	18.197.828	4.766.244	59.461.852	5.963.655
1897...	1.930	1.613.038	19.466.156	9.061.368	64.362.943	6.529.136
1898...	1.955	1.682.286	20.618.822	9.837.103	67.869.094	6.931.704

L'enseignement primaire à Paris à fin décembre 1899.

	NOMBRE			
	de cours ou écoles.	de divisions ou classes.	de maîtres ou maîtresses.	d'élèves
Cours complémentaires...	Garçons... 23	40	52	1.324
	Filles... 34	57	73	1.675
Écoles primaires élémentaires...	Garçons... 202	1.562	897	71.732
	Filles... 196	1.421	1.021	61.312
Écoles maternelles.....	159	653	»	29.539

Les routes nationales en France.

	Kilomètres.	Depenses d'entretien.	Grosses réparations.	Depenses totales.	Depense par kilomètre.
1842.....	28.912	»	»	28.597.000	974.06
1847.....	34.798	25.050.000	6.300.000	31.350.000	900.09
1851.....	34.798	24.595.000	3.374.000	27.969.000	801.04
1870.....	37.153	24.500.000	4.500.000	29.000.000	780.05
1880.....	37.323	24.500.000	4.500.000	29.000.000	777. »
1890.....	37.785	25.850.000	4.696.000	30.546.000	808.04
1900.....	38.065	29.729.000	4.185.000	33.914.000	890.09

Production et consommation du nitrate (en tonnes.)

	Production.	Consommation.
1889.....	930.000	731.800
1890.....	1.035.000	883.800
1891.....	783.000	927.200
1892.....	795.000	881.100
1893.....	933.000	830.500
1894.....	1.082.000	982.100
1895.....	1.220.000	1.042.960
1896.....	1.092.000	1.055.700
1897.....	1.035.000	1.083.600
1898.....	1.250.000	1.195.200

Produit des pêches côtières en Norvège.

(En milliers de couronnes, 1 couronne = 1 fr. 39.)

	1896.	1897.	1898.
Morues.....	14.333	12.430	8.934
Harengs.....	2.619	7.954	5.823
Maquereaux.....	194	247	386
Saumons et truites.	891	1.090	839
Autres poissons.....	3.333	3.027	4.177
Homards.....	308	451	480
Huitres.....	6	8	8
Totaux.....	21.714	25.207	20.633

Les terres labourables en Europe.

(En hectares.)

	Europe orientale.	Europe occidentale.	Europe entière.
Jardins.....	1.848.000	1.932.000	3.780.000
Vignes.....	1.266.000	7.515.000	8.781.000
Blé et seigle.	53.891.000	30.232.000	84.123.000
Autres céréales.....	41.874.000	28.082.000	69.956.000
Pommiers de terre.....	1.228.000	6.383.000	11.217.000
Plantes fourragères.....	2.627.000	17.049.000	19.676.000
Cultures diverses.....	4.732.000	10.335.000	15.067.000
Jachères.....	40.871.000	10.617.000	51.488.000
	151.343.000	112.751.000	261.094.000

Hécatombes de perdreaux.

La *Revue universelle* donne comme suit le nombre de perdreaux tués dans certaines grandes chasses depuis la dernière ouverture jusqu'au 1^{er} décembre 1900.

(Chasses de :	1896.	1897.	1898.
M. le comte Gréffulhe, à Boisboudran.....			3.000
M. le comte de Feilz, à Voisins.....			3.000
M. le comte Potocki, à Jonyville.....			2.500
M. André Pinard, à Champmeil.....			2.000
M. le comte de Ghay, à Ouzannes.....			2.000
M. le marquis de Beauver, à Sandricourt.....			1.500
M. Michel Epirassi, à Vaux-le-Pénil.....			1.500
M. Thomé, à Luceloup.....			1.500
M. le marquis de Montgeard, à Lierville.....			1.500
M. le duc de Luynes, à Dampierre.....			1.000
M. le duc de Douleauville, à Esclimont.....			800
M. le duc de Noailles, à Champêtreux.....			500

Ce qui ferme, pour douze grandes chasses, le joll total de 20.800 perdreaux.

G. FRANÇOIS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Il est terriblement question depuis quelque temps des valeurs argentines. Et si nous disons « terriblement », c'est que ces valeurs nous apparaissent en effet comme terribles. Si le double service des intérêts et de l'amortissement avait été repris depuis un certain temps, nous comprendrions que l'on insistât sur la nécessité de donner à un pays le temps de se relever financièrement. Mais c'est depuis 1893 que la République Argentine a serré les cordons de sa bourse, et c'est cette année seulement qu'elle reprendra ses paiements.

Il faut bien dire qu'il n'est pas de rentes plus sujettes à caution que celles des pays à change avarié. Si l'Espagne a, pour des raisons tirées du change, pu donner lieu à des discussions fort vives, elle a, tout en continuant de payer, *proposé* un arrangement à ses créanciers.

L'Argentine a agi autrement. Le jour où les arrérages de sa dette lui ont paru trop lourds, elle a fermé sa caisse; et elle a, non pas *proposé*, mais *imposé* un arrangement à ses créanciers, lesquels n'ont pu que l'accepter. Cet arrangement a permis à la République Argentine d'augmenter encore une dette qui lui paraissait jadis trop lourde; car elle a remis du nouveau papier à ses créanciers en représentation de leurs coupons arriérés; et comme ce papier porte intérêt, il en résulte que la République Argentine paye ainsi les intérêts des intérêts de sa dette.

On nous affirme que la situation intérieure du pays s'est considérablement améliorée, et on nous dit que les recettes des douanes — base principale de tout le système du pays — sont en forte augmentation. Cela est vrai — mais dans une certaine mesure seulement. Nous avons, à cet égard, un élément d'appréciation irréfutable : le *peso* papier, dont la valeur nominale est de 5 francs, ne vaut que 2 fr. 15 au change du jour. La perte ressort donc à 57 francs, et, dans l'état actuel des choses, il faut donner 233 francs de billets de

banque pour obtenir 100 francs d'or.

Aux cours actuels, les rentes argentines se capitalisent à 6 2/3 %. C'est un revenu énorme. En outre, il y a une marge d'amortissement de plus de 60 %. Il saute aux yeux qu'aucun pays au monde ne peut consentir à donner un intérêt de 6,66 % à ses créanciers, plus une prime de 60 % de leur capital. On peut promettre de tels avantages — et les promettre de bonne foi, nous voulons bien l'admettre. Mais tenir de pareilles promesses est une pure impossibilité. Les banquiers et les établissements de crédit le savent bien. S'ils avaient la moindre confiance dans tous ces avantages, n'est-il pas clair qu'au lieu de presser le public à prendre les valeurs argentines, ils s'empresseraient de garder en portefeuille des rentes dotées d'un revenu qui, amortissement compris, ressort à plus de *deux pour cent* ?

Nous ne ferons pas la liste des valeurs argentines. En France, six emprunts seulement ont droit de circulation, et leur capital nominal est d'environ un milliard de francs. On insiste sur la modicité relative de ce chiffre; ce qu'on ne dit pas, c'est que cette modicité n'est qu'apparente. En tenant compte des emprunts émis en Angleterre, de la dette intérieure, etc., la dette de la République Argentine dépasse 3 milliards 1/2; et la charge qu'impose cette dette est telle, qu'elle absorbe de 74 à 76 % des recettes budgétaires du pays. Si l'on considère que la France, avec une dette plus importante que celle de tous les autres pays du monde, a de la peine à équilibrer son budget parce que ce budget est grevé jusqu'à concurrence de 30 % environ par son service financier, on admettra facilement que la République Argentine, avec une charge une fois et demie plus lourde, aura de la difficulté à faire face à ses engagements.

EMILE BENOIST,

Directeur du *Moniteur économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Terrine de mauviettes. — FORMULE. — Une terrine de 10 centimètres de diamètre, 3 mauviettes bien fines et grasses, 150 grammes de filet de porc frais, 250 grammes de foie gras, 50 grammes de lard râpé, 125 grammes de bardes de lard très minces, 3 truffes, à volonté, grosses ou petites, un verre à madère de cognac, autant de vin blanc, 15 grammes de sel, épices fines et poivre.

OPÉRATION. — Marinez le foie gras avec le cognac dès son arrivée à la cuisine, après avoir enlevé la partie verte ou était le fiel.

Coupez les pattes, les ailes et fendez les mauviettes sur le dos, d'un bout à l'autre, enlevez la carcasse en détachant la chair avec la pointe d'un couteau d'office, tirez la carcasse d'une main et la chair de l'autre, il reste d'une part les os avec les petits filets mignons et les intestins; levez les petits filets et mettez-les dans la mauviette désossée, jetez le bec et la petite noisette ou gésier, mettez la carcasse dans le mortier, faites les quatre autres parcellles. Pilez et broyez pour obtenir une purée très fine.

Encrevez le porc frais, hachez-le, pilez-le avec les carcasses des mauviettes, salez, assaisonnez et broyez bien le mélange.

Coupez le foie gras en carrés, faites cinq lames, une pour chaque mauviette, mettez tout le reste dans le mortier et broyez encore, finalement ajoutez le lard râpé, le vin blanc, la marinade du foie, les pelures des truffes et passez au tamis n° 20.

Travaillez un peu la farce dans un saladier, avec une cuiller de bois, pour bien mélanger les éléments.

Tapissez la terrine avec la barde, celle-ci avec un centimètre de farce.

Ouvrez les mauviettes sur la table, mettez

un peu de farce, un morceau de foie gras, piquez une moitié de truffe, couvrez de farce et roulez les mauviettes.

Posez les trois plus petites dans le fond de la terrine, mettez une couche de farce, les autres mauviettes et la farce qui vous reste. Recouvrez avec ce qui déborde de lard, mettez une feuille de laurier, le couvercle et laissez reposer quelques heures, une nuit si c'est possible, pour que l'assaisonnement et les parfums se combinent.

Faites cuire au bain-marie, au four doux une heure et demie.

Pignolas. — FORMULE. — 3 blancs d'œufs, 200 grammes de sucre semoule, 125 grammes de pignons, un peu de vanille en poudre.

OPÉRATION. — Étalez les pignons sur une plaque de tôle et tenez-les à la bouche du four pour les chauffer sans les colorer.

Mettez les 3 blancs d'œufs et le sucre dans la bassine de cuivre, montez sur un feu doux environ 15 minutes.

L'appareil doit être d'un blanc de neige et assez épais, il doit donner l'aspect d'une crème à la chantilly bien moulée.

Mélangez les pignons avec une cuiller à bouche.

Beurrez une plaque de tôle un peu grande, laissez le beurre se figer, saupoudrez de farine, secouez-la un peu fortement pour faire partir celle qui n'adhère pas.

Couchez des petits tas à égale distance de la grosseur d'une noix. Vous devez en avoir environ 25 ou 28; faites cuire à feu très doux 30 minutes, tenez au sec et enfermé.

On peut remplacer les pignons du pin par des amandes effilées et bien séchées au four doux.

A. COLOMBÉ.

Cuir imperméable. — Pour rendre le cuir imperméable, on peut employer l'un des deux procédés suivants:

1^{er} procédé. — Enduire le cuir avec le mélange ci-dessous:

Benzine	2 parties
Essence de térébenthine	2 —
Colophane	3 —
Vernis	1 —

2^e procédé. — Très employé en Suède:

Résine	12 parties
Graisse	8 —
Essence de térébenthine	3/10 —

Nettoyage des vases émaillés. — On éprouve souvent de grandes difficultés à nettoyer l'intérieur des vases émaillés servant à faire la cuisine et auxquels les aliments s'attachent.

On peut y arriver cependant très rapidement en frottant les taches avec de la paille de fer fine que l'on a passée au préalable sur un morceau de savon ordinaire.

Pour coller l'étoffe au cuir, on ajoute à un demi-litre de fine fleur de farine deux cuillerées de résine en poudre fine et une cuillerée d'alun en poudre; on mélange, on masse et on ajoute peu à peu de l'eau en malaxant comme si on voulait faire de l'empois d'amidon.

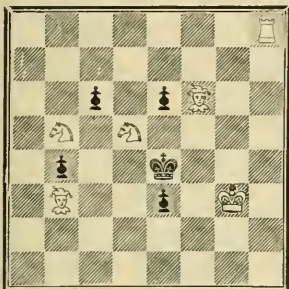
Il ne faut plus faire couler l'eau quand la pâte est bien homogène et suffisamment compacte pour qu'une cuiller puisse s'y tenir droite d'elle-même. On chauffe doucement et en agitant sans cesse pour éviter la formation de grumeaux.

VICTOR DE CLÈVES.

Jeux et Récréations, par M. G. BEUDIN

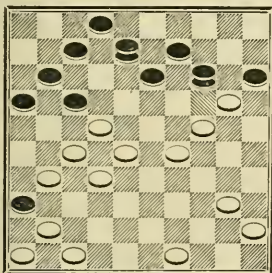
N° 396. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

Par M^{me} Anna V.



Les blancs jouent et font mat en deux coups.

N° 397. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 398. — Charade.

Par A. T.

*L'entier me plaît, je le mets sous vos yeux
Simple et naïf. Rien de prétentieux.
En l'essayant je me montre peu sage.
Vais-je sortir du dangereux passage?...
De réussir je suis fort auxieux.
L'un est un trait, mais, le plus curieux,
Sans chef, sans fin, néanmoins gracieux.
Content je suis de mon petit ouvrage.*

L'entier me plaît!...

*Ruisseau mignon, ton cours capricieux
Me montre d'un frais et délicieux.
Ami, puisse-je obtenir ton suffrage,
Ainsi que moi goûtant ce badinage,
T'entendre dire : Il est ingénieux,*

L'entier me plaît!

N° 399. — Acrostiches.

X R E X
X R N X
X A I X
X E N X
X Z E X
X R G X
X A I X

Remplacer les X par des lettres de façon à lire horizontalement sept mots français et en acrostiches les noms de deux célèbres poètes français.

N° 400. — Mathématiques.

On a un lingot d'or au titre de 0,6 pesant 120 grammes. Quelle quantité d'or pur devra-t-on ajouter pour obtenir un nouveau lingot au titre de 0,85?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 389. — 1. F 4 T D 1. P 6 D
 2. F 2 F D 2. P p: F
 3. P 4 D échec et mat.

N° 390. — 1. 23 18 1. 12 23
 2. 27 21 2. 17 28
 3. 26 17 3. 11 22
 4. 38 33 4. 28 39
 5. 48 43 5. 39 48
 6. 31 26 6. 48 31
 7. 36 9 gague.

Ce coup a été fait tout récemment en jouant (F. Beudin à J. Weiss).

N° 391. — Il faudra 20 pièces de 2 francs et 20 pièces de 1 franc.

N° 392. — La, salle. — Lasalle.

N° 393. — Le cad, après avoir lu attentivement les dernières dispositions du testament, avait remarqué bien vite que $\frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{6}$ ne font que $\frac{17}{18}$. Il envoio donc chercher l'unique chameau qu'il possédé lui-même, sachant très bien qu'en l'ajoutant aux 17 de la succession, cet animal s'entrerait pas dans le partage : « Mes enfants, dit-il alors aux héritiers, je vais vous mettre tous d'accord en donnant à chacun de vous plus que le testament ne lui concède. » Les héritiers acceptent et se confondent en remerciements : « Calmez-vous, leur dit le cad, car il ne m'en coûtera pas grand'chose comme vous l'allez voir. » S'adressant à la femme, il lui dit de prendre la moitié de 18 chameaux, soit 9 animaux ; au fils, de prendre le 1/3 de 18, soit 6 chameaux ; à la fille, le 1/6 de 18, soit 3 chameaux. Les 17 chameaux étant ainsi répartis, le cad, au grand étonnement des assistants, ramène le sien dans sa maison. On voit d'ailleurs que les intentions du testateur ont été parfaitement respectées.

N° 394. — Sèez, Foix, Sens, Cette et Saint-Quentin.
Explication (16 fois 107 = 1712 ÷ 51 = 1763).

N° 395. — Parce qu'elle est unique (tunique.)



Ah! le beau minet!



Va-t'en, vilain chien!



Psiiiiit!



Ah!!



Vilain sale!



C'est bien fait!

.....
CHIEN ET CHAT

BIBLIOGRAPHIE

La Commission impériale du Japon à l'Exposition de 1900 vient de publier un ouvrage, *l'Histoire de l'Art du Japon*, qui est un véritable monument élevé à la gloire de l'Empire du soleil levant. On sait l'impression profonde causée par les objets d'art ancien du pavillon impérial japonais au Trocadéro; on se souvient des merveilles de l'art contemporain japonais exposés aux Invalides et au Champ de Mars. Voici que ce volume donne à ce triomphe une consécration officielle, avec une magnificence volontiers déconcertante.

Avec une courtoisie de grand seigneur, M. Tadamasa Hayashi, commissaire général du Japon à l'Exposition, le présente aux lecteurs, c'est-à-dire aux personnes à qui l'ouvrage est offert, car il n'est point vendu. Dans une revue rapide, il constate la spontanéité avec laquelle le tempérament national s'est révélé, en art, dès les origines. Les influences extérieures ne l'ont pas entamé. Il termine en disant : « Ce qu'il me suffit, à moi, d'indiquer, c'est la conclusion bien nette qui se dégage de l'étude de ces formes d'art et des particularités par lesquelles chacun se signale : tout y est japonais. »

Dans une autre préface, M. le baron Riyuitei Kouki, directeur général du Musée impérial, entonne le chant d'amour de cet « admirable pays où le poétique et le pittoresque se combinent dans une mesure parfaite ». Il promet, pour plus tard, une encyclopédie des arts orientaux qui renfermera l'histoire même de l'Orient, « Trésor d'art du monde oriental, le Japon est le seul dont on puisse attendre ce magistral ouvrage. Seul, il en a dans ses mains tous les éléments réunis. Seul, il l'accomplira. »

Et quand on a suivi le développement de l'ouvrage, quand on considère les chefs-d'œuvre que vous en montrent les planches, dès le ^{III}^e siècle avant J.-C., on trouve légitime la fierté d'un pareil langage. Entrer dans le détail de cette histoire artistique, relever les beautés d'une exécution graphique pour laquelle rien n'a été épargné, relèverait encore l'effort général; mais il se résume par un mot : la splendeur.

Hier, nous parlions des ouvrages de la Finlande, de la Russie, de l'Allemagne; aujourd'hui, c'est le Japon, d'une allure plus magistrale encore. Et nous? Quelle figure eût fait un ouvrage de cette nature si le Gouvernement y eût songé pour l'Exposition?

Bien que la Gaule fût encore barbare quand le Japon artistique existait depuis longtemps, l'art français ne craint point de rivaux, ni en Orient, ni ailleurs. Mais nous pensons bien à cela! Et quelle est, hélas! la plume française qui pourrait écrire ce que nous lisons encore dans ce noble ouvrage : « Nous qui naissons sur ce sol, nous qui formons le peuple étroitement uni de cet empire... » De semblables paroles ont été prononcées presque par tous les peuples qui sont venus chez nous l'an dernier. — Et si ces réflexions font naître chez nous quelques volontés, ce ne sera pas de s'aïmer les uns les autres, mais d'accroître la violence des divisions intestines. N'est-ce pas d'une infinie tristesse?

M. A. Degrand, consul de France à Philippopolis, vient de publier, à la librairie Welter, d'intéressants *Souvenirs de la haute Albanie*. C'est une contrée sans chemins de fer et sans routes; sa capitale, Scutari, n'est qu'à une trentaine de kilomètres de la mer et son accès est plus que difficile. La population, catholique et musulmane, est figée dans une immobilité ennemie de tous progrès. La Turquie, qui se sert des Albanais pour garder sa frontière, ne leur demande pas d'impôts et leur laisse une autonomie très indépendante. Le fusil est la loi unique de l'Albanais et la vendetta sa principale occupation. En somme, population et pays peu attirants et point visités. Aussi est-on heureux de pouvoir se renseigner par un ouvrage aussi bien documenté et illustré de clichés photographiques pris sur place, qui n'ont pas dû s'obtenir facilement!

L'Association française pour l'avancement des sciences a offert aux membres du congrès tenu à Paris, en août 1900, un *Tableau de l'enseignement supérieur à Paris*. Cet ouvrage est éminemment suggestif. La Société se défend de n'avoir pas pu lui donner une ampleur de plusieurs volumes, faute de temps et de crédit, et c'est fort heureux qu'elle n'ait pas pu le faire. Ces gros volumes auraient pu rester sans être coupés, alors que celui-ci mérite d'être lu, et le sera. Il est d'ailleurs fort complet, car il traite de plus de soixante établissements. De quelle confusion est-on saisi en voyant qu'on ignore ce qui devrait être de connaissance familière, et de quelle émotion aussi, devant ce défilé vraiment auguste d'institutions qui fonctionnent pour le développement et la glorification de tout ce qui est utile et noble! Là sont, pourrait-on dire, les sources de la grandeur de la France.

Dans une de ses plus jolies chansons, Gustave Nadaud déplorait qu'on pût mourir sans voir *Carcassonne*. Si la *Cité* offre des aspects différents de ceux de Naples, qu'il faut aussi voir dans sa vie, elle n'en est pas moins d'un incomparable attrait.

M. Gaston Jourdanne en a publié un Guide qui est en même temps une histoire. Son érudition profonde pénètre dans les moindres détails et ne laisse aucun problème sans solution. Il rend justice à l'incomparable maîtrise de la restauration dirigée par Viollet-le-Duc et qui honore les gouvernements qui l'ont poursuivie de 1852 jusqu'à nos jours. Il reste encore peu à faire pour la compléter, et ce livre intéressant et utile aura aussi pour mérite de hâter sans doute l'achèvement de la conservation de cette merveille de la France.

M. A. Feret a réuni en un volume diverses études sur l'*Hygiène scolaire* et sur des questions d'hygiène générale. Ses observations sont appuyées sur la pratique et elles se traduisent par des modèles d'instruments pratiques. C'est donc mettre les principes en action et c'est faire une chose très louable.

Le **Roman de Tristan et Iseult**, de légende celte, avait été chanté par de nombreux poètes du XI^e siècle avant de l'être par Wagner. Bien qu'il appartint à cette littérature du monde dont parle Goethe, la mauvaise fortune avait fait disparaître plusieurs de ces poèmes et laissés seulement des fragments incomplets de plusieurs autres. Avec une érudition et un sentiment poétique, que M. Gaston Paris loue justement dans sa préface, M. Joseph Bédier a traduit le fragment le plus important, celui de Bérroul, y a ajouté, dans le même style, un commencement, une suite et une fin, et a reconstitué ainsi un poème complet.

MM. Piazza et C^{ie} avaient déjà donné à ce cantique d'amour une superbe illustration par Robert Engels; ils en publient aujourd'hui le texte seul, chez Sevin et Rey, dans un coquet petit volume. Le poème, dit le chanteur, est écrit pour ceux qui aiment; ils y trouveront en effet de grandes joies.

Dans le **Mystère de la Chauve-souris**, chez Hachette, un récit dramatique, mouvementé, plein d'épisodes surprenants et de péripéties inattendues, Gustave Toudouze nous conte l'histoire extrêmement amusante et passionnante d'une conspiration parallèle à celle de Georges Cadoudal et qui faillit bouleverser le Bretagne en 1804, tandis que le célèbre conspirateur tentait à Paris son coup de main si audacieux contre le Premier Consul.

C'est dans un pays étudié sur place par l'auteur, tour à tour à Brest, à Camaret et à Kerloc'h, dans la presqu'île de Crozon, dans les gorges sauvages, les landes et les marais compris entre les Montagnes-Noires et les Monts d'Arrée, que se passent les scènes tragiques du **Mystère de la Chauve-souris**, dont le dénouement a lieu au gouffre du Voroc'h, près de la Pointe-des-Pois, entre le Toulguinet et le Raz-de-Sein, dans les falaises à que batent les lames énormes de l'Atlantique.

Nous lecteurs qui ont gardé le souvenir des **Chiènes des Ténèbres** retrouveront avec plaisir, dans un volume de la librairie Plon, le beau roman du même auteur. Il manque un terme pour bien désigner cet ouvrage. Ce n'est pas un roman, car la chanson d'amour y est voilée. Ce n'est pas un poème, bien que sa prose ait des ailes. Ce n'est pas un traité de philosophie, car il y entre trop de grâce. Est-ce dire que ce n'est rien de tout cela? C'est au contraire tout cela ensemble.

Nous ne pouvons signaler ici les nombreux volumes qui paraissent à l'usage de la jeunesse ou des jeunes filles. Ils sont trop. Le plus souvent aussi leur intérêt est mince. Aussi sommes-nous heureux de faire exception pour **Rêve et Réalité**, par M^{me} Marie Thierry, édité dans la Bibliothèque bleue de Paillard, à Abbeville. Le sentiment, la délicatesse et le style en font une lecture tout à fait agréable.

Ce n'est point pour les jeunes filles que Willy a publié, chez Ollendorf, **Claudine à l'École**; ce n'est pas non plus pour certains vieux messieurs, car la petite reste fleur, quoique fleur de vice. Est-ce vraiment tout

cela qu'on apprend dans nos écoles? La chose est si lestement écrite, avec un tel caractère de chose vue, qu'on le croirait. Mais l'auteur a tant de talent qu'il se monte le coup à lui-même, heureusement pour la morale et les familles.

M. Adolphe Ribaux, bien connu des lecteurs du **Monde moderne**, donne, chez Berthoud et chez Fischbacher, un nouveau volume de nouvelles. Son titre, **Rose sans épines**, est tout à fait approprié aux écrits délicats de l'auteur. Ils embaument frais; ils n'ont point d'acide. On peut se donner à eux sans crainte d'être piqué, et c'est une sécurité rare aujourd'hui de goûter un plaisir sans amertume. L'émotion y est douce et il faut prendre ici l'eau de rose dans le bon sens, comme le parfum essentiel de tout arôme.

M^{me} Jean Pommerol, qui a vécu longtemps au milieu d'elles, étudie chez Flammarion les **Sahariennes**, celles entre Laghouat et In-Salah, car il paraît qu'elles varient d'un point à un autre. Mince variétés de détail, car le fond est le même, celui d'une absolue nullité. Par politesse féminine, l'auteur leur est plutôt indulgent; mais elle ne peut cacher ce qui éclate. Ce qui se cache sous le burnous de l'Arabe et le voile du Touareg, c'est la cruauté et l'égoïsme, et les femmes de ces tyrans demeurent de stupides esclaves. L'Islam est destructeur de toute beauté, celle des choses comme celle des âmes et, s'il se déroule souvent dans des décors magiques, c'est qu'il n'a pas pu détruire la Nature elle-même. Ce volume, fin, délicat et curieusement illustré, ne prête point à ces anathèmes; mais nous ne pouvons pas parler de tout ce qui découle de Mahomet sans entrer dans une sainte colère.

M. Fernand-Lafargue publie dans la petite bibliothèque à 3 fr. 60 de Flammarion les **Ciseaux d'or**, drame passionné où l'action se précipite rapide, mais pas trop cependant, pour pouvoir laisser goûter toute la subtile pénétration du style.

Malgré ses peintures de famine du dernier voyage de Loli, et peut-être à cause d'elles, l'Inde attire le voyageur comme une contrée mystérieuse que cent récits n'ont pas dévoilée. Des agences y ont cependant organisé des excursions, mais c'est à l'aventure que l'on voudrait s'y perdre. Pour ceux qui préparent ce voyage, pour ceux plus nombreux qui ne le feront jamais que dans leur fauteuil, M. Eugène Gallois vient de publier à la Société d'édition son récent parcours **A travers les Indes**, qui satisfera bien des curiosités. Ce ne sont point des notes de carnet qui ont toujours l'inconvénient d'émaner d'un état d'âme personnel et passager, mais une étude d'ensemble, documentée et serine.

C'est un mérite devenu rare dans les récits modernes des voyages d'amateurs, et cet ouvrage mérite d'être particulièrement signalé.

À Tours, M. Jojon publie l'édition de 1901 de son **Almanach agricole et viticole illustré** où d'humoristiques caricatures rendent amusant l'enseignement de vérités utiles et donne, avec une exploitation rurale par le métayage, un véritable cours d'agriculture pratique.

Le

Monde Moderne

Mars 1901

LA LETTRE

1

Le père Bouteau — le vieux Noël — un paysan poitevin dur aux siens, dur à soi-même, avait acquis de l'aisance dans la manifestation d'un labeur incessant. Sa femme — les méchantes langues en témoignaient, du moins — était morte, jeune encore, de l'usure qu'il lui avait imposée. Il était resté avec un fils unique, Martial, âpre à besogner sans trêve, jusqu'au jour où une attaque avait mis à l'agonie ses virilités. Le fils avait continué à travailler le sol, en pensant, parfois, qu'en la maison déjà grande, le départ de la mère avait creusé un vide. Dans un besoin de tendresses imprécises, ses yeux s'étaient posés sur la Norine, une orpheline, point paresseuse au métier des champs, que des parents pauvres avaient adoptée, par pitié, et dont la mélancolie impressionnait son caractère ombrageux, qu'avait toujours dominé la volonté paternelle. Il s'était ouvert de ses sentiments à la jeune fille : celle-ci l'avait accueilli, et une affection spontanée avait réuni ces deux êtres.

Lorsque Martial confia son espérance à son père, lui avouant qu'il avait distingué, parmi les filles du pays, la Norine Gaudin, la nièce des métayers de la Germe, et qu'il voulait l'épouser, une grimace fusa, silencieuse, sur les lèvres du vieux. Oubliant qu'une paralysie partielle le rivait à son lit depuis de longs mois, il tenta d'agiter son corps si robuste naguère, en lequel, maintenant, la vie habitait à regret ; mais, les cils humides, il eut la nette sensation d'une irrémédiable ruine et, seule, sa bouche accusa de brèves convulsions. Le fils, respectueux et craintif, demeura muet devant ce vieillard dont l'existence avait été une constante rançon à la terre et qui, épuisé, achevait des jours misé-

rables, alors qu'il avait tant souhaité de tomber, face au soleil, parmi les épis mûrs, dans le linceul blond des rudes métives.

Le vieux, enfin, parla :

— Tu veux t'marier avec la Norine, toi, Martial?... A-t-elle seulement des terres, c'te champise? Nenni, mon gars. Eh ben, dis-lui qu'pour avoir l'fieu au père Noël, faut qu'al'montre au moins mille écus dans sa d'avantière!

Le fils, timidement, protesta :

— La Norine n'est pas riche, c'est vrai, père, mais c'est une honnête fille.

Une imprécation jaillit des lèvres du vieux.

— Va-t'en!... va-t'en, hurla-t-il, puisque tu veux m'faire mourir!

Et son bras gauche, tendu vers la porte, eut un geste de malédiction.

Habitué à subir, sans les discuter, les décisions de son père, Martial quitta machinalement la ferme. Il n'osait s'élever contre la conclusion brutale qui lui était offerte, acceptait, sans révolte apparente, l'intime douleur infligée à son espoir, et, titubant comme sous l'impulsion d'une soudaine ivresse, il alla en sa grange, cacher sa muette désolation. Là, il s'assit sur une augière; un de ses bœufs souffla, de son gros mulle rose, une buée à sa main; la tiède haleine qui le frôlait lui procura une sensation très douce. Mais un sanglot obstrua sa gorge; il pleura comme au temps où la voix autoritaire de son père troublait son âme d'enfant d'un invincible effroi...

Plus forte que Martial, la Norine, en apprenant le refus du vieux Noël, eut, aux yeux, une flamme singulière. Les paroles du fermier de l'Airette cinglaient sa chair, provoquaient son énergie. Elle apaisa les lamentations de son ami et demanda, un peu pâle :

Tu m'aimes assez, pas vrai, Martial, pour m'attendre ?

Le paysan pressa la main de sa promise.

— Je t'attendrai, assura-t-il, autant que tu voudras.

— Eh bien, déclara simplement la brave fille, nous allons nous séparer... nous dire adieu...

Martial eut un éblouissement, une sorte de passager vertige.

— Comprends-moi, continua la Norine. Le père veut que j'aie mille écus pour que tu m'épouses; il ne faut pas contrarier les vieux dans leurs désirs. Je vais te quitter... On gagne, dit-on, beaucoup d'argent à la ville... Après-demain, je serai à Paris.

Et, dans un sourire, s'efforçant à dissimuler ses pleurs, elle acheva vite, craignant de faiblir :

— Allons, Martial, embrasse-moi... Je reviendrai au pays, moi aussi, après fortune faite.

La pauvre petite — la « champise », suivant la cruelle expression du vieux — tendit son front à l'innocente caresse de son ami; puis, pour ne pas défaillir devant la vision des êtres et des choses qu'elle chérissait et qu'elle allait fuir, elle se dirigea vers la métairie de la Germe.

Des années s'écoulèrent. La Norine, en place à Paris, écrivait régulièrement aux siens, aux Gaudin, ainsi qu'à celui qu'elle considérait comme son fiancé, à Martial Bouteau, le fils respectueux du paralysé de l'Airette. Chacune de ses lettres pansait la blessure de Martial, la touchait comme d'un baume prestigieux qui cicatrisait la plaie de son cœur, faisait, en lui, revivre le rêve dont il achevait, ainsi, la naïve et délicieuse ébauche.

Ayant amassé plus des mille écus exigés par le vieux Noël, en échange d'un consentement à une union que son avarice n'avait point entrevue, la Norine résolut de surprendre Martial. Elle quitta Paris, sans annoncer son arrivée, ni à

la Germe, ni à l'Airette, débarqua à Poitiers, prit, à l'hôtel des Trois-Piliers, la patache de Gençay, qu'elle abandonna pour la voiture d'Usson — terme de son voyage en chemin de fer ou en diligence. De là, bravement, sans s'attarder en ce bourg où elle était connue et où son retour faisait jaser déjà, elle s'engagea sur la route de Saint-Martin-l'Ars, petit village non loin duquel se dessinait, en bordure du Ripousson, la pittoresque agglomération de la Germe.

La Norine marchait gaiement, se réjouissant d'avance de l'émoi que causerait son apparition imprévue, du trouble que sa présence ferait naître en Martial. Le paysage lui devenait familier : elle saluait d'un regard heureux — ainsi que de vieilles connaissances — les champs, les bois, les arbres isolés — ces sentinelles de la plaine — et une douceur endormait sa pensée, en laquelle de timides souvenirs se levaient. C'était la fugitive vision de tout ce qui avait traversé sa vie, à la Germe, après la mort de ses parents, de tout ce qu'elle avait laissé pour un exil volontaire et qu'elle allait retrouver, enfin. Aux colères de la truie Fanebon, mauvaise aux « biques » quand elle allaitait, se mêlaient, en sa mémoire, les suggestifs ronrons de sa chatte Mainette, les aloyantes effusions de Rigolo, le labri étique qu'elle régalaît de croûtes de pain, dans les bruyères où pacageaient ses bêtes. Elle revoyait les brebis chargées de laine, dodues, ébouriffées; les chèvres aux barbiches tremblantes de vieux soldats; les vaches aux pis gonflés comme des outres rebondies; les bœufs couleur de feu, les boufs blonds, les bœufs rouges dont les longues queues empanachées fouettaient les larges flancs; elle revoyait Margoton, sa bourrique poile et, par la basse-cour, les coqs éperonnés, casqués de pourpre; les poules picoreuses; les dindons orgueilleux, le jabot lourd de la dernière glandée; les oies grasses, graves et dignes, rappliquant des champs, en file indienne; les canards

déhanchés, barbotteurs... Elle percevait dans le lointain, sous les enluminures du crépuscule, comme les voix mâles des laboureurs regagnant les fermes, la journée close, alors que les crapauds préludent aux nuits tièdes, en des flûtes de cristal. Et pour aviver tous ces souvenirs qui s'éveillaient, ainsi, en son être, autour d'elle, un peu de brise arrachait aux feuilles des murmures, de légers frissons; derrière un treillis de peupliers, des bœufs bruns, ornés de cornes blondes, piquaient les prés de taches sombres, mouvantes; l'œil de feu du soleil s'atténuait, dans une lueur mourante, comme sous la pression de lourdes et monstrueuses paupières, et les sinuées harmoniques des bois profilaient de magiques dentelures sur l'horizon. C'était l'approche du soir, l'heure en laquelle le jour agonise...

La Norine s'arrêta. Elle avait traversé le bourg de Saint-Martin-Ars sans s'apercevoir du chemin parcouru, et, maintenant, devant le cimetière de la commune, elle hésitait à continuer sa route. Ne devait-elle pas une prière aux morts, avant d'embrasser les vivants qu'elle aimait? D'autres souvenirs encore montaient en elle, infiniment confus et, peut-être, plus tristement charmeurs, car ils la reportaient loin, bien loin, à sa prime jeunesse. Son père, sa mère reposaient là, couchés côte à côte, sous cette terre bénie qui sollicitait sa ferveur. Timidement, elle poussa la porte du cimetière, avança, le cœur étroit, la dévotion en l'âme, dans l'humble recueillement des naïfs peut-être, mais des honnêtes, à coup sûr, qui savent honorer les morts.

Sur la chère sépulture de ses parents, la Norine s'inclina, émue; elle s'agenouilla. Vers Dieu, ses lèvres égrenèrent une lente invocation. Son regard alla à d'autres tombes voisines. La croix de l'une d'elles, fraîchement peinte, tachetée de grands pleurs d'argent, retint son attention. Soudain, un éblouissement voila ses yeux et elle chancela. Un cri

monta de sa poitrine, douloureux, horrible, qui se brisa — tel un râle — en sa gorge sèche. Elle se redressa, haletante, clouée au sol, les veines battantes, le cou tendu, hypnotisée par les larmes blanches qui, sur la croix sombre, semblaient danser magiquement; puis, sans un mot, elle s'éroula. Et sous le plaintif bruissement des cyprès, sous les genêts qui pleuraient sur son corps des pétales jaunes, la Norine, abandonnée, demeura, inerte, sur la terre...

II

Comme de grand matin, le fossoyeur, le lendemain, s'employait à creuser une tombe, il entendit des gémissements. Quoique habitué à vivre avec les morts, en lui se leva une inquiétude; en proie à une sorte d'effroi superstitieux, il se signa et gagna lentement, presque avec crainte, l'endroit où la Norine, glacée, était étendue. Dans sa surprise, il ne reconnut pas, tout d'abord, la pauvre fille; mais, plus calme, il se souvint, et les traits de la malheureuse aidèrent à son esprit. Il se rappela quelle affection, naguère, unissait la Norine au fils du vieux Noël; ses yeux se posèrent sur la croix neuve qui semblait, de ses bras éployés, protéger la moribonde, et, ayant lu — épelé, plutôt — les mots que la croix portait: — *Ici repose le corps de Martial Bouteau* — un frisson l'enveloppa, il comprit l'horreur de cette révélation, tout le drame poignant qui avait couché, là, la Norine.

On transporta la jeune fille, à moitié morte, à la Germe, chez les Gaudin, étonnés de l'imprévu de cette catastrophe. Durant de longs jours, une fièvre maligne travailla la Norine, et un délire effrayant l'agita. Mais, suivant le dicton des bonnes gens, elle avait l'âme chevillée au corps: elle guérit, lorsqu'on la croyait plus près de la tombe. Lorsqu'elle fut assez forte pour supporter le récit d'événements qui l'intéressaient, elle apprit, de la bouche de

ses parents, que la mort de son promis avait été entourée de circonstances mystérieuses et dramatiques. Un soir, il y avait de cela huit jours à peine, un bûcheron, en revenant de son travail, avait découvert Martial Bouteau étendu, sans vie, dans une futaie du bois des Foul-larges, parmi la dentelle fripée d'une bande de fougères rousses, la tête fracassée par une charge de chevrotines à tuer un loup, son fusil à ses côtés. Dans l'une de ses poches, un papier révélait les causes de ce tragique suicide : une lettre anonyme sur la Norine lui était parvenue, et son chagrin avait été si violent qu'il n'avait pu y survivre. Quant à ce que contenait cette lettre, nul, sauf son auteur, ne le savait ; on n'avait pu, en effet, la retrouver ; avant d'accomplir son acte de désespoir, l'infortuné l'avait évidemment détruite. Cependant, l'opinion des fortes têtes du pays était que cette lettre devait être dirigée contre la réputation de sa fiancée ; et, tout en blâmant celui qui avait procuré à Martial Bouteau une peine aussi brutale, une souffrance aussi aiguë, depuis cet événement on considérait la Norine comme une fille perdue, comme une « rien du tout ».

Devant ces confidences qui l'atteignaient dans son honneur, devant la honte qui lui était infligée, la Norine n'eut pas une révolte. Simplement, sa pensée s'en fut à Martial, et elle pleura toutes les larmes de son corps. — Comme celui-là l'aimait ! — Vaincue dans son être physique et moral, elle ne protesta pas contre la flétrissure qui souillait son honnêteté, qui la marquait d'une tare. Il semblait que sa volonté fût défunte, qu'elle s'en fût allée rejoindre son bonheur, qu'il ne restât plus rien de sa belle énergie. Sans phrases, sans paroles vaines, elle se justifia auprès de ses parents des bruits malveillants dont elle était la victime, et reprit sa vie monotone d'autrefois à la Germe.

En se donnant la mort, Martial avait montré qu'il aimait encore la Norine,

puisque, dans le papier qu'il laissait, sa dernière pensée avait été pour la jeune fille — et cette pensée, loin de se fixer en malédictions, s'était plutôt traduite en l'ultime consécration d'un amour déçu, mais indestructible. En mourant, alors que son être avait déjà senti la suprême brisure, il avait légué à la Norine une belle génisse ; et le vieux Noël, toujours paralysé, avait permis — si avare, pourtant — qu'on respectât la volonté de son fils. Le jour même de l'enterrement de Martial, la jeune vache avait été conduite à la Germe, où elle devait attendre le retour de celle à qui elle était destinée. Or, il s'était trouvé des commères pour insinuer que, par ce don, Martial avait voulu laisser un éternel remords à la Norine, placer sous ses yeux, ainsi qu'un impitoyable reproche, le rappel de sa trahison.

Maintenant, la Norine ne vivait plus, à la Germe — en dehors des Gaudin — que dans la société des bêtes. Sa native mélancolie s'était accrue, depuis le malheur qui l'avait atteinte. Elle parlait peu, caressait à peine Rigolo, le chien fidèle que déconcertait cette farouche prostration. Elle réservait ses paroles pour la génisse de Martial, vers laquelle se portait toute son affection, et qu'elle avait baptisée Jaunette, à cause de sa robe d'une chaude couleur de noix dorée. Par les prairies de la Germe, que traversait, à l'ombre de roseaux armés de quenouilles, la mince traîne d'argent du Ripousson, elle s'oubliait, le regard atone, à la recherche d'une espérance, d'un rêve évanoui, sans jamais, dans le vol vagabond de sa pensée, retrouver la paix de l'âme, la minute consolatrice. Ainsi isolée, songeant à celui qui était parti sans la moudre, malgré la calomnie qui avait supplicié son cœur, sous des pleurs silencieux, son visage gardait une immuable tristesse.

Cependant, un revirement s'opérait, chez les terriens, en sa faveur : on res-

pectait sa peine et nul ne s'avisait d'en suspecter la muette sincérité. On croyait à sa réputation intacte; des renseignements étaient venus de Paris, à ce sujet, au maire de la commune; ils émanaient des maîtres de la Norine, qui se portaient garants de sa conduite; et tous, à présent, flétrissaient l'acte odieux qui, avant tué Martial Bouteau, avait voué sa fiancée à un éternel martyre.

Dans cette réhabilitation qui montait vers elle, sans qu'elle l'eût sollicitée, la Norine, comme si la condamnation dont le monde l'avait frappée la touchait plus intimement qu'elle ne l'avait montré — la Norine parut renaître, retrouver sa tierté, se raccrocher à l'existence. Il semblait qu'un besoin — le besoin inné qu'ont tous les êtres de vivre même exposés à de la souffrance — la rattachât sinon aux joies, du moins aux espoirs d'ici-bas. — On ne meurt pas d'amour, assurait-on autour d'elle, et un brave garçon se présenterait qui saurait, un jour, créer de nouvelles sensations dans le cœur de l'éplorée.

On disait vrai : ce « brave garçon », déjà, était désigné, à la ronde. Il se nommait François Ramuche; plus vieux de cinq années que la Norine, il n'était pas trop mal tourné de sa personne et jouissait de l'estime générale. Il n'appartenait pas précisément à la contrée. Meunier sur les bords de la Vienne, vers l'Isle-Jourdain, son métier l'appela du côté de la Germe, pour prendre, chez les métayers et les fermiers, le blé à moudre et rendre les farines. Depuis longtemps, il parcourait la commune de Saint-Martin-Ars et, depuis longtemps aussi, il avait remarqué la nièce des Gaudin; il la savait fiancée à Martial Bouteau, en dépit de l'opposition formulée par le vieux Noël, et il s'était abstenu d'une avance quelconque. Après la mort de Martial, il avait, tout en observant une extrême réserve, montré, auprès de la Norine, plus d'empressément. Il était venu à la Germe plus souvent peut-être que ne l'y appe-

laient ses occupations, sans oser, toutefois, confier à la jeune fille la cause de sa sollicitude. Moins aveugles que la Norine, les gens s'étaient vite aperçus du manège du beau meunier; comme il était travailleur et honnête, chacun s'était réjoui de ses assiduités, avait formé des vœux pour que la nièce des métayers de la Germe ne fût pas insensible à ses recherches.

Encouragé par les Gaudin, satisfaits et flattés de l'intérêt qu'il portait à leur nièce, François Ramuche s'enhardit, parla à la Norine. Ce fut par un après-midi de printemps comme en rêvent les amoureux : il revenait de courir les fermes et les villages et regagnait les bords de la Vienne avec un chargement de sacs de blé. La Norine, aux champs dans une lande voisine, dissimulait sa tristesse derrière un haut buisson, ses chèvres, ses brebis disséminées sous l'œil vigilant de Rigolo, parmi les herbes folles et les bruyères rases, ayant, toute proche, la Jaunette, muette contidente de son chagrin. Le meunier l'avait aperçue et, garant sa charrette sur l'encotement du chemin, tapotant l'encolure de sa mule, l'exhortant à patienter, un peu ému, il s'était dirigé vers la jeune fille. Celle-ci, indifférente à ce qui ne se rattachait point à son bonheur enfui, l'avait, cependant, accueilli avec bonté. Mais, dès qu'il avait tenté de dévoiler ses sentiments, d'ébaucher une confidence, la Norine, réfugiée dans sa peine, avait opposé à son aveu un hochement de tête significatif, un mélancolique sourire. Doucement, tristement, elle avait fait comprendre au jeune homme qu'elle ne pouvait accepter son hommage, en raison du deuil qui était en son être. Et, devant les paroles de la Norine, le meunier, silencieux et un peu pâle, avait rejoint la route, tiré machinalement la bride de sa mule qui, en partant, avait, dans un joyeux carillon de ses sonnailles, jeté comme un défi aux illusions de son maître.

Sur le conseil des métayers de la

Germe, le jeune meunier renouvela, timidement, sa tentative et, bien que ce nouvel essai de rapprochement fût aussi stérile, il ne se découragea point. Il avait dans les Gaudin de précieux auxiliaires qui s'employaient, de leur mieux, à lui concilier les faveurs de leur nièce qu'avant tout ils désiraient heureuse et, eux disparus, soutenue dans la vie. Unique héritier des meuniers du Remigeux — les vieux Ramuche, incapables de contrarier le choix de leur fils — François était, pour la jeune fille, orpheline et pauvre, un parti enviable. Obstamment, la Norine se refusait à entendre toute explication à cet égard, écartait d'elle, constamment, les déclarations que François tentait vainement d'exprimer. Alors, en sa désolation, une idée vint au jeune homme, qui s'entêta dans un amour que les siens, inquiets, prévoaient sans issue : pour essayer de vaincre les résistances de la Norine, il imagina de lui écrire, de confier au papier ce qu'il ne parvenait pas, de vive voix, à lui exposer.

Pressentis, les métyayers de la Germe approuvèrent cet inoffensif stratagème et, grâce à leur indulgente complicité, chaque semaine, bientôt, une lettre de François Ramuche passa sous les yeux de la Norine. Les premières missives demeurèrent intactes, comme si la jeune fille en soupçonnait l'origine; puis, un jour, elle parcourut, distraitemment, une de ces lettres et, peu à peu, se surprit à les lire toutes, à en relire, même, les phrases naïvement enjôleuses qui s'adressaient à son cœur. Sans qu'elle pût en définir exactement la raison, cette correspondance lui devint une impérieuse nécessité; elle s'émua aux respectueuses tendresses de François Ramuche, se laissa persuader que la peine que le Destin lui avait infligée ne pouvait être éternelle, et, découvrant en celui qui l'obsédait ainsi des sentiments généreux, elle se plut en sa compagnie, parut renaitre, croire encore aux douceurs de la vie, aux papillons et aux fleurs.

Devant cette métamorphose, François éprouva une joie infinie; un bonheur plus grand lui était réservé : forte du consentement des Gaudin, la jeune fille l'autorisa à venir aussi souvent qu'il le voudrait à la Germe. N'était-ce pas là un encouragement, un espoir offert à la réalisation de ses plus chers désirs? En une sorte d'examen de conscience, la Norine, avant de prendre cette décision, s'était longuement interrogée : ramenée aux serments échangés avec Martial Bouteau, à sa mort tragique, elle avait hésité dans sa détermination : les représentations affectueuses des Gaudin avaient achevé de la convaincre qu'elle ne trahissait pas son ancienne sympathie, en acceptant, dans l'isolement qu'était le sien, un compagnon sur qui se reposer. Ce jour-là, mettant sa main dans celle du jeune meunier, elle avait déclaré :

— Je serai votre femme, François, puisque vous le désirez... nous nous marierons aux prochaines Pâques.

Bientôt rendue officielle, cette promesse de la Norine courut le pays, et tout le monde, comme pour racheter l'erreur du passé, effacer la faute accusatrice, se félicita, dans un sentiment où l'égoïsme entraînait peut-être pour quelque chose, de la sage conclusion que la jeune fille donnait à son tourment. Les femmes glorifièrent Ramuche; les jeunes gens envierent sa chance.

Done, les Pâques vinrent. Et les noces se firent simplement, ainsi que l'avait souhaité la Norine. Le repas du soir réunit à la Germe les parents des deux époux, les témoins, quelques intimes. Puis, dans la nuit, sous le regard rieur des étoiles, le meunier, sans s'inquiéter des vieux, enleva sa femme, avec la hâte fiévreuse que mettrait un avare à emporter un trésor. Il avait, pour cette circonstance, empanaché sa mule de pompons multicolores, de flots de rubans capricieux, indisciplinés dans la crinière brune, repeint son char à banes, et, l'œil attendri, abaissé sur sa com-



pagne, de la mèche de son fouet, il taquinait sa bête, l'excitait, par la route solitaire en cette heure, à ne plus taire l'éparpillement de ses grelots tapageurs.

Pressée contre François, la Norine, muette et ravie, épeurée du train d'enfer que menait la mule, se faisait toute petite, heureuse de la joie de son ami. Elle ressentait cette joie, sans pouvoir y répondre autrement qu'en se rappro-

chant davantage de celui qui la séparait de ses parents, des êtres et des choses de la Germe. Dans la paix mystérieuse des bois, l'attelage fuyait comme une vision, au galop de la mule essoufflée. Ce fut seulement à la descente rapide de Bourpeuil que le meunier retint l'élan de sa bête. La Vienne, grossie des pluies récentes, grondait en bas de la côte, charriait, parmi de fantomatiques

roches noires, des flots douloureux. Et à la pensée de se trouver seule, bientôt, avec François, derrière les murs d'une maison assiégée par des eaux hurleuses, la Norine éprouva de l'angoisse...

III

Dans la chambre, sanctuaire fleuri que la dévotion du jeune meunier avait paré, la Norine écoutait, presque inconsciente, le mugissement des eaux autour du moulin. François, discrètement, l'avait laissée seule; par un sourire, elle l'avait remercié de cette attention. Tout le jour, la Norine, adulée, fêtée, était, pour ainsi dire, demeurée sans pensée, dans la griserie qui l'enveloppait; aucun souvenir n'était venu la tourmenter. Maintenant, une invincible tristesse la pénétrait. — Avait-elle bien agi en épousant François Ramuche, en répondant à son affection par une affection réciproque? — N'y aurait-il pas toujours entre eux, et malgré elle, l'image d'un homme qui était mort de l'avoir trop aimée, et l'obsession de Martial Bouteau ne s'imposerait-elle pas à son esprit, à sa volonté? — En cet instant, la Norine doutait de ses forces, des larmes perlaient à ses cils; elle souffrait.

Autour d'elle, les meubles de vieux noyer lui renvoyaient son image. La Norine sourit, flattée. La chambre avait la mine coquette, emplie de l'ère parfum des fleurs d'eau. — Comme François l'aimait! — Elle eut l'intuition qu'en ce milieu, l'oubli du passé se ferait insensiblement en son âme; son front se rasséréna, ses joues se rosèrent; du bonheur était en son être — et ce bonheur, elle en reportait la cause à François Ramuche, au brave garçon qui avait su l'arracher à sa peine. Devant un miroir placé sur la commode, elle ôta sa coiffe enguirlandée de fleurs d'orange, retira le bouquet agrafé à sa ceinture et chercha un endroit où déposer ces emblèmes d'épousée. Elle ouvrit une armoire; des draps la gênant,

de la main, en les soulevant un peu, elle les écarta. Des papiers apparurent; le regard de la Norine s'y posa, curieux. C'étaient des lettres, des brouillons de lettres; la jeune fille les repoussa, hantée soudain de jalousie. — François avait-il donc, avant elle, écrit à d'autres filles? Et, volontairement, l'outrageait-il en laissant subsister, dans cette maison où elle pénétrait pour la première fois, les traces de ses succès? La Norine reprit les papiers, les parcourut hâtivement, comme eût fait une écolière redoutant d'être prise en faute. Une lueur radieuse éclaira son visage; en elle s'ébauchait le sentiment d'une orgueilleuse satisfaction. Non, aucune de ces lettres n'avait été inspirée par un autre amour que le sien; elles disaient toutes, en leur langage naïf, les troubles de François, les étapes de sa passion sincère.

Devant ces lettres, la Norine subissait un charme fascinateur, une sorte d'extase. Un peu confuse, elle remit ces reliques sous la pile de draps. Mais, en glissant les papiers, une lettre de dimensions plus grandes, d'encre plus vieille, resta sous ses doigts, et ses yeux encore s'acharnèrent à déchiffrer cette page. Tout à coup, un frisson nerveux la secoua, ses jambes flageolèrent, une torture effroyable décomposa instantanément ses traits. Fébrile, elle froissait la lettre qui lui infligeait une parcelle souffrance: une oppression emplissait sa poitrine de sanglots rauques, hoqueux, sans larmes. Elle se raidit pour ne pas s'abattre. Un grand froid l'envahissait, une défaillance contre laquelle elle demeurait impuissante. Il lui sembla entendre des pas dans l'escalier — les pas de François, peut-être — les pas d'un homme auquel elle appartenait, qui avait le droit, sans doute, de venir la rejoindre. Frémissante, recouvrant son énergie, elle se secoua comme une bête aculée et, de ses lèvres blanches, un mot jaillit — un seul :

— Jamais!



pareille, les bras étendus, à un grand oiseau sinistre. Les eaux écumeuses qui léchaient les murs du moulin la reçurent, l'enveloppèrent, et tout disparut dans un remous convulsif.

Alors, un cri qui n'avait plus rien d'humain troubla la sérénité de l'espace; un nom jeté aux échos — telle une suprême plainte — monta dans la nuit :

— Norine !

Rapidement, elle ouvrit, d'un coup sec, la croisée, se dressa, d'un bond, sur le soubassement et, enjambant l'appui, les yeux clos, s'élança dans le vide,

Et, dressé ainsi qu'un fantôme, François Ramuche, qui, du dehors, venait d'assister, dans une immobilité de

spectre, à cette scène étrange — François, s'enlevant d'un élan prodigieux, se précipita, affolé, dans la rivière.

Lorsque la Norine reprit ses sens — car, au prix d'efforts inouïs, le jeune meunier avait réussi à la ravir aux eaux qui, déjà, entraînaient son corps à la dérive — ses yeux, hagards, reconnurent la chambre du moulin, et elle eut un mouvement de frayeur. Extrêmement faible, elle demeura inerte sur sa couche, incapable, sous la seule impulsion de sa volonté, à recouvrer ses forces. Une femme était à son chevet, sa tante de la Germe; cette vue la tranquillisa, elle ferma les paupières. Les meules du moulin dormaient, la vanne du bief pleurait des larmes rares, le tambour de la grande roue à aubes, lui-même, était silencieux : seul, le chant sourd du déversoir troublait la paix envahissante. La Norine reposa. Ni François, ni ses parents ne parurent auprès d'elle. Dans le délire qui avait précédé son assoupissement, des malédictions contre le jeune meunier étaient tombées de ses lèvres, et comme dans la prescience d'un imaginaire danger, elle avait semblé vouloir l'éloigner de sa présence. L'armoire, jusqu'alors gardienne, sans doute, d'un fatal secret, était close, et François, interrogé, très sombre depuis la catastrophe, n'avait pu ou n'avait point voulu fournir d'autres explications que celles qui concernaient l'incompréhensible tentative de suicide de la jeune femme. En dehors de l'acte courageux qu'il avait accompli au péril de sa vie, il ignorait, assurait-il, pour quel motif la Norine, seule, en cet instant, dans la chambre, s'était jetée à l'eau. C'était là, du moins, la seule version qu'il offrit à la curiosité des siens, à celle de la métayère de la Germe.

Ce fut en vain, d'ailleurs, que la Gaudin sollicita de sa nièce des confidences plus précises. La Norine s'enferma en un mutisme absolu; mais, toujours avec une sorte d'effroi dans le

regard, elle insista pour quitter le moulin, pour fuir celui que la loi avait fait son époux et son maître. Le meunier, docilement, accéda à ce désir. Son nom seul procurait un tremblement nerveux à la Norine. Taciturne, comme en proie à du remords, il la laissa partir, sans un mot d'adieu.

— Le temps arrangera cela, murmura, en manière de consolation, la métayère de la Germe.

La Norine eut aux yeux un éclair qui démentait singulièrement la conclusion de sa tante. Et, sans se retourner, elle abandonna le moulin, comme elle eût fait d'un lieu néfaste et maudit.

Dans la cour, affalé sur une pierre, François Ramuche, la tête dans ses mains, regarda, hébété, visité d'une soudaine folie, disparaître la carriole qui emmenait la Norine; et quand le bruit des roues, le claquement des sabots du cheval se furent affaiblis, presque éteints, des pleurs brûlèrent sa peau, son être s'effondra dans une détresse intime...

IV

La nouvelle du retour de la Norine à la Germe surprit comme un coup de tonnerre dans un ciel serein; l'étonnement augmenta quand on sut la nature des incidents dramatiques qui avaient précédé le départ de la jeune femme — sa fuite, plutôt, de chez François Ramuche. Dans l'impossibilité où chacun se trouvait de déchiffrer cette énigme — la Norine se refusant toujours à parler — les gens s'évertuèrent à établir des conjectures susceptibles de justifier la tragique désunion des deux époux.

Triste ainsi que naguère, la Norine demeurait impénétrable, ne parlant presque plus aux bêtes qui, d'ordinaire, consolaient sa peine, n'ayant de caresses que pour la génisse de Martial. A maintes reprises, les Gaudin avaient tenté de ramener la malheureuse vers François Ramuche; chaque fois, le visage de la

jeune femme avait révélé une telle expression de dureté, que les métagers de la Germe avaient définitivement renoncé à l'espoir d'une réconciliation. D'ailleurs, en présence de l'obstination de la Norine à tenir secrètes les causes qui, dans une révolte qu'elle ne voulait pas légitimer, l'avaient poussée hors du toit conjugal, les sympathies allaient à François Ramuche, ouvertement plaint d'avoir cru pouvoir confier le bonheur de ses jours à une folle, car personne n'admettait qu'une femme saine d'esprit continuât, sans motif plausible, le rôle qu'avait choisi la Norine.

À la suite des événements qui l'avaient surpris dans sa joie de vivre, François était devenu paresseux; au rythme de ses habituelles chansons, les grains ne s'écrasaient plus sous les meules, et accablé, dans la solitude du Remigeoux, il pleurait son affection détruite. Esclave de la passion qui l'aiguillonnait, il ne put, bientôt, se défendre d'aller rôder aux environs de la Germe. Il n'osait, toutefois, approcher les Gaudin qui, le sachant malheureux, étaient prêts à l'accueillir, en dépit de la répulsion, peut-être injustifiée, qu'il inspirait à leur nièce. Malgré les remontrances de ses vieux parents, François déserta donc le moulin. Dérobé dans la bordure d'un taillis ou caché par les roseaux du Ripousson, il éprouvait comme une naïve jouissance à voir passer la Norine, à suivre sa silhouette, à se griser de son ombre. Pas plus qu'aux Gaudin, il n'osait lui parler. La vue seule de la jeune femme suffisait à son exigence, remettait en son être un peu de cette félicité si désirée et enfuie.

Mais le Hasard — ce prodigieux dispensateur des événements — le plaça un jour en face de la Norine, et, humblement, timidement, il éleva la voix pour implorer une grâce qui le montrait coupable. Agenouillé, dans l'attitude d'un chien qui sollicite une caresse, à la jeune femme, saisie de sa brusque apparition, il confessa le remords qui,

plus que son amour méprisé, peut-être, endeuillait sa vie.

— Un grand crime est entre nous, Norine, balbutia-t-il, et je suis un misérable. Je vous aimais avant Martial Bouteau et, pour vous soustraire à son affection, la passion m'a rendu coupable. Sachant qu'aucune médisance ne pouvait vous atteindre, je n'ai pas reculé, cependant, devant la lâcheté, l'ignominie d'une lettre anonyme qui vous accusait. Cette lettre, le brouillon de cette lettre que mon étourderie laissa subsister, Dieu, dans sa toute-puissante justice, a voulu le placer sous vos yeux, pour mon châtement, alors que mon cœur, que mon âme s'ouvraient à des délices. Après avoir causé la mort d'un innocent, cette lettre a failli vous ravir pour toujours à mes tendresses...

Tressillante, la Norine écarta le meunier et s'écria :

— Que parlez-vous de tendresses, quand vous m'apparaissez comme un criminel que le bourreau guette...

— Je vous aimais, balbutia François.

Violente, haineuse, elle l'apostropha :

— Si je vous livrais à la justice? Si pour l'expiation de votre crime, je vous dénonçais aux juges!

— Pardon! supplia le malheureux.

— Pardon... répéta la jeune femme, avec ironie. — Ah, taisez-vous, car ce mot, sur vos lèvres, est un blasphème.

Comme de dégoût, elle détourna la tête.

Les bras tendus, la pensée moribonde, François se leva, prêt à attirer à lui celle qui l'outrageait, qui le repoussait et que, dans son inconsciente passion, il croyait pouvoir aimer encore, malgré le mort qui surgissait entre eux.

Mais, en cet instant, la Norine, les yeux dilatés, jeta une clameur d'épouvante.

Tête basse, le mufle fumant, la génisse de Martial se précipitait, beuglante, sur François Ramuche.

— Eh ben... eh ben, Jaunette!... hurla la Norine, angoissée, esquissant des gestes vagues, désespérés.



Le meunier, se retournant, eut une exclamation de terreur.

Déjà, la vache était sur lui, étouffant sa plainte lamentable ; relevant la tête, les cornes plongées dans son ventre, ruisselante de sang, elle secoua le corps du malheureux comme un trophée lugubre et l'envoya rouler sur la prairie.

La Norine, d'une pâleur de cire, demeurait hébétée.

Un râle poignant l'arracha à sa tor-

peur, un gémissement lui parvint qui la glaça toute.

— Pardon ! murmurait une dernière fois le rival de Martial Bouteau.

La Norine s'approcha. Une écume rose frangeait les lèvres du misérable dont les yeux expirants imploraient encore.

Des champs voisins, des gens, témoins impuissants de ce drame rapide, accouraient.

D'une chute sourde, la Norine s'affaissa ; les maux jointes, le regard au ciel, une ardente prière aux lèvres, elle demandait à Dieu d'être indulgent à l'homme sur lequel la Jaunette venait de venger son maître.

EMMANUEL GALLUS.

LES IVOIRES DU MUSÉE DE CLUNY



Fig. 1. — Figure dite *Panthea* trouvée en Allemagne en 1840 (iv^e siècle).

La sculpture sur ivoire, dont nous nous proposons de suivre les diverses manifestations à travers les siècles, en prenant nos exemples dans la collection du musée de Cluny, riche en spécimens aussi remarquables sous le rapport de l'art qu'au point de vue archéologique, était pratiquée dès la plus haute antiquité. Dans Homère, les palais des rois sont resplendissants d'ivoire et de métaux précieux, le lit d'Ulysse et le trône de Pénélope en sont incrustés, et Hésiode le met au nombre des matières qui composent les reliefs du bouclier d'Hercule. Les sculpteurs grecs l'employaient dans la statuaire pour représenter les parties nues, alors que les vêtements étaient en or ou en bronze. Plusieurs statues colossales dont les écrivains de l'antiquité nous ont laissé de pompeuses descriptions, entre autres la Minerve du Parthénon, qui n'avait pas moins de 12 mètres de hauteur, et le Jupiter d'Olympie, plus haute d'un tiers environ et due, comme elle, au ciseau de Phidias, étaient exécutées ainsi. Malheureusement, il ne nous reste rien de ces œuvres autrefois si célèbres, dont la plupart furent sans doute détruites sous Constantin lorsqu'il fit briser les idoles, et si l'on en excepte quelques petites pièces de peu d'importance provenant de l'ancienne Égypte, les plus anciens monuments de la sculpture sur ivoire qui sont arrivés jusqu'à nous ne sont guère antérieurs à la fin du iv^e ou au commencement du v^e siècle.

Il est à présumer, cependant, que deux des ivoires que possède le musée de Cluny remontent à une époque un peu plus reculée. Le plus impor-

tant fig. 1 est une figure en haut relief, de 0^m,42 de hauteur, qui représente une femme debout, tenant dans la main droite un long sceptre terminé par un feuillage, et, de la gauche, élevant une coupe; deux petits génies ailés lui posent une couronne sur la tête; derrière elle, à ses pieds chaussés de sandales, se tiennent un satyre et un enfant qui fait sonner des clochettes; elle est vêtue d'une longue tunique qui laisse à nu le sein droit, et sa tête est couverte d'un voile qui lui descend sur les bras. Il est probable que cette figure, trouvée en 1840 en Allemagne avec deux superbes têtes de lions en cristal de roche évidées qui appartiennent également au musée de Cluny, provient d'un siège d'apparat dont les têtes de lions formaient

les pommeaux d'appui. Mais si l'on est à peu près d'accord sur sa destination, il n'en est pas de même de sa signification. Alors que Du Sommerard, dans son catalogue, la désigne sous le nom de « figure panthée », c'est-à-dire réunissant en elle les attributs de plusieurs divinités, d'autres archéologues y ont vu une de ces personifications de ville ou de nation dont l'antiquité nous a laissé plusieurs exemples. Malgré la noblesse de l'attitude et le soin avec lequel sont traitées les draperies, elle marque une époque de décadence.

D'un art beaucoup plus élevé est la belle plaque qui, avec celle appartenant aujourd'hui au musée de Kensington, à Londres, fermait encore, au siècle dernier, une grande et belle châsse dans



Fig. 2. — Feuille d'un diptyque du v^e siècle, ayant servi, avec le feuille correspondant, à fermer la châsse de saint Cyriaque à l'abbaye de Montier-en-Der (Haute-Marne).

l'abbaye de Montier-en-Der (Haute-Marne), fondée vers 679 par saint Bercaire. Ces deux plaques, que Bercaire avait rapportées de Rome avec les reliques de saint Cyriaque, patriarche de Jérusalem, et de sainte Théodose, avaient disparu dans un incendie qui détruisit la châsse et une partie de l'église, et c'est en 1866 seulement qu'elles furent retrouvées au fond d'un puits, à Montier-en-Der même. Celle que possède le musée de Cluny, malheureusement très endommagée, représente une femme debout, inclinant des torches renversées devant un autel allumé, abrité par un pin auquel sont suspendues deux sonnettes; sur la

seconde, qui est dans un parfait état de conservation et que nous reproduisons (fig. 2) d'après un excellent moulage offert par la direction du musée de Kensington, une femme, debout également, répand sur un autel dressé devant un chêne, des parfums que lui présente un enfant. Toutes les deux sont entourées d'une bordure de palmettes et celle du musée de Cluny conserve une partie de sa monture en argent estampé de fleurettes.

Au-dessus des figures, sur chacune des plaques, on lit dans un cartouche les noms de deux puissantes familles de Rome, celle des Nicomaques et celle des Symmaques, dont plusieurs membres contractèrent des alliances, notamment à la fin du iv^e et tout au commencement du v^e siècle (401). Il semble donc que l'on ne puisse les faire remonter au delà de cette époque; mais en

supposant même qu'elles aient été exécutées à l'occasion d'un de ces deux mariages, le grand style des figures, la noblesse des attitudes, l'élégance et la disposition des draperies dans lesquelles on retrouve une tradition de l'art classique, prouveraient qu'elles ont été copiées sur des modèles de beaucoup antérieurs.

Mais, ce qui est hors de doute, c'est que, réunies autrefois, elles formaient un « diptyque ».

On nommait ainsi, dans l'antiquité, deux tablettes de métal, de bois ou d'ivoire, qui, reliées ensemble par des anneaux ou une charnière, se ramenaient, se pliaient l'une sur l'autre; les faces intérieures, enduites de cire, étaient destinées à recevoir l'empreinte du « style ». C'était, en réalité, une sorte de carnet très simple qui servait pour la correspondance, la comptabilité, etc.

Mais, à côté de ces diptyques d'usage courant, la coutume s'établit, vers le ^ve siècle de notre ère, de faire confectionner des diptyques de luxe, généralement en ivoire, rehaussés de sculptures en relief et, quelquefois, très richement montés en or, que l'on offrait en cadeaux à l'occasion d'un événement heureux dont on voulait consacrer le souvenir. Ces diptyques étaient de deux sortes : les diptyques des particuliers (c'est à cette classe qu'appartenait celui dont nous venons de décrire les deux plaques), et les diptyques consulaires qui étaient envoyés

par les consuls à leurs parents, à leurs amis, à l'empereur même, le jour de leur installation. Bien que marquant par leur style et leur exécution, souvent lourde et maladroite, une époque de décadence artistique très prononcée, ces diptyques dont on connaît actuellement quatre-vingt-douze feuillets ou tablettes, accouplés ou détachés, mutilés ou intacts, sont précieux par les renseignements qu'ils nous donnent sur l'histoire du Bas-Empire. Les plus intéressants sont certainement ceux qui, comme la feuille du diptyque consulaire que re-

produit notre gravure (fig. 3), représentent le consul remplissant une des fonctions les plus brillantes de cette magistrature toute d'apparat, celle où, dans sa loge du cirque, il préside un combat de gladiateurs ou une course de chars. Assis sur la chaise curule — *sella curulis* — ornée de griffes et de muttes de lions, il tient dans la main droite la *mappa*, sorte de linge qui lui servait à donner le signal, et, dans la gauche, un sceptre terminé par un aigle entouré d'une couronne de lauriers, et surmonté de l'image de l'empereur debout; derrière lui se tiennent deux personnages imberbes; au-dessous, est figurée l'une des tribunes du cirque occupée par des personnages vus à mi-corps et regardant dans l'arène un combat de gladiateurs contre des ours parmi lesquels se trouvent un cheval au galop et un lion terrassant un taureau; à la partie supé-



Fig. 3. — Feuillet d'un diptyque d'Areobiudus, consul à Constantinople en 506.

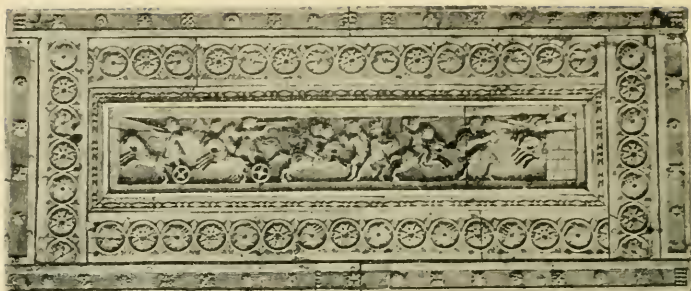


Fig. 1. — Dessus d'un coffret italo-byzantin du VIII^e au IX^e siècle provenant de Volterra.

rière, dans un cartouche placé au-dessus de l'arc en maçonnerie sous lequel se tient le consul, une inscription qui complète celle qui se trouve sur le premier feuillet de ce diptyque et qui porte le nom de Flavius Arcobindus, consul à Constantinople en l'année 506.

Parmi les objets usuels, moins précieux au point de vue de l'histoire et du costume aussi bien que de la matière, mais qui n'en offrent pas moins un assez grand intérêt, nous signalerons un grand coffret qui faisait, il y a quelques années, partie de la célèbre collection Spitzer. Ces sortes de coffrets composés de plaques d'os assemblées au moyen de chevilles, ou simplement collées sur un bâti en bois, devaient être d'un usage assez commun aux VIII^e et IX^e siècles; la matière, en tout cas, prouverait que ce n'était pas des objets de grand luxe et la décoration en est généralement peu variée. De forme rectangulaire, ils étaient, soit à couvercle en dos d'âne, avec serrure placée à la partie antérieure, soit à couvercle plat fermant à coulisse comme celui que nous représentons (fig. 1), et qui est certainement un des plus importants de ce genre. Sur le couvercle, dans une bande bordée d'un chapelet de perles, on voit représenté un combat entre des fantassins et des cavaliers dont plusieurs, d'après

leurs costumes, sont vraisemblablement des Sarrasins; sur les côtés, composés de plaques rectangulaires, on reconnaît Hercule portant la peau du lion de Némée, des combattants du cirque et des belluaires terrassés par des bêtes féroces. Tous ces sujets empruntés évidemment à des scènes d'hippodrome, sont entourés de frises décorées de rosaces alternant avec des têtes de profil. Ce coffret dont l'exécution prouve une certaine habileté de main, mais qui dénote cependant un art de décadence, provenait de Volterra et semble être de travail italo-byzantin.

Parmi les ivoires du V^e siècle est une plaque célèbre, bien des fois publiée et sur laquelle on a beau-

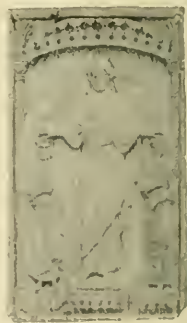


Fig. 5. — Plaque (couverture d'évangélaire?) représentant le mariage d'Othon II, empereur d'Occident (973-983) et de Theophano, fille de Romain II, empereur d'Orient.

coup écrit et longuement discuté fig. 5. De style absolument byzantin, cette plaque, de 0^m,16 de hauteur, représente le mariage d'Othon II, empereur d'Occident avec Theophano, fille de Romain II, empereur d'Orient, en 973. Debout sous un édicule supporté par de grêles co-

Augustus et *TEOPHANO IMP eratrix Ac Augusta*, etc., et, d'autre part, l'incorrection de la date 937 qui peut n'être due qu'à une interposition de chiffres 973. Quoi qu'il en soit, cette plaque qui a probablement servi de couverture à un évangélaire, est d'un

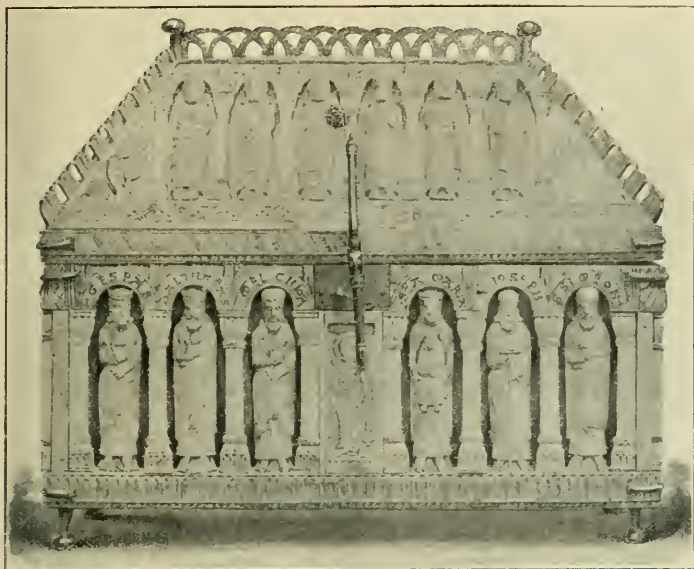


Fig. 6. — Châsse provenant du trésor de l'abbaye de Saint-Yved de Braisne-sur-Vesle (XII^e siècle).

lonnes torses, le Christ couronne Othon et Theophano, beaucoup plus petits que lui, richement vêtus de dalmatiques brodées, et se tenant à sa droite et à sa gauche, debout sur des escabeaux moins élevés que celui sur lequel se tient le Sauveur; aux pieds de l'empereur est prosterné un personnage barbu que l'on croit être le donateur du bas-relief. Ce qui a surtout provoqué des discussions, ce sont, d'une part, les inscriptions en caractères moitié grecs et moitié latins : *OTTO IMP erator RoMANorVm Ac*

beau caractère et peut être considérée comme un des principaux monuments de cette époque que possède le musée de Cluny.

Pendant toute cette période, du reste, les œuvres des ivoiriers de l'empire d'Occident ne sont pas très rares et le musée de Cluny en possède plusieurs que nous devons signaler. Telles sont, entre autres, une Vierge portant sur ses genoux l'Enfant Jésus n^o 1037, travail français du X^e siècle; un « tau » trouvé dans le tombeau de Morard, abbé de

Saint-Germain-des-Près de 990 à 1011 n° 1017); deux plaques à double face représentant, d'un côté, des sujets mythologiques, et, de l'autre, des sujets chrétiens (n°s 1011 et 1012 et la curieuse plaque de la *Crucifixion*, provenant de la collection Spitzer, sur laquelle on voit le Christ imberbe vêtu d'une longue tunique et attaché sur une croix au bas de laquelle se trouvent la Vierge et saint Jean, ainsi que les saintes Femmes au tombeau; au-dessus, dans l'angle de droite, l'artiste a représenté

riorité. Ce n'est pas à dire, cependant, qu'il faille attribuer à des sculpteurs français tous les monuments de ce genre recueillis en France; beaucoup, certainement, venaient d'Orient, mais une grande incertitude règne encore à cet égard. C'est ainsi que l'origine de la belle chasse provenant de l'ancien trésor de l'abbaye de Saint-Yved de Braisnesur-Vesle, dans l'arrondissement de Soissons, considérée jusqu'à présent comme travail français, a été dernièrement contestée. Nous laissons aux

archéologues le soin de déterminer si, comme on l'a avancé, elle doit être attribuée à un atelier de Constantinople qui envoyait ses produits dans toute la chrétienté, ou si elle est réellement française, nous bornant, dans ce rapide examen, à décrire cette belle pièce du style roman le plus pur (fig. 6). Longue de 0^m.36, la chasse de saint Yved en forme de coffret rectangulaire à couvercle en toit, est décorée sur ses faces de quarante-deux figures en relief placées sous des arcades que soutiennent des pilastres à bases et à chapiteaux et que séparent des petites tours crenelées. Au centre de la face principale, sous la serrure, on voit un ange ailé qui tient un encensoir de la main gauche et bénit de la droite; à

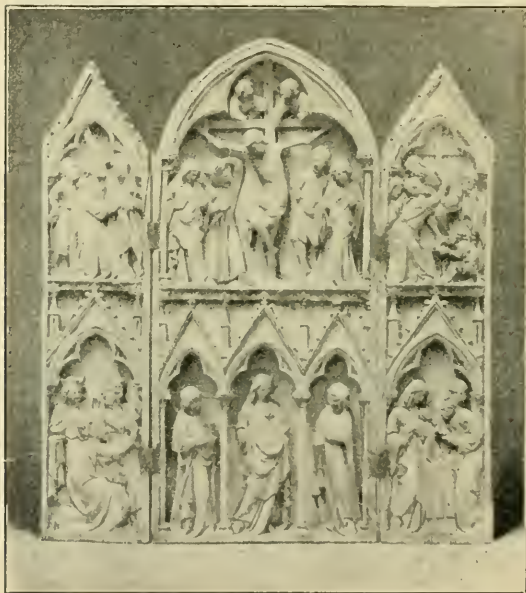


Fig. 7. — Triptyque provenant de Saint-Sulpice (Tarn) (XIV^e siècle).

l'Ascension, dans celui de gauche le Christ « de majesté » entouré des attributs des quatre évangélistes.

A dater du XII^e siècle, les ivoires deviennent moins rares et la France, là encore, commence à affirmer sa supé-

riorité des pilastres à bases et à chapiteaux et que séparent des petites tours crenelées. Au centre de la face principale, sous la serrure, on voit un ange ailé qui tient un encensoir de la main gauche et bénit de la droite; à

droite sont la Vierge et l'Enfant Jésus, saint Joseph et saint Siméon et à gauche les trois rois mages, Gaspard (dont l'artiste a écrit le nom GESPAS), Balthazar et Melchior, portant les présents destinés au Fils de Dieu. Sur la face opposée, le Christ occupe la place du milieu; sa tête est ceinte du diadème: d'une main, il tient le livre des Évangiles et, de l'autre, il bénit le monde. A ses côtés ainsi qu'aux deux extrémités de la châsse sont figurés ses apôtres et ses disciples, portant chacun, au-dessus d'eux, son nom gravé en creux. Le couvercle est décoré, sur les deux faces, des figures des prophètes et des rois, et sur les côtés, de celles d'Adam et de Noë entre l'ange Michel et l'ange Gabriel, et de Jonas et de Jessé entre l'ange Chérubin et l'ange Raphaël; chacun de ces personnages porte une banderole à son nom. Ce beau reliquaire, déposé dans la chapelle sépulcrale de l'abbé Barthélemy quand elle fut détruite en 1793, contenait les reliques de saint Barnabé, de saint Lucas et de saint Nicaise, était fort vénéré des populations.

Aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, l'art des ivoiriers, surtout en France, a produit de véritables merveilles. Les tableaux en ivoire ornent les oratoires et les chapelles particulières. C'est l'époque des diptyques et des triptyques dans lesquels l'architecture domine avec toute sa richesse et sa belle ordonnance, formant un cadre monumental aux sujets représentés et les coordonnant pour ainsi dire. Le musée de Cluny possède en ce genre plusieurs spécimens précieux, dont le plus délicat comme travail et le plus remarquable au point de vue de l'art provient de Saint-Sulpice Tarn, et qui représente, comme la plupart des petits monuments semblables de cette époque, des scènes empruntées à la naissance et à la Passion du Christ (fig. 7). Ces sortes de triptyques, désignés au moyen âge sous le nom de « tableaux cloants » (ou, simplement, « cloants », désignation absolument ou-

blée aujourd'hui, étaient souvent rehaussés de couleur et d'or.

Les tableaux en ivoire qui décoraient les chapelles n'étaient pas toujours en



Fig. 8. — La Vierge portant l'Enfant Jésus. Ivoire français, XIV^e siècle. (Haut. 0^m,50.)

forme de triptyques ou de diptyques; parfois c'étaient de véritables tableaux, sortes de retables, comme ceux qui sont inscrits au musée de Cluny sous les nos 1079 et 1080 et qui ne mesurent



Fig. 9. — La Vierge portant l'Enfant Jésus.
Ivoire français (fin du XIV^e siècle).

pas moins de 1^m,38 sur 0^m,60. Ces deux tableaux, désignés sous le nom d'*Oratoires des duchesses de Bourgogne*, proviennent de l'ancienne Chartreuse de Dijon. Ils représentent, en quinze sujets, l'un, des scènes de la vie de saint Jean, l'autre, la vie et la Passion du Christ. Dans les registres de l'ancienne Chartreuse, déposés aujourd'hui aux archives de la Côte-d'Or,

on trouve, à la date de 1392, la mention suivante : « Payé 500 livres à Berthelot-Héliot, varlet de chambre du duc, pour deux grant tableaux à ymaiges d'ivoire, dont l'un d'iceulx est la *Passion de Notre-Seigneur* et l'autre, la *Vie de monsieur Saint-Jean-Baptiste*, qui les a vendus pour les Chartreux... » Quoique l'on en ait dit, Héliot n'était



Fig. 10. — Sainte Catherine. Ivoire français
(XV^e siècle).

certainement que le vendeur et non l'auteur de ces tableaux, qui sont de travail italien.

Avec les tableaux des chapelles et des oratoires, ce qui domine dans les œuvres des ivoiriers des ^{xiii}^e au ^{xv}^e siècles, ce sont les représentations de la Vierge, debout ou assise, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Le musée de Cluny est particulièrement riche de ces figurines, les unes conservant l'attitude simple, roide et, pour ainsi dire, hiératique des sculptures de l'époque romane, les autres, accusant, surtout à dater du milieu du ^{xiv}^e siècle, une sorte de naturalisme qui était poussé parfois jusqu'à un réalisme un peu maniéré (fig. 9). Parmi les plus remarquables, nous citerons surtout la Vierge assise sur un siège d'architecture gothique, bel ivoire rehaussé de fleurons et de bordures dorées (n° 1061), et la grande statuette, malheureusement mutilée (n° 1087) que reproduit notre gravure (fig. 8) et qui ne mesure pas moins de 0^m.50. Les figures de saints et de saintes sont beaucoup plus rares; l'une des plus belles et des plus intéressantes de cette série est certainement la *Sainte Catherine* (fig. 10), que possède également le musée de Cluny. Assise sur un siège délicatement sculpté à jour, la sainte, dont la figure est douce et souriante, est vêtue d'une longue robe recouverte d'un manteau qu'une agrafe rattache sur la poitrine; elle foule aux pieds une figure d'empereur et montre du doigt la roue dentée, instrument de son martyre.



Fig. 11. — Crosse à double face, représentant, d'un côté la Vierge et l'Enfant Jésus entre les anges, et de l'autre le Christ en croix entre Marie et saint Jean (fin du ^{xiv}^e siècle). Monture en cuivre doré du ^{xv}^e siècle.

Les draperies, d'une grande élégance, sont traitées avec une science et une

habileté que l'on rencontre rarement dans les travaux des ivoiriers de cette époque.

Certaines pièces du mobilier des églises étaient également en ivoire; de

la Vierge et l'Enfant Jésus entre les anges, et, de l'autre, le Christ en croix entre Marie et saint Jean; l'enroulement, formé par une branche de feuilles de lierre, est soutenu par un ange en adoration; cette belle crosse a conservé sa monture en cuivre doré datant du siècle suivant.

L'ivoire servait aussi à exécuter des objets purement civils. De ce nombre étaient les troussequins de selles, dont le Louvre possède un remarquable et rarissime spécimen, autrefois dans la collection Spitzer, et les olifants, sortes de cornes de grande dimension, garnies de viroles de métal pour les suspendre au côté. L'olifant, marque distinctive de commandement ou de dignité, servait à donner des signaux, à annoncer l'approche de l'ennemi, à rallier les troupes :

Un olifant sonna, ses gens vers li
Et leur dit : séguez moi... [ralie
Gérard de Roussillon,
poème du XIII^e siècle).



Fig. 12. — Boîte à miroir décorée de sujets tirés des romans de chevalerie avec figures chimériques formant angles (XV^e siècle).

ce nombre étaient souvent les crosses et les bâtons pastoraux d'évêques ou d'abbés. Outre le *tau* trouvé dans la tombe de Morard, abbé de Saint-Germain-des-Prés, le musée de Cluny en possède un autre n^o 1058, en buis et en ivoire, enrichi de pierreries, composé d'une tige d'ivoire surmontée d'un chapiteau couronné par un lion en ronde bosse; le sujet principal, en ivoire également, représente quatre personnages, dont l'un en costume épiscopal donne la consécration à un abbé agenouillé devant lui; une inscription latine est découpée en beaux caractères du temps sur les rondelles de la tige. A côté de ce monument si remarquable du XII^e siècle, le musée possède aussi deux belles crosses, dont l'une (n^o 1067, fig. 11), du XIV^e siècle, est à double face; on y voit, d'un côté,

Les olifants étaient richement décorés de sculptures représentant le plus souvent des chasses. Ils sont assez rares et

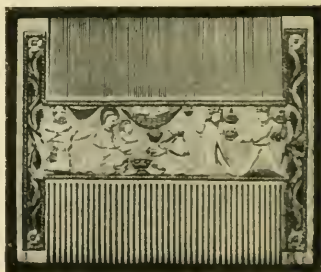


Fig. 13. — Peigne à double face, représentant, d'un côté l'Annonciation, et de l'autre l'Adoration des mages. Travail italien (?) — (XV^e s.).

peu de musées en possèdent; quelques « trésors » d'églises en ont conservé qui avaient été probablement donnés comme *ex-voto*.

Ce que l'on trouve plus fréquemment,

ce sont les boîtes de miroirs; jusqu'à la fin du xv^e siècle l'usage était, pour les dames, de porter pendus à la ceinture, de petits miroirs composés d'une plaque de métal poli enfermée dans une boîte d'ivoire, de bois de poirier, et, quelquefois, d'or ou d'argent; sur l'une des faces était fixée la plaque de métal; l'autre formait le couvercle (fig. 12). Ces boîtes étaient généralement décorées de sculptures en relief assez largement traitées et bien inférieures comme art et comme exécution à celles des ivoires à sujets religieux. Ces sculptures représentaient le plus souvent des scènes empruntées aux romans de chevalerie, des chevauchées, ou

des jeunes gens des deux sexes s'embrassant ou se couronnant de fleurs; un sujet que les ivoiriers paraissent avoir affectionné est l'« Attaque du château d'Amour défendu par des demoiselles ». Il convient de citer également, outre les

coffrets, les tablettes à écrire, composées de deux, et quelquefois de plusieurs feuillets réunis à leur partie supérieure par une tige métallique formant pivot et creusés avec un rebord, de façon à

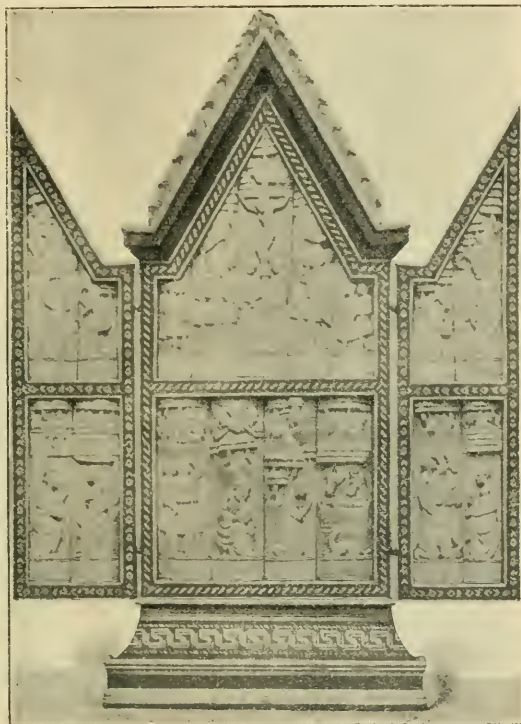


Fig. 14. — Retable en forme de triptyque. Travail italien dit *alla certosina* (xv^e siècle).

recevoir une couche de cire destinée à l'écriture (n^o 1103), les styles à écrire (n^o 1068), les manches de couteaux (n^{os} 1112, 1127), les pièces de jeux d'échecs, les pendants de ceintures et les peignes. Ces derniers étaient de



Fig. 15. — La Vierge et l'Enfant Jésus (xvi^e s.).

forme rectangulaire, à deux rangs de dents, les unes fines, les autres grosses, séparés par une frise sculptée sur les deux faces, et portaient aux extrémités deux montants verticaux le long desquels se déroulent des tiges de fleurs. D'un relief très peu accentué, ces peignes sont, le plus souvent, d'un travail très médiocre et les sujets qu'ils représentent sont peu variés, si l'on en juge par le peigne du musée de Cluny fig. 13 et par celui du musée du Louvre (n^o 130). Tous les deux reproduisent, d'un côté, l'Adoration des rois, et, de l'autre, l'Annonciation; le fond est guilloché.

Ils datent du xvi^e siècle et sont vraisemblablement de travail italien.

L'art des ivoiriers, du reste, paraît avoir été en pleine décadence en Italie à cette époque: il présente cependant un caractère particulier qu'il importe de signaler, c'est l'encadrement des sujets sculptés sur ivoire, ou le plus souvent sur os, dans des bordures rehaussées d'incrustations polychromes de bois et d'ivoire, formant ainsi une marqueterie à laquelle on a donné le nom de *certosina* — « alla certosina » —



Fig. 16. — Poire à poudre (*polverin*) en corne représentant la Conversion de saint Paul (xvi^e siècle).

qui indique que ce travail avait pris naissance ou se faisait surtout dans des convents de Chartreux. Le retable, en

forme de triptyque, que reproduit notre gravure (fig. 14), malgré sa belle ordonnance, ne donne pas une bien haute idée du talent des artistes qui l'ont exécuté. L'extérieur des volets est décoré de filets peints et d'écussons armoriés.

Mais les moines n'avaient pas le monopole exclusif de ce travail de marqueterie et le nombre assez considérable de coffrets du même genre, à sujets variés et, souvent, très profanes, qui sont parvenus jusqu'à nous, prouve que la *certosina* se faisait également en dehors des couvents. Le musée de Cluny possède plusieurs de ces coffrets dont un, de forme octogonale n° 1056, représente plusieurs scènes d'un roman de chevalerie rappelant l'histoire de la conquête de la Toison d'or; peut-être même est-ce le mythe de Jason que l'artiste a voulu traduire, bien que les personnages portent le costume de la fin du XIV^e ou du commencement du XV^e siècle.

A dater du XVI^e siècle, la sculpture sur ivoire, aussi bien en France qu'à l'étranger, est de peu de valeur et devient un métier; la facture dénote toujours une grande habileté de main, mais tout caractère d'art a généralement disparu. L'ivoire semble n'avoir plus été beaucoup à la mode et les objets en cette matière qui sont parvenus jusqu'à nous, à l'exception des crucifix qui avaient remplacé les vierges si recherchées et si communes aux siècles précédents, et de quelques pièces, sont tous d'usage courant. Du XVI^e siècle, ce que nos musées possèdent ce sont, surtout, les poires à poudre pulvérisés en cornes de cerfs et couverts le plus souvent de sujets à nombreux personnages. Celui que représente notre gravure (fig. 16), bifurqué à sa partie inférieure et ayant conservé sa monture en métal, est orné, en plein, d'un bas-relief représentant la conversion de saint Paul et portant l'inscription: *Saüle, saüle, quid me persequeris? Domine quid me vis facere?* La collection du musée de



Fig. 17. — Groupe représentant la Vertu châtiant le Vice (?), attribué à Jean de Bologne (commencement du XVII^e siècle).

Cluny compte plusieurs autres objets semblables, mais celui que nous reproduisons est certainement le plus remarquable de cette série.

Nous nous bornerons à signaler les objets de moindre importance, malgré l'intérêt que beaucoup d'entre eux présentent aux visiteurs, statuettes, râpes

à tabac, chausse-pieds, manches de couteaux, drageoirs, etc., pour nous arrêter à quelques pièces plus sérieuses en tête desquelles nous mentionnerons surtout un groupe d'une belle facture (fig. 17) représentant une jeune femme frappant un esclave agenouillé, ou, d'après la désignation portée au catalogue n° 1113, *La Vertu châtiant le Vice*. Si l'on peut admettre cette désignation, il n'en est pas de même de l'attribution qui en a été faite par Du Sommerard à Jean de Bologne. Il existe évidemment une certaine ressemblance de style entre les petits bronzes connus de ce célèbre sculpteur et le groupe du musée de Cluny, mais rien ne prouve que, ni lui, ni son élève Francheville, auquel on l'a également attribué, aient jamais sculpté l'ivoire.

Par contre, il semble qu'il ne puisse y avoir aucun doute pour la charmante figurine (fig. 18) — que le catalogue désigne, à tort, croyons-nous, sous le nom de *L'Insouciance du jeune âge* — donnée à Duquesnoy, plus connu sous le nom de François Flamand, qui travaillait l'ivoire aussi bien que le marbre, et dans laquelle on retrouve toutes les



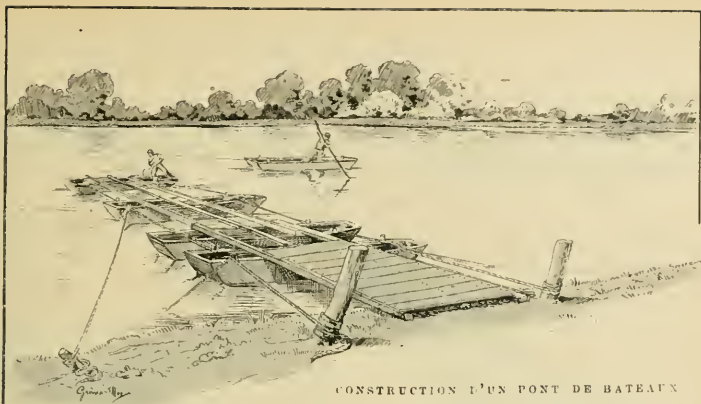
Fig. 18. — *L'Insouciance du jeune âge*, figurine par Duquesnoy, dit François Flamand (XVII^e siècle).

qualités de grâce et de finesse du modelé qui distinguent les œuvres de cet artiste, non plus que pour l'attribution à son compatriote, Gérard van Opstal ou Obstal, d'Anvers, qui, ainsi que lui, se fit d'abord une certaine réputation comme sculpteur sur ivoire, du beau bas-relief représentant une « femme trayant une chèvre que tiennent des enfants », œuvre du plus pur style flamand.

c c c

Nous avons cherché, dans les pages précédentes, à étudier les diverses séries qui composent la riche collection des ivoires du musée de Cluny et à signaler plus particulièrement les œuvres les plus importantes au point de vue de l'art ou de l'histoire. Il est certainement — en dehors même du Louvre — des musées qui possèdent des œuvres de plus grande rareté et de plus haute valeur, mais il n'en est pas qui puissent en offrir un ensemble aussi complet et aussi intéressant pour le public aussi bien que pour les érudits et les artistes.

ÉDOUARD GAUBIER



CONSTRUCTION D'UN PONT DE BATEAUX

PONTS MILITAIRES

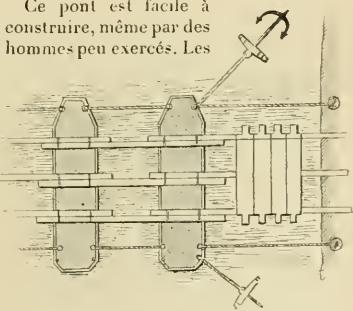
Le passage des cours d'eau a fait l'objet, de tous temps, d'une des principales préoccupations des techniciens ; ils se sont efforcés de surmonter un obstacle qui s'oppose à la marche et aux manœuvres des troupes, car le premier soin de la défensive est de détruire les ponts fixes pour entraver la poursuite, et, aujourd'hui surtout, cette destruction est grandement facilitée par les nouveaux explosifs.

L'armée possède des équipages de ponts qui se composent de bateaux ou de pontons transportés sur des haquets ; lorsqu'on les a mis à l'eau, on jette de l'un à l'autre un tablier qui les réunit tout en maintenant entre eux un certain écartement ; ils constituent en quelque sorte des piles de ponts flottantes.

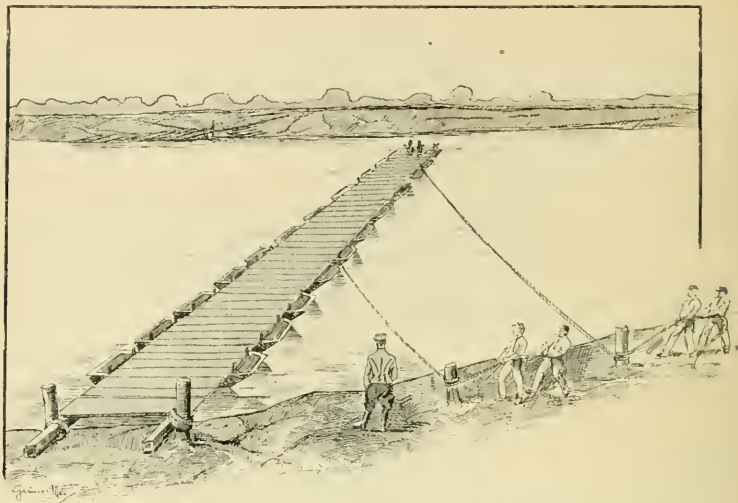
Il existe plusieurs méthodes pour construire les ponts de bateaux. Le plus simple est de procéder par bateaux successifs. On amène les bateaux un à un à la place qu'ils doivent occuper dans l'axe du pont que l'on veut jeter d'une

rive à l'autre et on les y maintient fixes au moyen d'ancres mouillées en amont ou en aval et de cordes traversières attachées à des piquets d'amarrage enfoncés sur le rivage ; on construit les travées en plaçant des poutrelles entre la rive et le premier bateau, puis entre tous les bateaux et on achève le tablier avec des madriers.

Ce pont est facile à construire, même par des hommes peu exercés. Les



ÉLÉMENTS D'UN PONT DE BATEAUX



LANCEMENT PAR CONVERSION D'UN PONT DE BATEAUX

pontoniers ne mettent que trois minutes pour faire une travée et une heure pour jeter un pont de 100 mètres. En commençant le pont par les deux rives, on l'achève encore plus rapidement. Mais cette méthode devient difficile et dangereuse quand l'ennemi occupe la rive opposée.

Quelquefois les bateaux sont joints par deux ou par trois; ils constituent ainsi ce que l'on appelle une *portière*. Les portières sont mises en place comme dans la méthode précédente et réunies entre elles et avec les rives par des travées. On met généralement entre les *portières* un écartement de six mètres : cette méthode abrège la mise en place.

Quand on procède par conversion, on construit le pont en entier le long de la rive en amont du point où le cours d'eau doit être traversé; la tête du pont est solidement fixée à un piquet enfoncé dans la terre du rivage, et l'autre extrémité est poussée au courant qui entraîne

le pont tout d'une pièce dans un majestueux mouvement de conversion jusqu'à ce que le dernier bateau s'arrête auprès de la rive opposée. Si le pont a été bien construit, son extrémité doit toucher la rive, à quelques mètres près. On jette un tablier entre le dernier bateau et la rive, on resserre toutes les attaches pour assurer la rigidité et le pont est prêt.

Cette méthode permet de mettre le pont de bateaux en place en quelques minutes; mais elle est délicate à employer, surtout si le courant est rapide; elle demande un personnel exercé.

On doit ralentir le mouvement de conversion au moyen de cordages maintenus de la rive et que l'on amarre solidement lorsque le pont est jeté, afin d'éviter qu'il ne soit déformé ou entraîné par le courant.

La conversion peut être employée avec profit lorsque l'ennemi occupe la rive opposée.

Les ponts de bateaux permettent de

franchir presque tous les cours d'eau et peuvent donner passage à toutes les armes.

Quand, par suite de circonstances spéciales ou par défaut du matériel, il n'est pas possible de construire des ponts de bateaux, on a recours aux ponts de chevalets. Ils sont faciles à établir dans les cours d'eau d'une profondeur maximum de 3^m,50 et dont le courant ne dépasse pas 1^m,50 à 2 mètres par seconde.

La construction d'un pont de chevalets est, en principe, une chose très simple. Les chevalets sont placés de distance en distance en travers du cours d'eau au point où il doit être franchi, et des planches, jetées de l'un à l'autre, forment le tablier du pont. L'écartement entre les chevalets dépend de la longueur des planches dont on dispose et de la charge qu'elles doivent supporter. Pour les mettre en place, il existe diverses méthodes : la plus employée est celle dite des « longrines ». Deux

des rouleaux. Le chevalet est placé sur leur extrémité, du côté du large; des équipes de pontonniers, les manœuvrant par l'autre bout, les poussent en avant et portent ainsi le chevalet à la distance voulue. On descend celui-ci dans l'eau et on l'installe dans une position convenable en soulevant la queue des longrines. Des poutrelles sont ensuite placées sur la partie supérieure (le chapeau) des deux derniers chevalets et le tablier est posé sur ces poutrelles.

En campagne, c'est surtout en faisant mettre les hommes à l'eau qu'on les place le plus rapidement.

L'établissement d'un pont de chevalets demande que le profil transversal des cours d'eau soit reconnu au préalable par des sondages, et les chevalets doivent être pour ainsi dire construits sur mesure. Souvent ils ne possèdent pas un aplomb suffisant avec un lit de rivière qui peut présenter des dénivellations, et, durant le passage, si le fond



PONT DE CHEVALETS

longrines ou poutrelles de 8 à 9 mètres de longueur sont disposées de part et d'autre de l'axe du pont sur la partie déjà posée du tablier; elles reposent sur

est inégalement résistant, les pieds s'enfoncent inégalement et produisent des déformations du tablier entraînant quelquefois la mise hors de service du pont.

L'emploi du chevalet Birago remédie en partie à ces inconvénients. Il se compose d'un chapeau percé à ses deux extrémités de deux mortaises inclinées dans lesquelles on enfonce les pieds jusqu'à ce qu'ils appuient sur le fond. Des chaînes de suspension, coiffant l'extrémité supérieure des pieds, les réunissent

peuvent s'allonger ou se raccourcir à volonté, suivant les besoins, et il est également possible de varier leur inclinaison. Enfin, ils se posent immédiatement d'aplomb en épousant toutes les dénivellations du lit de la rivière.

Les ponts de bateaux ou de chevalets, lorsqu'ils sont bien construits, sont



ÉTABLISSEMENT D'UN PONT DE CHEVALETS — MÉTHODE DES LONGRINES

invariablement au chapeau. Cette disposition permet de ponter le chevalet à des hauteurs variables et de l'asseoir convenablement en enfonçant jusqu'à refus les pieds dans leur mortaise. L'assiette des pieds est encore augmentée par l'emploi de semelles. Afin de maintenir longitudinalement la stabilité du pont, les poutrelles jetées sur les chevalets pour recevoir le tablier sont munies de griffes empêchant le renversement de ces supports.

Le chevalet Birago n'oppose au courant qu'un pied étroit dans le sens transversal, mais il a l'inconvénient de n'avoir par lui-même aucune stabilité et d'exiger l'emploi de poutrelles à griffes.

Dernièrement, M. Pfund a perfectionné ces ponts en faisant construire des chevalets en acier creux très légers, et, par conséquent, facilement transportables; les pieds sont articulés; ils

toujours suffisants pour permettre à l'infanterie, à la cavalerie, à l'artillerie et au train, avec ses plus lourdes voitures, de traverser la plupart des cours d'eau. Mais lorsqu'il s'agit de rétablir une voie ferrée, le pont, pour qu'il puisse supporter l'énorme charge d'un train, doit nécessairement posséder une solidité plus grande encore.

On se sert alors des ponts en fer ou en acier composés de pièces énormes et composés de pièces énormes et composés de pièces énormes. Il en existe divers types.

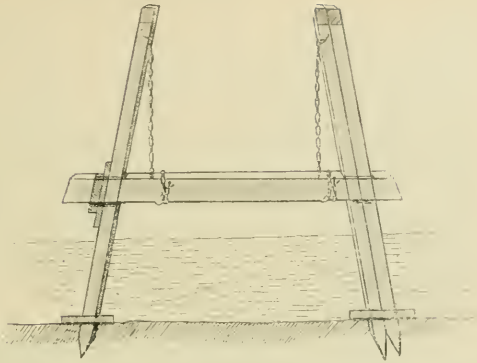
Mais chaque corps d'armée ne possédant qu'un équipage de pont, le nombre de ces équipages est bien insuffisant pour répondre aux exigences des immenses effectifs des armées modernes. Déjà leur absence a été cause d'accidents déplorables : « Si, le 26 janvier 1814, écrit le duc de Feltre, j'avais eu un équipage de ponts et dix pon-

tous, la guerre serait finie et l'armée de Schwarzenberg n'existerait plus, je lui aurais pris huit ou dix mille voitures et battu son armée en détail; mais, à défaut de bateaux, je n'ai pas pu passer la Seine, où il aurait fallu que je puisse la passer à volonté. »

Le général Clarke dit de même : « Si j'avais eu un équipage de ponts à Mezy, l'armée de Schwarzenberg eût été détruite; et si j'en avais eu un ce matin (le 2 mars 1814), l'armée de Blücher eût été perdue. »

On s'est donc préoccupé de rechercher des moyens permettant aux troupes de franchir des cours d'eau en improvisant, avec leurs seules ressources, les passerelles et les radeaux nécessaires, sans avoir recours aux équipages des corps d'armée, ceux-ci étant plus spécialement réservés pour l'artillerie.

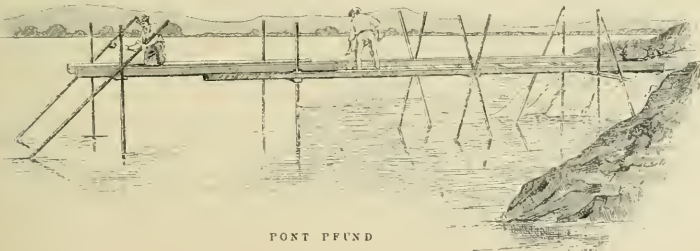
Le plus simple est de remplacer les bateaux des équipages par des bateaux de commerce ou de pêche réquisitionnés dans la rivière qu'il s'agit de franchir, mais ce moyen peut rarement être employé, car l'ennemi a généralement soin de détruire, sur une assez grande longueur en amont et en aval, les bateaux qui se trouvent dans le



CHEVALET BIRAGO

cours d'eau dont il défend le passage.

S'il est possible de trouver beaucoup de bois sur les rives, on remplace les bateaux par des radeaux faits avec des troncs d'arbres, des solives de maisons, des charpentes de toitures. Un tablier fait de poutrelles, de madriers et de planches est jeté de l'un à l'autre comme dans les ponts de bateaux. Pour que le pont soit convenablement construit, il faut donner aux radeaux de bois une grande dimension, car, la partie immergée étant peu épaisse, on n'obtient une force de sustentation suffisante qu'en augmentant la surface du flottage. Quand on peut trouver des tonneaux, on les ajoute aux radeaux afin de leur donner plus de force. On place ces radeaux aux points qu'ils doi-



PONT PFUND

vent occuper, comme s'il s'agissait des bateaux d'un pont.

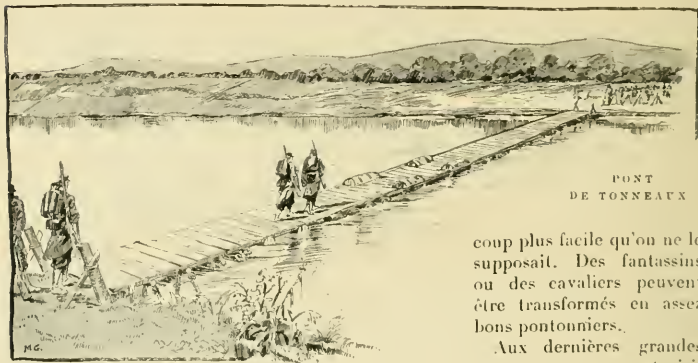
Les ponts de circonstance autres que le pont de chevalets sont assez nombreux :

Le pont de gabions, qui sert à passer les petits cours d'eau, les marais et les fossés; on le forme avec des lits de gabions et de fascines qui se construisent aisément sur place. Il peut supporter d'assez lourds fardeaux.

Les ponts de tonneaux, faits avec des tonneaux réunis en radeaux au moyen

à ces câbles. Ce pont, à tablier horizontal, est préférable au précédent.

De nombreuses expériences de construction de ponts par des hommes non exercés et avec des matériaux trouvés sur les rivages ont été faites au cours de ces dernières années, et l'on a reconnu que l'établissement d'un pont, passerelle ou radeau improvisé ou de fortune, pour franchir une rivière de largeur moyenne dont le courant n'est pas trop rapide, est une opération beau-



PONT
DE TONNEAUX

de châssis plus ou moins compliqués. On recouvre ces radeaux de madriers joignant les deux rives comme on ferait pour un pont de bateaux.

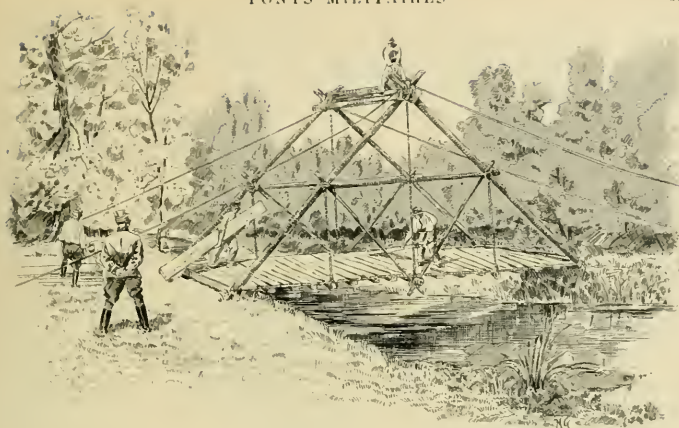
Les ponts de cordages, qui servent pour les ravins, les torrents, les rivières très encaissées.

Ces derniers sont de deux sortes. Le pont sur chaînette, dans lequel le tablier porte directement sur deux câbles tendus d'une rive à l'autre; ce pont oscille beaucoup et ne peut servir que pour l'infanterie. Le pont suspendu ou sur parabole, dans lequel le tablier est suspendu à deux câbles tendus au moyen de potences établies sur les deux rives, par l'intermédiaire d'ordonnées en cordes, constituant des tirants, fixées

coup plus facile qu'on ne le supposait. Des fantassins ou des cavaliers peuvent être transformés en assez bons pontonniers.

Aux dernières grandes manœuvres, on construisit une passerelle sur fermes en perches assez élégante et d'une solidité suffisante pour que l'artillerie pût y passer. Sur chaque rive on forma les cadres en reliant solidement les perches; on les dressa en les maintenant avec des cordes et on les laissa s'incliner peu à peu l'un vers l'autre, au-dessus du cours d'eau, jusqu'à ce qu'ils se fussent rencontrés arc-boutés par leur sommet; on les attacha et on compléta le pont par des traverses et des tirants soutenant le tablier.

D'excellentes passerelles peuvent être construites avec les matériaux les plus rudimentaires qui se trouvent dans tous les villages: quelques tonneaux, quelques échelles, des planches, des perches, des volets de fenêtres, des claies



PONT SUR FERMES EN PERCHES

de jardin, des échelas, des râteliers d'écuries et toutes matières, en un mot, susceptibles de flotter.

On remplace quelquefois les tonneaux, dont l'assemblage en radeaux est assez long, par des outres, par des ballons en étoffe imperméable gonflés d'air.

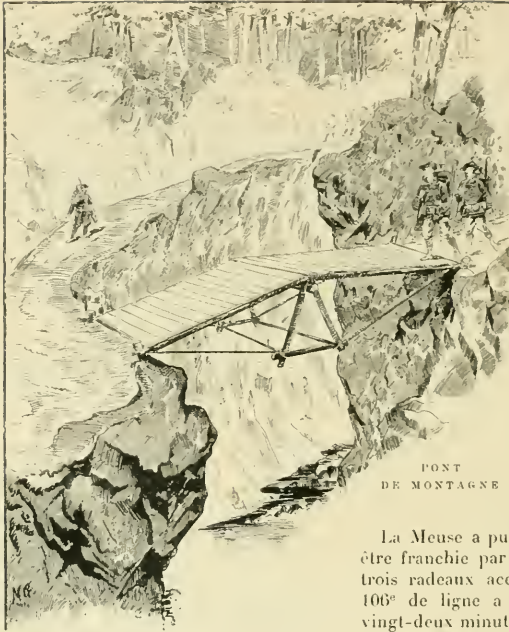
On établit aussi des ponts avec les sacs à distribution ou à fourrage en toile imperméable des corps de troupe. On les remplit de paille ou de toute autre matière légère, on les ligature fortement et on les met à l'eau où ils remplissent parfaitement l'office de tonneaux. Chaque sac peut supporter 50 kilogrammes. On place ces sacs conjointement et parallèlement au courant, on les attache à une échelle que l'on recouvre de planches, et on a ainsi une travée de passerelle suffisamment solide.

On bien on en forme des radeaux qui remplissent le même office que les bateaux d'un pont de bateaux; chacun d'eux se compose de huit sacs, plus deux sacs aux ailes, réunis par une perche et constituant balancier. Ces sacs sont amarrés entre eux et avec des madriers qui les embrassent dessus et dessous; d'autres madriers réunissent les radeaux; des cordes, disposées en croix, sont tendues du balancier d'un radeau au balancier du suivant et constituent des contreventements. Si le courant est fort, on amarre la passerelle en divers points à une corde, dite cinque-nelle, tendue d'un bord à l'autre, où à des ancrs de fortune mouillées en amont.

La Corrèze, large de 30 mètres, fut franchie récemment sur une passerelle de sacs; les voitures passèrent sur un



PONT IMPROVISÉ



PONT
DE MONTAGNE

radeau agencé de la même façon. La construction du tout dura une heure trois quarts, et l'effectif d'un régiment traversa la rivière en moins d'une heure.

Pour une passerelle de 100 mètres, il faut deux cents sacs, et 100 hommes mettront une à deux heures pour la construire et pour la lancer, suivant les circonstances plus ou moins favorables.

La Meuse, large de 75 mètres, fut franchie en une demi-heure par le 25^e chasseurs sur une passerelle de sacs établie en moins de deux heures.

Les *radeaux-sacs* du capitaine Habert sont basés sur le même principe. Le sac en toile, qui pèse 1 à 5 kilogrammes suivant le type, est porté roulé sous la selle ou en sautoir; il est pourvu d'anneaux sur tout son pourtour, ce qui permet

d'en assembler plusieurs. On le bourre de matériaux légers, tels que roseaux, feuillages, etc. On le met en mouvement soit à l'aide d'un va-et-vient, soit avec des rames improvisées ou une perche servant de gaffe.

Le radeau peut porter, suivant le type et l'arme, 1, 5 ou 6 hommes. On augmente sa stabilité en accouplant deux sacs; en cet état il s'est montré inchavirable même sur la Durance avec un courant de 1 mètre par seconde.

La Meuse a pu, avec un seul radeau, être franchie par le 3^e hussards. Avec trois radeaux accolés, un bataillon du 106^e de ligne a franchi la Marne en vingt-deux minutes.

Ces mêmes radeaux triplés peuvent transborder une voiture vide de compagnie; il faut quatre radeaux juxtaposés pour une voiture chargée ou un canon.

Le capitaine Netter a imaginé une passerelle portative fort légère, qui a été employée au Tonkin; elle est faite de bambous fendus en quatre, servant à constituer la trame d'une sorte de tissu analogue à certains stores qui ne peuvent s'enrouler que d'un côté, la chaîne est formée par une vingtaine de fils de fer. C'est une véritable toile d'un mètre de large et de dix mètres de long, qui forme un élément de passerelle.

On peut réunir trois de ces éléments, ce qui donne à la passerelle une portée de 30 mètres. Un élément pèse 30 kilogrammes; il peut s'enrouler pour le transport, et, dans cet état, il n'est pas

plus gros qu'un fagot. Cette passerelle, qui peut être très rapidement mise en place, supporte un poids de 500 kilogrammes.

Enfin, l'ingéniosité des officiers découvre tous les jours de nouveaux dispositifs, comme ce pont de montagne dont nous donnons un croquis plus explicatif que des phrases.

L'Oder a été franchi, l'an dernier, par un régiment d'artillerie allemand, dont le matériel était rendu flottant par le procédé suivant : à l'essieu de chacune des roues des pièces et des caissons on avait assujéti trois tonneaux vides ; un tonneau vide était également assujéti à l'extrémité du timon. L'arrangement avait été fait à la caserne de telle façon qu'il n'empêchait pas le roulement.

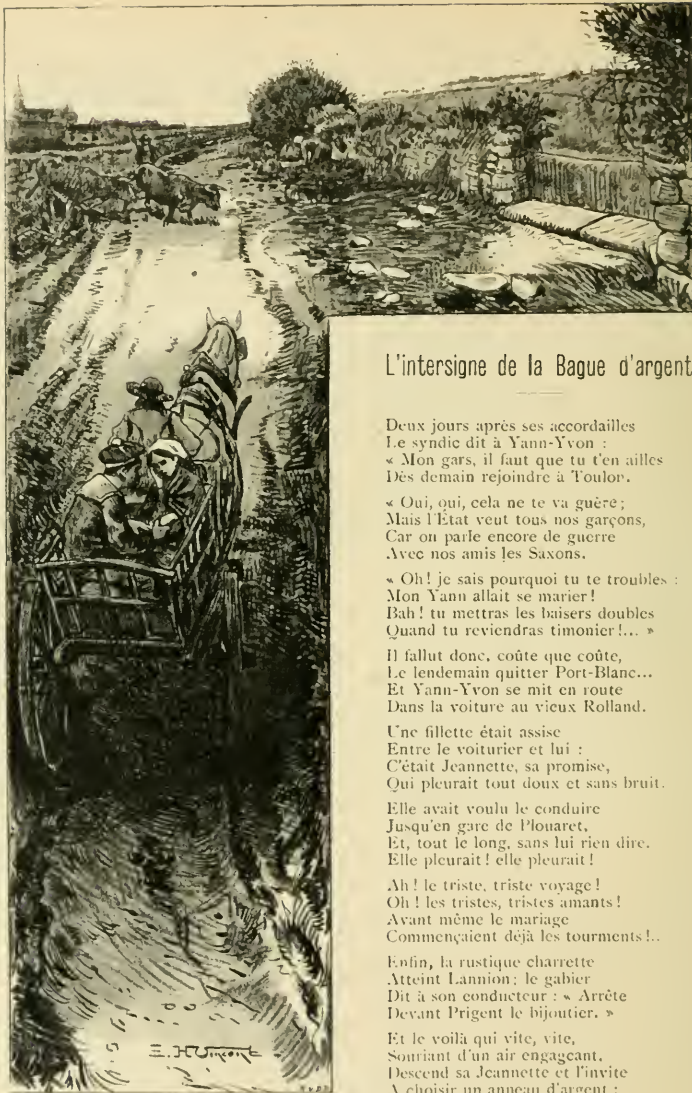
Au bord du fleuve, les chevaux furent dételés, les caissons et les canons poussés dans l'eau par les canonniers. Grâce aux tonneaux vides, ils flottèrent, et des hommes, montés par groupes de cinq sur des pontons, les remorquèrent à l'aide d'amarres jusqu'à la rive opposée où ils furent hissés par des équipes. Le harnachement fut transporté dans des bateaux et les chevaux passèrent à la nage, tenus à l'aide de licols par des conducteurs embarqués sur des pontons.

Chaque régiment de cavalerie de l'armée allemande a été récemment doté d'un équipage de ponts très légers que l'on transporte sur une voiture à six chevaux ; il se compose de deux bateaux pliants pouvant se diviser en trois par-

ties étanches : deux becs et un entre-deux, qui se replient à la façon des girandoles et qui, dans cet état, offrent un très petit volume. Ces trois parties, développées et assemblées bout à bout à l'aide de quelques rivets, forment un bateau de 6^m,50 de longueur, 1^m,50 de largeur et 0^m,60 de creux. En même temps que ces bateaux on transporte, pour former le tablier du pont, des planches de 4 mètres de long et 1 mètre de large. On peut, avec ce matériel, jeter très rapidement un pont large de 1 mètre et long de 20, reposant sur quatre supports flottants : les quatre becs réunis deux par deux et les deux entre-deux, ou bien un pont large de 3 mètres et long de 8 mètres seulement, praticable aux trois armes. Enfin, on peut former un radeau capable de porter un poids de 2 750 kilogrammes, soit quatre chevaux et une pièce, avec un avant-train chargé ou une trentaine de fantassins sans sac.

Les Allemands, qui étudient avec un soin particulier cette question du passage des cours d'eau par les troupes, ont terminé récemment une série d'expériences, qui ont très bien réussi, dont le but était de faire traverser par l'infanterie des rivières de toutes largeurs en utilisant des bateaux construits avec les toiles de tentes portées par les hommes.

CLÉMENT CASCIANI.



L'intersigne de la Bague d'argent

Deux jours après ses accordailles
Le syndic dit à Yann-Yvon :
« Mon gars, il faut que tu t'en ailles
Dès demain rejoindre à Toulor.

« Oui, oui, cela ne te va guère ;
Mais l'État veut tous nos garçons,
Car on parle encore de guerre
Avec nos amis les Saxons.

« Oh ! je sais pourquoi tu te troubles :
Mon Yann allait se marier !
Bah ! tu mettras les baisers doubles
Quand tu reviendras timonier !... »

Il fallut donc, coûte que coûte,
Le lendemain quitter Port-Blanc...
Et Yann-Yvon se mit en route
Dans la voiture au vieux Rolland.

Une fillette était assise
Entre le voiturier et lui :
C'était Jeannette, sa promise,
Qui pleurait tout doux et sans bruit.

Elle avait voulu le conduire
Jusqu'en gare de Plouaret,
Et, tout le long, sans lui rien dire,
Elle pleurait ! elle pleurait !

Ah ! le triste, triste voyage !
Oh ! les tristes, tristes amants !
Avant même le mariage
Commençaient déjà les tourments !..

Enfin, la rustique charrette
Atteint Lannion; le gabier
Dit à son conducteur : « Arrête
Devant Prigent le bijoutier. »

Et le voilà qui vite, vite,
Souriant d'un air engageant,
Descend sa Jeannette et l'invite
À choisir un anneau d'argent :



« Afin que — dit-il à la belle —
Quand je serai loin du pays,
Ce petit bijou vous rappelle
Quel'un à l'autre on s'est promis.

« Pour moi, je veux, je vous le jure.
Vivre et mourir en vous aimant.
Que maudit soit donc le parjure
Qui manquerait à son serment ! »

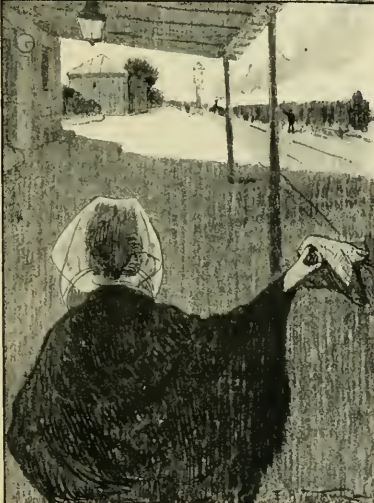
Et Jeanne, soudainement blême,
Baisa la bague par trois fois,
Murmura : « J'en jure de même !
Et fit un grand signe de croix...

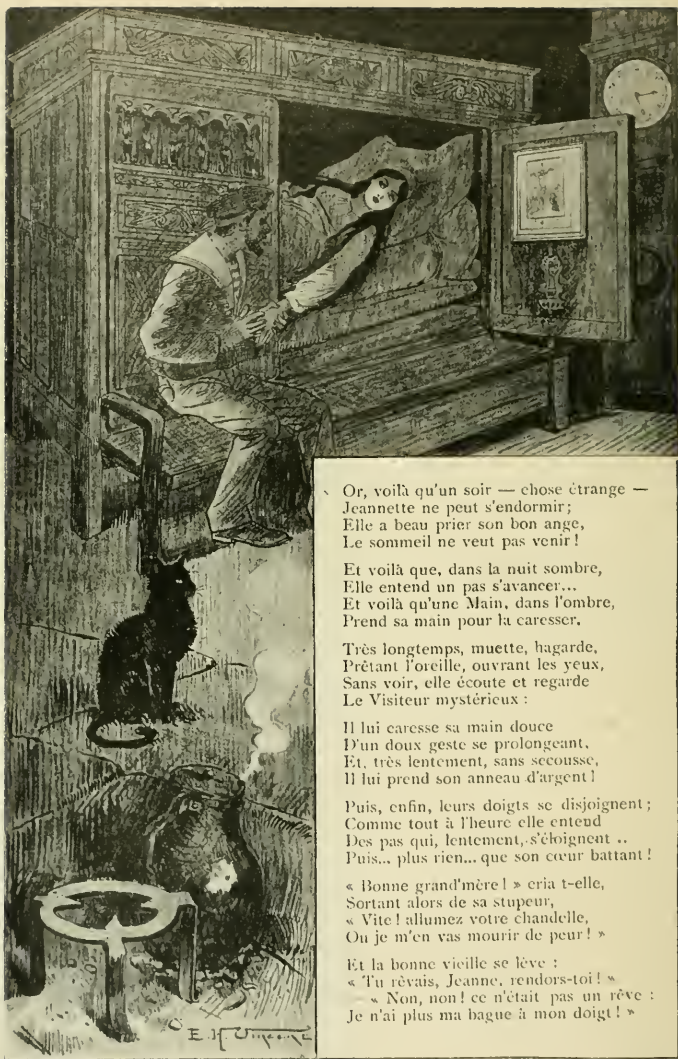
... Puis restée, hélas ! toute seule
Quand, au loin, disparut le train,
Elle revint chez son aïeule
Avec sa bague... et son chagrin !

Oh ! sans en rien laisser paraître,
Oh ! comme son regard errait
De l'humble bague à la fenêtre
Où Yann avait mis son portrait !

Oh ! comme, rompant le silence,
Elle disait avec amour :
« C'est le plus beau gabier de France
Qui sera mon époux, un jour ! »

Oh ! comme ayant fait sa prière,
Elle rêvait des jours heureux
En baisant, confiante et fière,
Le gage de son amoureux !...





Or, voilà qu'un soir — chose étrange —
Jeannette ne peut s'endormir ;
Elle a beau prier son bon ange,
Le sommeil ne veut pas venir !

Et voilà que, dans la nuit sombre,
Elle entend un pas s'avancer...
Et voilà qu'une Main, dans l'ombre,
Prend sa main pour la caresser.

Très longtemps, muette, hagarde,
Prêtant l'oreille, ouvrant les yeux,
Sans voir, elle écoute et regarde
Le Visiteur mystérieux :

Il lui caresse sa main douce
D'un doux geste se prolongeant,
Et, très lentement, sans secousse,
Il lui prend son anneau d'argent !

Puis, enfin, leurs doigts se disjoignent ;
Comme tout à l'heure elle entend
Des pas qui, lentement, s'éloignent ..
Puis... plus rien... que son cœur battant !

« Bonne grand'mère ! » cria t-elle,
Sortant alors de sa stupeur,
« Vite ! allumez votre chandelle,
Ou je m'en vas mourir de peur ! »

Et la bonne vieille se lève :
« Tu rêvais, Jeanne, rends-toi ! »
« Non, non ! ce n'était pas un rêve :
Je n'ai plus ma bague à mon doigt ! »



On cherche la bague perdue,
La bague que Jeanne pleurait :
On la retrouve suspendue
Au même clou que le portrait !

La vieille, tristement, se signe
Et dit en tombant à genoux :
« Ma fille, c'est un Intersigne,
Prions !... le Malheur est sur nous ! »

La prière était sur leurs lèvres
Quand on leur dit que Yann-Yvon
Était mort des mauvaises fièvres
Au grand hôpital de Toulon...

Et la nuit même, à l'heure même
Où venait le prendre l'Ankou,
Près du lit de celle qu'il aime
Il se transportait tout à coup ;

Songeant sans doute à la promesse
Qu'il eut l'audace d'exiger,
Il prit en pitié sa jeunesse
Et s'en vint pour l'en dégager ;

Son âme, en son muet langage,
Lui disait : « Adieu .. pour jamais !
Voyez ! je vous reprends mon gage :
Oubliez-moi... je le permets !... »

THÉODORE BOTREI.



RÉCOLTE DES IMMORTELLES DANS LE VAR

Bandol, un nom où il y a de l'huile, qui roule aux dents comme une olive molle, un coin de golfe presque italien, bleu et rouge, avec sa côte en terre cuite, sa mer lourde comme un bain de teinture, ses voiles tannées, ses maisons peintes dans les palmiers et les eucalyptus et, sur les pentes, la cohue dense de ses oliviers étagés. Bandol et ses roses, son vin brillant et ses filles — Provençales du bord de l'eau, brunes et fuselées, aux yeux câhns, aux dents aiguës, rieuses et coquettes en leurs indiennes, sous leurs chapeaux noirs à la grand'mère — pays de joie, trempé de soleil, éventé de grand mistral bleu.

Le déceor pourtant, un mois dans l'an, s'endeuille; une ombre passe sur tout ce soleil. Ironie des choses, c'est en effet en juin, le mois vivant, le mois radieux, qu'à lieu dans le pays la cueillette d'une fleur spéciale, l'immortelle, la triste immortelle des morts, née en pleine fête d'été, fille du gai soleil et de la terre heureuse. Alors, la petite plante grise et poussiéreuse, parsemée ci et là en petits tas de cendre, a grandi, a mûri, a poussé ses tiges rêches, enfin, comme toutes choses, a poussé sa fleur, étrange fleur, née comme les autres meurent, séchée d'avance au grand four du soleil, fleur de métal, au toucher de clinquant, au parfum brûlé, en or faux sur feuillage de poussière, semblant de joie sur de la cendre, toute la vie sur une tige. Alors les filles grimpent aux pentes, coupailent et cisailent en pleine dorure et, la cueillette faite, le village s'emplit, charrettes et brouettes, de toute cette tristesse ensoleillée. Dans toutes les rues, dans toutes les ruelles,

en bordure à chaque porte, en festons aux fenêtres, dans toutes les mains, petites et grandes, agiles et lentes, partout la fleur de mort rayonnante et poignante. Les femmes, par tas au bord des rues, bavardes et rieuses, doigts légers et langues prestes, en gaieté, travaillent. La façon est simple, une pelote de fil et un tore de paille pressée à la machine et ficelée où les fleurs une à une sont rangées, petites en dedans, grosses en dehors, pour que les rangs ne penchent pas, et cela suffit pour faire mourir. Elles n'y pensent guère, elles n'y pensent pas, les Bandolaises aux yeux joyeux qui, l'immortelle aux dents, fredonnent la jeunesse immortelle; tout cela finit par des chansons, car ce sont les couronnes des morts qui achètent les belles toilettes, les claires toilettes qui dansent et *calignent*, les rubans venus de la ville, les gants de dames et les chapeaux bleu de ciel. C'est pour cela que les doigts travaillent du petit jour jusqu'à minuit; et c'est étrange, ces veillées blotties autour des falots follets, dans les ruelles tendues de nuit, sous les étoiles d'argent, ce travail de deuil fait en chantant, en ce coin de village, pour tant de morts à venir, avec d'avance un nom sur chacune, couronnes de tous prix et de toutes tailles, pour grandes et petites têtes, couronnes pour braves, couronnes pour grand'mères, pour boucles blondes, pour cheveux blancs.

Bandol n'est pas seul à travailler pour les morts; la Cadière aussi, en haut des grimpettes où les chèvres s'accrochent, est morticole devant le soleil. C'est ainsi qu'à voir aligner jour et nuit des immor-



telles, un enfant du pays, nouveau Vaucanson, M. Estienne, rêva d'établir une machine capable de fabriquer une couronne. Et le plus étrange, c'est qu'il y parvint. La machine en question, fruit

de longues années de tâtonnements et de recherches, existe et fonctionne comme une pure merveille. Elle est faite de *dix-huit mille pièces*; on lui donne un tore de paille comme à une ouvrière,

quelques poignées de fleurs, et en moins de temps qu'il n'en faudrait pour badigeonner le tore, elle vous rend une couronne parfaite, petites en dedans, grosses en dehors, avec saut d'un rang tous les sept rangs pour que cela ne penche pas. Carnot, qui la vit lors de sa visite au musée des arts et métiers d'Aix, ne voulut pas croire qu'elle fût la première du genre, sans précédente, sortie ainsi complète d'un cerveau. N'importe, dix-huit mille pièces, il n'y a que le Midi pour avoir des machines comme ça!

Mais toutes les machines merveilleuses ne valent pas dix doigts habiles de femme. Aussi les mains ne chôment pas, car on meurt toujours. Ce travail de mort est la vie de ce pays et la chose sera longtemps ainsi, jusqu'au jour où la couronne d'immortelles aura décidément fait place à la couronne de perles, plus pratique, plus durable, plus immortelle, plus tristesse aussi, avec ses larmes figées, ses fleurs aux tons défunts. C'est à prévoir. Jusqu'à l'immortelle qui se meurt! Qu'en pense-t-on sous la coupole?

Étrange chose, malgré tout, que cette pénitence des yeux dans ce pays de clartés, quelque chose comme le *quia pulvis es* en plein carnaval de lumière, chuchoté par des fleurs en ce pays de fleurs, qui répète à celui qui demeure, à celui qui passe et s'émerveille : « Si tu aimes ce ciel bleu, dis-toi que c'est de la nuit ensoleillée; si tu aimes cette mer, dis-toi que c'est une amertume bleue; ici plus qu'ailleurs le soleil est fait d'ombre, le bord mouvant, le pot fragile. » Mais cela dure peu, qu'on se le dise, un mois par an, et une fois toute cette tristesse rentrée, la gaieté ressort en robe fleurie. Une bénédiction de soleil tombe du ciel doré, une quiétude monte de la mer endormie, la terre bourdonne, les filles dansent, les marteaux des tonneliers chantonnent; et alors qu'ailleurs tout n'est que neige et que brume, le vent du soir soulève des pentes comme un parfum de Fête-Dieu : ce sont des roses...

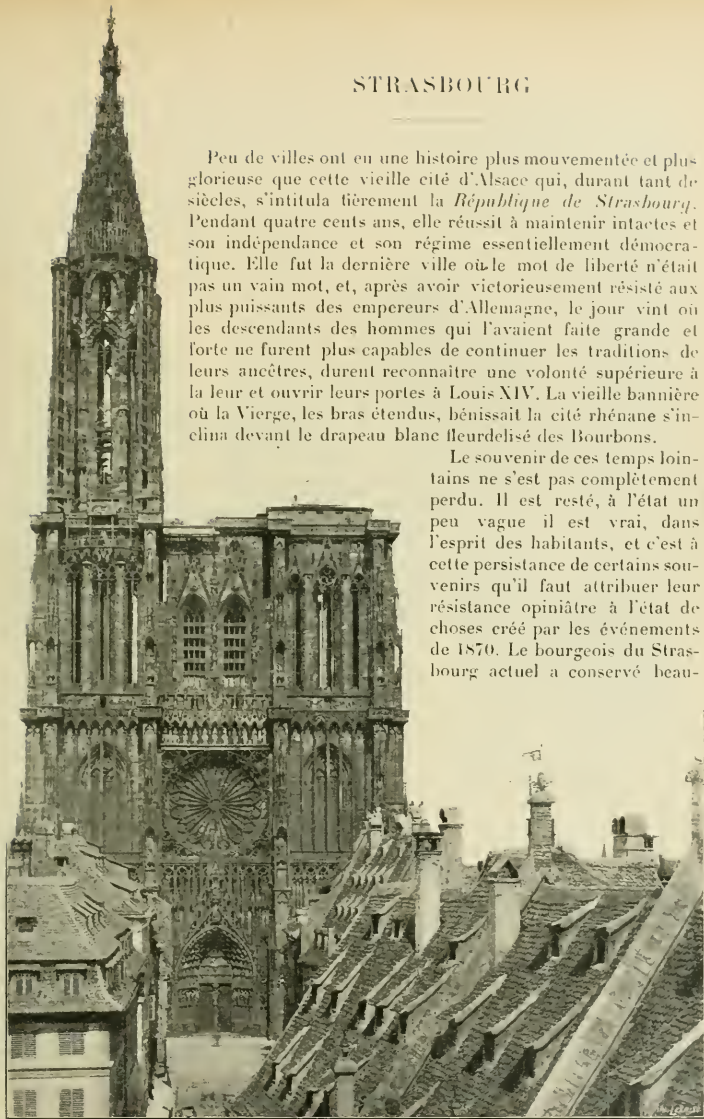
ÉDOUARD MONGE.



STRASBOURG

Peu de villes ont eu une histoire plus mouvementée et plus glorieuse que cette vieille cité d'Alsace qui, durant tant de siècles, s'intitula fièrement la *République de Strasbourg*. Pendant quatre cents ans, elle réussit à maintenir intactes et son indépendance et son régime essentiellement démocratique. Elle fut la dernière ville où le mot de liberté n'était pas un vain mot, et, après avoir victorieusement résisté aux plus puissants des empereurs d'Allemagne, le jour vint où les descendants des hommes qui l'avaient faite grande et forte ne furent plus capables de continuer les traditions de leurs ancêtres, durent reconnaître une volonté supérieure à la leur et ouvrir leurs portes à Louis XIV. La vieille bannière où la Vierge, les bras étendus, bénissait la cité rhénane s'inclina devant le drapeau blanc fleurdelisé des Bourbons.

Le souvenir de ces temps lointains ne s'est pas complètement perdu. Il est resté, à l'état un peu vague il est vrai, dans l'esprit des habitants, et c'est à cette persistance de certains souvenirs qu'il faut attribuer leur résistance opiniâtre à l'état de choses créé par les événements de 1870. Le bourgeois du Strasbourg actuel a conservé beau-



LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG

coup de traits que l'on retrouve chez ses aïeux. Il est resté frondeur et indépendant, et n'a pas oublié que jadis la république de Strasbourg traitait d'égale à égal avec les plus puissants de la terre.

Son époque de splendeur dura plus de trois siècles, du *xv^e* à la fin du *xvi^e*, et elle méritait bien l'éloge enthousiaste qu'en

au *xv^e* siècle, elle avait dû soutenir de longues luttes, contre ses évêques d'abord, et contre les nobles ensuite. Elle secoua le joug des premiers après la sanglante défaite de Hausbergen qu'elle infligea à l'évêque Gauthier de Geroldseck en 1262, et celui des seconds par la révolte de 1332. Les bourgeois profitèrent très habilement des sanglantes



ANCIEN HOTEL DE VILLE
DE STRASBOURG

fit Erasme : « Enfin, j'ai vu une monarchie sans tyrannie, une aristocratie sans factions, une démocratie sans tumultes, des fortunes sans luxe, de la prospérité sans ostentation. Que peut-on imaginer de plus heureux que cette harmonie ? O divin Platon, que n'as-tu eu le bonheur de rencontrer une pareille république ? C'est là, oui, c'est là qu'il l'eût été donné d'établir un État vraiment heureux. »

Pour atteindre le degré de puissance et d'indépendance où elle était arrivée

dissensions qui avaient éclaté entre les deux puissantes familles patriciennes des Zorn et des Mullenheim pour mettre fin à tout jamais au régime aristocratique. Le gouvernement de la cité fut dès lors confié à un Grand Sénat composé de trente membres, un Petit Sénat composé de vingt, une Chambre des Treize, une Chambre des Quinze et une Chambre des Vingt et Un. A la tête il y avait quatre *Stadtmeister* élus parmi la noblesse, dont chacun présidait pendant un trimestre, et un *Ammeister*, régent élu dans le sein des bourgeois pour une année.

Le premier jeudi de l'année était un jour mémorable dans la vie publique de l'ancienne république. Le matin, de

très-bonne heure chacun, noble ou roturier, se rendait, revêtu de ses habits de fête, soit à la curie, soit au poêle des métiers, où on procédait solennellement à l'élection des sénateurs nouveaux en remplacement des sénateurs sortants qui à leur tour, joints à ceux restés en fonction, devaient élire l'*Immeister* régent. Une fois nommé on le conduisait pompeusement à la *Pfaltz*, hôtel de ville, où il prêtait serment d'être fidèle à la Constitution. Le dimanche suivant, tous les corps constitués se rendaient solennellement à la cathédrale où avait lieu un service religieux. Le mardi était alors le *Schwoertag*, ou jour de prestation de serment de tous les citoyens ayant atteint l'âge de dix-huit ans et jouissant du droit de bourgeoisie.

Devant le grand portail de la cathédrale on dressait une large tribune tendue de draperies aux couleurs strasbourgeoises, rouge et blanc, sur laquelle prenait place le magistrat. Tout autour se massaient les différentes corporations avec leurs bannières, et le reste des habitants.

Lorsque tout le monde était réuni, on donnait un signal aux gardiens de la cathédrale, qui sonnaient alors neuf heures. Cette heure ne pouvait sonner que lorsque tout le monde se trouvait en place, fût-il même réellement déjà dix heures. Un silence profond se faisait dans l'assemblée, et les bedaux du Sénat criaient par trois fois à haute voix : « Messieurs, approchez et écoutez au nom de Dieu ! » Alors le secrétaire de la Chambre des Quinze donnait lecture



VIEUX PUIIS DIT FISCHERBRUNNEN

à haute voix de la Constitution, écrite sur grande feuille de parchemin. Après quoi les nouveaux *Stædtmeister* prenaient serment entre les mains du nouvel *Anmeister* et recevaient à leur tour le serment de ce magistrat ; puis venait le tour des sénateurs, des échevins de la noblesse et des fonctionnaires, qui juraient, la tête découverte, de rester fidèles aux institutions de la cité.

Quand cette promesse solennelle était faite, le premier *Stædtmeister* s'avancit vers les assistants et disait : « Je vous souhaite à tous une heureuse année, mes bons amis et chers concitoyens ! Je vous invite à lever les deux doigts vers le ciel et à prêter votre serment en ces termes : « Ce que pre-

scrit notre pacte constitutionnel, qui m'a été lu et que j'ai bien compris, je m'engage à le faire et à le tenir toujours en respect sans l'enfreindre; que Dieu soit à mon aide!» Alors, chacun jurait la tête découverte, sous la voûte du ciel, et le *Stadtmeister* terminait cette fête touchante par cette phrase: « Que Dieu donne, à vous et à nous tous, prospérité, bonheur, sa bénédiction et une longue vie! »

Toute la vie politique et civile de l'ancienne république de Strasbourg était concentrée dans son Hôtel de ville, bel édifice du *xiv^e* siècle, démoli ainsi que la Monnaie, située en face, au siècle dernier. L'emplacement que ces deux

cières, auquel nos ancêtres rattachaient tant de légendes de souterrains correspondant avec les fondements de la cathédrale et de barques en cuivre dans lesquelles on naviguait sur son lac souterrain.

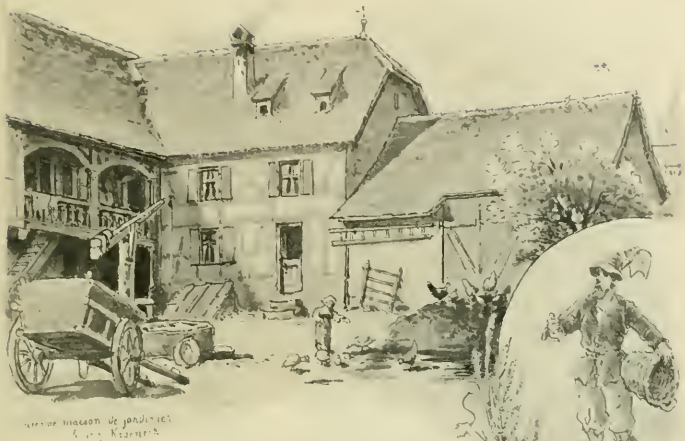
La ville avait son trésor et ses archives, conservés tous deux dans une vieille tour, dite *Pfennigthurm*, qui s'élevait, autrefois, sur la place Kléber actuelle. Elle avait un arsenal qui faisait l'admiration et l'envie de tous ses voisins. Lors de la capitulation de 1681 il renfermait 260 canons et 17 mortiers, dont les plus célèbres étaient la *Meise* (la mésange, qui donna aux Strasbourgeois leur sobriquet de *Meisenlocker*



ANCIENNE MONNAIE DE STRASBOURG

édifices occupaient est devenu la place Gutenberg. La création de cette place enleva également un autre monument du temps passé, le vénérable puits dit *Fischbrunnen* (en face de la rue Mer-

pipeurs de mésange), le *Rohraff* et la *Rohraffin*, des milliers d'armes conservées depuis des siècles, et de nombreuses bannières. Elle avait de vastes greniers où elle conservait d'énormes quantités de



ANCIENNE MAISON DE JARDINIER (DISPARUE)

blé, afin d'épargner aux bourgeois les rigueurs de la famine, si fréquente avant notre époque. Elle avait enfin de nombreuses institutions charitables, au premier rang desquelles se trouvait son hôpital civil, dont la cave avait une réputation universelle; l'établissement de Saint-Marc qui venait en aide aux pauvres, un orphelinat, etc...; un établissement d'instruction de premier ordre; le Gymnase protestant, d'où sortit plus tard l'Université; de riches bibliothèques dans les couvents, les chapitres ou chez des particuliers que la ville acquit peu à peu et qui devaient être détruites par les bombes prussiennes, dans la nuit néfaste du 24 août 1870.

Mais de ces temps lointains et superbes, il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir des paquets de parchemin, quelques vieilles chroniques, quelques vieilles maisons et cette admirable cathédrale, montant noire et droite dans le ciel, aussi immuable et sereine que le

jour où la dernière pierre fut posée sur son fin clocher ajouré.

Depuis, elle a assisté impassible à bien des luttes sanglantes, elle a vu bien des révolutions et elle n'en reste pas moins debout dans sa force tranquille et majestueuse, semblant veiller sur les derniers vestiges du vieux Strasbourg disparaissant les uns après les autres.

Jusque vers le milieu de ce siècle, l'aspect de Strasbourg était resté celui d'une ville du moyen âge, mais empreint d'un cachet tout particulier que lui donnaient les nombreux canaux, aujourd'hui couverts, derniers débris des fossés entourant jadis les différentes enceintes nécessitées par les agrandissements successifs de la ville. Ils rou-



laient des eaux noires et boueuses, où flottaient les déchets des nombreuses tanneries de la ville, et servaient en même temps d'égoûts. En communica-

leurs aïeux ; au mois de septembre 1870, les troupes allemandes assiégeantes durent laisser pénétrer dans la pauvre ville une mission envoyée par les villes

suisses, qui emmena avec elle et accorda une touchante hospitalité à des centaines de femmes, d'enfants et de vieillards. Strasbourg a contracté là une dette dont elle s'honore de se souvenir.

Un autre quartier du vieux Strasbourg a disparu presque complètement depuis la guerre, qui donnait à la ville une physionomie tout à fait particulière. C'était le marais vert et le marais Kage-neck (le *Bruech* en dialecte local), un coin de campagne égaré en pleine ville, habité depuis un temps immémorial par les descendants de cette puissante et laborieuse corporation des jardiniers, obstinément attachés aux traditions de leurs pères, dont l'existence tout entière s'écoulait paisiblement entre leurs vieilles maisons et leurs champs admirablement cultivés.

Si les jardiniers habitaient un quartier à part, avaient leurs mœurs et même un dialecte légèrement différent de



VIEILLE MAISON DE BATELIER (DISPARUE)

celui parlé dans la vraie ville, il y avait à l'autre bout de Strasbourg un autre quartier d'une physionomie non moins originale, la Krutenau, habitée par les pêcheurs et les bateliers. De tout temps les bateliers strasbourgeois ont joui d'une grande réputation, et par la scrupuleuse attention qu'ils mettaient à construire leurs bateaux, et par l'habileté avec laquelle ils savaient les diriger. Jadis la navigation sur le Rhin, depuis Bâle jusqu'à Neubourg, leur appartenait, et quelquefois même jusqu'à Spire et Mayence ; ils étaient chargés de main-

tion directe avec le Rhin, ils étaient d'un grand secours aux commerçants strasbourgeois, qui transportaient la majeure partie de leurs marchandises par eau dans les différentes villes échelonnées le long du fleuve. C'est par l'un de ces canaux qu'en 1576 de hardis Zurichois pénétrèrent en ville au milieu des acclamations enthousiastes d'une multitude immense, apportant du brouet encore chaud, pour prouver à leurs amis de Strasbourg qu'en cas de danger on pouvait compter sur eux. Les descendants tinrent la promesse faite par

tenir le fleuve navigable et aussi d'en assurer la sûreté.

En pénétrant dans la ville proprement dite, on constate avec étonnement à quel point la topographie intérieure en a peu varié au cours des siècles. Les rues sont encore ce qu'elles étaient au moyen âge, ennemies de cette horrible ligne droite et des angles droits; les plus importantes d'entre elles subsistent encore et portent toujours leurs vieux noms. Beaucoup ont disparu, car la population augmentant sans cesse il fallait de l'espace pour la circulation.

Les maisons, elles aussi, ont subi un sort semblable, et les plus anciennes ne remontent pas au delà du xv^e siècle. Auparavant les maisons en pierre étaient fort rares et appartenaient en général à la noblesse ou au clergé. Elles avaient des toits très élevés à plusieurs étages de greniers, où l'on conservait le blé, alors considéré comme une richesse. Les demeures des bourgeois étaient plus simples, n'avaient guère plus de deux étages, et chaque étage avançant sur l'autre formait ainsi encorbellement. Il arrivait que, les rues étant fort étroites, les maisons étaient rapprochées à tel point par le haut que l'on pouvait aisément se serrer la main à travers la rue. Comme elles étaient pres-

quées en bois et couvertes de chaume, on devine les ravages que devait faire un incendie. Toutes les ordonnances du magistrat furent impuissantes à refréner l'abus des encorbellements. Encore au xvi^e siècle on en dota les maisons dont l'architecture était capricieuse et diverse, tantôt avec des toits saillants, reposant sur de hautes colonnes informes, tantôt avec de larges avancées superposées, d'autres à pignons historiés sur rue, d'autres encore à façades en bois, sculptées et peintes. Nous en trouvons de ce genre au Bain-aux-Plantes, au Marché aux Cochons, dans la rue des Orfèvres, dans la rue d'Or.

Sur la place même de la Cathédrale se trouvent groupées quelques-unes des plus curieuses maisons de la ville. Voici d'abord, à côté du palais épiscopal élevé par les Rohan au xviii^e siècle dans le style bâtard de l'époque, la maison de l'Œuvre Notre-Dame, qui servait de demeure aux architectes de la ca-



UN QUARTIER DE VIEUX STRASBOURG
LE MARCHÉ AUX COCHONS

thédrale et fut reconstruite du xv^e au xvi^e siècle. Dans les salles qui renferment aujourd'hui le musée archéologique, le magistrat avait l'habitude de donner des fêtes en l'honneur des nouveaux évêques ou de personnages de marque.

A l'angle de la rue Mercière est la très vieille maison Hissette, qui offre la particularité eu-

rien déchuës de leur ancienne splendeur, vieilles demeures patriciennes recelant des trésors d'architecture. Mais c'est au Bain-aux-Plantes qu'il faut se rendre pour comprendre ce que fut le vieux Strasbourg quand il était encore sillonné de nombreux canaux qui lui donnaient un faux air de Venise du Nord. Là presque rien n'est changé; presque toutes ces maisons étaient, de temps immé-



L'ŒUVRE NOTRE-DAME

occupée déjà au xiii^e siècle par une pharmacie. A l'autre angle de la place, vers la rue des Hallebardes, s'élève un véritable joyau d'architecture civile restauré avec beaucoup de goût durant ces dernières années et connu sous le nom de maison Kammerzell. Le rez-de-chaussée porte la date de 1467 et les étages supérieurs celle de 1589. Elle constitue une de nos précieuses reliques.

Une courte promenade dans les étroites ruelles situées entre la place Kléber et la Grand'Rue fournira à l'archéologue une idée assez exacte des rues du temps passé, et la place nous manque pour énumérer toutes ces maisons curieuses,

occupées par des tanneurs. Avec leurs pans de bois, dit M. Seyboth dans son *Strasbourg historique*, leurs encorbellements, leurs séchoirs et leurs triples rangs de vastes greniers, elles ont toutes conservé leur caractère ancien. Des moulins existent toujours comme jadis et l'œil s'attache avec mélancolie à toutes ces vieilles façades s'échelonnant le long de l'III.

A son entrée en ville, la Bruche est traversée dans toute sa largeur par un système de fortification qui donne à ce quartier une physionomie particulière. Mentionnés dès la fin du xiii^e siècle, les Ponts-Converts furent remaniés à chaque

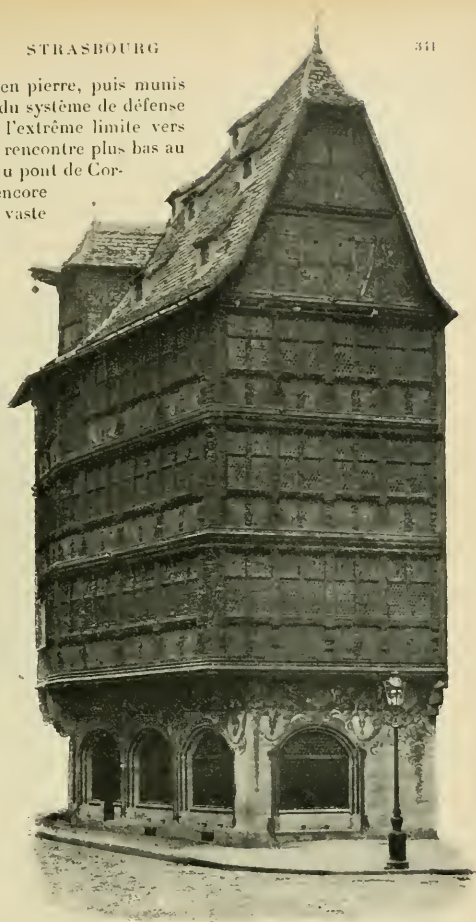
instant, reconstruits en bois, en pierre, puis munis de herse; ils faisaient partie du système de défense de la ville dont ils formaient l'extrême limite vers le sud. Un bâtiment que l'on rencontre plus bas au bord de l'Ill, aux deux côtés du pont de Cor-

beau, rappelle plus vivement encore le passé. C'est la Douane, vaste édifice en partie du xiv^e siècle, où se tenaient chaque année deux grandes foires, à la Saint-Jean et à Noël, à laquelle assistaient les commerçants de tous les pays d'Europe. Une animation extraordinaire régnait partout et, conformément à l'ordonnance du magistrat, les habitants recevaient avec amabilité tous les étrangers attirés en ville. Toutes les auberges regorgeaient de monde et en particulier le célèbre *Spanbett*, tout contre la Douane, célèbre dans les Annales par le terrible incendie de 1497 qui coûta la vie à tant de gens.

Une des maisons les plus curieuses du vieux Strasbourg est sans contredit l'ancienne auberge du Corbeau, au n° 1 du quai des Bateliers. Elle n'a guère varié au cours des siècles.

Au n° 4, place Broglie, maison que rien ne signale particulièrement à l'attention du passant, s'est passé un événement qui a eu une influence extraordinaire sur l'histoire de notre pays. C'est là que Rouget de l'Isle chanta pour la première fois son chant de guerre qui devait devenir *la Marseillaise*.

C'est non loin de la place Broglie, au n° 18 de la rue des Tanneurs, alors Fossé-des-Tanneurs, que naquit, en 1753, un des plus illustres enfants de Strasbourg, Jean-Baptiste Kléber, fils d'un simple agent de police. Tout proche



LA MAISON KAMMERZELL

est la rue des Drapiers. Au n° 24, ancienne demeure de la famille patricienne *Zu der iserin Thür* (à la porte de fer), demeura, après son mariage avec une jeune fille de cette famille, Gutenberg, avant sa retraite dans l'ancien couvent de Saint-Arbogast, en face de la

Montagne-Verte, hors Strasbourg, où il entreprit ses premiers essais typographiques.

Ce qui fait partie aussi du vieux Strasbourg, ce sont les cigognes. Hélas! elles aussi tendent à disparaître. On démolit les vieilles maisons aux larges cheminées où elles trouvaient à loger si commodément leurs nids, on dessèche les marais

de généraux français ont leur maison natale en bordure de cette vieille « place d'armes »!

A part les statues de Kléber, de Gutenberg et du préfet de Lezay-Marnésia, le vieux Strasbourg est pauvre en monuments commémoratifs. Il n'y a à citer que celui de Desaix, sur la route du Rhin. Après la guerre, on en a élevé



LE BAIN-AUX-PLANTES

aux alentours de la ville où elles trouvaient ample pâture.

A l'angle d'une maison, près de la place Kléber, se dresse, avec sa hallebarde, le légendaire *homme de fer*, figure des plus populaires auquel se rattachent une foule de légendes et que le moindre gamin de Strasbourg connaît. Ce sergent du guet, armé de pied en cap, n'était jadis qu'une simple enseigne de marchand de fer, érigée vers 1730; mais il jouit d'une renommée presque égale à celle de son illustre voisin Kléber, l'un des hommes dont Strasbourg se montre fier à juste titre. De combien de vocations militaires n'a-t-elle pas décidé, cette fière statue de bronze du héros d'Héliopolis! Que d'officiers et

quelques autres; le monument commémoratif des citoyens tués pendant le siège, qui se trouve dans l'ancien jardin botanique; le puits monumental de la rue de Zurich en souvenir de l'arrivée des Suisses en 1576, et, tout récemment, le monument érigé en l'honneur des poètes alsaciens, les trois Stoeber.

Après la capitulation de 1681 jusque vers la seconde moitié du xviii^e siècle, la physionomie de Strasbourg resta sensiblement la même. En dehors de la construction de la nouvelle enceinte par Vauban, qui répondait mieux aux exigences de la défense que les vieilles murailles du xiv^e siècle, élevées par Specklin, enceinte qui n'agrandit la ville que de très peu, il n'y a guère d'autres con-

structions nouvelles à citer que des casernes, mais celles-ci toutes placées près des remparts. En 1728, le premier des quatre cardinaux de Rohan qui se succédèrent sur le siège épiscopal de Strasbourg et qui étaient fort aimés, car ils savaient défendre énergiquement les privilèges de la ville, commença la con-

struction du château épiscopal d'après les plans de Robert de Cotte. Il ne fut achevé qu'en 1742.



LES QUAIS ET L'ANCIENNE DOUANE

struction du château épiscopal d'après les plans de Robert de Cotte. Il ne fut achevé qu'en 1742.

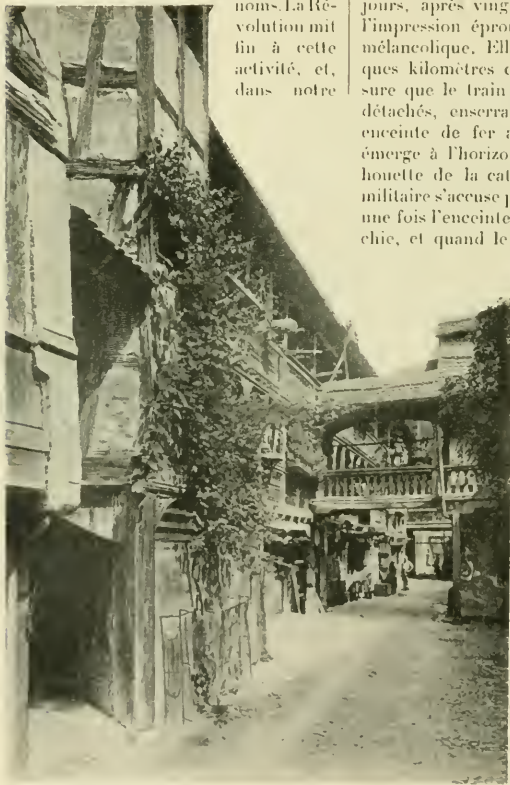
A partir de ce moment, par suite de l'accroissement de la population et d'une aisance de plus en plus grande, une fièvre de construction inconnue jusqu'à ce jour s'empara des habitants. Parmi les 3 600 maisons composant alors la ville, il n'y en eut pas moins de 1 550 qui furent remaniées au goût du jour ou entièrement reconstruites. L'intérieur généralement n'était point modifié. Une simple promenade à travers les rues

le Palais épiscopal, dans la rue des Juifs, occupé par les évêques après la Révolution; l'hôtel de l'Intendance, bâti par le fameux prêteur royal de Klinglin, devenu hôtel de la Préfecture, puis hôtel du gouverneur allemand actuel d'Alsace-Lorraine; l'hôtel de Hesse-Darmstadt, aujourd'hui la mairie; l'hôtel de Marmontier, dans la rue Brûlée, aujourd'hui direction de police; l'Aubette, sur la place Kléber, etc.

Parmi les nombreux embellissements et améliorations que la vieille cité reçut sous le régime français, il faut

citer de larges trouées à travers des quartiers malsains, le pavage des rues principales, l'établissement des trottoirs, l'introduction de l'éclairage public (1779), la numérotation des maisons (1785), et enfin l'établissement de sept places publiques à l'intérieur de la ville. En 1710 et en 1764, les maréchaux de Broglie et de Contades créèrent la place et la promenade qui portent en-

core leurs noms. La Révolution mit fin à cette activité, et, dans notre



ANCIENNE AUBERGE DE CORBEAU

siècle, il n'y a à signaler que la construction de la manufacture de tabac (1849-1852), la Banque de France (1856), la gare (1852), l'École de pharmacie, les abattoirs (1856), l'École de médecine (1868), aujourd'hui Bibliothèque et Archives municipales. Cette activité reprit, mais plus tard et sous un autre régime.

Pour le Français qui a connu Strasbourg avant la guerre et qui, de nos jours, après vingt-sept ans y retourne, l'impression éprouvée est étrangement mélancolique. Elle se fait sentir à quelques kilomètres déjà de la ville, à mesure que le train passe devant les forts détachés, enserrant la cité dans une enceinte de fer au-dessus de laquelle émerge à l'horizon la fière et noble silhouette de la cathédrale. Ce caractère militaire s'accuse plus nettement encore, une fois l'enceinte proprement dite franchie, et quand le train court au milieu

de cet inextricable fouillis de voies ferrées et de larges quais calculés en vue de l'embarquement rapide d'une division entière. Le train s'arrête, et, au lieu de ce nom si doux de *Strasbourg* jeté d'une voix un peu indolente et bon enfant de nos employés de l'Est, c'est le dur *Schtrassburg* d'employés allemands qui résonne aux oreilles.

Cette gare est une des plus vastes qu'il y ait, et si l'ensemble des constructions produit une impression de lourdeur et de



LES PONTS-COUVERTS ET L'ANCIENNE PRISON

contre, est aménagé d'une façon très pratique. Par son étendue même elle permet d'éviter les encombrements de foule à certains jours. De larges corridors souterrains conduisent aux différents perrons; tout l'ensemble est éclairé à l'électricité; elle occupe une superficie de 37 hectares. Commencée en 1878 et achevée en 1883, elle a coûté près de 30 millions de francs.

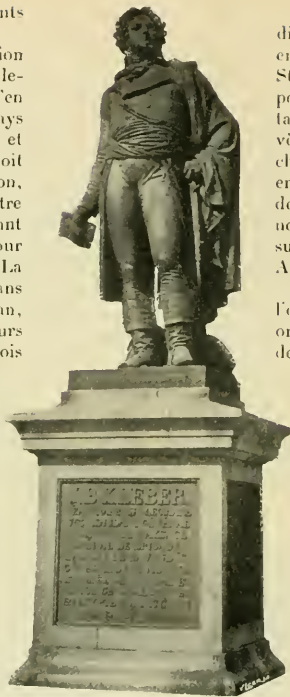
Avant la guerre, tout ce quartier était habité par les maraîchers, et il a eu beaucoup à souffrir du bombardement. Il a été reconstruit entièrement; mais les maisons n'ont pas le cachet d'autrefois. Les petits tramways électriques nous mènent, en longeant le canal des Faux-Remparts, en passant devant la vieille gare française maintenant convertie en marché couvert, à l'intérieur de la ville.

Il est midi, l'heure par excellence pour surprendre la physionomie vraie du Strasbourg actuel. Les grandes artères fourmillent de monde qui s'en va

diner, comme on dit chez nous. Ce qui frappe dès l'abord dans cette foule affairée, c'est la vue du grand nombre d'uniformes de tout genre que l'on croise, c'est le rauque langage de Gœthe qui sonne aux oreilles, qui contraste avec le français et le dialecte local des habitants de Strasbourg, plus que jamais en usage, malgré la guerre acharnée déclarée par les autorités allemandes. L'émigration a été particulièrement forte ici, et les partants ont été remplacés par des immigrés. L'effort germanisateur s'est porté principalement sur cette ville, sans grand succès jusqu'à présent, ainsi qu'en témoignent les élections au Reichstag. En 1866, la population était de 84 167; en 1871, de 85 654, y compris la garnison (75 774 et 78 130 sans la garnison). Lors du dernier recensement, en 1895, elle était de 135 591 (ou 120 170 sans la garnison). L'émigration constante des familles alsaciennes a rendu le chiffre de la population immigrée sensiblement égal à celui des indigènes: c'est un fait qu'il convient de ne pas perdre de vue quand on veut juger

sainement les événements aux pays annexés.

En prenant possession de Strasbourg, les Allemands avaient décidé d'en faire la capitale du Pays d'empire (*Reichsland*), et si pénible à faire que soit une pareille constatation, il faut bien reconnaître qu'ils n'ont reculé devant aucun sacrifice pour atteindre leur but. La vieille ville, enserrée dans ses remparts de Vauban, ne se prêtait guère à leurs projets. Depuis trois siècles, malgré l'augmentation de la population, elle n'avait pu s'étendre. En 1840, le maire, Fr. Schutzenberger, avait fait élaborer un projet d'agrandissement que les événements qui se succédèrent alors en France firent négliger. Les Allemands le reprirent dès 1871, où, à la suite d'une inspection du maréchal de Moltke, la démolition des vieux remparts et la construction d'une série de forts avancés furent décidées. Le 2 décembre 1875 fut signée une convention entre l'Empire et la ville. L'Empire vendait à Strasbourg les terrains militaires pour la somme de 17 millions, avec charge pour la ville de niveler les remparts; il se réservait un emplacement de 15 hectares, où devait s'élever l'Université, évalué à 1 million et demi, à déduire de la somme totale. L'administration des chemins de fer acheta à la ville 37 hectares au nord-ouest de la ville et, le 15 août 1883, on inaugura la nouvelle gare centrale.



STATUE DE KLÉBER

Par suite de cet agrandissement, qui fut achevé en 1879, la superficie de Strasbourg fut triplée et portée de 232 à 618 hectares. Les maisons s'élevèrent rapidement. Leur chiffre était de 3053 en 1871; en 1889, il était de 3681. Mais tous les nouveaux quartiers sont surtout habités par les Allemands.

En même temps que l'on agrandissait la ville, on rectifiait la canalisation des égouts, on recouvrait les derniers débris des vieux fossés sillonnant l'ancienne ville et l'on introduisit la distribution d'eau obligatoire. En assainissant ainsi, on réduisit la mortalité de 30,64 (1871) à 26,45 (1885). Sur ces terrains, où s'élevaient jadis la verdoyante enceinte de Vauban, les larges glacis où les gamins de Strasbourg s'en allaient joyeusement faire voler leurs cerfs-volants, on bien pipaient des mé-

ges; les joyeuses guinguettes *extra muros*, où les jeunes gens de la ville lirtaient un brin le dimanche, entre deux danses, avec les jolies paysannes au pittoresque costume, en buvant des chopas de cette blonde bière strasbourgeoise si appétissante ou le pétillant vin du Kochersberg, sur tout ce vaste emplacement, de la Citadelle au Contades, se dresse maintenant une ville neuve au cachet allemand, à la population allemande, des maisons aux fenêtres garnies de vitres bombées et de grands rideaux de mousseline blanche.

Les principaux édifices élevés par la nouvelle domination sont groupés là, entre le Contades, l'Orangerie et l'emplacement de l'ancienne Porte des Pêcheurs : édifices gouvernementaux, religieux, militaires et civils. Voici d'abord le palais du gouverneur, du statthalter impérial, le prince de Hohenlohe-Langenburg, l'ancienne préfecture française, élevée de 1730 à 1736 par le trop fameux prêteur royal de Klinglin, brûlée

de colonnes abrite depuis 1895 la nouvelle Bibliothèque provinciale et universitaire, réunie par les Allemands pour remplacer les trésors que leur bombardement avait détruits en 1870. Primitivement logée dans le château épiscopal des cardinaux de Rohan, la place manqua bientôt pour abriter le nombre sans cesse croissant des volumes, qui a atteint 700 000 aujourd'hui, et plus de 1 000 manuscrits, tandis que la Biblio-



LA NOUVELLE GARE CENTRALE

en 1870 et reconstruite sur le plan primitif. La statue du marquis de Lezay-Marnésia, l'un des préfets du Bas-Rhin (1810-1814) les plus justement populaires, s'élève toujours à l'angle du jardin, face au lourd palais impérial, qui s'élève de l'autre côté du canal, au centre d'une vaste place. Il a 153 mètres de long sur 83^m,5 de large et a coûté 3 500 000 francs. Achevé en 1888, il n'a été habité que deux fois par l'empereur d'Allemagne, qui ne l'aime pas.

En face du palais impérial, à un angle de la place Impériale, s'élève le local où siège le Parlement alsacien-lorrain, la Délégation d'Alsace-Lorraine, dont les pouvoirs sont assez limités.

Tout à côté, un vaste carré encastré

thèque de la ville, réorganisée grâce au zèle de M. Rod. Reuss, en compte seulement 111 722. Les Allemands ont beau se piquer d'honneur et amonceler les volumes, ces monceaux ne sauraient remplacer les trésors anéantis.

En 1887, on fonda le musée d'arts industriels, auquel il fallut donner le nom de Musée Hohenlohe. Il est actuellement dirigé par un érudit strasbourgeois, M. Ad. Seyboth, qui a consacré à sa ville natale d'excellents ouvrages et qui dirige en même temps le cabinet de gravures alsaciennes, installé dans le vieux palais des Rohan. Le musée de peinture, fort peu garni encore, qui remplace celui brûlé en 1870, si riche en œuvres excellentes dues aux artistes

alsaciens, aux Brion, Lix, Jundt, Touchemolin, Eusfelder, Pabst, etc., est également confié à sa garde.

De la Bibliothèque à l'Université, il n'y a pas loin, et nous nous trouvons en présence d'un long bâtiment ayant la forme d'un T renversé, dont les deux branches faisant front mesurent 125 mètres de développement en ar-

En faisant de Strasbourg une place de guerre de premier ordre, le gouvernement allemand s'est vu obligé d'augmenter le nombre des casernes, devenu notablement insuffisant pour une garnison de près de 15 000 hommes. On en conserva quelques-unes élevées du temps français, mais en les agrandissant comme celles de la citadelle qui logent



LE PALAIS IMPÉRIAL

rière d'un square. Derrière et vers la citadelle s'étendent au milieu de jardins, et dans des pavillons isolés, les différents instituts de chimie, de physique, de botanique, de pharmacologie et l'observatoire, tandis que la Faculté de médecine et les différentes cliniques se trouvent dans un quartier de la vieille ville à proximité de l'hôpital civil. L'Université compte actuellement environ 80 professeurs ordinaires et 20 professeurs extraordinaires. Son crédit annuel dépasse 1 200 000 francs, et le budget de la Bibliothèque seul monte à 153 000 francs.

un régiment entier et on construisit les casernes de Manteuffel (qui coûta 2 millions), de Sainte-Marguerite (1 750 000), du train (1 million). Le cercle militaire a été installé dans l'ancienne école d'artillerie, sur la place de Broglie complètement remaniée en vue de cette destination. La garnison allemande comprenait, en décembre 1895, 15 420 hommes.

La justice se trouvant à l'étroit également dans l'ancien palais, on lui éleva un nouveau sur l'emplacement de la vieille caserne de la Finkmatt, évalué à environ 1 300 000 francs.

On a construit également, dans le style de la renaissance italienne, le nouveau dépôt des archives départementales, l'un des plus riches qu'il y ait en fait de documents relatifs au moyen âge de l'Alsace. Ici comme à la Bibliothèque on a évité autant que possible d'employer du bois dans la

de Neudorf distante d'une centaine de mètres à peine. Aujourd'hui déjà il est insuffisant et l'on en établit un autre dans l'île des Épis.

Tous ces travaux ont déjà absorbé près de 3 millions, et le jour n'est sans doute pas éloigné où la flottille commerciale de Strasbourg sillonnera à nouveau



L'UNIVERSITÉ

construction. La dépense totale s'est élevée à la somme de 250 000 francs.

Non loin du Palais de la Délégation, s'élève le nouvel Hôtel des postes, en style gothique, et qui est le plus vaste des édifices civils de Strasbourg.

Par suite de l'agrandissement de la ville, le commerce et l'industrie prirent un essor considérable. On songea dès lors à rétablir l'ancienne voie de communication fluviale par le Rhin. Après avoir creusé un canal de jonction avec le Rhin, on établit un port en dehors de la porte d'Austerlitz près de la route de Kehl qu'une voie ferrée relia à la gare

le Rhin comme au temps de splendeur de la petite République.

L'essor pris par la ville est considérable, cela est incontestable, mais rien ne prouve qu'il ne se serait pas produit sans l'annexion. La marche en avant à pas de géant ne se fait pas seulement en Allemagne, ou en Amérique, elle est identique dans tous les pays.

Peu de temps après la guerre, une société d'embellissement de la ville s'était fondée. Ses premiers essais ne furent pas très goûtés de la population, qui se montra tout particulièrement réfractaire à l'idée de voir la place



LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

Kléber, où avaient lieu jadis toutes les revues dont le Strasbourgeois était fanatique, convertie en square où les arbres masqueraient tôt ou tard la statue du glorieux héros d'Altenkirchen et d'Héliopolis. La place Gutenberg, où se dresse la célèbre statue érigée par David d'Angers, est également convertie en square. Sur l'emplacement des vieux remparts de Vauban, on a construit des boulevards plantés d'arbres et, dans la ville neuve, la rue du Palais, qui va du palais impérial à l'Université, forme une véritable promenade bien ombragée. Mais les deux joyaux des promenades de Strasbourg resteront toujours le Contades aux arbres séculaires qui doit son nom au maréchal de Contades — fort populaire à Strasbourg au siècle dernier, et dont le cuisinier Close inventa les fameux pâtés de foie gras — et l'Orangerie, tous deux aujourd'hui dans l'enceinte de la ville. Cette dernière promenade fut créée en 1692 par le célèbre Le Nôtre; mais le bâtiment actuel qui se dresse au centre fut construit en 1806, pour servir de résidence à l'impératrice Joséphine. Sous la direction habile du jardinier en chef de la ville, M. Kuntz, cette promenade,

avec sa maison de paysan, est devenue une véritable perle qui peut lutter avec les parcs de Paris.

Face à l'Orangerie, à l'un des angles de la place Le Nôtre, s'élève une vieille guinguette strasbourgeoise complètement transformée depuis son acquisition par la maison Gruber et C^o. Le *Baeckehisel* (maisonnette du boulanger, déjà chanté au siècle dernier par le marquis de Pezay, est le rendez-vous préféré le dimanche des familles strasbourgeoises qui, après un tour à l'Orangerie, y viennent prendre soit le café au lait traditionnel de quatre heures avec de minuscules *kougelhoppf*, soit de la bière.

Parler de Strasbourg sans mentionner ses brasseries, ce serait passer sous silence une des particularités les plus curieuses de la ville. L'Alsacien va beaucoup à la brasserie, mais il n'y passe pas sa vie comme l'Allemand. Il y va moins pour boire que pour voir ses amis et surtout aller aux nouvelles. L'Allemand, au contraire, sa journée finie, se rend à sa brasserie habituelle, y dine, même s'il est marié, et boit pour le plaisir de boire. De là deux catégories de locaux très distincts depuis l'annexion. Les Alsaciens gardent leurs

tavernes et les Allemands en ont d'autres. L'une d'elles surtout est mal vue des immigrés, c'est la *Taverne alsacienne*, maintenant taverne Gruber (Taverne alsacienne constituait une enseigne séditieuse qu'il a fallu supprimer il y a deux ans), que les Allemands appellent sans ambages le Trou aux Français (*Franzosenloch*). Après la Taverne, il faut citer le *Terminus*, près de la gare, et le *Schneider* dans la Grand'Rue, deux locaux admirablement aménagés avec le confortable le plus moderne.

Viennent ensuite les vieilles brasseries strasbourgeoises dont beaucoup

la garnison française s'y coudoyaient.

A côté de celles-là il faut bien, pour être complet, citer les nouvelles brasseries allemandes, toutes conçues sur le même plan, meublées et décorées uniformément, lourdement et disgracieusement, imprégnées d'une odeur particulière, faite de fonds de *seidels*, de relents de pipes en porcelaine, de victuilles, de cigares âcres, bref l'indéfinissable *Odor germanicus* qui vous saisit à la gorge. La *Germania*, en face de l'Université, le *Krokodil* (l'ancienne *Viennoise*, rue de l'Outre), le *Piton*, le *Luxhof* sont peut-être les meilleurs endroits pour faire des études de mœurs



LA PLACE KLÉBER ACTUELLE

ont subi également des transformations, le *Tigre*, la *Hache*, le *Canon*, les *Quatre-Vents*, l'*Ours blanc*, le *Duele*, l'égoût ainsi nommé parce que la maison est construite sur les anciens fossés romains, si gaies jadis quand les uniformes variés de

bien curieuses, sans parler des *Wiener-Caffee* qui restent ouverts toute la nuit.

Retournons à la *Taverne*. Il est près de dix heures du soir, et des buveurs, bons bourgeois d'un certain âge déjà, secouent soigneusement leurs pipes sur



MAISON DE PAYSANS ALSACIENS A L'ORANGERIE

l'ongle du pouce. Depuis une heure, le clairon allemand du poste de la place Kléber a sonné sa plaintive retraite, triste comme un hurlement de chien de garde; tout à l'heure, la cloche de la cathédrale va la sonner pour eux aussi. Il en est ainsi depuis bien des générations, et les jeunes qui, dans leur coin, accueillent d'un sourire narquois la levée des vieux, finiront par les imiter à leur tour dans quelques années. Comme eux, ils s'acheminèrent vers leur domicile, tandis que l'antique cloche de dix heures bercera leur rêverie de son lent carillon. Oh! cette sonnerie d'un charme si doux et si étrange qui pendant un quart d'heure vibre ainsi tous les soirs, depuis tant de siècles, par-dessus la ville silencieuse! Que de fois au loin ne rêve-t-on pas à cette voix grave, bercée de nos rêves d'enfant, voix mélancolique comme une voix du passé évanoui, un moment res-

suscité, envolée mélodieuse vers le ciel et vers la terre, triste comme un chant d'ancêtres, morts depuis longtemps, longtemps, et dont nul ne se souvient plus! Sous la lueur opaline de la lune au zénith, la cathédrale semble toute secouée d'étranges tressaillements, comme si les milliers de morts qui dorment leur grand sommeil sous ses froides dalles allaient s'éveiller pour un moment et se mêler à la vie des vivants! Mais la cloche va s'éteignant, tout se tait. Une autre cloche sonne le quart, celles de toutes les églises de la ville répondent l'une après l'autre et se perdent au loin dans la nuit silencieuse. Le vieil édifice se voile de ténèbres épaisses, morne maintenant, et devant nos yeux défilent comme en un rêve le souvenir du Strasbourg d'autrefois et la tristesse de l'heure présente.

CH. NERLINGER.

LES PETITS MÉTIERS

Celui qui penserait trouver dans le *Bottin* la nomenclature de toutes les professions exercées se tromperait étrangement. Dante, s'il revenait du ciel... ou de l'enfer, parlerait notre société en plusieurs cercles, les uns réservés aux professions reconnues par les classifications officielles, les autres haïtés par l'armée des malfaiteurs et



DU MOURON POUR LES PETITS OISEAUX

des mendiants, et entre ces deux extrêmes il placerait la longue théorie des gens trop fiers pour mendier, trop honnêtes pour voler, trop indépendants pour se mettre au service d'un industriel, et sur le front de cette troisième catégorie d'individus il écrirait ces mots : les petits métiers.

C'est en effet la dominante du caractère de ces gens que nous coudoyons à chaque instant dans la rue et que nous serions tentés de prendre pour des humbles, des vaincus, des résignés. Ramasseurs de bouts de cigare, ramasseurs de... crottes de chien, marchands de mouton, tous persistent à tenir les yeux fixés vers cette déesse immortelle : l'Espérance. Ils espèrent que de leur travail sortira enfin la fortune ; ils espèrent que l'or et l'argent se rencontreront sur leur route et qu'ils les arrêteront au passage. Dernièrement, je voulus retrouver un pauvre diable qui m'avait jadis confié le secret de sa vie et de ses misères. Mon enquête me mena jusqu'à la prison de la Santé : mon confident avait cédé à une tentation que de plus riches que lui n'eussent peut-être pas repoussée. En chiffonnant, à l'aube, près de la Madeleine, son pied avait buté contre un portefeuille d'où soixante-quinze billets de mille francs étaient sortis. Le pauvre diable reçut au cœur une commotion, et devant ses yeux passèrent toutes les délices de la vie parisienne : il se décida pour le vol.

Quelques jours après, on le vit, élégamment habillé, louer une voiture au mois, promener sa mine réjouie parmi les ombrages des Acacias et finir ses soirées rue Royale dans un cabinet tendu de couleurs claires ; puis deux messieurs vinrent lui parler à l'oreille, il pâlit et... monta dans une

lourde carriole qui le conduisit à la Tour pointue.

* *

Celui-là plaçait la richesse avant l'honnêteté : il était, dans les petits métiers, une exception. Je n'oublierai jamais le récit que me fit un brave homme de ses tentatives pour entrer au service d'un patron, tentatives infructueuses qui avaient abouti à une résolution immuable de rester indépendant. Fils d'un marchand de chevaux, il avait voulu, à la sortie d'un bal, se rafraîchir dans une promenade en barque; il en était revenu asthmatique. Peu de temps après, son père s'était ruiné. Que faire? Le malade apprit à rétamers les chaudrons; mais impossible de vivre dans l'air enfumé des forges. Il se mit charretier; la voix lui manqua pour commander ses chevaux. Palefrenier, il s'enroua encore davantage. Il finit par s'échouer, le long de la Seine, parmi les débardeurs : un sac de charbon sur le dos, le voilà qui s'engage sur une étroite passerelle. A mi-chemin, sa pauvre poitrine fut secouée par une quinte. L'entrepreneur trembla... pour le sac de charbon : mon ami fut encore une fois remercié.

— C'est alors, me disait-il, que j'ai résolu d'être libre ! Je réfléchissais au moyen de gagner mon pain sans dépendre de personne lorsque, sur le boulevard de la Chapelle, j'aperçus un individu qui ramassait des crottes de chien. Je le suivis jusqu'à la tombée du jour afin de voir ce qu'il allait faire de sa singulière cueillette. Il entra dans une mégisserie, rue de la Glacière. Je m'informai, et j'appris que la crotte de chien, mêlée à du jaune d'œuf, à de l'alun, à de la farine, sert à blanchir, à assouplir les peaux de chèvre... et de chien, dont on fait les gants. J'avais trouvé un métier : un seau à la main, je me mis à parcourir les rues, recueillant la précieuse denrée. Tout d'abord j'y mis quelque délicatesse : je travaillai avec une écumoire, mais on se fait à tout :

et bientôt je lâchai l'écumoire; depuis, je ramasse tout avec mes doigts. Ce n'est pas malsain, et cela se vend de 50 à 80 centimes le boisseau, mais c'est aussi lourd que du charbon de terre ! Il y a des gens dans notre profession qui gagnent 4 francs par jour; moi, je gagne un peu plus que cela, et, comme je m'entends à bâtir des maisons, j'emploie mes économies à élever des logements que je loue à des petites gens comme moi. Je suis, à l'heure qu'il est, propriétaire de sept immeubles !

* *

Cette même confiance de la volonté inébranlable de vivre libre me fut faite par un marchand de mouron. Il allait même plus loin que son confrère de la mégisserie, et il s'accusait d'être quelque peu insociable, d'aimer la solitude qui le débarrasse du mauvais caractère ou des manies de ses semblables. Le ramasseur de mouron va très loin de Paris, traînant sa voiturette. Jadis il attelait ses chiens, et l'ensemble de l'équipage offrait un coup d'œil pittoresque; mais, depuis que la loi Grammont sérieusement appliquée a dételé les bêtes et envoyé momentanément les hommes en prison, c'est l'espèce humaine qui se charge du licou. La protection est une belle chose, lorsqu'elle est entendue avec cette intelligence !

Heureusement les ramasseurs de mouron reçoivent des propriétaires de campagne un accueil empressé : le mouron, denrée précieuse pour le Parisien, n'est pour le paysan qu'un parasite qui absorbe sans profit la sève réservée aux plantes cultivées. Une sorte de contrat tacite intervient entre le propriétaire et le gagne-petit : celui-ci s'engage à nettoyer la culture, et celui-là reçoit la garantie qu'avec le mouron ne disparaîtront pas ses choux, ses carottes, ses cerises, sesabricots. De retour à Paris, ou du moins en banlieue, le marchand de mouron rafraîchit à l'eau de la fontaine les paquets de

verdure qu'il rapporte, puis toute la famille en charge une hotte et stationne aux carrefours, appelant d'une voix plaintive les ménagères. « Et voilà du mouron pour les p'tits oiseaux ! » Un sou le paquet, ou deux paquets pour un sou, la journée d'un homme, dans ce métier, ressort à 5 francs en moyenne. Encore une fois, on est libre, on a l'espoir d'acheter un cheval et d'étendre son commerce; et puis, l'été, sous les cerisiers en fleur, on fait naître bien des idylles avec, pour seuls témoins, les oiseaux du bon Dieu. J'ai connu un marchand de mouron qui avait réussi à se créer une situation : un jour, il m'annonça triomphant, qu'il allait devenir le chiffonnier de la Bourse. « Si vous saviez, me dit-il, tout ce qu'il y a à ramasser à la porte de ce monument ! Une voiture de papier par jour, et du charbon pour tout l'hiver. Et dans les restaurants du voisinage, on trouve de quoi manger ! » Mon homme était certainement plus heureux que les princes de la finance. Le bonheur ne consiste-t-il pas surtout dans la croyance que l'on a de le posséder ?

Poussons une pointe jusqu'à la place Maubert. Il est cinq heures du soir, les marchands de mégots stationnent non loin de la statue d'Etienne Dolet, en avant d'une perspective qui fuit, par delà le petit bras de la Seine, jusqu'à l'aile méridionale de Notre-Dame.

L'église étale au soleil ses dentelles de pierre, Etienne Dolet, les bras liés au devant de la poitrine, s'apprête à souffrir la rude caresse du bûcher; et sur terre les mégotiers, la musette ou la sacoche pendues à l'épaule, vont et viennent en quête des clients. Tout le



PLACE MAUBERT — LES MARCHANDS DE MÉGOTS

long du jour, on les voit dans les rues piquer du bout de leur canne ferrée cigares et cigarettes, mais c'est la nuit, à la terrasse et dans les boîtes des cafés qu'ils trouvent leur cueillette la plus fructueuse. De retour chez eux, ils déroulent le tabac, le débarrassent du papier, le tamisent pour le débarrasser de la cendre et de la poussière, le font sécher près d'un poêle, finalement le partagent en paquets de 20 grammes

environ, d'une valeur de 10 centimes pièce. Les débris qui proviennent de

tout, mon brave homme, continuez à vendre des bouts de cigare, vous aurez toujours des clients place Maubert et aussi à la porte des fabriques de banlieue.



UN BAGOTIER

toutes ces manipulations, tamisés à leur tour, donnent du tabac à priser. Les bouts de cigare sont ou bien découpés pour la pipe, ou bien servis aux chiqueurs. On le voit, l'axiome cher aux savants : « Rien ne se perd dans la nature », trouve son exacte application dans le métier qui nous occupe.

Le métier gagnerait sa vie s'il avait moins de concurrents; mais, à l'heure d'aujourd'hui, me disait l'un d'entre eux, chacun veut ramasser du tabac. C'est si facile et si tentant : il n'y a qu'à se baisser! La journée pour les petits industriels finit par ne valoir que 2 francs, et encore faut-il se garer des contrôleurs de la régie. La régie devrait cependant comprendre qu'elle a déjà perçu des droits sur le tabac que les mégotiers trouvent sur les trottoirs. Que ce tabac soit consommé en une fois ou en deux, peu importe : il est libre, ou du moins il devrait l'être. « Monsieur, me disait un mégotier, veut-on que je devienne voleur ou assassin? » Pas du

lui qui le premier s'est aperçu que la panse de mouton constitue pour les chiens le meilleur des aliments. Chaque jour, il en fait provision aux abattoirs de la Villette (les abattoirs en font cuire 35 000 par semaine), et il promène ensuite sa marchandise par les faubourgs et la banlieue. Il va voir sa clientèle, il se montre, comme il le dit lui-même, « libéral », poli, complaisant : « Ne vous dérangez pas, madame, je vous monterai vos tripes. — Que désirez-vous, monsieur? Petite ou grosse panse? Les grosses valent deux sous pièce, j'abandonne les petites pour six liards, mais je vous avertis, les grosses pèsent de 700 à 800 grammes, elles sont plus avantageuses. — Et vous, madame, je vous ai vu acheter 10 centimes de mou et 10 centimes de rognures de cheval, permettez-moi de vous faire observer que pour le prix vous n'avez que 100 grammes de marchandises, alors que je vous en offre presque un kilo. »

— Plus loin, notre intelligent vendeur

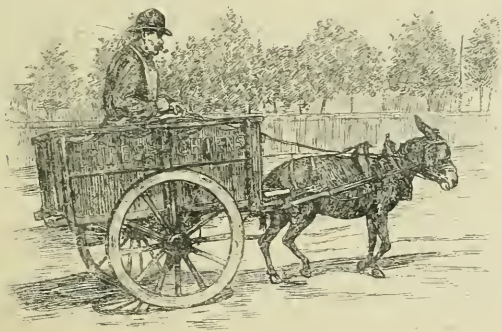
aperçoit des poulets, des canetons : « Vos volailles pousseraient beaucoup mieux, dit-il au propriétaire, si dans leur pâtée vous mélangiez de la panse. » C'est ainsi qu'il arrive à réaliser de jolis bénéfices. Du 1^{er} juillet au 15 septembre, un marchand de tripes pour chiens avait, une année, gagné 756 fr. C'est lui du moins qui me l'a affirmé. Il savait comprendre les embarras financiers de sa clientèle et ne montrait pas trop d'apreté dans le recouvrement de ses créances, tout en se souvenant du proverbe : « Pas d'argent, pas de tripes! » Et puis sa grande qualité était l'exactitude : jamais il ne se faisait attendre, tous les chiens du quartier savaient son heure et gambadaient autour de sa voiture. Cet homme avait du cœur, et plus d'une fois il lui était arrivé de donner pour rien des panses de mouton à une pauvre femme qui s'en nourrissait elle-même. Il avait du reste la délicatesse de faire semblant de croire que les panses étaient destinées à des

chiens... Il avait sa fierté et comprenait celle des autres.

Il eût passé pour un richard aux yeux des pauvres gens qui s'appellent les bagotiers. Ceux-là ne possèdent rien sur terre, rien que des jambes pour courir derrière les fiacres, des épaules et des bras pour décharger les malles. Ils stationnent dans la cour ou plutôt aux abords des gares et ils suivent les voyageurs dans l'espoir d'être admis à porter leurs bagages, à l'arrivée au domicile. On en a vu tomber morts en chemin. Que d'autres, après des courses folles de plusieurs kilomètres, se sont vu refuser la faveur de monter les malles ! Nous en avons vu pleurer de rage. Pauvres, pauvres gens ! que de déboires, que de malheurs avaient-ils déjà éprouvés pour en être réduits à ce métier, si toutefois l'on peut appeler cela un métier !

Paris, ville de luxe, abrite les pires misères.

L. C. DE VOS.



UN MARCHAND DE TRIPES POUR CHIENS

TROIS PORTRAITS DE FEMMES



CATHERINE II (1729-1796)

La première Catherine, la femme de Pierre le Grand, était morte depuis deux ans quand naquit celle qui, sous le nom de Catherine II, devait reprendre et élargir l'œuvre du fondateur de la grandeur russe.

Celle que Voltaire appelait la *Sémiramis du Nord* et qui lui faisait ajouter :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière, offrait avec Louis XV un singulier contraste et un curieux rapprochement.

Comme le roi de France, elle ne connaissait point de limites à ses dérèglements; mais elle apportait les plus mâles volontés à l'exercice du pouvoir. Par elle la Russie vit se développer son empire; par elle aussi elle fut pénétrée d'une civilisation nouvelle.

La figure de l'impératrice est bien en accord avec son caractère; on y lit ses fermes résolutions et son intelligente autocratie.



LA PRINCESSE DE CONTI

Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti, n'a laissé que le souvenir de son esprit, de sa beauté et de sa tendresse. Elle fut aimée de Henri IV et

abandonna la cour pour suivre le maréchal de Bassompierre qu'elle avait épousé. Ce beau portrait fait dire d'elle : Ce fut une femme, et une bien jolie femme.

M^{me} D'ÉPINAY (1725-1783)

« Je ne suis point jolie, dit-elle d'elle-même dans ses mémoires; je ne suis cependant pas laide... Je suis vraie sans être franche... »

Sensible et prévenante, elle adoucit un instant la misanthropie de Rousseau dans l'ermitage qu'elle fit construire pour lui dans la vallée de Montmorency. Elle fut

pendant vingt-sept ans la fidèle amie de Grimm. Les philosophes trouvaient chez elle un salon hospitalier. L'esprit s'y tempérait de bonté, pratiquait la critique, mais méprisait la calomnie. Ce fut une des personnalités les plus aimables de ce xviii^e siècle où la douceur de vivre était si grande.

AU PAYS DES TRUFFES

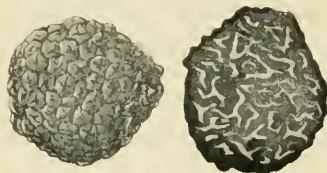
Demandez à dix personnes ce que c'est que la truffe. Une seule vous dira qu'on doit la considérer comme un champignon, ce qui est exact. Les autres vous affirmeront que c'est une « excrétion de racines », une « galle » produite par la piqure d'un insecte ou une « simple production de la terre ». Que ces idées erronées aient cours dans les villes, cela n'a rien de surprenant; mais que les mêmes idées archaïques persistent dans le pays même des truffes, voilà qui semble dépasser les bornes. Cela est cependant, et un paysan m'a même affirmé que les truffes se développaient « à la suite d'un coup de foudre ». L'opinion la plus courante est que les truffes sont causées par des insectes qui pénétrèrent dans la terre et piquent les racines pour y déposer leurs œufs. « La preuve, me dit un truffier, c'est que l'on reconnaît l'emplacement d'une truffière à ce qu'il y a des quantités de mouches au-dessus d'elle. » J'ai pu d'ailleurs constater le fait *de visu*. Les mouches voltigeaient dans l'air en colonnes serrées, comme on le voit faire souvent aux moustiques. Elles montaient, descendaient, tourbillonnaient en cadence en formant un véritable nuage, mais sans quitter l'emplacement que mon cicérone m'avait indiqué comme riche en truffes. C'est la fameuse théorie de la « mouche truffigène », pour laquelle entomologistes et cultivateurs rompirent tant de lances et qui, on le voit, persiste encore aujourd'hui.

On sait aujourd'hui que cette théorie ne repose que sur un « trompe-l'œil ». Il y a des mouches parce qu'il y a des truffes et non des truffes parce qu'il y a des mouches. Certains insectes, en effet, soucieux de donner gîte et nourriture succulente à leur progéniture, viennent déposer leurs œufs *dans les truffes*. Les larves en dévorent en partie le contenu

et donnent naissance à des êtres ailés qui vont se reproduire dans l'air. Ce sont des essaims « amoureux » que nous signalions tout à l'heure. Ils se placent au-dessus des truffières pour être tout près de l'endroit où ils viendront pondre quelques instants après.

Voilà un point obscur nettement éclairci. Ce n'est, hélas! pas le cas de bien d'autres. La truffe, tout le démontre, est un champignon souterrain ou plutôt la *partie reproductrice d'un champignon souterrain*. Expliquons-nous. La partie fondamentale de ce dernier consiste en filaments blanchâtres, très ténus, analogues à des moisissures qui serpentent dans le sol. Ils se ramifient dans tous les sens et viennent notamment s'enfoncer dans les racines des arbres voisins. Tous ces filaments se nourrissent en absorbant les liquides du sol et aussi les sucres des racines. On suppose que, dans leur jeune âge, ces filaments vivent exclusivement en parasites sur les racines; il leur faut alors, pour les nourrir, des aliments tout élaborés. En grandissant, les filaments s'étendent au loin, et l'on admet qu'ils peuvent perdre toute connexion avec les racines des arbres et, dès lors, se nourrir tout seuls. Ils ne seraient donc *parasites* que dans leur tendre enfance. Quoi qu'il en soit, le champignon, comme c'est son droit, éprouve, à un moment donné, le besoin de se reproduire. En un point, il développe une faible gibbosité qui s'épaissit petit à petit, se divise en de nombreuses cellules au milieu desquelles se forment des agents de dissémination, des *spores*. C'est tout cet ensemble qui constitue la truffe. En l'enlevant du sol avec soin et faisant partir la terre sous un filet d'eau, on peut, en effet, mettre à nu les filaments qui lui ont donné naissance et qui lui apportent encore la nourriture.

Tout ce que je viens de dire est « schématique ». En réalité, on n'a jamais vu cette succession de phénomènes avec autant de netteté. On ne connaît qu'une série de faits isolés que l'on a ensuite groupés d'une manière logique. Tout



TRUFFE NOIRE MÉLANOSPORE DU PÉRIGORD
(*Tuber melanosporum*)
Entière et coupée en travers.

s'accorde à démontrer que notre aperçu est exact.

Autre fait certain : les truffières sont toujours en rapport avec des arbres, et notamment des chênes, autour desquels elles sont disposées en cercle. A mesure que les arbres grandissent, les circonférences truffières s'élargissent et s'éloignent du pied. Il est donc probable que les truffes ne sont parasites que des jeunes racines, puisqu'elles les suivent à mesure qu'elles s'écartent du tronc.

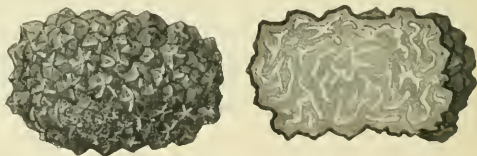
Les truffes récoltées en diverses localités n'ont pas toujours le même arôme. Cela tient à ce qu'il y a en réalité plusieurs espèces, et même plusieurs variétés de la même espèce. Au point de vue commercial, on distingue deux grandes catégories : les *comestibles* et les *sauvages*. Ces dernières sont rejetées ; non parce qu'elles sont vénéneuses, mais parce que leur saveur est ou nulle ou désagréable. On distingue parmi elles, les *Musquées* ou *Caillettes*, les *Jannes*, les *Frisées* et les *Nez-de-Chien*, ainsi nommées à cause de l'aspect gruni de leur surface qui rappelle

assez bien le nez de l'ami de l'homme. Les *Musquées* sont celles que les marchands peu scrupuleux tentent le plus souvent de mélanger avec les bonnes espèces. Leur aspect extérieur est absolument le même et le nez seul peut les distinguer. Parfois, cependant, l'odeur de muse n'est pas trop prononcée : pour être fixé, il faut alors faire sauter avec l'ongle un petit morceau de l'écorce : la chair n'a pas, comme elle devrait, un reflet rougeâtre.

Parmi les variétés comestibles, les commerçants distinguent surtout :

1° Les *Truffes noires* du Périgord et de Provence, les *Rabasso* des Provençaux, qui se présentent sous deux variétés : la *Violette* et la *Grise*. Cette reine des truffes se présente sous la forme d'un tubercule noir brunâtre, de la grosseur d'une noix à celle du poing, couvert de verrues polygonales à six pans marqués de cannelures longitudinales et d'une dépression à leur sommet. La chair d'abord blanche, devient gris brunâtre et enfin noir violacé avec des veines blanches. On la trouve surtout dans le Vaucluse, les Basses-Alpes, la Drôme, le Lot et la Dordogne, mais elle s'étend bien au delà jusque près de Paris, en Espagne et en Italie. On la récolte de novembre à avril.

2° Les *Truffes blanches d'été*, les



TRUFFE (*Tuber ucinatum*) — Entière et coupée en long.

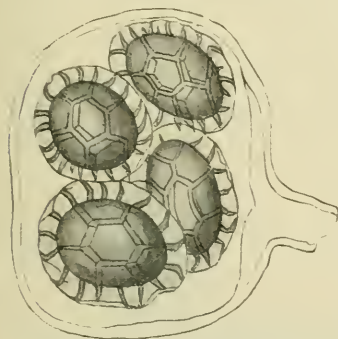
Maien ou *Maïenco* des Provençaux, qui se trouvent surtout en montagne, sous le chêne rouvre. On les récolte de mai en novembre, deux fois par an, en juillet et en octobre. Leur chair est blanchâtre et d'une odeur agréable, quoique rap-

pelant un peu celle des bergeries. Elle vit tout près de la surface du sol.

3° Les *Truffes de Bourgogne*, avec leur deux variétés *gros grain* et *petit grain*, de la grosseur d'une noix à un œuf de poule. Elles se récoltent vers fin décembre. On les reçoit avant celles du Périgord et l'on peut dire que ce sont elles seules qui, à Noël, servent à garnir les pâtés ou les volailles.

Ces différentes espèces ou variétés vivent toujours dans le voisinage des arbres. Les chênes et notamment le chêne blanc, ainsi que le chêne vert, sont les arbres où s'établissent le plus fréquemment les truffières. Mais ce ne sont pas les seuls. Ainsi, dans le Sarladais, beaucoup de truffières se rencontrent dans les bois de noisetiers. Le pin d'Alep, le hêtre, le charme, le châtaignier, le bouleau, le peuplier, le platane sont aussi aptes, à un moindre degré, à la production des truffières.

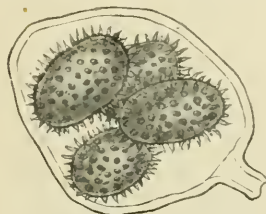
Il est des truffières naturelles qui



SPORES TRÈS GROSSIES DU *Tuber uncinatum*.

existent de temps immémorial. Ce sont elles qui fournissent le plus à la consommation. Les possesseurs du terrain se contentent de récolter tous les ans les truffes, en ayant soin de remuer le moins possible le sol. D'autres fois, les truffières apparaissent spontanément en

un endroit où on n'en avait jamais vu. Cette apparition, assez fréquente dans les bois de chênes, est d'ailleurs précédée longtemps à l'avance par un phénomène très net : le terrain se dénude



SPORES TRÈS GROSSIES DU *Tuber melanosporum*

complètement des herbes qui le recouvrent ; on le croirait brûlé. Cet étiolement général est dû à ce que les filaments qui donneront plus tard des truffes envahissent les racines des plantes basses et les étouffent.

Les chênes paraissent ne pouvoir devenir truffiers qu'à partir de dix ans. Passé trente ans, ils ne produisent plus que par périodes plus ou moins longues, séparées par des années stériles ; se basant sur ce fait, l'administration des forêts coupe les chênes truffiers vers vingt-cinq ou trente ans, admettant ainsi que, dès lors, leur production est nulle ou aléatoire.

Dans un bois de chênes, les truffières n'existent d'ailleurs que par places. En de nombreux points, elles manquent complètement, sans qu'on puisse savoir à quoi ce fait peut être attribué. Pour devenir truffier, un terrain doit satisfaire à un certain nombre de conditions *sine qua non*. Elles préfèrent les pentes douces des collines exposées au sud et à l'ouest. Des arbres dont les racines ne s'enfoncent guère qu'à 10 ou 25 centimètres seulement leur sont très favorables, car les truffes viennent surtout bien à cette profondeur, où elles peuvent encore respirer « la bonne air ». Ces tubercules aristocratiques sont très

difficiles : il leur faut de l'humidité, mais pas trop ; beaucoup de calcaire ; de la lumière ; des pluies modérées. Le froid leur est nécessaire pour bien mûrir et devenir parfumées, mais là encore il faut un juste milieu. L'altitude est aussi à considérer : les diverses espèces n'arrivent pas toutes à la même hauteur ; on peut, par exemple, se rendre compte de ces flores superposées sur cette vaste truffière qui constitue le mont Ventoux.

Nous donnons la carte de répartition des truffes en France. On est tout de suite frappé de leur absence en Bretagne et dans le Plateau central. Or, ces deux régions sont formées de ce que les géologues appellent des roches anciennes, granits et schistes. Les truffes ne se trouvent guère que dans les terrains crétacés et jurassiques.

Depuis que l'on connaît la truffe, on a cherché à la cultiver. La plupart de ceux qui s'en sont occupés — et ils sont légion — cherchaient surtout à semer de petits tubercules ou des gros, coupés en fragments, comme on le fait pour la pomme de terre. Nous en avons assez dit sur la question pour que l'on comprenne que ces semis — faits ainsi au hasard — ne devaient absolument rien donner. C'est ce que l'on constatait. Il faut bien dire aussi que, alors même que les semis auraient été faits dans le voisinage des arbres et dans les conditions nécessaires aux truffières, ils seraient demeurés stériles. *Les spores des truffes ne germent pas, ou ne le font*

que dans des conditions très spéciales sur lesquelles M. de Gramont de Lesparre a récemment attiré l'attention. Il leur faut, pour donner des filaments, avoir subi diverses influences qui ne sont pas encore bien connues : en un mot, il faut qu'elles aient mûri pendant longtemps. Il semble cependant que l'on puisse hâter cette maturité par certaines pratiques, notamment en faisant fermenter au préalable les tubercules.

Mais le procédé le meilleur, de beaucoup, consiste à récolter de la terre de truffière et à la répandre dans le champ que l'on veut ensemençer. Cette terre contient, en effet, naturellement, des spores de truffes mûres et dans les conditions normales pour bien germer. Ce procédé, dans les mains de M. Kiéfer, inspecteur des forêts, a donné de très beaux résultats, mais n'a pas réussi à tous ceux qui l'ont tenté.

C'est là une culture directe, scientifique, pourrait-on dire, mais je dois ajouter tout de suite, à la courte honte des botanistes, que la culture indirecte — empirique — lui est de beaucoup supérieure. « Si vous voulez des truffes, semez des glands », disait Gasparin, qui a ainsi fort bien résumé cette méthode. A quelle date a-t-elle pris naissance ? Voici ce qu'en dit M. A. Chatin, très



FIGURE THÉORIQUE MONTRANT LES RELATIONS DE LA TRUFFE
AVEC LES RACINES DES CHÊNES TRUFFIERS

fermé sur ce qui touche à la truffe. L'an X de la République française, savoir en 1802, suivant quelques-uns, seulement vers 1808 ou 1810, suivant d'autres, Joseph Talon, fils de Pierre, de Saint-Saturnin-les-Apt, sema des glands dans une parcelle rocailleuse de terre avoisinant sa maison. Quelques années plus tard, il récoltait des truffes sous ses petits chênes : le rusé paysan avait reconnu la valeur de sa découverte, qu'il résolut d'exploiter secrètement, en la dissimulant. Ayant acheté des terres sans valeur, de son entourage, il y fit des peuplements avec les glands qu'il récoltait, en se cachant, sur tous les chênes ayant truffière à leur pied, et bientôt il put faire d'abondantes récoltes de truffes. Mais le fils de Pierre avait un cousin, Joseph Talon, fils d'Antoine, non moins madré, qui surprit son secret, acheta aussi des rocailles à bon marché, planta des glands et eut beaucoup de truffes; ce que firent dès lors tous ses voisins. Bientôt on ne comptait plus les truffières ainsi obtenues dans les départements de Vaucluse et des Basses-Alpes.

Aujourd'hui, la trufficulture a envahi la Provence et le Poitou. Le Périgord commence aussi à s'y mettre.

Tout d'abord, quand on veut créer une truffière, il faut se mettre dans les conditions — rappelées plus haut — où elle puisse se développer. C'est là une vérité de La Palice, mais qu'il est bien difficile de mettre à exécution et, souvent un terrain qui, *a priori*, paraissant très favorable, ne donne aucun produit. Il faut ensuite ne semer que des glands récoltés dans une région truffière. Il est, en effet, démontré que ces glands sont beaucoup plus favorables que les autres pour créer des truffières. Ce n'est pas à dire que ces glands ont une qualité *héréditaire*, mais, comme le dit M. Loubet, parce que, en prenant des glands de chênes truffiers, on a l'assurance de posséder des sujets issus de parents à aptitude truffière certaine. D'autre part

— c'est là le point capital et cependant souvent méconnu! — on doit faire la récolte des glands, non sur les arbres, mais à terre. De cette façon, ils emmènent avec eux quelques parcelles du sol et, en même temps, des spores mûres



DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE
DES TRUFFES EN FRANCE

+ Truffes d'été. — x Truffes noires.

de truffes. Cette précaution, remarque avec juste raison M. Chatin, inutile pour les reboisements en régions truffières où les vents, etc., ont porté de toutes parts et déposé des spores, n'est pas à dédaigner dans les essais de création de truffières en pays où la truffe noire est inconnue, comme en Bourgogne et en Champagne. Cependant il ne faut pas se dissimuler en ce dernier cas les aléas : les glands peuvent ne rien emporter du tout, ou perdre dans le trajet les rares spores qu'ils avaient d'abord attachées à leurs flancs. Aussi M. Chatin estime-t-il que dans tout essai de création de truffière — tant à l'espèce de truffe importée — on devra emplir quelques sacs de terre des truffières, terre qu'on disposera autour des glands au moment de leur mise en terre.

La recherche et la récolte se pratiquent suivant trois modes divers :

1° *Récolte à l'aide du porc.* — C'est

la méthode de beaucoup la plus parfaite et la plus suivie. Rien ne vaut le porc — ou encore mieux la truie — pour flairer, même à 50 mètres, la plus petite truffe et la faire sauter d'un coup de groin aux pieds de celui qui le dirige. Cet animal, tant calomnié pour le peu de soin qu'il met dans la recherche de sa nourriture, est très friand du mets au sujet duquel Juvénal fait dire à Allectus : « Lybie, garde ton blé pourvu que tu nous envoies des truffes ! » S'il les recherche et les met à nu, ce n'est pas qu'il ait été dressé à cet exercice ; il se propose simplement de les manger et il le ferait si le maître n'intervenait pas.

L'homme qui s'occupe de la récolte des truffes s'appelle un *rabassier*. Il est ordinairement muni d'un sac, placé sur le dos, dans lequel il met les truffes ; d'une musette renfermant des glands, des fèves, du maïs, etc., destinés à récompenser le porc, et d'un épieu ferré pour éloigner ce dernier au moment psychologique ou compléter son travail. Pour diminuer, autant que possible, les tentations du compagnon de saint Antoine, on a soin de lui faire faire d'abord un bon repas. Amené sur le lieu de la récolte, il flaire les truffes et, de suite, les fait sortir, soit en *arasant* le tubercule soit en introduisant son groin *au-dessous*. Le rabassier l'éloigne d'un coup d'épieu, ramasse la truffe et donne au porc quelques glands. Plus tard, le porc s'habitue tellement à cette tactique qu'il ne songe plus à manger la truffe : il la met à nu et, aussitôt, regarde son guide pour demander son salaire. Mais, par exemple, il ne faut pas lésiner sur ce dernier. Le porc est très entêté et rancunier : si on lui refuse le gland auquel il a droit, il ne veut plus travailler ou, pour se venger, mange rapidement la première truffe qu'il rencontre. Ah mais !

2° *Récolte à l'aide du chien*. — On n'emploie guère le chien que dans les régions où la production est médiocre et où, par conséquent, il faut parcourir de vastes espaces. Ce sont en général des

roquets de petite taille que les rabassiers — surtout les maraudeurs — utilisent, en choisissant, bien entendu, les petits de parents bons truffiers. On les dresse en cachant de petites truffes accompagnées d'un morceau de lard qu'on leur donne quand ils les ont découvertes et que l'on remplace ensuite par un morceau de pain. Le chien ne déterre pas la truffe avec son museau, comme le porc, mais en grattant le sol avec ses deux pattes de devant. Le rabassier achève son travail avec l'épieu ferré. On récompense le chien avec de petits morceaux de pain.

3° *Récolte par l'homme*. — Ce mode de récolte est utilisé, encore plus que le précédent, par les maraudeurs et les rabassiers pauvres. N'ayant pas eu l'occasion de nous en rendre compte *de visu*, nous en donnons la description, d'après M. Ferry de la Bellone.

Au nombre des indications sûres, mais qui laissent, au point de vue de la pratique, beaucoup à désirer, sont celles qui sont fournies par le développement de la truffe elle-même, et par les modifications qu'elle imprime à la surface plastique du sol. La présence des insectes tubérovores est également un signe fort précieux et on peut, en s'aidant de ces divers indices, chercher les truffes à la *marque* ou à la *mouche*. Quand une truffe se développe et s'accroît, à une petite profondeur au-dessous du sol, elle le soulève légèrement en produisant à la surface une *fente*, une *fissure*, une *gerçure*, une *écarte* qu'on appelle vulgairement la *marque*. Le moment le plus favorable à la recherche à la *marque* suit les dernières pluies de l'été. Les truffes récoltées ne sont en général pas mûres.

Le procédé à la *mouche* est tout aussi sûr que celui de la *marque*, tout en étant plus pratique. Il est applicable pendant une période plus longue et il permet de récolter la truffe à sa maturité. Il est basé sur ce fait, déjà signalé, que certains insectes recherchent la

truffe pour y déposer leurs larves et que ces larves s'en échappent à leur tour, lorsque leur dernière métamorphose les a amenées à l'état d'insectes parfaits.

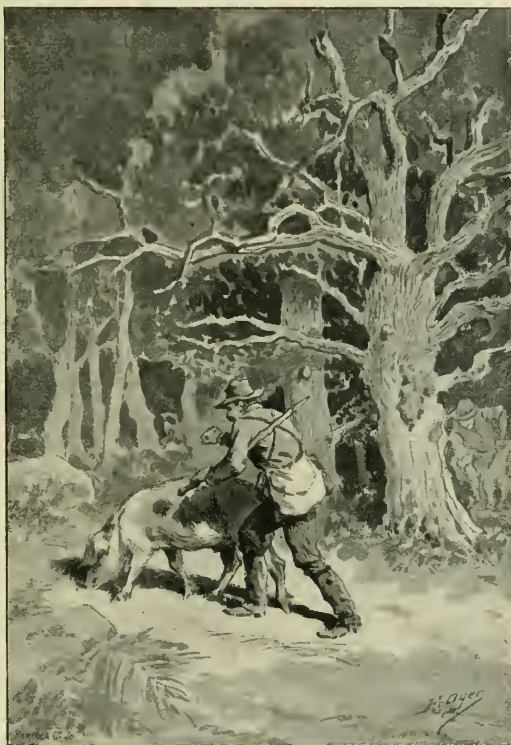
La recherche de la truffe à la mouche demande une grande habitude et il faut longtemps pour familiariser l'œil à l'observation de ces insectes qu'il faut saisir à un moment donné de leur vol rapide. Cette chasse est du reste fort longue et elle n'est pas rémunératrice, car elle exige beaucoup de temps, en regard de la récolte qu'elle permet de réaliser. Tous les jours ne sont pas bons à la sortie des insectes, car c'est la sortie qui est l'accident le plus commun, puis la vue est bornée par un horizon fort étroit et bien des mouches y échappent qui s'envolent loin de l'endroit d'où le truffier les observe et les guette.

La truffe est une source importante de la fortune agricole de la France.

Voici le prix de la production truffière pendant trois années prises au hasard :

	TRUFFES	
	de Périgord	de Bourgogne
	francs.	francs.
1868	15 350 000	531 000
1877	18 912 000	712 000
1889	20 185 000	784 000

La France en a exporté 205 685 kilogrammes en 1883 ; 129 607 kilogrammes en 1884 et 131 091 en 1885. A 11 ou 15 francs le kilogramme, on



RÉCOLTE DES TRUFFES A L'AIDE DU PORC

voit que la somme n'est pas négligeable. Le haut prix qu'atteignent les truffes a, cela va sans dire, excité la verve des fraudeurs. En Provence et en Périgord, « trompeur » et « marchand de truffes » sont presque synonymes : *Tès in trifier, tès un truffairé !* Le rabassier commence



RÉCOLTE DES TRUFFES A L'AIDE DU CHIEN

d'abord par humecter légèrement la truffe et à la rouler dans de la terre, ce qui augmente sensiblement son poids. Quand les truffes ont des formes tourmentées, ils remplissent les trous avec de l'argile qui leur donne un aspect arrondi et augmente leur valeur marchande, en raison du moindre déchet qu'elles semblent devoir donner à l'épluchage.

Quant au mélange de bonnes truffes avec des espèces sans valeur, c'est, pour ainsi dire, l'enfance de l'art. Les truffes musquées et les truffes blanches d'hiver sont celles que l'on ajoute le plus souvent à celles du Périgord, auxquelles elles ressemblent beaucoup. Le petit bourgeois qui va faire ses emplettes au marché est sûr de son affaire : heureux si le quart de son lot est potable !

Mais le cynisme des fraudeurs va

encore plus loin. Ils donnent comme truffes du Périgord des truffes blanches d'été, colorées par le tannate de fer et parfumées artificiellement. Il y a même des fabriques spéciales pour fabriquer des truffes avec des morceaux de carottes ou de pommes de terre colorées au tannate de fer et trempées dans une essence tirée du goudron de houille !

Que la noirceur de ce tableau ne vous empêche pas de déguster les précieux tubercules que le paganisme avait voués à Venus ! Que la dinde qui les recèle en son sein soit légère à votre estomac ! Et si certaine vertu qu'on leur prête exerce son effet, ce sera tant mieux ! Ils auront ainsi le double mérite d'avoir augmenté la richesse de notre cher pays, — et d'avoir aidé à sa repopulation.

HENRI COFFIN.

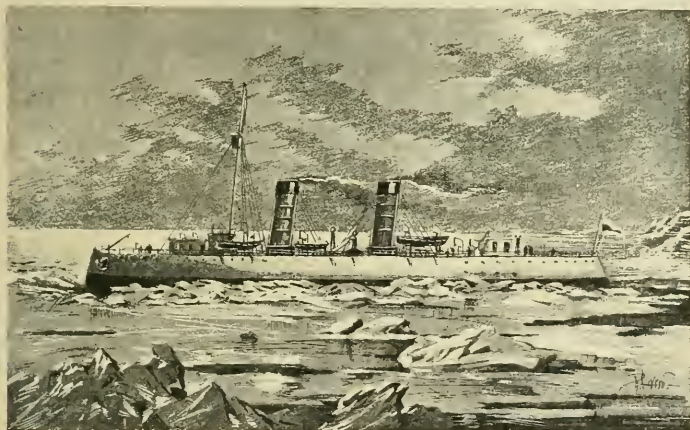
A L'ASSAUT DU POLE

Il n'est personne aujourd'hui, surtout après le merveilleux voyage de Nansen, qui ne s'imagine un peu quelles sont les difficultés qu'on rencontre quand on tente de pénétrer dans ces régions inconnues et glacées qui entourent le pôle. Dès qu'on atteint une certaine latitude, on vient se heurter à la banquise, c'est-à-dire à un champ de glace souvent très fissuré, mais qui a plusieurs mètres d'épaisseur, et qui s'étend à perte de vue.

Il est redoutable pour un bateau de se frotter à ces masses de glace aux angles aigus, et c'est pour cela que le fameux *Fram* de Nansen avait une coque de bois d'une épaisseur et d'une résistance extraordinaires. Il faudrait

sillon qui permet aux navires de passer. Et cela au moyen des bateaux spéciaux qu'on nomme des *brise-glaces*.

En 1881, pour la première fois, on essaya à Gothembourg, en Suède, de construire un navire suffisamment puissant et robuste pour frayer un chenal dans la banquise, et l'on réussit du premier coup. Comme tous les brise-glaces qui ont été construits depuis fonctionnent de façon analogue, expliquons rapidement l'action du bateau en question. Long de 40 mètres sur 10 de large, il avait une coque et un avant surtout d'une solidité à toute épreuve. Pour briser ou fendre la banquise, il s'élançait à grande vitesse contre elle et il se trouvait bientôt monté en partie



LE BRISE-GLACES *ERMACK* EN TRAVAIL

alors, pour passer, posséder un bateau qui fût de force à jouer le rôle d'un bélier. On touche probablement à la réalisation de ce desideratum, car on est arrivé, dans nos mers européennes, à fendre cette banquise et à creuser ce

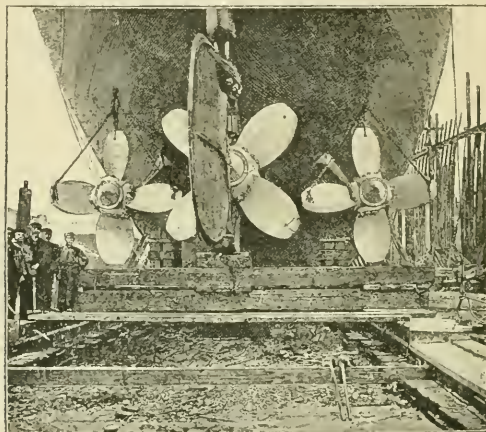
sur le banc de glace : le choc seul et le poids de la coque du bateau ont commencé de faire éclater le bloc glacé, mais aussitôt on vient compléter l'effet en envoyant de l'arrière à l'avant du navire une quantité considérable d'eau

qui était jusqu'ici restée enfermée dans des réservoirs disposés à l'arrière du brise-glace. Cela fait l'effet d'un poids énorme qu'on laisserait brusquement tomber sur la banquise, et, comme conséquence, celle-ci se brise, s'émiette presque, elle s'enfoncé, et, finalement, à la place où tout à l'heure s'étendait le champ de glace impénétrable, est ouvert

réalisés. C'est ainsi que le gouvernement russe s'est fait construire, pour le service du port de Vladivostok, un brise-glace appelé *Nadesbui*, qui a 55 mètres de long, et a tracé un chenal navigable de plus d'un kilomètre et demi dans un champ de glace de 7 mètres d'épaisseur.

Mais on vient récemment de mettre à flot un de ces steamers si bizarres qui dépassent tout ce que l'on avait imaginé jusqu'ici. Il a été construit sur les plans de l'amiral russe Malzaroff, qui compte l'employer à débarrasser des forts russes de leurs glaces l'hiver, et à emporter une expédition vers le pôle pendant l'été.

Ce navire se nomme *Ermack*, il est long de 92 mètres, et n'a pas moins de 22 mètres de large. Sa membrure, sa charpente, est faite de pièces d'acier revêtues de plaques d'acier également extrêmement



HÉLICE D'ARRIÈRE DE L'ERMACK

maintenant un chenal « d'eau libre ».

Cette opération se fait avec la rapidité de 15 à 16 kilomètres à l'heure. Mais, au début, on ne pouvait s'attaquer qu'à des banquises assez modestes, dont l'épaisseur ne dépassait point une quarantaine de centimètres. Peu à peu, comme en toute matière, sont venus des perfectionnements, et, dès 1893, par exemple, on pouvait voir fonctionner un brise-glace, le *Murtaja*, tout entouré d'un véritable cuirassement de plus de 25 centimètres d'épaisseur, et qui creusait son passage dans des glaces de 80 centimètres, à une vitesse de 20 kilomètres à l'heure.

Depuis lors d'autres progrès se sont

lourdes; le navire est, du reste, partagé en une série de compartiments étanches.

Il ne possède pas seulement trois puissantes hélices à l'arrière, mais il en porte également une à l'avant : quand, lancé par l'impulsion des trois propulseurs d'arrière, l'*Ermack* est monté sur la banquise qui lui a résisté, on met en mouvement l'hélice d'avant, qui aspire l'eau se trouvant sous la glace, et celle-ci, qui n'est plus soutenue par rien, s'effondre sous le poids.

Le temps n'est peut-être pas loin où une flotte de ces puissants béliers flottants permettra d'arriver au pôle.

DANIEL BELLET.

LE MIROIR PLAN

AUXILIAIRE DE LA PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

La lumière, en tombant sur une surface polie, se réfléchit. Ce phénomène affecte notre sensibilité quotidiennement, et pour ainsi dire inconsciemment, depuis notre plus tendre enfance. Sans avoir risqué le moindre pas dans les sciences, nous savons très bien, par exemple, qu'un miroir renvoie, dans une direction déterminée, les faisceaux lumineux qui le frappent. Je n'en veux pour preuve que la façon dont, au collège, nous avons tous plus ou moins utilisé une petite glace de poche pour envoyer un rayon de soleil sur le nez du pion ou dans l'œil d'un camarade.

En réalité, cette réflexion, surprise par notre sensibilité, n'est pas absolument particulière à la lumière. On la retrouve dans la chaleur et dans l'acoustique. Elle obéit à deux lois invariables :

1° Le rayon incident et le rayon réfléchi restent dans un même plan qui demeure perpendiculaire à la surface réfléchissante ;

2° L'angle formé par le rayon réfléchi et la surface réfléchissante est égal à l'angle formé par le rayon incident et cette même surface réfléchissante.

Je rappelle ces lois, non pour me complaire à vous en prouver la vérité, mais pour constater qu'elles nous permettent : 1° de nous rendre un compte facile de la production de notre image quand nous regardons une surface plane réfléchissante ; 2° de déterminer que cette image garde les mêmes dimensions que l'objet dont elle est l'image ; 3° de remarquer que cette image semble se présenter en arrière de la surface réfléchissante à une distance de cette surface égale à celle qui la sépare de l'objet ; 4° de montrer que cette image est visible seulement lorsque l'œil du spectateur se trouve sur le parcours du rayon réfléchi.

Ces constatations faites nous amènent, sans effort, à envisager le rôle, tout auxiliaire, qu'un miroir plan peut jouer dans la photographie artistique.

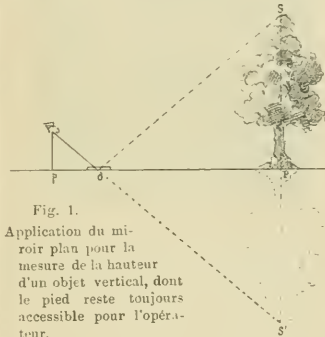


Fig. 1.
Application du miroir plan pour la mesure de la hauteur d'un objet vertical, dont le pied reste toujours accessible pour l'opérateur.

Ce rôle peut se résumer à trois points principaux :

1° Détermination de la hauteur d'un objet ;

2° Possibilité d'obtenir, en pied, un portrait que, faute de recul pour notre appareil photographique, nous ne pourrions avoir qu'en trois quarts hauteur ;

3° Permission de remplacer un objectif grand angulaire par un objectif ordinaire.

Examinons successivement ces trois points.

Pour prendre un motif en bonne perspective, quelle que soit la distance focale principale de l'objectif employé, l'appareil, c'est-à-dire l'œil du dessinateur, doit toujours être situé à deux fois (ou trois fois, selon Léonard de Vinci) la hauteur du sujet principal du premier plan. S'il s'agit d'un groupe d'arbres (fig. 1) ou d'un monument, notre œil peut facilement se tromper dans l'appréciation de cette hauteur.



Fig. 2. — Image d'une personne obtenue par visée directe, l'appareil se trouvant à 50 centimètres en avant du mur de fond, déterminant la limite extrême du recul. Distance focale principale de l'objectif : 143 millimètres.



Fig. 3. — Image du modèle de la figure 2 obtenue

par visée sur un miroir collé verticalement contre le mur de fond, déterminant la limite extrême du recul, l'appareil restant, comme dans le premier cas, situé à 50 centimètres en avant de ce mur. La plaque sensible étant retournée dans le châssis.

Or, tant que le pied de ce sujet principal sera accessible pour nous, nous pourrions exactement déterminer cette hauteur à l'aide d'un miroir plan. Il nous suffira de le mettre à plat, sur le sol, et de nous éloigner jusqu'à ce que nous voyions dans le miroir, en O , le sommet du sujet, notre œil étant en s . La physique et la géométrie nous apprennent que la hauteur du sujet PS et la hauteur de notre œil au-dessus du sol sp sont dans le même rapport que la distance PO , qui sépare nos pieds du point de visibilité dans le miroir, et celle OP , qui sépare ce même point du pied du sujet principal. Un calcul des plus simples nous donnera donc immédiatement la valeur de PS . Nous saurons, dès lors, où nous placer sûrement pour conserver notre perspective exacte.

L'examen du second point est plus simple encore. Pour prendre notre sujet (fig. 2), nous reculons notre appareil jusqu'au mur de la pièce dans laquelle nous travaillons. L'image four-

nie n'est qu'un trois quarts hauteur. Or, nous voudrions le sujet en entier. Le miroir plan seul nous permet de tourner la difficulté. Mettons-le bien perpendiculairement contre le mur, au lieu et place de notre appareil, et allons nous poser près du modèle en visant son image dans le miroir. Celle-ci, d'après les lois de la réflexion, se trouvera deux fois plus éloignée de notre appareil que ne l'était primitivement le sujet lui-même. Le motif (fig. 3) nous apparaîtra dans son ensemble.

De ce second point découle tout naturellement, et sans qu'il soit besoin d'explication, l'examen du troisième point. En opérant, en effet, de même, pour la vue d'un intérieur, on doublera les distances, on embrassera une plus grande partie du motif (fig. 4 et 5) comme on aurait pu le faire, sans miroir, avec un objectif dit « grand angulaire ». Une différence cependant existera. Le miroir plan, doublant les distances, nous mettra dans le cas où nous aurions été en opé-

rant par éloignement. Donc nous garderons notre perspective exacte, alors que notre grand angulaire nous l'aurait faussée, en restant au même point, par l'exagération des formes du premier plan.

Dans ces cas de photographie spéciale, le miroir, tout en demeurant absolument vertical, doit être placé entre le sujet et l'appareil, pour que celui-ci ne soit pas visible sur l'image réfléchi. Il y a donc visée oblique. Par conséquent, visibilité d'une image dédoublée par les deux faces, extérieure et postérieure, de la glace. En effet, d'après les lois de la réflexion, rappelées au début de cet article, le rayon, émanant du sujet, frappera tout d'abord la face extérieure (face verre) du miroir et sera déjà en partie réfléchi. Mais la partie non réfléchi, continuant sa marche à travers le verre, rencontrera la face postérieure (face étamée) et sera alors complètement réfléchi. Les deux réflexions seront naturellement dans la même direction et dans le même plan, mais espacées l'une de l'autre et parallèles, puisque le rayon étant oblique, ses points de contact avec les deux faces ne se trouveront pas sur la même perpendiculaire au miroir. Pratiquement,

l'image externe est si faible qu'elle n'apparaît pas sur la photographie et ne concourt qu'à donner plus de rondeur à l'image réelle. Nous nous trouvons là, dans une certaine mesure, mais mesure affaiblie, en présence de l'effet que j'ai indiqué au sujet de la *Photographie binoculaire*, dans le n° 72 du *Monde moderne* (décembre 1900).

D'ailleurs ce dédoublement se présente d'autant plus faible que la visée est moins oblique et la glace moins épaisse et l'on peut dire qu'avec les miroirs ordinaires on n'a guère à s'en préoccuper.

Au demeurant, il est un moyen très simple de rendre cet effet totalement nul dans la pratique. Pour cela, au lieu de faire usage d'un miroir argenté, qui donne assez nettement la double réflexion, on peut employer très avantageusement le miroir obscur ou miroir noir dont se servent quelquefois les peintres, surtout les peintres paysagistes. Avec ce genre de miroirs, les objets réfléchis gardent leurs colorations propres avec une surprenante vérité.

C'est sans doute à cause de cette particularité qu'ils doivent d'être employés par les peintres. De plus, il est fort aisé de fabriquer soi-même un tel miroir.



Fig. 4. — Vue d'un intérieur, pris avec le même appareil et dans les mêmes conditions que la figure 2.

Fig. 5. — Vue de l'intérieur représenté par la figure 4, pris dans les mêmes conditions et avec



le même appareil que la figure 3. On voit combien l'espace embrassé dans la figure 5 est plus grand que celui embrassé dans la figure 4, sans que les objets du premier plan aient subi la moindre déformation.



Fig. 6. — Chez le peintre. L'effet du tableau tant obtenu par le modèle lui-même se regardant dans une glace.

Si l'on possède un vieux miroir argenté n'ayant ni bulles ni rayures, mais désétamé dans quelques-unes de ses parties, on enlève la couche de tain à l'aide d'une solution diluée d'acide azotique dont on imbibe un chiffon de coton, puis on frotte jusqu'à disparition complète du tain. Lorsque tout est bien enlevé, on nettoie soigneusement à l'alcool et l'on recouvre la face primitivement étamée avec un vernis noir de bonne qualité. Il me semble bien que celui connu dans le commerce sous le nom de *verniss noir du Japon* peut remplir ce but.

Il va de soi que si l'on ne possède pas un vieux miroir, on peut toujours acheter une glace de Saint-Gobain ou autre non étamée, bien unie, bien plane, et à faces rigoureusement parallèles. Le miroir noir ne réfléchit en réalité qu'une image, celle renvoyée par la face extérieure, le rayon non réfléchi qui traverse le

verre se trouvant complètement absorbé par la matière noire. Toutefois, le temps de pose, très légèrement augmenté avec le miroir étamé (un quart ou moitié en plus), est assez fortement augmenté avec le miroir noir, surtout lorsqu'on a à reproduire des objets sombres.

Un tel miroir permet de reproduire admirablement les fleurs et les natures mortes.

A prime vue, une autre critique peut être faite. Le miroir renverse l'image de droite à gauche. Donc, nous aurons une photographie renversée. Ceci deviendrait une qualité, lorsque l'on effectue le tirage de l'image sur papier au charbon, par exemple. Ce mode d'impression n'est pas courant. Il y a donc défaut. Je me hâte d'ajouter : défaut d'apparence, car on peut toujours pelticuler l'épreuve négative, ou, ce qui est beaucoup plus simple, la prendre en mettant préalablement la plaque à l'envers dans le châssis. Avec les bons objectifs modernes que nous avons, l'épaisseur du champ focal est telle que nous pouvons opérer ce retournement, avec une plaque extra-mince, sans que l'image soit affectée par une modification de mise au point. La seule chose à redouter serait une légère diffusion de la lumière et réfraction des rayons. Ce phénomène paraît nul dans la pratique. Les épreuves données ici, en exemple, ont été prises de la sorte.

Plus le miroir sera grand, plus facile sera son emploi. Cependant, avec un miroir de 50×60 comme celui qui a été employé pour les exemples de cet article, les résultats sont généralement suffisants.

Il va de soi, pour compléter cette application des miroirs plans, qu'ils peuvent servir à toute scène présentant la même personne sous deux faces, comme cela a lieu figure 6. Je n'insiste pas. Cet emploi est courant et n'offre rien de particulier, si ce n'est d'amener à des compositions agréables.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Joseph Bédier a fait un travail ingénieux, minutieux et délicat; il a reconstitué la célèbre légende française de Tristan et Iseut d'après les fragments conservés des poèmes et romans français, complétés par les imitations étrangères qui nous renseignent sur les fragments perdus.

C'est Wagner qui a popularisé en notre temps les noms de Tristan et Iseut — celui-ci germanisé dans la forme de Ysold. En réalité Wagner a pour son livret suivi Gottfried de Strasbourg, qui a imité l'œuvre de notre trouvère Thomas. La version wagnérienne est française par ses origines.

L'histoire de Tristan et Iseut a pris naissance chez les Celtes, on s'en aperçoit à certains caractères qui la localisent, le merveilleux, le charme qu'y prennent la mer et la forêt, la science de la navigation, le goût des aventures, les croyances magiques, la figure même de Tristan, sorte de demi-dieu barbare, qui sait chasser, dépecer, lutter, imiter le chant des oiseaux, jouer de la rote, dompter les monstres, survivre aux blessures. C'est le type accompli du héros, transfiguré et divinisé par l'amour.

Chrestien de Troye et La Chèvre avaient chanté longuement Tristan. Leurs poèmes sont perdus.

Mais il nous reste trois mille vers de deux trouvères du *xiii^e* siècle; avec quelques autres fragments, c'est un amas de décombres. M. Bédier a tenté de reconstituer l'édifice, par un travail d'industrielle mosaïque. Il a emprunté, deci, delà, les pierres de sa construction: en France, à Bérout, à Thomas et à un vieux roman en prose; à l'étranger, à Eilhart et à Gottfried de Strasbourg.

Les Allemands ne nous donnent qu'un aperçu de ce que devaient être les textes français perdus qu'ils ont imités. En ce qui concerne directement la littérature française, il n'est pas sans intérêt d'extraire de ce mélange ce qui nous revient de droit, et de constater que notre part est encore fort belle dans cette légende si touchante, à laquelle nous ne nous intéresserions peut-être pas tant, si l'Allemand Wagner ne l'avait désignée à notre curiosité.

Ces histoires ne sont encore connues que des lettrés. Il y a cent ans, on ignorait leur existence. Nous prenons volontiers cette occasion de raconter le Tristan français, pour servir la cause de sa vulgarisation parmi nous.

L'histoire légendaire de Tristan, qui est d'origine bretonne et bien française, a été chantée notamment par deux poètes normands, Bérout et Thomas, et par tous deux vers 1160. Nous n'avons pas leur œuvre complète; des deux parts, le début fait défaut et nous ne le connaissons que par les imitations qui en avaient été faites à l'étranger par Eilhart, par Gottfried de Strasbourg et leurs successeurs. Par eux, on sait que Tristan est le neveu du roi Marc. Ce roi Marc est roi de Cornouaille, province méridionale de l'Angleterre, d'après Bérout; et d'après Thomas, il règne sur toute l'Angleterre; mais peu importe.

On sait encore que la Cornouaille était, en ce temps-là, comme l'Attique au temps de Thésée, soumise à l'impôt du sang par le Morhout d'Irlande, qui chaque année y venait réclamer un lot de jeunes gens et de jeunes filles.

Tristan s'arme et va tuer le Morhout, ce qui délivre d'un grand fléau le royaume de son oncle.

Mais Tristan a été blessé par l'épée empoisonnée de son adversaire. Seule, la reine d'Irlande, sœur du Morhout, a le secret qui guérit cette blessure. Tristan va près d'elle, sans se faire reconnaître, et il recouvre la santé. Il voit la fille de la reine, Iseut, et il en est épris. Mais il doit repartir.

Peu après, il revient en Irlande, comme messager officiel de son oncle Marc, qui veut épouser Iseut. Il ramène à son bord la fiancée du roi.

La mère d'Iseut avait donné à sa fille un breuvage d'amour qui doit unir les deux époux d'une tendresse invincible.

Sur le bateau, par erreur, Tristan et Iseut boivent ce breuvage.

Dès lors, ils s'aiment jusqu'à mourir. Afin que Marc ne s'aperçoive pas que sa fiancée n'est plus digne de lui, elle a substitué à elle sa suivante, la nuit de ses noces. Puis elle fait tuer celle-ci pour être plus sûre de sa discrétion. Mais la pitié des assassins gagés l'épargne.

Cependant Tristan et Iseut, à la cour du roi Marc, ont de fréquentes entrevues. Ils sont trahis par un nain bossu, Frocin, au service du roi.

Ici, nous avons le texte français primitif ; à cet endroit commencé le fragment du trouvère Bérout, que les Allemands ont copié plus tard.

Nous sommes à un des rendez-vous de Tristan et Iseut dans la forêt, sous un grand pin. Le roi Marc, averti par son nain, est venu, et s'est caché dans les branches de l'arbre. Mais Iseut a aperçu son image reflétée par l'eau de la fontaine, et, comme nulle ne lut plus avisée, elle ne dit que paroles bonnes à donner le change au mari défiant. A ce langage, Tristan comprend qu'ils sont épiés, et il conforme ses discours aux exigences de la circonstance. Tous deux se parlent avec tant de respect d'une part, tant de réserve de l'autre, que le roi Marc en est ravi, accuse son nain de mensonge, l'exile, et embrasse de joie sa femme et son neveu, qu'il remercie encore d'avoir tué le Morhout. Il ne se cache pas pour leur dire qu'il les

épiait, et qu'il a été si satisfait de les entendre, que

Peu s'en fallut
Que je sois de l'arbre tombé.

Il veut désormais que Tristan et Iseut se voient librement et à toute heure. Toute la scène est conduite avec art, et elle est bien moderne, ou plutôt elle est éternelle.

Mais les soupçons renaissent au cœur du roi, aiguillonnés par les délations de trois barons jaloux de Tristan. Marc, résolu à s'informer, donne à son neveu l'ordre de partir pour aller porter en Bretagne un message au roi Arthur, et il guette le moment où le messager voudra faire ses adieux à Iseut pendant la nuit.

Marc et Tristan dormaient dans la même chambre.

L'obscurité était complète :

Dans la chambre, point de clarté,
Ni cierge ni lampe allumée.

Vers le milieu de la nuit, le roi feint de sortir ; mais il a fait semer de la farine entre le lit de Tristan et le sien, où repose Iseut. Les deux amants ont vu la farine, qui portera et gardera la trace des pas, si l'on marche dessus. Aussi Tristan, plus avisé,

Les pieds a joint, prend son élan
Et saute dans le lit du roi.

Il entend du bruit, il prend le même chemin pour rentrer dans son lit. Mais dans l'effort du saut, une de ses blessures s'est ouverte : les deux lits et la farine sont teints de sang ; le crime est avéré. Tristan est arrêté, malgré ses vives dénégations.

L'arrêt est cruel. Tristan et Iseut seront brûlés vifs ; et l'on prépare le bûcher.

Le cortège funèbre se met en route. Tristan est enchaîné. En passant devant une petite chapelle élevée à la pointe d'une roche si abrupte qu'un écureuil se tuerait en sautant de là, il demande et obtient le droit de prier un instant pour son âme ; tandis que les soldats veillent à la porte, il passe derrière l'autel et se précipite dans le vide ; le vent qui s'engouffre dans ses vêtements forme parachute, et il tombe sans grief sur le sable ; il se sauve en cou-

rant. Il est bientôt rejoint par son valet fidèle, Governal, qui lui rapporte son épée, et ils se cachent dans une forêt.

Pendant le supplice d'Iseut n'est pas différé. Elle a les mains si serrées, que le sang jaillit de ses doigts. La flamme du bûcher luit déjà. A ce moment passe une troupe de lépreux, dont le chef propose au roi Marc un châtement plus terrible que le feu, c'est de livrer la reine au plaisir de ces lépreux qui la garderont avec eux. Le roi, satisfait de ce raffinement, consent, et les hideux infirmes emmènent leur proie avec des cris féroces.

Mais, quand ils passent par la forêt où se cachait Tristan, celui-ci voit et reconnaît sa belle; il charge son valet d'assommer ces magots à coups de trique, et il sauve son amie.

Pendant que Marc se lamente et décapite son nain dont il a à se plaindre — c'est tout un épisode qui fait digression et qui est inspiré par la légende classique du roi Midas — Tristan et Iseut vivent, dans la forêt du Morois, de gibier et de racines. Governal fait la cuisine.

Il restait chez Tristan son chien fidèle, Hursdent, qui ne cessait de pleurer son maître avec tant de transport qu'on le croyait enragé. Quand on le détacha, tous les valets étaient montés sur les bancs et les rebords des murs pour l'éviter. Mais le chien, dès qu'il fut en liberté, reconnut les traces de son maître et les suivit. Le roi et les barons ne le quittaient pas. Mais, quand la bête refit, comme Tristan, le saut du rocher de la chapelle, ils renoncèrent à l'imiter et s'en retournèrent chez eux, pendant que la bonne bête, poursuivant sa route, retrouvait Tristan et Governal, qui lui apprit à chasser sans aboyer.

Un jour, après la chasse, Tristan et Iseut dormaient sur la feuillée; ils n'étaient pas enlacés, et une épée les séparait. Un forestier les vit, et courut prévenir le roi, qui prit son glaive, et s'en vint seul pour punir les coupables dans leur sommeil. Quand il fut là, quand il les vit dormant si chastement, il craignit naïvement de se tromper dans ses soupçons,

et il ne les tua pas. Il ôta l'anneau royal du doigt de la reine, mit, sans l'éveiller, ses gants d'hermine devant elle, et remplaça l'épée de Tristan par la sienne. Ayant fait ce bon tour, le brave homme s'éloigna, en disant :

J'avais dessein de les occire,
N'y toucherai, je rentre mon ire.

Il n'en dit mot à personne :

On en ferait trop laide histoire.

A leur réveil, les deux amants connurent que le roi était venu; ils craignirent de le voir tôt revenir en force, et ils se sauvèrent vers le pays de Galles.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que Tristan et Iseut avaient bu par erreur le breuvage de la reine d'Irlande, qui fait aimer, pendant trois années seulement. Symbole délicat et spirituel de la légende, qui fixe cette limite moyenne aux amours terrestres.

Tristan n'aime plus; il regrette la chevalerie, les riches vêtements, les cours brillantes, au lieu de la loge de feuillage où il vit en bête. Iseut, de sa part, pleure sa jeunesse, et songe aux toilettes de reine, à la vie brillante de la cour. Les deux amants, qui ne sont plus sous le charme du philtre, se confient leurs pensées, et leur union se desserre. Iseut rentre auprès du roi, qui pardonne à la condition que Tristan sera exilé.

Le charme est rompu. Mais l'amour vrai a-t-il besoin de magies et de philtres? Aussi renaît-il bientôt entre les deux amants, plus humain, plus volontaire, plus émouvant encore. Tristan et Iseut ne peuvent vivre sans se revoir. Ils ont de nouveaux rendez-vous, et les trois barons jaloux dont il a été question plus haut les espionnent. Tristan les surprend, il en assomme un, le second se sauve; quant au troisième, il s'est glissé près de la fenêtre d'Iseut et il épie derrière le rideau. L'ombre portée de sa tête trahit sa présence, Tristan bande son arc invincible, tire, la flèche part :

Émerillon ni hirondelle
De moitié ne vole aussi vite,
Et si c'eût été pomme molle
Le trait n'eût pas mieux traversé.

Le fragment de Bérout finit là. Pour la suite immédiate, il faut consulter les romans allemands, qui ont traduit la version romane aujourd'hui perdue. Celle-ci reparait avec le fragment de Thomas, qui prend les choses un peu plus loin.

D'après Thomas, Tristan a été surpris et a dû fuir en Bretagne où il vit malheureux dans le souvenir fidèle de son amie. Il se marie pourtant, ayant rencontré une princesse qui lui plaît parce qu'elle s'appelle aussi Iseut. Nommons-la, pour ne pas confondre, Iseut II. Par respect pour Iseut I^{re}, il ne veut être qu'un mari de nom seulement pour la seconde, qui se dépite, naturellement, de tant de réserve. Cette situation ambiguë prête à de longues dissertations, après lesquelles, ayant analysé le douloureux état d'âme et de Tristan, tiraillé entre l'amour et le devoir, et d'Iseut II, qui est bien mal mariée, et d'Iseut I^{re}, qui pleure toujours Tristan, et du roi Marc, qui a de sa femme le corps et non le cœur — le trouvère conclut qu'il ne sait quel des quatre est le plus à plaindre.

Parce qu'éprouvé je ne l'ai.

Le poète a ainsi de ces intrusions naïvement amusantes de sa personne dans le récit. Mais poursuivons par le morceau capital du récit de Thomas.

Dans un combat, Tristan a été blessé à mort par une épée empoisonnée. Il est sur son lit d'agonie, il mande son ami Kaherdin, et fait sortir tout le monde de la chambre. Mais sa femme, Iseut II, défiante et jalouse, colle son oreille à la muraille du lit, et écoute. Elle entend son mari demander à Kaherdin un suprême service. Il faut qu'il aille en Angleterre, déguisé en marchand; il approchera ainsi Iseut I^{re}, lui montrera un anneau qu'elle reconnaitra, et lui apprendra en secret que Tristan se meurt. Si elle consent à venir, à le guérir par sa vue si chérie, qu'il mette la voile

blanche au vaisseau; la voile noire annoncera que Kaherdin revient seul.

Ainsi fut fait. Le faux marchand arrive à la cour du roi Marc, montre à Iseut I^{re} ses belles marchandises, « riche vaisselle de Tours, vins de Poitou, oiseaux d'Espagne, » et une agrafe d'or, en lui disant : « Reine, voyez que cet or est beau; il est plus fin que celui de cet anneau. » C'est l'anneau de Tristan. Iseut I^{re} le reconnaît, parle en secret au marchand, apprend de lui la fatale nouvelle, et fuit aussitôt avec lui.

Le récit de ce voyage d'Iseut, d'Angleterre en Bretagne, est un morceau charmant, d'une saveur littéraire délicate, et d'une composition habile. Le navire est en vue des côtes bretonnes; mais des vents contraires s'élèvent, et le repoussent au loin. Voyez ce tableau d'un gros temps de mer, c'est une vigoureuse marine, peinte avec justesse et sobriété :

Le vent s'efforce et lève l'onde,
La mer se meut, qui est profonde,
Le vent se trouble, épaisit l'air,
Vagues s'élèvent, mer noircit,
Il pleut et grêle et le temps croit.
Rompent boulines et haubans.

Cinq jours durant, la tourmente fait rage. Iseut I^{re} se désole, a peur de périr, d'être noyée, et elle souhaiterait que Tristan fût noyé aussi, car « le même poisson peut-être les mangerait tous deux », et ils seraient ainsi réunis l'un à l'autre dans la mort.

Le beau temps revient. Mais alors c'est la « bonace »; le navire demeure en panne en vue des côtes :

Tantôt avant, tantôt arrière,
Ne peuvent leur route avancer.

Cependant Tristan a grand-peine, pleure des yeux, détord son corps », jusqu'à l'heure de la vengeance ouidie par la perfide Iseut II. Elle annonce à son mari, sachant que par ce mensonge elle le punira, qu'un navire est en vue, ayant voile noire.

Tristan gémit; sa force s'en va; puisque son amie n'est pas venue, il ne tient plus

à la vie. Il se tourne vers la muraille,

« Amie Iseut » trois fois a dit :
La quatrième il rend l'esprit.

Alors seulement Iseut I^{re} a pu atterrir : elle entend les cloches, les plaintes, elle apprend la fatale nouvelle, Tristan le preux est mort ! Alors vous eussiez vu la pauvre reine, toute dolente et « désaffublée », courir par les rues vers le palais, se désoler devant le cher mort :

L'embrasse, près de lui s'étend,
Lui baise la bouche et la face,
Étroitement des bras le serre,
Elle rend ainsi son esprit
Et reste morte auprès de lui.

A ces deux grands poèmes, il faut joindre des gestes de moindre importance, comme *la Folie de Tristan* (XII^e siècle), où Tristan contrefait le fou pour se rapprocher d'Iseut sans éveiller la défiance du roi Marc. Au XIII^e siècle, ce Tristan fut le héros d'un long roman en prose qui reproduit tous ces épisodes. La fin en diffère. Le roi Marc blesse son rival ; Tristan et Iseut s'étreignent alors avec tant d'amour que leurs deux cœurs se brisent. Au XV^e et au XVI^e siècle, le même roman est repris, enjolivé, allongé d'épisodes gracieux comme celui de la fillette que Tristan charge d'aller épier au port le retour du navire, et que la farouche Iseut lui force à révéler le secret des deux voiles, noire ou blanche.

Enfin des épisodes ont été perdus ; on ne les connaît que par les traductions étrangères ou par les romans en prose du XIII^e siècle, qui les reproduisent : le cheveu d'or, découvert par le roi Marc qui jure d'épouser celle à qui il appartient ; et c'est un cheveu d'Iseut ; ou le grelot d'oubli, que Tristan malheureux envoie à Iseut pour qu'elle ne souffre pas ; mais Iseut le jette à la mer, car elle veut souffrir aussi, puisque Tristan est dolent.

Enfin, ce qu'il ne faut pas oublier non plus, c'est le « lai » de Marie de France (XII^e siècle), le *Chèvrefeuille*, où Tristan, exilé par le roi Marc, revient pourtant, se

cache dans les bois, et prévient son amie de sa présence par le signal convenu d'une branche coupée de coudrier. Iseut voit ce bâton sur le chemin, comprend que Tristan est dans les alentours, quitte son escorte, s'enfonce seule dans les bois, et retrouve son ami, avec qui elle passe quelques doux moments. Les vers sont exquis ; Tristan disait à Iseut que

Il en était de leurs deux cœurs
Tout ainsi que du chèvrefeuille
Qui au coudrier se prenait.
Quand il eut ainsi enlacé et pris,
Et tout autour du bois s'est mis,
Ensemble peuvent bien durer ;
Mais si l'on veut les séparer,
Le coudrier meurt promptement,
Le chèvrefeuille également.
Belle amie, ainsi est de nous,
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Le roman de Tristan et Iseut, tel qu'il fut au XII^e siècle, est un roman bien français. Ce n'est plus l'amour sauvage des légendes celtiques ou saxonnes ; c'est l'amour plus tendre, plus délicat, plus scrupuleux, plus fait de nuances, c'est cet amour courtois qui distingue la chevalerie française, et dont on avait déjà comme un présage discret dans l'épisode de la belle Aude à la fin de la Geste de Roland. M. Clédal, qui a résumé avant nous tous ces poèmes, l'a dit justement : « On peut faire honneur à la France d'avoir produit l'incomparable épopée d'amour. »

M. Bédier, dont le récit est beaucoup plus complet que cette analyse exclusive de nos textes français, a bien mérité non seulement de ceux

Qui de la chevalerie
Suivent si dignement les lois,

mais des lettrés et du grand public. Celui-ci lui devra cette histoire, qui est une résurrection.

* * *

Assurément, il paraît beaucoup de livres : il faudrait tout lire. Il est rare qu'il n'y ait pas quelque pensée, quelque page heureuse dans un volume, et j'ai toujours des remords de choisir, c'est-à-dire de dé-

laisser. Je n'ai peut-être pas tort. Voulez-vous un exemple? Il vient de paraître deux ouvrages que la critique négligera à coup sûr, l'un de M^{me} Sage, *la Science et les travaux de la ménagère*, chez l'éditeur Nonx; l'autre, *Usages mondains*, par la baronne d'Orval, chez HAVARD. Je les ai ouverts, ces modestes livres, car je sais trop, quand nous faisons l'histoire de la société du XVIII^e siècle, par exemple, combien nous sont utiles et précieux les *Manuels du savoir-vivre* et les *Civilités puériles* de ce temps-là. C'est la mine inépuisable des petits détails vrais et vécutés qui animent le tableau, et rendent l'existence aux figures pâlies qui nous sourient encore doucement sur les éventails et les tapisseries.

J'ai voulu ouvrir et parcourir ces manuels modernes qui renseigneront l'avenir et fourniront leurs documents les plus précis aux historiens minutieux de plus tard. Je m'apprêtais même à sourire, par le souvenir de ces vieux manuels parfois si étranges dans leurs recommandations surannées de « ne pas fourrer les doigts dans son nez », ni « se gratter la tête avec sa fourchette ». Comme tout a changé! L'instruction plus répandue, la diffusion des connaissances ont introduit l'art, le talent, la philosophie dans les sujets les plus menus. On croit lire un livre de ménagère, et on y lit de ces sages pensées : — Quand l'homme déserte le foyer, c'est que le foyer n'est pas le nid qu'il devrait être.

Au lieu d'un conseil culinaire, c'est une belle leçon de morale, d'ordre, de coquetterie pour le homme du ménage.

De même le livre des *Usages* de M^{me} d'Orval respire une morale saine et forte, et fleurit en mille conseils d'une grande élévation et d'une portée utile. Vous vous attendiez qu'on vous apprit de quelle main on doit tenir son chapeau et s'il faut porter la canne par son milieu ou par sa poignée? Et voilà qu'on flétrit ici le snobisme, et je lis des pages comme celle-ci, sur le rôle de l'épouse :

Elle sera l'éducatrice de l'enfance, formant des âmes neuves, les pétrissant, leur inculquant le sentiment du devoir, de l'honneur, créant des consciences, leur indiquant le chemin qui devra les conduire vers un but toujours honorable. Elle sera la mère de famille aimée, écoutée, si elle sait allier la sévérité à l'affection, prodiguant les caresses à l'enfance, une sollicitude continuelle pleine de tendresse, tout en sévissant, redressant ses mauvais instincts. Elle se fera craindre et obéir en étant inflexible pour la faute comise, tout en expliquant à cette jeune intelligence le motif de cette sévérité qui n'altère en rien l'affection. On ne doit jamais dire à un enfant : je te punis parce que cela me plaît et que tu l'as mérité, ce qui peut faire maître en son esprit la pensée qu'il est victime d'une injustice; mais on doit lui démontrer les conséquences de sa faute, et pour laquelle on sévit : son cerveau, cire molle, recevra l'impression de la leçon reçue et le souvenir demeurera inaltérable; en agissant ainsi, on le prépare aux luttes de l'existence, on lui apprend dès son jeune âge, à subir avec résignation le fait accompli, et c'est ainsi que l'on forme des hommes et des femmes en les habituant à accomplir méthodiquement « le devoir ».

Mais ce n'est plus du tout de la civilité puérile! c'est de l'exquise et fine morale, et de la meilleure, et joliment exprimée. J'ai lu tout le livre sans ennui et souvent avec un délicat plaisir. Nos descendants pourront le consulter, notre image n'y est pas caricaturée. Visites, diners, soirées, rapports avec les domestiques, tout cela est observé et utile. Les illustrations sont banales et parfois malheureuses. Il y a, au chapitre du duel, une image représentant deux combattants à l'épée, dans la fièvre de l'action, à six ou sept mètres l'un de l'autre : ils ne se feront pas grand mal. Quant à la politesse, on jugera si elle est bien prêchée, à ce paragraphe consacré aux demoiselles du téléphone :

On demandera poliment la communication à la jeune fille chargée de ce soin et il sera de bon goût de la remercier de sa complaisance.

Nous sommes encore loin de cette urbanité, qui ressemble à une asymptote.

LÉO CLARETIE.

GAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'exposition d'automobiles qui vient de fermer ses portes a eu sans doute un assez grand succès de visiteurs, la foule s'y est portée; toutefois, de la présence d'un public très nombreux, il ne faudrait pas conclure à un intérêt considérable de cette exhibition. Ces étalages de voitures mécaniques, auxquelles on ne comprend pas toujours grand'chose, ne sont profitables qu'aux industriels qui voient un moyen utile de faire de la publicité pour leur marchandise. Il est évident que plus l'automobilisme se répandra parmi nous, moins ces expositions auront de raisons d'être; elles sont certaines de disparaître sous peu, comme sont mortes les expositions de cycles, inaugurées il y a peu d'années pourtant.

Nous avons reçu la notice d'une voiture automobile fort curieuse; je ne sais pas si elle était exposée au Grand Palais. Elle a eu un certain retentissement en Amérique; elle présente en tout cas une originalité scientifique telle qu'il nous est impossible de n'en point parler (fig. 1).

Son moteur, ses transmissions, sa carrosserie sont quelquefois; nous n'avons pas à nous y arrêter. Tout l'intérêt porte sur la production de la force motrice qui est obtenue par la détente de l'air liquide sous l'effet de la température ambiante. On sait qu'aujourd'hui, malgré le peu de temps qu'on l'a obtenu pour la première fois dans les laboratoires, on peut avoir industriellement de l'air liquide; plusieurs applications intéressantes ont même été faites avec lui, notamment des perforieuses qui ont servi au percement de tunnels. Il n'est donc pas extraordinaire à première vue qu'on puisse l'employer de la même façon que l'eau qui se transforme en vapeur sous l'action d'une chaleur énérgique et cela avec plus de facilité encore, car la température ordinaire suffit largement pour transformer l'air liquide en *vapeur d'air* qui, comprimée dans un récipient clos, possède une force

élastique capable de mettre en mouvement le piston emprisonné dans un cylindre.

L'appareil producteur de la force motrice se compose en principe d'un grand cylindre C' contenant un second récipient de même forme, mais de plus petites dimensions; dans l'espace annulaire, on a soin de placer des corps mauvais conducteurs de la chaleur. L'air liquide est intro-

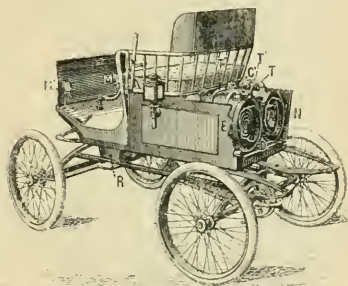


Fig. 1. — Automobile à air liquide.

Les organes moteurs sont mis en mouvement par la force électrique de l'air en passant de l'état liquide à l'état gazeux. C', cylindre double contenant l'air maintenu liquide A sous la pression de l'air gazeux situé à sa surface; T, tuyau conduisant l'air du premier cylindre au détenteur; C, cylindre du détenteur; D, radiateur; R, régulateur de pression; M et M', manomètres donnant les indications sur les pressions de l'air dans le réservoir C' et dans le régulateur R.

duit dans ce cylindre intérieur où il est maintenu liquide grâce à la pression de la *vapeur d'air* qui pèse sur lui. Un tuyau T plonge jusqu'au fond de la masse liquide et communique avec une tuyauterie enroulée en spirale, logée dans un second cylindre C juxtaposé au premier. Il se détend pour y prendre ce que nous pourrions appeler un état intermédiaire. De là, il se rend dans un radiateur D situé sous les deux grands cylindres. L'air s'y trouvant en contact pour ainsi direct avec la température atmosphérique acquiert une pression qui servira à mettre les organes en mouvement. Mais, avant de le

laisser parvenir jusqu'au cylindre de la machine, on a soin de le faire arriver dans un régulateur R qui lui donne une pression fixe et toujours la même.

Nous n'avons fait qu'indiquer sommairement le principe, car des organes annexes permettent de régler le débit de façon à établir constamment dans le régulateur une pression uniforme. On conçoit que les variations de température peuvent influencer les pressions de l'air dans les différents récipients. Des manomètres M et M' permettent d'avoir à chaque instant des renseignements sur la pression de l'air dans le réservoir d'air liquide et dans le régulateur.

Il est difficile de prévoir l'avenir que peut avoir cette voiture, ni même de savoir si elle est d'un usage pratique. Elle a déjà fourni des preuves de son bon fonctionnement en marchant devant un public nombreux; on nous assure que munie de son chargement d'air liquide, elle peut parcourir plus de 60 kilomètres et que la dépense ne dépasserait pas 2 centimes le kilomètre!... Je veux bien!

o ° o

Où s'arrêteront les progrès de la chirurgie moderne! Dans notre dernière étude, nous avons parlé d'une prothèse de la face du Dr Goldenstein constituant en quelque sorte de la sculpture vivante. Aujourd'hui, nous avons mieux encore à raconter, c'est la transformation d'un monstre humain en un être aimable, gracieux, heureux de vivre et en tout semblable à ses contemporains.

Depuis les frères siamois, les êtres accouplés ont toujours occupé notre curiosité; plusieurs de ces phénomènes ont été successivement montrés et, faut-il le dire, toujours dans un but de lucre, dans des exhibitions foraines. On en connaît actuellement trois ou quatre, entre autres les sœurs Rosa-Josepha qui sont à Berlin, âgées de vingt et un ans, et deux enfants jumeaux nés en Égypte et qui font partie d'une troupe ambulante qu'on retrouve dans toutes les foires.

Le cas de Maria-Rosalina fig. 2, deux petites Brésiliennes nées accouplées, le 21 avril 1893, offre un intérêt considérable, car il est le seul qui ait donné lieu à une opération chirurgicale faite dans le but de séparer ces deux êtres si défavorisés. Cette opération a été pratiquée à Rio-Janeiro, par un chirurgien brésilien



Fig. 2. — Photographie du monstre accouplé Maria-Rosalina avant l'opération de séparation. Les deux enfants sont réunies par une portion commune qui comprend une partie de foie commun.

très habile, M. le Dr Chapot-Prévost; on peut avancer qu'elle a été faite avec le plus complet succès, bien qu'une des deux jumelles soit morte peu de jours après sa séparation; elle est morte d'une pleurésie qui peut sans doute avoir été la conséquence de l'opération, mais le fait n'est pas prouvé. Toujours est-il que l'une des deux enfants a survécu, qu'elle est bien constituée et se présente à peu près comme les petites personnes de son âge,

ainsi qu'on peut le constater sur la photographie qui accompagne ces lignes (fig. 3).

L'opération de séparation n'est assurément pas toujours possible sur ces monstres accouplés, car la conformation intérieure varie pour ainsi dire à chaque cas; pour celui qui nous occupe, elle était par-

ticulièrement indiquée, car les enfants, en dehors d'une constitution générale très bonne, présentaient une dualité d'organes qui leur permettait d'avoir chacune une vie à part; seul, le foie était commun, ou mieux était constitué de deux parties distinctes réunies par une portion commune qui formait une sorte de *pont*.



Fig. 3. — Portrait de la petite Rosalina après l'opération.

La position inclinée de la tête constitue un torticolis dû à la position rapprochée des deux sœurs pendant leur vie commune.



Fig. 4. — Radiographie de la petite Rosalina obtenue par M. Inffroit, à la Salpêtrière, montrant la position du cœur à droite et une légère déviation de la colonne vertébrale.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de l'opération, que nous ne faisons qu'in-

diquer; la petite Rosalina, qui est âgée de huit ans, est une enfant au-dessus de la moyenne comme intelligence; sa conformation est normale, sauf pour le cœur qui est situé à droite, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la radiographie qui a été prise sur elle. Celle-ci indique également une légère déviation de la colonne vertébrale du sujet.

L'épreuve radiographique dont nous donnons ci-avant une reproduction fig. 4 est assurément l'image la plus intéressante au point de vue technique qui ait jamais été obtenue par les rayons X, et elle fait le plus grand honneur à M. Luffroit, l'aimable radiographe de la Salpêtrière; elle a été obtenue en une seule pose sur une glace bromurée de 1^m,25 de longueur et de 5 millimètres d'épaisseur; malgré les grandes dimensions de cette épreuve, on peut constater que la plus grande netteté règne sur toute son étendue et que partout les chairs ont été traversées par les rayons, laissant voir l'ombre du squelette dans tous ses détails. L'appareil employé, une ampoule de Chabaud, était placée à 1^m,20 du sujet; le temps de pose a été de cinq minutes.

Dans les premiers temps, la petite opérée ne pouvait avancer, il a fallu le lui apprendre; l'habitude qu'elle avait d'être liée à sa sœur lui ayant fait prendre une allure et un sentiment de l'équilibre qui ne pouvaient plus exister dans la suite; il a fallu recommencer son éducation.

Cette opération si belle du Dr Chapot-Prévost est une conquête sur la nature, puisqu'elle a permis de faire un être là où il y avait un monstre.

° ° °

La question des ambulances volantes et du transport des malades et blessés dans l'armée est toujours à l'ordre du jour; chaque invention propice peut en effet par son application sauver un grand nombre de vies humaines. L'organisation des moyens de transport est plus importante encore dans le Sahara que partout ailleurs, car la formation de postes chaque fois plus

éloignés et plus isolés et l'occupation probablement prochaine des oasis sahariennes non encore soumises, obligent à prévoir d'une façon efficace les moyens de porter les malades aux ambulances fixes.

Le chameau est un animal sur lequel on peut toujours compter dans ces pays arides; son endurance à la fatigue, à la faim, à la chaleur, fait qu'il peut être

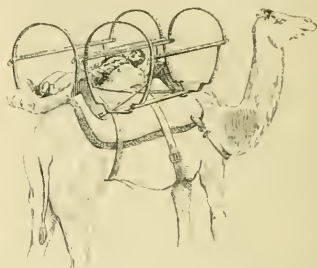


Fig. 5. — Bassonn du Dr Miramond permettant le transport, à dos de chameau, des malades et blessés, dans l'extrême-sud algérien.

constamment réquisitionné pour tous les besoins. Ses forces ne sont peut-être pas en rapport avec sa taille, mais elles sont assurément suffisantes pour beaucoup d'emplois. On a songé à les utiliser pour le transport des blessés et plusieurs appareils ont été construits à cet effet. Celui que nous décrivons, et qui est dû au médecin aide-major de 1^{re} classe Miramond, possède cet avantage considérable de pouvoir être appliqué sur les bêtes indigènes fig. 5. Quatre cercles métalliques groupés deux à deux sont séparés par des pièces pouvant épouser les fourches du bât; elles sont réunies par des allonges qui constituent le support même de la couchette et par la carcasse de la couverture en toile; dans le dessin on a supposé que cette couverture était enlevée.

Ce système est d'une simplicité admirable; sa légèreté est très grande, c'est ce qui permet de le placer utilement sur le dos des chameaux qui, comme on le sait, ne peuvent pas porter des charges

très lourdes. Son seul défaut est d'être encombrant, de pouvoir heurter les obstacles, tels que les arbres, ou bien de s'accrocher sur des appareils semblables supportés par d'autres chameaux; mais, si l'on a affaire à des bêtes bien dressées et bien surveillées, ces défauts deviennent insignifiants. De toutes façons, ces couchettes rendent de grands services chaque fois qu'on a recours à elles, dans ces pays où les distances sont si grandes et les moyens de communication si difficiles.

•••

Voici une petite expérience très facile à répéter et presque pas connue. Elle est intéressante surtout pour les fabricants de papiers et ceux que cette industrie intéresse. Il est souvent très difficile, et quelquefois même impossible, de reconnaître par une simple inspection quel est le sens des fibres d'une feuille de papier.

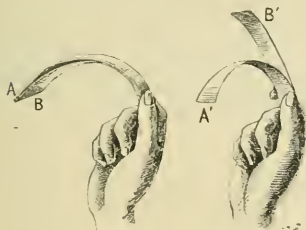


Fig. 6. — Expérience de M. Nickel, permettant de reconnaître instantanément le sens des fibres dans une feuille de papier.

En faisant incliner dans une position les deux échantillons prélevés dans deux directions normales d'une feuille, les bandes s'inclineront l'une vers l'autre, tandis que dans la seconde position l'une d'elles B', restera rigide; c'est cette dernière qui donnera l'indication de la direction des fibres.

Grâce à cette nouvelle expérience, rien n'est plus facile: prenez deux bandes de même largeur de l'échantillon considéré, l'une prise dans un sens du papier, l'autre dans le sens perpendiculaire et tenez-les à la main, comme l'indique la figure.

Faites-les incliner alternativement d'un côté, puis de l'autre. Vous verrez qu'infailliblement les deux bandes A B appuieront l'une sur l'autre dans une des deux posi-

tions fig. 6, alors qu'elles se tiendront obstinément séparées dans l'autre; dans cette dernière, une des bandes s'abaissera fortement alors que l'autre gardera une position raide qui la fera tenir droite.

Le morceau de papier B, qui conserve de la rigidité, indiquera le sens des fibres du papier. On conçoit, en effet, que les fibres étant situées longitudinalement agiront de façon à donner plus de raideur à la bande, alors que, si elles sont prises transversalement, comme dans le morceau A, elles ne pourront pas jouer le même rôle; placées les unes à côté des autres, elles ne donneront aucune raideur à la feuille de papier.

Cette expérience si simple a été faite pour la première fois par un jeune Suédois, M. Nickel.

•••

Dans un très grand nombre de cas qui peuvent se présenter dans la construction des maisons de petites dimensions, il y a intérêt et économie d'avoir recours à ce qu'on est convenu d'appeler des maisons démontables.

Nous avons vu à l'Exposition un type de maison démontable en bois qui semble présenter toutes les qualités nécessaires. fig. 7. Ce système possède une particularité très intéressante, c'est que pour les assemblages on n'a nullement recours ni aux chevilles ni aux mortaises; d'autre part, aucun clou n'est nécessaire pour opérer la réunion des différents éléments. De plus ces derniers sont tous interchangeables pour une même destination. Les panneaux étant de même largeur que les fenêtres et les portes, on peut les employer indifféremment les uns pour les autres. On peut transformer la disposition des pièces et leurs dimensions, mettre une porte là où était une fenêtre ou un panneau plein; il est même possible d'augmenter ou de diminuer les dimensions de la maison, en la prolongeant ou en la raccourcissant dans un sens quelconque.

Afin de donner à cette construction

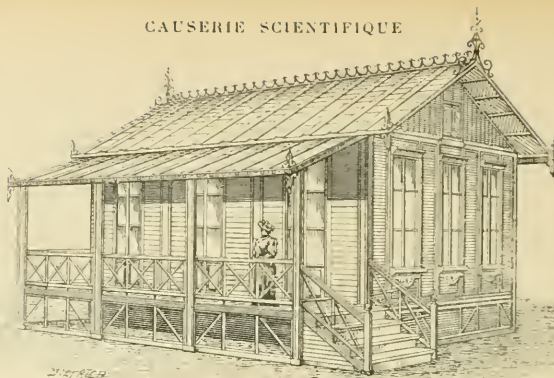


Fig. 7. — Maison démontable en bois.

Cette maison peut être construite en deux jours et démontée en quelques heures.

toutes les garanties nécessaires pour la protéger contre la chaleur l'été et contre le froid l'hiver, les panneaux sont constitués par deux séries de planches placées parallèlement et distantes d'environ 13 centimètres ; cette disposition constitue un matelas d'air qui forme le meilleur isolant contre la température extérieure.

Pour construire cette maison, on commence par poser sur une aire bien battue un cadre horizontal en bois destiné à supporter des montants verticaux et des panneaux. Sur ce cadre, on fixe les lambourdes qui serviront à recevoir le plancher. Ce dernier est formé de panneaux, tous de mêmes dimensions, qu'on n'a qu'à emboîter les uns dans les autres.

La grande qualité des maisons que nous décrivons est d'éviter les clous et les mortaises. On a créé des montants de différentes formes : les uns sont à section rectangulaire et servent à réunir deux panneaux contigus, d'autres ont une forme en équerre pour assembler deux panneaux en angle droit, d'autres enfin ont une forme en T et servent à constituer la réunion de deux murs perpendiculaires.

Les portions de montants et de panneaux en regard ont été taillées en queue d'aronde. Afin d'opérer la jonction, on vient appliquer sur chacun des joints une pièce de

bois ayant toute la hauteur de l'assemblage et présentant une section capable d'épouser la forme des deux faces parties en queue d'aronde assemblées. Si l'on vient serrer cet ensemble avec des écrous, on opérera une jonction d'autant plus intime que la disposition en plans inclinés des joints aura pour résultat de les rapprocher, les faces en regard.

Une fois qu'on a ainsi constitué les murs, les portes, les fenêtres et les vérandas, on pose un second cadre horizontal qui soutient la toiture ; celui-ci est formé de fermes d'une seule pièce ou de plusieurs suivant les dimensions de la maison en construction ; sur ces dernières, on fixe les pannes qui supportent des panneaux en bois formant le toit proprement dit ; ce dernier est recouvert d'une enveloppe protectrice, en papier goudronné ou autre matière.

On peut ainsi construire très facilement des maisons à rez-de-chaussée ; on en a construit aussi avec un étage ; au delà ce serait plus difficile. Ces maisons servent avec beaucoup de profit à faire de petites maisons de campagne, des bureaux, des hôpitaux militaires, etc. On a même édifié d'après ce procédé une salle de fêtes d'assez grandes dimensions.

A. DA CUNHA.



U. Maurel.

Clotilde Birrois,
M. Henry Mayer

Clotilde Colombin,
M^{lle} Emma Bonnet.

Colombin,
M. Lambert.

Marguerite Beaudouin,
M^{lle} Cécile Sorci.

Gueuvrière,
M^{lle} Yvonne Garrick.

Château historique. — Premier acte.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Opéon. — *Château historique*, comédie en trois actes, de MM. Alexandre Bisson et Berr de Turique.

Je suis bien en retard avec l'Odéon, qui continue la série de ses représentations à succès de *Château historique*, la comédie en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Berr de Turique... Hâtons-nous, pendant qu'il en est temps encore, de réparer cette omission involontaire. Le sujet est assez mince, ce qui n'en exclut pas l'agrément, et la comédie vaut surtout par la délicatesse et l'ingéniosité du détail.

Le voici.

M. Colombin, négociant enrichi, à la manie des souvenirs historiques. Il a acheté un château jadis habité par Jean-

Jacques Rousseau et ensuite par un littérateur renommé, romancier psychologue très apprécié des femmes, Paul Coudray. La fille du négociant, Marguerite, mariée à un certain Gaston Beaudouin, a hérité de son père ce penchant pour le rétrospectif, si bien que, à peine installée dans cette maison récemment habitée par le romancier à la mode, elle s'est sentie envahie par une irrésistible inclination pour lui. Elle relit ses œuvres, contemple avec amour les divers endroits où il s'est placé pour écrire, tant et si bien que le mari finit par s'alarmer, car il a entendu pendant la nuit la romanesque Marguerite prononcer en rêvant le nom de son auteur favori.

Voilà donc la paix du ménage Beau-douin profondément troublée, lorsque survient un ancien camarade de collège du mari, Claude Barrois. Une idée ingénieuse éclôt soudain dans la cervelle de Gaston.

Il s'agit de désenchanter l'illusionnée : la chose est aisée, grâce à la complicité de l'ami Barrois. Comme Marguerite ne connaît Paul Coudray que par ses œuvres, Gaston prie Claude de jouer la comédie à son profit. Il se fera passer pour le romancier féministe et, de façon à éteindre l'aurole dont la jeune femme s'est plu à nimbier le nom de son héros, il lui présentera un Paul Coudray d'une insoeabilité parfaite, quinteux, mal élevé, égoïste, en un mot parfaitement insupportable...

Il en résulte une série de scènes faciles à deviner. Très ingénieusement conduites et rehaussées d'esprit délicat et fin, elles ont obtenu un franc et légitime succès.

MM. Henry Mayer (Claude Barrois), Lambert (Colombin), Dauvilliers (Gaston Beau douin), M^{me} Cécile Sorel (Marguerite), et M^{lle} Yvonne Garrick enlèvent brillamment cette comédie amusante, qui, entre autres mérites, possède celui — assez rare par le temps qui court — d'être un spectacle de famille.

* * *

Arrivée. — *En fête*, comédie en cinq actes de M. Auguste Germain.

Encore une œuvre qui se heurte à l'écueil ordinaire sur lequel viennent presque toujours se briser les pièces tirées des romans.

Le psychologue subtil et, sous une apparence aimable et légère, très sérieux et un brin misanthrope qu'est M. Auguste Germain, a, dans un livre qui a obtenu un légitime succès, étudié les mœurs de cette société bambocheuse de fêtards parisiens que déjà on a portée à la scène à maintes reprises et sous des formes diverses dont la plus éclatante fut la comédie *Viveurs*, de Henri Lavedan, jouée, il y a cinq ans, au Vaudeville. Il a sondé avec exactitude l'insondable sottise, et son cœur d'honnête homme s'est attristé à la vue de tant de

misères morales mal dissimulées sous les mensongères apparences de la gaieté et des plaisirs faciles que procure l'argent stupidement dépensé.

Au milieu de ces fêtes perpétuelles, il a surpris de véritables drames et les a notés avec un réel talent.

Mais qu'il permette à ma vieille et sincère amitié de lui dire que sa pièce ne vaut pas son roman, par la bonne raison... qu'elle en est extraite !... Je m'explique.

Toute la partie dramatique — qui est copieuse — ne laisse pas que d'empoigner le public par des moyens fort légitimes qui ne doivent rien au mélodrame accoutumé en ces sortes d'affaires, et la querelle de passion de d'Alvarays et de sa femme au sujet de M. d'Osmer est, à n'en point disconvenir, de celles qu'un auteur dramatique a le droit de porter à la scène. Les mobiles en sont d'une psychologie fort respectable et l'action y est d'une réelle intensité ; mais c'est la partie dite parisienne qui me semble la moins réussie, non pas que M. Auguste Germain, dont le parisianisme est certain, y ait commis le moindre impair, mais la légèreté du style se trouve singulièrement alourdie *aux chandelles*.

L'œuvre — singulier blâme d'une qualité trop rare — est trop consciencieusement traitée ! J'y voudrais plus de mousse dans le dialogue, plus de montant, plus de piquant.

L'esprit parisien est pétillant comme le champagne, mais, comme cet artificiel breuvage, il s'évapore rapidement et n'offre plus au bout de quelque temps qu'un mélange sans saveur.

Relisez, après dix ans, les pièces parisiennes de Meilhae : il n'en reste que peu de chose, le parfum évaporé, éteint, pour ainsi dire, d'un flacon débouché. Du moins, en leur nouveauté, donnaient-elles l'illusion charmante de l'esprit du moment. Mais Meilhae tirait ses pièces de son propre fonds sans les avoir au préalable développées dans l'in-octavo. Elles ne valent assurément pas grand-chose par le fonds, mais du moins se purent-elles soule-

nir, pendant leur courte durée, par la forme, par la mode.

La pièce de M. Auguste Germain, au contraire, vaut surtout par le fond, par les nobles idées qu'il y défend avec cranerie. Il faut, en effet, du courage pour oser dire à Paris certaines vérités. Ce courage, l'auteur de *En fête* l'a montré et il convient de l'en louer sans réserve.

L'ouvrage, bien monté, avec une prodigalité luxueuse de décors et de toilettes, aura certainement un grand succès auprès du public qui ne lui fera pas les critiques amicales que j'ai cru de mon devoir de lui adresser.

* * *

BOITE-SAINT-MARTIN. — *Les Rouges et les Blancs*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Georges Ohnet.

L'idée de recommencer *Les Chouans* après Balzac et *Quatre-vingt-treize* après Victor Hugo ne serait pas venue à un homme ordinaire. M. Georges Ohnet, qui n'est pas un homme ordinaire, a eu cette idée. Il l'a même mise en pièce — c'est le cas ou jamais de rééditer ce détestable calambour...

Cinq actes et six tableaux durant, l'auteur du *Maître de Forges* nous conte, dans le style de pompe bourgeoise dont il a le secret, une aventure d'amour qui n'a pas précisément le mérite de la nouveauté et nous accommode son plat scénique à la mode de... 1830.

Nous y rencontrons M^{me} la duchesse de Berry, guerroyant en Vendée et coquetant gaïement avec une charmante insouciance, pendant que ses rares partisans, costumés à la façon des Bretons d'opéra-comique, se font tuer le plus maladroitement du monde. Voici l'intrigue.

Un vieux chouan, Yan Tréadec, a épousé une jeune fille dont il est éperdument épris : amour plus paternel que réellement conjugal. Cette jeune fille avait, au moment de son mariage, une grande passion au cœur pour le jeune comte Louis de Kerléan, que tout le monde croyait mort. Bien entendu, il vivait toujours : ainsi le veut la poésie spéciale du mélodrame.

Le comte se porte donc comme un charme, et le hasard — ami de M. Georges Ohnet — veut que, précisément, il revienne, comme chevalier de la duchesse, dans cette Vendée qui fut son berceau et le théâtre de ses amours, où il compte retrouver la fiancée dont il apprend, hélas ! le mariage. Ici, désespoir du muguet, qui, vous vous en doutez, est, lui aussi, féru d'amour...

Mais le hasard n'a pas commis que cet impair ; il a aussi voulu que la duchesse ait justement choisi le domicile de Yan Tréadec pour y établir son quartier général. Elle y reçoit donc l'hospitalité de Yan et de sa jeune femme, Hélène, l'ex-fiancée de son chevalier Louis de Kerléan... Comme on se rencontre !... En revoyant Louis, Hélène ne peut cacher son désespoir, et bientôt les deux amoureux — étreinte chaste et pure — tombent dans les bras l'un de l'autre.

Malheureusement il y a un traître. Vous sentez bien qu'une action pareille se peut difficilement passer du traître de rigueur. Celui-ci, qui, comme son auteur, n'est pas un homme ordinaire, dévoile tout au mari... Manœuvre politique, car Renaïson — retenez bien ce nom, c'est celui du traître, lequel est, en l'espèce, un policier subtil agissant pour le compte du gouvernement de Juillet — espère, en allumant le foyer de la jalousie, détacher le vieux chouan fidèle Yan Tréadec de la cause légitimiste et le rallier à celle des d'Orléans usurpateurs.

Hélène n'a aucune peine à convaincre son époux qu'elle est restée pure et sans tache, et le méchant policier est tué par le bon mari. A son tour celui-ci se fait pincer par les armées de Louis-Philippe. Il est fusillé incontinent en compagnie de son ami le marquis de Kerléan, frère aîné de Louis, tandis que, sur sa prière, Hélène passe en Angleterre avec son ex-fiancé devenu son cavalier servant.

Et c'est tout.

J'omets volontiers les nombreux épisodes accessoires, tour à tour gracieux ou d'intention tragique, dont fourmille le

drame de M. Georges Ohnet, car ils ne tiennent nullement à l'action principale et servent simplement de cadre pittoresque à cette intrigue simplette.

L'habileté de l'ouvrier, j'allais dire la roubardise du métier, tient lieu de grandeur en cette réduction de deux chefs-d'œuvre, et il n'y aurait rien d'extraordinairement stupéfiant à ce qu'elle fût suffisante pour assurer le succès de la pièce.

* * *

NOUVEAUTÉS. — *Le Coup de fouet*, pièce en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Georges Duval.

J'avais bien prédit que la continuité du succès du *Coup de fouet*, que je n'ai fait que constater hâtivement en fin de chronique le mois dernier, me permettrait de revenir aujourd'hui sur la pièce, dont voici l'analyse.

Barisart est un mari qui trompe sa femme du matin au soir, il mène ce qu'on appelle couramment une vie de bâtons de chaise; mais Barisart est un malin : Barisart a un truc infailible pour ne pas se faire pincer. Il a inventé, pour dépister les soupçons, un sosie, un Cornuillard, ou Cornisac, ou Cornenbois quelconque — j'ai oublié le nom — qui lui ressemble comme un frère. Ce ménechme, ce sosie, cet autre lui-même qui lui ressemble comme un frère, il l'a créé du Midi, né natif de Marseille en Provence (bah! pendant qu'il y était, pourquoi pas, après tout?)... Un Marseillais de vaudeville qui ne s'appellerait pas Marius ne serait pas un vrai Marseillais : Cornenbuis, Cornichet, Cornestac — mettez le nom que vous voudrez — se prénomme donc Marius... comme tout le monde, et c'est lui qui, à l'instar du bouc émissaire, est chargé de toutes les frasques de Barisart. C'est Marius qui bamboche, c'est Marius qui mène la vie de bâtons de chaise, c'est Marius qui soupe en partie fine dans les restaurants à la mode avec des demoiselles de nuit, et si, d'aventure, M^{me} Barisart avait le moindre soupçon, l'habile Barisart, au moyen de quelques lettres

anonymes tombant à faux, aurait vite fait de les dissiper.

Tout irait donc pour le mieux dans le meilleur des ménages si M^{me} Barisart ne possédait une amie, l'éternelle, la fâcheuse amie qui se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas, l'amie qui se charge d'ouvrir les yeux de la trop confiante Colette Barisart et qui finit par découvrir le pot aux roses. Il faut dire que cette amie, Suzanne Marcinelle, a une sorte d'excuse... C'est là une des plus amusantes originalités de la pièce.

Arrière-petite-nièce de Scribe, elle a appris à connaître la vie en lisant et relisant l'édition complète des œuvres de feu son célèbre grand-oncle. Toutes les ficelles ordinaires des maris infidèles, elle les connaît à fond pour les avoir vu employer dans tel ou tel vaudeville du répertoire. Aussi M. Marcinelle, qui, lui-même, n'aurait pas demandé mieux que de tromper sa femme n'a-t-il jamais pu y parvenir, M^{me} Marcinelle l'arrêtant toujours dès le début par ces simples mots : « Inutile de continuer, cher ami; ce petit jeu a déjà servi dans telle pièce, je le connais. » Et Marcinelle est chaque fois retombé dans la fidélité obligatoire...

Suzanne, dont l'avis est qu'il n'y a pas de mari fidèle, se doute bien que le vertueux Barisart trompe sa femme; mais par quel moyen? Voilà ce qu'elle ne peut arriver à comprendre. Elle a beau passer en revue tous les trucs du grand-oncle, aucun ne répond à son attente. Ce diable de Barisart a donc trouvé quelque chose de nouveau. Qu'est-ce que cela peut bien être?

Après combien de tentatives inutiles, à la suite de quelles péripéties, plus abracadabrantes les unes que les autres, au milieu de quels imbroglios enchevêtrés M^{me} Marcinelle finit-elle par démasquer la fraude? C'est ce que je me garderai bien d'essayer même de vous conter. C'est une cascade de folies plus amusantes, plus cocasses les unes que les autres, et plus étonnantes que toutes celles que nous connaissons et qui plongent l'auditoire

dans une hilarité croissante qui confine à l'ahurissement et justifie le succès éclatant de cette pièce désopilante, qui doit avoir raison même des rates les plus rebelles et des hypocondres les plus rébarbatifs.

* * *

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — *La Cavalière*, pièce en cinq actes, en vers, de M. Jacques Richepin.

Jacques Richepin, digne fils du robuste poète que tout le monde connaît, marche vaillamment sur ses traces. Il y a en lui un réel tempérament d'auteur dramatique et si, pour commencer, sa fantaisie le pousse vers les jolis contes d'amour dont *la Reine de Tyr*, jouée l'an dernier, fut l'exode et dont *la Cavalière*, que le Théâtre Sarah-Bernhardt vient de représenter, est le naturel développement, il faut déjà compter avec ce beau gaillard qui, en deux ans à peine, a réalisé une grande partie des espérances qu'il avait déjà fait concevoir. Attendons-nous à quelque œuvre solide qui le classera définitivement.

La Cavalière est un conte d'Espagne et d'Italie, une fantaisie échevelée, avec les estocades, les déguisements, les fanfares, les accords de mandoline, les embuscades que le genre comporte ; c'est délicieusement invraisemblable comme une histoire d'amour ; cela ne tient peut-être pas très solidement sur ses pieds, mais cela a des ailes et vole avec une grâce parfaite.

L'histoire ? La voici.

Voulez-vous connaître l'héroïne ? Écoutez ce dialogue entre gentilshommes de Valladolid, cancanant entre eux dans la boutique du barbier Vivaldo.

Le gros et ridicule corrégidor Balbuena raconte la mésaventure qui lui est arrivée une nuit qu'il attendait, à la porte de la belle dona Lorenza del Berrocal, un signe qui l'invitât à escalader le balcon — ainsi que, on le sait, cela se passe constamment dans l'Espagne des poètes...

BALBUENA.

Soudain, je vis sortir de chez elle une cape, Une épée, un chapeau... Je m'élançai... Je frappe L'imprudent en tirant mon poignard du fourreau,

Quand lui, d'un coup, me fait rouler sur le carreau ! Puis il s'enfuit, longeant l'ombre du mur de pierre ; Il se retourne...

CIGALÉS.

Eh bien ?

BALBUENA.

C'était la Cavalière !

PARAPILLA.

Mira de Amescua ! Ceci n'est pas banal !

MACHUCA.

Ignorez-vous que Lorenza del Berrocal Est la sœur de Mira de Amescua ?...

CIGALÉS.

Ou presque !

MACHUCA.

Oui, sœur de lait d'une nourrice barbaresque !

CIGALÉS.

... Cette Mira fut de tout temps D'Innœur fantasque...

MACHUCA.

A peine elle avait dix-sept ans Quand son père mourut, Il laissa la fillette A don Boscau, un sien écuyer...

CIGALÉS.

Une tête

Folle...

MACHUCA.

Non, mais n'aimant que chasse et que combat, Maître d'armes, veneur, écuyer et soldat !

CIGALÉS.

Il élevait Mira en... homme d'un autre âge !

MACHUCA.

L'escrime, le cheval, la chasse et le courage.

CIGALÉS.

Les sciences aussi et les lettres.

MACHUCA.

Grand bien

Lui fasse !... Quant à moi, je n'en sus jamais rien !

CIGALÉS.

Vous discutez pourtant là-dessus avec elle Tous les jours, ici même...

MACHUCA.

Elle est spirituelle

A mon gré. Que de fois en la contrariant Pour rire je prépare, à mon esprit friand De l'entendre, un régal que sa rage pimente ! C'est rageuse, en effet, qu'elle est le plus charmante, Cherchant du verbe et du geste à vous écraser.

CIGALÉS, avec enthousiasme.

Sous son gros gant de daim, elle a la main si blanche !

PARAPILLA.

Les doigts et les poignets si fins!

CIGALÈS.

Et sa façon
D'être plus femme à vouloir être plus garçon!

MACHUCA.

Et son adresse! Il faut la voir faire l'es rime,
Jouant mieux de l'acier que Lope de la rime,
Vous criblant de ces coups que l'on évite... après,
Et vous éblouissant d'un millier de fleurets!

PARAPILLA.

Pour la suivre à la chasse, un vol de tourterelles,
Si rapide fût-il, pourrait user ses ailes!

CIGALÈS.

Sa poitrine gonflée, au double essoufflement,
Alors, comment la cacherait-elle?

PARAPILLA.

Comment
Dissimuler l'ondulation de sa taille?

MACHUCA.

On dirait d'une fleur sur un champ de bataille,
Se dressant courageuse et coquette à la fois!

CIGALÈS.

Elle veut que son verbe soit rude, et sa voix
Vous caresse comme une brise un peu sonore

CONCHUELO.

J'arrive de très loin, je ne l'ai vue encore.

VIVALDO.

Vous l'allez voir bientôt, sans doute...

CONCHUELO, à Machuca.

Sur quel ton.
Dis, Pedro, quand on lui parle, lui parle-t-on?

MACHUCA.

Respectueux : elle n'est pas très familière...
Surtout ne jamais l'appeler « la Cavalière! »
C'est un sobriquet.

CONCHUELO.

Ah!

MACHUCA.

Dis : « Seigneur cavalier. »

D'après ce portrait physique et moral, on comprend que Mira a juré de mépriser l'amour. Elle a vécu à sa guise, bataillant, querellant, chassant, durcissant son cœur aux rudes plaisirs masculins! Ah! baste! l'amour rit de l'amazone. Son cœur s'éprend du beau Cristobal. Au cours d'une querelle, l'autre, la prenant pour un cavalier, la gille... C'est le coup de foudre. Mira a trouvé son maître; elle adore l'insolent.

Celui-ci, averti de sa méprise, s'efforce de se faire pardonner. Voilà qu'il aime à son tour. Et pourtant son cœur était pris déjà. Il était le galant de la très féminine Lorenza. Entre ces deux amours, son cœur flotte, indécis. Lorenza a plus de charme; Mira plus de piquant. C'est pour Mira qu'il se décide. Mais l'humeur garçonnière de sa maîtresse le lasse, et ses caprices méchants le mettent en fuite. Il retourne à Lorenza, qui lui apparaît divinement bonne et tendre.

Pauvre Mira! elle comprend trop tard la faute qu'elle a commise en laissant échapper Cristobal; mais l'orgueil parle, chez elle, encore plus fort que l'amour. Elle se vengera. Des sbires apostés, qui, au cours d'un médianoche, doivent, dans une pistoletade, assassiner l'infidèle. Le manteau noir constellé d'étoiles d'or, que porte Cristobal, le désignera à leurs coups... Cependant Mira surprend un ravissant duo d'amour entre son amant et sa rivale. C'est d'elle qu'ils parlent ensemble; l'un et l'autre plaignent la pauvre jeune femme dont le cœur ne connaît pas les halètements éperdus ni les extases infinies, et sur cette détresse, indigne d'une âme si haute, ils pleurent tous les deux. Repentante, désolée, Mira tombe à leurs genoux : son bonheur s'enfuit tristement; c'est elle qui l'a chassé. Elle implore son pardon et s'enfonce dans la nuit, sous les ombrages épais du parc, emportant le manteau étoilé de l'amant, dans lequel elle se drape chaudement pour mourir dans ses plis. Les sbires se méprennent, en effet, dans l'ombre, et Mira tombe, le cœur percé de la balle destinée à Cristobal, victime volontaire, s'immolant elle-même aux pieds de l'amour infini, adorable, éternel.

Joli et frais comme une fleur, ce conte charmant a eu le même destin,

Et rose il a vécu ce que vivent les roses!..

Mais la pièce est imprimée, et la lecture en est délicieuse. A bon entendre, salut!

MAURICE LEFEVRE.

LA MUSIQUE

D'un talent inégal, mais d'un génie des plus vivaces, Giuseppe Verdi, qui mourut à Milan le 27 janvier dernier, fut une personnalité artistique de premier ordre : que dis-je ? un compositeur de génie dont l'œuvre immense porte en maintes pages impérissables l'empreinte de la richesse de ses inspirations mélodiques. Ce fut un grand artiste, un compositeur fécond, doué d'une intuition théâtrale des plus remarquables et d'une virtuosité dramatique que nul, à part Ponchielli, l'auteur de *la Gioconda*, n'a égalée.

Ce qui fut remarquable chez Verdi, c'est le souci constant avec lequel il modifia, peu à peu, suivant l'évolution progressive de l'art musical au théâtre, et sans pour cela abandonner en quoi que ce soit les belles qualités de son fougueux tempérament de Latin, sa manière d'écrire et d'orchestrer.

Ce n'étaient point calculs, ni arrière-pensées de suivre la mode ou de sacrifier aux goûts du jour, comme aurait pu le faire croire cette originale repartie de M^{me} la princesse de Metternich : « Verdi est si malin qu'il finira bien par ajouter de la choucroute à son macaroni », qui motivèrent chez Verdi ces successives métamorphoses artistiques, mais un but plus noble et plus désintéressé : le culte du beau, dont il fut un des plus prodigieux fervents, et son incessant progrès.

Malgré ces transformations scolastiques et indispensables, sa griffe personnelle fut toujours semblable à elle-même et ce que Rossini avait très justement dit lors des débats de Verdi : « La musique de ce Verdi, elle porte un casque ! », l'immortel auteur de *Guillaume Tell* aurait pu le dire des œuvres les plus récentes que Verdi signa ; car on y retrouve encore, plus atténué il est vrai, mais toujours aussi juvénile et aussi sincère, le romantisme élevé cher à ses œuvres de début.

Il naquit à Roncole, octobre 1813,
d'autres disent le 11. di lui-même

n'était pas très bien fixé à ce sujet et, lorsqu'on lui demandait de trancher cette question, il répondait à Filippi, célèbre critique d'art milanais, qui l'interrogeait : « Ah ! pour cela, il faudrait consulter mes parents, qui ne sont plus de ce monde. Tout ce que je sais, c'est que je suis né à Roncole. Du reste, c'est une question de détail et je comprends qu'elle intéresse les biographes, qui n'ont pas autre chose à faire. » — Et l'ancien duché de Parme étant à cette époque sous la domination française, l'acte de naissance de l'illustre maître italien est rédigé en français et porte, avec cette mention : « Au delà des Alpes », le timbre de l'empire français. On peut donc presque dire, et non sans un légitime orgueil, qu'il fut notre compatriote.

Afin de l'envoyer étudier au conservatoire de Milan, le père de Verdi, modeste aubergiste, obtint pour son fils, qui montrait des dispositions musicales irrésistibles, une bourse de la municipalité de Busseto. Le directeur du conservatoire de Milan, un certain maestro Basily, renvoya le jeune homme assez durement. Il n'y avait rien d'étonnant à cela : car à quoi serviraient, en général, les conservatoires, sinon à décourager, à évincer les futurs artistes, et à couvrir jalousement les fruits secs de l'avenir ? En cela, le maestro Basily était dans la tradition. Sans se décourager, le jeune Verdi travaillait assidûment, et lorsque l'heure de sa revanche sonna, elle n'en fut que plus cruelle.

Un soir qu'il était chez son maître, M. Lavigna, Basily, qui fréquentait souvent ce salon et qui y était ce soir-là, se plaignait amèrement qu'aucun de ses élèves n'ait pu développer un thème donné.

Non sans malice, M. Lavigna répondit que c'était vraiment extraordinaire, puis il ajouta : « Je parie que Verdi, qui n'étudie que depuis deux ans, s'en serait tiré avec honneur. — Pas possible ! » répondit le maestro Basily qui, sur les instances de

Lavigna, dièta à Verdi le thème en question. En quelques minutes le jeune musicien le développa, au grand étonnement du directeur du conservatoire qui, croyant l'embarrasser, lui fit cette remarque : « C'est très bien ! mais dites-moi donc pourquoi avez-vous fait un double canon à mon thème ? — C'est, s'écria vivement Verdi, que je l'ai trouvé si pauvre... que j'ai voulu l'enrichir ! »

Les sentiments de l'homme privé et de l'homme politique furent chez Verdi à la hauteur de son génie musical.

Par une de ces secrètes décisions du destin, les initiales de Vittore Emanuele, Re d'Italia, se trouvant former son nom, *Viva Verdi!* était, depuis 1849 jusqu'à la fin de la domination autrichienne, le cri de ralliement de tous ceux qui combattaient pour l'indépendance de leur pays. Cet artiste, qui de la plus grande part de sa fortune fonda des œuvres de bienfaisance, fut aussi modeste que bon. En reconnaissance de ce que la ville de Busseto avait fait pour lui lors de ses débuts il fonda dans cette ville un hôpital, mais il se refusa absolument à lui laisser porter son nom.

Voici, avec quelques détails, la liste chronologique de l'œuvre de Verdi. Devant tant de labeurs, je ne sais ce qui doit le plus exciter notre admiration : ou de la conscience artistique toujours avide des progrès de son art, ou de l'imagination si fertile de cet octogénaire qui, rénovant l'ancien opéra-bouffe italien dont *le Barbier de Séville* était jusqu'à nos jours le type classique, couronna sa belle carrière artistique par ce chef-d'œuvre d'esprit qu'est *Falstaff*.

Le 17 novembre 1839, on représente à la Scala de Milan son premier ouvrage : *Oberto, conte di san Bonifacio*, dont le manuscrit est payé 1750 francs par Ricordi.

Ensuite vient *Nabucodonosor* qui, représenté le 9 mars 1842 à la Scala de Milan, soulève de vives critiques lors de sa création à Paris, le 16 octobre 1845, à cause de son orchestration trop bruyante.

Ce quatrain humoristique résume assez bien l'opinion des spectateurs.

Vraiment l'âlliche est dans son tort ;
En faux on devrait la pointer suivie,
Pourquoi nous annoncer Nabucodonosor,
Quand c'est Nabucodonosœuvre ?

I Lombardi *Ilia prima Crociata*, Scala de Milan, 11 février 1843, continuent à établir la renommée de Verdi. Cet opéra fut représenté à Paris, le 26 novembre 1847, sous le titre de *Jérusalem, Ernani*, joué à Venise en mars 1844, est représenté à Paris, sous le titre de : *Il proscritto*, Victor Hugo s'étant opposé à ce que l'on jouât son drame en une autre langue que la sienne et surtout qu'on le chantât. Car, comme on le sait, rien ne pouvait être plus désagréable à notre génial poète que la musique, surtout lorsqu'elle avait l'audace d'interpréter sa pensée et ses rimes.

Avec *I Due Foscari*, Florence, 1845 ; *Alzira*, San Carlo de Naples, 1845 ; *Giocanna d'Arco*, Milan, 1845 ; *Attila*, Venise, 1846 ; *Macbeth*, à la Pergola de Florence, 1847 ; *I Masnadieri*, Drury-Lane de Londres, 1847, et qui, remanié, fut joué en 1870 à Paris, sous le titre : *les Brigands* ; *Il Corsaro*, Trieste, 1848 ; *Battaglia di Legnano*, Rome, 1849 ; *Luisa Miller*, Naples, 1849 ; *Stiffelio*, Trieste, 1850, qui, transmué lui aussi, devint *Aroldo*, voici la longue liste des insuccès, insuccès motivés très souvent par la non-valeur des livrets de ces opéras, comme celui de *Giocanna d'Arco*, par exemple, dont la stupidité n'a d'égales que les flagrantes erreurs historiques. Un si formidable labeur est enfin récompensé : *Rigoletto*, Venise, 11 mars 1851 ; *Il Trovatore*, Rome, 11 janvier 1853 ; *la Traviata*, Venise, 1853, rendent immortel le nom de Verdi.

A l'occasion de l'Exposition universelle de 1855, l'Administration des Beaux-Arts lui commanda un ouvrage, *les Vêpres siciliennes* qui fut représenté le 13 juin 1855 à l'Académie impériale de musique. On a très souvent reproché à Verdi d'avoir choisi un tel sujet dont le souvenir ne peut être que désagréable pour notre amour-propre national. Ironiquement, M. Saint-Saëns alla jusqu'à engager Verdi à mettre en musique la bataille de Pavie

ou celle de Waterloo. L'excellent musicien français qui signa de si belles pages symphoniques avait tout simplement oublié, dans son légitime ressentiment, que le livret de Scribe avait été imposé à Verdi et que, si gaffe il y avait, Scribe d'abord et les Beaux-Arts ensuite en avaient seuls la responsabilité. En 1857, on inaugura le théâtre de Remini avec *Aroldo*. A la Fenice de Venise, 12 mars 1857, on représenta pour la première fois *Simon Boccanegra*. Viennent ensuite *Il Ballo in Maschera*, Apollo de Rome, 1859, et la *Forza del destino*, 11 novembre 1862, à Saint-Pétersbourg, où se constatent les efforts progressifs que fait Verdi pour soigner de plus en plus son orchestration qui, jusqu'à ce jour, avait été quelque peu négligée.

A Paris, *Don Carlos* mérite, le 11 mars 1867, un succès des plus brillants, et enfin, le 24 décembre 1871, au Caire, *Aïda* établit définitivement la renommée universelle de ce fécond musicien qui se repose de l'art dramatique en composant, en mémoire d'Alessandro Manzoni, sa célèbre *Messe de Requiem* qui fut exécutée, le 22 mai 1874, à l'église San Marco de Milan.

De cette époque, nous avons quelques œuvres religieuses où l'on peut souligner la métamorphose esthétique de Verdi influencé par les théories wagnériennes. Peu à peu, il adopte cette scolastique nouvelle sans abandonner en rien les riches inspirations de son tempérament musical si personnel. De l'époque de cette évolution esthétique, date un *Pater Noster*

1 et 2 Sop. et Contralti

O Pa-dre nostro, che nè cie-li stai,
O Dieu vi-vant qui trône dans les cieuz
Pa-ter nos-ter qui es in cae-lis

digne des plus belles pages de Palestrina et un *Ave Maria* que nos lecteurs liront certainement avec intérêt. Vinrent enfin *Otello*, Scala de Milan, 5 février 1887, et

Falstaff, Scala de Milan, 9 février 1893. Pour la critique de ces deux derniers ouvrages, je prie les lecteurs du *Monde Moderne* de bien vouloir se reporter au numéro 1, janvier 1893, de cette revue, où M. Julien Tiersot leur consacra avec son érudition habituelle des pages des plus intéressantes.

La dernière œuvre du maître serait un *Stabat Mater* à quatre voix, daté de 1897.

* * *

Quand je pense à l'immense labeur que représente le nouvel ouvrage *Astarté*, de MM. Louis de Gramont pour le texte et X. Leroux pour la musique, ouvrage monté somptueusement par la direction de l'Opéra, je suis tout attristé de ne pouvoir penser tout le bien qu'il m'eût été agréable de dire.

Le sujet, c'est l'infidélité et la mort d'Hercule pour lequel, en une courte symphonie, M. Camille Saint-Saëns a mis plus de musique qu'en ce long ouvrage que l'on dirait inspiré de Glück, de Berlioz, de Massenet, de Wagner et *tutti quanti*!

Semblant avoir été conçu en vue de réveiller les passions les plus sensuelles et non des sensations artistiques d'un moral plus élevé, *Astarté* est un spectacle et non un opéra; car, si, à part une jolie romance au premier acte, il y a beaucoup de bruit et peu de musique, on y trouve de tout, même une messe démoniaque! « J'en ai rougi! » me disait ironiquement un abonné.

M^{me} Grandjean (Déjanire), MM. Alvarez (Hercule) et Delmas (le grand prêtre d'Astarté) ont fait avec talent tout ce qu'ils ont pu. Quant à M^{me} Héglon (Omphale), qui a la déplorable habitude de chanter en se tenant la joue et pour laquelle l'ouvrage et le rôle ont été conçus, elle a la voix bien fatiguée et la diction bien pâteuse. Quant au plastique, quel malheur que, pour personnifier Vénus-Astarté, la belle M^{me} Ixart, qui danse si bien, ne chante pas!

GUILLAUME DANVERS.

Ave Maria

Composé sur le texte italien du DANTE, par G. VERDI

Traduction française de VICTOR WILDER.

♩ = 132

PIANO *pp*

cantabile con espress.

espress. *pp* *espress.* *espress.* *pp*

pp

A - ve - gi - na — ver - gi - ne Ma - ri - a —
Je - te bé - nis — et te sa - lu - e, —

Pie - na di gra - zia: Id - di - o è sem - pre te - co: So - pra o - gni dou - na
— Ré - ve - ne des cœurs, — Que nul n'in - vo - que en vain, — Vri - gr d'a - mour, par

pp

Copyright by G. Ricordi et C^o.

Publié avec l'autorisation de MM. G. Ricordi et C^o, éditeurs, 62, boulevard Malesherbes, Paris.

pp

be - nedet - ta si - - - a, Et frut - to
 Dieu lui-même é - lu - - - e! Bé - ni soit -

del tuo ven - tre, il qual io pre - co Che ci
 il, Jé - sus ton fruit di - vin - co Qu'il me

gar - di dal mal, Cri - sto Ge - sù, Sia be - ne - det - - - to.
 gar - de du mal, et qu'il m'ac - cor - de Le par - don qui s'at - tends

pp

pp *pp con espress.*

é noi ti - ri cou se - - - co, Ver - gi - ne be - ne -
 de sa mi - sé - ri - cor - de! Mè - re de Dieu, vers

pp *cresc.* *ppp* *ten.*

dolcissimo

- det - ta, sem - - pre tu O - - - ra per noi a
 toi je tends les bras, Gar - - - de man - çour pi -

ten.

AVE MARIA

pp

Dio, che ci per - do - ui; E dia - ci gra - zia a
 - cur de tout penser fu - nes - te; Gui - de - non a - me, à

ppp *len.*

vi - ver si quag - giù, Che'l Pa - ra - di - ra - so
 l'heu - re du tre - pas Au seuil du Pa - ra - dis,

p

pp *morendo* *sotto voce*

al no - stro fin ci do - ni - te!
 dans la splendeur é - les - ni - te!

A - ve Ma -
 A - ve Ma -

ppp

pp dolce

- ri - a, a - ve Ma - ri - a, o - - ra per noi a
 - ri - a, a - ve Ma - ri - a! toi - que j'in - vogue à gr -

pp

ppp

Di - - o, o - ra per noi, o - ra per noi.
 - nour, O mè - re de Dieu, veil - le sur nous!

pp *marcato* *dolcissimo*

ppp *dim.* *morendo*

ÉVÈNEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET COLONIAUX

J'ai serré la main, ces jours derniers, à un mien ami qui partait pour l'N'Goko.

— L'N'Goko? Nom inconnu dans la banlieue parisienne.

— C'est une rivière du fin fond du Congo, sur les limites du Cameroun allemand...

— Ah! Très bien! Quelque fonctionnaire, assurément. Quelque ancien député. Le pauvre homme!

— Ce n'est pas un fonctionnaire. C'est un Parisien, qui a fondé une compagnie de colonisation, qui a déjà passé plusieurs mois dans son Congo et qui retourne là-bas pour achever l'organisation de ses établissements.

— Ai-je bien entendu? Une compagnie de colonisation? d'autres gens que des fonctionnaires en partance pour le Congo?... Mais y aurait-il donc quelque chose de changé en France?

— Je commence à le croire... Ah! le siècle qui vient de mourir sans éclat, dans son coin, comme meurent les vieux siècles honteux, nous a laissé, à nous autres Français, un héritage bien lourd! Ne citons, entre parenthèses, que ces terribles questions de l'alcool, de la dépopulation, de la désunion nationale, d'Alsace-Lorraine, qu'il faudra bien, un jour, regarder en face et pour de bon. Et, cependant,

Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui, une lueur claire brille sur un point de l'horizon et nous pouvons espérer ne pas mourir encore. C'est que nos colonies sont là, qui attendent nos efforts virils et déjà les provoquent. D'un élan, où nous fimes preuve d'une persévérance qui nous étonna nous-mêmes, nous nous sommes taillé à la surface des vieux et des jeunes continents, l'Asie, l'Afrique, de vastes provinces dont les richesses nous sont réservées. Nos soldats, nos diplomates se sont battus; or il ne faut désespérer que le jour où personne ne se bat plus. Et voici que nos banquiers, nos commerçants,

nos... boulevardiers entrent en ligne? C'est un bon signe, vous dis-je.

* * *

Le Congo fut donné en cadeau à la France par M. de Brazza.

Avant qu'eût débarqué sur la côte gabonaise ce modèle des sages explorateurs, nous ne possédions par là (depuis 1839) qu'un territoire pas très grand, pas très utile. Aussitôt de Brazza s'enfonça dans l'inconnu, vers le grand fleuve; c'était en 1875. De 1879 à 1882, deuxième voyage de découverte: Franceville est fondé sur le haut Ogoué, puis Brazzaville sur le Stanley-Pool, la superbe nappe d'eau que forme le fleuve avant de se précipiter à travers ses cataractes. En 1883, de Brazza repartait, cette fois avec le titre de commissaire du gouvernement; autour de lui s'est groupée une équipe de collaborateurs enthousiastes: Ballay, de Chavannes, Dolisie, Decazes, Foureau...

Bref, en vingt-cinq ans, le morceau de continent qui s'étend du golfe de Guinée à la ceinture du bassin du Nil, et du Congo inférieur à la rive du lac Tchad, avait été reconnu, acquis et limité par la France. Cette œuvre préliminaire et indispensable terminée (nous ne reviendrons pas ici sur les longs efforts pour atteindre le Tchad, sur la campagne victorieuse contre Babah le conquérant, sur la rencontre de la mission Foureau-Lamy et de la mission Gentil, sur ces événements qui sont d'hier, la France put enfin songer à la mise en valeur des immensités que venaient de lui conquérir ses fils.

A vrai dire, pour qu'elle y songeât, il fallut que l'exemple lui vint du dehors.

Ce qu'est le Congo, officiellement appelé Indépendant, et, en réalité, possession belge, ses progrès récents, sa prospérité actuelle, voilà encore qui est connu de nos lecteurs: nous sommes de si vieux amis, n'est-ce pas? Eh bien, ce fut la ré-



LA COLONISATION DU CONGO FRANÇAIS

vélation de cette prospérité, les arrivages de caoutchouc et d'ivoire belges sur le marché d'Anvers, la hausse universelle des valeurs belges qui donnèrent chez nous l'éveil. C'est qu'entre le Congo qui fournissait ces richesses — et ces gros dividendes — et le nôtre, il n'y avait que l'épaisseur d'un fleuve; sur les deux rives, c'est le même climat, la même nature, ce sont les mêmes productions naturelles; pourquoi les mêmes causes ne produiraient-elles pas les mêmes effets? Pourquoi, nous aussi, n'exploiterions-nous pas notre bien?

Et voilà pourquoi, à l'imitation de nos voisins du Congo Indépendant, nous nous sommes mis, dans ces derniers temps,

d'une part, à étudier les voies d'accès qui mènent dans nos bassins de la Sangha et de l'Oubangui, de l'autre, à concéder le sol de ces bassins à des Compagnies de colonisation.

La vraie route de notre Congo central, c'est le fleuve, à n'en juger que par la carte. Or la voie du Congo maritime est impraticable: de gigantesques cataractes l'interrompent sur vingt points; et, de plus, elle n'est pas en territoire français. Pour supprimer les cataractes, et unir à la mer l'immense réseau navigable du Congo, les Belges ont rapidement construit un chemin de fer de près de 500 kilomètres, la ligne Matadi-Léopoldville. Ce chemin de fer, aujourd'hui, est pratique-

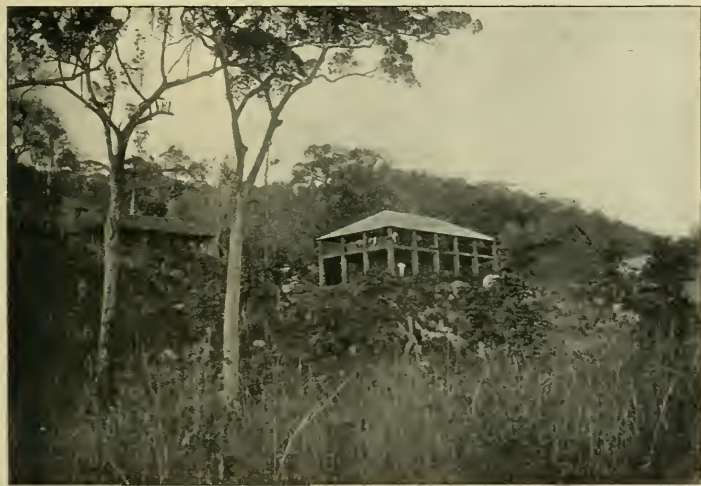
ment l'unique voie d'accès de notre colonie. Mais si cette voie est très agréable pour les voyageurs, elle est très coûteuse pour les marchandises... non belges; et cela, malgré les apparences, qui tâchent de sauvegarder le respect dû aux stipulations de l'Acte de Berlin et de faire croire à la liberté du commerce. Du jour où l'on s'est préoccupé, chez nous, de l'avenir de notre colonie, il a bien fallu chercher une autre route, une route française.

Ce fut l'œuvre des missions Jacob (1887), Le Châtelier (1894), Foureau et Fondère (1899), et, plus récemment encore, de la mission Jobst.

Après ces études, on aurait pu s'attendre à voir adopter définitivement un tracé,

colonie une voie de communications indépendante, voici que, au lieu de passer aux études définitives, on recommence à parler d'un tracé Loango-Brazzaville! Certes, ce n'est point une petite affaire que de mettre bout à bout des rails à travers une région encore insuffisamment connue, et cela pendant des centaines de kilomètres! Les Belges cependant ont réussi pareille entreprise. Du moins fallait-il prendre un parti: ou bien construire la ligne et tenter aussitôt l'exploitation commerciale, ou bien remettre à plus tard exploitation et construction.

La solution intermédiaire qui a été choisie était la plus grosse de risques périlleux; la voici, en deux mots: tentative de



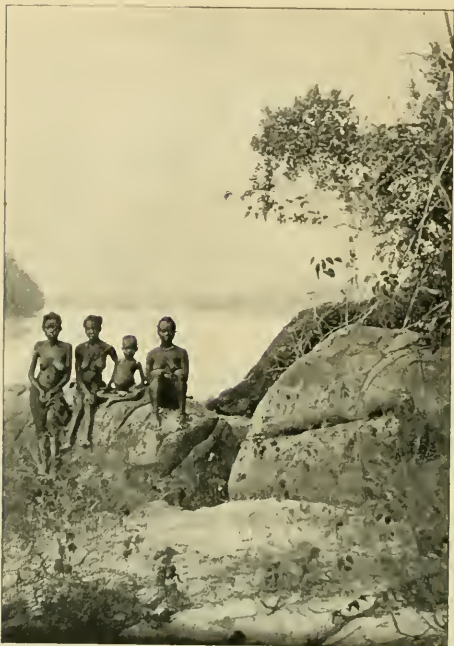
AU CONGO FRANÇAIS — LE POSTE DE BANGUI

et commencer les travaux; or rien jusqu'ici n'a été fait. Alors que la mission Foureau-Fondère avait établi la possibilité de construire de la Sangha à Libreville une ligne qui drainerait des régions non encore desservies et donnerait à notre

colonisation avant tout établissement de voie de communication.

• •

Cette solution, il est vrai, il semble bien qu'elle ait été en quelque mesure



AU CONGO FRANÇAIS — PAYSAGE

imposée à nos gouvernants. Déjà des capitalistes belges, gênés sur le territoire de l'Etat indépendant par les prohibitions officielles, avaient sollicité la faveur d'exploiter les ressources de notre colonie ; on s'était refusé à accorder à des sociétés étrangères des droits presque régaliens sur des parties notables de notre domaine colonial. Aussitôt, de nouvelles propositions furent faites, très nombreuses et françaises, cette fois. Il se produisit, durant plusieurs mois, un *rush* d'un nouveau genre. C'était à qui obtiendrait une concession dans ce Congo, qui prenait aux yeux du bon public des airs d'Eldorado.

Que pouvait faire le gouvernement ? Par

quatre décrets du 8 février et du 28 mars 1899, il fixa d'abord les obligations que les futurs concessionnaires devaient être tenus de remplir. Et ce n'était pas plaisanterie, que ces obligations-là ! Ne citons que la plus lourde : faire participer l'Etat aux bénéfices, jusqu'à concurrence de 15 pour 100 ; et passons sur les cautionnements à verser, les bateaux à construire, le réensemencement des pieds de caoutchouc à assurer, les contributions aux postes de douanes et les mille prescriptions administratives, méticuleuses et gênantes au possible. Puis, les Commissions ayant délibéré, les décrets étant publiés, on distribua les concessions.

Plus de quarante sociétés furent formées, qui se partagèrent notre colonie congolaise tout entière, à la réserve de quelques territoires aux environs de Libreville et de Brazzaville,

et du bassin du Chari, affluent du Tchad. (Ce bassin vient d'être organisé en territoire militaire.) Ces sociétés représentent un capital de 55 millions de francs.

Il est clair que les amis du développement colonial de la France ne pouvaient voir que d'un œil favorable cet engouement inattendu. C'était, d'un seul coup, notre crédit colonial fondé ; c'était, d'autre part, l'exploitation d'une de nos colonies vierges assurée. Mais il leur suffit, à ces partisans d'une plus grande France, de réfléchir un instant pour être frappés de l'extrême gravité de l'expérience qui était ainsi tentée. Ils se demandèrent s'il aurait été impossible de trouver dans notre domaine d'Afrique ou d'Asie des

colonies plus dignes de solliciter l'effort et plus préparées à la colonisation que le Congo ; ils se rappelèrent qu'ici les travaux préparatoires de toute exploitation : reconnaissance scientifique du sol, travaux publics, et surtout voies de communication, manquaient absolument ; ils remarquèrent que toutes les parties de territoires si vastes ne pouvaient être également riches, et que les ressources en ivoire et en caoutchouc pouvaient être plus limitées qu'on ne le proclamait, ils relurent avec épouvante le terrible cahier des charges... bref, ils perdirent un peu de leur joie et commencèrent à crier à l'imprudenee.

C'est que réellement l'expérience tentée est, pour notre avenir colonial, d'une gravité extrême. Si elle réussit, grâce à la répercussion inévitable que les résultats auront sur l'opinion publique, la cause de nos colonies est gagnée ; si elle échoue, il est à craindre qu'aucune de celles-ci ne trouve plus, pour sa mise en valeur, un centime.

Après une année d'expérience, qu'est-il permis de craindre, ou d'espérer ?

* * *

Tout marchera bien dans sa concession, m'a assuré mon ami Tant-mieux : il y a autant de lianes à caoutchouc que dans les parties les plus riches de l'État indépendant ; ce caoutchouc, montré à Anvers à un spécialiste, a été estimé à cinquante centimes ou un franc de moins que le meilleur caoutchouc du monde ; mais le spécialiste, toutefois, a ajouté que ce pro-



M. DE LAMOTHE — ANCIEN COMMISSAIRE DU CONGO

duit, s'il était récolté avec plus de soin, augmenterait notablement de valeur. Quant à l'ivoire, voici les propres paroles de mon ami : « Partout où je me suis arrêté, j'ai trouvé des sentiers d'éléphants à 10 ou 15 mètres les uns des autres, et se croisant dans tous les sens ; je n'ai jamais fait 500 mètres dans la forêt sans voir des traces évidentes, toutes fraîches, du passage de ces pachydermes. »

Ivoire, caoutchouc, tels sont, en effet, les deux produits, d'une exploitation rapide et immédiatement lucrative, avec lesquels les concessionnaires espèrent alimenter, dès l'abord, leur commerce d'exploitation.

Mais le Congo a d'autres richesses. Ce sont des gommes et des résines ; c'est

l'huile de palme; c'est le café qui se trouve à l'état sauvage dans les forêts; c'est le cacao, dont la culture, mal dirigée, ne donne au Congo que des produits inférieurs. Seulement, dans la situation actuelle, le prix véral de ces produits en Europe serait absorbé par les frais de transport.

Que conclure? Que le résultat est assuré, puisque telle société de ma connaissance s'attend, dès cette année, à un joli bénéfice, et parle, pour un avenir prochain, d'une campagne de 2 millions de francs, rien que pour le caoutchouc?

Halle-là! s'écrie un fonctionnaire que j'ai interrogé, le fonctionnaire Tant-pis, et avec lui un certain nombre de gens qui ne sont pas fonctionnaires. Halle-là! Il convient d'abord de distinguer. Oui, quelques sociétés, qui se sont constituées réellement pour faire de la colonisation et non des opérations de bourse, et qui ont su se choisir une direction bien informée, un personnel bien dévoué, peuvent réussir, réussiront avec un peu d'aide; quant aux autres, eh bien! elles disparaîtront, mangées par les plus prospères. Sur la quarantaine, qu'une dizaine suragent, et le Congo n'aura pas à regretter l'expérience qui se poursuit à cette heure.

Ensuite, il ne faut point se dissimuler que toutes ces sociétés, même celles qui peuvent réussir plus tard, ont à se débattre contre des difficultés de trois ordres: droits acquis par des tiers, pénurie de voies de communication, pénurie de la main-d'œuvre.

Au Congo, des Anglais (naturellement), des Hollandais nous avaient devancés; à côté de nous, ils s'efforcent d'exploiter les richesses du sol. Or, nos sociétés, entravées par leur inexpérience et par tant de difficultés, ont besoin, pour réussir, de ce monopole de fait que l'État indépendant s'est assuré à lui-même dans son domaine, et auquel il doit sa grande prospérité. Les étrangers? mettez-les à la porte! demandent les sociétés. Doucement! doucement! répond l'administration. Le dialogue en est là.

Quant aux voies de communication, nous l'avons vu, rien n'a été fait que des études. Les routes sont, en règle générale, des sentiers débroussaillés à la diable et qu'encroûtent troncs d'arbres et débris. Les voies navigables n'ont pas encore reçu leur flottille. Le commissaire général, dans sa tournée d'inspection du haut pays (1899-1900), dut prendre passage sur les bateaux de la Société hollandaise. Et le chemin de fer qui doit unir notre Congo central à la côte et nous rendre indépendants de la ligne belge (et de ses tarifs) dort encore dans les terribles cartons verts de cette fossoyense, l'administration.

Mais on peut s'entendre avec les étrangers, on peut construire une voie ferrée: il sera plus difficile de résoudre le problème de la main-d'œuvre. Il semble que les populations du Congo aient des habitudes déplorables: elles ne veulent pas travailler pour autrui. Dans les premières factoreries établies par nos sociétés, on a eu toutes les peines du monde à obtenir que les indigènes apportent des bambous et des feuilles de palmier pour les toits; on n'a pu arriver à leur faire débroussailler les campements, même en les payant fort cher. Comment les amener à nous donner une aide qui est indispensable? L'État leur donne la tranquillité et la civilisation; ne pourrait-il exiger d'eux, en guise d'impôt, des journées de prestation qu'il céderait à ses concessionnaires? — Obliger l'indigène au travail? Mais c'est l'esclavage, monsieur! — Calmez-vous. Nous sommes tous astreints aux prestations, en France, et ne sommes pas des esclaves. Dans tous les cas, il faut choisir: ou nous assurer le concours de l'indigène, ou plier boutique...

La colonisation du Congo est donc œuvre sérieuse; les problèmes qu'elle soulève sont à l'étude; les sociétés sont à l'œuvre: comme leur intérêt est un intérêt national, il faut souhaiter leur succès.

GASTON ROUVIER.



PIERROT SOLDAT

CLOWN FANTAISISTE

CLOWN CLASSIQUE

PIERROT A LA LUNE

LE MONDE ET LES SPORTS

LES CLOWNS

Les pitres enfarinés qui gambadent sur la piste d'un cirque ont toujours provoqué une sorte de pitié mélancolique à ceux qui s'amuse de leurs ébats. La vie factice qu'ils se donnent, dans le seul but d'exciter notre rire et qui nous empêche de connaître tous les secrets de leur vie réelle, nous touche douloureusement. Ce pauvre diable qui travaille si obstinément à notre amusement est peut-être l'homme le plus malheureux de la terre; sous ces rictus et la béatitude forcée d'une face maquillée, il y a un cerveau, une pensée pareille à la nôtre, capable de souffrir et de se torturer.

Un acteur de théâtre possède aussi une vie factice momentanée dans les scènes qu'il joue, mais ce dernier s'incarne tellement dans son rôle que sa vie réelle nous échappe. Cette vie est éloignée de nous, l'homme disparaît complètement derrière l'artiste. Nous ne voyons plus le premier et sommes abordés par le second. Tandis que pour le clown, il y a plus d'intimité entre lui et le spectateur; c'est lui-même qui est là devant nous, toujours le même, sous ses différents rôles; son scénario ne

semble pas avoir été préparé, l'improvisation paraît au contraire être constante; c'est presque une connaissance, un ami très drôle, qui se démène pour nous amuser.

Cette illusion que provoque sur nous le clown est fausse sans doute, car, malgré son caractère, il est comédien comme les autres; mais nous devons la garder, car l'impression sympathique qu'il nous communique, bien qu'elle n'ait rien à voir avec le rôle qu'il joue, fait pourtant partie du caractère du personnage. Si nous la supprimons, nous perdrons une grande partie du plaisir que nous avons à regarder le clown dans son jeu.

Cette impression provient sans doute, comme nous l'avons dit, de la pitrerie du clown et de cette sorte d'intimité qui règne entre lui et nous pendant le spectacle, mais elle a aussi une autre cause. La légende a fait son œuvre; les histoires racontées sur certains clowns célèbres ont été colportées et, même si on les ignore, l'effet qu'elles ont produit a été conservé et s'est maintenu.

Billy-Hayden, un des clowns les plus mémorables et dont le succès était chaque

jour plus grand, est le héros d'une de ces histoires qui ont rendu ces pitres si sympathiques. Un soir que sa femme était mourante, le malheureux mime, ne voulant pourtant pas manquer son service, fit

« Diou! mon Diou! » Mais les spectateurs, impatients de revoir leur idole, trépignaient dans la salle; il fallut faire un nouvel effort, prendre de l'élan et donner une culbute abraacadabrante, prélude d'une



FOOTTIT DANS SA LOGE

scène plus comique et plus folle encore que les autres. Pendant ce temps, on était venu chercher l'artiste, car la fin de sa femme approchait, il fallut presque l'arrêter entre deux pirouettes. Hayden comprit... courut dans sa loge et se laissa tomber sur un tabouret.

La foule, elle, n'avait pas compris, elle appelait à grands cris le clown, elle voulait rire encore, mais hélas! le pauvre homme, car la douleur l'avait rappelé à sa vraie forme, était tout en larmes; il pleurait pendant que sur les gradins on demandait à nouveau sa gaieté communicative. Il n'eut que le temps d'enlever son maillot et, la figure encore à moitié couverte de blanc, il alla recevoir le dernier soupir de sa malheureuse compagne.

Les clowns en maillot sont tous anglais ou américains, il faut l'accent saxon pour que le personnage soit complet. Nous avons bien eu quelques clowns italiens, mais, malgré leur drôlerie et leur esprit, ce n'était pas cela... L'Anglais seul sait amuser! car la farce devient plus fine et le rire irrésistible sous le flegme britannique et sous le sérieux qui ne quitte jamais les dignes fils d'Albion, même

« Mon pauvre femme, très mal, mon

dans les circonstances les plus comiques.

Les clowns français ont eu un temps de succès, mais il semble être arrêté maintenant. Ceux-ci étaient les imitateurs du fameux Auguste, ce paillasse si amusant qui faisait les délices des spectateurs pendant les entr'actes à l'hippodrome de l'avenue de l'Alma. C'était la mouche du coche, l'homme compliqué, l'imbécile important, l'image hélas ! bien vivante de beaucoup de gens de notre époque. Ils se démenent, se fatiguent, se donnent un mal terrible pour se mettre en évidence, se croient utiles, indispensables, alors qu'en réalité ils sont une gêne, un ennui pour tout le monde, une inutilité pesante dont on ne peut se débarrasser. Auguste était un artiste très fin, très original, il sut créer des scènes pleines d'esprit : ceux qui voulurent l'imiter le parodièrent sans même le copier. Il est mort ! et probablement aussi avec lui le type curieux et amusant qu'il avait créé.

Les clowns les plus célèbres furent, en dehors de ceux que nous venons de nommer, Kemp, Boswell, Cander, Tony-Price et les frères Hanlon-Lee.

Ces derniers étaient au nombre de six ; ils étaient à la fois clowns, acrobates et musiciens. Au cours d'une représentation à Cincinnati, l'aîné, Thomas Hanlon, s'était fendu le crâne ; il faillit en mourir. Mais on sait que les blessures à la tête, quand

elles ne tuent pas, sont raccommodables. On lui recousit la peau tant bien que mal et il put reparaitre aux représentations ; mais il n'était point guéri, et, lorsque ses frères sautaient sur sa pauvre tête recollée, la douleur devenait atroce. Il demandait grâce, n'en pouvant plus, tellement il souffrait. George Hanlon, qui commandait la troupe et qui était inflexible, ne le croyait pas, le traitait de lâche et de paresseux, l'accusant de ne pas savoir endurer une



GEORGE FOOTITT

peine pour contribuer à la vie des camarades. Il fallut céder. Mais un soir, le pauvre clown, qui supportait ainsi un homme sur son crâne, fit une grimace

atroce d'une drôlerie irrésistible : toute la salle riait aux éclats et envoyait braves et applaudissements. Ce fut une minute terrible ; la limite d'énergie avait été dépassée : le malheureux garçon était devenu subitement fou !...

Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un seul clown, c'est Foottit, l'artiste si remarquable du Nouveau-Cirque. Cet homme est assurément le plus amusant et le plus spirituel de la race, il a surpassé tous ses devanciers. Il est arrivé le dernier, mais il est le premier ! Entre le moment où il fait son entrée dans la piste et celui où il en sort, tous ses gestes sont à observer ; il n'y a pas un plissement d'une ride de la face ou un déhanchement, si petit qu'il soit du corps, qui ne mérite d'attirer l'attention : tous ses mouvements sont significatifs et veulent dire quelque chose ; tous ils semblent voulus et avoir été étudiés, malgré le naturel dont ne se départit jamais cet inénarrable mime.

Foottit est à la fois l'auteur, le musicien, le costumier et l'acteur de ces petites comédies si fines, mais malheureusement si courtes, qu'il joue chaque soir entre deux numéros. On a bien cherché à lui donner des scénarios tout faits, écrits par nos auteurs dramatiques les plus en renom, ce fut une peine inutile : Foottit ne peut jouer que les pièces qu'il a inventées lui-même. Il faut que Foottit reste Foottit.

Un des mérites de Foottit est d'avoir inventé Chocolat, cet autre pitre dont la réputation est universelle et dont le nom signifie un emploi.

Chocolat est le comparse indispensable de Foottit, comparse d'autant plus puissant au point de vue des effets à rendre, que celui-ci est noir et celui-ci tout blanc. Mais où l'opposition est la plus marquée c'est dans les caractères. Car ces deux personnages ont leur caractère à eux, connu d'avance du public à tel point que souvent on sent ce qui va se passer. Foottit est le maître despotique, entêté, d'une intelligence bornée sur certains points, mais très fine sur d'autres ; mauvais, taquin, lâche avec les grands, autoritaire avec les petits. Cho-

colat, au contraire, est le malheureux nègre souffre-douleur qui obéit, infortuné sans se plaindre, mais qui reste paresseux et dont le masque impassible laisse le spectateur indécis de savoir s'il a devant lui une brute achevée et sans cervelle, ou au contraire un malheureux très intelligent qui connaît sa déchéance morale, qui comprend tout, mais ne dit rien parce que... cela ne servirait à rien !

Chocolat commença son métier par être un simple garçon d'écurie engagé comme surnuméraire ; mais, comme il était nègre, il fut, dès son arrivée, le point de mire des spectateurs. Foottit s'en empara ; il le fit servir à ses petites comédies et l'on raconte même que, afin de l'avoir mieux... sous la main, il lui donnait quarante sous tous les soirs pour recevoir sans broncher toutes les gifles qu'il lui plairait de lui administrer.

Ces gifles furent une fortune pour Chocolat. Aujourd'hui il est célèbre. Il gagne huit cents francs par mois, autant qu'un ingénieur après vingt ans de services.

Si les appointements ont augmenté, les attributions, elles, n'ont point varié ; l'emploi de Chocolat est toujours resté le même, ainsi que le prouve le trait suivant :

Nous l'avons tous vue cent fois cette pièce si drôle, qui est si bien l'image de ce qui se passe autour de nous. Foottit et Chocolat la jouent souvent et chaque fois elle produit le même effet amusant.

Une barrière, c'est la gare ; une file de chaises est un train qui part pour Asnières. Arrivent trois voyageurs, un écuyer, un garçon d'écurie et... Chocolat. Foottit est l'employé du chemin de fer. Une grosse cloche à la main, il annonce, avec un excès spirituel dans tous ses mouvements, le départ du train. L'écuyer se présente :

— Quelle classe ? demande Foottit.

— Première !

— Où allez-vous ?

— A Charenton.

— Ça ne fait rien...

On voit alors le clown accompagner ce personnage de marque avec tous les signes

du plus profond respect ; il tient son bonnet pointu à la main, il se fait petit, il est pendu à ses yeux, suit ses désirs pour les devancer presque ; c'est la servilité respectueuse dans ce qu'elle a de plus plat. Arrivé dans son compartiment, il l'installe pour le mieux, a pour lui des soins de mère et en s'en allant regarde par derrière pour voir si son secours ne serait pas encore utile.

Deuxième voyageur, le garçon d'écurie.

— Quelle classe ?

— Deuxième !

Ici le mépris est pour ainsi dire complet. Fottit regarde le voyageur d'un air hautain, le pousse même pour le forcer à avancer plus vite.

Ces deux scènes n'existent que pour préparer la troisième, qui, à elle seule, est toute une philosophie.

Chocolat, dans son coin, en voyant la façon dont le voyageur de 2^e classe est traité, prévoit le sort qui lui est réservé. Il se gratte la tête.

— Diable, que vais-je devenir ?

Mais il faut bien s'exécuter.

— Quelle classe ?

...

— Quoi ?

— Troisième.

Ah ! le malheureux !

Ce n'est pas avec du mépris qu'il est conduit à son train, c'est avec une série de coups, de gifles. Il est jeté par terre, trépigé, le pauvre nègre ; ses bagages ne comptent pas, on les lui jette à la tête. Et il faut se dépêcher. Va-t-on faire attendre un train pour un nègre, et de troisième classe encore !... Chocolat ne dit rien, se laisse maltraiter. Il s'installe à sa place et conserve cette physionomie placide et bête qui forme le fond de son caractère.

Cette petite pièce, c'est toute notre civilisation... malgré les trois républiques qui ont passé sur la France.

ERNST NOMIS.



MÉLANCOLIE



SAUVETAGE DE LA *RUSSIA*, A PARAMAN, PAR LES MARINS DU *CARO*

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE JANVIER 1901

1. — Échange de télégrammes entre le Tsar et le Président de la République à l'occasion du nouvel an. — Célébration à Sydney, au milieu d'un grand enthousiasme, de la Fédération australienne. — En Espagne, unification de l'heure pour tous les actes officiels religieux et civils, ainsi que pour les chemins de fer. Les heures seront comptées de une à vingt-quatre et réglées sur le méridien de Greenwich. — Sur la place du Sénat, à Ma-

drid, inauguration de la statue élevée à M. Canovas del Castillo. Les ministres et la famille royale y assistent.

2. — Lecture, aux Cortés du Portugal, du message royal se félicitant des relations existant entre le Portugal et l'Angleterre. — A la frontière de l'Afghanistan, près de Datto-Kal, les Maohouds massacrent un escadron du 2^e régiment de cavalerie du Pendjab.

3 — Réception, à Londres, de lord Roberts,

revenant de l'Afrique du Sud. Lord Roberts, qui est reçu par le prince de Galles, est l'objet d'ovations enthousiastes de la part de la foule. Reçu par la reine Victoria à Osborne, celle-ci lui confère le titre de duc et l'ordre de la Jarretière.

4. — Sir Alfred Milner, haut commissaire du Sud-Afrique anglais, est nommé aussi gouverneur du Transvaal. Le gouverneur du Natal devient gouverneur du Cap, et le gouverneur de Terre-Neuve est nommé gouverneur du Natal. L'invasion de la colonie du Cap par les Boers s'étend progressivement. L'inquiétude est grande au Cap, où l'état de siège est proclamé. De nombreux Afrikaners se joignent aux Boers. — En Chine, le prince Yu-Hien-Ki est exécuté par ordre de l'impératrice.

5. — Mort, à Paris, du professeur Potain, membre de l'Académie de médecine. — Mort, à Weimar, du grand-duc de Weimar.

6. — Élection sénatoriale. Loire-Inférieure : M. le comte de Pontbriand, député de Châteaubriant, royaliste, élu par 512 voix, en remplacement de M. le comte de Juigné, décédé. — Élection législative. Arrondissement de Montmédy Meuse. Ballottage. — Le Président de la République signe un décret autorisant la ville de Landrecies (Nord) à faire figurer la croix de la Légion d'honneur dans ses armes.

7. — Les ministres de la marine et de la guerre assistent, à Cherbourg, aux expériences des sous-marins Morse et Narval. — Le paquebot *Russie* est jeté à la côte à Farman Bouches-du-Rhône, par la tempête. Les passagers et l'équipage courent les plus grands dangers. — M. de Lamsdorf est nommé

ministre des affaires étrangères de Russie. — Au 31 décembre, les pertes de l'armée anglaise, dans l'Afrique du Sud, s'élèvent à 51 687 hommes, sous-officiers et officiers.

8. — Ouverture de la session parlementaire. Au Sénat, M. Wallon, doyen d'âge, préside et prononce l'allocution d'usage. A la Chambre, présidence de M. Hauline, doyen d'âge, qui prononce un discours. Il est procédé au renouvellement du bureau. M. Paul Deschanel, président sortant, est réélu par 296 voix contre 217 à M. Brisson. — Ouverture de la session du



S. M. GUILLAUME II

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ET LE PRINCE HÉRITIER

Landtag de Prusse et lecture du discours du Trône. — A la réception des pèlerins anglais par le pape, le duc de Norfolk, chef du pèle-

image, lit une adresse exprimant l'espoir que le pape puisse obtenir la restauration de son indépendance temporelle.

9. — Adoption, par la première Chambre de

d'histoire **Moreau de Tours** — Mort du capitaine de vaisseau en retraite **Bory**, qui, en 1893, accomplit un brillant fait d'armes au Siam, en forçant les passants de Paknam.

L'EMPEREUR GUILLAUME ET LES PRINCES DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE



G^d-duc de Weckl.-Strelitz
Pr. de Reuss (br. aîné).
Reg. de Weckl.-Schwarzb.
Grand-duc de Bade.

Duc d'Anhalt.

Pr. -regent de Bavière

Pr. de Reuss (br. cad.)

Duc de Saxe-Altenbourg.

Roi de Wurtemberg.

Duc de Saxe-Meiningen.

G^d-duc d'Oldenbourg

Empereur Guillaume II.

Duc de Saxe-Cobourg et
Gotha.

Grand-duc de Hesse.

G^d-duc de Saxe-Weimar

Pr. de Schwarzbourg-
Rudolstadt.

Pr. de Schwarzbourg-
Lippe.

Roi de Saxe

Pr. de Waldeck et Pyrmont

Régent de Brunswick

Pr. de Schwarzbourg-
Sondershausen

Hollande, du projet de mariage de la reine **Wilhelmine**.

10. — Au Sénat, M. Fallières est réélu président par 175 voix. — A la Chambre, M. Paul Deschanel, réélu président, prononce un discours. — Mort du général **Lambert**, sénateur du Finistère, qui, en 1870, à Bazeilles, défendit avec une poignée de braves, la *Maison des dernières cartouches*. Le général Lambert était alors chef de bataillon. — Mort du peintre

11. — Au Sénat, installation du bureau et discours de M. Fallières. Le Président de la République reçoit les présidents des Chambres nouvellement réélus. — Après quatre jours d'efforts inutiles pour secourir les passagers du paquebot naufragé *Russie*, sur la plage de Paraman, les sauveteurs du *Caro* parviennent à aborder la *Russie* et à ramener à terre, sains et saufs, les passagers et l'équipage. Ce périlleux sauvetage produit une profonde émo-



LE CHATEAU D'OSBORNE

tion dans toute la France et à l'étranger. Les sauveteurs reçoivent de nombreux témoignages de sympathie et d'admiration.

12. — **En Serbie**, le discours du Trône annonce l'état de la reine et la naissance prochaine d'un enfant royal. Il constate que le roi Milan a quitté le pays pour toujours et se félicite du rapprochement entre la Serbie et la Russie. — Le Sénat des États-Unis adopte un amendement tendant à suspendre les opérations de guerre aux Philippines et disant qu'il ne sera plus fait usage des forces militaires que pour maintenir l'ordre sur les points actuellement occupés par les Américains.

13. — **Élection sénatoriale**. Ain : M. Pochon, député, républicain, est élu par 554 voix, en remplacement de M. Morellet, nommé procureur général à Poitiers. — **Élection législative**. Arrondissement de Sisteron (Basses-Alpes). Ballottage. — A Bellegarde, découverte d'un complot organisé par l'ex-roi Milan, dans le but d'enlever le roi Alexandre et la reine Draga.



S. M. LA REINE VICTORIA

14. — A la Chambre, interpellation sur l'ingérence du Vatican dans les affaires intérieures de la France, à propos d'une lettre du pape au sujet du projet de loi sur les associations. L'ordre du jour de confiance est voté par 310 voix contre 110. — Arrestation, à Nice, du prince nihiliste russe Nakachine.

51. — A la Chambre, commencement de la

de la couronne de Prusse. — A l'occasion de la nouvelle année, le roi Alexandre de Serbie et le prince Nicolas de Montenegro échangent des télégrammes témoignant ainsi de la reprise des relations amicales entre les deux dynasties et les deux pays. — En Suède, ouverture du Riksdag. Le prince royal fit le discours du Trône. Le roi exprime l'espoir de pouvoir



LA CHAPELLE ARDENTE A OSBORNE

discussion du projet de loi sur les associations

16. — Arrivée à Paris du général Frey, qui prit part aux opérations en Chine. — Au Capitole, à Rome, remise du diplôme de citoyen romain au duc des Abruzzes et au capitaine Cagni, son compagnon dans l'exploration au pôle Nord.

17. — Mort, à Paris, de M. Jules Barbier, auteur dramatique et lyrique.

18. — Maladie de la reine Victoria d'Angleterre. — En Allemagne, fêtes pour la célébration du bi-centenaire de la création du royaume de Prusse, en présence des représentants des puissances étrangères. A cette occasion, fondation de l'ordre pour le Mérite

bientôt reprendre les devoirs de sa charge. — Dans l'Afrique du Sud, les Anglais s'emparent du chemin de fer de la colonie portugaise de Delagoa-Bay. Le gouvernement anglais décide de former un nouveau contingent de vingt mille hommes pour la campagne de l'Afrique du Sud. — Les plénipotentiaires chinois signent le note conjointe et les protocoles de paix. Le sceau impérial est apposé sur les documents qui, ainsi régularisés, sont remis aux ministres étrangers. Le prince Tchun, frère de l'empereur, fait une visite à l'ambassade d'Allemagne. C'est lui qui est désigné pour se rendre auprès de l'empereur Guillaume pour présenter les excuses de la cour de Pékin. — Les Russes évacuent la province

du Tchi-Li et se retirent en Mandchourie.

19. — Mort, à l'âge de quatre-vingts ans, du **duc de Broglie**, membre de l'Académie française, ancien sénateur, ancien ministre. Le duc de Broglie prit une part active à la

politique française. Après avoir débuté dans la carrière diplomatique, qu'il quitta après la révolution de 1848, il mena une campagne de presse contre la République, puis contre l'Empire. Élu député à l'Assemblée nationale en 1871 et représenta la France à Londres comme ambassadeur. Certains de ses actes ayant été fortement critiqués, le duc de Broglie se retira de la diplomatie et se lança de nouveau dans la politique active, où il joua un rôle important comme ministre pendant les périodes des 24 Mai et 16 Mai, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon. M. de Broglie a publié de nombreux travaux historiques, entre autres *l'Histoire de l'Église chrétienne et de l'Empire romain au IV^e siècle*, en 6 volumes. (Voir le portrait de M. le duc de Broglie dans le numéro de décembre 1897 du *Monde Moderne*.) — Au Collège de France, une jeune étudiante russe, M^{lle} Vera Gelo, croyant reconnaître en M. **Émile Deschanel**, père du président de la Chambre, l'homme qui un jour l'aurait outragée, alors qu'elle habitait Genève, tire dans la direction de M. Deschanel un coup de revolver. A ce

moment une amie de M^{lle} Gelo, M^{lle} Zéline, s'interpose et reçoit la balle en pleine poitrine. — **L'empereur Guillaume** et le duc de Connaught quittent Berlin, se rendant à Cowes auprès de la reine Victoria, dont l'état devient alarmant. — La **Chambre chilienne** repousse le protocole du plébiscite par lequel les habitants des provinces contestées de Taena et de Arica devaient opter pour leur annexion au Chili ou au Pérou. Ce protocole avait été adopté par le Sénat chilien et les deux Chambres péruviennes.

20. — **Élection sénatoriale**. Ille-et-Vilaine. M. le général Saint-Germain, nationaliste, est élu par 585 voix, en remplacement du général de Chadois, sénateur inamovible, décédé. — **Élections législatives**. 1^{re} circonscription de

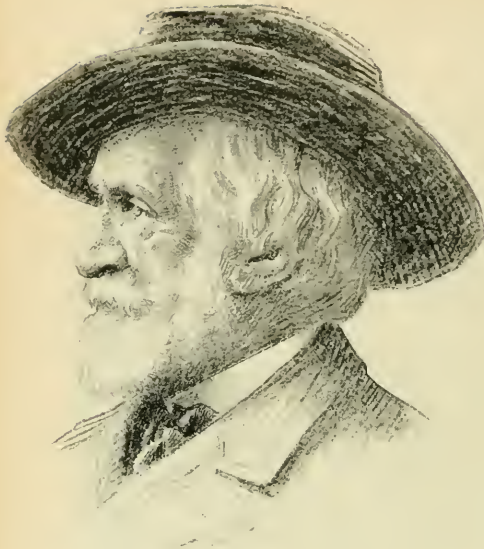


S. M. ÉDOUARD VII, ROI D'ANGLETERRE

Nîmes (Gard). Ballottage. — Arrondissement de Montmédy (Meuse). Ballottage.

21. — Mort, à Colombes, à l'âge de 75 ans, de l'illustre électricien belge **Gramme**. — Importante grève à **Montceau-les-Mines**.

22. — Mort, à l'âge de 82 ans, de **Victoria I^{re}**, reine d'Angleterre, impératrice des Indes. La reine Victoria était née le 24 mai 1819. Elle succéda sur le trône d'Angleterre à Guillaume IV, le 20 juin 1837. Le 10 février 1840, elle épousa le prince Albert, fils du duc Ernest I^{er} de Saxe-Cobourg-Saalfeld. Elle a



GIUSEPPE VERDI

pour successeur son fils aîné Albert-Edouard, prince de Galles, né le 9 novembre 1841.

23. — Réception à l'Élysée par le président de la République, en audience de congé, de M. le comte de Munster, ambassadeur d'Allemagne à Paris. — Avènement au trône du prince Albert-Edouard de Galles, sous le nom d'Édouard VII, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande et empereur des Indes.

24. — Le président du Conseil à la Chambre et le ministre des Affaires étrangères au Sénat annoncent la mort de la reine Victoria. — Ouverture à la circulation, à Madagascar, de la route carrossable reliant Tananarive à la mer. — L'empereur d'Allemagne nomme le roi d'Angleterre chef du 1^{er} régiment de dragons de la garde prussienne, dont le précédent chef était la reine Victoria. — Proclamation publique à Saint-James, à la Cité et à la Bourse de Londres, de l'avènement d'Édouard VII. — Le tsar, remis de la grave maladie qui le retenait loin de la capitale, rentre à Saint-Petersbourg.

25. — Mort à Paris de M. Eugène Paz, fondateur de l'Union des sociétés de gymnastiques de France. — Un nouveau Cabinet

bulgare est formé sous la présidence de M. Pétrou. — Lecture au Parlement anglais du message du roi.

26. — Publication d'une encyclique du pape sur la démocratie chrétienne. Le pape conseille d'étudier les questions sociales et de respecter l'autorité civile légitime.

27. — Élections législatives. Arrondissement de Montmorillon (Vienne). Ballottage. — Arrondissement de Sisteron (Basses-Alpes). M. Hubbard, radical, ancien député, est élu par 2644 voix, en remplacement de M. Robert, décédé. — Mort, à Milan, du compositeur Verdi, né au village de Roncole, grand-duché de Parme, le 9 octobre 1813. — Remise par le ministre de France au grand-duc Adolphe de Luxembourg des insignes de grand-cordon de la Légion d'honneur. — L'empereur d'Allemagne est nommé feld-maréchal de l'armée anglaise par le roi Édouard VII. — Inauguration à Constantinople de la fontaine monumentale offerte au sultan par l'empereur Guillaume.

28. — La Chambre vote un second douzième provisoire. — M^{rs} Chapon, évêque de Nice, refuse la croix de la Légion d'honneur qui lui est conférée par le Gouvernement. — Mort du vicomte Henri de Bornier,

membre de l'Académie française. M. de Bornier s'était illustré par de nombreuses productions littéraires. Le vicomte Henri de Bornier était né à Lunel (Hérault), le 25 décembre 1825. (Voir le portrait de M. Henri de Bornier dans le numéro de décembre 1897 du *Monde Moderne*.) — Au château d'Osborne, investiture de l'ordre de la Jarretière donné par le roi Édouard VII au prince héritier d'Allemagne.

29. — A Paris, grève du personnel du Métropolitain. — Mort à Sacharov, près Tver (Russie), du feld-maréchal Gourko, vainqueur de Plevna, l'un des plus illustres généraux de l'armée russe. Il était né en 1828.

30. — Ouverture, à Paris, d'un Institut psychologique international. — Obsèques du compositeur Verdi à Milan. — Aux Philippines, le directeur du parti fédéral de Manille télégraphie aux présidents du Sénat et de la Chambre qu'un grand nombre de Philippins réclament la paix et accepteraient la souveraineté des États-Unis.

31. — La première séance de la nouvelle Chambre autrichienne est marquée par des scènes tumultueuses.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS



Le grand événement du mois non seulement au point de vue politique, lequel ne nous regarde pas, mais au point de vue philatéliste, est la mort de la reine Victoria.

Collectionneurs, préparez-vous, éditeurs, refondez vos albums, nous allons voir sans doute l'effigie du roi Edouard VII remplacer enfin celle demeurée généralement trop jeune de la reine. Heureusement que depuis quelques années, en effet, un certain nombre de colonies l'avaient abandonnée pour les paysages, scènes ou emblèmes divers ;

Pour l'Italie, on attend toujours ; le jeune roi n'aurait, dit-on, pas été satisfait de ses traits !

La Corée continue son émission de types légèrement variés, dont nous avons donné un modèle, par 4 rose, 6 bleu, 15 violet et 20 brun rouge.

Dans les États malais, les provisoires continuent encore à faire florès : le 5 c. de Péraak est surchargé : *Federated Malay States*, cela devient un véritable abus.

Voici les nouvelles hautes valeurs de Bosnie-Herzégovine, 1 k. carmin, 2 bleu.

Un charmant petit timbre vient augmenter la collection de Malte, représentant le port de Cité-Valette, brun clair ; ce



ainsi Malte, la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie, etc. ; quelques-unes ne l'avaient jamais adoptée, entre autres le Cap, la Guyane, l'Australie occidentale ; mais le plus grand nombre, ainsi que la métropole, va avoir à renouveler ses émissions : c'est une bagatelle de trois cents timbres environ. Que sera cette effigie ?

Fidèles à nos habitudes philatélistes, nous publions l'ancien timbre de Terre-Neuve, paru à l'effigie du prince de Galles en 1898, et celui du Canada émis à l'occasion du soixantenaire, en 1897, lequel nous montre la reine à son avènement et presque à sa mort.

L'autre événement important d'Europe, c'est l'apparition des nouveaux espagnols, avec un portrait du jeune roi en costume militaire : 2 c. gris, 5 vert, 10 rouge, 15 bleu vert, 20 vert foncé, 25 bleu, 30 vert jaune, 40 gris olive, 50 bleu foncé, 1 p. carmin, 4 p. brun, 10 orange.

petit timbre est du prix modique de 1 farthing !

Les îles Turques viennent d'abandonner *in extremis* l'effigie de la reine, ils adoptent un navire (avec la flotte des colonies allemandes, que de bateaux !) dans un ovale ; il y a 1/2 vert, 1 rose, 2 brun, 2 1/2 bleu, 4 orange, 6 violet et 1 sh. brun.

Notons en même temps les îles Chiman, 1/2 p. vert et 1 p. rose. Les autres suivront-ils avec le changement de souverain ?

Nous avons annoncé les modifications de couleurs des colonies françaises : il paraît que les séries du Soudan et du Congo ont, comme nous le pensions, été tirées par erreur (?) : aussi font-elles prime.



JEAN REPAIRE.

LA MODE DU MOIS

Les manches sont assurément la partie du costume féminin qui subit en ce moment le

Le genre tailleur, comme robe, est toujours ce qui a le plus de succès. C'est aussi, il faut



plus de transformations. C'est d'elles bien souvent que dépend le plus ou moins d'élégance d'un corsage. Elles se font plates, d'un seul morceau, ou composées de plusieurs parties, genre moyen âge, avec longs gantelets retombant sur les mains; ou bien demi-longues avec sabot Louis XV emboitant le coude; ou encore style second Empire, c'est-à-dire pagode, évasées du bas, avec manchérons bouffant à l'intérieur, montés sur un petit poignet boutonné.

Crevés, bouillonnés, revers, piqûres, dentelles, broderies, tout se fait, tout se retrouve sur les manches modernes.

bien le dire, ce qu'il y a de plus joli, le drap s'employant plus que tout autre tissu. Notre modèle n° 4 donne l'idée d'une sorte de polonaise en drap amazone bleu marine, échancrée sur le devant et bordée tout autour d'une incrustation de broderie ou d'une guipure ancienne. Cette polonaise repose sur une jupe longue, en peau de soie gris ou bleu clair, que rappellent le col rabattu du boléro et les revers des manches. L'intérieur comme les bouillonnés qui composent le bas des manches sont en mousseline de soie blanche. Chapeau de paille bleu marine, fleuri de coucous avec torsades de taffetas de deux tons assor-

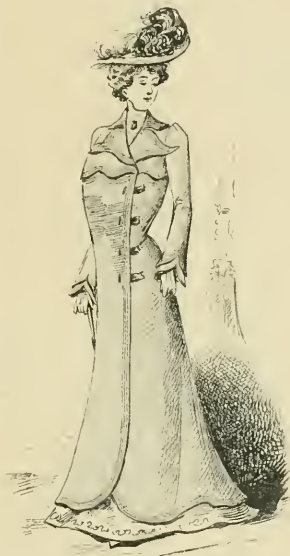
tis à la robe. Ombrelle bleu marine à manche de fantaisie. Jupons de dessous en pékin noir et blanc.

Toujours en drap, mais gris, ce costume (n° 2) est à plis piqués avec quiltes en drap découpé sur fond de satin blanc. Le corsage, comme presque tous les corsages modernes, forme un boléro arrondi, ouvert sur un gilet de drap blanc à châle, boutonné avec de petits boutons d'or, genre boules; la même garniture se retrouve sur le corsage que sur la jupe. Une cravate de tulle brodé achève ce

par un revers mousquetaire en surah, est en tulle de soie blanche. Le col est en guipure, comme le gilet, et la ceinture en surah drapé.

Le chapeau de paille blé est orné sur le côté de fleurs et de nœuds en surah assorti à la robe. Un chiffonné de tulle, serré par un lien en ruban de satin, achève la garniture de cette coiffure très seyante.

Lingerie en batiste et valenciennes, bas mi-soie noirs; souliers de chevreau glacé à boucles d'or anciennes. Jupons de dessous en moire assortie au fond de l'étoffe, orné d'un



costume qu'accompagne un chapeau de paille anglaise noire, légèrement relevé devant, orné d'ailes et de bouffants en surah. En-cas carmélite à milord en argent ciselé; jupons de dessous en moire crème, orné de dentelure et de ruban.

Voici maintenant une délicieuse toilette de printemps en lainage de fantaisie, fond clair, à fleurettes, garnie, autour du jupon, de la polonaise, et, à l'ouverture du corsage, d'un double biais de surah clair, assorti de nuance au fond du tissu. Le corsage forme blouse et s'ouvre sur un gilet de guipure faille, tandis que le bas des manches, arrêtées aux coudes

haut volant plissé, terminé par un cliché de mousseline de soie.

Nous terminons la série de nos modèles du mois par une longue redingote beige, en drap doublé de soie claire largement dentelée dans le bas et bordée par cinq rangs de piqûre tout autour. Cette redingote est à col rabattu et à doubles revers dentelés; les manches en sont légèrement évasées. Chapeau en feutre léger et souple, ou en paille, orné de plumes. Gants de Suède et mouchoir en linon avec ourlets à jour et broderies en fils tirés.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

La justice militaire en 1899.

	CONDAMNATIONS PRONONCÉES.			
	Crimes et délits militaires.	Crimes et délits civils.	Indigènes.	Total.
Mort.....	24	5	13	42
Travaux forcés.....	11	31	33	75
Détention.....	3	1	»	4
Reclusion.....	108	19	23	150
Travaux publics.....	349	»	»	349
Prison.....	2,699	405	103	3,207
Amende.....	»	32	20	52
	3,194	493	192	3,879

Sur les 42 condamnations à mort, une seule a été exécutée.

Les accidents de chemins de fer en Angleterre.

Proportion des tués et blessés à l'ensemble des voyageurs.

	Tués.	Blessés.
1890..... 1 pour	45,430,224	1 pour 1,648,877
1891..... 1 —	169,092,733	1 — 966,244
1892..... 1 —	41,163,589	1 — 1,438,328
1893..... 1 —	51,363,336	1 — 1,804,084
1894..... 1 —	56,963,307	1 — 2,626,559
1895..... 1 —	185,954,182	1 — 2,330,253
1896..... 1 —	196,067,887	1 — 2,526,648
1897..... 1 —	57,245,567	1 — 3,180,309
1898..... 1 —	42,516,445	1 — 2,936,219
1899..... 1 —	79,049,428	1 — 1,596,958

Les chemins de fer en Hollande.

Longueur totale en kilomètres.	NOMBRE			Recettes en florins à 2,10.
	de locomotives.	de wagons à voyageurs.	de wagons à march nd .	
1891... 4,724	715	1,833	9,800	29,814,484
1892... 5,011	791	2,011	10,096	29,620,635
1893... 5,175	807	2,076	11,383	31,169,311
1894... 5,219	803	2,083	11,779	31,336,079
1895... 5,236	814	2,100	12,410	33,570,523
1896... 5,298	822	2,108	12,575	34,580,900

L'armée belge.

	1880		1897	
	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.
Infanterie.....	1,802	71,079	1,946	107,166
Cavalerie.....	460	8,237	382	9,147
Artillerie.....	356	17,662	606	26,160
Génie.....	87	3,456	103	8,222
Autres troupes..	619	7,569	638	13,885
	3,324	108,043	3,575	162,580

La presse en Europe.

Nombre de journaux proportionnellement à la population

Suisse.....	1 journal par 3 898 habitants
Norvège.....	— 5,099 —
France.....	— 5,718 —
Hollande.....	— 6,310 —
Allemagne.....	— 7,347 —
Angleterre.....	— 8,690 —
Autriche.....	— 9,557 —
Danemark.....	— 9,808 —
Suède.....	— 11,321 —
Belgique.....	— 13,837 —
Italie.....	— 14,320 —
Espagne.....	— 20,665 —

Le vignoble français.

Superficies plantées en vignes (en hectares).

1890.....	1,816,544	1896.....	1,728,433
1891.....	1,763,374	1897.....	1,688,931
1892.....	1,782,588	1898.....	1,706,513
1893.....	1,793,299	1899.....	1,697,734
1894.....	1,766,841	1900.....	1,730,451
1895.....	1,747,002		

Consommation de la viande par habitant.

(En kilogrammes).

Grande-Bretagne....	48	Autriche-Hongrie....	14
France.....	31	Danemark.....	14
Suisse.....	19	Suède, Norvège.....	13
Russie.....	18	Espagne.....	13
Belgique.....	16	Italie.....	10
Hollande.....	15		

Le commerce de l'opium en Turquie.

	Exportation en kilogrammes.	Valeur en francs.
1892-1893.....	424,481	15,363,162
1893-1894.....	321,634	11,890,458
1894-1895.....	374,271	13,536,062
1895-1896.....	441,906	16,546,730
1896-1897.....	458,071	17,271,017

Le travail dans les prisons en 1898.

Produit net et répartition.

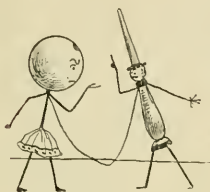
	Maisons centrales.	Maisons d'arrêt.
Pécule des détenus.....	1,193,995	958,249
Trésor.....	1,110,640	276,503
Entreprise.....	313,131	609,354
Totaux.....	2,617,769	1,824,106

G. FRANÇOIS.

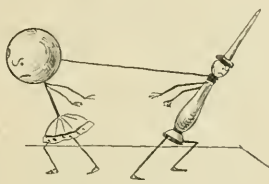
BILBOQUET ET BILBOQUETTE



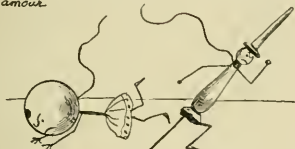
Bilboquet et Bilboquette
étaient unis par une ficelle
d'amour.



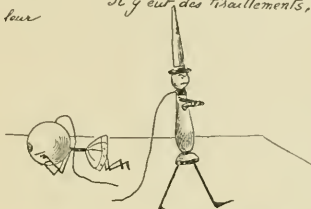
Un nuage passa sur leur
bonheur.



Il y eut des tiraillements.



Si bien que leur liaison fut rompue.



Et qu'ils se séparèrent.



Mais bientôt Bilboquet
s'ennuia.



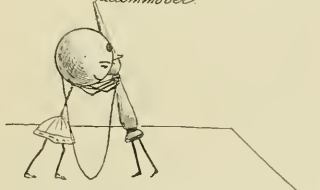
Et Bilboquette pleurait
les amours passés.



Ils allèrent supplier leur patron de
les raccommoder.



Il le fit et leur mit une ficelle neuve.



Et Bilboquet et Bilboquette se
réconcilièrent pour longtemps.

E. VAY NIZET

Charlotte diplomate. — FORMULE. — 300 grammes de biscuits à la cuiller; demi-litre de lait; un quart de litre de crème fouettée; 150 grammes de sucre semoule; 20 grammes de farine; 10 grammes de gélatine fine ou 4 feuilles; 6 jaunes d'œufs gros; 24 cerises nu-sucres; 10 chinois confits; un verre à madère de maraskino ou de kirsch; une pincée de sel fin; un moule à charlotte de 0,12 centimètres de diamètre; 2 kilogrammes de glace à rafraîchir.

OPÉRATION. — Posez trois biscuits à plat sur la table, coupez-en un de bien long par le milieu et appliquez une moitié de chaque côté des trois; posez le fond du moule sur les biscuits et, avec un couteau d'office pointu, cernez bien au bord; plutôt en dedans qu'au dehors pour faire le fond. Egalisez bien les biscuits sur chaque côté afin qu'ils s'unissent parfaitement dans le fond du moule et que le fond puisse sortir facilement lorsque vous le renverserez. Faites-en un second plus petit, avec deux biscuits et deux moitiés: celui-là servira pour couvrir la charlotte une fois garnie, il devra, par conséquent, rentrer dans les biscuits qui forment la charlotte. Pour le découper, servez-vous d'un petit couvercle ayant environ 0^m,10 de diamètre. Mettez le premier au fond du moule garni d'un disque de papier bien juste sur le fond; gardez le second sur une assiette.

Egalisez au couteau les deux côtés des biscuits qui vous restent, à mesure posez le plus joli bout devant une règle sur le rebord d'une table bien serrés les uns à côté des autres, coupez les côtés opposés en appuyant avec une règle ou une planchette, rognez-les le moins possible, seulement pour qu'ils soient tous de la même longueur. Pour vous assurer de la mesure exacte, taillez les bouts des deux plus courts, mettez-en un de chaque côté, en appuyant la règle vous ne risquez pas de couper de travers.

Dressez les biscuits debout dans le moule, le côté rogné en bas, serrez autant que possible et faites rentrer le dernier en forçant, au besoin taillez-le en gros coin.

LA CRÈME. — Faites bouillir le lait en remuant de temps en temps pour que la partie caséuse ne colle pas au fond de la casserole. Mettez la gélatine à tremper dans de l'eau fraîche. Travaillez le sucre et les jaunes cinq minutes avec un petit fouet ou une spatule de bois, salez légèrement, ajoutez la farine, mélangez-la bien avec la gélatine et le lait, faites bouillir sans crainte en remuant avec attention, la farine fait facilement pincer la crème; retirez-vous du feu; remuez, pour la refroidir à moitié.

LES FRUITS CONFITS. — Coupez les cerises par le milieu, les chinois par le milieu sur le côté le plus long, et les moitiés en trois parties, ce qui vous donnera de jolis petits quartiers. Mettez-les dans un bol et arrosez-les avec le maraskino ou du bon kirsch, couvrez.

LA CHANTILLY. — Montez la crème douce un peu épaisse, prenez garde de ne pas la pousser au beurre, mélangez-la lentement avec la crème jaune.

POUR GARNIR LA CHARLOTTE. — Mettez une bonne couche de crème dans le fond de la charlotte, une rangée de chinois, soit vingt morceaux; une nouvelle couche de crème, une couche de cerises, soit vingt-quatre morceaux, et ainsi de suite, chinois, cerises et la crème qui reste; le couvercle de biscuits; posez le moule dans une terrine et mettez la glace à rafraîchir autour. Couvrez d'un linge et tenez au frais deux heures.

POUR SERVIR. — Essayez le moule, renversez un plat rond, plat, sur la charlotte, renversez la charlotte, soulevez le moule bien droit et la charlotte tient parfaitement.

A. COLOMBIÉ.

Violettes sèches. — A cette époque de l'année, on doit récolter des violettes bien épanouies, mais non déjà fanées que l'on trouve pour ainsi dire partout. On recueille les fleurs, sauvages ou cultivées, peu importe, surtout le matin. Quelques personnes les laissent entières; il est préférable d'enlever le calice, c'est-à-dire l'enveloppe extérieure verte, et l'éperon; tous deux donneraient, en effet, à l'infusion une couleur anormale et un saveur astringente. On ne doit pas les laisser sécher au soleil qui, à cette époque de l'année, n'est pas très ardent, mais les mettre dans une étuve ou dans un four molérement chauffé. La dessiccation se produit aussi rapidement et ne permet pas aux principes utiles de partir. Aussitôt séchées, on les enferme, encore chaudes, dans des flacons bouchés hermétiquement, flacons que l'on place dans des placards obscurs et non humides. La fleur de la

violette est adoucissante, béchique et légèrement laxative; aussi prépare-t-on, avec 10 à 20 parties de fleurs sèches pour 1 000 parties d'eau, une infusion théiforme qu'on édulcore avec du sirop de sucre ou mieux avec du sirop de violettes.

Le sirop de violettes s'obtient en ajoutant à une infusion de violettes le double de son poids en sucre; si l'on veut obtenir une belle couleur bleue, il faut se servir d'un bain-marie d'étain; ce sirop sert à édulcorer et aromatiser les potions.

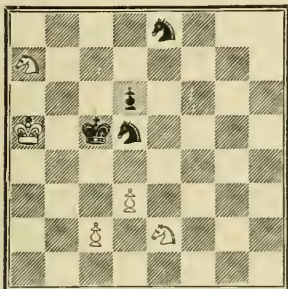
Les préparations de violettes, infusion ou sirop, s'emploient avantageusement dans les affections bénignes des voies respiratoires, dans l'inflammation légère des reins et des organes digestifs. Leur goût agréable les fait accepter des personnes les plus délicates et les plus difficiles, en particulier des enfants.

VICTOR DE CLÈVES.

Jeux et Récréations, par M. G. BEUDIN

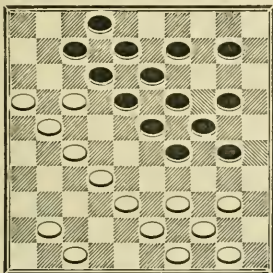
N° 400. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

Par M. LISSNER.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 401. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 402. — Logogriphe.

Envoi de M. B.

Avec cinq lettres, cher lecteur,
Je peux montrer beaucoup de choses ;
— Jeu qui distrait les gens moroses ;
Ou d'un gamin le vrai bonheur ;
— Le plus horrible des supplices ;
— L'exposition d'un marchand ;
D'un gourmand l'objet des délices ;
— Ce qu'on fait parfois en riant,
Ou ce qu'on reçoit en pleurant ;
— Une boisson chez les Anglais ;
— Ce qui défigure les traits ;
— Ce qu'on explique en la grammaire ;
— Note en musique nécessaire ;
— Mot dont abuse un Provençal ;
Je m'arrête : en voilà pas mal !

N° 403. — Mathématiques.

Paul a onze ans et son oncle 59. Dans combien d'années l'âge de ce dernier sera-t-il le triple de celui de Paul ?

N° 404. — Mots décroissants.

Par A. G.

Le premier s'armant de courage,
Fera lui-même son ouvrage ;
— Nous eûmes Adam pour le deux
A ce que nous dit l'Écriture ;
— Avec un soin méritieux
Le trois est la nomenclature
Des évènements importants ;
— Au quatre en l'un des océans
Le flot fournit une ceinture ;
— Le cinq est dans une aventure.

N° 405. — Problème.

Réunir les deux mots suivants en un seul :

EMILE — MODALES

N° 406. — Mots en acrostiches.

Par un lecteur.

```
X O L Z X
X E R B X
X I D E X
X E P L X
X O T A X
X E C U X
X X T R X
X U M A X
```

Remplacer les X par des lettres de façon à lire horizontalement huit mots français et en acrostiches les noms de deux préfetores françaises.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 396. — 1. T 8 D 1. R 4 FR ou P pr C
2. F 2 F D mat. 1. R 6 D ou autre coup.
2. C 3 F D échec découvert et mat.

N° 397. — 1. 41 37 1. 14 25
2. 47 41 2. 36 47
3. 46 41 3. 47 36
4. 49 43 4. 25 48
5. 27 21 5. 36 19
6. 21 23 6. 48 18
7. 23 1 fait dame et gagne.

N° 398. — Rond, eau. — Rondeau.

N° 399. B R E F
 O R N E
 S A I N
 S E N E
 U Z E L
 E R G O
 T A I N

Les deux prélets sont Bossuet et Fénelon.

BIBLIOGRAPHIE

M. L. de Chauvigny vient de publier dans la collection des grands romans étrangers de la librairie Ollendorf une traduction qui a le double mérite de se tenir par elle-même comme une forte œuvre littéraire et d'offrir à beaucoup de Français l'intérêt d'une révélation. Adolphe Wilbrandt est encore peu connu chez nous, mais ce livre seul — **Deux baisers** — suffira à consacrer sa réputation.

Les qualités les plus rares s'y trouvent réunies. Une psychologie profonde bien que l'expression en soit totalement dénuée de lourdeur, un art subtil dissimulé sous des apparences de simplicité, un sens très vif du pittoresque sachant éviter la longueur des descriptions, par-dessus tout une tendresse intime qui tempère d'humanité tous les actes des personnages. A travers une traduction que son élégance et sa fidélité rendent comme transparente, on sent la note même du style où la bonne humeur s'allie à l'élevation et qui atteint simplement la plus haute émotion.

Dans les œuvres contemporaines des auteurs anglo-saxons apparaît souvent un état d'âme différent du nôtre; on a la sensation de l'étranger. Ici, sauf des nuances inévitables dues plutôt aux choses extérieures qu'aux personnes, on pense de concert avec l'auteur allemand. Le respect de la bonté et la nécessité de la tendresse féminine, l'amour de l'humanité et le culte du beau nous sont des sentiments communs avec ceux qu'il exprime. S'il subsiste malheureusement des barrières politiques, il n'en existe pas d'intellectuelles; c'est aussi un mérite de ce beau roman d'en fournir encore une preuve.

La même librairie publie aussi un beau volume, conçu et écrit par M. Boyer-d'Agen, et consacré au **Pinturicchio**. Ce peintre, ami et inspirateur de Raphaël, vécut de 1454 à 1513. Il naquit à Pérouse et le pape Léon XIII, originaire comme on sait de la même ville et soucieux de la gloire de ses compatriotes, a tenu à honneur de rendre au vieux maître le renom qu'il mérite. Précisément, de vastes salles existaient au Vatican, magnifiquement décorées par le maître et demeurées fermées après avoir subi, depuis 100 ans, de multiples dégradations. Elles étaient tenues comme un lieu maudit, car ces chambres avaient été l'appartement du pape Alexandre Borgia. Sa Sainteté les a fait restaurer à ses frais, remettant en lumière l'incomparable décoration du Pinturicchio et préparant peut-être une réhabilitation du terrible pape. L'inauguration de ces salles restaurées a eu lieu récemment, et M. Boyer-d'Agen, dans la fougue de son style étourdissant, a chanté à la fois le pape et l'artiste, avec une avalanche de gravures dont plusieurs déroutent, car elles ont trait à d'autres sujets. On y remarque une effigie de Lucrece Borgia se dégageant avec un geste de Parisienne tout à fait étonnant. Il y a quatre siècles, comme auparavant et comme aujourd'hui, les mouvements des femmes étaient les mêmes.

M. Henri Avenel expose, en un volume illustré de nombreux portraits, un tableau de la **Presse française au vingtième siècle**.

M. Jules Claretie, dans une belle préface, et quelques journalistes, dans des lettres, y expriment leurs opinions sur l'avenir de la Presse. L'enfant est baptisé depuis longtemps et les fées lui ont tout donné: un descendant était absente, la Concorde. Qu'elle vienne, il est toujours temps, et tout se transfigurera. En attendant, cet ouvrage est une revue des troupes passée par un général qui s'y connaît.

Les lecteurs du *Monde Moderne* qui ont été saisis, dans notre numéro de février 1901, par l'étrangeté puissante de la nouvelle traduite de Wells, apprendront avec plaisir que le même traducteur vient de faire paraître du même auteur un volume qui contient une **Histoire des temps à venir** au **xiii^e siècle** et des **Récits de l'âge de pierre**. Dans le passé comme dans le futur, la marque du romancier anglais se retrouve avec son originalité.

Notre collaborateur Henri Coupin a publié chez MM. Firmin-Didot et C^e librairie de Paris un volume d'histoire naturelle mise à la portée de tous, dont le titre, **la Vie dans la Nature**, est fort suggestif. On compte 365 950 espèces animales. C'est beaucoup! Mais si l'on remarque que les insectes, les mollusques et les crustacés représentent déjà 300 000 types à eux seuls, on demeure moins étonné. Les mammifères, nos parents, ne figurent que pour 2 500 unités.

Si l'on ajoute les plantes et les minéraux, on peut donc dire que l'histoire naturelle est la plus vaste des sciences; et si l'on entre dans le monde des infiniment petits, le champ n'a plus de limites.

Il faut donc choisir et agir en philosophe. C'est ce qu'a fait l'auteur dans ce livre aimable et savant en même temps, illustré de planches en couleurs d'une extrême délicatesse.

Sous le titre: **la Chronique de France**, M. Pierre de Coubertin édite le premier volume d'une série qui se renouvellera chaque année. Il s'agit de donner aux étrangers — et à beaucoup de Français qui en ont autant besoin qu'eux — un tableau philosophique des douze mois écoulés. Politique, littéraire, scientifique, économique, sociale, cette chronique doit tout embrasser en quelques pages fortement condensées. Les rédacteurs, dirigés par M. de Coubertin, doivent se réduire le plus souvent à M. de Coubertin lui-même, car on reconnaît à chaque page sa manière d'indépendance un peu hautaine. C'est ce qu'il faut, d'ailleurs, pour critiquer librement et louer sans faiblesse. Puisse ces volumes faire réfléchir les Français sur eux-mêmes et ramener l'attention de l'étranger qui commence à se désintéresser un peu de nos idées, car il semble qu'elles se résument surtout à nous attaquer les uns les autres.

Dans son état de la **Noblesse française sous Richelieu**, à la librairie Colin, M. le vicomte G. d'Avenel ouvre un jour nouveau sur l'histoire de l'évolution des classes en France. Il compare la situation de la noblesse française à cette époque avec ce qu'elle avait été à ses origines, avec ce qu'elle devint plus

tard. Il étudie tour à tour ses droits, ses devoirs, son esprit, la hiérarchie nobiliaire, la transmission des titres et des biens, le capital et les revenus de l'aristocratie, ses dépenses et ses charges, la noblesse d'église et les bénéfices ecclésiastiques, la vie mondaine. Il explique la décadence du corps privilégié, due au changement des mœurs autant qu'à l'action du gouvernement.

Comme dans ses travaux antérieurs, l'auteur a su allier l'abondance et la précision des documents à l'agrément d'une exposition attachante, animée d'anecdotes.

La même librairie publie deux volumes de M. Emile Boutmy.

Dans l'un, **Taine, Scherer et Laboulaye**, l'éminent membre de l'Institut montre les états d'âme d'un psychologue passionné qui fut en même temps un logicien et un artiste. — d'un philosophe désabusé qui ne reconnut que la souveraineté du néant, — et d'un libéral convaincu qui voyait dans la liberté la solution de tous les problèmes.

Dans l'autre, l'étude de la **Psychologie politique du peuple anglais** au XIX^e siècle vient expressément à son heure.

L'auteur précise d'abord les marques distinctives que la race anglaise doit au milieu physique où elle s'est formée, et il les retrouve dans les manifestations les plus variées du caractère britannique. — Puis, c'est le milieu humain qui exerce son influence par les races venues du dehors, et plus tard par des phénomènes ethniques se produisant sur le sol lui-même. Enfin, après avoir successivement considéré l'homme moral et social, l'homme politique et le citoyen, l'homme de parti et l'homme d'Etat, l'auteur termine par l'étude des rapports qui régissent les deux grands facteurs de la vie sociale en Angleterre : d'un côté l'individu, de l'autre l'Etat.

Malgré leur retard à nous parvenir, il est toujours temps de parler de deux volumes de Jean Bernard, chez Lemerre, la **Vie de Paris** en 1898 et 1899. On dirait mieux : coins de la vie de Paris, ou encore heures parisiennes comme autrefois Delvaux, ou enfin journées de Paris. Les chapitres sont inspirés par l'événement du jour, le retour de certaines dates, voire même une impression personnelle. Il sont un précieux mélange de philosophie, de littérature, d'histoire anecdotique et de reportage. Ils ont aussi la qualité d'amuser.

M. Romain Delaune a publié chez Firmin-Didot un très curieux volume de poésies étrangères traduites en vers français sous le titre de **Fleurs exotiques**. L'intérêt de l'ouvrage est surtout dans le choix des poésies qui sont prises, sinon aux auteurs peu connus, tout au moins aux parties les plus originales des œuvres des auteurs connus. C'est ainsi qu'on y trouvera la traduction d'un sonnet de sainte Thérèse. Les poètes anglais, américains, allemands, italiens, espagnols et slaves nous sont aussi révélés de très agréable manière.

M. Stéphane Pol a rempli un devoir filial en publiant chez Flammarion une étude sur le **Conventionnel Le Bas**, contenant un ma-

nuscrit laissée par sa veuve elle-même, née Duplay. L'histoire ne peut pas être réparatrice, dit tristement l'auteur, parce qu'elle n'est que la prolongation exagérée des passions des contemporains. Il ne faut pas désespérer cependant qu'on arrivera à tracer d'une façon impartiale les scènes et les figures de la Révolution ; on y travaille tous les jours. Dans cet ouvrage, documenté aux premières sources, honnête et franc, M. Stéphane Pol apporte des renseignements précis présentés avec la force de la simplicité.

Le livre débute par une vivante préface de Victorien Sardou, qui clôt d'une façon définitive la polémique soutenue par lui et Itaméon au sujet de la maison habitée par la famille Duplay et qui existe encore en partie au numéro 398 de la rue Saint-Honoré.

MM. le vicomte de Caix et Albert Lacroix poursuivent chez Ollendorff leur **Histoire illustrée de la France**. Le deuxième volume est consacré à la Gaule romaine depuis la prise de Marseille par les lieutenants de César, l'an 49 avant Jésus-Christ, jusqu'à la mort de Théodose, marquant en 395 l'agonie de l'empire romain d'Occident. Pendant ces quatre siècles, l'histoire de la Gaule se confond avec l'histoire de Rome, et la tâche des auteurs était précisément de savoir faire ressortir ce qui appartient en propre à notre patrie. Il y ont réussi, non sans habileté.

L'illustration, toujours très abondante, est supérieure dans ce volume à celle du précédent, encore que les documents relatifs à la vie publique et privée des Gaulois doivent faire partir d'une série des volumes annexes qui paraîtront postérieurement. Cette méthode peut être discutée ; l'important est d'être clair. Nul doute que les auteurs le seront pour la marche de la civilisation comme ils le sont pour celle de l'histoire.

M. Léon Rosenthal consacre à la librairie May un fort in-10 à la **Peinture romantique** pendant la Restauration. Ces quinze années, de 1815 à 1830, furent fécondes et brillantes. Elles inspirent à l'auteur d'abondantes observations chaleureusement exprimées. La définition qu'il donne du Romantisme est neuve, la plus complète qu'on ait tentée jusqu'à ce jour ; elle sera sans doute très discutée. Dans ce récit les grands noms de Delacroix, de Bonington, d'Ingres, de Gérard, les noms plus contestables de Delaroche ou d'Horace Vernet prennent un singulier relief. Replacés dans leurs milieux, parmi le mouvement d'idées qui les provoqua, leurs efforts prennent une signification plus complète.

On peut se demander aujourd'hui si, pour connaître l'univers, il vaut mieux voyager ou lire les innombrables récits de voyages qui se publient tous les jours. Le commandant de Pimodan publie chez Champion des **Promenades en Extrême-Orient** où la Corée et la Chine sont visitées, mais où le Japon est particulièrement décrit. C'est une excellente contribution, sincère au point que les gravures absentes semblent remplacées par le texte, au monument de géographie psychologique que construisent les voyageurs modernes.

La maison Mame a terminé **Versailles et les deux Triangons**. Nous avons plusieurs fois parlé de cet ouvrage au cours de sa publication. Maintenant que l'œuvre est accomplie, il faut la considérer dans sa splendeur et reconnaître qu'elle est digne du sujet. L'art français s'y épanouit dans les dessins de M. Mareel Lambert, et le texte de M. Philippe Gille fait revivre l'histoire. Ce texte est le fidèle reflet des impressions évoquées; majestueux avec le Grand Roi, il s'attendrit avec Marie-Antoinette. Ces ouvrages sont le plus souvent des albums; ici, c'est un vrai livre. On admire, mais aussi on est ému.

La *Bibliothèque d'histoire illustrée* de la librairie May s'est accrue d'un nouveau volume avec **l'Armée et l'Ancien régime** de M. Mention. Depuis Louvois jusqu'à la Révolution, nos institutions militaires sont étudiées dans leurs transformations. Tous les services sont successivement explorés: recrutement, armement, discipline, artillerie, génie, fortification, hôpitaux, etc. Jusqu'ici chacune de ces questions était étudiée copieusement à part et exclusivement réservée aux spécialistes. M. Mention les aborde dans leur ensemble et sait les rendre intéressantes pour tout le monde. Le savant biographe du comte de Saint-Germain était plus compétent que personne pour dresser ce vivant tableau.

Un choix précieux de vignettes empruntées aux monuments de l'époque illustre le volume: Scènes de la vie militaire, vieilles armes, étendards défraîchis et glorieux, châtiments du soldat, attaque et défense des places, autographes curieux font revivre une époque où l'armée était l'armée du roi, en attendant qu'elle devint l'armée de la France.

La même librairie commence la publication en livraisons d'une histoire de la **Science à travers le XIX^e siècle**, par Jacques Boyer, conçue sur un plan aussi nouveau qu'ingénieux. Pour obtenir l'exposition exacte des découvertes, la parole est donnée aux *savants* qui les ont faites ou aux *contemporains* qui ont assisté à leur naissance. L'illustration se compose exclusivement de *documents de l'époque*: portraits, autographes ou estampes.

L'*Encyclopédie populaire* de la même librairie compte deux nouveaux volumes: une **Histoire contemporaine française et une Histoire de la philosophie**. On peut dire qu'ils étaient attendus pour bien marquer l'esprit de cette collection.

Le premier est nettement l'histoire de l'établissement de la troisième République et des efforts du parti libéral et démocratique. Cela est bien, étant net et clair. Le second, en face des mots Dieu et Religion, tourne la difficulté de définition en les passant sous silence. Nous ne comprenons pas.

On pourrait croire que le sujet de **Paris** est épuisé, tant sont fréquentes les publications qui en parlent. Mais la matière est si riche qu'on y trouve toujours du nouveau. Il y a aussi manière de voir et de dire les choses, et M. Edmond Beaupaire vient de le prouver par sa **Chronique des rues**, parue chez Sevin

et Rey. L'érudite bibliothécaire de la bibliothèque historique de la Ville de Paris, en rappelant les souvenirs et les anecdotes qu'éveillent les vieilles maisons et les vieux hôtels, au fur et à mesure qu'il est question d'eux pour les restaurer et le plus souvent pour les démolir, les présente sous un jour de douce philosophie tout à fait aimable.

Signalons, chez Laurens, la **Femme dans l'Antiquité grecque**, de M. G. Notor, érudit et artiste, qui a écrit le texte et rassemblé l'illustration, parfois même fait les restaurations avec un goût sûr, une science avisée et une méthode claire. C'est une histoire de la femme par l'image, depuis l'enfance, les amusements de la jeunesse, jusqu'aux fiançailles, mariage, maternité, fêtes, vie publique ou privée, laïque ou religieuse, et enfin aux funérailles. Tout est documenté et intéressant. Les gravures, scrupuleusement copiées, font de cet ouvrage un album d'art grec qui a son utilité, car il faut toujours remonter aux Grecs. Dans une maison amie, le fin graveur Roty feuilletait ce livre, et il nous montrait des motifs de décoration qui sont déjà et tout à fait ce que nos novateurs appellent le « modern style »; lors il disait avec une nuance de commiseration:

— Et ils se figurent qu'ils ont inventé quelque chose!

A vrai dire, on n'invente jamais rien.

Dans l'*Encyclopédie Schleicher*, M^{me} Hudry-Menos consacre à la **Femme** un volume très sérieux et très intéressant. Son histoire, son évolution individuelle et sa situation dans la société moderne y sont traitées avec compétence et autorité. Comme tout se juge par une conclusion, on conviendra que celle-ci est haute et vraie:

« Plus la condition de la mère devient digne, plus se développe l'âme de l'humanité. »

Avec de jolies illustrations de Bigot-Valentin, la librairie Flammarion publie **Premier Voyage, Premier Mensonge**, par Alphonse Daudet. Un préface manque, car on comprend mal. C'est un ouvrage inédit, mais quand et comment a-t-il été écrit? Tard dans la vie du maître puisqu'il y parle de son fils comme auteur déjà des *Morticolles*; sans doute pour se distraire, comme on aime à le faire en réchauffant l'âge déclinant des premiers rayons de son aurore; peut-être aussi pour lui-même et sans idée de publication. Et que veut dire ce titre, *Premier mensonge*? C'est une ironie heureusement à faux, car la vie et l'œuvre de Daudet sont tout le contraire du mensonge. Ce serait injuste de dire que l'œuvre en sera diminuée, mais elle ne retirera de cette publication aucun surcroît littéraire.

M. Paul Sébillot, qui a déjà publié près d'un millier de contes et légendes de Bretagne, en a réuni de nouveaux chez Cuillière, à Rennes, sous le titre de **Contes des Landes et des Grèves**. On y retrouvera l'habituelle saveur de ces récits où la naïveté apparente cache souvent une finesse profonde et qui sont d'autant plus précieux qu'ils témoignent d'un « état d'âme » qui persiste encore, mais qui tend à disparaître.

Le

Monde Moderne

Avril 1901



PAUVRE JEAN!

Assis sur un banc, tournant le dos au boulevard, Jean Bairin relisait, pour la vingtième fois peut-être, la lettre d'Orphise Labrigeois, de M^{lle} Orphise, comme il appelait respectueusement en lui-même la fille de son ancien patron, maître Théodule Labrigeois, lequel, maniant plus aisément la lime et le marteau que la plume, abandonnait volontiers aux doigts moins épais de son enfant le souci de la correspondance.

Depuis quinze jours que le chemin de fer l'avait débarqué en gare de l'Est,

tout ahuri, ayant encore aux pieds la poussière charbonneuse de sa petite ville. — quinze jours occupés aux menus détails d'une installation et d'une acclimatation difficiles, à la recherche d'un travail à travers les ateliers encombrés. — cette lettre était la première qu'il eût reçue, sa première joie. Aussi la bise avait beau souffler, aigre et cinglante, aux quatre coins de cette vaste place de la République ouverte à tous les vents, la tempête des cuivres déchainés par le mardi gras faire rage autour de lui, les passants le frôler de leurs groupes flâneurs, Jean ne sentait rien, n'entendait rien, ne voyait rien. Attentionné

des yeux et des lèvres à ne laisser échapper aucune syllabe, il savourait longuement, une à une, les phrases qu'il eût pu réciter par cœur et qui, cependant, dans l'inconscient radotage mental des monomanies d'amour, conservaient pour lui le charme, la fraîcheur d'un imprévu sans cesse renaissant :

« Mon bien cher Jean, disait la lettre, nous regrettons d'apprendre que vous vous ennuyez à Paris. C'est une si vilaine chose de s'ennuyer, et ça fait tant de mal. »

Durant trois pages c'étaient ainsi de doux conseils, d'affectueuses et maternelles remontrances : il fallait prendre courage. Après la pluie le beau temps. Bientôt, et cette fois pour toujours, on se trouverait de nouveau réuni dans la maisonnette si blanche et si gaie où le départ de l'absent avait causé un vide irrémissible.

« Il ne se passe pas une journée sans que le père parle de vous. Mais ses idées n'ont pas changé ; il prétend toujours qu'il a eu raison de vous envoyer à Paris, que là seulement vous pouvez vous perfectionner ; il ajoute que quand vous rentrerez, dans un an, vous serez le meilleur serrurier du pays. Moi, je le laisse parler, mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'un an c'est bien long, et qu'on n'a pas besoin d'être si fin ouvrier pour se mettre en ménage et s'aimer comme deux braves gens. A d'autres moments, je lui donne raison : les vieux, voyez-vous, en savent plus long que nous. »

Puis venait pêle-mêle une poignée de nouvelles : l'ouvrage marchait toujours, si bien qu'on avait été obligé de prendre un second compagnon ; seulement le vieux chien Battiau était mort d'une jaunisse et son remplaçant ne le valait pas, à beaucoup près.

« Enfin, mon cher Jean, concluait Orphise, travaillez de tout cœur et pensez que la récompense est au bout. Je vous embrasse comme je vous aime, pour la vie. »

Quand Jean eut achevé la lettre, il ne la replia pas tout de suite. Longtemps il la tourna et la retourna, comme en un regret d'avoir sitôt fini. Tout un coin de passé s'évoquait, de ce passé si proche et semblant si lointain déjà. Il revoyait la forge, toute basse, à peine éclairée d'un relet filtrant à travers ses étroites fenêtres, les outils accrochés aux murailles, les enclumes solidement assises sur leurs blocs, les bottes de fer dressées en piles ou couchées, bleuissantes et, par places, toutes saignantes de rouille, le vieux chien aux oreilles droites emporté dans la rotation de la roue qu'il faisait mouvoir, tandis que le foyer avivé flamboyait, tandis que maître Théodule poussait sa brève clameur : « Allons ! Battiau ! hardi ! hardi ! » Brave père Labrigeois ! Jean le retrouvait, lui aussi, avec sa bonne face tannée et recuite au feu de la forge, son lourd tablier de cuir rôti par endroits, ses bras velus nus jusqu'au coude ; il le voyait crachant dans ses mains avant d'empoigner son marteau, puis assénant sur le fer rougi des coups à renverser un bœuf ; puis, quand la pièce avait pris forme, s'essuyant le front et jetant, dans un large rire : « Ça, mon garçon, c'est de l'ouvrage... et de la bonne ! »

Oui, on tapait ferme, on y allait de bon cœur ; car, en se penchant un peu, derrière les pommiers du jardin, on apercevait la maisonnette « si blanche et si gaie », et souvent, dans le cadre des vignes grimpantes, apparaissait le fin profil, la tête blonde, les yeux rieurs de M^{lle} Orphise ; souvent une fraîche chanson, sûre d'être entendue, venait mêler sa mélodie au choc des marteaux alternés. La fatigue s'envolait soudain, les coups pleuvaient sur l'enclume plus drus et plus sonores, le foyer ronflait de plus belle, la roue tournait d'un mouvement plus accéléré : « Hardi ! Battiau ! hardi ! » Et cela durait ainsi jusqu'à ce que la cloche des Carmélites sonnât midi. Alors maître Théodule

s'arrêtait gravement : « Assez travaillé, mon gars. » Vite on dénouait le tablier de cuir; à la hâte on faisait un bout de toilette et l'on se dirigeait vers la maison où la soupe attendait, fumant dans la soupière de terre brune, entre la cruche de bière et les assiettes d'étain toujours si minutieusement écurées et fourbies. Ah! les bons repas, assaisonnés de bonne humeur et d'amour! Souvent, en une caresse muette, le genou de Jean cherchait le genou d'Orphise, et le rencontrait.

Comment cet amour était-il né? Jean vraiment n'en savait plus rien. Toute une portion de sa vie s'estompait dans un brouillard. A peine avait-il connu sa mère. Son père, un forgeron belge réfugié en France pour quelque méfait ignoré, était mort à l'hôpital, de misère et d'alcool. Sevré des affections dont sa nature aimante avait besoin, tombé à la charge d'un oncle qui le rudoyait et lui apprenait plutôt à braconner qu'à façonner une serrure, il avait pâti dans ses instincts et dans sa chair jusqu'au jour où, ayant fui l'inhospitalier asile, errant d'atelier en atelier, au hasard des tentations mauvaises, maître Labrigeois l'avait recueilli, en quelque sorte adopté, avait fait de lui, par l'exemple, un homme et un véritable ouvrier. Longtemps il avait confondu dans un même sentiment le père et la fille; puis, lorsque la crise passionnelle avait éclaté, sa reconnaissance s'était transformée à l'égard d'Orphise en un amour absolu, d'autant plus profond qu'il était plus tranquille à la surface.

La séparation avait été un déchirement pour lui, et maintenant encore, en relisant la lettre où se ravivait son chagrin, le pauvre garçon se sentait le cœur tout gros de larmes. Il maudissait à part lui l'entêtement de maître Théodule. Comme le disait si bien Orphise, point n'était besoin d'être si fin ouvrier pour se mettre en ménage; l'important était de s'aimer; et, quant à l'amour, il en répondait. Et cependant, cependant...

maître Théodule n'avait peut-être pas complètement tort... puisqu'Orphise lui donnait raison : « Voyez-vous, mon cher Jean, les vieux en savent plus long que nous. »

— Bah! un an passera tout de même...

Alors il se leva, le front un peu rasséréné. Malgré le froid, la lettre qu'il avait religieusement remise en place, dans la poche de son bourgeron de toile bleue, lui tenait chaud à la poitrine et au cœur. Les fanfares du carnaval éparses autour de lui scandaient la mesure de son rêve. Un an encore, onze mois pour préciser, moins peut-être, si le père Labrigeois s'humanisait dans l'intervalle, et c'en serait fini de l'épreuve. Orphise lui appartierait à jamais — à jamais! En leur honneur, M. le maire ceindrait son écharpe tricolore, M. le curé revêtirait sa chasuble dorée. Unis et bénis, libres d'avouer leur amour, les deux amants descendraient gaiement la pente de la vie, appuyés l'un sur l'autre, entourés de beaux enfants qui deviendraient à leur tour de nouveaux Jean Bairin ou de nouvelles Orphise. On travaillerait ferme pour élever toute cette marmaille, pour assurer à la vieillesse du grand-père un repos sans soucis. Tout d'abord on agrandirait la forge décidément trop petite, on rajeunirait l'outillage, on se mettrait à la hauteur enfin. Et suivant le crescendo de ses espérances, Jean déjà se voyait à l'œuvre : les marteaux bondissaient, joyeux, sur les enclumes; les compagnons chantaient en rythmant la cadence et là-bas, parmi le fracas des besognes pressantes, derrière un vitrage qui l'abritait de la poussière et de la chaleur, sa chère Orphise — tête de la maison dont il était le bras — inscrivait sur son gros livre, énorme, toute une liste de commandes, interminable.

Mais un tassement se produisit dans la foule. Une clameur roulait : « Les voilà! les voilà! ». En vain, Jean essayait de se faufiler de groupe en groupe, guettant une éclaircie, pressé

d'aller continuer le doux rêve interrompu ; le flot le souleva, l'entraîna, finit par l'échouer contre la rampe du boulevard, entre un vieux monsieur ventripotent et une nourrice dont les coudes lui meurtrissaient les côtes. En bas, sur la chaussée, des agents arrêtaient les voitures. Peu à peu l'énorme tranchée se vidait, et brusquement, du côté de la porte Saint-Martin, des trompes de chasse éclatèrent.

— Les voilà ! les voilà ! répétait la foule.

Jean interrogea poliment le vieux monsieur, qui ne répondit pas ; mais la nourrice, heureuse de délier sa langue, lui apprit qu'on attendait là une cavalcade, laquelle, organisée à grand tapage, par un célèbre inventeur de produits pharmaceutiques, devait faire revivre pour un jour les splendeurs de l'antique carnaval.

Presque aussitôt, en effet, trainé par des chevaux richement caparaçonnés, le premier char apparut, portant sur son plancher branlant, tout pavoisé d'oriflammes et de drapeaux, un orchestre aux aboyantes fanfares. Derrière venait un second char où des apothicaires, des mires, des docteurs moliéresques brandissaient les instruments du métier, formaient une garde d'honneur autour d'une gigantesque annonce. D'autres chars suivaient, puis d'autres, puis d'autres encore et, jusqu'où la vue pouvait s'étendre, ce n'étaient que banderoles flottant au vent, cavaliers caracolant dans leurs manteaux enrubannés, pitres multicolores clamant aux échos l'évohé de leur réclame, une orgie de couleurs, de galons, de panaches, sous le fourmillement triomphal des confetti.

Jean regardait de tous ses yeux. L'admiration, plus encore que l'impossibilité matérielle de se mouvoir, le clouait au sol, en un regret que « mademoiselle Orphise » ne fût pas là pour jouir, comme lui, de tant de merveilles. Seulement il avait un peu trop chaud.

Pour complaisante que fût la nourrice, elle n'en avait pas moins les coudes horriblement pointus ; pour silencieux que fût le vieux monsieur, il n'en était pas moins terriblement gênant ; et Jean n'osait bouger de peur de s'attirer quelque désobligeante observation. Il étouffait, plus mal à l'aise dans cette foule, lui, le provincial ignorant, qu'en face d'un brasier de forge. Enfin, n'y tenant plus, comme la dernière voiture défilait, il voulut prendre son mouchoir pour s'éponger le front. Avec des précautions infinies, il glissa sa main jusqu'à une poche dont, à son extrême surprise, il retira un objet inconnu, une sorte de bourse en métal paraissant largement garnie. Il n'eut pas un instant de doute : la bourse ne lui appartenait pas.

— Je me serai trompé de poche, pensa-t-il, j'aurai fouillé chez le voisin.

De fait, dans un pareil entassement d'êtres humains, où les corps se confondaient, comme soudés l'un à l'autre, la chose n'avait rien d'extraordinaire. Néanmoins cela lui sembla drôle, il ne put s'empêcher de sourire. Mais sa gaieté ne dura guère. Tandis qu'il s'apprêtait à restituer la bourse à son légitime propriétaire, le vieux monsieur probablement, il se sentit saisir au poignet. Un homme à grosse moustache, arrêté derrière lui, le considérait avec une grimace goguenarde.

— Pincé, mon bon ! fit l'homme en resserrant son étreinte.

Alors Jean comprit qu'on le prenait pour un voleur ; il eut une révolte. Lui, Jean Bairin, le tiancé de « mademoiselle Orphise », un voleur ! Les mots s'étranglaient dans sa gorge ; il balbutiait, éperdu :

— Mais, monsieur... mais, monsieur !...

— Pas de bruit, reprit l'homme ; on s'expliquera chez le commissaire.

Autour d'eux les groupes, un moment disjoints, se reformaient. Ce supplément à la fête, non prévu par le programme, — accident ou querelle

d'ivrogne, on ne savait encore lequel, — intéressait les badauderies surexcitées; puis, le vieux monsieur ayant formellement reconnu son bien, on cria : « C'est un voleur, c'est un voleur ! » L'homme aux grosses moustaches fit un geste, et, courbant le dos sous l'outrageante clameur, plus pâle et plus effaré que s'il eût été véritablement coupable, Jean se laissa emmener sans résistance.

II

— Prévenu... levez-vous... Vos nom et prénoms?..

C'est le pauvre Jean qu'on interroge ainsi et qui, sous la poussée du municipal de service, se dresse du milieu d'une demi-douzaine d'individus loquaces, ses compagnons d'audience. Depuis cinq jours sa vie est un continuel supplice, le supplice de l'innocence à laquelle personne ne veut croire, de l'innocence qui, pour un peu, finirait par douter d'elle-même.

Le commissaire, n'ayant pas trouvé l'affaire très nette, a, dans l'incertitude, purement et simplement expédié son délinquant au dépôt. Le substitut des flagrants délits s'est contenté de sourire, du haut de son scepticisme, aux explications... par trop naïves de l'inculpé; il a coupé court en prononçant la formule sacramentelle : « Le tribunal appréciera ». Et voilà Jean devant le tribunal — qui doit apprécier.

Tout en feuilletant le dossier, le président constate, du bout des lèvres, que le prévenu Jean Bairin habite depuis quinze jours environ la rue du Corbeau, qu'il se prétend ouvrier serrurier, mais qu'en réalité il ne travaille pas et qu'on ne lui connaît pas de ressources avouables, qu'il paye cependant régulièrement sa pension, et que sa conduite n'a jusqu'alors donné lieu à aucune plainte. Puis, sans attendre de réponse, il ordonne au nommé Jean Bairin de se rasseoir, et à l'huissier audencier d'introduire le premier témoin.

Le premier témoin, c'est le vieux monsieur. Il est sourd, et bègue par surcroît. D'ordinaire, — on n'a jamais su pourquoi, — une seule de ces deux infirmités suffit à dérider l'auditoire le plus réfractaire. Réunies dans le même sujet, elles deviennent irrésistibles. On se tord au fond de la salle. Les quiproquos et les bredouillements du vieux monsieur qui vante les « mè...mè...rites » de sa « bou...bourse », quand on lui demande son âge, excitent une hilarité que le président est obligé de déclarer scandaleuse.

Affalé sur son banc, coude à coude avec d'ignobles vagabonds puant la prison et le vice, dont le seul contact est une souillure pour son honnêteté, Jean écoute passer, comme un souffle d'orage, cette gaieté incompréhensible pour lui; la surdité du vieux monsieur ne lui arrache aucun sourire; les plus intempestifs redoublements de syllabes le laissent indifférent, tout entier à sa torturante anxiété. Des sentiments confus, inexprimables, montent de son cœur à son cerveau, dans une sensation dominante de vide au creux de l'estomac, comme si, subitement, son corps s'échappait de lui-même et qu'il n'en restât qu'une enveloppe, une enveloppe souffrante. Les hautes murailles lambrissées, tendues de bleu pâle, avec leurs larges fenêtres qu'azure, au-dessus des rideaux, un tout petit coin de ciel, lui semblent chanceler sur leur base. Ses regards errent çà et là, ahuris, du comptoir justicial derrière lequel siègent les juges impassibles à la stalle où le substitut étouffe un furtif bâillement. Plus bas, au pied du tribunal, le commis-greffier, l'air bon enfant, la barbe en broussaille sur une face de joyeux compère, griffonne ses rôles; puis au delà, derrière une double rangée d'avocats, s'échelonnent les assistants: femmes du peuple en cheveux frôlant quelque groupe d'élégantes pilotées par un stagiaire à monocle, ouvriers sans travail heureux de se chauffer gratis, braves

rentiers essayant de tuer le temps si lourd à leurs loisirs, mines suspectes égarées parmi d'honnêtes figures, tous les costumes et toutes les conditions, un grouillement, une cohue.

Et, dans cette foule, pas un ami, pas une connaissance. Autant que la distance et ses yeux obscurcis le lui permettent, Jean s'efforce de dévisager les rangs pressés. Vainement il y cherche ceux qu'il y voudrait trouver, ceux qu'il n'y trouve pas, hélas ! Il a écrit là-bas, à la forge, annonçant sa triste aventure, implorant le secours d'un témoignage, d'un certificat par où éclaterait sa probité. Personne n'a répondu. Rien. Ni un mot, ni un signe de vie. C'est là sa pire angoisse. Dans leur silence, il s'épouvante de voir un doute. Grand Dieu ! s'ils allaient le croire coupable, eux aussi ; si maître Théodule se détournait de lui ; si Orphise...

Cependant le vieux monsieur a terminé sa « dé... dé... position » ; il salue à droite et à gauche, très cérémonieux, le président, les assesseurs, le substitut, le greffier, l'huissier, le prévenu lui-même, et regagne sa place d'où il se prépare à suivre les « dé... dé... bats ». la main repliée en cornet derrière l'oreille, le buste allongé de toute sa longueur.

On appelle le second témoin, l'agent Bénier. Celui-ci n'est pas risible. D'un ton calme, en quelques phrases, il conte l'affaire.

De service au boulevard Saint-Martin, le jour de la cavalcade organisée par M...

— Ne dites pas le nom, interrompt finement le président ; le tribunal n'est pas chargé de la publicité.

Comme, de tradition, les plaisanteries d'un président sont toujours répétées spirituelles, le substitut et les avocats approuvent du bonnet, et l'agent continue. Frappé des allures du prévenu, il l'a d'abord pris pour un fou ou pour un homme ivre ; l'ayant surveillé, il l'a vu se faulxer de groupe en groupe, puis fouiller dans la poche d'une per-

sonne arrêtée contre la rampe du boulevard.

Le vieux monsieur se lève en sursaut, tout fier d'avoir entendu.

— C'é... c'é... c'était moi ! crie-t-il à ses voisins.

— Silence, messieurs ! glapit l'huissier en s'avancant de deux pas.

Quand le vieux monsieur s'est rassis, quand l'huissier a repris son attitude de dogue au repos, le président s'adresse de nouveau à l'agent :

— Vous connaissez le système du prévenu. Il ne nie pas les faits, mais il assure avoir agi sans intention frauduleuse : il se serait simplement trompé de poche. Est-ce possible ?

Par tempérament et par habitude professionnelle, l'agent Bénier n'est pas crédule.

— D'ailleurs, ajoute-t-il, le prévenu ne semblait guère disposé à restituer l'objet volé. J'ai attendu un certain temps avant d'intervenir...

— Voyons, Bairin ! interrompt encore le président. Qu'avez-vous à dire ?...

Eh ! il n'a rien à dire, le malheureux ! rien. La nuit se fait dans son cerveau ; il se sent condamné par l'abandon de ceux-là dont il invoquait l'appui comme une suprême sauvegarde. La dédaigneuse indifférence d'Orphise et de maître Théodule l'a flétri par avance. Qu'importe le reste ? Il courbe la tête, murmure une protestation inintelligible et retombe sur son banc.

— C'est bien... Le tribunal appréciera.

Déjà le président s'est penché vers ses assesseurs ; la comédie — ou le drame — touche au dénouement, lorsque, tout à coup, dans le silence, éclate une grosse voix, sonore comme une vibration de trompette :

— Je demande la parole, monsieur le juge.

L'huissier se précipite sur le vieux monsieur auquel il attribue cette nouvelle incartade ; mais le vieux monsieur « pro... pro... proteste ». Non sans



raison; car, plus proche, cette fois, retentit le claironnesque mugissement; et l'on voit s'avancer vers la barre.

bousculant tout sur son passage, celui qui « demande la parole, monsieur le juge ». M. le juge n'a pas l'air de

vouloir accéder à un désir exprimé en dehors de toute forme juridique. Brusquement son grand nez chevalin se redresse et laisse choir, avec un nasillement affecté, l'expression de son mécontentement :

— Qu'est-ce que vous réclamez, vous ?

Jean Bairin a relevé la tête. Secoué d'une indicible émotion, il écoute, il regarde; il craint de rêver, il n'ose croire à tant de bonheur. Mais non, il ne rêve pas. Cette large face aux tons de brique, ces cheveux en brosse, cette moustache de chat en colère cachant un si bon sourire, si réconfortant, si encourageant, c'est bien lui, lui, maître Théodule, qu'il accusait tout à l'heure de l'avoir abandonné. Alors tout n'est pas perdu. On l'aime toujours, on a toujours confiance en son honnêteté. Ah ! braves cœurs ! chère, chère Orphise ! cher vieux maître !

Pour la circonstance, le forgeron a revêtu sa redingote des dimanches, une ample redingote de coupe antique où le drap n'a pas été ménagé. Raide et solennel, sa casquette sous le bras, il cligne de l'œil vers son futur gendre, dans une intention si évidente que, d'instinct, Jean suit la direction du regard; et, là-bas, il aperçoit, parmi la foule, un chapeau bleu qu'il reconnaît, une petite main qui lui envoie un salut d'encouragement. Il veut s'élaner, puis une honte lui vient d'être vu ainsi, attaché au pilori des malfaiteurs, et, sous ses paupières baissées, en une ardente adoration, il évoque la douce vision consolatrice, la divine messagère d'espérance.

Est-ce qu'on peut le condamner à présent ? Mais écoutez donc la plaidoirie vibrante de maître Théodule. Malgré la résistance du substitut, le père d'Orphise a fini par avoir gain de cause; il parle, il parle..., il parle avec une éloquence wallonne qui réjouit les oreilles et le cœur de Jean, mais qui a

bunai. Pendant quatre ou cinq minutes le flot se précipite, roulant des mots étranges, des locutions extraordinaires, et, quand il s'arrête, le président, qui se figure peut-être avoir compris, intime au témoin l'ordre d'aller s'asseoir et déclare la cause entendue.

Personne ne rit plus dans la salle. L'intervention et la rude parole du forgeron ont excité l'intérêt. On attend la suite, comme s'il s'agissait d'un feuilleton; on cherche à deviner : l'assesseur de droite fronce les sourcils; condamnation ! celui de gauche hausse les épaules et marmotte d'inintelligibles objurgations; acquittement ! le président se recueille, indécis. Son grand nez s'allonge, prêt à hennir la sentence.

— Bah ! murmure un habitué à son voisin, ils vont lui fourrer deux jours avec la loi Bérenger; c'est comme ça qu'ils s'en tirent quand ils sont embarassés.

L'habitué ne s'est sans doute pas mépris. Déjà le nommé Jean Bairin vient d'être proclamé coupable de vol. La peine va être prononcée, bien mitigée probablement, lorsque, à l'autre bout de la salle, là-bas où tout à l'heure s'agitait la main mignonne, là où le chapeau bleu brillait comme une lueur d'aube, un cri angoissé retentit. Jean a reconnu la voix : ce cri d'agonie lui entre au cœur. Haletant, il se retourne, et, dans un remous de foule, maître Théodule lui apparaît un instant, portant un corps de femme, évanouie — ou morte. Une plainte s'échappe de son gosier, haletante : « Orphise ! Orphise ! — puis c'est en lui un brusque éveil de fauve, l'instinct de révolte de l'oncle braconnier, du père vagabond. Et, comme le municipal de garde lui a saisi les deux poignets et le maintient d'une étreinte puissante, il se renverse à demi vers le tribunal, et, dans une convulsion de ses muscles domptés, crache à la face des juges son incoercible fureur :

— Ah ! tas de gredins ! tas de misérables !

Cette fois ce n'est pas long. Tout le monde est d'accord. Le substitut émerge de sa stalle, ses longues manches envolées en coup de vent, sa toque vacillant d'indignation : « En présence de l'inqualifiable attaque du prévenu », il requiert « une application sévère de l'article 222 ». Le visage des juges se fait plus grave, plus impassible. Durant trois années, Jean Bairin sera retranché du nombre des vivants ; durant trois années il subira les tortures de la liberté perdue, de l'amour qui peut se perdre.

III

Avant son départ pour la maison centrale où il devait expier sa faute, Jean, mal noté par avance comme un caractère violent et indiscipliné, n'obtint pas la permission de revoir Orphise. Il accepta sans murmurer cette aggravation de peine. La crise l'avait terrassé, avait anéanti en lui jusqu'à la faculté de vouloir et de souffrir ; il s'abandonnait, comme on s'abandonne au roulis d'un cauchemar, avec la presque inconsciente mais rassurante sensation que cela n'était qu'un rêve.

Un jour, — lequel, il ne savait, n'ayant même plus la notion du temps écoulé, — on le poussa dans une voiture cellulaire, en compagnie d'une dizaine d'autres condamnés. Après un court trajet en chemin de fer, une seconde voiture reçut le misérable troupeau humain, puis roula longtemps, longtemps, sur des pavés cahoteux, sur des routes pleines d'ornières. Quand elle s'arrêta, la nuit tombait. Une porte s'ouvrit et se referma, sonnait l'adieu au monde, à l'espérance, oh ! si angoissant, si lugubre, dans ce triste crépuscule d'hiver. Puis ce fut un défilé à travers d'interminables corridors, des stations devant des guichets où des gardiens inscrivaient sur d'énormes registres des choses que Jean ne comprit pas ; et, comme il était trop tard pour les autres formalités, chaque condamné fut con-

duit séparément à sa cellule. Là seulement Jean se retrouva. L'impression du silence, de ce silence étrange, absolu, qu'accroissait encore, en se mourant dans un lointain deviné immense, la marche méthodique du gardien qui s'éloignait, lui tomba aux épaules, comme une douche d'eau glacée. Frissonnant, n'osant bouger, il promena autour de lui un regard d'épouvante ; il entrevit de hauts murs nus, une couchette à couverture brune, un billot de bois servant à la fois de table et de siège ; tout cela moisi, glauque, décoloré par une blafarde lueur de gaz jaillie de l'ouverture pratiquée au-dessus de la porte. Alors il sentit que ce n'était pas un cauchemar et que le réveil ne viendrait jamais ; il se jeta à genoux contre son lit, et, brisé de fatigue et d'émotions, il finit par s'endormir, dans un sanglot, en prononçant le nom d'Orphise.

Le lendemain, avant le jour, une galopade furieuse, les détenus qui descendaient au réfectoire, le tira de sa torpeur. Il se leva, attendant son tour de sortir, écoutant, avec effroi et dégoût, passer le souffle de toutes ces existences auxquelles la sienne allait être si longtemps mêlée. Peu à peu le bruit diminua, s'éteignit. Quelqu'un lui apporta un morceau de pain qu'il grignota machinalement. Puis, plus tard, il entendit appeler le numéro 1719 ; le numéro 1719, c'était lui, désormais. Un geôlier l'emmena au *magasin*, où il échangea ses vêtements contre l'uniforme de la prison : chemise de grosse toile, veste ronde, gilet et pantalon de laine beige. Sa tête, rasée, fut coiffée d'un baret, ses pieds chaussés de lourds sabots. Et, dans cet accoutrement qui achevait sa déchéance, il fut conduit au *prétoire de justice*, pour la visite de « monsieur le directeur ».

Les prisonniers amenés de la veille étaient alignés sur un rang au milieu de la vaste salle peinte en jaune, lumineuse malgré ses rideaux de calicot

blanc hermétiquement fermés — tous vêtus du même costume, ignobles avec leur front tondu, leur mine bassement hypocrite, leur humilité de commande. Jean eut un serrement de cœur.

— Suis-je donc ainsi? pensa-t-il.

M. le directeur arriva presque aussitôt. C'était un homme jeune encore, haut en couleur, menton carré, moustache au vent, l'air d'un ancien officier. Lentement, sans parler, il inspecta ses nouveaux pensionnaires, son petit œil bleu fouillant les masques; puis il tourna les talons tandis qu'un brigadier annonçait le règlement. Comme la lecture se prolongeait, il s'impatienta.

— C'est bien, c'est bien. Ils apprendront au fur et à mesure... Les punitions seulement, les punitions...

Une à une, solennellement détaillées par le brigadier, les punitions défilèrent, nombreuses, variées, graduées selon la gravité des cas : suppression de cantine, interdiction de bibliothèque, mise à la demi-ration, cachot, fers, privation de correspondre au dehors.

Jean dressa l'oreille. Correspondre au dehors! Mais il pourrait donc écrire? on pourrait lui répondre? Tout lien ne serait pas rompu entre lui et les êtres chers?

Rien qu'à cette idée un apaisement descendait sur lui; il en oubliait sa misère présente, sa honteuse livrée, son innocence injustement méconnue, soulevé tout entier d'un élan de bonheur, d'un bonheur poignant fait d'une douleur moindre.

Mais le directeur, qui consultait des notes, s'interrompit :

— Numéro 1719... approchez!

Quand le numéro 1719 fut sorti du rang, il le toisa, en se reculant un peu, le verbe rude, le geste menaçant :

— Ah! c'est vous qui insultez les juges! c'est vous qui êtes violent, indiscipliné! Il faudra changer tout cela ici. Quel est votre métier?

— Ouvrier serrurier, murmura Jean d'une voix éteinte.

Le directeur se tourna vers le brigadier :

— Brigadier Marchand! vous me ferez ce gaillard-là à la troisième section, aux machines.

Puis revenant au numéro 1719 :

— Et vous, je vous engage à vous bien tenir. Vous serez bridé de près. Ne vous attendez à aucune espèce de faveur... — il souligna le mot — à aucune espèce de faveur, avant six mois d'ici.

Jean baissa la tête. Sitôt conçue, la seule consolation qu'il eût rêvée lui échappait, se perdait dans un insupportable avenir, six mois, — une éternité...

Alors commencèrent les jours sombres, écrasants, ramenant le même cycle d'occupations monotones, de mornes tristesses, d'invariables amertumes. L'engrenage de la prison saisit Jean, le triturait, l'assouplit. En quelques semaines il devint une machine semblable aux machines qu'il était chargé de surveiller, indifférent à tout, à la sujétion de tous les instants, à la nourriture écœurante, au travail accompli sans goût, aux promiscuités les plus gangrenées. Sa personnalité subissait une éclipse, sa vie était comme suspendue. A peine, dans les ténèbres qui l'enserraient de tous côtés, sa pensée distinguait-elle encore une petite lueur de phare, jalonnant le chemin, mais si lointaine, si faible, si impossiblement accessible.

Et des mois s'écoulaient ainsi. Les nuits se firent moins longues, l'azur moins pâle; un marronnier grandi par hasard entre les pavés du préau se couvrit de jeunes pousses, puis de grappes blanches; les habits de laine furent remplacés par des habits de droguet. C'était le printemps, la saison de joie et d'amour, l'ironie de la nature en fête jetée sur la prison. Jean éprouva un redoublement de souffrance. Ces fleurs qui s'effeuillaient au vent lui rappelaient tant de souvenirs. L'année précédente,



à pareille époque, il était libre, heureux, aimé. Une promenade faite au bras d'Orphise lui demeurait surtout dans l'esprit. Toute la journée on avait couru

par les bois ; on avait déjeuné sur l'herbe, au bord d'un ruisseau sinuant sous les mousses, et le soir, après avoir résisté pour la forme, maître Labrigeois don-

nait son consentement aux fiançailles des deux enfants. O souvenir ! ô contraste ! Pendant huit jours il y rêva, secoué de son indifférence, avec des alternatives de désir et de désespoir dont il sortait brisé ; puis l'engrenage le reprit, le replongea dans les ténèbres, plus denses, plus opaques.

Cependant son supplice touchait à sa fin. Une conduite irréprochable, une exemplaire assiduité au travail avaient attiré sur lui l'attention du directeur qui le fit mander, un matin, dans son cabinet.

— Numéro 1719, lui dit-il, je suis très content de vous. Vous avez trompé, en bien, les prévisions de l'administration. Dès à présent vous aurez droit à la cantine et à la bibliothèque... De plus vous pourrez correspondre, une fois par mois, avec votre famille. — Et sans lui laisser le temps de placer une parole, il ajouta : — Ah çà ! dites-moi donc, qu'est-ce que c'est que M. Labrigeois ? Est-ce un de vos parents ?

Jean expliqua de son mieux ce que maître Théodule avait été pour lui ; ensuite, encouragé par la bienveillance du directeur, dominé aussi par un impérieux besoin de parler d'Orphise, après tant d'inexorables silences, il conta son amour, ses projets de mariage, le triste effondrement. Sans être plus sentimental qu'il ne convenait à un fonctionnaire de son ordre, le directeur paraissait pourtant ému. Il tortillait sa moustache, monologuant : « Hum !... hum ! la famille... le règlement. » A la fin il se décida. — Bah ! ça peut passer pour la famille, — et il tendit au numéro 1719 une lettre décachetée, en disant : « Allez ! »

Sur l'enveloppe, Jean avait reconnu l'écriture d'Orphise. Il s'enfuit, n'ayant pas même la force de remercier.

A partir de ce moment sa vie fut toute changée. Peut-être souffrit-il davantage, mais d'une autre façon, plus consciente, plus humaine. Le contact de ses codétenus, leurs grossiers propos,

leurs perversités, leurs pourritures morales et matérielles lui répugnaient plus qu'autrefois ; l'immuable règlement pesait plus lourdement sur lui, mais il eut aussi d'ineffables joies, la vision nette et précise d'une délivrance après le temps d'épreuve. L'amour d'Orphise, toujours présent à sa pensée, lui purifiait l'air vicié de la prison, lui rendait la force et le courage d'espérer et d'attendre. Sur une feuille de papier dérobée à la bibliothèque qui s'était confectionné en cachette un calendrier où, comme un écolier à l'approche des vacances, il effaçait un à un les jours écoulés. Quand il se trouvait seul au caveau des machines, moins surveillé que les ateliers, il s'absorbait dans ses calculs, s'ingéniait à des fraudes enfantines pour ajouter une rature prématurée qui lui donnait l'illusion d'une fuite plus hâtive des heures. La liste, hélas ! était longue encore de celles qu'il devait passer entre les murs de la géole ; pourtant elle diminuait, peu à peu, lentement, bien, bien lentement, mais elle diminuait. Déjà le quart de sa peine était accompli. Bientôt on arriverait à la moitié. Oh ! lorsque l'autre versant serait atteint, lorsqu'on descendrait la côte !...

Aux dates fixées, il écrivit régulièrement. Régulièrement Orphise lui répondait, sous le couvert de maître Labrigeois qui se contentait de signer ; et chaque fois c'était comme un souffle de bonheur et de liberté qu'aspiraient avec délices les poumons du prisonnier. Par ces lettres il était au courant de tout ce qui se faisait à la forge, il revivait des lambeaux de son existence ancienne, il reliait la chaîne interrompue entre le passé et l'avenir. Puis un jour maître Théodule annonça sa visite prochaine. Les affaires prospéraient ; les économies réalisées lui permettraient de venir, avec Orphise naturellement, serrer la main de son pauvre enfant. Ce serait pour la fin de février, sans doute.

Plus que jamais Jean Bairin se remit à torturer son calendrier, comptant et

raturant, éperonnant, de toute l'ardeur de son désir, le temps impassible. Revoir, oh! revoir Orphise, même à distance, même derrière le triple grillage du parloir, avec, entre eux, la gêne du gardien assistant à leur entretien, recevoir des lèvres adorées un vivant témoignage de pitié, d'amour éternel! Et justement le directeur, s'intéressant de plus en plus à son pensionnaire, lui laissait espérer la possibilité d'une notable réduction de peine. Tous les bonheurs à la fois!

Maître Théodule ne devait pas venir. La lettre qui suivit n'était pas signée de lui. Frappé d'une attaque de paralysie, en plein travail, le vieux forgeron se mourait. Du moins le médecin n'osait encore se prononcer. D'un instant à l'autre on s'attendait au dénouement fatal. Jean ressentit une immense douleur, non point tout d'abord à cause de la maladie en elle-même, — l'amour chez les meilleurs a de ces égoïsmes, — qu'à cause de la déception qu'elle lui apportait. Ensuite il eut honte d'un tel sentiment; il se chercha des excuses; il se dit qu'un homme aussi solide que son vieux maître ne pouvait mourir ainsi, que sa robuste constitution triompherait, que tout finirait par s'arranger. Néanmoins il passa quatre cruelles semaines, interminables, jusqu'au jour où l'événement sembla lui donner raison: le mal était enrayé; maître Théodule restait et resterait longtemps encore cloué sur son lit, mais il vivrait. De visite, il n'était plus question.

Et le temps reprit sa marche monotone. Lentement, bien, bien lentement, les ratures s'ajoutèrent aux ratures sur le calendrier plus souvent mouillé de larmes. Les lettres succédèrent aux lettres, avec les mêmes intervalles impitoyablement espacés par le règlement. Le printemps revint; le marronnier du préau se couvrit de nouvelles pousses, de nouvelles grappes qui s'effeuillèrent à leur tour.

A la forge la situation s'améliorait,

la guérison complète était proche; et pourtant dans cette correspondance d'Orphise, si joyeuse jadis, se glissait maintenant une sombre tristesse. Entre les lignes se lisaient des hésitations, des réticences que Jean ne comprenait pas et qui, pourtant, lui serraient le cœur, comme la menace d'un imprévisible mais irréparable malheur. Parfois il se demandait avec angoisse: « Comment font-ils là-bas, privés du chef qui conduisait tout? » Sans doute Orphise était une femme de tête, incapable cependant de prendre en main la direction de l'atelier. Oui, comment faisaient-ils?

Au milieu de ces perplexités l'été tout entier s'écoula. Le marionnier, grillé par un soleil torride, jaunit peu à peu, puis se dépouilla; et dans la jonchée des feuilles mortes, les détenus promenaient un matin leur circulaire théorie, au claquement des gros sabots foulant le pavé, avec des chuchotements échangés en cachette des gardiens. Ce matin-là, Jean se sentait presque gai. Un an et demi, presque deux ans que la porte de la prison s'était refermée sur lui. Après la pénible montée, il arrivait au sommet, il commençait à redescendre la côte; et l'espérance entraînait en lui de la grâce promise. La veille encore le directeur lui en reparlait. — « Pour la fin de la deuxième année », avait-il dit. Donc dans six mois il serait libre. Libre! Il pourrait payer sa dette à maître Théodule, il pourrait entourer le pauvre malade des soins que réclamait son état, assurer le bon fonctionnement de la forge et l'avenir d'Orphise. Libre!

Comme la *récréation* se terminait, un homme pénétra dans le préau et vint droit à Jean.

— Numéro 1719, une lettre pour vous.

Jean saisit avidement la lettre et la lut en silence, si pâle, si changé, que son compagnon de promenade — un vieux détenu grisonnant qui l'avait pris en affection — lui poussa le coude, et tout bas, avec une compassion curieuse: « Qu'è que t'as? Ça ne va donc pas au

pays? — Jean ne répondit pas, il marcha encore quelques pas, les yeux égarés, la bouche grimaçante, puis tout à coup, il battit l'air de ses bras et tomba, comme une masse, sur la litière des feuilles mortes.

Mors, dans le roulement méthodique des sabots, un cri s'éleva, le vieux qui hurlait, joyeux de se dérouiller le gosier, et de faire pièce au règlement, sans risque d'être puni.

— Eh! gardien! gardien! V'là le 1719 qui tourne de l'œil. Venez donc voir.

L'infirmerie de la prison, située au premier étage, s'ouvrait, par quatre larges fenêtres, sur les jardins particuliers du directeur, des jardins superbes, pleins d'arbres et de fleurs qui eussent réjoui la vue des malades, si les carreaux dépolis à l'extérieur n'avaient interdit toute communication visuelle avec le dehors. C'est là, dans cette grande salle froide au parquet soigneusement ciré, aux murs lavés à la chaux, aux blanches couchettes correctement alignées, qu'on transporta Jean; c'est là, qu'en attendant la visite du médecin la sœur de garde essaya vainement de le rappeler à la vie. Rien n'y fit, ni révilifs, ni sangsues, ni frictions d'alcool. Le numéro 1719 semblait s'obstiner à ne pas reprendre connaissance.

Il n'était pas mort. Par saccades un souffle rauque soulevait sa poitrine, ses joues se marbraient de plaques violâtres, de rapides frissons couraient sur sa face. La sœur jugea le cas très grave. Désolée de son impuissance, elle s'agenouilla, implorant le divin secours. Comme elle se relevait, son rosaire accrocha la pile de vêtements placés sur une chaise au pied du lit. D'une poche, un papier plié en quatre avait glissé à terre. Elle le prit, y jeta les yeux, dans la pieuse intention d'y chercher un renseignement sur la famille, qu'il faudrait prévenir bientôt sans doute, et, un peu de curiosité aidant, elle se trouva, à demi involontairement, initiée au secret du malheureux 1719.

La lettre d'Orphise était ainsi conçue:

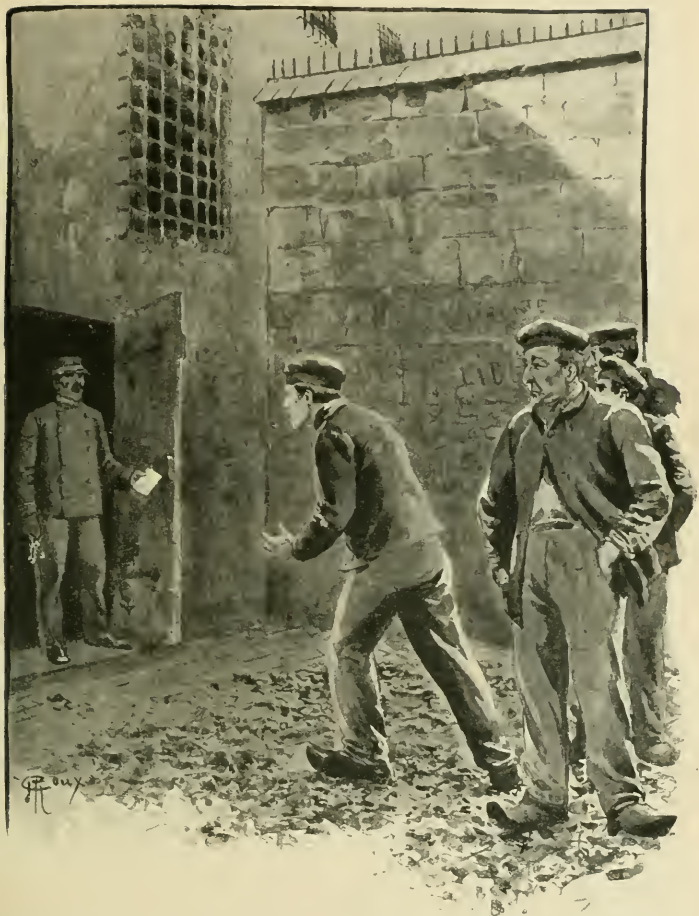
« Mon bien cher Jean,

« Pardonnez à celle qui vous aime et vous aimera toujours la douleur qu'elle va vous causer, mais à quoi bon vous cacher la triste, l'affreuse vérité? Tant que j'ai espéré, je me suis tue pour ne pas apporter dans votre vie déjà si pénible de nouvelles peines, les plus cruelles qui soient au monde, si j'en juge par moi. Appelez à votre aide tout votre courage, mon pauvre, mon bien-aimé Jean. Je... Non, vous dire la chose ainsi, c'est impossible. Laissez-moi vous expliquer. Je vous ai menti.

« Quand je vous écrivais que mon pauvre père allait mieux, je mentais; c'était pour vous tranquilliser. La situation reste la même. Il est toujours paralysé; il le sera toujours. C'est comme un petit enfant; on est obligé de le lever, de le coucher, de l'habiller. Et dans cet état il peut vivre encore des années, des années. Et d'une exigence! Lui, si bon, si affectueux autrefois, il est devenu méchant. A la moindre contrariété, si on tarde à le comprendre, à le servir, il s'irrite ou il pleure. Ah! j'ai bien souffert, allez! depuis six mois. Si vous me voyiez à présent, sûrement vous ne me reconnaitriez pas. Je ne suis plus qu'un squelette. Mes yeux, que vous disiez si beaux, sont toujours rouges de larmes. J'ai l'air d'avoir cinquante ans.

« Mais tout cela n'est rien, rien à côté du reste.

« Vous vous souvenez peut-être du banquier Jacob, qui demeurait dans la rue des Mûriers. Il passait pour un très honnête homme. Mon père lui avait confié toutes ses économies. Eh bien! ce banquier, cet honnête homme, s'est sauvé en Belgique, au mois d'avril dernier, avec l'argent de ses clients. Nous étions ruinés. Ah! de pareilles gens sont bien coupables, plus coupables que les pires assassins. Ceux-là ne tuent qu'une ou deux personnes, au moins, tandis que les victimes des autres se



comptent par centaines. Quand mon père a appris la chose, il n'a rien dit. Le soir il était paralysé. Voilà, mon cher Jean, l'origine de tous nos malheurs. Nous étions déjà assez frappés par votre condamnation. Dieu aurait

bien dû avoir un peu pitié de nous. « Alors les créanciers sont arrivés. Mon père ne pouvant plus travailler, ils se sont montrés très durs; c'était leur droit. On a tout saisi à la forge, tout vendu. Du jour au lendemain, nous

nous sommes trouvés sur le pavé, sans ressources. J'avais encore un peu d'argent : nous nous sommes installés dans une misérable chambre du faubourg ; et là, j'ai essayé de gagner ma vie comme j'ai pu, en attendant votre retour. Mettre mon père à l'hôpital, il n'y fallait pas songer. Une fois, poussée à bout, j'ai voulu lui en parler. Si vous aviez entendu ses pleurs, ses cris, son désespoir. Je me suis résignée.

« Comment avons-nous vécu ? Je ne sais. Dans ma position, avec mon grand enfant à soigner, tout travail suivi m'était interdit. Des gens charitables m'occupèrent d'abord. Puis la charité se lassa, et la misère, la misère noire, entra chez nous. Bien souvent, le matin, je me suis demandé comment nous mangerions le soir ; bien souvent, j'ai déjeuné de soupis, diné de larmes. Une fois, je me souviens — j'étais folle — la pensée de la mort m'est apparue comme une délivrance. Je n'avais même pas de quoi m'acheter un boisseau de charbon.

« Et dans tout cela, mon cher Jean, il me fallait encore trouver la force de paraître gaie pour mon pauvre malade, la force de vous écrire des nouvelles rassurantes que j'inventais pour ne pas vous peiner davantage. J'avais beau faire, votre amour ne s'y trompait pas ; vous vous plaigniez de la tristesse de mes lettres... Si vous aviez su ! car ce n'est pas tout. Je touche maintenant au point douloureux. Armez-vous de courage, et surtout ne me maudissez pas, je vous en supplie.

« Un de nos voisins, contremaître aux ateliers du chemin de fer, s'aperçut de notre misère que je dissimulais pourtant de mon mieux. De temps à autre il venait nous voir ; il m'aidait dans ma besogne de garde-malade, il me consolait, il s'ingéniait à me procurer de l'ouvrage. Puis il vint plus souvent. Et quand l'ouvrage manqua, devant le foyer sans feu, devant la huche sans pain... oui, Jean, j'ai accepté les aumônes de cet homme. Enfin — oh ! Jean,

Jean ! pourquoi faut-il que je vous dise ? — il me déclara qu'il m'aimait et me demanda de devenir sa femme. Il avait été si bon, si généreux... Je lui répondis que je réfléchirais, craignant de l'éloigner par un trop brusque refus. Sans ses secours, nous serions morts de faim ; oui, de faim. Moi, ça m'était égal ; mais mon père... Lorsque notre voisin fut parti, mon père, qui faisait semblant de dormir, m'appela ; il avait tout entendu ; il savait à quelles extrémités nous en étions réduits. Pour tout ce qui le touche, son intelligence est restée très nette. En bégayant il me dit : « Épouse-le ». Je me révoltai d'abord. Je lui parlai de vous ; il vous avait oublié. A force de chercher, pourtant, il finit par se souvenir ; puis, avec un méchant sourire, un sourire que je ne lui avais jamais vu : « Ah oui ! le voleur ! « Tu aimes le voleur ! » Oh ! Jean, quelle scène cruelle.

« Représentez-vous ce vieillard maintenant égoïste, indifférent à tout ce qui n'est pas son bien-être, cette ruine d'un homme autrefois si noble et si bienveillant ; représentez-vous le écumant, se tordant, vomissant contre moi des injures sans nom. En vain je me traînai à ses genoux : il me repoussa, me traita de fille dénaturée, me reprocha de n'avoir jamais eu pour lui la moindre affection. Cela dura des heures. Dans sa colère, sa langue s'était déliée ; il ne parlait que trop distinctement, hélas ! Jamais, depuis le jour de votre jugement, je n'avais éprouvé une pareille douleur. J'ai résisté cependant. La nuit, il eut une crise qui faillit l'emporter. Et moi qui vous parle, Jean, pour vous montrer où j'en étais, j'ai presque souhaité que le malheur arrivât.

« Le lendemain notre voisin renouvela sa demande. Mon père était plus calme ; sa fureur de la veille l'avait épuisé. Son regard me suppliait ; il essayait de tendre vers moi ses pauvres mains paralysées. Vous étiez loin, Jean... Avant vous, j'avais mon père... Je pro-

nonçai le *oui* fatal. Oh ! ne vous hâtez pas de me condamner. Soyez miséricordieux. Avant qu'une mauvaise parole s'échappe de votre bouche, songez combien j'ai souffert, combien je souffre encore. Plaiguez-moi, comme je vous plains. Dites-vous que dans le bonheur qui nous fuit nous n'avons rien à nous reprocher, ni à nous-mêmes, ni l'un à l'autre. Que ce soit notre consolation, la seule possible. Je vous aime et je vous aimerai toujours ; mais sur terre tout nous sépare maintenant. Je vous en prie, ne cherchez jamais à me revoir, jamais. Dieu vous fasse l'oubli facile ! Vous êtes un homme ; vous avez l'action, le travail. Peut-être pourrez-vous encore goûter des jours heureux. C'est mon plus ardent désir.

« Adieu, Jean. Au moment suprême, regardons-nous bien en face : essayons nos larmes ; échangeons un dernier baiser, et croyez-moi votre amie pour la vie, votre amie qui ne vous oubliera jamais.

« ORPHISE LARRIGEOIS. »

Il y avait vingt-cinq ans que la sœur habitait les hôpitaux et les prisons. Cependant, — certains cœurs de femme sont inépuisables, — elle n'était pas encore blasée sur le spectacle des douleurs humaines. La lecture de la lettre l'émut profondément. Elle récita à l'intention d'Orphise et de Jean la *Prière pour les affligés* ; puis, revenant au malheureux qu'elle plaignait de toute sa pitié, elle ne put arrêter sur ses lèvres ce souhait de délivrance : « Pauvre garçon ! ne vaudrait-il pas mieux qu'il mourût ? »

IV

Huit mois plus tard, après une convalescence laborieuse, Jean reçut l'annonce de sa grâce. Sans plaisir il l'accepta, comme il eût accepté une prolongation de peine. Tout lui était égal désormais, même cette liberté qu'il avait tant appelée, tant convoitée avec

des rages et des grincements de dents. On lui remit deux cent dix-huit francs soixante-cinq centimes, produit de son pécule ; on lui rendit ses vêtements, et les portes de la prison s'ouvrirent devant lui.

Il s'éloigna, sombre, haineux, farouche, en proie à cette étrange fièvre du prisonnier qui se sent dépaysé hors de la geôle. D'abord, il chemina lentement par les places et les carrefours. Ses pieds, habitués aux sabots, hésitaient à chaque pas, buttaient contre les aspérités des pavés ; le grand air lui congestionnait la poitrine, irrespirable ; les rues lui paraissaient immenses, inquiétantes, pleines de vagues embûches. Puis il lui sembla que les passants le considéraient avec défiance : il marcha plus vite ; on le regardait encore ; il s'arrêta devant un magasin, aperçut dans une glace sa silhouette honteuse, minable, toute recroquevillée : « Allons donc, pensa-t-il, relève la tête ; tu n'es pas un voleur après tout. » Cette idée qu'il n'était pas un voleur lui fit du bien ; il reprit sa promenade. Mais on le regardait encore. Et ce regard imaginaire, ombrageuse pudeur de son innocence injustement flétrie, Jean devait toujours le sentir peser sur lui, toujours.

Comme il longeait la gare, — en vertu de quelque inconsciente déduction poussée des profondeurs de son être, — l'obsédant désir de revoir Orphise l'évanhissait soudain. Oui, la revoir, encore qu'elle l'eût défendu, la revoir en secret, à la dérobée, comme un voleur, parbleu ! sans être vu d'elle ; revoir la forge, les lieux où il avait aimé, où son bonheur était resté enfoui. Qui sait s'il n'en retrouverait pas une parcelle échappée au désastre ? Il calcula qu'en partant par le premier train il arriverait là-bas de nuit. Cela le décida ; il prit un billet de troisième et monta en wagon.

Dans son compartiment un jeune couple s'installa, deux nouveaux mariés probablement qui, avec l'impudeur

charmante des tourtereaux, prolongaient leur lune de miel jusque sur les banquettes du chemin de fer. Langoureusement ils se tenaient serrés l'un contre l'autre. Sous les tunnels obscurs on entendait des bruits de baisers, de petits rires sonnait l'amour. Le spectacle du bonheur d'autrui, quand soi-même on est malheureux, n'a jamais passé pour une jouissance bien vive. Jean s'irrita vite du manège de ce couple qui le narguait sans le vouloir. « Quels idiots ! » se dit-il ; et à la station suivante il changea de wagon. Cette fois il avait pour unique voisine une vieille paysanne en marmotte, en jupe de laine courte, l'air soupçonneux. La bonne femme, selon toute apparence, revenait du marché. Elle avait allongé ses jambes sur son panier vide, et ses mains, de minute en minute, tâtaient sa poche, où reposait quelque boursicaut bien garni. Par politesse Jean voulut lier conversation, mais la vieille répondait à peine, entre ses dents, et, comme il se rapprochait d'elle, elle eut un mouvement de recul effaré. Du moins se l'imagina-t-il ainsi. Un ricanement amer lui vint aux lèvres : « N'ayez pas peur, ma petite mère ; je ne suis pas un voleur. » Alors il se rencoigna dans son coin, le nez à la portière, plus sombre, plus irrité, courbant le dos sous l'insupportable écrasement du regard qu'il devinait attaché sur lui. Quand la vieille descendit, ce fut un inexprimable soulagement. Seul, il était seul enfin ! D'un compartiment voisin montait, à travers la cloison, une chanson d'ivrogne. Jean s'étendit de toute sa longueur, le bras replié sous la nuque en guise d'oreiller ; puis, bercé par le refrain bachique, par le « laeet » du train, il ferma les yeux et s'endormit d'un lourd sommeil. A la nuit tombante il s'éveilla. Les dernières lueurs du jour lui montrèrent à l'horizon des remparts, des clochers, un pont qu'il reconnut, et presque aussitôt une secousse l'avertis-

sait que le train entraînait en gare. Rien n'était changé. Toujours la même ville engourdie au bord de la même rivière étroite et paisible, la même allée d'arbres conduisant à la porte principale, la même voûte percée sous les bastions avec le même corps de garde rempli de soldats, puis, au delà, les mêmes rues à peu près désertes, la même église au portail gothique à demi ruiné. Lui seul n'était plus le même. En son cœur il ne retrouvait rien de ce qui faisait jadis son bonheur et sa fierté, ni amour, ni foi, ni espérance. Nulle fibre ne tressaillait en lui, à ce point qu'il regrettait presque d'être venu, d'avoir obéi à cet instinct de bête blessée qui se rembûche au gîte.

Néanmoins une invincible impulsion le poussait en avant ; il se glissait le long des murs, choisissant les ruelles les moins fréquentées, les plus noires, sa casquette sur les yeux, les épaules basses, haletant dans une crainte des gens qui auraient pu se rappeler son visage. Tout à coup il s'arrêta : à la place où s'élevait autrefois la forge — il était bien certain de ne pas se tromper — un boulevard nouvellement tracé alignait ses constructions neuves, inachevées pour la plupart. Sur le seuil d'une auberge éclosée dans ce bouleversement, une femme tricotait, de mine accorte. Jean ne connaissait pas le nom inscrit sur l'enseigne, il ne connaissait pas non plus la femme ; il osa l'aborder, et, d'une voix faussement indifférente, s'informa de ce qu'était devenu « un certain M. Labrigeois ».

— Oui, un serrurier-forgeron... qui doit avoir habité quelque part par ici...

— M. Labrigeois ? répéta la femme... Attendez donc...

Puis, se souvenant : « Mais il est mort, mon pauvre monsieur. Tenez ! une dizaine de jours après le mariage de sa fille... »

Elle avait bonne envie d'en conter plus long, de défilier tout son chapelet,

mais Jean l'interrompt et, de la même voix sans accent, impersonnelle :

— Ah! il est mort. Et sa fille... où demeure-t-elle? — Et tout de suite il ajouta, en guise d'explication : « C'est pour affaires. »

La femme leva les bras au ciel. Ça, elle l'ignorait; le mari, employé au chemin de fer, contremaitre ou surveillant, avait obtenu son changement; le ménage était parti ou ne savait où.

— Voyez à la gare; on y a p'têtre leur adresse.

Jean remercia du geste, incapable de prononcer une parole. Sans même regarder en arrière, n'ayant ni un soupir ni une larme, il sortit de la ville. Mais quand il fut loin, au sommet d'une côte d'où l'on dominait toute la vallée, il se retourna. Une brume transparente, encore rosée vers le couchant, flottait sur la rivière, sur les vieux remparts durement découpés, sur les fines dentelles de l'église qu'elle noyait déjà. Les feux d'une verrerie s'allumaient, plus proches, semant l'ombre d'éclaboussures sanglantes. Les cloches de l'Angelus alternaient leur plainte douce à travers la campagne. Et dans cette large paix du soir le cœur de Jean se fondit. Pour la première fois depuis huit mois il pleura; il pleura sur son rêve évanoui, sur maître Théodule, sur Orphise, sur lui-même, avec de gros sanglots hoqueteux qui faisaient hâter le pas aux *jeunesses* atardées. Le sentiment d'une effroyable solitude le pénétrait. Personne au monde ne s'intéressait à lui; il ne s'intéressait à personne. Des seuls êtres qu'il eût aimés l'un était mort, l'autre... ah! l'autre... disparue, pis que morte. Alors il se demanda : « Que vais-je devenir à présent? » et n'eut pas le courage de se répondre. Pourtant il fallait vivre. Il fallait vivre?

Toute la nuit il marcha machinalement, à l'aventure. Au matin il arriva devant un village de feronniers. Malgré l'heure tout le monde y était déjà

debout. Derrière les vitres des maisons bâties en pierre d'ardoise, il vit des forges flamboyer, des marteaux se mouvoir, des chiens bondir dans des roues, comme autrefois le vieux Bathiau. L'amour de son ancien métier le ressaisit; il résolut de s'arrêter là, d'y chercher du travail. Comme il traversait la grande rue, entre deux rangées de fumiers en bordure, il aperçut une boutique d'apparence cosue où plusieurs ouvriers battaient à tour de bras leurs enclumes. Devant la porte, parmi les volailles familières, un homme en tablier de cuir, ressemblant vaguement au maître Labrigeois d'antan, trempait dans un baquet une pièce de fer rouge. Jean s'approcha, sa casquette à la main :

— C'est vous qui êtes le patron, monsieur?

— Oui, dit l'homme en toisant son interlocuteur dont les souliers boueux et l'air embarrassé ne devaient pas lui inspirer grande confiance; c'est moi. Qu'est-ce que vous voulez?

— Vous n'auriez pas besoin d'un compagnon? reprit Jean.

Le forgeron déposa son morceau de fer et retroussa ses manches qui tombaient trop bas, puis réfléchissant :

— Un compagnon?... Faudrait voir... Quelle est votre partie?

— Tout, tout ce qui concerne la serrurerie et la forge...

— Frappeur?

Oh! cela était bien égal à Jean. Frappeur, ajusteur, n'importe quoi, pourvu qu'il travaillât; il lui semblait que la saine fatigue de l'atelier, la reprise des habitudes anciennes, devait apporter un soulagement à ses peines, lui rendre, non l'oubli, mais la résignation plus facile. Plus le labeur serait rude même, mieux cela vaudrait.

Le forgeron ne se décidait pas encore. Enfin il dit :

— C'est bien. Nous pourrons nous arranger. D'où venez-vous?

Jean se recula, très pâle. Depuis la veille il ne songeait qu'à Orphise, il

avait oublié le reste : la souillure, l'indélébile infamie, la prison. D'où il venait?... En même temps il sentait de nouveau peser sur lui le *regard* déliant, soupçonneux, outrageant, le même que celui de la vieille paysanne du chemin de fer, que celui des passants de *là-bas*. Gauchement il balbutia : « J'ai été longtemps malade... J'ai égaré mon livret. » Tandis que le forgeron rentrait dans sa boutique en bougonnant : « Nous n'avons pas de travail pour les vagabonds. »

Et partout ce fut ainsi.

Son orgueil se révolta d'abord. « Je suis pourtant un honnête homme », se disait-il à chaque nouvel échec. Puis, peu à peu, la conscience d'une irrémédiable déchéance, d'une tache que rien ne pourrait jamais effacer, entra en lui. Après quelques tentatives infructueuses, il n'osa plus. Ses deux années de prison avaient brisé les ressorts de l'énergie qui lutte quand même, de la volonté qui s'obstine. Il se laissa aller, il mena une vie errante, sauvage, aigrie, fuyant de ville en ville, de bourgade en bourgade, l'obsession déshonorante de la faute qu'il n'avait pas commise. A certaines heures même, dans le désespoir de son innocence, il eut la nostalgie de la maison centrale. Là, au moins, parmi les autres détenus, ses égaux de par les juges, simple numéro entre d'autres numéros, il était moins seul, moins hors de l'humanité avec, en plus, le soutien d'une supériorité morale. Ah ! la liberté, quelle triste, quelle épouvantable chose ! quelle duperie !

Un jour, dans un petit village de Champagne, à la table d'une auberge où il déjeunait, deux ivrognes avaient pris place, déjà allumés, échangeant à haute voix leurs confidences : « Eh oui, disait l'un au camarade qui l'écoutait sans l'entendre, j'ai une femme et cinq enfants... Tout ça crève de misère... eh bien ! le croirais-tu ? quand j'ai bien bu, quand je suis un peu *pompette*, je

m'en fiche... je suis heureux tout de même. » Effectivement il avait l'air heureux, cet ivrogne, le teint frais et rose, l'œil noyé d'une douce moiteur, la lèvre béate dans l'évocation de la femme et des cinq enfants qui « crevaient de misère » au logis.

— Tiens, si j'essayais, pensa Jean.

Et il essaya. Il se mit à boire, sans plaisir, sans goût, féroce, bestialement. Les instincts héréditaires si longtemps comprimés, l'inextinguible soif d'alcool dont son père était mort, reparurent en lui avec une violence décuplée. Souvent, presque chaque jour maintenant, il s'enfonçait à travers bois, sa bouteille d'eau-de-vie serrée contre sa poitrine ; comme un fauve traqué par les chasseurs, il y cherchait quelque retraite écartée, quelque tanière, loin des sentiers battus ; et là, sous l'abri des feuillages, dans la sérénité de l'impassible nature, il buvait, il buvait jusqu'à ce que l'ivresse le terrassât. Chaque jour il se réveillait plus sombre, plus craintif des hommes, plus conscient de sa dégradation.

Quand ses dernières ressources furent épuisées, il cessa de boire, forcément, n'ayant plus même de quoi s'acheter à manger. Alors, talonné par le besoin, la poche vide, la faim aux dents, il surmonta toutes ses hontes, toutes ses répugnances, résolut de reprendre la rude ascension du calvaire au bout duquel il trouverait peut-être quelque travail. Le hasard le conduisit devant une ferme isolée en pleine campagne. Dans une mare, au milieu de la cour, des canards s'ébattaient ; des poules picoraient autour des gerbes amoncées ; les greniers regorgeaient ; les bâtiments d'habitation, enguirlandés de vignes rouges par l'automne, respiraient l'aisance et la joie. Les maîtres en devaient être charitables, doux au pauvre, hospitaliers au malheureux de bonne volonté qui ne demandait qu'à gagner son pain. Jean se décida à entrer. Assise au coin de lâtre, une

gamine d'une dizaine d'années partageait gravement avec un gros chat roux sa jatte de lait et sa tartine de beurre. Oh! si appétissante, cette tartine, si bien beurrée, si moelleuse!... Au bruit que la porte fit en s'ouvrant, la petite fille leva la tête; puis, voyant cet inconnu hâve, barbu, fangeux, qui jetait sur sa tartine des yeux enflammés, elle eut peur. Elle s'enfuit avec un grand cri : « Au voleur! au voleur! »

Des gens accoururent, armés de fourches, mais le « voleur » était déjà loin. Sans même avoir ramassé la tartine, il s'était enfui de son côté. Il galopait par les champs et par les routes, courbé sous l'impitoyable clameur qu'il croyait toujours entendre. Longtemps il marcha, les tempes bourdonnantes, la chair morte, sous le soleil ou sous la lune, évitant les endroits habités, se détournant dès qu'il apercevait un être humain; il marcha jusqu'à ce que, ses forces l'ayant abandonné, il s'abattit sur le rebord d'un fossé. Lorsqu'il revint à lui, quelqu'un le reconnaît; une voix l'encourageait, joyeuse, mais confuse comme dans un rêve :

— Eh bien! mon pauvre vieux 1719, on a donc fait un brin de noce?

Et Jean, sans même regarder l'homme qui l'appelaient ainsi par son numéro de prison, répondit : « Non, je meurs de faim! »

V

C'était la nuit, la nuit noire, immense, sans étoiles, une nuit faite à souhait pour le meurtre et le vol. Du cabaret où ils ont passé leur soirée, Jean et l'homme s'en vont reposés, repus, presque gais. Jamais temps ne fut plus favorable. L'ombre couvrira leur visage, la terre sèche ne gardera pas l'empreinte de leurs pas; tout est bien combiné, ils peuvent sans crainte accomplir leur besogne.

Oh! cela s'est vite décidé. A la fin du repas, au milieu des litres vides, l'homme a parlé, d'abord à demi-mot, puis plus franchement, d'un « coup superbe »,

une maison écartée, une femme seule, le mari absent, ni domestiques ni chiens, et Jean a dit oui tout de suite, et ce n'est pas l'ivresse qui a répondu pour lui. Non, il a raisonné son cas : il s'est convaincu d'un droit, d'un droit absolu. Ce fut la résultante d'une foule d'idées amassées en lui peu à peu et demeurées latentes. On ne traverse pas impunément la fange d'une maison centrale. Le plus pur y doit perdre quelque chose de son honnêteté, au moins de sa répugnance pour le mal. L'âme humaine est un terrain où tombent au hasard les bonnes et les mauvaises graines. Au hasard aussi elles y germent, elles y éclosent, selon les circonstances, selon le degré de culture, selon les soins de ce jardinier : la conscience. Et chez Jean, l'éclosion fatale, préparée de longue date par tant de souffrances, retardée jusqu'alors comme par un miracle, s'est produite intantamment, irrésistiblement. Les paroles de l'homme ont été une révélation. Ses yeux se sont dessillés; tous ses ferments de haine et de révolte sont remontés à la surface; il a récapitulé les torts de la société à son égard : on l'a condamné injustement, injustement on lui a pris son amour, son bonheur; injustement on lui a refusé le travail, la possibilité de vivre. Eh bien, il vivra quand même. L'heure de la vengeance a sonné; tant pis si l'innocent paye pour le coupable! N'était-il pas innocent, lui?

Côte à côte ils vont, silencieux maintenant. Les dernières lumières de la ville s'éteignent à l'horizon. L'obscurité les enveloppe, opaque, insondable. Mais l'homme connaît le chemin, il coupe à travers champs. Dans le noir, on entend ses gros souliers écraser les chaumes.

— Reposons-nous, dit Jean, que ses récentes privations ont affaibli et qui se fatigue.

L'homme se retourne, ricanant : « Est-ce que tu *flanches*? » Puis il lui tend sa bouteille : « Tiens, lampe une gorgée; ça donne du cœur au ventre. »

Non, Jean ne *flanche* pas ; il n'a pas besoin qu'on lui donne du cœur, il en a ; il est résolu à tout, même à employer le long couteau dont il caresse le manche sous sa vareuse, en une impatiente ardeur de néophyte qui a hâte de faire le saut dans l'irréparable. L'homme reprend sa course : « Psitt ! par ici, à droite ! » Ils descendent dans une route profondément encaissée, avec, au-dessus d'eux, la laiteuse lueur du ciel sans lune : « A gauche, à présent ! » Une minute ils s'arrêtent pour laisser passer une voiture de paysan attardé :

— Sommes-nous encore loin ? interroge Jean.

— Non, c'est là.

Et de son bras étendu l'homme indique la maison qu'on ne voit pas encore. Une ligne grisâtre apparaît : c'est le mur du jardin, tout bas, confiant, propice aux escalades. L'homme fait la courte échelle. Jean saute dans l'enclos. En sa qualité de serrurier, il s'est réservé l'effraction des portes et des fenêtres, la tâche principale. Son complice n'aura qu'à surveiller les alentours ; lui se charge du reste, assassinat compris, à l'occasion. Mais l'homme proteste : pas de sang ; voler, tant qu'on voudra ; tuer, non.

— Tranquillise-toi, grand lâche ! répond Jean avec un sourire de mépris. On ira avec douceur.

La maison sommeille, paisible. Nul bruit n'en sort. A pas de loup, Jean s'avance sous les arbres qu'agite à peine un souffle de vent. Certes, il est bien sûr de son droit, il n'a pas un remords ; pourtant il lui semble que, dans l'ombre, d'invincibles mains s'accrochent à lui pour le retenir. Le frôlement d'une branche, la chute d'une feuille lui arrachent de douloureux tressaillements. Une sueur glacée lui colle sa chemise au dos. Il hésite, il se trouble : « C'est curieux, pense-t-il, on dirait que j'ai peur ! » Peur, et de quoi ? de la nuit, du silence, de cette femme qu'il sait seule à la maison ? Allons donc ! Le souvenir

des maux qu'il a soufferts l'éperonne d'une excitation farouche aux pires choses. Oui, il pillera, il volera, il tuera s'il le peut, et, quoi qu'en puisse dire son complice, il tuera même pour rien, pour le plaisir. Alors il dresse le poing, tragique, vers cet inconnu qui, tout à l'heure, l'emplissait de frissons et dont il se rit maintenant ; puis, d'une pesée savante, il attaque la serrure d'entrée.

Oh ! il n'a pas oublié son métier ; la porte s'ouvre sans le moindre grince-ment. Dans le vestibule il se recueille. Voyons, la salle à manger est à droite, le salon à gauche, les chambres à coucher sont au fond. C'est là que doit nicher le « magot », sous le linge des armoires, ce coffre-fort des gens pas riches. Comme il entre-bâille le volet de sa lanterne sourde, une nouvelle émotion l'étreint à la gorge. Là, dans ce coin d'obscurité, il a entendu un soupir, un sanglot, quelque chose enfin. Il se retourne, effaré. Le coin est vide. Lentement, avec de brusques soubresauts destinés à dérouter la fuite de l'invisible, il promène sa lumière sur les quatre murs. Rien, rien ; et le bruit continue, tout proche, comme s'il sortait d'au-dedans de lui-même. Cette fois, il a peur, vraiment peur. Sa chair se hérisse, sa main tremblante laisse échapper la lanterne qui s'éteint en roulant sur un tapis, et il reste immobile, éperdu, sans haleine, à écouter gémir l'insaisissable sanglot.

Ce qu'il est venu faire dans cette maison, eh ! le sait-il encore ? Il écoute... Le sanglot paraît se déplacer... Oui, maintenant il s'exhale de derrière la muraille, fascinateur, invinciblement attractif. A tâtons Jean se glisse le long d'un corridor sombre ; il arrive devant une porte vitrée d'où irradie une faible lueur de lampe ou de veilleuse. A la bonne heure au moins ! il va trouver quelqu'un à qui parler. C'en est fini de sa sottise terreur. A l'œuvre ! à l'œuvre ! au « travail ! »

Eh non ! ce n'est pas fini. Jean n'a



pas prévu qu'il rencontrerait là l'amie des anciens jours, la fiancée de l'honnête garçon qu'il a été, la fille de maître Théodule, son Orphise. Il l'a reconnue

au frémissement de tout son être avant d'avoir distingué les traits de son visage. Accoudée auprès d'un berceau où repose un petit enfant, elle pleure. Les sanglots,

que Jean a entendus et qu'il a pris pour le cri de sa conscience, venaient d'elle. Elle pleure sur son bonheur perdu, elle aussi, sur l'amant que, fidèle à son serment, elle a toujours aimé, elle aime toujours. Mais combien pleurerait-elle davantage si elle le voyait, vagabond sinistre, malfaiteur loqueteux, flétri non plus par l'erreur des juges, mais par le vice et le crime accepté. Elle pleure. O larmes saintes, larmes bénies, coulant comme une rosée céleste sur le cœur du misérable qui s'est agenouillé derrière la porte et tend vers le cher fantôme des bras suppliants.

L'horreur de son crime lui est apparue. Un voleur ! il allait devenir un voleur, pis peut-être ! A cela auraient abouti tant d'amour, tant de lutttes, tant de douleurs. Non, plutôt mourir ! plutôt mourir !

C'est la nuit, la nuit noire, immense, sans étoiles, faite à souhait pour le désespoir qui se cache, pour le remords qui se fuit. Jean se hâte vers la rivière qu'il sait proche. Sa résolution est bien arrêtée. Une dernière fois il invoque le nom d'Orphise ; il murmure, mains jointes, une naïve prière, écho de ses croyances d'enfant : « Mon Dieu ! je

vous remercie de ne pas être devenu un voleur ! » L'eau noire clapote, bouillonne un instant, puis se referme, maternelle, sur une chose inerte qui avait été « le nommé Jean Bairin ».

Au point du jour, des mariniers retrouvèrent le cadavre contre l'écluse d'un moulin. Le complice de Jean, cueilli par une ronde de police au moment où, lassé d'une trop longue attente, il escaladait le mur à son tour, avait tout avoué. Orphise, mandée chez le juge d'instruction, apprit l'affaire dans tous ses détails. Elle eut une crise de nerfs. Puis, rentrée chez elle, devant le berceau de son fils, songeant à toutes les tortures d'amour et de devoir qu'elle avait subies pour la *prétendue* innocence de Jean, elle éclata d'un rire mauvais :

— Dieu ! que j'étais bête ! que j'étais bête !... Pour ce voleur !

Et, le soir, quand son mari rentra de voyage, elle l'embrassa avec un emportement inaccoutumé qui demandait pardon pour le passé et promettait pour l'avenir.

Pauvre Jean ! oh oui ! pauvre Jean !

PAUL LABARRIÈRE.



SUPERCHERIES DANS LES TEMPLES PAIENS

Toutes les religions ont des mystères, à la connaissance desquels on n'arrive que par une initiation. Cette initiation, à laquelle seuls sont soumis ceux qui offrent certaines conditions de piété, d'intelligence et de pureté, consiste en des épreuves plus ou moins terrifiantes.

« J'ai vu, dit Apulée en parlant de son initiation aux mystères d'Isis, j'ai vu le soleil briller à minuit, je me suis approché des dieux du ciel, je me suis tenu devant eux et je les ai adorés. »

Pour arriver à ces effets, les prêtres avaient recours à tous les moyens de frapper les sens et l'imagination. Les temples étaient machinés comme les dessous d'un théâtre moderne; des jeux de lumière habilement ménagés donnaient aux choses des aspects fantastiques: des parfums artificiels ou des exhalaisons naturelles évoquaient dans les cerveaux troublés des visions et des cauchemars; les illusions de la ventriloquie même, étaient mises à profit par les ministres du culte.

Un docteur anglais, Albert Churchward, publiait naguère un livre pour rattacher la franc-maçonnerie au culte ésotérique d'Osiris, en Egypte: d'après lui, la grande pyramide de Ghizeh serait le premier temple maçonnique du monde.

Quoi qu'il en soit, les prêtres de l'antiquité étaient bien plus versés dans les sciences physiques et naturelles qu'on

ne le suppose ordinairement, et ils en gardaient le secret avec un soin jaloux.

Les temples des anciens étaient sûrement préparés pour produire des effets surprenants. Sous le sanctuaire où se dressait la statue du dieu, ou immédiatement derrière, était ménagée une chambre secrète dont l'entrée était dissimulée dans le mur extérieur. Des tuyaux ou conduits partaient de cette chambre et aboutissaient à la bouche de la statue et portaient la voix des prêtres, qui passait pour celle du dieu.

Quelquefois, comme dans le temple de Cérès à Eleusis, un mécanisme de

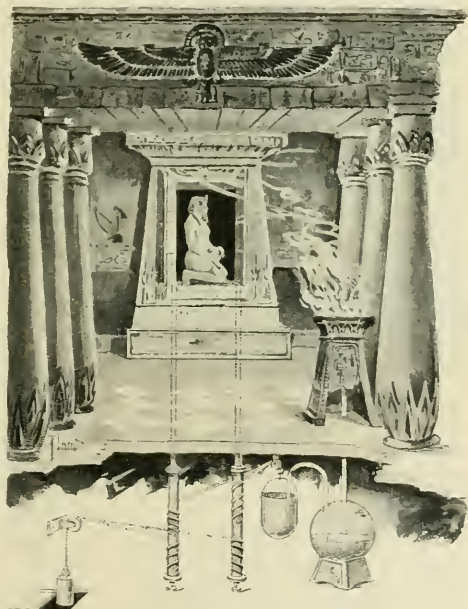


FIG. 1. — APPAREIL POUR OUVRIR ET FERMER AUTOMATIQUEMENT LES PORTES D'UN SANCTUAIRE

va-et-vient imprimait à un plancher mobile des ondulations, le soulevant et l'abaissant en un mouvement analogue à celui des vagues de la mer.

Le mathématicien Héron, d'Alexandrie, qui vivait au III^e siècle, explique

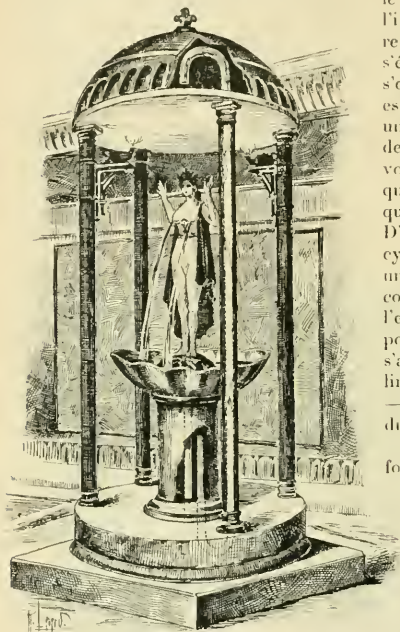


FIG. 2. — AUTEL DE CYBÈLE

quelques-uns des « trucs » employés dans les temples païens. L'ouverture des portes s'accompagnait des trompettes ou du tonnerre. Un système de cordes, de tiges et de poulies faisait, au moment où s'ouvrait la porte, tomber dans un vase plein d'eau une calotte hémisphérique surmontée d'une trompette. L'air comprimé s'échappait par l'instrument et le faisait retentir.

Voici comment il faut, suivant le même auteur, construire une chapelle pour que ses portes s'ouvrent lorsque le feu est allumé sur l'autel, et pour qu'elles se ferment d'elles-mêmes lorsqu'il s'éteint. — L'autel est creux ; quand le feu est allumé, l'air contenu dans l'intérieur se dilate et presse l'eau, qui remplit un globe en dessous. L'eau s'élève alors dans un tube recourbé qui s'enfonce dans une sorte de pot. Ce pot est suspendu à une corde qui passe sur une poulie, se double et s'enroule autour de deux cylindres tournant sur des pivots. Ces cylindres ne sont autre chose que la prolongation des axes sur lesquels évoluent les battants des portes. D'autres cordes enroulées autour de ces cylindres en sens contraire, passent sur une autre poulie, et soutiennent un contre-poids. Il est clair que lorsque l'eau du globe entrera dans le pot, le poids de celui-ci sera augmenté, et il s'abaissera en tirant la corde des cylindres de manière à ouvrir les portes. — On remplaçait quelquefois l'eau par du mercure (fig. 4).

Ailleurs, par un mécanisme analogue, fondé sur le pouvoir de dilatation et de condensation de la vapeur et de l'air, lorsqu'on allumait l'autel pour le sacrifice, les statues des dieux faisaient des libations. A Sais, dans le temple de Minerve, dès que le feu était allumé sur un certain autel, Dionysos ou Bacchus répandait du vin et Artémis ou Diane répandait du lait (fig. 3 et 4) ; en même temps on entendait siffler un dragon. Le sifflet, la sirène étaient, on le voit, inventés en principe bien avant leurs applications actuelles.

Un savant jésuite, le Père Kirchner, possédait dans sa collection un petit autel de Cybèle ainsi construit (fig. 2). Sous un dôme hémisphérique que supportent quatre colonnes, s'élève un autel cylindrique, surmonté d'une vasque d'où sort la statue de la déesse aux nom-

breuses mamelles. Le dôme est hermétiquement clos à l'intérieur par une plaque de métal. A deux des colonnes sont fixés deux lampadaires dont la flamme chauffe directement la plaque du dôme. L'autel cylindrique contient du lait et communique d'une part avec le dôme par un tube deux fois recourbé qui passe dans l'une des colonnes, d'autre part avec l'intérieur de la statue par un autre tube qui monte jusqu'à la poitrine de la déesse et se ramifie en conduits d'un moindre calibre aboutissant à chacune de ses mamelles. Lorsque les lampes ont chauffé la plaque, l'air, se dilatant dans le dôme et dans le tube, produit une pression sur le lait, qui monte et se répand en minces filets par les seins de la déesse dans la vasque où elle se dresse. Qu'on éteigne les lampes ou qu'on les écarte de la plaque, l'air se refroidit et le miracle prend fin.

Ceux qui étaient au courant de ces phénomènes et qui savaient les provoquer s'en servaient parfois en dehors des temples pour leurs intérêts particuliers. C'est ainsi qu'Anthème de Tralle, l'architecte qui bâtit pour l'empereur Justinien le temple à la Sagesse, à Byzance, voulant se venger d'un voisin, appliqua au rebord du toit de la salle de banquet où cet homme traitait ses convives un système de tubes qui donnaient passage à la vapeur d'une chaudière installée dans sa propre maison. Au milieu du festin, la force de

pression devint telle que le toit fut soulevé ; des jets de vapeur envahirent bruyamment la salle, et mirent en fuite les convives et l'amphitryon. Celui-ci



FIG. 3. — MÉCANISME DES LIBATIONS AUTOMATIQUES

crut que c'était un avertissement de Jupiter irrité, et il abandonna la maison.

La plupart des oracles, qu'ils fussent rendus directement par la voix du dieu ou par l'intermédiaire d'une pythonisse, étaient le résultat de savantes et audacieuses supercheries. Le trépied de la pythonisse de Delphes était placé sur une fissure du mont Parnasse d'où s'échappaient des vapeurs qui donnaient à la prêtresse de véritables accès nerveux.

pendant lesquels elle proférait des sons martelés que des prêtres spéciaux traduisaient à ceux qui interrogeaient l'oracle. L'homme courageux qui consultait Trophonius se soumettait pendant plusieurs jours à un régime déterminé avant d'entrer dans l'autre; là, il passait les pieds dans une sorte de couloir étroit : aussitôt, sans doute à l'aide de machines qu'il ne pouvait toucher parce qu'il avait les mains pleines de gâteaux de miel, offrande obligatoire, il était rapidement entraîné en un lieu d'où il revenait, la tête troublée de

vertige et hantée de visions, qu'interprétaient des prêtres appelés hypnotés.

Ces pratiques ne sont pas spéciales aux temples et aux prêtres païens de l'antiquité grecque et latine. Partout où le besoin du merveilleux, naturel à l'homme dont la puissance est faible et les rêves illimités, a été exploité comme moyen de domination, des supercheres analogues ont été mises en œuvre et le sont encore.

H.-G. DE SAINT-HERAYE.



FIG. 4. — DIONYSOS ET ARTÉMIS RÉPANDANT LE VIN ET LE LAIT

EN COLONNE

J'étais, en 1881, à la smalah de Sidi-Medjahed, c'était pendant le double fléau qui sévissait sur l'Algérie : la famine et l'insurrection.

Une nuit d'automne, le bordj fut mis soudain en émoi par deux coups violemment frappés au portail.

— *Schkoun* ? qui est-ce ? demande le spahis de garde.

— *Hal el bab* ouvre la porte, *njibou karta mta l-général* nous apportons une lettre du général.

C'étaient effectivement deux spahis du bureau arabe de Tlemcen, apportant un pli de la subdivision. Lorsqu'ils eurent pénétré dans le bordj, le capitaine commandant, que j'ai toujours soupçonné de ne dormir que d'un œil et de ne se coucher qu'à demi déshabillé, était déjà descendu dans la cour. Il prit le pli, l'ouvrit et l'approcha du falot de ronde. A peine en eut-il lu les premières lignes qu'il appela vivement :

— Trompette !

— *Prisani, ma koptane*.

— Sonne la générale !

— *Tout di souite, ma koptane !*

Aussitôt, du bordj silencieux s'élèvent les notes retentissantes de la trompette, jetées aux quatre points cardinaux et répétées par les cent échos des montagnes. Les chiens y repondent sur des notes lugubres, les oiseaux de nuit s'envolent en froissant vivement l'air de leurs ailes, les chacals, qui s'étaient rapprochés des douars, en quête de proies, s'enfuient en hurlant. Le bordj, les douards s'illuminent, s'em-

plissent de bruit : appels des hommes, accents gutturaux des femmes, braiment des ânes ; c'est le réveil.

Bientôt les spahis commencent à arriver dans le bordj pour y seller leurs chevaux ; leurs femmes les accompagnent, poussant devant elles des ânes chargés de la selle et de la bride ; des enfants, en chemise blanche et en chéchia rouge, les suivent pieds nus, traînant d'une main le grand sabre de leur père, tandis que de l'autre ils maintiennent à grand-peine sa carabine, trop lourde pour leurs frêles épaules.

Le spahi est vite sur pied, parce qu'il dort tout habillé sur une simple natte ; il a vite fait de préparer son cheval, car la simplicité du harnachement lui permet d'y



assujettir rapidement le paquetage. Il est vite approvisionné, car, vivant très sobrement, la même musette peut renfermer la nourriture de son cheval et la sienne : de l'orge pour sa monture ; de la galette d'orge, des figues sèches et

des dattes pour lui. Tandis que les spahis sellaient leurs chevaux et les conduisaient par la tête au lieu de rassemblement, les bagages des officiers français avaient été descendus dans la cour et le muletier indigène, le bât sur la tête et la bride dans le bras, s'était dirigé sur la partie du hangar-écurie où se trouve la mule qui devait les transporter.

La mule n'y était plus ! On eut beau la chercher dans tous les coins du bordj et des environs, on ne la trouva pas. Qu'était-elle devenue ? Mystère. Mais, comme il fallait partir coûte que coûte, le capitaine donna l'ordre de la remplacer par une bête de somme réquisitionnée dans l'un des douars.

Lorsque les spahis furent rangés en bataille devant le bordj, le capitaine,

dée comme un cheval, et montée par un spahi.

— Ben Kaddour, demanda le capitaine, comment se fait-il que tu sois sur la mule ?

Le spahi, confus, balbutia d'abord quelques mots à voix basse, mais, enhardi en nous voyant pris d'une folle hilarité, il reprit de l'assurance.

— Mon capitaine, dit-il, mon cheval est malade à l'infirmérie; comme je voulais partir avec toi, j'ai pris la mule, pensant que, grâce aux ténèbres, tu ne t'en apercevrais pas avant demain et qu'ensuite, *inschallah* s'il plaît à Dieu, tu me garderais.

Il fallut bien, pourtant, qu'il rendit la mule et qu'il restât, le brave homme; il en fut désolé, mais le capitaine lui promit de le faire venir à la colonne dès que son cheval serait guéri.

Le spahi a horreur du service intérieur, des corvées de smalah, mais son goût pour les aventures l'emporte sur sa paresse, surtout s'il a l'espoir de faire une razzia; mettez-le à cheval, il ira volontiers partout où vous l'enverrez et se fera bravement tuer au besoin.

Le capitaine en second devait rester à Sidi-Medjahed pour administrer la smalah, qui comprenait encore un certain nombre de spahis, les femmes, les enfants, les troupeaux, etc. C'était un

vieil officier d'Afrique, très bon conseiller en matière d'expéditions. Il s'était chargé d'organiser notre petit convoi. Comme je prenais congé de lui, il me dit, en me serrant la main :

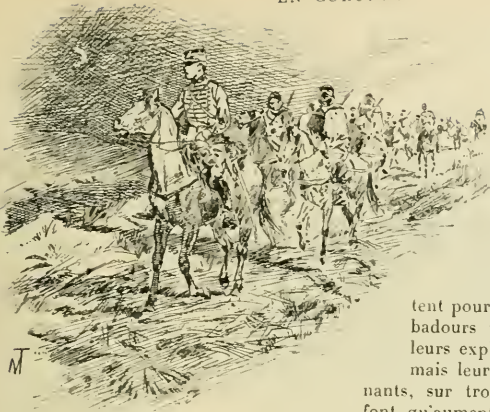
— Il est certain que vous manquerez bientôt de bois; j'ai mis un sac de charbon sur votre chargement; ménagez-le



précédé d'un falot fixé au bout d'un bâton, passa devant leur front pour les inspecter un à un. Soudain, il s'arrêta, ébahi, devant une paire d'oreilles qui dépassait effrontément l'alignement.

— Mais c'est la mule ! s'écria-t-il.

C'était en effet l'introuvable mule. Elle était là, dans le rang, sellée et bri-



et n'en dites rien, sinon tout le monde vous en demandera et personne n'en profitera. Adieu.

« A cheval ! commanda le capitaine ; par un, marche ! »

La capitaine prend la tête de l'escadron et moi la gauche pour veiller au bon ordre ; le convoi suivra.

La nuit est belle ; la lune, d'abord masquée par la montagne, apparaît peu à peu sur la crête ; ses rayons, encore très obliques, laissent dans les ténèbres la smalah et les côtes basses qui l'environnent, tandis qu'ils blanchissent la faite du cirque montagneux d'en face, qui prend l'aspect de la margelle d'un immense puits d'où les spahis émergent un à un.

Il est heureux que la lune vienne si à point éclairer notre étape nocturne : car, jusqu'à Seb dou, que nous devons atteindre dans la matinée, durant cinquante kilomètres, il nous faudra franchir, en nous élevant peu à peu jusqu'aux hauts plateaux, un réseau inextricable de collines boisées, par le seul mauvais sentier qui relie notre point de départ à celui de destination.

Il y a, sur ce sentier, maint passage dangereux qu'il faut voir pour éviter

les accidents ; mais la plupart de nos chevaux l'ont déjà suivi ; le connaissent bien ; l'encolure affaissée, le nez près de terre, ils regardent et ils flairent.

La nuit est fraîche, l'étape monotone ; les spahis, frileusement enveloppés dans leurs deux burnous, chantent pour se tenir éveillés. Troubadours modernes, ils célèbrent leurs exploits passés et à venir ; mais leurs chants lents et traînants, sur trois notes nasillardes, ne font qu'augmenter l'invincible envie de dormir qui s'empare de nous peu à peu.

Enfin, à la pointe du jour, nous franchissons en serpentine la côte qui forme le revers septentrional des hauts plateaux. Il y a cinq heures que nous marchons ; les chants, les conversations ont cessé ; le jour naissant, pesant sur les paupières, impose aux spahis la loi du sommeil, courbe leurs têtes sur les pommeaux des selles. Mais, ce tribut payé à la nature, l'escadron s'éveille enfin ; on atteint la grande crête, d'où la vue s'étend au loin sur le chaos des montagnes boisées et ravinées, cassées au centre par l'étroite et profonde vallée de la Tafna qui s'en va, zigzaguant, jusqu'à la vaste plaine où elle s'efface dans la brume.

Nous atteignons enfin le grand village de Seb dou, où nous attendent de nouveaux ordres. Nous partirons le lendemain pour El-Aricha — cinquante kilomètres. — En ce point l'autorité militaire a formé, sous le commandement du colonel Crouzet, un corps expéditionnaire destiné à opérer, de concert avec celui du colonel de Négrier, dans la région des Chotts et plus au sud si cela devient nécessaire.

Seb dou est relié à El-Aricha par une piste assez large, mais fort mau-

vaise en hiver, surtout à son origine.

Nous étions donc en route pour El-Aricha. Après avoir passé les gorges,



nous avons gagné El-Aouedj et je m'étonnais du vide qui se faisait presque subitement devant mes yeux, lorsqu'un spahi qui marchait près de moi me montra un pauvre et chétif arbuste, tristement penché vers le sol, à cinq ou six cents mètres du chemin.

— Ça, tu vois, mon lieutenant, me dit l'indigène, c'est le dernier arbre.

C'est vrai, on me l'avait dit, nous n'allions plus voir d'arbres pendant tout le temps de notre séjour sur les hauts plateaux. Plus rien désormais que la désolante monotonie d'un sol, chauve par places, uniformément ondulé, recouvert d'une sombre et courte végétation d'alfa, de dys et d'autres plantes tristes, maigres, peu réjouissantes à la vue et ce dernier arbre, qu'on me montrait comme une curiosité, cet enfant perdu, fruit d'une semence jetée là par le vent ou dernier survivant d'une végétation détruite, ne m'apparaissait que comme un témoin de la misère de ces solitudes.

Et pourtant ce pays est habité. Il est parcouru par des nomades dont nous

voyons au loin les campements épars. Ce sol, ingrat à l'homme, prodigue aux moutons les herbes salées dont ils sont si friands et qui donnent tant de délicatesse à leur chair.

Malgré la curiosité que j'éprouvais à pénétrer dans ce pays si nouveau et dont on m'avait tant de fois parlé à la smalah, j'avoue que j'éprouvai un serrement de cœur, lorsque je perdis de vue le dernier arbre.

Il fallait maintenant gagner El-Aricha, en suivant, en ligne droite, les 32 kilomètres de piste, sans jamais voir le paysage varier d'une ligne.

Le poste d'El-Aricha est situé à 1 300 mètres d'altitude, aux sources d'un cours d'eau désigné sur les cartes comme affluent de l'oued Charef, qui se jette lui-même dans la Moulouya, fleuve marocain. Mais, en toute saison, le lit est à sec et la rivière souterraine. En creusant, on trouve l'eau à un mètre : elle est abondante et bonne.

Près des puits, au nord d'une courte et sèche arête montagneuse, qui sépare la plaine des Ouled Nahr de la région des Chotts, on a construit une petite redoute dans laquelle meurent d'ennui, en temps ordinaire, un officier du bureau arabe, quelques spahis et un détachement d'infanterie.

A l'arrivée, nous trouvons la colonne campée sur un plateau que l'oued El-Aricha sépare de la redoute. Les soldats sont logés sous de grandes tentes coniques, fournies par le génie, les officiers sous leurs tentes marquises. Nos camarades avaient préparé notre campement et l'avaient abondamment pourvu de bois et d'eau, de sorte que nos hommes,

dispensés de cette corvée, purent prendre presque immédiatement un repos bien mérité.

Le camp était tracé suivant les règles formulées par le maréchal Bugeaud. On campe dans l'ordre de marche, et l'on marche dans l'ordre de combat, c'est-à-dire en carré ou en losange. Une colonne expéditionnaire, qu'elle opère dans le Tell, sur les hauts plateaux, dans le Sahara ou au Soudan, est une citadelle mouvante renfermant, dans son sein, ses canons, ses munitions, ses vivres, ses ambulances et sa cavalerie. L'infanterie en forme les quatre faces.

Il serait bien plus agréable de faire marcher le convoi et la cavalerie séparément; mais, dans les pays sauvages que je viens de citer, les indigènes sont très mobiles, très endurants et très entreprenants. Ayant éprouvé la supériorité de notre tactique et celle de notre armement, ils redoutent nos feux, ils évitent nos baïonnettes; ils cherchent à atteindre nos convois, sachant bien que c'est en eux que réside toute notre force, puisqu'ils portent à la fois la vie et la mort : les subsistances et les munitions.

Bugeaud avait baptisé sa tactique *offensive-défensive-poursuivante*.

La marche était offensive : l'action, pendant l'attaque, était défensive, et, lorsque l'adversaire, d'abord foudroyé par les feux des carrés, était venu se briser sur les baïonnettes, la citadelle s'ouvrait, vomissant sa cavalerie qui se ruait sur l'adversaire, le chargeait et le poursuivait à outrance, changeait sa retraite en dérouté.

Les différentes colonnes en position sur les hauts plateaux avaient reçu l'ordre de se relier entre elles et de faire surveiller le pays environnant. Le colo-

nel Crouzet organisa cette surveillance avec deux patrouilles : patrouille de l'est, patrouille de l'ouest. Ces patrouilles, composées de trois spahis et de trois goumiers sous les ordres d'un officier de spahis, devaient accomplir un trajet circulaire de 115 à 120 kilomètres. Elles partaient à quatre heures du soir et rentraient généralement le lendemain dans la soirée.

Ma première patrouille fut celle de l'est. Mes instructions portaient que je devais marcher douze kilomètres droit au sud, gagner ensuite à l'est un étang appelé *Meckra bent el Sultan* (l'étang de la fille du Sultan), puis me rabattre au nord-ouest sur un marabout, et de là rentrer à El-Aricha. En nous donnant la consigne, le colonel nous avait dit : — Il y en a de vous qui seront peut-être enlevés, mais, du moins, je serai renseigné.



Dans les solitudes de la mer d'alfa, sans chemins tracés, sans habitations, sans préominences caractéristiques, il est impossible de choisir des points de direction.

Je pris l'un des goumiers comme guide

et je lui donnai l'itinéraire. Nous nous mimés en marche; mais, au bout d'un moment, je m'aperçus que mon homme avait insensiblement changé de direction et qu'il nous conduisait à l'est. La paresse, la crainte peut-être de rencontrer les contingents de Bou-Aména l'avaient porté à abrégé la route. Je lui en fis l'observation, il se fâcha, soutenant que c'était bien au sud qu'il marchait.

— Eh bien, lui dis-je, ton sud n'est sans doute pas le même que le mien, suis-moi ! et je pris la tête de la patrouille.

Quand j'eus marché deux heures droit devant moi, je m'arrêtai et, me tournant vers le gommier, je lui dis :

— Maintenant, conduis-moi à Meckra bent el Sultan.

L'homme me regarda d'abord avec ironie, puis, levant le bras d'un geste qui marquait l'impossibilité, il répliqua :

— Puisque tu nous as si bien conduits, continue; quant à moi, je ne sais pas où nous sommes, comment veux-tu que je te guide ?

Je n'avais pas le temps de parler, il fallait marcher. Armant mon revolver, je le braquai résolument sur le guide récalcitrant.

— Dans cinq minutes, lui dis-je, ou bien tu auras trouvé la direction ou bien je t'aurai brûlé la cervelle; choisis !

La menace fut efficace. Le gommier s'approcha de ses deux camarades, et tous trois, de concert, se mirent à examiner le ciel; ils tombèrent bientôt d'accord sur une étoile qui devait servir de point de direction. Alors le guide se tourna vers moi et me dit, cette fois respectueusement :

— Sidi, maintenant je puis te conduire.

Il passa devant moi, se mit en marche, et le reste de mes cavaliers se dispersa et disparut dans la nuit pour me protéger d'une surprise toujours possible en ces régions.

Nous marchâmes ainsi durant quatre heures environ, le guide ne perdant pas

de vue son étoile. Lorsque nous nous arrêtâmes, l'étang était à nos pieds, boyau liquide, long d'une centaine de mètres, enterré dans une dépression du sol. Il suffisait d'une légère erreur de direction pour nous faire passer à côté sans le voir et vous pouvez juger de la sagacité des Arabes, si vous voulez bien remarquer qu'il avait fallu tenir compte, pour le choix de l'étoile, du déplacement du firmament.

J'étais de retour au camp vers six heures du soir. A dix heures je dormais à poings fermés, lorsque mon ordonnance vint soudain m'éveiller.

— Mon lieutenant, on part.

En effet, j'entendais sonner la diane; au bruit qui se faisait autour de moi, je compris que le camp était sens dessus dessous et qu'on se préparait à marcher. J'allai aux renseignements: les Mehaïas dissidents avaient établi leur campement dans la partie ouest du Chott, et le colonel Crouzet allait opérer, de concert avec le colonel de Négrier, qui se trouvait en ce moment-là au sud du Chott, un mouvement concentrique pour tâcher de les surprendre et de les envelopper.

Il y avait donc branle-bas dans le camp. Les hommes, qui n'ont qu'à boucler leurs sacs, à seller, à rompre les faisceaux, sont vite en ligne; il n'en est pas de même des animaux du convoi, surtout du chameau. Le chameau n'est pas aussi docile qu'on pourrait le croire; il est très impressionnable et sujet aux paniques; souvent il ne reçoit son chargement qu'avec des protestations. Notre convoi comprenait des mulets de train, des mulets arabes, des chevaux de bât de réquisition et un millier de chameaux.

Ces derniers, ennuyés sans doute d'être dérangés la nuit, semblaient peu disposés à la docilité. Les uns refusaient de s'accroupir; les autres, à demi chargés, se relevaient brusquement et cherchaient à fuir. A la lueur des feux, on voyait la forêt des longues encolures balancées, au milieu d'elles les sokkhars

(conducteurs, armés de leurs matraques, se démener, frapper avec de grands gestes et de grands cris et les chameaux eux-mêmes, emplissant l'air de leurs voix claironnantes, faisaient un vacarme assourdissant.

Les colonnes expéditionnaires appelées à opérer soit sur les hauts plateaux, soit dans le Sahara, présentent cette particularité qu'elles doivent transporter l'eau potable nécessaire à leur alimentation ; les puits sont rares, groupés en un petit nombre de points que séparent les uns des autres des distances qu'on ne peut franchir qu'en plusieurs étapes. Dans cette éventualité, on organise un convoi d'eau calculé à raison de cinq litres par homme et vingt litres par cheval et par jour. Chaque chameau porte deux tonnelets d'une contenance de 40 à 100 litres. L'existence de la colonne est suspendue à ces précieux tonnelets, elle est livrée aux caprices de ces animaux impressionnables. Que la colonne s'égaré et manque un point d'eau, qu'une panique s'empare de ces animaux, jette à bas les charges et brise les tonnelets, et voilà, sous une chaleur torride, les hommes et les animaux condamnés à mourir de soif, à bref délai ; quelquefois de faim.

D'autre part, lorsqu'une colonne opère sur les hauts plateaux en plein hiver, c'était notre cas, elle est exposée à un autre danger de nature absolument différente. En 1846, la colonne du général Levasseur, surprise par une tempête de neige, laissa en route 208 morts et 408 hommes entrèrent dans la suite aux hôpitaux. En pareil cas, la cavalerie ou le troupeau passent d'abord pour frayer le passage à l'infanterie qui, sans cette aide, serait dans l'impossibilité d'avan-

cer, tant la neige est haute et serrée.

Ce que nous allions accomplir cette nuit-là, ce n'était pas une marche ordinaire, c'était un raid analogue à ceux qui ont illustré les colonnes légères de Yusuf.

Les hommes avaient été allégés le plus possible : au lieu de leur sac, ils n'emportaient que leur musette, contenant leurs cartouches, un jour de biscuit et trois jours de petits vivres ; ils devaient monter à tour de rôle sur des mulets, de manière à ne faire à pied que



les deux tiers ou même la moitié de l'étape.

On partit à minuit, laissant un bataillon — du 86^e de ligne — à la garde du camp. Et comme la marche que l'on allait entreprendre était éminemment offensive et rapide, le colonel Crouzet adopta un dispositif qui eût semblé très hasardé en tout autre cas. Il prit les devants avec ses zouaves, ses tirailleurs — trois bataillons, — ses deux escadrons de chasseurs d'Afrique et une partie du goum, laissant à l'escorte du convoi une compagnie de zouaves, les spahis et le restant du goum.

Pour maintenir le convoi en direction, le colonel prescrivit à son arrière-garde d'allumer des touffes d'alfa de distance en distance. Comme la colonne allait bon pas tandis que les chameaux du convoi marchaient mal, la distance

s'allongea, si bien que, finalement, nous n'aperçûmes plus les feux qui devaient nous guider.

A certain moment, nous nous crûmes égarés; nous avions perdu les traces que jusqu'alors nous avions pu suivre. Le commandant envoya alors des goumiers recouper le terrain transversalement pour tâcher de les retrouver, mais l'obscurité de la nuit rendit leurs recherches infructueuses. Ils usèrent alors d'un moyen qui leur réussit parfois en pareil cas; ils descendirent de cheval et, prenant des poignées de terre de distance en distance, ils se mirent à les flairer. En peu de temps ils retrouvèrent ainsi, à l'odorat, le point où avait passé la colonne et, à partir de ce moment, nous ne nous égarâmes plus.

Nous marchâmes tout le jour. Vers quatre heures du soir, le colonel envoya aux spahis l'ordre d'aller rejoindre les chasseurs d'Afrique. Nos éclaireurs avaient signalé la présence, au loin, de masses considérables qui s'éloignaient vers l'ouest, et le commandant de la colonne envoyait toute sa cavalerie à leur poursuite. Lorsque nous atteignîmes les chasseurs d'Afrique, ils étaient déployés; nous primes la gauche de leur ligne et, bientôt, nous avançâmes au trot sur un admirable terrain de combat pour notre arme. Combien de temps avons-nous marché à cette allure, je ne saurais le dire. Dans le lointain, on apercevait, en effet, quelque chose d'in défini qui nous médusait, et nous marchions vers ce quelque chose qu'on nous disait être les goums des dissidents et leurs troupeaux.

Entre temps, on s'était emparé d'un éclaireur de l'ennemi; le commandant de la cavalerie, à qui on l'avait amené, nous l'avait confié et mon capitaine l'avait fait placer au deuxième rang, entre deux

cavaliers. Un peu plus tard, étant passé derrière l'escadron pour m'assurer de la présence de notre prisonnier, je vis qu'on ne l'avait pas désarmé; je lui pris le fusil à deux coups qu'il portait en travers de sa selle et je le passai à un spahi. L'Arabe ne s'en troubla pas; il tira tranquillement de sa poche du tabac et du papier à cigarettes et, me regardant dédaigneusement: « Merci, me dit-il, je peux rouler maintenant une cigarette. »

Cependant la nuit était venue sans que nous ayons pu atteindre les Mehaïas qui fuyaient toujours. Il fallut s'arrêter, laisser souffler les chevaux et revenir sur nos pas. Nous ne rejoignîmes la colonne qu'à huit heures du soir, elle bivouaquait dans le chott. Nous apprîmes qu'en notre absence elle avait capturé trois mille moutons et dix-huit prisonniers.

L'infanterie avait marché pendant seize heures, la cavalerie pendant vingt heures; mon cheval et moi, nous avons marché pendant quarante-cinq heures, coupées par un repos d'environ six heures à El-Aricha. Le noble animal s'était fort bien comporté pendant cette interminable étape qui représentait plus de deux cents kilomètres, avec cette particularité qu'une grande partie du trajet s'était effectuée de nuit et la totalité sans chemins.

Le lendemain, nous apprîmes



que, malgré tout le soin mis par le colonel à dérober sa marche, les dissidents avaient été prévenus de notre approche. Ils avaient quitté le chott assez tôt pour pouvoir prendre sur nous une bonne avance : en revanche ils avaient dû abandonner leurs troupeaux ; la colonne de Négrier en avait capturé la plus grande partie et, nous, nous avions pris le reste.

Au réveil, une certaine agitation se manifesta au bivouac des chasseurs d'Afrique. Tout un faisceau d'armes, sabres et carabines, avait disparu du front de bandière sans que le factionnaire eût entendu le moindre bruit. Les Arabes sont très experts à ces sortes d'opérations qui demandent beaucoup de patience et d'adresse. Des spahis furent envoyés dans toutes les directions à la recherche des voleurs ; ils ne trouvèrent qu'un sabre, sans fourreau, abandonné ou perdu dans l'alfa.

Au retour, je fus chargé de ramener les moutons. Je fus quelque peu humilié de me voir investi de ces fonctions peu enviables de berger en chef. J'avais à peine trente hommes avec moi ; quand j'eus constitué une arrière-garde et deux patrouilles pour surveiller mes derrières et mes flancs, il ne me resta plus sous la main qu'une quinzaine de spahis que je dus éparpiller pour encadrer, maintenir compacte et pousser en avant toute cette masse bêlante et peu agile. Les moutons avaient faim et voulaient pâturer ; à chaque instant des brebis mettaient bas, il fallait ramasser les petits et les déposer dans des *choiries*, sortes de corbeilles doubles placées sur des mulets qu'on nous avait laissés pour cet usage ; nous n'avan-



cions qu'à petits pas, non sans inquiétude, car la colonne s'était éloignée, nous abandonnant à notre sort, et nous craignons que les Mehaïas, renseignés, ne fissent contre nous un retour offensif pour rentrer en possession de leurs troupeaux. Nous mîmes quatre jours à atteindre El-Aricha.

Le lendemain de notre rentrée au camp, le commandant de la colonne me fit appeler et me donna l'ordre de conduire à Sebdu les dix-neuf prisonniers sous l'escorte de dix-huit spahis. J'en pris livraison contre reçu.

— Arrangez-vous, me dit le colonel Crouzet, pour avoir passé les gorges d'El-Aouedj avant la nuit, car les Harrars ne sont pas sûrs, ils pourraient avoir la velléité de profiter des ténèbres pour vous tendre une embuscade et délivrer vos prisonniers.

Or je ne pus partir qu'à dix heures. Pour mettre en pratique le sage avis du colonel, je devais arriver à Sebdu à cinq heures du soir ; je n'avais devant moi que sept heures, haltes comprises, pour franchir cinquante kilomètres. Il fallait

marcher à raison de huit kilomètres à l'heure : c'est à peu près la vitesse de nos chevaux à l'allure de l'amble, que les spahis prennent habituellement. Je m'y décidai, ou plutôt je m'y résignai, car il fallait que mes prisonniers se missent au pas gymnastique et le servassent pendant toute l'étape.

Cette cruauté que la nécessité m'imposait me crevait le cœur; je considérais avec pitié ces pauvres gens, et ils s'en apercevaient bien. L'un d'eux m'inspirait plus de commisération que les autres. C'était un homme d'une trentaine années, d'apparence chétive, la tête longue et mince, le corps grêle; sa physionomie et son costume lui donnaient l'air d'un jeune moine, prématurément épuisé par les austérités de la règle; il allait mollement, sautillant d'un pied sur l'autre, les yeux baissés, avec, sur le visage, une expression de douceur, de tristesse et de résignation qui me touchaient. Ah! cet homme n'a pas su combien il m'a rendu pénible l'accomplissement de mon devoir.

Un autre de mes prisonniers offrait une singularité; son bras gauche avait été fracassé par une balle; mais, soigné d'une façon tout à fait rudimentaire, l'os ne s'était pas resoudé. Pour maintenir la rigidité du bras, on avait ajusté à l'endroit de la fracture un manchon fait de plusieurs épaisseurs de cuir rouge cousues ensemble. Dans cette espèce de virole, les tissus assez lâches et les deux fragments de l'os assez éloignés l'un de l'autre permettaient à l'avant-bras une rotation presque complète.

Le plus bel homme de mon détachement, le plus robuste était celui que j'avais désarmé et qui m'avait nargué en roulant sa cigarette. Celui-là avait le même air agressif, et sa physionomie avait une remarquable expression de férocité. Tout alla bien pendant le premier tiers du trajet; nos chevaux ambleurs encadraient les prisonniers qui marchaient à la queue leu leu, et moi,

qui fermais la marche, je surveillais la file des burnous marrons aux capuchons redressés, qui se balançaient de droite et de gauche comme des cloches mises en branle et j'étais surpris de l'endurance de ces hommes qui déambulaient à cette allure rapide, le long de la piste droite et monotone, sans proférer aucune plainte; ils acceptaient leur sort : *mek-toub allah* c'est écrit!

Cependant, après deux heures de marche, mon dix-neuvième prisonnier, l'homme à la cigarette, se laissa choir à terre et déclara qu'il ne pouvait plus marcher. J'eus beau employer la persuasion et les menaces, je ne pus le décider à repartir. On voyait cependant que sa fatigue était feinte, qu'il espérait soit qu'on le laisserait en route, soit qu'il ferait perdre du temps. Peut-être songeait-il à cette gorge des Harrars d'où, le soir, pourrait bien sortir la délivrance. Mes spahis se montrèrent moins tendres que moi. Deux d'entre eux, sans attendre mes ordres, mirent pied à terre, relevèrent le Mehaïa et le chassèrent devant eux à coups de crosse. Quelques kilomètres plus loin, la comédie recommença et les spahis se chargèrent encore une fois de remettre l'homme sur pied.

Une troisième fois, il se laissa choir et déclara que c'était fini, qu'il ne pouvait plus marcher, qu'il allait mourir. Alors le spahi Ben Arcad mit une cartouche dans sa carabine et, ayant dirigé le canon de son arme sur la poitrine du récalcitrant, à bout portant, le doigt sur la détente, me regarda pour recevoir ou surprendre l'ordre de tirer. Je ne bronchai pas, car le moindre geste imprudent, un mouvement nerveux ayant l'air d'un signal, devenait l'arrêt de mort de mon prisonnier. J'appelai doucement le spahi :

— Ben Arcad, relève ta carabine; bien, maintenant désarme-la.

Cet acte décida le Mehaïa à se relever et à continuer sa route, mais ce ne fut pas pour longtemps; il se laissa choir

une quatrième fois, déclarant qu'on le porterait plutôt, mais qu'il ne marcherait plus, qu'il voulait rester là pour y mourir. Cette fois, à bout de patience, je fis au récalcitrant une courte et nette déclaration :

— On ne te portera pas et, comme je ne peux pas t'abandonner vivant, on te tuera. Si tout à l'heure je n'ai pas permis au spahi de tirer sur toi, c'est parce que je me rends bien compte de ta mauvaise volonté et que je veux te punir. Si tu ne marches pas, on te coupera le cou.

Les Arabes méprisent la mort, mais ils redoutent la décapitation. Mon argument produisit l'effet que j'en attendais, mon homme se releva et ne tomba plus.

J'atteignis à temps les gorges des Harrars, je les franchis sans incident et j'arrivai à Sebdoù à l'entrée de la nuit.

Le lendemain matin, passant devant le bureau arabe, j'aperçus mon prisonnier assis sur un banc. Je m'approchai de lui et lui demandai en arabe :

— Eh bien, tu n'es donc pas mort ?

— Oh ! non, me répondit-il du même air sarcastique qu'il avait en roulant sa cigarette, je me porte même parfaitement bien...

Le commandant supérieur de Sebdoù m'annonça que je repartirais le lendemain dans la matinée, et que j'escorterais un convoi de ravitaillement à destination d'El-Aricha.

Je ne sais ce qui retarda la formation du convoi, mais nous ne pûmes nous mettre en route que vers deux heures de l'après-midi. J'emmenais cent mulets et dix chariots attelés chacun de

six chevaux et conduits par des charretiers espagnols. La pluie avait défoncé la piste qui n'est pas ferrée ; voitures et animaux de bât avançaient avec lenteur et difficulté.

En atteignant la rampe qui donne accès au plateau, la première voiture s'enlisa jusqu'aux essieux. Je fis doubler les attelages ; les efforts des six paires de chevaux restèrent sans résultat. Il était tard, le jour baissait ; je vis que les charretiers, timorés, redoutaient une étape de nuit ; ils ne stimulaient que mol-

lement leurs attelages et finirent par me déclarer qu'il fallait passer la nuit où l'on était. Je leur répondis que c'était impossible, qu'ils tripleraient et quadruplèrent au besoin leurs attelages, mais que l'on partirait. Ils refu-

sèrent catégoriquement d'obtempérer à cet ordre.

J'avais, dans mon détachement, un vieux sous-officier français, qui ne pouvait déjà plus lire qu'avec des lunettes. Je l'envoyai rendre compte au commandant supérieur de ce qui se passait. Il revint au bout d'une heure et demie avec l'ordre écrit, intimé aux charretiers, d'avoir à partir immédiatement. La colonne avait besoin de ses vivres au plus tard dans la matinée ; il fallait arriver de manière que les distributions ne subissent aucun retard.

Les charretiers s'étaient assis en cercle autour d'un feu de bois qu'ils avaient allumé ; c'est à la lueur de ce feu que le maréchal des logis, les lunettes campées sur le bout du nez, la tête haute, l'air pénétré de l'importance de sa mission, leur lut l'ordre et la déclaration



du commandant supérieur. Et tandis qu'il insistait, aux passages importants, les scandant et les appuyant d'un signe de tête énergique et affirmatif, les Espagnols, tout en buvant et en découpant des tranches de saucisses sur des morceaux de pain, ripostaient en silence en faisant, de la tête, des gestes négatifs.

mulets en avant. Adieu, charretiers : vous n'avez pas voulu marcher, ce que je prévoyais est arrivé ; tirez-vous de là maintenant.

Et comme je faisais mine de m'éloigner, les Espagnols épouvantés accoururent vers moi, me conjurant de rester, de les protéger, me promettant de faire



tifs. Le jeu de ces physionomies, vivement éclairées par la flamme du foyer, était vraiment curieux à voir ; ce spectacle me fit oublier un instant les ennuis de la situation ; mais, revenu bien vite à la réalité, je résolus d'en finir par un coup de vigueur. J'appelai ben Arcad à l'écart.

— Prends avec toi trois spahis, lui dis-je confidentiellement ; quittez vos burnous rouges et, sans vous faire voir, éloignez-vous de ce côté. Dans une demi-heure, simulez une attaque, mais ayez bien soin de tirer en l'air.

Tandis que mes cavaliers s'éloignaient, je fis auprès des Espagnols une nouvelle tentative qui resta aussi vaine que les précédentes. Soudain notre attention fut attirée sur nos derrières par un lointain galop ; presque aussitôt éclatait une fusillade accompagnée de clameurs :

— Ah ! ha ! ha !... Ah ! ha ! ha !...

— A cheval, m'écriai-je, poussez les

le nécessaire pour démarrer et se mettre en route. Je consentis alors à me porter du côté de l'ennemi avec mes spahis, quelques zouaves et quelques tirailleurs de renfort que j'emmenais à El-Aricha.

En un clin d'œil, les charretiers eurent quadruplé les attelages de la première voiture ; lorsqu'elle eut franchi la rampe, ils firent passer les autres en trois fois. Au cours de cette opération, j'avais joint l'ennemi et *je l'avais fait rentrer dans le rang.*

Les incidents du genre de ceux que je viens de vous raconter sont de tous les jours. En apparence insignifiants, ils contribuent, certes, à former le caractère de l'officier. S'ils n'éprouvent pas précisément son courage, ils exercent en tous cas son sang-froid, sa patience et sa sagacité, sans l'empêcher de se livrer à l'étude de cette mécanique spéciale qu'on appelle la stratégie et la grande tactique.

F. OTT.

LE VIEUX PARIS UNIVERSITAIRE

Dans les rues montueuses et étroites qui escaladent le flanc nord de la montagne Sainte-Genève, *la docte et sainte montagne*, comme on l'appelait au moyen âge, le curieux du vieux Paris remarque un certain nombre de hautes portes à l'aspect solennel et qui jurent avec les vieilles maisons, tristes et banales, sans caractère, auxquelles elles donnent accès.

Ces hautes portes étaient les entrées monumentales des petits collèges que fondèrent aux ^{xiii^e}, ^{xiv^e} et ^{xv^e} siècles des prélats et des légistes qui voulaient faire participer de pauvres et intelligents écoliers de leurs provinces aux bienfaits de l'instruction, grâce à laquelle ils pourraient s'élever aux plus hautes charges du royaume.

Ces collèges, agglomérations de bâtiments plus ou moins disparates formés de pièces et de morceaux, au hasard des acquisitions, n'étaient, dans le principe, que des sortes d'hôtelleries, d'hôtels meublés où les *boursiers*, pauvres diables tirés de la glèbe, trouvaient un misérable vivre et un triste couvert. Plus tard, les régents y vinrent donner leurs leçons. Le principal du collège s'engageait à les nourrir et à les loger pendant l'année scolaire.

Vêtu d'une robe noire avec chausses, bonnet carré en tête, le régent professait dans une haute chaire, au fond de la classe, à droite; à gauche, les écoliers étaient rangés, observant la maxime inscrite sur les murs : *Silentium!*

Il y avait deux sortes de collèges : les *collèges réguliers*, comme ceux des *Bernardins* et des *Prémontrés*, peuplés de *novices* soumis à une réglementation monastique, et les *collèges séculiers*, comprenant les *Artiens*, les *Décrististes* et les *Mires* (étudiants ès lettres, ès droit, ès médecine). Ces derniers jouissaient d'un peu plus de liberté que

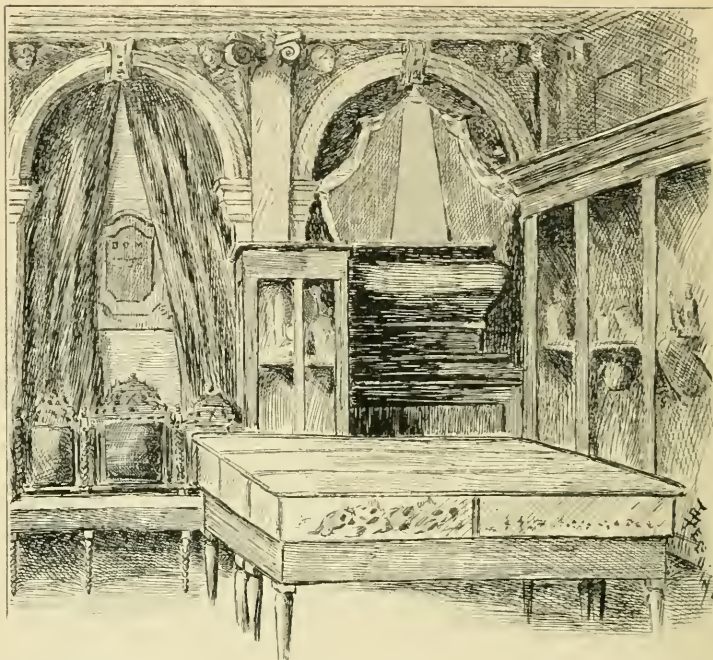
les autres : mais, sauf la fréquence des exercices religieux, les grandes lignes réglementaires sont presque partout les mêmes.

A la tête du collège était le *principal* ou proviseur, assisté d'un *conseil de communauté* de boursiers, dont il prenait avis.

La vie dans ces collèges ressemblait, par beaucoup de côtés, à celle de nos petits séminaires actuels ou des collèges anglais d'Eton et de Cambridge. Les boursiers étaient logés deux par deux dans une chambre, ou plutôt cellule, que leur assignait le principal, et qui devait rester toujours ouverte pour assurer la surveillance. L'un des deux est de semaine pour faire les provisions, balayer la chambre et servir à table; il devait rendre ses comptes tous les huit jours; chaque chambre avait quelques livres confiés à l'ancien.

Comme il n'y a pas de salle d'étude commune, on ne quitte la chambre où l'on travaille que pour aller à la chapelle, à la classe, au réfectoire, au *deambulatorium* (cour et préau). Il est défendu d'y recevoir personne. A neuf heures, au couvre-feu qui tinte au lanternon de Saint-Séverin et au clocher grêle de Saint-Hilaire, tous les étudiants doivent être remontés.

Il y avait deux sortes d'externes : les *martinets*, ainsi nommés à cause de leur humeur voyageuse, et les *galoches*. Les premiers n'avaient affaire au principal que pour l'obtention du certificat d'études, au moment de passer les grades. Une partie d'entre eux étaient des jeunes gens sans aveu et sans gîte. Les prescriptions de tout genre étaient restées insuffisantes contre cette turbulente jeunesse, ces escoliers coureurs de lavernes, se plaçant aux tapages et aux émeutes. Les *galoches*, qui tenaient leur sobriquet des sabots qu'ils trai-



TOMBEAU DE JACQUES II AU COLLÈGE DES ÉCOSSAIS RUE DU CARDINAL-LEMOINE

naient à travers les fanges du pays latin, étaient de vieux étudiants amateurs qui vieillissaient sous le harnais scolastique en écoutant les éternelles gloses sur Aristote.

Pour régenter toute cette population cosmopolite, aucun maître d'étude, aucun surveillant, aucun censeur. La grande ressource était la punition corporelle, le fouet, *instrumentum regni*. Le régent montait en chaire, armé de la férule, et *væ natibus!* s'écrie Érasme, qui avait été témoin indigné de ces corrections brutales et sanglantes.

« Les collèges, dit Montaigne, étaient de vraies geôles de jeunesse captive. » On n'entend dans ces sombres demeures

que des hurlements d'enfants suppliciés, des cris de colère des maîtres furieux. Un surveillant devait chaque jour présenter au principal la liste des élèves qui, à l'office, avaient parlé en langue vulgaire ou commis quelque faute grave. Et la liste de ces fautes était longue : mensonges, injures, coups, paresse, désobéissance, inattention, etc.

Les boursiers *caborsins* étaient publiquement battus de verges devant le pilier des Haïles, *Septem sunt*, dédié à Pythagore le musicien. Ce nom de *Septem* était justifié par six autres noms écrits au revers du pilier : *Ptolémée* l'astronome, *Platon* le théologien, *Euclide* le géomètre, *Archimède* le méca-

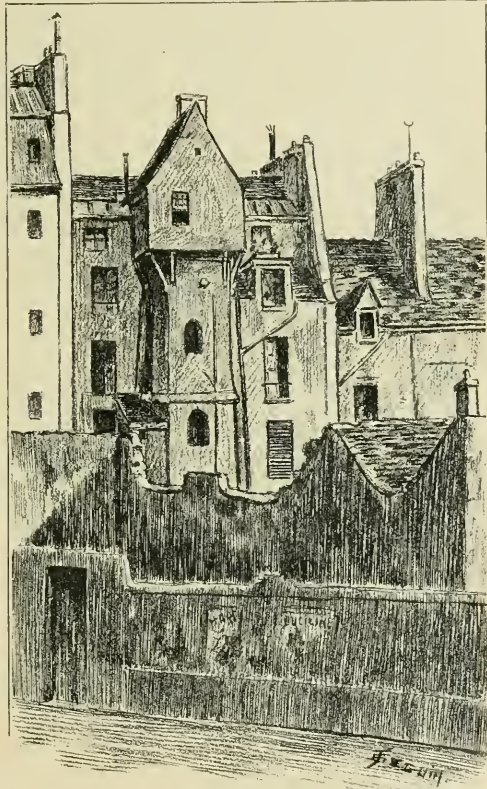
nicien, *Aristote* le philosophe et *Néomaque* l'arithmétique. Pour les fautes moindres, à l'heure des pénitences, la cloche sonnait, appelant tous à venir assister à la *correction exemplaire* que venait de prononcer le principal dans l'admonestation publique qu'il faisait après chaque repas : maîtres, officiers, suppôts, écoliers formaient la haie et le patient passait par les verges.

Pour prévenir les escapades, le principal avait un agent dont la fonction, dans les petits collèges, avait une importance et une autorité extrêmes : c'était le *clavier*, le portier, qui en était la cheville ouvrière et le pilier d'airain. Il avait hérité des prérogatives du *bidet*, l'appariteur des écoles de la rue du Fouarre qui faisait la police aux cours et conduisait les écoliers aux examens. Aussi s'appliquait-on à choisir le cerbère scolaire intelligent, vigilant, solide, incorruptible.

Pour assurer la bonne discipline et la surveillance, il ne devait y avoir qu'une porte donnant accès à l'établissement. Aussi s'ingéniait-on à donner à cette porte, comme on peut le voir, des dimensions énormes et une certaine décoration architecturale qui contrastait avec l'aspect sordide de la façade du collège. Un arrêt du Parlement

avait même imposé cette obligation. Presque toujours le *clavier* était un colosse, revêtu d'une riche livrée, ayant la pertuisane aux cérémonies.

Les écoliers et les maîtres qui vivaient dans la pure antiquité l'affublaient d'un nom des héros ou des demi-dieux de la fable. *Polyphème* était le portier de *Montaigu* : il avait sous ses ordres



TOUR DU COLLÈGE PORTET
PRISE DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

Tempesta le féroce fouettard, *Orion* était à *Sainte-Barbe*, *Lancelot* à *Cornouailles*, *Encelade* à *Dormans*, *Antée* à *Navarre*, *Eutychès* aux *Bernardins*.

Dans l'intérieur des collèges, les brimades florissaient. Gare au nouvel arrivant ahuri et tout frais émoulu de son terroir ! On le *béjaunissait*, on exigeait de force le *tribut de bienvenue*. S'il n'avait pas la poche garnie pour payer les pots de vin, il se voyait passer par de rudes épreuves, dont les plus douces étaient la douche glacée d'eau sale, le passage à la couverture, etc.

Ces collèges portaient soit le nom du

viève : à chacun s'accroche un souvenir, un lambeau de notre histoire parisienne.

•••

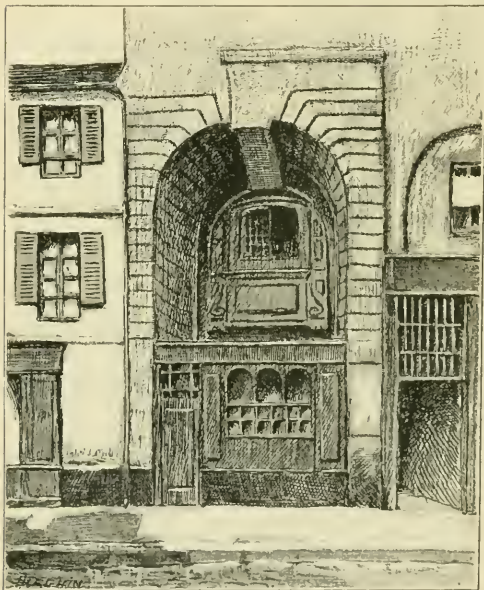
Dans la rue du Cardinal-Lemoine, on voit la façade originale et la haute porte de l'ancien collège des *Escossois* où se tient l'institution Chevallier. *David*, évêque de *Murray*, l'avait fondé en 1523. L'archevêque de *Glascow*, avec l'assistance de *Marie Stuart* et des catholiques anglais, l'agrandit et y installa, comme boursiers, des fils d'exilés. En 1661, le principal, *Bareklay*, acheta l'ancien hôtel Verberie et y installa le collège.

Dans la chapelle, à la mort de *Jacques II* qui en avait été le bienfaiteur, le duc de *Perth* fit ériger un tombeau au roi exilé, dont le cœur et la cervelle sont déposés dans la magnifique urne de bronze qui le surmonte. Chaque année, les Anglais jacobites y vont encore en pèlerinage.

À la Révolution, le collège fut confisqué comme bien d'émigré et transformé en prison. C'est là que furent enfermés les soixante-deux députés arrêtés à la suite de la journée du 31 mai. Au soir de *Thermidor*, *Saint-Just* y fut détenu quelques heures. Une société fondée par un groupe de professeurs de l'Université d'Édimbourg

s'est formée pour racheter ce collège.

Dans le voisinage, un de ceux auxquels se rattachent le plus de souvenirs est le collège de *Fortet*, fondé en 1381



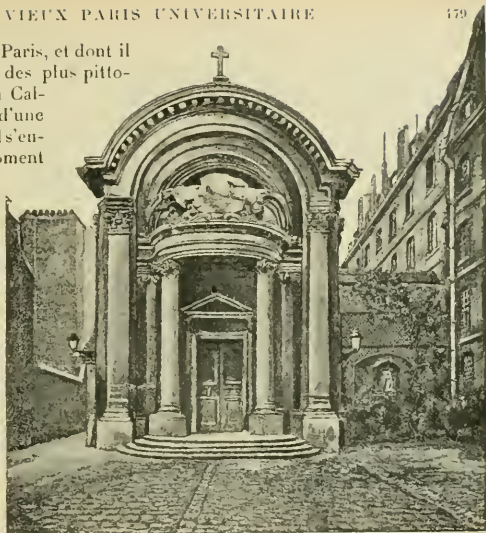
COLLÈGE DES GRASSINS RUE LAPLACE

fondateur, soit celui du diocèse ou pays du fondateur. La plupart des bâtiments de ces collèges existent encore au versant nord de la montagne Sainte-Genève.

par *Fortet*, chanoine de Paris, et dont il reste une tour, à hourdis des plus pittoresques. Le collège a eu Calvin comme écolier. C'est d'une fenêtre de cette tour qu'il s'enfuit par les toits au moment où on venait l'arrêter. Ce fut le berceau de la Ligue : c'est dans sa grande salle du rez-de-chaussée que se réunit, en 1585, l'assemblée des quartieriers, curés de Paris, prieurs de monastères, qui élurent le *Conseil des Seize*. « Ce collège, dit l'Estoile, eut cette étrange destinée : c'est de lui que sont parties les premières étincelles du calvinisme et de la Ligue. »

Au milieu de la rue voisine, la rue Laplace, on voit une de ces hautes portes qui caractérisent nos petits collèges parisiens. C'était l'entrée du *collège des Grassins*, ainsi nommé parce qu'il eut pour fondateurs et bienfaiteurs : *Pierre Grassin*, conseiller au Parlement, qui légua 30 000 livres en 1569; *Pierre Grassin*, fils du précédent, qui légua 60 000 autres livres; *T. Grassin*, qui donna plusieurs maisons, une rente et sa bibliothèque. Grâce à ces libéralités, le collège fut composé d'un principal, d'un chapelain, de six grands boursiers en théologie, de douze petits en humanité et d'un portier. Les études furent très florissantes en ce collège qui eut l'initiative de l'impression des palmarès. Parmi les écoliers, il faut citer *Boileau* et *Chamfort*. La chapelle, très remarquable, a été en partie détruite par le percement de la rue de l'École-Polytechnique.

La cour de ce collège n'est séparée que par un mur de celui des *Lom-*



CHAPELLE DU COLLÈGE DES LOMBARDS RUE DES CARMES

bards, dont l'entrée est rue des Carmes. Les bâtiments de ce collège sont encore très bien conservés; ils ont bien l'aspect sinistre et morose des édifices scolaires du moyen âge. Au fond de la cour s'élève une élégante chapelle au portail d'ordre corinthien précédé d'un porche elliptique, décoré de colonnes et de pilastres et portant un entablement terminé par un fronton brisé dans le tympan duquel on remarque des traces d'armoiries et des devises à moitié grattées; on arrive néanmoins à reconstituer le texte :

*Collegium Beate Mariæ Virginis
Pro Clericis Hibernis
In academia Parisiensi Studentibus.
Instauratum anno 1681
Pro Italis fundatum anno 1330.*

Ce collège fut fondé, comme le dit l'inscription, en 1330, par quatre Italiens établis en France : *Chiuni*, évêque d'Arras, *l'Hopital*, chef des arbalétriers



LE CÉLÈBRE POSTEL FAISANT SON COURS
AU COLLÈGE DES LOMBARDS

du roi, *Renier de Pistoie*, apothicaire, et *Rolland*, chanoine à Saint-Marc, qui lui donnèrent le nom de *maison des pauvres escoliers de Notre-Dame*. Onze boursiers devaient y être enseignés et nourris. L'évêque d'Arras donna sa maison sise au *Clos Bruneau*.

Au bout de deux siècles, ce collège fut entièrement déserté; les bâtiments tombaient en ruine, lorsque deux prêtres irlandais, *Billy* et *Maguin*, obtinrent, en 1681, des lettres patentes qui les autorisèrent à le rebâtir pour y recevoir les Irlandais étudiant à l'Université de Paris.

Michel Serret y enseigna la philosophie.

Le célèbre *G. Postel* y occupa une chaire. Son enseignement avait un tel succès qu'il était obligé de professer d'une fenêtre aux élèves entassés dans les cours.

Dans l'impasse Charrière, que côtoie le bâtiment neuf de Sainte-Barbe, se trouve une vieille bâtisse, au chef branlant, aux murs de guingois, étauçonnée comme une aïeule avec ses déquilles. Cette mesure toute lépreuse de misère et d'humidité, dont la porte est encore surmontée de la coquille symbolique, est l'ancien *Collège de Coqueret* qui a eu, dans notre histoire littéraire, une page étincelante, une heure de gloire rayonnante. C'est là que commença la *Pléiade*. C'est dans cette modeste et studieuse retraite que *Ronsard* vint s'enfermer avec *Baïf*, *Remy-Belleau*, *Jodelle*,

Du Bellay qui y lança le superbe manifeste de la nouvelle École: *Défense et Illustration de la langue française*, dont l'influence fut si grande sur la littérature.

Les « académiciens » n'hésitaient pas à s'astreindre au régime sévère du triste collège. « *Ronsard*, dit son biographe *C. Binet*, continuait à l'étude jusques à deux ou trois heures après minuit, et se couchant, réveillait *Baïf* qui se levait, prenait la chandelle et ne laissait pas refroidir sa place. »

Coqueret et les nuits de haute solitude,
Et durant sept hivers le flambeau de l'étude
Que chacun d'eux se passe avant de s'endormir!

A. CALLET.



UNE RUE A YOKOHAMA

L'ÉVOLUTION INDUSTRIELLE DU JAPON

Il a fallu ses retentissantes victoires sur la Chine, l'étalage orgueilleux de sa puissance militaire et maritime, pour que nous arrivions à reconnaître qu'il existe là-bas à l'autre bout du monde un empire de 40 millions d'hommes, qui, sorti il y a trente ans à peine des ténèbres de la féodalité, marche à pas de géant vers le progrès et la civilisation, et a mieux à offrir en somme que les maisons de papier, les *mousmés* aux yeux bridés, ou les hibelots artistiques dont se composa si longtemps le fond de tout ce que nous savions de lui. On s'est subitement aperçu alors que, parallèlement à leurs forces militaires, les Japonais s'efforçaient aussi de mettre en œuvre les ressources industrielles de leur pays, et c'est de ce côté que quelques économistes amoureux des hyperboles ont exagéré singulièrement. Après le péril jaune que les historiens ont

prédit en nous menaçant d'une invasion de la formidable race chinoise, voici maintenant qu'on nous annonce un autre péril jaune, plus dangereux celui-là parce qu'il est imminent, l'envahissement de nos marchés par les produits de l'industrie japonaise.

Les Japonais ont obtenu des résultats énormes : ils ont fait, en quelques années, d'un pays voué jusque-là à la production familiale, une contrée manufacturière et lancée complètement dans la grande industrie et le machinisme moderne ; mais cette brillante façade, quand on la regarde d'un peu près, apparaît factice et sans solidité.

L'expansion commerciale et industrielle s'est réalisée, en effet, avec une rapidité si grande, que la nation n'a pas eu le temps de s'adapter au nouvel état de choses. C'est ainsi, par exemple, qu'on manque des ouvriers d'élite



UNE RUE A OSAKA

qu'exige le maniement des machines perfectionnées. La même observation s'applique avec non moins de force en ce qui concerne les techniciens capables de diriger de grandes exploitations. Il faudra vraisemblablement plus d'une génération avant que le peuple japonais soit tout à fait accommodé à des besoins inconnus jusque-là.

La part de l'exagération étant faite, il est indubitable que les progrès réalisés par le Japon depuis quelques années sont très sérieux, et on ne doit pas hésiter à proclamer que la plus grande part du succès revient au gouvernement dont les encouragements et le soutien financier se sont sans cesse affirmés. Toutes les branches de l'administration japonaise, en effet, apportent la plus extrême attention à améliorer directement ou indirectement la capacité industrielle du peuple et à développer le commerce extérieur. Le ministère de l'Agriculture et du Commerce est spécialement chargé de centraliser tous

les efforts, mais les autres départements aussi ne laissent échapper aucune occasion d'agir utilement en ce sens. C'est ainsi que le ministère des affaires étrangères publie de nombreux rapports consulaires sur la situation des marchés des autres nations ; des experts spéciaux sont fréquemment envoyés à l'étranger aux frais du gouvernement ; des chambres de commerce subventionnées par l'État existent dans la plupart des grandes villes ; de plus, en principe, toute compagnie qui veut introduire une industrie nouvelle obtient assez facilement des subsides du pouvoir central.

Le gouvernement japonais part de cette idée juste que c'est par le développement commercial que le nom du Japon doit être grand dans le monde, et que pour assurer ce développement le premier soin est de perfectionner l'industrie du pays. Aussi des facilités de transport de toute sorte ont-elles été largement assurées, soit par chemin de fer, soit par bateau, et elles augmentent d'année



ENVIRONS DE KOBÉ

en année ; les postes et les télégraphes fonctionnent normalement et à bon marché ; enfin des expositions industrielles sont fréquemment ouvertes avec le concours financier de l'État.

Le résultat d'un encouragement officiel aussi certain n'a pas manqué de porter ses fruits, et en moins de trente ans, depuis la fin du feudalisme jusqu'à ces derniers temps, la valeur du commerce extérieur du Japon est passé de 45 millions de *yens* (yen = 2 fr. 55 à près de 400 millions.

Jusqu'au mois d'août 1898 — époque à laquelle ont été mis en vigueur les nouveaux traités avec les puissances — le Japon n'était ouvert que partiellement au commerce du monde. Les étrangers n'avaient le droit de trafiquer que dans cinq ports spécialement désignés, parmi lesquels il faut citer surtout : Yokohama, Kobé et Nagasaki. Bien que dorénavant l'accès du pays tout entier soit autorisé, le commerce continue à se faire selon les mêmes méthodes. Les importations étrangères, lors de leur arrivée dans un port, ne vont à l'intérieur qu'après avoir

été achetées par un Japonais, et je dois dire à ce propos que le système d'après lequel les marchandises passent des importateurs étrangers aux consommateurs du pays est extrêmement défectueux. La plupart du temps, on le conçoit, un stock est importé après un contrat fait d'avance avec un Japonais qui s'engage à prendre livraison à un certain prix ; mais si au moment où la marchandise arrive le prix de la denrée a baissé, le marchand japonais, en règle générale, refuse d'exécuter le marché ; et c'est ainsi qu'à l'heure actuelle surtout où les capitaux sont extrêmement rares dans le pays, les importateurs étrangers ont leurs entrepôts bondés de marchandises vendues aux Japonais, mais dont ceux-ci refusent de prendre livraison. Il faut renoncer à prétendre contraindre ces commerçants à tenir leurs engagements.

Un désir de la part des marchands japonais, désir que le gouvernement ne manque jamais de stimuler, est d'arriver

à se passer absolument des négociants étrangers pour conduire le commerce du pays, et de gagner par conséquent tout ce que réalisent ces intermédiaires. A l'heure actuelle, en effet, les Japonais ne font par eux-mêmes que 20 pour 100 des exportations et 30 pour 100 des importations. Mais cet espoir est bien chimérique. Les Japonais oublient trop que le commerce de leur pays n'aurait jamais fait des progrès aussi rapides s'il n'y avait pas eu les marchands étrangers des ports ouverts; et ce qui est vrai pour le passé le restera longtemps encore pour l'avenir.

C'est dans l'industrie qu'apparaîtra le mieux l'effort accompli. En considérant ce point d'un peu près, nous verrons nettement aussi les raisons pour lesquelles il ne faut pas se laisser éblouir par le miroitement des gros chiffres ou par la première apparence plus ou moins brillante des choses.

Il est certain que le Japon devient de jour en jour une contrée industrielle. Chaque année la quantité de matières brutes qui entrent dans le pays augmente, comme augmentent aussi les objets manufacturés qui sont exportés. En 1872, la valeur totale des articles manufacturés exportés par le Japon se montait à 500 000 *yens* seulement; elle est de plus de 50 millions de *yens* aujourd'hui. Les Japonais ont absolument créé la grande industrie chez eux en dix ans.

Cette transformation rapide répond, d'ailleurs, à un besoin impérieux. La population du Japon, en effet, va en s'accroissant rapidement; elle était de 35 millions il y a vingt ans et elle dépasse 42 millions maintenant; or, le Japon n'est pas une contrée agricole par nature et ses habitants devront de plus en plus chercher leurs moyens d'existence dans le développement de l'industrie plutôt que dans les ressources du travail des champs. Cette idée est exposée constamment par la presse et par les gouvernements, et la législation elle-même est dirigée de façon à ce que le

Japon devienne, d'une contrée purement agricole qu'il était jusqu'ici, un pays manufacturier. Mais entrons dans le détail.

C'est depuis la Révolution de 1868 qui restaura le Mikado dans sa position autocratique que le Japon fut ouvert, en partie du moins comme nous l'avons vu, au commerce du monde. C'est de cette époque aussi que date le commencement de l'évolution industrielle. Elle n'a acquis cependant toute son intensité qu'après la guerre avec la Chine. Avant 1868, l'industrie proprement dite était à peu près complètement inconnue. Il n'y avait que des familles d'artisans travaillant chez eux pour leur propre compte.

Pendant longtemps encore après la Restauration, l'état économique de la contrée resta sensiblement le même. Enfin, grâce aux efforts du Gouvernement, on en arrive au principe des associations de capitaux et l'industrie prit naissance. En 1893, il y avait 2 657 Sociétés industrielles représentant un capital d'environ 175 millions de francs.

En 1898, il n'y a plus que 1 200 Sociétés, mais elles disposent de plus de 500 millions de francs; la grande industrie est créée.

Tel est l'état actuel, très brillant en apparence, de l'industrie japonaise. Si on va au fond des choses, la situation change d'aspect.

On doit bien se garder, en effet, de mesurer le progrès économique du Japon au nombre des nouvelles compagnies formées et au capital annoncé. Les entreprises problématiques sont très nombreuses au Japon et beaucoup de Sociétés dont la constitution était annoncée à grand fracas, ne sont jamais allées même jusqu'au premier appel de fonds. Il fut un temps où c'était une véritable folie à Tokio; pendant plusieurs mois, on lança les affaires les plus diverses, on spécula sur des entreprises qui n'existaient que dans l'imagination de quelques escrocs, on joua sans mesure.

La caractéristique la plus nette du malaise actuel est le manque de capitaux. Si on consulte les statistiques, il est facile de voir que, pour l'immense majorité des Sociétés industrielles, le capital versé atteint à peine la moitié du capital souscrit.

Le Japon n'est pas un pays riche et tous les capitaux disponibles ont été employés à souscrire aux nombreux emprunts lancés par le Gouvernement lors de la guerre avec la Chine et que des difficultés budgétaires empêchent d'amortir aussi vite qu'on le voudrait.

Pour donner une idée de la rareté de l'argent dans le pays, il suffit de dire que la plupart des banques prêtaient,

ténuer un peu depuis le commencement de 1899, grâce au calme qui a succédé à la lièvre passée des entreprises.

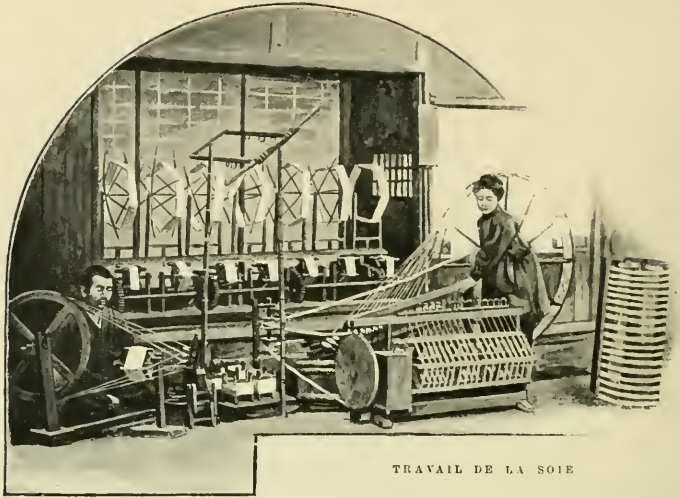
De nombreuses idées ont été émises au Japon pour faciliter l'introduction des capitaux étrangers, mais une seule solution est possible : c'est de faire que les capitalistes étrangers, négociants, industriels, les apportent eux-mêmes en venant participer directement aux affaires, soit de concert avec des Japonais, soit à leur propre compte. Or, dans quelles conditions la réalisation de cette idée se présente-t-elle aux étrangers ? D'une façon absolument défavorable étant donnés les obstacles qui viennent de la législation japonaise.



TRAVAIL DE LA SOIE

jusqu'à ces derniers temps, à 15, 16, 17 et même 18 pour 100. Quant à l'intérêt payé pour les dépôts fixes, il était de 7 pour 100 dans les premiers établissements du pays. Cette crise semble s'at-

L'étranger, en effet, ne peut absolument pas acquérir la propriété du sol au Japon. Or, un détenteur d'actions dans une entreprise quelconque est propriétaire au prorata des immeubles de



TRAVAIL DE LA SOIE

la Société. Comment fera l'étranger? Comment alors concevoir que des étrangers seront assez fous pour construire de coûteuses usines sur un terrain qu'ils n'ont pas l'assurance de posséder comme propriétaire. C'en est assez pour vicier radicalement toute cette législation. Elle manque de clarté et de franchise, et devant elle les capitalistes étrangers reculeront. L'égalité absolue devant la loi pour les étrangers comme pour les Japonais, voilà le seul principe possible.

Un autre point faible de l'industrie japonaise est le manque de main-d'œuvre expérimentée pour les usines. D'une façon générale, en effet, on peut dire que le Japonais est un mauvais ouvrier, peu fort et peu travailleur. Comme tous les Asiatiques, il est rebelle à un travail assidu.

Aussi les ouvriers employés dans l'industrie japonaise sont-ils proportionnellement trois fois plus nombreux qu'en France par exemple pour une production égale en quantité. Quant à la qualité elle est de 30 pour 100 inférieure.

Les Japonais sur ce point sont passés d'un extrême à l'autre. Dans l'ancien temps, avec l'atelier de famille, c'était un point d'honneur pour un artisan de produire un ouvrage soigné. On travaille maintenant à la légère et maladroitement sous l'œil de directeurs et de contremaitres qui, la plupart du temps, n'en savent pas plus long que le dernier de leurs manœuvres. C'est qu'en effet, dans l'industrie comme en tout, les Japonais s'imaginent qu'il suffit d'avoir une petite instruction théorique pour se tirer d'affaire; aussi se sont-ils privés des services de leurs instructeurs étrangers avant d'avoir eux-mêmes atteint la compétence technique nécessaire. En somme, les usines n'ont ni directeurs capables, ni contremaitres, ni ouvriers non plus. Or les longues journées de quatorze heures et la main-d'œuvre à bon marché ne sont pas des éléments suffisants en faveur de l'industrie japonaise pour compenser les pertes que lui fait subir le manque d'expérience et d'organisation du personnel.

Un exemple frappant de cette disette de la main d'œuvre habile dans les usines est donné par l'état des filatures de coton. Ces manufactures emploient surtout des femmes qui sont plus aptes que des hommes à ce travail délicat. Mais on conçoit qu'en outre des qualités naturelles de leur sexe, les femmes ont besoin, pour devenir de bonnes ouvrières, d'un assez long apprentissage; or les usiniers ne parviennent pas à les garder assez longtemps pour qu'elles apprennent leur métier. Ce sont pour la plupart, en effet, des campagnardes qui n'ont nul désir de passer leur vie à l'atelier. Elles y viennent attirées par l'appât des gages, mais aussitôt qu'elles ont réuni un petit pécule, au bout d'un an ou deux, c'est-à-dire quand elles commencent à avoir acquis une certaine habileté professionnelle, elles se hâtent de retourner à leurs villages. Il n'y a pas 25 pour 100 des ouvrières qui restent plus de deux ans à l'usine, et les patrons n'ont constamment affaire qu'à des apprenties.

En somme, l'industrie japonaise semble incapable d'entrer en concurrence sérieuse, sur les marchés européens, avec nos usines. Le Japon n'a qu'un moyen de faire quelque chose, c'est de réserver pour les marchés d'Europe et d'Amérique les productions spéciales dans lesquelles il excelle, telles que les soieries, le thé, les objets d'art, c'est-à-dire les articles dont la confection dérive du travail manuel et pour lesquels l'habileté des doigts fait tout. De ce côté il pourra toujours travailler beaucoup pour les pays civilisés; mais il ne doit guère songer à lutter avec les nations européennes en ce qui concerne les objets manufacturés, même avec les avantages de main-d'œuvre à bon marché dont il jouit.

Si, en effet, grâce à leur génie de l'imitation, les Japonais font un peu de tout, depuis des bicyclettes jusqu'à des locomotives, ces produits, quels qu'ils soient, sont toujours inférieurs.

Récemment, le consul du Japon à Tientsin envoyait un rapport très vif en ce sens à son gouvernement. Il faisait connaître que les Chinois commencent à regarder les industriels japonais avec méfiance. Les négociants de Tientsin se plaignent que les marchandises reçues ne correspondent jamais avec les échantillons; et



TRAVAIL DE LA SOIE



CUEILLETTE DU THÉ

le consul japonais exprimait le regret que ses compatriotes fussent ainsi disposés à manquer à leurs engagements. Il concluait en disant que la déloyauté des Japonais est passée en proverbe en Chine.

D'ailleurs le gouvernement japonais se rend compte à merveille de ce défaut de moralité de ses commerçants nationaux et il fait tous ses efforts pour y remédier. Le ministre de l'Agriculture et du Commerce n'a pas hésité à dire à la tribune de la Chambre que le commerce japonais a été « estropié » par les mauvaises méthodes de production des articles d'exportation, et que le crédit commercial de la nation était

tout à fait atteint par ces détestables pratiques. Aussi a-t-on proposé un projet de loi qui crée des inspecteurs officiels chargés d'examiner toutes les marchandises destinées à l'exportation, et qui auront le droit de refuser celles qui ne seront pas convenables. Mais la pratique de cette réglementation est délicate et bien difficile.

Enfin je dois signaler, comme tout à fait caractéristique, la création récente, à l'École supérieure de commerce de Tokio, d'une chaire de *moralité commerciale*.

Je ne veux pas terminer ces notes sur l'industrie japonaise sans dire un mot de la marine marchande, dont le développement est étroitement lié au mouvement économique général du pays. Nous allons y retrouver, d'ailleurs, les mêmes défauts et les mêmes imperfections que dans les autres branches de l'activité commerciale.

Le développement de la marine marchande du Japon a été énorme, surtout depuis la guerre avec la Chine. Avant 1894, le tonnage général des steamers japonais ne dépassait pas 150 000 tonnes; il atteint maintenant plus de 300 000. Là encore le gouvernement a fait tous ses efforts pour soutenir et encourager l'initiative privée, et on a largement subventionné les Compagnies pour leur permettre d'étendre leur champ d'action. La principale société de navigation, la *Nippon Yusen Kaisha*, a augmenté son capital, depuis cette époque, de 8 millions à 22 millions de *yens*, et elle a ouvert des services réguliers avec l'Europe, l'Amérique, l'Australie et l'Inde. Quand elle sera en possession des nouveaux steamers qu'elle a commandés en Europe, elle aura une flotte de 80 navires à vapeur, dont 50 de plus de 2 000 tonnes.

Mais là aussi la prospérité est surtout

de surface. Le gouvernement est obligé de donner des subsides énormes pour soutenir certains services qui ne font point leurs frais; c'est ainsi par exemple que chaque voyage en Europe coûte 83 000 *yens* de déficit à la *Nippon Yusen Kaisha* et la traversée pour l'Amérique 50 000 *yens*.

La population ouvrière a naturellement suivi une progression identique à celle de l'industrie, c'est-à-dire qu'elle s'est accrue énormément, surtout en ces dernières années. Voici, d'ailleurs, les chiffres officiels: depuis onze ans elle a passé de 123 000 à 500 000 ouvriers des deux sexes de 1888 à 1898.

Cette transformation radicale des conditions du travail n'a pas manqué d'amener avec elle le cortège de problèmes irritants que soulèvent toujours les rapports du salariat et du patronat.

La naissance de la grande industrie et du machinisme s'affirme, au Japon comme partout, par une exploitation indigne des ouvriers: les salaires, quoique doublés depuis quelques mois, sont encore très bas; la durée du travail jamais moindre de douze ou treize heures, même pour les femmes et les enfants; les conditions d'hygiène



PRÉPARATION DU THÉ

et de moralité tout à fait déplorables, surtout dans les usines où les ouvrières sont logées. Et cet état de choses est d'autant plus fâcheux que les femmes et les enfants forment l'énorme majorité des travailleurs. A Osaka, la grande cité manufacturière, sur une population ouvrière de 58 000, il y a plus de 13 000 enfants de moins de quatorze ans. Certaines industries, celle des allumettes et surtout des tapis, n'occupent à peu près que des enfants de sept à huit ans, qui travaillent pendant douze heures par jour ! Quant aux femmes, elles forment la presque totalité de la main-d'œuvre dans les usines de soieries et les filatures de coton.

Si nous cherchons maintenant à résumer cette étude, il en ressort que le peuple japonais, au point de vue industriel comme à beaucoup d'autres, a fait depuis quinze ou vingt ans un merveilleux effort, mais qu'on doit se garder cependant d'exagérer les résultats obtenus. L'industrie japonaise n'a, en effet, à son actif qu'un élément sérieux : sa main-d'œuvre à bon marché. Et même sur ce point, faut-il bien considérer que les salaires ouvriers, qui ont doublé depuis trois ou quatre ans, augmentent encore avec le prix de la vie, qui devient plus lourd tous les jours.

Son passif, par contre, est infiniment plus chargé. Il comporte : l'absence de capitaux, les mœurs commerciales défectueuses, la mauvaise qualité de la main-d'œuvre, le manque d'expérience technique de la direction, etc., etc. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour que les producteurs d'Europe et d'Amérique ne s'effrayent pas trop.

Il n'y aurait vraiment à parler de péril jaune qu'au cas où nous constatons cette marche vers le progrès accomplie par un peuple essentiellement commerçant comme les Chinois. Ayant en main les instruments de production qu'ont les Japonais, et laissés libres par leur gouvernement de se développer et de s'instruire, les Célestes

seraient des compétiteurs redoutables.

Or, il n'y a pas à se le dissimuler, c'est là assurément un des points noirs de la situation créée par les tragiques événements de ces derniers mois. On ne sait trop encore ce qui va finalement sortir des longues négociations qui se poursuivent à Pékin et qui paraissent enfin sur le point d'aboutir. Il peut être à craindre que, dans leur légitime désir d'en finir une fois pour toutes avec les déplorables errements du passé, les puissances n'aillent cependant trop loin. S'il est indiscutable, en effet, qu'il faut absolument forcer le gouvernement chinois à opérer de profonds remaniements dans l'administration intérieure du Céleste Empire, afin tout à la fois d'assurer la sécurité des étrangers et aussi de faciliter le commerce, il n'en reste pas moins que ce serait une folie de pousser les Chinois à se transformer et à entrer résolument dans la voie du progrès qui a mené si loin les Japonais.

Fort heureusement, il semble bien qu'on se soit rendu compte de ce danger dans la plupart des chancelleries européennes, et tout porte à espérer que les Occidentaux ne seront pas assez naïfs, dans la conclusion de ce formidable drame chinois, pour donner aux Célestes les moyens de se venger de notre vieux monde par la voie pacifique, mais inexorable, d'une concurrence industrielle et commerciale contre laquelle il serait très probablement impossible de lutter.

On peut se demander, il est vrai, si, frappés des bons résultats obtenus par les Japonais, les Célestes ne se décideront pas à tenter spontanément le même effort. Sur ce point, l'histoire tout entière de la Chine nous convie à ne point nous effrayer d'un pareil danger. Que l'Europe se rassure ! Si les Chinois, en effet, arrivaient ainsi à sortir de leur torpeur tant de fois séculaire et à écouter la voix du progrès, ils ne seraient plus les Chinois !



LABOUR DE LA VIGNE AU PRINTEMPS

UNE BOUTEILLE DE VIN FIN

Vaste sujet.... inépuisable féerie! dans laquelle tout peut sombrer, à tout instant, entre l'origine et l'apothéose... mille incidents, accidents et malfaçons pouvant tout compromettre d'un bout à l'autre de la vie d'un grand vin. Vie double : préexistence d'abord, gestation végétale, pourrait-on dire, d'où naît le raisin qui fait le vin; puis, vie nouvelle, celle du vin lui-même, qui prend naissance dans cet enfantement qu'est la vinification de la vendange, vie pleine d'aléas qui doit conduire un grand vin jusqu'à sa consommation, qui sera l'apothéose.

A tout seigneur tout honneur. Parlons d'abord du sol. Les qualités du sol, sa constitution géologique dominent tout. A 100 mètres de distance, la variation du sol peut faire varier la qualité du vin. Mais, à ce sol, il faut une bonne exposition. Une croupe, de sol uniforme, donnera, sur les versants du levant et du midi, du vin meilleur que

celui qui proviendra du versant nord.

Le sol est parfait, son exposition est à souhait; mais que seront ces prémices si l'on y plante des vignes de mauvaise espèce; si, au lieu d'y mettre des cépages de choix qui produisent la qualité, le viticulteur ouvre son vignoble à des cépages communs qui lui donneront la quantité? C'est un axiome à retenir, qu'en viticulture la qualité et la quantité ne passent jamais par la même porte.

Il faut donc des cépages fins pour faire une bouteille de vin fin. Nous disons *des* cépages, parce qu'il faut composer son vignoble de cépages apportant, l'un l'alcool, un autre la couleur, celui-ci le bouquet, celui-là la finesse, sans oublier ceux qui contribuent à donner au vin la solidité garantie d'une longue vie. C'est l'histoire d'un opéra, qui n'est pas complet s'il y manque le ténor, la chanteuse, le baryton ou la basse.



FEMME LIANT LA VIGNE

Le sol est apte, les cepcs de premier choix sont exposés au soleil du matin ou de midi. Que de questions vitales vont surgir encore! La fumure, les façons, la taille surtout, qui peut tout compromettre si elle est pratiquée dans le but de viser à la quantité au détriment de la qualité. Est-ce tout? Non certes, et c'est à peine si, le moment de la cueillette venu, nous nous trouvons à mi-chemin. L'heure à laquelle se fait la cueillette peut avoir sur le vin futur une influence bonne ou mauvaise. Mais la cueillette est bien faite, le raisin est jeté dans la cuve. Le grain, œuf du vin, va abandonner son jus; son sucre devra se transformer en alcool au moyen de la fermentation que donneront les spores qui couvrent sa peau de ce pastel bleu si réjouissant aux yeux.

La fermentation... un mystère! œuvre chimique invisible dont la science, cependant, a pu suivre les évolutions cachées, fixer les transformations et prévoir les accidents.

L'opération si délicate, parfois si chancelante, est réussie, elle aussi. Sommes-nous au bout? Nullement.

Nous avons encore à compter avec les maladies, les fléaux nouveaux qui, depuis vingt ans, ont fait cortège à l'affreux phylloxera.

Pauvre viticulteur! que d'ennemis à combattre dès que les bourgeons sont ouverts. Jadis on laissait à peu près la vigne à son allure naturelle, à son développement normal; aujourd'hui les cryptogames l'assaillent, la menacent souvent d'une ruine foudroyante, tel le blakrot; ou d'un dépérissement lamentable, tels l'oïdium ou le mildiou. Les insectes aussi la menacent. L'odieux phylloxera a coûté à la France plus cher que la guerre de 1870; la cochylys a dévoré des millions dans la seule Gironde. D'autres encore, et toujours ils sont légion. Si bien que les préservatifs et les traitements se succèdent sans interruption, à ce point que l'ouvrier viticole est sans cesse à l'œuvre et au gain; tandis que le propriétaire, toujours la bourse ouverte, est bien souvent réduit à l'état précaire.

Lorsqu'au diner des heureux de la terre se répand le bouquet délectable d'un grand vin rouge de la Gironde et que la joie éclate sur le visage de ceux qui portent la coupe précieuse aux lèvres, aucun ne songe à l'épreuve cruelle traversée par le viticulteur, passant d'un danger à l'autre, vivant en perpétuelle anxiété, du printemps jusqu'au moment des vendanges.

Il aura fait le nécessaire, la vigne sera belle, les raisins nombreux chargeront les cepcs. Tout sera promesse. Nouveau point d'interrogation: comment s'opérera la véraison, c'est-à-dire la prise de couleur du verjus? Le temps est favorable, les cepcs s'empourprent: un danger nouveau se présente. La cochylys, papillon minuscule, aura logé sa petite chenille dans les grains bientôt vidés. De là, perte de quantité et, en même temps, obligation d'un triage coûteux destiné à éliminer les

grains avariés pouvant donner un mauvais goût à la récolte.

Tout est à souhait cependant : les sacrifices nécessaires ont été faits ; les traitements ont été efficaces. La cueillette est faite à ce moment psychologique de maturité qui donnera le maximum de la qualité : tout est bien qui... pardon ! ne terminons pas le dicton, car tout n'est pas fini, car tout recommence à l'entrée des raisins dans les cuves.

* * *

L'enfant naît. Que sera-t-il ? Beau et fortement constitué, ou bien débile et d'aspect souffreteux ; vigoureux ou anémique ? La mère est, dans sa sollicitude, au-dessus de pareilles questions. Elle soigne le nouveau-né, parce qu'il est l'enfant né de ses douleurs ! Le vigne-

naissance et le conduire vers la fin d'une destinée encore ignorée. Il accordera même un surcroît de sollicitude à la récolte venue dans des conditions inquiétantes.

Et puis, qu'en sait-il ? J'ai sous les yeux le remarquable travail de M. Jules Merman, inséré dans le volume publié en 1895 par l'Association française pour l'avancement des sciences. Toutes les récoltes du Médoc y sont décrites, depuis celle de 1811 jusqu'à celle de 1891. Combien de fois n'est-il pas révélé, au cours de ces précieuses observations, que telle récolte, bien venue, bien cueillie, bien vinifiée même, a failli à ces prémices ; et que telle autre, accueillie avec défiance dans ses débuts, a tourné à la gloire de son millésime. Il s'ensuit que, sans se préoccuper de la



LE SOUFRAGE DE LA VIGNE — LES SOUFREUSES

ron, lui aussi, ne se demande pas si le vin, obtenu au prix de sacrifices et de labeurs incroyables, sera une boisson médiocre ou un nectar, s'il s'agit des soins paternels qui devront entourer sa

fin, le sage viticulteur commence par tout faire pour le mieux de la récolte qu'il vient de mettre dans ses cuves.

Mais reprenons l'ordre des choses. Le raisin est cueilli à point nommé, alors

que l'analyse y montrait le maximum des éléments constitutifs d'un vin fin. La cuve est remplie dans la journée de raisins égrappés; un treillis maintient au-dessous du niveau du liquide les résidus solides, préservés ainsi du contact de l'air porteur des principes acétiques. Que doit-il se passer alors dans cette cuve? Une transformation d'abord, celle du sucre du raisin en alcool. Puis, la peau du grain abandonnera au liquide la belle couleur contenue dans son pigment; la pulpe apportera le jus constituant le vin; la noble poussière qui recouvre le grain de sa fleur bleue se répandra dans la masse comme principe générateur de la fermentation; enfin l'acide carbonique sera produit en abondance. Grâce à ces divers phénomènes le moût, ou jus du raisin, va se transformer en vin.

On a beaucoup devisé, beaucoup écrit sur la durée du cuvage (ou cuvaison). Comme il y a des sectaires partout et en toutes choses, ceux qui entendaient attribuer une durée fixe à la fermentation conseillaient, les uns six jours, d'autres trois semaines. Plus sage est l'avis que j'emprunte à l'ouvrage de M. Jules Merman :

« Le moût doit d'autant moins couver qu'on se propose d'obtenir un vin moins coloré. Le moût doit couver d'autant moins de temps que la température est plus chaude et la masse plus volumineuse; dans ce cas, la vivacité de la fermentation supplée à sa longueur.

« Le moût doit couver d'autant moins de temps qu'on se propose d'obtenir un vin plus agréablement parfumé.

« La fermentation sera, au contraire, d'autant plus longue, que le principe sucré sera plus abondant et le moût plus épais.

« La fermentation sera d'autant plus longue, que la température a été plus froide lorsqu'on en a cueilli le raisin.

« La fermentation sera d'autant plus longue qu'on désire un vin plus coloré.

« C'est en partant de tous ces principes qu'on pourra concevoir pourquoi une méthode ne peut pas recevoir une application générale; pourquoi les procédés particuliers exposent à des erreurs. »

Des différences de terrains, d'expositions et de cépages font que les cuves sont souvent très différentes de goût. C'est alors que l'on procède à l'égalisation de la récolte, en composant chaque barrique de vin provenant de toutes les cuves. Dès lors la récolte est unifiée, si importante qu'elle soit.

Le marc retiré de chaque cuve est pressé et constitue le « vin de presse », liquide coloré, vigoureux, riche en matières provenant de la peau et de la pulpe. Mis de côté, il peut servir à donner du corps à l'ensemble du vin.

Tout ce que je viens de dire se rapporte au vin rouge, car tout autres sont les vendanges et la vinification des vins fins blancs.

Lors de leur mise en barrique, les vins rouges éprouvent une continuation de fermentation alcoolique aussi longtemps que le sucre en excès n'a pas disparu. Ils sont placés dans les chais, bonde dessus. La fermentation fait déborder le vin et produit à l'extérieur de la barrique un foyer acétique qu'il faut supprimer par le continuel lavage des environs des bondes et des bondes elles-mêmes. Il faut déguster fréquemment pour s'assurer de la franchise du goût et de l'absence de toute mauvaise odeur. Deux ou trois fois par semaine, il faut tenir les barriques pleines en les fouillant. Tous les trois mois, il faut soutirer dans un autre fût, très propre. On voit par là que l'éducation première d'un vin n'est pas une petite affaire. Ces précautions indispensables se prolongent jusqu'en février ou mars de l'année suivante. Il n'est livré au repos que lorsque le maître de chai a reconnu qu'il est en parfait état pour sa bonne conservation. Les barriques sont alors placées bonde de côté, de



UNE ÉQUIPE DE VENDANGEUSES EN MÉDOC

façon à intercepter la communication avec l'air extérieur. Ce soutirage de février ou de mars, qui débarrasse le vin clair du dépôt, de la lie, prend le nom de débouillage. Le négociant n'agrée les vins achetés par lui qu'après débouillage.

Bonde de côté, cette fois, le vin attend l'heure psychologique de la mise en bouteilles, opération délicate et épineuse. Un orage, une tempête trouble les vins en barriques jusque dans les caves les plus profondes, et ce trouble s'appelle la montée de la lie. Mettre en bouteilles dans ces conditions, c'est renfermer sous le bouchon un vin momentanément malade. Il convient donc d'attendre un temps calme et beau, le vent du nord et le déclin des lunes, qui

font retomber au fond de la barrique la lie mise en mouvement sous l'influence de la tempête extérieure. Bref, il faut, pour mettre en bouteilles, saisir le moment où le vin se présente clair et brillant.

Le choix du bouchon est aussi chose capitale, et aucune économie ne doit être faite sur ce chapitre-là. Risquer la perte d'une bouteille qui peut atteindre une grande valeur pour économiser quelques centimes sur le bouchon ne saurait passer pour un sage calcul.

La mise en bouteilles effectuée dans de bonnes conditions, les bouteilles seront religieusement couchées dans un caveau de température égale. Alors, suivant une locution scientifique, il convient de « laisser l'expérience à elle-

même ». Combien de temps la bouteille de vin fin doit-elle rester dans le repos du caveau ? Qui peut le dire à l'avance ? Certains vins atteignent leur développement en bouteille après un repos de quatre à six ans ; d'autres ne l'atteignent qu'à vingt ans. Si vous avez du vin qui attend dans sa sombre retraite l'heure souhaitée, allez de temps à autre l'ausculter, c'est-à-dire que, de temps à autre, vous en soutirez une bouteille et la dégustez pour constater son degré de développement, l'opportunité de sa mise en lumière.

Comme la chrysalide, la bouteille de vin fin reste inerte dans sa retraite obscure. Mais l'heure est venue de montrer au grand jour l'éclat de la robe de pourpre et de rubis du vin qu'elle contient. La gloire est proche : non spontanée, mais judicieusement préparée.

Au risque d'anéantir les résultats de tous les efforts, de tous les sacrifices, de tous les soins qui ont conduit la bouteille de vin fin au moment suprême où la voici arrivée, que de conditions s'imposent encore !

La bouteille sera prise dans le caveau et montée dans l'office ou la salle à manger, où elle devra prendre la température de l'appartement. Doucement,

bien doucement, en ayant soin de laisser toujours en dessous la partie sur laquelle le vin aura déposé, la bouteille sera redressée. La voici verticale, et, s'il y a quelque dépôt non adhérent, il tombera au fond dans les vingt-quatre heures. Une heure avant le repas, le vin sera décanté en carafe, toujours en tenant en dessous le côté du dépôt.

Est-ce tout ?

Pas encore.

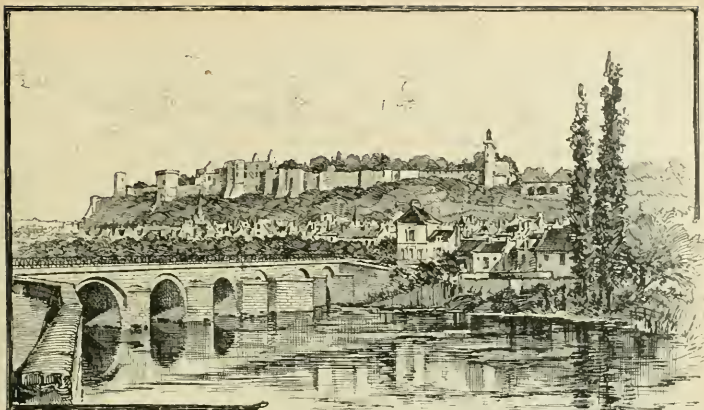
L'amphitryon qui a conscience de ses devoirs, j'allais dire de la grandeur sacerdotale que comporte l'offre d'un grand vin à ses invités, se gardera bien de les transformer en dégustateurs à la devine. La crainte de se tromper, l'effort dans la recherche sont autant d'écueils qu'il faut épargner à celui à qui l'on veut procurer une jouissance réelle. L'amphitryon devra présenter franchement son vin, dire l'année de la récolte, annoncer les qualités générales de cette année et du cru. Bref, il devra préparer moralement ses invités à une dégustation sincère.

Un vin fin n'échappe le plus souvent à l'indifférence que par une présentation opportune et nécessaire.

CHARLES LALLEMAND.



LES VENDANGES EN MÉDOC



VUE PANORAMIQUE DE CHINON

CHINON PITTORESQUE

Pour une fois, les Marseillais, qui veulent toujours avoir raison, sont enfoncés. Les naturels de la Cannetière racontent avec orgueil que la fondation de Marseille remonte à six siècles avant Jésus-Christ. Que cette origine est donc modeste, si on la compare à celle de Chinon, cité antédiluvienne, qui n'est rien moins que la plus ancienne ville du monde !

Sur cette origine lointaine, Rabelais donne cette plaisante explication : « D'après l'Écriture sainte, Caïn fut le premier bâtisseur de villes ; il est donc de toute vraisemblance qu'il donna son nom à la première cité fondée par lui et qu'il l'appela Caynon. » En jouant ainsi sur l'étymologie du mot *Caïn*, Rabelais se moque agréablement de la sottise des chroniqueurs de son temps, qui avaient la manie d'inventer des fables puérides pour faire remonter l'origine des villes aux temps les plus reculés.

N'insistons pas sur cette facétie, et

jetons un coup d'œil rapide sur les principaux événements chinonais se rattachant à l'histoire générale.

Chinon fait son entrée dans l'histoire avec le IV^e siècle, au moment où les Gaulois commencent à secouer le joug des légions romaines. Vers 445, les Visigoths s'emparèrent du castrum chinonais. Voulant reprendre cette place importante, les Romains revinrent peu après en faire le siège. Les assiégés se défendirent avec courage ; ils étaient sur le point de se rendre, ne pouvant trouver de l'eau pour calmer leur soif, lorsque survint un secours inespéré en la personne de saint Mexme. Les chroniques sacrées rapportent que, sur les prières de ce saint, un orage venant à fondre tout à coup sur Chinon apporta aux assiégés cette pluie torrentielle tant souhaitée par eux.

Une église de Chinon, actuellement transformée en école communale, est dédiée à saint Mexme. Construite au

x^e siècle, cette antique collégiale a été complétée et remaniée au xv^e siècle; la façade, flanquée de deux superbes clochers, est ornée de sculptures, curieux

chapelle la grotte de l'ermite. Sise sur le coteau dominant Chinon, cette rustique chapelle, creusée dans le rocher, a sa voûte supportée par des piliers en style roman.

La période mérovingienne est peu chargée en événements saillants; de loin en loin, quelques chartes éclairent seules cette sombre époque et ne contiennent que de brèves mentions sur Chinon.

Vers le milieu du x^e siècle, la forteresse chinonaise tomba au pouvoir des comtes de Blois et de Chartres, puis



ANCIENNE
ÉGLISE
SAINT-MEXME

spécimens de l'art roman. Dans une des anciennes chapelles de cette église, on voit de très belles peintures murales du x^e siècle, représentant le crucifiement et le jugement dernier.

Dans le courant du vi^e siècle, Chinon reçut la visite d'une reine de France, aussi illustre par son savoir qu'éminente par ses vertus. Radégonde, épouse du roi Clotaire, était venue à Chinon prendre l'avis d'un ermite, pour savoir si elle devait quitter le monde et entrer au couvent. En souvenir de cette royale visite, on a transformé en une



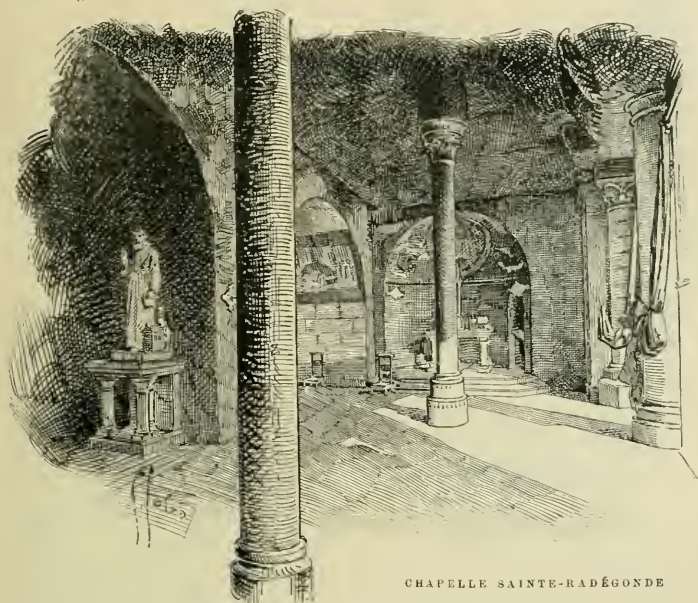
ÉGLISE SAINT-MAURICE

au siècle suivant passa aux mains de la maison d'Anjou. Possédé par la puissante famille des Plantagenets, Chinon devint, en 1156, un domaine de la couronne

d'Angleterre. Henri II, roi d'Angleterre, occupe une place distinguée dans les annales chinonaises; la ville de Chinon, résidence favorite de ce monarque, lui est redevable de nombreux embellissements, au premier rang desquels figure la construction de l'église Saint-Maurice.

Cette église est un des types les plus

Le monarque anglais en fit la triste expérience. Les remords du meurtre de Thomas Becket, les querelles de famille, la révolte de ses fils contre son autorité royale, causèrent une profonde tristesse à Henri II, qui alla jusqu'à maudire ses enfants. Ces chagrins achevèrent d'ébranler la santé chancelante du monarque anglais, qui mourut au château



CHAPELLE SAINTE-RADÉGONDE

parfaits de cette élégante architecture en style Plantagenet. Les piliers sont sobrement ornés de chapiteaux à feuillages. Les voûtes et les fenêtres, légèrement ogivales, produisent un gracieux effet. En 1543, sous le règne de François I^{er}, on a ajouté une nef latérale qui modifie un peu l'aspect primitif de cette église.

La boutade du fabuliste est bien vraie :

Ni For ni la grandeur ne nous rendent heureux.

de Chinon, le 3 juillet 1189; son corps fut transporté à Fontevault et inhumé en la célèbre abbaye.

Par suite de leur existence agitée et vagabonde, Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre, fils et successeurs de Henri II comme rois d'Angleterre, ne firent que de rares apparitions à Chinon.

Au dire de la tradition, ce serait dans une maison du Grand-Carroi que Richard Cœur de Lion aurait expiré; mais



RUE DU GRAND-CARROI

cette tradition doit être rejetée parce qu'elle est en désaccord avec l'histoire. Richard Cœur de Lion fut blessé mortellement au siège de Chalus en Limousin. La dépouille mortelle du roi anglais ne fit que traverser Chinon pour être inhumée à Fontevrault, ce Saint-Denis des Plantagenets.

Après l'abominable assassinat d'Arthur de Bretagne, le roi Philippe-Auguste envahit les possessions de Jean sans Terre et vint assiéger Chinon. La garnison se défendit courageusement et ne se rendit qu'au bout d'une année

de siège. Chinon fit ainsi retour, en 1205, à la couronne de France.

On connaît dans tous ses tristes détails le célèbre procès intenté aux Templiers par le roi Philippe le Bel; nous ne signalerons ici qu'un incident relatif à l'histoire chinonaise. En 1309, Jacques Molay et plusieurs hauts dignitaires de l'ordre furent enfermés dans les cachots du château de Chinon, où les juges enquêteurs vinrent les interroger.

Au début du xv^e siècle, la France est arrivée à une des périodes les plus malheureuses et les plus tristes de son histoire. On aurait été tenté de s'écrier : *Finis Gallie!* Presque toutes les provinces de France se trouvaient sous la domination anglaise, qui menaçait encore de s'étendre. Tout semblait désespéré; Charles VII lui-même s'appêtait à résigner son pouvoir nominal, quand un secours providentiel se présenta tout à coup : Jeanne d'Arc.

Le 8 mars 1429 au soir, la grande salle du château de Chinon présentait une animation extraordinaire. Toute la cour se pressait dans cette salle pour assister à la réception de cette humble fille des champs sur laquelle circulaient les bruits les plus étranges. Le roi, modestement vêtu, s'était dissimulé dans la foule des courtisans richement habillés. Supercherie inutile; car aussitôt introduite dans la salle, Jeanne d'Arc, guidée par ses voix, alla droit à Charles VII : « De par Dieu, dit-elle, vous êtes le roi de France et non autre. Gentil dauphin, de par le roi des cieux, je vous mande que vous serez sacré à Reims et que je suis envoyée pour vous y conduire. » Après quelques hésitations, bien vite dissipées, Charles VII eut foi dans la mission de Jeanne d'Arc, dont les patriotiques résultats sont connus de tous.

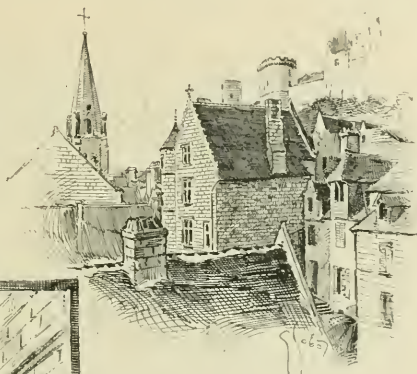
La grande salle du château où eut lieu cette mémorable entrevue, a été détruite en 1699 par suite d'un ordre à jamais blâmable donné par le duc de Richelieu. Il ne reste plus de cette salle

qu'un pan de mur orné d'une énorme cheminée.

Dans l'intérieur de la ville, au Grand-Carroi, on voyait encore, il y a une trentaine d'années, un puits dont la pierre montoir, suivant la tradition, avait servi à Jeanne d'Arc pour monter à cheval pendant son séjour à Chinon.

Pour être roi, on n'en est pas moins homme; le volage Charles VII le montra plus que tout autre. L'amour, cet enfant de Bohême, qui n'a jamais

dit *Roberdeau*, Charles VII fit ériger un petit castel, dont il fit don à Agnès Sorel. Cette habitation, qui abrita les royales amours, a été détruite il y a plus d'un siècle.



PALAIS DU BAILLIAGE

Pendant le xv^e siècle, de nombreux embellissements furent faits au château de Chinon, où l'on construisit la tour des Chiens et la tour d'Argenton. De cette époque date également la construction des vieilles maisons, aux façades recouvertes d'ardoises, du quartier Saint-Maurice et l'édification du palais du bailliage, élégante demeure ornée d'une tourelle ayant un caractère architectural très séduisant.

Un historien, occupant une place distinguée dans le monde des lettres, fut gouverneur du château de Chinon de 1477 à 1483. Philippe de Commines est le nom de ce preux chevalier, qui maniait avec autant d'habileté la plume que l'épée; son séjour à Chinon fut utilement occupé à l'embellissement de cette ville. Les libéralités de Philippe de Commines permirent l'achèvement de l'église Saint-Étienne, dont la construction traînait en longueur depuis



HOTELLERIE DE LA LAMPROIE
(deuxième emplacement)

connu de lois, lui décocha une de ses flèches perfides en la personne d'Agnès Sorel, *la belle des belles*, gracieux surnom mérité par ses charmes troublants. Tout auprès du château, au lieu

une quarantaine d'années. Cette église paroissiale a une nef unique avec une voûte élevée, dont on admire les heureuses proportions. Au sommet des clefs de voûte, où se réunissent les colonnades des travées, se détachent les armoiries seigneuriales. Le magnifique portail

œuvres, discourir à perte de vue sur ses pensées philosophiques; tout cela serait un hors-d'œuvre. On se contentera de mettre en relief certains détails locaux, auxquels Rabelais fait allusion dans son immortel roman de Gargantua et de Pantagruel : « Cet ouvrage extraordi-



VIEILLE MAISON RUE DE GRENIER-A-SEL

d'entrée attire l'attention par ses belles sculptures et offre un très beau spécimen du style flamboyant.

A la fin du xv^e siècle, un écrivain ayant acquis une universelle renommée réclame impérieusement une place d'honneur sur les tablettes historiques de la cité; nous avons nommé l'illustre Chinonais François Rabelais.

Retracer ici son existence mouvementée, faire une critique littéraire sur ses

naire, écrit un éminent critique, ou l'érudition est une ivresse et le génie une débauche de la pensée. »

Le roman de Gargantua se déroule tout entier dans le pays chinonais, qui sert de théâtre à la guerre picrocholine. Les villages de Lerné, de Cinais et de la Roche-Clermault, l'abbaye de Seully, le hameau de la Devinière, où le père de Rabelais possédait une maison de campagne, le château du Coudray-Mont-

pensier, reviennent à chaque instant sous la plume fine et mordante du satirique. C'est dans ce cadre champêtre, au milieu de ces paysans chinonais, « tous bons buveurs, bons compagnons et beaux joueurs de quilles », que Rabelais a puisé les premiers éléments d'ob-

belais ne rappelle-t-il pas les doux instants passés chez le pâtissier chinonais, nommé Innocent, dont tout bambin il était un client assidu.

Et à propos de la Cave-Peinte, quel luxe de détails sur cet endroit de Chinon, où il est venu souvent goû-



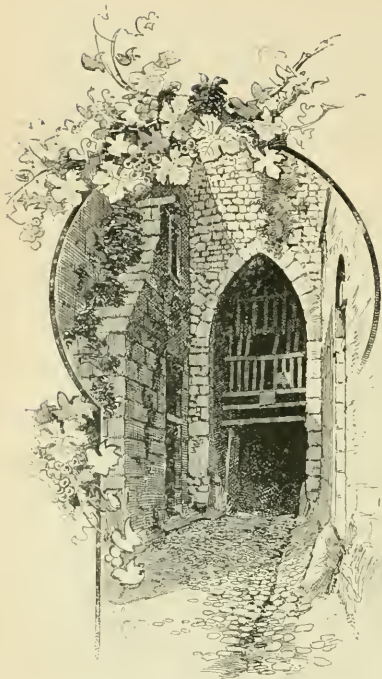
VIEILLES MAISONS DU QUARTIER SAINT-MAURICE

servation, qui lui permirent de buriner le caractère des principaux héros de l'épopée pantagruélique.

Les souvenirs d'enfance laissèrent chez Rabelais une empreinte ineffaçable que l'on retrouve aussi vive dans le cinquième livre de Pantagruel, écrit au moment où son auteur a dépassé la soixantaine. Avec quelle émotion Ra-

ter « maints verres de bon vin frais ! »

Ancienne carrière creusée dans le coteau de Chinon et abandonnée depuis le xv^e siècle, la Cave-Peinte, par suite de sa fraîcheur, est très recherchée par les gourmets chinonais, qui se disputent la possession des différents celliers. L'arc-en-ogival de la porte d'entrée donne un cachet antique à ce coin pittoresque



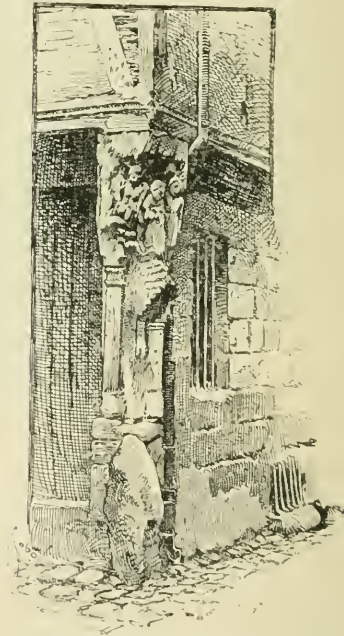
LA CAVE-PEINTE

du vieux Chinon. La Cave-Peinte est située non loin de la rue de la Lamproie, où le père de Rabelais avait pignon sur rue. Certains auteurs, qui voudraient barbouiller le visage de Rabelais avec la lie des tonneaux, avancent sans preuves que le père de l'illustre satirique était cabaretier. Cela est totalement inexact, puisque d'après le témoignage du docte historien de Thou la maison paternelle de Rabelais ne fut transformée en hôtellerie que cinquante ans environ après le décès de l'auteur de Pantagruel.

Ce même historien a laissé une description détaillée de cette hôtellerie,

description qui a une grande importance puisqu'elle permet de reconstituer les diverses parties de cette maison historique depuis longtemps disparue. Pendant tout le xvii^e siècle, la taverne de la Lamproie fut le rendez-vous favori de la société chinonaise. Durant l'été, sous les frais ombrages du vaste jardin de l'hôtellerie, les habitants venaient y vider quelques pichets de cette excellente purée septembrale. Les Chinonais ne pouvaient mieux fêter l'illustre écrivain, dont les œuvres ne sont qu'un long éclat de rire et qui a écrit cette plaisante maxime : *Bonum vinum latificat cor hominis.*

Déplacée au commencement du

FILIER REPRÉSENTANT LE MARTYRE
DE SAINT ÉTIENNE



CHATEAU DE CHINON — TOUR DE L'HORLOGE

xviii^e siècle, cette hôtellerie à l'enseigne de *la Lamproie* occupa alors cette élégante maison en style Renaissance, située au bas de la rue dite de la Lamproie. La façade de cette demeure est ornée d'une lucarne, où est sculpté un personnage tenant un verre à la main; enseigne parlante pour un cabaret et engageant les clients à y venir goûter cet excellent vin clair et qui rend l'âme gaie et le corps vigoureux.

Du pays chinonais, Rabelais tire encore les héros de son roman lorsqu'il nous entretient des tribulations de Panurge sur l'épineuse question du mariage. Saint Paul a dit : « Si tu te maries, tu feras bien; si tu ne te maries pas, tu feras encore mieux. » Panurge devait-il agir pour le mieux ou seulement se contenter de faire bien? Telle est l'obsédante pensée de Panurge, qui interroge beaucoup de gens pour avoir leur avis.

Pantagruel conseille à Panurge d'aller consulter « une sibylle très insigne », résidant à Panzoult, près Chinon. L'oracle, plein de sous-entendus de cette sorcière, ne satisfait pas Panurge, qui prend l'avis d'un muet nommé

Nazdecabre, d'un poète Raminagrobis et d'un astrologue, Her Trippa, qui tous demeurent aux environs de Chinon. Ces détails montrent surabondamment que Rabelais avait souvent présent à la pensée le souvenir de son pays natal.

Les guerres de religion furent particulièrement terribles dans l'ouest de la France; Chinon se ressentit de cette lutte entre les catholiques et les protestants. En 1562, Chinon fut pris par les huguenots, puis retomba peu après au pouvoir des catholiques. L'armée du duc d'Anjou y séjourna quelque temps. En 1569, avant de livrer la célèbre bataille de Moncontour, où elle remporta une éclatante victoire.

En 1587, le roi de Navarre séjourna aux environs avec son armée. Le futur Henri IV réclama des munitions et des vivres à la ville de Chinon. La municipalité exposa qu'avec la meilleure volonté il était impossible de répondre favorablement à cette demande. L'illustre Béarnais, ayant reconnu l'exactitude des doléances, abandonna aussitôt ses prétentions, donnant ainsi une preuve de plus de son grand cœur et de son bon sens politique.

En 1589, les cachots du château de Chinon eurent comme hôte forcé un personnage de marque : le cardinal de Bourbon, que les ligueurs parisiens avaient proclamé roi de France sous le nom de Charles X. Mais au bout de quelques mois, craignant qu'une évasion ne se produisît à Chinon, Henri IV donna l'ordre de transférer le prisonnier à Fontenay-le-Comte.

De 1631 à 1789, Chinon a comme seigneurs les ducs de Richelieu. Comme beaucoup d'autres villes jadis résidences royales, Chinon est délaissée; la vieille cité reste engourdie

par le système de centralisation à outrance, qui attire tout vers Paris au détriment de la province. Le vieux château est abandonné par ses possesseurs qui, non contents de cet oubli, en consomment la ruine.

La figure sèche et hautaine du cardinal de Richelieu apparaît en la circonstance sous un jour fâcheux. Le tout-puissant ministre de Louis XIII, cet ami éclairé des arts, se transforme en vandale. Pour édifier cette ville, à laquelle son orgueil impose son nom, Richelieu décide la démolition de divers châteaux du voisinage. Le castel de Champigny-sur-Veude, les forteresses de Chinon et de Loudun ne deviennent à ses yeux que de vulgaires carrières.

Commencée par le cardinal, la démolition du château de Chinon fut continuée par ses neveux; la grande salle, théâtre de la mémorable entrevue de Charles VII et de Jeanne d'Arc, ne trouva pas grâce devant la pioche du démolisseur. Quand la Révolution éclate, le château ne présente plus qu'une suite de bâtiments à moitié démolis ou de tours en partie détruites. Aussi, à part de minimes dégâts commis en 1793 par les salpêtriers, la responsabilité de cet état de ruines incombe-t-elle presque entièrement aux ducs de Richelieu.

En 1793, la guerre entre les blancs et les bleus donna lieu au dernier événement chinonais se rattachant à



CARREFOUR DU GRAND-CARROI

l'histoire générale. Le 12 juin 1793, un détachement de l'armée vendéenne, commandé par Poirier de Beauvais et de la Bouère, s'empara de Chinon sans coup férir; cette ville venait d'être évacuée par les troupes républicaines, qui, vu leur petit nombre, s'étaient retirées pour ne pas tenter une défense

mur de ville; enfin, on a érigé deux statues sur les places publiques.

Mais à côté de la ville moderne, une grande partie de la vieille cité est toujours debout; Chinon compte encore beaucoup d'antiques logis, ornant ses carrefours et rues où l'alignement est chose totalement inconnue. Ces an-



CHAPELLE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM

inutile. Cette occupation royaliste fut de courte durée; craignant à leur tour d'être surpris par des forces supérieures, les Vendéens abandonnèrent Chinon quelques jours après leur entrée.

Au cours du XIX^e siècle, Chinon a fait sa toilette moderne; on a fait d'ici et de là quelques percées dans les vieux quartiers; on a créé le long de la Vienne la belle promenade des quais établis sur l'emplacement jadis occupé par l'ancien

carrefours ont été particulièrement conservées au Grand-Carroi, pittoresque carrefour offrant à l'œil un agréable décor de la cité moyenneuse.

Non loin du bas du Grand-Carroi, presque à l'entrée de la rue Beaurepaire, existe une chapelle ayant comme principal mérite son âge respectable. Cette chapelle, dont la construction remonte au XI^e siècle, a été dans la suite

la propriété de l'ordre Saint-Jean de Jérusalem.

Entre ces ruelles étroites et sombres, où le soleil ne pénètre qu'à regret, et la belle et large promenade des quais, baignés par la Vienne, il y a un piquant contraste. Quelque amoureux que l'on soit du passé, les impérieuses nécessités

de ses enfants ; elle a érigé une statue à Rabelais.

L'immortel auteur de Pantagruel est représenté nonchalamment assis, laissant tomber sa main droite, qui tient un crayon. Le sourire aux lèvres, il semble à la recherche d'un trait satirique à inscrire sur les feuillets appuyés



VIEILLES MAISONS RUE MARCEAU

du présent obligent à approuver ces larges trouées faites dans les vieux quartiers. La construction des quais a eu comme conséquence la démolition totale des fortifications de la ville ; çà et là il reste quelques vestiges, notamment à l'extrémité ouest de l'ancien mur, où se dresse la tour de la Parerie, dernier débris d'une porte de ville.

La statuomanie est une maladie qui a particulièrement sévi depuis un demi-siècle ; Chinon n'a pas échappé à cette épidémie. En 1882, cette ville a rendu hommage à la mémoire du plus illustre

sur un pupitre se trouvant à sa gauche.

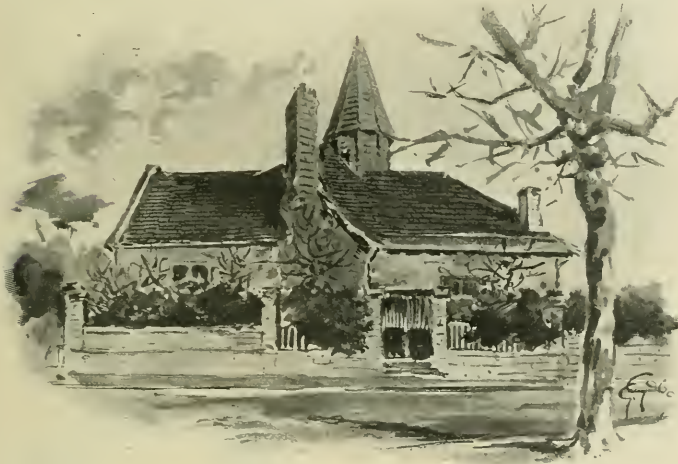
Cette statue en bronze pour auteur le sculpteur Émile Hébert.

La politique, généralement stérile en résultats, a valu à Chinon deux statues de Jeanne d'Arc. En 1890, deux comités se fondèrent dans un but identique ; entre ces frères ennemis, on chercha vainement un terrain d'entente pour opérer une fusion. Les passions politiques empêchèrent tout rapprochement d'aboutir ; l'amour-propre étant en jeu, une lutte s'engagea entre le conseil municipal et l'autre comité.

En 1893, la statue municipale fut solennellement inaugurée. Cette statue équestre, œuvre de Jules Roulleau, est en bronze; elle a, piédestal compris, 12 mètres de hauteur. L'œuvre a une superbe allure; elle représente la Jeanne d'Arc guerrière, emportée par un cheval fougueux, au galop de charge, franchissant

Le conseil municipal refusa net le don du comité. De guerre lasse, après dix années de tergiversations forcées, le comité décida que cette statue serait placée dans l'église Saint-Étienne, où l'inauguration a été fêtée le lundi de Pâques 1900.

Œuvre du sculpteur tourangeau Si-



TOUR DE LA PARERIE

un obstacle pour courir sus à l'Anglais.

Cette conception du regretté sculpteur est originale; elle offre un piquant contraste avec les autres statues équestres où l'on est habitué de voir le cheval marchant au pas de parade.

La seconde statue de Jeanne d'Arc faillit ne jamais voir le jour. Infortunée victime des orages politiques, elle fut reléguée pendant de longues années sous le hangar d'une maison inhabitée; puis le comité offrit cette statue au conseil municipal en réclamant seulement un emplacement sur une place publique.

card, cette statue, en marbre blanc, a 2 mètres de hauteur. L'air inspiré, Jeanne d'Arc est représentée debout, le visage tourné vers le ciel; elle écoute ses voix et n'attend plus qu'un mot pour tirer l'épée qu'elle s'apprête à sortir du fourreau. Le sculpteur a parfaitement rendu l'état d'âme de la vaillante Lorraine lors de son arrivée à Chinon.

De l'hôtel de ville, construction moderne, on ne ferait même pas mention, si l'on n'avait à signaler dans la grande salle de la mairie une toile remarquable sortie d'une des plus fines palettes de

l'école française. Il s'agit du portrait en pied de Rabelais par Delacroix, qui occupe une place éminente parmi les maîtres de la peinture du XIX^e siècle.



STATUE
DE JEANNE D'ARC
PAR SICARD

puté de cette ville. On retrouve les qualités qui caractérisent le merveilleux talent de Delacroix, qui a donné à la figure moqueuse de Rabelais une surprenante expression à la fois de raillerie et de bonhomie. En 1899, les édiles chinonais prirent, au sujet de ce tableau, une décision qui eut un certain retentissement dans le monde artistique. Les maigres ressources du budget municipal ne permettant pas d'entreprendre de nombreux travaux urgents, on eut l'idée de proposer au Louvre l'achat de l'œuvre de Delacroix pour une somme qui ne pourrait être inférieure à 100000 francs. On demandait, en outre, une copie pour remplacer l'original à la mairie de Chinon.

Séduite par les avantages que la ville retirerait de cette affaire, la majorité du conseil municipal se prononça pour la vente. Mais on avait compté sans le

Louvre, qui ne voulut pas donner suite à cette proposition.

Au cours de cet article, deux noms, dont au premier abord le rapprochement paraît étrange, sont revenus sans cesse sous notre plume : Jeanne d'Arc et Rabelais. Dans la cité chinonnaise, ces deux noms sont une obsession : programmes de fêtes, réclames commerciales, enseignes de magasins et de cafés, tout est à Rabelais, tout est à Jeanne d'Arc.

Sacrifions donc nous aussi à cette manie locale et unissons les deux noms glorieux dans nos vœux de patriote et de citoyen.

Comme patriote, nous adressons une ardente prière à Jeanne d'Arc pour éviter à jamais à la



STATUE DE RABELAIS
PAR HÉBERT

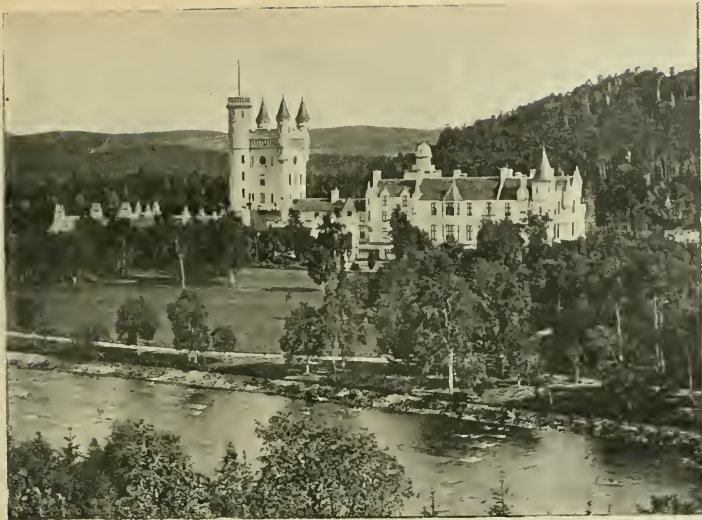


STATUE DE JEANNE D'ARC PAR ROULLEAU

France de subir le joug étranger. Comme citoyen, nous vidons une coupe du meilleur cru chinonais à la mémoire de Rabelais, en souhaitant que les idées semées par lui continuent à développer les conquêtes pacifiques de la Révolution française.

HENRI GRIMAUD.

Illustrations de G. Goué.



CHATEAU DE BALMORAL, EN ÉCOSSE

LA ROYAUTÉ EN ANGLETERRE

La monarchie anglaise n'est pas une monarchie de droit divin, comme l'ancienne monarchie française, ni une monarchie absolue, comme celle de Prusse. Les Anglais, dont les institutions et les coutumes ont si peu d'analogie avec celles du continent, ont imaginé la monarchie *limitée*. En vertu de deux instruments dits l'un *Bill of Rights*, l'autre *Act of Settlement*, les rois d'Angleterre, depuis plus de deux siècles, occupent le trône et portent la couronne et le sceptre à des conditions très nettement établies. Il a été conclu un pacte entre la Couronne et le peuple, et chacune des deux parties a le droit d'exiger de l'autre le strict accomplissement des clauses du traité.

Très épris de liberté, ayant le sentiment de l'indépendance très développé,

les Anglais n'ont jamais accepté un joug monarchique ou religieux sans prendre leurs sûretés et sans faire sentir à leurs chefs que leur soumission était conditionnelle. Quand l'Angleterre était catholique, elle était la moins soumise des nations qui reconnaissaient l'autorité spirituelle du Saint-Siège; sous les rois de la maison de Plantagenet, elle se faisait donner la Grande Charte et, lors du rétablissement de la maison des Stuarts, elle concluait avec son roi les traités qui régissent aujourd'hui les relations entre la Couronne et le peuple.

La loi salique n'existe pas dans le Royaume-Uni; c'est ainsi que le trône de la Grande-Bretagne a été occupé par Marie Tudor, Elisabeth et Victoria.

En Angleterre, comme dans tous les pays monarchiques, la couronne ne



CHATEAU D'OSBORNE, DANS L'ILE DE WIGHT

chôme jamais et il n'y a pas d'inter ruption dans la succession. Dès qu'un souverain a exhalé son dernier soupir, son héritier lui succède. Le roi est mort, vive le roi ! est aussi vrai dans le Royaume-Uni qu'ailleurs.

Cependant, pour que le nouveau roi puisse faire acte de souveraineté, il lui faut, au préalable, la consécration du Conseil privé qui est convoqué aussitôt qu'un souverain d'Angleterre meurt. C'est même la seule occasion où ce Conseil tiennne une séance plénière et où le lord-maire de Londres soit présent. Ce jour-là, au moins, le premier magistrat de la Cité prend un peu de cette importance que lui prêtent à tort les étrangers, qui le regardent comme un personnage politique de première grandeur.

Dès le début de la séance, le président du Conseil et le lord-chancelier soumettent au Conseil le document par lequel cette assemblée proclame le souverain. Le 23 janvier dernier, le Conseil privé a, « d'une voix et d'un consentement commun de bouche et de cœur, publié et proclamé que le Haut et Puissant Prince Albert-Edouard est, par la mort de notre feuve souveraine, d'heu-

reuse mémoire, devenu notre seul légitime et loyal souverain seigneur Edouard Sept, par la grâce de Dieu, roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, défenseur de la Foi, empereur de l'Inde ».

La proclamation est alors signée par les princes du sang, membres du Conseil par droit de naissance, par l'archevêque de Canterbury, par le lord-chancelier et par les conseillers, puis par le lord-maire et ses échevins.

En montant sur le trône, le souverain anglais fait d'ordinaire une déclaration par laquelle il s'engage devant le Conseil privé à gouverner constitutionnellement et à maintenir la religion réformée; il jure de garantir la sécurité de l'Église écossaise.

Ce n'est qu'après cela — et le fait est très remarquable — que les conseillers privés prêtent serment d'allégeance au roi, exemple que suivent, le jour même au Parlement, les membres de la Chambre des lords et de la Chambre des communes.

Il était nécessaire de rappeler ces faits afin de bien faire comprendre que le roi, en Angleterre, bien qu'investi de tous les attributs de la royauté, n'a que

des pouvoirs limités et ne peut les exercer que conformément à la Constitution et au pacte conclu entre la Couronne et le peuple.

La cour d'Angleterre a une étiquette et des coutumes à la fois très médiévales et très modernes. Dans les circonstances ordinaires, rien de plus simple, de plus bourgeois même que la vie du souverain anglais; mais dans les grandes occasions, assez rares sous le règne de la reine Victoria, mais qui seront plus fréquentes bientôt, la cour d'Angleterre déploie un luxe de cérémonies et de coutumes antiques, un appareil moyen-âgeux, qui sont sans doute fort pittoresques, mais qui jurent un peu avec les idées et le milieu actuels.

Pour commencer par le chef de l'État,

son mari n'est que le prince-époux, situation assez délicate et même pénible; si le sceptre est aux mains d'un homme, le roi seul compte et la reine qui n'est que la femme du roi, la reine épouse (*Queen Consort*), a une position très brillante et moins difficile que celle d'un prince-époux; mais elle n'a, en somme, qu'un éclat emprunté et ne luit que des reflets de l'astre auprès duquel elle gravite.

Le personnage le plus important du royaume après le roi est naturellement le prince héritier qui, sous le règne de la reine Victoria, avait le titre de prince de Galles, mais qui actuellement est le duc de Cornouailles et d'York.

Le fils aîné du roi d'Angleterre n'est pas prince de Galles de naissance. Il est créé prince de Galles selon le bon plai-



CHATEAU D'OSBORNE — LA SALLE INDIENNE

le souverain est tout. Si, comme de 1837 à 1901, le trône est occupé par une femme, la reine seule compte et

sir du souverain. S'il plaît au roi Edouard VII de ne pas donner ce titre à son fils, celui-ci restera duc de Cor-

nouailles jusqu'au jour où il sera appelé à régner.

Le souverain anglais est, pour toutes sortes de raisons, bien loin d'avoir la puissance des monarques du continent; mais il n'en a peut-être que plus d'influence, toute paradoxale que peut paraître cette assertion. Il a, en effet, un intérêt direct à ce que la politique et les affaires du pays soient bien conduites, et sa situation absolument neutre entre les deux partis lui donne une autorité qu'il perdrait s'il prenait une part plus active à la direction des affaires.

Bien que l'Angleterre soit le pays le plus riche du monde, la liste civile du roi n'est pas à beaucoup près aussi considérable que celle du tsar, de François-Joseph, de Guillaume II, ou du roi Victor-Emmanuel, et elle ne dépasse que de peu celle du roi d'Espagne!

Jadis, et jusqu'en 1837, la liste civile des rois d'Angleterre était bien plus élevée qu'à présent. Georges II avait 20 millions de francs par an; Georges III, 25; mais Guillaume IV n'en avait plus que 12 et demi.

A cette époque, les revenus de la Couronne, les revenus héréditaires et une foule d'impôts spéciaux perçus dans les trois royaumes allaient directement au roi. Quand la reine Victoria monta sur le trône en 1837, elle fit abandon au Parlement de ces revenus sa vie durant, à la condition que le Parlement prit « des mesures suffisantes pour maintenir l'honneur et la dignité de la reine ». En échange des revenus qui furent versés au Trésor public, le Parlement établit comme suit la liste civile de la reine :

Cassette particulière	£	60,000
Appointements de la maison de Sa Majesté et pensions		131,260
Dépenses de la maison de Sa Majesté		172,500
Aumônes, largesses et services spéciaux		13,200
Divers		8,040
Total	£	<u>385,000</u>

Il faut ajouter à cette somme 60 000 li-

vres sterling, montant des revenus du duché de Lancastre qui est un des apapages du souverain. Cela fait en tout 445 000 livres sterling (11 125 000 fr.).

Le tsar a une liste civile de 50 millions de francs, l'empereur d'Autriche en a une de 20 millions, celle de l'empereur d'Allemagne est de 19 millions et celle du roi d'Italie de 15 millions. L'Angleterre a donc la liste civile la moins coûteuse de tous les grands pays monarchiques. Elle a fait une affaire d'autant meilleure que les revenus que lui a abandonnés la Couronne dépassent de 2 à 3 millions le montant de la liste civile et cette somme va augmenter encore par suite de la plus-value des propriétés d'où sont tirés ces revenus. Les Anglais sont décidément des hommes d'affaires incomparables.

Mais la liste civile du souverain n'est pas tout. Outre les 385 000 livres de la reine, le Parlement alloue ou allouait chaque année, car le Parlement sera appelé bientôt à reviser la liste civile au prince de Galles 40 000 livres pour lui-même et 36 000 livres pour ses enfants; à la princesse de Galles, 10 000 livres; au duc de Connaught, deuxième fils survivant de la reine, 25 000 livres; au duc de Cambridge, cousin germain de la reine Victoria, 12 000 livres; à l'impératrice Frédéric, fille aînée, 8 000 livres; à la princesse Christian, à la princesse Louise, filles de la reine, 6 000 livres chacune; à la duchesse d'Albany, veuve du plus jeune fils de la reine, 6 000 livres aussi.

Le prince de Galles ou l'héritier du trône, outre sa liste civile de 40 000 livres, jouit des revenus du duché de Cornouailles qui sont environ de 60 000 livres par an, ce qui lui constitue une rente annuelle de plus de deux millions et demi de francs.

Si le Parlement ne revise pas la liste civile, le roi Édouard VII rentrera en possession des revenus des biens de la Couronne, car l'accord conclu entre la reine Victoria et le Parlement en 1837

a pris fin à sa mort. Il faudra aussi que le Parlement règle la situation de l'héritier du trône (duc de Cornouailles) et des autres enfants du prince de Galles; car l'allocation de 36 000 livres faite par le Parlement en leur faveur, il y a quelques années, cesse six mois après la mort de la reine Victoria.

Quand cette dernière est montée sur le trône, elle n'avait rien... que les

blement, presque sordidement, malgré sa richesse. On le disait fils naturel d'un ancien joaillier de la Couronne; mais, s'il y des doutes sur son origine et sur sa personnalité, il n'y en a aucun sur les millions que la reine hérita de lui. En 1861, la reine Victoria recueillit une nouvelle succession, celle du prince Albert dont la fortune, fruit des économies qu'il avait faites sur son allocation



PALAIS DE SAINT-JAMES, A LONDRES

dettes de son père, le duc de Kent, et son premier soin fut de les payer.

La reine Victoria eut le bonheur d'avoir dans son mari, le prince Albert, un homme d'affaires de premier ordre.

En douze ans, il sut rétablir les finances de la Couronne et même réaliser des économies notables, auxquelles vinrent s'ajouter 11 millions de francs qu'un avare excentrique, nommé Nield, légua à la reine en mourant. Cet homme, qui n'avait pas de parents, vivait miséra-

annuelle de 30 000 livres (750 000 fr.) et de spéculations et placements heureux, s'élevait, croit-on, à 700 000 livres (1 700 000 fr.).

Les testaments des souverains anglais n'étant pas homologués par les tribunaux comme ceux des particuliers et, de plus, leurs legs n'étant pas soumis aux droits de succession, il est impossible de savoir quelle était la fortune particulière de la reine Victoria; mais on l'estime généralement à 50 millions



PALAIS DE BUCKINGHAM, A LONDRES

de francs. Cette somme paraît relativement faible; mais la reine avait de lourdes charges. Chacune de ses filles a reçu d'elle, en se mariant, un dot de 2 500 000 francs; elle a richement doté les ducs de Connaught et d'Albany, ses fils, lors de leur mariage, et elle est toujours très généreusement venue en aide à ses petits-enfants dont quelques-uns ne sont pas très fortunés.

Outre sa fortune mobilière, la reine possédait des objets d'art, des bijoux et de l'argenterie dont la valeur ne saurait être inférieure à 12 millions, et elle a laissé des terres et plusieurs habitations particulières, dont les principales sont Balmoral, en Écosse, et Osborne, dans l'île de Wight.

Balmoral a été acheté, en 1852, par le prince Albert qui l'a payé 800 000 francs; la propriété suit les bord de la Dee sur une longueur de vingt kilomètres environ et forme un parc admirable. Le château, composé d'une série de pavillons, flanqué de tours et de tourelles à chape de plomb, est assez semblable à ceux que l'on voit chez nous dans la vallée de la Loire. L'architecture écossaise a, d'ailleurs, beaucoup d'analogie avec la nôtre et c'est une des num-

breuses traces qui subsistent encore des vieilles et étroites relations qui ont duré pendant si longtemps entre l'Écosse et la France.

Balmoral est en pierre grisâtre, ce qui lui donne extérieurement un aspect plutôt sombre; l'intérieur est des plus confortables, mais plutôt petit pour une demeure royale; on y est à l'étroit et, quand un souverain étranger y vient en visite, on éprouve une difficulté très grande à loger sa suite. Il n'en a pas moins coûté environ 3 millions de francs à construire et à meubler.

L'ameublement est essentiellement moderne et presque bourgeois; mais on remarque une singularité dans cette habitation, c'est que les tapis et les tentures y sont de ce dessin archi-écossais dit tartan. Chaque clan a son tartan distinctif et certains Écossais peuvent dire au premier coup d'œil à quel clan appartient telle ou telle combinaison de couleurs. C'est une espèce de science locale du blason.

Les tartans de Balmoral sont les tartans Stuart; il y en a trois: le tartan de gala, le tartan royal et le tartan de chasse.

Ces tapis sont tissés exclusivement

pour le souverain en vertu d'une loi non écrite; il en est de même de la porcelaine d'un modèle spécial dont on se sert à Balmoral; elle est fabriquée uniquement pour le château et l'on pousse si loin l'exclusivisme que toute pièce ébréchée ou fêlée est immédiatement brisée.

Le séjour de Balmoral est particulièrement agréable au printemps et en automne; en hiver il y fait très froid.

Aussi la reine Victoria, l'hiver venu, s'en allait-elle à Osborne, dans l'île de Wight, où le climat est doux en hiver et où, en été, la chaleur est tempérée par la brise de mer.

Osborne, acheté en 1840 par la reine

flanqué d'une tour assez élevée et d'un pavillon latéral que surmonte une espèce de donjon carré. La décoration et l'ameublement y sont plus élégants et plus riches qu'à Balmoral. Une des curiosités d'Osborne est la salle indienne construite et décorée par des architectes et des ouvriers indiens, il y a une quinzaine d'années, et qui sert de salle à manger. La décoration en est d'une grande richesse et d'un style oriental très pur. Osborne renferme une collection remarquable d'objets d'art et surtout d'aquarelles. On n'y trouve cependant pas de gravures, les gravures étant spéciales à Balmoral, de même que les peintures à l'huile à Windsor



PALAIS DE BUCKINGHAM — LA GRANDE SALLE A MANGER

Victoria, a été, comme Balmoral, construit sous la direction du prince Albert. C'est une assez grande maison de style italien, formée d'un bâtiment central

Le parc qui entoure Osborne est très beau; on y a installé un chalet suisse et une ferme où le prince Albert, autrefois, s'amusa à faire de l'agriculture.

Osborne, la résidence maritime royale, a un quai d'embarquement spécial où viennent s'amarrer les yachts royaux qui transportent le souverain de Portsmouth à l'île de Wight.

Quand le souverain voyage, son yacht est précédé d'un yacht de l'amirauté, suivi d'un autre yacht de la commission de pilotage (*Trinity House*) et escorté de deux bâtiments de guerre, un sur chaque flanc, ce qui rend impossible, humainement parlant, les collisions.

Balmoral et Osborne, étant des pro-

séparé par une avenue et une vaste cour entourée d'une haute grille, est, extérieurement, une grande bâtisse grise d'une architecture médiocre. Le charme de ce palais est dans son parc et ses jardins admirables.

Quand, pour diverses raisons, le roi Georges III ne voulut plus habiter le palais de Saint-James, la couronne acheta au duc de Buckingham l'hôtel qui lui appartenait et qui occupait l'emplacement du palais actuel. Cette acquisition fut faite en 1761; en 1825,



CHATEAU DE WINDSOR — FAÇADE PRINCIPALE

priétés privées, ne sont jamais ouverts au public; mais il en est autrement des châteaux et palais royaux, que l'on peut visiter à certaines époques, quand le souverain n'y réside pas.

Les demeures officielles des souverains anglais sont : à Londres, le palais de Buckingham et ceux de Saint-James et de Kensington; à Windsor, le célèbre château, et, à Édimbourg, le château non moins célèbre d'Holyrood, qui cependant ne sert jamais, car il y a plus d'un siècle, je crois, qu'un souverain anglais n'y a séjourné.

Le palais de Buckingham, situé au bout du parc de Saint-James, dont il est

Guillaume IV fit reconstruire le palais Buckingham, mais il ne l'habita jamais. C'est la reine Victoria qui, la première, s'y installa en 1837, et y fit ajouter l'aile principale qui forme la façade de l'édifice donnant sur le parc.

La salle la plus belle du palais est la salle du trône, tendue de satin cramoisi à raies, au bout de laquelle est le trône, qu'abrite un dais de velours de même couleur, et qui est chargé de dorures. Le plafond est orné d'écussons et de devises et de motifs héraldiques où reviennent fréquemment l'étoile et la jarretière de l'ordre de ce nom. Une frise en marbre blanc court autour de la

salle qu'illuminent, le soir, des lustres et des girandoles en cristal taillé. Sur le même plan, se trouve la galerie de tableaux et une série de salons de réception dont le plus élégant est le salon jaune, en satin bouton-d'or.

C'est au palais Buckingham qu'ont lieu les réceptions et présentations à la cour dites *drawing-rooms*, réservées aux dames. Les présentations des hommes ou levers ont lieu au palais de Saint-James. Chaque année, il y a au palais au moins un bal et deux con-

elles passent par le grand vestibule, gravissent l'escalier de marbre blanc et sont admises à faire leur révérence au roi et à la reine, entourés des princes, des grands dignitaires de l'État et du corps diplomatique. Chacune de ces dames, dont le nom a été préalablement soumis à l'approbation de la reine, est présentée par une marraine; elle s'avance, fait les trois révérences obligatoires, baise la main de la reine et s'éloigne.

C'est la consécration officielle de son



CHATEAU DE WINDSOR — VUE PRISE DE LA TAMISE

certs. Par une curieuse coutume, les *drawing-rooms* ont lieu dans la journée et généralement aux mois d'avril et de mai, époque fort inclemente à Londres, car il y fait froid et les vents d'est soufflent avec une violence extrême. Les dames doivent paraître à ces fêtes en robes décolletées à traine et porter des plumes dans les cheveux. Il leur faut parfois attendre, dans leurs voitures, deux ou trois heures avant de pouvoir entrer dans le palais, et cette attente, malgré les fourrures dont elles s'enveloppent, est cruelle pour toutes et, chaque année, est fatale à plusieurs.

Quand elles arrivent enfin au palais,

droit de se dire du monde de la cour, d'être invitée à son tour aux fêtes officielles, bals, concerts, *garden parties*, et d'être reçue, à l'étranger, dans les ambassades de Sa Majesté britannique.

Les bals et les concerts ont lieu le soir, naturellement, et très tard. Comme aux *drawing-rooms*, les dames sont en grande toilette et étincelantes de diamants et de bijoux; les hommes sont en uniforme ou en costume de cour et portent leurs décorations. En général, un bal de cour est une cérémonie assez peu réjouissante; mais, dans ces salons luxueux et grandioses, les robes, les bijoux, les uniformes offrent, sous le feu

des lumières, un coup d'œil extrêmement beau et imposant. Les concerts ne sont pas beaucoup plus gais, car l'étiquette veut qu'on observe un silence rigoureux. Les artistes paraissent, chantent leur solo ou leur duo et se retirent toujours dans le même silence; car on n'applaudit pas à la cour.

Les écuries royales sont une dépendance du palais de Buckingham; c'est là que sont remisées les voitures de la cour, voitures de gala et voitures de service, et que sont logés les admirables chevaux, bais pour la plupart, qui font des attelages royaux anglais les plus beaux attelages du monde.

La curiosité des remises du palais Buckingham est le fameux carrosse tout doré dans lequel le roi Édouard VII est allé, à Westminster, le 14 février, pour ouvrir la session du Parlement. Il a été construit, en 1761, pour Georges III et ne sert que dans les grandes occasions: sacres, ouverture du Parlement et autres.

Windsor, si admirablement situé sur une colline qui domine la Tamise, est la plus belle des demeures royales anglaises et est peut-être le château souverain le plus imposant de l'Europe.

Avec son énorme tour ronde qui date de Guillaume le Conquérant, avec ses constructions diverses qui, élevées à différentes époques, sont comme des témoins survivants des grandes phases de l'histoire d'Angleterre, avec son mélange de styles, avec cette singulière juxtaposition des choses les plus modernes et des plus anciennes, le château de Windsor symbolise l'Angleterre et sa constitution. Comme cette constitution, il repose sur de fermes et larges assises qui permettent la construction de nouvelles bâtisses sans qu'il soit nécessaire de détruire les anciennes — de sorte que le passé et le présent s'y côtoient, celui-là étant pour celui-ci un exemple et un appui.

Windsor étant à une trentaine de kilomètres de Londres, les invitations ou « commandements » portent la men-

tion *to dine and sleep*, c'est-à-dire que l'on y est invité à dîner et à coucher, car il serait impossible aux ministres d'État et aux diplomates que le souverain honore de ces invitations de revenir à Londres le soir même.

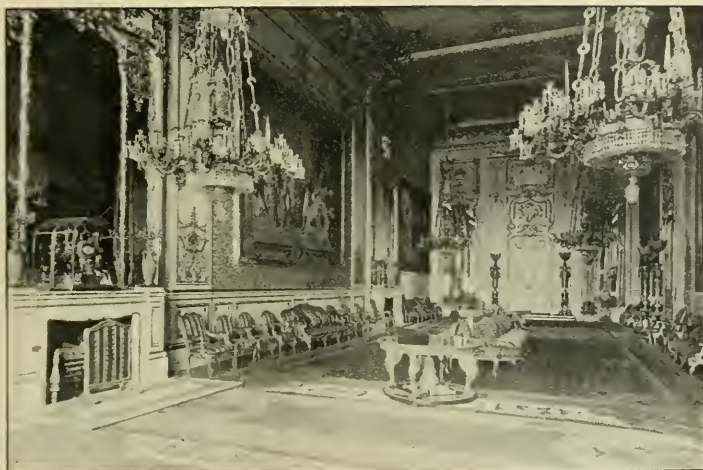
Ces commandements, envoyés par l'intendant de la maison du roi ou par le lord-chambellan, arrivent quelques jours à l'avance seulement. Pour les invitations diplomatiques, il est d'usage de les adresser en même temps à un ambassadeur et à un ministre plénipotentiaire.

En arrivant à la gare de Windsor, les invités trouvent des voitures de la cour qui les attendent et les transportent au château, où un page de service les reçoit et les conduit aux appartements qui leur ont été réservés. Ces appartements se composent d'un grand salon et d'une vaste chambre à coucher avec laquelle communique un cabinet de toilette supérieurement aménagé. Le salon et la chambre sont ornés de tapisseries, de tableaux et d'objets d'art.

Au bout de quelque temps, l'intendant du château vient rendre visite à chaque invité et constater par lui-même que rien ne manque dans l'appartement. Pour ceux qui se trouvent venir pour la première fois à Windsor, l'intendant est, en même temps, un guide et un conseiller sûr, dont les avis sont précieux aux invités qui ne connaissent pas l'étiquette particulière de la cour d'Angleterre. La visite de l'intendant terminée, on n'a que le temps de revêtir l'uniforme ou l'habit de cour, qui sont naturellement indispensables.

À l'heure dite, tous les invités se réunissent dans une vaste salle dite « grand corridor ». À neuf heures les portes s'ouvrent, le roi et la reine paraissent et l'on passe dans la salle à manger.

La vaisselle d'or et d'argent de Windsor est célèbre, et estimée à une quarantaine de millions de francs. Il va sans dire que ce n'est que dans les occasions solennelles que paraissent les grandes



CHATEAU DE WINDSOR — LE SALON DE RÉCEPTION

pièces d'orfèvrerie, comme, par exemple, quand on donne un grand banquet dans le salon de Waterloo ; mais, même en temps ordinaire, l'argenterie qui figure sur la table et sur les dressoirs est d'une merveilleuse richesse. Le service commence aussitôt, et il est fait avec une perfection rare. La chère est exquise ; les menus, savants, sont composés par le principal officier de bouche et exécutés par des artistes culinaires ; en regard de chaque plat le menu porte le nom du maître queux qui en est responsable.

On cause peu, aux diners de la cour, et à demi-voix seulement. Le repas dure environ une heure et demie, après quoi on se rend de nouveau dans le grand corridor. Quand le souverain s'est retiré, les invités se réunissent dans le salon rouge ou dans le salon vert, où l'on fait de la musique et où s'organisent, pour les diplomates, des parties de whist jusqu'au moment où chacun regagne ses appartements.

Le lendemain, les invités déjeunent au château, soit aux deux tables qui sont servies à des heures différentes, soit dans leur chambre, et, vers midi, tout le monde a repris le train pour Londres.

Telle est ou plutôt telle était la coutume du temps de la reine Victoria. Il y a trop peu de temps que le roi Édouard VII est sur le trône d'Angleterre pour que de grands changements aient encore eu lieu, et d'abord la période de deuil ne permet ni les fêtes, ni les réceptions. Cependant des indices permettent de croire que, sous le nouveau règne, la cour d'Angleterre sera plus brillante que sous le règne qui vient de se terminer et que les splendeurs et les pompes d'autrefois vont être ressuscitées, de façon à donner aux fêtes de cour l'éclat dont il convient d'entourer le souverain de l'empire britannique.

PAUL VILLARS.

Si tu veux...

Si tu veux, nous nous aimerons
Comme on cueille un fruit qu'on envie,
Sans savoir ce que nous ferons,
Si ce sera toute la vie!

Si tu veux, nous nous quitterons
Quand nous serons las l'un de l'autre ;
Tant qu'à ce jeu nous nous plairons
Cet amour sera tout le nôtre!

Les amours d'aujourd'hui, vois-tu,
Ne sont qu'un fol et court caprice.
On se déclare à l'impromptu
Et le hasard sert de complice.

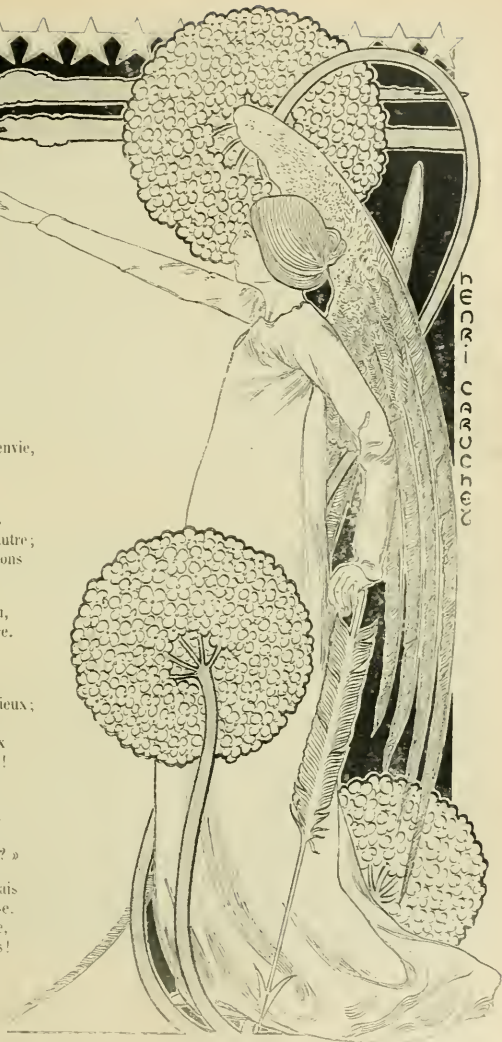
Pour s'aimer, il faut croire aux dieux ;
Il faut se fier aux promesses.
Moi je n'ai de ciel qu'en tes yeux
Et je ne crois qu'en tes caresses!

Mais tu repousses mes serments
Et tu prétends que je blasphème.
Me prouveras-tu que je mens
A l'instant où je dis : « Je t'aime? »

Non! nous ne sommes pas mauvais
Quand notre soif d'amour s'apaise.
La bouche ne ment pas qui baise,
Et les baisers sont toujours vrais!

E. DE MORSILLH.

HENRI CARUCHE





ASILE DE BERCK-SUR-MER

DEUX ASILES MARITIMES



Sur les falaises sablonneuses du Pas de Calais, entre la baie où se jette l'Authie et l'embouchure de la Canche près d'Étaples, est Berck-sur-Mer, bien connu des baigneurs. Aucune rivière ne vient y mêler ses eaux à la mer ; c'est l'empire de l'air salé. La ville de Paris y a construit un hôpital d'enfants où la salubrité du climat fait merveille. Nous en reparlerons. Aujourd'hui c'est un modeste établissement qui nous arrêtera, et ce sont, au contraire, des vieillards qui y trouvent asile. C'est un des plus jolis exemples qui se puissent citer de ce que peut l'initiative individuelle en matière de charité.

A l'Exposition de 1900, une partie du Groupe XVI avait trouvé sa place au premier étage de la galerie des Machines, entre la salle des Fêtes et le palais de l'Électricité.

« Dans ce coin discret, où les bruits de la foule arrivaient comme un murmure, loin de la fièvre d'action battant à travers les palais, se livrait la vraie bataille pour l'existence, celle qui défend l'homme contre les maladies et protège la vie de l'enfant. C'est la raison du progrès de s'attarder aux faibles et aux malheureux qui ne peuvent pas le suivre dans sa marche, et les sociétés contemporaines s'efforcent de la payer largement. »

Ainsi s'exprime M. A. Quantin, dans le beau livre où il a donné le tableau

philosophique de *l'Exposition du Siècle*, et l'examen de toutes ces œuvres de relèvement social prouvait en effet quelle admirable émulation la charité suscite dans les cœurs.

D'expressives têtes de vieillards, enlevées en vigueur par une main d'artiste, attirèrent notre attention. Elles portaient les traces profondes des duretés de la vie, plus cruelles aux gens de mer qu'à tous les autres, mais elles montraient aussi la quiétude d'une vie désormais assurée. Les gens simples et qui ont souffert demandent peu de chose pour être heureux et ils jouissent de ce peu avec une sincérité touchante. L'œuvre qui obtenait ce résultat méritait d'être connue, et nous nous sommes renseignés.

Au commencement de l'hiver de 1887, un pauvre diable fut renversé par un chariot dans une rue de Berck. La petite ville ne possédait aucune maison de secours. Il fallut transporter le misérable dans une auberge où il resta.

Quatre personnes, témoins du fait, résolurent de fonder un asile. Elles se donnèrent beaucoup de mal, firent appel à toutes les bonnes volontés. Au bout d'un an environ, les souscriptions réunies représentaient... 569 francs.

C'est quand tout semble perdu que le moment vient de tout sauver, pour les gens qui ont la foi. C'est aussi l'instant que choisit la Providence pour



VIEILLARDS DE L'ASILE DE BERCK-SUR-MER
(D'après des peintures de Francis Tattegrain.)

ménager quelque surprise. Six mois
plus tard, on possédait 4 780 fr. 90.

Quand les centimes entrent en ligne
de compte, les affaires sont sérieuses !



Il n'est que temps d'élaborer des statuts. Ils furent édifiés avec une abondance et une maestria qui ne furent égalées que par la gratuité de leur rédaction.

En même temps se construisait l'asile. Il fut ouvert le 21 juillet 1891. Ouvert

veut dire qu'il était construit, aménagé, prêt à recevoir les vieillards.

Dès 1893, les constructions, l'aménagement, le mobilier, l'installation, y compris l'acquisition d'une petite voiture et d'un baudet, avaient coûté

29 000 francs payés et l'œuvre était devenue capitaliste. Dans sa caisse, chez le banquier et en obligations, elle possédait 12 512 fr. 40.

Elle hospitalisait quinze vieillards, neuf hommes et six femmes, âgés de soixante-trois à quatre-vingt-quinze ans, soignés par quatre sœurs franciscaines.

Le bilan de 1899 se soldait par un actif disponible de 36 997 fr. 75 et le

vous serez des rentiers. Vous ne serez plus une œuvre agissante. Pour entretenir le feu sacré de la charité, il faut l'aiguillon de la nécessité.

La caisse nationale des retraites pour la vieillesse soulève des problèmes de toute nature. En principe absolu elle est indiscutable; mais il n'y a pas, en matière humaine, de principes absolus. La certitude même de son fonctionne-



chiffre du *passif* était une ligne : « L'asile maritime n'a aucune dette. »

Ces chiffres ne sont pas arides. Ils sont plus éloquents que de belles phrases. On ne s'y perd point dans des millions, comme dans les rapports du Budget. On y peut suivre simplement ce qui a été fait, ce qui peut être fait ailleurs.

Il n'est même pas nécessaire d'être si riche. Une fois quelques milliers de francs mis en réserve pour parer à des accidents, les sociétés d'assistance ne doivent point capitaliser. La théorie est séduisante. Il faut 12 000 francs par an pour vivre, se dit-on; amassons 100 000 francs et nous n'aurons plus besoin de personne. Sans doute, mais

ment serait une objection grave, car elle émousserait l'initiative individuelle qui est la base du progrès des sociétés.

En attendant son organisation idéale, puisse la création de l'Asile maritime de Berck-sur-Mer servir d'exemple ! Ce n'est pas diminuer cette œuvre que dire qu'elle a l'attrait des choses possibles.

A sa tête est naturellement un homme de cœur; il se trouve, naturellement aussi, que c'est un grand artiste. Nos lecteurs verront avec plaisir ici la reproduction de figures où le cœur et l'art de M. Francis Tattegrain se sont donné rendez-vous.

A l'autre extrémité de la France, à



VUE DE L'ASILE PHILIPPE-JOURDE

Marseille, nous retrouverons une œuvre semblable.

Elle est plus récente. L'initiative en appartient à un homme charitable, M. Viaud, qui avait eu, il y a quatre ans, la généreuse idée de fonder un asile pour les marins et un orphelinat pour les enfants des inscrits maritimes.

Au printemps de 1900, afin de donner plus d'ampleur à l'œuvre, une association s'est formée entre des notabilités marseillaises ayant à leur tête M. Grandval, déjà président de la Société Nautique. C'est l'Association de secours aux gens de mer de la Méditerranée.

Dans une ville comme Marseille, elle devait trouver de généreuses adhésions et des subventions officielles. Mais elle eut aussi le bonheur de rencontrer un donateur comme il s'en trouve rarement. M. Philippe Jourde, qui fut pendant si longtemps le président respecté du Syndicat de la presse parisienne et qui prend à Carri-le-Rouet *Volium cum dignitate* du poète, lui fit donation d'un édifice dont il venait à peine d'achever la construction, et qui fut inauguré en octobre 1900.

Dans cet établissement, d'une élégance simple et d'un aménagement confortable, qui n'a pas coûté moins de

150 000 francs au donateur, une centaine de vieillards peuvent être hospitalisés. Il y en a pour le moment une vingtaine. L'association n'aura de repos et ne cessera de faire appel à toutes les bonnes volontés que lorsqu'elle pourra l'entretenir au complet.

Son orphelinat, situé au pied de Notre-Dame-de-la-Garde, abrite une quarantaine d'enfants. Son ambition est d'obtenir de la municipalité la concession d'une batterie déclassée et située sur le chemin de la Corniche. Ainsi, dans le voisinage de la mer qui les a rendus orphelins, mais qu'ils laboureront à leur tour, les enfants pourront s'exercer aux connaissances professionnelles de leur futur métier.

Ils auront d'autant plus de courage qu'ils pourront, de l'autre côté du golfe de Marseille, apercevoir l'endroit où ils reviendraient abriter leur vieillesse si la mer ne leur avait donné ni la tombe ni la fortune.

Et c'est comme un symbole tangible d'une nécessité sociale : pour rendre hardie la jeunesse des hommes, assurer au moins la modeste sécurité des vieux jours.

A. GANIER.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Une délicieuse couverture rose Louis XVI, où des guirlandes de roses s'enlacent au treillis d'une gloriollette au-dessus d'un gracieux minois de jeune femme aux cheveux frisés, au regard étonné, au nez spirituel : c'est le nouveau livre de Paul Ginisty, qui trouve le temps de diriger l'Odéon vers des centièmes, et de tirer de la poussière des archives l'image déjà effacée des aëules endormies.

Son volume, paru chez FASQUELLE, sous le titre de *La Marquise de Sade*, contient sept études d'histoire anecdotique, curieuses par elles-mêmes, habilement documentées, et présentées dans un style alerte, qui rappelle que les historiens ont commencé par s'appeler des chroniqueurs.

Au premier plan se détache la sympathique figure de la marquise de Sade, qui mérite d'être le symbole de la fidélité aveugle et entêtée, qui porta des œillères à son cœur, et ne soupçonna jamais l'infamie de son odieux et cynique mari, le marquis de Sade.

La Laure de Pétrarque épousa un de ses ancêtres, un marquis de Sade : image de l'amour platonique et pur, c'est elle, sans doute qui, de loin, a protégé et entretenu la touchante et innocente illusion de la marquise, son arrière petite-fille.

Chargé des crimes les plus noirs et les plus rouges, le marquis fut emprisonné. Sa femme proclama son innocence et s'employa de toutes ses forces à le sauver; elle prépare une évasion, soudoie sbires et soldats, le tire des fers; on le reprend, et on l'y rejette. Obstinement fidèle et confiante, elle se remet à la tâche, et elle écrit à ce démon de la luxure des lettres « d'une sainte de l'amour conjugal ». Cas étrange d'une âme naïve et douce que n'a pas salie le contact d'un pervers; cygne candide, qui sort immaculé d'un lac de fange. Les lettres de cette femme héroïque de dévouement sont touchantes de bonté et d'amour; le mari y répond avec un égoïsme brutal qui nous révolte

et nous le fait estimer à l'égal d'une bête malfaisante qu'il eût fallu exterminer. Ce fut un malade, un fou, car la seule folie peut expliquer les monstruosités morbides, les duretés, les brutalités, les injustices dont il abreuve cette malheureuse. Rien n'est pénible comme cette lecture qui étale les raffinements infaillibles du bourreau stupide, avec les prodiges de patience d'une angélique et invraisemblable douceur. M. Ginisty a raison de qualifier cette femme comme il le fait :

C'est la persévérance la plus complète, la ténacité, l'opiniâtreté, dans une affection que tout devrait décourager : l'indignité de celui qui en est l'objet, sa méchanceté perpétuelle, qui devient une sorte de virtuosité chez lui, sa brutalité, qui s'exerce même par des voies de fait. Par quel prodige, chez cette femme, née assurément pour vivre une existence familiale, élevée dans un milieu sévère, aimant la régularité et l'ordre, ennemie des sentiments compliqués, cet attachement persiste-t-il, sans que rien le puisse rebuter, se ravivant constamment, au contraire, devant les déboires les plus amers? Comment cet esprit sérieux qui est en elle, timoré quand il ne s'agit pas de ce qui le concerne, s'allie-t-il avec une passion qui ne s'éteint point, même sous l'outrage? Quel est le secret de ce grand amour, le miracle de sa pérennité; en quelles impressions ressenties naguère avec une extraordinaire vivacité trouvait-il un aliment? Jamais prisonnier n'eut un tel soutien et, quel que soit le rocooco de l'expression, un pareil « bon ange » veillant sur lui.

Il ne lui en sut aucun gré, la quitta, et la laissa mourir abandonnée à Argentan.

M. Ginisty a bien fait de publier quelques jolies lettres de M^{me} de Sade : c'était la seule façon d'attacher enfin un peu d'intérêt à un nom qui n'a jamais soulevé que du dégoût.

Passons sur les amours de ce pleuré avec une autre malheureuse, M^{lle} de Rousset, et voici le marquis de Fréne, un autre Barbe-Bleue. Ce livre est le musée des Barbares. Celui-ci force sa femme à signer des infamies sous le canon braqué d'un pistolet. Le martyrologe des épouses

s'allonge à mesure qu'on tourne les pages. Que de gredins ! Nous ne faisons pas, dans tout cela, de fort jolies connaissances. Mais les horreurs sont finies vers la page 150. *Jacques Joly* est un récit de bravoure ; les *Dauphins* sont amusants et reposent. *La Mort de Marie-Louise* documente de frais l'histoire, et quant à la petite-fille de Napoléon, qui est institutrice à Vitz-Villeroi, les pages qui lui sont consacrées apportent aux annalistes tout l'imprévu qu'on est en droit d'attendre du grand fureteur, érudit, curieux, chercheur et intermédiaire qu'est Ginisty, intermédiaire entre la science et nous, grand sachem de la curiosité, et archimandrite du dieu Bibelot.

* * *

Non moins que le dix-huitième siècle, le dix-septième siècle a été si souvent étudié qu'il ne reste plus que deux partis :

Ou s'attacher aux grands noms, Racine, Molière, Pascal, Bossuet, et dire à leur propos le contraire de ce qui a été dit, afin d'éviter les répétitions ;

Ou descendre de quelques marches l'escalier de la gloire, et venir vers les oubliés et les dédaignés dont on n'a point parlé : ce qui assure l'originalité à celui qui en parlera.

Ce dernier parti vient d'être pris avec bonheur par trois hommes d'esprit et de savoir, MM. N.-M. Bernardin, Rigal et Pierre Brun, auxquels nous devons d'intéressantes contributions à la petite histoire littéraire du grand siècle.

M. Bernardin a publié, à la Société française d'Imprimerie et de Librairie, *Hommes et Mœurs au dix-septième siècle*, recueil de onze études anecdotiques, documentées de près et fort intéressantes. C'est d'abord Charles de L'Orme, dont la physionomie est bien curieuse et tracée avec beaucoup de verve et de relief. C'est là un bien piquant chapitre à ajouter à l'histoire de la médecine en ce temps-là ; Molière n'a pas beaucoup chargé ses tableaux. La licence était malaisée. On l'appelait « l'examen rigoureux ».

Voici les quatre questions qui furent posées à Charles de l'Orme :

Convient-il d'employer les mêmes remèdes avec les amants qu'avec les déments ? (Le jeu de mots en latin est encore plus marqué : *amantium et amentium* .

Une fièvre pestilente peut-elle être intermittente ?

La guimauve est-elle un être vivant et a-t-elle les propriétés que lui accordent Dioscoride et Galien ?

L'usage exclusif de l'eau comme boisson est-il plus utile aux jeunes gens qu'aux vieillards ?

Voici ensuite Nicolas Faret, moraliste méconnu, mais buveur célèbre :

Chère rime de cabaret,

Mon cœur, mon aimable Faret,

comme disait son terrible ami Saint-Amant. Il protestait ; mais peut-on lutter contre l'opinion ? Récemment, n'a-t-on pas vu s'épanouir la réputation usurpée d'un personnage qu'on appelait partout, par antinomie, *l'Intrépide-Vide-Bouteilles* ? Il ne buvait que du lait et de l'eau. Cette noble victime pourrait se réclamer de Faret, son ancêtre calomnié, qui fut, paraît-il, « le plus sobre de son temps ».

L'histoire qui suit est celle de Zaga-Christ, ce prince d'Éthiopie dont M^{me} de Sévigné avait conservé la mémoire herculéenne ; elle est plaisante. Sur Cyrano de Bergerac, sur Montmaur le Cuistre, sur le chevalier de Lhermite Soliers, mari de la Vauxelle, actrice de la troupe Béjart ; sur le mariage de Molière, sur Quinault, sur les Libertins, c'est-à-dire les Libres-Penseurs, sur Henri II de Lorraine, duc de Guise, le plus pittoresque des héros, dont on ferait un roman exquis ; sur tous ces personnages on lira dans ce livre des pages spirituelles, pleines d'entrain et d'humour, bien faites pour servir la cause si intéressante de la diffusion de notre histoire littéraire, qui est une part, et non des moindres, de notre histoire.

C'est dans le même ordre d'idées que, d'un style plus nerveux et plus tendu, M. Pierre Brun a écrit son livre *Autour du Dix-septième siècle*, paru à Grenoble, Librairie Dauphinoise : voilà de la bonne

décentralisation. Les Libertins aussi sont étudiés dans ce volume, comme dans celui de M. Bernardin ; puis c'est le gracieux poète Maynard qui trouva grâce, avec Gombaud et Malleville, devant les foudres de Boileau : c'est le fameux d'Assoucy, le prince du Burlesque, l'esprit le plus coasse et le plus harluberlu ; c'est le sage Des Marets, le frère du fou ; c'est Ninon de Lenclos, l'esprit et la beauté ; c'est Adrien de Montluc, comte de Carmain ; c'est Boursault, souvent étudié et quelquefois relu, celui-là, joué même sur nos théâtres avec *Ésope à la Cour* ou *Le Mercure Galant* ; c'est Pierre Bertrand de Mérimon, ennuyeux personnage, qui est bien où il est, dans l'oubli ; c'est Pavillon qui fit des fables charmantes ; c'est Saint-Amant, dont le portrait fait pendant à celui de Faret aperçu tout à l'heure dans la galerie Bernardin ; et c'est Chaulieu ; c'est Tallemant des Réaux. On voit que le choix ne manque pas de variété. Mais que d'illustres inconnus, là dedans, qui piquent la curiosité de quelques lettrés et que le public ne voudra jamais connaître, pour la seule raison qu'il ne les connaît pas. Mais notre auteur ne travaille sans doute que pour les lettrés : ceux-ci le remercient. L'étude des manuscrits inédits de Tallemant des Réaux apporte, entre autres, des documents intéressants, qui restaient enfoncés dans les archives de la ville de La Rochelle.

Enfin nous aurons complété cette revue des travaux critiques relatifs au XVIII^e siècle quand nous aurons signalé un livre de M. Eugène Rigal : *Le Théâtre français avant la période classique, fin du XVI^e et commencement du XVII^e siècle*, édité chez HACHETTE. L'auteur y raconte, avec sa compétence bien connue, l'histoire des comédiens d'autrefois, des troupes errantes et nomades de campagne, leurs aventures, leurs romans comiques ou ennuyeux. Nous assistons à la création du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne par la confrérie de la Passion, à la naissance des différents théâtres de Paris dans la seconde moitié du XVII^e siècle, surtout la troupe de Valleran

Lecomte et le théâtre Le Noir. Enfin, on peut lire là sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, une bonne et complète étude qui vient à point rectifier ou justifier le bon travail de Despois. Sur toute la partie matérielle de l'installation, dépenses, frais, recettes, prix des places, mœurs des comédiens, éclairage, organisation du spectacle, il y a là une reconstitution intéressante, que complète une sérieuse étude de la mise en scène, si curieuse alors, avec le décor à compartiments à travers lesquels l'action voyageait sans qu'il fallût changer le cadre. Le livre de M. Bigal, écrit avec science et conscience, enrichit d'un document excellent les archives de la littérature technique et historique de la scène.

*
*
*

Voici qui tient à la fois de l'histoire et du roman.

Il y a du véritable talent dans *l'Épopée de César*, de Henri Guerlin (chez MAME), de l'aisance, de l'invention, de l'érudition, de la poésie, de l'humour et de l'originalité. C'est une lecture agréable et utile à recommander.

Épopée ? Je dirais plutôt légende. César y est présenté à la façon, un peu, dont procédaient nos trouvères du XII^e siècle ; la vérité se mêle à l'imagination ; le merveilleux dore la crête des vieilles forêts que César traverse ou abat ; c'est la chanson de Geste ; c'est Lucain ayant passé par l'École des Chartes.

Est-ce de l'histoire ? Non, et les *Commentarii* peuvent encore se lire après ces jolis récits. Est-ce pure fiction ? Non plus, car les grandes lignes du tableau conviendraient à une toile d'histoire. Le genre est assez neuf en notre temps, émaillé de fantaisies, de traits, de trilles, dans la note chère à Anatole France, et de lyrisme pittoresque. C'est César médiévalisé et évoluant parmi les fées de la vieille Gaule ; c'est l'image du travail de la fusion entre l'ancien et le nouveau monde, entre le paganisme et le christianisme, au moment où une grande page de l'histoire tourne.

Les fées? Elles sont les héroïnes d'un des plus charmants épisodes de cette *Juliade*, qui est un recueil de récits, reliés entre eux par la seule persistance du même héros.

Après une marche pénible de plusieurs étapes parmi des forêts et des marécages, les Romains découvrirent tout à coup un ruisseau bordé de prairies dont la verdure était constellée de tout un firmament de fleurs. César eut un cri d'admiration, et un chef gaulois de ses alliés, Convictorix, formula cette remarque explicative :

— Très illustre proconsul, cette vallée est hantée par des fées.

— Des fées, dit César, qu'est cela?

César interroge, tâche à comprendre et à comparer les fées, dieux lares, faunesses, sylphides, naïades de son pays : mais elles sont surtout « l'ornement et la grâce de notre terre gauloise. »

César se jure d'approcher ces êtres étranges.

On erra toute la journée parmi des paysages tout fleuris et des vallées tout embaumées. Mais on ne vit rien, si ce n'est par endroit l'herbe des prairies foulée comme par les piétinements de jeunes danseuses, et l'on n'entendit rien, si ce n'est le chuchotement du vent qui semblait se muer tantôt en sifflements ironiques, tantôt en une chanson douce et caressante.

Évidemment les fées espiègles s'amusaient.

Quand le crépuscule commença à tomber, le paysage s'attrista et les pieds des chevaux s'enfonçaient dans des marécages. On aperçut alors dans le demi-jour trois petites flammes qui paraissaient, puis disparaissaient, puis reparaissaient tout au loin, puis tout près subitement, comme pour se jouer follement des voyageurs :

« Ce sont les fées, s'écria Convictorix.

— Continuons donc notre poursuite, répondit César.

— Méfions-nous », dit encore le Gaulois.

Sans rien entendre, César avançait obstinément.

Le voyage dura une partie de la nuit et les petites flammes les précédaient toujours.

Ils arrivent au pied de rochers d'où descend une cascade qui s'écoule en ruisseau. Ils suivent le cours de l'eau, entrent dans une caverne, qu'un lac emplit, s'y aventurent en barque, entendent au loin

des rires moqueurs. Le compagnon de César, Convictorix, craint de s'égarer :

Ne te tourmente pas, camarade, ma mémoire est assez sûre pour déjouer un pareil piège : quoi qu'il arrive, je saurai retrouver notre chemin.

Tout au bout d'un corridor on aperçut fort heureusement les premières lueurs du jour. Et lorsqu'on fut prêt à sortir, on entendit tout à coup le chuchotement de plusieurs voix féminines :

« Cette fois, dit César, nous tenons notre gibier divin. »

Et il s'avança avec assurance. Mais il ne vit rien que trois petites vieilles tapies à croqueton dans un trou du rocher; et leurs têtes cheuues, décrépites et branlantes, étaient éclairées par des yeux clignotants où luisait une étrange malice.

« Sont-ce là ces génies gracieux et aimables dont tu m'avais entretenu? s'écria César, irrité.

— Peut-être, ô César; car je t'avais prévenu que nos fées aimaient à mystifier. Que te sert maintenant de les avoir fatiguées de tes poursuites? L'étranger peut violer notre territoire, il pourra chasser nos fées mignonnes, jamais il ne s'emparera de ces deux choses subtiles : leur grâce souriante et leur esprit.

Tout à tour gracieux, tragique, aimable ou moqueur, le récit ne languit pas et plaît par sa variété. Tantôt le ton est malicieusement familier, soit qu'une alouette de Gaule macule spirituellement le plan de campagne de César, soit que celui-ci « se mette de la salive derrière l'oreille » pour écarter l'inquiétude de son esprit. Des épisodes sont à noter, le *Tribun des cadavres*, qui lance sur César un escadron de chevaux montés par des cadavres blêmes piqués en selle sur des javalots, — et c'est une saisissante chevauchée, — *Les Roses des Turons*, pages pleines de fraîcheur et de grâce; *Chez les Forgerons*, vision métallique toute rouge du reflet des fours et toute sonnante du fracas des chaînes martelées sur l'enclume; *les Enserelis d'Abésia*, évocation terrifiante de ces Gaulois qu'on retrouve ensevelis et qui sortirent, blêmes et livides, de ce sépulcre où ils avaient voulu demeurer fidèles à la terre de la patrie. Au total, livre très original, qui gagnerait à être moins fragmentaire, moins égrené, plus

serré et mieux construit dans sa charpente, pour éviter l'apparence d'un recueil, mais dont les tableaux sont les pages pittoresques atrayantes ou épiques d'un album de prix, dessiné par un artiste, un historien et un poète.

• • •

Passons au roman de pure fiction.

M. L. de Chauvigny a fait une élégante traduction d'un roman allemand d'Ad. Wilbrandt, *Deux Baisers*, parue chez OLLENBORFF. Le livre de Wilbrandt marque un cas curieux de l'influence de la littérature sur la vie. Le docteur Richard Tauber ne jure que par Goëthe, dont il applique les théories, qui sont de corriger et de diriger la nature par la volonté. C'est la thèse de tout ce roman, d'une inspiration forte et utile : l'esprit domine la matière et la pensée dompte la nature ; tout par et pour la volonté.

Voici en deux mots l'action. Enfants, Richard Tauber et Fritz Hochstetter furent adoptés par un brave homme qui leur fit faire leurs études à Nuremberg et promit une fortune à qui travaillerait le mieux. Tous deux devinrent amoureux d'une belle Hélène ; mais Tauber est le plus touché. Fritz, moins distrait par l'amour, travaille davantage, passe mieux son concours, gagne l'héritage et la main de la belle.

Richard Tauber s'en va et se fait de lui-même une belle situation ; il fonde un sanatorium pour la guérison des êtres tortueux et déviés ; il guérit par le sentiment, l'admiration de la nature et la volonté.

Longtemps après, il voit arriver une famille : c'est Hélène, son mari Fritz et leur fille, Anna, qui est bossue. Ils viennent la confier à ses soins, pour la redresser. Elle a dix-sept ans. Richard la soigne, la console, la guérit et bientôt l'aime, car cette jeune Anna, n'est-ce pas comme la résurrection de la jeune Hélène qu'il aimait dans sa jeunesse, la mère de celle-ci ? A la mère, il avait donné un premier baiser ; à la fille, il donne le second qui est le baiser de paix, d'amour et de

fiançailles. La jeune fille renonce à un mariage que ses parents projetaient pour elle et épouse son docteur, qui reporte sur la fille l'amour violent de sa jeunesse pour la mère.

Ce roman est de proportions assez étendues ; il est intéressant et il porte sa marque d'origine par le côté intime, ménager, par le caractère de rêverie, de philosophie pratique qui décèle une race soucieuse des grands principes, mère de Kant, de Fichte, de Hegel et de Schopenhauer. Des coins de tableaux sont pittoresques comme des paysages, des bouts de village de Thuringe :

Les fillettes d'une école traversaient le double pont et gravissaient la colline au milieu de la poussière ; leur cortège serpentait comme un ver énorme et bariolé ; tout cela chantait à tue-tête de cette voix criarde et troublante des enfants : « Mon père, ma mère, il faut se séparer. » Puis les voix encore plus hautes, encore plus grêles reprenaient en chœur : « Il faut partir bien loin pour l'étranger. » Un chariot traîné par des bœufs les suivait et gravissait lentement le flanc de la colline ; sur la hauteur, des femmes, la tête couverte de fichus qui paraissaient sombres dans l'atmosphère grise, ressortaient au milieu de semis d'un vert tendre ; elles se baissaient pour arracher les mauvaises herbes, soit avec ta main, soit avec l'aide d'un instrument.

Récit pittoresque, caractères nets et bien posés, vues générales et suivies, avec un peu de raideur dans la tendresse, cela est bien germanique, familial, honnête, épique, et au total intéressant.

• • •

M. Anatole France continue la série de son Histoire contemporaine par *Monsieur Bergeret à Paris* (chez C. Lévvy). C'est un genre assez original, personnel, neuf : peut-il se prolonger longtemps encore ? C'est à savoir. Rien n'est si court que l'ironie ; et celle-ci dure ici depuis quelques années. C'est beaucoup. C'est, en tout cas, se restreindre fatalement à un nombre restreint d'amateurs. Le public aime la franchise brutale, les démarcations nettes, les affirmations crues et brusques. Il n'y a que les délicats pour goûter ces finesses

de dialectique et ces amusements littéraires. Ce genre rentre sous la loi du genre qu'on appelait autrefois « burlesque », et qui consistait soit à ennoblir des choses viles, soit à avilir des choses nobles. On traitait Énée comme un palefrenier et Didon comme une savate. Ou bien on faisait l'éloge de la Puce ou de la Grenouille en termes dignes d'Homère. Le procédé est le même ici :

— C'est un petit poulet de grain, dit la vieille Angélique en posant le plat sur la table.

— Eh bien ! veuillez le découper, dit M. Bergeret, inhabile aux armes et tout à fait incapable de faire œuvre d'éuyer tranchant.

— Je veux bien, dit Angélique ; mais ce n'est pas aux femmes, c'est aux messieurs à découper la volaille.

— Je ne sais pas découper.

— Monsieur devrait savoir.

Cela est noblement dit, plus noblement certes que le sujet ne le comporte, d'autant qu'il eût pu être omis tout à fait. On dirait de la lassitude. Mais il y a d'autres pages qui sont exquises de naïveté malicieuse ; et le style est une joie de l'oreille. Ce bavardage vagabond qui file par tous les sentiers de traverse, va, revient, s'égaré, fait mille tours comme Jeannot Lapin, est divertissant et rappelle la manière affectionnée des trouvères et la proximité loquace de Guillaume de Lorris. Le mélange amusant de l'antique et de l'actualité, la « salade », comme dirait Antoine de la Sale, est toujours drôle. Quant à la philosophie qui se dégage de tout ce langage disert, elle est aimable, pondérée, bonne et inoffensive.

* * *

Au moment où se prépare, au Petit-Palais des Champs-Élysées, pour le mois d'avril, au profit des œuvres parisiennes protectrices de l'Enfance, une exposition de l'enfant, où sera réuni tout ce qui concerne et intéresse l'enfance au point de vue de l'hygiène, de la nourriture, de l'édu-

cation, de la répression, comme aussi des jeux, jouets, costumes, livres, images, etc., on pourrait conseiller à Maître Rollet, l'organisateur, d'y faire ouvrir sous une vitrine le livre de Ferdinand-Dreyfus, *Misères sociales et Études historiques*, paru chez OLLENDORFF, aux premières pages, aux chapitres où sont traitées, avec compétence et clarté, dans un style sobre et fort, ces questions primordiales qui concernent l'enfance malheureuse : *l'Enfance devant la justice répressive*, les *Comités de défense des enfants traduits en justice* et une *Visite à la maison d'éducation correctionnelle d'Alkmaar*, en Hollande.

Il y a là des idées sages de douceur et d'humanité, si nécessaires dans ces cas ardens où la punition parfois engendre le vice.

Le même volume contient d'autres études d'un ordre analogue, sur des questions de droit qui sont de nature à intéresser tous et chacun, la *Traite des Blanches* (un chapitre saisissant de barbarie), le *Casier judiciaire*, la *Mendicité*, l'*Assistance par le travail* [la meilleure de toutes, etc.]. A signaler aussi de bonnes pages d'analyse sur Michelet, qui mettent un peu de littérature dans ces questions juridiques. Celles-ci pourraient fort bien s'en passer, et elles sont par elles-mêmes du plus haut intérêt. Tout ce livre est une tentative encore trop timide d'un genre nécessaire et qui fait défaut, un livre de vulgarisation des questions de droit. On vulgarise la science, on vulgarise l'art ; la médecine et le droit sont les deux sciences rebelles à cette intrusion du public sur leurs parterres. Les gens de droit portent encore la robe. Ils veulent donc se singulariser, chanter leur *odi vulgus*, se barricader sur leur terrain, comme s'ils étaient jaloux de leur compétence. Il y a un bel avenir pour celui qui abattra ces planches et laissera entrer le public. Il serait à souhaiter que le Droit, comme l'Astronomie, trouvât son Fontenelle, ou tout au moins son Flammarion.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les travaux les plus considérables de nos physiologistes et bactériologistes modernes échouent quelquefois devant la médecine empirique qui, sans nous donner d'explication, arrive souvent à des résultats merveilleux. Faut-il en conclure que Pasteur a eu tort d'exister et que sa gloire pâlira devant les remèdes de bonne femme? C'est peu probable! En tout cas, l'histoire qui nous est contée par un voyageur dans le Bengale et qui nous arrive par la *Gazette hebdomadaire de médecine* nous laisse rêveur.

Sept indigènes ayant été mordus par une chienne enragée, notre explorateur, faute de pouvoir expédier ses hommes à une succursale de la rue Dutot, ordonna de faire rougir des fers pour cicatriser les plaies. Mais ce procédé quelque peu barbare ne plut guère à ces Indiens qui, d'ailleurs, ne semblaient autrement émus de leur mésaventure. Ils connaissaient un moyen radical, paraît-il, pour se préserver des suites terribles d'une morsure suspecte et le mirent aussitôt à exécution. L'un d'eux s'empara de l'animal enragé, l'assomma, lui ouvrit le ventre, détacha le foie et le coupa en morceaux qu'il distribua à ses camarades; ceux-ci les mangèrent crus et tout sanglants. Ils étaient sauvés. Jamais, paraît-il, la rage ne manifesta ses effets quand on a pris cette précaution bien simple! Ce remède est courant dans l'Inde.

Cette méthode peut avoir du bon, sans doute, puisque l'expérience la consacre, et, bien qu'elle n'ait pas encore trouvé l'homme qu'il fallait pour lui donner une explication scientifique, elle semble se rapprocher singulièrement de certains procédés qui sont connus et employés en France. M. Phisalix vient en effet de nous montrer que la cholestérine est un antidote aux morsures des vipères; nous savons que les paysans ont toujours employé la vésicule biliaire des vipères comme correctif de leurs morsures.

D'autre part, M. Neufeld, le savant alle-

mand, vient de constater l'action dissolvante de la bile du lapin sur les pneumocoques. En mélangeant un bouillon de culture de ces infusions avec un vingtième de bile, on constate au microscope que les contours des pneumocoques tendent à devenir de moins en moins nets, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une disparition complète, phénomène qui se produit dans l'espace de trois à quatre minutes.

•••

On connaît les terribles ravages auxquels sont soumis les ouvriers dans certaines industries. Ici, ce sont des sels de plomb qui s'introduisent dans l'économie et anéantissent un homme en peu d'années; là, ce sont des filaments de chanvre très ténus qui sont aspirés avec l'air, ils s'incrusteront petit à petit dans les bronches, forment une sorte de matelas et arrêtent mécaniquement l'arrivée de l'oxygène dans les poumons. A ces accidents si graves il n'y a qu'un remède radical, la transformation des industries qui en sont les causes.

Les limeurs et tourneurs de fer sont eux aussi exposés à des ennuis provenant de leur métier; des parcelles de métal s'enfoncent dans la peau des mains, la rendent dure et coriace, impropre souvent au toucher. Le plus grave, c'est que ces limailles de fer projetées avec une certaine force s'enfoncent souvent dans les tissus oculaires, où elles viennent occasionner une foule de désordres.

Voici un appareil d'origine américaine, qui a été montré à l'Exposition de 1900, qui a pour mission d'enlever mécaniquement et sans danger tous ces petits morceaux de fer qui se sont si malencontreusement introduits dans l'œil. Il est des plus simples. Un puissant électro-aimant de 0^m,60 de longueur sur 0^m,10 de diamètre est terminé en pointe (fig. 1); afin de pouvoir s'en servir avantageusement, il est situé sur une sorte de tourillon autour duquel il peut osciller dans tous

les sens. L'opérateur peut donc le diriger à son gré. Quant au courant, il est recueilli sur une prise quelconque, mais n'arrive dans les bobines de l'appareil qu'au mo-

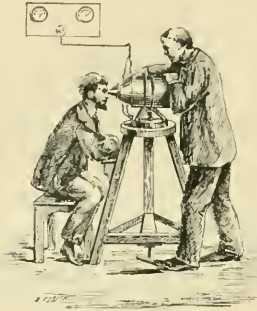


Fig. 1. — Appareil permettant d'enlever, par la force magnétique d'un puissant électro-aimant, les parcelles de fer accidentellement introduites dans l'œil d'un individu.

ment précis où on le désire ; à cet effet, une pédale située convenablement permet d'établir les contacts nécessaires.

Les parcelles de fer situées dans l'œil sont violemment attirées extérieurement et viennent s'appliquer contre le noyau de l'électro-aimant.

Les avantages de cet instrument sont considérables ; grâce à sa simplicité et à la facilité qu'on a de le manœuvrer, on évite une opération chirurgicale des plus pénibles et dont il est souvent difficile de prévoir les conséquences.

La pendule de M. Palis, horloger à Bordeaux, est très curieuse et amusante à regarder.

L'ingéniosité de son auteur est admirable ; elle ne va sans doute pas jusqu'à prouver la possibilité du mouvement perpétuel, mais elle permet de concevoir ce que nous pourrions appeler le mouvement continu.

En effet, cette pendule, une fois en marche, n'a plus besoin d'être remon-

tée ; la force qui détermine son mouvement n'est ni la détente d'un ressort, ni l'intervention d'une puissance motrice à déperdition comme la vapeur ou l'électricité. M. Palis s'est servi pour faire marcher son horloge du pouvoir magnétique permanent de pièces de fer. On sait que deux morceaux de métal constituant deux pôles magnétiques de même nom se repoussent. Rien de plus simple : cette action répulsive est constante, il n'y a aucune déperdition de force, elle est comparable à un jet d'air ou de vapeur comprimée qui serait produit sans qu'il y ait jamais de pente. Cette comparaison n'est qu'une assimilation, car l'action répulsive d'un aimant sur un autre n'est accompagnée d'aucun mouvement de particules.

Ce principe une fois admis, il ne s'agissait plus que de trouver la machine qui le mit en application.

Un grand cercle C (fig. 2) est muni d'une série de petites pièces métalliques PP... coudées en angle droit et arti-

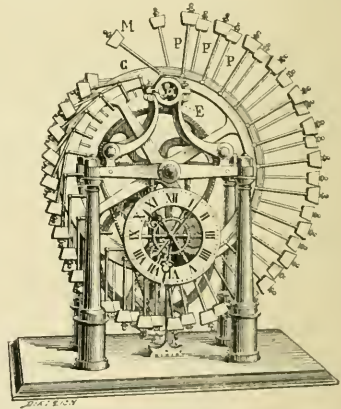


Fig. 2. — Horloge de M. Palis, à mouvement continu.

La rotation du grand cercle est obtenue par le déplacement successif de petites masses, au moyen de l'action répulsive de deux aimants de même nom. C, grand cercle supportant les tiges coudées P. P. P... ; M, M... masses actionnant le mouvement ; K, aimant de même nom que les petits bras S. S. S... des tiges coudées.

culées. Le bras le plus long de chacune de ces pièces est terminé par une masse pesante M; quant au petit bras du levier, il sera aimanté négativement, supposons. Supposons aussi que ce petit bras trouve en E une pièce de fer également aimantée négativement, il sera repoussé; le long bras du levier se redressera instantanément. Or, comme tout le système est en mouvement dans le même sens que les aiguilles d'une montre, le long bras aura vite dépassé la verticale et la petite masse M agira de façon à favoriser le mouvement de rotation.

Tout le secret du mouvement est là. Produire le redressement successif des tiges de façon à éloigner les masses du centre du cercle et produire ainsi la marche du système. On conçoit qu'une fois la pendule en mouvement, il n'y a aucune raison pour qu'elle s'arrête. Tant que l'aimantation des pièces sera conservée, la répulsion se produira et la mécanique marchera.

Elle a, d'ailleurs, donné des preuves de sa bonne marche en fonctionnant pendant plusieurs mois sans s'arrêter.

Un système d'embrayage quelconque permet aux aiguilles de la pendule de marquer l'heure; il va sans dire que l'appareil est muni d'un balancier et d'un régulateur.

* * *

Les arbres fruitiers, notamment les pêchers et les abricotiers, ont été envahis l'année dernière, dans les environs de Paris, par un ennemi jusqu'alors inconnu dans ces régions; beaucoup de fruits ont été perdus. M. Alfred Giard, qui a étudié ce parasite, affirme qu'il s'agit du *Ceratitis capitata*, qui est connu dans les pays chauds et s'attaque notamment aux oranges et aux citrons. La mouche pond des œufs qui se développent à l'état de larves dans l'intérieur du fruit, et cette ponte ayant lieu à diverses époques, les dégâts varient suivant le degré de maturité du fruit.

L'hiver très doux, suivi d'un été très

chaud, a été certainement les causes de l'invasion, dont on doit rechercher l'origine dans les fruits, principalement les oranges et les mandarines, venus du Midi. Il est peu probable que le parasite résiste à un hiver normal; mais, dans tous les cas, il y aura lieu de surveiller les détritres des fruits méridionaux et de ne pas les laisser dans le voisinage de nos jardins.

* * *

Il est certain que tout le secret de la maçonnerie repose sur l'usage constant du fil à plomb et du niveau d'eau. Malgré leur merveilleuse simplicité, ces deux instruments sont les nerfs moteurs d'une bâtisse solide et bien d'aplomb.

Le capitaine Leneveu, ancien chef du service des bâtiments et machines aux ateliers de l'artillerie, à Puteaux, est l'auteur d'une variante du niveau d'eau qui doit rendre d'immenses services en simplifiant les opérations nécessaires à dresser des lignes horizontales, lorsque celles-ci ont une grande portée ou sont coupées par des murs ou des obstacles quelconques.

On connaît le niveau courant: deux fioles percées d'une ouverture à leur base sont réunies par un tube horizontal. Si l'on dirige la ligne qui passe par les deux surfaces de l'eau des deux fioles sur un point quelconque, on aura une ligne horizontale; faisons tourner l'appareil sur son axe et nous aurons un plan horizontal. Pour repérer le point donné précédemment avec un nouveau, il faut que ce dernier soit dans le prolongement du rayon visuel qui passe par les deux surfaces du liquide. On conçoit que cette expérience exige beaucoup de soins; d'autre part, si les deux points qu'il s'agit d'établir sur une même horizontale sont séparés par un obstacle quelconque, il faut procéder à deux ou même trois opérations qui peuvent être sujettes à des erreurs.

Avec l'appareil du capitaine Leneveu, une seule opération suffit. Son niveau d'eau se compose de deux fioles graduées et dont les goulots supérieurs peuvent être fermés par des robinets afin de rendre

l'appareil transportable. Le tube métallique qui unit généralement ces deux

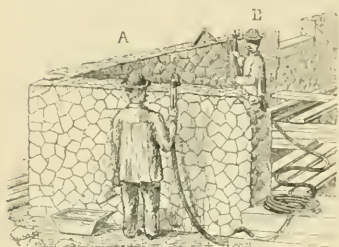


Fig. 3. — Niveau d'eau à tuyau en caoutchouc.

Un grand tube flexible pouvant se placer suivant tous les besoins, réunit deux fioles en verre sur lesquelles sont gravées des divisions numérotées.

flacons est remplacé par un long tuyau en caoutchouc qui peut épouser toutes les formes du terrain et traverser tous les obstacles à l'aide d'un simple orifice convenablement pratiqué.

L'ouvrier A (fig. 3) a construit son mur, il s'agit de savoir si l'ouvrier B a poussé le sien en conservant toute l'horizontalité voulue, il suffira au premier maçon de placer son éprouvette contre le mur, de façon à faire coïncider le plan de la surface de l'eau avec la ligne de son assise, puis de lire la division marquée sur l'éprouvette. Le deuxième ouvrier sera averti de ce chiffre, il placera son éprouvette contre le mur, de façon à mettre en regard cette même division avec l'arête de son

assise; si la surface de l'eau s'élève à la hauteur de la division, c'est que les deux hommes sont bien d'accord et que l'assise est rigoureusement horizontale; sinon l'ouvrier B n'aura qu'à lire le nombre de divisions, en dessus ou en dessous de la surface de l'eau, pour savoir de combien son assise est trop élevée ou trop abaissée; la correction pourra se faire aussitôt.

Cet appareil peut remplacer le niveau d'eau ordinaire dans tous ses usages, en limitant les observations à la longueur du tuyau en caoutchouc; notamment, pour la vérification de l'horizontalité des ponts, des grands arbres de machines, etc.

• • •

Nous sommes à une période de la civilisation où l'on cherche par tous les moyens à éviter aux paisibles citoyens la fatigue de la montée dans les habitations, chaque fois que la chose est possible. Les ascenseurs sont entrés dans nos mœurs, aujourd'hui toutes les maisons neuves en possèdent. Dans certains grands magasins, on les a même remplacés par des appareils plus ingénieux et sûrement plus pratiques: des tapis roulants toujours en mouvement évitent l'attente et permettent une montée très rapide de l'étage, pour peu qu'on veuille augmenter la vitesse en marchant sur ce plancher mobile.

Voici une mécanique nouvelle qui est

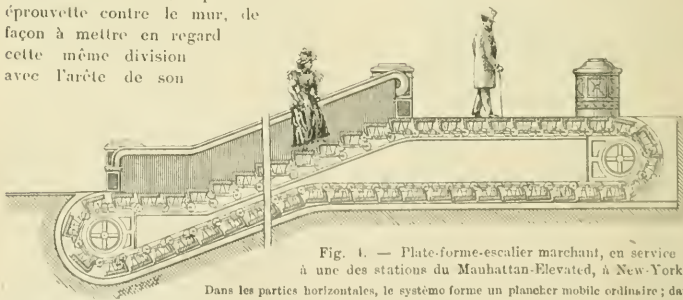


Fig. 4. — Plate-forme-escalier marchant, en service à une des stations du Manhattan-Elevated, à New-York.

Dans les parties horizontales, le système forme un plancher mobile ordinaire; dans la portion inclinée, il devient un véritable escalier avec marches et contre-marches.

L'appareil est en mouvement constant; on peut accélérer le transport en avançant soi-même soit sur le plancher, soit sur l'escalier.

actuellement en service dans une station du Manhattan Elevated, à New-York. Elle se compose de deux portions horizontales réunies par une partie inclinée. La particularité de ce plancher mobile qui, dans ses parties planes, ressemble à toutes les plates-formes en mouvement, est que, dans la partie ascendante, il se transforme en un véritable escalier, composé de marches; celles-ci suivent le mouvement du système de sorte que *l'escalier monte* et qu'il suffirait de se tenir immobile sur une marche pour s'élever d'un niveau à l'autre. Il va sans dire que si l'on passe d'une marche à l'autre comme dans un escalier ordinaire, on accélérera le mouvement. La main-courante située sur le côté est également mobile et avance en même temps que l'escalier.

Cette plate-forme mobile est composée d'une série de planches juxtaposées et indépendantes; toutefois les armatures métalliques qui les soutiennent sont solidaires en ce sens qu'elles sont toutes attachées à une chaîne sans fin qui épouse la forme du chemin à parcourir et fait retour par une fosse située au-dessous de lui. Ces armatures sont supportées par des galets qui se meuvent sur un chemin de roulement présentant des parties horizontales et une portion inclinée, ainsi qu'on peut le voir sur l'image qui accompagne ces lignes (fig. 4). Ces galets sont montés sur une armature spéciale coudée et articulée, de sorte que sur les parties horizontales les planches restent au même niveau et accolées les unes aux autres, comme un véritable plancher; tandis que sur la section ascendante ces dernières subissent la dénivellation du chemin de roulement et se superposent. Comme chacune de ces planches est munie d'une sorte de contre-planche sensiblement d'équerre avec elle, il s'ensuit que lorsque le système forme escalier, les marches possèdent les parties verticales qui évitent les blessures qui pourraient se produire aux pieds des personnes, si celles-ci s'engageaient trop en avant.

Cet appareil est fort ingénieux, comme

on peut s'en rendre compte, mais est-il plus pratique que les tapis roulants ordinaires? C'est peu probable. En tout cas, il est plus compliqué, plus dispendieux d'exécution et plus délicat dans son entretien.



On a fait en Allemagne une expérience intéressante sur les diverses méthodes de conserver les œufs. Au mois de juillet, on en a recueilli un certain nombre qu'on a traités par les différents moyens les plus usuels. Au mois de février suivant, on a fait l'examen du résultat obtenu. Tous ceux qui avaient été mis dans une saumure très salée ont été reconnus mauvais; 80 pour 100 de ceux enveloppés dans du papier ont été perdus; la proportion de ceux reconnus mauvais varie de 40 à 70 pour 100 pour les méthodes qui consistent à placer les œufs dans du son, de la cendre, du gros sel, à les enduire de paraffine ou de graisse, etc.; enfin, on a retrouvé intacts tous ceux qui avaient été enduits de vaseline et mis ensuite dans l'eau de chaux.



Les Américains ne cessent de nous étonner par leurs inventions chaque jour plus surprenantes. Ils ont construit, dans leur pays, un jeu très curieux, fécond en émotions violentes, mais qui n'aurait probablement pas beaucoup de succès s'il venait s'implanter chez nous. C'est une variante des montagnes russes, si répandues dans toutes nos foires; comme pour celles-ci, il existe un chemin de roulement sur lequel se meut une voiturette dans laquelle peuvent se tenir assises plusieurs personnes; à un moment donné, la voie prend la forme d'une grande ellipse de 8 mètres de hauteur sur 6 de large, puis redevient ascendante (fig. 5).

Le chariot est lâché au commencement de sa course et se trouve précipité sur la voie inclinée; en vertu de la vitesse acquise, il vient parcourir la voie elliptique sur sa face interne; la force centri-

fuge oblige le système à s'appuyer sur cette voie bizarre. En principe, d'après l'inventeur, le voyage ne présente aucun danger ; le chariot, muni de deux galets placés en tandem et roulant sur une voie unique R (fig. 6), devrait parcourir libre-

ment dans le fond d'une rainure creusée sur des longrines. Deux galets G G, attachés au chariot par une armature, assurent le rou-

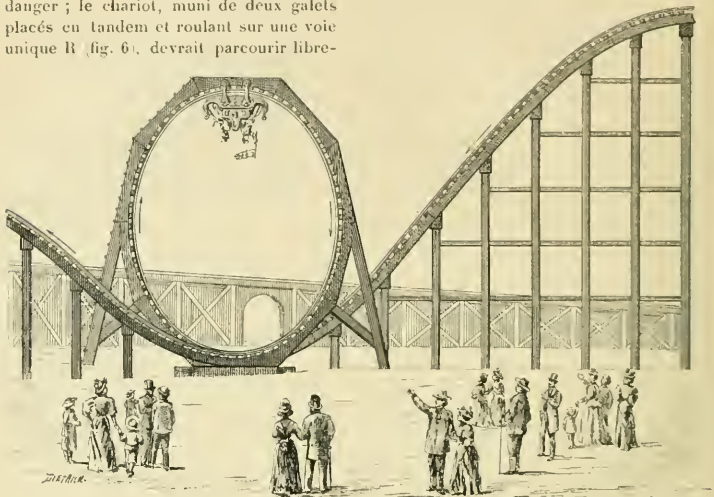


Fig. 5. — Montagnes russes d'un nouveau genre.

Sur une partie du parcours, la voie prend la forme d'une grande ellipse dans laquelle le chariot effectue son voyage, grâce à la force centrifuge.

ment le chemin qui lui est imposé ; mais comme il serait téméraire à la folie d'exposer inutilement des vies humaines sur un appareil aussi peu soutenu, la voie est garnie de deux rails inférieurs T disposés

lement, tout en empêchant la voiturette d'être précipitée dans le vide lorsqu'elle est sens dessus dessous.

Les voyageurs sont solidement attachés sur les sièges, de sorte que si les émotions ressenties sont problématiques au point de vue du plaisir qu'elles procurent, il est certain qu'elles ne provoquent aucun danger.

Il paraît que l'auteur de cet appareil extraordinaire s'est fait lancer, n'ayant pour tout lien qu'une courroie lâche autour des jambes, et il a certifié que la force centrifuge, pendant tout le voyage, l'avait suffisamment appuyé sur son siège pour qu'il n'ait pas eu à recourir au secours de cette attache.

C'est égal ! Je n'essayerai pas !

A. DA CUNHA.

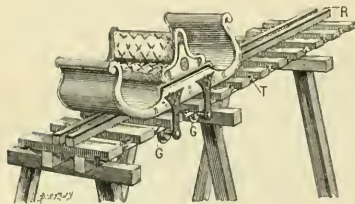


Fig. 6. — Détail du chariot.

R, rail unique sur lequel roulent deux galets de la voiturette placés en tandem ; T, contre-rail de sûreté (il en existe un second sur l'autre côté de la voie) ; G, G., galets inférieurs roulant sous les rails de sûreté.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

RENAISSANCE. — Le *Liseron*, pièce en trois actes de M. Daniel Riche.

La Renaissance, abandonnant l'opérette, s'est mis en frais de comédie et elle a eu la main heureuse avec le *Liseron*.

Auteur de plusieurs actes représentés à l'Odéon et ailleurs, M. Daniel Riche, quoique très jeune encore, livre annuellement au public des romans où la psychologie féminine est étudiée avec un soin et une conscience de bon aloi. Il est inutile d'en rappeler ici les titres. *Féconde*, *Stérile*, *Folie maternelle* et *Charme d'amour* sont encore présents à la mémoire de tous ceux qui lisent. Le *Liseron* prouve qu'à son joli petit scalpel d'anatomiste du cœur, Daniel Riche joint fort bien la plume de l'auteur dramatique, et la pièce qu'il a donnée à la Renaissance est beaucoup moins légère que ne semble l'indiquer le tissu dont elle est faite, car le thème, sous sa bonne humeur apparente, en est plutôt mélancolique, puisqu'il s'agit de l'amour et que sous la bonne humeur des personnages on sente quelques fois les larmes très prochaines.

Voici la pièce, ou plutôt la thèse, car Daniel Riche est parti de ce fait qu'on ne doit point changer son amour de cadre et que là où fleurit le *liseron*, humble fleur, ne peuvent fleurir le lys orgueilleux ou la rose superbe.

Georges Serrière a pour maîtresse son modèle, Régine, une brave fille tout en cœur et très simplement aimante. Elle aime pour l'amour, mais en enfant gâtée qu'elle est, elle a de derrière la tête une idée qui la tracasse, c'est-à-dire l'envie du mariage, non pas qu'elle attende de cela une recrudescence de sentiments, mais *ça lui paraît plus régulier*. Elle demande donc à Georges, qui vient d'obtenir une médaille d'or au Salon, de faire fondre cette médaille en anneau nuptial. Georges résiste. A quoi bon, n'est-on pas heureux ? Que souhaiter de plus ? Régine en est désolée, mais qu'y faire ? Tout irait donc ainsi que

par le passé, si ne survenait la tante de Georges, madame Dutilleul, sa seconde mère, car restée veuve jeune encore, elle ne s'est point remariée pour consacrer sa vie à son neveu. Elle arrive en rafale : « Cher enfant ! après le prix de Rome, la médaille d'or ! Le voici arrivé et il ne lui manque plus qu'un beau et bon mariage pour être de l'Institut. »

Georges ne veut rien savoir ; il est heureux comme cela, et il restera heureux, dût-il lui en coûter l'Institut. Pourtant, comme le « bon docteur », l'ami de la famille, depuis qu'il en a mis les membres en terre un à un, intervient, soutient la tante et plaide aussi pour « une bonne et solide union ». Georges se rend. « Soit, fait-il, vous le voulez. Je vous obéis ; mais au moins laissez-moi le choix ! J'épouse ma maîtresse, car c'est elle que j'aime ! »

Au second acte, nous sommes chez M^{me} Dutilleul. Le mariage a eu lieu ; on a fait la paix. Mais Régine souffre de voir que son mari papillonne autour des femmes du monde, qui, entre parenthèses, se comportent un peu comme des filles. Il y a scène, filles et divorce. Georges revient à son atelier avec son fidèle ami Margarel, un rapin raté qui, lui aussi, pour imiter en tout son ami, a épousé sa maîtresse Zoé, et qui, comme Georges, s'est fait pincer en flagrant délit de flirt, et qui, comme lui, a divorcé. Les deux hommes s'ennuient ; leur vie, si heureuse, est désormais vide, et Margarel, qui n'est pas fier, s'arrange de façon à faire venir les deux femmes dans l'atelier, où a lieu la réconciliation. Ainsi le mariage aura passé sur leur amour comme un nuage passe sur le soleil.

Cette jolie pièce est adorablement jouée par M^{me} Duhamel, qui a des qualités de chaleur et de sincérité ; par Eveline Janney, pleine de fantaisie ; Gauthier, un jeune premier charmant, et enfin Guyon fils, d'un comique tranquille et d'une finesse exquise.

ATHÉNÉE. — *Pour être aimée*, comédie fantaisiste en trois actes de MM. Xanrof et Michel Carré.

Il ne faut pas chercher, dans la charmante comédie de MM. Xanrof et Michel Carré, une satire ou quelque autre problème philosophique ou social, il n'y faut voir qu'une fantaisie charmante pleine d'esprit frétilant et fleurant ce parfum de parisianisme qui grise comme la mousse du champagne.

D'ailleurs les auteurs ne se sont targués, ni l'un ni l'autre, d'offrir au public une œuvre à thèse, encore que leur pièce en présente quelques symptômes; ils l'ont faite gaie et tendre, un peu « rosse » aussi et le tout constitue une œuvre exquise à laquelle le public a fait fête.

Au premier acte, nous sommes dans le salon d'un appartement d'hôtel chic, loué par le roi de Stamanie qui vient à Paris avec sa jeune femme pour y vivre le premier quartier de leur lune de miel. Hélas! elle n'est pas très pure, cette lune de miel, et le froid n'a pas tardé à se faire entre le roi Sergius et la reine qui, élevée dans un couvent de demoiselles nobles, apporte à remplir ses devoirs d'épouse une inexpérience fâcheuse. Elle est d'une réserve à laquelle Sergius est las de se heurter, et comme il a vingt ans, que le roi son père l'a tenu serré, il tient à se dédommager en venant à Paris.

Le couple royal est flanqué d'un grand chambellan, un peu noceur, et d'une dame d'honneur dont le cœur bat pour ce chambellan qui ne veut pas s'en apercevoir.

Une devineresse, pythionisse moderne, interrogée par la dame d'honneur et mise au courant de la froideur du couple royal, s'engage à « déniaiser » la reine, et elle y parvient en la conduisant secrètement chez une grande horizontale, où, en quelques secondes, la pauvre apprend ce qu'il faut être pour plaire. La voici donc, montrant sa jambe, tendant ses lèvres, buvant du champagne, affolant son Sergius de mari par ses façons inattendues. Il apprend tout, comprend la gentillesse

de cette petite âme qui veut plaire, et, plus que jamais amoureux, il l'enlève en Stamanie, où l'amour reprendra ses droits.

Vous voyez que la pièce ne traite pas un travers de notre temps, car Dieu sait que maintenant l'esprit vient assez naturellement aux filles, mais elle n'en comporte pas moins une assez fine observation des mœurs contemporaines. A l'acte second surtout, chez la courtisane, où la reine, amenée par la pythionisse, vient prendre des leçons de maintien, nous voyons défilier des figures curieuses dont le seul défaut est d'avoir été un peu grossies pour l'optique de théâtre.

L'Athénée tient un succès qui s'est affirmé le premier soir; la pièce a été montée avec un luxe de bon goût et elle est jouée dans la perfection par M^{lle} Yalme, gracieuse, candide, tendre et perverse, avec une très jolie teinte de malice; par M. Severin, un élégant Sergius plein de chaleur et de jeunesse.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Patrie*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Victorien Sardou.

L'attention du public est fixée depuis plus d'un an sur cette première représentation. La maison de Molière doit-elle se louer de l'avoir donnée? Les uns disent oui, les autres non. Nous sommes de cet avis. *Patrie*, considéré à juste titre comme le chef-d'œuvre de Victorien Sardou, a besoin d'une autre atmosphère que celle de la Comédie-Française pour prendre corps sous nos yeux. Ce qui est vraisemblable à la Porte-Saint-Martin et à l'Ambigu cesse de l'être rue de Richelieu.

Nous avons, en effet, été frappés à cette représentation beaucoup plus par les défauts que par les qualités de la pièce. Cela tient à ce que M. Victorien Sardou s'est attaché, comme toujours, à faire de l'admirable métier au lieu de faire de la vérité et de la vie.

On connaît le sujet: Le comte de Rysoor est placé entre le culte fervent qu'il a pour sa patrie et la tendresse profonde qu'il éprouve pour sa femme Dolores. Cette

dernière le trompe avec un ami intime, presque un fils, et lorsque le comte de Rysoor s'en aperçoit, au lieu de tuer cet ami, comme il en a la première intention, il le laisse vivre pour la Patrie!

Le combat qui se livre dans l'âme de Rysoor, à partir du moment où il sait que sa femme le trompe, serait d'un intérêt poignant et d'une grandiose humanité, mais M. Victorien Sardou ne l'a même pas abordé. Il s'est complu, selon son habitude, à l'extériorité du sujet. L'événement et l'action prennent ici toute la place et l'idée n'en surgit pas comme un point lumineux. Le souci du métier, le désir de préparer, d'amener l'effet à son point culminant nuisent à la sincérité de l'accent. A aucun moment on ne sent ou ne voit ces gens-là souffrir dans leur chair; mais, en revanche, on voit l'admirable arrangement préparé de sang-froid pour l'effet purement théâtral.

Je ne veux citer qu'un exemple de ce que je viens de dire, car il n'est rien qu'il ne faille prouver :

Au troisième tableau, Karloo, l'un des chefs de la conspiration, qui doit renverser le duc d'Albe, se présente chez le duc, l'épée au côté. Le duc lui dit de retirer cet épée. Acquiescement de Karloo; mais la fille du duc d'Albe intercède pour Karloo et dit à son père de lui redonner son épée. Le duc consent.

Que ferait en semblable circonstance tout conspirateur? Il reprendrait son épée sans proférer une parole, trop heureuse qu'on lui laisse la permission de conserver son arme.

Mais, M. Sardou, qui recherche avant tout l'effet théâtral, ne saurait observer simplement les vraisemblances. Aussi Karloo croit-il devoir interroger le duc et demander à quel titre on lui rend son épée. « En qualité de lieutenant de mes gardes », répond le duc. « Je refuse », riposte avec éclat Karloo et alors il vous sert le petit couplet suivant :

Votre Excellence n'a pas regardé mon épée!... C'est une arme rustique et simple!... Pour veiller sur la ville endormie, pour défendre la patrie menacée, pour protéger les vieillards, les enfants et les femmes, elle

s'élançait d'elle-même du fourreau et fait joyeusement au soleil sa loyale besogne! Mais s'il fallait rivaliser avec le glaive du bourreau, et dans les villes en feu, donner le signal du massacre et du pillage, je la connais, monsieur le duc, elle me percerait plutôt le cœur!

Est-il vraisemblable qu'un conspirateur tienne ce langage à son plus redoutable adversaire, quelques heures avant le moment où il doit se mettre à la tête de ses compagnons d'armes?

Nous pourrions citer ainsi d'autres exemples; cela nous entrainerait trop loin.

Nous considérons qu'un drame joué dans son milieu, avec ses moyens et ses ficelles soit pour nous une distraction frivole. A la Comédie-Française, il en va tout autrement. Nous demandons, en raison de son renom, qu'elle nous donne des pièces dignes de nous captiver, soit par l'élevation des sentiments unis à la beauté de la forme, soit par l'originalité de la thèse soutenue ou par la profondeur de la conception.

L'interprétation est au-dessus de tous les éloges. M^{lle} Brandès, avec sa rare intelligence, a compris qu'elle ne pouvait mettre de la vérité dans le rôle de Dolorès qu'en l'attendrissant, en en faisant une chair souffrante et passionnée et si elle n'a pas été ce qu'on l'a été en pathétique les Fargueil et les Tessandier, elle a du moins imprimé au rôle une allure nouvelle. M. Paul Mounet, un admirable duc d'Albe, d'un aspect et d'un fanatisme étonnant, M. Le Bargy, d'une élégance charmante, dans La Trémouille et d'un esprit mordant et incisif. M^{lle} Lecomte, sentimentale à souhait dans la pauvre Dona Raphaële que tue lentement le dur climat des Flandres. M. de Féraudy, dans le Sonneur autant victime de ceux qu'il sert que de ceux qu'il combat. Une interprétation admirable dans des décors merveilleux.

Patrie, soyez-en sûrs, sera un succès d'argent, malgré tout ce qu'on en dira, car la Comédie-Française a mis tous ses soins à monter, avec un rare souci de reconstitution, le drame de M. Victorien Sardou.

LA MUSIQUE

Sur le fronton de l'Opéra nous lisons :
ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. En bronze, sur les marbres appliqués, ces mots sont tout un programme qui flamboie étrangement au sommet de la façade, si belle par un temps ensoleillé. Programme que l'on ne suit guère, car, de tous les chefs-d'œuvre passés, quels sont ceux que l'on interprète?... Et que deviennent Gluck, Spontini, Halévy? pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus célèbres, dont les œuvres sont presque oubliées. C'est ce qu'on est convenu d'appeler le répertoire qui tient toujours l'affiche, sans que le public s'en plaigne; car le public, blasé ou incompetent, est presque indifférent aux spectacles qu'on lui donne.

Indifférent!... Mais, s'il ne l'était pas, il est certains artistes qui, à peine dignes d'un théâtre secondaire de province, ne paraîtraient jamais sur la scène de l'Opéra. Ne voulant faire ici nulle polémique, je ne citerai personne. Mais, de ce choix d'interprètes défectueux, doit-on faire reproche à la direction?... Ce choix lui incombe-t-il d'abord?... Nullement, mais à de ridicules règlements des Beaux-Arts qui promettent formellement aux lauréats du Conservatoire des engagements sur nos premières scènes subventionnées, et sont par la suite forcés de les accorder à des débutants à peine sûrs même de leur solfège élémentaire, dit, par dérision, le solfège des chanteurs.

Vous m'objecterez que Bréval, Delmas passèrent, d'emblée, du Conservatoire sur la scène de l'Opéra, où ils ont été pourtant et sont encore, pour notre agrément esthétique, des artistes remarquables. Mais, ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que sortis du Conservatoire avec leurs premiers prix et beaucoup de défauts — je me souviens de M. Delmas débutant très médiocrement dans *Faust* — ils ne sont devenus par la suite de grands artistes que grâce aux leçons et aux conseils quotidiens et dévoués de ce maître ès théâtre qu'est M. Gailhard, qui, avant d'être

l'inestimable directeur que l'on sait, fut un remarquable interprète que nul n'a remplacé.

L'Opéra est, ou du moins devrait être, à la musique ce qu'est le Louvre à la peinture et à la sculpture. Et le directeur serait plutôt un conservateur de musée qu'un concessionnaire dont la société anonyme, qu'il représente, monte à ses risques et périls, malgré les 800 000 francs de subvention, les œuvres nouvelles d'auteurs peu connus.

Les œuvres nouvelles!... voilà le point sensible de toute la discussion. Que d'efforts!... que de temps!... que d'argent!... dépensés, perdus et gaspillés en pure perte, sans faire avancer l'art d'un pas, au contraire, et pour monter quoi?... la kyrielle des fous ou des succès d'estime.

Alors que *Napoli*, ballet sentimental, triomphe aux Folies-Bergère, hier, à l'Opéra, ce fut *Astarté*, spectacle incohérent, lubrique, dont les ballets aux tendances voluptueuses auraient à peine été dignes de feu la rue du Caire.

Ne pas monter l'ouvrage, il n'aurait plus manqué que cela! C'est alors que l'on aurait entendu les cris d'orfraie de toute une récente génération de compositeurs. On ne nous joue pas!... on nous délaisse!... nous végétons à l'ombre de nos chefs-d'œuvre!... et, tels de nouveaux Spartacus, ils seraient allés une fois de plus, offrir à l'étranger leurs œuvres. L'étranger accepta *Sigurd*, *Hérodiade*, *Werther*, *Mudarra* et même la canadienne *Évangéline*, mais n'aurait même pas mis en répétitions *Astarté*, dont les inutiles longueurs firent inutilement graver deux fois la partition.

La question des jeunes auteurs que, par les lignes précédentes, il ne faudrait pas croire que je dédaigne, peut se trancher ainsi. Faites de l'Opéra un théâtre d'État, sans subvention, mais avec un budget assez riche pour lui permettre de jouer, tous les jours, avec une troupe d'élite. Une représentation hebdomadaire, sinon gratuite, mais à très bon marché, facilite-

rait aux spectateurs peu fortunés l'audition des chefs-d'œuvre qui tous, sans exception, seraient représentés. Ce que je propose là n'est pas le *panem et circenses* de la Rome décadente, mais une cure sociale, esthétique-psychologique des plus urgentes.

Et les jeunes ?... Les jeunes, on leur consacrerait un théâtre de plus dit « Théâtre-Lyrique », si vous le voulez, quoiqu'il me semble que ce qualificatif porte la guigne à toute entreprise similaire.

Ce théâtre a doublement existé. Il fut un temps où, indépendamment de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, Paris avait un théâtre lyrique au square des Arts-et-Métiers, et les Italiens, à la salle Ventadour. Ce Théâtre-Italien, à l'époque où l'école transalpine influençait notre art lyrique, représentait les principales œuvres nouvelles, qui, avant d'être interprétées à l'Opéra, voyaient les feux de la rampe sur cette scène. C'était pour ainsi dire, et dans la plus belle acception du mot, un théâtre musical d'application, dont la Patti ne fut pas une des moindres étoiles.

Pour la musique allemande, dont à tort, selon moi, on subit actuellement l'influence, — et, en un pays aussi jaloux de sa gloire nationale que le nôtre, il est profondément triste de constater qu'un des plus grands griefs des détracteurs de Berlioz fut, à l'égard de ce musicien de génie, d'avoir créé un art musical français, — il n'est point, à Paris, de scène lyrique allemande permettant de présenter au public les œuvres qui lui sont inconnues.

Vous pouvez m'objecter avec raison que ce théâtre serait peut-être inutile puisque seules les œuvres de Wagner franchissent le Rhin et qu'en les montant l'Opéra est assuré du succès dû : 1° au snobisme ; 2° à la curiosité et 3° — je mets la valeur esthétique en dernier, car avec l'esprit superficiel courant, c'est ce qui compte le moins — à la valeur artistique de l'œuvre. Mais quittons ces controverses esthétiques, car l'actualité me réclame.

stituée grâce au zèle de M. Duteil d'Ozanne, et transformée en association chorale artistique. Pour leur premier concert, les sociétaires ont interprété avec soin, accompagnés par l'orchestre de l'association des concerts Lamoureux, la *Messe de Requiem* de Verdi. Les chœurs ont remarquablement nuancé cette œuvre religieuse qui, avec ses effets dramatiques, me semblerait parfois quelque peu déplacée à l'église. Qu'il m'eût été agréable, en félicitant tous les chœurs parmi lesquels on rencontre d'excellents musiciens comme MM. Canuel, Gillet, Tisserant, Garet, etc., de louer sans réserve M. Duteil d'Ozanne. Mais, sincèrement, je ne le puis, car c'était compromettre sûrement le succès de l'œuvre que choisir un pareil quatuor de solistes dont les moins mauvais étaient à peine présentables. En entendant le ténor, ô ce ténor ! qu'a dû penser de notre art vocal S. E. l'ambassadeur d'Italie, qu'en mémoire de Verdi, pure gloire italienne, l'on avait convié à la fête ?...

• • •

Grâce à M. Duret, qui quitte l'Opéra populaire, M. Alexandre George nous donne, à ce théâtre, la première représentation d'une œuvre d'autant plus sombre qu'elle a pour sujet l'assassinat de Marat par Charlotte Corday, et que les actes se passent dans un demi-jour ou une obscurité des plus lugubres. Au contraire des dernières œuvres qu'il nous fut donné d'entendre, œuvres criblées de coupures, *Charlotte Corday* aurait fort besoin de quelques pages supplémentaires, non pour ajouter à l'intelligibilité de l'œuvre, — elle est des plus simples, — mais pour ne pas affliger de tels entr'actes le spectateur qui paye sa place au théâtre pour voir et entendre quelque chose et non flâner comme une âme en peine dans un foyer et des couloirs. Au lieu de becquets, ce qui ferait encore bien mieux notre affaire, ce serait un petit ouvrage en un acte, parmi les meilleurs de l'ancien répertoire de l'Opéra-Comique, qui nous délasserait quelque peu de ces courtes et mélodramatiques pages

L'Euterpe, société chorale, s'est recon-

dont, tout en rendant justice au talent du musicien, l'effort, à mon avis, ne doit pas être encouragé.

La Révolution en musique aujourd'hui, demain l'Empire en drame lyrique! Non, non! L'histoire peut être déclamée, récitée — voyez *Madame Sans-Gêne*, *Plus que Reine*, *Napoléon! la Mort du duc d'Enghien*, *L'Aiglon* — mais chantée jamais! Souvenez-vous de ce qu'il advint d'*Henry VIII*, une bien belle œuvre, et dont l'époque est assez lointaine pourtant : la scène du synode, très intéressante reconstitution musicale historique, en a pour toujours enrayé le succès. Quand je désapprouve l'emploi musical des situations historiques, veuillez ne pas confondre situation avec époque. Voyez-vous Napoléon barytonné, et tout son légendaire entourage exécuté par la foule anonyme des comparses! Sur une scène littéraire, c'est possible, d'abord parce que, n'étant pas obligés d'aller pêcher avec grimaces et efforts une sonorité vocale dans les profondeurs de leur gosier, les comédiens ont forcément beaucoup plus de tenue que les chanteurs; et ensuite, les situations historiques et politiques de cette épopée ne prêtant nullement à la rêverie idéale, parce que ces figures discutant avec des modulations musicales, des combinaisons harmoniques, et au-dessus d'un orchestre autrement composé que de clairons et de tambours, ce serait plus que grotesque : profondément triste. Je sais bien que pour certains cela n'est d'aucune importance, qui, ne pouvant faire chanter l'Empire, font danser le Consulat (*Madame Bonaparte*, de Pfeiffer, aux Folies-Bergères).

A moins qu'il ne s'imagine que les chanteurs ont tous ce qu'on appelle un trou dans la voix, c'est-à-dire pas de médium, un peu de grave et un aigu exagéré, M. Alexandre George ne me semble pas très bien écrire pour les voix.

A part M^{lle} Georgette Leblanc (Charlotte Corday), qui mérite des félicitations, pour le reste de l'interprétation, il sera des plus charitables de n'en point parler. M. Duret, auprès de M. A. Carré dont il fut le

secrétaire général, a été à une bonne école théâtrale dont il eut le bon goût de profiter; il mérite de sincères compliments pour la mise en scène très soignée qui encadre cet ouvrage si peu révolutionnaire par l'écriture musicale. Mais était-il indispensable de le monter?... Je sais bien qu'on va écrier encore : « Mais les jeunes! les jeunes! » A cela, je répondrais que l'Opéra populaire ne devant pas être un théâtre de combat, une belle et bonne reprise, choisie en vue du public spécial de ce théâtre, m'eût semblé plus intéressante à tous les points de vue, même au point de vue commercial.

Et puis les jeunes, pourquoi ne vont-ils pas un peu en province? Est-ce parce que les directeurs n'accueillent pas ces essais de décentralisation, ou parce que les compositeurs ne voient pas de salut en dehors de l'Opéra et l'Opéra-Comique, jouent sur ces deux scènes le sort de leur avenir et celui de leur œuvre à quitte ou double et méprisent nos grandes scènes départementales? je ne sais; mais nous, Français, qui aimons tant à imiter l'étranger dans ses pires défauts, pourquoi ne nous inspirions-nous pas de ses qualités?

Voyez l'Allemagne et l'Italie, nos deux rivales musicales, est-ce Berlin, est-ce Rome qui en sont les foyers musicaux?... Non, Munich, Hambourg, Cologne, Weimar, Carlsruhe, Dresde et Bayreuth la Wagnérienne, d'une part; Florence, Venise, Milan, Naples, Gênes, de l'autre, se font gloire, honorables rivalités, d'interpréter les premières œuvres qu'on leur donne, et croyez-vous que Rouen, Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulouse ne seraient pas dignes de certaines œuvres qui, mort-nées ici, vivraient là un peu plus que ne vivent les roses? A l'appui de ce que je dis ici, il ne faut pas oublier que Gabriel Pierné, par exemple, qui a été très applaudi à l'Opéra-Comique avec *la Fille de Tabarin*, lit, avec *Vendée*, ses premiers débuts au Grand-Théâtre de Lyon.



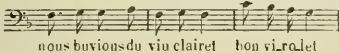
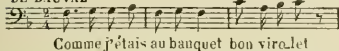
La Fille de Tabarin est, intellectuelle-

ment parlant, fille de ces deux chefs-d'œuvre de comédie lyrique : *les Maîtres Chanteurs* et *Falstaff*. Quand je constate cette parenté, ne veuillez point croire que j'ai l'intention de la reprocher à M. Gabriel Pierné, dont l'œuvre est des plus personnelles. Qui connaît ses nombreuses pièces pour piano, ses mélodies (voir *la Rieuse*, n° 40 du *Monde Moderne*, avril 1898), retrouvera en cette importante partition toute la grâce, toute la distinction de son inspiration si mélodieuse, si spirituellement française, et dont le discours musical semble être l'élegant babil d'une de ces exquisés œuvres de musique de chambre que signèrent les maîtres classiques.

Dans une préface publiée en tête des œuvres de Tabarin, M. G. d'Harmonville raconte que le célèbre pitre s'étant retiré, fortune faite, à la campagne, fut assassiné au cours d'une partie de chasse par ses voisins, quelques méchants petits gentilshommes, jaloux de la fortune considérable dont il jouissait. Il semblerait que, s'inspirant de cet épisode tragique, MM. Victorien Sardou et Paul Ferrier ont écrit leurs trois actes; seulement — ce qui prouve une fois de plus que l'histoire suivie à la lettre est matériellement impossible au théâtre, ce kaléidoscope des fictions — ils en ont, comme vous l'allez voir, quelque peu modifié le côté anecdotique.

Tabarin, devenu le riche sire de Beauval,

DE BAUVAL



à une fille unique, Diane, qu'aime Roger, fils du comte de la Brède. Grâce à une spirituelle ruse, Tabarin lève tous les scrupules du comte de la Brède, aussi pauvre qu'orgueilleux, et sa fille épousera, sans dot, le jeune gentilhomme.

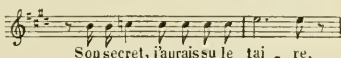
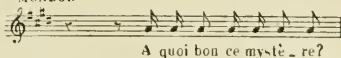
À table, en compagnie des hobereaux du voisinage, on boit aux fiancés lorsqu'un

incident vient troubler la fête. Des comédiens en détresse implorant une place à l'étable pour passer la nuit. C'est Mondor dont Tabarin fut le valet et qui, ruiné depuis le départ du célèbre pitre, traîne misérablement son existence.

Le lendemain, à la fête patronale, Mondor a dressé ses tréteaux. Malgré ses boniments la foule reste indifférente et ses recettes... n'en font plus! Il ne lui reste plus qu'une ressource : implorer du seigneur du lieu une faveur, celle de jouer dans son orangerie.

Mondor aborde humblement le sire de Beauval en qui il reconnaît Tabarin et,

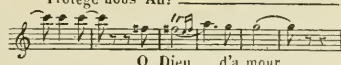
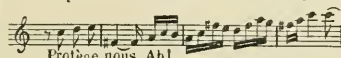
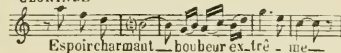
MONDOR



aux souvenirs évoqués subtilement par le malheureux baladin, le sire de Beauval se jette dans les bras de son ancien compagnon.

Au troisième acte, les comédiens préparent le spectacle dans l'orangerie et insistent pour que le sire de Beauval veuille bien honorer de sa présence la répétition de la plus belle victoire de Tabarin remplacé par Padel : « Le Capitaine mort et ressuscité ». C'est le jeu médiocre de cette doublure qui cause tout le mal! L'orgueil du métier passé renait en Beauval qui, après avoir applaudi l'excellente

CLORINDE



Clorinde (M^{me} Landouzy), Isabelle, Zerline, la duègne Tiphaine et Rodomont, dignes

des anciennes traditions de la place Dauphine, trouve Fritelin exécrable.

Il lui donne quelques conseils et, n'y tenant plus, monte sur les tréteaux, jouant à sa place, avec tout le brio qui fit sa gloire passée, son rôle d'autrefois!

Il l'interprète si bien que les comédiens et les seigneurs qui, un à un, sont curieusement venus, démasquent le sire de Beauval en applaudissant Tabarin.

Tabarin reconnu, c'est le mariage rompu entre le fils du gentilhomme et la fille d'un comédien dont chacun s'éloigne. Pour que le mariage s'accomplisse quand même, il faudrait que Tabarin disparaisse... il disparaîtra : et simulant un accident de chasse, il se suicide.

En tout cet ouvrage, y a-t-il des critiques, ou de petites chicanes, tout au plus, à formuler?... Mon Dieu, oui : mais permettez-moi, tant j'ai eu du plaisir à entendre cette partition d'une musicalité si spirituelle, de les oublier toutes, et de vous conseiller d'aller applaudir Gabriel Pierné qui, avec Gustave Charpentier et C. Erlanger, forme un trio de compositeurs dont M. A. Carré a bien le droit de s'enorgueillir, puisque grâce à eux, *Louise*, le *Juif Polonais* et la *Fille de Tabarin* ont marqué les brillants débuts d'un art nouveau, la comédie lyrique, petite-fille très modernisée de notre ancien opéra-comique que nous aurons encore du plaisir à entendre, car le progrès, en toutes choses, ne doit pas être le fatal : Ceci tuera cela ! Mais une des étapes de l'évolution esthétique d'une race ou d'une nation.

L'interprétation de la *Fille de Tabarin*, avec Eugène en tête est, comme tout ce qui se représente à l'Opéra-Comique, des plus soignée. Mais permettez-moi de vous dire aujourd'hui tout le plaisir que m'a fait M. Perier, et comme chanteur et comme comédien, dans le rôle si difficile de Mondor. A son sujet, un mot me résumera : tel Renaud dans Beckmesser, dans Mondor il fut parfait.

* * *

La coquette salle des Bouffes-Parisiens

ne pouvant plus longtemps rester close, une nouvelle direction nous a convié à aller applaudir les *Travaux d'Hercule*, l'hilarante opérette de MM. G. A. de Caillavet et H. de Flers, spirituellement musiquée par M. C. Terrasse et jouée avec un brio sans pareil au milieu d'une éblouissante mise en scène, par MM. Tarvide Hercule, V. Henry Palémon, Colas (Augias) et la mignonne M^{lle} Dieterle Omphale.

Avec cette nouvelle œuvre, on peut, sans hésiter, biffer le deuxième vers de la modeste devise de l'ancien théâtre de M. Comte :

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille
Et sans danger la mère y conduira sa fille.

La fantaisie des auteurs veut que les travaux, les fameux travaux d'Hercule n'aient jamais été accomplis par le demi-dieu, mais par Augias qui, après de violents incidents, lui ravit sa peau de lion, sa massue et sa seconde femme, Omphale. De celle-ci notre Hercule, bon gros garçon débonnaire et excessivement jaloux avant tout de sa tranquillité, se soucie peu : mais, forcé par une suite de circonstances indépendantes de sa volonté, il poursuit sa volage épouse et son complice qui, à chaque pas du coupable chemin, trouve de terribles obstacles qu'il surmonte victorieusement et dont Hercule est injustement glorifié : car, amusant retour des choses d'ici-bas, l'audacieux imposteur, le fils d'Alemène, dérobe la gloire d'Augias qui lui ravit sa femme. Par de séduisants et fort jolis minois, de gentilles petites voix assez agréables et des bonnes volontés théâtrales des plus louables, une quantité de petits rôles sont très agréablement tenus. Et l'on ne peut terminer cette charmante soirée qu'en se promettant de revenir applaudir, le plus tôt possible, avec les amusants *Travaux d'Hercule*, toute cette mythologie pimentée qui fait des Bouffes-Parisiens un Olympe des plus « vingtième siècle ».

GUILAUME DANIELS.

ADIEU

Musique et prose rythmée inédites de MAX GEORGE.

Simplement, comme une prière et très soutenu

CHANT

A - vant de par - ve - nir au ter - me de ma vi - e, a - vant de m'en - dor -

PIANO

mf

bien scandé

- mir du sommeil é - ter - nel, J'au - rais voulu re - voir, u - ne der - niè - re

rubato *sans trahir*

fois, ta chère tête blan - de et l'a - zur de tes yeux. J'au - rais voulu gar - der jus -

rubato

Pressez un peu

- qu'à mon dernier souf - fle ta main dans ma main, et croi - sant ton regard

rall.

dans un su - pême a - dieu Mou - rir en te pleu - rant mais te quit - ter heu - reux

ÉVÈNEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET COLONIAUX

La presse quotidienne a un défaut majeur. Et je parle des journaux les mieux faits, les plus importants, les plus sérieux. Elle nous trompe le plus souvent, sans le savoir ni le vouloir, sur l'importance réelle des événements.

Ici, me direz-vous, il s'agit de s'entendre sur ce qu'on doit appeler un événement important.

Voilà qui est hors de doute ! Vous gagniez à la loterie 500 000 francs : vous ne connaissez pas d'événement dont l'importance approche de celle du tirage de cette loterie. Il faut donc chercher une définition qui soit valable pour tous, et je proposerai, avec l'historien anglais Seeley, de mesurer l'importance des événements un peu moins par l'émotion qu'ils ont causée au moment où ils se produisirent, et un peu plus par les conséquences qui doivent nécessairement les suivre.

Examinons, à la lueur de cette définition, le contenu des colonnes interminables et innombrables de nos journaux, depuis deux mois. Pendant des jours et des jours, ce fut le récit de l'agonie, de la mort, des obsèques, de l'inhumation, etc., d'une reine. Quelle importance ? Demandons : Quelles conséquences ? Aucune. Le discours du trône du nouveau roi, le lendemain, l'a bien montré. Et ce sont ensuite des récits d'autres morts, des récits de mariages, des discours parlementaires, des grèves en douceur : tous événements qui fourniront aux histoires futures aux grosses histoires, en beaucoup de volumes : deux ou trois lignes ! Dans ces grosses histoires de demain, par contre, je vois, inscrite en gros caractères, en tête d'un chapitre ou même d'un tome, cette ligne : FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE AUSTRALIENNE. Ah ! s'il est vraiment un événement dont les conséquences sont incalculables, le voici : la naissance d'un nouvel État, qui possède un continent entier — que peuple cette même race,

jeune, forte, entreprenante qui, en un siècle, a fait les États-Unis — et qui n'a, sur toute l'étendue d'un hémisphère, aucun voisin puissant à redouter !... Or, sur cet événement gigantesque, combien d'articles avez-vous lus dans nos journaux les mieux faits, les plus importants, les plus sérieux ? La place manquait.

Cette petite démonstration faite (et je tenais un peu à la faire, à cause même du titre de ces libres causeries), commentons les quatre mots, découverts dans un coin de journal : *les élections du premier parlement fédéral australien sont fixées au 27 mars.*

En juin dernier, nous nous sommes entretenus des efforts répétés des colonies anglaises d'Australie et de Tasmanie, pour s'unir fédéralement. A cette date, une vigoureuse tentative venait d'être faite, et semblait sur le point d'aboutir. Une difficulté, cependant, avait été soulevée par la métropole, au dernier moment. Les Australiens voulaient être affranchis de la juridiction du comité judiciaire du conseil privé royal. C'était vouloir rompre un des liens les plus importants de l'unité impériale. « L'unité politique, demandions-nous, n'est-ce pas surtout l'unité de jurisprudence, dont l'unique garantie est l'unité de juridiction ? » M. Chamberlain opposa son *veto*. Qu'allaient faire les colonies ? Aujourd'hui, nous pouvons répondre : elles ont sagement cédé, et la fédération est un fait accompli.

Elle est née avec le siècle, le 1^{er} janvier.

Son baptême avait attiré à Sydney une foule énorme, plus de 500 000 citoyens enthousiastes. Le gouverneur général, désormais l'unique représentant du pouvoir royal en Australie, lord Hopetoun, puis le premier ministre fédéral, véritable gouvernement du COMMONWEALTH la jeune Australie a relevé, pour s'en parer, le vieux titre républicain du gouvernement de Cromwell, jurèrent solennellement

fidélité; et, avant même que se fût évanoui l'écho du dernier toast, commençait, ainsi qu'il convient en pays libre, la première lutte politique.

Le gouverneur général, usant de sa prérogative délégué et représentant du roi, c'est proprement un monarque constitutionnel, avait choisi comme premier ministre sir W. Lyne, mais celui-ci n'avait pu réussir à former son ministère. Le

pour elle qu'un ministre sans portefeuille.

La grande tâche de ce ministère est de présider aux élections fédérales; car ce sera au Parlement qui va se réunir de dire s'il entend le garder, ou le casser aux gages. La lutte a été placée sur le terrain économique. Le ministère est protectionniste. Les libre-échangistes ont décidé de lui livrer bataille; ils sont conduits au feu par M. Reid, ancien premier ministre de



LA FRANCE AUX ANTIPODES — NOUVELLE-CALÉDONIE

gouverneur général avait dû faire appel à l'homme que désignait l'opinion publique, M. E. Barton. C'était pour lui une première défaite. M. E. Barton aboutit promptement; le ministère fut constitué pour le 1^{er} janvier. Il comprend sept départements: affaires extérieures, intérieur, justice, trésor, commerce et douanes, défense, postes. Deux portefeuilles avaient été attribués à chacun des États les plus importants: Nouvelle-Galles du Sud, Victoria. Les trois autres avaient été partagés entre le Queensland, l'Australie du Sud, l'Australie de l'Ouest. La Tasmanie n'eut

la Nouvelle-Galles du Sud, bon orateur et véritable homme d'État. Dans le même temps qu'il était ainsi aux prises, à l'intérieur, avec un parti immédiatement hostile, M. E. Barton se lançait, à l'extérieur, dans un première « affaire ». Il déclarait défectueux l'accord franco-anglais, relatif aux Nouvelles-Hébrides, et saisissait de la question M. Chamberlain.

J'ajoute, entre parenthèses, que M. Barton n'est pas le seul à trouver défectueux l'accord qui donna, en 1887, l'administration de cet archipel à une commission mixte d'officiers anglais et français. Beau-

coup, et non seulement en Angleterre, mais en France, partagent son avis et voudraient voir régler définitivement une situation qui peut devenir un beau jour

* * *

Nous autres, Français, nous devons former ce souhait du fond du cœur. A peine



EN NOUVELLE-CALÉDONIE — CHEMIN DE FER D'EXPLOITATION FORESTIÈRE

dangereuse. Quant à nous, qui ne pouvons nous désintéresser du sort des Nouvelles-Hébrides pour une triple raison historique (notre Bougainville les reconnut et les visita six années avant l'Anglais Cook), géographique (le groupe du Sud n'est guère qu'à 400 kilomètres au nord-est de la Nouvelle-Calédonie), et économique (nos colons calédoniens ont dans l'archipel des intérêts considérables, nous devons prêter une grande attention à la conversation de M. Barton et de M. Chamberlain...

Un ancien, dit-on, prouva le mouvement en marchant. Le nouvel État australien prouve qu'il vit en se divisant en partis, en criant contre le voisin. Allons, l'enfant est bien constitué! Ses voisins n'ont qu'à souhaiter qu'il ne grandisse pas trop vite.

née, l'Australie soulève une vieille querelle que nous avons eue avec sa maman. Voilà, certes, qui ne témoigne pas d'un naturel très pacifique! Que sera-ce, lorsque l'enfant aura toutes ses dents? Ne sera-t-il point tenté par le bon petit gâteau français, qui se trouve tout à proximité : la Nouvelle-Calédonie? Peut-être conviendrait-il de penser dès à présent à ces jours prochains.

Précisément, dans un autre coin de journal, nous avons revu le nom de la Nouvelle-Calédonie.

Le Conseil d'État vient de l'autoriser à contracter un emprunt, et l'on annonce le départ, pour Nouméa, de M. le gouverneur Feillet. Nous n'avons plus visité le pays du nickel depuis décembre 1897; depuis, il y a eu du nouveau là-bas. Voulez-vous que nous partions avec son gou-

verneur? Nous reviendrons avant lui.

Oui, il y a eu du nouveau. On ne parlait alors, en 1897, que de colonisation agricole. On réclamait des colons, les fameux colons aux cinq mille francs, vous en souvenez-vous? Eh bien, aujourd'hui, c'est un autre son de cloche : on ne réclame plus que des ouvriers, et des ouvriers sans le sou! On ne parle plus que d'exploitation industrielle!

— Qu'est-ce à dire? Nous a-t-on échangé notre Nouvelle-Calédonie?

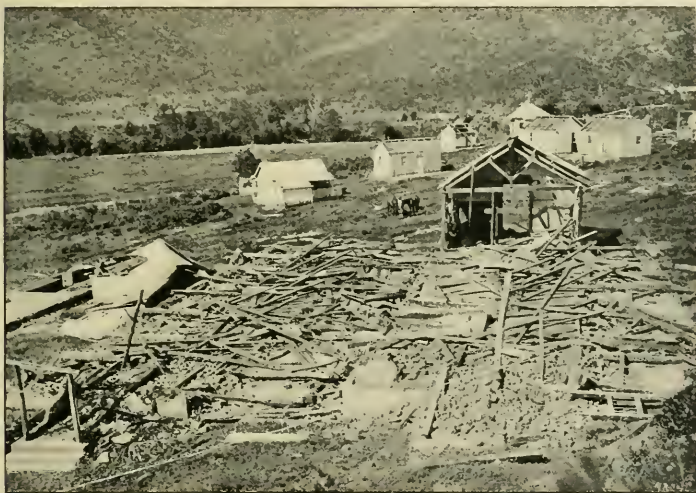
— Nullement. Mais la colonisation agricole ayant réussi, on est passé au numéro suivant du programme; voilà tout.

— Hein? Vous parlez d'une colonisation agricole française qui a réussi? Le mois dernier, pour le Congo, nous en étions

preuve, il y a quelques jours, dans un autre coin de journal, proche la place des réclames. C'étaient trois lignes qui disaient : En 1900, sur 593 émigrants partis de France pour nos possessions d'outre-mer (l'Algérie exceptée), 112 sont partis pour Madagascar, 213 pour l'Indo-Chine et 238 pour la Nouvelle-Calédonie... »

— C'étaient des miséreux...

— Ces 593 personnes ont déclaré emporter avec elles 816 000 francs de capitaux, soit, pour chacune d'elles, en moyenne, 1 370 francs. Ainsi, notre petite île des antipodes a attiré chez elle plus de Français que la vaste Madagascar, plus que la vaste Algérie elle-même! Oui, chaque année, une centaine de familles



EN NOUVELLE-CALÉDONIE — APRÈS LE PASSAGE D'UN CYCLONE

aux espérances. Ici, en sommes-nous aux résultats?

— Oui. Que cela soit invraisemblable, voilà qui est accordé. Que cela soit vrai, voilà qui est indéniable. J'en trouvais la

preuve transportées là-bas, et les crédits votés par les Chambres pour le passage gratis sont presque toujours épuisés vers le mois de juillet : les candidats colons doivent s'inscrire pour l'année suivante. Et nous

ne parlons que de ceux qui disposent, pour le moins, des 5 000 francs exigés. C'est ainsi qu'en cinq années cinq cents domaines agricoles ont été fondés par des familles françaises, des familles de braves cultivateurs français. Désormais, cette colonisation agricole s'opère toute seule, par l'auto-recrutement, comme on dit : les premiers colons appellent leurs parents, leurs amis. Du jour où l'île possédera son réseau de routes, et où seront augmentés les crédits pour le passage gratis, la Nouvelle-Calédonie est assurée d'un recrutement annuel de deux à quatre cents familles par an.

Vous savez ce qui attire ces colons.

C'est d'abord le café. Dans les gorges, il pousse à l'état sauvage, vigoureusement. Mais ce produit a eu à lutter contre le café brésilien. De 270 francs le quintal, son prix est descendu à 125; depuis, il remonte. Il remonterait bien plus vite, si notre café colonial pouvait entrer en France sans payer la plus injuste et la plus maladroite des taxes. Ce sont d'autres produits riches : la vanille, l'indigo, le caoutchouc, dont la colonie ne s'occupe que depuis 1898. L'élevage continue à se relever du désastre que fut pour lui l'insurrection de 1878. Favorisé par le renouveau de la colonisation libre, par la reprise du travail minier, par la fondation d'une importante usine de conserves, il redevient pour l'île une source de richesses. Quant aux produits agricoles non exportables : maïs, canne à sucre, fruits, le manque de voies de communications empêche qu'on les exploite. Nouméa achète encore son fromage et ses légumes à Sydney, en Australie, alors que le lait se perd dans les fermes de l'île et que nos légumes pousseraient, sous ce ciel, trois fois plus vite que chez nous ! Ici encore le remède est dans le peuplement, dans l'arrivée incessante de nouveaux colons, dans l'arrivée prochaine de nombreux ouvriers.

C'est qu'en effet la Nouvelle-Calédonie est entraînée dans une évolution qui doit amener à bref délai la constitution d'une grande industrie.

Jusque dans ces derniers temps, elle était considérée comme un pays curieux pour ses richesses minéralogiques, curieux surtout pour son abondance en nickel, métal qui n'était pas encore bien classé, métal de luxe, métal cher. Or voici que, depuis trois ou quatre ans, le nickel est parvenu à un prix de revient extrêmement bas : aussitôt les métallurgistes français et étrangers (allemands surtout) ont essayé de tirer parti des qualités de ce métal pour augmenter la valeur des aciers. Ils ont réussi. Dans les plaques de blindage, par exemple, le nickel se comporte admirablement. Or, malgré le Congrès de la Haye, l'industrie des plaques de blindage semble devoir prospérer quelque temps encore. Les recherches continuent, qui détermineront les doses d'alliage nécessaires pour améliorer les aciers destinés à tel ou tel objet, rails, etc. Grâce à ces résultats, la consommation du nickel est, peut-on dire, devenue indéfinie. Dans ces conditions, qu'on songe que seul le Canada peut lutter avec la Nouvelle-Calédonie pour la production de ce métal : comme quantité s'entend ; comme qualité, non seulement notre nickel est infiniment plus pur, mais la teneur de nos minerais est infiniment plus considérable.

Conclusion : cette industrie néo-calédonienne ne peut pas ne pas prendre, aussitôt qu'on voudra, une extension vraiment considérable.

Il y a plus.

Si le Canada, malgré son infériorité, a pu lutter avec nous sur ce terrain, il le doit à son outillage et à ce qu'il a compris l'absurdité de transporter au loin un minerai dont les sept dixièmes chez nous, dont les trois dixièmes chez lui sont seulement utiles. Ce minerai, il le traite sur place, il le transforme en « mattes » et diminue ainsi dans une grande proportion la matière inerte. Or, pour agir de même, la nature nous a admirablement doués. Nous avons sur place des mines de charbon ; et, si on veut se servir de l'électricité, nous avons en quantité des chutes d'eau. De plus, tout le sud de l'île n'est,

pour ainsi dire, qu'un énorme bloc de fer : « On marche, a écrit le gouverneur, sur du fer natif. On ramasse constamment des cailloux de fer dont la teneur est tout à fait remarquable : 80 p. 100 ; la moyenne est de 50 pour 100. Comment un tel pays ne verrait-il pas éclore tôt ou tard une grande industrie ?

Reste la question de la main-d'œuvre. Ici, elle se complique d'une seconde question : celle des transports. Le passage d'un ouvrier de France en Nouvelle-Calédonie coûte dans les 300 francs. Mais, déjà, les industriels et les mineurs de là-bas s'occupent à combiner une action commune ; et, d'autre part, il semble que l'État français ait intérêt à favoriser cette émigration ouvrière au même titre qu'il favorise l'émigration agricole, ne fût-ce que pour contribuer à créer un courant. Quant à l'ouvrier, on lui offre 3 francs pour la journée de huit heures et la possibilité, après cinq années de travail, de devenir petit propriétaire rural. S'il a été assez économe pour mettre de côté un millier de francs, il pourra, de l'avis général des colons, arriver à vivre complètement sur son propre fonds au bout de quinze mois de travail.

Son fonds ! Sa terre ! Sa propriété ! Quel avenir, en comparaison de la dure vie dans nos enfers sociaux d'Europe ! Je gage qu'il n'y a pas un seul collectiviste dans les vallées néo-calédoniennes. Je gage que Karl Marx n'y eût jamais écrit son *Kapital*.

On ne saurait quitter cette ile sans parler un peu des forçats. La main-d'œuvre pénale n'est pas inutile à tous égards ; mais elle doit être réservée pour les travaux publics. Une équipe de condamnés peut rendre des services dans la mise en état d'une colonie vierge ; quant à la colonisation proprement dite, c'est folie de vouloir y faire coopérer des forçats. En Nouvelle-Calédonie, l'expérience a été concluante ; après quarante années d'essais de colonisation pénale, le nombre des dépossessions est annuellement beaucoup plus considérable que celui des mises en concession. Les condamnés ne voient dans



AU PÉNITENCIER

la culture qu'un moyen d'éviter les ennuis de la réclusion ; à peine sont-ils libérés, à peine leur concession devient-elle définitive, qu'ils abandonnent toute culture. La colonisation pénale ne fondera rien.

Heureusement, la Nouvelle-Calédonie n'a pas besoin d'elle. Elle est riche de son café, de son nickel, de son fer (l'Australie n'a pas de fer), de ses autres métaux : cuivre, chrome, cobalt ; elle est destinée à la grande industrie ; elle va, grâce à l'emprunt qu'elle vient d'être autorisée à contracter, outiller son port de Nouméa et construire une voie ferrée ; elle recrute une population ouvrière : l'avenir lui sourit.

Qu'elle ne tente pas trop son grand voisin de l'Ouest, la jeune Fédération australienne qui est née le 1^{er} janvier, et qui va faire ses dents : et pour elle tout ira bien.

GASTON ROUVIER.

(Photographies communiquées par M. Feillet, gouverneur de la Nouvelle-Calédonie.)

LE MONDE ET LES SPORTS

L'ÉDUCATION D'UN COCHER DE FIACRE

Un observateur, sans doute un peu frondeur, mais assurément pas dénué de tout bon sens, a dit que Paris était le paradis des femmes, le purgatoire des hommes et

dier, il est digne d'intérêt; mais, comme ces serviteurs modestes ne savent pas se plaindre, comme ils n'ont point encore trouvé le moyen de former des syndicats



A L'ÉCOLE DES COCHERS DE FIACRE
ENSEIGNEMENT DES PIÈCES DU HARNAIS

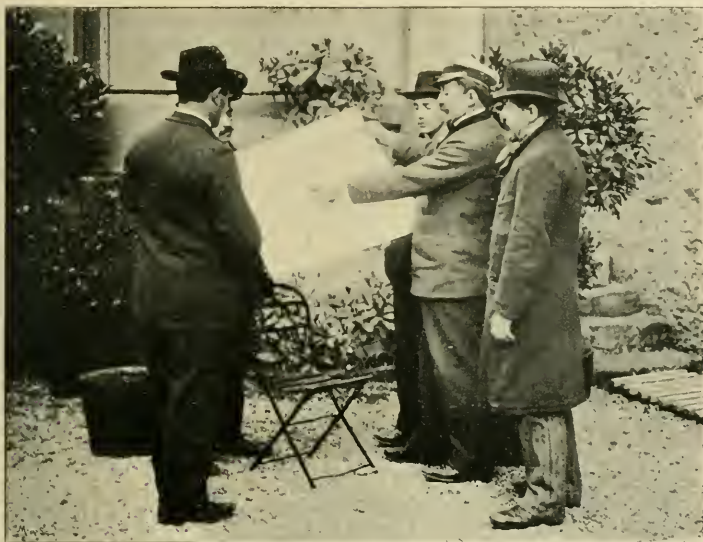
l'enfer des chevaux. Il est certain que, devant la fiévreuse activité de nos contemporains, pour satisfaire à ce besoin chaque jour plus grand d'augmenter la dose de travail dans des limites de temps très courtes, et malgré tous les moyens modernes de communication : le Métropolitain, la traction mécanique, le téléphone, etc., ce sont les malheureuses bêtes qui payent le tribut le plus élevé à ce que nous pourrions appeler notre civilisation. Leur sort serait assurément à étu-

et comme ils ne se mettront jamais en grève, il est probable qu'on passera outre. D'ailleurs, à côté d'eux, il existe des personnages plus remuants, dont on ne peut se passer et qui, eux, savent bien ce qu'il faut faire pour nous forcer à nous occuper d'eux : ce sont les cochers de fiacre.

Nulle carrière n'est plus ouverte que celle de cocher de fiacre. En quinze jours, un parisien peut le devenir; pour un provincial, c'est l'affaire d'un mois. Aucune capacité spéciale n'est nécessaire; pas

d'apport de capital, un gain assuré et cette existence constante en plein air, au milieu du mouvement de la capitale, sont des facteurs qui devraient rendre le métier très recherché. Il n'en est rien : les loueurs sont constamment à la requête de nouveaux cochers. Ceux-ci n'ont qu'à se présenter, ils sont toujours reçus ; dans

sous gagnée, ils vont la boire dans ces estaminets louches qui environnent la capitale. Ce sont ceux-là qui abandonnent souvent la voiture qui leur est confiée, vendent la bête, les harnais et le crin des coussins à vil prix et... disparaissent. Cette bande, formée de la lie de la société, ne constitue pas la majorité des cochers



A L'ÉCOLE DES COCHERS DE FIACRE

M. PERNETTE EXPLIQUANT UN ITINÉRAIRE SUR LE PLAN DE PARIS

ce métier, il n'y a jamais de chômage.

Le recrutement des cochers de fiacre se fait dans trois milieux. Il y a d'abord la bande des déclassés, de ceux qui cherchent à se faire délivrer un livret pour paraître posséder un métier. Il y a de tout dans cette classe, jusqu'à d'anciens avocats que la clientèle n'a pas favorisés, des hommes ruinés, des loqueteux paresseux et ivrognes qui n'ont jamais rien fait. S'ils montent sur un siège, ce n'est que pour quelques heures ; une fois la pièce de cent

de fiacre, loin de là : elle est la honte de la corporation.

A côté de ceux-ci, nous voyons les individus qui n'ont pas réussi dans d'autres métiers : ce sont des charretiers, des garçons de café, etc. S'ils sont honnêtes et travailleurs, ils ont leur vie assurée.

Enfin, nous avons une dernière catégorie, la plus intéressante des trois et la plus nombreuse ; elle est formée de jeunes gens venus de province, de l'Auvergne, du Limousin ; l'Aveyron en fournit beau-

coup. Ils viennent à Paris avec la ferme volonté de travailler, ils sont économes, soucieux de leurs intérêts et deviennent en peu de temps de très bons et fidèles serviteurs.

Si la carrière est largement ouverte, il n'en est pas moins vrai qu'il faut être au courant du métier et accomplir certaines formalités avant de pouvoir monter sur un siège. On doit savoir conduire, connaître les rues de Paris et posséder à fond les prescriptions de police.

Il existe à Paris une école de cochers de fiacre dont nous voyons l'annonce sur tous les murs ; elle a été fondée et est dirigée par M. Pernette. Avant de vous parler de l'école et des cours qui s'y professent, je veux vous présenter son directeur.

M. Pernette est un personnage dans la corporation. Tous les cochers de Paris le connaissent. D'ailleurs ne l'aurait-on vu qu'une fois, on serait sûr de le reconnaître. Grand, solidement bâti, la tête bien relevée, le regard vif, la figure énergique, sa physionomie resle gravée dans les mémoires. Ancien cocher de fiacre lui-même, il connaît le métier. Mais bientôt il en eut assez de cette fonction subalterne et, sans changer de profession, il voulut monter, étendre le champ de ses opérations. Aussi s'installa-t-il du jour au lendemain professeur de cochers de fiacre, sans école, sans voiture ni cheval, avec 37 francs dans sa poche. Les premiers temps ne furent pas brillants ; aussi Pernette, que son intelligence mettait au-dessus de la foule, pestait-il contre la société et cette inégalité des grades sociaux qui sont loin d'être établis sur les mérites de chacun.

Aujourd'hui il a réussi, il gagne 40 000 fr. par an, son école est une institution, une académie presque ; aussi notre ancien... progressiste est-il devenu plus raisonnable, il comprend le capital et le défendrait au besoin.

Son école de la rue Margadet est des plus prospères ; elle forme tous les ans plus de mille nouveaux cochers de fiacre. A ce compte, on pourrait croire que Paris se

trouverait bientôt exclusivement peuplé d'automédon. Malheureusement pour ces jeunes gens, tous ne réussissent pas ; beaucoup sont pris du mal du pays ou partent au régiment ; certains n'ont pas la santé qu'il faut. Bref ! il y a un déchet considérable.

Les cours de l'école des cochers de fiacre sont au nombre de trois.

Le premier consiste à enseigner à conduire la voiture. Disons-le tout de suite, pour être cocher de fiacre, il n'est pas du tout utile d'être cocher, aucune connaissance spéciale du cheval n'est nécessaire. Il suffit de savoir quelques passements de guides permettant de pousser le cheval, de l'arrêter, de le faire tourner et puis voilà tout. Tout raffinement dans la science hippique serait perdu et superflu. Il faut savoir aussi atteler et dételier, connaître la manière de relever un cheval qui s'est affaissé : ce cours est très facile, en deux ou trois leçons on devient maître cocher de fiacre.

Le second cours est le cours pratique. Il consiste à donner aux élèves des notions exactes sur la topographie de Paris, à leur enseigner les itinéraires, les rues, les chemins les plus courts. Si le sujet est parisien, la leçon est facile ; mais s'il s'agit d'un provincial tout frais débarqué, la chose devient plus compliquée.

Pour les premiers, en huit jours ils sont à la hauteur de la situation ; pour les seconds, il faut un bon mois. La manière d'enseigner aux futurs cochers le moyen de se tirer d'affaires dans ce dédale de la capitale est de repérer toutes les rues sur les grands monuments, sur les gares en particulier.

Une façon très profitable de faire connaître les chemins aux cochers novices est de leur faire faire à pied certains itinéraires. — « Demain matin, vous irez de la Bastille au cimetière Montparnasse ! » Au retour, il faut que l'élève raconte les chemins qu'il a pris, qu'il dise les monuments qu'il a rencontrés et réponde à toutes les questions qui lui sont faites.

Le troisième cours se rapporte aux

règlements de police en usage dans Paris : ils sont nombreux et il est de prime importance de les connaître, car toute contravention vaut 22 francs d'amende à son auteur. Or l'on sait que nos agents du service des voitures ne badinent pas sur le règlement : ils n'ont pas un bâton pour rien.

Une fois que l'élève se croit suffisamment préparé, il fait une demande sur timbre à la préfecture; cette demande doit être accompagnée de pièces certifiant de sa personne et de son honorabilité. Il est alors convoqué devant la commission d'examen; celle-ci se compose de sept membres : trois cochers accrédités, un loueur, un cocher de coopérative et deux représentants de la préfecture de police.

On fait subir au candidat différentes épreuves : conduite de la voiture, itinéraire dans Paris et règlements de police. S'il satisfait à cet examen, on lui délivre un carnet qui devient dès lors son passeport.

Muni de cette pièce, il peut se présenter chez n'importe quel loueur; ce dernier lui donnera une voiture et un cheval en échange d'un cautionnement qui varie de 25 à 50 francs.

A ce moment, c'est une vie nouvelle qui s'ouvre pour le cocher de fiacre; il faut

qu'il s'oriente tout seul. Le matin, il arrive au dépôt, surveille lui-même l'attelage de la voiture et procède à la mise en place des différents accessoires : tapis, chauffettes, etc... Une fois que tout est prêt, il monte sur son siège et s'en va... à l'aventure.

Toutes les leçons qu'il a reçues lui sont utiles assurément, mais il y a encore un apprentissage à faire que seule l'expérience peut procurer. Il y a d'abord le contact de la rue. Les cours, les indications des maîtres, tout cela est très beau; mais une fois qu'il faut les mettre en pratique, on sent souvent qu'on ne sait pas grand-chose. On doit alors apprendre par soi-même. Il faut savoir amorcez le client, savoir lui plaire pour grossir le pourboire, connaître mille trucs qui aident à la recette, être au courant des heures des trains, des théâtres où il y a représentations, des matinées, des fêtes, etc. Il faut se montrer difficile et exigeant quand il pleut et... coulant, au contraire, quand il fait sec. Il faut savoir être discret.

Que de choses ils nous raconteraient, les cochers de fiacres, s'ils n'étaient pas discrets!

ERNST NOMIS.



LE COCHER DE FIACRE DE L'AVENIR



LES FUNÉRAILLES DE LA REINE VICTORIA

— M. Guillaume II,
l'empereur d'Allemagne

— M. Édouard VII,
roi d'Angleterre.

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÈNEMENTS DE FÉVRIER 1901

1. — Fin de la grève des employés du **Métropolitain** de Paris. — Le corps de la **reine Victoria** est transporté de Cowes à Portsmouth à bord du yacht *Alberta*.

2. — La dépouille mortelle de la **reine Victoria** arrive à Windsor.

3. — **Élections sénatoriales.** Lot: M. Costes, maire de Cahors, républicain, est élu par 450 voix, en remplacement de M. Delport, décédé. — Somme: M. Itaquet, ancien professeur d'agriculture, indépendant, est élu par 758 voix, en remplacement de M. Dumon, sénateur inamovible, dont le siège avait été attribué au département de la Somme. —

Élections législatives. XI^e arrondissement de Paris. Ballottage. — Gard (1^{re} circonscription de Nîmes): M. Fournier, socialiste, est élu par 8 792 voix en remplacement de M. Delon-Soubeyran, socialiste, décédé. — A Windsor, service funèbre à la mémoire de la **reine Victoria**, dans la chapelle Saint-Georges, en présence du roi, de la reine, des souverains étrangers et de la famille royale. — A Puebla (Mexique), inauguration, par le président de la République, d'un **monument franco-mexi-**

cain dans lequel sont réunis les restes des soldats français et mexicains morts pour leurs patries. Ce monument est élevé par les soins de la colonie française de Puebla.

4. — Inhumation, dans Frogmore-Lodge, de la **reine Victoria**, dont les restes reposeront à côté de ceux de son mari, le prince Albert. — Le roi Édouard VII adresse une **proclamation au peuple anglais.** — M. Barrère, ambassadeur de France auprès du gouvernement italien, et le colonel Silvestre remettent au **roi d'Italie** les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et une lettre de M. Loubet, président de la République. — Ouverture du **Reichrath autrichien** et lecture du discours du Trône constatant les relations amicales de l'Autriche avec les puissances.

5. — Le roi Édouard VII rentre à Londres. **L'empereur d'Allemagne** et le prince héritier quittent l'Angleterre.

6. — Terrible **incendie** dans les dépôts de pétrole de Bakou (Russie). Nombreux morts et blessés.

7. — A La Haye, célébration du **mariage**

de la reine **Wilhelmine** de Hollande avec le prince **Henri** de Mecklembourg-Schwerin, qui prend le titre de prince consort. La cérémonie a lieu au milieu d'un grand concours de population, qui accueille avec enthousiasme les nouveaux époux. Après la célébration du mariage civil dans le grand salon blanc du palais royal, le cortège s'est dirigé vers la principale église de la capitale, la *Groote Kerke*, où a eu lieu le mariage religieux. — Remise, par l'ambassadeur de France, à la **Tsarine**, d'une magnifique tapisserie des Gobelins commandée par M. Félix Faure pour l'impératrice de Russie.

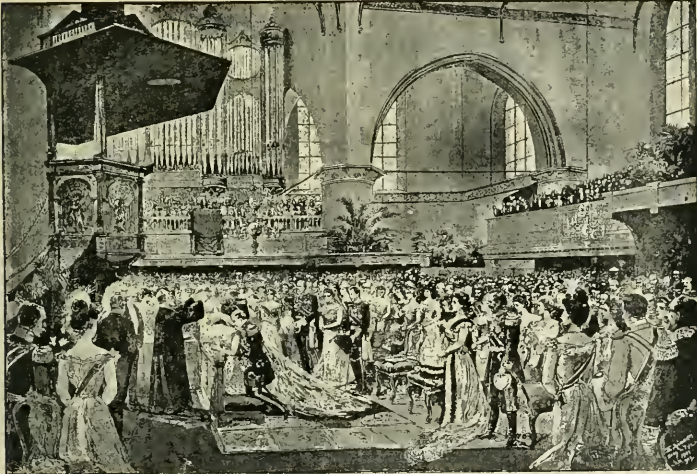
8. — La Chambre portugaise repousse, par 21 voix contre 17, la discussion d'un projet de loi abrogeant la loi de bannissement des descendants de dom Miquel.

9. — Manifestations tumultueuses à Madrid, Barcelone, Valence et Valladolid.

10. — Election sénatoriale. Morbihan : M. Goulaine, conservateur, est élu par 703 voix. — Élections législatives. 2^e circonscription d'Orléans (Loiret) : M. Darblay, candidat agricole, est élu par 9 736 voix, en remplacement de M. Viger, radical, élu sénateur. — Arrondissement de Montmorillon : M. Corderoy, républicain, est élu par 8 523 voix en remplacement de M. Demarçay, élu sénateur.

11. — Mort, à Vienne, à l'âge de 47 ans, de **Milan Obrenovitch**, ex-roi de Serbie. Il était monté sur le trône de Serbie très jeune, succédant à son oncle, le prince Michel, mort assassiné. Prince feudataire à son avènement, en 1868, il fut proclamé roi en 1882. Le roi Milan vivait séparé de sa femme, la reine Nathalie, avec laquelle il eut des démêlés retentissants. Devenu très impopulaire et à bout de ressources, Milan abdiqua en faveur de son fils, le prince Alexandre. Malgré des engagements solennels, il reentra en Serbie et se fit nommer généralissime de l'armée serbe. Le jeune roi Alexandre s'étant épris d'une des dames d'honneur de sa mère, l'épousa contre la volonté de son père. Il s'ensuivit une séparation complète entre le roi et son père, qui fut dépossédé de son titre de généralissime et alla se réfugier à Vienne, où la mort vint le surprendre.

13. — Mariage civil de M. Paul Deschanel, président de la Chambre, membre de l'Académie, avec M^{lle} Brice, fille de M. René Brice, député. MM. Loubet, président de la République, et Mézières, de l'Académie, assistent M. Deschanel comme témoins. — A Madrid, les obsèques du poète **Ramon de Campoamor** donnent lieu à des manifestations tumultueuses. La troupe charge la foule.



CÉRÉMONIE DU MARIAGE DE S. M. LA REINE WILHELMINE DE HOLLANDE
AVEC LE PRINCE HENRI DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN



S. M. WILHELMINE, REINE DE HOLLANDE

14. — Mise en grève des tailleurs pour dames à Paris. — Ouverture du Parlement anglais. Le roi Édouard VII lit le discours du trône en présence des membres de la Chambre des lords et de la Chambre des communes. — Célébration, à Madrid, du mariage de la princesse des Asturies avec le prince Charles de Bourbon. — Le nouveau ministère italien est constitué sous la présidence de M. Zanardelli. — Le roi Tekla, du Godjam (Abyssinie), meurt empoisonné. Plusieurs compétiteurs se disputant sa succession troublent le pays. L'empereur Ménélik envoie une armée pour rétablir l'ordre. — Le Sénat et la Chambre des représentants des États-Unis, réunis sous la présidence de M. Faye, sénateur, entendent la déclaration de l'élection de M. Mac Kinley comme président et de M. Roosevelt comme vice-président de la République des États-Unis.

15. — A Vienne, ont lieu les obsèques de l'ex roi Milan de Serbie, père du roi régnant.

L'empereur François-Joseph d'Autriche et les archiducs assistent aux obsèques, qui ont lieu en grande pompe. Le corps du roi Milan est transporté à Karlowitz, où il sera inhumé.

16. — En l'église Saint-Germain-des-Près, célébration du mariage religieux de M. Paul Deschanel, président de la Chambre, avec M^{lle} Brice.

17. — Élection législative, XI^e arrondissement de Paris (1^{re} circonscription). M. Allemane, socialiste, est élu par 4253 voix contre 3347 voix à M. Max Régis, nationaliste. Il s'agissait de remplacer M. P. Baudin, ministre des travaux publics, élu député de l'Ain.

18. — Le commandant Cuignet, ayant terminé sa peine de soixante jours de forteresse, est mis en liberté. — Le tsar reçoit, au Palais d'hiver, le général Pendezec, chef d'état-major général de l'armée française. — Le général de division Bonnal est nommé commandant de l'École supérieure de guerre. — Le nouveau cabinet serbe est constitué sous la présidence de M. Alexa Yovanovitch.

19. — Mort, à Toulouse, du littérateur Armand Silvestre, né à Paris en 1837. Poète, romancier, dramaturge et chroniqueur, Armand Silvestre fut l'un des auteurs les plus féconds et les plus aimables de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Avant de faire de la littérature, il avait fait de fortes études scienti-



MILAN OBRENOVITCH, EX-ROI DE SERBIE

tiques et passé par l'École polytechnique; inspecteur des finances, puis chef du bureau de la bibliothèque du ministère des finances, il fut nommé, en 1892, inspecteur des beaux-arts. Parmi ses œuvres poétiques particulièrement remarquées, il faut citer: *Rimes neuves et vieilles. Renaissances, Gloire du souvenir, Chanson des heures, Ailes d'or, Pays des roses, Chanson des étoiles, Or du couchant*, etc. Au théâtre et dans le roman, ses principaux succès furent: *Griselidis, Kosaks, Sapho, Myrrha, Dimitri, Henri VIII, Jocelyn, Drames sacrés*, etc.

20. — Arrivée, à Paris, du prince Radolin, nouvel ambassadeur d'Allemagne en France.

22. — Mort de M^r Avon, évêque de la Guadeloupe.

23. — La garnison de Timmimoun, dans l'oasis du Gourara, est attaquée par un fort parti de Berabers, sous la conduite d'un ancien caïd de Fouda. La garnison française perd 9 tués et 21 blessés, mais tue un grand nombre de Berabers et met en fuite le reste.

24. — Élection sénatoriale. Charente: M, le docteur Lacombe, républicain, est élu par 481 voix, en remplacement de M. Brothier, décédé. — A Saint-Sébastien, discours de M. Paul Deroulède affirmant que si le complot de la caserne de Reuilly échoua, cela tient à ce qu'au dernier moment les royalistes l'abandonnèrent sachant que, en cas de réussite, le mouvement ne serait pas fait à leur profit. — Le roi Édouard VII se rend en Allemagne auprès de sa sœur, l'impératrice Frédéric, gravement malade.

25. — L'ensemble du budget, voté par la Chambre, est adopté par le Sénat. — Débarquement, à Pauillac, de l'explorateur Gentil, commissaire du gouvernement au Chari. Il est reçu par M. de Lamothe, ancien gouverneur du Congo, au nom du ministre des colonies, et par le baron Ilulol, au nom de la Société de géographie. — L'acte prolongeant le *modus vivendi* au sujet du french-shore de Terre-Neuve est adopté à l'unanimité par l'Assemblée législative. — Le recensement de



Nadar père, Marseille.

ARMAND SILVESTRE

la population en Allemagne accuse une augmentation de 4 millions d'individus en cinq ans, soit 7,78 pour 100.

26. — Démission du cabinet espagnol, présidé par le général Azcarraga. — Démission du cabinet roumain, présidé par M. Carp. — Démission du cabinet bulgare, présidé par M. Pétroff.

27. — Décret, rendu sur la proposition du ministre de la guerre, supprimant les inspections générales annuelles dans l'armée. — Grève des ouvriers des quais de Marseille. — En Roumanie, un nouveau cabinet est constitué sous la présidence de M. Stourdza. Les Chambres sont dissoutes.

28. — Décès de M^r Dabert, évêque de Périgueux, doyen des évêques français. — En Chine, les princes Tuan et Tchouang, impliqués dans la révolte des Boxers, sont arrêtés. — Dans l'Afrique du Sud, le général de Wett fait une invasion dans la colonie du Cap à la tête d'un millier d'hommes. En présence de l'effectif considérable de troupes anglaises expédiées contre lui, il doit battre en retraite.

LA 'MODE DU MOIS

Avec le printemps, voici revenue l'époque des promenades et des excursions. Le costume tailleur est, pour cet usage, tout indi-

Souliers vernis à boucles. Jupen de dessous en taffetas cerise à volants décompés.

Pour monter à bicyclette, voici un char-



qué. C'est à la fois le plus pratique et le plus joli, les robes simples étant, à la ville et à pied, beaucoup plus distinguées que les autres.

Celui que nous donnons, dans la figurine n° 1, est en drap beige, la jupe bien collante sur les hanches et formant soufflets dans le bas afin d'en augmenter l'ampleur. Le corsage est remplacé par un boléro-veste, légèrement ouvert sur un gilet de piqué blanc. Col et revers des manches en velours cerise; et à la veste comme à la jupe, boutons d'or en guise d'ornements. Toquet en velours cerise, garni de touffes de plumes noires ou blanches, de chaque côté. Une boucle ancienne enferme le pied des plumes. Bas de fil d'Ecosse noirs.

mant petit costume n° 2) que l'on peut en core fort bien utiliser comme costume d'excursion, surtout pour la montagne, et plus tard pour la chasse. Il est en homespun gris. La veste et la jupe sont ornées de piqûres et de boutons. La jupe peut, à volonté, se transformer en culotte; mais elle permet aussi de monter à bicyclette en jupe, ce que beaucoup de femmes préfèrent.

La chemise d'homme est à col rabattu; une petite cravate de satin noir s'en échappe. Gants de daim. Bottines de cuir jaune et coutil gris, sur des bas de fil noirs. Canotier en paille, cravaté d'un ruban de satin noir ou de fantaisie noué de côté. Lingerie en batiste blanche à fleurettes de couleur, garnie de

troutrous, dans lesquels on passe un ruban, et de point de Paris.

Comme manteau de voyage, ou de voiture pour longue promenade, ou partie de campagne, je ne saurais trop vanter tous les avantages de cette longue redingote droite (n°3) en drap, que l'on peut choisir à volonté d'une nuance claire ou foncée, mais que l'on doublera toujours de soie claire. Ce manteau.



long et très confortable, est orné d'un col pèlerine, formant jockey sur les manches, à larges revers. De jolis boutons de fantaisie et des biais piqués en achèvent la garniture. Pour la commodité de la route, les poches s'y trouvent multipliées.

Chapeau marin en paille anglaise, noire ou de nuance assortie au vêtement. Gros grain autour de la calotte et aile de fantaisie à gauche.

Plaid rouge et bleu, négligemment jeté sur le bras. Robe unie, jupe et corsage-blouse en alpaga; jupon de dessous en batiste grise, garnie de volants bordés par de la valenciennaise en imitation. Souliers boutonnés en cuir de Bussie, sur des bas noirs.

Quant à cette toilette de visite (n° 4), elle est en éolienne ou en louisine; le tablier et le boléro foncés, le haut volant à plis piqués qui forme le bas de la jupe extrêmement clair et pareil aux bouffants qui s'échappent des manches évasées et de l'intérieur du corsage audessus de la ceinture. Le tablier et le boléro sont encastrés par un entre-deux de guipure, bordé lui-même par un petit galon



de fantaisie. Des boutons d'or achèvent la coquette ornementation de cette robe, tout à fait dernier genre.

Le toquet est en soie assortie, avec plumepages pailletées sur le devant. Cravate de tulle blanc nouée en papillon, sans pans.

Jupon de dessous en soie rose voilée de mousseline de soie blanche à volants lisérés de chichis. Bas de soie noire à jours. Bottines noires en chevreau glacé. Lingerie en batiste blanche brodée au fil tiré.

Comme on peut en juger par ces divers modèles, les jupes se font toujours très longues et s'évasent seulement du bas.

BERTHE DE PRÉSILLY.



LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

Nous donnons sans doute pour la dernière fois l'effigie de la reine Victoria, sur les timbres de l'Inde employés pour les troupes anglaises de Chine, du 3 pies ou 2 1/2 annas, avec la surcharge C. E. F. (Chinese expeditionary force).

Nous recevons les timbres-taxé de Crète, tous semblables, rouges, 1 lepton, 5 leptas, 10, 20, 40, 50, 1 et 2 dragmes : les 1 lept. et 1 drag. sont identiques, sauf les mots lepton et dragme; cela sera peu commode pour les employés. En Crète aussi, changement de couleurs, le 20 devient orange et le 50 bleu outremer.

Le Canada complète sa série par un 2 olive.

Nous n'avons pas annoncé les 1/2 p. bleu des îles Cook. Joli petit timbre qui représente un pigeon, facteur ailé employé dans ces îles.

L'Inde portugaise émet 12 t. bleu sur rose, 1 rupie noir sur bleu et 2 lilas sur jaune; Macao modifie ses couleurs, 5 brun, 10 bleu, 15 olive, 20 brun sur jaune et 78 noir sur bleu.

Cette fois la Roumanie se décide à émettre une nouvelle série de commémoratifs; ils sont en fabrication dans nos ateliers. C'est sans doute la beauté de nos types actuels qui a décidé le gouvernement roumain à faire cette commande.

La Hongrie complète son émission par 2 kor bleu et 5 kor brun violet au type avec l'Empereur couronné, que nous avons donné en mai dernier.

La Finlande a gagné son procès : le timbre de

deuil paru en décembre n'a pas été étranger à ce succès.

Le gouvernement russe a très intelligemment compris qu'il était inutile, pour un bien petite question, de mécontenter toute une population; on a repris à peu près les mêmes types de 1891, semblables aux russes, avec de petits ronds dans les coins, mais avec encore une concession, d'abandonner les kopecks et roubles pour adopter les *penni* et *markka*, et cette valeur en lettres russes et latines : soit 2 p. orange, 5 p. vert, 10 p. rose, 20, bleu, 1 m. vert et violet, 10 m. gris et noir.

Nous avons reçu un commémoratif du 19^e siècle, du Pérou, 1 centavo vert et noir, à l'effigie d'un gros monsieur de mine aimable qui doit avoir été ou être président de la république.

Enfin un petit timbre de 1 c. rose et bleu, à l'effigie de C. Brooke, le souverain de l'état de Sarawak, et qui complète la précédente série.

Pour terminer, annonçons que le timbre militaire français a été décrété le 31 décembre 1900, ou du moins la franchise postale à concurrence de deux lettres par mois pour chaque militaire (à l'exclusion des officiers). Il n'est pas encore question du timbre lui-même, mais en attendant, on apposerait sur des timbres ordinaires ces deux lettres F. M. (franchise militaire). Enfin on nous fait espérer quelques modifications (?) à nos timbres : la meilleure serait de les changer entièrement!



JEAN REPAIRE.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Il est de plus en plus question des rentes étrangères. Lorsque le public du comptant s'est décidé à revenir à la Bourse après les cruelles déceptions que lui ont fait subir les valeurs industrielles, il a marqué une grande préférence pour les valeurs à revenu fixe; et, ainsi que nous l'avons noté, les financiers qui ont à écouler d'anciens stocks de ces titres qu'on désigne à présent sous la locution à nous empruntée de « laissés pour compte », — ces financiers, dis-je, ont tiré tous ces vieux papiers des dossiers où ils dormaient, et ont convié le public à les recueillir, — contre espèces sonnantes et trébuchantes. Il y en avait pour tous les goûts, comme on dit, et de toutes les provenances.

La vérité est qu'on n'en avait pas placé autant qu'on avait bien voulu le dire. Seulement, les émetteurs, ayant pris la totalité des emprunts, ont gardé le secret de leur déconvenue, se réservant de placer plus tard et peu à peu le papier qu'ils avaient si imprudemment absorbé. Le moment leur semble venu maintenant; et c'est pour cela que nous avons publié en cette *Revue* une série de notices sur quelques-unes de ces valeurs, dont beaucoup sont des non-valeurs.

Mais il ne suffit pas de déconseiller l'achat de certains titres. La besogne, dans ce cas, n'est qu'à moitié faite; car les gens ont de l'argent à placer. Nous dirons donc qu'on fera bien de s'abstenir de la presque totalité des valeurs étrangères que nous avons étudiées jusqu'à présent et notamment des valeurs balkaniques, que nous examinerons prochainement. Si l'on tient absolument à placer de l'argent en rentes étrangères, il faut borner ses acquisitions aux valeurs espagnoles et aux valeurs turques. Ceci soit dit d'une façon générale, car le moment n'est pas très propice aux placements en rentes d'Espagne.

Mais quand l'ordre sera rétabli, et

lorsque la commission internationale aura arrêté les principes d'une méthode destinée à parer aux inconvénients du change, alors, nous dirons qu'il n'y a pas beaucoup de placements plus avantageux que les valeurs espagnoles.

... Restent les valeurs turques. Pour celles-là, rien à craindre, rien absolument, grâce à une organisation financière internationale de tout premier ordre, de toute première solidité, et que nous vous raconterons par le menu. Vous verrez alors que rien n'a été négligé de tout ce qui pouvait assurer la sécurité des capitalistes. Cette organisation est d'ailleurs ancienne; il y aura vingt ans bientôt qu'elle fonctionne, et elle a toujours donné des résultats qui sont allés en s'améliorant d'année en année, à ce point que la Dette, divisée en quatre séries désignées par les quatre premières lettres de l'alphabet, se trouve dès maintenant considérablement réduite. La série A, en effet, est complètement amortie, et la série B, de son côté, est à moitié chemin de son remboursement. Puis ce sera le tour de la série C, et, enfin, de la série D. Et il se peut fort bien que, lorsque le remboursement de la série B sera totalement effectué, les coupons soient portés à 1 fr. 25, de 1 franc qu'ils sont actuellement.

Nous n'avons pas attendu à aujourd'hui pour recommander les rentes turques. Quand nous les avons désignées à l'attention de nos lecteurs, la série D valait de 20 à 21 francs; elle vaut actuellement de 24 à 25 francs, et a ainsi gagné environ 15 %, sans préjudice, bien entendu, du revenu. Aux cours actuels, le placement ressort encore à un peu plus de 4 %. Cela n'est pas très somptueux; mais c'est le maximum de ce qu'on peut demander à un placement de cette sécurité.

EMILE BENOIST,

Directeur du *Moniteur économique et financier*
17, rue du Pont-Neuf.

Mate'ote d'anguille et carpe — FOMULE. — 800 grammes d'anguille, 400 grammes de carpe ou lanche, 250 grammes de champignons, 6 petits oignons, 60 grammes de beurre, 20 grammes de farine, 10 grammes de sucre, 20 grammes de sel, une cuiller de sauce d'anchois, 1/2 litre de vin rouge, un verre à madère de cognac, 1/4 de litre d'eau, 12 grains de poivre, un bouquet garni, une pointe de cayenne.

Le choix du poisson. — Pour obtenir une matelote exquise, prenez une grosse anguille, ou deux moyennes, bien vivantes. La carpe ou les tanches doivent l'être aussi, sinon la sauce a goût de vase. Pour dépouiller l'anguille, voici quelques explications qu'il est bon de suivre à la lettre : prenez l'anguille au milieu du corps avec un torchon un peu grossier ; frappez fortement la tête sur une pierre afin de l'étourdir ; faites une incision circulaire au bas de la tête, près des nageoires pectorales ; ne pas trancher la chair, mais seulement la peau, ou vous arrachez la tête. Dégagez un centimètre de peau en passant la pointe du couteau tout autour ; retroussez-la en bas ; avec un coin de torchon dans la main gauche, saisissez fortement la tête, avec le torchon dans la droite enveloppez bien la peau retroussée et tirez en bas.

Avec des ciseaux, coupez les nageoires ; faites une large incision sur le ventre, videz-la complètement et coupez-la en tronçons de 0^m.04 à 0^m.05 de long.

La carpe doit être ébouillantée et ratissée, puis coupée par le travers en morceaux plus petits que l'anguille.

La cuisson. — Faites légèrement sauter les petits oignons dans une petite coupe ou une casserole, avec très peu de graisse, et préparez le court-bouillon, qui se compose de tous les éléments réunis, sauf la farine, le beurre, l'essence d'anchois et les champignons.

Faites bouillir cinq minutes, retirez du feu ;

mettez l'anguille d'abord et la carpe dessus, couvrez et faites bouillir à plein feu. Ajoutez le cognac, la casserole sur le côté du feu, et mettez le feu avec une allumette et non avec du papier ; laissez brûler jusqu'à extinction. Continuez de cuire dix minutes avec les champignons et les petits oignons, que vous ajoutez à ce moment seulement.

La sauce. — Faites fondre 20 grammes de beurre ; mélangez la farine, le cayenne et un soupçon de muscade ; mouillez avec un quart de litre de la cuisson passée au tamis fin, faites faire un bouillon en remuant ; égouttez la matelote, remettez les morceaux dans la sauce en les triant proprement, ainsi que les champignons et les oignons. Tenez au chaud sans laisser bouillir, au bain-marie.

Galette de ménage. — FOMULE. — 250 grammes de farine, 150 grammes de beurre fin, 50 grammes de sucre en poudre, 2 jaunes d'œufs cuits durs, 2 jaunes frais, 5 grammes de sel fin, un verre à madère de rhum, un peu de zeste de citron.

Opérations. — Tamisez la farine, passez les jaunes cuits aussi au tamis en appuyant dessus ; faites un trou au milieu et mettez d'abord le sucre, les jaunes frais et le beurre ; triturez ensemble, ajoutez le rhum et incorporez la farine. Opérez rapidement pour ne pas échauffer la pâte, qui s'émiettait alors facilement. Mettez-la au frais, couverte, et laissez-la reposer au moins une heure.

Saupoudrez la table de sucre glacé ; allongez la pâte et pliez-la en trois ; faites ce mouvement deux fois encore et laissez-la reposer. Repliez-la une quatrième fois ; coupez un rond de 0^m.22 de diamètre sur une plaque un peu forte et ronde ; il doit vous rester le moins de pâte possible. Dorez à l'œuf entier battu, rayez au couteau ou à la fourchette et faites cuire au four un peu chaud environ trente minutes.

A. COLONNÉ.

Bouturage du caoutchouc en appartement.

— D'après *l'Agriculture moderne*, pour bouturer un caoutchouc, *Ficus elastica*, coupez bien nettement, au-dessous d'une feuille, l'extrémité d'une pousse latérale, c'est-à-dire à la longueur de trois bonnes feuilles, mais en supprimant la feuille située près de la section ; laissez ensuite suinter le suc laiteux de la plante, puis emboitez les feuilles les unes dans les autres, en les maintenant par une légère ligature, mais sans les couper par le milieu ; repiquez votre bouture ainsi préparée dans un godet de 0^m.06 à 0^m.07 rempli de sciure de bois ou de terre de bruyère très sableuse, maintenez-la au besoin par un petit tuteur, arrosez modérément et placez le tout sous une cloche, à l'étouffée, en serre chaude, à une température de fond de + 20 à 25 degrés. Ce bouturage réussit parfaitement, et au bout de

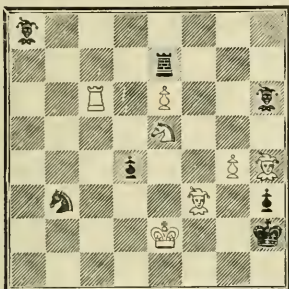
peu de temps, lorsque l'on opère de la sorte en janvier-février avec des pousses bien ouâtées. Les spécialistes réussissent ce même bouturage au moyen d'un simple tronçon de tige ou de branche, muni d'un seul œil et d'une feuille.

Nettoyage des vitres. — Il résulte d'études scientifiques des mieux conduites, que, pour bien nettoyer les carreaux, il faut les laver d'abord à l'ammoniaque (15 grammes par seau d'eau), puis à l'acide chlorhydrique (60 grammes par seau d'eau). De cette façon, les vitres deviennent à la fois très propres et d'un brillant admirable. Évitez de laisser couler des liquides dans le cadre de la fenêtre, surtout s'il est en métal.

VICTOR DE CLÈVES.

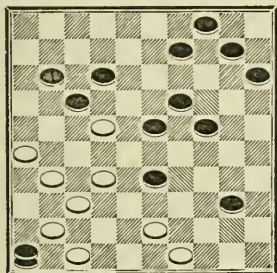
Jeux et Récréations, par M. G. BEUDIN

N° 407. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.
Par le COLONEL R.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 408. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 409. — Logogriphe.

ENVOI D'UN LECTEUR,

Entier complément
De toute milice,
Là, journellement,
Je fais bon otti e,
Battu sans relais,
Bien loin de m'eu plaindre,
Nul lecteur, jamais
Ne m'entendit geindre.

M'arrachant le cœur
Qu'on me decapite :
Joufflu séducteur,
L'Olympe j'habite ;
Ou jetant carquois
Et fleche pour cause,
Au pays chinons
Cours d'eau je me pose.

N° 410. — Cryptographie.

LOSANGE.

```

      L
    E R I
  R E E S T
L E P E O P R
  E D E L H
    O M
      E
    
```

N° 411. — Mathématiques.

Par un ADONNÉ.

Trois lycéens assistent au défilé d'un régiment. Le premier s'amuse à compter les soldats par groupes de 9, le second par groupes de 13, le troisième par groupes de 17. Tous trois trouvent 8 pour reste. En admettant que leur calcul soit juste, on demande quel est l'effectif du régiment, sachant qu'il ne compte pas 3 600 hommes.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 400. — 1. P 4 D échec. 1. R 5 F D
2. C 8 F D 2. Au choix.
3. C 6 C D ou 6 D échec et mat.

N° 401. — 1. 38 33 1. 29 38
2. 39 33 2. 38 29
3. 16 11 3. 7 16
4. 32 28 4. 23 32
5. 27 38 5. 16 27
6. 50 45 6. 12 21
7. 38 32 7. 29 38
8. 43 32 8. 27 38
9. 49 43 9. 38 49
10. 40 35 10. 49 40
11. 45 5 gagne.

N° 402. — Palet, pal, étal, plat, tape, ale, pale, ie, la, te.

N° 403. — Dans 13 ans l'oncle aura 72 ans et Paul 24 ans.

N° 404. O P E R E E
P E R E E
E R E
R E
E

N° 405. — Mademoiselle.

N° 406. C O L Z A
H R R B U
A I D E R
R E P L I
T O T A L
R E C U L
E X T R A
S U M A O

Les deux préfectures sont : Chartres et Aurillac.

BIBLIOGRAPHIE

La librairie Armand Colin a mené à bonne fin deux ouvrages d'importance capitale. Le premier est une **Histoire générale du IV^e siècle à nos jours**, publiée sous la direction de MM. Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, en douze volumes in-8°.

Cette histoire comprend tous les peuples qui ont joué un rôle dans les grandes évolutions de l'humanité. On y voit apparaître à leur heure, même les races de l'Extrême-Orient, de l'Amérique et de l'Afrique. La France y tient naturellement sa place.

Ce n'est pas la première histoire universelle qui se publie, matériellement parlant. On peut cependant dire que c'est la première au point de vue scientifique et philosophique.

Philosophique surtout. Les auteurs se sont bien gardés d'accumuler les faits et les dates; ils n'ont retenu que l'essentiel. C'est le mérite principal et supérieur de l'œuvre. Il apparaît dès la lecture des premières pages. Le fait d'avoir écarté toute note précise l'intention.

Cette histoire est due à la collaboration de nombreux écrivains. Personne ne prétend plus aujourd'hui à la science universelle. D'ailleurs, telle page résume dans sa lumineuse concision des études profondes. Les directeurs ont donc fait appel à toutes les compétences spéciales et les ont encadrées dans les limites d'une méthode scrupuleusement appliquée. Tel un régiment bien conduit donne l'impression d'un mouvement unique.

Pour exposer le plan général, la nomenclature des titres des douze volumes sera la plus claire des démonstrations : Les origines (395-1095). — L'Europe féodale et les croisades (1095-1270). — Formation des grands états (1270-1492). — La Renaissance et la Réforme; les nouveaux mondes (1492-1559). — Les Guerres de Religion (1559-1648). — Louis XIV (1648-1715). — Le XVIII^e siècle (1715-1788). — La Révolution française (1789-1799). — Napoléon (1800-1815). — Les monarchies constitutionnelles (1815-1847). — Révolution et guerres nationales (1848-1870). — Le Monde contemporain (1870-1900).

On comprend que les volumes de Louis XIV et de Napoléon contiennent tous les événements du monde pendant ces règnes et qu'il en est de même des autres volumes. Ces divisions ne sont pas toujours rigoureuses au point de vue de la concordance des dates dans tous les pays, mais elles le sont au point de vue philosophique. Nulle part, le fait que l'humanité a marché par étapes ne paraît aussi évident que dans cet ouvrage.

Ce n'est point une compilation à consulter, car on y a dédaigné l'index et la table analytique. C'est une œuvre à lire et à méditer. L'esprit sortira de cette lecture élevé et fortifié. Malgré sa lenteur et ses arrêts, l'idée de justice y est en marche et la confiance dans l'avenir s'y affirme. Quel plus bel éloge peut-on faire d'une histoire qui arrive à ce résultat sans jamais avoir dénaturé ni caché la vérité.

Ce tableau de l'histoire du monde aurait pu se compléter par celui des littératures, mais les éditeurs ont sans doute pensé qu'il était préférable de diviser un sujet qui veut certains développements et ils ont édité à part une **Histoire de la Langue et de la Littérature française**, également des origines à 1900, publiée sous la direction de M. L. Petit de Julleville.

Les huit volumes in-8° sont accompagnés de planches hors texte. Hélas-nous de dire que ces planches sont documentaires, depuis la reproduction des anciens manuscrits et des miniatures colorées jusqu'aux portraits des auteurs contemporains.

Ici encore, pour exposer le plan de l'ouvrage, les titres des volumes seront suffisamment suggestifs. Le moyen âge et les origines jusqu'en 1500. — Le XVI^e siècle. — Le XVII^e siècle (2 vol.). — Le XVIII^e siècle. — Le XIX^e siècle (2 vol.). Les écrivains et les orateurs politiques, la presse, la littérature scientifique et les relations littéraires de la France et de l'étranger ont été particulièrement étudiés.

Pour cet ouvrage comme pour le précédent, les compétences autorisées ont été groupées dans une collaboration maintenue sous une direction aussi ferme qu'éclectique. Le titre aussi n'a pas cessé d'être justifié, par un souci constant de suivre le développement et la formation de la langue à travers l'expression des littératures.

Ici, enfin, le même souci de vérité a dominé l'œuvre. Une haute absence de parti pris a écarté les comparaisons inutiles et le beau apparaît là où il se trouve, dégagé des contingences, des systèmes factices et des appréciations personnelles.

Dans une belle préface, M. Gaston Paris fait ressortir à juste titre que c'est la première fois qu'un ouvrage d'ensemble donne à la littérature du moyen âge la place qui lui appartient. « On a compris, dit-il, qu'il n'était pas plus juste d'exclure de notre littérature les sept siècles qui vont des *Serments de Strasbourg* à la *défense et illustration de la langue française* qu'il ne le serait de les éliminer de nos annales. »

Dans tous les parties de l'ouvrage, les proportions sont aussi heureusement gardées. Le XVI^e siècle conserve le rang qu'il conservera toujours, le premier; le XVIII^e est réduit à des proportions honorables et suffisantes, car cet ouvrage est consacré proprement à l'histoire de la littérature et non à celle des idées. Il est rendu justice à l'époque contemporaine, chose rare aujourd'hui où la mode préfère le dénigrement.

Et M. Petit de Julleville termine par un joli couplet sur le Génie qui souille où il veut, sans souci des classifications et des époques. Ce serait puérilité de prédire les destinées promises à notre littérature. Mais on peut espérer qu'après en avoir tant produit, elle verra naître encore de ces porteurs du feu sacré qui éclairent et réchauffent l'humanité.

A notre époque où la curiosité hâtive se tourne plus volontiers vers les volumes à scandale, quel sera le succès d'ouvrages de cette envergure. Il faut espérer qu'il se trouve encore nombre d'esprits sérieux qui en feront le fonds de leur bibliothèque. Dans tous les cas, c'est l'honneur d'une maison d'avoir entrepris et mené jusqu'au bout de pareilles élitons.

Faisons une excursion dans le domaine du mouvement littéraire pour citer ici plusieurs ouvrages d'un intérêt particulier.

La belle Wanda, l'héroïne de **Fléau qui passe**, la nouvelle œuvre d'Ernest Daudet, parue chez Juven, appartient à la grande famille des ravageuses d'existences, immortalisées et marquées au front par Balzac, Alexandre Dumas fils et Emile Augier.

Qu'elles s'appellent madame Marneffe, Olympe, l'Étrangère ou la femme de Claude, elles sont toujours le Fléau qui passe et laissent partout leurs traces en catastrophes et en ruines. Le type est éternel.

L'auteur l'a ressuscité et modernisé avec son talent habituel dans une action mouvementée, poignante et tragique, qui se déroule en péripéties et en coups de théâtre, dans un cadre de vérité rigoureuse.

La Voisine, par M^{me} Stanislas Meunier Flammarion, est une jeune artiste qui habite le dernier étage d'une antique maison de l'île Saint-Louis. On fait chez elle d'excellente musique qui gêne fort le locataire du premier. Ils arrivent naturellement à se prendre de passion l'un pour l'autre, et s'épouseraient sans larder, s'il n'y avait dans la vie de la jeune fille un mystère qui doit, croit-elle, l'empêcher d'accepter le bonheur que lui offre un honnête homme. Le dénouement est venu par l'examen de la grande question de l'hérédité dont se préoccupent tant à l'heure actuelle les savants et les philosophes. Nul n'a le droit de reprocher à autrui le péché originel dont il n'est pas sûr d'être exempt. Plein de vie et d'émotion, ce roman est écrit avec le charme habituel de l'auteur.

À la même librairie, Georges Baume révèle, dans **Sainte-Nitouche**, la force du mal qu'exerce sur les foules une parole jetée au hasard, un mot de soupçon et de médisance. Au milieu d'un drame d'amour, l'œuvre se déroule pleine d'art et de vie dans la langue pittoresque du jeune maître.

Dans **L'Haleine du désert**, par Jean Pommerol, les pages sont brûlantes comme les sables chauffés, voluptueuses comme le souffle tiède qui parfume la nuit toute bleue. On en sent le frisson après les avoir lues.

Tout le Sahara flamboie et étreint le lecteur de son ambiance. Et cette âpre beauté, dont l'auteur montre pourtant le danger moral, semble désirable, le « prend » comme

elle a pris les deux époux qui sont partis pour le désert et qui y restent.

Une Expérience, par Georges de Peyrebrune, a paru chez Lemercier. Ce curieux roman offre un intérêt psychologique amusant et inédit, qui donne à l'œuvre nouvelle de l'auteur de *Victoire la Rouge*, des *Passionnés* et de tant d'autres pages émouvantes, une saveur d'imprévu. Sa conclusion sentimentale prouve qu'un roman, n'étant pas de l'histoire, a le droit et le devoir de finir bien.

On retrouve dans le **Roi des neiges**, par Charles Foley, chez Colin, les charmantes qualités de l'auteur au milieu de l'inattendu et de l'étrangé d'un sujet qui a pour cadre les prestigieux paysages de neige, les glaces et les brouillards de la Norvège, puis l'enchantement des *Thulés* mystérieuses. C'est un poignant tableau de la domination danoise où contrastent les persécutions de vainqueurs impitoyables et la douceur rêveuse des traditions uniques.

Avec **l'Étoile polaire**, de Pontsevez, illustrée par Louis-Edouard Fournier, à la librairie May, on retrouve ces jolis petits volumes de bibliophilie délicate où la forme double le charme du style. C'est une simple histoire d'une brave fille du Tréport; elle était honnête, aimante et courageuse; elle fut malheureuse. Elle fut aussi vengeresse, car l'auteur n'aime pas les mièvreries inutiles.

Passion moderne, le nouveau roman que vient de faire paraître Frédéric Berthold aux Librairies-Imprimeries Réunies, est une œuvre à la fois originale et attachante: au développement d'une thèse curieuse vient se joindre, comme le lire l'indique, un débat passionnel et intéressant par sa psychologie.

M. Émile Verhaeren continue de donner chez Deman ses précieuses brochures poétiques, appelées à devenir très rares. Ces vers, dont la libre allure surprend d'abord, puis saisit, savent aussi se dérouler en une majestueuse ampleur; c'est le soir qui s'étend

Comme un tablier d'or sur la bruyère chaude; ce sont les bêtes qui hurlent de peur

La nuit, sous l'œil dardé des étoiles mauvaises.

Si bien que la vieille prosodie semble reprendre soudainement et victorieusement ses droits. Modernes volontairement, ou classiques malgré eux, ces vers, dans tous les cas, sont pleins de pensée. Ils sont de la vraie poésie.

ERRATUM. — Une interversion de texte s'est produite page 359 du numéro de Mars dernier.

La légende de la gravure de cette page doit être lue comme suit :

LOUISE-HENRIETTE DE BOURBON-CONTI
DUCHESSÉ D'ORLÉANS

Femme de Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils du Régent et père de Louis-Philippe-Joseph, célèbre sous le surnom de Philippe Égalité. Ce portrait, gravé

d'après le beau tableau de Natier du musée de Versailles, évoque une des plus gracieuses figures des grandes dames du XVIII^e siècle.

Principaux établissements recommandés

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE, TUNISIE

PARIS

Hôtel Burgurdy, 8, rue Daphet.
Hôtel des Capucines, 37, boulevard des Capucines
Hôtel de Maite, 63, rue de Richelieu
Hôtel Grosvenor, 59, rue Fern-Charon.
Hôtel Montagne, 0, rue Montagne.
Brasserie Restaurant Langlois, 68 av. Bissonnet.

DÉPARTEMENTS

Aix-les-Bains — Café du Centre.
Grand Hôtel.
Ajaccio — Hôtel de France.
Alberville — Hôtel M. Hlson.
Arcachon — Hôtel de la Forêt.
Hôtel Victoria.
Avignon — Grand Hôtel d'Avignon.
Bayeux — Café Challe.
Bayon M.-M. — Hôtel du Cheval-Blanc.
Beauvais — Café du Chalet.
Bégar (Gé. sud-Nord) — Hôtel de France.
Bellegarde — Hôtel de la Poste.
Biarritz — Hôtel d'Angleterre.
Bordeaux — Hôtel de France (Grand hôtel).
Café des arts.
Briçon — Café des 3 Mages (E. Fabrè).
Bricey — Café Gillet.
Brive — Hôtel de Bordeaux.
Cancal — Hôtel de l'Europe.
Cannes — Hôtel de la Plage.
Hôtel de la Poste.
Sphérolé hôtel.
Castelnaudary — Café Français.
Castres — Grand hôtel Richard.
Chambery — Café du Théâtre.
Chamexix — Hôtel Impérial et Métropole.
Chef-Bouterie — Café Français.
Clermont-Ferré — Grand hôtel de la Poste.

Dijon — Grand hôtel de Bourgogne (Blanchet).
Dives-sur-Mer — Hôtel Guillaume-le-Comte.
Doullens — Hôtel des 4 Rues Arnon.
Eaux-Bennes — Grand Hôtel Continental.
Epinal — Hôtel de la Poste.
Ermée — Café de l'Ouest.
Forges-les-Eaux — Hôtel Continental.
Gacé — Café de la Renaissance.
Gap — Café de l'Europe.
Grenoble — Hôtel Monnet.
Hautville — Hôtel Garret.
Huyeres — Grand hôtel des Palmiers.
La Grave (H.-A.) — Hôtel des Alpes.
Hotel de la Poste.
Lamastre — Café des Voisins.
Larmor — Hôtel de l'Europe.
Le Havre — Hôtel Continental.
Le Palais — Hôtel du Commerce.
Limoges — Hôtel de la Bombard-Or.
Hotel Caillaud.
Lons-le-Saunier — Hôtel de l'Europe.
Lorient — Grand hôtel de Bretagne.
Hotel de la Gare (Lairy).
Lyon — Grand hôtel du Globe.
Grand hôtel de l'Univers.
Marseille — Grand hôtel du Louvre et de la Poste.
Grand hôtel de la Poste.
Mauriac — Café Central.
Mont-Dore — Nouriel Hôtel.
Montpellier — Grand hôtel Bence.
Ne-châtel-en-Bray — Café du Cercle.
Nevers — Hôtel de la Poste.
Nogent-sur-Seine — Café de Bellevue.
Oyonnax — Hôtel Varin.
Paramey — Bristol Palace Hôtel.
Pau — Hôtel Gassion (A. Meillon).
Pérpignan — Grand Café de la Loge.
Pierrefonds les-Bains — Hôtel des Bains

Pierremel — Grand Café.
Plombières — Hôtel de la Tête-d'Or.
Poitiers — Hôtel de France.
Rennes — Hôtel de Bretagne.
Saint-Etienne — Hôtel du Nord.
Saint-Étienne — Hôtel du Nord.
Saint-Georges en Couzan — Hôtel Marat.
Saint-Germain-en-Laye — Hôtel Pavillon.
Henri IV.
Saint-Jean-de-Luz — Hôtel d'Angleterre.
Hôtel de la Plage.
Saint-Malo — Hôtel de France.
Saint-Nazaire — Hôtel de Bretagne.
Grand Café.
Saint-Raphael — Hôtel des Bains et Continental.
Salles-de-Béarn — Hôtel du Parc et de l'Établissement.
Sathonay — Hôtel de la Gare.
Sedan — Hôtel de l'Europe.
Toulon — Grand café Continental.
Toulouse — Café des Américains.
Café de la Comédie.
Café de la Paix.
Tours — Hôtel de Bordeaux.
Hôtel du Croissant.
Hôtel du Palais.
Tulle — Café du Grand-Hôtel.
Valenciennes — Grand café de la Paix.
Vichy — Royal-Hôtel.

ALGÉRIE, TUNISIE

Alger — Hôtel de l'Opéra.
Selon le bureau et de correspondance du Comité d'héritage algérien.
Bougie — Café Ri-helen.
Souk-Abras — Hôtel d'Orient.
Tlemcen — Café-glaçier Albarran.

CONFISERIE Parisienne. — Cornets parisiens.
DEBAN freres, 64 bis, av. Parmentier

ORNEMENTS d'architecture en tous métaux.
LEBOUC ET GRÉAUVAIL, 11, r. F. Leod.

ASTHME GUÉRISON ASSURÉE
par la poudre antiasthmatique de G FROMAGE
Pharmacien, 20, rue Lebrun, PARIS
La boîte, 4 francs. Envoi franco par p. et prospectus

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

CAPITAL : 150 MILLIONS DE FRANCS

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère. — Succursale : 2, place de l'Opéra, PARIS

Président : M. DESORMANDIE, ancien gouverneur de la Banque de France, vice-président de la Compagnie des chemins de fer P.-L.-M.
Directeur général : M. Alexis ROSTAND, O.

OPÉRATIONS DU COMPTOIR :

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traités, Paiements de Coupons, Émissions de fonds en Province et à l'étranger, Gage de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de non-houvement au change.

21 BUREAU DE QUARTIER DANS PARIS

BUREAU DE BANQUE

LEVALLOIS-PERRET : 2, place de la République.
ENRIEN : 47, Grande-Rue.
ARRIÈRES : 8, rue de Paris. — CHARRENTS : 50, me de Paris.
NEUILLY-SUR-SEINE : 92, avenue de Neuilly.

AGENCES EN PROVINCE

Abbeville, Agen, Aix-en-Provence, Alais, Amiens, Angoulême, Arles, Arras, Bayonne, Bagnères-de-Luchon, Bagnères-sur-Gèze, Beauvais, Besançon, Belfort, Bergerac, Béziers, Bordeaux, La Bourboule, Caen, Calais, Cannes, Carcassonne, Castres, Cavaillon, Celles, Chagny, Chalon-sur-Saône, Châteauneuf, Clermont-Ferrand, Cognac, Conde-sur-Noireau, Dax, Deauville-Francheville, Dieppe, Dijon, Dunkerque, Elbeuf, Epinal, Evreux, Fécamp, Fiers, Gray, Le Havre, Hazebrouck, Hesdin, Jarcacq, La Ferté-Macé, Lesaint, Libourne, Lille, Limoges, Lyon, Mantes-la-Jolie, Marais, Marseille, Mazamet, Mont-de-Marsan, Le Mont-Dore, Montpeller, Nancy, Nantes, Narbonne, Nice, Nîmes, Orange, Orléans, Perpignan, Perpignan-les-Bains, Remiremont, Roubaix, Rouen, Royat, Saint-Claude, Saint-Dié, Saint-Etienne, Salon, Toulon, Tourcoing, Vichy, Villefranche-sur-Saône, Villeneuve-sur-Lot, Vire.

AGENCES DANS LES PAYS DE PROTECTORAT

Tunis, Sfax, Sousse, Gabès, Miskins, Tamatave, Tananarive.

AGENCES A L'ÉTRANGER

Londres, Liverpool, Manchester, Bombay, Calcutta, San-Francisco, New-Orléans, Melbourne, Sydney, Tanger.

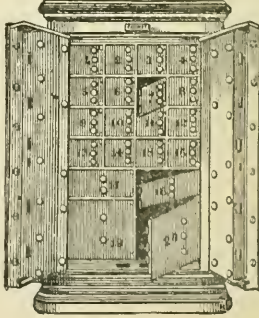
VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le Comptoir National a des agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Din, Royat, Le Havre, La Bourboule, Le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon, etc.

nos agences traitent toutes les opérations, comme le siège social et les autres agences, de sorte que les E. et A. algériens, les Tunisiens, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LOCATIONS DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public. 14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra et dans les principales Agences.



GARANTIE ET SECURITE ABSOLUES

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FR. PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — Le cambrioleur est fait et chargé à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Le

Monde Moderne

~~~~~  
Mai 1901  
~~~~~




NOTRE SIEUR JUPP

Vous reconnaissiez l'homme tout de suite à sa ressemblance avec mille autres. Ses habits étaient toujours en bon état ; le lustre de son linge témoignait d'un changement quotidien ; il était scrupuleusement rasé et s'essuyait le nez dans un mouchoir de soie. Malgré tout, il vous faisait une impression misérable. Même la fleur à sa boutonnière prenait une couleur de vulgarité et suggérait l'idée de cafés-concerts de bas étage ou de salles de danse publiques. Il avait le teint frais, preuve qu'il vivait beaucoup à l'air ; ses traits étaient rudes, triviaux,

de ceux dont on ne se souvient pas ; dans ses yeux jaunâtres luisaient une ruse calculatrice, une froide fatuité qui répondait au sourire niais et fréquent de ses lèvres lascives.

M. Jupp, qui avait actuellement vingt-neuf ans, représentait une maison de commerce de mercerie du South London, maison aux prises avec les difficultés du début ; il était son commis voyageur de ville et l'on faisait grand cas de lui. Il avait à sa disposition une petite voiture à un cheval et un jeune groom.

L'observer tandis qu'il circulait par

les grands et petits chemins, c'était pénétrer l'esprit de la démocratie commerciale. Orgueilleux de sa personne et de son équipage, orgueilleux de son habileté à tourner les coins des rues, il entraînait bruyamment de magasin en magasin, avec une absorption zélée dans les affaires du jour, n'ayant l'œil à rien qu'à ses intérêts immédiats. En dehors des heures d'affaires, Jupp devenait un monsieur dont rien ne troublait les loisirs, qui fréquentait le théâtre et les music-halls plusieurs fois par semaine, se rendait au Criterion-bar aux environs de onze heures et rentrait chez lui vers minuit et demi, pas plus tard.

Il vivait avec sa mère et sa sœur dans une toute petite maison d'une immonde petite rue. Peu lui importait son adresse, car il n'aurait jamais imaginé d'engager quelqu'un à le venir voir chez lui. Il payait à M^{me} Jupp, pour sa nourriture et son logement, treize francs par semaine, moyennant quoi il exigeait qu'elle lui fournît de succulents déjeuners, des soupers savoureux, quand il lui convenait de rentrer tôt, un dîner substantiel le dimanche, enfin de l'ale amer tout son soûl. M^{me} Jupp grognait en dedans, mais ne cherchait pas à restreindre son appétit. D'un autre côté, M^{lle} Jupp protestait souvent et se querellait avec son frère tous les dimanches. M^{lle} Jupp, jeune fille de vingt-deux ans, travaillait laborieusement à la confection de lingerie d'enfant; presque tout son gain passait à l'entretien de la maison, et son caractère s'aigrissait d'année en année.

Il y avait une autre personne dont l'opinion était faite sur la conduite domestique de John Jupp. Martha Pimm connaissait les Jupp pour avoir habité la même maison qu'eux autrefois; elle entretenait des relations avec Ada Jupp et savait par elle, en détails, l'égoïsme brutal de son frère.

— C'est dommage que je ne sois pas sa sœur, c'est tout ce que je puis dire, observait-elle parfois, et ses yeux étincelaient de courroux. La vérité était

que jadis Jupp avait permis à M^{lle} Pimm de supposer qu'il lui portait un certain intérêt; elle ne l'encouragea ni ne le découragea; mais bientôt, sa position s'améliorant, John se mit à passer ses loisirs ailleurs; actuellement ils se voyaient très peu.

Le revenu de Jupp variait; pourtant depuis les trois dernières années, il se faisait en moyenne sept mille cinq cents francs par an, qu'il dépensait son par son pour son usage personnel. Quelles que fussent les difficultés et les peines du foyer familial, il ne lui vint jamais à l'esprit d'ajouter quelque chose à ses treize francs hebdomadaires; en toute sincérité, il croyait avoir juste assez pour lui-même. Il geignait à propos des notes de la blanchisseuse et trouvait dur que sa mère ne voulût pas les déduire sur ce qu'il lui payait. Si la cuisine n'était pas de son goût, il piaillait de colère et menaçait de prendre pension dans un logement garni où ses modestes besoins seraient décentement satisfaits. Il disputait avec sa sœur pour un sou qu'elle lui comptait pour le bordage de ses chaussons. Quant aux soucis du ménage, il n'en voulait pas entendre parler, et un jour il refusa doucement de prêter quoi que ce fût pour compléter le montant du loyer; il fallut que M^{me} Jupp se rendit chez le prêteur à gages.

Il ne tenait pas à rencontrer Martha Pimm, car elle avait une façon de parler et de le regarder qui le mettait mal à l'aise. Après ces rencontres, il continuait à penser à elle malgré lui, Martha Pimm était une assez attrayante jeune fille, très vive et avec un certain « aplomb » enjoué qui lui allait bien; en somme, une de ces jeunes personnes à qui un homme finit par trop penser.

Jupp n'avait pas la moindre intention de se marier tant qu'il n'aurait pas dépisté une épouse fortunée; il lui fallait un capital pour monter une affaire à son compte. Mais il n'était nullement insensible au charme féminin, et il jugeait prudent de se tenir à distance de Martha.

Cependant un soir qu'il rentrait tôt pour souper à bon marché, il trouva M^{lle} Pimm dans le petit salon obscur. Elle était très colorée et dans un état d'excitation joyeuse.

— Ah! tiens! c'est vous! s'écria-t-il de la porte.

— Il y a apparence, répliqua Martha d'un ton piquant.

— Qu'y a-t-il? Ariez-vous fait un héritage?

Martha fit un rire sonore auquel M^{me} Jupp et sa fille se joignirent avec modération.

— Il y a plus d'une vérité dite en plaisanterie, observa-t-elle.

Il se trouvait que M^{lle} Pimm venait de faire un héritage.

Son beau-père, marchand de chiffons à Bermondsey, un vieux misérable, sale et hideux, était mort à l'hôpital après une longue maladie. Martha l'avait visité de temps à autre, quoiqu'elle le regardât à peine comme un parent; elle plaignait le pauvre vieux ladre et lui promit qu'il ne serait pas enterré dans la fosse commune. Par un testament en bonne et due forme, le moribond lui légua tout ce qu'il possédait, ce qui, d'après les renseignements recueillis dans certain lieu désigné, se trouva être une affaire de cinquante à soixante-quinze mille francs, habilement placés.

Jupp écoutait les yeux écarquillés.

— Et qu'allez-vous en faire? demanda-t-il.

— Dépenser tout pour moi-même, bien sûr, comme certaines autres personnes qui ont un tas d'argent.

Jupp rit; l'allusion ne manquait pas de transparence, mais elle ne lui entama pas l'épiderme. Il avait, de longue date, appris à mépriser ces rebuffades.

Néanmoins, cette nuit-là, il resta éveillé plus que de coutume. Cinquante mille francs, c'était une somme! Il savait déjà comment les employer. Et c'était merveilleux, à quel point Martha Pimm avait embelli depuis leur dernière rencontre. Était-ce l'or qui avait

mis ces belles couleurs sur ses joues?

Elle se montrait assez brusque à son égard, mais ce n'était que par dépit d'en être négligée. S'il changeait de ton, s'il se rapprochait d'elle avec des manières flatteuses, hé! un homme de son mérite, personnel et autre, vraisemblablement ne descendrait pas en vain.

Il prit son parti; il se mit à rechercher la société de Martha.

Elle vivait avec une de ses tantes, une veuve qui tenait un petit débit de tabac dans une rue voisine de Kennington road. La jeune fille cumulait plusieurs occupations: elle servait chez une locataire, aidait à la besogne ordinaire du ménage, la tante avait quatre jeunes enfants et souvent servait les clients.

Cette vie n'était pas entièrement à son goût, et elle aurait pu gagner plus en reprenant son ancien métier de couturière; mais M^{me} Pimm eût difficilement trouvé quelqu'un qui l'aidât autant qu'elle, et le bon cœur de Martha la récompensait de son abnégation.

Une fois les enfants couchés, M^{me} Pimm et sa nièce avaient coutume de s'asseoir derrière le comptoir et d'y passer leurs soirées. Bientôt M. Jupp se mit à patroumer la petite boutique de cigares, tabacs et autres bagatelles. Vous le voyiez arpenter la rue vers les neuf heures et couler un regard furtif pour voir si Martha se trouvait là. Si elle y était, en effet, il entraît, prenait une chaise et conversait gaiement.

— Ne voulez-vous pas une commission? lui demanda Martha, un soir, au moment où il achetait une boîte de vestas et se disposait enfin à s'en aller.

— Une commission?

— Vous servez de réclame au magasin, voyez-vous. Cela attire la clientèle quand les gens voient un homme chic comme vous venir ici.

Jupp rit; il était flatté.

— Il faudra que j'y pense. Que diriez-vous d'une promenade ensemble un de ces soirs pour en parler?

Un sourire espiègle courut sur les

lèvres de Martha. Elle fit comme si les avances du jeune homme étaient loin de lui déplaire. Et Jupp fut persuadé qu'elle n'avait aucun soupçon du mobile qui le guidait en réalité. Malgré tout, il serait prudent; il ne se mettrait pas immédiatement à faire sa cour. C'était assez qu'il entrât dans les bonnes grâces de la belle en exhibant assidûment ses chapeaux immaculés, ses cravates variées et la fleur de sa boutonnière. Il étudia une façon de suave galanterie, convaincu qu'il était élevé à un degré de suprême bon tou.

Martha consentit à se promener avec lui. Pour ne pas offusquer son élégance, elle revêtit ses plus beaux atours, et, par un soir d'été, ils s'en allèrent en flânant jusqu'à Westminster. Dans l'abondance de son cœur, John proposa d'entrer dans une pâtisserie.

Martha accepta avec entrain, et gaïement lit choix des douceurs les plus coûteuses; elle mangea de si bon cœur que son compagnon, qui avait compté sur une dépense de douze sous, se vit obligé de déboursier trois ou quatre francs. Il en eut un frémissement de colère, mais il fit bonne contenance et pensa à l'héritage du chiffonnier.

Avant de se séparer, il lui demanda la permission de l'emmener au théâtre samedi prochain; on donnait une jolie pièce à l'Adelphi.

— C'est ça qui me ferait plaisir! exclama la jeune fille. Mais il faut emmener votre sœur aussi.

— Ah! quelle bêtise! Ça gênerait tout l'agrément.

Martha insista. Elle n'irait pas à moins qu'Ada Jupp ne fût des leurs:

— J'irai la voir demain et lui annoncerai votre intention de nous emmener, dit-elle avec un enthousiasme d'enfant. Vous êtes gentil, savez-vous; bien plus gentil que je ne pensais!

Jupp, à la torture, riait jaune. N'importe! si c'était la manière de la gagner, il fallait en passer par là. Rapidement, il se consulta et décida de risquer l'amorce.

Le lendemain soir, il revint au logis vers les huit heures et n'était rentré que depuis quelques minutes — juste le temps de manifester une mine plus rechignée que l'ordinaire — quand arriva Martha:

— Hein! qu'en dis-tu, Ada? cria-t-elle en entrant dans la cuisine où M^{me} Jupp et sa fille repassaient. Ton frère nous emmène à l'Adelphi, samedi, toi et moi, aux premières galeries!

Les deux femmes restaient ébahies. John, à l'arrière-plan, faisait la plus horrible grimace. Lui qui avait compté prendre des places de parterre!

— Comment puis-je y aller? dit Ada d'un ton rogue. Je n'ai rien de propre à me mettre.

— Alors, va t'acheter ce qu'il te faut! Ton frère te le payera, j'en suis sûre.

— Halte-là! qui parle ainsi? eria une voix étranglée.

Mais un rire de protestation de Martha la couvrit. Comment! il ne voudrait pas payer un chapeau et une jaquette à sa propre sœur, un homme roulant sur l'or comme lui! Naturellement, il plaisantait. En un instant tout fut arrangé. Martha indiqua le magasin où Ada devait faire ses emplettes; elle l'accompagnerait et l'aiderait dans son choix.

— Je ne peux pas rester davantage à présent; je n'étais entrée que pour une minute. Vous ne venez pas de mon côté, monsieur Jupp?

Jupp fut entraîné, grinçant des dents et jurant à vengeance future, mais soutenu par la réflexion que déjà Martha ne pouvait plus se dégager.

— Vous n'avez pas l'intention de continuer à travailler pour votre tante, n'est-ce pas? demanda-t-il tout en cheminant, s'aventurant pour la première fois sur ce terrain délicat.

— Ce ne serait pas gentil de la planter là tout d'un coup.

— Et où irez-vous, quand vous la quitterez?

Martha parut perplexe.

— Ce sera assez tôt d'y penser quand

j'aurai empoché mon argent. Je dois revoir le notaire la semaine prochaine.

Il demanda quelques renseignements, d'un ton de badinage, et la jeune fille lui apprit tout ce qu'il désirait savoir. Elle avait la jouissance exclusive de la fortune; elle s'était informée de la nature des legs et de ce qu'ils rapportaient. John exprima l'espoir anxieux que le notaire fût honnête et offrit ses services en qualité d'homme d'affaires. Mais Martha paraissait sûre de son fait; elle sourit de son plus gracieux sourire et John sentit dans sa poitrine une vibration inconnue.

La soirée au théâtre fut le commencement d'une série de délices. Quand Jupp proposa une autre partie de plaisir, Martha insista pour qu'il emmenât sa mère, cette fois; elle savait que depuis si longtemps cette pauvre M^{me} Jupp n'avait été nulle part. Mais la veuve était encore plus mal montée en vêtements que sa fille, et Martha, ayant à dessein amené la conversation sur ce chapitre, un soir, chez les Jupp, prit sur elle de promettre que John, un excellent fils qu'il était, offrirait à sa mère un nouvel équipement complet. Et elle gagna la partie. De ce moment, John, qu'il fût ou non conquérant, était lui-même subjugué sans conteste; il ne pouvait passer une soirée sans voir Martha. Il se mit en frais de cadeaux, mais, à son étonnement — et à son soulagement — Martha n'en voulut accepter aucun. Il pouvait payer des distractions et des petites fêtes tant qu'il lui plairait, mais, de présents de la main à la main, elle ne voulait pas entendre parler. Jamais M^{me} Jupp et Ada n'avaient connu pareille époque de gaieté. Où qu'allât Martha avec son cavalier, une des deux, et parfois même les deux, y allaient aussi. Théâtres, music-halls, les expositions de Kensington, les spectacles de Westminster, le Crystal Palace et les jardins de Rotherville, tout cela fut visité tour à tour et, invariablement, avec un surcroît de dépense pour

M. Jupp. Après chacune de ces réjouissances, il geignait comme un homme pris de coliques; dans l'intimité familiale, il avait des accès de fureur frénétique. Néanmoins la dépense ne cessait pas, car Martha le gouvernait de ses yeux rieurs et de ses mots piquants, et il se rappelait toujours que l'héritage du chiffonnier réparerait largement la brèche. Martha Pimm fréquentait beaucoup chez les Jupp et ne s'en allait jamais sans proposer — ou pour mieux dire ordonner — quelques nouvelles dépenses pour le confort de M^{me} Jupp et d'Ada. Leurs chambres étaient dans un état de délabrement honteux; il fallut que John recourût aux offices d'un tapissier. Le toit était crevé, John dut harceler le propriétaire jusqu'à ce qu'il eût remédié à la chose. La cuisine réclamait une quantité d'ustensiles, John eut à les acquérir. Finalement, un soir d'automne où Martha et lui flânaient dans Kensington road, la jeune fille lui dit :

— Il faut que je vous dise une chose : vous ne payez pas la moitié assez pour votre pension et votre logement.

Il s'arrêta court.

— Comment! après tout ce que j'ai fait pour elles! Comment! j'ai dépensé des louis et des louis!

— Eh bien, ce n'est pas plus que vous ne deviez faire. Pensez donc! treize francs par semaine! Mettez-les à vingt-cinq, allons!

— Vingt-cinq francs! Croyez-vous que je sois cousu d'or?

La discussion l'amena à un point déjà plusieurs fois approché. Quand Martha l'épouserait-elle? Il y avait assez longtemps qu'il attendait. Elle savait qu'il était son esclave. S'il pouvait seulement exprimer ce qu'il ressentait...

— Quand ça vous a-t-il pris? questionna Martha, finement.

— Quand ça m'a pris? Mais voici des années. Je vous ai aimée dès la première fois que je vous ai vue!

La jeune fille rit aux éclats. Elle ne

voulait pas le laisser tomber dans le sentiment, ni discuter la question mariage. Comme à chaque occasion précédente, elle le renvoya avec les plus vagues allusions à un temps futur. Et Jupp dut s'en revenir chez lui encore insatisfait. Il avait la bouche amère; il se sentait biliéux. Et si Martha s'était simplement jouée de lui! Et tout l'argent qu'il avait gaspillé à la poursuite d'elle et de l'héritage! Ce soir-là, il tempêta contre sa mère et sa sœur. Elles faisaient partie d'un complot pour le dévaliser. Il allait vendre tous les objets qu'il leur avait achetés et prendre logis dans une autre maison. M^{me} Jupp, sérieusement alarmée, parla de Martha et tâcha de lui persuader que la jeune fille était toute disposée à devenir sa femme, seulement il fallait qu'il lui laissât choisir elle-même le moment convenable. Ada rendit fureur pour fureur et déclara que, quoi qu'il advînt, il n'aurait que ce qu'il méritait, il était un pince-maille et un plat coquin; il n'avait fait attention à Martha que lorsqu'elle avait hérité, et s'imaginait-il qu'une jeune fille ne s'aperçoit pas de ces choses-là?

Ce fut, dans la maison, un tumulte terrifiant. Après que les deux femmes, exténuées par la dispute, eurent été se coucher, John passa une heure encore à boire de l'ale amer qu'il accompagnait d'amères pensées.

Le lendemain, il eut un entretien désagréable avec les associés de sa maison de commerce. « Notre sieur Jupp » n'était plus, auprès de ces messieurs, en aussi haute estime que l'année précédente, partie en conséquence d'une diminution des affaires, partie à cause de la conduite personnelle de John, depuis quelque temps. John avait toujours eu la faiblesse de poser pour l'indispensable; tant qu'ils le crurent tel, ses patrons supportèrent volontiers ce défaut; mais du jour où ils s'aperçurent que son habileté à la chasse aux commandes décroissait, ils furent disposés à tenir sa

vanité pour de la simple impudence. Ils se dirent que leurs affaires réclamaient une impulsion décisive, et M. Jupp leur semblait s'être quelque peu relâché. L'un d'eux le soupçonnait d'agissements en sous-main; quelqu'un avait chuchoté qu'il méditait une entreprise à son compte et qu'il pouvait bien commencer déjà à détourner à son profit la clientèle de la maison. Bref il y eut du tapage, et quand on le vit se terminer par la déclaration de Jupp que leurs engagement mutuels pouvaient prendre fin aussitôt qu'il plairait à ses patrons, ceux-ci se trouvèrent confirmés dans leurs soupçons. John fut avisé d'avoir à se retirer à une date prochaine.

Maintenant il fallait parvenir à s'entendre avec Martha. Ce soir même il allait le tenter et ne doutait pas du succès.

La petite boutique fermait sa devanture à dix heures. Au moment même où le commis préposé à cette besogne s'en acquittait, Jupp poussa la porte. Martha se tenait derrière le comptoir, occupée à ranger divers petits objets. Elle leva les yeux et sourit, mais non de sa manière accoutumée, et plutôt comme si elle eût accueilli un client étranger.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Jupp?

— Tiens! tiens! Qu'est-ce qu'il y a?

— Ce qu'il y a? rien, que je sache.

Elle était aimable, mais réservée. Après quelques minutes, elle lui redemanda ce qui l'amenait.

— Ma tante est allée se coucher et il faut que je ferme le magasin.

En parlant, elle éteignit un bec de gaz et en baissa un autre, de sorte qu'ils se trouvèrent dans une clarté incertaine. Jupp se pencha vers elle, par-dessus le comptoir, et entama son plaidoyer. L'étrange manière de faire la cour! Sa voix et même ses paroles suggéraient nettement l'idée de l'insistance d'un voyageur de commerce exposant les mérites de quelque nouveau produit.

Martha l'interrompit.

— Allez-vous donner à votre mère



vingt-cinq francs par semaine? interrogea-t-elle, d'un ton d'intérêt plaisant.

— Je le ferai, je vous le promets, Martha. Fixons seulement la date de notre mariage, soyez bonne fille.

— Oh! il y a le temps d'y penser...

Il l'arrêta en frappant du poing sur le

comptoir et se mit à parler d'une voix épaisse et irritée. Il ne voulait pas qu'on se moquât de lui; aussi bien elle lui avait comme promis de l'épouser depuis longtemps; se figurait-elle qu'il allait se laisser bernier ainsi?

Martha riposta sèchement. Elle ne lui

avait jamais, ni par ses airs, ni par ses paroles, donné lieu de penser qu'elle eût l'intention de l'épouser. Qui était-il pour oser lui parler de la sorte? Qu'il aille se comporter déceimment avec sa mère et sa sœur et montrer qu'il n'était pas le chien égoïste qu'on avait connu jusqu'ici, alors il sera assez tôt pour demander une jeune fille en mariage. Tandis que John écoutait, sa figure devenait livide.

— Attendez un peu! s'exclama-t-il en tapant du poing sur le comptoir. Vous êtes allée trop loin pour vous retirer. Vous êtes forcée de m'épouser.

— Qui? moi? s'écria Martha. Vous épouser? Vous, un homme qui est venu me courtiser juste au moment où il a su que j'avais hérité et qui, avant, s'estimait trop haut pour daigner me regarder? Ah! non, ce n'est pas moi qui vous épouserai!

La passion contrariée et l'intérêt compromis produisirent un tel tourbillon dans le cerveau de Jupp, qu'il perdit toute maîtrise de soi.

Quand Martha eut fini de parler, il resta un instant à la regarder fixement en plein visage, avec des yeux ronds, hébétés; puis il leva la main droite et lui appliqua un soufflet sonore. Martha chancela en poussant un cri de stupéur, plutôt que de douleur ou d'effroi, qui ramena Jupp au sentiment de la réalité. Terrifié de ce qu'il avait fait, il tourna sur ses talons et s'esquiva.

Le lendemain, il mit à exécution sa menace si souvent répétée; il alla se loger dans un autre quartier de Londres. De ce jour M^{me} Jupp et Ada passèrent des mois sans le revoir, et, naturellement, ne reçurent plus rien de sa munificence.

Après avoir vainement attendu une visite de Martha Pimm, Ada se rendit chez elle. Martha fut tout à fait naturelle, mais déclara qu'elle ne savait absolument rien de M. Jupp. Elle ne revint plus chez son amie, et, avant peu, sa tante quitta sa petite boutique pour une autre beaucoup plus grande, à Brixton

road. Martha prit sérieusement en main le commerce, qui prospéra visiblement.



Une année environ s'était écoulée quand Martha Pimm et Ada Jupp se rencontrèrent par hasard, un jour de *Bank holiday*, au Crystal Palace. Martha était accompagnée de deux de ses petits-cousins et avait l'air de s'amuser franchement. Ada errait, toute seule, paraissait assez triste et portait la robe que son frère lui avait payée, si à contre-cœur, il y avait plus de douze mois. Elles s'abordèrent et se mirent à causer. Martha allait justement prendre des places pour le concert de l'après-midi; elle engagea la jeune fille solitaire à se joindre à elle. Après quoi elle l'emmena avec les enfants prendre le thé, non pas un thé à neuf sous, mais un véritable repas joyeux, à une table à part. Là, se penchant en avant, elle demanda en souriant ce que John était devenu:

— Il s'est marié voici à peu près trois mois, répondit Ada.

— Avec qui? questionna sa compagne, un éclair de gaieté dans les yeux.

— Avec la veuve d'un cabaretier. Elle avait de l'argent, bien sûr, et il a pris un cabaret avec elle. La maison est à Hammersmith.

Martha allégea son cœur par un rire de la plus indéniable gaieté.

— Est-il heureux?

— Je n'en sais rien; nous ne le voyons jamais.

Mais, en temps opportun, M^{me} Pimm eut une réponse à sa question; elle la trouva inopinément dans un journal, quelque six mois après cette journée au Crystal Palace. Elle y lut qu'un certain John Jupp, cabaretier, avait eu à répondre à une assignation de la police correctionnelle pour certaines irrégularités dans la conduite de sa maison, principalement pour avoir toléré le jeu. Le cas était plaisant et la verve facétieuse du reporter s'y donnait libre

essor. M. Jupp comparut devant les magistrats avec un œil poché, tout noir; interrogé sur la cause de cet accident, il fit savoir qu'il le devait à sa femme avec qui il ne vivait pas précisément dans un état de félicité idyllique. M^{me} Jupp, déclara-t-il, n'était rien moins qu'un « démon », et il lui imputa tous les mauvais bruits qui avaient couru sur sa maison. Là-dessus, d'un autre point de la salle d'audience, partit un cri féroce, ou plutôt un hurlement provenant de la dame en question; elle vociféra des menaces contre son époux et le calme ne fut rétabli que par son expulsion de vive force. M. Jupp se vit condamner à une amende et se retira penaud.

Après avoir achevé la lecture de ce fragment de mélodrame, Martha Pimm rit aux larmes.

Deux mois plus tard, par un morne matin de novembre, elle reçut au magasin de Brixton road une lettre dont la signature la surprit grandement. John Jupp lui écrivait pour la prier de lui accorder un moment d'entretien. Il désirait tout particulièrement la voir et le plus promptement possible; il demeurait son très fidèlement dévoué. L'adresse qui suivait n'était pas celle de Hammersmith. Martha répondit aussitôt, l'engageant à venir le soir même.

Il vint aux environs de huit heures; Martha le reçut dans un petit salon, au-dessus du magasin. Vêtu de mise-bas et le visage portant les traces d'attaques récentes de sa vigoureuse épouse, John s'avança d'un air humble :

— Mademoiselle Pimm, commençait-il, s'arrêtant à quelques pas d'elle, je quitte Londres et je désirais, avant de partir, vous demander pardon pour... pour quelque chose que j'ai fait il y a bien longtemps.

— Oh! vraiment, monsieur Jupp, vraiment?

— Oui, en toute sincérité, je vous demande pardon. J'aurais dû venir depuis longtemps, mais j'avais honte, voilà la vérité. Je quitte Londres, j'ai

trouvé une petite place dans les Midlands — quoique je ne me soucie guère de dire où, même à vous — et je désire savoir que vous m'avez pardonné.

— Et quel bien cela vous fera-t-il, monsieur Jupp?

Se redressant, il entama le récit de ses expériences matrimoniales, récit qui dura un quart d'heure pendant lequel l'auditrice s'amusa comme au spectacle, mais se retint de rire. Quand il se tut, elle lui dit qu'il n'avait pas précisément agi en galant homme à son égard, mais qu'elle avait aussi quelque chose à se reprocher; elle lui pardonnait de bon cœur et lui souhaitait meilleure chance.

Cependant, John ne démarrerait pas.

— Vous avez autre chose à me dire, monsieur Jupp?

— Ceci seulement, mademoiselle Pimm. À l'âge de trente et un ans, je me trouve un homme fini, et sans ressources. Je fuis, pour me cacher. Vous, vous avez bien réussi et je m'en réjouis. Ce que je veux vous demander est ceci: seriez-vous assez bonne pour me donner un petit secours?

Martha le considéra un long moment durant lequel il ne leva pas les yeux. Puis elle fouilla dans sa poche et en tira un porte-monnaie.

— Combien vous faut-il? interrogea-t-elle gravement, mais avec une curieuse pointe d'hilarité embusquée au coin de sa bouche qu'elle mordillait.

— Oh! dit-il d'un accent plein de joie, je m'en remets à vous, mademoiselle. Je n'aurais jamais cru en venir là...

— Deux cent cinquante francs feraient-ils votre affaire?

— Deux... cents?

Il n'avait pas compté sur autant, et en conséquence il regretta aussitôt qu'on ne lui en offrit pas davantage.

— Oh! merci! je crois que deux cent cinquante francs me permettraient de faire un bon petit départ. Savez-vous, mademoiselle, que je n'ai pas un sou à moi. La maison est à ma femme, tout l'argent aussi. Il a fallu me sauver d'elle



avec tout juste ce que j'ai là sur moi...

— Bon. Attendez une minute pendant que je descends.

Martha avait examiné le contenu de sa bourse. Maintenant elle y remettait hâtivement la monnaie et, ce faisant, elle laissa glisser une pièce de dix francs qui tomba sur le tapis, sans bruit, mais non sans attirer l'attention de M. Jupp.

Sa tête se tendit, il parut sur le point de signaler l'accident, mais comme Martha s'en alla d'un air absolument inconscient de ce qui s'était produit, il ne bougea pas et ne dit mot.

Elle fut absente pendant cinq minutes, puis reparut, les deux cent cinquante francs en main. En revenant à sa place de tout à l'heure elle regarda à

terre, mais de façon que Jupp ne s'en aperçût pas. Lui, cependant, se tenait exactement où elle l'avait laissé.

— Eh bien, voici les deux cent cinquante francs, dit-elle, le dévisageant d'un air étrange, sévère.

— Je vous remercie de tout mon cœur, chère mademoiselle.

— Avec cela, continua-t-elle, sa voix devenant dure, *et les dix francs que vous venez de voler, vous serez bien monté pour vos débuts.*

Il chancela et devint pâle comme la mort.

— Volé... dix francs... Que voulez-vous dire?

Martha désigna du doigt le parquet.

— Je l'ai vue tomber et l'idée m'est venue de vous éprouver. Je voulais savoir exactement quel genre d'homme

vous êtes, comprenez-vous? Je vous donnerai les deux cent cinquante francs quand même. Je ne vous aurais pas donné un sou si je ne savais que je me suis pas mal jouée de vous jadis; vous rappelez-vous? Je ne me suis jamais apitoyée sur votre compte et je vois maintenant que j'avais raison. Allons, sortez d'ici, monsieur Jupp, avant que je vous rende ce que vous m'avez donné une fois — sans que je vous aie rien demandé, moi!

Et il tourna sur ses talons et disparut, les deux cent cinquante francs serrés dans sa main, la pièce de dix francs dans sa poche.

GEORGE GISSING.

Traduit de l'anglais par E.-F. D'ARZINOL.



M. George Gissing, le célèbre romancier anglais, est né à Wakefield en 1857. Son père, botaniste distingué, mourut prématurément, laissant sa veuve sans ressources. Le jeune homme dut à ses brillants succès scolaires de pouvoir terminer

les études très multiples où l'avaient engagé la diversité de ses aptitudes et sa passion de savoir.

Il débuta, dès l'âge de vingt ans, dans la carrière littéraire qui l'attirait invinciblement et, après un séjour d'une année en Amérique, commença à Londres une vie de lutttes et de labeur acharnés, rendue plus âpre par ses conditions matérielles. Coup sur coup il publia une série de romans qui retraçaient l'existence de certains groupes d'individus appartenant, soit à la classe moyenne, soit, surtout, à la basse classe de Londres — peintures vigoureuses et terriblement saisissantes des bas-fonds londoniens. Bientôt parut une magistrale étude de la vie littéraire, du monde des lettres et de la presse : *New Grub Street*, qui mit le sceau à la renommée du jeune auteur. Dès lors il était reconnu pour l'un des maîtres les plus incontestables et les plus puissants du roman contemporain : « le Balzac anglais », comme ses critiques l'ont maintes fois nommé. Doué d'une prodigieuse activité cérébrale, il a produit, depuis, un grand nombre d'œuvres, toutes d'un haut intérêt : *The Whirlpool*, *The odd women*, *Eve's ransom*, etc.

Passionnément épris de culture grecque et latine, M. Gissing est très sympathique à la France et à sa littérature.

E.-F. D'ARZINOL.

LE MUSÉE DE BEETHOVEN A BONN

Voilà bientôt dix ans que la ville de Bonn, comprenant que tous les souvenirs des archevêques-électeurs de Cologne et des diètes dont elle fut le siège pâlissent auprès de la gloire d'avoir vu naître un génie, est devenue propriétaire de la maison natale de Ludwig von Beethoven — Bongasse, n° 515 — et y a installé une sorte de musée conservateur des reliques du grand musicien.

C'est dans un galetas de cette maison, orné aujourd'hui de son buste et de couronnes fréquemment apportées par de pieux admirateurs, que naquit, le 16 ou le 17 décembre 1770, le second fils de Jean von Beethoven, ténor de la chapelle électorale, et de Maria-Magdalena Keverich, fille d'un cuisinier de l'électeur de Trèves. Le premier-né était mort l'année précédente, six jours après sa naissance.

Il n'y a pas longtemps que l'on est sûr de ces détails. Jean Beethoven, homme violent, dissipé et buveur, changeait souvent de domicile et il ne fut pas aisé de déterminer avec certitude, entre quatre maisons où il habita successivement vers cette époque, celle qu'il occupait en décembre 1770. Des légendes extravagantes, comme il s'en forme si facilement autour des hommes illustres, maintinrent longtemps une obscurité romanesque sur les origines de Beethoven. Tantôt on prétendait qu'il était le fils de musiciens ambulants détachés de quelque tribu bohémienne, tantôt on lui donnait pour père le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II. Il a fallu les recherches minutieuses et passionnées d'un fervent admirateur, l'Américain Alexander W. Thayer, pour faire justice de tous ces contes et atteindre la vérité.

M. Thayer vint vivre en Allemagne,

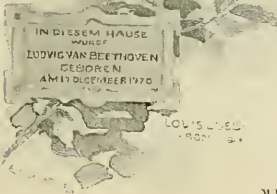
fourilla pendant des années les archives de Düsseldorf et de Bonn, et y puisa des documents qui, non seulement jetèrent le plus grand jour sur la famille et les jeunes années de Beethoven, mais encore lui ont permis de reconstituer d'après nature la vie artistique et littéraire de ces cités germaniques au siècle dernier. De 1866 à 1880, M. Thayer publia trois volumes de sa biographie de Beethoven, en langue allemande, pour s'adresser directement au public qui devait le plus s'intéresser aux détails de cette vie. Il commençait à rédiger le quatrième, lorsqu'il mourut. Mais, outre que les documents qu'il avait amassés ne sont point perdus, il avait poussé son travail assez loin pour qu'il ne reste plus grand'chose à élucider dans la première partie — la moins connue naturellement — de l'existence du grand homme. G. Grove en a profité, dans son dictionnaire anglais de la musique et des musiciens; mais les Anglo-Saxons, bien que ce soit un des leurs qui ait le premier dressé un monument d'érudition et d'amour à Beethoven, n'ont encore rien de comparable dans leur langue au livre de M. Victor Wilder, *Beethoven, sa vie et son œuvre*, publié en 1883.

Beethoven ne vécut à Bonn que jusqu'en 1792, et sa vie y eut de cruelles traverses. Johann, son père, fut son premier maître, dur et fantasque. Il ne tint pas à lui que l'enfant ne prit en dégoût la musique. D'autres maîtres, heureusement, développèrent les dons naturels de l'enfant, au point qu'à dix ans et demi il suppléait l'organiste Neefe à l'orgue de la chapelle électorale. En 1784, il était nommé second organiste par l'archiduc Maximilien d'Autriche, devenu électeur, aux ap-

pointements de 100 florins. Quelques années après il obtint un congé pour aller à Vienne, où il fut présenté à Mozart, lequel prédit que

« ce garçon-là ferait parler de lui dans tout l'univers ». La mort de sa mère 1787 le rappela à Bonn, où l'inconduite de son père l'obligea à prendre à sa charge l'entretien de ses deux frères, Gaspard et Jean. Nommé second alto à la chapelle électorale, Beethoven fut substitué à son père, mis à la retraite vers 1789; et, en 1792, il se rendit à Vienne en congé régulier avec appointements. Cette situation privilégiée ne dura que deux ans, au bout desquels Beethoven, qui s'était fixé à Vienne, dut ne plus compter que sur lui-même pour faire face aux nécessités de la vie. De là, pour cet homme qui n'avait d'autre souci que l'art, des embarras matériels et des besoins d'argent qui ne cessèrent de le harceler.

Mais nous n'avons pas à raconter ici la vie de cet admirable artiste en dehors de Bonn. Ce que nous en avons dit suffit amplement pour montrer combien le



MAISON
OU
NAQUIT BEETHOVEN
A BONN
AUJOURD'HUI
MUSÉE BEETHOVEN

nom d'un des plus grands musiciens qui soient — en fût-il jamais de plus grand? — est inévitablement attaché à cette cité de l'électorat de Cologne. On comprend qu'elle soit fière de lui et qu'elle ait mis un soin pieux à honorer sa mémoire. En 1845, elle lui éleva une statue sur la Münster Platz; mais les recherches de Thayer et des autres excitèrent l'orgueil et l'émulation de ses compatriotes, et, lorsque sa maison natale fut à vendre, un comité, spécialement formé pour cet objet, l'acheta pour une somme de 70 000 francs.

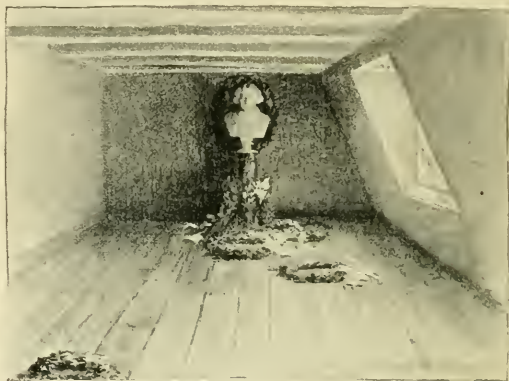
Cette maison avait passé entre les mains de plusieurs propriétaires, qui en avaient fait une taverne, avec une sorte de café-chantant de dixième ordre dans le jardin. L'un d'eux avait imaginé, pour attirer la clientèle, d'imprimer sur son programme qu'on buvait de la bière et entendait de la musique dans le lieu même où Beethoven était né. Le fait est que ses parents n'occupaient que le derrière de la maison.

On pense bien que, pour l'approprier à sa nouvelle destination de musée, le premier soin fut de la remettre autant que possible dans l'état où elle était au siècle dernier. On conserva, et quand on ne pouvait pas faire mieux, on enchâssa dans les travaux de restauration tous les fragments de charpente, de boiserie et de ferronnerie qui parurent contemporains de Johan von Beethoven. Un musicien distingué, qui fut un des plus ardents promoteurs du musée, M. Wilhelm Kuppe, aime à raconter

qu'en le voyant envelopper religieusement et mettre à l'abri de toute avarie le morceau de bois vermoulu qui servait de seuil à la mansarde où naquit le demi-dieu, pour le faire replacer au moment voulu, les ouvriers le prirent pour un fou.

• • •

Parmi les objets offerts à la curiosité du public et à la dévotion des adorateurs du génie dans ce musée, il faut



MANSARDE OÙ EST NÉ BEETHOVEN

citer toute une série de portraits, parmi lesquels, en dehors de l'iconographie du musicien lui-même, deux sont d'un spécial intérêt. C'est d'abord le portrait de sa mère, dont le visage allongé, un peu émâcié, au nez fort, à la bouche charnue et souriante, aux grands yeux doux, mais regardant droit, porte l'empreinte de la dignité et de la bonté qui étaient en elle. On l'attribue au peintre Caspar Benedict Beekenkamp, au service de l'électeur de Trèves, Caspar Wenzelau, et né, comme elle, dans la petite ville d'Ehrenbreitstein. L'autre portrait est celui de la comtesse Thérèse de Brunswick, que Beethoven

aima passionnément, et à laquelle il écrivait ces lettres enflammées qu'on a eeu longtemps inspirées par Julia Guicciardi.

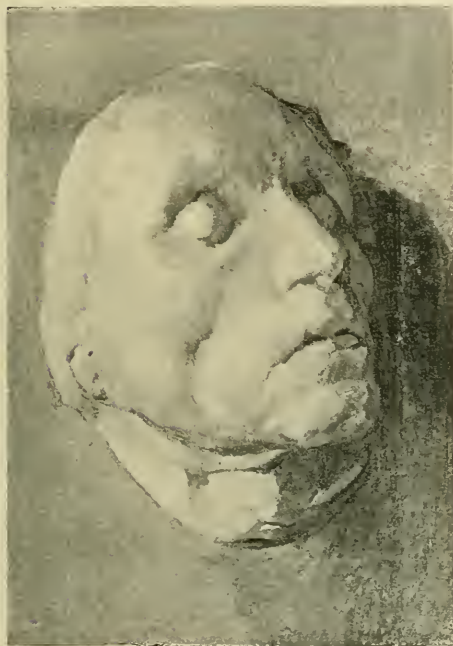
Beethoven est lui-même représenté, dans son musée, par plus de cent peintures, dessins, sculptures, moulages. Le

sorbé dans son improvisation musicale, le loisir de rectifier ses traits sur l'esquisse qu'en avait prise deux ans auparavant le Français Latroune. Il se laissa pourtant mouler le visage par un sculpteur viennois, Franz Klein, en 1812. Celui que nous reproduisons fut pris

par Danhauser deux jours après sa mort, survenue le 26 mai 1827. Les traces des souffrances qu'il eut à endurer pendant de longs mois — il mourut hydro-pique — y sont visibles, comme aussi celles des mutilations que les chirurgiens avaient fait subir à son cadavre. On lui avait enlevé les oreilles et tout l'appareil auditif, pour étudier les causes de la surdité dont il était atteint et qui avait résisté à tous les traitements.

En effet, cet homme qui, dans le domaine des sons, n'a pas eu de supérieur et n'a guère en d'égaux, était sourd. Dès 1801, pendant qu'il achevait le ballet de *Prométhée* et qu'il composait les grandes sonates en *la bémol* et en *ré*, il ressentit les premiers symptômes du mal; rien ne put l'enrayer et il aboutit bientôt à une surdité si complète que lorsque, à l'exécution de ses chefs-d'œuvre, l'auditoire, transporté d'enthousiasme, se levait pour l'acclamer, il voyait, mais n'entendait pas les applaudissements.

Graf, de Vienne, lui avait construit un piano d'une sonorité toute spéciale, dont nous donnons ici l'image et qui est une des principales pièces du musée. Il fut bientôt insuffisant. Un ingénieur mécanicien, alors son ami, Léonhard



MASQUE DE BEETHOVEN MORT

seul de ces portraits pour lequel on puisse dire qu'il ait réellement posé, est la gravure sur cuivre faite par Blasius Höfel pour l'éditeur Artaria, et encore plantait-il là l'artiste dès la première séance pour aller à son piano, sans plus songer à ce qu'on attendait de lui; Höfel l'y suivit, s'installa de son mieux, et eut ainsi, pendant que Beethoven était ab-

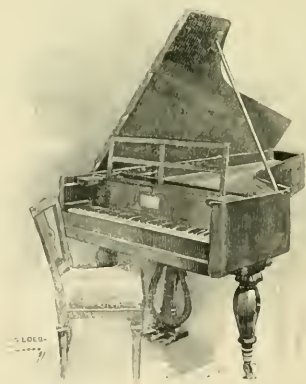
Maelzel, que son automate joueur d'échecs rendit célèbre, lui avait déjà fait des cornets acoustiques puissants: il inventa pour son piano un « résonateur », sorte de boîte placée sur l'instrument de façon à couvrir une portion de la table d'harmonie et à se projeter au-dessus des touches. Le malheureux musicien, un cornet fixé à l'oreille par une bande de cuivre qui lui encerclait le crâne, plongeait la tête dans l'orifice de ce résonateur, pendant qu'il frappait les touches de toutes ses forces pour tâcher de se rendre un compte sensible des chefs-d'œuvre qu'il improvisait.

Ces cornets acoustiques lui devinrent inutiles cinq ans avant sa mort. L'auteur des *Symphonies*, des *Sonates*, des *Messes* en *ut* et en *ré*, du *Christ au mont des Oliviers*, des *Ruines d'Athènes*, du

chant des moines de *Wilhelm Tell*, de tant d'autres œuvres admirables qui s'adressent à l'oreille pour ravir l'intelligence et émouvoir le cœur, n'entendait plus rien. Il n'en travailla pas moins jusqu'en 1826, où il écrivit le quatuor en *fa*.

Les instruments de Maelzel, conservés, après la mort de l'artiste, à la Bibliothèque royale de Berlin, ont été donnés par Guillaume II au musée de Bonn. On ne peut, à leur vue, se défendre d'un sentiment de pitié mêlé d'orgueil, car on songe combien sont misérables et douloureux les obstacles auxquels vient souvent se heurter le génie, mais aussi combien il est puissant pour s'en affranchir lorsqu'il est servi par l'amour de l'art et la volonté.

B.-H. GAUSSERON



PIANO DE BEETHOVEN AU MUSÉE DE BONN



PANORAMA DE TROYES AU XVII^e SIÈCLE

TROYES

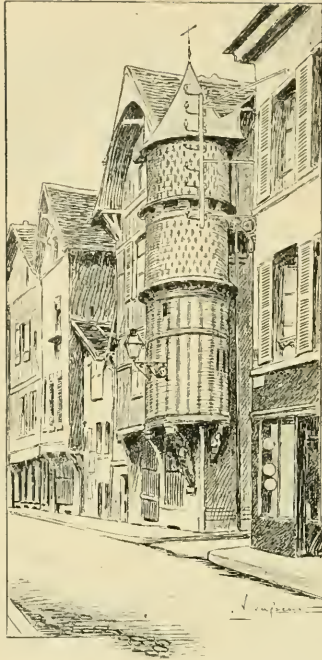
Le paysage qui entoure Troyes est un doux calomnié. Quoi qu'on en puisse dire, il est exquis en son ample et sobre élégance. Ah! certes, les sites tragiques et mouvementés possèdent une sublime séduction! Les Alpes, les Pyrénées, les lacs, l'Océan, ont beau avoir été trop souvent célébrés et suivant des rites trop médiocres; ils demeurent tout-puissants sur notre âme. Mais la plaine, en sa souplesse, en sa vastité gracieuse, pourquoi donc ne pas l'aimer? Quelle variété d'effets dans cette unité caressante! Quelle richesse de teintes en ce ciel que rien ne masque, sur ce sol que rien ne voile! Sous les nuages qui font écran, les collines lointaines semblent nettement peintes sur porcelaine. On y distingue des sentiers, des creux, des buissons bleuâtres. Le long des rivières, on compterait les roseaux. Tout se rapproche, à ce qu'il semble, jusqu'à nos yeux, jusqu'à nos lèvres. Il n'est pas inutile de rappeler ici que, dans ces pays de plaine, naissent et travaillent d'ordinaire les plus grands paysagistes. C'est là qu'ils surprennent l'âme mystérieuse de la nature. La nature est femme: elle se révèle dans l'amitié mieux que dans l'amour; dans la bonté paisible, mieux que dans les dramatiques convulsions.

Cette vallée si calme et si belle fut, à vingt reprises, inondée par les invasions. Les hordes ennemies s'y arrêtaient en de

longues et sanglantes stagnations. Les Germains plantèrent, dans ces prairies, les piquets où ils attachaient leurs maigres chevaux à demi sauvages. Vint le flot jaune et hideux des Asiatiques. Attila fit halte sous les murs de Troyes avant d'aller se briser, quelques lieues plus loin, à Méry. Quand la malheureuse Gaule mérovingienne s'arma contre elle-même, quand la Neustrie et l'Austrasie entrèrent en lutte, c'est ici que, sinistrement, retentirent tous les coups. Pillée par les uns, saccagée par les autres, Troyes retournait peu à peu à la barbarie.

De nouveau, sous les Carolingiens, apparurent les barbares du dehors. Les Normands remontent la Seine; ils anéantissent la plus grande partie de la ville; le pays se soulève; trop tard! les barques destructrices ont disparu. Bientôt l'empire de Charlemagne se dénoua, pareil à un faisceau antique dont la hache serait tombée. Les seigneurs que le Maître avait préposés à l'administration des provinces se rendirent indépendants et héréditaires. Les comtes de Troyes fondèrent une dynastie qui dura jusqu'au xii^e siècle. Les Capétiens eurent raison de leur indépendance, non de leur hérédité. Ils en firent de grands officiers de la couronne.

A la fin du xii^e siècle, Henri I^{er}, le Libéral, donne le signal d'une renaissance



MAISON DE BOIS RUE CHAMPEAUX

champenoise. Grâce à lui, Troyes devient une vaste et féconde cité. Les industries s'y développent à l'envi. Par un canal, on amène la Seine à travers la ville : teinturiers et gantiers y pourront désormais laver leurs étoffes et leurs peaux. Thibaut, comte de Champagne, commande la seconde Croisade. Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, raconte l'histoire de la Conquête de Constantinople. Les Champenois vont se fixer dans le Péloponèse. Aujourd'hui encore, sur le sol de la Grèce, il existe des ruines de châteaux forts qui mêlent les souvenirs de Villehardouin et de Joinville à ceux d'Hérodote et de Thu-

cydide. Joinville, sage serviteur d'un saint roi, fut d'abord le sénéchal du poète Thibaut IV, comte de Champagne. Thibaut, parfois ami, parfois ennemi de Marie de Castille (celle-là même qui prit pour toujours le nom de *Blanche*), en prenant les *blanches* habits de veuve, écrivit des vers d'amour et des chansons d'où la grâce n'est pas absente ni peut-être la sincérité. Cette cour de Troyes devint un Cénacle; ce Cénacle, une Table Ronde. Parmi les trouvères qui vont s'y asseoir, nous distinguons Chrétien de Troyes : il chante longuement Perceval le Gallois, Lancelot du Lac — et ce Tristan et cette Iseult qui burent avec une insatiable extase l'amour et la mort. En même temps que des épopées, ici fleurissaient des cathédrales. L'architecture ogivale y multipliait des chefs-d'œuvre. Troyes était une incomparable capitale d'industrie, de lettres et d'art.

Mais, avec les Valois, Troyes revit l'invasion. Invasion anglaise, guerres étrangères, guerres civiles, épidémie, famine, rien ne lui fut épargné. Abject couronnement d'épreuves écrasantes, en 1420, à Troyes, fut signé, sous la dictée d'Isabeau l'Allemande, le traité qui livrait à l'Angleterre la majeure partie de la France. Mais le mal qu'a fait une femme, une femme va le réparer. Jeanne d'Arc vient des marches de Lorraine. Elle a délivré Orléans et sauvé la nation. Elle se dirige vers Reims, où elle veut faire sacrer le roi. Troyes se rencontre sur son chemin. Les habitants refusent de défendre Troyes. Tendre et glorieux abandon ! Nouveau signal de prospérité ! Tout se relève, tout refleurit dans la ville. L'industrie et le commerce retrouvent bientôt la splendeur du *xv^e* siècle. De nouveau, les foires de Troyes sont des plus célèbres. De nouveau, l'on y vient des plus lointains pays. Et, de nouveau, les marchands troyens apportent à leur tour aux plus lointains pays les trésors des industries locales. C'est le *xv^e* siècle. C'est l'universelle remis-

sance. Troyes s'éprend de l'art italien. Les hôtels, suivant la nouvelle mode, étalent leurs toits fleuris parmi les pignons aigus de la vieille cité française.

A Troyes, de tout temps, on a aimé le livre. Au xvi^e siècle, on l'adore! Les Oudot fondent ici la bibliothèque bleue. Redevenue populaire en une prose naïve, l'épopée primitive rayonne d'ici sur le monde entier. La Champagne élève jusque dans la Pléiade, ou plutôt tout à côté d'elle, le clair et discret génie d'Amadis Jamyn.

Puis voici Passerat, Troyen pur sang, amateur de vin pur. Ce Passerat, gourmet de lettres, difficile aux autres et à soi, possède une qualité rare au xvi^e siècle : la sobriété! Entendez la sobriété de la plume. Car, pour l'autre, Passe-

sont d'une allure vive, d'une grâce familière et délicate, l'*Homme métamorphosé en coucou*, l'*Élégie sur la mort d'une linotte*, etc. Nous le retrouverons au quai des Orfèvres, à Paris, dans le noble et gracieux logis de Jacques Gillot, conseiller clerc au Parlement. Il est là avec un Troyen, Pierre Pithou, le plus honnête citoyen de son temps; avec un chanoine de Rouen, Pierre Leroy, plein de mérite et de modestie; avec un prévôt de la connétable, Nicolas Rapin, homme de tant de cordialité; avec l'ancien précepteur de Henri IV, Florent Chrestien, cœur tendre, esprit caustique; avec Gilles Durant, si abondant en rimes et en rires. Ah! les bons Français! Ils ont, premièrement, la haine de l'étranger. La rue était pleine de tumulte. Les Espagnols tenaient garnison au Louvre et faisaient sentinelle aux portes de Paris. Dans les



LES ANCIENS ABATTOIRS

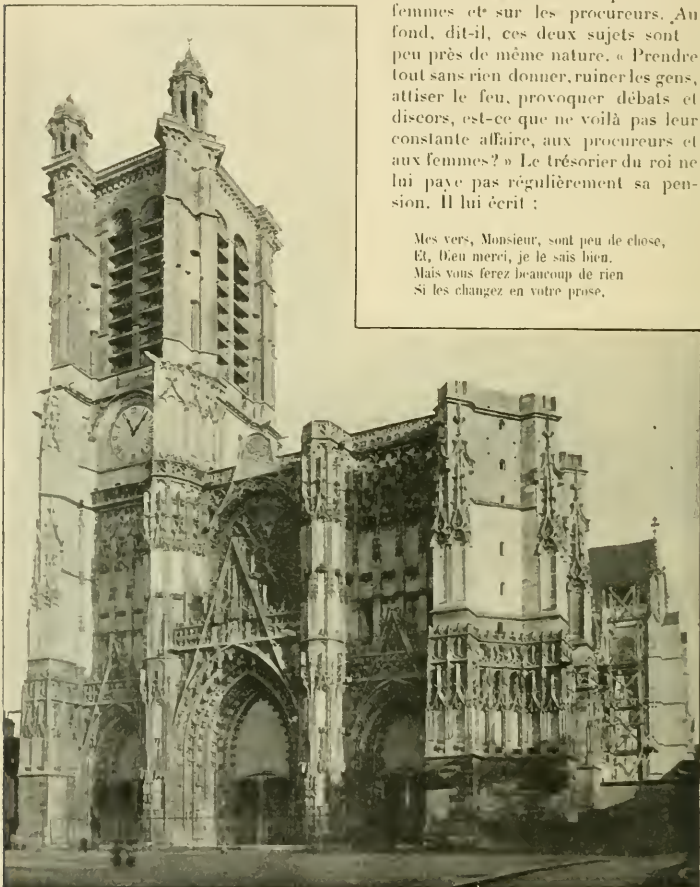
rat en aurait rougi. C'est d'une de ces délicieuses maisons de bois qu'il est sorti, ce Passerat, face empourprée, œil borgne, sourire narquois. N'est-il pas le plus jovial, le plus savant et le plus spirituel des hommes? Ses contes

églises grondaient les capucinades. Chez Gillot, dans la maison du quai des Orfèvres, le bon Champenois Passerat donne le mot d'ordre qui est mot d'esprit. On commence la *Ménippée*. Enorme et bouillonnant pot-pourri, prose et

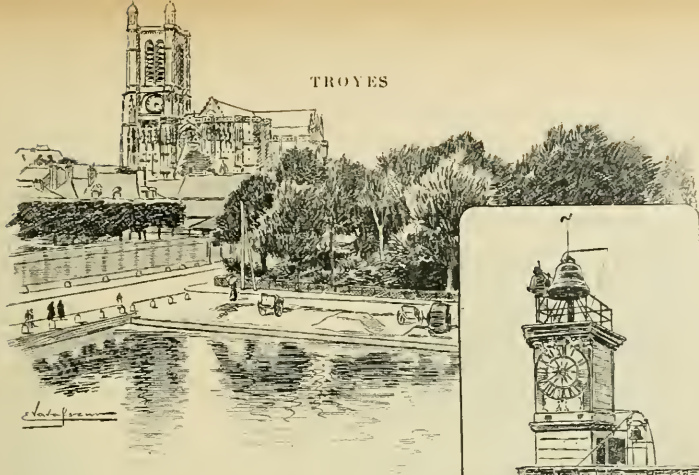
vers, où il y a du sel attique et du sel gaulois, de l'Aristophane et du Rabelais. Que veulent-ils, ces braves gens? La gloire? Nullement. Le profit? Encore moins. Ils veulent le salut pour la pa-

trie et quelques bons moments pour eux! Presque tous les vers sont de Passerat. Latiniste accompli, professeur admirable, digne successeur de Ramus au Collège de France, vrai Gaulois et vrai Français, il ne tarit pas sur les femmes et sur les procureurs. Au fond, dit-il, ces deux sujets sont peu près de même nature. « Prendre tout sans rien donner, ruiner les gens, attiser le feu, provoquer débats et discours, est-ce que ne voilà pas leur constante affaire, aux procureurs et aux femmes? » Le trésorier du roi ne lui paye pas régulièrement sa pension. Il lui écrit :

Mes vers, Monsieur, sont peu de chose,
Et, Dieu merci, je le sais bien.
Mais vous ferez beaucoup de rien
Si les changez en votre prose.



LA CATHÉDRALE



LA CATHÉDRALE

Thulènes, le fou du roi, vient à mourir. Passerat demande sa place. Il y a tous les droits.

Le poète et le fou sont de même nature!

Autant que de l'étranger, il a horreur des mauvais vers. On connaît sa suprême volonté :

Afin que rien ne pèse à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez pas ma tombe.

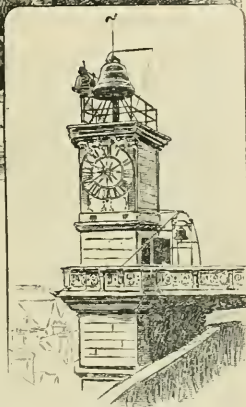
Que la tombe lui soit légère! Vers la fin de sa vie, il devient aveugle. Homère l'était bien. Voilà une consolation. Mais quoi! il s'estime, lui, Passerat, supérieur à Homère. Comptez sur vos doigts : Homère n'était qu'aveugle et poète. Lui, il est poète et professeur de latin. D'ailleurs, en quoi sa cécité le désobligerait-elle? « Tant mieux! s'écrie-t-il comme Léonidas, nous combattrons à l'ombre. »

L'ami de Passerat, Pierre Pithou (1539-1596), grand jurisconsulte et grand citoyen, mieux que personne, a mis le courage au service du droit, qu'il savait mieux que personne. Le frère de P. Pithou légua ses biens à la ville pour fonder un collège qui devint le lycée.

Un autre grand Troyen fut, par son origine, un étranger, un *giunto*, c'est-

à dire
l'arrivé.
Il était
fils d'un
Floren-
tin, venu

à Troyes pour des affaires de commerce et de banque. Le père de Larivey descendait de la famille des Giunti, imprimeurs à Florence et à Venise. Larivey fut un heureux homme. Il n'a vraiment pas d'histoire. On sait qu'il était chanoine de Saint-Étienne de Troyes, qu'il vivait déjà en 1540 et qu'il vivait encore en 1611. Larivey transporte, accommode les comédies italiennes en un français excellent de saveur champenoise. Tout devient français dans l'œuvre comme tout l'était devenu dans l'auteur : costume, mœurs, esprit. Dans la dernière comédie des *Tromperies*, l'action se passe à Troyes même, au faubourg de la Belle-Croix. Notre chanoine adorait le théâtre. Ses pièces ont-elles été représentées? On ne sait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il les a composées pour la scène, ayant toujours la scène devant les yeux et dans le cœur. Son chef-d'œuvre est la pièce des *Esprits*, combinaison amusante de



BEFFROI SAINT-JEAN

l'*Aulularia* de Plaute et de l'*Aultria* de Térence. Deux vieillards y montrent les caractères les plus opposés. Hilaire, qui a un cœur d'or, élève tendrement son

neveu Fortuné. Séverin, au contraire, Séverin le bourru, Séverin le balourd, Séverin l'avare, se fait haïr de ses deux enfants, Urbain et Laurence. Urbain a reçu chez lui une jeune fille, Féliciane. Le vieil avare rentre à l'improviste. « N'entrez pas ! lui crie son effronté valet Frontin, il y a des *esprits* là-dedans. » Les esprits font tapage. La maison est hantée, Séverin porte une bourse pleine d'or. Où la cachera-t-il ? Il se décide à l'enterrer dans un trou. Mais Désiré, jeune voisin épris de Laurence, déterre la bourse, j rend



SAINTE-JEAN — RUE URBAIN IV — AU FOND LA CATHÉDRALE

l'or et met des cailloux à la place. On connaît, par Molière, l'horreur et le désespoir de Séverin quand il revient pour chercher son trésor. Mais la bourse lui sera restituée, à la condition qu'il consente au mariage de Laurence. Du même coup, Urbain épousera Féliciane, Fortuné, Apolline, et tout sera pour le mieux dans cette maison pleine d'esprits! Pièce triplement heureuse, en vérité! Quand Molière en aura tiré l'*École des Maris* et l'*Avare*, il y restera encore assez de substance pour que Regnard en tire le *Retour imprévu*. Faut-il ajouter que Larivey a un style excellent, plein de verve, de justesse, abondant en dictons, en proverbes du cru, en bons mots. Ses bons mots, nous l'avouons, sont quelquefois un peu gros. « Mais, répondait Larivey dans un de ses prologues, pour bien exprimer les façons et affections du jour d'hui, ne faudrait-il pas que les actes et paroles fussent entièrement la même lascivité? » (Là-dessus, nous nous en remettons à vous, Seigneur Chanoine. Oui! son œuvre est un mélange des « travestissements » italiens du xvi^e siècle, de la farce gauloise, des bouffonneries de Plaute et des délicatesses de Térence. Voilà un régal qui dépasse tout ce que Troyes a pu combiner et assaisonner de plus succulent.



A Troyes, la Réforme avait fait tout de suite de nombreux adeptes. L'évêque Antoine Caraccioli, propre neveu du pape Paul IV, ne s'était-il pas lui-

même déclaré pour elle? En 1562, les Huguenots étaient maîtres absolus de la ville. Mais la garnison catholique fut renforcée. Les Huguenots durent se réfugier à Bar-sur-Seine. En 1564, Charles IX



SAINT-URBAIN

vingt à Troyes avec sa mère. Une grande magnificence fut déployée à cette occasion. Hélas! bientôt les délicieux clochers que voilà répétèrent, en sinistres échos, le signal de Saint-Germain-l'Auxerrois. A la nouvelle de la Saint-Barthélemy, le bailli de Troyes, Anne de Vaudrey, fit arrêter ce qui restait des réformés. Ces malheureux furent égorgés dans leur prison. Pendant la Ligue, ce furent d'autres épreuves. Les Guises occupèrent la ville, en 1588. En 1593, Henri IV la reprit et, pour un moment, la rendit à la paix. A la mort de Henri IV, nouveaux désordres, nouveaux désastres. La splendeur que Louis XIV fit régner à Troyes n'a pas eu

de lendemain. Eut-elle même un jour tout entier? A la fin du règne, la misère était extrême. Avec quelle joie le peuple de Champagne devait apprendre la convocation des États Généraux, en 1789! Il obtenait donc enfin la parole pour exprimer sa peine et sa colère. Même exprimée ainsi, sa colère ne s'apaisa pas. La Révolution ensanglanta Troyes. Le maire, Claude Huez, fut massacré. On sait que, pendant la République, les Troyens firent non moins énergiquement leur devoir contre l'ennemi du dehors. Sous l'Empire, ils virent trois fois l'invasion : en 1814, en 1815, en 1870.

Troyes, aujourd'hui, se développe

dans un calme qui ne manque ni de dignité, ni même de poésie. S'ils revenaient à la vie, tanneurs, gantiers, tisserands, blanchisseurs du vieux temps verraient aujourd'hui leurs successeurs non moins laborieux et cent fois plus fortunés. Les sombres et humides sous-sols ont fait place à de somptueux magasins. Dans d'immenses usines, des milliers d'ouvriers travaillent à cette bonneterie de Troyes qui se répand en Amérique comme dans l'extrême Orient. Ne soyons pas négligents des autres renommées locales. La charcuterie de Troyes, par exemple, est glorieuse entre toutes. C'est une friandise de discrète saveur. Charcuterie non fumée, puisque, dans le pays, les pierres sont tendres. Il ne saurait être question de construire ici de ces hautes et vastes cheminées où la viande se sèche et se parfume longuement. Quelques lieues plus loin, en Lorraine, on va trouver, rouge et noire, odorante et serrée, la charcuterie de la pierre dure.

Troyes est une pittoresque création de l'activité intelligente et pratique. En y pénétrant, on sent que c'est le peuple, en sa vive humeur, en son énergie soutenue, en sa joie et en son orgueil, qui a tout dirigé, tout construit, tout paré. Les autres villes sont militaires, parlementaires, religieuses, féodales, royales... Celle-ci est la bonne cité du Tiers État.

Les maisons de bois aux pignons aigus, aux toits en auvent, aux amusants assemblages de charpente, aux petits appartements, aux vastes boutiques, se révèlent, dès le premier coup d'œil, logis de commerçants et d'artisans heureux. Sur les poteaux corniers de ces maisons de bois, apparaissent maintes figures, maintes traces d'écussons, maintes sta-



ÉGLISE SAINT-RÉMY

tuettes mutilées. Mais les mutilations forment quelquefois de bizarres enjolivures, patiemment harmonisées et polies par les siècles.

La noblesse a suivi la pente com-

des arrière-boutiques, sur les bureaux des procureurs, au coin des comptoirs, ont été écrites quelques-unes des pages les plus railleuses et les plus nationales de notre littérature. Un joli bon sens,



PLACE SAINT-RÉMY

mune : peu à peu elle a gagné de la bonhomie. Les demeures seigneuriales de Troyes, avec leurs élégantes tourelles, leurs ogives en anse de panier, leurs larges baies, leurs hautes cheminées fastueuses, n'ont ni âpreté, ni morgue. Toute la ville, durant des siècles, s'est pénétrée de cordialité.

Malgré les malheurs, qui furent surtout la faute des temps, Troyes est restée une cité industrielle, aimant le travail pour lui-même autant que pour ses résultats. Elle a su garder toujours une habile mesure, une indépendance un peu moqueuse. De sa finesse et de sa perspicacité, on connaît des preuves admirables. C'est une ville de labeur, c'est une ville de prudence. Pourquoi ne le dirait-on pas ? C'est une ville d'esprit !

En ces maisons de bois, sur les tables

si héroïque en sa malice, fut comme le Génie même de ce lieu.

A Troyes, les artistes sont innombrables. Il y a peu de villes où l'on ait broyé plus de couleurs et ciselé plus de pierres. Peintres et sculpteurs, pour les monuments si nombreux, ont exécuté des compositions innombrables. Voici les Gentil, les Mignard, les Ninet de Lestaing, les Nicot, les Carrey. Voici les Girardon, les Simart et tant d'autres. Un trait commun à ces artistes, d'ailleurs si divers, c'est un grand sentiment de la décoration. Ils songent à l'ensemble de l'édifice auquel ils collaborent, beaucoup plus qu'aux détails par lesquels pourrait se marquer leur propre personnalité. Qu'ils soient peintres comme les Mignard ou sculpteurs comme Girardon, ils témoignent tous de cette abnégation admirable. C'est

chose propre à l'art troyen que d'harmoniser toujours le chef-d'œuvre à l'œuvre qui doit le recevoir. Voilà encore beaucoup de prudence et beaucoup d'esprit. J'ajouterai beaucoup de cœur.

Quant aux églises de Troyes, si l'on songeait à les visiter par le menu, on en aurait pour un siècle.

C'est d'abord, avec ses deux fines guérites de pierre, la haute tour carrée de la *Cathédrale*. L'architecte de Beauvais, l'amoureux de l'impossible, le maître des ardentés chimères, Chambigé, a exécuté cette extraordinaire façade toute fleurie, toute rayonnante, où s'ouvre une rose immense, éternellement ivre de soleil.

C'est *Saint-Bémy*, la timide église gothique, endormie près d'une flèche gigantesque comme une Vierge dévote à l'abri de la lance sacrée. Là se trouve le monument du sculpteur Girardon, et, sur l'autel, son plus beau Christ, donné par lui à son lit de mort. Nous saluons ce singulier crucifié, dont l'admirable corps, fléchissant et courbé, semble s'offrir tout entier au monde.

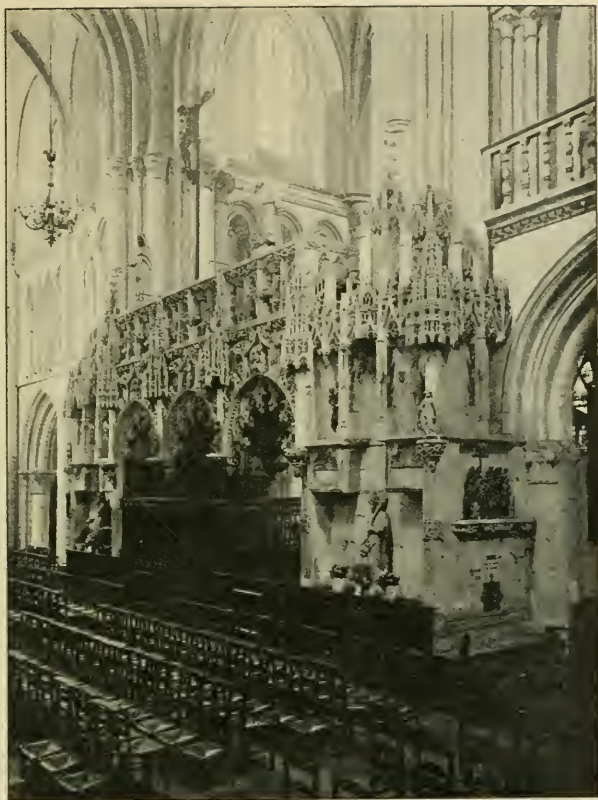
Saint-Urbain, la pauvre église si riche pourtant, incomplète, ruinée, que présentement on rebâtit, ne laisse plus voir que son chœur, miracle de subtilité, d'élévation, d'élan, joyau vraiment céleste, où toute la ténuité aérienne du gothique paraît encore sourire ! Girardon comparait les colonnettes sveltes de la nef de *Saint-Urbain* à un « tissu de chênévottes ». Le pape Urbain IV, né à Troyes, a fondé cette église au xiii^e siècle. Urbain était fils d'un cordonnier. Il voulut qu'on construisit son église à la place de sa maison natale et que, sur une des tapisseries, il fût lui-même représenté, à côté de son père, travaillant à un soulier.

A l'entrée de l'église *Saint-Nicolas*, au-dessus du porche, s'ouvre une vaste tribune d'où l'on plonge jusqu'à l'ab-

side. Dans cette tribune, à côté de plusieurs fresques naïves et grandioses, se dresse un Christ à la Colonne, de Gentil. Debout, dans sa pure nudité, Jésus apparaît, semblable à un athlète douloureux. Il est le sauveur du monde : il aurait pu en être le rempart. Étrange renaissance ! Son goût de la beauté plastique l'induit en de bizarres témérités.

L'église *Saint-Pantaléon* est un musée... Musée ? C'est trop peu dire. Disons : magasin, entassement, agrégat mystique de précieux objets. Les fenêtres sont garnies de vitraux en grisaille ; de la voûte en bois descend un délicieux pendentif ; quatre bas-reliefs en bronze décorent la chaire ; de grands tableaux, suspendus dans les arcades, font écran de toutes parts ; un retable fameux représente l'arrestation des saints cordonniers Crépin et Crépinien ; les piliers de la nef portent chacun deux statues. Ces statues ont la grâce étouffée, un peu bouffante et bouillonnante de la Renaissance française. Vêtements, robes et chausses dessinent de beaux grands plis onduleux, d'ailleurs parfaitement invraisemblables. Le corps lui-même s'assouplit, se tord ou se convulse, sans doute pour être en harmonie avec tout ce faste godronné. A droite, s'élève un énorme calvaire, où nous distinguons, pris dans la maçonnerie, un bas-relief, véritable camée de marbre où Dieu le Père tient son fils mort sur ses genoux. Les saintes-femmes de ce calvaire sont belles comme la Pitié. Invention ingénue ! pour assurer jour et nuit des spectateurs à tant de merveilles, l'artiste a placé à un balcon, au fond de l'église, deux personnages de pierre qui regardent pieusement.

L'église *Saint-Jean* n'est qu'une longue, une interminable nef. Elle aussi contient des chefs-d'œuvre : le contre-retable de Girardon, les deux tableaux de Mignard, *le Père éternel et le Baptême du Christ*, si souvent reproduits, même dans les plus humbles églises de France ; au fond du chœur est fixée une

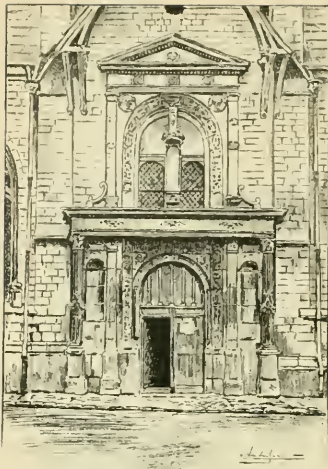


JUBÉ DE LA MADELEINE

plaque de marbre blanc où Juliot, au xvi^e siècle, Girardon au xvii^e, ont ciselé les scènes du Nouveau Testament, multipliant les personnages comme Jésus a multiplié les pains. Mais quoi! dans cette église, ce n'est guère de l'art pur que l'on a souci. C'est ici que, en 1420, après l'abominable traité de Troyes, la patrie étant livrée à l'Angleterre, fut

célébré le mariage de Henri V et de Catherine de France. Il faudrait mettre une pierre noire à l'endroit où s'est tenue Isabeau l'Immonde. Ce serait un monument d'édification. Rien ne purifie mieux les âmes que la flamme d'une haine sainte.

Enfin, voici la *Madeleine* et son jubé. On peut compter les jubés qui subsis-



PORTAIL DE SAINT-NISIER

tent en France : Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Florentin, Lépine, Albi... Ces théâtres de pierre, établis comme de somptueux tréteaux, au milieu de la nef, à l'entrée du chœur, gênaient les officiants. Les prêtres voulaient voir et être vus. Aussi bien les jubés, où on jouait le drame de la Messe, n'eurent plus de raison d'être lorsque la Messe, cessant d'être un drame, devint une cérémonie vide et verbale. Le jubé de la *Madeleine* est peut-être le plus délicieux de tous. Ciselée d'adorable façon, sa masse blanche va d'un pilier à un autre. C'est du rêve compacté. Fleurs et niches mignonnes, écussons et arabesques, statuette frémissantes, superbes feuillages, il combine tous les motifs d'art et il les étale au-dessus de nos têtes. Il plane dans l'air. Pas de colonnes ! Des pendentifs nous caressent le front.

Derrière ce jubé, un vitrail, où les rouges, les bleus, les verts, les violets vibrent et chantent comme des anges,

raconte l'Ancien Testament : Dieu, en costume de pape, mitre au front, babouche aux pieds, crée la lumière ; anneaux concentriques, d'un azur toujours plus éclatant, entourent un noyau d'or fluide, germe d'amour ; bientôt la terre est formée : elle nourrit les premiers animaux : corbeaux, perdrix, canards, perroquets, volent vers Dieu, qui leur donne la pâture, cependant que les quadrupèdes, lapin, cochon, cheval, chameau, s'inclinent gravement ; l'homme vient à son tour ; il s'endort, plein d'extase ; de l'homme endormi, Dieu tire lentement Eve la Blonde, qui sourit : « Adam, voilà le fruit de ton sein. Il faut que tu aimes la femme, paternellement. »

En sortant des édifices, le voyageur qui erre dans les rues vieilles et tortueuses de Troyes, admire comment la matière, pierre ou bois, après avoir cherché une attitude, la garde à travers les siècles. Lassées, cassées, tassées, les églises ont pris leur assiette définitive. Les maisons, adossées ou accoudées les unes aux autres, forment des groupes de parfaite fraternité. Penchés au dehors, certains murs dessinent une courbe dont l'étranger s'inquiète. Le vieux Troyen est tranquille. Il sait que ces murs se plaisent en cette pose et qu'ils ne bougeront plus.

Pour toutes ces causes, les rues constituent elles-mêmes des chefs-d'œuvre. On rencontre à chaque pas des coins si pittoresques, si déchiquetés, qu'il n'y faut qu'un peu de clair de lune pour achever l'illusion de la nuit des temps. Du haut du pont des Cailles — pour ne citer que cet endroit — on domine un canal étroit où se reflètent les maisons les plus romantiques du monde champenois. Ce canal à l'eau crayeuse semble pavé de tous les détritiques possibles. Débris de faïence, boîtes de conserves, squelettes de poissons y forment une extravagante mosaïque. Aussi bien, la



HÔTEL DE VAUBLUISANT

plupart des canaux de Troyes ne servent plus qu'à titre d'égouts. La tannerie et la ganterie, pour lesquelles ils avaient été creusés, n'existent plus. Ce sont des canaux morts.

Chacun pense : ces maisons de bois doivent flamber à la moindre étincelle.

Oui, certes. Pourtant, les incendies n'y sont pas trop difficiles à éteindre. Dans ces pâtés de maisons, on coupe aisément, on tranche, on taille comme dans un gâteau, et, carrément, on fait la part du feu.

Sur telle grande rue, à peu près neuve ou renouvelée, viennent tomber dix



HÔTEL DE CHAMPEAUX — PARTIE NORD

vieilles ruelles, hérissées, resserrées, pareilles à des ruisselets d'ombre gothique qui se jetteraient dans un fleuve de clarté moderne. Plusieurs de ces ruelles sont si étroites que leurs maisons se touchent du fronton, d'un côté à l'autre. Ainsi, non loin de la rue des *Chats*, de la rue de la *Trinité*, de la rue du *Petit-Credo*, la rue de la *Synagogue*, qui longe l'église Saint-Pantaléon, offre le spectacle le plus naïf et le plus paradoxal. D'abord, ce nom de rue de la *Synagogue*, ne dirait-on pas une antiphrase ou tout au moins une antithèse? Les vieilles maisons donnent du nez sur la frise de la vieille église. Les vieilles gargouilles les soutiennent en grimaçant un peu. Mais ces grimaces ne sont peut-être que des sourires de vieilles choses.

L'hôtel de ville est de date plus récente. Il a été terminé au xvii^e siècle. Purlant sa façade, décorée d'un double rang de colonnes ioniques et corinthiennes paraît toute ridée, toute ron-

gée de vétusté. Au fronton, dans une niche qui avait contenu la statue de Louis XIV, la Révolution a placé une statue de la Liberté. Cette Liberté, la Restauration, prudemment, l'a transformée en une Minerve. Le bonnet phrygien a été taillé en forme de casque, la main qui menaçait a été forcée de bénir. La bonne statue champenoise s'est prêtée en souriant à ces transformations. Elle a fait réflexion que la Liberté peut bien devenir la Sagesse et que, malgré son casque, Minerve c'est, en somme, la déesse Raison.

Art de Troyes, ingénu, railleur et rayonnant, qui, dans le bois léger, dans la pierre tendre, dans le verre fragile, au milieu d'une plaine si gracieuse, sous un ciel si délicat, as fleuri avec tant de fervente variété, je te cueille dans ma mémoire parmi les plus exquises fleurs qui ne sont que de France!

ÉMILE HINZELIN.

LE POINT D'ALENÇON

Alençon est une jolie et agréable ville. Entre deux horizons de moutonneuses forêts, dans un pays de pacages et de vergers où la terre est fertile en fleurs, elle étale de vieux monuments et d'antiques hôtels à l'architecture délicate et noble. Les tours crénelées de son château, le porche ciselé de sa cathédrale, les toits à pignons de son ancien palais ducal, la façade symétrique de son hôtel de ville Louis XVI ont, sous des formes diverses, un pareil aspect de sobre et harmonieuse élégance, et l'eau et les arbres, ces deux parures des cités, y abondent.

Cet ensemble heureux correspond justement à l'idée gracieuse qu'évoque chez tout étranger le nom d'Alençon. En le prononçant ne songe-t-on pas à l'exquise merveille qu'est le Point d'Alençon ? C'est cette dentelle unique qui a répandu le nom de la petite ville normande dans tous les lieux de l'univers où le luxe règne, et vraiment, dès qu'on connaît leur pays, on trouverait volontiers naturel que les filles du terroir aient inventé un ouvrage charmant.

Mais c'est là une impression fautive ; le goût local n'est pour rien dans la création des différents réseaux qui se fabriquèrent à Alençon. Dans le Velay ce furent les bergères de la montagne qui, durant les longues oisivetés diurnes de la garde des troupeaux, imaginèrent les entrelacs de la guipure du Puy. Ici, au contraire, si par deux fois l'art de la dentelle s'est implanté et a fructifié, c'est à des volontés, à des directions étrangères qu'on le doit.

I

Malgré les douleurs et les désastres qui accablèrent la France de 1515 à 1547, le règne de François I^{er} est marqué dans notre histoire par un merveilleux rayonnement. Après les longues

ténèbres du moyen âge l'âme française s'illumine. Elle comprend l'art et la beauté ; elle aime la vie et toutes ses joies tangibles ; elle est intelligente et fastueuse. En bien des artistes, en bien des grands seigneurs on la voit se manifester par les chefs-d'œuvre et les grandes actions. Cependant, si l'on veut la connaître dans sa plénitude, c'est en une femme qu'il la faut étudier ; tous ses aspects apparaissent chez Marguerite de Valois. C'est l'âme particulière de la sœur de François I^{er} qui en incarne simultanément les plus nobles tendances comme les plus séduisantes qualités.

Politique éminent, écrivain subtil, Mécène éclairé, la Marguerite des princesses est aussi l'élégance et la grâce. Dans ses vêtements, dans sa parure, apparaît pour la première fois ce goût délicat qui va pendant des siècles régir la mode européenne ; elle sait harmoniser le luxe.

La voici qui, suivant la tradition du moyen âge, montre le maniement de l'aiguille aux femmes de son Gynécée ; comme la noble princesse qui, brochant en compagnie des filles de ses vassaux la tapisserie de Bayeux, entreprenait une œuvre exceptionnelle, elle s'appliqua avec elles à un labeur plus savant que celui des artisanes. Mais elle n'emploie plus le lin et la soie à fixer les exploits des impérieux chevaliers ; elle songe à la nouvelle puissance dominante, à la beauté. Sa patiente devancière en travaillant rêvait de farouches combats ; elle, elle rêve aux fêtes magnifiques de Fontainebleau et ce sont des passements, des reseuils, des broderies dentelées, du point coupé, tous atours galants qu'elle tisse avec ses filles.

Marot qui la chante exalte

.....son courage
A faire maint bel ouvrage

et par un hasard très heureux, il nous

est permis à nous-mêmes d'admirer ses œuvres. Des vestiges nombreux et importants en sont encore conservés au musée d'Alençon. Car c'est ici, à Alençon, que Marguerite de Valois, duchesse suzeraine du lieu, façonna beaucoup de ses passéments. Ils paraissaient d'autant plus mirifiques aux contemporains que les broderies compactes avaient été jusqu'alors les seules garnitures connues dans nos contrées. Le lacié ou filet était bien pratiqué de nos ouvrières, mais la grossièreté de ses mailles empêchait qu'on l'employât dans le costume. Aussi fut-ce une véritable révolution que l'apparition des tissus ajourés. Il est difficile d'affirmer que c'est Marguerite de Valois qui eut l'idée de rapprocher les fils des laciés et, cessant de les nouer, de les entrelacer en méandres, tandis que, d'autre part, elle découpait des jours entre les arabesques des broderies. Mais l'on peut dire que, dès que ces innovations qui créaient la dentelle furent connues, la plus française des princesses les appliqua. Il est certain enfin que son influence contribua à imposer les nouvelles méthodes de broderies et certain également que ce fut d'elle que sa ville ducale reçut le précieux présent de l'industrie dentellière. Du château où la pratiqua Marguerite, celle-ci s'était, durant le xvi^e siècle, répandue aux alentours et jusqu'au milieu du siècle suivant elle y subsista productive et vivace.

II

A l'avènement de Henri IV, ce sont toujours les dentelles du temps de Marguerite qui triomphent. Si la cour des derniers Valois avait reçu de l'Italie les meubles incrustés, les velours ombrés, les bijoux où des ciselures inouïes alternaient avec d'étranges pierres, elle n'en avait pas eu les points arachnéens et féériques.

A Venise et à Milan, on essayait déjà les reliefs et les fonds à l'aiguille qui

firent, durant plusieurs siècles, la fortune de ces villes ; mais la production ne dépassant pas les besoins, peu d'efforts étaient tentés afin d'exporter les ouvrages locaux. Longtemps la France les ignora. Il fallut l'arrivée chez nous des princesses étrangères pour y révéler les points d'Italie et d'Espagne ou de Flandre : Marie de Médicis fit des premiers des coiffes et les hautes collerettes dont Rubens a laissé tant d'images, Anne d'Autriche porta les seconds en cols à pointes, manchettes à revers et tabliers.

Les dames de la cour suivirent naturellement le royal exemple et rivalisèrent de faste. Mais ce faste des atours féminins semble mesquin auprès de celui qui règne dans le costume masculin. Là la panne sombre, le taffetas, le drap et le buffle ont remplacé les satins nués, les velours pâles, les tissus d'or du siècle précédent et il faut décorer ce fond plus sobre ; on prodigue les dentelles à le faire. Outre son col rabattu, son écharpe et ses manches, un gentilhomme orne encore de point la cocarde de son chapeau, le nœud de son épée, le bas de ses chausses, ses jarretières, la rosette de ses souliers, l'embouchure de ses bottes. Et ces parures se variaient singulièrement, puisque Cinq-Mars possédait, entre autres lingerie, jusqu'à trois cents paires de garnitures pour bottes.

Mais il ne faut pas croire d'après cette abondance que les parures de dentelles fussent, en ce temps, moins coûteuses qu'aujourd'hui. Elles atteignaient au contraire un prix dont notre France démocratique se fait difficilement l'idée. « A la cour, écrit Savinien d'Alquié, on regarde comme peu de chose d'acheter des rabats, manchettes et canons de la valeur de 13 000 écus... »

Beaucoup de gens de qualité se ruinent en dentelles et, qui pis est, leurs énormes dépenses vont enrichir les industries de Gênes, Raguse, Milan, Venise, Bruxelles et Malines. Le gouve-

nement, offusqué de cette folie de parures, se décide à sévir. En 1626, il interdit le port des dentelles étrangères ; bientôt les édits somptuaires s'étendent et il en paraît d'étrangement rigoureux. Celui de 1660 est le plus draconien : il

Leur énumération montrera combien étaient alors médiocres les ressources de notre industrie nationale. Voici quelles sont les dentelles fabriquées chez nous en 1660 :

1^o La bisette, grossier passément au



LE CHATEAU D'ALENÇON

proscrit complètement le large volant de point dont les chausseries sont terminées et qu'on appelle « canon » et ne permet plus l'usage de dentelles de plus d'un pouce de large.

On veut, par ces mesures, non seulement arrêter l'importation, mais encore favoriser la vente de nos produits. Ceux-ci, à vrai dire, sont assez peu enviables.

fuseau qu'exécutent les paysannes de Gisors et de Villiers-le-Bel ;

2^o La campane, dont les festons rappellent les grelots et sonnettes qui lui donnèrent son nom. Elle est si basse qu'elle sert surtout à border d'autres dentelles larges ou des bandes de lacis ;

3^o La gueuse, commune et étroite dentelle de fil écri :

4^o La mignonnette ou point de tulle,

frère réseau fait à Bayeux ou en Auvergne;

5° Le point de champ, dentelle à la pelote peu fine et aux dessins monotones;

6° L'antique point coupé qui, encore attaché à son fond de toile, est lourd et disgracieux;

7° Les guipures de fil de métal.

On comprend qu'un tel choix tentât

qui occupe le carrosse, devenu cabinet de toilette, change de vêtements, et partout où la surveillance des gens du roi se relâche, il se montre plus endentelé que jamais.

III

Le pouvoir désespère alors d'amener la réforme qu'il souhaite. Le pouvoir, c'est



LE TRACÉ — PREMIER ÉTAT D'UN FRAGMENT D'ALENÇON

peu les gens de la cour. Aussi fallut-il accentuer le premier édit de prohibition par d'autres plus sévères, qui lui succèdent en 1661, 1662 et 1664. Les lois se multiplient inutilement; l'usage n'en veut point tenir compte. Les élégants narguent guet et sergents et continuent à se parer de points exotiques. Ils usent pour cela de divers stratagèmes. Celui d'avoir en son carrosse deux costumes, l'un d'une sévère simplicité, l'autre magnifiquement rehaussé de dentelles, est employé d'une façon courante. Selon les quartiers et les rencontres, le seigneur

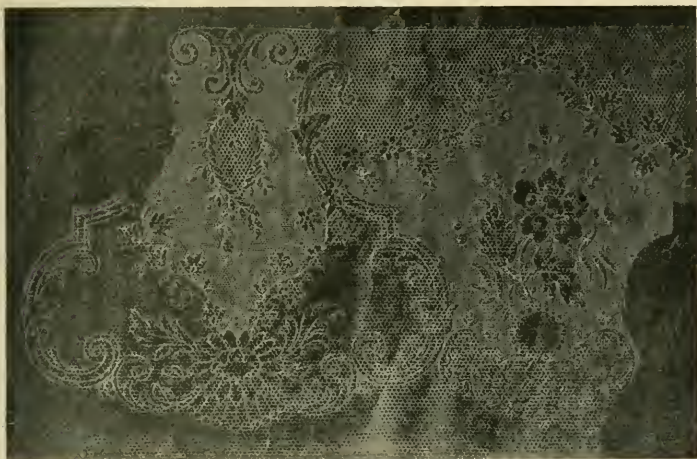
maintenant Colbert. Ce large et hardi génie méprise les lois somptuaires, armes surannées et inutilement tyranniques. Il comprend que se jeter au-devant du courant du luxe est illusoire. Il ne songe plus qu'à endiguer le flot, à le conduire vers des rives qu'il est utile de fertiliser. C'est ainsi qu'il a la pensée d'instaurer en France la fabrication de dentelles savantes.

Mais comment l'organiser? Tout d'abord le problème paraît facile à résoudre. Amener chez nous des ouvrières vénitiennes ou génoises et obtenir d'elles

le secret de leurs travaux, en voilà, semble-t-il, une prompte solution. Cependant, pour qu'elle soit efficace, faut-il encore obtenir des étrangères un travail parfait et les entourer d'élèves aptes à les comprendre. La nouvelle manufacture ne doit-elle pas fonder sa réputation avec éclat et devenir un centre industriel important ?

Pour donner une juste impulsion aux

trouveront dans la ville percheronne d'excellentes apprenties. Il engage donc vingt maîtresses dentellières vénitiennes et les établit à Alençon. La manufacture est fondée et reçoit aussitôt, par ordonnance du 5 août 1665, le privilège royal. Louis XIV en fait peu après exposer à Versailles les produits hâtifs. La ville et la cour défilent devant les panneaux de damas cramoisi sur lesquels



LE RÉSEAU — DEUXIÈME ÉTAT D'UN FRAGMENT D'ALENÇON

ouvrières exotiques, Colbert va d'abord les confier à une directrice zélée ; il la trouve en la personne de damoiselle Catherine de Marçq. Quant au milieu qui servira de pépinière aux dentellières françaises, ce sera Alençon. Là on continue, par tradition, les beaux ouvrages de Marguerite de Valois, et les deux variétés principales de dentelles, celles qui se font sur une pelote avec des fuseaux et celles qui se font sur un parchemin avec une simple aiguille, s'y pratiquent également. Colbert connaît ces détails ; il prévoit que les étrangères

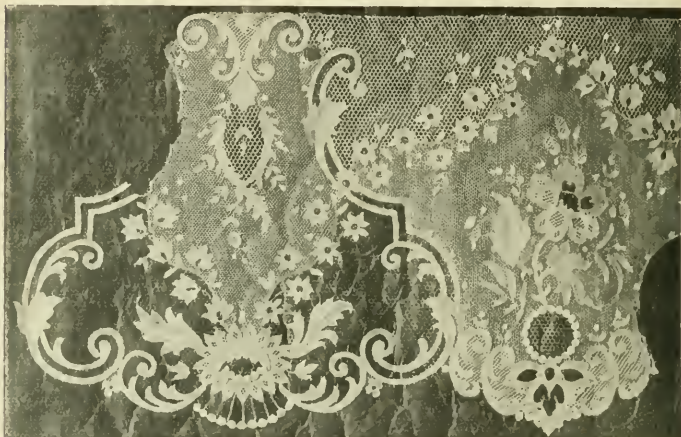
sont épinglées des échantillons choisis du travail d'Alençon. Le roi, qui a dénommé la nouvelle dentelle Point de France, en est paré et l'a déclarée d'étiquette à la cour.

IV

Aux premiers temps de son installation, la manufacture d'Alençon se trouva aux prises avec une difficulté qui, après avoir failli causer sa perte, fit sa fortune. Les ouvrières du pays, malgré la direction des Vénitiennes, ne pouvaient accoutumer leurs doigts aux multiples

manœuvres de l'aiguille à dentelle. Les dentelles au fuseau, quelque délicates qu'elles soient, s'obtiennent par un mouvement uniforme; de la guipure du Puy au plus fin Chantilly, toutes ne demandent que des torsions de fils autour d'une série d'épingles qui tracent le dessin. La dentelle à l'aiguille exige, au contraire, de l'ouvrière des efforts très variés, et les mains un peu lourdes

encore il triomphait de la concurrence italienne sur les marchés d'Angleterre, d'Allemagne et de Pologne. Une succursale de la manufacture d'Alençon florissait au château de Madrid, dans le Bois de Boulogne, et la recette des deux établissements, où s'appliquaient des milliers de femmes, s'élevait chaque année à environ 9 ou 10 millions de livres.



LE REMPLI — TROISIÈME ÉTAT D'UN FRAGMENT D'ALENÇON

des petites Normandes échouaient à diversifier perpétuellement la besogne. Il aurait fallu abandonner l'apprentissage si la directrice n'avait eu l'idée de confier à des ouvrières différentes chacune des portions de la tâche.

Dès lors, on peut affiner le travail. Enfermées dans leur spécialité, les brodeuses deviennent individuellement de véritables artistes, et leur collaboration donne des merveilles qui écrasent bientôt le produit des lagunes.

Sur la fin de la vie de Louis XIV, non seulement le Point de France régnait sans partage dans notre pays, mais

Un nouveau mérite s'ajoutait alors à celui de la beauté d'exécution de notre Point. Les dessins de Venise monotones, touffus et uniquement de style Renaissance avaient fait place dans les produits d'Alençon aux enroulements onduleux et aux rocailles délicates, qu'aima, avant M^{me} de Pompadour, la comtesse de Parabère, et un fond de réseau d'une délicieuse finesse, permettant aux ornements de se côtoyer sans se confondre, achevait de donner à notre dentelle le cachet français sans cesse recherché au delà des frontières.

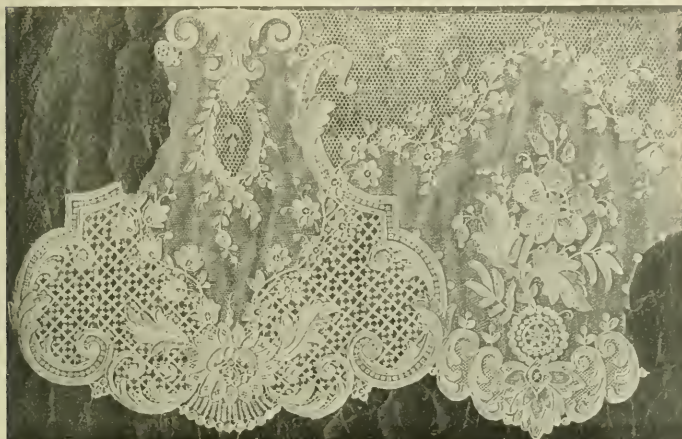
V

Avec des fortunes diverses, la mode de la dentelle subsista durant tout le dernier siècle. Des « fontanges », où les femmes de la cour du Roi-Soleil les arboraient, les dentelles avaient passé aux « engageantes ». Celles-ci, longs volants mousseux qui terminent invariablement les manches des robes —

la note de son « trousseau de corps » s'éleva à 625 000 francs. On présenta ce compte formidable au cardinal Fleury, qui eut, à le lire, une minute de stupeur :

— Êtes-vous bien sûre, demanda-t-il à la dame d'honneur, que ce trousseau-là n'ait pas été fait pour marier toutes les sept « Madame » ?

Marie-Antoinette devait porter un



LES MODES ET LA BRODE — SIXIÈME ÉTAT D'UN FRAGMENT D'ALENÇON

qu'elles fussent de grands habits de cour ou des déshabillés — s'ornaient d'une ou plusieurs hauteurs de Point, selon le rang de la femme qui s'en parait. Il y eut à propos d'engageantes bien des querelles d'étiquette dans le Versailles de Louis le Bien-Aimé...

Mais ce qui constituait l'innovation, c'était l'emploi de la dentelle dans les dessous. Les broderies multicolores, les passements au fuseau de jadis avaient fait place sur le linge des grandes dames aux Points précieux. Lorsque, en 1739, Madame, aînée des filles de Louis XV, épousa l'infant d'Espagne,

coup sensible à la dentelle d'Alençon. Les allures, les travaux, les parures rustiques l'amusaient, et le moyen d'associer les volants en Point ramagé au tablier de bergère dont elle s'enveloppait à la laiterie de Trianon? Avec cette imprévoyance et cette frivolité qu'elle devait expier si cruellement, la reine abandonna nos produits nationaux pour les simples Malines et les légères mouselines d'Orient.

Les dentellières percheronnes, appauvries par la défection royale, subirent peu après une épreuve plus rude. La Révolution fut le signal du licenciement



UNE MAISON DE DENTELLIÈRES

ment des manufactures de Point. On ne voyait plus alors aux grandes dames d'autres dentelles que celle découpée par les ciseaux du bourreau autour de leurs encolures, et le civisme interdisait aux gouvernants de perpétuer le luxe de l'ancien régime... Faute de clients,

par terreur de l'hostilité que s'attirait tout ce qui rappelait les « ci-devant », les ouvrières d'Alençon se dispersèrent. Là aussi on vécut angoissé dans l'attente des jours meilleurs.

L'Empire les rassura un instant. Napoléon aimait et appréciait fort la deu-



MAÎTRESSE ET APPRENTIE DENTELLIÈRES

telle, et son souci de réorganisation générale devait le conduire à s'inquiéter des ateliers disparus d'Alençon. Là comme ailleurs, il s'attacha à reconstruire et à rénover. Il protégea l'industrie alençonnaise et la combla de commandes. L'une d'entre elles écrasa même par sa magni-

ficence toutes celles que la maison de Bourbon avait faites depuis l'avènement du Point de France. C'était une garniture de lit — ciel de lit, rideaux, courtepoin-
te, taies d'oreiller — où les armes de l'Empire alternaient avec un semis d'abeilles; on estime à 1 million le coût de ces objets.

D'autre part, l'étiquette des Tuileries prescrivait le Point. Ce fut une orgie de dentelles neuves parmi la noblesse impériale, tandis que la vieille aristocratie, ralliée au nouveau régime, exhibait ses réseaux antiques. Le trésor de dentelles précieuses qui s'étaient accumulées aux siècles précédents dans les maisons illustres reparaisait ; mais, hélas ! à quel point diminué ! L'émigration avait dispersé la plupart de ses joyaux. Combien de volants somptueux, étalés naguère sur les robes de gala, avaient été échangés en exil contre du pain grossier !...

VI

La période moderne a été peu favorable au Point de France, débaptisé par notre siècle et appelé aujourd'hui Point d'Alençon. Les ternes jours de la Restauration marquèrent le déclin de la dentelle avec celui de bien des luxes. On restreignait, on amoindrisait le faste qui avait irrité l'Europe. Puis la simplicité des modes Louis-Philippe proscrivit les Points d'apparat, et plus tard, lorsque les dentelles reparurent sur les robes à falbalas des « cocodettes », ce ne furent pas les somptueux reliefs d'Alençon qui obtinrent la vogue. On leur préféra les tissus plats, mais aériens de Chantilly et les sveltes applications d'Angleterre.

Cependant un effort intelligent était tenté en faveur de l'Alençon. La Compagnie des Indes, dont les crêpes de Chine, les cachemires et les mousselines exotiques furent si appréciés des élégantes voici un demi-siècle, s'occupa de relever la manufacture d'Alençon. D'anciennes dentellières furent recherchées ; on leur confia du travail et on les invita à instruire des apprenties. Bientôt la fabrication fut assez active et assez excellente pour que l'on essayât un ouvrage d'importance. Une robe fut entreprise, si belle qu'elle semblait dépasser les merveilles de naguère. A l'Exposition de 1859, elle enleva tous les suffrages. Napoléon III, frappé par sa ma-

gnificence, l'acquit contre la somme de 200 000 francs. Le vêtement féerique fut, sur l'ordre de la pieuse impératrice Eugénie, transformé en rochet et envoyé au pape.

Un moment il semblait que ce fût là le chant du cygne de la dentelle d'Alençon et que, dernier vestige d'une splendeur abolie, le rochet était allé rejoindre dans le silencieux Vatican tant de nobles choses mortes... Mais il n'en était rien : les procédés d'Alençon se perpétuent malgré l'indifférence de la mode. La Compagnie des Indes, qui en est dépositaire, occupe toujours un petit noyau d'artistes habiles, et maintenir la fabrication n'est heureusement pas sans profit pour elle. Si la France, dédaignant une de ses merveilles, achète peu le Point d'Alençon, l'étranger sait encore l'apprécier. M. Huignard, le sympathique directeur de la succursale Alençonnaise de la Compagnie des Indes, nous apprend que les deux cents ouvrières, auxquelles il distribue des travaux dans un périmètre de 20 kilomètres, ne suffisent pas à remplir les commandes de l'Angleterre et de l'Amérique. Depuis quatre ans, il s'emploie à accroître son personnel, mais l'apprentissage des dentellières est si long et si difficile que la production s'est encore peu ressentie de l'effort des recrues nouvelles.

VII

Depuis le règne de Louis XIV, la technique du Point d'Alençon est restée invariable. A présent comme alors, la besogne est infiniment divisée et très lente. Sa rapide description donnera une idée de la patience et des talents qu'elle comporte.

La partie préliminaire de la confection du Point consiste dans le « piquage » du dessin. Celui-ci, imprimé sur papier blanc, est fixé contre un épais parchemin vert à la surface d'une pelote. La « piqueuse », première des artisanes qui coopèrent au Point, se munit alors

d'épingles qu'elle va ficher à travers papier et parchemin, en suivant minutieusement les contours du dessin. Une fois débarrassés des épingles, du modèle et de la pelote, le parchemin, désormais matrice du travail, apparaît perforé d'une suite de petits trous qui indiquent exactement le détail du dessin. Il est, à ce moment-là, raffermi par une double toile et confié à la « traceuse » qui accentue au fil le méandre des perforations.

Viennent ensuite les « reseleuses » ; l'une tisse le réseau ordinaire ainsi que le réseau à mailles hexagonales ou « brides » ; l'autre tisse le réseau fin ou « réseau à mouchoirs ». Ces deux genres de travaux ne se retrouvent généralement pas sur les mêmes pièces.

C'est maintenant le tour de la « remplisseuse », qui commence à exécuter le dessin. Elle remplit en point noué, appelé gaze ordinaire dans les parties serrées ou mates, et gaze claire dans les parties transparentes, les vides laissés par la reseleuse. La « fondeuse » va accentuer certaines régions mates par un tissage plus épais, puis faire place à la « modeuse », qui lancera de capricieux ajourages dans les derniers vides. Ces ajourages se divisent en O bouclés, en X, en O à nez, en râteaux, en saint-esprit. A la huitième ouvrière incombe le soin d'exécuter les nervures en relief ; c'est ce que l'on nomme la brode. Au bord et généralement dans toutes les brisures de ses contours, elle est accentuée par un remplissage de crin.

La dentelle apparaît maintenant dans toute sa beauté ; il ne reste plus qu'à la délivrer de la tutelle de ses soutiens ; la neuvième ouvrière, leveuse et ébouteuse,

va lui rendre ce service en coupant les fils qui relient réseau et parchemin. Enfin, il faut assembler les diverses parcelles du féérique ouvrage ; car, pour activer la fabrication, on permet à plusieurs ouvrières de chaque spécialité de travailler ensemble à un même volant qui est fragmenté à raison de cinq à dix morceaux au mètre. L'« assembleuse » va réunir les coupures, et il ne faudra plus s'occuper que de l'apprêtage.

Et, maintenant, si nous voulons définir l'impression qui se dégage du récit des fastes du Point d'Alençon, nous dirons qu'elle est mélancolique. N'est-il pas attristant de songer que, répudiant la tradition de deux siècles d'élégance française, notre mode s'est éloignée de l'illustre dentelle ? La coutume de la porter se perd chaque jour plus ; le travail patriotique des princes, des ministres et des artisanes d'antan est anéanti... Un Napoléon eût voulu conjurer ce réel malheur à coups de lois vengeresses. Aujourd'hui, où le pouvoir tombé des mains impériales est entre celles du public, ce n'est plus à de pareilles mesures qu'il faudrait recourir, mais d'autres, tout aussi efficaces, pourraient s'y substituer. Pourquoi nos grandes dames, nos artistes ne ramèneraient-elles pas le goût actuel vers le chef-d'œuvre national injustement dédaigné ? Par son passé superbe, par son originalité toute française, par sa beauté, l'Alençon mériterait de leur part une telle initiative. C'est à elles que je dédie cet article, leur demandant pour notre Point de France l'obole d'un caprice.

PIERRE LALANDE.



LES ANIMAUX QUI S'HABILLENT

L'homme s'habille surtout pour échapper aux intempéries. Certains animaux agissent de même, mais pour échapper à leurs ennemis ou s'approcher de la proie sans en être aperçus. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour en trouver des exemples. Ainsi, dans nos maisons, surtout dans les coins obscurs et les greniers, on rencontre la larve d'un insecte, le *Réduve masqué*, qui se revêt — d'une manière un peu sommaire — en se roulant dans la poussière. Elle ressemble ainsi à une boule d'ordure, et, grâce à ce déguisement, peut s'approcher, sans en être vue, des animaux dont elle fait sa nourriture, les mouches et les punaises notamment. Arrivée à portée, elle s'élançe sur sa victime et lui plonge son dard dans le corps.

Dans nos jardins, on peut aussi voir un exemple analogue, mais encore plus intéressant ; je veux parler des chenilles des papillons appelés *Psychés*. Elles se construisent des fourreaux très curieux. Tapissé de soie intérieurement, chaque fourreau, ouvert aux deux bouts, est recouvert de débris végétaux ou minéraux. On dirait une robe à falbalas. Les matériaux en sont le plus souvent constitués par des brins de paille, disposés longitudinalement ou transversalement, et mélangés de débris de tiges, de feuilles ou de mousses. D'autres fois, le



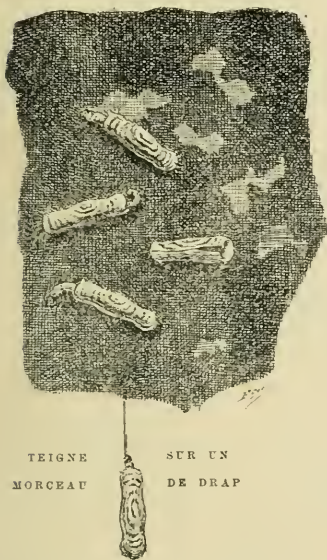
PSYCHÉ DU GRAMEN
(Chenilles et papillon.)



RÉDUVE MASQUÉ
Larves et adulte.

fourreau est simplement recouvert de poussière terreuse ou de petits grains de graviers. La forme générale en est conique ou cylindrique ; on en cite aussi une espèce enroulée sur elle-même à la manière d'une coquille d'escargot. Quand le fourreau est constitué, comme chez la *Psyché quadrangulaire*, par des bûchettes placées perpendiculairement à l'axe,

il ressemble tout à fait à un élégant petit panier. Lorsque ces chenilles se promènent au milieu des plantes basses ou sur les murs, il est presque impossible de les distinguer; les petits oiseaux, qui les dévoreraient sans pitié si elles

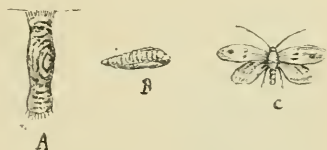


étaient à nu, passent à côté d'elles sans les apercevoir. L'habillement est donc, pour elles, un excellent moyen de défense.

Les femelles des psychés ne sont pas ailées comme les mâles; elles n'ont même que des pattes rudimentaires. A ces estropiées, il faut une demeure. Aussi vivent-elles à l'intérieur du fourreau que leur ont légué les chenilles dont elles proviennent. C'est aussi là qu'elles pondent leurs œufs. Les jeunes chenilles qui en sortent dévorent les restes du corps de leur mère et se partagent fraternellement les lambeaux du fourreau pour se construire des habillements propres.

Un des animaux qui savent le mieux s'habiller est certainement la *Teigne des vêtements*, qui emprunte malheureusement à nos habits les éléments de son « complet ». Réaumur a consacré à la manière dont elle fabrique son fourreau un certain nombre d'observations que nous allons relater et qui peuvent passer pour un modèle du genre. La teigne est, on le sait, la larve d'un papillon, une sorte de ver, au corps nu, qui, pour se protéger, fabrique un petit fourreau, à l'intérieur duquel elle est plongée et qu'elle transporte partout avec elle. Tout l'extérieur de cet étui est une sorte de tissu de laine, tantôt bleue, tantôt verte, tantôt rouge, selon l'étoffe à laquelle l'animal s'est attaché et qu'il a dépouillée; quelquefois, diverses couleurs s'y trouvent mélangées de façons fort singulières, de manière à ressembler à un manteau d'arlequin; plus souvent ces différentes couleurs sont rapportées les unes auprès des autres, par bandes. L'extérieur seul du fourreau est en laine; l'intérieur est en soie: c'est une doublure qui fait corps avec le reste de l'étoffe.

Quand l'insecte veut travailler à allonger son fourreau, il fait sortir sa tête par celui des bouts dont elle est le plus proche; on voit cette tête chercher avec



A. Teigne suspendue par son fourreau pour se transformer en chrysalide. — B. Chrysalide. — C. Papillon.

vivacité, à droite et à gauche, les poils de laine les plus convenables. La teigne change de place continuellement et pres-tement. Si les poils qui sont à sa portée ne sont pas à sa convenance, elle sort, quelquefois, plus de la moitié de son corps hors du fourreau, pour aller choisir un meilleur endroit plus loin. A-t-elle

trouvé un poil tel qu'elle le veut? La tête se fixe pour un instant, elle le saisit avec les deux dents qu'elle a au-dessous de la tête, près de la bouche; elle arrache ce poil après des efforts redoublés. Elle l'apporte aussitôt au bout de son tuyau, contre lequel elle l'attache.

Quand la larve a travaillé quelques secondes à un des bouts de son tuyau, elle se retourne à l'intérieur de celui-ci



MAIA RECOUVERT D'ALGUES

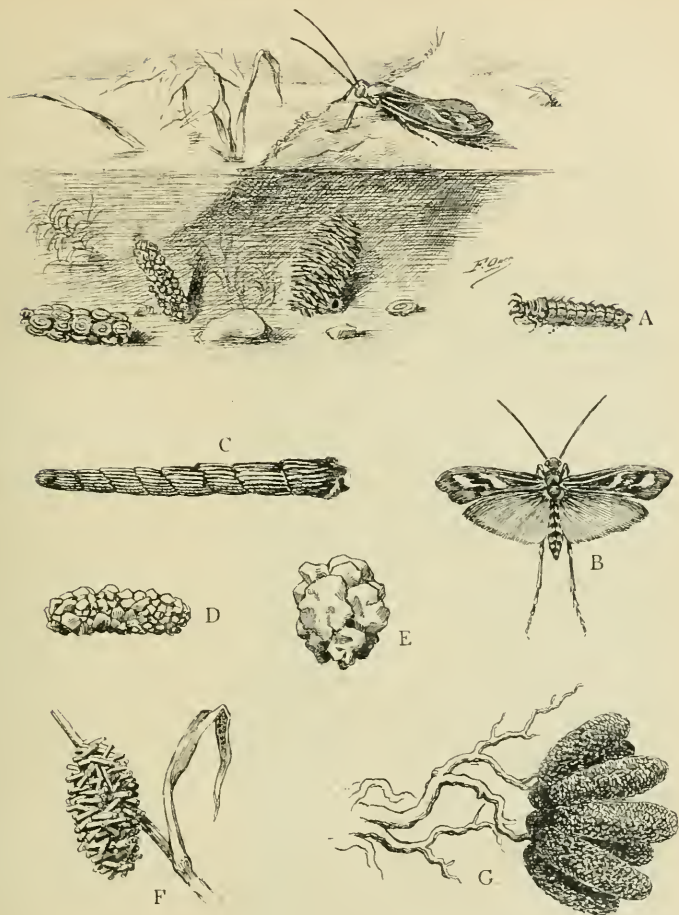
pour travailler à l'autre extrémité. Il est remarquable de voir la vitesse avec laquelle se fait ce retournement dans un espace aussi étroit. Notre insecte n'est pas seulement un tailleur, c'est un acrobate.

En même temps que l'insecte devient plus long, il grossit; bientôt son vêtement le gênerait trop en le serrant. Lorsque le fourreau est devenu trop étroit, la teigne l'abandonne-t-elle, comme on le voit si souvent faire aux insectes? Non, la teigne garde le même vêtement toute sa vie et se contente de l'élargir. On pensa tout d'abord que les efforts que fait le corps contre les parois du fourreau, en se pliant, distendent le tissu et font glisser les poils les uns sur les autres, ce qui produit un élargisse-

ment. Diverses observations firent voir à Réaumur que l'élargissement du tuyau n'est point l'effet du hasard ou d'une sorte de nécessité. Il mit des teignes dont les fourreaux étaient d'une seule couleur, sur des étoffes d'une couleur différente, des teignes à fourreau bleu sur du rouge, des teignes à fourreau rouge sur du vert, etc. Au bout de quelque temps, il vit les tuyaux allongés et élargis. Comme des bandes circulaires faites des poils de la nouvelle étoffe qu'on leur avait donnée à ronger montraient l'allongement de chaque bout, de même des bandes qui s'étendaient en ligne droite d'un bout à l'autre montraient l'élargissement qui avait été fait. Ces deux bandes étaient parallèles l'une à l'autre et chacune à peu près également distante en dessus et en dessous du fourreau.

Restait à savoir comment les teignes s'y prennent pour faire ces agrandissements tout du long de chaque côté de leur fourreau. A force de les observer, Réaumur a vu que le moyen qu'elles emploient est précisément celui auquel nous aurions recours en pareil cas. Pour élargir un étui, un fourreau d'étoffe trop étroit, nous penserions tout de suite, en effet, à le fendre dans toute sa longueur et à rapporter une pièce de grandeur convenable entre les parties séparées; on rapporterait une pareille pièce de chaque côté si la forme du tuyau le demandait. C'est aussi ce que font les teignes, avec, en plus, une précaution qui leur est nécessaire pour ne point rester à nu, pendant qu'elles travaillent à élargir leur vêtement. Au lieu de deux pièces qui auraient chacune la longueur du fourreau, elles en mettent qui ne sont pas plus longues chacune que la moitié d'une des précédentes; elles ne fendent donc jamais que la moitié de la longueur du fourreau.

Il nous reste maintenant à savoir comment est appliquée la doublure de soie — une doublure plus riche que la robe elle-même! — et par quel artifice



PHRYGANES

A. Larve sortie de son étui. — B. Adulte les ailes étalées. — C, D, E, F, G. Différentes formes de fourreaux.

les brins de laine sont liés ensemble. Les procédés que ce travail exige ne sont pas difficiles à deviner lorsqu'on sait

que les teignes, comme les autres chenilles, filent dès leur naissance, et que ce fil passe un peu au-dessous de la tête,

comme celui des chenilles ordinaires. Il est si délié qu'il est difficile de l'apercevoir sans un bon microscope. Il est cependant assez fort pour tenir l'insecte suspendu en bien des circonstances, et c'est ainsi qu'on s'assure d'abord de son existence.

C'est avec ce fil que l'insecte lie ensemble les différents brins de laine qui composent le fourreau, de sorte que le tissu de la partie supérieure peut être comparé à une étoffe dont la chaîne serait de laine et la trémie de soie. Les insectes qui filent ont un avantage que nous n'avons pas : les fils, tout de suite au sortir du corps, étant encore gluants, il suffit qu'ils soient appliqués et pressés contre d'autres fils d'autres corps, pour s'y attacher solidement. Il semble pourtant que la teigne entrelace ses fils avec des brins de laine et qu'elle ne se contente pas de les y coller : on voit que le trou qui est au-dessous de la bouche fournit, comme ferait une navette, un fil propre à l'entrelacement, et on voit faire à la tête des mouvements vifs et prompts, en sens opposés.

Chose curieuse, si l'on fait sortir une teigne de son fourreau, elle ne cherche pas à y rentrer, mais préfère en fabriquer un autre.

Ce n'est pas seulement chez les animaux terrestres que de tels faits se rencontrent. Toutes les personnes qui sont allées au bord de la mer connaissent les *Araignées de mer*, ces gros crabes épineux et munis de longues pattes, que l'on désigne quelquefois aussi sous le nom de *Maïas* ou de *Chouettes*. A l'aide de leurs pinces, ils détachent des morceaux d'algues, de polypes, d'éponges, de bryozoaires et les déposent sur leur carapace. Les boutures ainsi placées reprennent vie très rapidement, et bientôt tout le corps de l'animal est recouvert d'un véritable musée zoologique et botanique. Le crabe disparaît sous une touffe d'algues qui le rendent mécon-

naissable. Je ne sais plus quel naturaliste a poussé la fantaisie jusqu'à dépouiller un maïa de sa toison d'algues et ne mettre à sa disposition que des pétales de roses. Le crabe s'en saisit et les attacha sur sa carapace ; bientôt, il se trouvait entièrement revêtu d'un habillement en pétales de roses qui aurait fait envie à plus d'un masque pour aller au bal de l'Opéra.

Citons aussi les larves de *Phryganes*, hôtes de nos étangs, qui se fabriquent un fourreau protecteur avec différents matériaux, nid dans lequel elles rentrent à la moindre alerte et que certaines transportent partout avec elles ; ces nids leur permettent de se promener au milieu des herbes ambiantes sans être aperçues. Les matériaux varient selon les espèces. Ce sont tantôt des pierres ou du sable, tantôt des brins d'herbe, tous de même longueur, disposés parallèlement les uns aux autres en spirale régulière, tantôt enfin des bûchettes de bois ou même de petites coquilles, dont les mollusques continuent souvent à vivre. Réaumur, racontant ce fait, ajoute : « ces sortes d'habits sont fort jolis, mais ils sont aussi des plus singuliers. Un sauvage qui, au lieu d'être recouvert de fourrures, le serait de rats musqués, de taupes ou autres animaux vivants, aurait un habillement bien extraordinaire : tel est, en quelque sorte, celui de nos larves. »

D'ailleurs, les phryganes peuvent varier la couverture de leur étui d'après les matériaux que l'on met à leur disposition.

La larve, avant la nymphose, attache son nid avec un lien de soie, par son bord antérieur, à une plante, à une pierre, parfois au fourreau d'une autre larve, en la plaçant obliquement pour que l'eau se renouvelle avec plus de facilité.

HENRI COPPIN.

LA PREMIÈRE ET LA DERNIÈRE ÉTAPES

Salut à ceux qui viennent et à ceux qui s'en vont! A l'enfant qui s'éveille, au vieillard qui s'endort, la société doit témoigner toute sa sollicitude : car en bonne justice ceux de ses membres qui ne peuvent pas encore et ceux qui ne peuvent plus subvenir à leurs besoins ont droit à sa protection et à son assistance. C'est cette idée qui préside au fonctionnement de deux établissements hospitaliers de Paris situés non loin l'un de l'autre sur la rive gauche : la Maternité et la Salpêtrière.

Qui n'a éprouvé en entrant dans un hôpital une sorte d'émotion religieuse ne différerait guère de celle qu'on ressent dans une église? Quittant la rue pleine de mouvement et de force active, on pénètre en effet dans le domaine du mystère; on est en face de la souffrance, cet éternel problème pour le penseur; on s'avance sur la marge qui s'étend entre la vie et la mort, au bord d'un gouffre auquel la science vigilante tente d'arracher ceux qu'il attire.

A ce sentiment s'ajoutent pour qui visite la Maternité le respect dû à un lieu exclusivement féminin, à un gynécée où la douleur convulse des visages faits pour sourire,

et le recueillement qui est l'atmosphère naturelle d'une maison où s'élaborent sans cesse des existences humaines.

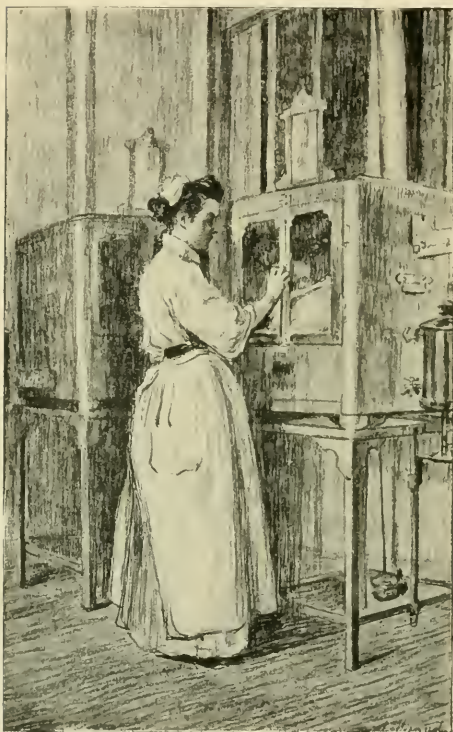
Dans cet hôpital, c'est de l'enfant qu'on s'occupe plus encore peut-être que



UNE SURVEILLANTE A LA MATERNITÉ

de la mère : les deux intérêts sont presque toujours liés d'ailleurs.

Pour que l'enfant naisse vigoureux,



COUVEUSE LYON

bien portant, l'on a adopté un système qu'on cherche à généraliser autant que possible : celui d'hospitaliser les mères indigentes dans les derniers mois de leur grossesse. C'est en effet un fait acquis, et sur lequel l'illustre docteur Pinard insiste, que l'enfant né d'une

existence confortable dans les trois mois qui précèdent le terme pèse en moyenne trois à quatre cents grammes de plus que l'enfant d'une femme qui a dû travailler durant la même période.

Il y a donc une tendance à adjoindre aux hôpitaux d'accouchement des ouvroirs où sont admises les femmes enceintes de sept mois et demi, de sept, de six et quelquefois même de cinq mois.

Un intérêt particulier s'attache au service dirigé par M. le docteur Porak : celui de la puériculture, art où de grands progrès ont été récemment accomplis et qui s'applique maintenant à faire vivre même les nouveau-nés de constitution très délicate et spécialement ceux qui sont venus au monde avant terme.

Autrefois les enfants étaient dans ces conditions étaient irrémédiablement condamnés. Aujourd'hui, grâce à une méthode véritablement étonnante, on en sauve quelques-uns. Qui ne connaît les couveuses artificielles dont on se sert pour faire éclore les oiseaux ? Les œufs qui s'y trouvent exposés au même degré de chaleur que sous les plumes de la mère laissent échapper au bout du

temps fixé les petits parfaitement organisés et tout frétilants de vie. Par une assimilation hardie, on a cru pouvoir procéder pour les enfants comme pour les oiseaux et on a placé dans des couveuses les bébés auxquels, avant leur formation parfaite, la chaleur de l'organisme maternel a fait défaut.

Voici les résultats qui ont été obtenus. On sauve environ un sur dix des enfants nés avant terme, à sept mois et demi. Ceux qui sont nés le huitième mois ont de grandes chances d'échapper à la mort et, quant à ceux qui sont nés à huit mois et demi, grâce à l'emploi de la couveuse ils n'ont aucun désavantage vis-à-vis des enfants nés normalement. Par exemple, au-dessous du septième mois, l'enfant ne naît jamais viable.

D'ailleurs la question de l'âge a ici moins d'importance en pratique que celle du poids. Et l'on est arrivé à cette conclusion que les enfants pesant 2 200 grammes et moins ont besoin du régime de la couveuse pour avoir véri-

savent aujourd'hui que, quand elles ont affaire à un enfant de 2 200 grammes et moins, elles doivent l'envoyer immédiatement à la Maternité pour qu'il y soit placé dans une couveuse.

Mais, si vous le voulez bien, entrons dans les salles où sont réunis ces appareils.

La couveuse consiste en une boîte à parois de verre, une sorte de vitrine à encadrement de métal, montée sur quatre pieds. L'espace clos est chauffé par des boîtes remplies d'eau chaude qui y entretiennent une température toujours égale, de plus de 30 degrés, voisine de celle du corps humain. Un tampon d'ouate imprégné d'eau est suspendu



UN COIN DE DORTOIR

tablement des chances de vivre. On sait que le poids normal d'un nouveau-né bien portant est de 3 200 environ.

Par conséquent, les sages-femmes

dans un coin de la petite chambre et y répand la vapeur nécessaire à la respiration dans ce milieu surchauffé.

L'enfant est couché sur un plan



LE BAIN D'UN BÉBÉ

incliné que tapisse une couverture. Pauvres bébés, sont-ils assez minuscules ! Il en est qui ont au plus vingt centimètres de hauteur ; leur tête est moins grosse qu'un poing de femme, et leurs menottes, mon Dieu ! quels frères jousjou ! Leur visage est souvent de cette teinte rouge très prononcée qu'on remarque

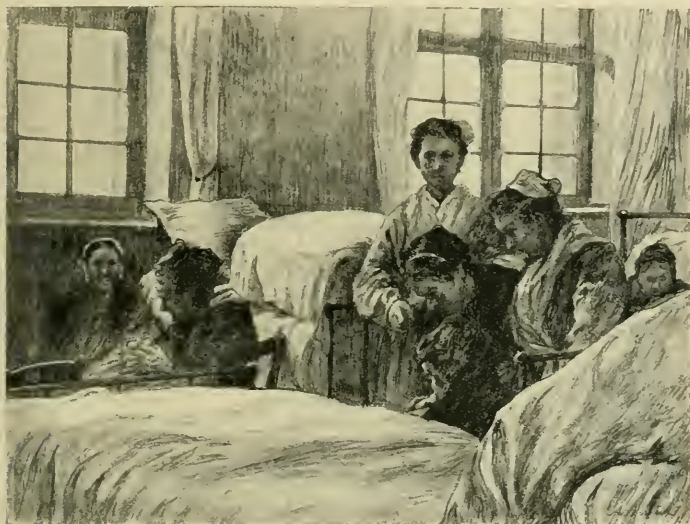
généralement chez les nouveau-nés bien constitués et que d'ailleurs on n'explique pas ; mais plus ordinairement la couleur jaune ou verdâtre de la peau révèle l'état maladif de ces malheureux homunculi. Et, dans leur logette transparente, ils dorment, leur petit « bec » ouvert, ou bien ils étirent leurs membres avec une

lenteur qui rappelle les mouvements somnolents des reptiles tropicaux artificiellement chauffés dans les cages fermées des muséums : comparaison peu flatteuse sans doute, mais, à vrai dire, ces diminutifs d'enfants ne sont pas très gracieux à voir.

Ils sont allaités au sein par de vigoureuses nourrices qui les tirent un moment

ou quatre premiers jours, puis il augmente quotidiennement de vingt à vingt-cinq grammes. Au bout d'un mois, d'un mois et demi, approximativement le temps qui eût manqué à une gestation normale, les enfants ne profitent plus en couveuse. Il leur faut désormais la vie à l'air libre.

On les place donc dans de mignons



LE TRAVAIL DANS LES DORTOIRS

de la couveuse pour les nourrir et qui, d'ailleurs, peuvent en alimenter trois ou quatre à la fois, tellement leur appétit est restreint. C'est tout au plus s'ils absorbent 400 grammes de lait par jour tandis que les nourrissons ordinaires dès la première semaine en tétent quotidiennement 800 grammes.

Le gain en poids ne se fait pas d'une manière uniforme. L'enfant mis en couveuse dans de bonnes conditions perd un peu de son poids pendant les trois

petits lits à proximité de la couveuse pour les y remettre encore quelque temps s'ils n'ont pas la force de supporter l'air.

Inutile de dire que les pauvrets ne deviennent jamais d'une vigueur exceptionnelle. Ils étaient guettés par la mort à leur naissance ; ils restent généralement malingres. Vous comprenez bien que pour ceux qui sont nés à sept mois et demi, par exemple, une chaleur artificielle ne peut pas remplacer les échanges

circulatoires qui se fussent accomplis entre la mère et l'enfant pendant une plus longue gestation.

La question s'est posée, au sujet de ceux qui sont particulièrement chétifs et qui évidemment resteront malades toute leur vie, à supposer, ce qui n'est pas probable, qu'ils fassent de vieux os, de savoir si c'est leur rendre un service que de les arracher au néant qui les réclamait. Ils végéteront quelques années, étiolés, souffrants, objets de douleur pour ceux qui les soigneront, et puis ils disparaîtront du monde.

La conclusion n'eût point fait de doute pour les Anciens. Les Athéniens eussent précipité dans le Barathron et les Spartiates dans la Cécada de tels avortons. Mais pour nous la vie humaine est chose sacrée (en principe du moins, car, hélas! que de dérogations en pratique! les guerres actuelles n'en fournissent que trop d'exemples; il nous semble donc strictement obligatoire, quand la vie humaine apparaît, de tout tenter pour la conserver.

L'enfant né dans des conditions normales à la Maternité est placé dans un petit lit à côté de celui de sa mère. Quand il demande le sein, la mère le lui donne, puis le replace sur sa couchette. On ne tolère sous aucun prétexte qu'elle le garde contre elle après qu'elle l'a allaité. On évite ainsi les cas d'étouffement qui trop souvent résultent de cette déplorable manière d'agir et qui ne sont peut-être pas toujours involontaires.

Les accouchées restent à la Maternité dix à douze jours. Puis elles sont dirigées sur la maison de convalescence de Fontenay ou bien on leur verse en argent un secours qui leur permet d'attendre à leur propre domicile la possibilité de reprendre leurs occupations.

Les enfants restent en observation pendant dix-huit mois; des consultations sont données, à leur sujet, aux mères et s'ils tombent sérieusement malades on les reprend à l'hôpital avec leurs mères comme nourrices.

La moyenne annuelle des accouchements à la Maternité est de 6 000; ce qui représente une véritable armée de petits citoyens et de petites citoyennes, même en déduisant de ce chiffre des naissances environ un cinquième d'enfants qui ne vivent pas.



Nous passons à la Salpêtrière. Nous voici au terme du grand voyage de la vie qui avait la Maternité comme point de départ. Ici les vagissements de l'enfance sont remplacés par les balbutiements et les quintes de toux de la vieillesse.

La Salpêtrière est une véritable bourgade dans Paris. Songez donc: une superficie de 31 hectares, quarante-quatre corps de bâtiments, une population de 5 000 âmes, personnel compris.

Devant l'établissement, tout près de l'ancienne gare d'Orléans, s'étend une vaste place en demi-lune, plantée d'arbres et ornée d'une statue: celle de l'illustre Pinel. Les passants affairés ne s'y aventurent pas: on s'y trouve à l'écart de la population, on se croirait sur quelque mail d'une vieille ville de province. Avant d'avoir pénétré dans l'hôpital, on est déjà loin de la toujours jeune et bruyante cité.

Passé le guichet, cette première impression se confirme. On change d'époque. La largeur des espaces libres évoque un temps lointain où le terrain coûtait peu. Au delà d'une ample étendue se dressent des bâtiments de style xvii^e siècle, dominés par le dôme d'une chapelle.

Toutes ces constructions datent du Roi-Soleil.

A vrai dire un premier édifice avait été élevé sous Louis XIII et avait été utilisé pendant quelque temps à la fabrication et à l'emmagasinement de la poudre: d'où le nom de Salpêtrière. Mais sous Louis XIV, en 1656, le premier président Pomponne prit une mesure générale pour débarrasser Paris



UNE VISITEUSE A LA SALPÊTRIÈRE

de ses gueux et éclopés, sujets du fantastique « royaume de Thune » et ré-

partis jusqu'alors en diverses « cours des miracles ». La Salpêtrière fut alors

désignée pour recevoir les malades et les infirmes indigents.

Certes on ne peut rêver cadre mieux approprié au repos de la vieillesse et cet ensemble vénérable n'éveillerait que des idées de calme, si l'on ne savait qu'à côté de l'hospice-refuge se trouvent, dans ce lieu, un asile d'aliénés et un hôpital pour les maladies nerveuses, et si les cris démentes et des épileptiques ne frappaient parfois les oreilles du visiteur.

Au reste c'est seulement de l'hospice que nous nous occupons en ce moment. Il est exclusivement réservé aux femmes. Les indigentes y sont admises après enquête à soixante-dix ans.

A cinq heures du matin, une cloche sonne le réveil ; oh ! ce signal n'a rien de militaire et y obéit qui veut. Les braves vieilles se lèvent en général à sept heures. Quelques-unes font les paresseuses : « Eh bien ! voyons mère Legros, mère Rousseau, encore au lit à huit heures ! » disent en grondant les surveillantes, et les retardataires se décident à s'habiller. Puis elles vont prendre leur tasse de lait.

De huit à onze heures et de midi à quatre heures, elles s'occupent au magasin central des hôpitaux qui communique par une porte avec la Salpêtrière. Elles cousent, reprisent, confectioinent, blanchissent, repassent, font des paquets : toutes besognes qui n'excèdent pas leurs forces. Elles peuvent gagner ainsi environ 0 fr. 35 par jour, salaire évidemment minime, mais qui est en somme un supplément à l'assistance accordée aux hospitalisées.

Le magasin central fait aussi distribuer des travaux que certaines d'entre elles particulièrement certanines des déplacements exécutent dans les dortoirs.

Au reste nul ne les force à travailler. Il leur est loisible de passer tout leur temps dans le repos. Toutefois il est une corvée qui s'impose à elles : celle de l'épluchage des légumes. Tout comme nos petits pioupious, elles doivent à tour

de rôle « gratter les patates ». Remarquez d'ailleurs qu'elles sont payées pour ce travail accompli pourtant dans leur intérêt direct.

A onze heures, elles se rendent au réfectoire où on leur sert un plat de viande et un dessert. Le soir, à quatre heures et demie, elles mangent une soupe et un bon plat de légumes. Comme boisson, elles reçoivent par jour seize centilitres de vin.

Il faut les entendre jacasser à leurs tables : « Venez près de moi, mère Moreau, j'ai quelque chose à vous conter », et les langues d'aller. Dieu sait quels riens alimentent ces bavardages : c'est la mère une telle qui s'est trompée de pantoufles avec sa voisine de lit ; ce sont des commérages sur la visite faite à une pauvre vieille par sa fille « mise comme une princesse » ; ce sont aussi des plaintes confidentielles sur le régime de l'hospice. Oh ! sur ce chapitre la plupart ne tarissent pas. Pourquoi ? Parce qu'elles aiment à récriminer : c'est l'unique raison. Et, d'après une remarque que me faisait une personne de l'administration, ce sont celles qui, dans leur existence, ont subi le plus de privations qui se plaignent le plus. Jamais de leur vie elles ne connurent pareil bien-être ; n'importe ! elles maugréent, elles s'irritent. Ce serait à dégoûter de s'occuper d'œuvres de bienfaisance, si les vrais philanthropes ne se trouvaient suffisamment payés par la seule conscience du devoir accompli.

Le dimanche et le jeudi sont les jours de réception de ces dames ; ceux durant lesquels leurs amis et amies viennent les entretenir des « potins » de quartier. D'ailleurs, elles sont loin d'être prisonnières ; car, trois fois par semaine, elles sont libres de sortir depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Les quatre autres jours la porte leur est ouverte toute l'après-midi.

Elles peuvent aussi demander des congés d'un jour, de huit, de plusieurs semaines, temps pendant lequel elles



UN DORTOIR

logent hors de l'hospice : la seule règle | excéder trois mois par an. Au surplus,
est que le total des congés ne doit pas | celles qui n'ont pas de famille et qui ne



UN RÉFECTOIRE

trouveraient plus personne au pays d'enfance pour les accueillir ne sont pas encore très à plaindre : car vraiment le grand jardin de la Salpêtrière planté d'antiques tilleuls peut bien leur donner l'illusion d'une villégiature.

Le coucher se fait à partir de sept heures. A neuf heures tout le monde est rentré et la consigne est de se mettre dans ses draps sans trainer. Les dortoirs sont très spacieux : ils comportent de trente à cinquante lits. Dans un des angles est disposé un fourneau où les hospitalisés peuvent faire chauffer leur eau de toilette ou leurs tisanes.

Un service religieux a lieu chaque matin dans la vieille chapelle. Les plus farouches libres-penseurs comprendront qu'il eût été inhumain de priver ces bonnes vieilles, souvent dévotes, d'habitudes qui leur sont chères et qui her-

cent doucement leurs derniers jours dans la paix monotone de l'hospice.

Telles sont d'une façon générale les dispositions prises à la Maternité et à la Salpêtrière dans l'intérêt de l'enfance et de la vieillesse. Évidemment c'est déjà quelque chose, mais un jour viendra sans doute où une telle assistance sera encore jugée insuffisante. Sans être un utopiste, n'est-il pas permis de penser que tout enfant jusqu'à un certain âge, que tout vieillard incapable de travailler devrait avoir son existence à l'abri des chances auxquelles sont soumises les fortunes individuelles? Que ce résultat soit obtenu par des contributions spéciales, par des assurances obligatoires ou par tout autre moyen, il n'est pas un cœur généreux qui n'en doive souhaiter la réalisation.

PAUL GSELL.



LES GROTTES DE HAN — LE LAC DE L'EMBARQUEMENT

L'HOMME DE HAN

Ayant une fois déjà, dans mon premier voyage en Belgique, visité les admirables grottes de Han, je voulus y retourner, afin d'en garder en mon esprit une image plus nette. Je consacrai donc la matinée de ce jour-là aux curiosités de la pittoresque Dinant-sur-Meuse, les rochers, la forteresse, l'église, avec son clocher haut de cent quatre mètres; l'après-midi, je pris un train pour Anseremme, de là un autre pour Eprave, d'où l'on se rend aux grottes en voiture ou à pied.

Tout en roulant à travers la belle campagne, je relisais mes impressions de l'année précédente. Je crois bon d'en donner ici quelques lignes, afin de mieux faire comprendre mon état d'esprit avant l'étrange et terrible aventure dont j'allais être victime :

« Nous voici donc à Han, au village, où nous prenons les billets de visite :

coût, 6 francs; 8 francs avec l'éclairage électrique. Les grottes, découvertes en 1814, ont été achetées 800 000 francs. Comme il y passe vingt mille touristes par an, elles sont, on le voit, d'un rapport meilleur que les rentes sur l'État; car on ne peut compter pour frais le traitement dérisoire des quatre ou cinq employés, 200 francs par an, me dit-on...

« Quoi qu'il en soit, j'emboîte le pas au guide qui va faire la visite de cinq heures avec l'éclairage au naphte. Moins brillante que celle de la fée Électricité, la lumière du naphte laisse aux cavernes plus de naturel, de mystère, d'horreur.

« Avant de nous mener aux grottes, on nous montre le gouffre où tombe la rivière Lesse, pour se frayer une voie inconnue... Le bruit de la chute, sous d'énormes rochers surplombants, prépare très bien à la nuit des cavernes.

« D'ailleurs, depuis dix minutes, nous

sommes dans un paysage singulier, qui fait songer au Valpurgis de *Faust*. Les collines se sont resserrées, la terre s'est faite sombre, les rocs se sont multipliés, le ciel s'est rétréci... un tel chemin ne

peries, colonnades, mosquées... Le chemin est étroit ou glissant; il monte ou s'incline sans cesse; les marches pratiquées dans le roc, çà et là, trahissent même, quelquefois, le pied sûr des



LES GROTTES DE HAN — L'ALHAMBRA

peut conduire que vers des choses d'ombre.

« Tout à coup, une ouverture béante au flanc du rocher : c'est par ici que l'on entre au sein de la terre. Pendant deux ou trois heures, nous ne verrons plus, dans les cavernes vagues, que la pâle clarté de la lampe au naphte.

De toutes parts, l'eau calcaire sainte, formant des chefs-d'œuvre de stalactites ou de stalagmites, flèches, dômes, dra-

guides. A droite et à gauche, des murailles que la fumée des torches a noircies. Au-dessus de vous, des blocs dont le poids s'exprime en millions de kilogrammes, et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'il suffit d'un glissement dans les couches rocheuses pour vous écraser... Une voix de torrent gronde on ne sait où : c'est la Lesse, qu'on verra paraître bientôt, sans que l'on sache où elle a passé... Et l'on ne peut s'empêcher de penser encore qu'un orage, un accident géologique pourrait inonder les cavernes. Et l'on est heureux tout de même, tant il est vrai que l'homme se plaît au danger... »

•••

J'en étais là du souvenir que j'avais gardé de ma lecture en wagon, lorsque le guide prononça cette phrase :

« Mesdames et messieurs, voici l'ouverture des cavernes. » Là-dessus, il alluma la lampe que portait un enfant.

Il y avait devant moi, autour du guide, une vingtaine de personnes, dont une quinzaine d'Anglais, maigres, longs et solennels. Je m'étais placé derrière eux avec intention, pour jouir à mon aise de l'examen des grottes sans tenir compte des paroles du guide.

Au moment où le groupe s'engouffrait

avec lui, je sortis pour jeter un nouveau coup d'œil sur la nature extérieure, sur cette verdure et ce ciel que nous allions quitter : une lumière grise attristait l'aspect des choses, la verdure avait des teintes sombres en harmonie avec le ciel crépusculaire, et là-bas se dressait la silhouette d'un homme qui me regardait.

Je me retournai pour suivre le guide et les visiteurs... Ils étaient déjà loin, et j'allongeai le pas pour me tenir à petite distance. Mais je n'étais pas fâché de m'isoler un peu, afin de garder une impression toute personnelle de cette excursion.

La lumière du guide, clignotante dans ces grottes profondes, comme le feu d'une barque dans les nuits d'encre que l'hiver fait souvent sur les flots, cette misérable clarté m'attirait, m'appelait, me fascinait. « Viens donc ! » semblait-elle me dire. Et moi, je m'efforçais de lui résister, de rester à distance. Et elle devint si petite, si petite, que j'eus peur de la voir mourir.

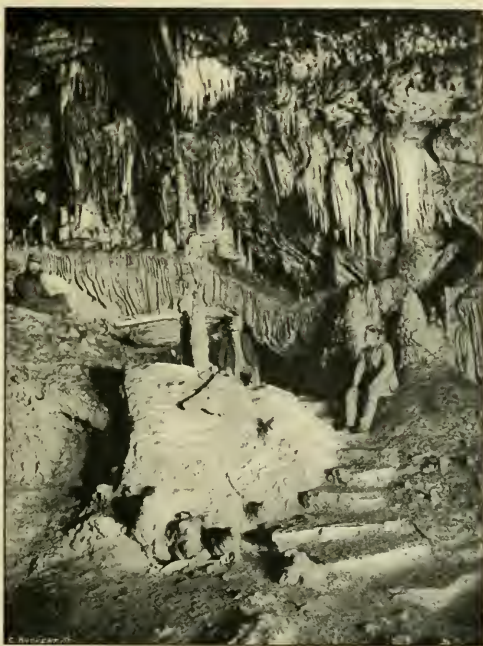
Il me sembla que la fraîcheur des voûtes me glaçait les moelles.

Allons ! bon ! est-ce que j'allais trembler ? Pourquoi ?... Je réfléchis à la situation : elle n'avait rien qui pût m'inspirer de la crainte. Il était évident que j'avais marché trop lentement. Eh bien, j'allais presser le pas !

Et je le fis, prudemment, en frappant bien le sol du pied, en tâtonnant avec ma canne, à gauche et à droite, afin de

ne pas heurter une colonne ou une muraille. Il me semblait déjà que la clarté du naphte s'était faite plus grande... et brusquement, elle disparut.

Ma situation devenait alors réelle-



LES GROTTES DE HAN — LA MOSQUÉE

ment grave : je pouvais quitter le bon chemin, m'engager sur une pente, tomber, me blesser grièvement. Je me rappelai que, dans la « Salle du Trône », il y avait une montée vers un siège rocheux d'où la lampe de l'enfant paraissait semblable, si haut et si loin, à une étoile dans l'infini... Si je venais à glisser sur un de ces escarpements, je pouvais me broyer contre les rocs d'en bas. Je n'osais avancer.

Il y avait bien un moyen de me tirer d'affaire : c'était de crier, d'appeler. Il était certain que, dans le choc des échos, le guide ne comprendrait pas mes paroles, mais du moins aurais-je attiré son attention...

L'amour-propre me retint. Je n'osai pas : ne dirait-on pas que j'avais peur ? Ah ! s'il n'y avait eu que des Français ou des Belges dans le groupe des visiteurs ! Mais il s'y trouvait surtout des Anglais ? Perdre le sang-froid devant eux ? jamais de la vie !

Et pourtant, c'était le sang-froid de l'appel qui était bon ! Mais où va se nicher la maudite vanité ? Je résolus de continuer ma route en avant, lentement, en sondant le terrain avec ma canne, de manière à ne pas quitter le chemin tracé par les guides.

Tâtonnant toujours, je marchais, et il me semblait que des heures s'étaient écoulées depuis la disparition subite de la petite étoile qui tremblait tout à l'heure aux mains de l'enfant. J'allais...

Et voici qu'un bruit d'eaux courantes, frottant le rocher, m'avertit que la rivière n'était pas loin. Pourvu que je n'allasse point dégringoler dans la Lesse... J'avais beau me raidir contre l'effroi, j'avais peur tout de même, et, plus que la crainte de la mort, cette idée me poursuivait : quelle inquiétude, puis quelle détresse dans ma famille, en ne me voyant pas rentrer de ce voyage d'étude, qui devait être aussi un voyage de plaisir !...

Je dus rester quelques minutes sous l'empire de cette hantise : puis, la volonté reprenant toute sa force, je me dominaï assez pour reconstruire en imagination le plan général des lieux et me rendre compte qu'en procédant comme j'avais fait jusqu'alors, en m'assurant toujours de la présence, çà et là, des marches taillées par les guides, je n'avais pas à craindre de tomber dans la Lesse.

Mais à peine étais-je rassuré de ce côté que j'entendis derrière moi un bruit de pas. Ce n'était pas l'heure

d'une seconde visite ; par conséquent, l'homme qui venait sur mes talons ne pouvait être que l'individu aperçu par moi dans le dernier regard jeté sur le monde extérieur, avant de m'engager sous terre. Pourquoi m'avait-il suivi de l'œil, cet homme dont j'avais vu la silhouette se découper sur le paysage gris et triste du soir ? En vérité, ces lieux étranges et déserts, avec ces grottes vastes et profondes que venaient admirer tant de riches touristes, ces lieux étaient favorables à l'audace des malfaiteurs comme un défilé des Abruzzes à la rapacité des montagnards italiens...

Ayant en main un solide bâton, je m'arrêtai, un peu en dehors du chemin tracé, afin de voir venir.

À peine avais-je fait halte que les pas cessèrent de se faire entendre. Je repris la marche ; on me suivit de nouveau. Arrêté une seconde fois, je constatai que l'homme s'arrêtait...

— Marchons ! me dis-je, et, si l'individu me rejoint, il trouvera à qui parler.

Je me hâtai ; on se précipita : évidemment j'étais poursuivi.

Une réflexion première, outre la confiance que j'avais en mon gourdin, me rassura jusqu'à un certain point : si j'étais attaqué, mes clameurs pourraient attirer le guide et les visiteurs. L'effet de tranquillisation ne dura guère ; les visiteurs devaient être à l'extrémité des grottes ; peut-être même avaient-ils franchi la sortie : ils n'entendraient que vaguement, et le bruit confus de mes appels serait pris par le guide comme une expérience du camarade chargé de diriger la visite suivante, car il devait être près de sept heures.

Pour la troisième fois, je m'arrêtai, adossé à une colonne rencontrée au bout de ma canne.

Et je m'aperçus que les eaux de la Lesse ne se faisaient plus entendre ; les pas, non plus. Cependant toute mon attention se portait sur le silence de la rivière souterraine. Ce silence me sur-

prenait, me confondait, me troublait, au point de me faire oublier absolument ma première préoccupation. J'essayai de me souvenir, et, petit à petit, je réussis à me persuader que, l'année précédente, le guide nous avait fait observer ce silence temporaire de la Lesse qui devait reparaitre au bout du chemin, sortant des roches en un glissement de

en inspection des tunnels sur les chemins de fer, avaient subi de pareils vertiges. Et le sentiment de confusion me quitta pour faire place à une sérénité absolue où déjà perçait l'espérance de bientôt respirer le grand air.

C'était en moi une délicieuse joie de vivre, quand un écoulement formidable ébranla les voûtes, fit tressaillir



LES GROTTES DE HAN — LE DÉBARQUEMENT

reptile pour courir sous un petit pont et disparaître encore, puis se montrer enfin dans un beau grand couloir de sortie.

Convaincu, je me remis en marche; et alors seulement, je me demandai si j'étais toujours suivi...

Non! « J'avais été le jouet d'une hallucination. » En me disant cela, je me mis à sourire; j'avais honte de moi: je rougis. Mes sensations étaient telles que je me voyais sourire de pitié, je sentais ce rouge de la confusion me couvrir le visage. Cette impression passée, je me rappelai que des ingénieurs, partis seuls

les piliers, secoua les rocs du chemin: je crus que le cataclysme entrevu en imagination s'était enfin réalisé et que, n'ayant pas été broyé dans l'effondrement formidable, j'allais être surpris et enfermé vivant dans l'énorme tombeau... Le bruit, dont les ondes me semblaient avoir passé en rafale devant moi, s'éloignait par bonds en arrière, diminuant d'intensité à chaque bond. Que pouvait-il bien se passer?

Et mon rire, cette fois, éveilla les échos des grottes: ce que je venais d'entendre, eh, parbleu! c'était le coup

de canon régulièrement tiré à la sortie, lorsque les visiteurs veulent en entendre la détonation sous les voûtes, à bord de la barque dont on se sert pour quitter le souterrain.

Diable ! si je n'étais pas loin enfin de ma délivrance, encore devrais-je attendre l'arrivée du guide chargé de la seconde visite. L'attente pouvait être longue, mais basta ! je m'en dédommagerais en racontant l'aventure aux amis. Encore un peu, et j'allais me reposer...

En mettant la main à ma poche de veston, j'y sentis mon porte-cigarettes. Si j'avais aussi bien de quoi allumer mon petit rouleau de havane belge, bon et pas cher ? ... Oui, je possédais encore deux tisons, reste béni d'une boîte achetée à Lille. Et, en allumant une cigarette, je réfléchis au prix inestimable que peut avoir une boîte d'allumettes, dans une situation comme la mienne.

Ainsi, avec le tison qui me restait, je pouvais reconnaître à quel point de la grotte je me trouvais. Si j'avais eu sur moi un journal, j'aurais pu me guider un certain temps à travers le labyrinthe des cavernes. Mais je n'avais pas de papier et je crus devoir réserver mon dernier tison pour un cas de grande nécessité.

A chaque bouffée d'air aspirée, puis expirée, avec la fumée de ma cigarette, celle-ci produisait une infime clarté, et cependant cette clarté de rien me donnait confiance en rendant sensible à ma vue le sol humide que je foulais.

Une seule chose m'inquiétait : pourquoi n'entendais-je pas la rivière ?

J'avais longtemps marché ; j'aurais dû la retrouver... Comme je faisais, pour la vingtième fois peut-être, cette juste réflexion, voici que des pas autres que les miens résonnèrent sous les voûtes.

Affamé déjà avant que d'entrer sous les grottes, affaibli maintenant, énervé, je me repris cependant à courir : j'avais peur d'avoir peur !

Cela devait arriver : je tombai, heurtant rudement du front une marche de

calcaire. En pareil cas, « on y voit trente-six chandelles », dit la locution populaire. Moi, j'en crus voir des millions : lorsque je m'appuyai sur la paume des mains pour me relever, une éblouissante lumière éclairait autour de moi les murailles d'un temple fantastique.

Quel délire s'était emparé de moi ?

Vaguement conscient, je cherchai à travers le léger voile, pareil à une buée, qui flottait devant mes yeux... Et à une vingtaine de mètres, au détour du sentier, j'aperçus d'autres personnes groupées autour d'un second guide !

Sauvé ! Je respirai... Et alors seulement, je me dis que la certitude de cette seconde visite aurait dû me délivrer des inquiétudes auxquelles je venais d'être en proie.

* * *

C'était, en effet, l'heure de la dernière excursion, à la lumière de l'électricité : dans ma folle marche à travers le souterrain, j'étais presque retourné à mon point de départ.

Voyant que l'on ne m'avait pas aperçu, poussé encore par cet absurde amour-propre qui m'avait empêché d'appeler, je m'effaçai derrière un gros pilier, et, lorsque les douze ou quinze personnes passèrent à la suite du guide, je me glissai derrière elles.

Une telle satisfaction m'absorbait, que je traversai toutes les salles sans m'apercevoir de la durée ni de la fatigue du parcours. Et au bout du chemin, quand s'éteignirent les lampes électriques pour nous laisser mieux admirer le vif rayonnement de nacre produit par les derniers feux du jour sur la nappe tranquille des eaux de la Lesse, il me sembla sortir d'un de ces rêves shakspeariens dans lesquels, après avoir traversé le monde infernal des sorcières, on passe à travers la nuit étoilée où les baisers de la lune éveillent sur l'immobile gazon l'âme embaumée des violettes.

LÉON BERTHAUT.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Depuis sept ou huit ans, un grand nombre de photographes amateurs de tous pays s'efforcent de perfectionner, d'assouplir les procédés photographiques et de les rendre susceptibles de traduire des impressions d'art. Ce mouvement international grandit tous les jours. Reliés entre eux par une société, la *Linked Ring*, fondée en 1893 et dont le siège est à Londres, échangeant leurs idées dans des publications en toutes langues de plus en plus nombreuses, exposant les produits bons ou médiocres de leurs tentatives dans des salons ouverts annuellement à Paris, Vienne, Londres, Hambourg, Bruxelles, Philadelphie, ces amateurs, dispersés mais visant au même but, atteignent aujourd'hui à des résultats qui méritent vraiment qu'on attire sur eux l'attention et la sympathie du public. Ils le méritent d'autant plus que les efforts dont ils témoignent sont proprement désintéressés et faits pour le simple amour de l'art.

Avant de passer à l'examen des deux expositions, composées d'œuvres de photographes américains, amateurs et professionnels mêlés, auxquelles le Photo-Club de Paris a donné l'hospitalité pendant les mois de février et de mars, il n'est pas inutile de répondre à deux questions qui se posent à l'esprit de tous et qui peuvent se formuler ainsi : 1° La photographie possède-t-elle en propre des qualités qui puissent justifier son intrusion dans le domaine des arts graphiques ? 2° Dans quel sens sont dirigées les tentatives actuelles, et comment peut-on plier l'instrument photographique aux exigences éternelles de l'art ?

La première question doit se résoudre par l'affirmative si l'on veut bien considérer que la photographie possède une qualité, la plus précieuse qui soit,

je veux dire une facture personnelle ; elle a une façon à elle de rendre, en noir et blanc, le modelé des demi-teintes et de le rendre avec une infinie délicatesse.

Que cette qualité soit de tout premier ordre, c'est l'évidence même, s'il est exact qu'en art l'élément vraiment précieux soit la sensation pure, dégagée de tout concept sentimental, la caresse quasi physique que procure à tout œil affiné la saveur même de la facture — touche heureuse d'un pinceau, morsure âpre d'un burin, profondeur grasse d'un encrage. Ceux qui savent goûter ces sensations-là, sensations exquises qui échappent au sentimentalisme grossier des foules, comprendront les raisons qui attachent le photographe à un tel procédé et l'espoir qui le soutient au cours de manipulations trop souvent ingrates. Ce qu'il espère, en son ambition précise et modeste, c'est tout simplement d'arrondir d'un petit arpent le vaste domaine des arts, et à côté du fusain, du crayon, de la gravure, de la lithographie, de créer un procédé d'expression nouveau en noir et blanc.

Je pourrais arrêter ici ce plaidoyer ; mais, en voyant ainsi passer sous silence toutes les autres propriétés de la photographie, nombre de gens s'étonneraient sans doute, qui tiennent pour caractéristiques ces qualités mêmes que je néglige, je veux dire le pouvoir que possède l'objectif de dessiner avec justesse, le pouvoir qu'il possède également de fixer avec précision les formes les plus fugitives du mouvement, ou pour mieux dire de la vie en général. Certes, de telles qualités ne sont pas négligeables, mais, sans paradoxe, il est permis de penser qu'elles sont, en somme, plus précieuses pour la science que pour l'art.

Dire que l'objectif dessine avec précision est une façon de parler défec-



MISS DEVEN. — Une impression.

tueuse. Il reproduit simplement et mécaniquement les lignes qu'on lui offre. Ce n'est pas lui, c'est le photographe qui dessine, en choisissant son paysage, en composant son tableau vivant. L'objectif épargne le travail subséquent de la main ; il fait vite, voilà tout, plus vite que la main, mais moins bien qu'elle ; car celle-ci peut mieux faire que de dessiner avec justesse, puisqu'elle est à même de synthétiser la ligne, d'en dégager l'essentiel, de lui donner, en un mot, cette déformation systématique et voulue qui constitue la vérité esthétique.

Une réserve de même ordre doit être faite en ce qui concerne la reproduction du mouvement. Et, en effet, ce mouvement, saisi au vol, peut être juste en soi ;

qu'importe, s'il est inesthétique ? Et qui en décidera ? L'œil, c'est-à-dire un instrument bien inférieur en sensibilité à l'objectif photographique. Je n'ignore point que l'œil est perfectible par éducation, mais si peu. De sorte qu'après avoir pris 50 silhouettes d'un cheval en mouvement, vous êtes amené à en laisser tomber 49 et celle que vous retenez, chose à prévoir, n'a rien d'inédit : vous la retrouvez dans la frise du Parthénon.

Concluons : toutes les propriétés de l'instrument photographique, sauf une, constituent, en matière d'art, des qualités relatives, nullement caractéristiques, bonnes ou mauvaises, suivant l'usage qu'on

en fait. Une seule vaut, qui est bien à lui, sa facture originale. Cela suffit pour justifier les tentatives nouvelles et pour affirmer que le but poursuivi n'est pas une ombre vaine.

Ce but, dont on approche seulement et après combien de difficultés surmontées ! les premiers photographes, par une illusion singulière et avec une ingénuité attendrissante, ont bien cru l'atteindre du premier coup. Sans doute pensaient-ils que l'art consiste dans la reproduction littérale de la nature, et cependant alors l'instrument photographique était même impropre à un tel usage, impuissant à atteindre un tel résultat, si grossier fût-il. Si l'objectif dessinait déjà avec précision, en revanche, et pour ne viser que ce point, il

M^{me} G. KASEBIER. — *Étude.*

faussait les valeurs à plaisir. Évidemment, faute d'éducation, les praticiens d'antan n'eurent pas de cela une sensation juste et nette. Peu à peu leur œil s'habitua si bien à ce rendu particulier que les défauts les plus évidents du procédé — sécheresse du trait, excès insupportable des détails, fausseté des valeurs se traduisant par l'exagération des oppositions et l'abus des blancs purs — furent tenus pour des qualités essentielles. Ainsi se forma, si j'ose dire, une esthétique spéciale à la photographie, tout artificielle, née de l'impuissance.

Il est à craindre que cette esthétique-là n'ait des chances de durée ; elle répond si bien à ce sentiment éternel, l'amour du joli ; elle a pour elle les femmes, heureuses de constater que la blancheur de leur peau égale, si elle ne la surpasse, la blancheur de leur linge et que la photographie est avant tout un miroir galant qui ne réfléchit pas les

rides. Et cela serait sans importance si cette déviation du goût général n'avait pour conséquence de conduire le gros du public à accueillir les essais dont je parle avec un sentiment d'indifférence polie, sinon, ce qui vaudrait mieux, en somme, avec un sentiment d'hostilité marquée. Mais c'est surtout de la part des amateurs de la chambre noire, appellation consacrée, que les photographes d'avant-garde éprouvent une résistance ennemie de leurs tentatives ; chose regrettable peut-être, mais naturelle certainement. Comme le hibou de la fable, « l'amateur de la chambre noire » tient volontiers ses petits pour les plus jolis du monde, et il se persuade aisément qu'en achetant un kodak il a pris un billet pour Corinthe. Or ce qu'on lui montre, ce qu'on soumet à son jugement, ce pour quoi on sollicite son approba-

tion est justement le contre-pied de ce qu'il fait. De là un premier sentiment de révolte, pour lequel il trouve une justification aisée dans les excès, dans les outrances, compagnons inévitables de toute tentative originale.

Et jamais, pour naître, un tel sentiment n'a trouvé meilleure occasion que la vue des œuvres de l'École photographique américaine, de M. Holland Day, son chef de file, de M. Steichen, son enfant terrible. Certes, jamais, même dans certaines œuvres des photographes allemands, les pures traditions photographiques ne furent méconnues avec un parti pris plus arrêté et, chose extrêmement estimable, plus réfléchi.

Si je parviens à montrer avec quelque clarté ce qu'il y a de réfléchi et de voulu dans ces productions, je me trouverai avoir répondu à la seconde question que je posais au début de cet article : comment plier l'instrument photographique aux lois essentielles de l'art ? Je



M^{me} G. KASEBIER. — *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

le ferai à grands traits, et voici quelques-uns des principaux problèmes qui s'offrent immédiatement :

1^o Une photographie ordinaire s'obtient par des procédés purement mécaniques : presser un bouton, mettre une plaque dans un bain, un papier sensible sous un châssis puis dans une cuvette, agiter le tout, coller, satiner, et voilà

une épreuve. Comment permettre à la personnalité de l'exécutant d'intervenir efficacement dans ces opérations, de telle sorte qu'il y ait production originale et non pas seulement reproduction ?

2^o La plaque photographique fausse volontiers les valeurs ; comment intervenir pour rétablir la justesse de l'effet ?

3^o L'objectif est essentiellement un instrument d'analyse ; or tout art est synthèse ; en art il ne faut pas tout dire. Comment synthétiser, ou, si l'on veut, simplifier le rendu, et pratiquer les sacrifices nécessaires à l'équilibre esthétique du motif ?

Triompher d'un seul coup et d'une façon absolue de telles difficultés n'est pas possible ; c'est par étapes successives, par efforts poursuivis à tous les moments de la genèse de l'œuvre que l'on peut arriver à des solutions approchées.

Et d'abord dans la composition. Trouver un sujet et un sujet traduisible en noir et blanc. Le concevoir en artiste,

c'est-à-dire en prenant pour point de départ une idée-sensation, une idée de valeurs ou de lignes. Ce point de départ est généralement très apparent dans nombre d'œuvres américaines ; les titres mêmes l'indiquent. *Holland Day : Ébène et ivoire, un Rayon de soleil, le Bonnet blanc.* Steichen : *Étude de tonalité, Effet de soleil sur la neige.*

MISS EVA WATSON. — *Enfant lisant.*

Clarence White : *le Châle noir*. Frank Eugène : *la Robe de velours*. M^{me} G. Kasebier : *Étude en brun*. Cette poursuite avant toute chose d'une harmonie de tons apparaît même dans les sujets au titre sentimental. *Curiosité*, par H. Day, est très caractéristique à cet égard ; le sujet se résume en l'opposition de deux valeurs.

Simplifier le sujet, soit en le ramenant à une opposition de deux ou trois groupes de tons comme dans *l'Adam et Ève*, de Frank Eugène, ou à un seul ensemble de tons très voisins comme dans

le délicieux *Portrait de M^{me} Lee et de sa fille*, de M^{me} Kasebier, c'est déjà un pas vers la synthèse des valeurs. Même opération pour la ligne, par la recherche des lignes simples combinée souvent avec l'emploi d'un flou plus ou moins accentué. En voyant le portrait *Hannah*, de H. Day, on éprouve une sensation d'excellent dessin : citons également la *Jeune fille à la cruche*, de White, mais je ne puis les citer tous.

Dans les œuvres de M. Steichen, on trouve le culte voulu de la simplicité poussé à l'extrême. Citons *Motif d'hiver*, *Bois de Boulogne* : la moitié d'un bateau, un peu d'eau, une branche d'arbre et c'est tout.

Le sujet conçu, posé, restent le cliché, puis l'épreuve positive. Jusqu'ici le cliché ne s'est guère prêté à

une intervention personnelle efficace. M. Frank Eugène, cependant, par des enlèvements de la gélatine du cliché faits à la pointe sèche, obtint par là certains effets de gravure que je ne trouve pas toujours plaisants.

C'est, en somme, sur l'épreuve positive que porte l'effort principal des photographes modernes. Ils ont absolument abandonné tous les papiers dont se servent les professionnels et n'utilisent que ceux qui se prêtent au développement local, à la main. Ces papiers sont de deux sortes : les papiers à dé-

pouillement dans lesquels, partant du noir, on procède par enlevés; les papiers à développement dans lesquels, partant du blanc, on obtient la gamme des tons par applications locales, au pinceau, d'un agent chimique. Les Américains se servent, à peu près uniquement, du papier au platine qui ap-

J'ai dit que la matière du platine était belle; à cet égard, les œuvres de M^{me} Gertrude Kasebier sont une joie pour les yeux: il y a là une enveloppe, un gras, une puissance de modelé remarquables. J'ai déjà cité plus haut les artistes les plus personnels. Non loin d'eux se pressent une foule d'amateurs,



M^{me} PUMPELLY CABOT. — *Le Nouveau Roi.*

partient à la deuxième catégorie, offre une matière très belle, et se prête à un développement local et lent. Ainsi, en faisant venir à son gré les différentes parties de l'image, il est possible, en premier lieu, d'obtenir des valeurs justes, en second lieu, de pratiquer certains sacrifices, soit en noyant les détails dans l'ombre, soit en les empêchant d'apparaître; d'accentuer, enfin, les grands partis pris de lumière et d'ombre,

dont beaucoup du sexe aimable; la première exposition, réservée aux artistes femmes, comprenait vingt-huit noms et offrait un ensemble d'œuvres d'une excellente tenue; beaucoup de portraits, quelques-uns très beaux, quelques études de figure, peu de paysages. Les visiteurs de ces expositions ont pu admirer les belles études de tête de M^{lles} Devens, Sears; un très beau portrait d'homme de M^{me} Mew, les têtes de vieilles de M^{me} Clark, les gracieuses

compositions de M^{lle} Farnworth, celles de M^{les} Prall, Wiggins, Weil, un délicieux *Portrait de ma sœur*, de M^{lle} Cabot, l'ensemble des œuvres d'une tenue si distinguée de M^{lle} Watson.

Parmi les hommes, j'ai déjà parlé plus haut de MM. Clarence White, Frank Eugène, Steichen qui ont chacun leur originalité marquée. M. Clarence White est le poète des intérieurs, dont il dit la lumière fine et tamisée; une femme, une fenêtre, un meuble, un pot de fleur, il joue en virtuose de ces simples éléments; j'ai déjà signalé l'*Adam et Ève* de M. Frank Eugène; des portraits savoureux entourent ce morceau capital. Plus fantaisiste que ses confrères et plus peintre que photographe, M. Steichen nous montre combien d'attraits l'absolue simplicité contient en puissance et nous intéresse avec quel-

tout une *Étude de tête* et une fantaisie 1830 qui est un véritable Gavarni.

J'ai gardé pour terminer M. Holland Day, qui vaut une étude à part. Dessinateur ou peintre, comme certains de ses compagnons, M. Steichen, M. Frank Eugène, il se sert de la photographie comme d'un crayon ou d'un pinceau et pour la même fin. Poète, et poète mystique, à la photographie, qu'une fée mauvaise dota d'une âme d'avoué amoureux des constats, il a entrepris d'insuffler une âme de poète; plus encore, il a demandé à un procédé réaliste par essence de donner des impressions de mystère religieux. Qu'il n'ait approché d'un tel but qu'en violentant parfois le procédé lui-même et en sacrifiant systématiquement certaines de ses qualités, cela ne doit pas étonner puisque inévitable; mais dire qu'il n'a pas échoué, en



HERBERT ARTHUR HESS. — *En Arcadie.*

ques taches. En faut-il davantage? Ses épreuves sont synthétiques comme une esquisse. Et je m'en voudrais de ne pas citer M. Abbott, dont on a remarqué sur-

somme, dans un si haut dessein, c'est faire de son talent le plus bel éloge.

La forme, trop précise, tue le rêve; c'est dans l'ombre qu'éclôt plus aisé-

CLARENCE H. WHITE. — *Paresse.*

ment la fleur du mystère. Voilà les deux idées directrices. Elles apparaissent nettement dans une pièce caractéristique, *le Secret*. Deux personnages ; aucun visage apparent. De l'enfant qui, les bras passés au cou de sa mère, dépose dans l'oreille amie un important secret, on ne distingue que le geste qui dit la confiance ; de la mère, que la silhouette penchée qui dit la tendresse ; et le symbole naît de l'impersonnalité. Sur le travail trop précis toujours de l'objectif, une ombre généralisée étend son voile. Les compositions mystiques sont conçues de même : *Matinée de Pâques, le Saint-Esprit descendra sur nous, Je vous salue, Marie*. Les visages sortent à peine de l'ombre, l'éclairage semble

irréel, et, par là, la personnalité du modèle, gros écueil du procédé, s'évanouit totalement ; seule subsiste une impression d'ensemble. S'il n'était nécessaire pour cela d'entrer dans des détails trop techniques, on pourrait aisément montrer comment l'emploi du papier au platine facilite ce tour de main.

Dominant l'exposition de M. Holland Day et intitulé *les Sept Paroles*, un cadre renfermait sept têtes de Christ, d'attitude et d'expression variées ; elles sont d'un magnifique dessin. Une autre tête d'un Christ douloureux est également très belle ; mais on peut préférer encore une *Étude pour le Consummatum est*, qui est une petite merveille d'expression.

M. Holland Day nous montrait également un assez grand nombre de portraits.

Nous pensons avoir suffisamment démontré tout l'intérêt qu'offrent ces expositions aux amateurs de photographie désireux de sortir un peu de la banalité courante, et combien aussi le mouvement photographique est vivace aux États-Unis. Il faut le dire : dans ce domaine restreint et modeste, nous faisons montre d'une activité bien inférieure à celle qui se manifeste non seulement en Amérique, mais aussi en Angleterre et en Allemagne. Pareillement, nos professionnels s'attardent en des formules usées, vieilles comme l'usage du collodion ; ils auraient beaucoup à apprendre de leurs collègues féminins, de miss Johnston, de M^{me} Gertrude Kasebier, pour ne citer que celles-là, qui se sont attachées à faire professionnellement de la photographie d'amateur.

Leur franc succès aux États-Unis a prouvé qu'il y a là-bas — comme il y aurait sans doute ici — une clientèle éclairée, prête à payer comme il convient des épreuves uniques ayant leur originalité propre et un cachet d'art, produit direct d'une main artiste et non plus produit fabriqué à la grosse, industriellement.

Nous devons, en terminant, remercier le Photo-Club de Paris de nous avoir mis à même d'étudier ces intéressantes collections. Du reste, il y a lieu de croire que ces premières expositions ne sont qu'un début et qu'il nous sera donné de voir successivement les œuvres des photographes les plus originaux d'Europe. De la variété même de ces œuvres, la preuve surgira que le procédé photographique est aujourd'hui assez souple pour devenir, entre des mains habiles, un mode d'expression artistique.

C. P.



F. HOLLAND DAY. — Étude pour *Consummatum est*.

LE CHAT DANS LES PROVERBES

Le chat a pris, dans notre société, dans nos habitudes et dans nos mœurs, une place trop importante; il s'est installé, depuis trop de siècles, au foyer domestique à titre de compagnon ou d'utile auxiliaire; il est même trop bien devenu, dans beaucoup, de maisons, un ami de la famille, pour n'avoir pas joué dans notre langue les rôles les plus variés. Il a fourni matière à nombre de comparaisons ou d'allusions, et il figure d'une façon très significative dans plusieurs de nos locutions proverbiales.

COMPARAISONS

Courir très vite et sans être essoufflé, c'est *courir comme un chat maigre*. L'enfant chétif qui s'étiole, qui ne grandit pas, ressemble à un *chat grillé*. La musique aigre et discordante, semblable aux cris des chats qui se rencontrent ou se battent, est une *musique de chats*; et l'embarras soudain qui gêne la voix ou fait chanter faux vient de ce qu'on a un *chat dans la gorge*. Une personne qui aime, qui se plaît à savourer des mets

déliçats est *friande comme chatte*; et celle qui écrit d'une manière illisible *écrit comme un chat*. Se rendre intéressante, tâcher d'inspirer la pitié ou la compassion, c'est *faire la chatte monilée*. Épier quelqu'un, ne pas le perdre de vue un seul instant, c'est le *quetter comme un chat fait la souris*. Passer rapidement sur une question délicate ou sur un fait qu'il serait dangereux d'approfondir, c'est *passer par-dessus comme chat sur braise*. Avoir l'air propre, mais ne l'être pas en réalité, c'est être dans le cas d'une écuelle qui est devenue nette à force d'être léchée, et qui cependant n'a pas été nettoyée; de là, le reproche adressé à quelqu'un dont la propreté n'est qu'apparente : *propre comme une écuelle de chat*.

Vivre comme chien et chat signifie être toujours en désaccord, en mésintelligence ou en querelles continuelles. On disait autrefois, pour marquer une hostilité furieuse, c'est *belle bataille que de chiens et chats*, ou bien : *De chiens et chats la guerre est belle*, ou bien encore, pour faire la comparaison :

Qui vit comme chat et chien
Jamais n'a repos ni bien.



Mais les mœurs se sont adoucies et de fréquents exemples serviraient à prouver aujourd'hui que, lorsqu'ils ont appris à se connaître dans la vie intime, les instincts de race font place, chez nos compagnons du foyer, à des sentiments affectueux, que favorise même la dissemblance si caractérisée de leurs tempéraments, de leurs mœurs et de leurs habitudes.

Une dame qui vit à la campagne m'a raconté avec attendrissement que sa chatte et sa chienne, loin de se traiter en ennemies, mangeaient dans la même écuelle, couchaient dans le même chenil, faisaient leurs petits dans la même corbeille, les allaitaient ensemble et soulevaient l'une pour l'autre.

Le mot *potron* du vieux français *poultr*, cavale qui se disait du petit d'une jument, s'est donné par extension, aux petits des autres quadrupèdes, et, par conséquent, des chats. *Se lever dès le potron-minet* signifie donc se lever de bonne heure, en même temps que le petit chat. Pour exprimer qu'on se mettra en mouvement ou en route dès l'aube, il y a aussi l'expression : *Dès que les chats seront chaussés*.

Les dignitaires qui portent des fourrures dans leurs costumes de cérémonie sont appelés familièrement des *chats fourrés*. Lorsque La Fontaine fait jouer

au chat le rôle de magistrat (liv. VII, fable XVI, il le revêt, dans sa pensée, d'une robe d'hermine et le nomme *Sa Majesté fourrée*. Avoir l'air hargneux, grincheux, parfois même furieux, c'est avoir une mine de chat fiché. On disait autrefois, dans une pensée analogue, *qui ne rit point à nature de chat*.

Faire la chattemite du latin *mitis*, doux), c'est affecter des manières humbles, flatteuses et doucereuses, à l'exemple du chat faisant *patte de velours*. Ce mot ne se disait pas seulement des femmes, comme *sainte Nitouche*. On le trouve appliqué aux hommes dans les *Contes* de Marguerite de Navarre et dans les *Mémoires* de Montluc. La Fontaine l'a même employé à propos du chat lui-même dans le *Chat, la Belette et le Petit Lapin* :

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

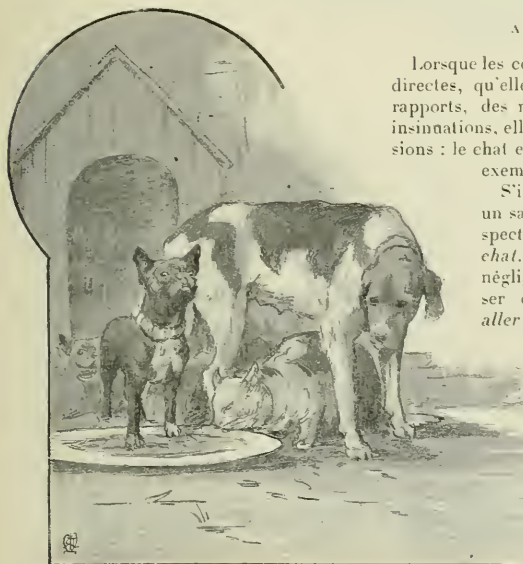
Un chat faisant la chattemite.

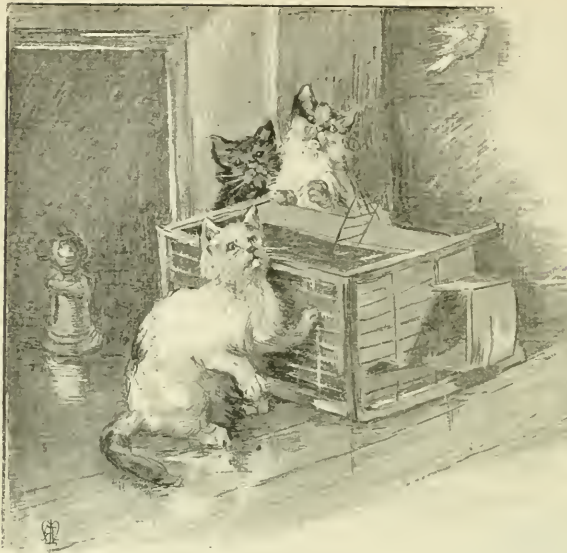
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.

ALLUSIONS

Lorsque les comparaisons ne sont pas directes, qu'elles indiquent plutôt des rapprochements, des rapprochements ou des insinuations, elles deviennent des allusions : le chat en fournit de nombreux exemples.

S'il n'y a personne dans un salon ou dans une salle de spectacle, *il n'y a pas un chat*. Si, par faiblesse ou par négligence, on se laisse abuser ou tromper, *on laisse aller le chat au fromage*. Si





deux habiles luttent de finesse ou de ruse, *c'est bon jeu de chat à singe*. Si, pressé par le besoin, on se résigne à manger ce qui ne plaît guère, c'est parce que *le chat a faim quand il mange du pain*. S'exposer, dans une affaire, à des difficultés plus ou moins épineuses, attaquer imprudemment sans avoir pris les précautions nécessaires, c'est *prendre le chat sans mitaines*. Aussi, le vieux proverbe disait-il *on ne prend pas le chat sans mouffes*; de même que réciproquement, *chat emmouffé ne prend pas souris*. Ne recevoir, sur son dû, que bagatelles ou objets sans valeur, c'est *être payé en chats et en rats*. Abuser des moyens qu'on a de tourmenter son adversaire, c'est *jouer comme le chat avec la souris*. Lorsqu'une chose est impossible ou une situation dangereuse,

c'est le nid d'une souris dans l'oreille d'un chat.

Pour qu'une affaire soit entièrement oubliée, qu'on n'en parle jamais plus, et qu'on ne la confie à personne, on convient de la *mettre dans l'oreille du chat*, lequel sûrement peut recevoir les confidences sans divulguer les secrets. Veiller à tout, à ce qu'on fait comme à ce qui peut arriver, c'est *avoir un œil à la poêle et l'autre au chat*. L'allusion *ménager la chèvre et le chou* a pour équivalent *donner à manger au chien et au chat*, se conserver de bons rapports avec deux adversaires, et ne se faire d'ennemis d'aucun côté.

Les bonnes créatures qui, douées d'un caractère pacifique et conciliant, ont le souci de ne pas troubler la quiétude des autres, ne *jettent le chat aux jambes de personne*. Il y a trois manières principales de contrarier ou de gêner son prochain dans ses agissements. Ceux qui, par intérêt ou par perversité, empêchent

une affaire de marcher, de suivre régulièrement son cours, *mettent des bâtons dans les roues*; ceux qui effrayent la gaieté ou jouent le rôle de trouble-fête sont des *empêcheurs de danser en rond*; et ceux qui suscitent des embarras, des difficultés à des adversaires leur *jetent le chat aux jambes*. On fait encore allusion aux dangers qu'offrent les grilles du chat, en disant *bailler le chat par les pattes*, c'est-à-dire présenter une chose par l'endroit le plus désagréable ou le côté le plus difficile.

Entendre bien chat sans qu'on dise minon, c'est avoir l'esprit assez éveillé pour comprendre vite et bien ce dont il s'agit, sans qu'il soit besoin d'appuyer ou d'entrer dans de longues explications. Cela répond à l'expression à *bon entendeur, demi-mot*. La locution à *bon entendeur salut* a un sens différent : celui qui saisit une pensée, parfois discrètement voilée, doit savoir en tenir compte, et, par conséquent, y trouver son *salut*; inutile de lui en dire davantage pour qu'il en fasse son profit. Donner, par exemple, des avertissements ou des conseils sans les formuler d'une façon pénible, c'est laisser entendre qu'on veut être charitable avant d'être sévère, et qu'on espère qu'il ne sera pas besoin d'insister pour que la leçon porte ses fruits.

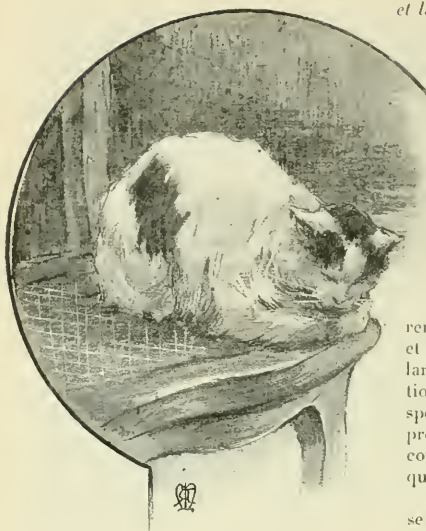
Quand les chats sont absents, les souris dansent, ou, avec les Italiens, *quand le chat est sur le toit, les souris se balladent au logis*, lorsque les chefs, les patrons et les maîtres ne sont pas là, les domestiques, les inférieurs ou les écoliers se donnent du bon temps : *voyages de maîtres, noces de valets*. Dans un autre proverbe ainsi formulé au xiii^e siècle : *là où kas n'est, li souris se tient fière*, il s'agissait, non de l'absence momentanée du chat, mais de sa non-existence dans la maison. Alors les souris, maîtresses du logis, se montrent audacieusement, sans crainte comme sans danger, et prennent leurs ébats en toute liberté.

Faire de la bouillie pour les chats, faire de la mauvaïse, de la pauvre besogne, soit parce que cette bouillie ne sera bonne qu'à être mangée par les chats, soit parce que sa préparation n'exige aucun soin. En 1768, le parlement s'était assemblé à plusieurs reprises au sujet des droits domaniaux, et il n'avait pas fait grande besogne. Comme on avait beaucoup de peine à chasser un chat qui s'était introduit un jour dans la salle des délibérations, un membre du parlement dit à l'un de ses confrères : « Il ne veut pas s'éloigner parce qu'il sent que nous allons faire de la bouillie pour les chats. » De là ce dizain de Bachaumont :

Tandis qu'au temple de Thémis
On opinait sans rien conclure,
Un chat vint sur les fleurs de lis
Étaler aussi sa fourrure.
— Oh! oh! dit un des magistrats,
Ce chat tient-il la compagnie
Pour conseil tenu par les rats?
— Non, reprit son voisin tout bas,
C'est qu'il a flairé la bouillie
Que l'on fait ici pour les chats.

Emporter le chat était une allusion remplacée aujourd'hui par *fausser compagnie* ou *s'échapper à l'anglaise*, c'est-à-dire disparaître d'une maison ou d'une société sans prendre congé, sans dire adieu à personne. *Emporter le chat* signifiait également achever de déménager, de vider complètement une maison, et cela s'expliquait par ce fait que, de tous les animaux domestiques, celui qui est le plus attaché au logis, et qui, par suite, y reste le dernier, c'est le chat.

Il y a, dans les langues étrangères, des allusions au chat qui ne sont pas dans la nôtre : en voici quelques-unes parmi les plus significatives. Pour exprimer que les plaisirs des grands causent souvent le malheur des petits, les Russes disent : *jeux de chats, pleurs de souris*. Ce sont là *jeux de princes*, écrivent nos fabulistes. Les souffrances de l'âme ont prise même sur les êtres les moins sensibles, car, si l'on en croit les



et la souris rivent en bonne intelligence, les provisions en souffrent. Enfin, les Genevois remplacent notre mot *c'est là où le bât le blesse* par l'expression *c'est où la chatte a mal au pied*, c'est là le point difficile, c'est là le hic, c'est le nœud de l'affaire.

PROVERBES

Que les comparaisons ne soient pas littéralement exprimées ou que les allusions ne soient pas tout à fait transparentes, elles n'en sont pas moins, les unes et les autres, des proverbes, dans le sens large de paroles, de dictons. Les locutions réservées ici sous la rubrique plus spéciale de proverbes sont celles qui procèdent à la fois de l'allusion et de la comparaison, ou qui comportent quelques développements.

Il n'y a pas de quoi fouetter un chat se dit à propos d'une bagatelle, d'une chose insignifiante, d'une faute sans gravité pour laquelle on ne corrigerait pas même un chat. Dans un ordre d'idées analogues, *avoir d'autres chats à fouetter* sert à indiquer qu'on est préoccupé d'affaires bien autrement importantes que celles dont on prétend nous entretenir.

Jeter sa langue au chat, c'est renoncer à répondre à une question embarrassante, c'est déclarer qu'on se sent incapable de comprendre ou de deviner. Littéralement, cela signifie que puisque la langue ne peut servir à répondre, et qu'elle est devenue inutile dans cette circonstance, il ne reste plus qu'à la jeter au chat ou au chien, car on dit aussi *jeter sa langue au chien*.

Acheter chat en poche, ou, dans le langage de nos pères, *c'est mal achat de chat en sac*, c'est acheter un objet de confiance, sans l'avoir vu, sans être fixé sur sa véritable valeur; c'est faire presque toujours un marché de dupe. On dit aussi, mais plus rarement, *acheter le chat pour le lierre*.

Anglais, *le chagrin tuerait un chat*. L'image du renard qui se résigne en trouvant les raisins trop verts, les Turcs l'ont empruntée au chat : *C'est aujourd'hui jeûne, dit le chat, en voyant du foie qu'il ne peut atteindre*. Nos paysans disent dans le même sens : *notre chat n'aime pas le lard*. A ceux qui voudraient avoir les avantages sans faire aucun effort, les Allemands donnent cet exemple : *le chat mangerait volontiers du poisson, mais il ne se soucie pas de se mouiller les pattes*. Si nous sommes peu sensibles aux inquiétudes, aux douleurs des autres, c'est, selon les Chinois, parce que *ce ne sont pas les puces des chiens qui font miauler les chats*. Pour exprimer qu'un procès, même gagné, est toujours funeste, et qu'il rapporte beaucoup moins qu'il ne coûte, ces mêmes Chinois disent : *c'est gagner un chat et perdre une vache*. Les Arabes estiment, sans qu'il soit besoin de leur demander pourquoi, que *quand le chat*

La nuit tous les chats sont gris, c'est-à-dire de couleur sombre, indistincte. Dans l'obscurité, il est facile de se méprendre, de confondre les personnes ou les choses : on aperçoit encore les formes les plus saillantes, mais on ne distingue plus les traits ni les couleurs.

Pris dans un sens restreint, le proverbe signifie que dans l'ombre, lorsqu'il fait nuit, la différence n'est plus très grande entre la beauté et la laideur :

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris ?
Je ne suis point Tireis,
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vauds encore mon prix ;
Et quand il fait sombre,
Tous les chats sont gris.

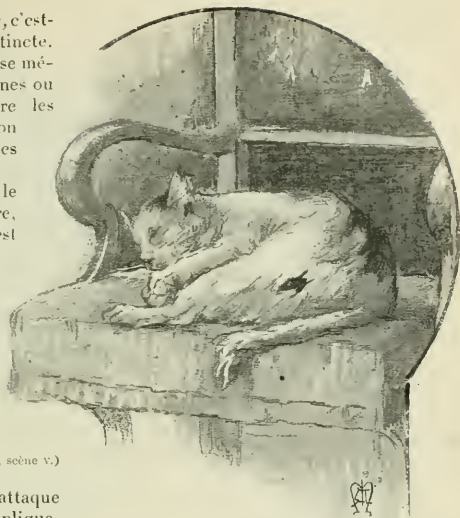
(Beaumarchais, *le Barbier de Séville*, acte III, scène v.)

A bon chat bon rat, à bonne attaque bonne défense. Être prêt à la réplique, savoir river son clou au moqueur dont la lèvre est amorcée d'une épigramme, rendre malice pour malice, et même coup pour coup ; saisir aussi l'occasion, comme dans *le Renard et la Cigogne*, de rendre la pareille à qui nous a joué un mauvais tour, tout cela est compris dans les deux mots : à *bon chat bon rat*. Nos ancêtres, tout remplis de souvenirs chevaleresques, disaient plus noblement : *un Roland pour un Olivier*.

Maudit soit le premier qui nous ensorcela !
Mais à bon chat bon rat, et ce n'est pas merveille
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

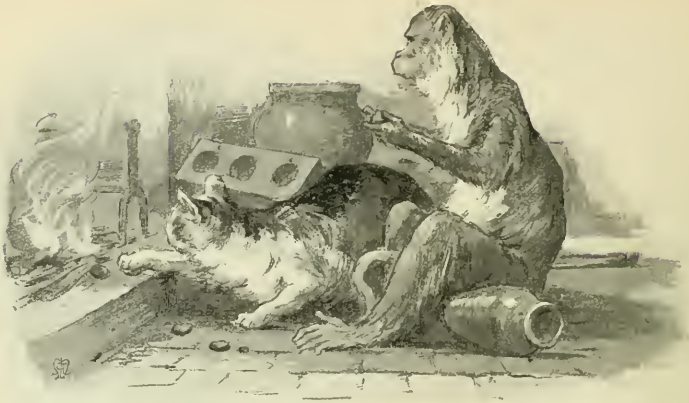
(Regnard, *le Distrait*.)

Entre femmes, il est rare que les adversaires en présence ne soient pas de force à se mesurer ; elles ont la réplique assez vive pour que presque toujours bon chat rencontre bon rat. Un exemple entre mille : au moment où une nouvelle mariée, très fraîche et très élégante, si mirait, toute joyeuse, avant de partir pour le bal, sa belle-mère, un peu jalouse,



mais fière encore de ses propres charmes, lui dit : « Que ne donneriez-vous pas, ma fille, pour avoir ma figure ? » La jeune femme riposta sans hésiter : « Ce que vous donneriez, madame, pour n'avoir que mon âge. »

Chat échaudé craint l'eau froide. On ne prend pas deux fois le chat au même piège ni aux mêmes aventures. Il se défie même de tout ce qui ressemble à la chose qui lui a été nuisible et il s'en éloigne avec prudence. C'est pourquoi l'eau, dont il a été une fois échaudé, lui fait peur, même lorsqu'elle n'est pas chaude. De là le vieux proverbe : *chat eschaudez iave creint*. Et comme c'est généralement la cuisine que le gourmand s'expose à recevoir de l'eau chaude, on dit aussi *chat (et même chien) échaudé ne revient pas en cuisine*. On sait, d'ailleurs, que *être échaudé* signifie familièrement éprouver une perte, un dommage.



Appeler un chat un chat, appeler les choses ou les gens par leurs noms, avec franchise, en laissant là ménagements, détours ou réticences. Ce mot est devenu classique depuis qu'il a pris place dans un vers de la satire I, de Boileau :

J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon.

Chez les Grecs, l'expression analogue à la nôtre était : *appeler une figue une figue, et un bateau un bateau*. Rabelais se rappelait ce proverbe lorsqu'il écrivait dans *Pantagruel* (liv. IV, chap. LIV) : « Nous sommes simples gens, puy qu'il plaist à Dieu. Et appellons les figues, figues ; les prunes, prunes ; et les poires, poires. »

Qui naquit chat court après les souris. Les inclinations originelles conservent leur influence, et le naturel perce toujours en dépit de l'éducation. Horace l'a exprimé par un vers que Destouches a imité dans la comédie du *Glorieux* (acte III, scène v) :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Boileau avait dit déjà, satire XI :

Le naturel toujours sort et sait se montrer ;
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer ;
Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.

Et La Fontaine, à son tour, écrivit, d'après Ésope, *la Chatte métamorphosée en femme*.

Le chat tient beaucoup de sa nature et fort peu de l'éducation. S'il est vrai que

L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel,

il est vrai aussi, en plus petit, et d'après les vieux proverbes, qu'il *n'est si petit chat qui n'égratigne* et que *l'on ne doit pas enseigner le chat à soriser*.

L'expression *qui a bu boira*, on ne résiste pas aux habitudes prises, aux tentations déjà éprouvées, a pour équivalent *on ne saurait retenir le chat quand il a goûté à la crème*. Le chat nous sert de même à montrer qu'on finit par prendre les habitudes de ceux avec lesquels on vit : *qui vit avec les chats prendra goût aux souris*. Si le chat est réfractaire à l'éducation, c'est surtout lorsqu'il est devenu vieux, ainsi qu'on le voit dans un proverbe du XVIII^e siècle : *de castifier cat qui est vieux, ne puet uns homme venir à cieff* (d'instruire un chat qui est vieux ne peut nul homme venir à bout).

Faire tirer au chat les marrons du feu. Faire courir les risques à un autre

et récolter les profits. L'un a la peine, les soucis dans une entreprise dont l'autre a tous les avantages; l'un casse

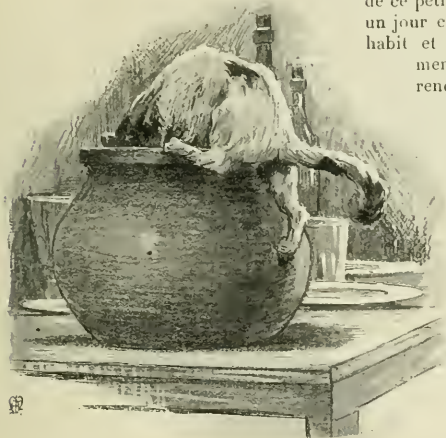
se retrouver, en tombant, les pattes en bas. Mais la tradition musulmane avait devancé la science, et c'est à Mahomet que les croyants font remonter l'origine de ce petit phénomène. Son chat était un jour couché sur la manche de son habit et semblait y méditer profondément. Le prophète, pressé de se rendre à la prière, mais n'osant

tirer le chat de son extase, coupa la manche pour ne pas le déranger. Au retour du prophète, le chat vint lui faire la révérence pour le remercier d'une attention si marquée. Mahomet lui passa alors trois fois la main sur le dos et lui imprima, par cet attouchement, la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes.

Deux vieux proverbes reposant sur des préjugés ont disparu avec les préjugés eux-mêmes.

Sans doute parce que le chat était regardé comme un animal néfaste et quelque peu diabolique, le peuple croyait que celui qui avait assisté à la mort d'un chat en gardait un certain trouble dans la vue. De là le proverbe : *avoir été au trépasement d'un chat*. « Voire, ce m'a-t-il fait, je crois que tu as été au trépasement d'un chat, t'as la vue trouble. » Molière, *Don Juan*, acte II, scène 1.

L'autre vieux proverbe, également hors d'usage, est celui-ci : *il ne faut pas faire passer tous les chats pour sorciers*, c'est-à-dire il ne faut pas attribuer à tout le monde les défauts de quelques-uns. Ce proverbe avait pour point de départ la superstition que les chats, compagnons ordinaires des sorcières, étaient sorciers eux-mêmes. Dans la croyance qu'en cette qualité ils se rendaient à un sabbat général la veille de la Saint-Jean (Fontenelle avoue qu'il a été élevé dans cette croyance), les âmes



l'amande et l'autre la mange, l'un est la dupe et l'autre le fripon, ainsi qu'on le voit dans le tableau si vivant, si peint, comme disait M^{me} de Sévigné, de la fable de La Fontaine *le Singe et le Chat*. Ce sujet, si fertile en applications dans les affaires de ce monde, a été développé sur la scène, à trente ans de distance, par deux auteurs dramatiques, Picard et Scribe, dans les comédies *Bertrand et Raton ou l'Intrigant et sa dupe* (1804), et *Bertrand et Raton ou l'Art de conspirer* (1833).

Les chats retombent toujours sur leurs pattes. Les hommes habiles ou peu scrupuleux gardent toujours leurs positions ou leurs avantages, même dans les cas les plus embarrassants et quels que soient les événements. Les bassesses remplacent la conscience. On s'est efforcé d'expliquer comment les chats, lancés dans l'espace, se contractent de façon à faire en l'air un demi-tour et à

pieuses traquaient les chats vers cette époque et les enfermaient dans des cages ou dans des sacs pour en faire un autodafé. C'est sans doute en vue de protéger leurs chats contre ces exécutions cruelles que les amis de la race féline s'étaient écriés : Tous les chats ne sont pas des sorciers.

Grands amis des proverbes rimés et cadencés, nos pères faisaient allusion aux regrets tardifs de ceux qui n'ont pas pris à temps des mesures de prudence par ce distique :

C'est chasser le chat bien tard
Quand il a mangé le lard.

ou, sous une forme plus tragique, lorsqu'on s'était étourdiment exposé au danger :

A lard se repent le rat
Quand par le col le tient le chat.

Enfin, pour redire cette grosse vérité répétée depuis tant de siècles : *trop*

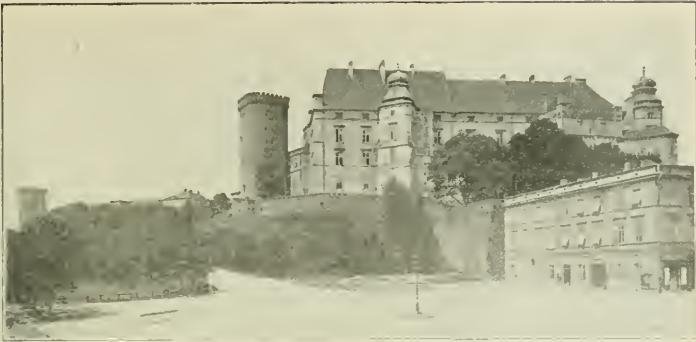
parler nuit, surtout dans les besognes sérieuses, on avait aligné ces deux rimes :

Chat mielleux ne fut oncques grand chasseur,
Non plus que sage homme grand cacquetteur.

Si, aux époques où sont nés les adages, le chat avait eu autant d'amis qu'il en compte aujourd'hui, combien de comparaisons auraient eu pour motifs la souplesse de ses mouvements, la grâce de ses manières et de ses poses, le soin de sa personne et la pénétration magique de son regard. Les petits minets aux mignonnes et gentilles frimousses, aux charmantes gambades, les doux félins errant à pas veloutés dans nos demeures en prodiguant silencieusement autour d'eux leurs tendres caresses, ont été longtemps méconnus : ils ne pouvaient être appréciés à leur valeur que dans les siècles éclairés.

CHARLES ROZAN.





LE CHATEAU DES ROIS DE POLOGNE, VU DE L'OUES.

CRACOVIE

L'auteur, Polonais, d'une intéressante brochure à laquelle j'ai fait quelques emprunts, M. C. Stryenski, le remarque avec raison : les Français connaissent peu Cracovie. Bien que Cracovie ne soit qu'à sept heures de chemin de fer de Vienne, le Français, venu avec l'intention de visiter l'est de l'Autriche-Hongrie, ira plutôt à Budapest. En quoi j'estime qu'il a tort. Par les souvenirs du passé, les monuments, le pittoresque, Cracovie est infiniment plus intéressante que Pest, grande ville moderne très riche, très florissante et très animée, mais sans aucun caractère propre. Sans doute, la Vistule ne vaut pas le Danube, ni comme fleuve, car à Cracovie la dormante Wisla est encore assez étroite, ni par les sites qu'elle traverse, surtout en Galicie, et la Wawel, qui porte le château des rois de Pologne, n'est pas comparable à la colline de Buda, qui fait un admirable décor à la capitale de la Hongrie. Mais, à tous points de vue autres que ceux du commerce ou de l'industrie, notamment à

ceux de l'art, Cracovie est plus digne d'être vue que Pest. Enfin, puisque je viens de prononcer le mot de capitale, il ne faut pas oublier qu'elle a été longtemps celle de la Pologne, la résidence de ses rois jusqu'au début du xvii^e siècle.

Je n'ai pas l'intention d'exposer ici les sept partages de la Pologne; mais il me faut pourtant expliquer brièvement comment cette ancienne capitale polonaise appartient actuellement et depuis plus d'un siècle à l'Autriche.

En 1772, au nom d'anciens droits de la couronne de Hongrie, l'impératrice Marie-Thérèse se crut autorisée à revendiquer la Galicie et la Lodomérie; le partage du 24 octobre 1795 octroya en outre à l'Autriche la Galicie occidentale, dont Cracovie est la ville principale. En 1809, Cracovie fut restituée à la Pologne et incorporée au grand-duché de Varsovie, créé par Napoléon en 1807 et placé sous l'autorité du roi de Saxe. A la chute de l'Empereur, des dissentiments s'élevèrent entre les Russes et les Autrichiens, au sujet de cette at-

tribution au grand-duché de Varsovie, dont la possession échet alors à la Russie, d'un territoire précédemment occupé par l'Autriche. Ils aboutirent à une solution neutre, adoptée par le Congrès de Vienne, et qui consista à faire de Cracovie une ville libre, entourée d'un territoire de soixante-seize lieues carrées, constituée en république *indépendante*, sous la garantie des puissances représentées au Congrès et le protectorat des trois États copartageants, la Prusse, l'Autriche et la Russie.

Ce petit État avait deux assemblées, dont un Sénat, investi du pouvoir exécutif, et des magistrats nommés par les deux Chambres. Il était doté d'une constitution très libérale et possédait, comme privilèges, le droit de battre monnaie, d'employer la langue polonaise dans les administrations, l'exemption du recrutement. Par suite, les impôts étaient fort modérés. Au point de vue douanier, le territoire était considéré comme port franc. Naturellement, le protectorat, plus ou moins ostensible, des trois grandes puissances voisines n'allait pas sans mettre quelque obstacle au fonctionnement normal de ce régime politique. Après la révolution de 1830, la petite république étant devenue, par sa situation même, un lieu d'asile pour les nationaux de l'ancien royaume qui avaient pris part au soulèvement, fut redoutée par la Russie comme un foyer de conspirations. En 1836, les puissances copartageantes résolurent d'occuper Cracovie; l'Autriche s'en chargea: l'annonce d'un complot polonais, qui s'était produit à Tarnow, lui en fournit l'occasion. Les fonctionnaires surent exploiter la haine que les paysans, encore astreints à la corvée, éprouvaient à l'égard de leurs seigneurs, en leur représentant ceux-ci comme suspects de conspirer contre l'empereur. Il en résulta une horrible jacquerie dans les cercles de Tarnow et de Bochnia; elle dura cinq jours et fit périr 1 150 personnes. Le 28 février 1846, le général autrichien

Collin occupa Cracovie avec des troupes d'un effectif peu élevé, auxquelles il adjoignit les 500 soldats de milice, seule force armée de la république, composée d'Allemands. Il fut ou se dit attaqué par les rebelles, plia bagage et retira ses troupes de l'autre côté de la Vistule, à Podgorze. Les insurgés le poursuivirent; auprès de Gdow, ils furent surpris par un détachement, que commandait le colonel Benedek, et défaits complètement.

Après cette victoire, le général Collin revint occuper la ville. Une patente impériale du 11 novembre 1846 incorpora le petit État cracovien à la province autrichienne de Galicie, sans opposition de la part du tsar et nonobstant les protestations platoniques de la France et de l'Angleterre. En 1848, dans cette période d'agitation qui fit vaciller tous les trônes de l'Europe centrale, une nouvelle tentative d'insurrection eut lieu à Cracovie le 26 avril; mais elle fut écrasée bientôt par le bombardement. Quelques réformes, notamment l'abolition de la corvée pour les paysans, suffirent à calmer les esprits.

Depuis ce temps, si l'on excepte une époque de trouble en 1863, au moment du soulèvement de la Pologne, qui servit de prétexte à l'établissement momentané de l'état de siège, les rapports de la Pologne autrichienne avec le gouvernement se sont beaucoup améliorés. La Galicie envoie à la Chambre des seigneurs 25 représentants et au Reichsrath 63 députés qui sont, moyennant certaines concessions libérales faites par les ministres de François-Joseph, devenus les plus fermes soutiens de l'empereur, de même que les Polonais sont aujourd'hui ses plus loyaux sujets.

• • •
 Quand on pénètre dans Cracovie, on est frappé tout d'abord du caractère tout local de cette grande ville, très différente des villes autrichiennes ou



COUR DE LA BIBLIOTHÈQUE JAGELLONNE

hongroises, différente même de Lwow (Lemberg), où l'élément ruthène domine. On est en pays *polonais*. A la vérité, sauf aux marchés sur le *Stefansplatz* et même sur un côté du Rynek, où les paysans apportent leurs fruits et leurs légumes, et où se voit parfois un spécimen du costume local : longue

redingote blanche à passe-poil amaranthe, chapeau noir à coiffe garnie de fleurs artificielles et métalliques, et pour les femmes, la jupe ample et courte, les bottes, sur la tête un fichu de couleurs voyantes, les Cracoviens ont renoncé à l'habillement polonais. Mais tous les noms de rues, toutes les enseignes, tous

les avis au public sont en polonais; contrairement aux usages autrichiens, les cafés et les restaurants se dissimulent dans les étages des vieilles maisons ou dans des rez-de-chaussée sombres et voûtés. L'on ne voit presque pas de magasins allemands, et l'on entend fort rarement parler cette langue, l'Autriche ayant eu, après 1848, le bon esprit de renoncer au système de la germanisation qu'elle avait appliqué auparavant en Galicie. Dans les écoles, l'enseignement est donné en polonais. Une Académie des sciences et lettres a été fondée à Cracovie en 1872; elle contribue à maintenir en vie la littérature polonaise. Quant à l'Université, qui date de 1364, elle est située dans un bâtiment de style gothique où se trouve une cour à arcades d'une élégance qui ne peut se comparer qu'à certains cloîtres du xv^e siècle. Au-dessus sont les salles de la bibliothèque Jagellonne, fort riche en ouvrages et en manuscrits relatifs à l'histoire polonaise. Bien entendu, les cours se font actuellement dans un grand bâtiment moderne, situé non loin de la promenade. Auprès de la bibliothèque Jagellonne s'élève l'église Sainte-Anne, qui renferme un monument en l'honneur de Copernic, célèbre astronome polonais.

Les Polonais sont très fidèles à leurs souvenirs historiques; ils ont le culte de leurs grands hommes, nous le verrons plus loin en visitant la cathédrale; mais il suffit de se rendre au Rynek, large place rectangulaire qui forme le centre de la ville, pour s'en convaincre. Sur cette place, qu'entourent les beaux hôtels particuliers ou publics, s'élève un vaste bâtiment du xiii^e siècle, d'une architecture à la fois singulière et élégante, qu'on appelle les *Sukiennice* (la halle aux draps). Extérieurement, il est entouré d'arcades assez basses sous lesquelles on longe de petits magasins assez coquets, des cafés minuscules. Intérieurement, il est traversé dans toute sa longueur par un passage vitré

que bordent des rangées de petites boutiques, d'étalages de bazar. On y vend de tout, des vêtements, des chaussures, des foulards de couleur claire dont les jeunes filles polonaises font leur coiffure, des jouets d'enfants, des fruits et des comestibles, entre autres du lard salé dont l'odeur rance vous poursuit par toute la ville. Au premier étage il y a, à côté d'une salle de concert, des salles consacrées au musée polonais. Les souvenirs historiques y tiennent une place importante. Toute une salle est remplie de ceux du poète Mickiewicz, qui a sa statue sur le Rynek, et dont la Pologne a fêté récemment le centenaire.

Dans la galerie de peinture, des salles sont réservées aux peintres polonais. Le plus célèbre est Matejko, qui exposa à nos Salons annuels et qui est mort en 1893, comblé d'honneurs. Il peignait d'immenses toiles peuplées de personnages groupés avec art, sur des sujets tirés de l'histoire héroïque de la Pologne, des batailles, des triomphes, des cortèges royaux. Cependant une de ces énormes compositions est relative à un épisode de notre vie nationale: l'*Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans*. Elle a lieu la nuit, à la lueur des torches. Le tableau est encombré d'une cohue aux attitudes violentes, aux riches costumes où les ors sont prodigués. L'héroïne est peu attrayante et les hommes qui l'entourent n'ont guère le type français. Cela est d'une facture assez lourde et sans air, peint dans une couleur plus chaude qu'harmonieuse. Je goûte davantage une toile du même maître, plus restreinte, qui représente une famille de jeunes enfants avec un chien. Les figures, placées au milieu de la verdure, de ton plus léger, sont vivantes; on respire au moins, dans ce jardin. Je retrouve ici une grande *machine*, très décorative et bien composée, les *Torches vivantes*, un des caprices sanguinaires de Néron, par Siemiradsky, qui exposa à l'un des Salons de Paris. Dans la peinture polonaise contemporaine, qui

a produit de jolis paysages, les tendances sont plutôt aux scènes familières, à l'école du plein air; elles recherchent la clarté, la joie de la lumière. Cette lumière leur vient de France, car les élèves polonais sont nombreux dans nos *académies*.

Au palais Czartorizky, c'est moins l'art polonais que l'art universel et rétrospectif qui a les honneurs des gale-

on remarque surtout un Raphaël, portrait de jeune homme coiffé de la *barrette*, qui a passé longtemps pour celui de l'artiste, un paysage de Rembrandt, un Vinci d'une attribution contestée, un Watteau, un Clouet.

De l'hôtel Czartorizky, on a vue sur la jolie promenade appelée les Plantations, qui, en 1822, fut aménagée sur les anciens remparts, et qui sépare la



HALLE AUX DRAPS (SUKIENNICE) ET MONUMENT DE A. MICKIEWICZ

ries. Le propriétaire de l'hôtel Lambert fut un des amateurs d'art les plus éclairés du XIX^e siècle. Il a rassemblé, dans sa résidence de Cracovie, de très belles collections, qui sont ouvertes au public certains jours de la semaine. Il y a là des objets d'une grande valeur, comme étoffes anciennes, broderies, meubles, émaux, orfèvrerie, une collection d'armes intéressante. Les uns sont d'origine polonaise ou slave; les autres proviennent du moyen âge allemand, de la Renaissance italienne ou de l'art de l'Extrême-Orient. Parmi les tableaux,

vieille ville de ses faubourgs. On est là à quelques pas de la porte Saint-Florian, seul reste des anciennes fortifications. Devant, se trouve une sorte de *blockhaus* circulaire, en briques, qu'on appelle pour ce motif le *Rondel*, percé de meurtrières et surmonté de sept tourelles, sous lequel s'ouvre une porte ogivale assez basse. La construction de cet ouvrage est attribuée par les uns à Casimir le Grand, par les autres au roi Jean-Albert; elle serait, d'après ceux-ci, de 1498. C'est par là qu'entraient dans la ville les triomphateurs

et les souverains. C'est sous cette voûte que chevaucha Jean Sobieski, après avoir, le 12 septembre 1683, fait lever par les Turcs le siège de Vienne. Ce fait d'armes, si glorieux pour les Polonais, a été représenté en peinture par Matejko, dans une grande toile historique qui fut envoyée au pape pour son jubilé.

C'est encore par la porte Saint-Florian que notre Henri III, élu par la Diète de Wola roi de Pologne en 1573, fit son entrée dans Cracovie le 18 février 1574. Les historiens et mémorialistes contemporains en ont décrit les splendeurs. La manière dont le duc d'Anjou quitta son royaume de Pologne pour prendre possession du trône de son frère Charles IX, fut moins triomphale. Averti par sa mère, Catherine de Médicis, d'avoir à revenir immédiatement en France, il s'enfuit de Cracovie, nuitamment, déguisé en Polonais, avec un bandeau sur la moitié du visage. Son départ ayant été dénoncé à des seigneurs de sa cour, ceux-ci se mirent à sa poursuite et le rejoignirent déjà entré en Autriche. Après une explication courtoise suivie d'un échange de cadeaux, le palatin Laski et le roi se séparèrent bons amis. Parti le 16 juin 1574, celui-ci arriva à Lyon seulement le 6 septembre et ne fut sacré à Reims que le 13 février 1575. Dans l'intervalle, les États de Pologne avaient adressé à Henri d'Anjou une mise en demeure de revenir à Cracovie. Comme elle resta sans effet, ils n'eurent d'autre ressource que de prononcer sa déchéance; c'est ce qu'ils firent le 15 juillet 1575 et ils lui donnèrent pour successeur le prince de Transylvanie, Etienne Bathóri.



A quelque distance de la porte Saint-Florian, dans le faubourg de Kleparz, est l'église Saint-Florian. Le seul objet d'art intéressant qu'elle contienne est un admirable retable, attribué à Veit Stoss,

peintre et sculpteur allemand né à Cracovie. Il représente le Christ avec des anges; les volets sont consacrés aux épisodes de la vie de saint Jean-Baptiste et à l'histoire de Salomé. A remarquer dans les compartiments du haut, des bustes de bourgeois de l'époque, qui semblent observer le drame et faire leurs réflexions comme au théâtre.

Nous retrouvons Veit Stoss à Notre-Dame, où il a sculpté et peint le grandiose retable du maître-autel. C'est sur un des côtés du Rynek que se trouve cette église, *Panna Marja* (M^{lle} Marie), comme l'appellent les Polonais. Elle a deux tours carrées, dont la plus élevée porte une flèche aiguë, coiffée d'une couronne royale et entourée d'un diadème de lanternons pointus, de l'effet le plus original. Du haut de ce clocher, toutes les heures, un joueur de trompette lance aux quatre points cardinaux la fanfare du *Hegnal*: ces « quelques mesures archaïques, funèbres, traînantes », ainsi la définit M. C. Stryien-ski, seraient un rappel à la pensée de la mort. L'édifice, du xiii^e siècle, récemment restauré, a un portail pentagone du style baroque. Quand on pénètre dans cette église, on se sent dans un sanctuaire vénéré. Les peintures modernes dont on l'a décorée, les nombreux ornements dont les piliers et les murailles sont revêtus l'ont rendue obscure. La piété des fidèles, qui l'a surchargée d'ex-voto, fait brûler des centaines de cierges devant ses autels, car la religion des Polonais, pour la tendance au faste dans les églises, le goût des ornements brillants, des orfèvreries, des images de sainteté, peut se comparer à celle des Espagnols, mais leur dévotion paraît être bien plus fervente.

Entre les églises si nombreuses à Cracovie (des 65 que renfermait au moyen âge une ville qui avait été surnommée la seconde Rome, il en reste 37), Notre-Dame est certainement le sanctuaire préféré des habitants, probablement



PORTE DE SAINT-FLORIAN ET MURAILLE DU RONDEL

parce qu'il est dédié à la Vierge, protectrice de la Pologne. C'est cette atmosphère de dévotion ardente qui frappe tout d'abord le visiteur, au point qu'il redoute de la troubler. Parmi les nombreux ornements qui parent ce temple, quelques-uns seulement ont une réelle valeur artistique : ce sont une plaque

tumulaire en bronze du *xvi^e* siècle, par P. Vischer; le crucifix colossal qui se dresse entre les piliers du chœur, œuvre de Veit Stoss; le monument funéraire de Montelupo, qui installa les postes en Pologne, mausolée gracieux et élégant dans le style d'un palais vénitien, et surtout le merveilleux retable de Veit

Stoss sur le maître-autel. Un groupe central, en grandeur presque naturelle, représente la mort de la Vierge, entourée des apôtres, et son couronnement; les panneaux des volets, des scènes de son histoire, à l'intérieur, et, à l'extérieur, des épisodes de la vie du Christ. Ces sculptures sont de toute beauté.

A côté de Notre-Dame se trouve une des plus vieilles églises de Cracovie,

nommé Callimachus, qui fut le précepteur de Jean-Albert Jagellon et devint plus tard son premier ministre, œuvre anonyme de 1496; — à droite, l'église Saint-François, du *xiii^e* siècle, dont le chœur renferme de belles stalles sculptées et peintes, et qui possède le tombeau de Boleslas le Pudique, une dalle posée de champ qui représente ce roi armé de pied en cap, la main droite



LE RONDELE, OUVRAGE DÉFENSIF CIRCULAIRE

Sainte-Barbe, puis, à l'autre extrémité du Rynek, une chapelle minuscule, très ancienne aussi, Saint-Adalbert, située en face de la tour gothique, seul reste de l'hôtel de ville du *xiv^e* siècle, au pied de laquelle est un corps de garde.

Laisant à gauche ce sanctuaire, si l'on s'engage dans la rue Grodzka, qui mène au château, on peut voir en chemin les principales églises de Cracovie: à gauche, celle des Dominicains, où l'on montre une belle plaque de bronze couvrant le tombeau de Buonacorsi, sur-

appuyée sur son épée et tenant de la gauche la masse d'armes, la tête appuyée sur un coussin; — enfin, à gauche, l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, et Saint-André.

A quelques pas de là se trouve la hauteur de la Wawel, colline peu élevée qui porte le château. Il y eut là un *burg* dès une haute antiquité; mais le château actuel date du *xiv^e* siècle. Incendié à cette époque, il fut rebâti par Casimir le Grand; les travaux furent

terminés sous le règne de Wladislaw Jagellon. Réparé en 1512 par le roi Sigismond, il fut de nouveau brûlé, puis rebâti à partir de 1536. Il a été développé et modifié par la suite, surtout au xviii^e siècle. Le voyageur français Le Laboureur, qui le visita au xvii^e, en fait une description enthousiaste. Après le partage de 1795, qui donna Cracovie à l'Autriche, il fut converti

ville; on entre dans l'enceinte crénelée par une porte qui donne accès juste devant l'entrée de la cathédrale.

Cet édifice, dédié à saint Wenceslas, et précédé de deux tours inégales, de construction plus récente, date du xiv^e siècle. Terminé en 1359, il a été enrichi par les libéralités de Casimir le Grand, roi de Pologne né en 1310, mort en 1370, celui-là même qui fonda



ÉGLISE SAINTE-MARIE ET ENTRÉE DU SUKIENNICÉ

en caserne, en hôpital, et défiguré par des reconstructions. A la suite du soulèvement de 1809, les Polonais, de nouveau maîtres de la ville, eurent l'intention de réparer ce monument dévasté par les guerres, mais les fonds leur manquèrent. La petite république créée par le Congrès de Vienne n'était pas assez riche pour entreprendre cette restauration. A partir de l'annexion de 1846, il fut rendu à sa triste destination d'hôpital. Il domine le cours de la Wislule, mais on y monte par le côté de la

l'Université. L'église, enclavée dans les bâtiments du château, n'offre rien de remarquable à l'extérieur; il faut la visiter pour apprécier ses richesses. Hélas! affreux contretemps! L'intérieur est en pleine réparation, livré aux maçons, aux tailleurs de pierre. Impossible de le visiter. Je me faufile cependant sous les échafaudages et, dans un nuage de plâtre, j'entrevois tous les tombeaux des rois déplacés, démontés, mis de côté sans façon, comme des décors d'opéra quand la pièce est jouée. Je

gémis de ma triste aventure et je plains l'antique monument. Que vont en faire les architectes, sous prétexte de réparations? Sous l'influence de Viollet-le-Duc on a repeint, de couleurs plus ou moins harmonieuses et dans un goût plus ou moins gothique, les anciennes cathédrales. C'est ce système qui a présidé à la décoration de Notre-Dame; passe encore. Mais en visitant je ne sais quelle

ture à dix-neuf rois ou reines et renferme en outre les tombeaux de princes, d'archevêques et d'évêques, de guerriers, de littérateurs, placés soit dans l'église même, soit dans la crypte romane. Au milieu du sanctuaire se trouve une chapelle, bâtie sous le règne de Sigismond I^{er} et élevée à la mémoire de l'évêque Stanislas, assassiné en 1079 par Boleslas le Hardi. Ses restes sont



ÉGLISE SAINTE-BARBE, SUR LE RYNEK

église de Cracovie, n'ai-je pas surpris des peintres en train de tracer, sur fond bleu ou lie de vin, des fleurs *modern style*, à l'instar des papiers peints anglais et des dessins d'ornement de W. Morris? Imaginez un sanctuaire du xiv^e siècle décoré comme un cabinet de toilette!

La cathédrale de Cracovie, nécropole des rois et des héros polonais, si elle ne résume toute l'histoire de la Pologne, en évoque, du moins, les époques les plus brillantes. Elle a donné la sépul-

conservés sur l'autel, dans un sarcophage d'argent. C'est devant cette chapelle que les rois de Pologne recevaient la bénédiction avant d'entrer en campagne et là qu'ils rapportaient les drapeaux pris sur l'ennemi.

Le premier roi qui ait été couronné à Cracovie et inhumé dans la cathédrale est Wladimir le Bref ou Lokietek, père de Kazimir le Grand; le dernier roi qui y ait été enseveli fut Auguste II, de Saxe, mort en 1733. Dans cet intervalle de quatre siècles, que de funérai-

royales ont été célébrées sous ces voûtes gothiques ! Je pourrais en donner l'énumération complète et même décrire chaque monument d'après les reproductions qui ont été publiées. Je citerai seulement les plus intéressants, soit par les personnages qu'ils rappellent, soit par leur valeur artistique.

Kazimir le Grand, dernier roi de la dynastie des Piasts, repose ici dans un

Son fils, Sigismond I^{er}, décédé en 1518, et son petit-fils, Sigismond-Auguste, la fille de ce dernier, Anne Jagellon, sont ensevelis dans une chapelle dite *des Jagellons*, qui a été construite en l'honneur de la femme de Sigismond I^{er}, par un architecte italien, Berecci, dans le style de la Renaissance florentine. Ces trois tombeaux, au nombre des plus remarquables, sont dus à un sculpteur



LA PLACE ET LA TOUR DE LA VILLE

sarcophage à baldaquin gothique « avec ogives ajourées, colonnes élégantes et l'effigie du roi mort, et le pourtour où, dans des niches richement ornées, prient et pleurent de naïves figurines ». A Kazimir Jagellon, second prince de la dynastie jagellonne, mort en 1492, a été consacré un sarcophage dû au ciseau de Veit Stoss, décoré de personnages aux allures mouvementées, mais la figure couchée sur le tombeau, sous un baldaquin gothique, d'une ornementation luxuriante, est « d'une noblesse royale ».

florentin, Santi Guni. Les sarcophages du père et du fils, avec statues de marbre rouge, sont superposés. Un autre Jagellon, père de Sigismond I^{er}, le cardinal Roderic, mort en 1503, est aussi enterré dans le chœur, sous un haut-relief en bronze d'un beau travail, ouvrage allemand de P. Vischer, à côté d'une plaque de cuivre d'un dessin merveilleux, placée devant le maître-autel.

Étienne Bathöri, successeur de Henri d'Anjou, dont le règne fut glorieux pour la Pologne, a son monument dans l'an-

cienne chapelle du château, derrière le chœur. Le sarcophage est en marbre rouge, la figure accoudée tient le sceptre et le globe.

A Bathöri, décédé en 1587, succéda la dynastie suédoise des Wasa. Le dernier de cette lignée, Jean Kazimir V, mourut en 1672, à Nevers. Après un règne malheureux qui dut subir l'invasion de la Pologne par les Suédois, il abdiqua en 1667; il reprit la soutane qu'il avait abandonnée pour devenir roi, car il avait été auparavant jésuite et cardinal, et se retira en France. Louis XIV lui assigna comme bénéfices les abbayes de Saint-Germain des Prés et de Saint-Martin de Nevers. Son cœur est conservé en l'église Saint-Germain des Prés; son corps fut transporté à Cracovie.

Des trois derniers rois inhumés dans la cathédrale, le plus célèbre est Jean III Sobieski, le libérateur de Vienne, mort en 1696. Le monument qui lui a été érigé, derrière le maître-autel, rappelle ses victoires sur les Turcs. Son sarcophage est dans un caveau où dorment les trois plus braves Polonais: auprès de lui sont J. Poniatowski, mort en 1813 au service de la France, noyé au passage de l'Elster, et Thadée Kosciusko. Son cercueil est d'une beauté sévère et simple. Le dessus porte, d'un côté, la couronne et les insignes royaux; de l'autre, une tête de mort et des ornements en croix. Sur la face, les initiales J. S. avec le chiffre III au milieu, encadré dans un serpent qui se mord la queue; sur les bas côtés les armes de Pologne et de Lithuanie, en relief.

A Kosciusko, l'intrépide guerrier qui combattit pour son indépendance et qui, relevé mourant sur le champ de bataille de Maciejowice, le 10 octobre 1794, fut emmené captif à Petersbourg, la Pologne a rendu d'autres honneurs. Dans les environs de Podgorze, près de la colline Sainte-Bronislawa, un tertre de 40 mètres de haut a été érigé de main d'homme en 1837, analogue à

ceux que, dans les temps anciens, on avait élevés à Cracus, le légendaire fondateur de la ville, et à sa fille Vanda. Il porte le nom de mont Kosciusko.

En redescendant les rampes de la Wawel, d'où l'on aperçoit au nord la colline de Bielany, sur laquelle s'élève un couvent de camaldules, au sud, les cimes lointaines des Karpathes, on arrive dans le quartier des juifs ou de *Kazimierz*, ainsi nommé en souvenir de Kazimir III, qui ouvrit aux israélites les portes du royaume, à une époque où ils étaient expulsés de tous les États chrétiens, pour des raisons plutôt politiques que religieuses. Ce quartier s'étend jusqu'à la Vistule, qui le sépare du faubourg de Podgorze.

Le fleuve sert de véhicule aux bois flottés provenant des forêts des Karpathes; les bateaux qu'il porte amènent à Cracovie le blé de la Galicie occidentale, pays essentiellement agricole, car le Polonais répugne en général à l'industrie. Il y a cependant, à Cracovie, quelques tanneries, des fabriques de drap, de bougies, d'huile, d'instruments aratoires. Un millier d'ouvriers est employé dans les salines de Wieliczka, à 14 kilomètres de la ville. Elles ont une étendue souterraine de 600 kilomètres, avec des galeries ramifiées à l'infini, une profondeur de sept étages. La production annuelle de sel gemme représente, pour l'État qui les exploite, ainsi que celles plus lointaines de Boehmia, un revenu de plus de 20 millions de francs. La race qui peuple cette région de la Galicie a reçu des Allemands le surnom de *Wasserpölak* Polonais d'eau. Reclus les dépeint comme malingres, débiles et mous; j'ai vu cependant au marché, sur le *Stefansplatz*, deux gars de vingt ans se battre à coups de poings avec une froide colère et une vigueur peu commune. Peut-être étaient-ils excités par la boisson, car l'eau-de-vie fait des ravages dans cette population, comme en Russie et en Pologne.

Est-ce à cause du caractère résigné



LA COLLINE DE LA WAWEL ET LE COURS DE LA VISTULE

de la race, que la religion console de ses épreuves, ou de l'indifférence des Cracoviens pour le négoce; mais, pour une ville de 90 000 habitants, je trouve la circulation dans les rues bien calme en un beau jour d'été comme celui-ci. Il n'y a un peu d'animation que dans le quartier de *Kazimierz*. C'est que là, les juifs pullulent : les uns tiennent des boutiques, de misérables échoppes de cordonniers ou de marchands de lard salé; d'autres sont cabaretiers; un grand nombre, désœuvrés en apparence, se promènent dans les rues, méditant quelque trafic lucratif, dont la supputation se lit dans leurs yeux narquois et rusés... Grâce à l'édit de Kazimir, ils ont prospéré en Pologne; à Cracovie, ils forment actuellement le tiers de la population; ils y détiennent le commerce et l'industrie. Fidèles à leur loi religieuse, ils observent rigoureusement le sabbath. Ils ont conservé les mœurs et le costume hébraïques, un

peu modernisés : la longue lévite de tissu fin et soyeux, de satin même lorsqu'ils sont riches, lamentablement rous-sâtre et effiloquée lorsqu'ils sont pauvres, et dessous, le pantalon dans les bottes. Le chapeau haute forme ou le feutre rond couvre de longues chevelures noires, blondes, rousses ou grises, à tire-bouchons encadrant les oreilles; de ces profils caractéristiques que ridiculise la caricature locale, car les Polonais les exècrent, sans pouvoir se passer de leur intermédiaire...

Ce quartier de *Kazimierz* était séparé autrefois du faubourg de *Stradam*, où est le château, par un bras de la Vistule en forme d'S, qui a été comblé assez récemment. Dans cette abolition de l'ancienne démarcation qui isolait le *ghetto*, on pourrait voir le symbole de la revanche prise par la tenace et persévérante race israélite sur la décadence de la Pologne catholique.

GEORGES SERVIÈRES.

L'ABLETTE

Petite, vive, alerte, l'ablette est un des plus gentils poissons de nos eaux douces et que l'on pêche toujours avec plaisir, bien qu'elle ne fournisse qu'un plat assez médiocre; sa chair est en effet molle et fade. Cependant, dans l'Ahr et les autres affluents du Rhin, on pêche les ablettes en grande quantité pour les faire cuire, puis sécher; finalement, on les entoure de feuilles vertes et d'écorces d'arbre pour les porter au marché, sous le nom de *Rümpchez* ou de *Gesams*. Dans la Prusse Rhénane on les fait fumer et mariner.

Les ablettes sont particulièrement communes dans les eaux peu profondes, vives et agitées, par exemple au bas des moulins. Elles sont aussi fréquentes dans les endroits ombragés, ce qui permet au pêcheur de se livrer à son sport favori sans cuire au soleil; mais qu'il se méfie d'envoyer sa ligne dans les branches de l'arbre, car peu d'accidents sont aussi désagréables!

On pêche l'ablette avec de petits hameçons n° 13, montés sur une racine anglaise bien résistante à la main. On emploie comme flotteur une simple plume assez haut reculée vers le scion quand on pêche sans plomb. Si l'ablette se tient entre deux eaux, on ramène la plume vers le bas de la ligne. On amorce avec des asticots et, de plus, on jette quelques-uns de ceux-ci dans l'eau, pour amener les ablettes à se rassembler autour de la ligne.

Dans la Seine, dit Beaudrillart, on forme au milieu de la rivière, avec des piquets, une espèce de clayonnage qui,

en augmentant l'agitation de l'eau, attire le poisson, et l'on attache à l'un des piquets un panier dans lequel on met des tripailles et du sang caillé que l'on ramasse dans les boucheries; l'eau emporte peu à peu ce sang, et les ablettes,

attirées par cet appât, se rassemblent auprès du palis, où on les prend le lendemain matin à la ligne ou aux filets. Quelquefois plusieurs pêcheurs se portent dans un bateau auprès du palis, et ils prennent le poisson avec des lignes déliées, au bout desquelles ils ajustent trois ou quatre petits hameçons amorcés de vers blancs, qu'ils attachent à un simple brin de cuir. On peut, dans les saisons où les ablettes sont abondantes, en pêcher aussi au bord des rivières.

Les ablettes vivent toujours en grandes troupes, nageant près de la surface de l'eau, chassant les insectes. Très curieuses de leur naturel, elles se précipitent sur tout ce qui tombe à l'eau et viennent voir s'il s'agit d'une simple feuille ou d'un insecte. Leur corps est bleu d'acier ou gris verdâtre sur le dos, mais passe insensiblement sur le ventre à une belle tête argentée, à reflets très brillants. Tout le corps est recouvert d'écailles de forme caractéristique et se détachant facilement; c'est avec elles que l'on fabrique les fausses perles.



L'ÉCAILLE



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Voici un ouvrage considérable, la *Divine Comédie*, de Dante, traduction en vers français, avec le texte italien, introduction et notices explicatives, par A. de Margerie, chez V. RETAUX, éditeur, deux forts volumes. Ce travail se recommande assez comme édition analytique; quant à la traduction, si elle paraît juste, elle est médiocrement poétique. Et, pourtant, elle mérite l'attention et vaut qu'on la loue, par le soin avec lequel le texte est habillé et encadré d'utiles notices ou préfaces. Après une peu nécessaire dissertation sur la façon dont il faut traduire Dante — il faut le traduire *bien*, c'est très simple — on lira là une excellente étude historique sur Florence, l'Italie et l'Église pendant la période qu'embrasse la *Divine Comédie*, et un chapitre bien au courant sur Dante, sa vie et ses œuvres. Ajoutez que chacun des chants est précédé par un sommaire bien fait qui contient, avec le résumé du chant, les allusions et les faits utiles à connaître pour en démêler le sens et la portée. C'est-à-dire qu'on pourrait faire une édition de ce gros ouvrage, en supprimant texte et traduction, et il resterait une des meilleures études pratiques qui aient été faites chez nous pour la diffusion et la vulgarisation de cet étrange poème.

Ce n'est pas que Dante ait été jamais négligé ni oublié en France. Le P. Pacheu, S. J., dans son livre *De Dante à Verlaine*, a passé en revue les dernières études dantesques en France. Il y en a quelques-unes. Il n'en va pas encore chez nous comme en Amérique, où il y a une chaire dantesque (elle fut occupée jadis par Longfellow); cependant Dante a attiré les esprits les plus sagaces, MM. Auvray, Rod, Gebhart, le R. P. Berthier, etc. Il faut ajouter M. de Margerie.

D'où vient pourtant que la bibliographie dantesque en France ne soit pas par son importance en rapport avec la grandeur prodigieuse de ce génie?

D'où vient, en un mot, qu'en France, Dante est *célèbre* et n'est pas *connu*?

Apparemment qu'il y a, dans le caractère de cette œuvre étonnante, des raisons qui desservent sa réputation auprès de nous. Nous sommes, comme Dante, de race latine; mais son époque l'a fait tel, qu'il n'a pas de quoi plaire chez nous à la grande masse, comme nous plait un Cervantes.

Il est triste, et on s'en douterait déjà à son portrait, et celui de Giotto, et celui de Raphaël, dans la *Dispute du Vatican*, dont s'inspirait Auguste Barbier :

Dante, vieux Gibelin, quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant
Que l'art noos a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poète !
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur.
Sous l'étrémité chaperon qui presse tes oreilles...
Et ta bouche s'est close à force de mandire...
Je comprends ton œil cave et ton front décharné...
Et les petits enfants, qui, le jour, dans Ravenne,
Te voyaient traverser quelque place lointaine,
Disaient en contemplant ton front livide et vert :
Voilà, voilà celui qui revient de l'Enfer !

C'est bien cela; Dante a le profil amer, bilieux, haineux, lamentable; on comprend qu'il exprime une grande tristesse et qu'il ait fait une œuvre de douleur, de deuil, d'agonie. Louis XVI, à sa dernière heure, dans sa cellule, lisait Dante.

Le poète de l'*Enfer* reflétait sur son front les noirceurs et les sombres pensées de son temps. Il fut l'écho d'un siècle désolé. C'est le *xiv^e* siècle; saint Louis est mort, c'en est fini des grandes prouesses chevaleresques, des belles épopées et des chansons de gestes. C'est le tour des fades et faibles allégories, des poèmes d'ironie desséchante et de satire inféconde; c'est une lassitude générale qui gagne l'Europe, bouleversée par les luttes de l'Empire et du Saint-Siège; les petites républiques italiennes sont déchirées par la division; c'est ce siècle que Dante incarne dans ce chant désolant, jus-

tement appelé par Michelet « la lamentation du vieux monde finissant devant le laid jeune monde qui venait ».

Tant de tristesse n'est pas faite pour nous séduire. Elle est aggravée par un goût affreux de Dante pour l'horrible. Il a atteint le sublime dans l'horreur, et, au demeurant, c'était encore bien de son temps. Les cathédrales nous ont conservé toutes ces figures hideuses, ces silhouettes grimaçantes de goules, de démons et de diables qui ornaient l'architecture d'alors, et dans les mystères qui se jouaient sur les parvis, les diables verts du théâtre étaient si horribles que les femmes et les enfants revenaient à la maison tout tremblants de peur.

Précisément, à Florence, Dante avait pu assister au fameux mystère qui fut joué en 1304, sur des bateaux de l'Arno. On l'avait annoncé à son de trompe par la ville :

— Qui veut des nouvelles de l'autre monde ?

Et la foule se précipita au spectacle du mystère sacré. Il y eut trop de monde; les estrades se brisèrent; il y eut des blessés et des morts. Le manager ne savait pas avoir si bien dit : ses spectateurs étaient venus pour voir ce qui se passe dans l'autre monde.

L'idée d'une descente aux Enfers n'appartient pas à Dante, et on pourrait remonter loin, à commencer seulement par la *Nekuia* d'Homère, ou les mythes de Platon, comme Er l'Arménien, et aussi l'*Énéide*, dont Dante a honoré le poète en se mettant sous sa tutelle.

Virgile, au moyen âge — ce serait tout un sujet à développer — passait pour sorcier, à cause de ses prédictions supposées de l'églogue à Pollion. On piquait des vers au hasard, et ils étaient oracles, *sortes virgilianæ*. Sa tombe, au Pausilippe, participait à la sorcellerie de l'autre de Cumes. Voilà le sens du choix de Dante; il a pris pour guide le magicien qui a déjà visité les Enfers au livre VI de l'*Énéide*.

Au moyen âge, de nombreuses légendes, et celle de saint Grégoire le Grand, et

celle de saint Brandan en Bretagne (quelles adorables pages elle a inspirées à Renan!), et celle d'Owen, et celle d'Orderic Vital donnaient déjà un aperçu de tous les cruels supplices que Dante a non pas inventés, mais repris. Dès le XII^e siècle, Owen est descendu aux Enfers par la grotte de Saint-Patrice, près Dungal (Irlande), et il a vu des damnés nus, cloués à terre par des clous de feu, pourchassés par des dragons de feu, suspendus à des crocs de fer rouge au-dessus de flammes de soufre, puis jetés dans des fleuves froids et fétides et rejaillissant en étincelles humaines. C'est là, et dans des poèmes semblables, que Dante a puisé l'idée de ses supplices : damnés sués par des guêpes et dont les vers boivent le sang, damnés qui traînent péniblement les lourdes chapes de plomb qui écrasent leurs épaules; l'ogin qui ronge le crâne de son persécuteur, cadavres vivants nageant dans des puanteurs gangrenées, dans des fosses de lépreux, corps réduits en cendres et qui se reforment aussitôt, devins dont le visage regarde en arrière, tête retournée, damnés plongés dans des trous ardents et dont les pieds flambent comme des bûches, troncs d'arbres qui sont des hommes, qui saignent et qui crient quand on casse une branche; décor affreux de torture, dont les tortionnaires travaillent parmi les cris et les plaintes, donnant l'idée terrible d'un Dieu de haine et de vengeance, qui ordonne tous ces tableaux sanglants, dans les lueurs rouges et vertes, toute cette machinerie épouvantable, cette féerie sanglante et hurlante, conception bien éloignée de celle du Dieu de bonté, de clémence et d'indulgence que nous nous plaignons à nous figurer et à espérer.

Un autre Dante, Dante de Majano, disait de Dante Alighieri :

— C'est un fou!

On comprend qu'un contemporain, avant la grande consécration des siècles, ait pu s'y tromper.

Si tant d'horreur n'est pas aimable, il y a aussi tant de haine dans ce poème qu'il

force difficilement notre sympathie, à nous qui ne sommes pas Italiens, du pays de la vendetta.

Toute la vie de Dante, excommunié par le pape, chassé par les Guelfes, réduit à errer par l'Europe, explique cette férocité.

Le voici à Paris, et le poète André Lemoine a conté de façon pittoresque et saisissante le passage de Dante dans notre ville :

Non loin de Notre-Dame, un soir du moyen âge,
Deux voyageurs, vêtus d'un costume étranger,
Demandaient, pour la nuit, qu'on les pût héberger,
L'un jeune, l'autre vieux — las d'un rude voyage.

L'hôtelier leur jeta son méfiant coup d'œil :
Cet étrange vieillard, qui donc pouvait-il être ?
Il portait bien l'épée, avait l'habit d'un prêtre,
Et de la tête aux pieds racontait un grand deuil.

Sa robe qui tombait comme un long scapulaire,
Son froid visage pâle et son chaperon noir
Dès l'abord glaçaient l'âme ; on se figurait voir
Un moine ayant levé sa dalle tumulaire.

Tout le poème est touchant ; les cloches de Notre-Dame lui rappellent les cloches de Fiesole et de Sainte-Marie, et Dante pleure, puis soudain :

Tais-toi, dit le vieux Dante, ils auraient trop d'orgueil,
Les Noirs, s'ils me savaient pleurant comme une

[femme ;

Et rentrant son enfer de douleurs dans son âme,
Il sécha brusquement sa larme dans son œil.

L'exilé fut ensuite à Vérone, puis à Ravenna, où il dort son dernier sommeil.

Certes, il a vigoureusement haï ses persécuteurs et c'est encore là une légère cause de défaveur à notre point de vue. Tous ces gens, ses ennemis personnels, nous sont trop indifférents : que nous font un Philippe degli Adimari Argenti, un Farinata degli Uberti, un Vanni Fucci, un Bueso degli Abati ? Ils nous sont inconnus et quelconques, et le lecteur se lasse des fureurs du poète contre des noms qui ne lui représentent rien.

Enfin, une petite faiblesse encore de la *Divine Comédie*, c'est l'indéfini dans le plan. Certes, la majesté est grande de ces larges lignes qui enserrant les 34 chants de l'*Enfer*, les 33 chants du *Purgatoire*, les

33 chants du *Paradis*. Mais si nous prenons l'*Enfer*, pourquoi neuf cercles, et non sept ou onze ? Dans le cercle huitième, pourquoi dix girons, et non huit ou douze ? Les nombres sont arbitraires et ne sont pas amenés par une logique inflexible. Lamartine appelait la *Divine Comédie* une *épopée à tiroirs*. Il y a du vrai. On y trébuche de cercle en cercle et de fosse en fosse, sans qu'on saisisse les prétextes nécessaires des transitions.

Nous avons tenté d'expliquer et de démêler les raisons de ce fait indéniable, à savoir que Dante est, chez nous, peu connu et peu lu.

Et il est célèbre, pourtant, et il n'est pas un ouvrier qui n'en ait entendu le nom.

C'est qu'il y a à cette gloire des motifs imposants qui dominent et dépassent tous ces défauts, et qui font vivre le nom et le renom de Dante dans la région éthérée et supérieure du génie et du goût, d'où ses rayons retombent en nappe dorée sur la vile multitude.

Même ce qui nous plaît moins chez lui, ne nous déplaît pas tout à fait. Ses horreurs ont quelquefois inspiré les truculences romantiques d'un Théophile Gautier, d'un Petrus Borel, d'un Rollinat ; elles ont d'ailleurs leurs débâtes et leurs éclaircies, et parfois les diables se reposent de torturer en se battant, se chamaillant ou en jouant entre eux ; comme on voit sur les vieux retables qui représentent des scènes de torture et de question, un singe qui, dans le coin, assis sur son derrière, se gratte l'oreille.

Et puis enfin, il y a un Dante qui est plus particulièrement populaire chez nous, et ce n'est pas tant le poète des horreurs infernales : c'est le Dante de Béatrice, le Dante de l'Amour, celui qui a chanté de façon si discrète et si délicate cette Béatrice Portinari, dans la *Vita nuova* dont je vous signale une bonne et récente traduction, avec une notice très juste, de Max Durand-Fardel, chez Fasquelle. C'est par cette touchante histoire que l'on est séduit en France — l'histoire de cette jeune fille

que Dante aimait timidement, sans avouer et en dissimulant sa tendresse, jusqu'à donner le change sur son objet. Durant une maladie, il eut le pressentiment qu'elle mourait. Quand il revint à la santé, elle était morte. Et c'est pour cet amour que l'imagination et le souvenir des Français, comme aussi des Françaises, ne séparent plus les noms de Dante et Béatrice.

Et dans *l'Enfer*, s'il est une page que l'on connaît chez nous et que l'on répète, c'est toujours la même, et c'est une page d'amour, celle des amours de Francesca di Rimini.

En voici la traduction de M. de Margerie :

Nous lisions Lancelot par passe-temps un jour,
Et comment il fut pris dans les chaînes d'amour.
Nous étions sans soupçon et seuls par aventure.

Nous pâlîmes souvent pendant cette lecture ;
Plus d'une fois mes yeux rencontrèrent ses yeux ;
Mais une ligne enfin nous vainquit tous les deux.

Quand nous lûmes comment le souris de Ginèvre
Par ce parfait amant fut baisé sur sa lèvre,
Celui-ci, que de moi rien ne peut diviser,

Tout tremblant sur ma bouche il osa me baiser.
Le Galehaut pour nous fut cette impure image,
Et nous ne lûmes point, ce jour-là, davantage.

Cette tragique histoire était, au moment où Dante la contait, toute récente. Francesca était fille de Guido da Polenta, seigneur de Ravenne, et femme de Gianciotto Malatesta, seigneur de Rimini. Elle fut aimée par Paolo, son beau-frère, celui qu'elle croyait épouser. Ils s'aimèrent en lisant Lancelot : le romancier fut entre eux le Galehaut du roman. L'époux surprit et tua Francesca et Paolo en 1285. Le mari vivait encore quand Dante écrivit le célèbre épisode et lui prédit le châtement.

Ce récit a beaucoup contribué à populariser *l'Enfer* en France, où l'on a surtout admiré et remarqué cette touchante histoire d'amour, petite fleur épanouie sur un charnier.

Il ne peut pas nous déplaire, chez nous, que Francesca et Béatrix, ces deux jeunes et gracieuses figures de femmes, aient plus fait pour la réputation de Dante parmi nous que les horreurs dont il a savamment hérissé son *Enfer*.

Tel est l'état de la question dantesque en France. Ajoutez qu'il nous manque aussi, pour une plus vaste vulgarisation, une bonne traduction. Celle de M. de Margerie est assez ordinaire, quoique fort méritoire et fortement documentée ; celle de Ratisbonne reste encore la moins mauvaise, et elle n'est pas très bonne. Il faudrait un traducteur ayant le souffle, la puissance, le génie, et cela ne se rencontre pas tous les jours. De là le cercle vicieux, comme un cercle infernal : on traduit peu Dante, parce que sa lecture ne séduit qu'à moitié notre race, et on le lit peu en France, parce qu'il n'existe pas une très bonne traduction française. Hugo ou Lecote de Lisle ont manqué à Alighieri.

* * *

Galipaux, le spirituel et jovial Galipaux, m'envoie son nouveau volume qui continue une série. Ce furent d'abord des *Galipettes* ; puis *Encore des Galipettes* ; aujourd'hui, c'est *Toujours des Galipettes* !

La préface est d'Armand Silvestre, en qui nous saluons ici le poète tour à tour délicat et joyeux, éthéré et trivial, qui a enchanté et égayé nos âmes et nos rates, et que la mort a enlevé à la sympathie sincère de ses amis.

Cette préface aura été parmi ses *ultima verba*. Songeait-il à l'Académie ? Il écrivait en tête de cette préface ces mots qui pourraient le donner à croire :

« C'est le petit nombre des élus qui fait le paradis », a écrit Baudelaire. Eh bien ! ils sont toujours quarante à peu près à l'Académie française, tandis que nous ne sommes que trois, mon maître Scholl, le regretté Jules Moineaux et moi, qui ayons eu l'honneur d'écrire une préface aux *Galipettes* de notre ami Galipaux. On me permettra donc de préférer beaucoup notre sort à celui des Immortels, au point de vue de la notoriété.

Le préfacier a su prendre le ton de son auteur, et il a réveillé en lui, non le poète, mais le conteur. Il égrène des souvenirs de Toulouse qui complètent heureusement le livre de Galipaux. Armand Silvestre a un sac bien fourni d'anecdotes comme celle-ci, du théâtre du Capitole toulousain et de

son directeur Cominges — ah! le beau nom, qu'il faudrait ne prononcer qu'avec la musique d'Iléroid :

On donnait en ce temps-là, au Capitole, des spectacles coupés. Ainsi, ce soir-là, représentait-on de compagnie le *Piano de Berthe*, d'abord, puis *Si j'étais Roi!* Cominges, indécemment ivre, entra dans les coulisses, avant que le *Piano de Berthe* fût achevé; mais la figuration de *Si j'étais Roi!* attendait déjà : une armée turque dont la garnison fournissait les soldats.

Cominges s'en fut droit au capitaine. — Eh bien, imbécile ce n'était pas un vrai, pourquoi n'entrez-vous pas ?

Le malheureux lui montra la scène encore occupée.

— Allons ! En avant arche ! cria Cominges, et les deux infortunés comédiens, qui protestaient en vain sur la scène, durent achever leur vaudeville avec une armée turque dans le dos.

Le plus joli, c'est qu'on lisait, le lendemain, dans un journal local très dévoué à la direction, un article commençant ainsi : « Enfin ! nous avons à la tête de notre théâtre un homme qui fait de la mise en scène ! »

Ce sont des historiettes de ce genre, souvenirs, mots, traits, réparties, incidents et aventures qui bourrent et égayent ce volume de *Galipettes* drôlement illustré par Louis Baron, dont les Sarcey sont impayables.

Pages amusantes de l'histoire du pays de Cabotinville : le régisseur Poussauvent, le chef d'orchestre de la Comédie-Française, la mort de Marguerite Gautier ; documents, comme une drolatique collection d'affiches ; théories didactico-désopilantes sur l'art de faire une revue ; on trouve tout cela dans ce livre à rire, et quelquefois à penser. La chronique, sinon l'histoire, s'y pourra un jour fournir.

Les dernières pages sont un *ana* de mots de directeurs et d'artistes. En général, le livre d'or de l'esprit français ne s'y enrichit pas de perles inconnues.

Une des plus drôles de ces facéties est peut-être celle du directeur de l'Alcazar de T...

Il télégraphie à son correspondant :

« Envoyez trois dames et deux comiques pour demain sans faute. »

Le correspondant répond :

« Vous envoie les deux comiques : quant aux dames, il y a pénurie. »

Le directeur réplique aussitôt :

« Engagez Pénurie. »

Et inscrit sur les glaces de son établissement :

« Incessamment, débuts de M^{lle} Pénurie. »

Vous voyez qu'à ce ton-là, on ne risque pas la méningite. Tout cela est reposant et rafraichissant ; mais les mots les plus drôles sont encore ceux de Galipaux lui-même : il les invente, il les écrit, il les dit ; c'est l'aliment complet de la gaieté.

* * *

Comme les précédents volumes de la même série, le nouveau recueil de M. A. Franklin : *Variétés parisiennes*, est amusant de cet attrait que donnent la curiosité, la rareté, la recherche du fureteur. Le titre de l'ouvrage est infidèle, puisqu'il contient des généralités qui n'ont rien de particulièrement parisien. L'emploi des mots *Madame* et *Mademoiselle* n'était pas propre à Paris ; le viatique non plus, non plus que le pain bénit, ou les corporations ouvrières. La partie la plus attrayante du volume est consacrée aux vieux noms de rues, de maisons, d'enseignes.

Ah ! les jolies enseignes d'autrefois, incrustées dans la pierre ou pendues à la belle potence de fer forgé et ouvragé. Il y a des amateurs qui font collection de potences et d'enseignes. Ce n'est plus cela. Que signifient quelques potences accrochées trop près dans la cage d'un escalier ou la salle d'un musée ? Il faut le plein air, la rue, le cadre tout entier, la maison vieille avec son pignon, ses petits carreaux verts et son toit en pointe, et là, comme dans les romans de cape et d'épée, l'enseigne grince et crie au vent de la nuit. Et tant de noms pittoresques qu'ils savaient trouver ! Nous voici rue Saint-Jacques, montons-la, et lisons les enseignes des maisons de droite, l'une après l'autre, de l'église Saint-Benoit à la rue des Poirées :

Maison de la Pomme rouge, de la Heuze (botte), de la Balance et du Gril, des Marmou-

sets, du Chevalier au cygne, et de Sainte-Barbe ; de l'Image Saint-George, du Coq et de la Pie, et du Soleil-d'Or; de la Longue Allée, des Trois Mores, du Berceau-d'Or, de l'Image Sainte-Catherine, de la Souche, de la Pie en cage, du Soufflet vert, de la Bouteille verte, de l'Image Notre-Dame et de l'Écu de France.

M. Madden a reconstitué de la sorte le Tout-Paris-adresses d'autrefois. Et cependant, que de manques ! Voilà des années que je demande à l'*Intermédiaire des Chercheurs* où se trouvait, au juste, la maison du *Soleil-d'Or*, quay de l'Horloge, en 1715. Personne ne l'a encore trouvée. Il semblerait pourtant qu'il n'y eût qu'à dérouler un plan de Paris détaillé de l'époque, ou un indicateur du temps.

L'esthétique et la phonétique de ces enseignes ont quelque chose de délicieusement archaïque et sonore. Elles sont tour à tour mystiques, chevaleresques, mythologiques, historiques, satiriques, faétiques.

Ce sont aussi des lettres ornées et couronnées. Il y a des prescriptions : les barbiers chirurgiens devaient pendre à leur boutique des bassins jaunes; les barbiers barbants avaient l'obligation de peindre leur boutique en bleu et d'y suspendre des bassins blancs avec cette inscription : *Céans, on fait le poil et on tient bains et étuves*. Les cabaretiers devaient munir leurs fenêtres de barreaux, et il leur était interdit de mettre un *chou* dans leur enseigne. M. Franklin ne sait pas pourquoi, et c'est dommage !

Les jeux de mots où se complaisaient tant nos pères, les calembours, les rébus jouaient également un grand rôle dans la rédaction des enseignes. En veut-on quelques spécimens ?

Aux Gracieux, avec trois gros personnages sciant du bois.

Aux Chasseux, avec des chats sciant du bois.

A l'Assurance, avec un A sur une anse.

A l'Y. Au xviii^e siècle, les grègues, qui représentaient notre colotte, étaient réunies

au bas-de-chausses ou bas par des aiguillettes ou par un lien devenu ainsi un liegrègues. En 1777, les deux plus importants aiguilletiers de Paris, Delastre, rue de la Huchette, et Loupia, rue Saint-Honoré, avaient tous deux pour enseignes l'Y.

A la Petite Vertu, avec un U de petite taille peint en vert.

Il serait curieux aussi d'assister à la naissance des noms de rues, qui ont été d'abord des désignations locales.

Le Chemin Vert, le Chemin aux Vaches, le Chemin qui va à Montmartre, le Chemin qui va aux Augustins.

Il en fut des rues comme des gens, qu'on appela de la particularité que chacun présentait, Le Blond, Le Noir, Le Roux, Le Grand, Le Petit, Charpentier ou Charpentier, Falbre (ou Fevre, Lefèvre, Lefebvre), c'est-à-dire le forgeron; tous les noms propres sont d'anciens noms communs.

A présent, les rues sont baptisées par les soins des conseillers municipaux; c'est un autre genre. Mais ce qui est regrettable, c'est que Paris n'imité pas Le Havre, par exemple, où les plaques des noms des rues portent en même temps le titre explicatif du personnage et ses dates :

RUE CASIMIR DELAVIGNE

Auteur dramatique

1793 — 1843

Quelle ressource facile et féconde offerte ainsi à l'éducation inconsciente du peuple, si le passant n'avait qu'à apprendre, par l'habitude et la régularité de son passage, ce que lui enseigneraient ainsi les rues Vignon, Chauveau-Lagarde, de Sèze, Mallesherbes, Pierre-Charron, d'Aguesseau, Auber, Bassano, Boccador, Chaptal, Chevert, Clairvaut, Crussol, Fabert, Chomel, etc. Indiquer dans tous ces noms le titre et les dates serait de la part du Conseil municipal une œuvre intelligente et utile.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Aujourd'hui, plus que jamais, la mode est aux interventions chirurgicales ; à chaque instant nous entendons parler d'ouvertures de ventre, de trépanations, ablations, etc. Il est probable que de tous les métiers connus de nos jours, celui de chirurgien est celui qui rapporte le plus d'argent. La facilité avec laquelle les opérateurs procèdent est pour beaucoup dans cet engouement. Il n'est donc pas étonnant que, devant les progrès de cette science, les moyens d'agir se perfectionnent chaque jour et avec eux les instruments qui comptent comme un très fort facteur dans la réussite des opérations qui se font constamment.

Nous avons vu un nouvel instrument d'opération qui, de l'avis des hommes de l'art, est appelé à avoir un très grand succès ; c'est une machine à coudre... la peau. Elle est pratique, d'une simplicité merveilleuse, extrêmement bien construite ; pour peu qu'on l'ait tenue une fois entre les mains, on est sûr de l'adopter ; je parle aux chirurgiens, bien entendu !

On sait que la plupart des opérations commencent par une profonde incision qui permet de parvenir jusqu'aux organes malades qu'il s'agit de couper, de trépaner ou de traiter d'une façon quelconque. Une fois cette intervention terminée, il faut refermer la plaie, c'est-à-dire rapprocher les lèvres des parties incisées et les tenir très intimement en contact, afin de permettre aux tissus de se ressouder ; en général, on se sert d'un fil végétal enfilé dans une aiguille à chas mobile qui coud les chairs ; on troue la peau sur les deux lèvres à l'aide de deux perforations situées en regard, on passe le fil et l'on fait un nœud. Lorsque la nature a fait son travail, lorsque les tissus se sont recollés, c'est-à-

dire après une période qui peut varier de 8 à 15 jours, on coupe les fils et on les enlève en les tirant par une extrémité. On conçoit combien tout ce travail est long et pénible ; la suture proprement dite prend forcément un certain temps, l'enlèvement des fils fait souffrir, enfin chaque trou d'aiguille produit une cicatrice importante qui laisse une marque indélébile.

C'est afin d'éviter tous ces inconvénients que le Dr Paul Michel vient d'inventer sa machine à suturer par agrafage de la peau. En principe le procédé consiste à utiliser de petites agrafes en nickel de forme spéciale et munies de deux petites pointes à leurs extrémités (elles sont placées à droite de la figure 1). L'appareil a pour objet de présenter une de ces agrafes à l'endroit exact où l'on veut faire le point de suture et de la plier de façon à faire pénétrer les petites pointes dans la peau, suffisamment pour que l'agrafe tienne les deux lèvres rapprochées et collées l'une contre l'autre.

L'appareil, qui d'ailleurs est extrêmement bien construit, est très ingénieux dans son principe ; il se compose de deux parties distinctes. La première est une pince ordinaire que le ressort de la fourche maintient constamment ouverte ; elle joue le même rôle qu'une pince ordinaire lorsque l'embrayage qui actionne la seconde partie n'est pas accroché (fig. 1). Pour opérer cet embrayage, rien n'est plus facile, il suffit de laisser la pince s'ouvrir toute grande et, en la refermant, il se

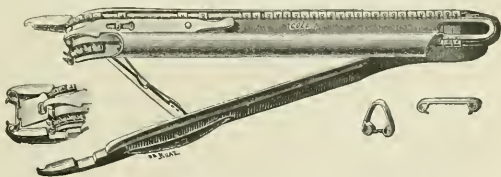


Fig. 1. — Pince-revolver à agrafes du Dr P. Michel.

Cet appareil sert à procéder mécaniquement à la suture de la peau après une opération.
— En bas à droite : aspect de l'agrafe avant et après son accrochage dans la peau.



Fig. 2. — Emploi de la pince à agrafes.

L'opérateur tient de la main gauche une pièce ordinaire et l'appareil de la main droite. Lorsque les deux lèvres de l'entaille sont rapprochées, il fait manœuvrer la pince-revolver et, par ce fait, enfonce une agrafe sur les deux bords ; cette opération détermine le contact des deux parties à souder et les tient fermement appuyées l'une contre l'autre.

trouve qu'une pièce métallique vient appuyer sur une petite bulée d'arrêt (dans la figure 1 cette pièce est celle qui unit les deux branches de la pince).

Cette pièce venant prendre son point d'appui sur la bulée d'arrêt, l'action de fermer la pince entraîne en avant le magasin des agrafes qui peut coulisser sur un des bras de la pince. Lorsque ce magasin est arrivé à l'extrémité de sa course en avant, il se trouve aussitôt vivement chassé en arrière, de façon à reprendre sa position primitive ; mais, en opérant cette retraite, il a laissé une petite agrafe entre les deux mâchoires de la pince. Un dernier serrement imprimé à la pince serre l'agrafe et la fixe à l'endroit où elle avait été présentée.

Le magasin peut tenir trente à quarante agrafes, de sorte qu'en répétant la petite manœuvre à plusieurs reprises, on peut fixer très rapidement les agrafes aux différents endroits de l'incision qu'il s'agit de suturer (fig. 2). En trente secondes, on peut poser quinze agrafes, c'est-à-dire suffisamment pour recoudre une entaille très grande de 30 à 40 centimètres de longueur.

Pour enlever les agrafes, quand la soudure de la peau est faite, il suffit d'ouvrir l'agrafe en tirant sur les deux œillères. Cette opération est facile, rapide et ne provoque aucune douleur.

Il est certain que ce procédé ne saurait remplacer les points de sutures profondes à l'aide de fils, qu'on pratique pour les chairs et les parties épaisses : celles-ci continueront à être faites par les procédés anciens, mais pour la jonction de la peau et des tissus moins gros, l'appareil que je viens de décrire est des plus avantageux ; d'ailleurs, plus de 15 000 opérations ont déjà été faites à l'aide de ce procédé par les chirurgiens les plus connus, parmi lesquels on

peut citer MM. Michaux, Schartz, Rieffel, Berger, etc. ; à l'étranger, notamment en Hollande, l'appareil est très employé. Il n'est pas douteux que l'instrument dont le Dr Michel est l'inventeur ne se propage grandement d'ici peu de temps et que son emploi ne devienne constant.

• • •

Chaque fois qu'une réforme quelconque est apportée au service des postes, elle devient une petite affaire d'État ; le public — le public parisien surtout — n'est guère patient en général ; il a probablement souvent tort. Mais quand on force le monde à attendre de dix à quinze minutes devant un guichet de poste pour avoir le droit d'acheter un timbre de 15 centimes, il faut avouer qu'on a raison de crier et de se fâcher : on ne se fâchera même jamais assez. Le remède de cet état de difficulté est tout trouvé et facile à mettre en pratique ; il suffirait de consacrer dans chaque bureau un guichet exclusivement réservé à la vente des timbres et cartes diverses et à la pesée des lettres, à l'exclusion de toutes les autres opérations, lettres recommandées, caisse d'épargne, etc., qui prennent beaucoup de temps ; le public passerait rapidement devant ce guichet, il n'y aurait donc jamais perte de temps et, par conséquent, plus d'impa-

tience. Mais ce procédé est trop simple : on préfère adopter des petites mécaniques sans doute très ingénieuses, mais qui ne répondront jamais au but, car le nombre d'objets qui sont couramment vendus dans ces bureaux, timbres, cartes postales, télégrammes, etc., est très élevé ; pour remplacer les services du bureau par des appareils, il faudrait avoir beaucoup d'instruments ; toutefois ceux-ci, par leur volume et la place qu'ils occupent, pourraient devenir à leur tour plus encombrants que le public lui-même.

Cette réflexion ne doit pas empêcher d'admirer une merveilleuse balance postale installée depuis peu au bureau du Louvre et qu'on a surnommée *la Sorcière* ; elle a été imaginée par M. de Janisch à qui on doit déjà le distributeur automatique des timbres-poste.

Cette balance sert à donner des indications de poids sur les échantillons et les papiers d'affaires ; ainsi qu'on peut le voir sur la gravure qui accompagne ces lignes (fig. 3), le plateau E destiné aux objets présente une forme spéciale permettant de maintenir commodément les paquets. Toute la partie intéressante de l'appareil est reportée au fléau des poids.

Celui-ci se compose de deux parties.

Les poids P, P', P'', au nombre de dix, sont situés sous la plate-forme de la balance, ils ont la forme de couronnes formées par la différence de deux troncs de cônes réguliers de diamètre dissemblable. Ces couronnes, qui pèsent chacune exactement 50 grammes, sont disposées de façon à pouvoir s'emboîter absolument les uns dans les autres et sont maintenues sur la tige T de la balance par un petit arrêt M, ayant lui-même la forme d'un tronc de cône.

Lorsque le panier est vide, la tige T est au bas de sa course ; dans cette position, les poids en forme de couronne reposent sur des supports circulaires étagés de même diamètre que les poids eux-mêmes, et se trouvent par conséquent superposés les uns aux autres et isolés.

On conçoit que, lorsque l'on mettra un

paquet sur le plateau E, la tige T tendra à monter et tous les poids seront successivement soulevés dans cette course jusqu'à ce que la tige ait emporté le nombre de poids suffisant, non pour équilibrer exactement l'objet à peser, mais pour faire connaître le nombre de fois qu'il contient 50 grammes ou fraction de 50 grammes.

Dans cette balance, il n'y aura jamais, ou presque jamais équilibre, le fléau penchera toujours du côté des poids, car forcément ceux-ci seront plus lourds que le paquet à peser : chaque poids pesant 50 grammes, dès que l'objet dépassera un multiple de 50 grammes le surplus comptera pour 50 grammes.

La tige verticale du fléau des poids débouche à l'intérieur d'un tableau A où

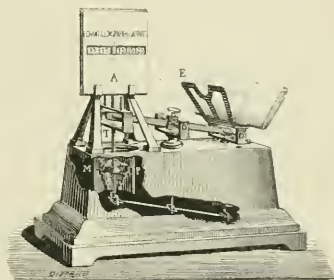


Fig. 3. — Balance automatique, dite *la Sorcière*, mise à la disposition du public au bureau de poste du Louvre. Elle permet de connaître instantanément le prix de l'affranchissement des échantillons et papiers d'affaires.

E, plateau servant à recevoir les objets à peser ; — P, P', P'', poids de forme annulaire, s'emboîtant les uns dans les autres et soutenus par une masse tronconique M fixée sur la tige T du fléau des poids ; — A, tableau indicateur du prix à payer pour les échantillons et papiers d'affaires, suivant leurs destinations.

un mécanisme spécial fait apparaître, à de petites fenêtres, des chiffres correspondant au nombre de couronnes qui auront été soulevées. Ces chiffres ne sont pas l'indication du poids, mais de la somme à payer pour l'affranchissement.

Le tableau est divisé en deux parties,

l'une pour les échantillons et l'autre pour les papiers d'affaires, qui, comme on le voit, ne sont point taxés de la même façon. Chacun de ces deux tableaux présente une nouvelle subdivision que le dessinateur n'a pas pu, faute de place, représenter sur la gravure, et qui correspond aux destinations des objets à peser. Ces divisions correspondent à de petites fenêtres où les chiffres paraissent. Pour les échantillons, il y a deux fenêtres, une réservée à la France et l'autre à l'étranger; pour les papiers d'affaires, il y en a trois, une pour la France, la seconde pour les colonies, la troisième pour l'étranger.

Nous avons dit que les poids étaient au nombre de dix et pesaient chacun 50 grammes; ce qui fait que le maximum de la balance est de 500 grammes. Si l'échantillon pesé pèse plus de 350 grammes, au lieu d'un chiffre on voit apparaître à la petite fenêtre ces mots : *Trop lourd*. Pour les papiers d'affaires, dont la limite est très supérieure, comme la balance ne peut aller que jusqu'à 500 grammes, on voit apparaître à la fenêtre les mots : *Adressez-vous au guichet*, dès qu'on a dépassé ce poids.

Cet appareil, très ingénieux et bien établi, est mis à la disposition du public au bureau du Louvre; dès le premier jour, il a obtenu un très grand succès.

• • •

Lorsque Edison montra pour la première fois, il y a une vingtaine d'années, sa petite lampe composée d'une ampoule dans laquelle on avait fait le vide et qui contenait un filament carbonisé, ce fut une révélation, car, jusqu'alors, l'incandescence électrique était inconnue comme procédé pratique d'éclairage. Il faut croire que du premier coup Edison fut bien inspiré, car aujourd'hui, malgré les bouleversements qui ont été apportés dans toutes les branches de l'industrie et dans l'électricité elle-même, la petite lampe est restée telle que son inventeur l'avait montrée; elle n'a subi aucun changement sensible, c'est toujours l'ampoule de

même forme et son filament de carbone.

Malgré ses nombreuses qualités, cette lampe présente un inconvénient sérieux; c'est qu'elle brûle toujours avec le même pouvoir éclairant, c'est-à-dire avec la même dépense: il n'y a pas moyen de ménager l'intensité de la lumière.

Il nous arrive d'Amérique un modèle qui, en bien des cas, peut avoir son utilité. La lampe est munie de deux filaments: un qui correspond à un éclairage de seize bougies et l'autre à un éclairage d'une bougie; ils sont tous les deux maintenus

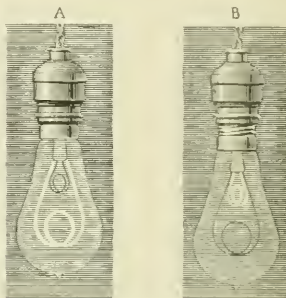


Fig. 4 et 5. — Lampe électrique à deux intensités lumineuses.

L'ampoule contient deux filaments de dimensions différentes correspondant à des éclairages de 1 et de 16 bougies. La douille étant vissée à fond (position A), le courant passe dans le filament de 16 bougies; en dévissant légèrement cette douille (position B), le courant passe au contraire dans le petit filament.

dans la même ampoule. On peut à son gré faire passer le courant soit dans un fil, soit dans l'autre; en maintenant la douille fortement vissée, le courant passera dans le grand filament; en la dévissant légèrement, il passera dans le petit filament, ainsi qu'on peut le voir dans les figures 4 et 5.

À côté de ce modèle, nous en avons vu un autre plus perfectionné encore, car, avec un seul filament dans l'ampoule, on peut obtenir cinq éclairages différents. À cet effet, on a ménagé à l'intérieur de la douille D de la lampe (fig. 6) cinq résistances différentes, à travers lesquelles on

peut faire passer le courant en même temps que dans le filament. Dans cette douille D, il existe un petit tableau distributeur dont les contacts C, C', C''... sont en rapport avec les résistances R, R', R''...

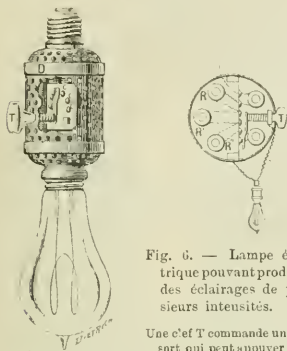


Fig. 6. — Lampe électrique pouvant produire des éclairages de plusieurs intensités.

Une clef T commande un ressort qui peut appuyer successivement sur plusieurs contacts C, C', C'', correspondant à des résistances R, R', R'' différentes (voir la coupe).

(fig. 6); une clef T permet de faire intervenir la résistance correspondant à l'éclairage qu'on veut obtenir.

Ce système est assurément très commode, mais il n'est pas économique, car la dépense d'électricité est la même si la lampe brûle dans tout son éclat ou si elle a été réduite à son minimum, le courant continuant à passer inutilement dans les résistances.

* * *

Le commencement du xx^e siècle marquera une date importante dans l'histoire de l'astronomie. Un événement considérable s'est, en effet, passé dans le ciel; mais, si grand qu'il soit pour les hommes de science, il est resté complètement inaperçu du courant des mortels. Une étoile nouvelle ou inconnue s'est montrée dans la constellation de Persée: en quatre jours, du 19 au 23 février, cet astre, qu'on n'avait jamais vu auparavant, s'est mis à briller comme une étoile de première grandeur; au bout d'un mois à peine, son

éclat diminuait pour disparaître complètement, au point que l'étoile ne pouvait même plus être retrouvée parmi celles de 12^e grandeur. Il est impossible de savoir à quoi attribuer cette illumination subite: est-ce un incendie? une transformation momentanée des zones qui nous séparent de l'étoile? Nul ne peut le dire.

Cette apparition subite d'une étoile est le vingt-septième cas semblable qui se présente depuis qu'on a des renseignements sur les phénomènes du ciel, c'est-à-dire depuis l'an 134 avant J.-C. La plus importante fut celle d'un astre dans la constellation du Sagittaire, qui brilla depuis 1572 jusqu'en 1606.

* * *

Beaucoup de Parisiens ont pu voir au théâtre du Châtelet une féerie qui porte le nom classique de *Petit Chaperon rouge*. Nous y avons remarqué au dernier acte un décor qui est fort intéressant au point de vue de la machinerie théâtrale. Il ne présente aucun détail nouveau de mécanique, mais dans son ensemble il est tellement bien réglé qu'il produit un effet des plus singuliers et donne véritablement l'illusion du mouvement.

A la suite de péripéties assez embrouillées et dans lesquelles je me perdrais sûrement, le héros de la pièce doit faire une excursion dans la forêt; afin de montrer au spectateur toute la suite de sa promenade, on fait passer la toile du fond de droite à gauche suivant un mouvement lent et régulier; nous voyons alors tous les sites les plus pittoresques se succédant ainsi que les personnages que doit rencontrer la fillette dans sa route et qui accompagnent l'action de la pièce; ceux-ci apparaissent par des ouvertures pratiquées dans ce décor mobile et sont entraînés avec lui dans le même mouvement. Afin de rendre l'illusion complète, l'enfant marche sur un plancher mobile qui est animé d'un mouvement de même sens que la toile de fond, de sorte que tout en marchant elle n'avance guère; elle paraît progresser en avant au fur et à me-

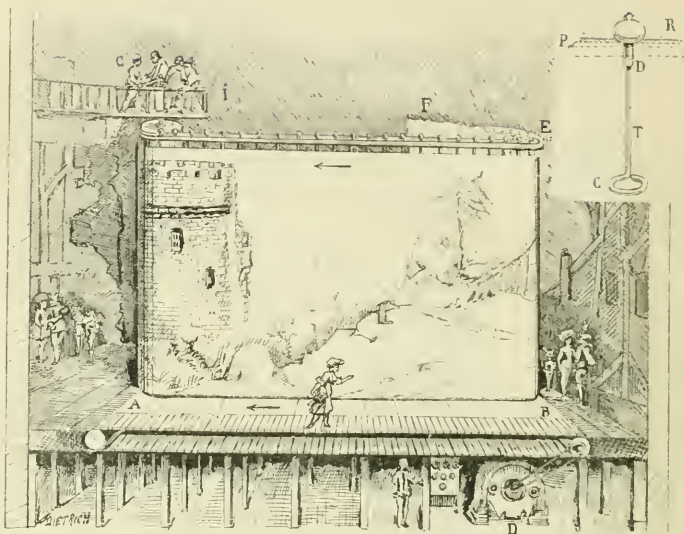


Fig. 7. — Le plancher mobile et le panorama mouvant de la féerie *le Petit Chaperon rouge* au Châtelet.

A B, plancher mobile mis directement en mouvement par une dynamo D, située dans les dessous du théâtre; — I, balcon volant sur lequel les ouvriers peuvent manoeuvrer un cabestan C, solidaire d'un long tambour vertical. — En cartouche: crochet de suspension de la toile de fond; — T, tige en fer munie d'une douille fixe D sur laquelle peuvent pivoter une bague et une tête B; — la toile est attachée au crochet C. Le tout roule sur une patience P munie d'une rainure R.

sure que la forêt file derrière elle. Le plancher mouvant A B n'a rien de particulier (fig. 7); il est composé de lames de bois montées sur une chaîne sans fin; il fait retour dans les dessous du théâtre, de façon à ne pas interrompre le mouvement. Ce dernier est communiqué à l'aide d'une dynamo D qui reçoit le courant de la ville et qui est en relation directe avec le tambour qui entoure le plancher.

Le mouvement de la toile de fond est imprimé par son enroulement sur un long tambour vertical mis en action par un cabestan C manoeuvré par quatre hommes montés sur un balcon volant I. Avant le lever du rideau, on a eu soin de dérouler complètement le décor et de le laisser

pendre en EF derrière la scène sur une patience.

L'accrochage de la toile mobile sur la patience mérite d'être décrit. La patience se compose de deux lames parallèles P séparées par une rainure R (voir le cartouche de la figure 7). Dans cette rainure, on fait passer des crochets de forme spéciale dont la tête B ainsi que la bague qui la soutient sont mobiles autour de la tige T qui se termine à sa partie inférieure par un crochet C auquel on attache directement la toile. Grâce à toutes ces articulations, le décor peut glisser sur la partie courbe, en E, de la patience sans qu'on ait à craindre les arrêts ni les coincements.

A. DA CUNHA.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Un drame sans drame à la Porte-Saint-Martin, une comédie sans comédie au Vaudeville, une œuvre de grâce, d'ironie et de tendresse aux Variétés, voilà ce que ce premier mois de triste printemps nous a apporté dans sa hotte mouillée. Qui triomphe ? Sans contester M. Capus. Qui est vaincu ? Personne. M. F. Vandérem et M. É. Morceau sont hommes de talent. Mais si l'un s'est trompé, si l'autre a eu la témérité de ne pas laisser dans le livre un copieux roman qui, à la scène, ne pouvait que perdre un nouveau lambeau de la frêle gloire qui lui demeurerait après une lecture attentive, tous firent naguère leurs preuves, et il y a assez de promesses dans leurs ouvrages présents pour que nous attendions d'eux des revanches prochaines.

Par surcroît, deux morts, celles du vieux doyen et de la jeune exilée : Got, qui vient de partir, sa carrière achevée et sa renommée accomplie ; Croizette, la jolie et souple Croizette, qui ayant, en pleine apothéose, à l'heure de la moisson, quitté la vie de théâtre pour la vie du monde, s'en va à son tour, jeune encore, mais depuis longtemps perdue pour nous, éveillant en nos mémoires le regret d'une destinée trop brève et le souvenir d'incomparables séductions.

Le vénérable doyen, le puissant et verveux artiste que fut Got est allé, lui du moins, jusqu'au bout de sa vie. En pleine vieillesse, il avait conservé la ver-



(1) Boyer.

EDMOND GOT

deur et la force que nous lui avons connues plus jeune, et ce fut un étonnement heureux de le voir, à soixante-dix ans passés, dans l'année qui précéda sa retraite, passer en revue les principaux rôles où s'était affirmé son génie drama-

tique, et les jouer avec la même autorité qu'au temps de sa jeune renommée. Dans toute la force du terme, Got fut l'acteur. Comédien consciencieux et probe, il eut le respect de son art et de soi-même. Il fut à merveille l'interprète du théâtre d'Augier, auquel il apportait sa bonhomie, sa finesse, sa rondeur bourgeoise et malicieuse, l'autorité d'un talent qui sembla grandir jusqu'à l'heure de la retraite. Ennemi de l'emphase et de la déclamation, artiste sincère et vrai, il s'appliqua à jouer simplement, selon la nature et la vie; à cet égard, il fut un précurseur; on a cité, au lendemain de sa mort, les noms des élèves qu'il avait formés; mais on en a oublié un, le premier, et je ne sais point d'artiste contemporain que le talent de Got ait marqué d'une empreinte plus forte qu'Antoine lui-même, bien qu'Antoine n'ait jamais, que je sache, pris des leçons du vieux maître.

Mais tandis que nous nous arrêtons devant la mort, la vie nous tire par la manche. Entrons à la Porte-Saint-Martin.

* * *

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Quo Vadis?* drame en cinq actes et dix tableaux, de M. Émile Moreau.

Un directeur de théâtre vient un jour trouver un écrivain et lui demande d'extraire une pièce d'un roman en vogue. L'écrivain y consent, et quoi d'étonnant qu'un auteur accepte l'alléchant proposition d'être joué immédiatement, sur commande? J'imagine cependant que M. Émile Moreau n'a pas eu d'autre raison que celle-là d'écrire ce *Quo Vadis?* Il est trop certainement homme de théâtre pour s'en être avisé spontanément, et pour n'avoir point aperçu tout de suite la difficulté de faire une pièce d'un livre où précisément les incidents sont ce qui manque le plus, et où la trame dramatique est totalement absente.

Était-il nécessaire de porter *Quo Vadis?* à la scène? Je suis de ceux qui pensent que le destin du livre surpasse son mérite et qu'il eût été préférable pour

M. Sienkiewicz de ne point mettre au plein jour des chandelles la pauvreté de l'action de son récit. Il y a de tout dans le roman polonais: du Renan, du Chateaubriand, du Dezobry, fort peu de Sienkiewicz. Le tableau de la cadécence romaine, le drame du christianisme naissant ont été maintes fois décrits et brossés par des maîtres qui n'ont rien laissé à y glaner; on n'admettrait une nouvelle peinture que si l'on y sentait la marque d'une originalité et une vue personnelle des choses; à défaut de cela, on y souhnerait l'enveloppement d'une action mouvementée et tragique, l'enthousiasme d'une imagination féconde. Lorsque Alexandre Dumas écrivait le roman de l'histoire de France, assurément il n'apprenait rien aux historiens, sinon peut-être avec quel sans-gêne un vaste esprit pouvait travestir les faits; mais il imaginait des drames merveilleux, il y semait l'extraordinaire, à défaut d'histoire, des histoires magnifiques, angoissantes et tragiques, et, si l'on ne songeait point à lui demander la philosophie des guerres de religion, on recevait de lui avec joie le récit mirifique des folles aventures de la reine Margot et de Henri de Navarre.

Rien de tel dans *Quo Vadis?* La seule intrigue qui relie les tableaux dont un professeur, M. Dezobry, nous donna jadis, dans un livre classique intitulé *Rome au siècle d'Auguste*, une compréhension plus exacte, ce sont les tristes et banales amours d'un militaire bêta et d'une jeune fille candide. Leur psychologie est d'une pauvreté de roman-feuilleton, et, à côté du Marche-à-Terre de Balzac, Ursus semble un pauvre honteux. Ce qui reste de notable dans *Quo Vadis?* c'est l'incendie de Rome, soigneusement et lumineusement brossé, mais avec des longueurs fastidieuses, et c'est la figure de Pétrone, mais qui n'est pas de l'invention de M. Sienkiewicz.

Avec des éléments aussi précaires, il était impossible d'agencer une œuvre véritablement dramatique; mais on pouvait constituer une imagerie intelligente qui, à

la faveur d'un inouï succès de librairie, attirerait la foule. C'est à quoi M. E. Moreau s'est employé, avec une modestie, une abnégation qui sont ici des vertus, et, je dois le dire, avec bonheur. Chacun des dix tableaux de sa pièce est l'illustration d'un chapitre du roman. Je n'en conterai pas l'affabulation, que chacun connaît aujourd'hui; je nommerai seulement les principaux. C'est le palais de Néron et l'orgie impériale, l'incendie de Rome, le Cirque, le palais où Pétrone se donne la mort. A travers ce défilé de tableaux, qui semblent autant de stations, ou, si vous le voulez, de paliers, où les personnages, un moment arrêtés, nous content les diverses phases du roman, nous voyons successivement la rencontre de Lygie et de Vinicius dans les jardins d'Aulus, la cour de l'empereur au Palatin, l'amour d'Eunice pour son maître Pétrone, la poursuite de Lygie par Vinicius au Transtévère sur les indications du policier-voleur-philosophe Chilon, la jalousie de Poppée à Antium, l'emprisonnement de la chrétienne Lygie et la conversion progressive de Vinicius, enfin le salut de la jeune fille, l'union des deux amants, et la mort élégante et fleurie de Pétrone.

L'intérêt de l'ouvrage est tout entier dans le souvenir encore vivant d'un livre né d'hier et passionnément lu avec une furie de curiosité, et dans la beauté de la mise en scène. La Porte-Saint-Martin, à cet égard, a convenablement fait les choses; il n'y a point à chanter merveille comme on l'a fait avec une complaisance excessive, mais à reconnaître de bonne foi que l'adaptation de M. Moreau est soigneusement encadrée. L'interprétation est bonne avec M. Dumény, qui joue Pétrone; M. Jean Coquelin, Chilon; M. Marquet, Vinicius et M. Duquesne, Néron. M^{lle} Laparcerie, dans Lygie, ajoute un succès de curiosité à tous ceux qui ont consacré sa jeune renommée. M. Ph. Garnier est grandiloquent dans le rôle très court de l'apôtre Pierre. Enfin une jeune fille hier inconnue, M^{lle} Miéris, touchante Eunice, a réjoui nos yeux et nos oreilles et nous a donné l'espoir d'un talent prochain.

VANDEVILLE. — *La Pente douce*, comédie en quatre actes, de M. Fernand Vandérem.

Si *Quo Vadis?* est un roman qui n'est pas une pièce, *La Pente douce* était une pièce qui est un roman. Là est, à mon sens, le défaut capital de la comédie de M. Vandérem, de qui *le Calice*, naguère, avait affirmé de plus sérieuses qualités dramatiques.

M. Vandérem prend un cas de psychologie courante : deux amis très intimes, l'un marié, l'autre célibataire; celui-ci qui s'éprend de la femme de l'autre et en est aimé; les deux amoureux, honnêtes et purs, qui résistent, s'efforcent, reculent, et, à chaque démarche en arrière, se rapprochent davantage et finissent par échanger l'irréparable baiser. Et M. Vandérem nous conte la lente histoire de leur chute, la « pente douce » de leur amour. N'en voilà-t-il pas assez pour faire comprendre l'irrémissible tare de cette œuvre? Le théâtre vit d'incidents, de faits, de péripéties; il vit de la vie vivante, imprévue et mouvante; il est de l'action condensée et ramassée en vue d'un résultat d'émotion : c'est méconnaître sa loi essentielle et nécessaire que d'y exposer l'histoire de deux vies précisément dépourvues d'action, et dont tout l'effort est de négation; c'est marquer ostensiblement et redoubler la faute que d'inscrire au fronton d'un pareil ouvrage ce titre trahisseur, *la Pente douce*, comme si une action de théâtre ne devait pas justement se signifier par une image qui soit tout le contraire d'une « pente douce »!

L'homme marié, c'est l'architecte Bresson; Geneviève est sa femme, et Pierre Clarence, l'inévitable ami. Pierre et Bresson sont d'anciens et intimes amis et ce qui caractérise ces trois êtres, c'est la pureté de leurs cœurs, leur honnêteté essentielle et la mutuelle confiance qu'ils professent l'un pour l'autre. Une villégiature à Montreux les a réunis. A côté d'eux s'agitent des voisins : Tassin, mari magnifiquement trompé jadis, qui, pour se conso-

ler, recherche autour de lui toutes les infortunes conjugales et s'obstine à les trouver dans chaque ménage ; M^{lle} Djareskine, jeune et belle Russe d'humeur accommodante ; le couple Savrillon, celui-ci volontiers confidant et au besoin complice des aventures intimes à la recherche desquelles il rôde ; enfin l'explorateur Durrieu, cousin des Bresson, qui s'apprête à retourner au Sahara.

Clarence, amoureux de Geneviève et redoutant de le lui montrer, prend l'héroïne que parti d'abandonner la diplomatie pour se jeter dans le désert avec Durrieu ; mais à cette nouvelle, qu'il eût voulu tenir cachée et qu'une indiscretion dévoile, les Bresson protestent, s'insurgent : lui, au nom de sa vieille amitié, elle, poussée par une inclination naissante, qu'elle ne soupçonnait pas, qui tout à coup se révèle à elle avec une exigence impérieuse, et qu'elle confesse dans une scène ardente avec Pierre, où tous deux, s'avouant leurs sentiments, reconnaissent en même temps l'infranchissable obstacle que la vie a placé en travers de leurs cœurs.

Malgré les supplications, Pierre maintient sa décision : il partira ; mais de retour à Paris pour les apprêts du départ, il est tout à coup surpris, au milieu de ses malles, par la visite de Geneviève. Celle-ci, malheureuse, férue de tendresse et lasse de lutter, obéissant aussi aux cyniques suggestions de Savrillon, dont la maturité polissonne se réjouirait de ce mariage adultère, s'est décidée à une dernière tentative auprès de Pierre, et elle est venue chez lui, décidée à se livrer à lui, s'il y consent. Au dernier moment, pourtant, elle hésite, elle se ressaisit, et, lorsque Pierre, affolé, va la prendre, elle se refuse ; mais leurs lèvres se sont unies, leur amour s'est affirmé dans l'espérance et dans la joie, et Pierre renonce à la mission, au Sahara, au désespoir, pour vivre à côté de son amie, en ami.

Selon le destin des amoureux, ce qui ne s'est point fait chez Clarence s'accomplit dans l'entr'acte, et nous les retrouvons dans le salon de Geneviève, amants, mais

amants attristés, labourés du remords de tromper l'honnête homme qui croit en eux, prêts, deux fois de suite, à lui tout avouer, mais reculant devant la douleur qu'ils vont infliger à ce mari et à cet ami que tous deux aiment et estiment.

Cependant Bresson est inquiet. Les allures de sa femme ont changé : pour éloigner ou détourner des soupçons possibles, elle s'est faite coquette avec les hommes, libre avec les femmes, et Bresson, en mari prudent, s'alarme de ces attitudes et de ces conversations si nouvelles. Il projette d'emmener sa femme, de la faire voyager, moyen qui lui permettra de rompre des relations qu'il juge compromettantes, comme celle de M^{lle} Djareskine, et de ramener Geneviève à la fraîcheur de sa grâce primitive. Mais celle-ci refuse. Alors des soupçons se forment en lui, et il en arrive à suspecter l'amitié de sa femme et de Pierre. Il le lui dit, et devant la douleur qui coule de sa parole âpre et pitoyable, la lâcheté du mensonge s'impose à elle ; elle cède, elle partira le lendemain avec son mari. Alors Bresson, joyeux et honteux d'un soupçon infâme, s'en excuse auprès de sa femme, auprès de l'amant de sa femme. Un domestique appelle à table, et la pièce finit là.

J'ai dit au début la principale critique que j'adresserai à M. Vandérem. Et cette critique est la seule. *La Pente douce* est écrite sans relief, mais avec correction, et des scènes en sont supérieures, comme les deux scènes de Pierre et de Geneviève, et celle de Bresson au dernier acte. Elle est des plus admirablement jouées. M^{me} Réjane y excelle à exprimer les angoisses de l'amour impossible et les joies de l'amour partagé. A côté d'elle, cet incomparable comédien qu'est M. Huguenet et l'artiste probe, sérieux, ardent, qu'est M. Maury, ont remarquablement rendu, le premier, le cynisme curieux de Savrillon, le second, l'honnêteté et la passion douloureuse de Bresson. J'ai, contrairement à mon habitude, médiocrement goûté M. Dubosc dans le rôle de Pierre, qu'il joue sans grâce et sans vérité.

VARIÉTÉS. — *La Veine*, comédie en quatre actes, de M. Alfred Capus.

Voici *la Veine*, le sourire et la joie de cette dernière quinzaine. Son sujet est simple, comme naguère celui d'*Amants*, mais parfumé d'une grâce et d'un esprit qui ont assuré et assureront le succès de cette charmante comédie.

M. A. Capus imagine, dans une boutique de fleuriste, la patronne, Charlotte Lanier, et ses trois apprenties, Joséphine, Louise et Clémence. Les affaires vont mal, et l'homme d'affaires, Chantereau, explique congrûment à Charlotte qu'elle va être acculée à la liquidation, à moins qu'elle ne se décide à l'épouser, lui, Chantereau. Mais Charlotte, déçue naguère par une aventure d'amour, et, d'autre part, accueillante aux aimables façons de son voisin, Julien Bréard, préfère tout au mariage avec Chantereau. Ce Julien, avocat, joli homme et gai compagnon, à vrai dire, a plus de dettes que de causes; mais il ne s'en tourmente pas, ayant foi en la « veine » pour sortir d'embaras.

Une fois présentés nos personnages, les péripéties commencent. D'aventure, Julien a une affaire à plaider au Havre et n'a pas de peine à décider Charlotte à l'y accompagner; en même temps, l'apprentie Joséphine accepte d'un aimable jeune homme, Edmond Tourneur, le présent magnifique d'un petit hôtel, et voilà la boutique de fleuriste tout à l'envers!

Mais il s'agit bien de la boutique! Les volets en sont clos pour jamais, et patronne et apprenties, sans souci des créanciers ameutés par le vindicatif Chantereau, s'endorment dans le parfait amour. Ce n'est pas Julien qui songera à le troubler, car il continue à attendre patiemment la veine. Et la voici qui se présente tout à coup sous la forme d'un gros procès qu'Edmond Tourneur est obligé d'intenter à un journaliste qui a diffamé la mémoire de son père, et que, sur le conseil de la favorable Joséphine, il se décide à confier à Julien. Le procès est gagné et Julien devient l'admi-

nistrateur général de l'imposante fortune de Tourneur. Dès lors, tout s'arrange. Chantereau se tiendra pour satisfait, si Julien lui aide à supporter les maléfices de la vie, et du même coup Charlotte est débarrassée de ses créanciers.

Mais voilà une complication. A Trouville, chez Edmond, Julien rencontre une femme au seuil de la maturité, qui, après une vie quelque peu mouvementée, s'est vouée à l'élaboration des gloires, et, riche, rêve de sortir par un honorable mariage du monde facile où elle vit. Pour commencer, elle projette de muer Julien en député et, en récompense de ses services, de devenir sa femme. Elle commence incontinent les travaux d'approche, et, dès lors, *la Veine* devient le tableau charmant, ironique et délicat de la rivalité des deux femmes: Charlotte, simple, naïve, de cœur tendre et bon; Simone, sèche, ambitieuse et calculatrice.

C'est l'amour qui triomphe. Julien, devenu député, a hésité longtemps; dans un élan de sa nature, c'est Mimi-Pinson qu'il choisit et qu'il épouse.

Telle est cette œuvre toute simple et toute nue, faite d'humanité, de vérité, de philosophie souriante et paisible, de bonté et de grâce, où l'ironie se mêle joliment à la tendresse, et où l'auteur n'a rien voulu d'autre que de nous amuser et nous charmer. Le dialogue en est vif et gai; l'esprit, comme on pense, y foisonne, et l'observation de la vie, pour être dépourvue de morgue et de raideur, n'en est pas moins pénétrante.

M. Guitry (Julien) et M^{lle} Granier (Charlotte) sont un couple accompli, délicieux de pittoresque, de charme tendre et de gaieté; avec eux, M. Brasseur (Edmond), M^{lle} Lender (Simone), M^{lle} Thomsen, MM. Guy et Prince forment un ensemble de premier ordre. Joséphine, c'est M^{lle} Lavallière; son succès a été étourdissant et ne fut une surprise que pour ceux qui pouvaient ignorer les infinies ressources du talent de cette souple et originale comédienne.

MAURICE LEFEVRE.

LA MUSIQUE

A la Gaité, nous avons eu une première qui n'en est pas une positivement, puisque la pièce fut jouée assez longtemps et avec succès en Angleterre.

Le Capitaine Thérèse, de M. Alexandre Bisson pour le livret et de M. Robert Planquette pour la musique, est un agréable spectacle de famille pompeusement étiqueté de ce qualificatif un peu prétentieux d'opéra comique.

Ces trois actes sont plutôt du domaine de l'opérette bouffe que de l'opéra comique, et, malgré certaines petites phrases mélodiques enlâchées avec ostentation dans une orchestration assez recherchée, la musique de cette nouvelle œuvre de M. Robert Planquette est loin d'être du même niveau artistique que *Hip-Rip*, par exemple, un exquis petit opéra comique très vieux jeu.

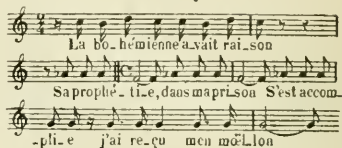
Je dirais même que souvent l'inspiration est loin d'être nouvelle, et il me semble que le maestro s'est trop souvenu parfois de ses œuvres passées et même de celles de quelques-uns de ses confrères. Pas bien transcendant non plus, le sujet. Figurez-vous, à peu de chose près, *le Maréchal Chaudron* joué au même théâtre, et dont je parlais dans le n° 42 du *Monde Moderne*, mais transposé de l'époque Empire à celle de Henri III. Si presque toutes les situations ont été revues avec un certain plaisir, tout l'honneur en revient indiscutablement aux artistes, en tête desquels brille le charmant comédien Paul Fugère, qui, dans un rôle de notaire aimable et bon enfant, a déchainé les applaudissements unanimes du public.

Il faut lui entendre détailler avec une bonhomie réjouissante ses couplets :



ou contempler l'ahurissement avec lequel en un air aux reminiscences classiques

d'un goût douteux puisque, sous Henri III, ni Rossini, ni *Guillaume Tell* n'étaient connus, et pour cause, il raconte ses mésaventures de prisonnier :



M. Paul Fugère est un des rares artistes parisiens qui sachent se rendre absolument maîtres de leur public. D'une grimace, d'un geste, d'une intonation étudiée ou naturelle, je ne sais, mais toujours juste, il déchaine le fou rire qui réjonit la salle et donne à une œuvre l'illusion du succès.

Dans cette opérette est intercalé un agréable divertissement chorégraphique — La Fête de la Moisson — qui fut très applaudi lors de l'inauguration du Petit Palais.

Le Capitaine Thérèse aura, j'en suis certain, une longue et honorable carrière, mais quand M. Debruyère voudra un grand et gros succès, qu'il me permette de lui signaler la lecture de *la Vie joyeuse*. Quatre actes d'Antony Mars et Henri Hirschmann, dont la musique a le rare mérite d'être personnelle. Il ne s'ennuiera pas, le public non plus.

A l'Opéra-Comique — il y a de cela un peu plus longtemps, mais le plaisir de signaler une œuvre très musicale me fait revenir à la date du 7 février dernier (matinée donnée au bénéfice de la caisse des retraites des artistes de l'Opéra-Comique) — nous avons eu la première de *l'Intermezzo*, de Henri Heine, adapté musicalement par M. Gaston Lemaire.

A la poésie des lettres, ce délicat compositeur a ajouté le charme d'une musique sentimentale des plus appropriées. Le leitmotiv de Henri est bien la modulation ten-

drement émue qui convenait pour évoquer les fantasmagoriques hallucinations de l'âme éternellement blessée du poète

qu'était Henri Heine et dont cette œuvre fut, comme on le sait, une sincère et sentimentale autobiographie.

Andante
Je t'ai - me que toi Sour - ce de tout a - mour
le chant bien en dehors
espress. sosten. cresc.

Avec le leitmotiv de Marie, le musicien a traduit l'inconsciente inconstance de la femme qui aime et, malgré ses sympathies, se fait une involontaire et inanaly-

sable joie de chagriner celui qui l'aime et qui, ne contemplant la vie que dans le pur reflet de ses yeux chéris, souffre pour elle et par elle mille tortures.

Sans lenteur
Sur l'ai - le de mes chants - je te trans - porte - rai,

Je te trans - porte - rai jus - qu'aux ri - ves du Gau - ge
rall.

La rêverie, l'inspiration poétique, l'état d'âme, la cristallisation psychique dans lesquels se trouve Henri lorsqu'il pense à Marie, sont traduits très justement par

ces harmonies expressives et floues qui, décidées d'abord, sont comme le germe définitif d'une pensée par la suite développée dans la scène funèbre du *Pie Jesu*.

Andte poco adagio
espress.

Si l'on estime que je me trompe, cela ne nous prouvera une fois de plus qu'une chose, c'est que l'art musical est l'art subjectif par excellence.

Tout au cours de cette œuvre des plus intéressantes, et qui peut s'exécuter fort bien dans un salon, se trouvent de brillantes pages descriptives comme celle-ci qui précède la scène du Bal fantastique :



L'heureuse collaboration du poète Jean Richepin et du délicat musicien Paul Vidal a été des plus applaudies à l'Olympia, dans l'œuvre nouvelle — poésie, ballet, pantomime! — *l'Impératrice*, qui rehausse de quelques crans la valeur artistique de la belle Otero, que l'on n'appelle plus que Madame depuis qu'à ses danses si souples et à sa voix étrange elle a ajouté un talent nouveau : la pantomime.

L'impératrice (M^{me} Otero) en question règne à Byzance, et, s'ennuyant énormément, fait offrir une fortune à celui qui trouvera le moyen de la distraire. Un badin, Psellias (M. Franek), y réussit, et grâce à un talisman, devient le favori de l'impératrice. Furieusement jalouse, Myrrha (M^{lle} C. de Presle), l'amante de Psellias, poignarde l'impératrice, qui meurt en pardonnant, selon les traditions de l'Olympia, où tous les spectacles se terminent d'une façon dramatique et touchante.

Ne remarquez-vous pas avec moi qu'alors que le niveau esthétique tend à baisser dans bien des théâtres de musique, dans les music-halls il se hausse de jour en jour à celui des véritables œuvres d'art, ce qui est bien le cas de ce nouveau spectacle, pour lequel la direction de l'Olympia a prodigué une mise en scène luxueuse des plus éblouissantes.

Les décors sont d'Amable et Menessier,

et les costumes ont été dessinés par Gerbault. Quant à la musique, je n'en puis faire un meilleur éloge qu'en disant qu'elle est signée de Paul Vidal, l'excellent chef d'orchestre de l'Opéra, de qui nous avons déjà applaudi tant de jolies pages musicales et dont l'inspiration a le rare mérite de trouver des airs de ballet que l'oreille retient avec plaisir, et dont les rythmes mélodieux sont toujours empreints de la plus franche originalité et d'une couleur locale des plus descriptives.

Une nouvelle société musicale qui vient de se fonder, sous le titre : *Les grands concerts symphoniques de Paris*, tient ses assises au théâtre du Vaudeville.

L'originalité du programme de cette nouvelle table sainte de l'art musical consiste en ceci : chaque concert doit être dirigé par un officiant — pardon — par un chef d'orchestre différent choisi parmi les plus éminents de tous les pays.

C'est donc une nouvelle et internationale chapelle esthétique que dirige M. Schiller.

Le programme de la première séance nous permet d'entendre *l'Ouverture d'Égmont* de Beethoven, le *Troisième concerto* de Bach et les airs de ballet de *Rosamonde* de Schubert.

Ces œuvres déjà connues, mais interprétées avec des fluctuations de mouvement bien inattendues pour notre compréhension un peu routinière des œuvres dites classiques, ont eu un regain de succès bien compréhensible.

C'est M. Steinbach, General Musikdirector de Meiningen, dont la réputation n'est plus à faire depuis qu'il dirigea avec la compétence que l'on sait la célèbre société des trois B (Beethoven, Bach, Brahms), fondée par Hans de Bülow, qui conduisit l'orchestre pendant cette première séance musicale. Le public lui fit une ovation pour la façon bien personnelle avec laquelle il conduisit la *Huitième symphonie* de Beethoven et pour qui connaît l'héritaire respect avec lequel nous conservons quasi religieusement les traditions

scolastiques musicales les plus routinières, ce fut un spectacle bien divertissant. Si M. Taffanel, le chef d'orchestre de la société des concerts du Conservatoire, s'était permis le quart, que dis-je ! la dixième partie des licences dont M. Steinbach semble s'enorgueillir, les mêmes spectateurs qui applaudissaient avec frénésie le kapellmeister allemand, n'auraient dans leur indignation pas eu assez de haros pour honnir et blâmer le chef français. O snobisme !

Les autres kapellmeister entendus, promis et attendus sont : MM. Carl Much, de l'Opéra de Berlin, Max Fiedler, de Hambourg, et M. Erdmanusdoerfer, de Munich.



La semaine sainte a été plus que jamais une solennité religieuse, doublée de nombreuses petites solennités musicales.

Parmi les œuvres les plus interprétées, je dois signaler en premier, jouissant d'une vogue incontestable et méritée, le *Tu es Petrus* à deux orgues, de Th. Dubois. Il fut exécuté au salut du dimanche de Pâques en dix-sept paroisses différentes. Vient ensuite la messe de Sainte-Cécile de Gounod qui fut exécutée par huit des principales maîtrises de Paris.

La messe solennelle de Samuel Rousseau dite, elle aussi, de Sainte-Cécile, fut exécutée *in extenso* par l'excellente maîtrise de Saint-Pierre de Chaillot, si habilement dirigée par M. L. Roques qui, à l'occasion de la solennité du Vendredi saint, avait organisé avec quelques fragments des *Sept paroles du Christ*, de Th. Dubois, et du *Stabat Mater*, de Rossini, un concert spirituel des plus réussis. Ce concert se terminait par l'émouvante et impérissable page du *Gallia*, de Gounod, *Jérusalem ! reviens vers le Seigneur*.

Le seul reproche que l'on puisse adresser à M. Roques, c'est d'avoir fait une trop petite place à ses œuvres musicales. Nous réparons avec joie les oublis de sa modestie en publiant une délicate page musicale inédite qu'il a bien voulu écrire pour les lecteurs du *Monde Moderne*.

* * *

Savez-vous ce que l'on projette en haut lieu pour l'avenir du Conservatoire?... Sur l'initiative de quelques esprits avancés — un maître, de l'Institut, un autre qui en sera un jour et un troisième qui n'en sera jamais — le Conservatoire et les Beaux-Arts seraient érigés en Faculté.

Plus d'élèves choisis, mais des étudiants prenant des inscriptions. Par conséquent, une jeunesse studieuse en nombre illimité suivant des cours professés par un personnel enseignant très remanié.

Un diplôme non d'aptitudes musicales, mais d'une certaine science théorique, serait exigé de tout futur étudiant de la nouvelle Faculté esthétique. Ce diplôme ès arts, équivalent du baccalauréat ès sciences ou ès lettres, serait obtenu après un certain nombre d'années d'études au Conservatoire transformé en lycée musical payant d'enseignement exclusivement technique, et l'immeuble de la rue Bergère, avec son musée, sa bibliothèque et ses trois scènes, grande, moyenne, petite, deviendrait l'École de musique dépendant de la Faculté des arts qui comprendrait la musique, la peinture, la sculpture et l'architecture.

On espère, par cette transformation des classes et des ateliers d'arts, arriver à une plus intime collaboration intellectuelle, d'où se dégagerait surtout une unité esthétique nationale. Alors que la musique s'inspire presque exclusivement de l'école allemande et les beaux-arts uniquement des antiquités grecques et latines, on serait heureux de provoquer et d'encourager un mouvement artistique semblable à celui de la Renaissance, des xv^e et xvi^e siècles, mais au lieu que ce mouvement soit une importation d'intellectualisme étranger remarquable qui nous rendrait moralement tributaires, ce serait, on l'espère du moins, une éclosion de talents bien français, dont les Berlioz, les Delacroix, les Carpeaux, les Garnier sont les plus purs modèles.

GUILLAUME DANVERS.

INTERMEZZO

Œuvre inédite pour piano de Léon ROQUES

Andantino

PIANO *p* *pp* Ped.

dolce tristezza Ped. *cresc.*

poco animato *mf* *p*

pp *mf* *pp*

f *din.* *marcato il basso*

1^o tempo *pp* *cresc. molto* Ped. Ped.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET COLONIAUX

Eh bien, non, lorsque la tristesse d'un hiver interminable s'évanouit à peine sous les premières brises du printemps, lorsque le bon soleil reprend sa force et partout fait renaitre la vie, que les bourgeons éclatent, que les bêtes se cherchent, que les hommes se sentent plus heureux, je n'ai pas le cœur de recommencer à vous parler de guerres, à compter des morts. Laissons dans l'Extrême-Sud les Anglais à leur rude besogne. Laissons dans l'Extrême-Orient les petits soldats de tous uniformes se morfondre, Waldersce se pavaner, les Russes conquérir la Mandchourie. Laissons dans l'Extrême-Occident les compagnons d'Aguinardo trahi tirer leurs dernières cartouches contre l'envahisseur américain. Laissons, sous toutes les latitudes, les pauvres hommes se priver volontairement du printemps, se tourmenter, se tuer; ne nous entretenons aujourd'hui, par le jardin où toutes les branches verdissent, que d'une œuvre de science et de paix.

Vous connaissez M. Bonin. En mai 1897 (comme c'est déjà loin! Nous vieillissons ensemble, amis lecteurs!), nous fîmes avec lui un long voyage, et bien pénible, vous en souvenez-vous? du Tonkin en Sibérie, à travers toute la largeur de la Chine. Nous vîmes de beaux sites et d'étranges gens; nous escaladâmes des montagnes qu'aucun M. Perrichon n'a franchies. En nous quittant, M. Bonin nous avait dit, avec une modestie rare: « Ce n'est qu'une reconnaissance préliminaire. » Ces paroles laissaient croire que ce premier voyage aurait une suite: elles n'étaient pas trompeuses. Voici M. Bonin revenu d'Asie, qu'il a traversée, cette fois, de part en part: repartons-nous avec lui?

Remontons le Yang-tse-Kiang, un vilain nom pourquoi, de préférence, ne pas l'appeler: le *fleuve Bleu*?), mais un fleuve superbe. Il est vrai qu'il commence à être bien connu. Vingt voyages, et particulièrement ceux de la mission lyonnaise, de

M. Marcel Monnier, de M. Madrolle — tous voyages que nous refîmes ensemble — nous ramenèrent si souvent vers sa vallée, qu'elle n'a pour nous plus rien d'étrange. Aussi n'y séjournons-nous pas. Apprenons vite de M. Bonin que les vapeurs peuvent remonter le fleuve de Shanghai à I-chang sur une longueur de 1750 kilomètres et que les embarcations légères poursuivent leur route à 1100 kilomètres plus loin, c'est-à-dire sur plus de la moitié de son cours; notons, de I-chang à Tchang-king, la série des soixante rapides, qu'on ne peut franchir que grâce à des relais de coolies; rejoignons à Ta-tsieun-lou, dans les montagnes du Thibet oriental, l'itinéraire de notre premier voyage...; puis revenons vite à Pékin pour entreprendre notre grande traversée d'Asie.

Elle durera un an.

De Pékin, nous gagnons directement Kalgan, porte de la Grande-Muraille extérieure, et, de là, Koukou-khoto, par la vallée très mal connue du Yang-lo. Cet important cours d'eau forme, avec le Pei-ho, la rivière de Tien-tsin. Sa vallée est l'amorce de la plus longue route du moyen âge, celle qui reliait l'Europe et Pékin, la fameuse route de la *soie*. Aujourd'hui encore, elle est jalonnée des tours rondes, surélevées sur des plates-formes carrées, qui servaient à guider à travers les steppes infinis la marche des caravanes. Marco-Polo, le voyageur vénitien, la parcourut: sept cents ans après lui, refaisons-la.

Nous traversons de grands plateaux herbeux, où paissent des hardes d'antilopes et les troupeaux des Mongols. C'est le Tsao-ty, la *terre des Herbes*, que les Chinois opposent au Mien-ty, la *terre du Blé*. Koukou-khoto, la *ville Bleue*, est le plus important marché de la Chine du Nord avec la Mongolie; elle fait surtout le trafic des laines, des peaux et des cuirs. En deux jours, nous rencontrons trois cara-

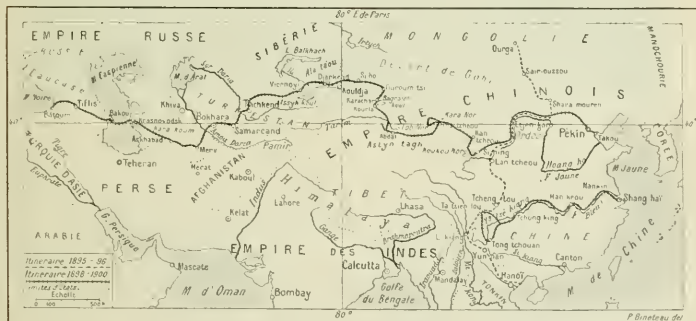
vanes, dont les 150 chameaux et les 75 voitures à deux mules sont chargés de laine. A Ho-kéou, voici les eaux d'un jaune sale du Hoang-ho, le fleuve bien nommé : le *fleuve Jaune*. Les berges sont plates, la vitesse du courant modérée. Contrairement à l'opinion européenne, que ce fleuve est impropre à la navigation, M. Bonin estime ici possible l'établissement de la navigation à vapeur. Déjà, d'ailleurs, les grandes barques chinoises circulent régulièrement en amont, jusqu'à Ning-hsia; en aval, elles transportent jusqu'au Ho-nan les médicaments et le borax du Kansou et de la Mongolie.

Au sud du Hoang-ho, traversé sur un grand bac, nous poussons une pointe rapide sur le territoire mongol des Ordos, qu'habitent les sept hordes issues, prétendent-elles, des armées de Gengis-Khan. Lors de notre premier voyage avec M. Bonin, nous visitâmes, à Yeke-et-jen-koro, le tombeau où repose l'infatigable conquérant.

Pendant quarante jours, remontée en barque du Hoang-ho. Trois mois après notre départ de Pékin, nous quittons, à

sertes. Le lac Sirik-dolon, que le fameux voyageur russe Prjevalsky a noté sur son itinéraire, n'existe plus; ce n'est qu'une mare d'eau de pluie où viennent se baigner les chevaux. Toute cette région est habitée par la tribu des Eleuths, l'une des plus puissantes parmi les tribus mongoles; son prince est le parent de l'empereur de Chine actuel: c'est le beau-frère des fils du prince Tuan, chef des Boxeurs. La marche, sur cette route, que jalonnent, à un jour les uns des autres, de rares puits creusés dans le sable, fut des plus pénibles. Dans les dunes Tengri-irissou (les dunes du Ciel), que tous les Mongols redoutent, le sable est si ténu, il s'écoule si rapidement sous la poussée du vent, que la trace des pistes s'efface à peine formée: il faut s'abandonner entièrement à l'instinct des chameaux, sous peine de s'égarer, de mourir de soif. Enfin, la Grande-Muraille rebranchée, nous rentrons dans la province chinoise du Kansou, et voici que brillent à l'horizon les murs de Leang-teheou.

Allons, debout! Il faut repartir! La crête des Nan-shan, qui séparent le Gobi



A TRAVERS L'ASIE, AVEC M. BONIN

Ning-hsia, ses eaux bourbeuses. En avant, vers les sables et les dunes du Gobi!

Tout de suite, nous constatons le dessèchement continu de ces immensités dé-

du lac Koukou-nor, nous attire. De nouveau, nous parcourons de grands plateaux herbeux, sans arbre, sans eau. Au milieu d'une vallée déserte se dressent les ruines

des fortifications de Hoang-tcheng. A notre passage, il n'y a plus là, pour unique habitant, qu'un pauvre pâtre. Tout de suite commence l'escalade des montagnes; nous montons jusqu'aux approches des neiges éternelles : au col, le baromètre indique une altitude absolue de plus de 5 000 mètres. Nous sommes plus haut que la cime du Mont-Blanc. Pauvre M. Perri-

lesques peuvent contenir chacune quatre bœufs entiers, pour le repas des 2 000 lamas. Deux jours après, nouvelle satisfaction d'amour-propre : nous campons sur les bords du lac Koukou-nor, où seul un autre voyageur français, le P. Iluc, a campé avant nous. La région semble déserte; cependant entre les contreforts des montagnes prochaines se cachent de



SUR LES FRONTIÈRES DU THIBET — UN PONT SUSPENDU

chon ! Une descente abrupte ; un torrent qu'il faut passer onze fois à gué ; une rivière, le Tatoung-ho, que nous franchissons sur des peaux de bœuf gonflées ; une petite ville ruinée par les mahométans, lors de la dernière révolte... et nous arrivons enfin à la ville chinoise de Sining.

Sans nous arrêter, dès le lendemain, nous repartons pour la célèbre lamaserie de Kou-nou-n. Hôtes privilégiés, nous logeons dans l'intérieur même du couvent ; nous pénétrons dans la *tour d'Or*, qui en forme le centre ; nous visitons même la cuisine, où trois marmites gigan-

nombreux camps de Sifans (qui sont des Thibétains) ; ils font paître à leurs énormes troupeaux l'herbe excellente et épaisse de ces vallées humides. Ces Sifans, au reste, ont des mœurs de brigands ; ils sont la terreur des Chinois et des Mongols. Quelques jours plus tard, nous tombons à l'improviste sur les tentes du prince mongol du Koukou-nor, une centaine de tentes tout au plus, dont les habitants — et le prince lui-même — ont adopté le costume sifan, dans la fallacieuse espérance de passer ainsi inaperçus.

Le lac derrière nous, nous revenons vers

les montagnes et poussons droit au nord, jusqu'à Kan-tcheou. Cette ville dépassée, c'est de nouveau le désert aride et dont l'aridité s'aggrave encore de plus en plus. L'ancien lac de Hoa-haï-tse (lac de Fleurs), qui s'étend sur les cartes d'est en ouest, sur une longueur d'un degré, a disparu : aujourd'hui, il n'en reste plus même une goutte d'eau. De même, au delà de la

desséchés, dont la terre imprégnée de salpêtre et friable à l'excès se brise comme une croûte légère et sous nos pieds s'enfoncée. Des deux côtés s'étend une étrange forêt d'arbres secs ; sur tout le paysage pèse un silence de mort. Enfin, ces fondrières sèches sont franchies ; le soir, nous campons entre des dunes ; nous creusons des puits avec l'ardeur du désespoir : peine



A TRAVERS LA CHINE — UN MANDARIN MILITAIRE

célèbre oasis de Cha-tcheou, le Sai-tou de Marco-Polo, nous constatons que le Kara-nor (lac Noir) est considérablement réduit : ce n'est plus qu'un grand étang aux bords blancs de sel et qui se trouve à un degré plus à l'est que l'ancien Kara-nor marqué sur les cartes chinoises. Le désert ! Les points d'eau deviennent de plus en plus rares. Le dernier puits que nous creusons ne nous donne qu'une marmite d'un liquide épais, boueux, saumâtre, qui est incapable d'abreuver la caravane. Un peu plus loin, nous sommes arrêtés par une longue bande de marais ensablés,

inutile : pas une goutte d'eau ! Ce n'est n'est qu'après avoir marché toute la journée du lendemain que nous regagnons une des sources précédemment reconnues ; en hâte nous revenons vers l'oasis de Cha-tcheou, quittée il y a quinze jours.

Cette terrible excursion, cependant, ne fut pas sans profit. M. Bonin nous a fait découvrir les restes parfaitement visibles d'une antique route de chars, sans doute abandonnée depuis des siècles, puisque les Chinois du pays, non seulement ne la pratiquent plus, mais ne la connaissent même pas. Elle est jalonnée par des tours

de terre, hautes de 10 mètres, et qui rappellent les tours de la grande route impériale du Kansou. Elle semble n'être que le prolongement de celle-ci; et M. Bonin la considère, en effet, comme la grande route, vainement cherchée jusqu'ici, qui, sous la dynastie des Han, conduisait d'Europe en Chine par la Bactriane, le Pamir, le Turkestan oriental, le Gobi et le Kansou. Cette route, du Lob-nor à Cha-tcheou, fut fréquentée, jusqu'au jour où le dessèchement graduel du plateau eut tari ses derniers puits. Elle fut remplacée alors par la route plus méridionale — et que nous allons suivre — de l'Astyn-tagh.

L'Astyn-tagh, dont les cimes neigeuses étincellent au loin, fut atteint au sud-ouest de Cha-tcheou. De ce point, la route suit de près la ligne de faite, tantôt sur le plateau tibétain, tantôt dans un couloir qui se creuse entre deux chaînes parallèles; les rares points d'eau qu'on rencontre sont des sources issues des glaciers supérieurs; le col le plus élevé mesure 3600 mètres d'altitude. Sur toute cette route, nous ne rencontrons, en fait d'êtres vivants, que des chameaux et des chevaux sauvages, des yacks, des loups et des renards; nous rencontrons aussi les cadavres des gens qui nous précédaient, et qui ont été tués par des brigands chinois.

Aussi est-ce sans grands regrets que nous quittons la montagne et descendons vers la vallée du Tarim.

Abdal est un village turc, placé sur le bord du fleuve, entre les deux grands étangs de Kara-koshoun et de Kara-bouran, restes, d'après la théorie de Prjevalsky, de l'ancien Lob-nor. Le gouvernement chinois, avant les derniers troubles, avait paru vouloir reporter son attention sur ces régions reculées de l'empire. Il y avait installé un sous-préfet et plusieurs mandarins civils et militaires; il avait dépensé, dit-on, une somme de 2 millions de francs, pour remettre en valeur cette vallée, qui fut, si l'on en juge par les ruines éparses, autrefois peuplée et cultivée; à Douralyk, on créa même un

jardin d'essai, pour produire les fruits et les légumes qu'on trouve partout ailleurs en Kashgarie... Mais le temps nous presse. Depuis notre départ de Pékin, sept mois sont déjà écoulés : en route! Nous franchissons des champs de roseaux; nous rencontrons, sur les bords du Tarim, le Dr Sven Hedin, dont vous connaissez le premier voyage dans l'Asie centrale, dont nous aurons plus tard à raconter le second; nous atteignons Kourla; nous atteignons Kara-shar, la *ville Noire* des Mongols, au pied des monts Tien-shan ou Célestes... et nous voici, une fois de plus, en pleine montagne!

Ne vous effrayez pas : nous nous proposons simplement de suivre un itinéraire qu'aucun voyageur n'a suivi avant nous, de couper droit, à travers ce formidable massif montagneux, de Kara-shar à Ouroum-tsi; et cela, par un hiver tel que, depuis quinze ans, les indigènes n'en ont pas vu d'aussi rude. M. Bonin était accompagné de trois hommes et de trois chevaux de bât. Un premier col, à 3860 mètres d'altitude; un torrent gelé; le lendemain, trois cols successifs, dont le plus élevé est de 3780 mètres; un vaste plateau qu'arrose l'Alagour, qui est l'Algoz des cartes; un ancien fort abandonné; un nouveau col, à 2780 mètres; et nous descendons sur le versant nord du massif, à travers des gorges que peuplent de grands sapins. Le climat, sur ce versant, est beaucoup plus rigoureux que sur le versant sud.

Ouroum-tsi est la capitale de la nouvelle province du Sin-kiang. Elle n'avait été visitée, jusqu'à notre arrivée, que par de rares voyageurs russes; et cependant c'est une des villes les plus peuplées et les plus importantes de l'Asie centrale.

Elle compte 40 000 habitants. Elle reçoit du poste-frontière de Djarkend plus de marchandises que n'en reçoit du poste d'Irketchan la ville plus connue de Kashgar. Son commerce est presque entièrement dans les mains de musulmans, sujets russes, venus du Ferganah ou d'Orenbourg; ces actifs immigrants sont au nombre de 200. Quelques maisons de com-

merce purement chinoises ont aussi à Ouroum-tsi leurs représentants ; ce sont surtout des maisons de Tsien-tsin. Mais ce n'est pas seulement par ses marchands que la Russie a pris pied dans ce pays. Il y a là, à côté du gouverneur chinois du Sin-kiang, un consul russe, et il y a, à côté du consul russe, une petite troupe russe de 40 Cosaques. Ici, comme à l'autre extrémité du continent asiatique, la Russie poursuit lentement son œuvre séculaire ; non loin d'Ouroum-tsi, vers Kouldja, une grande partie de la terre chinoise fut russe, de 1871 à 1881, et les Russes ne l'ont pas oublié ; là-bas, en Mandchourie, les Cosaques tiennent les villes et la campagne, et se passent fort bien, pour rester, d'un traité avec l'empereur fugitif : la Chine, désormais, est prise dans l'état.

En Europe, quelques-uns connaissent les affaires de Mandchourie. Mais qui donc y songe à Ouroum-tsi ? C'est que, s'il y eut jamais un pays perdu, en dehors des routes habituelles des voyageurs, une terre ingrate, un climat rude, ce furent bien le climat et la terre de ce coin d'Asie centrale. Les explorateurs, gens qui aiment parfois leurs aises, préférèrent de beaucoup passer par les oasis plus agréables de Kashgarie. Et c'est pourquoi nous-mêmes

repartons, sans grand délai. Nous suivons, au pied du versant nord des monts Célestes, les itinéraires de Regel, de Groum-Grijmailo, d'autres voyageurs russes ; nous brûlons Kouldja... et voici, à Korgos, près de Djarkend, les bornes de la frontière russe. Il y a un juste un an que nous quittons Pékin.

Nous sommes, désormais, en pays connu : le Turkestan, la Caspienne, le Caucase, mais c'est l'Europe déjà ! Raconter notre reconnaissance en Arménie, jusqu'au pied du mont Ararat ? Fi ! Pourquoi ne pas raconter une excursion au Mont-Blanc... avec M. Perrichon ?

Il ne nous reste donc plus qu'à remercier notre savant guide et à retourner chacun à nos affaires.

Mais nous entendrons parler encore de M. Bonin. Il s'en va en Chine, avec M. Beau, notre nouveau ministre à Pékin ; et il est maintenant M. le Consul. Il est chargé précisément de l'étude de cette Chine continentale, qu'il a parcourue pendant des années, de cette arrière-Chine du Yunnan, du Se-tchouen, du Kansou, dont le commerce français pourrait avoir un jour profit à connaître les routes.

GASTON ROUVIER.



M. BONIN ET SON ESCORTE



LE TRAVAIL DU MATIN AU CONCOURS HIPPIQUE

LE MONDE ET LES SPORTS

LE CONCOURS HIPPIQUE AU GRAND PALAIS

La Société hippique française, dont les nombreux services rendus à la race chevaline ne sont plus à compter, date de 1865; mais elle ne commença à posséder d'existence légale qu'en 1866, grâce à un décret impérial signé le 16 octobre et la reconnaissant d'utilité publique. On peut dire que cette époque fut le commencement de cette ère si féconde qui, d'ailleurs, est loin d'être terminée, pendant laquelle le sport du cheval s'est développé en France. Auparavant, cet animal précieux était fort négligé chez nous; il était considéré comme une utilité, mais on le connaissait mal, on ne cherchait pas à améliorer sa race; le pays avait été bouleversé par des agitations intérieures et des changements de dynasties régnantes, les esprits inquiets s'adonnaient peu à l'étude des sports. Devant l'exemple de nos voisins d'outre-Manche qui, eux, avaient trouvé le moyen de créer une race spéciale dite des chevaux anglais, en introduisant chez eux des produits arabes de pur sang, il se produisit une réaction en France. D'ailleurs, à ce moment, on commençait à respirer, le luxe se propageait sous l'action efficace de l'empereur et de son entourage; d'autre part, on vit les avantages considérables qu'il y avait à s'occuper de l'élevage des chevaux, avantages dont les effets allaient même se reporter sur

la défense nationale, puisque la cavalerie devait tirer profit, pour sa remonte, des progrès accomplis.

Ce fut à cette époque que se fondèrent timidement les sociétés de courses qui, par leur développement, ont assurément le plus contribué à cet essor merveilleux des races de pur sang et de demi-sang que nous avons maintenant en France, et qui n'ont rien à envier à celles de l'Angleterre.

Il est certain que nous possédons maintenant en France grand nombre d'hommes qui se sont dévoués aux sports et plus particulièrement à celui du cheval; ils lui consacrent leur vie, leur fortune et leurs plaisirs. Ils ont peut-être le tort de vouloir s'ériger en une caste à part, dont ils excluent le reste de leurs semblables: c'est un petit travers qu'il faut leur pardonner à cause des nombreux services qu'ils rendent et qui, d'ailleurs, ne fait du mal à personne. A côté de ces derniers, il y a le grand public: celui-là a aussi son travers, pour lequel on pourrait avec justice être moins indulgent.

Le public parisien a le tort considérable de ne s'intéresser qu'à l'apparence des choses: ainsi les épreuves que la Société hippique française fait subir aux concurrents sont des plus captivantes et présentent un intérêt indéniable; mais combien,

parmi ces milliers de personnes qui envahissent les banquettes du concours hippique, y en a-t-il qui s'intéressent vraiment aux chevaux? Sûrement pas une pour cent. Les malheureux cavaliers, habits rouges ou habits d'officiers, qui galopent leurs chevaux autour de la piste en leur faisant sauter des barrières et des rivières, sont presque aussi isolés au milieu de cette foule que s'ils caracolaient en pleine campagne; ils retiennent peu les spectateurs, autrement absorbés par la préoccupation d'un papotage quelconque, d'une exhibition de toilette ou à la recherche de quelque rendez-vous donné. Assurément, c'est ridicule, car enfin, du moment qu'on désire simplement se rencontrer, on pourrait tout aussi bien choisir un autre endroit que celui où courent des chevaux. J'en faisais la réflexion le même jour à deux personnes d'idées pourtant bien opposées : un des membres du comité de la Société, homme tout dévoué à l'art hippique et une élégante mondaine qui ne sait qu'une chose au sujet des chevaux, c'est qu'ils servent à traîner des voitures. Malgré la justesse de mon observation, ils me donnèrent tort tous les deux. « Laissez faire, me dit l'homme de cheval, laissez ces ignorants et ces oisifs assister en distraits à nos réunions; ils ne regardent pas les chevaux! ces animaux ne les intéressent pas! soit... mais en venant chez nous, quel que soit leur but, ils payent leur entrée et par ce moyen encore, ils contribuent au développement de la race chevaline. »

Il avait raison.

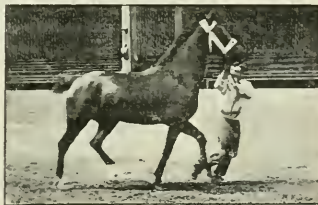
Quant à la belle dame, elle me répondit avec moins de façons : « Laissez-moi donc tranquille avec vos chevaux! Si vous croyez que c'est drôle de les regarder pendant trois heures sauter tout le temps les mêmes barrières! Si je viens ici, c'est pour m'amuser et non pour m'ennuyer à voir des chevaux; à ce compte-là, il serait bien plus sain de ne pas s'enfermer; la rue en est pleine. » C'est vrai! elle avait raison et je n'avais rien à répliquer!...

La meilleure preuve de désintéresse-

ment du public pour la question chevaline proprement dite, c'est qu'au moment le plus intéressant de la journée des réunions, les banquettes sont absolument vides. C'est le matin qu'il faut choisir si l'on veut voir vraiment les chevaux : on peut alors admirer à son aise les animaux que les propriétaires amènent et auprès desquels on peut approcher; on peut les voir dans leurs exercices et leur préparation. C'est également à ce moment qu'ont lieu les concours d'équitation pour les jeunes gens; ces concours sont extrêmement sérieux et les résultats qu'ils fournissent sont bien l'indication des qualités hippiques de nos futurs cavaliers.

On sait que les travaux de la Société hippique française consistent principalement en réunions annuelles, qui se tiennent successivement en plusieurs villes. On y fait subir des épreuves aux chevaux de mêmes catégories, qui sont jugés par les membres du comité spécialement nommés. La réunion de Paris est naturellement la plus importante. Cette année, plus que jamais, elle a été intéressante et a su réunir une foule nombreuse au Grand Palais. Le luxe et la nouveauté de ce local ont grandement contribué à la réussite exceptionnelle qu'on a pu enregistrer.

Si, au point de vue public, la réunion du concours a été un grand succès cette année, on peut en dire autant au point de vue hippique : on n'a pas reçu moins de 234 chevaux de quatre ans, 146 de cinq ans et 110 de six ans. La Normandie en a fourni 323; le Sud-Est, 59; l'Ouest, 58; le



PRÉSENTATION D'UN CHEVAL

Sud-Ouest, 30; le Nord, 11; l'Est, un seul. Enfin 6 chevaux sont arrivés sans mention d'origine. L'ensemble des prix et primes distribués a été de 1775, dont

fort à l'aise, il n'y avait pas lieu d'en augmenter la longueur ni la largeur. Malgré ces précautions prises par les constructeurs du palais, les organisateurs du con-



DRESSAGE D'UN CHEVAL SUR LES OBSTACLES

le montant en argent s'est élevé à la somme très importante de 294393 francs. Comme on voit, c'est devenu presque un bon métier que d'être propriétaire d'un cheval.

Lorsqu'on a dressé le plan du Grand Palais, qui devait concourir pour une si grande part au succès de l'Exposition de 1900, on en avait prévu la destination ultérieure. Il devait remplacer dans ses attributions nombreuses l'ancien Palais de l'Industrie qui, pendant tant d'années, fut le refuge des expositions et concours annuels auxquels les Parisiens ont l'habitude de se rendre; le concours hippique avait dû naturellement être envisagé. A ce point de vue, il y avait deux considérations à envisager dans la construction du Grand Palais: la piste et les écuries.

Disons-le tout de suite, le décor général et la vue d'ensemble ont gagné considérablement dans le nouveau local offert au concours; de vastes terrasses avaient été prévues sur le pourtour, dans le but d'y installer les gradins des spectateurs; les dispositions prises par les architectes permettaient d'installer une piste ayant rigoureusement les mêmes dimensions que celle de l'ancien Palais de l'Industrie; or, comme on s'y était trouvé toujours

cours ont diminué la largeur de la piste de 4 mètres, en faisant avancer les tribunes en dehors des limites prévues. Cette disposition a permis, sans doute, de créer derrière les banquettes de larges promenoirs favorisant la circulation, mais au préjudice des chevaux, qui se sont trouvés forcement plus à l'étroit.

La contre-nef située en face de la porte principale a été d'une grande utilité; elle a servi de vaste cour dans laquelle les cavaliers pouvaient faire promener les chevaux et se préparer tranquillement avant d'affronter les épreuves publiques.

Quant aux tribunes, elles ont présenté, cette année, les mêmes dispositions que celles auxquelles on était habitué: à gauche, la tribune pour les entrées payantes; à droite, celle des abonnés, faisant presque le demi-tour de l'enceinte; puis la tribune réservée. En face de la tribune publique se trouvait celle des membres de la Société hippique, à côté de laquelle on n'a pas oublié la fameuse *Butte-aux-Lapins*, qui, d'ailleurs, perd chaque année de son ancien prestige: plus nous avançons dans la civilisation, plus les castes tendent à se rapprocher et à... se mélanger.

La seule différence importante qu'on ait

eu à noter réside dans la tribune officielle, qui était isolée au milieu de la contre-nef et formait une sorte de pavillon à part ; cette disposition facilitait l'arrivée et la sortie des chevaux par deux couloirs découverts ménagés à droite et à gauche de cette tribune et en communication directe avec la cour de manœuvre dont nous parlions tout à l'heure.

Si les nouvelles dispositions du Grand Palais sont avantageuses pour la salle, on ne peut en dire autant pour les coulisses, autrement dit les écuries. Celles-ci étaient totalement sacrifiées et se trouvaient beaucoup moins avantageusement situées qu'au Palais de l'Industrie. Elles étaient placées dans le sous-sol de la partie postérieure du Grand Palais, celle qui donne sur l'avenue d'Antin. Elles y étaient en quelque sorte isolées et loin du passage du public, qui naturellement ne s'est pas dérangé pour s'y rendre. On avait ménagé deux plans inclinés d'une trentaine de mètres de longueur, qui permettaient aux chevaux de passer du niveau du sous-sol à celui du rez-de-chaussée où se trouvait la piste.

La Société hippique française n'a eu que trois présidents depuis sa création. Le règne du marquis de Mornay a été particulièrement long, puisqu'il s'est étendu depuis la fondation de la Société jusqu'en 1893. Le comte de Juigné, qui lui a succédé, vient de mourir ; le président actuel est M. de la Haye-Jousselin, le sportsman bien connu et dont les capacités hippiques sont très étendues : *The right man in the right place.*

Derrière la tribune des abonnés, on avait installé la galerie des tableaux ; on a continué cette fois-ci encore la tradition, qui dure déjà depuis neuf ans, de faire un Salon pour les œuvres d'art se rapportant au sport du cheval. On y a vu des toiles de Georges Busson, de Raoul Brinquant, de Félix Desgranges ; des aquarelles de Crafty, de Maurice de Castex, de de la Nèzière, de Joseph Pinchon ; des gouaches du baron Finot ; des bronzes de René Choquet, etc. : il ne faut pas oublier les miniatures de M^{me} M.-J. de Parseval.

ERNST NOMIS.



CONCOURS D'ÉQUITATION POUR LES JEUNES GENS

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE MARS 1901

2. — Le prince Radolin, **nouvel ambassadeur d'Allemagne**, à Paris, présente ses lettres de créance au président de la République. Les discours échangés à l'occasion de cette cérémonie constatent les bonnes relations qui existent entre les deux pays. — Le **roi d'Angleterre** quitte Kronberg, en Allemagne, pour rentrer en Angleterre.

3. — **Élection législative**. Arrondissement de Gien (Loiret). M. Guignard, socialiste, est élu par 7287 voix en remplacement de M. Alasseur, élu sénateur. — Mort, à l'âge de 84 ans, du général en retraite **Henrion-Berthier**, maire de Neuilly-sur-Seine.

4. — La Chambre vote par 352 voix contre 117 la **déchéance de M. Paul Déroulède** et par 347 contre 132 celle de **M. Marcel Habert**. — **Bou Anama**, qui, pendant de longues années, fut l'ennemi le plus redoutable de la France dans l'extrême Sud algérien, demande l'aman pour lui et pour son entourage. — Le **nouveau ministère bulgare** est constitué sous la présidence de M. Karavelof. — Aux États-Unis, cérémonie de prestation de serment et d'installation du **président Mac Kinley**.

5. — Une **formidable explosion**, produite par plusieurs caisses de dynamite, détruit en grande partie la gare d'Irun, sur la frontière espagnole; dix tués et vingt blessés.

6. — **Séance tumultueuse** à la Chambre des Communes d'Angleterre. Seize députés irlandais sont expulsés par la force. — Constitution du **nouveau ministère espagnol** sous la présidence de M. Sagasta. L'état de siège est levé à Madrid. — Pendant que l'**empereur d'Allemagne** se rendait de l'hôtel de ville de Brême à la gare, un individu, nommé Dietrich Welland, lance dans la voiture un morceau de fer. L'empereur est atteint à la joue, sous l'œil, par le projectile qui produit une forte blessure. L'empereur continue cependant son voyage. Welland, arrêté au moment de l'attentat, est un déséquilibré qui n'a pas agi dans un but de politique.

7. — Le **nouveau ministère espagnol** rétablit les **garanties constitutionnelles** sur tout le territoire. — A la Sorbonne, cérémonie à la **mémoire de Verdi**. Le ministre de l'instruction publique prononce l'éloge de Verdi.

8. — M. Dausset est élu **président du Conseil municipal de Paris**. — Au Cap, la peste prend des proportions inquiétantes.

9. — L'**explorateur Gentil** est reçu par le président de la République. — Fête offerte par le Conseil général de la Seine et le Con-

seil municipal de Paris au **Petit Palais des Champs-Élysées**. M. et M^{me} Loubet y assistent. — Le général **Servièrre** s'empare de l'oasis de Charrouin, dans le **Gourara**. — Mort de **M. de Lareinty**, sénateur de la Loire-Inférieure.

11. — Arrivée, à Marseille, de **M. Doumer**, gouverneur général de l'Indo-Chine. — A Munich, fêtes données à l'occasion du 80^e anniversaire du **régent Luitpold**.

13. — Mort, à Indianapolis, de **M. Harrison**, ancien président de la République des États-Unis. Il avait été élu 23^e président en novembre 1888.

14. — Arrivée, à Marseille, du **capitaine Joalland**, de la mission Voulet-Chanoine, qui prit une part importante aux opérations contre Rabah, dans la région du Chari.

15. — Mort, à Saint-Petersbourg, de **M. Bogeloff**, ministre de l'instruction publique, victime d'un attentat nihiliste. — Les **étudiants de Moscou** se livrent à de violentes manifestations devant le palais du gouverneur. — Publication d'un décret sur l'**avancement dans l'armée** et sur la suppression de la Commission de classement. — Un **nouveau ministère chilien** est constitué sous la présidence de M. Rivera. — A la suite d'allégations contenues dans un discours de **M. Déroulède** au sujet de l'attitude des royalistes lors de la manifestation de la caserne de Fleuilly, **M. Buffet**, représentant du duc d'Orléans, inflige à M. Déroulède un formel démenti. Le ton vif des lettres échangées entre MM. Buffet et Déroulède amène un échange de témoins et une rencontre est décidée. M. Déroulède, venant de Saint-Sébastien, et M. Buffet, venant de Bruxelles, arrivent à Lausanne, où doit avoir lieu le duel; mais un arrêté d'expulsion est rendu contre les deux adversaires et la rencontre n'a pas lieu.

17. — A Pau, inauguration de la statue du **téner Jélotte**. — A Saint-Petersbourg, **manifestations d'étudiants**, qui provoquent des troubles graves. Nombreux blessés.

18. — Mort de **Sophie Croizette**, ancienne sociétaire de la Comédie-Française, née à Saint-Petersbourg le 19 mars 1817. Elle se retira du théâtre en 1881 et, en 1888, elle épousa M. Jacques Stern, chef d'une importante maison de banque. — Arrivée à Paris de l'ambassade anglaise chargée de notifier au président de la République l'**avenement du roi Édouard VII** d'Angleterre. — Les ambassadeurs étrangers sont reçus à Marlborough House par le roi Édouard VII, pour la

remise de leurs lettres de créance. — Les manifestations d'étudiants en Russie prennent des proportions très graves. A Saint-Petersbourg, de nombreuses arrestations sont opérées. L'état de siège est proclamé à Odessa, Kieff et Kharkow. — En Portugal, des cou-

des détachements importants de troupes à pied et à cheval sont envoyés à Marseille des garnisons environnantes. Au cours de bagarres entre les grévistes, la gendarmerie et les troupes, plusieurs soldats et un officier sont blessés. — La reine d'Angleterre quitte



M. ANDRÉ BUFFET



M. PAUL DÉROULÈDE

vents sont attaqués par des bandes de manifestants.

20. — Notification officielle au président de la République, par lord Carrington, de l'avènement au trône d'Édouard VII. — Mort, à Paris, du vice-amiral Dompierre d'Hornoy, ancien ministre de la marine. — Mort, à Paris, de M. Philippe Gille, auteur dramatique. — A Marseille, les ouvriers du port, en grève, se livrent à des manifestations tumultueuses, empêchant les ouvriers non grévistes de se rendre au travail, arrêtant les voitures chargées de marchandises et dételant les chevaux. La gendarmerie et les troupes interviennent. Au cours des bagarres, il y a de nombreux blessés. Un certain nombre de grévistes sont arrêtés. — Mort de M. Edmond Got, ancien sociétaire de la Comédie-Française. Il était né à Paris le 1^{er} octobre 1822.

21. — Les grèves de Marseille prennent beaucoup d'extension. Les charbonniers du port et les mécaniciens-ajusteurs des Forges et Chantiers de la Méditerranée cessent le travail.

22. — A Marseille, les employés des tramways et les ouvriers boulangers déclarent la grève. Étant donné le nombre considérable d'ouvriers de toutes corporations ayant cessé le travail et les manifestations tumultueuses auxquelles ils se livrent sur la voie publique,

Londres, se rendant à Copenhague. — Le général philippin Fullon se rend aux Américains avec ses troupes. — Les négociations entre lord Kitchener et le général boer Louis Botha sont rompues, ce dernier ayant rejeté les conditions que voulait lui imposer le commandant en chef des troupes anglaises.

23. — A l'École polytechnique a lieu la cérémonie de la remise du nouveau drapeau par le président de la République en présence de tous les professeurs et des élèves. — M. Loubet visite l'École normale supérieure. Des discours sont prononcés par le président de la République et par le directeur de l'École. — Signature du traité de commerce franco-turc. — Au Brésil, arrestation, sous l'inculpation de complot, de l'amiral de Mello, le même qui provoqua le mouvement révolutionnaire du 6 septembre 1893. — A Thomar, en Portugal, violentes manifestations contre les jésuites. Collision entre la foule, la police et la troupe. Nombreuses arrestations. — Le gouvernement américain verse à l'Espagne 100 000 dollars pour paiement des îles Cagayan et Sibita.

24. — Élection législative. Arrondissement de Châteaubriant Loire-Inférieure. M. Ginoux de Fermon, royaliste, est élu par 12 861 voix en remplacement de M. du Breil

de Pontbriand, élu sénateur. — Extension des grèves à Marseille. Les ouvriers pâtisseries et confiseurs et les ouvriers métallurgistes des Compagnies Transatlantique et des Messageries maritimes cessent le travail. — Le gouvernement portugais ordonne la fermeture de maisons religieuses, propriétés de la société de Jésus.

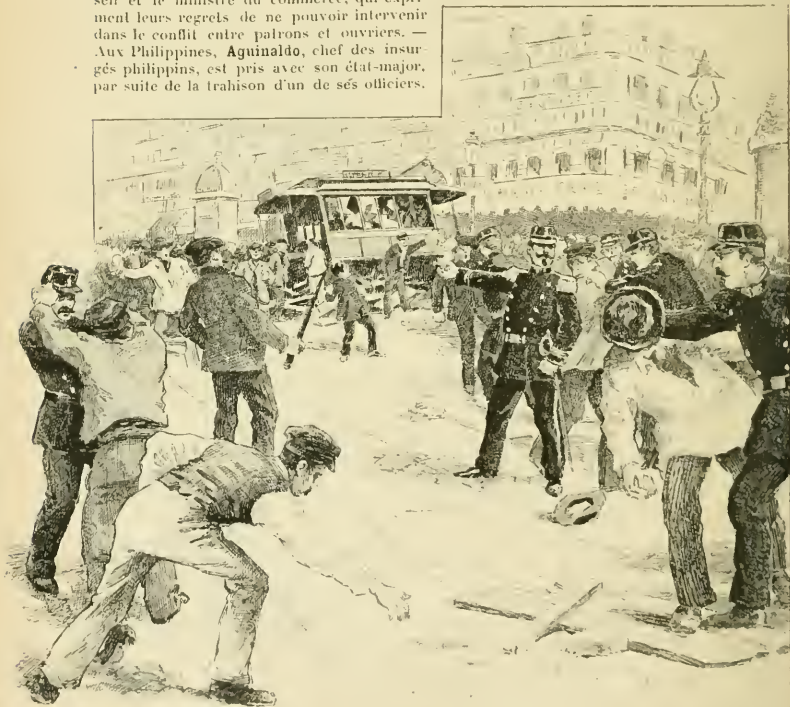
25. — A Marseille, mise en grève des tonneliers et des charretiers-chargeurs. Par contre, une partie des grévistes des autres corps d'état reprennent le travail. — A Montceau-les-Mines, les mineurs en grève se livrent à de violentes manifestations contre les non-grévistes. Un ingénieur est molesté par les grévistes.

28. — Une délégalation des grévistes de Marseille est reçue par le président du conseil et le ministre du commerce, qui expriment leurs regrets de ne pouvoir intervenir dans le conflit entre patrons et ouvriers. — Aux Philippines, Aguinaldo, chef des insurgés philippins, est pris avec son état-major, par suite de la trahison d'un de ses officiers.

29 — Après la discussion, qui a pris un grand nombre de séances, la Chambre adopte l'ensemble du projet de loi sur les associations. La Chambre s'ajourne au 1^{er} mai.

30. — Mort de James Stephens, promoteur du « fenianisme ». — Aux Philippines, l'insurrection faiblit. Les généraux Geronimo et Capristano font leur soumission. — Course annuelle des universités d'Oxford et de Cambridge sur la Tamise, Oxford est vainqueur.

31. — Elections législatives. Angoulême. M. Mulac, maire d'Angoulême, républicain, est élu par 8395 voix en remplacement de M. Paul Déroulède. Arrondissement de Rambouillet. Ballottage. — Election sénatoriale. Département du Finistère, M. l'amiral de Couvville, rallié, est élu par 651 voix en remplacement du général Lambert, décédé.



LES GRÈVES DE MARSEILLE — L'ASSAUT D'UN TRAMWAY PAR LES GRÉVISTES



BAVIÈRE



N.-ZÉLANDE



SOUDAN



TUNIS



SERBIE

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

L'Afrique centrale modifie un peu ses couleurs. 1 p. devient carmin, 4 p. olive et 6 p. brun, avec les armoiries centrales en violet au lieu de noir.

Nous donnons le type des grands timbres de Bavière, 3 bistré et 5 vert pâle; au moins voilà un pays constant, il n'a eu, en somme, que 2 types depuis 1850!

Du Chili, nous arrive une surcharge, une seule, mais énorme, sur le 30 c. rose; 5 c. noir est le chiffre de ce nouveau produit qui a pour but d'écouler heureusement un stock considérable.

Les mirifiques timbres du Congo nécessitaient de compléter l'émission; le même auteur a été chargé de faire un timbre-taxe; souhaitons qu'il soit plus heureux!

Voici Costa-Rica qui envoie aussi du nouveau, 1 c. noir et vert, monument de Juan Santa-Maria; 2 c. noir et rouge, buste de Juan Mora; 5 c. noir et bleu, vue de Puerto-Limon; 10 c. noir et brun, buste de Branlio-Corrillo; 20 c. noir et brun rouge, le théâtre national.

Les grands timbres de la côte des Somalis vont être remplacés; ils n'étaient déjà pas beaux, de quelles nouvelles horreurs va-t-on nous gratifier?

Les surcharges continuent à faire florès en Grèce, les timbres olympiques y passent à leur tour.

Modification en Hongrie: la série se complète par un 20 f. brun, et un 35 f. carmin foncé qui a pris la nuance du 6 supprimé; on supprime le 3 kor.

D'Islande, une nouvelle valeur 25 aur bleu et brun; et un 4 aur gris, de service.

On nous fait espérer la série italienne; le jeune roi y serait de face.

En Norvège paraît enfin le 60 ore bleu foncé, un dernier type retouché.

La Nouvelle-Zélande émet son timbre commémoratif de l'institution de « l'imperial penny postage ». C'est un petit timbre carmin vif, de 1 penny naturellement, avec une figure assez laide, mais habillée très *convenablement*, qui doit représenter le commerce.

Le Pérou ajoute, au portrait de grand homme déjà décrit le mois dernier, 2 autres de non moins grands hommes, timbres pareils d'ailleurs, valeur 2 c. et 5 c.

La Serbie suit le mouvement qui pousse aux timbres de haute valeur et de plus grand format. Un 5 D. violet nous montre le jeune roi.

Nous donnons aussi un petit timbre-



TURQUIE



TURQUIE

taxe du Soudan, très intéressant à raison du bateau africain qu'il représente.

Puis Tunis, qui se met aussi à suivre l'union postale avec un 10 c. rose vif, un 15 gris perle et un 25 bleu.

Enfin la Turquie, dont l'émission est double, de deux types analogues, l'un pour l'extérieur, l'autre pour l'intérieur.

Extérieur, 5 bistré, 10 vert jaune, et 20 rose violacé; intérieur, 5 violet, 10 vert et 20 rose vif.

JEAN REPAIRE.

LA MODE DU MOIS

Je me répète en affirmant que les costumes modernes affectent de plus en plus la forme fourreau sur les hanches. Mais c'est tellement la note dominante pour toutes les robes, du costume tailleur à la toilette de soirée, que je crois nécessaire d'en bien convaincre celles de nos abonnées ou lectrices qui tiennent à

sistante du boléro, ce genre de ceinture est absolument appréciable et commode. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que toutes les boucles, qu'elles soient en or, en argent ou en émail, affectent le style dit « art nouveau ».

Voilà la saison où bientôt vont commencer les fêtes champêtres. Depuis quelques années,



suivre toutes les fantaisies de la plus autocrate des majestés. Les femmes, actuellement, sont plutôt moulées qu'habillées, tant leurs formes sont peu dissimulées sous les jupes longues et plates n'autorisant guère que le port de la culotte de peau ou de satin noir en guise de jupon. Ce dernier se trouve remplacé, en apparence, par un froufrou très épais de balayeuse en soie ou en dentelle, quelquefois les deux ensemble, soutenant la traîne de la jupe.

Dans les détails, parmi les nouveautés à suivre, il faut citer la ceinture-corset. Celle-ci se fait ou en soie noire, ou assortie à la couleur de la robe. Avec la mode per-

les *garden parties* sont devenues un divertissement fort prisé dans la bonne société. Une robe en foulard fond blanc, couverte de dessins bleu marine n° 1, est tout à fait de mise en pareil cas. Celle que nous donnons est ouverte sur un tablier de mousseline de soie blanche plissée, encadrée par deux longues quilles de dentelle crème; le bouffant du corsage-boléro est également en mousseline de soie plissée, coupée d'entre-deux en dentelle. La ceinture est haute, en surah drapé, assortie de nuances aux dessins de l'étoffe. Toquet de crin blanc, drapé de mousseline de soie, et orné de fleurs de saison sur le côté. Bas de fil d'Écosse, souliers bouton-

nés en peau souple et gants de chevreau, le tout blanc.

Pour automobile, voici (n° 2) un costume tailleur, à jupe courte en *cover coat*, gris poussière, tout à fait réussi. Il est simplement orné de biais et de piqûres, et, au corsage-veste, de revers en drap blanc avec boutons en fantaisie. Pochette sur le côté gauche. Bottines en coutil gris et cuir jaune, lacées sur le dessus. Bas de fil, à carreaux écaillés gris et blanc. Chapeau canotier, en

lequel se détache une longue cravate régale, en satin noir. Gants de fil blanc, bas et souliers blancs; chapeau canotier, avec draperie noire autour de la calotte, de laquelle s'échappe une plume de fantaisie également noire.

Enfin, voici pour la ville, le voyage ou les stations balnéaires, dont la saison ne tardera pas à s'ouvrir, un ravissant costume tailleur. Il est en petit drap de nuance tendre, entièrement doublé de soie claire et simplement orné de biais et de piqûres camaïeu. La



paille anglaise, avec simple ceinture de gros grains autour de la calotte, fermée par une boucle de fantaisie. Gants de daim gris.

Ce costume sera également utilisable pour excursions ou promenades nautiques, mais alors on remplacera, si l'on craint le soleil, le chapeau canotier par un chapeau plus grand, mais non moins simple.

Celui-ci, en *homespun* (n° 3, destiné au jeu au croquet ou au lawn-tennis, peut également remplir le même emploi. De forme princesse, la jupe n'est plissée qu'à partir du bas des hanches. Un boléro sert de corsage. Il est à revers échancrés, blancs et piqûés; le gilet est en drap ou en piqué blanc, sur

jupe, absolument plate du haut, se termine par un haut volant en forme, très ample et très long. Un boléro court, sans revers, sert de corsage. Les manches, évasées aux poignets, retombent sur les mains. La haute ceinture-corselet est en surah noir drapé, et, sous le col rabattu de la chemisette plate, se glisse une cravate sans pans, également en surah noir. Grand chapeau de fantaisie à calotte Empire, garni de rubans et de fleurs. Gants de fil d'Écosse. Bas noirs en mi-soie. Souliers de cuir jaune, jupon de dessous en fil et soie, noir et blanc, et lingerie de linon mauve ornée de valenciennes.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Pertes par naufrages de la marine anglaise. (Marine royale non comprise.)

	NAVIRES								
	à voile		à vapeur		Totaux				
	Nombre	Tonnage.	Nombre	Tonnage.	Nombre	Tonnage.	Équipages	Passagers.	Totaux
1884	463	111 406	153	111 067	616	222 473	1 408	236	1 644
1885	422	111 045	135	106 146	557	217 191	1 369	62	1 431
1886	507	125 631	157	90 871	641	216 502	1 270	70	1 340
1887	364	98 202	156	90 384	500	198 586	1 325	362	1 888
1888	428	115 818	115	73 512	543	189 330	1 156	781	1 917
1889	331	93 343	116	81 199	447	174 542	983	56	1 045
1890	394	93 870	131	112 864	528	206 734	1 372	172	1 544
1891	448	104 991	139	112 431	587	217 422	1 342	584	1 926
1892	321	88 220	96	76 076	417	164 296	1 218	112	1 330
1893	391	82 888	122	96 036	523	178 924	1 397	90	1 487
1894	390	70 792	149	104 126	539	174 918	1 481	1 254	2 736
1895	352	90 572	126	94 851	478	185 423	1 340	104	1 444
1896	326	81 217	107	94 607	433	175 824	833	410	1 243
1897	347	63 877	128	105 053	475	168 930	828	48	876
1898	287	52 408	125	111 686	412	164 095	872	100	972

L'approvisionnement de Paris en 1899.

Denrées soumises à l'octroi.

Beurre	22 060 553 kilogr.
Charcuterie	2 865 988 —
Fromage sec	7 404 870 —
Huîtres	9 412 798 —
Enfants	544 838 440 (nomb.)
Pâtés, terrines, poissons mari- nés, etc.	2 039 676 kilogr.
Poisson	38 441 263 —
Sel gris ou blanc	19 171 643 —
Vin de boucherie	163 771 711 —
— de porc	27 250 998 —
— de cheval	5 931 650 —
Vinaille et gibier	29 789 517 —
Alcool	152 305 hectolit.
Bière	265 389 —
Cidre	94 089 —
Vin	5 200 613 —

Commerce des colonies françaises en 1899.

(En milliers de francs.)

	Importation.	Exportation.	Totaux.
Martinique	27 005	26 602	53 608
Guyane	19 156	18 707	37 863
Réunion	20 856	15 367	36 313
Sénégal	50 060	23 546	73 606
Guyane	12 100	6 844	18 944
St-Pierre et Miquelon	12 895	15 418	28 313
Inde	4 811	9 283	14 094
Nouvelle-Calédonie	10 958	8 913	19 871
Tahiti	2 861	3 528	6 389
Cochinchine-Cambodge	66 934	111 005	177 239
Annam	4 171	6 567	10 711
Tonkin	45 017	29 365	65 382
Guinée	15 142	9 461	24 903
Côte d'Ivoire	6 580	5 863	12 213
Dahomey	12 349	12 720	25 069
Congo	6 689	6 625	13 315
Madagascar	562	1 315	1 876
Mayotte	27 917	8 046	35 953
Totaux	345 566	310 166	656 732

Consommation du pain par habitant

d'après le *Scientific American*.

Russie	317 kilogr.	Espagne	210 kilogr.
Allemagne	280 —	Italie	200 —
France	270 —	Gr.-Bretagne	190 —

Les conscrits illettrés en France.

	Total des inscrits.	Ne sachant pas lire.	Proportion pour cent.
1827-1829	834 954	460 969	55,2
1831-1835	1 466 341	694 896	47,4
1836-1840	1 466 260	641 060	43,7
1841-1846	1 481 197	591 807	40
1846-1850	1 479 692	532 893	36
1851-1855	1 485 183	506 204	34,1
1856-1860	1 484 653	461 486	31,1
1861-1865	1 576 262	424 852	27
1866-1870	1 895 168	391 154	21,4
1871-1875	1 423 323	255 414	17,9
1876-1877	562 539	87 832	15,6
1878-1881	1 193 027	174 451	14,6
1882-1886	1 512 860	177 723	11,7
1887-1892	1 459 715	116 978	8

Mouvement de la navigation en Europe.

	EN TONNES	
	1890	1899
Angleterre	74 281 000	97 783 000
Allemagne	21 107 000	27 637 000
France	28 967 000	33 564 000
Russie	12 072 000	17 472 000
Italie	14 246 000	36 622 000
Espagne	23 911 000	28 994 000
Portugal	10 564 000	17 904 000
Hollande	10 839 000	17 326 000
Danemark	8 290 000	11 206 000
Suède	10 766 000	15 373 000
Norvège	5 354 000	6 376 000

Les syndicats en France

(Nombre d'adhérents.)

	Patrons.	Ouvriers.	Mixtes.	Agricultes.	Totaux.
1890	93 411	139 692	14 096	231 234	481 133
1891	106 157	205 162	15 773	269 298	596 380
1892	102 549	288 770	18 561	313 500	723 680
1893	114 176	402 125	30 062	353 883	900 236
1894	121 914	403 340	29 124	378 750	933 228
1895	131 031	419 781	31 126	403 261	985 199
1896	141 877	422 777	30 533	423 492	1 018 479
1897	180 214	437 793	31 963	448 355	1 100 665
1898	151 624	419 761	34 236	491 692	1 097 313
1899	158 300	492 617	28 519	512 794	1 192 230

G. FRANÇOIS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Décidément les valeurs industrielles restent toujours les favorites à la Bourse de Paris et, dans ces derniers temps, c'est ce compartiment qui a seul été, pour ainsi dire, actif. Cela tient surtout à cette circonstance que l'affaire que représente un titre industriel se voit, qu'elle peut être suivie, que l'on peut obtenir sur elle des renseignements. Pour un État, c'est autre chose. En dehors de la politique, que ne peut-il pas se passer? Un exemple justement vient de nous être fourni.

Pour l'exercice fiscal 1900-1901, le ministère roumain qui détenait le pouvoir il y a un an, avait établi le budget de la principauté de Roumanie de telle façon qu'il laissait prévoir un excédent de recettes sur les dépenses de 7 millions de francs. On a été loin de compte, puisque, en fin d'exercice, on s'est trouvé en face non pas d'un excédent, mais d'un déficit de 20 millions. Naturellement ce ministère par trop amateur de fantaisie a été remplacé, et celui qui est venu au pouvoir il y a deux mois environ a cherché à remettre les choses sur pied. Pour obtenir l'équilibre du budget 1901-1902, il a frappé le peuple roumain de 6 millions d'impôts nouveaux, mais en même temps il a réalisé 20 millions d'économies. Tous les fonctionnaires de l'État ont vu leurs traitements réduits, et le prince de Roumanie a été le premier à donner l'exemple du désintéressement. Voilà qui est beau, mais on se demande comment ce pays s'est laissé acculer à une telle situation. Car pour le moment il ne peut plus songer à emprunter. Qui lui prêterait, en effet? Ceux qui ont souscrit anciennement aux Emprunts Roumains sont tous en perte. Une seule catégorie de titres a échappé à la baisse : ce sont les Bons du Trésor 3 % émis en 1899. Autrement, le Roumain 4 % 1890 émis à 87,32, n'est plus qu'à 75 environ ; le 4 % *Amortissable* 1896, qui avait été offert au public à 86 1/2 perd à l'heure actuelle entre 10 et 11 points ; et le 4 % 1898 ne vaut plus que 74, alors qu'il a été émis à 93.

Des années mauvaises le gouvernement roumain n'a jamais tenu compte, et c'est pourquoi il s'est tellement lancé en avant. Au lieu de faire comme certains autres petits pays européens, comme le Danemark, la Suède, la Hollande, par exemple, il a voulu agir comme les grandes nations, dont la richesse a des assises totalement différentes. Il a construit des chemins de fer à ce point que son réseau, qui comprenait 1 235 kilomètres en 1875, en possède maintenant plus de 3 000. On comptait, également en 1875, 6 482 kilomètres de fils télégraphiques, et on en trouve, à l'heure actuelle, plus de 18 000! Pour la construction de ces voies ferrées, de ces télégraphes, on n'a cessé d'emprunter, et la dette de la Roumanie s'élève maintenant à plus de 1 300 millions de francs. Qu'exige-t-elle par an pour les intérêts et le service d'amortissement? 92 millions de francs, en chiffres ronds. Et ce ne sont pas là toutes les charges du budget, puisqu'il atteint, pour 1901-1902, malgré les économies pratiquées — et non encore réalisées — le montant total de 218 millions de francs. N'est-ce pas beaucoup, pour une nation de 3 500 000 habitants et qui n'a pas encore, nous le répétons, de ressources industrielles?

Certains lecteurs trouveront que s'il est bon d'avoir des *Fonds étrangers*, il n'est pas mauvais aussi de s'intéresser à certaines autres valeurs. C'est pourquoi, à ceux qui seront de cet avis-là, nous ne craignons pas de recommander les obligations 3 % de la revue *Le Monde moderne* qui sont très intéressantes, puisque les obligations de la deuxième série qui valent 97 fr. 50 à 100 francs détacheront un coupon de 2 fr. 50 nets au 1^{er} juillet. Nous sommes à la disposition de nos lecteurs pour leur donner tous les renseignements qu'ils désireront.

EMILE BENOIST,

Directeur du *Moniteur économique et financier*
17, rue du Pont-Neuf.

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Soufflé de poularde à la moderne. — **FORMULE.** — Une poularde mi-grasse, un petit poulet, 100 grammes de farine, 100 grammes de beurre, demi-litre de lait, 1 décilitre de crème douce, autant de cognac, 250 grammes de bardes de lard, deux œufs, 15 grammes de sel, poivre, épices et muscade.

OPÉRATION. — Choisissez une poularde fine pas trop grasse, flambez-la, enlevez le jabot en fendant la peau sur le côté du ventre d'un bout à l'autre de la poule, dégagez l'estomac complètement, avec des ciseaux coupez les os qui le rattachent au dos, enlevez-le, videz la poularde avec beaucoup de soin, le soufflé devant cuire à la place des intestins.

Coupez le cou au ras du corps et bien franchement, les pattes au genou, les ailerons à la deuxième jointure, passez un bout de ficelle dans les deux cuisses pour serrer la poularde une fois garnie. Lèvez la chair du poulet complètement, avec les débris de la poularde et du poulet marquez un bouillon avec 1 litre et demi d'eau et quelques légumes.

Pilez les deux chairs avec le sel, passez-les au tamis de fil de fer n° 20 et faites la purée.

Mettez dans une moyenne casserole le lait, la moitié du beurre et une pincée de sel, faites bouillir, retirez du feu, mettez la farine; mélangez à la cuiller de bois et faites-la sécher sur le feu une minute en remuant. Versez-la dans le mortier, mélangez les deux œufs un par un, ajoutez la farce passée et triturez, le beurre et triturez encore, le cognac et les épices.

Repassez la farce obtenue une deuxième fois au tamis; recueillez-la dans un saladier, incorporez en tournant vivement avec une cuiller de bois et par petites cuillerées la crème douce, qui doit être un peu épaisse.

Faites bouillir très peu d'eau avec un peu de sel dans une casserole, jetez-y une petite

cuiller de farce, laissez reprendre le bouillon, couvrez, retirez du feu et attendez cinq minutes.

Cette espèce de quenelle doit être restée entière, blanche et moelleuse, goûtez pour l'assaisonnement et corrigez-la, au besoin, d'un jaune si elle est trop molle, d'un peu de crème si elle est trop ferme. Allongez la barde de lard dans l'intérieur de la poularde qu'elle dépasse de chaque côté; mettez la farce dessus, qu'elle ne déborde pas en dehors de la poularde, ni en haut ni en bas, relevez-la en forme de dôme allongé, couvrez avec les bardes, relevez la peau tout autour, serrez la ficelle pour fixer le tout et faites-la braiser.

POUR LA MAISON. — Étaléz dans le fond d'une braisère ovale un lit de couennes, un lit d'oignons et un lit de carottes émincées, un bouquet garni, posez la poularde, couvrez d'un papier beurré et en couvercle, faites-la suer cinq à six minutes, mouillez avec le jus des carcasses qui ne doit pas aller plus haut que la base de la farce; recouvrez, faites pocher au four une heure. Évitez que la farce ne prenne de la couleur.

LA SAUCE. — Faites fondre 40 grammes de beurre, mélangez 30 grammes de farine. Passez le jus du soufflé après avoir enlevé la poularde de la braisère, dégraissez-le, mouillez avec un quart de litre, donnez un coup de fouet, faites faire un bouillon en remuant, ajoutez quelques gouttes de citron et un peu de poivre blanc frais moulu.

Dressez la poularde sur un plat ovale, saucez légèrement dessus, envoyez le restant de sauce à part et des assiettes chaudes.

Ce soufflé se sert à la cuiller ainsi que tous ses similaires.

On peut y mettre des truffes coupées en dés une fois la farce finie.

A. COLOMBI.

Réparation du caoutchouc. — Les cyclistes sont, en général, très experts pour réparer leurs chambres à air, mais ils échouent presque toujours quand il s'agit de combler un trou fait dans l'enveloppe du pneumatique. Ils pourront cependant y arriver en fabriquant le mélange ci-dessous :

Caoutchouc râpé	8 grammes.
Gutta-percha	4 —
Colle de poisson	2 —
Sulfure de carbone	30 —

Après avoir laissé macérer pendant quelques jours, on en prélève de petites parties avec la pointe d'un canif et on les accumule dans la fente, après avoir eu soin de purger celle-ci de toute trace de matières étrangères. Au bout de trente-six heures environ, le mastic a fait prise. On l'égalise en enlevant

avec un bon canif la petite motte qui dépasse la surface du bandage.

La même pâte peut servir à réparer n'importe quel autre objet en caoutchouc.

Nettoyage de l'argenterie. — On emploie le mélange ci-dessous :

Craie pulvérisée	250 grammes.
Essence de térébenthine	60 —
Alcool	30 —
Esprit de camphre	20 —
Ammoniaque	9 —

On applique avec une éponge, on laisse sécher, puis on polit.

Plus simplement, on peut employer un peu de blanc d'Espagne que l'on a laissé tomber dans une solution d'hypo-sulfite de soude.

VICTOR DE GRÈVES.

BIBLIOGRAPHIE

M. le commandant Veling poursuit ses traductions des mémoires allemands se rattachant à l'épopée napoléonienne et donne cette fois, chez Plon, des **Fragments de vie** du colonel de Suckow, de l'armée wurtembergeoise. Ils vont d'Iéna à Moscou et comprennent, particulièrement sur la retraite de Russie, des détails saisissants. Sur les soixante-dix officiers du régiment de M. de Suckow, cinq seulement survécurent à ces épreuves héroïques, qui semblent tenir de la légende, et qui n'en sont pas moins de l'histoire, une histoire utilement confirmée par des travaux comme ceux du commandant Veling.

Le capitaine de La Jonquière poursuit, chez Lavauzelle, ses études sur l'**Expédition d'Égypte**. Il remet au point de l'histoire cette campagne restée jusqu'ici dans le domaine de la légende. Rien n'est plus intéressant que cette éclosion du génie de Bonaparte et que cette mainmise de l'influence française sur ces contrées qui subsiste encore malgré tant de fautes et tant de faiblesses.

M. Bulloz a entrepris une œuvre de vulgarisation par l'image que nous sommes heureux de signaler. Il s'agit de séries de clichés pour projections lumineuses accompagnées de notices. **L'Éducation populaire** ne saurait être mieux développée que par ces conférences où la projection accompagne la parole, comme les gravures illustrent un texte.

Ce qui distingue cette collection, c'est le choix des clichés destinés à être projetés ; ils ne représentent que des œuvres d'art, tableaux ou monuments. Ainsi le sentiment du beau pénètre le spectateur. Ses yeux ne perçoivent que de belles choses.

Pour que son entendement ne soit également frappé de ce de notions élevées, et pour guider le conférencier, souvent improvisé, M. Bulloz a rédigé de petites notices substantielles contenant ce qu'il faut dire et rien de plus. La mesure est un art difficile, fruit d'un long savoir, et ces collections constituent une propagande de premier ordre.

M. Louis Chollet explique dans sa préface le titre **les Souvenances** de son nouveau volume de vers, chez Lemierre. A quoi bon un titre ? *Poésies* suffit. Et à quoi bon des vers ? A adoucir la vie, cela suffit encore.

Il y a des vers qui ne sont pas de la poésie et qui ne servent à rien. Ceux-ci ne sont pas du nombre. Ils remplissent la double mission et méritent le double élogé.

Au lieu de s'entendre dire qu'elle est jolie, une femme préférera qu'on lui murmure :

Du diamant clair de vos yeux
Et du sourire de vos lèvres,
Avec un soin touchant d'orfèvres,
J'ai fait un écrivain précieux.

Et n'est-ce pas joli de dire des fleurs :

N'ont-elles pas des yeux, des lèvres, une bouche,
Comme nous, pour voir et causer.
Quand le souffle des nuits les caresse et les touche
De son aile et de son baiser ?

La thèse soutenue par M. Edmond Demolin, dans son nouveau volume publié à la

librairie Didot, s'énonce par le titre lui-même : **Comment la route crée le type social**. Ce n'est pas une explication entièrement nouvelle et, sans remonter aux antiques migrations des peuples, dire que le sol crée la race n'est point fait pour étonner.

Suivant la méthode de Le Play, l'auteur s'appuie sur des faits prouvés et méthodiquement observés, et il a l'intention d'en faire la base de l'enseignement géographique dans son *École des Roches*. Cela vaudra mieux qu'une sèche nomenclature de noms. Il faudra cependant y ajouter une chose qui manque à ce volume consacré aux routes de l'antiquité, et qui se trouvera sans doute dans le second réservé aux routes des temps modernes, c'est une conclusion. Toute étude doit avoir des conséquences pratiquement applicables aux sociétés actuelles.

La Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts librairie May compte un nouveau volume dans la **Peinture française au XVII^e et au XVIII^e siècle**, par Olivier Merson.

Il suffira de dire que cet ouvrage, qui comprend une des manifestations les plus intéressantes du cycle artistique, est digne de l'ensemble de cette célèbre collection qui a tant fait pour la vulgarisation du beau.

La même librairie publie une édition d'**Éviradnus** qui prendra place au rang d'honneur des bibliothèques avisées. Le poème immortel de Victor Hugo a trouvé dans Ruty un artiste qui en a compris la grandeur et qui l'a rendue par des compositions dramatiques fortement gravées par Gussman. C'est une illustration digne de la *Légende des siècles*.

M. Eugène Mouton a publié, chez Delagrave, deux volumes : le **XIX^e siècle vécu par deux Français et Un demi-siècle de vie**, où il réunit ses propres souvenirs à ceux de son père, le colonel Louis Mouton, secrétaire de Napoléon.

Nous avons ainsi une histoire vécue et intime de toute la période comprise entre 1773 et le 1^{er} janvier 1901, c'est-à-dire du XIX^e siècle tout entier. Le style est simple et eussif, le récit émaillé d'anecdotes tour à tour plaisantes, familières, émus, mais toujours vraies. Si de tels mémoires étaient plus souvent publiés, et qu'ils fussent écrits, comme ceux-ci, avec sincérité et simplicité par un honnête homme, n'arriverait-on point à constituer une « histoire naturelle de l'humanité » qui manque et qui nous apprendrait à connaître les *vérités* de la vie.

La librairie Schleicher, dans une nouvelle bibliothèque d'histoire et de géographie universelles, publie une monographie de **Notre globe** par E. Sienring qui comprend sa physique, sa physiologie et la vie qui s'agit à sa surface. Les notions condensées sont les plus claires. L'auteur prédit nettement à la terre le sort de la lune ; ce sera un jour un astre mort. Il est vrai qu'on a du temps devant soi, et même un temps assez indéterminé, car cela peut durer encore « quelques milliers ou quelques millions de siècles ».

Le
Monde Moderne

Juin 1901

UN FLOT DE PRINTEMPS DANS BROADWAY

Comme il descendait les marches de la petite maison de sa sœur, ce premier samedi de mai, il vit devant lui la fraîche verdure de l'herbe dans Stuyvesant Square, les fleurs délicates sur ses buissons épars, les jeunes feuilles sur ses arbres, et il sentit en lui-même aussi les influences subtiles de l'époque printanière. Le ciel était sans nuages, serein, et d'une profondeur bleue incomparable. Le soleil brillait clairement et les ombres qu'il projetait allaient s'allonger déjà en travers de la rue. La brise caressante soufflait en hésitant. Il entendit le cri inarticulé d'un colporteur qui était chargé d'un plateau contenant une douzaine de boîtes de fraises et qui marchait près d'une carriole où des paniers d'osier s'entassaient en pile haute.

Quand il traversa la Troisième Avenue, il remarqua qu'une ombrelle blanche s'était épanouie au-dessus de la chaise élevée du décrocteur italien du coin. Un garçon boucher, le panier sur le bras, s'attardait en caquetage animé avec une cuisinière irlandaise de bonne apparence. Un chariot campagnard, rempli de plantes croissantes, se traînait en descendant la rue, tandis que le vendeur braillait alentour le bon marché de sa marchandise.

Il y avait à Union Square d'autres signes de la saison : les sombres landaus avec leur capote demi-rabattue, les fleurs des parterres étalées en profusion brillante, les plantes aquatiques ornant le large bassin de la fontaine, les pigeons se faisant l'amour et roucoulant langoureusement, les moineaux sautillant et bataillant énergiquement, les jeunes hommes et les jeunes filles marchant lentement, le long des chemins infléchis, et l'un à l'autre se souriant au visage.

A Harry Grant, tantôt revenu d'un long hiver dans le glacial Nord-Ouest, il semblait que l'homme et la nature fussent en train de se réjouir à l'unisson dans la montée de la sève et le bourgeonnement du printemps.

C'était comme si le poulx de la ville robuste eût battu plus vite et avec une jeunesse renouvelée. Harry Grant sentit son propre cœur exulter à se trouver de retour parmi les spectacles qu'il aimait, à un jet de pierre de la maison où il était né, à une portée de pistolet de la résidence de la jeune fille à qui il allait, maintenant enfin, demander qu'elle l'épousât.

Il y avait un an presque, depuis qu'il l'avait vue, mais il savait qu'elle l'accueillerait aussi cordialement qu'elle l'avait toujours fait. Que Winifred lui fût une solide amie, il le savait assez ; ce qu'il ne savait point du tout, c'était si, de son côté aussi, l'amitié s'était changée en amour. C'est à peine s'il pouvait se rappeler le temps où il ne l'avait pas connue. Il se remémorait distinctement l'occasion où il lui avait dit pour la première fois son intention de l'épouser quand il aurait grandi. C'était un jour de printemps comme celui-ci, et il avait sept ans et elle en avait cinq, et ils étaient à jouer ensemble dans Grameray Park, tandis que leurs « nurses » les suivaient lentement le long de la clôture. Maintenant, il avait vingt-trois ans et elle vingt et un, et, dans toutes ces seize années, il ne s'était passé de jour où il n'eût songé à leur mariage futur. Naturellement, quand il était devenu un grand garçon et qu'on l'avait envoyé en pension, il avait eu honte de parler de ces choses-là. Mais quand il alla au collège, il avait regardé quatre ans en avant et avait

fixé presque le jour où il voulait s'en ouvrir à elle.

Et puis, son père était mort, et les affaires de famille furent laissées dans une confusion inextricable.

Son oncle avait offert à Harry de le défrayer de ses études à « Columbia » ; mais il avait hâte d'être indépendant, de faire son propre chemin, d'avoir une position qu'il pût demander à Winifred de partager. Il trouva sur-le-champ une place dans les bureaux d'une grande maison de tissus, et il y avait si bien réussi qu'un des clients lui fit des propositions séduisantes pour l'envoyer dans une ville rapidement croissante du nouveau Nord-Ouest. Harry Grant avait passé là-bas deux ans, deux ans de dur labeur parmi des hommes qui travaillaient tous puissamment et qui étaient capables d'apprécier son énergie juvénile.

Maintenant, il était de retour à New York, en qualité de représentant dans l'Est du principal capitaliste de la ville du Nord-Ouest, un vieillard qui aimait Harry et qui appréciait de quelle utilité pouvaient devenir son habileté et son caractère. La position était lourde pour un homme si jeune, mais elle était honorable aussi, et le traitement était large, même pour New York. Enfin, il était prêt à lui demander de partager son existence.

Il n'était point en hâte pour le moment, puisqu'il ne pouvait être assuré de la trouver chez elle avant cinq heures presque, et qu'il en était maintenant à peine quatre, au cadran transparent qu'Atlas supportait sur son dos à la vitrine supérieure du joaillier, de l'autre côté du square. Il traversa Broadway à la 14^e rue, et là il fut saisi sur-le-champ et emporté par le flot printanier qui roulait, en montant de la ville inférieure, par ce splendide après-midi de mai. Les devantures des fleuristes étaient embellies de lis de Pâques et embaumées de branches de lilas. Les devantures des confiseurs étaient égayées

d'œufs de Pâques voyants et de lapins en chocolat bien pomponnés. Des fillettes se pressaient à travers les portes avec de petits rires étouffés, pour se presser à côté des fontaines d'eau gazeuse. Des hommes d'âge déjà mûr s'attardaient aux coins de rue pour fixer les jeunes femmes.

Dans l'espace d'une heure, de deux au plus, Harry Grant se proposait de demander à Winifred qu'elle fût sa femme, et en voyant la redoutable question si proche de lui, il ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur ce que serait la réponse. Winifred avait pour lui de l'amitié, de cela il s'en sentait sûr. Si elle l'aimait, même un peu, c'est ce qu'il ne pouvait se hasarder à deviner. Elle avait un bon sens vigoureux et ne se reposait que sur soi ; il le savait bien, et cependant il ne pouvait s'empêcher de craindre que, peut-être, l'influence de sa grand-mère n'eût été plus puissante qu'il ne le souhaitait. Il se pouvait, naturellement, que l'inquiète et ambitieuse vieille femme eût inoculé à sa jeune petite-fille quelque chose de sa propre aigreur.

Comme la position d'Harry avait changé depuis qu'ils avaient été garçon et fille, ainsi en était-il de celle de Winifred. Son père était mort aussi, puis son grand-père, laissant une grosse fortune à sa veuve, et Winifred était allée vivre avec sa grand-mère, Mrs. Winston-Smith (c'était sa grand-mère qui avait introduit le trait d'union dans le nom et qui avait insisté pour le faire adopter du fils et de la petite-fille). Que Mrs. Winston-Smith ne l'aimât pas, Harry Grant ne le savait que trop bien, ou du moins qu'elle ne l'approuvait pas en qualité de prétendant possible à la main de miss Winston-Smith. Elle estimait que sa petite-fille devait faire un mariage brillant. On l'avait entendue dire qu'en Angleterre, Winifred n'aurait pas de mal à épouser un titre. Elle avait conduit sa petite-fille à Londres, la saison précédente, et elles avaient été

présentées à la cour, pour faire ensuite une tournée de visites dans les châteaux, rentrant tardivement terminer l'été à Lenox.

Tout cela, Harry le savait par les journaux : mais ce que Winifred en avait pensé, il l'ignorait, car il ne l'avait pas vue depuis la veille de son départ pour l'Angleterre. Et cette entrevue même avait eu lieu en présence de la grand-mère et de deux ou trois visiteurs fortuits. A vrai dire, il n'avait pas eu, de trois ans, l'occasion d'un entretien avec la femme qu'il aimait — jusque depuis le soir où Mrs. Winston-Smith l'avait prié à dîner, pour le mener dans la bibliothèque et lui dire qu'elle le voyait attiré vers Winifred — sans en être étonnée d'ailleurs — mais qu'il devait renoncer à l'espoir de l'obtenir. Mrs. Winston-Smith avait quelque soixante ans à l'époque de cette conversation avec Harry Grant et c'était une dame fort imposante, ne manquant pas de distinction, mais capable si elle le voulait de s'exprimer avec une franchise et une droiture absolues. Dans cette occasion, elle avait jugé bon de parler entièrement sans ambages. Elle lui avait dit que Winifred avait été accoutumée au luxe et ne saurait s'en passer et que, si Winifred se mariait contre le gré de ses désirs, elle donnerait sa fortune entière à la nouvelle cathédrale, laissant la jeune fille sans un cent vaillant. Elle demanda à Harry s'il ne pensait pas qu'il y aurait de sa part beaucoup d'égoïsme à presser ses démarches quand leur succès signifierait la misère pour la femme qu'il faisait profession d'aimer. Elle lui rappela que son propre revenu était maigre et qu'il n'avait point d'espérances. Si alors Winifred n'avait point d'argent, comment pourrait-elle, étant sa femme, se procurer tous les luxes auxquels elle était accoutumée et qui lui étaient maintenant devenus des nécessités ? Naturellement elle n'admettait pas que Winifred eût pour lui aucune espèce d'inté-

rêt. En fait, elle avait espoir et confiance que les affections de la jeune fille n'étaient engagées en aucune manière et elle s'en remettait au bon sens de M. Grant et à sa répugnance pour une conduite si brutalement égoïste. Après tout, Winifred n'était qu'une enfant et n'avait rien vu du monde jusque-là.

Harry Grant n'avait pas fait de promesses à Mrs. Winston-Smith, mais il avait senti la force de quelques-uns de ses arguments. Bien nettement il n'avait pas le droit de demander à la femme qu'il aimait de renoncer à tout pour l'amour de lui, et aussi nettement il n'avait nul désir de vivre sur l'argent, quel qu'il fût, que sa grand-mère lui pourrait donner. Il avait la volonté plus que jamais de la gagner pour sa femme, mais il voyait clairement qu'il devait se rendre indépendant d'abord. Afin de pouvoir lui donner un intérieur qui ne fût pas indigne d'elle, il avait travaillé dur toutes ces années. Enfin, il avait réussi et il était en position de lui demander qu'elle l'épousât, sans lui demander en même temps de sacrifier la plupart des petits bien-être qui lui rendaient la vie facile. Avec son traitement actuel il pouvait la mettre à l'aise, même si sa grand-mère s'avisait de mal prendre la chose et de la laisser sans un cent vaillant. Le jeune homme n'avait nul faux orgueil et ne se feignait pas à lui-même d'être indifférent à ce que la grand-mère accomplit ou non sa menace. Il avait fort bien conscience que la vie serait infiniment plus agréable si Mrs. Winston-Smith acceptait la situation pour en tirer le meilleur parti et servait à sa petite-fille une pension proportionnée.

Puis, comme ces pensées lui traversaient la tête, il sourit de sa propre fatuité à anticiper si sommairement le consentement de Winifred. Ce que ferait ou dirait Mrs. Winston-Smith pesait peu. Ce qui était d'importance vitale, c'était la propre réponse de Winifred à sa question. Il ne pouvait s'empêcher de recon-

naître que, de se présenter à une jeune femme après une année de séparation et de la demander en mariage, soudain, sans avertissement, fût un procédé insolite. Et cependant c'était justement ce qu'il était sur le point de faire et il se surprit à méditer des plans pour l'éloigner de sa grand-mère et des visiteurs possibles. Il essaya d'imaginer un moyen de l'attirer dans la bibliothèque ou de l'enjôler vers le jardin d'hiver. Il lui importait peu qu'on les interrompit sitôt que ce fût : il savait ce qu'il avait à dire et il était préparé à le dire brièvement. Cinq minutes feraient assez de temps — cinq minutes — s'il pouvait seulement les avoir libres. Quand un homme a eu envie, des années durant, de poser une simple question, il ne devrait pas lui prendre longtemps pour dire les mots nécessaires et il savait que Winifred ne le garderait pas dans l'attente de sa réponse. Que ce dût être oui ou non, elle connaîtrait ses sentiments et serait prête et disposée à l'accepter tout de suite ou à le rejeter avec aussi peu d'hésitation.

Il avait marché du pas de la foule qui refluaît lourdement vers la ville ; mais, comme la crainte le saisit qu'il n'eût après tout peu de droits à croire qu'elle pût l'aimer, il allongea son enjambée dans la vaine impatience d'obtenir plus tôt sa réponse. Il jeta un coup d'œil à l'horloge de Tiffany presque au-dessus de sa tête et ralentit son allure en voyant qu'il n'était pas encore quatre heures cinq. Il avait au moins une demi-heure à attendre avant de pouvoir espérer de la trouver chez elle.

Alors, le plus inopinément du monde, il fut favorisé par la fortune. En tête des voitures arrêtées dans la 15^e rue, devant un joaillier, était un coupé élégant où une jeune femme se trouvait seule assise. Comme Harry Grant approcha du coin, son regard tomba sur ce coupé et à ce moment la jeune femme leva les yeux. Il vit que c'était Winifred. Comme leurs yeux se rencontrèrent, une rougeur rapide s'épa-

nouit sur son visage et s'effaça aussi vivement. Elle sourit et tendit sa main et rit joyeusement comme il s'élança à la porte de la voiture :

— Winifred ! s'écria-t-il.

— Harry ! répondit-elle.

— Je ne m'attendais pas à vous voir ici ! déclara-t-il.

— Est-ce donc la raison que vous y êtes ? repartit-elle.

Il ne fit pas de réponse. Il ne pouvait détacher ses yeux d'elle. Dans son ravissement à la revoir il n'avait rien à dire.

— Eh bien ? demanda-t-elle, quand elle pensa qu'il l'avait assez fixée.

— Eh bien ! répondit-il, je n'ai pas pu m'en empêcher. Vous êtes plus jolie que jamais.

A nouveau une rougeur passa sur son visage, plus faible cette fois et plus tôt évanouie.

— Voilà un compliment très direct, qu'en pensez-vous ? repartit-elle en retirant la main qu'il avait gardée enfermée dans la sienne. Et vous aussi avez un bon air de santé. Votre vie, là-bas, dans l'Ouest, vous est salutaire. Je ne m'étonne pas que vous la préféreriez au vieux New York bruyant de chez nous.

— Mais je ne la préfère pas, déclara-t-il avec chaleur. Une semaine de New York vaut à elle seule toute une année du grand Ouest. Et j'en ai fini de tout cela maintenant. Me voilà revenu ici pour de bon.

— Vrai ! pour de bon ! répondit-elle, comme il hésitait, ayant tant à dire qu'il ne savait par où commencer.

— Je suis rentré de ce matin, expliqua-t-il, et j'allais vous voir cet après-midi. J'ai... j'ai tant de choses à vous dire.

Elle le dévisagea une seconde et puis détourna son regard en disant :

— Il vous faudra parler très vite alors, si vous avez tant de choses à me dire. Nous nous embarquons mardi matin et nous partons cet après-midi pour Tuxedo jusque passé dimanche.

— Vous vous embarquez mardi ?

s'écria-t-il désespérément... Précisément quand je suis revenu exprès pour vous revoir.

— Vous n'avez pas télégraphié à grand'maman que vous veniez, ou elle aurait pu prendre d'autres dispositions, repartit la jeune femme avec un petit rire.

— Et si vous allez à Tuxedo ce soir, continua-t-il sans prendre garde à cette insinuation ironique, alors vous ne serez pas chez vous cet après-midi.

— Non, répondit-elle, nous serons de retour juste à temps pour nous habiller et pour gagner le train. Grand'maman a deux ou trois courses à faire auparavant — elle est là à l'intérieur, occupée autour de bibelots d'argent qu'elle désire emporter avec nous.

— Mais il faut que je vous voie aujourd'hui, plaïda-t-il.

— Est-ce que vous ne me voyez pas maintenant ? répliqua-t-elle, comme à nouveau la rougeur s'élevait et retombait.

— Mais j'ai quelque chose que je veux vous dire, ajouta-t-il, pressant.

— Cela ne se gardera-t-il pas jusqu'à lundi après midi ? demanda-t-elle avec un autre rire léger ; mais sous la gaieté il y avait plus qu'une pointe de sentiment.

— Non, déclara-t-il, cela ne se peut garder une heure de plus, car cela a été gardé trop d'années déjà. Je suis venu ici expressément pour vous dire quelque chose — et il faut que je m'en acquitte aujourd'hui.

— Si c'est quelque chose que vous vouliez dire à grand'mère... commençait-elle comme pour gagner du temps.

— Mais non, répliqua-t-il, penchant la tête presque à travers la baie ouverte de la voiture, c'est à vous que je veux parler, pas à votre grand'mère.

— Alors, dit-elle avec un adroit changement d'attitude, si c'est quelque chose que vous ne vouliez pas faire entendre à grand'maman, n'essayez pas de le dire maintenant, car la voici qui vient.

Harry Grant jeta derrière lui un regard hâtif et reconnut la majestueuse personne de Mrs. Winston, en conversation avec l'un des vendeurs, tout contre la porte à l'intérieur du grand magasin.

— Winifred, dit-il suppliant, et prenant à nouveau sa main, où puis-je vous revoir, ne fût-ce qu'une minute seulement ? C'est assez pour ce qu'il me faut.

Winifred le regarda et puis regarda ses doigts. Elle hésita et finalement elle répondit :

— Je crois que j'ai entendu dire à grand'mère qu'elle irait chez le fleuriste avant de rentrer — ce fleuriste dans Broadway, près de Daly, vous savez. Elle a une foule de choses à y commander et je me tiendrai dans la voiture.

— Je vais prendre le car électrique et j'y serai à vous attendre, répondit-il.

— Ne laissez pas grand'mère vous voir, s'écria-t-elle, c'est-à-dire que...

Alors elle s'adossa aux coussins de la voiture, car Mrs. Winston-Smith était sur le point de quitter le magasin.

Harry Grant avait aperçu la vieille dame à temps. Il s'écarta de la voiture et, passant par derrière, gagna l'autre côté de la rue sans offrir à la grand-mère de Winifred l'occasion de le reconnaître.

Il attendit à l'encoignure d'en face que Mrs. Winston-Smith eût pris place dans le coupé auprès de sa petite-fille, que la voiture eût tourné et fût partie vers la Cinquième Avenue.

Puis il traversa le large espace découvert jusque vers le bord du pare, et sauta sur le premier car qui déboucha, lancé, de la courbe. La plate-forme était comble, mais il n'eut garde des gens entassés contre lui.

Ses pensées étaient ailleurs et son cœur était plein d'espoir ; il était accordé à l'unisson joyeux du printemps. Il ne vit pas les jeunes gens et les fillettes qui remontaient Broadway en troupeau pressé ; il ne voyait que Winifred, il voyait son visage, ses yeux, son sourire

de bienvenue. Il allait la voir encore à l'instant presque et il pourrait lui dire alors combien il l'aimait et il pourrait lui demander si elle ne voulait pas essayer de l'aimer. Eh quoi ! si la seule occasion qu'il dût avoir, c'était dans la rue même. La demande était seule d'importance, l'endroit n'importait guère. Peut-être le caractère peu conventionnel du procédé y ajoutait-il même de la saveur. Il y avait absence de convention dans la franchise avec laquelle elle avait donné le rendez-vous. C'était en partie cette franchise qui faisait bondir de joie son cœur, et c'était en partie la bienvenue qu'il avait cru lire dans ses yeux quand leurs regards s'étaient rencontrés d'abord.

Le car allait son chemin, s'arrêtant à chaque encoignure presque, pour prendre ou pour déposer des hommes et des femmes qui frôlaient Harry Grant et qu'il ne voyait pas, si absorbé qu'il était à repasser chaque mot de son bref dialogue avec la femme qu'il aimait. Il y avait sur les trottoirs une multitude épaisse de femmes à la toilette éclatante, qui regardaient aux vitrines des boutiques où s'étaient des ombrelles brillantes, de pimpants costumes de yachting et des étoffes d'été aux couleurs claires.

Comme le car traversait la Cinquième Avenue, il vit la voiture de Mrs. Winston-Smith éloignée d'un pâté de maisons seulement. Il reconnut le cocher dressé sur le siège et puis soudain il se demanda ce qu'avait pu penser le cocher de sa conversation par la fenêtre ouverte et de sa brusque apparition. Il sourit, il alla jusqu'à rire doucement — car que lui importait ce que pouvait penser le cocher ou qui que ce fut ? C'était ce qu'elle pensait qui était d'importance, et rien d'autre au monde. Et il fut repris d'impatience à la revoir sur l'heure, et à lui dire qu'il l'aimait, et à obtenir sa réponse. Le car glissait rapidement, mais il lui semblait ramper. Le cocher, sur l'avenue, conduisait à vive allure,

mais Harry Grant était prêt à le tancer pour son indolence.

Enfin le car passa la porte du fleuriste que Winifred avait décrit. La vitrine était remplie d'azalées massées avec un instinct artistique presque japonais. Harry Grant se fit porter jusqu'à l'encoignure prochaine et revint en arrière à pas très lents, flânant à une devanture, mais totalement inconscient de la cravate printanière étalée sous ses yeux. Deux minutes plus tard, il vit la voiture de Mrs. Winston-Smith descendre la 29^e rue. Elle tourna dans Broadway et s'arrêta devant la large vitrine du fleuriste. Mrs. Winston-Smith en sortit et commanda au cocher d'attendre à l'encoignure.

Elle avait disparu chez le fleuriste avant que le coupé se rangeât dans la rue latérale.

Comme le cocher reprenait ses chevaux, Harry Grant s'avança à la fenêtre ouverte.

— Winifred, commença-t-il.

— Oh ! s'écria-t-elle, vous êtes là déjà ? et la rougeur à nouveau passa sur son visage.

— Winifred, répéta-t-il, penchant la tête dans la voiture. Je puis n'avoir qu'une minute pour dire ce que j'ai à dire et je sais que ce n'est pas l'endroit qui convient pour le dire, non plus, mais je n'ai pas le choix, car je puis n'avoir pas d'autre occasion. J'ai si longtemps attendu qu'il faut tout bonnement que je parle maintenant.

Il s'arrêta un moment. Elle ne dit rien, mais elle frotta le dos de son gant comme pour en effacer un grain de poussière.

— Winnie, continua-t-il, ce que je veux vous dire est assez simple. Je vous aime. Assurément vous devez savoir cela ?

— Oui, répondit-elle, levant les yeux vers lui, je le sais bien.

— Alors il m'est plus facile de continuer. Vous me connaissez, vous savez tout de moi ; vous connaissez mes défauts ou, en tout cas, la plupart. Vous savez que je vous aime. Pensez-vous que vous



puissiez jamais m'aimer un peu en retour? Je tâcherai si fort de le mériter. J'ai travaillé depuis l'âge de dix-sept ans à amasser assez d'argent pour pouvoir vous demander de m'épouser. J'ai une bonne position maintenant, que je n'ai pas honte de vous demander de partager. Voulez-vous? Voulez-vous m'épouser, Winnie?

Avant qu'elle pût faire aucune réponse, Harry Grant entendit derrière lui la voix de Mrs. Winston-Smith qui disait au cocher: « A la maison! »

Il fit un pas en arrière et se trouva face à face avec elle.

— C'est M. Grant, vraiment! fit-elle avec une haute inclination de la tête. C'est bien bon à vous d'amuser Winifred tandis que j'étais dans le magasin. Je vous demanderais bien de venir prendre une tasse de thé avec nous, mais nous partons à Tuxedo. Et nous nous embarquons mardi. Winifred vous l'a dit, peut-être?

Elle demeurait là, attendant qu'il lui ouvrit la portière. C'était le moins qu'il pût faire, et il le fit. Mais il ne sut pas trouver de paroles pour répondre à sa conversation toute conventionnelle. Il regarda Winifred et il vit que sa couleur affluait à ses joues et que ses yeux étaient fort brillants.

— Grand'mère, dit-elle, quand Mrs. Winston-Smith fut assise auprès

d'elle, grand'mère, répéta-t-elle assez fort pour que le jeune homme entendit par la baie ouverte où il se tenait — Harry m'avait demandé de l'épouser et vous êtes sortie tout juste avant que j'aie eu le temps de lui dire oui.

BRANDER MATTHEWS.

Traduction de JACQUES BARON.



La grande nation nord-américaine, qui prend si délibérément sa place dans le monde politique, et qui développe si puissamment son influence dans le domaine économique, aspire aussi à mettre sa marque sur les choses de la pensée, à exprimer, par sa littérature, son caractère propre, ses goûts, son génie. Elle prétend que cette littérature ne demeure pas une province et une dépendance de la littérature anglaise universelle, et s'applique à l'affranchir de son « attitude coloniale » pour l'élever en une posture souveraine et nationale.

M. Brander Matthews s'est fait le champion de cette cause autonomiste et, tandis qu'il la justifiait par ses écrits critiques et « apologetiques », il lui apportait par ses œuvres théâtrales, par ses fantaisies et par ses nouvelles purement américaines, le secours d'une propagande par l'exemple, d'une démonstration par le talent.

D'une part, il s'efforçait de dégager, chez les écrivains antérieurs du Nouveau Monde, un fonds d'idées commun, original et indigène, une tournure d'esprit caractéristique, un style « sui generis » : et depuis Franklin jusqu'à Mark Twain, à travers Cooper, Longfellow, Emerson et Holmes, il montrait l'émancipation s'accomplir et s'établir une tradition : c'était son œuvre doctorale de professeur à Columbia University, « l'histoire de la Littérature américaine ».

D'un autre côté, auteur et « essayiste », il donnait, sous la forme vive et concise du conte et de la nouvelle, des inventions burlesques à la manière de Swift, des aventures fantastiques, des récits touchants et vrais, des chroniques de la vie mondaine, où étaient répandus un humour très brillant, un sentiment tendre et hon-

nête, un cachet enfin nettement « yankee » et new-yorkais. Le conte qui précède est tiré d'un recueil dont le titre témoigne assez d'une préoccupation d'exactitude et d'originalité : « Esquisses en couleur locale ». C'est un bon exemple de la manière franche, directe et saine de l'écrivain, en



M. BRANDER MATTHEWS

même temps qu'un petit tableau de mœurs aussi suggestif et aussi pittoresque qu'une de ces humbles toiles des peintres hollandais, qui, par la seule vertu de la sincérité, révèlent les âmes.

La traduction en a été faite avec le souci de n'altérer point sa fraîcheur : on ne s'est cru autorisé à pratiquer aucune correction ou dissimulation, de sorte que le public pourra juger à bon escient M. Brander Matthews, et avec lui la jeune littérature américaine, sinon sur toute son œuvre, du moins sur l'une de ses plus gracieuses productions.

J. B.

GUSTAVE MOREAU

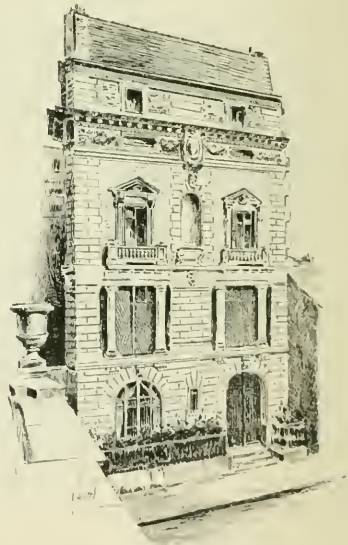
Après le musée du Louvre, celui du Luxembourg, le Carnavalet, d'autres encore, épars çà et là dans la ville, il est comme le Guimet, le Cernuschi, le d'Ennery, des trésors artistiques dus à l'initiative personnelle et à la générosité de donateurs — tel le petit hôtel de la rue de La Rochefoucauld dans lequel a vécu, a travaillé, est mort le maître Gustave Moreau, et qu'il a légué avec toutes les toiles (700), esquisses, tableaux, aquarelles (300), dessins (5000), y entassés par son patient labeur.

Il en est peu parmi les artistes contemporains qui pourraient ainsi montrer l'œuvre entier de toute une vie, sans qu'il en résultât une monotonie de spectacle, une lassante indiscretion de procédés, une fastidieuse vision de formules uniques ; le métier envahit de plus en plus au détriment de l'idée, la mode s'en mêle, un certain snobisme exotique dirige des courants d'imitateurs, et du cosmopolitisme égare les traditionnels et justes filiations. En ce brouhaha actuel des écoles, des théories, des sectes intransigeantes et passionnées, il faut se reprendre sagement pour envisager une haute et noble figure comme celle de Gustave Moreau.

L'homme a mené discrètement sa vie ; insoucieux de la popularité, « cette gloire en gros sous », il a passé sur cette terre plus de soixante années sans que son nom devint familier aux foules, et de sa maison qui était un temple il alla sur la fin de ses jours à l'Institut qui est une nécropole ; mais cette consécration tardive de son talent resta inaperçue pour beaucoup, ce sont choses officielles qu'on ignore ou qu'on délaisse. Il n'admit autour de lui que de rares intimes, ferma toujours la porte de son atelier aux curiosités boulevardières et mondaines, ne présida aucun banquet, et partit, comme Puvion de Chavannes le voulut aussi, sans discours funéraires

sur sa tombe ; ce penseur, qui n'avait frayé qu'avec ses seuls rêves, en dehors des temps, de l'ambiance quotidienne, ordonna que le grand repos définitif de la mort ne fût pas troublé par les vaines paroles mensongères, par les articles nécrologiques déclamés devant les fossoyeurs.

S'il fut difficile de pénétrer dans l'existence de ce sage, il est ardu et intimidant d'entrer dans le mystère de son œuvre : c'est peu à peu, après des stations longues et réfléchies d'un calvaire de pensées, que l'on devient dévotieux de son art, que l'on se passionne pour son symbolisme étrange, qu'après avoir sondé les arcanes de sa psychologie une et complexe, simple et multi-



LE MUSÉE GUSTAVE MOREAU

forme, on éprouve le respect qu'il faut, on se familiarise et on admire.

Ce dernier romantique qui fut un instant enrôlé sous la bannière rubescente de Delacroix, qui avait été élève du père Picot, qui en cherchant sa voie exposait en 1852 une *Pieta*, puis un *Darius à Arbelles*, ne se révéla ce qu'il continuerait d'être alors qu'après un séjour de trois années en Italie.

Un de ses camarades le rencontra à Venise à cette époque, et tandis que la conversation était par celui-ci toute consacrée à Véronèse, au Titien : « Et Vittore Carpaccio ? » interrompit Gustave Moreau : « Et Mantegna ? » eût-il pu ajouter encore.

C'est de lui en effet qu'il devait procéder davantage, et même se souvenir que Squarcione, le maître de Mantegna, avait été brodeur d'habits ; sans aucunement nuire à l'originalité individuelle, ni diminuer la personnalité intellectuelle d'un artiste, il est toujours précieusement de rechercher à travers l'histoire sa filiation, de trouver son degré de parenté dans la grande famille indéfinie ; c'est une indispensable documentation qui éclaire et précise son portrait, qui en accentue la ressemblance.

Pour Gustave Moreau, nous mettrons donc au début les Florentins du xv^e siècle, les Vénitiens primitifs et surtout l'école de Padoue. Ce n'est pas à dire qu'il les imita, non plus qu'il imitera les maîtres flamands et allemands ; mais il se retrouve avec eux en communauté d'esprit, de sensations, il juge que leur formule d'expression sera la sienne propre, et, par-dessus l'intervalle des siècles, son âme de méditation religieuse se reconnaît en la leur ; la ferveur monastique des vieux âges, la minutieuse patience de ces temps de foi sincère et émue, il en renouera dès lors la tradition, et la preuve en est, sommaire mais absolue, dans le seul catalogue des sujets qu'il traite : *Moïse sur le Nil*, *Jacob et l'Ange*, *l'Enfant prodigue*, *le Christ enfant bénissant sa*

mère, *Jésus au mont des Oliviers*, *la Crucifixion*, *la Descente de croix*, *la Mise au tombeau*, *Sainte Madeleine au désert*, *Saint Martin et les pauvres*, *Saint Michel terrassant le dragon*, *Saint Sébastien bénissant ses bourreaux*, *Sainte Cécile endormant un satyre à ses pieds*, *Sainte Élisabeth accomplissant le miracle des roses*, *Apollon amenant la lumière*, *la Nuit donnant l'essor aux rêves*, *l'Amour et les Muses*, *la Sirène chantant sur les flots*, *Orphée charmant les animaux*, *Oreste au milieu des Furies*, etc. Dans les derniers titres s'indique le véritable Gustave Moreau, celui qui, dégagé des influences premières et s'évadant des mythes purement religieux, en arrive magiquement à exprimer l'âme contemporaine à travers l'affabulation des mythologies anciennes.

Qu'il emprunte ses motifs aux légendes de la Grèce, à la Bible, aux religions orientales, qu'il évoque des allégories historiques, qu'il exalte la beauté du nu, la chair de la femme ou de l'éphèbe, ce n'est là que prétexte, que moyen de traduire avec une forme suprême d'art les inquiétudes, les anxiétés, les doutes de nos esprits ; et toute la psychologie du siècle vieillissant se peut retrouver en ces deux *leitmotiv* de son œuvre : *Œdipe et le Sphinx* et *Salomé*.

Le premier montre sans le résoudre le redoutable problème de la vie, le second est consacré à l'attraction délicate et cruelle de la femme ; mais le peintre, s'il est tourmenté par ces énigmes, n'en devient pas cependant pessimiste : le Sphinx a beau s'accrocher de ses griffes à la poitrine d'Œdipe, celui-ci le contemple sans effroi ; l'Hydre de Lerne a beau dresser au-dessus de ses victimes entassées ses multiples têtes monstrueuses, Hercule s'avance, les yeux fixés sur elle, et, avec la sérénité de la force, du droit, de la justice, la défie déjà du regard avant de la terrasser. L'homme apparaît ainsi le héros dominateur, puissant, qui est sans cesse

soumis à des épreuves, se trouve perpétuellement en butte aux fatalités, mais en triomphe — et si le chef de saint Jean-Baptiste dégoûte de sang, il est aussi nimbé d'une auréole glorieuse ; si la tête d'Orphée a les pâleurs dernières, elle est recueillie par cette « jeune fille de Thrace » qui est l'immortalité.

Envisagement consolateur de la destinée, philosophie troublante au début,

Holbeïn, son élégance de pensée se dérobe aux vérités macabres ; sa pudeur de philosophe résiste à l'image brutale du néant. De même que sa palette est une joaillerie, son esprit est enjoliveur, et quand il traduit des violences de lutte, de meurtre, de désastre, quand il incendie les ciels, quand il noie d'ombre les cavernes et les ravins, quand il tortionne les monstres, quand



UN DES SALONS DU MUSÉE

mais dont les conclusions sont sereines, et c'est pourquoi sous son pinceau la mort n'est jamais l'habituel squelette décharné d'un réalisme banal ; non, Gustave Moreau la représente femme, belle, séduisante, et la faux comme le sablier sont accessoires indispensables pour cette compréhension inédite. Dans le tableau *la Jeune Homme et la Mort*, dans *la Mort et le Bûcheron*, il fait de l'intruse une sorte de fée attirante, de consolatrice et d'apitoyée. Son aristocratie d'art répugne à des visions de

il fait rugir la mer, quand il dramatise les paysages, toujours en quelque détail de sa toile se trouvent un repos pour l'œil, une atténuation pour la songerie, quasi un dérivatif, une subtile distraction dont il sait le prestigieux secret.

C'est surtout par des magies de couleurs qu'il produit cet effet, par des vases exquisement bleus dont il somme des fûts de colonnes, par des mosaïques d'or et de diamants dont il historie les murailles, par de rutilantes et irréelles pierreries dont il vêt ses personnages,

par des architectures extraordinaires, grandioses et invraisemblables, par un entour de féerie, où l'imagination se trouve à l'aise. Dans *le Roi David* il y a, en dehors du groupe merveilleuse-

gracile et idéale de l'ange. En toute son œuvre on doit noter cette préoccupation des moindres choses concourant à l'ensemble; il n'a jamais admis que la figure principale d'un sujet s'enlevât



GUSTAVE MOREAU. — *Orphée*. (Musée du Luxembourg.)

ment humain, il y a les pilastres gigantesques qui soutiennent la voûte, il y a cette lampe suspendue sur la clarté endormie du ciel, il y a par delà la terrasse ce lointain d'horizon éclairé d'une nappe d'eau, il y a ces verdure et ces fleurs, tout ce décor imposant et gracieux, qui aère, pour ainsi parler, la silhouette songeuse du vieillard, celle

mythologies, dont il comparait et démantelait les sanglantes énigmes; réunissant, fondant en une seule les légendes issues de l'Extrême-Orient et métamorphosées par les croyances des autres peuples, il justifiait ainsi ses fusions architectoniques, ses amalgames luxueux et inattendus d'étoffes, ses hiératiques et sinistres allégories, aiguës par les

aisément en lumière sur un fond sombre, fût une antithèse facile de tons, et c'est encore un point par lequel il s'apparente aux anciens, d'apporter ainsi autant de soins aux accessoires qu'au motif primordial. Même en ses esquisses les moins poussées, et qu'il gardait jalousement des regards des profanes, sont placées, indiquées des touches sombres qui animent l'ensemble et le complètent. La technicité de son art apparaît alors, sa maîtrise de coloriste, son splendide savoir de peintre; se grisant des richesses de sa palette, de la somptuosité de ses aquarelles, il notifia à la fin certaines pages de cette indication: *émaux*, et ces projets évoquent les plus magnifiques enluminures que l'on sache, en de royaux missels.

Il a pu, à juste raison, être appelé par Jean Lorrain « un maître sorcier »; Huysmans a dit de lui « qu'il demeurerait, dans l'art contemporain, unique. Remontant aux sources ethnographiques, aux origines des

inquiètes perspicuités d'un nervosisme tout moderne ; et il restait à jamais douloureux, hanté par les symboles des perversités et des amours surhumaines, des stupres divins consommés sans abandons et sans espoirs. Il y avait dans ses œuvres désespérées et érudites un enchantement singulier, une incantation vous remuant jusqu'au fond des entrailles, comme celle de certains poèmes de Baudelaire, et l'on demeurerait ébahi, songeur, déconcerté par cet art qui franchissait les limites de la peinture, empruntait à l'art d'écrire ses plus subtiles évocations, à l'art du Limosin ses plus merveilleux éclats, à l'art du lapidaire et du graveur ses finesses les plus exquises ». Et l'auteur d'*A rebours*, dont le Des Esseintes s'enthousiasme pour Gustave Moreau, paraphrase ainsi la célèbre aquarelle de *l'Apparition* et transpose en une page écrite la magie du peintre : «... Là, le palais d'Hérode s'élançait, ainsi qu'un Alhambra, sur de légères colonnes irisées de carreaux moresques, scellés comme par un béton d'argent, comme par un ciment d'or ; des arabesques partaient de losanges en lazuli, filaient tout le long des coupoles où, sur des marqueteries de nacre, rampaient des lueurs d'arc-en-ciel, des feux de prisme.

« Le meurtre était accompli ; maintenant le bourreau se tenait impassible, les mains sur le pommeau de sa longue épée tachée de sang.

« Le chef décapité du saint s'était élevé du plat posé sur les dalles, et il

regardait, livide, la bouche décolorée, ouverte, le cou cramoisi, dégouttant de larmes. Une mosaïque cernait la figure, d'où s'échappait une auréole s'irradiant en traits de lumière sous les portiques, éclairant l'affreuse ascension de la tête, allumant le globe vitreux des prunelles,



GUSTAVE MOREAU. — *Salomé*. (Esquisse.)

attachées, en quelque sorte crispées sur la danseuse. D'un geste d'épouvante, Salomé repousse la terrifiante vision qui la cloue, immobile, sur les pointes :

ses yeux se dilatent, sa main étreint convulsivement sa gorge.

« Elle est presque nue; dans l'ardeur de la danse, les voiles se sont défaits, les brocarts ont croulé; elle n'est plus vêtue que de matières orfévrees et de

relle n'avait pu atteindre cet éclat de coloris; jamais la pauvreté des couleurs chimiques n'avait ainsi fait jaillir sur le papier des coruscations semblables de pierres, des lueurs pareilles de vitraux frappés de rais de soleil, des fastes aussi



GUSTAVE MOREAU. — *Hercule et l'Hydre de Lerne.*

minéraux lucides; un gorgerin lui serre de même qu'un corselet la taille, et, ainsi qu'une agrafe superbe, un merveilleux joyau darde des éclairs... »

Il faudrait tout citer; je veux retenir seulement cette affirmation de la fin :

« ... Jamais, à aucune époque, l'aqua-

fabuleux, aussi aveuglants de tissus et de chairs. »

C'est à l'aquarelle que furent faites les illustrations de *La Fontaine*; nous devons à l'amabilité du riche amateur qui les possède de pouvoir en publier ici une reproduction où l'on devine, malgré la monochromie de la photogra-

GUSTAVE MOREAU. — *L'Apparition*

phie, la splendide prodigalité des tons.

Il y a près de vingt ans, M. Roux, de Marseille, eut l'idée d'une collection originale; il commanda à divers artistes les Fables, et bien qu'il y ait eu dans le nombre un de Nittis joli comme un Frago, des Jacquemart d'un lavis étourdissant, un Heilbuth, un Aimé Morot, d'autres encore, la prédominance

fut vite acquise par Gustave Moreau, qui, en quatre années, exécuta soixante merveilles, s'appliqua à devenir un animalier de haute qualité, interpréta, sans rien sacrifier de son art habituel, les vers du Bonhomme; la simplicité du poète, sa clarté bien française, sans complications ni détours, sa netteté de pensée, son rigoureux vêtement de



GUSTAVE MOREAU. — *Le Paysan du Danube.* (Aquarelle.)

style, ne semblent certes, au premier abord, aucunement correspondre à la manière du peintre, et cependant, en ces histoires qu'apprennent les petits enfants, le visionnaire de la *Salomé* a logé ses accoutumées préoccupations, on le retrouve avec son symbolisme: *le Vautour et le Pigeon* est pour lui prétexte à meubler le décor d'un sphinx immense qui détache sur un coucher de soleil ensanglanté son immuable silhouette, témoin depuis des siècles des guerres, des massacres, des meurtres inutiles, et l'allégorie s'accroît ainsi, jusqu'au summum de l'effroi. *Phœbus et Borée* lui est matière à la somptuosité

d'un quadrigé hennissant que mène un dieu au regard implacable, aux mains volontaires, à la stature noblement piétée; dans *Junon et le Paon*, c'est le triomphe de la chair, du sceptre et du diadème, de l'oiseau ocellé de pierreries; dans *l'Amour et la Folie*, le symbolisme d'un paysage de rochers, de précipices, dont la femme n'a pas souci à cause de sa marotte qui tintinnabule, l'enfant à cause de ses ailes; *le Paysan du Danube*, sorte de saint Jean en haillons, au facies biblique, vaticine appuyé à un pilastre sur lequel est l'icône sacrée, la louve romaine avec Romulus et Remus qui la têtent, et la bête est par l'artiste représentée une sorte de monstre terrible, aux oreilles pointues, aux yeux flamboyants, à la gueule entr'ouverte, aux crocs menaçants, au pelage farouchement tigré, et c'est, résumée en une effigie animale, toute l'histoire fabuleuse du peuple que conduisit César, que magnifia Auguste, que régenta Néron; c'est, au-dessus de la nature fruste, rudement intellectuelle, la brutale domination de la force, du militarisme, de la civilisation exacerbée. Même dans les mythes les plus simples du fabuliste, dans *la Cigale et la Fourmi*, il ajoute son interprétation, il dièse le texte, il l'humanise de façon ingénieuse: sa « fourmi » est une femme de François Millet tenant le fuseau, tandis que

ses enfants jouent et que son chat ronronne au seuil d'une chaumière, sa « cigale », qui « se trouve fort dépourvue », malgré ses falbalas, son chapeau empanaché, les fleurs de son corsage et les dentelles de sa robe, est une moderne errante venant de là-bas, d'une ville à aqueducs, à coupoles, à fumées, qui pourrait être Rome et qui est peut-être Paris. Dans *la Mort et le Bûcheron*, dont j'ai déjà parlé, il a renouvelé l'apparition fatale, et n'était le chien qui, effrayé, hurle, on ne comprendrait l'émoi du pauvre homme au contact subit de cette jeune femme qui lui touche l'épaule d'une main, tandis que de l'autre elle tient son voile sur son visage, semble pleurer elle-même la désolation, le découragement du misérable. Toutes les fables, *le Renard et les Raisins*, *la Tortue et les Deux Canards*, *le Lion et le Moucheron*, *le Meunier, son Fils et l'Ane*, etc., etc., on les pourrait détailler ainsi, en préciser le mérite de compréhension, y découvrir des intentions multiples, en glorifier l'interprétation picturale; et le frontispice est merveille, avec, sur le dragon ailé, fantasque, cette figure modeste, timide, de la Poésie, décorée du masque, du laurier, du fouet de la satire, cette allégorie, élégante par les moindres incidents, et que splendit une étoffe traînante d'un bleu extraordinairement riche.

De la conscience dans l'étude, de la probité dans l'exécution, la féerie du cerveau et de la palette, wagnérien du pinceau, il a été calomnié par Degas, qui, comme Préault, laissera sans doute plus de traits d'esprit méchant que d'œuvres suprêmement belles, quand celui-ci l'a appelé « un ermite qui connaît l'heure des trains »; il n'y a eu en lui aucun puffisme de modernité, aucun désir de gloriole contemporaine; il a vécu dans son art et pour son art. Une phrase de lui est typique: « Il y a, disait-il, des lignes triomphantes; il y en a de désolées. » Il aurait pu s'expri-

mer de même sur les tons de la palette. Et, si on le veut comparer à Ingres, qui lui aussi a fait *Œdipe et le Sphinx*, il est loisible d'opposer la froideur classique, non émue, marmoréenne de l'un, à la psychologie intense, vibrante, humaine de l'autre: si, d'autre part, on le veut apparenter avec les préraphaélites d'outre-Manche, le cataloguer à la suite des Rosetti et des Burne-Jones, il lui faut reconnaître une supériorité intrinsèque, son archaïsme n'est pas que reconstitution illusoire d'un monde factice de rêves, de fantômes, de cauchemars, il hausse l'allégorie jus'au symbole, il traduit nos âmes douloureuses de maintenant.

Sa pensée est un trésor qu'on découvre et qu'on atteint difficilement. Il y aura peine, pour la postérité, à dater ses œuvres, à leur donner une exacte place chronologique dans l'histoire de l'art, et cependant il nous paraît très naturel que *Salammô* soit de Gustave Flaubert, que *Salomé* soit de Gustave Moreau, et que ces chefs-d'œuvre appartiennent à cette fin de siècle, troublée, complexe, angoissante, où l'humanité continue superbement son continuél martyrologe.

Le musée qui porte son nom, s'il apparaît pour nous un sanctuaire intellectuel, la crypte d'une âme, demeurera pour les dessinateurs et les peintres un trésor d'enseignement technique.

Déjà les élèves de l'atelier Gustave Moreau, à l'École des Beaux-Arts, ont prouvé la grande valeur des leçons du maître; les jeunes artistes qui fréquenteront le petit hôtel de la rue de La Rochefoucauld pourront désormais comprendre le respect que l'on doit à sa propre pensée, la somme de savoir qu'il faut posséder pour être autre chose qu'un vulgaire remplisseur de vitrines pour marchands, ou un inutile décrocheur de médailles et de mentions aux Salons annuels.

MAURICE GUILLEMET.

LA PASSION A OBERAMMERGAU

Les représentations de la Passion qui se célèbrent tous les dix ans à Oberammergau, petit village de Bavière, ont attiré l'an dernier, malgré la concurrence redoutable de notre Exposition, un concours de peuple considérable. Bien des spectateurs sont venus là, je le crains bien, sans autre but que de s'offrir un spectacle dont la rareté relève pour beaucoup l'intérêt; mais beaucoup aussi, j'en ai la conviction, sont repartis tout autres qu'ils n'étaient venus.

C'est un beau titre de gloire pour Oberammergau que de transformer ainsi en quelques heures les pèlerins d'occasion qui sont venus dans son enceinte. C'est qu'il est presque impossible à qui vient ici de ne pas ressentir l'influence bienfaisante d'un pareil art, demeuré simple, noble, pur, sans avoir subi l'atteinte des hommes ou du temps. ♦

Oui, ce spectacle est un des plus réconfortants qu'il nous soit donné de voir et d'entendre, et nous devons souhaiter que longtemps encore il se conserve en son intégrité pour la plus grande joie et la plus grande consolation des âmes simples.

Ceux-là mêmes qui nous l'offrent devront se garder des tentations du dehors, s'ils veulent conserver longtemps encore l'intégrité de leur scène et les droits qu'ils possèdent à l'admiration des hommes.

Certains voudraient, dans un but purement commercial, transporter le spectacle hors de son cadre naturel, lui faire franchir les limites où depuis tant de siècles il a manifesté sa puissance d'expression et de grandeur.

Ces gens ne semblent oublier qu'une chose : c'est que par un phénomène ordinaire, mais plus frappant ici, le cadre est inséparable du tableau, que la nature elle aussi joue son rôle et, par la

noblesse de ses cimes alpestres, par la profondeur de ses lacs bleus aux rives tranquilles, prépare l'initiation, verse dans l'âme la plus troublée toute la paix des horizons mystiques.

* * *

C'est à l'extrémité du petit village qu'est construit le théâtre, dans cette gracieuse vallée qui semble comme un asile de paix séparé du monde par une couronne ininterrompue de collines. Jadis, et dans un passé même encore récent, le spectacle se passait en plein air et en plein ciel. Des gradins circulaires régnaient en amphithéâtre dans le vaste espace réservé de temps immémorial pour ces représentations traditionnelles. Mais le spectateur avait, de quelque côté qu'il tournât la vue, comme à Bayreuth par exemple, le décor naturel du paysage alpestre, tour à tour inondé de soleil ou assombri par les nuées orageuses accrochées au flanc de la montagne.

Parfois même le paysage s'unissait plus intimement à l'action et montait le spectacle à un degré inattendu de grandeur et de pathétique.

Tandis que le Christ agonisait au Golgotha, tout l'horizon revêtait subitement une teinte livide; de tous les points, des éclairs sillonnaient la nue, tandis que, répercuté de sommets en sommets, le tonnerre roulait en fracas ininterrompu. Et, pendant un moment, grâce à cette adéquate inattendue du décor au spectacle, le public ressentait plus puissamment encore l'étreinte de ce dramatique moment, revivait cette minute à jamais dramatique dans l'histoire de l'humanité, où terrifiés par la mort du Juste, les bourreaux de Jésus crurent voir la nature même reculer d'horreur devant l'atrocité du crime.

De cette année seulement datent les



VUE DU VILLAGE D'OBERAMMERGAU

modifications apportées à l'organisation du théâtre et par là même à cette optique spéciale du spectacle. L'affluence de plus en plus grande des pèlerins à Oberammergau et le désir de multiplier les représentations en dépit des caprices du baromètre ont décidé la construction récente d'une vaste charpente en fer, qui forme voûte sur la tête des spectateurs, mais laisse cependant une large baie ouverte en coupole sur le ciel bleu, et permet encore d'apercevoir, au delà de la scène proprement dite, tout un arrière-plan de collines verdoyantes et boisées.

Pour la disposition même de la scène, aussi bien que pour la conception du

drame en ses parties importantes, l'art antique a fait sentir ici son influence bienfaisante et c'est visiblement plutôt à l'image d'une noble tragédie d'Eschyle ou de Sophocle qu'à l'un de ces mystères naïfs et confus du moyen âge, que l'auteur de la moderne passion a composé son drame religieux. Le mérite de la composition est d'ailleurs très personnel dans l'œuvre du conseiller Daisenberger, l'auteur de la version moderne illustrée par plusieurs cycles successifs.

Suivant les meilleures traditions du théâtre, il a tracé dans son drame une action simple, qui a son centre et son unité dans l'admirable figure de Jésus.



THÉÂTRE ACTUEL DE LA PASSION — VUE DE LA TRIBUNE

Les péripéties diverses y sont d'ailleurs traitées dans l'ordre où les présente l'histoire religieuse, mais avec un choix judicieux, qui a fait exclure ce qui n'était qu'épisode sans intérêt ou intermède bouffon destiné à la multitude.

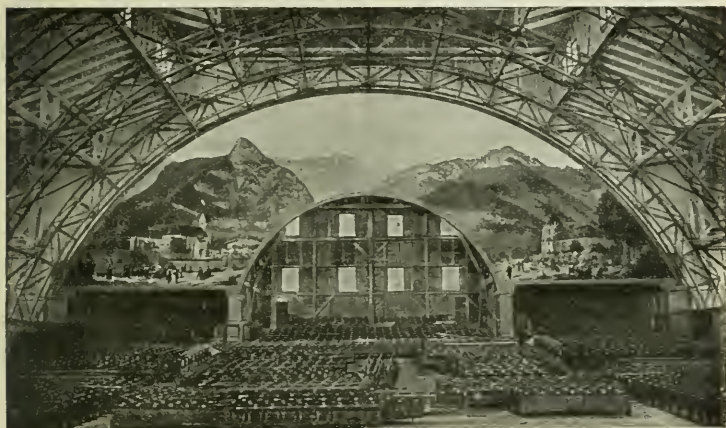
Tout marche dès le début même vers le dénouement de la *crise*, pour employer cette formule très expressive de notre théâtre classique.

L'action débute en plein drame, déjà et à l'instant même où Jésus rentre à Jérusalem pour accomplir les actes dé-

mais dont il ne sut guère, même avec les meilleures intentions, faire un usage raisonnable.

C'est bien plutôt à Racine, imbu lui aussi de l'idéal antique, et aux chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* que fait penser cette partie d'ailleurs chantée du spectacle d'Oberammergau.

Du rythme lui-même, il n'est pas grand'chose à dire. La musique en est simple et quelque peu monotone. Elle adopte souvent le ton d'une mélodie, et semble avoir été conçue comme un



THÉÂTRE ACTUEL DE LA PASSION — ENCEINTE DES SPECTATEURS VUE DE LA SCÈNE

cisifs de sa mission terrestre, actes qui vont déchaîner sur lui des colères accumulées et précipiter un dénouement qu'il attend et qu'il appelle même de sa libre volonté.

Le chœur, dont la fonction était très particulière dans la tragédie antique, retrouve ici sa place tout à la fois comme spectateur intéressé, et même comme guide et lien entre les différentes parties de l'action.

L'auteur de la *Passion* a su d'ailleurs tirer un heureux parti de cet organisme que le moyen âge avait certes connu,

simple accompagnement de chants religieux, non comme un élément qui doit trouver en soi-même son expression originale et personnelle.

Pour les chœurs, nous venons d'employer l'expression de chants religieux et quelques-uns, en effet, répondent à cette définition. A ce point de vue, ils se rapprocheraient de certaines parties chantées dans les mystères du moyen âge, le prologue en particulier qui annonçait et le dénouement et la portée chrétienne de la représentation. Mais, sous cette forme même, ils ont tou-

jours plus de sobriété et de vigueur.

La plupart, cependant, prennent une importance considérable et se lient très intimement à l'action dont ils marquent, pour ainsi parler, les étapes successives.

Ils racontent, commentent les événements passés et prédisent certains événements futurs; ils remplissent la double fonction d'intermède et de soutien nécessaire dans une action qui ne comporte pas d'entr'actes et exigerait sans ce moyen une contention d'esprit trop considérable.

Dans l'accomplissement de ce rôle, les textes sacrés tiennent, à vrai dire, une place importante, et ce sont les épisodes les plus célèbres et les plus frappants de l'Ancien Testament qui repassent ainsi devant nous sous la forme rythmée et sévère des chœurs de la Passion.

Ils revivent même, ces épisodes sacrés, sous une forme assez inattendue en un pareil spectacle, mais qui, sous un certain point de vue, n'est pas pour nuire à la grandeur du spectacle : je veux parler de ces tableaux vivants qui sont donnés presque toujours en même temps que les chœurs et qui ne sont pas une des moindres curiosités du spectacle d'Oberammergau.

Certes ces accessoires, empruntés à un art profane, pourraient donner lieu à certaines critiques et mériter le reproche d'avoir été introduits pour le simple plaisir des yeux. Mais s'il est certain que la beauté puisse devenir élément de moralité, jamais peut-être cette vérité n'est plus justifiée que dans ces scènes muettes où règne un goût si pur, une telle perfection de costumes et d'attitudes que l'on pense à quelque toile célèbre d'un Raphaël ou d'un Titien!

On a maintenant l'idée des éléments si divers d'origine et d'époque qui entrent dans le spectacle d'Oberammergau.

Les plus importants à coup sûr se rattachent, nous l'avons dit, à la tra-

dition du théâtre antique, dont l'expression adopte si souvent la forme du drame religieux. D'autres, en moins grand nombre, font souvenir du mystère religieux si florissant dans notre moyen âge français. Certains, enfin, annoncent qu'un vent de modernisme souffle aussi de cet autre côté des monts, ajoutant ce pathétique peut-être violent que ne voulait point connaître le théâtre antique même en ses plus tragiques conceptions, mais qui plaît à nos âmes modernes et marque d'une empreinte d'humanité plus forte ce drame du Calvaire.

L'essentiel et le remarquable, c'est que tout ce qui paraît ressortir à des arts très divers se combine ici dans un ensemble qui réjouit tout à la fois l'œil et l'esprit, mais élève encore l'âme aux sensations les plus aiguës, mais aussi les plus hautes et les plus reconfortantes qu'il lui soit donné de ressentir.

C'est que chaque chose est à la place qui lui convient et que réclament l'intérêt de l'action et les besoins de l'auditeur. Tout concourt à faire ressortir en sa plus pure lumière cette inimitable figure de Jésus.

Dois-je ajouter enfin qu'ici le zèle et la conscience intelligente des acteurs secondent et complètent de la meilleure façon l'œuvre de l'écrivain?

Tous ceux qui tiennent un emploi, si humble soit-il, dans le spectacle d'Oberammergau, se considèrent, à juste titre, comme partie intégrante d'un tout et s'efforcent de telle sorte que leur part, quelle qu'elle soit, contribue à l'effet général de beauté et d'édification que doit produire l'ensemble.

Cette noble préoccupation explique mieux que tout commentaire l'effet d'un pareil spectacle. Elle se reconnaît dans le jeu du moindre acteur, mais surtout dans les évolutions de ce personnage « ondoyant et divers » si difficile à saisir dans ses sentiments souvent opposés



Avec l'autorisation de Leo Schweyer, Stuttgart.

LA CÈNE

et dans ses attitudes parfois contradictoires : nous voulons parler de la foule, à l'âme anonyme et violente.

Et s'il faut rendre justice à l'auteur d'avoir su exprimer cette âme dans ce qu'elle a de particulier au drame, mais dans ce qu'elle offre aussi d'éternel et d'humain, il faut aussi reconnaître l'éducation artistique parfaite de chacun de ces éléments qui concourent à la formation de ce vaste tout.

Et quiconque aime le théâtre et souffre de l'inévitable infériorité de la figuration sur nos scènes ordinaires ressentira encore ici et sur ce point qui n'est point négligeable une surprise et un étonnement : et soit dans l'admirable entrée de Jésus à Jérusalem ou dans la scène demeurée fameuse dans l'histoire religieuse sous le titre de *l'Exécution des foules*, il verra évoluer sur la scène des masses véritables, non plus de figurants (le mot serait impropre en l'occurrence), mais d'acteurs d'import-

tance inégale, mais de conscience pareille et qui par quelques phrases ou dans quelques attitudes seulement donneront le mouvement et la vie à tout ce qu'ils touchent. Or, je le répète et c'est la grande raison du succès, chacun apporte ici une contribution petite ou grande à l'édifice dans la pensée qu'il a sa place et son importance dans l'acte, qu'il accomplit en un mot : un *ministère*.

Voyons donc ces protagonistes de la Passion.

* * *

Et, tout d'abord, la première apparition de celui qui assume aujourd'hui pour la première fois ce rôle écrasant et superbe du Christ.

On l'attend, cette entrée, avec impatience, mais non sans quelque crainte, tant il semble difficile qu'un artiste, si grand soit-il, ne soit inférieur à cette incarnation.

Et voici que, dès la première ren-

contre avec lui, on se sent tout à la fois rassuré et ravi. Car il est là, devant nous et tel que l'âme la plus mystique aime à se le représenter.

Oui, c'est ainsi qu'on se plaît à rêver « le plus beau et le plus noble des enfants des hommes » avec son pâle visage encadré de longs cheveux bouclés et les admirables yeux où vivent toute la douceur, toute la résignation, toute la mélancolie du Sauveur des hommes.

Mais il s'avance, il parle, et sa parole et son jeu rendent plus saisissante encore la vérité de l'apparition. Le voici qui chasse les marchands du temple, puis qui fait ses adieux à sa mère avant de quitter Béthanie; enfin, qui réunit ses disciples une dernière fois autour de la sainte table, et dans toutes ces scènes il apparaît aussi parfait de simplicité et de naturelle élévation.

On sent que pour jouer le Christ, l'acteur Lang a dû vivre de longs mois dans la contemplation solitaire et dans

l'intimité de son divin modèle, que c'est vers Lui et vers Lui seul qu'il s'est tourné souvent pour demander l'inspiration et que sa création, pour employer le style du théâtre, est avant tout une œuvre de foi et, par là même, une œuvre originale et personnelle.

Le voici, par exemple, dans le fameux épisode de la Cène, lavant les pieds des douze apôtres dans une longue scène, qui, muette pour une grande partie, tire toute sa valeur et tout son relief des nuances mêmes de l'attitude et du regard.

Le voilà maintenant au Jardin des Oliviers suant « son agonie terrestre » dans cette nuit terrible où, solitaire au milieu de ses disciples endormis, il sent rôder autour de lui la trahison et la mort!

Certes, la scène est si belle qu'aucun théâtre n'en a jamais égalé ni la grandeur ni le pathétique. Mais l'acteur Lang la fait vivre devant ses auditeurs. La salle entière est muette et immo-



Avec l'autorisation de Leo Schwyger, Stuttgart.

bile ; il semble que le même frisson ait fait vibrer toutes ces âmes si diverses pourtant d'origine et d'éducation, et qu'un même sentiment d'infinie tristesse et d'infinie pitié, « cette religion de la souffrance humaine » glorifiée par Alfred de Vigny, ait fait communier dans une même croyance ces milliers d'hommes assemblés. C'est la fin de la première partie du drame : la foule s'écoule lentement et beaucoup d'entre nous emportent dès maintenant du spectacle quelques-unes des émotions les plus humaines et des sensations d'art les plus hautes qu'ils aient jamais ressenties.

* *

Judas-Zwink, qui remplit d'ailleurs pour la seconde fois le rôle toujours ingrat, mais particulièrement pénible ici, de l'ami félon, est un artiste tout à fait hors de pair. On reconnaît assurément dans son jeu un grand fonds d'étude patiente et d'application des procédés en usage au théâtre. Mais n'est-il pas dans l'ordre qu'il faille une préparation toute spéciale pour jouer un rôle de traître lorsqu'on n'a pas vraisemblablement de disposition naturelle à cet emploi ?

L'important est que l'acteur Zwink sait profiter des ressources de l'art, mais sans oublier que toute création implique une conception originale et nouvelle en quelque partie d'un personnage dont la physionomie semblait définitivement classée dans notre mémoire. Et le meilleur éloge que l'on puisse faire d'un grand acteur, c'est de lui reporter l'honneur d'avoir pu modifier en nous quelques-uns des traits de cette physionomie qui semblait inaltérable.

Zwink y a réussi pour son personnage. Judas nous apparaît, sinon sous un jour nouveau, du moins avec certaines indications toutes nouvelles sur la nature de son tempérament et l'explication possible de son crime.

Il est plusieurs endroits où l'acteur

justifie particulièrement cette interprétation. Le premier, c'est dans le beau passage de la Cène. Jésus, après avoir donné le pain trempé à Judas, lui dit tout bas : « Ce que tu as résolu de faire, fais-le promptement. » Alors Zwink se lève comme mu par une invisible puissance ; son regard s'attache une dernière fois et brusquement sur son maître, puis il se détourne tout d'une pièce, et, de la démarche d'un halluciné, il court vers le but invisible qui l'attire. Cette sortie est d'un effet des plus saisissants.

Voici maintenant Judas devant le Sanhédrin. De sa même démarche saccadée de somnambule, il écarte les serviteurs qui s'opposent à son entrée, et après de vaines supplications rejetée avec horreur l'argent maudit. Enfin, la scène finale du remords. Judas, dans un dernier monologue, vient exprimer le repentir qui rouge désormais son âme. Zwink nous y donne avec une intensité suprême la même impression physiologique. C'est bien encore l'halluciné moitié conscient entre le cauchemar et la réalité, et chez lequel l'attitude, les regards surtout, où la folie semble déjà avoir fait son siège, préparent le dénouement logique chez un criminel de son espèce, le suicide.

* *

Le rôle de la Vierge Marie ne semble pas avoir inspiré d'aussi heureuse façon l'auteur de la Passion d'Oberammergau.

Alors que dans les mystères du moyen âge ce rôle est généralement un de ceux qui sont les mieux traités par les vieux auteurs, qui, même, dans certains drames, comme celui d'Arnoult Gréban, offrent des traits de vérité et de beauté que le temps n'a pas fait vieillir, le spectacle d'Oberammergau ne nous offre de la mère du Christ qu'une pâle et peu intéressante image.

Elle n'est à aucun moment ni cette mère tendre et cautive, dont l'amour simple et profond éclate dans un admi-



Avec l'autorisation de Leo Schwoyer, Stuttgart.

LE CHRIST BÉNISSANT MADELEINE

nable dialogue de la Passion d'Arnould | l'art plastique, à vrai dire, mieux que
Gréban, ni cette *mère douloureuse* dont | le théâtre a su rendre l'impression de



Avec l'autorisation de Leo Schweyer, Stuttgart.

LA DESCENTE DE CROIX

sublime résignation. Il semble que de renoncement volontaire qui rend plus
notre auteur l'ait conçu sous une forme difficile la tâche de l'interprète.

On peut dire qu'il n'y a peut-être pas dans ce rôle un seul trait qui soit appuyé et qui soit la marque d'un caractère.

Dans la scène des adieux de Béthanie, la Vierge ne trouve pas un mot vraiment sorti du cœur, pas un cri qui révèle cette trace d'humanité que les Écritures mêmes n'ont pas voulu abolir en elle, puisqu'elles ont admis l'hypothèse d'une défaillance de la mère de l'Homme-Dieu devant l'abominable spectacle du Calvaire.

Et les Écritures ont ici doublement raison sur l'auteur de la Passion qui s'est efforcé, mais bien à contresens ici, de faire parler la Vierge, et qui n'a guère trouvé naturellement que des paroles d'une révoltante banalité dans une situation si sublime, mais si douloureuse que toute parole humaine demeure fatalement impuissante à en exprimer la sombre grandeur.

Que dire maintenant de l'artiste? que si elle possède la grâce touchante du visage et le charme tout-puissant de la jeunesse, elle n'a pas toujours ni la puissance de l'organe, ni la force d'expression qui sembleraient désirables. Il est vrai d'ajouter qu'elle a dix-neuf ans à peine, ce qui paraît bien jeune pour supporter le poids d'une semblable tâche autant que pour rendre vraisemblables certaines scènes entre le Christ et sa mère.

Quant à Marie-Madeleine, son timbre de voix aigu et de peu d'ampleur ne contribue que de très loin à nous rendre l'image si nette et si touchante de la célèbre pécheresse.

Certains rôles secondaires sont à côté de cela très suffisamment tenus. Caïphe, en particulier, a dans plusieurs endroits des accents très justes et fait bien ressortir tout ce que la haine et le fanatisme peuvent mettre dans l'âme d'un homme tout-puissant.

Saint Jean-Baptiste était échu cette année à un grand et beau jeune homme, aux longs cheveux noirs bouclés, poète à ses heures, en tout cas très artiste, et

qui sut mettre dans son rôle plus fécond en attitudes qu'en paroles beaucoup de grâce et de distinction.

On voit que les quelques critiques de détail n'entachent ni la beauté de l'ensemble qui reste entière, ni la perfection de l'interprétation en général.

Le spectacle d'Oberammergau demeure à coup sûr un des plus nobles que l'on puisse voir, un de ceux qui, chose rare, réjouissent à la fois le cœur et l'imagination, qui procurent en un mot les jouissances d'art les plus pures et les plus hautes qu'il soit donné à l'homme de ressentir.

• • •

Le spectacle est terminé et déjà la foule se hâte vers les mail-coaches, tapissières et véhicules de toutes sortes qui stationnent aux environs du théâtre. Car, pour beaucoup, Oberammergau n'est qu'une étape de vingt-quatre heures sur la route des attractions que la nature et l'art rassemblent en cet heureux pays : excursions dans le Tyrol et surtout visites aux châteaux du pauvre Louis de Bavière. Moi, je me suis promis de ne point partir sans regarder, ne fût-ce qu'un instant, vivre et agir dans la vie ordinaire les acteurs qui m'ont fait ressentir tant d'émotions vraies et puissantes. Le désir que j'éprouve est fait à la fois de curiosité, mais surtout de reconnaissance, et comme on serait heureux d'approcher un écrivain qui vous aurait donné une jouissance supérieure, intellectuelle et surtout morale.

Le plus facile à joindre est Saint Jean. Le soir venu, il regagne la petite boutique où de nombreux amateurs viennent lui acheter des objets de piété, en bois sculpté, car Saint Jean est tourneur, comme Judas est peintre religieux.

Et si je fais remarquer en passant cette particularité, ce n'est que comme une indication intéressante et le point de départ probable de leur initiation au drame religieux.



Avec l'autorisation de Leo Schreyer, Stuttgart.

LES REPRÉSENTATIONS DE LA PASSION A OBERAMMERGAU

LE CHRIST — ANTOINE LANG



Avec l'autorisation de Leo Schweyer, Stuttgart.

LES REPRÉSENTATIONS DE LA PASSION A OBERAMMERGAU

MARIE — ANNA FLUNGER



Avec l'autorisation de Leo Schwyer, Stuttgart.

LES REPRÉSENTATIONS DE LA PASSION A OBERAMMERGAU

JUDAS — JOHANN ZWINK

Saint Jean, pour revenir à lui, m'apparut affable et simple : c'est un jeune homme à l'œil intelligent et doux. Sa popularité d'aujourd'hui ne semble pas l'enorgueillir. Il répond d'un sourire aimable à toute cette foule de curieux dont les plus avides mêmes quémandent un autographe !

Le Christ est plus fermé à l'abord. Trop d'Anglais et surtout d'Anglaises font depuis leur arrivée le siège en règle de sa demeure ! Pensez donc, avoir serré la main du Christ-Lang, quel beau sujet de vanité féminine pour les *five o'clock* futurs ! Devant un tel empressement, Lang prend le bon parti. Il fait répondre qu'il est déjà couché, et certes la fatigue d'un rôle écrasant joué presque chaque jour rendrait très acceptable une pareille hypothèse. Je n'insiste pas pour troubler son repos, et d'ailleurs, sa brave femme de mère promet de me le laisser voir demain matin, lorsqu'il se rendra au théâtre.

Le lendemain, je me trouve au rendez-vous. Lang vient à moi la main tendue. Oh ! que c'est bien la même figure prenante dont j'admiraï hier toute la divine mélancolie, et que son œil bleu qui s'attache sur moi révèle à la fois d'extase, de longues et solitaires méditations ! Rien que de le voir tel, la question que je voulais faire expirer sur mes lèvres.

Me voici assis maintenant sur un banc devant la maison de Judas. J'ai tenu à le visiter aussi, bien que ma voisine de table d'hier, une Américaine, je crois, m'en eût vivement dissuadé, m'avertissant charitablement qu'il avait une figure repoussante, et que, à le rencontrer par hasard, elle avait failli se trouver mal.

Malgré tout, je suis venu vers la demeure du traître. Le voici qui arrive pendant la *pause* prendre très rapidement son frugal repas. Pauvre Judas ! quelle pénible mission que d'être voué, même au théâtre, à l'exécration des foules. Et, comme autour de soi, on

sent vraiment régner une atmosphère d'hostilité et de défiance.

Est-ce pour cela que son air est sombre, que son front demeure encore maintenant barré d'un pli profond et douloureux. Je l'ai cru tout d'abord ; mais je ne tarde pas à deviner la vérité. Tandis que je l'aborde, un jeune homme sort de la maison. Vingt-deux ans à peine, l'air intelligent, mais il bégaye plus qu'il ne parle, ses jambes, misérablement contrefaites, peuvent à peine supporter le poids d'un corps pourtant bien amaigri. Pauvre Judas ! La malédiction du Ciel s'est appesantie sur sa maison, l'a frappée dans le plus profond de ses entrailles paternelles.

Et je comprends mieux encore la douloureuse vérité de son jeu, la sauvage grandeur de cette création où je me figure que sanglote plus d'une fois sa propre désespérance !

Et maintenant que sont repartis les derniers spectateurs venus des points les plus éloignés du globe, maintenant que pour dix années encore le petit village de la Passion va retrouver son existence tranquille à l'abri de ses montagnes, chacun de ceux qui nous ont tour à tour émus et charmés va lui aussi, dans sa maisonnette, reprendre son labeur quotidien d'artisan.

Car et c'est là, je l'ai dit, une qualité précieuse entre toutes) ces acteurs sont demeurés jusqu'à ce jour des natures simples que le succès n'a pas grisées, des paysans, à vrai dire, affinés par l'art, mais qui, le spectacle fini, reprennent la blouse et la truella, à l'instar de ces généraux de la République romaine qui, la bataille terminée, retournaient à leur charrue.

J'ai dit tout à l'heure quelle franchise cordiale et quelle naturelle bonhomie respirait l'accueil du Saint-Jean-Baptiste, du Judas et du Jésus-Christ même, en dépit de l'adulation des snobs de tous les pays !

C'est avec la même simplicité, j'en suis certain, qu'on les surprendrait

aujourd'hui, modelant, ciselant, dans leur atelier de campagne, dont la photographie a popularisé la physionomie.

Les acteurs d'Oberammergau cultivent en effet et avec grand succès une autre branche de l'art religieux, d'ailleurs connexe à celle qu'ils pratiquent déjà avec une si noble passion, peut-être même, chez eux, antérieure à la première, à qui elle aurait pu donner naissance.

La plupart, en effet, fabriquent des objets du culte, et leurs ouvrages, finement eiselés ou curieusement tournés, dénotent, aux yeux du connaisseur, une origine toute spéciale.

Il n'est peut-être pas sans intérêt pour nous de pénétrer quelques instants encore dans cette nouvelle intimité de nos acteurs, et d'ajouter par quelque détail de vie journalière un dernier trait qui complète cette physionomie si particulière des interprètes de la Passion. Saint Jean-Baptiste est encore de ce chef le plus facile à découvrir. Près du pont sous lequel murmure l'Ammer, un petit ruisseau grossi l'hiver par les torrents de la montagne, se trouve sa modeste demeure, atelier et boutique tout à la fois. C'est là que le jeune artiste travaille même en ce moment et dans les intervalles des représentations; il sculpte joliment sur bois des effigies de saints, et, avec plus d'amour encore, l'image de son divin maître, et, souvent même sur place, il vend ses petits travaux, à des prix très minimes d'ailleurs, aux visiteurs heureux d'emporter à si bon compte un souvenir de leur lointain voyage.



ANTOINE LANG (LE CHRIST) A SON TRAVAIL QUOTIDIEN

Le long de l'Ammer aussi, mais de l'autre côté du pont, habite le Christ-Lang. Mais, particularité assez bizarre, il est, de tous les protagonistes de cette année, le seul qui n'ait dans sa profession journalière aucun contact avec l'art religieux.

Dès son jeune âge, en effet, il a appris et continué le métier de son père, métier assez prosaïque, mais bien utile surtout là-bas, et qui consiste en la fabrication de ces longs poêles de faïence, compagnons joyeux et indispensables des longues veillées d'hiver, ami et consolateur des petites maisons basses enfouies sous la neige et les frimas.

Mais Antoine Lang, en dehors de sa

profession, est aussi un poète à ses heures, et si l'on ne connaissait de lui quelques poésies qui ont franchi même les frontières de son village, le regard de ses yeux profonds et l'aspect de toute sa personne révéleraient sa nature rêveuse et mystique. De plus, l'éducation dans une famille contente et aimante, sa jeunesse heureuse écoulée dans le calme, sous les yeux de parents et de grands-parents, ont développé chez lui ce sens de l'idéal et l'ont directement préparé à son rôle.

Quant à Judas, antagonisme au moins aussi digne d'être rapporté, le traître de la Passion est un très habile peintre religieux.

Caïphe, le terrible grand prêtre des Juifs, est un habile sculpteur sur bois. Notons encore qu'un des acteurs, secondaires, il est vrai, André Lang, est

aussi un des sculpteurs les plus justement réputés de l'Allemagne. C'est lui qui a exécuté, il y a quelques années, en grandeur naturelle, la statue de l'empereur Frédéric, dressée sur le Rugard, à Rugen.

Tels sont, vus sous un nouvel aspect, les acteurs du drame d'Oberammergau. Artistes habiles, consciencieux, ils vont réintégrer avec plaisir leur cabinet d'études délaissé pour de plus bruyantes manifestations. Ils seront à coup sûr stimulés dans leur seconde tâche d'artistes par le souvenir de leur triomphe et par l'espoir de voir se renouveler, après un long espace de temps, cette noble représentation de leur drame et ce concours immense des peuples vers leur village consacré par la plus sainte des traditions.

MAURICE WOLFF.



MAISON DE JOSEPH POSCH, CHARRON A OBERAMMERGAU

LA LUTTE CONTRE LA NEIGE

La prévoyance est et doit être une des vertus des ingénieurs. Pendant qu'un soleil de feu répandait avec profusion ses rayons sur l'Exposition universelle de 1900, les ingénieurs des chemins de fer de tous les pays, réunis en congrès, travaillaient consciencieusement à étudier, à définir, à perfectionner les moyens d'enlèvement de la neige sur les voies ferrées.

Heureux ingénieurs ! dira-t-on. Le sujet même de leurs discussions devait leur procurer une fraîcheur imaginaire bien douce ; nous n'en disconvenons pas.

Mais, à supposer que ces praticiens aient goûté ainsi, avec quelque égoïsme, des satisfactions refusées autour d'eux au commun des mortels, il faut reconnaître aussi qu'ils travaillaient d'une bien utile façon pour la cause commune.

Certes, dans notre beau pays de France, nous avons rarement affaire à des tombées de neige qui entravent pendant une longue durée la circulation. Les terribles blizzards qui recouvrent une portion du territoire comme d'un suaire glacé et qui paralysent la circulation y sont heureusement exceptionnels.

Néanmoins cela se voit, cela s'est vu, cela se reverra certainement pour peu que la météorologie se livre à des caprices dont on ignore les causes et dont on ne peut prévoir la durée ; on cite telles et telles tranchées de nos chemins de fer que l'on voit de temps à autre prendre, par les hivers durs, des aspects de tranchées du Transsibérien. Il convient donc de ne pas faire comme la cigale de la fable, qui se trouva dépourvue quand la bise fut venue.

De plus, en raison des liens que leur réseau a jetés sur l'Europe, les voies ferrées ont créé entre les peuples une évidente solidarité. N'allez pas nous dire : « Que m'importe cette grande chute de

neige que l'on nous annonce dans l'Europe centrale ou dans le Nord ! » Elle va, en effet, congestionner l'ensemble du réseau, arrêter d'indispensables correspondances, entraver le ravitaillement en vivres et en combustible : tout le monde en souffrira, peu ou prou, avant et après.

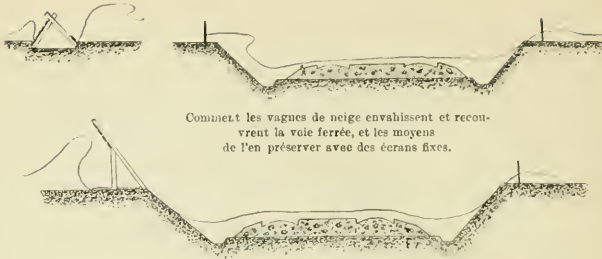
C'est donc avec un très grand intérêt que nous avons entendu les ingénieurs décrire, preuves en mains, ce qu'ils savent si bien réaliser pour protéger leurs voies ferrées contre les amas neigeux, puis, lorsque l'encombrement s'est produit quand même, pour les débayer. Il y a là toute une instructive stratégie, ainsi qu'un outillage puissant qui mérite d'être étudié.

En thèse générale, lorsqu'une longue expérience a démontré à une Administration de chemins de fer qu'une section de sa voie ferrée ne peut guère recevoir la provende d'une couche de neige de plus de 30 centimètres d'épaisseur sur ses rails, par les hivers rigoureux, on ne s'occupe pas de la protéger ; on se contente, au moment voulu, de munir l'avant des locomotives de modestes petits balais. Quelquefois, on tombe bien en panne tout de même ; mais on ne s'en inquiète guère : ce sont des accidents exceptionnels et de courte durée.

Mais, lorsque le dépassement de 30 centimètres est fréquent, lorsque des tranchées plus ou moins profondes peuvent être comblées, lorsqu'une section se trouve particulièrement exposée à des vents neigeux, alors on fait un peu de fortification.

Les modes de protection sont très variés.

On emploie soit des remblais, soit des *paraniges* plantés le long de la voie, en poutres, en planches ou en osier ; on plante des haies vives et des



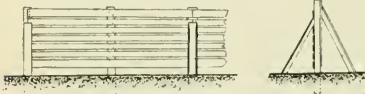
Comment les vagues de neige envahissent et recouvrent la voie ferrée, et les moyens de l'en préserver avec des écrans fixes.

arbres, parfois même on construit des murs.

C'est une chose très curieuse que l'envahissement de la voie ferrée par la neige. Il y a dans ce phénomène quelque chose d'analogue à la troublante marche des dunes de sable au bord de la mer.

Les blancs flocons tombent, tombent, en silence, sur le sol. Puis, de temps à autre, voici comme un grand gémissement du vent, et la surface balayée se recouvre de petites vagues qui vont, comme des rides, se reposer, en se poussant les unes les autres vers le bord des talus. Il se fait alors une grosse vague qui déferle en se repliant sur elle-même, la vague devient colline, elle avance, elle descend sur les rails, les recouvre, les franchit! Vienne le train, le voilà, comme diraient les marins, « le nez dans la plume ».

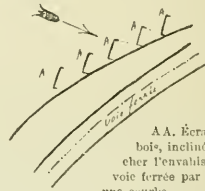
Les paraneiges en planches, de 1^m,80 à 2 mètres de hauteur, verticaux, inclinés sur l'horizontale, ou inclinés les uns



Établissement d'une palissade en bois permanente pour empêcher l'envahissement de la voie ferrée par la neige.

par rapport aux autres comme des lames d'énormes persiennes, coupent, divisent et entravent ce mouvement mécanique d'invasion,

L'inconvénient des paraneiges en planches, en outre de leurs frais de premier établissement toujours assez élevés, est de nécessiter des frais d'entretien, parce que les planches se déclouent toutes seules (quand une main malfaisante ne les décloue pas) et qu'il



A A. Écrans mobiles en bois, inclinés pour empêcher l'envahissement de la voie ferrée par la neige dans une courbe.

se produit des trous par lesquels le blizzard passe avec violence. On leur préfère donc souvent des claies en osier qui s'appuient sur des piquets fixes, et que l'on peut plus aisément et plus économiquement renouveler.

D'ailleurs, la nature elle-même semble avoir prévu le cas et elle se charge des frais d'entretien lorsque l'on veut bien lui demander la protection des haies vives ou des arbres, dont quelques espèces supportent de rester enterrées, parfois pendant de longues semaines, dans la masse de neige qu'ils ont arrêtée et qui les submerge.

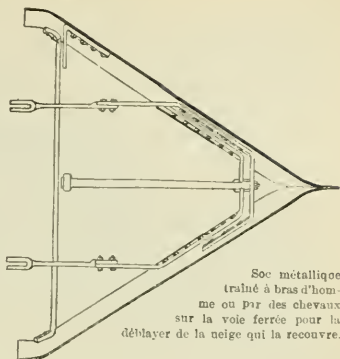
Comme arbres, on emploie volontiers les acacias. En Russie, d'après ce que nous a appris le savant ingénieur Serge de Kareischia, on recourt à diverses

espèces de conifères, pins et sapins, dont la croissance est rapide et qui considèrent la neige comme une chaude et agréable couverture. Les résultats obtenus ainsi sur les lignes de Moscou-Nijni-Novgorod, de Koursk-Kharkov-Rostov, et au chemin de fer Vladicaucase ont été tout à fait satisfaisants. On fait ainsi de chaque côté de la voie des zones de protection de 25, 30, et même 50 mètres de largeur. Parfois on dispose, en arrière des arbres, quelques défenses accessoires en planches pour briser le premier choc des flots neigeux. Les stations sont, bien entendu, tout particulièrement protégées de cette façon, et c'est merveille de les voir, au milieu de la vaste plaine encombrée de neige, émerger à l'abri comme d'une sorte d'étrange oasis.

Mais on a beau faire : lorsque l'on n'a pas bien pris d'avance ses précautions de défense, et même lorsqu'on les a prises, la neige escalade tout, dépasse tout, envahit tout, en de terribles et incoercibles tourmentes.

Lorsque l'on n'a pas de matériel, on opère à bras d'homme, à la pelle, à la pioche, au pic, et ce n'est pas une médiocre besogne dans les tranchées des pays froids. Témoin un déblaiement d'un encombrement de neige sur la ligne de Koursk-Kharkov-Rostov, à la 679^e verste, dont M. Serge de Kareischa nous a montré les photographies. Huit mètres de hauteur de neige au-dessus des rails, sur une longueur de près de sept cent cinquante mètres ! Les ingénieurs russes parviennent tout de même à s'en tirer, sans attendre philosophiquement un dégel qui est, comme on peut le penser, fort long à se produire.

Il vaut mieux, lorsque l'on a affaire à des encombrements un peu moindres, recourir aux déblayeurs, aux charriages à neige, et enfin aux grands et puissants chasse-neige montés sur l'avant des locomotives ou trainés par elles. C'est ce qui se pratique d'une façon tout à fait efficace sur les voies ferrées d'Europe et des États-Unis.



L'emploi des charriages à neige, ou « chasse-neige », est très utile, comme l'a établi M. J. Fletzer, ingénieur principal des chemins de fer de l'État hongrois, dans tous les cas où une grande masse de neige tombe sans qu'une bourrasque provoque des amoncellements : c'est ce qui a souvent lieu dans les lignes de montagne. Dans la plaine, on peut, en ayant recours à l'emploi de cette machine sous une forme plus ou moins énergique, reculer le moment de la perturbation dans la circulation des trains, ou bien l'éviter entièrement. On ne capitule devant la tempête que lorsqu'elle atteint des proportions véritablement extraordinaires et anormales.

Il y a, tout d'abord, les petits chasse-neige déblayeurs, montés sur brancard ou wagonnet, poussés à bras d'homme ou tirés par des chevaux. Ceux-là sont le premier moyen de déblaiement après le travail à la pelle et lorsque ce travail devient tout à la fois trop laborieux et insuffisamment efficace.

Que l'on suppose un triangle en bois ou en fer, une sorte de traîneau à ailes planes ou courbées qui s'engagent sur la voie comme un bec, voilà le chasse-neige. Les chemins de fer de l'État de Norvège et ceux du Jura-Simplon le font fonctionner avec une maîtrise qui

peut servir d'exemple. On traîne d'abord le chasse-neige à bras, ou au moyen de chevaux, de telle sorte que son triangle isocèle soit symétrique par rapport à la voie. Puis après avoir traversé l'obstacle, on revient sur ses pas jusqu'au point de départ, de telle sorte que l'un des côtés égaux du triangle coïncide en plan avec l'une des deux files de rails, et on effectue ainsi de nouveau le premier trajet. Avec des hauteurs de neige modérées, on déblaye très bien ainsi une voie sur laquelle les locomotives patineraient au point de laisser le train en détresse.

Pour éviter le déplacement d'hommes et de chevaux, on peut (c'est la seconde formule) procéder en établissant des chasse-neige du même genre en forte

la voie. Elles sont excellentes tant que la couche de neige ne dépasse pas trente à quarante centimètres; mais, à partir de là, la neige devient victorieuse : elle s'engouffre dans l'appareil, atteint le cendrier des locomotives, bouche l'accès de l'air, éteint les feux; on est « stoppé ».

Alors, il faut employer des locomotives à chasse-neige fixe, sans interstices, dont les ailes hélicoïdales et symétriques rejettent violemment la neige à droite et à gauche. Ces gros éperons, qui ont l'inconvénient de charger l'avant des locomotives et de les faire tanguer, pèsent depuis 400 jusqu'à 1500 kilogrammes. Le *Great Central* et le *Southern Pacific*, aux États-Unis, vont

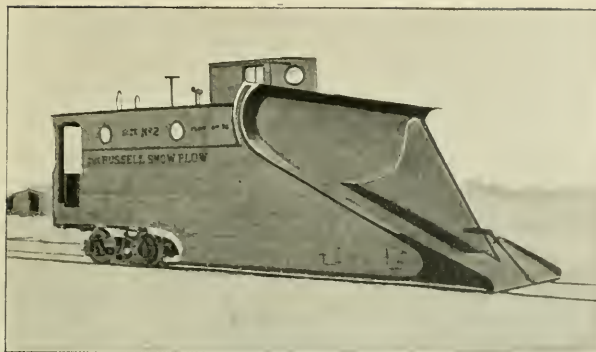


ENCOMBREMENT DE NEIGE, A UN ENDRIT A FLEUR DE SOL, SUR LA 21^e VERSTE DU CHEMIN DE FER VLADICAUCASE, LE 20 JANVIER 1891.

tôle sur la traverse d'avant des locomotives. Les charnues, qui pèsent de seize à cent kilogrammes par locomotive, se composent de deux plaques en tôle de soixante centimètres de longueur environ sur trente centimètres de largeur, inclinées triangulairement sur l'axe de

même jusqu'à 2 500 kilogrammes. Lorsque la période neigeuse approche, on munit les locomotives de ce redoutable faux-nez, qu'elles conserveront (et c'est là le grave inconvénient jusqu'à la saison nouvelle).

Les opinions des spécialistes sur les



CHASSE-NEIGE THE RUSSELL. POUR VOIE UNIQUE

épaisseurs de neige qui peuvent être déblayées par ce genre de soes sont très différentes. Leur rendement dépend de leur poids, de leurs dimensions, de la vitesse de propulsion, de la rampe à gravir, de la puissance de la locomotive, du degré de densité et de congélation de la neige. Problème complexe s'il en fut !

Il résulte cependant de l'expérience des administrations européennes qu'avec les appareils de dimensions modérées, on peut affronter une épaisseur de neige de 50 à 80 centimètres. Avec les soes très gros et très lourds, on peut se ruer, sans risquer par trop de calage ou de déraillement, sur des épaisseurs de 1 à 3 mètres. Sur le *Pittsburg Western*, des trains se sont frayé la route à travers 4 mètres de neige.

La vitesse de marche varie de 25 à 48 kilomètres à l'heure dans ces conditions, et il faut des mécaniciens qui n'aient pas, comme on dit, « froid aux yeux », malgré les rigueurs de la température. Ils aperçoivent l'obstacle, ils le mesurent à distance approximativement, et prenant leur élan, ils s'y enfoncent avec intrépidité. Aucun recul n'est possible, et le train qui reste enlisé — si

l'on peut s'exprimer ainsi — dans l'accumulation de neige, se trouve dans une fâcheuse situation. Il faut donc passer à tout prix, en crachant du feu, en bourrant le foyer, au milieu d'une sorte de brouillard que produit la neige vaporisée et qui retombe sur le train, presque aussitôt congelé, en fines aiguilles de glace qui se collent partout. Fort heureusement les mécaniciens ont rarement à exécuter ces petits tours de force, motivés seulement par des accidents météorologiques de courte durée.

Dans les pays particulièrement neigeux, afin d'éviter l'inconvénient du train restant engagé et immobilisé dans la tourmente, on préfère déblayer la voie au moyen de chasse-neige isolés, automoteurs, et travaillant tout d'abord pour leur compte individuel.

Il y en a de nombreux types, parmi lesquels brillent entre autres le *Russell* et le *Marin*.

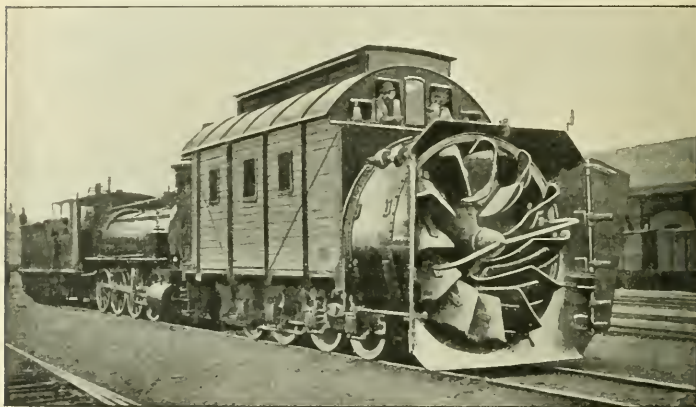
Le *Russell*, très original, ressemble à l'éperon d'un navire cuirassé que l'on aurait adapté à l'avant d'un wagon automobile.

Le *North Eastern Railway* possède un appareil déblayeur analogue. L'un ou l'autre creusent aisément une ave-

nue dans une épaisseur de neige d'au moins cinq mètres. Il va sans dire que le personnel qui les dirige est soigneusement inclus à l'arrière de la machine, de façon à ne pas être gelé et aveuglé par la tempête qu'il déchaîne sur son passage. Quelques modèles récents sont mus par l'air comprimé.

Les Compagnies tiennent ces engins en réserve dans leurs dépôts de machines et, lorsqu'un embarras de voie est signalé, on les envoie au combat : il

lames de couteaux disposés en étoile. Ces couteaux reçoivent un mouvement circulaire d'une machine disposée à l'intérieur du véhicule, lequel est poussé par une locomotive attelée derrière lui. L'action de déblaiement est donc double : d'une part il y a poussée en avant, d'autre part le travail circulaire des couperets attaque la neige, la divise, la rejette en flocons au-dessus du wagon et sur les côtés. Sous la caisse on dispose des appareils annexes nommés



MACHINE ROTATIVE POUR DÉBLAYER LA VOIE

est rare qu'ils n'en reviennent pas victorieux.

Les plus gros engins de déblaiement actuellement en usage sont les déblayeuses mécaniques usitées en Amérique, et dont quelques spécimens seulement se rencontrent en Europe.

Le principe de ces appareils est celui d'une sorte de drague circulaire à propulsion. Ils se composent d'un véhicule à deux boggies ayant la forme d'un grand wagon couvert dont la face d'avant, semblable à une roue de moulin à vent, porte une pointe centrale autour de laquelle se trouve une rosace de

flangers, qui nettoient les rails et pratiquent sur eux une sorte de rainure pour le libre passage des bandages de roue du train qui viendra.

Il y a de ces appareils, nommés *Rotarys*, qui sont actionnés par des moteurs ayant jusqu'à sept cents chevaux de puissance. On voit d'ici les énormes rosaces s'enfoncer dans les montagnes de neige encombrant la voie ! Étrange soleil de feu d'artifice polaire ! Les jets de neige sont projetés en spirale et en hélice à vingt ou trente mètres de la voie ; un obstacle d'un mètre vingt d'épaisseur et de soixante mètres de

longueur est balayé en cinquante secondes ; un autre de trois mètres d'épaisseur et de cent mètres de longueur est pulvérisé, projeté, évacué en deux minutes. C'est le cyclone mécanique triomphant de la tempête.

Nous donnons, d'après les photographies qui ont été communiquées au congrès de 1900, la vue d'une de ces belles machines, qui a fait ses essais à Breslau et à Hanovre dès 1893. Elle pèse près de 45 tonnes ; sa roue à aubes est mue par une machine à vapeur jumelle et fait 180 tours par minute, projetant la neige à 15 mètres de hauteur et à 30 mètres de distance de la voie. Jusqu'à deux mètres d'épaisseur, la neige est un jeu d'enfant pour ce puissant engin ; au delà, il faut donner dans le collier.

Une particularité intéressante de ce système, c'est qu'une grosse conduite de vapeur provenant de la locomotive qui pousse le *rotary* pénètre jusque dans le tambour de la roue à aubes. La vapeur qui s'en dégage à une pression de près de dix atmosphères fait fondre la glace et la neige congelée qui peuvent s'engager dans les rouages et en entraver le fonctionnement.

Lorsque la roue à aubes tourne à la vitesse que nous venons d'indiquer, soit 180 tours environ par minute, on peut encore, en portant l'inclinaison de la trémie à 60 degrés (au lieu de 45 degrés qui est l'inclinaison normale), élever jusqu'à 20 mètres de hauteur la trajectoire de la neige ; mais alors, en vertu du tracé géométrique de la courbe parabolique de projection, la distance à laquelle la neige arrive à terre n'est plus que de 30 mètres.

Il faut noter aussi que, même dans ces conditions favorables, la consommation de la vapeur est telle que la locomotive n'est guère capable de fournir la force motrice pendant plus de dix minutes : il faut alors interrompre l'action de la machine pour renouveler la pression de la vapeur, et ce sont, comme on peut se

l'imaginer, dix minutes désagréables à passer ; fort heureusement, le personnel spécial chargé de ces sortes de sauvetages est trié sur le volet, et il ne se déconcerte pas de se trouver placé entre la fournaise et la glacière. Quoi qu'il en soit, le principal inconvénient de ces grands déblayeurs est de coûter fort cher : on parle tout simplement de soixante-quinze mille francs, ce qui est, à la vérité, un joli denier. Mais cette forte somme serait bien vite récupérée par le rétablissement des communications sur les voies ferrées au cours d'un de ces rigoureux hivers tels que l'Europe n'en connaît heureusement plus depuis d'assez nombreuses années, mais qui peuvent nous revenir.

Bornons ici cette excursion à toute vapeur frigorifique. Ce ne sera pas sans avoir constaté avec les congressistes de l'Exposition de 1900 que, dans son ensemble, la question des mesures prises contre les neiges et pour le déblaiement des neiges est une des questions qui, en matière de voies ferrées, touchent le plus directement aux intérêts vitaux de la circulation. Les hommes compétents des chemins de fer se sont efforcés et s'efforcent d'apporter tous leurs soins à en trouver les meilleures solutions, et le progrès est très grand déjà. Lorsque l'on se souvient du télégraphe à signaux de l'illustre Chappe, dont le télégraphe électrique plongea subitement le système dans un poétique oubli, on sourit volontiers maintenant de l'avis qu'il lançait philosophiquement dans l'espace : « Interrompu par le brouillard ! » En se concertant comme ils le font, dans une sage union technique, nos ingénieurs arriveront à leur tour, espérons-le, à ce que l'on ne reçoive, plus jamais, sur les chemins de fer du monde, la désolante dépêche : « Interrompu par la neige ! » Ce sera une agréable preuve de l'utilité des congrès internationaux bien organisés.

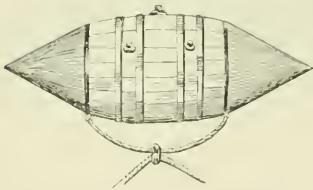
MAX DE NANSOUTY.

LES MINES MARINES

On donne le nom de mine marine à un récipient clos contenant une forte charge de matière explosive, susceptible d'être immergé et agencé de telle manière qu'il puisse éclater soit au contact d'un obstacle sous-marin ou à fleur d'eau pour le détruire, soit dans le voisinage des œuvres vives d'un navire pour le couler.

La mine marine est fixe; elle porte aussi le nom de fourneau de mine immergé et de torpille fixe, dormante ou mouillée; elle est spécialement destinée à la défense des côtes, des ports et des passes.

C'est l'Américain Bushnell, inventeur d'un des premiers bateaux sous-marins qui aient existé, qui, en 1777, fit les premières expériences relatives aux mines marines; elles avaient pour but de prouver que la poudre pouvait détoner sous l'eau, et elles réussirent parfaitement. Sa mine consistait en une charge de poudre contenue dans une bouteille

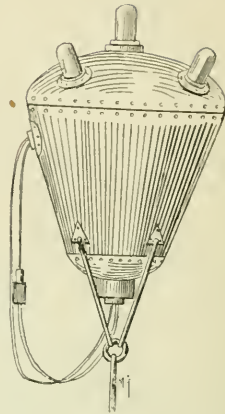


TORPILLE DITE « BARREL TORPEDO »

en bois placée à l'intérieur d'un baril à douves renforcées; une gaine en bois, pénétrant jusqu'à la charge, permettait d'amorcer et le feu était communiqué à l'instant voulu au moyen d'une détente.

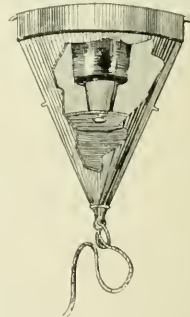
Vingt ans plus tard, Fulton faisait sauter un brick avec un fourneau sous-marin contenant 180 livres de poudre qu'il enflammait au moyen d'un mouvement d'horlogerie.

Ces expériences des deux célèbres



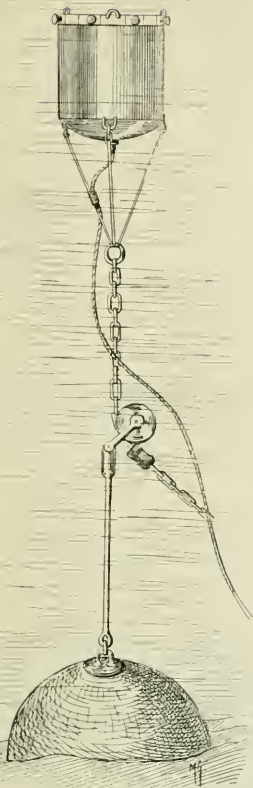
TORPILLE CONIQUE RUSSE

inventeurs tombèrent dans l'oubli, et on ne reparla des mines marines qu'en 1851, pendant la guerre de Crimée. Les canaux avoisinant Cronstadt se trouvèrent rem-



TORPILLE CONIQUE RUSSE
(Vue intérieure.)

plis d'engins consistant en enveloppes creuses, en fer, de forme conique, ren-

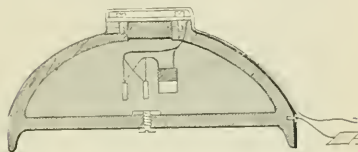


TORPILLE MOUILLÉE AUTRICHIENNE

fermant la charge de poudre à leur partie supérieure, et formant chambre d'air à leur partie inférieure. Ils flottaient la pointe en bas, à trois ou quatre mètres au-dessous de la surface de l'eau, et étaient ancrés au fond de la mer. Un petit tube de verre, plein d'acide sulfurique et se brisant par le choc au passage d'un navire, laissait s'épancher le

liquide, par un tuyau flexible, sur du sucre noyé dans du chlorate de potasse; la réaction chimique qui se produisait aussitôt déterminait l'inflammation de la poudre.

Ce sont surtout les Américains qui firent un emploi fréquent de la mine marine, qu'ils avaient perfectionnée, pendant la grande guerre de Sécession. Elles furent d'assez nombreuses sortes,



TORPILLE DORMANTE A MISE DE FEU ÉLECTRIQUE

et il serait oiseux de les décrire toutes; elles ne différaient d'ailleurs le plus souvent que par leur appareil plus ou moins ingénieux de mise de feu, automatique ou électrique. L'un des systèmes les plus employés et qui donna les meilleurs résultats consistait en une caisse en étain divisée en deux parties, l'une servant de chambre à air, l'autre contenant la charge de poudre: un marteau, destiné à faire éclater une capsule en relation avec cette charge, était fixé à l'extérieur de la caisse et, à côté, se trouvait un ressort en spirale destiné à le mettre en mouvement au moment opportun; une cheville maintenait le marteau dressé et le ressort tendu, et un flotteur était attaché par une petite corde à cette cheville. Le système était agencé de façon que la cheville pût tomber quand un bateau touchait la corde ou le flotteur; le marteau, dégagé, s'abattait sur la capsule et déterminait l'explosion.

D'assez nombreux navires périrent, au cours de cette guerre, par l'effet de l'explosion de mines marines.

On peut diviser les engins sous-marins en deux grandes catégories: les

mines ou torpilles dormantes, qui reposent directement sur le fond de la mer, et les mines ou torpilles mouillées, qui sont maintenues entre deux eaux à l'aide d'un système quelconque d'ancrage ou d'amarrage.

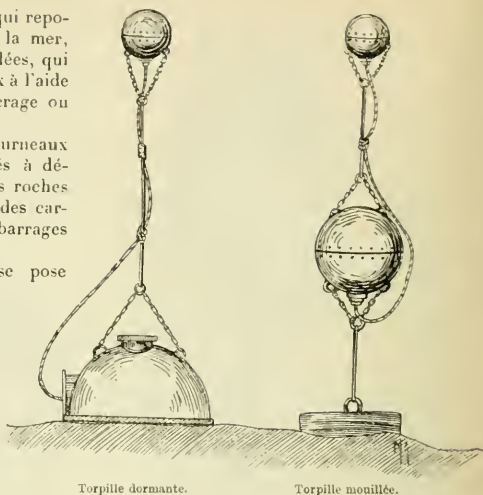
Nous ne parlerons pas ici des fourneaux de démolition qui sont destinés à détruire des obstacles tels que des roches sous-marines ou à fleur d'eau, des carcasses de navires naufragés, des barrages ou estacades, etc.

La torpille dormante ne se pose que dans les endroits de la mer assez peu profonds; au delà d'une certaine profondeur, il faut des charges énormes pour obtenir à la surface un cercle dangereux de 7^m,50 de rayon. C'est ce genre de torpille qui contient les plus fortes charges d'explosif; on en a fait qui portaient jusqu'à deux mille kilogrammes de poudre.

La torpille mouillée se place généralement à trois ou quatre mètres au-dessous de la surface. Afin de la rendre maniable, on ne la charge le plus souvent que de trente à quarante kilogrammes d'explosif. Elle produit des effets latéraux moindres que ceux de la torpille dormante, surtout lorsque celle-ci est mouillée sur fond dur; en revanche, ses effets verticaux sont plus considérables. Les effets verticaux sont bien plus redoutables pour les navires que les latéraux. Quand une mine marine suffisamment forte éclate directement sous un bâtiment, de quelque grandeur qu'il soit, celui-ci est perdu.

Une torpille de contact est capable d'ouvrir des brèches formidables dans le flanc des navires, même lorsqu'ils portent d'épaisses cuirasses. Elle a raison des plus fortes membrures.

A distance, les effets sont nécessairement en rapport avec la puissance et la quantité d'explosif que contient le fourneau submergé. Jusqu'à une certaine



TORPILLES ET LEUR FLOTTEUR

distance du centre de l'explosion, l'onde de refoulement fait brèche aux corps plongés; par delà cette zone et jusqu'à d'autres limites, elle les écrase ou y cause de sérieuses avaries.

Considérées au point de vue de la diversité de leur mise de feu, les mines marines peuvent se diviser en trois classes: automatiques, électriques et mixtes.

L'inflammation des premières ne peut s'opérer que sous l'influence d'un choc ou d'une pression contre la torpille même ou contre son flotteur, déterminant l'explosion d'une fusée percutante ou une réaction chimique dégageant assez de chaleur pour enflammer la charge. C'est là un procédé très simple qui dispense de la complication des conducteurs d'électricité et des postes d'observation nécessaires à la mise de feu électrique; malheureusement il présente des inconvénients: les mines doivent être très rapprochées pour défendre efficacement un passage, et on est ainsi obligé d'en em-

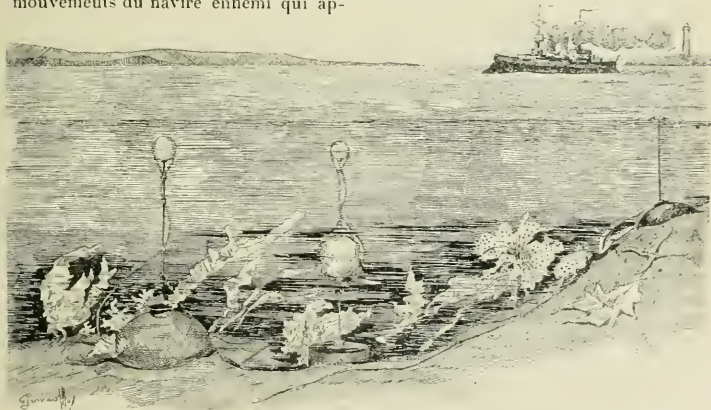
ployer un grand nombre ; il est difficile d'en constater le bon ou le mauvais état : elles peuvent faire explosion au contact d'un corps flottant, tel qu'une épave, amené accidentellement par la marée ou lancé par l'ennemi ; elles font courir des dangers continuels aux navires amis ou ennemis qui pratiquent dans les eaux qu'on veut défendre. En outre, les appareils percutants qu'elles exigent coûtent cher, les ressorts qu'il faut maintenir tendus perdent rapidement de leur puissance, les coquillages, les herbes paralysent vite les organes délicats du perceur. Enfin leur mouillage se décèle aisément et le dragage par l'ennemi n'en est pas difficile. Pour toutes ces raisons, le système automatique est aujourd'hui démodé, et la préférence est donnée à la mise de feu électrique.

Celle-ci a lieu par une étincelle ou par l'interposition entre les extrémités des conducteurs d'une amorce que le courant chauffe et allume.

La mise de feu électrique est simple quand elle ne peut s'effectuer qu'à la volonté de l'opérateur. Au moyen d'une lunette spéciale, celui-ci observe les mouvements du navire ennemi qui ap-

proche, et lorsqu'il le voit à l'aplomb du fourneau submergé, il appuie sur le commutateur et provoque l'explosion. Mais cette observation n'est pas toujours commode à faire avec précision, et il arrive souvent que la mine saute alors que le navire est hors de portée. De plus, ce système réclame le concours d'un grand nombre de manipulateurs, le fonctionnement irréprochable d'organes assez délicats, et, de la part de l'observateur, une attention très soutenue qui ne tarde pas à devenir fatigante. Enfin l'exécution en devient impossible en cas de brouillard intense ou quand le navire ennemi s'enveloppe de fumée. Aussi on lui substitue souvent la mise de feu électro-automatique ou mixte. Celle-ci comporte l'emploi d'un conducteur à double interruption.

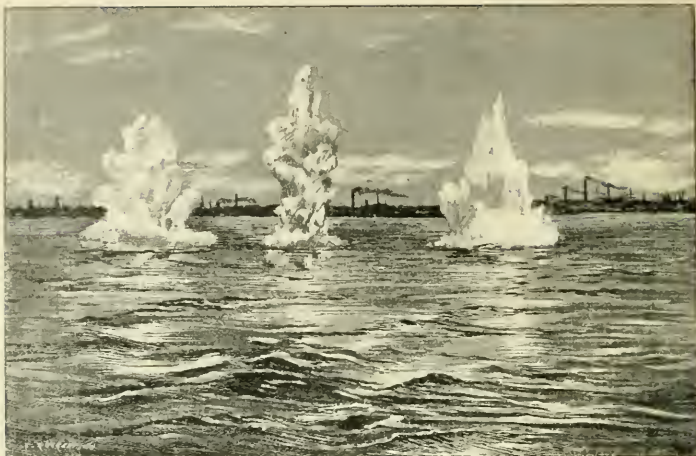
Le circuit électrique est interrompu au poste où se tient l'opérateur et où viennent aboutir les fils, et dans la torpille même. L'électricité ne peut donc en opérer l'inflammation qu'au moment précis où, le circuit n'étant pas interrompu au poste où se tient l'opérateur, il se ferme par choc de la torpille ou



Torpille dormante.

Torpille mouillée.

TORPILLES EN PLACE



GERBES D'EXPLOSION DE MINES MARINES

de son flotteur contre le flanc du navire.

Les torpilles mixtes offrent d'incontestables avantages sur les précédentes, car on peut à volonté, en interrompant ou en rétablissant le circuit, leur retirer ou leur rendre leurs propriétés explosives. Leur seul inconvénient est d'exiger l'emploi d'appareils assez délicats et sujets à des détériorations.

Les torpilles électro-automatiques immergées sont celles dont l'emploi est préférable à tout autre. Elles conviennent à toute profondeur et elles fonctionnent aussi bien de nuit que de jour. On les dispose par lignes formées chacune de deux rangées en quinconce avec intervalles de 30 à 40 mètres pour les charges d'environ 30 kilogrammes de fulmicoton ; dans chaque ligne les torpilles sont groupées par sept ; les fils conducteurs d'un même groupe aboutissent à une boîte de jonction centrale posée sur le fond et communiquant par un câble avec le poste d'inflammation.

Les mines marines se placent en cha-

pelets, c'est-à-dire en lignes droites ou courbes, dans les passes, au large des ports ou le long des côtes à défendre.

Comme il est généralement indispensable de porter assez loin en mer la ligne de défense sous-marine afin que le navire ennemi ne puisse approcher à une distance suffisante pour bombarder le port ou la côte, cette ligne doit nécessairement avoir une grande étendue ; comme, d'autre part, une mine marine n'a qu'un rayon dangereux assez restreint, il faut, pour que la défense soit efficace, qu'elles soient assez rapprochées l'une de l'autre (on les place de 15 en 15 mètres le plus souvent ou en quinconce de 30 en 30 mètres). Il s'ensuit que le nombre de mines à placer est très considérable, et l'établissement d'une ligne sur des points soigneusement repérés afin d'éviter les pires accidents est une opération difficile, fort longue à exécuter et qui exige une grosse dépense d'argent.

CLÉMENT CASCIANI.



Cl. Denis.

LAC DE GUÉRY — ENVIRONS DU MONT-DORE

L'AUVERGNE

L'Auvergne est mieux que le centre géographique de la France; elle possède sur les autres provinces cette supériorité d'occuper une région dont la situation et la structure constituent comme l'ossature de notre pays. Le massif montagneux du Plateau Central dresse sa masse triangulaire entre les bassins de nos grands fleuves : Loire, Rhône et Garonne, qu'il commande également.

Si par l'imagination on se reporte à l'époque de la formation des continents, on peut se le représenter comme un vaste îlot triangulaire dominant les eaux qui ont mis des siècles à s'écouler.

A l'heure actuelle, cet immense massif, avec ses sommets élevés qui condensent les nuages, reste un réservoir inépuisable d'où les sources jaillissent à chaque pas, au fur et à mesure que l'on approche de ses points culminants : Pic de Pierre-

sur-Haute. Plomb du Cantal, le Sancy, dépassant 1 800 mètres d'altitude.

Le Plateau Central se présente comme une gibbosité qui a opposé longtemps un obstacle sérieux à la marche des peuples et aux échanges du commerce. L'envahissement s'est fait peu à peu, et la grande plaine de la Limagne, qui fut longtemps un lac comme le Léman, a été la route par laquelle les populations ont pu accéder à cette forteresse naturelle où la Gaule a livré contre les légions de César le grand combat pour son indépendance.

« En Auvergne, on peut dire qu'il n'existe qu'une seule race, celle qu'on retrouve en Savoie, en Bretagne et aux Pyrénées, la race brachycéphale. Cette dénomination rébarbative désigne tout simplement l'étroitesse du crâne. Elle y prédomine dans de larges proportions :

c'est la race qui occupait la Gaule au temps de César, c'est la race celtique. » (Broca.)

S'il est une contrée qui doive laisser une empreinte ineffaçable dans l'âme de ses enfants, n'est-ce pas celle dont Sidoine Apollinaire écrivait, dès le iv^e siècle de notre ère : « Je t'ay la particulière beauté de ce territoire, la mer des

étrangers, charmés du seul abord, y ont souvent oublié les naturels attrayés de leur patrie. »

A l'époque gauloise, une cité florissante *Nemetum*, existait sur la colline isolée que couronnent aujourd'hui les deux flèches de la cathédrale de Clermont. Prise et incendiée par les Romains à la suite de la défaite de Bituitus, roi



Cl. Denis.

LA DENT DU MARAIS
PRÈS DE LAC CHAMBON, A BESSE — ENVIRONS DU MONT-DORE

champs en laquelle on voit ondoyer les sillons d'une riche moisson sans péril de naufrage, et, plus les mesnagers la fréquentent, moins ils risquent. Surtout délectable aux voyageurs, profitable aux laboureurs, plaisante aux chasseurs. Les doz de ses montagnes sont entassés de paysages, les pentes de vignobles, les terrains de pacages, les rochers de châteaux, les couverts de pacages, les découverts de labourage, les creux de fontaines, les précipices de fleurs. Bref, ce pays est si fort agréable que les

des Arvernes — soixante-seize ans avant notre ère — elle fut restaurée sous le règne d'Auguste, qui y fit transporter tous les habitants de Gergovie, si héroïquement défendue par Vercingétorix.

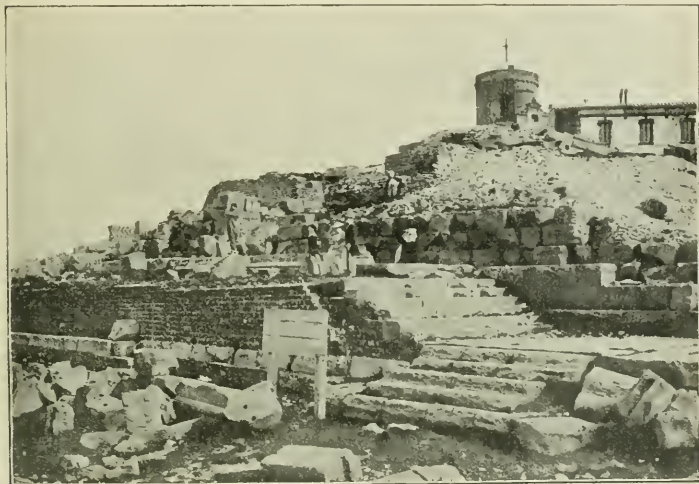
Pour ne pas laisser debout ce témoin de la défaite de César, l'empereur voulut qu'elle fût complètement détruite. Comme ils l'avaient fait à Carthage un siècle plus tôt, les Romains ont si bien exécuté cet ordre d'anéantissement qu'ils ont fait disparaître toute trace de la cité vaincue. Sauf quelques monnaies,

quelques armes, on n'a trouvé aucun vestige de la citadelle arverne.

Grâce à leur politique habituelle, les Romains eurent bientôt fait de s'assimiler l'Auvergne, en y infiltrant leur civilisation, en initiant ses habitants aux lettres, aux arts, à la religion païenne. Augusto Nemetum ne tarda pas à avoir un capitole, un amphithéâtre, une école

de l'Allier ne paraissant pas très sûr, il serait peut-être imprudent d'aventurer l'armée dans la rivière. *Cur non?* Pourquoi pas? , aurait répondu l'aventureux général.

Attirés par les richesses de cette contrée, les barbares s'y succédèrent et en firent un véritable champ de bataille. Vandales, Alains, Suèves, Wisigoths



Cl. Ul. Chabrol.

LE SOMMET DU PUY DE DOME
RUCINES DU TEMPLE DE MERCURE — OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE

célèbre d'où sortit le rhéteur Fréton, maître de Marc-Aurèle. Dans le voisinage de la ville s'éleva un colosse presque aussi grand que celui de Rhodes, et sur les collines on construisit des temples aux dieux du paganisme.

Bon nombre de localités de la région ont conservé leurs désignations latines plus ou moins modernisées : Romagnat, c'est-à-dire *Romania*, mal orthographiée, Mirelleurs (*Mira Flores*) ; Cournon perpétue l'exclamation de César à son lieutenant, le prévenant que le gué

ruinèrent villes et campagnes; ces derniers, au dire de Grégoire de Tours, « ne laissèrent que le sol qu'ils ne pouvaient pas emporter ».

L'avènement de la dynastie mérovingienne donna à l'Arvernie un repos relatif; mais, au VIII^e siècle, sa capitale, détruite par l'invasion sarrasine, venait à peine de se relever, quand Pépin le Bref, premier roi carlovingien, la livra au pillage et à l'incendie.

Pendant le siècle suivant, les Normands remontant la Loire, puis l'Al-

lier, anéantirent tout ce qu'ils ne purent emmener dans leurs barques.

Les évêques, qui réunissaient dans leurs mains les pouvoirs civils et militaires, eurent grand'peine à faire reconstruire la ville, qui prit, à cette époque, une physionomie nouvelle. Les survivants ne voulurent construire que dans le voisinage immédiat du château couronnant la colline (*Clarus mons*), le

emplacement; de là, cet air morne et sombre que la vieille ville conserve encore aujourd'hui, et qu'elle doit peut-être plus encore à l'emploi de pierres de lave noire provenant des volcans éteints voisins de Volvic.

Devenu héréditaire comme tous les autres fiefs par la volonté ou plutôt par la faiblesse de Charles le Chauve, le comté d'Auvergne subit, pendant tout



Cl. Et. Chabrol.

RUINES DE CHATEAU ET ORGUES DE MONTRODEIX — ENVIRONS DE ROYAT

mont célèbre, à la place des voies larges et des vastes maisons de la cité gallo-romaine. Le peuple inspiré par une douloureuse expérience façonna la ville différemment. Les rues furent resserrées afin d'empêcher beaucoup d'hommes de passer de front et pour permettre d'arrêter les ennemis en lançant des projectiles du haut des fenêtres.

Les maisons ainsi serrées et appuyées les unes contre les autres pour se prêter un mutuel secours ont été reconstruites depuis lors, mais toujours sur le même

le moyen âge, d'inénarrables vicissitudes.

La prédication de la première croisade, dont on a célébré, il y a quatre ans, le huitième centenaire, est trop connue pour qu'il y ait lieu de s'y arrêter. C'est un titre de gloire pour Clermont que d'avoir été le point de départ d'un mouvement religieux dont les conséquences restent incalculables.

En 1524 seulement, le comté (haute Auvergne), réuni au Dauphiné d'Auvergne (Limagne), fut légué, par la comtesse Anna de la Tour-d'Auvergne

à Catherine de Médicis qui les fit entrer dans l'apanage royal.

L'obstination irréductible du tempérament local se retrouve dans les chroniques contemporaines des guerres de religion. Prises et perdues dix fois et plus par les deux partis, les villes de Clermont, Riom, Thiers, Issoire furent le théâtre de luttes horribles. Cette dernière cité, surprise par le trop fameux

d'après les nombreuses dénonciations parvenues à Louis XIV, en étaient arrivés à commettre couramment des atrocités. Les Grands Jours tenus à Clermont doivent une plus grande célébrité à la plume de Fléchier qu'à leurs résultats insignifiants; sur douze mille plaintes portées devant le tribunal exceptionnel, le plus grand nombre étaient calomnieuses ou exagérées : les vrais



Cl. El. Chabrol.

MAISON DU XIV^e SIÈCLE, A COURPIÈRE — ENVIRONS DE THIERS

capitaine huguenot Merle, lui servit de point d'appui pour résister longtemps aux catholiques; mais ceux-ci, y étant rentrés, s'y signalèrent par des excès non moins odieux. Les femmes et les enfants ne furent même pas épargnés; on pendit les corps des chefs aux remparts. Enfin, sur un poteau dressé au milieu des ruines, on mit cette inscription : *Icy fust Yssoire*.

Les bienfaits de la paix religieuse, due à Henri IV, semblent avoir profité surtout aux seigneurs du pays, qui,

coupables échappèrent au châtement.

Tout de même le bruit s'était vite répandu dans les campagnes que le roi avait envoyé des juges, chargés spécialement de prendre fait et cause « pour les petits contre les gros et les grands ». L'Auvergne poussa un soupir de soulagement qu'elle dut bientôt réprimer, hélas ! Elle n'en eut pas moins une vision fugitive de l'indépendance et de ses douceurs. Un paysan, désireux de savoir jusqu'où irait la protection royale, affecta de ne pas saluer son seigneur :

d'un coup de canne celui-ci envoya dans la poussière le chapeau du croquant. Mais notre homme requit l'assistance des magistrats des Grands Jours et l'irascible hobereau dut, par autorité

de leur logique puissante, de leur persistance invincible. Le jansénisme n'a pas plus tôt paru en France qu'il a eu des sectateurs dans Clermont; et si l'Auvergne a fomenté cette secte, ayant été le lieu d'origine de MM. Arnauld, Bourzeis, Brousse, Retours, Domat et Pascal, la ville de Clermont contribua beaucoup à ses progrès et à sa conservation.

Le rôle d'Arnauld et de Pascal dans le jansénisme est bien connu. Quant à Domat, il est l'auteur de cette exclamation, qui témoigne à la fois de la sincérité et de l'indépendance de ses convictions religieuses : « N'aurai-je jamais la consolation de voir un pape chrétien sur la chaire de Saint-Pierre?... »

C'est au milieu de ce siècle que les habitants de l'Auvergne ont donné les dernières preuves de leur esprit d'indépendance, de leur horreur pour toute immixtion dans leurs affaires, fût-elle légitimée par une sanction légale. Quand fut établi l'impôt des



CLERMONT-FERRAND
LA RUE DES GRAS ET LA CATHÉDRALE

de justice, rendre le salut de son vassal.

On n'a peut-être pas assez remarqué que le jansénisme, qui eut une si profonde influence sur le développement intellectuel et moral de la France au xvi^e siècle, est essentiellement l'œuvre de l'Auvergne. Ce sont ses enfants qui ont apporté à la doctrine de Jansénius le solide concours de leur esprit sévère,

portes et fenêtres, presque partout ils fermèrent leurs maisons aux contrôleurs chargés de dresser la liste des ouvertures. Dans certains cas, ces fonctionnaires ne purent accomplir leur mission. A Clermont, l'opposition atteignit la proportion d'une émeute, qui se termina par le pillage de la maison du maire, M. Couchon, beau-père de M. Rouher.

Certes, on trouve dans les villes, et jusque dans Paris, des types caractéristiques de la race auvergnate ; mais ils sont plus ou moins modifiés par les alliances et les habitudes citadines.

Mieux vaut observer en pleine campagne cette population forte et laborieuse, sans cesse aux prises avec la nature. Nulle part en France la lutte n'est aussi âpre entre le cultivateur et la terre ; celle-ci, dans les régions où elle est le plus féconde, comme la Limagne, ne livre ses trésors qu'en échange d'un travail opiniâtre. Cela est si vrai que les « Limagniers » doivent se servir d'outils spéciaux à manche court, les obligeant à se courber très bas. Les paysans des autres contrées ne consentiraient pas à employer des instruments aussi fatigants. Dans certaines localités, la terre est tellement récalcitrante que trois hommes sont nécessaires pour tourner la lourde motte, rigide comme une dalle.

Vigoureuse aussi, mais moins alerte, la population de la montagne donne aux champs une grande somme de travail en deux ou trois efforts. La mauvaise saison, qui se prolonge sur certains points pendant six mois et plus, la condamne à une inaction que les plus entreprenants esquivent, soit en se dirigeant vers les grandes villes, soit en exerçant dans

la plaine un métier à côté : ferrassier, scieur de long, sabotier. On évalue à 1500 pour le seul département du Puy-de-Dôme le chiffre de ces exodes annuels.

Patient et laborieux au plus haut



Cl. Denis.

CLERMONT-FERRAND — NOTRE-DAME-DU-PORT

point, probe, obligeant et peu susceptible d'entraînement, de passions vives, le paysan auvergnat a cependant un travers. Aussitôt qu'il se trouve en présence d'un bourgeois, il devient soupçonneux et rusé à l'excès : de peur d'être trompé, toujours il a tendance à prendre les devants.

Cependant, respectueux de la forme



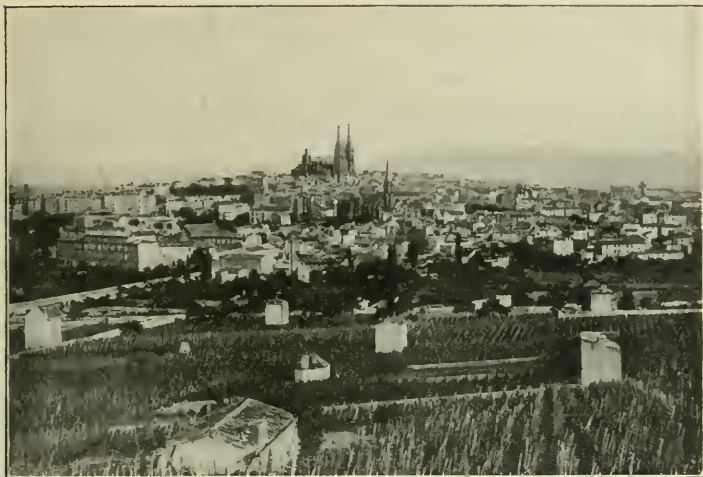
Cl. Denis

ÉGLISE ROMAINE DU CHAMBON — ENVIRONS DU MONT-DORE



Cl. Gondran

ÉGLISE ROMAINE D'ENNAT — ENVIRONS DE RIOM



VUE GÉNÉRALE DE CLERMONT-FERRAND



Cl. Denis.

VILLAGE DE ROYAT — VALLÉE DE FONTANA — LE PUY DE DOME

et de la fortune, le paysan a conservé dans la montagne un esprit particulièrement hiérarchique. Jusqu'à ces derniers temps, les vieux métayers ne désignaient jamais autrement que par le mot de *mouitre* (le maître, le propriétaire avec lequel ils étaient liés par un simple bail de colonage à mi-fruit.

La passion que le paysan éprouve là plus que nulle part ailleurs, pour la terre dont il est propriétaire, le pousse à un labeur incessant, d'abord pour acquérir, ensuite pour arrondir son lopin. Le travail et sa soeur l'économie, voilà les deux lois supérieures auquel il obéit aveuglément. Il n'a que du mépris pour

le paresseux, *le flâ*, voué à une existence ignominieuse, tandis qu'un avenir séduisant s'ouvre devant l'homme laborieux. Témoin ce proverbe patois : « Travaillo, fantillou, t'auras de brayas neiras. » (Travaille, petit, tu auras des pantalons noirs, c'est-à-dire tu seras habillé comme les messieurs.) Et, à titre d'opposition, cet autre : « Fazi re, flâ, la bêtias te mandzearont ! » (Ne fais rien, paresseux, les bêtes te mangeront.)

Mais, s'ils connaissent le secret d'acquérir, les fils de l'Auvergne ignorent généralement l'art de jouir. L'argent pour eux représente de nouvelles terres, de nouvelles vignes, de nouveaux bois. Quant au bien-être, il leur est inconnu. Dans



Cl. Pl. Chabrol.

CLOCHER DE LA VIEILLE ÉGLISE GOTHIQUE DE BEAUMONT
ENVIRONS DE CLERMONT-FERRAND

tel village de cinquante habitants, on peut compter autant de vaches qu'il y avait de chèvres, il y a vingt ans; ces bêtes, d'un mouton, doit aller rejoindre les économies déjà faites. On se nourrit avec les récoltes, les légumes, le porc



Cl. Desnotte.

CHATEAU ET FONTAINE RENAISSANCE DE SAINT-SATURNIN
 * ENVIRONS DE CLERMONT-FERRAND

à elles seules, représentent une augmentation de capital de 90 pour 100. On a agrandi la maison pour les loger, mais le mobilier du maître est resté le même : une longue table, des bancs, des chaises de paille, quelques coffres, une armoire, des lits de sapin et l'horloge comtoise.

Tous sont propriétaires, sauf de très rares exceptions; la maison qu'ils habitent leur appartient, et ils possèdent quelques menus champs qui dans un temps fort court s'arrondissent, se joignent à d'autres pour former de petits domaines. Souvent ils n'ont que mille francs d'économie quand ils achètent une terre valant le double. Ils comptent sur l'épargne pour s'acquitter, et le font rapidement. L'argent qui rentre par la vente d'une vache, d'un porc,

salé; quant à l'entretien, aux vêtements, les menus produits de la volaille et du laitage doivent y suffire.

Ce n'est pas une besogne aisée que de chercher, dans cette région, les vestiges d'originalité à peu près disparus. Le paysan auvergnat, certes, a conservé l'un des derniers son costume traditionnel. Il y a une vingtaine d'années, on pouvait voir encore, les dimanches et les jours de foire, quelques vieillards en grand chapeau et en vêtements de laine blanche, assez semblables aux forts de la halle de Paris, et des femmes coiffées de canotes empesées qui les faisaient ressembler à des religieuses. Jusqu'à ces derniers temps, le coquet fichu de laine donnait aux moindres groupements de paysannes une jolie richesse de couleurs.

Le bonnet tuyauté entourant les têtes des femmes varie à l'infini. Suivant les localités, les proportions et les dimensions de ses petits cylindres de tulle, il constitue aujourd'hui, à peu près, la seule originalité des Auvergnates, avec

qui rappelait par sa forme le bouclier en latin *armilla* et comme lui se rejetait sur le dos quand on ne s'en servait pas. C'était une sorte de grand paillason rond de plus d'un mètre de diamètre, fait de tresses de paille, que les

bergères pour de bon plaçaient en équilibre sur leur tête pour se protéger contre la pluie et le soleil.

Les danses locales, bourrées et montagnardes, se signalaient par une piquante originalité : elles auraient à peu près disparu si les casinos de Royat et du Mont-Dore ne les conservaient jalousement comme une attraction à servir à leurs abonnés.

La bourrée vraie ne ressemble guère à cette espèce de danse des ours que l'on voit parfois sur les scènes parisiennes. Son rythme, sur une mesure à trois-huit, peut être comparé à celui de la valse à deux temps. Elle exige de la souplesse, de la grâce et certains mouvements du corps fort difficiles à saisir. Elle doit être glissée, la danseuse se conforme toujours à cette règle :

si l'assistance crie : « *Fadza petà lou pèds!* » (Faites claquer vos pieds!), c'est exceptionnel.

Aux fêtes de village ou aux bals de noce, quand les sièges sont en nombre insuffisant, s'autorisant inconsciemment des traditions de la supériorité de l'homme, les danseurs s'y installent et



C. Doule.

MAISON DE L'APOTHECAIRE A MONTFERRAND
ENVIRONS DE CLERMONT-FERRAND

le chapeau de paille tressé garni de rubans de velours. A certains jours, ce bonnet s'entoure d'un large ruban multicolore. N'auraient-elles jamais gardé que la maison, on donne le nom de bergères aux femmes et aux jeunes filles courageusement fidèles à cette coiffure.

Un regret spécial est dû à l'armille,

galamment ils font asseoir femmes et jeunes filles sur leurs genoux.

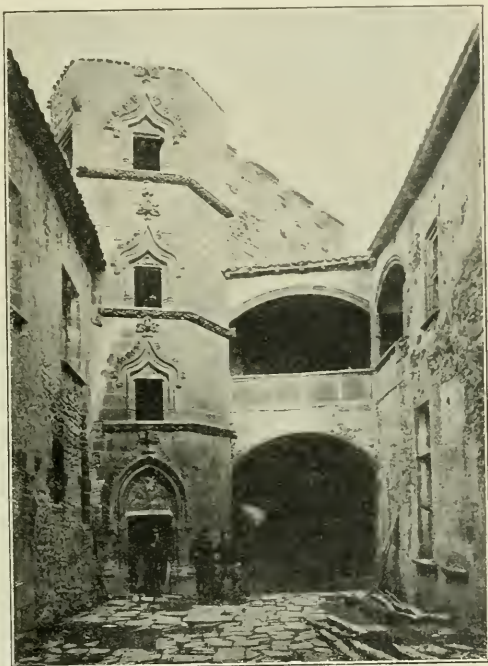
L'Auvergnat reste fortement attaché à la religion catholique. Les femmes vont très exactement à la messe du dimanche, et dans pas mal de paroisses leurs maris les accompagnent. Mais les pratiques de piété exceptionnelles sont délaissées; ainsi l'on ne compte plus que de rares survivants de pénitents qui, la semaine sainte, forment le pieux simulacre du portement de la croix.

Que dis-je, simulacre? C'est une vraie croix pesant fort lourd que le doyen des pénitents blancs, un septuagénaire vigoureux, porte annuellement dans les rues de Courpière. La prêtrise continue à être considérée comme une carrière recherchée; aussi l'Auvergne fournit-elle, en dehors de son clergé, un grand nombre de recrues aux ordres religieux et surtout aux missions étrangères. Les vocations féminines sont plus nombreuses encore.

Il n'est pas nécessaire d'aller dans la montagne pour constater que les braves Auvergnats restent fidèles à la langue de leurs pères. Le patois est parlé usuellement par les trois quarts de la population. Ainsi à Thiers, la vieille cité d'un pittoresque si imprévu, les ouvriers travaillant à la coutellerie au nombre de plusieurs milliers ne s'expri-

ment pas autrement dans les ateliers, quoiqu'ils sachent très convenablement le français.

Pour les paysans, le patois présente l'avantage de n'être pas toujours compris des bourgeois. Même quand ils ne



Cl. Girau.

ESCALIER ET COUR INTÉRIEURE
DU CHATEAU DE TOURNOEL — ENVIRONS DE RIOM

sont pas influencés par cette préoccupation, les cultivateurs parlent patois dans les foires, les marchés, à l'auberge, aux champs, et surtout chez eux autour de l'âtre ou à la table de famille.

Ampère a dit le premier que le français est une langue latine dans laquelle sont restés les mots celtiques et où les

mots germaniques sont venus ; cette idée s'applique au patois d'Auvergne, à la condition de faire aux origines celtiques une part prépondérante.

Dans ce patois d'Auvergne on trouve la trace parfaitement distincte de deux transitions successives : celle du latin au français du moyen âge, et celle de cette langue au français moderne ; mais ce ne sont là que des alluvions déposées par le temps sur le fond solide du langage celtique primitif.

Pour rendre apparentes les réminiscences de la langue celtique, il faut des études de linguistique, tandis que les traces du contact avec le latin sont évidentes. Ce contact s'est produit, pendant tout le moyen âge, à l'époque de la floraison d'écoles prolongeant dans notre Midi les élégances de la civilisation romaine. Ce qui explique, par exemple, qu'on dit au pied du Puy de Dôme *una foun*, mot presque identique au latin *fons*, tandis que le Nord, qui a fait la loi, a emprunté le sien *fontaine* à *fontana* qui est de basse latinité.

Les liens qui unissent le patois auvergnat à l'italien ne sont pas des plus étroits ; mais la voyelle *a*, remplaçant l'*e* muet dans la terminaison des mots, la rend très apparente. Toutes les personnes qui entendent des Auvergnats de la vieille roche dialoguer dans leur idiome en sont frappées. Deux phrases prises au hasard nous permettront de constater cette analogie auditive avec l'italien.

Ai tchata a la feira dona ouilla negra,
la m'ont couta très pistola.

J'ai acheté à la foire deux brebis noires, elles m'ont coûté trois pistoles — trente francs.

La tsoupa y preuta, venia la mandza. La soupe est prête, venez la manger.

Telles sont les lignes générales de l'histoire et des mœurs de l'Auvergne, ce cœur de la France. Quant au pays lui-même, sa beauté

est en quelque sorte proverbiale. La nature, souriante ou sévère, s'y montre sous les aspects les plus variés. De nombreux monuments ajoutent leur note d'art aux charmes du paysage. Clermont est aujourd'hui une ville riche, animée, industrielle. Des eaux célèbres attirent tous les ans une foule de malades. Enfin la France entière, et Paris surtout, reçoivent les innombrables produits d'un sol généreux et parfaitement cultivé.

C. DE NÉRONDE.



MONTAGNARD DE FONTEFREYDE — ENVIRONS DE RIOM



LES SAUTERELLES EN ALGÉRIE

Il n'y a pas d'imagination assez hardie, assez forte, qui puisse se représenter les désastres causés par les invasions de sauterelles. Les récits des historiens et des chroniqueurs peuvent paraître exagérés à ceux qui n'ont pas battu les régions contaminées, qui n'ont pas été pris dans le giron de cette pullulante plaie d'Égypte. Pour se rendre exactement compte du terrible fléau, il faut avoir vu les acridiens à l'œuvre; il faut avoir, pendant de longues et de longues heures, pris personnellement part à la bataille; il faut avoir remonté ces torrents de laves vivantes s'épandant à perte de vue, comme une tache d'huile corrosive, et ne laissant derrière eux que de la terre écorchée, des chaumes flétris et des brindilles mortes. Ce n'est pas sans un profond serrement de cœur que j'ai assisté à ces scènes de désolation; je me souviens encore de mon effarement lorsque, pour la première fois, j'ai piétiné dans la boue infecte et gluante faite de l'amoncellement des cadavres écrasés.

Les anciens, terrorisés par ces incursions, cherchaient à découvrir sur le corps de l'insecte l'arrêt de la décision divine. Comparant les taches qui brodent ses ailes à des caractères hébraïques,

ils ont fini par reconstituer toute une phrase — *Saaph el* — qui voudrait dire : colère de Dieu! Sur un présage si funeste, les uns auguraient la famine, d'autres la peste. Cromer, dans son histoire de Pologne, considérait les criquets comme l'avant-garde d'une invasion des Tartares. Un témoin oculaire des exploits de ces insectes, en 1690, écrivait ceci à l'abbé de Saint-Ursans : « Ces bêtes se sont répandues dans la Pologne et dans la Lithuanie en une si prodigieuse quantité que l'air en est tout obscurci et la terre toute couverte comme d'un drap noir. Quelques années plus tard, ces nuées insatiables ont servi d'alliées à Pierre le Grand, alors que ce monarque refoulait dans la Besarabie les armées de Charles XII de Suède. Harcelant, en véritables grêlons vivants, les soldats scandinaves, elles ont changé en déroute leur retraite de Pultawa. Mais la Russie n'est pas seule à souffrir de leurs mandibules. L'Espagne en subit tous les ans des pertes sérieuses; plus d'une fois, la Provence a eu ses cultures dévastées; la Corse, l'Italie, la Grèce ne sont pas épargnées et tout le monde connaît la dime monstrueuse que l'Algérie acquitte périodiquement à ce fléau. La Palestine, la

Perse, la Mésopotamie se trouvent souvent à leur merci, et l'on estime à près d'un milliard de francs les préjudices causés de 1874 à 1877 aux États américains de l'ouest du Mississipi, à la Californie et au Mexique.

Les naturalistes américains

Le soleil commence à réchauffer la terre; brusquement, sur les flancs des coteaux, à l'ombre des lentisques et des palmiers noirs, éclate une fermentation fantastique. Le sol frémit et s'effrite, comme

labouré en dessous par des légions de rongeurs. De foisonnantes efflorescences de corpuscules blanchâtres, semblables à des grains de riz, apparaissent. C'est l'éclosion des œufs que, l'année précédente, les femelles avaient plantés dans ces surfaces arides. Ce sont des larves. Au bout de quelques heures, les affreux nourrissons brunissent. Dans chaque mètre carré, d'immondes points noirs grouillent par centaines de mille. Encore dépourvus d'ailes, ils font bientôt table rase des garrigues natales. C'est alors qu'ils se mettent en route vers de plus gras pâturages. Dans leur marche, qui est un sautillerment, ils possèdent la rectitude des légions disciplinées, tout en étant dépourvus de chefs.

Leurs bataillons, qui développent un front de plusieurs lieues, constituent une inondation noire, une chair serrée et épaisse, capable d'arrêter les chemins de fer dont les roues engluées patinent sur place. A la façon d'une nappe d'eau, cette marée grouillante roule, suivant les pentes les plus déclives, épouse les sinuosités du sol, ronge tout au passage comme une coulée de vitriol.

Gagnant chaque jour, en raison de leurs mues successives, en taille, en force, en agilité et en appétit, ils décuplent leur vitesse : déjà, au mois de



CRIQUETS
D'ALGÉRIE

et russes ont établi que ces invasions d'acridiens, loin de venir de foyers éloignés, ont leur point de départ au voisinage même des pays ravagés. Des recherches analogues reprises en Algérie ont montré que le quartier général du criquet algérien se trouve sur les montagnes arides et nues qui bordent le Tell. Ces régions débordées, le trop-plein de ces hordes redoutables se déverse sur les territoires voisins et menace de gagner tout le littoral.

Ces essaims gigantesques marchent en véritables corps d'armée à la conquête des récoltes. Leur évolution relève de la chronique militaire, mais voyons d'abord leur genèse.

Nous voici en Algérie au mois d'avril.

mai, ils franchissent plus d'un kilomètre par jour. Leurs évolutions sont alors intéressantes à observer. Dès qu'ils aperçoivent un champ d'orge, de seigle, d'avoine, de blé, ils se débangent pour courir au pillage, et c'est merveille de les voir grimper avec agilité le long des tiges. Trop heureux de faire la moisson pour leur propre compte, n'hésitant pas à manger leur blé en vert, cinq ou six criquets s'attablent sur un même épi

marché cinquante à soixante jours, dévorant tout devant elle, s'arrête repue. Les soldats se reposent de leur fatigue; ils vont revêtir un autre uniforme pour les futures campagnes; tout à coup, leur tégument se fend sur le dos et tombe. Les insectes, laissant derrière eux leurs vêtements fripés, apparaissent pourvus d'ailes. Pendant quelques jours, ils errent de-ci, de-là, sans but, puis tout à coup, prenant leur essor, ils s'élancent



RABATTAGE DES CRIQUETS SUR UN BARRAGE

qui ploie sous leur poids. D'un premier coup de mandibules les glumes de l'épillet sont tranchées, un second coup fait voler les barbes; il n'y a plus qu'à débarrasser les grains de leur enveloppe pour pouvoir savourer le délicieux morceau. Ceux qui n'ont pas pu trouver de place au festin guettent à terre les miettes qui tombent. Et la ripaille dure jusqu'au moment où la provende est épuisée; rassasiés, les insectes dédaignent le chaume, mais lui-même est rongé jusqu'au ras du sol les jours de grand'faim. Privés de graminées, ils s'attaquent aux bourgeons et aux feuilles des vignes et des arbres.

La formidable armée, après avoir

très haut avec un bruit de trombe. Leurs tourbillons monstrueux parcourent les airs et interceptent, pendant des heures et des journées, les rayons du soleil. Dès qu'ils trouvent, sur le penchant d'une montagne exposée au sud ou sur un plateau aride, un terrain favorable au dépôt des œufs, ils s'y abattent.

Le moment de la procréation arrive. Pendant vingt-quatre heures, la femelle s'agite, court, se démène, les antennes dressées; le ventre replié et touchant terre. Après mille et mille hésitations, elle se décide. Des outils auxquels son abdomen sert de fourreau se projettent: des fouilles commencent; un trou rapidement creusé indique l'endroit de la



LABOURAGE DES LIEUX DE PONTE ET RAMASSAGE DES ŒUFS

ponte. La moitié du corps s'y enfonce, s'étire démesurément et va déposer au bon endroit une grappe de près d'une centaine d'œufs revêtus d'une gangue terreuse. La conservation de l'espèce assurée, les parents meurent, tandis que la néfaste semence vit toujours à l'état latent dans la terre avec une force d'endurance dont ni la sécheresse, ni la pluie, ni la neige, ni même le gel ne sauraient triompher. Des milliers et des milliers d'hectares se trouvent ainsi transformés en gisements d'acridiens. Depuis 1888, les cartes communales et la carte générale d'Algérie enregistrent avec précision, tous les ans, ces mines ambulantes de sauterelles. Depuis la plus haute antiquité on chercha à détruire ces pontes. Pendant très longtemps on se contenta de faire la récolte des œufs à la main. Mais plus tard on s'est aperçu que le hersage et le labourage des terrains suspects donnaient des résultats bien plus sûrs. Toutefois l'homme est incapable d'épuiser ces filons; l'oiseau seul pourrait le tarir.

Traqués et sacrifiés par les populations qu'ils desservent, les étourneaux, les alouettes, les martins ne parviennent pas à accomplir leur mission. Quelques insectes aussi, qui échappent par leur petitesse aux instincts destructeurs du roi de la création, servent mieux ses intérêts. Ce sont des mouches, d'une

espèce à part, qui recherchent activement les paquets d'œufs confiés à la terre et les frappent dans leur développement en faisant d'eux le berceau et la nourriture de leurs propres larves. La nature atteint ces graines du mal par les voies plus mystérieuses : par les efflorescences invisibles des champignons parasites.

Oiseaux, insectes, plantes microscopiques, quels que soient leurs services, sont impuissants à exterminer les légions de cette infernale et foisonnante vermine. Pour sauvegarder ses récoltes, l'homme a dû intervenir et engager contre les acridiens une lutte acharnée. Au lieu de ramasser les œufs, il a reconnu qu'il vaudrait mieux détruire les insectes éclos encore sans ailes. Il a fallu inventer tout exprès des machines de guerre spéciales; les plus ingénieuses paraissent être les appareils dits *cypristes*. Ce sont des bandes de toile, ourlées en haut de cuir ciré, qu'on tend à l'aide de piquets, en manière de barrières, sur une longueur de plusieurs kilomètres. Emportés par leur élan, les criquets viennent en un bloc mouvant déferler contre l'obstacle. Ils escaladent bien la toile, mais une fois arrivés au cuir ciré, que tous les matins on huile avec soin, ils retombent lourdement. C'est alors que des centaines de travailleurs, soldats, colons, indigènes, se

précipitent sur eux, armés de balais, et les jettent en vrac dans des fosses creusées d'avance, où ils les ensevelissent sous une couche de chaux vive. Sur d'autres points, les Arabes les poussent en tas sur de vastes couvertures, puis les entortillent et piétinent avec rage.

Ailleurs, on les rabat sur des bûchers de broussailles sèches qu'on allume ou qu'on arrose d'huiles lourdes de pétrole, de monosulfure de sodium et, en général, de liquides asphyxiants et toxiques.

Dans la Russie méridionale, hommes, femmes et enfants les écrasent avec des pelles de bois, dont la longueur est proportionnée à la taille des combattants. Dans ce pays, l'auteur de ces lignes a eu l'occasion d'évaluer toute la répugnance que l'insecte éprouve pour certains ingrédients, tels que le *sulfate de cuivre*. Ayant constaté, pendant son séjour en Toscane, que les aspersions cupriques chassaient les sauterelles indigènes des vignobles traités, il a eu l'idée de tirer profit de cette observation, plus tard, alors qu'il se trouvait à la tête d'une grande ferme, en Bessarabie. En juin 1894, une avalanche de

criquets, surgissant des entrailles d'un champ en jachère, menaçait d'anéantir la verdure rajeunie du vignoble du domaine. Le vent se faisait leur complice; ses souffles les poussaient tout droit sur les pampres luisants et tendres; quelques dizaines de mètres les en séparaient. Privé d'appareil cyproite et de tout autre engin puissant, il a cherché à arrêter l'élan des envahisseurs à l'aide d'une pluie de 2 pour 100 de sulfate de cuivre. Les hordes rapaces, arrivées devant le vignoble traité, hésitèrent; elles envoyèrent quelques détachements en reconnaissance; ceux-ci inspectèrent les feuilles tachetées sans y toucher; quelques imprudents y goûtèrent, mais bientôt, victimes de leur glotonnerie, ils moururent par centaines. Devant l'échec, tout le bataillon changea de front et dévia à droite sans livrer l'assaut.

Le moyen est recommandable et, associé aux autres, très efficace. Toutefois, rien ne peut arrêter la rage de destruction des insectes ailés ou aptères, là où ils s'abattent en nuées formidables, en masses torrentielles.

J. DE LOVERDO.



ÉCRASEMENT DANS UNE FOSSE



SUR LA ROUTE AVANT PIEDIGRATTA

LES DERNIERS LAZZARONI

Je n'ai pas l'envie de chanter à nouveau Naples, son golfe, l'azur de son ciel se mirant dans l'azur de ses eaux, son climat délicieux, ses fleurs, ses fruits, ses parfums. « Voir Naples, et puis mourir ! » dit le proverbe italien, lequel pris à la lettre n'engagerait guère les touristes à hâter leur visite à la ville enchantée. Lamartine a bien écrit que « ce brillant soleil rassérène tout, même la mort » ; mais lorsqu'il avait jûé des délices de cette nature, le poète désirait en jouir encore, et la pensée de la mort ne lui venait que comme cette goutte de mélancolie dont l'amertume rehausse la saveur des plaisirs humains :

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Elise !... Et cependant on dit qu'il faut mourir !

Naples est une station sanitaire où se guérissent les mélancoliques, affirme, non sans justesse, un manuel de voyages allemand. Les surmenés de la vie, les victimes des grandes passions déçues, ceux

qu'ont frappés les coups acharnés du sort, reprennent, pour peu que leur cerveau épuisé ou leur cœur meurtri soit encore vivant, force, espoir et courage en ce lieu béni. Mais les malades du corps, ceux qui traînent, languissants, une existence étiolée, auraient tort de compter sur les vertus merveilleuses de Naples et de son ciel. Le sirocco, ce souffle impétueux et brûlant du sud-est, et le vent glacé du nord, l'aigre tramontane, balayent trop souvent les rues ensoleillées et calmes, soulevant follement les flots contre les môles et les quais, se ruant et tourbillonnant aux carrefours, enlevant comme fétus les abris des échoppes, renversant les petites voitures des marchands ambulants, faisant reculer ou poussant au grand trot ces charrettes primitives, aux attelages disparates d'ânes, de chevaux et de bœufs attachés aux mêmes brancards. Les nerfs irrités, les poitrines faibles supportent mal ces brusques et violents sursauts. Les naturels eux-mêmes en ressentent fortement l'influence ; il leur



FABRIQUE DE MACARONI A TORRE DEL GRECO

prend parfois des frénésies étranges et redoutables; le plus calme et le plus souriant des hommes tout à coup y voit rouge, tire son couteau et devient un assassin; ou bien une sorte de vent de folie passe sur eux tous, et cette population nonchalante, paresseuse, sans désir comme sans besoin, se dresse ensemble et s'élance tumultueuse, comme les vagues sous le fouet de l'ouragan.

Les deux exemples les plus frappants de ces mouvements subits de la foule napolitaine se produisirent à un siècle et demi de distance, le premier contre les Espagnols, le second contre les Français.

En 1647, le duc d'Arcos, vice-roi de Naples pour l'Espagne, venait de frapper d'une lourde taxe les grains et les fruits, qui étaient alors le fond de la nourriture et du petit commerce du peuple, comme ils le sont encore aujourd'hui. Le duc était bien tranquille. On pouvait tout exiger de ces insouciantes Napolitains, dont le bonheur est fait d'une poignée de macaroni, d'une orange et d'un long somme au soleil. Ils supporteraient cela comme le reste; tout au plus grogneraient-ils d'être obligés, pour gagner la même pitance enchérie, de dormir un peu moins longtemps.

Le duc d'Arcos se trompait. Il avait versé la goutte d'eau qui fait déborder

le vase. Le 7 juillet, les hommes du port, excités par l'idée que leurs femmes et leurs enfants allaient souffrir de la faim, se révoltèrent, ayant à leur tête Masaniello (Thomaso Aniello), jeune pêcheur de 23 ans, originaire d'Amali et dont la femme avait été malmenée par les collecteurs de la taxe. Tous les fils du pauvre Lazare de l'Évangile, les *lazzaroni*, pêcheurs, portefaix, commissionnaires et flâneurs, se soulevèrent en un mouvement irrésistible qui vint battre les murailles de la forteresse où le vice-roi s'était précipitamment enfermé. Masaniello fut acclamé capitaine du peuple; il décréta l'abolition des impôts et, en grand enfant qu'il était, écouta les propositions du duc d'Arcos qui promettait l'amnistie. Le quatrième jour de la révolte, Masaniello, qui, pris d'un vertige d'orgueil, traitait déjà ses camarades en sujets, fut attiré dans un guet-apens par le vice-roi et traîtreusement assassiné. Mais les *lazzaroni* ne se soumièrent point pour cela, et il fallut les massacres auxquels présida le fameux don Juan d'Autriche pour briser et anéantir la résistance de ces rêveurs au ventre creux.

N'ai-je pas trop insisté sur des événements que deux opéras ont rendus populaires, le *Masaniello*, de Carafa, et surtout *la Mucette de Portici*, de notre Auber?

Cette même population de *lazzaroni*, qu'on évaluait alors à une quarantaine de mille hommes, mit en échec la domination française lorsque Championnet, après trois journées de combat, s'empara de Naples et y établit la *République parthénopéenne*, en janvier 1799. Armés par les soins du roi fugitif, ils remplirent la ville de carnage et pillè-

rent tous ceux qu'ils soupçonnaient d'être enclins à pactiser avec les Français. Cette hostilité, satisfaite un instant par le retour de Naples aux Bourbons, ne cessa pas de couver sous la cendre avec, par intervalles, des éclats soudains, pendant le règne de Murat. Leur haine du Français ne fut pas pour peu dans la fin tragique de ce beau-frère de l'Empereur, qui avait fini par prendre au sérieux sa royauté d'aventure. La *Camorra*, association mystérieuse qui devait étouffer la *charbonnerie* (*Carbonari*) comme la chaudière débordant éteint les braises qui la chauffe, se recrutait en majorité, se recrute encore peut-être, parmi ces sans-le-sou qui, n'ayant rien à perdre sur terre, sont



MARCHANT DE MACARONI SUR LE PORT

d'autant plus attachés à leurs croyances, à leurs superstitions si l'on veut, et sont prêts à tous les risques dès qu'on leur persuade qu'il y va de leur place au paradis.

Un écrivain allemand, M. Fedor von Zobeltitz, dans une intéressante étude sur le sujet qui nous occupe, s'étonne que les *lazzaroni* n'aient pas été portés de sympathie vers Murat, qu'ils n'aient pas reconnu en lui un des leurs.

Celui, dit-il, qui a vu au château de Capodimonte le portrait de cet aventurier, dans l'affectation de sa pose dramatique, ne peut comprendre aisément qu'un si bel homme n'ait pas séduit les lazzaroni, car il avait tout ce qui plaît d'ordinaire à la plèbe de Naples. Comédien comme Masaniello, couronné d'un

buër les mêmes traits. Vanité, fatuité, légèreté, amour excessif du plaisir, ce sont là des qualités aussi françaises que napolitaines, et dont il n'y a pas, d'ailleurs, à se vanter ; mais Murat y joignait l'audace, la bravoure, le besoin continu de se dépenser et d'agir. Par quoi il était bien de sa race, et s'éloignait



BLANCHISSEUSES DEVANT LES PORTES DE NAPLES

nimbe de fausse chevalerie, toujours d'humeur généreuse et gaie, mais toujours sans foi, il était bien « le roi des Lazzaroni et des Macaroni », car les uns ne vont pas sans les autres.

Et il ajoute que la raison de cet étrange malentendu entre gens si bien faits pour s'entendre, c'est que les lazzaroni sont conservateurs, et qu'ils voulaient leur Ferdinand.

C'est faire injustice, il me semble, et à ceux-ci et à celui-là, que de leur attri-

fort des Napolitains. Quant à la mauvaise foi qu'on lui reproche, je ne sais si ce caractère lui était commun avec les pêcheurs et débardeurs qu'il gouverna, mais je sais bien que c'est un vice dont il est facile de trouver autour de soi de trop nombreux exemples, à quelque nation qu'on appartienne, et je sais aussi qu'il vécut et mourut en un temps où il était moins aisé de connaître son devoir que de l'accomplir.

Toujours est-il que, depuis ces jours

héroïques, les lazzaroni sont en décadence. L'unification du royaume italien, et par suite l'unification des impôts et des lois auxquels les habitants de la Calabre sont assujettis aussi bien que les Piémontais, le disséminement et le frotement du service militaire, l'influence invinciblement pénétrant des mœurs

des grandes villes cosmopolites, à diminuer par cela même le nombre et l'originalité des lazzaroni.

Sans parler du quartier de la Chiaja à l'ouest des châteaux Saint-Elme et dell'Ovo, le long du quai Caracciolo et autour du jardin qu'on appelle la Villa Nazionale où s'alignent les palais de la



MARCHANDE DE LIMONADE ET DE GATEAUX

du Nord, berceau de la famille régnante, la facilité croissante des voyages et des communications, l'affluence toujours plus grande des étrangers, apportant avec eux des besoins et des habitudes que les gens du pays sont intéressés à satisfaire et auxquels les indigènes qui s'y emploient prennent goût insensiblement et d'assainissement, bien d'autres causes encore tendent à ramener Naples, lentement mais sûrement, au type de toutes

noblesse et de la finance et les hôtels fréquentés par les étrangers riches ou qui veulent avoir l'air de l'être, — toute une ville ouvrière s'est élevée depuis une trentaine d'années sur les collines du nord-ouest, derrière le Château Saint-Elme. C'est le quartier du Vomero. La population laborieuse y trouve des habitations à bon marché, propres et saines, dans des rues suffisamment larges et aérées. Les petites marchandes du port qui poussent jusque-là leurs

voitures chargées de poissons, de tomates ou d'autres légumes, de pâtisseries grossières, de boissons à l'orange ou au citron, s'avisent qu'il vaudrait mieux pour elles et pour les petits avoir leur ménage là que dans les ruelles sordides de la vieille ville, et décident souvent leurs maris à un déménagement auquel rien ne les sollicitait jadis.

Il n'est pas jusqu'à leur séjour antique qui n'ait été profondément transformé. L'inextricable réseau des petites rues, bordées de hautes maisons suant la misère et l'ordure, qui s'étend entre le port et les roches du Pausilippe et Capodimonte, n'était naguère traversé que par une grande artère centrale, la *via Toledo*, aujourd'hui *via Roma*, qui va du Palais royal au Musée. Cinq ou six belles rues, comme la *Strada del Duomo*, la *Strada Foria*, le *Corso Garibaldi*, et un passage monumental bordé d'un double rang de magasins luxueux, rendez-vous des promeneurs comme l'étaient nos passages parisiens aux temps disparus où le poète pouvait dire que la « cohue »

Est aux Panoramas ou bien aux Boulevards,

la *Galleria Umberto Primo*, coupent le quartier pauvre en îlots de plus en plus entamés et rétrécis par la vague montante du confortable tudesque ou anglo-saxon.

Le moment est donc favorable pour décrire une fois de plus une espèce humaine qui subsiste encore, mais qui tend à disparaître, et dont les derniers descendants seront bientôt aussi dégénérés et méconnaissables que les Algonquins ou les Apaches qui achèvent de mourir dans les *slums* des cités américaines sur l'emplacement desquelles s'étendait jadis la prairie sans fin.

Le *lazzarone* est le fils légitime et pur sang de Naples, lorsqu'elle vivait dans l'embrassement de sa mer bleue, sous le lumineux sourire de son ciel limpide et brillant, obstinément fermée à l'étranger, qui souvent la violentait sans jamais parvenir à la faire vibrer

que de colère ou de haine. Ville indolente, endormie au murmure berceur des flots, aux senteurs des oranges, des citronniers et des roses, aux molles caresses d'un soleil dont la chaleur alanguit sans brûler; ville mystérieuse et nerveuse travaillée par des forces invisibles qui éclatent soudain, la secouent et l'emportent aveuglément en des rébellions sanglantes, pour la laisser se rengourdir bientôt dans son ordinaire torpeur; ville dévote et superstitieuse, héritière en son dogme chrétien du paganisme antique, marchandant l'appui des saints et la faveur divine qu'elle paye de prières et d'aumônes en guise de sacrifices, provoquant les miracles par la naïveté de sa foi, délirant de joie lorsque San Gennaro liquéfie son sang, se lamentant et l'insultant lorsque la décoagulation ne réussit pas.

Les *lazzaroni* sont tous synthétisés dans cette esquisse, au moral s'entend.

Aux heures où ils travaillent, ils pêchent à la ligne le long du môle, n'ayant ni les fonds ni la persévérance nécessaires pour posséder un bateau et en tirer parti; ils aident les vrais pêcheurs, venus des localités ou des îles voisines, Baïa, Ischia, Amalfi, à hâler leurs barques et à les décharger; ils acceptent le bagage du voyageur arrivant, s'il est léger et de manèment facile, et consentent à le transporter à l'adresse indiquée pourvu qu'elle ne soit pas trop loin; ils font volontiers les commissions, portent les messages d'affaires et d'amour, guettent le rival ou la maîtresse, et, si l'on sait exciter leur passion par quelque endroit, sont capables de mettre leur couteau au service du jaloux; il en est qui charment les heures en faisant du filet, léger travail qu'ils abandonnent bien vite dès que survient un camarade, pour jouer à la *morra*, ce jeu fantastique et captivant où il s'agit pour les joueurs de deviner simultanément le nombre des doigts que chacun d'eux allonge en baissant le poing, d'un mouvement rapide comme l'éclair. Mais la

grande occupation, l'emploi général du temps, c'est de rêver ou de somnoler, étendu sur la terre ou les dalles, sans autre ombre que celle de l'antique bonnet phrygien ou de la casquette plus moderne dont ils sont coiffés.

Le soir, pour peu qu'il fasse beau et que les vents soient doux, ils laissent la femme et les enfants s'entasser sur un grabat ou sur un tas de vieille paille dans le trou sans air, malodorant, qu'ils appellent la *casa* et qui ne mérite pas même le nom de *cassine*, et ils restent dehors, couchés dans les paniers d'osier épars sur les quais du vieux port, le nez flairant les fragrances de la brise, le visage et tout le corps baignés dans la lueur opaline que versent les astres à travers le sombre bleu de la nuit. La fraîcheur du matin les éveille. Ils étirent leurs membres souples, comme l'animal bien portant qu s'allonge à l'aube et secoue l'engourdissement du sommeil; ils font en chantant la première besogne qui se présente, gagnent quelques *soldi*, et, le reste de la journée, jouissent béatement du bien de vivre.

Entre temps, et comme complément indispensable à leur bonheur, ils mangent du macaroni.

Tout le long des quais, aux coins de rue de la vieille ville et du Vomero, sont installés la petite table et le fourneau portatif du marchand de macaroni. Armé d'une courte baguette, il puise dans son chaudron une portion du mélange gluant de pâte, de beurre et de fromage et la dépose sur la petite assiette que le client lui emprunte après

lui avoir dûment donné quelques *centesimi*. Et sans plus de cérémonie, assis par terre, sur un banc quand il s'en trouve, accroupi ou debout, le lazzarone, avec une simplicité qui n'exclut pas le pittoresque, procède à son repas. Des cinq doigts de sa main droite, il



PIFFERARI

prend dans l'assiette une large pincée de macaroni, l'élève au-dessus de sa bouche ouverte et y laisse tomber lentement cette nourriture onctueuse et filante. Les jours de richesse et de bombance, un poisson sec, une tomate crue ou une orange transforment le repas en festin. Un coup d'eau fraîche ou de

citronnade à la glace, et le lazzarone n'a à envier ni leur ambrosie, ni leur nectar, aux dieux qui jadis banquetaient sur l'Olympe.

On fabrique peu de macaroni à Naples ; mais ce qu'on en consomme est inimaginable. Torre del Greco, Castellamare, Amalfi sont les grands centres de cette fabrication. De ces villes partent chaque jour pour Naples des charriots et des wagons pleins de la précieuse denrée, dont le bon marché n'empêche pas les fabricants de s'enrichir. Le lazzarone aime ses pâtes fraîches et l'approvisionnement doit se faire presque au jour le jour. Il faut bien avouer que le macaroni sec, cassant, poussiéreux, vieux de plusieurs mois, voire de plusieurs années, que l'épiciériste vend à nos cuisinières, ne saurait donner l'idée de celui dont se délectent les Milanais et les Napolitains. Le meilleur de nos fameux macaronis au gratin ne vaut pas la pâte au jus ou à la tomate qui file sur la baguette du plus misérable marchand de Naples, et dont le *facchino* se régale dans une assiette nettoyée d'un coup de torchon.

Au total, il n'est pas de population plus heureuse que les lazzaroni, à ne considérer que les hommes, toutefois. Il s'en faut, en effet, que le sort des femmes soit aussi charmant. J'ai dit l'étroitesse, la misère, la saleté des réduits où elles vivent entre les vieux et les petits, sans air, sans lumière, ne respirant que les relents des arrières-cours ou les miasmes de la ruelle, réceptacle d'ordures qui y pourrissent et y fermentent à loisir. Il faut que la race soit d'un bien beau sang pour que de telles sentines sortent les superbes hommes souples, musclés, de geste inconsciemment élégant, de visage et de formes sculpturales, que sont la plupart des lazzaroni, et les belles filles pour lesquelles semble avoir été faite la métaphore de la rose s'épanouissant sur un fumier. Il est vrai que a mort fait là comme ailleurs, et plus qu'en beaucoup

d'autres lieux, son œuvre impitoyable de sélection. C'est l'application naturelle et constante de la théorie de Darwin, la survivance du *fittest*, du mieux adapté au milieu, du plus résistant, du plus fort.

Malgré cette élimination fatale et précoce des rejetons mal venus ou chétifs, la femme ne tarde pas à perdre sa fraîcheur et sa beauté dans les lieux où elle loge et aux besognes qu'elle fait. Pendant que l'homme, sans souci du lendemain, vit à l'air libre, jour et nuit, content des quelques sous qui suffisent à sa frugalité mais ne s'inquiétant guère d'en rapporter à la maison pour l'entretien des siens, la femme est la mère, la nourrice et la pourvoyeuse des vieux lazzaroni caducs et des petits lazzaroni de l'avenir. Elle vaque au ménage et gagne durement le loyer du propriétaire, les impôts de ses gens. Quelques-unes, en petit nombre, sont blanchisseuses, lingères, raccommodeuses de vieilles nippes ; la plupart s'installent sous un auvent, sous une toile attachée à quatre perches dans le coin d'une porte cochère, devant une table chargée de fruits, de légumes, de poissons secs, de gâteaux, de jouets, de menus objets de ménage, de carafes pleines de boissons rafraîchissantes ; les moins favorisées ou les plus actives roulent devant elles, à travers les rues peuplées, une petite charrette à bras pleine des mêmes marchandises, allant au-devant des clients au lieu de les attendre au passage. Et c'est ainsi que, l'homme flânant et la femme besognant, les enfants s'élèvent et la race se perpétue.

Ils font mieux encore, ces misérables ; ils trouvent le moyen d'en faire vivre d'autres qui leur sont utiles ou leur procurent de l'agrément. C'est dans les quartiers populaires, aux environs du port, que les *pifferari* venus de la montagne marien, comme nos sonneurs de biniou breton, les sons du hautbois à

ceux de la cornemuse, pour l'ébaudissement des jeunes *lazzaroni*, garçons et filles, généreux autant qu'ils le peuvent envers les musiciens rustiques qui les font danser.

Une autre industrie que les femmes du port entretiennent autant sinon plus que les contadines ou femmes de la campagne, lesquelles ne viennent guère à la ville que les jours de foire, c'est celle de l'écrivain public, vieil homme qu'on dirait vêtu de la mise-bas d'un huissier, attendant placidement, à l'abri de quelque péristyle de théâtre, sur sa chaise dépaillée surmontée d'un grand parapluie rouge, avec, devant lui, ce qu'il faut pour écrire, les matrones dont le fils est au service militaire ou à l'étranger, et les jeunes filles désireuses de faire tenir de leurs nouvelles au cousin ou au promis absent.

Mais, qu'on le déplore ou non, les aspects pittoresques de l'humanité,

dialectes, mœurs, usages, physionomies mêmes, s'effacent peu à peu partout sous une même couche grise de civilisation internationale et monotone. Le temps approche où le curieux qui visite Naples devra chercher, parmi les travailleurs affairés d'un port muni des engins perfectionnés de transbordement et de locomotion, en proie à la fébrile activité de l'industrie moderne, les rares spécimens survivants de cette race de *lazzaroni* vautrés au soleil, vivant à ne rien faire, ne craignant et ne désirant rien, si nombreux autrefois qu'il fallait se détourner de son chemin pour ne pas les déranger du pied, et desquels le poète a pu dire avec une sympathie dont le philosophe appréciera la justice :

Ne les écrase pas, ils te laisseraient faire ;
Ne les méprise pas, car ils te valent bien.

B.-H. GAUSSERON



ÉCRIVAIN PUBLIC SOUS LA COLONNADE
DU THÉÂTRE SAN CARLO



LE POLO DANS L'INDE

Le polo est un jeu — un sport — qui commence à n'être plus inconnu en France. Il n'est pas hors de propos d'en raconter l'origine et l'introduction en Angleterre, d'où il est en train de se répandre partout.

On sait que c'est une sorte de jeu de crosse qui se joue à cheval. Il est facile de comprendre l'attrait d'un tel exercice pour des hommes qui aiment le cheval, en même temps que son heureuse influence sur le développement des qualités de sang-froid, de discipline, de décision, de justesse de coup d'œil et de vigueur corporelle, si utiles en tant d'occasions.

Nous trouvons dans un récent numéro de l'*English illustrated Magazine* la plupart des renseignements qui vont suivre.

Le polo est un jeu oriental, comme le jeu de bagues de nos anciens chevaliers,

je crois. On le trouve usité en Perse dès le ^v^e siècle avant l'ère chrétienne. De là il passa dans le Thibet, le Cachemire et toute la presqu'île hindoue. Beaucoup de rajahs, ou princes de l'Inde, ont des jeux de polo particuliers, des *polo-clubs*, comme disent les Anglais, et entretiennent à grands frais des joueurs de profession pour enseigner les règles et la pratique de ce sport.

Les officiers anglais dans l'Inde devaient être séduits par un exercice si bien en rapport avec leurs goûts de cavaliers et de jouteurs. Ce ne fut pourtant qu'en 1859 que les capitaines Sherer et Stewart fondèrent le premier *polo-club* européen dans le district de Catchar. L'élan était donné. Les équipes de jeu se multiplièrent; tous les régiments de cavalerie en eurent, et en 1876 se tint à Mirut le premier « tournoi régimentaire indien » de polo.

La popularité de ce jeu a toujours été en augmentant, et les officiers de l'*Indian Service* ne tardèrent pas à l'importer dans la mère patrie. Il a subi dans ce court laps de temps des modifications importantes, qui sont de sérieux perfectionnements. Naguère, il se jouait à seize, huit de chaque côté, sur de petits poneys, qu'on craignait de faire courir; les crosses ou maillets pour frapper la balle n'étaient pas de modèle uniforme; les règles n'avaient rien de fixe ni de nettement formulé.

Aujourd'hui, les équipes ne sont plus que de cinq joueurs; on demande aux chevaux de la vitesse, une grande souplesse à la main, du courage et du feu.

Le dressage des poneys irlandais pour

le polo est devenu en Angleterre un art, dont les frères Miller, de Springhill, près de Rugby, sont les meilleurs représentants. De même le joueur ne s'aventure pas sur le terrain avant de s'être soumis à un long et méticuleux entraînement. Il faut naturellement qu'il soit bon cavalier. Mais il doit encore avoir l'œil exercé par la pratique de jeux comme le cricket et la raquette. Au moral, il a besoin de ne jamais « s'emballer », de rester, dans les moments où il faut le plus d'énergie et d'impétuosité, toujours maître de soi. Au reste, une fois les règles et les combinaisons du jeu bien apprises, le grand principe est celui-ci : frapper fort, frapper droit et aller vite.

X.



PETITES FIGURES ET GRANDS HOMMES

Au milieu de toutes les discussions, soit politiques, soit sociales, qui agitent notre époque dans tous les pays, il existe un culte qui n'a jamais été inquiété, sur lequel personne n'a osé porter la voix que pour applaudir à son épanouissement et pour lequel tous ne cessent de travailler, la protection de l'enfance sous toutes ses formes.

Il était intéressant de chercher à réunir dans un seul tenant tous les objets qui touchent à l'enfance. C'était en même temps une idée touchante, et le succès qui, dès le premier jour, accompagna l'œuvre des organisateurs de l'Exposition du Petit Palais, prouve qu'on n'avait pas fait fausse route.

Il existe à cette exposition de l'Enfance une branche qui se rapporte aussi au jeune âge et qui, sans avoir la portée artistique, philanthropique, intellectuelle, patriotique ou de curiosité des autres, n'en est pas moins entourée d'un succès fort légitime que lui valent au moins son originalité et sa nouveauté. Elle est une invention de M. H. Rollet, l'aimable secrétaire général de l'exposition et en même temps son promoteur et sa cheville ouvrière. On a réuni dans une salle un grand nombre de documents, tableaux, gravures, photographies, miniatures, etc., retraçant les traits de plusieurs de nos contemporains notables quand ils étaient enfants : ils sont environ trois cents qui ont consenti à faire revivre, pendant deux mois, pour le public, les traits de leur jeune âge ou de leur adolescence ; on prend un intérêt considérable à chercher dans ces figures d'enfants les physionomies des hommes connus ; souvent on retrouve les yeux, une coupe de la face, une expression quelconque qui rappelle absolument ceux de nos contemporains exposés. Ils sont classés par professions :

membres de familles régnantes ou ayant régné, hommes politiques, hommes de science, artistes, littérateurs, etc. Il y aurait, pour un chercheur érudit, toute une étude à faire pour voir s'il n'existe pas dans l'ensemble de ces petits êtres une marque commune qui aurait pu prévenir de leurs destinées futures.

Il y a un peu de tout dans cette collection dont chaque unité est un souvenir de famille ; peintures, lavis, pastels, crayons, photographies, daguerréotypes, miniatures : tous les genres sont représentés. Ils sont loin de constituer un ensemble dans lequel on pourrait



M. PAUL DESCHANEL

Président de la Chambre des députés, membre de l'Académie française, à l'âge de 4 ans.

s'attendre à trouver des œuvres d'art. Sur la plupart de ces images, on trouve plutôt la naïveté avec laquelle un parent, un ami ont retracé les traits de l'enfant



M. LE COMTE DE MIN

Député, membre de l'Académie française, à l'âge de 17 ans.

sans se douter qu'un jour il atteindrait à une célébrité quelconque.

Faut-il voir dans cette exhibition un étalage des vanités, comme l'a méchamment dit un confrère? Lorsqu'on fait appel aux célébrités, il est certain que dans une ville comme Paris où bien des situations sont obtenues grâce à... une publicité bien comprise, certains intrus n'hésitent pas à réclamer leur place! Mais ce sont là des exceptions. Pour la plupart, il a fallu aller chercher les documents, les prendre presque de force, car les vrais grands hommes sont aussi des modestes.

D'autres ont été apportés par des parents, et avec quelles précautions! quels soins! C'est une mère qui vient, munie du précieux portrait de son fils

quand il était jeune, mais aujourd'hui connu dans le monde entier! Elle est fière de son enfant; elle tient à ce qu'il figure dans ce panthéon qui, pendant des semaines, va être soumis à la curiosité publique. Elle a voulu placer elle-même le portrait en bonne place et ne s'est retirée qu'après être certaine d'avoir rempli un pieux devoir. Une autre, c'est une épouse qui, avec une coquetterie ma foi bien compréhensible, veut être associée à la gloire de celui à qui elle est liée. Timidement, elle développe un vieux daguerre presque sans dessin, un peu comme si elle accomplissait une mauvaise action; elle a moins d'audace que la mère, elle n'in-

siste pas pour avoir une bonne place. Oh non! elle demande pour son mari un coin... s'il en reste encore un; mais, à la dérobée, elle regarde comment on va classer au mur son protégé, et, s'il est bien placé, un sourire de satisfaction montre qu'elle a été comprise... comme on sait comprendre les femmes, surtout quand elles ne parlent pas.

Entin, quelques lycées et institutions ont apporté, avec un certain orgueil, des portraits d'anciens élèves devenus dans la suite des contemporains notables.

C'est ainsi que le proviseur du lycée Louis-le-Grand a envoyé trois portraits de trois hommes dont l'institution doit être fière; mais, pour ceux-là, ce n'est sûrement pas une question de publicité

qui nous a valu leurs portraits, car ils sont morts. Deux hommes politiques et un savant : M. Drouyn de Lhuys, M. Cuvillier-Fleury et M. Burdeau à dix-neuf ans, avec la croix de la Légion d'honneur sur sa poitrine.

Le portrait de M. Drouyn de Lhuys, qui fut ministre sous l'empire, est des plus intéressants dans sa touchante naïveté. Il représente le jeune lauréat debout, au sortir de la distribution des prix, tenant en mains ses couronnes et son paquet de livres, symbole du succès remporté. Comme il est loin de nos jeunes lycéens, ce collègien d'un autre temps ! Un peu pompier peut-être, mais cent fois plus sincère et plus vrai. Il a l'air content et fier de ses lauriers et de ses reliures dorées sous son costume de cérémonie, avec son chapeau-gibus à la main.

Les hommes politiques sont fort nombreux ! Auraient-ils vu dans le concours d'enfants un moyen de plaire à leurs électeurs et d'assurer une nouvelle victoire en 1902 ? Nous ne parlerons pas de ceux-là, ne voulant pas leur faire de réclame.

Quelques-uns mériteraient une mention spéciale, non à cause des idées qu'ils défendent, mais à cause de leurs attitudes sur leurs portraits ; c'est ainsi que nous voyons M. L. Millevoe à quatre ans avec un sabre — déjà ! — et M. Breton, député du Cher, à

quatre ans, habillé en cuirassier.

Deux figures se signalent d'une façon toute particulière à l'attention publique : M. Paul Deschanel, le président de la Chambre des députés, et M. le comte de Mun.

Le premier nous apparaît, à différents moments de son enfance, à deux ans, quatre ans, huit ans et neuf ans, dans quatre photographies de Nadar : trois ne nous disent rien de spécial, mais la quatrième nous apprend que le président actuel de la Chambre des députés est un ancien barbiste.

Cette série de M. Paul Deschanel



ALEXANDRE DUMAS FILS, ENFANT

D'après le tableau de M. Boulanger.



M. JULES CLARETIE

Administrateur général de la Comédie-Française et membre de l'Académie française, à l'âge de 12 ans.

n'est pas très éloignée d'une jolie aquarelle souscrite d'une signature de femme ; elle représente les traits d'un jeune homme de dix-sept ans, au visage énergique avec de grands yeux très ouverts marquant toute l'énergie virile de l'homme de combat que devint cet adolescent imberbe ; l'expression de la physionomie est sévère et pénétrante. C'est le portrait du comte Albert de Mun, l'élégant tribun catholique de la Chambre dont la parole est, sinon chaque fois entendue, du moins toujours écoutée par tous, même par ses ennemis.

Nous avons dit que les images expo-



M. LE DR POZZI

Séateur, membre de l'Académie de médecine, à l'âge de 15 ans.

sées étaient parfois naïves. Nous en avons un exemple dans une peinture grossière et assez laide représentant le portrait de M. Jules Claretie à douze ans. Ses amis les plus intimes n'y re-

trouvent aucune ressemblance avec l'administrateur actuel de la Comédie-Française.

Ce portrait trouve sa place à côté de celui du maître du théâtre moderne, Alexandre Dumas ; c'est une photographie du magnifique tableau de Boullanger, représentant un jeune homme à boucles avec un cerceau à la main.



M^{me} DIEULAFOY A L'AGE DE 10 ANS

M^{me} Dieulafoy est assise à gauche ; à droite se trouve sa sœur, M^{me} Ferdinand Meslier.

Les hommes de science ont un panneau qui leur est spécial dans le Panthéon rétrospectif des célébrités contemporaines ; nous y voyons toutes les sommités du corps médical, parmi lesquels nous avons remarqué la figure très parisienne d'un spécialiste, dont la carrière médicale et politique a été aussi rapide que brillante, celui du Dr Pozzi. Ses clients retrouveront sûrement ses traits actuels en sa jeune physionomie de quinze ans.

Une autre figure également parisienne et qui retient l'attention publique est celle de M^{me} Dieulafoy ; comme on le sait, c'est une exploratrice distinguée est une des deux seules femmes de France ayant l'autorisation de porter le costume masculin ; on arrivera sans



COQUELIN AÎNÉ A L'ÂGE DE 19 ANS



COQUELIN CADET A L'ÂGE DE 17 ANS

M^{lle} AÏNO ACKTÉ, DE L'OPÉRA, A L'ÂGE DE 7 ANS

CAMILLE SAINT-SAËNS, A L'ÂGE DE 12 ANS

doute à retrouver ses traits quand elle avait dix ans et qu'elle portait... des robes. Ce portrait fait diversion à ceux de beaucoup de ses contemporains l'entourant sur les murs du Petit Palais et qui sont représentés à leur tendre enfance également en robe.

Tout un panneau est réservé aux artistes. L'image qui retient le plus l'attention et dont nous donnons ci-contre un fragment est M^{me} Sarah Bernhardt à douze ans avec sa mère. Ce très joli crayon laisse voir une fillette dont le visage intelligent est encadré d'une épaisse chevelure; la célèbre tragédienne est très reconnaissable, ce sont ses yeux légèrement voilés, et la même coupe allongée du bas de la figure.

Quelle délicieuse petite figure que celle de M^{lle} Aino Ackté à sept ans ! On a du plaisir en regardant les grands yeux et la face emmitouflée de fourrures et de dentelles de celle qui devait un jour charmer nos oreilles de sa voix incomparable.

Puisque nous parlons musique, on sera curieux de voir la silhouette de Saint-Saëns à douze ans. Cette image faite au crayon représente le maître au piano, déjà musicien et aussi, paraît-il, déjà virtuose.

Après avoir choisi M^{me} Sarah Bernhardt parmi les plus intéressantes reproductions de traits d'enfants, nous ne pouvions laisser de côté le portrait, obligeamment prêté par son frère Gus-



M^{me} SARAH BERNHARDT, A L'ÂGE DE 12 ANS

tave, de Coquelin aîné, l'heureux associé de Sarah dans sa récente et triomphale tournée en Amérique. Le futur Cyrano de Bergerac n'a que dix-neuf ans, mais déjà on trouve sur sa figure ces traits puissants, le regard profond et l'air où brille toute la vivacité de son intelligence.

Cadet ! le joyeux Cadet à dix-sept ans ; photographie prise en 18... Ah ! non, il ne faut pas le dire ! Cadet est toujours jeune, toujours pétillant, toujours fin ; il a toujours dix-sept ans... seulement il a un peu moins de cheveux, voilà tout !

LOUIS DE CASTER.

LA PHOTOGRAPHIE DES INTÉRIEURS

Parmi les études de photographie documentaire pouvant atteindre à un certain cachet artistique, par la seule disposition des ombres et des lumières, la photographie des intérieurs est celle qui nous présente le plus de variété. Aux amis de la projection, elle offre une mine inépuisable de motifs. Chose curieuse, ces motifs sont de ceux qui procurent, à la projection, le plus grand étonnement pour les profanes, même lorsqu'ils ne comportent pas, incidemment, l'animation due à un groupement de personnages.

D'aucuns estiment que ce genre se noie dans des difficultés de premier ordre. Pourtant il n'en est rien. Je ne sais pas, en somme, de photographie plus facile d'obtention. On n'a point, comme dans les sous-bois, qui se rapprochent de ce genre par leur structure et par leur éclairage, à craindre le vent, incompatible avec les longueurs de la pose. Or, du moment que l'on peut poser à son aise, on peut tout photographier. La venue des détails dans les ombres les plus profondes n'est qu'une affaire de temps. Évidemment, les grandes lumières recevront dans ce laps de temps une pose trop longue pour leur obtention nécessaire et suffisante : cela n'en sera que meilleur. La brutalité de leur effet diminuera d'accentuation, par le fait même de cette exagération de pose. Le rendu général y gagnera en douceur et en harmonie. C'est ce qu'on nomme le phénomène de surexposition.

L'objectif dont on fait usage pour ce genre de photographie est généralement un objectif à très court foyer, dit grand angulaire. Il a l'avantage de permettre, quand on manque de recul, l'obtention de premiers plans assez rapprochés ; mais, par le fait même de son court foyer et du manque de recul, il exagère les dimensions des premiers plans, et in-

cline trop brusquement sur l'horizon les fuyantes perpendiculaires au tableau. Il fausse donc la perspective linéaire, ce qui est mauvais toujours, et plus que jamais dans le cas qui nous occupe.

Lorsqu'on recherchera un peu d'art, dans les photographies d'intérieurs, il vaudra donc mieux employer un objectif ordinaire, directement si l'on possède un recul suffisant ; indirectement, avec le concours d'un miroir plan, si le recul n'existe pas, comme je l'ai déjà indiqué ici (*Le Monde Moderne*, n° 75, mars 1901).

Si la bonne distribution des ombres et des lumières garde une importance charmante, dans la photographie des intérieurs, l'exacte pondération des accidents de la perspective linéaire prend une importance de vérité de premier ordre. C'est donc dans le choix de la place à prendre, pour montrer cette perspective dans tout son beau, que réside le goût et le talent de l'*intérioriste*. Avant d'opérer, le photographe devra, en conséquence, se déplacer maintes et maintes fois pour arrêter l'endroit d'où les détails de son sujet se présentent sous leur aspect le plus favorable. Il ne faut pas oublier que l'objectif photographique traduit très fidèlement la perspective linéaire, et que dans ce mode de traduction de la nature sur une surface plane, toutes les principales lignes fuyantes convergent en des points de fuite situés sur la ligne d'horizon.

Quelquefois, lorsque l'intérieur choisi est sombre, on éprouve une certaine difficulté à mettre l'image au point sur le verre dépoli. Difficulté minime en somme et facile à tourner : il suffit de planter une bougie allumée à l'endroit le plus sombre du sujet et de faire la mise au point sur ce point lumineux, toujours très nettement visible par sa nature même.

Tout cela est simple et n'offre pas la

moindre difficulté. Mais où l'attention de l'*intérioriste* doit être appelée, c'est :

1° Sur la verticalité rigoureuse des lignes architecturales;

2° Sur les ouvertures de face ou de

celui-ci est fixe, sur la chambre noire, l'horizon de l'image sera toujours au centre de cette image. Finalement on y remédie en coupant l'image terminée suivant sa meilleure forme esthétique.



Fig. 1. — MONT SAINT-MICHEL. — La salle des Chevaliers ou du Chapitre, côté de la tribune. Photographie prise par jour sombre et pluvieux. La source lumineuse très large est nettement en dehors du champ du tableau. Un capuchon jeté sur les épaules d'une jeune fille donne l'échelle avec un personnage présentant une silhouette en rapport avec l'architecture du monument.



Fig. 2. — MONT SAINT-MICHEL. — Le Réfectoire des étrangers ou Salle des aumônes.

Mêmes conditions de jour que pour la figure 1. Les fenêtres de face présentent le halo naturel de diffusion.

côté, pouvant déterminer ce qu'on nomme vulgairement le halo photographique.

Le premier point, verticalité rigoureuse des lignes architecturales, exige, ce qui devrait toujours exister d'ailleurs, un aplomb parfait de la chambre noire sur son pied et la possibilité de décentrer l'objectif dans le plan vertical, suivant les besoins.

Je parlais, tout à l'heure, de la ligne de l'horizon. Sur la plaque photographique, cet horizon est donné par la trace que fait sur elle le plan horizontal passant par le centre de l'objectif. Si

Pour les intérieurs, il n'en va pas aussi facilement. En laissant ainsi l'horizon au centre, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le recul dont nous disposons est insuffisant, pour nous permettre de prendre les corniches des colonnes ou les voûtes du monument. En rognant l'épreuve finale, nous diminuerons bien le terrain, mais nous ne pourrions pas faire que les corniches et les voûtes, non photographiées, soient restituées à l'image finale. Or, pour les photographier, il fallait que notre horizon fût au-dessous du centre de la plaque. Ce but ne peut être atteint

qu'en déplaçant l'objectif dans le plan vertical, c'est-à-dire en faisant glisser de bas en haut la planchette sur laquelle il se trouve monté.

Done, premier point acquis, l'*intérioriste* ne peut et ne doit se servir que d'une chambre noire, présentant, aussi grand que possible, le décentrement de l'objectif.

Quant au second point, le halo photographique, il est plus complexe et, je dois l'avouer, beaucoup plus déroutant.

Le phénomène que l'on nomme assez improprement le halo photographique et qui devrait plutôt recevoir, à mon avis, le nom d'irradiation photogra-

distinctes, provenant de trois causes également distinctes :

1^o D'un point lumineux situé en dehors du champ du tableau, mais dont les rayons, venant frapper tangentielle-ment les courbures des lentilles de l'objectif, amènent en un point quelconque du tableau une tache nébuleuse ;

2^o D'un point lumineux situé dans le champ du tableau et qui s'entoure d'une sorte d'auréole diffusée ;

3^o D'un point lumineux, situé dans le champ du tableau et qui, en plus de l'auréole diffusée, se cerne d'une auréole annulaire, dont ce même point lumineux semble déterminer le centre.

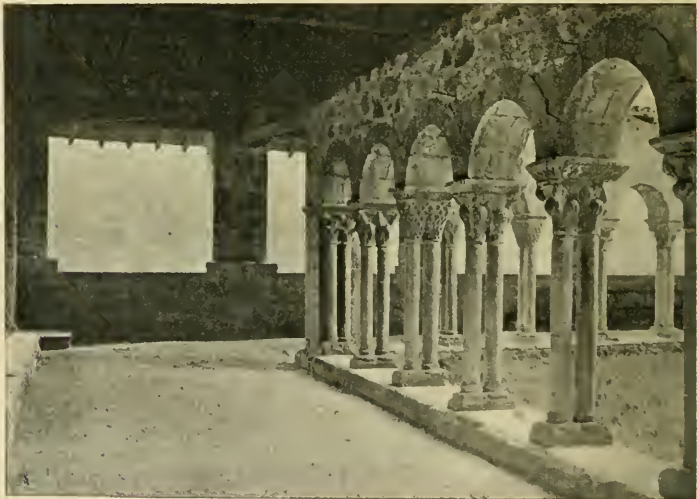


Fig. 3. — SAINT-BERTRAND DE COMMINGES. — Le cloître, côté Est.

Intérieur avec lumière de face et très grande lumière de côté, pris par un jour de plein soleil et ne présentant aucun halo dans ses diverses parties.

phique, a exercé la sagacité des savants. De nombreuses théories ont été formulées. Aucune ne me semble en parfait accord avec la pratique.

Ce halo se présente sous trois formes

La première de ces formes, très nettement visible sur le verre dépoli, lors de la mise au point, demeure toujours parfaitement éliminable. Il suffit, si l'on ne veut pas l'éliminer par simple dépla-



Fig. 4. — MONT SAINT-MICHEL. — La salle des Chevaliers ou du Chapitre, côté des cheminées. Mêmes conditions de jour que pour la figure 1. On remarquera que les fenêtres du fond, situées sur la même paroi, présentent simultanément, en haut, pas de halo et halo de diffusion; en bas, pas de halo et halo annulaire.

gement de l'appareil, d'allonger le parasoleil de l'objectif par un cône de carton noirci, pour empêcher la tangence du rayon émané avec l'objectif.

La seconde forme existe en réalité dans la nature; je me hâte d'ajouter : sous une certaine incidence de la lumière. Quand la lumière arrive de haut, elle reste quasi invisible, surtout si l'éclairage vient simultanément par d'autres côtés. De face elle se trouve souvent plus prononcée (fig. 2), toujours suivant l'incidence, remarquez-le. Les grands maîtres du clair-obscur, comme Rembrandt, par exemple, la connaissaient et se gardaient bien de ne pas la rendre. Ce que nous devons donc chercher, c'est d'empêcher la photographie de l'accroître, soit par le développement, soit par tout autre moyen. Lorsque les lumières

latérales sont très puissantes, le halo de diffusion de la lumière de face disparaît d'une façon absolue (fig. 3).

La troisième forme demeure très particulière à la photographie. Les savants veulent qu'elle soit due aux rayons lumineux qui, ayant traversé la couche sensible et le verre support, sont réfléchis par la face postérieure de celui-ci, pour venir influencer, à nouveau, la surface sensible en la prenant par derrière, et autour du point lumineux à cause du phénomène physique de réfraction. Donc tous les points lumineux d'un même plan devraient présenter ce halo spécial. Comment, alors, expliquer ce que nous offre la figure 1, dans laquelle les ouvertures d'une même paroi nous donnent, à la fois, l'absence de halo, le halo de diffusion et le halo annulaire? La théorie a du bon. Dans l'espèce, elle semble bien rester encore à faire.

Toujours est-il que le halo annulaire, tout d'essence photographique, ne doit jamais figurer dans une prise de vue d'intérieur. Il faut l'éviter à tout prix. Malheureusement, on ne le saisit pas sur la glace dépolie quand on fait la mise au point. Il faut donc opérer avec la certitude de le détruire. On y arrive presque toujours en mettant préalablement, au dos des plaques, une mixture spéciale ou en se servant de plaques dites *anti-halo*. Dans l'un et l'autre cas, les rayons sont absorbés à leur sortie de la couche sensible. Il sera prudent, pour l'intérieuriste, de ne faire usage que de plaques ainsi préparées.

Ce qui n'empêche pas que, sans de telles plaques, on peut cependant opérer sans avoir le halo. Ainsi, toutes les illustrations de cet article ont été exécutées avec de simples plaques ordinaires ou orthochromatiques. Il n'en est pas moins vrai que, si des déboires ne se sont pas produits, ils pouvaient se produire. Par prudence, je le répète, mieux vaut donc ne pas agir ainsi.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Avec sa compétence, son érudition et son goût bien connus, M. Gaston Paris a écrit un livre sur *François Villon* (chez HACHETTE), et il faut lui être doublement reconnaissant d'abord de cette contribution à la cause de Villon, dont on parle trop sans l'avoir lu, et qui mérite d'être vulgarisé — et puis de la sympathie qu'il porte à son auteur. Le poète des *Reques* est trop vilipendé ; il convient de savoir gré à M. G. Paris d'en avoir parlé sans colère et avec indulgence. C'est la preuve qu'il n'est rien tel qu'un commerce prolongé avec Villon pour se réconcilier avec lui.

François Villon, la gueuserie, la vie dehors, le guet rossé, les rapines dans les boutiques pour fournir aux franchises repues, les vols, larcins et autres gentillesces, les stages en prison, les débauches dans les tavernes infâmes, les beuveries, les nocturnes sabbats, les fréquentations interlopes où la devise est « ordures aimons », la crainte de la corde et de la question, les ripailles et les bordées dans les ruelles étroites que bordent les vieilles masures à auvent et à petits carreaux, les stages sur les bornes, les pieds dans le sol détrempé, la honte d'une vie sans but et sans morale, la bohème débraillée, sans souci du lendemain, toute une existence laide et affreuse de claquemartin et de tirelaine, hors des marges de la société régulière : voilà le portrait ordinaire, passé à l'état de cliché, qu'on nous fait de Villon, et comme on s'accorde de même à reconnaître et à constater que sans lui le *xv^e* siècle n'aurait pas connu la belle, vraie et lyrique poésie, on fait singulièrement mentir l'adage que rima Boileau :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur...

Ce tableau est-il exact ? N'a-t-on pas sacrifié en le faisant et en le refaisant, par une connivence tacite, à la simplicité et au pittoresque ? Il vaut la peine de presser les faits et de décider si un vaurien peut être un philosophe.

Tranchons d'abord une question subsidiaire, mais nécessaire au point de vue de l'usage.

Comment prononcer le nom de Villon ? Villon ? Ou Vion ?

Le mieux semble être, au choix, d'adopter la façon dont Villon lui-même prononçait. Dans le cas d'une hésitation, l'intéressé est tout indiqué pour déterminer la coutume. Or Villon s'est souvent nommé en fin de vers et dans la *Ballade* finale du *Grand Testament*, et dans l'*Épître en forme de Ballade* à ses amis, et dans le *Problème de Fortune*, etc., et partout il fait rimer son nom avec des mots comme aiguillon, tourbillon, bouillon, carillon, vermillon, cotillon, haillon. Il n'y a pas à hésiter, il faut dire : *Villon*, si l'on veut se résigner à ne pas prononcer, comme les Wallons, *du bouillon*.

De la légende qui s'est formée autour de la gueuserie de Villon, il faut retenir certains faits indéniables, et ne pas se risquer à présenter notre poète comme le paradigme de l'homme du monde accompli.

Villon s'appelaient probablement Moncorbier, en réalité, à moins que ce ne fût Desloges, ou Michel Mouton, ou Cerbueil. On trouve tous ces cognomina soit dans ses œuvres, soit dans les arrêtés de police où il eut affaire. Quant au nom de Villon, c'est celui d'un village situé près de Tonnerre ; il fut pris par un curé du pays, qui se chargea de l'éducation du jeune François. Celui-ci lui témoigna sa reconnaissance en lui dérobant son nom, qui était apparemment la seule chose qu'il pût lui voler. Encore peut-on voir dans ce choix une marque d'estime, de gratitude et d'adoption intégrale.

Ses parents étaient de pauvres gens « de petite extrace » ; sa mère ne savait pas lire, étant « femme pauvre et ancienne » qui ne « sait rien » ; son père fut cordonnier-sellier, si l'on peut en croire un rondeau à une dame renchérie, et la ballade des pauvres housseurs. Il eut du moins une noble ambition pour son fils, puisqu'il

le fit étudier, et que celui-ci était bachelier en 1449, licencié en 1452, à vingt et un ans, étant né en 1431. Il ne fut pas maître en théologie, il nous l'apprend lui-même.

Il dit quelque part :

Bien sais si j'eusse étudié
 Au temps de ma jeunesse folle,
 Et à bonnes mœurs dédié,
 J'eusse maison et couche molle !
 Mais, quoi ? je fuyais l'école,
 Comme fait le mauvais enfant.

C'est de la forfanterie ; en disant tant de mal de ses études, il se vante, et nous le surprenons là en flagrant délit de mensonge, ce qui doit nous induire en défiance sur les méfaits qu'il raconte et qu'il s'attribue. Il n'hésite pas à se charger, comme par genre et par coquetterie de faux ma-landrins.

Certes, durant une vingtaine d'années, à partir du temps de ses études — il est mort vers la quarantaine et vers 1460-1463 — il eut des méfaits à son actif. Il avait fait au quartier Latin de dangereuses connaissances et s'était lié avec des mauvais sujets qui lui donnèrent les pires habitudes. Pour un petit paysan comme lui, seul et abandonné au milieu de cette population grouillante et dense d'étudiants de tous les pays et de toutes les espèces, le péril était plus grave que pour d'autres. Il y a, parmi cette folle jeunesse, un entraînement fâcheux, une fanfaronnerie de vice dont il fut à la fois dupe et victime, faute peut-être de conseil et de famille. Il fut batailleur comme le plus hardi escolier, et le 5 juin 1433, trois ans après sa licence, il tua un prêtre dans une rixe. Il prit la fuite, comme fit Beaumarchais, encore jeune, après avoir tué son adversaire en duel. Il est condamné, puis absous en 1436. Lors, il rentre à Paris et s'engage mal à propos dans une intrigue galante qui lui vaut quelques coups de bâton. Ses relations n'étaient pas très choisies, ou du moins elles l'étaient mal, car ses amis volèrent 500 écus d'or au collège de Navarre l'année suivante, en 1437, et il fut compromis

dans l'affaire au point qu'il crut prudent de se priver durant trois ans du séjour de Paris. En 1461, il n'y est pas encore rentré, puisqu'il gémit en prison à Meung-sur-Loire, non pas pour crime ou vol, mais pour avoir proféré des expressions trop peu respectueuses de la religion. En effet, c'est l'évêque, et non la justice laïque, qui l'a mis aux fers. Louis XI le fit mettre en liberté (octobre 1461). Que devint-il ? Ni les annales de la police ni l'histoire littéraire ne parlent plus de lui après cette libération. Comme l'oiseau des bois, sentant sa fin prochaine, il s'est terré ou ne sait où, pour mourir après son dernier chant.

Voilà une existence qui n'a rien de bien édifiant. Un prêtre tué et une affaire de complicité dans un vol ne sont pas pour placer bien haut un pareil luron dans notre estime morale. Il ne faut pourtant pas déjà conclure. Les faits grossissent et se dénaturent avec les siècles ; de l'histoire à la légende, il y a l'épaisseur d'un peu d'imagination. On a peine à accepter le portrait noirci, hideux, grimaçant qu'on nous a quelquefois donné de Villon, vrai gueux, misérable assassin, pilier de cabanon et gibier de potence.

Si le personnage avait été si peu intéressant, comment expliquer que durant sa vie tant d'honnêtes gens se soient intéressés à lui ? Il avait à Paris de puissants protecteurs, et après le meurtre du prêtre, il est, grâce à eux, acquitté, et acquitté deux fois, qui mieux est : une fois à la chancellerie royale et une autre fois à la chancellerie du Parlement. N'est-ce pas la preuve qu'il y eut à ce meurtre des circonstances atténuantes, puisque tant de gens bien en place en atténuèrent eux-mêmes la gravité ?

Quand Villon fut emprisonné à Meung, Louis XI l'eût-il élargi si son crime eût été sans remise ? Ne savons-nous pas, d'autre part, que les milieux honnêtes l'ont vu et reçu quelquefois ; qu'il fréquentait chez le prévôt de Paris, dont la femme tenait un brillant salon de poètes ? Il fut un familier et de Charles d'Orléans,

dont il dirigea les concours poétiques, et de Jean de Bourbon. Nous n'ignorons pas, au demeurant, que Villon, dans le dénuement, avait aussi quelques moyens licites de gagner sa vie; qu'il donnait des leçons, et que c'est d'avoir enseigné Donat à ses élèves qu'il l'a si bien connu. Voilà une meilleure référence, car, dans l'ordre moral, le professorat ennoblit.

Comment concilier tant de présomptions en sa faveur, et tant d'atrocités qu'on lui attribue? N'est-ce pas que celles-ci ont été grossies et empirées par les historiens? Il faut se replacer en plein *xv^e* siècle. La morale publique était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. La vie était plus rude, et la brutalité était d'usage. Se battre dans les rues, dégainer, jouer de la dague, était un exercice qui n'emportait avec soi aucune idée d'infamie ou d'indélicatesse. C'était l'habitude. Il n'était étudiant ni clerc qui ne se trouvât exposé à se défendre et à tuer un quidam. Rosser le guet était la récréation la plus goûtée de ces jeunes gens. La prison était plus largement ouverte qu'aujourd'hui, plus généralement hospitalière, mieux fréquentée et moins déshonorante. Charles d'Orléans et Jean de Bourbon ne faisaient nulle affaire de recevoir Villon sorti des fers et ayant subi la torture de l'eau.

En tenant compte de la différence des temps, il faut aussi ajouter que Villon, malgré tous les mauvais bruits qui courent sur son compte, nous paraît trop sympathique pour avoir été un gredin. Fils pieux, il a parlé de sa mère avec une touchante adoration pour cette bonne vieille dont il a su nous faire aimer les traits ridés et le regard timide. Il a trouvé de beaux accents pour exprimer sa foi et son patriotisme : nul n'a mieux parlé, avec une émotion plus touchante, de Jehanne la Bonne Lorraine; nul ne s'est plus éloquentement indigné contre qui « voudrait mal au royaume de France ».

Il a eu de beaux, de nobles sentiments; il a été bon, serviable, fidèle, brave et galant; il serait étonnant que tant d'estimables qualités eussent habité l'âme d'un

pleutre et d'un malandrin, et que l'indignité la plus noire ait souillé sans l'abolir l'inspiration du plus charmant des poètes. En vérité, il faut trouver les gens bien étranges! Nous avons eu un Villon de notre temps : c'est Verlaine. Même existence, mêmes goûts populaires, même foi religieuse, même patriotisme, mêmes séjours dans les prisons quand ce n'était pas à l'hôpital, même existence débridée, débraillée, inculée, et si la balance penche vers la sauvagerie, c'est même Verlaine qui la ferait incliner, car il n'eût su que devenir en compagnie du prince Charles d'Orléans. Verlaine a été débauché, ivrogne, il a joué du revolver, il a vécu en marge des lois, des mœurs, des coutumes et de la société : il est bien notre Villon. Cependant on l'absout, on l'encense, on lui élève des statues, et on l'aime pour sa candeur, sa poésie brutale ou douce, ses élans de mysticisme et son génie lyrique, et nous nous empressons, d'ailleurs, de reconnaître qu'on a raison. Mais réclamons du moins pour Villon la légitime indulgence qu'on porte à son cadet, et protestons contre les insultes inutiles jetées à pleines pelletées contre ce grand débraillé dont les crimes sont mal définis et hypothétiques : le doute doit profiter à l'accusé.

Ce que nous savons, c'est que la ripaille n'a pas avili son âme, qu'il a connu les nobles pensées, la reconnaissance, l'enthousiasme et aussi le remords. Écoutez dans ses chants les accents de bonté, de foi et de charité; écoutons la plainte des misérables gémir dans l'écho de ses vailantes ballades, et n'attachons pas notre attention aux seules tares pour négliger les mérites. Reconnaissons même que Villon n'a pas tout perdu, ni la poésie française non plus, à ses mauvaises fréquentations, qui l'ont éloigné du genre fleuri, mignard et allégorique, de la rhétorique affectée, au goût de son temps. Charles d'Orléans et ses poètes de cour habillaient de broderies et d'affiquets le néant de leurs inventions et de leurs sentiments. Villon a rejeté du pied ces bril-

lantes défroques, et il a vécu ses ballades, qui sont l'expression émue, sincère, spontanée, lyrique de ses passions, de ses souffrances, de ses angoisses, qu'il a dites avec force, avec vérité, avec réalisme. Il a orienté la poésie vers l'observation vraie de la nature. Clément Marot regrettait que Villon n'ait pas été élevé « à la cour des rois et princes où les langages se polissent ». Ce regret était une aimable politesse à l'adresse de François 1^{er} et de sa cour; mais il était superflu. Si Villon eût été un « curial » comme eût dit Alain Chartier, il eût perdu, et nous aussi.

Seul dans une époque de convention, de babillage savant et creux, il a parlé selon son cœur et dit des choses qui nous touchent encore, parce qu'elles venaient vraiment du tréfonds d'une âme. Rien de précieusement, rien de rare, rien de recherché ni de raffiné : des lieux communs, le regret, la souffrance, la peur de la pauvreté et de la mort, mais tout cela dit avec une telle intensité de trouble, d'humaine terreur, que ce poète si personnel est devenu le poète le plus généralement humain et le plus conforme à nos pensées à tous. Il a été le truchement de ses frères, et nous avons été émerveillés d'entendre exprimer avec tant d'éloquence, d'élévation et de beauté ce que nous avions nous-mêmes tant de fois ressenti; et c'est là le propre du plus pur lyrisme.



Revenons à nos contemporains.

Étrange et mélancolique volume, celui de Jules Marni, *Vieilles* (chez OLLENDORFF), dont l'impression est puissamment résumée et rendue par ce dessin de Geoffroy : une pauvre vieille aux mains maigres, au petit chapeau en capote sur ses bandeaux blancs, le collet râpé et étriqué sur ses maigres épaules et sa poitrine plate, les yeux caves et à demi éteints, le teint jaune, le cou maigre, l'air anémié, console une autre vieille qui pleure.

Tout le livre est dans ce croquis. Ce sont des vieilles, des femmes qui pleurent leur jeunesse envolée et en allée, et qui

portent le deuil de leurs trente ans, non pas gaiement comme la Lisette de Béranger ou la marquise douairière du *Monde où l'on s'ennuie*, mais tristement, lourdement, comme un châtiment d'une faute. Vieilles ? pas tout à fait. Mais elles en sont à l'âge de la défense, de l'éclat emprunté pour réparer l'irréparable. Le sujet est joli, traité avec grâce, mesure, esprit. C'était délicat et difficile. Il y a en ce moment, à Paris, une Exposition de l'enfance : à la bonne heure, c'est souriant, aimable, frais et gracieux. Comme elle a réussi, aussitôt on a songé à organiser, en pendant, une *Exposition de la vieillesse*. Il sera malaisé de ne pas échouer, car le sujet est déplaisant.

Les vieilles de Marni ne donnent pas d'impression pénible. Elles ratiocinent avec clairvoyance et tact sur leur malheur qu'elles supportent avec une grande variété de façons. La baronne de Gouffre est une vieille sadique dégoûtante; mais la mère de Louise, fille perdue, est pleine de dignité. Les pudeurs de l'aveu de M^{me} Marcelle, mère à quarante-huit ans, sont délicatement comiques. Les pages les mieux venues de tout le volume s'appellent *Cendres tièdes*. Ce sont de bien touchantes confidence qu'échangent deux vieilles, le soir, entre chien et loup, devant le feu qui baisse :

— Vous, chère amie ? (Elle lui montre la cheminée toute sombre où les deux bûches consommées ne forment plus qu'un amas de cendres.) Vous ! Regardez ce feu ! Il brûlait bien fort tout à l'heure... Il est complètement éteint. Pensez-vous qu'il sera facile de le rallumer ? Non, n'est-ce pas ? Cependant, si nous remuions ses cendres encore tièdes, nous en ferions sûrement jaillir des étincelles. Ainsi de votre cœur où les amours, pendant des années, allumèrent de grands feux de joie ! Vos regrets ?... Étincelles ! Vos rêves ?... Étincelles ! Ne vous calomniez pas ! Vous ne sauriez, vous ne pourriez plus flamboyer de passion ! Pauvre amie ! il vous manque les combustibles qui, seuls, rendent le foyer dévorant : les illusions et la foi !

Toute cette psychologie est bien observée et déduite. Mais pourquoi l'auteur a-t-elle négligé toute une catégorie de

vieilles qui fournissent pourtant beaucoup à l'analyse, je veux dire les belles-mères? Il y a bien M^{me} Admand; mais il y aurait mieux.

• • •

Et la poésie? Il y a toujours des poètes. Ce sont les bons vers qui se font rares. C'est le signe des temps : l'inspiration sincère, l'émotion vraie manquent le plus souvent. Voyez nos salons de peinture : le talent y abonde; l'âme n'anime pas ces œuvres habiles et froides.

Du flot poétique des volumes de vers, retirons deux ou trois œuvres plus sincères que les autres. Un inconnu, M. Émile Gabory, a publié à l'Institut de Bibliographie un recueil poétique : *les Visions et les Voix*, qui m'a paru intéressant, non pas tant par la force de l'expression, qui, si elle est sobre et correcte, manque encore d'envolée et d'ampleur, que par la sincérité et la vérité de l'accent très personnel. Tout le livre est comme l'histoire naïve d'une âme qui se raconte dans ses douleurs, ses joies, ses fautes et ses victoires. C'est d'abord le gouffre où elle sombre dans les laideurs de la vie, dites avec vigueur et remords; c'est comme une flagellation de cénobite. Parmi les pages de ton plus doux et rasséréné, ceci est d'une mélancolie aimable :

Dans le jardin où déjà traîne
La robe tombante du soir,
Où la foule sans fin s'égrène,
En vain, j'attends mon bien, ma reine,
Sur le baur où je vins m'asseoir.

La nuit, de crépés fantastiques
Voilant l'harmonieux décor,
Eudeuille les bustes antiques,
Et verse avec ses narotiques
Du spleen, du spleen, du spleen encor.

Tout à coup, le tambour résonne :
Le jardin, de fer défendu,
Dans ses grillages s'emprisonne ;
Et dans mon âme le glas sonne
De tout espoir enfin perdu.

La Prière suprême arrache le malheureux à l'âme dont il se dégage avec de pieuses et éloquentes visions; les paysages surtout ont du charme, un charme voilé

et triste dont ce petit tableau donne assez l'idée persistante :

Pas une voix, pas un frisson, pas une haleine;
Un silence de plomb se couche sur la plaine.
Pourtant, là-bas, là-bas, dans la sonorité
De l'écho qui répond, par l'écho répété,
Effrayé par le soir et le calme, un chien jappe,
Moins triste, moins plaintif, quand son maître le frappe.

Une femme, les reins courbés, le front penché,
Les regards attirés par le sillon fauché,
Marche et glane — évoquant des souvenirs bibliques
Sous la pâle clarté des cieus mélancoliques.

Dans leur simplicité, ce sont là des vers qui ne manquent ni d'harmonie, ni de facture. Si ce talent naissant se soutient, dure et se développe, il promet une intéressante floraison : mais les fruits ne tiennent pas toujours les promesses des fleurs.

Ces vers m'ont plu par la simplicité et la sincérité. Ceux d'Emmanuel Benjamin-Constant, *Horizons minimes et précieus, Vers posthumes*, édités par LEMERLE, sont sincères, émus : la simplicité n'y est pas et elle ne pourrait pas y être sans mentir au titre de l'ouvrage, qui nous annonce du précieux. Du moins, y a-t-il du cœur, et cette noble franchise qui fait retrouver et aimer dans le livre du fils la belle et sympathique nature de son père, le peintre célèbre. Un ami préfacier nous présente cet infortuné jeune homme ravi à la fleur de l'âge à l'affection tendre des siens et à tant d'espérances qu'il donnait :

Sous l'apparence calme d'un jeune héros,
Emmanuel Benjamin-Constant avait une âme inquiète. La limpidité de son front, de ses yeux, de ses mains s'altérait souvent d'un frisson. Au sourire de sa bouche, gravement malicieuse, on devinait l'ironie intérieure. Il aimait avec brusquerie. Et, redoutant tout contact indiscret qui froisse la beauté, il était hautain. On croyait à de l'orgueil. C'était de la pudeur.

Ce jeune homme a voulu évoquer les souvenirs de son enfance, et les recouvrir d'une parure de mots souples et lumineux comme les fils de la Vierge; ce sont ces vers aujourd'hui publiés :

Ils évoquent humblement et bonnement les fragiles objets dont le poète — mort presque enfant — composa ses bonheurs. Des émotions s'unissent aux rythmes épars; des échos

se raniment à la rencontre lointaine des associations.

La plupart de ces poèmes expriment la sensibilité nouvelle qu'inaugurèrent, par leurs menus chefs-d'œuvre, Francis Jammes et Henry Bataille.

Mais le petit livre — oh ! tristesse de ce pauvre petit livre orphelin — ne doit qu'à sa spontanéité le charme dont il se pare.

Il respire la bonté, comme les florissances d'antan, et ils disent « la bonne messe » avec des notes discrètes et vraies, évocatrices de tableaux très purs, très simples et très blancs.

Il y a bien la forme qui est étrange, d'ailleurs fort moderne ; ce jeune poète a été séduit par la théorie improbable des vers décarcassés.

C'est dommage, et cette prosodie qui sert aux jeunes et à Franc-Nohain gagnerait à exiger plus de précision et de fermeté dans un contour plus sévère. Mais le sentiment est toujours délicat et subtil : il suffit de supposer que c'est de belle prose :

Jc joins les mains et mon cœur se souvient
de pauvres corps qui sont sous la terre...

La pluie glisse son ennui sur les choses ;
les pommes pourrissent au fossé ; une carriole
grince au lointain : j'allume ma lampe : un
mendiant passe ; derrière ma vitre embuée,
trois peupliers...

Il y a des piétés maladroités. Le petit volume se termine par ce « fragment » qui danse seul au milieu d'une belle page blanche, un lourd frontispice en haut, un gros fleuron en bas, des astérisques à mi-hauteur, et tout cela pour qu'on lise ceci, crayonné sans doute sur un bout de papier :

En rafales exténuées
Dans mon cœur
Dansent, dansent mes douleurs.

Et c'est tout. Est-ce donc si génial qu'il ait fallu conserver et encadrer cette image, heureuse et forte je le veux bien, mais trop maigre dans cet isolement, et réduite à rien par l'importance que prend cette place perfide. C'est Fontenelle à qui l'on demandait :

— Que pensez-vous de mon distique ?

— Il est trop long, répondit-il.

Trois vers aussi peuvent parfois être

trois vers de trop. L'auteur les eût sacrifiés pour nous laisser tout au charme douloureux et triste de ses belles poésies pleines de visions, de pensée et d'âme.

* * *

L'ouvrage d'Henri Avenel, *Histoire de la Presse française depuis 1789 jusqu'à nos jours*, est considérable et épais : près de neuf cents pages in-octavo. On dira peut-être que c'est trop long ou trop court ? Depuis Hatin, le sujet demeure en suspens. Il est très vaste. M. Avenel l'a traité chronologiquement, avec conscience et abondance, et force citations, références, réminiscences. S'il méritait un petit reproche, ce serait de n'avoir pas assez dominé son sujet. C'est du travail à facettes ; il fait l'histoire des journaux plutôt que du journaliste, et l'on voudrait quelque vue générale et d'ensemble pour caractériser et comparer entre elles les époques, des portraits en pied, expressifs et vivants, des plus grands journalistes de ce siècle, des figures en plein relief, des périodes fortement précisées ; en un mot, la philosophie du sujet demeure dans l'ombre, et le détail en est infini et apparent. Ceci dit, il faut rendre justice à cette vaste enquête qui commence aux trouvères pour finir à Marinoni. Elle constitue un répertoire excellent et méthodique d'une question complexe dont on ne pourra plus parler sans consulter ce consciencieux et complet historique du premier siècle de la presse, encore toute jeune et déjà si puissante.

J'avais encore là quelques livres que j'ai lus avec le désir de vous en parler, le *Folklore des Pécheurs*, de M. P. Scbillot, quelques volumes d'histoire et de critique musicale, par Albert Soubies, par Eugène de Solenière. Peut-être y pourrions-nous revenir ; en tout état de cause, je réserve pour vous en entretenir la prochaine fois deux romans qui sont des œuvres fortes et dignes d'attention : *Travail*, de Zola, et *Cartons verts*, une amusante et véridique étude de M. Lecomte.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

M. le docteur Metchnikoff vient de faire, à l'Académie de médecine, une communication des plus intéressantes et dont l'objet pourrait apporter certaines révélations sur cette maladie nouvelle qui fait l'effroi de toutes les familles par les interventions chirurgicales dont elle est presque toujours la conséquence : l'appendicite. On sait que cette affection est produite par une ulcération d'un organe spécial, l'appendice, situé à l'extrémité du gros intestin. Cet organe n'est autre qu'une petite poche très allongée dont le rôle, au point de vue de l'économie, n'est nullement défini; ce qu'il y a de certain, c'est que son utilité est nulle et que son ablation n'entraîne aucune conséquence fâcheuse dans les fonctions vitales de l'organisme.

Certains médecins, s'occupant de science, ont cru voir dans cet embryon d'intestin un restant d'une constitution spéciale de l'homme antédiluvien, qui vivait d'une façon différente de nous et dont la nourriture, peut-être exclusivement végétale, aurait provoqué une forme d'intestins dissimilaires des nôtres d'aujourd'hui. L'appendice ne serait alors qu'une marque d'une organisation différente, qui, se transformant de générations en générations, serait arrivée jusqu'à nous sous cette forme rudimentaire. Cette explication est possible; quoi qu'il en soit, l'organe en question peut devenir le siège d'une ulcération des plus dangereuses pouvant même entraîner la mort à bref délai, soit par une perforation, soit uniquement par une invasion microbienne apportant des désordres suffisamment graves pour provoquer un pareil résultat. Lorsque le diagnostic permet d'entrevoir cet état morbide de l'appendice, il n'y a pas à hésiter, il faut procéder immédiatement à une opération abdominale et enlever l'organe malade.

Quelle est la cause de cette maladie si terrible, à peu près inconnue il n'y a qu'une vingtaine d'années et si répandue aujourd'hui? Comment expliquer cette diffusion étonnante d'une infection qui n'existait

presque pas auparavant? On a cherché à l'expliquer par l'introduction, dans l'intestin, de certains corps qui, mécaniquement, viendraient perforer l'intestin, tels que les écailles d'huîtres dont l'alimentation s'est tellement répandue, ou bien de petits morceaux d'émail provenant de casseroles mal entretenues. Ces explications ne suffisent pas, car il a été reconnu que l'appendicite

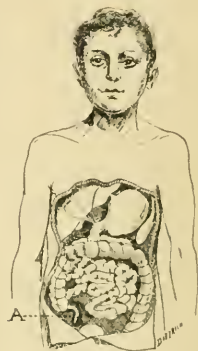


Fig. 1. — Ensemble de l'appareil de la digestion, montrant spécialement le gros intestin et la place de l'appendice A, dont l'ulcération produit la maladie si répandue aujourd'hui et connue sous le nom d'*appendicite*.

était une maladie provenant d'une invasion microbienne; or un corps dur ne peut par lui-même ensemenner une région de microbes bien définis. La génération spontanée étant un principe à rejeter impitoyablement, il est donc impossible d'admettre qu'une maladie de ce genre puisse se produire sans qu'il y ait eu une contagion quelconque.

M. Metchnikoff, qui a étudié spécialement les causes de l'appendicite, a cru remarquer que, toutes les fois qu'un sujet était attaqué de la maladie, on pouvait constater dans ses intestins la présence de certains vers intestinaux, nommés ascarides ou microcéphales; mais le nom n'a

faut dire deux mots de sa disposition. Sur un trépied quelconque, dont la principale qualité est la stabilité, on a installé un châssis C, C, C, présentant une face inclinée sur l'horizontale d'un angle égal à celui du méridien du lieu où l'on se trouve. Ce châssis supporte, le long de ce côté incliné, un affût cylindrique P qui, dans le cas présent, n'est autre que la colonne d'une lunette astronomique. Étant donnée son inclinaison, cet affût se trouve être placé parallèlement à l'axe du monde. On pourrait donc, rien qu'en agissant sur l'articulation P', donner à la lunette L et à la chambre A un mouvement équatorial. Pour bien faire, il faudrait remplacer l'articulation P par un mouvement d'horlogerie, et l'on pourrait alors examiner tranquillement les astres, sans s'inquiéter de leur mouvement dans le ciel.

La chambre noire A est munie d'un objectif O très lumineux, dont l'axe concorde avec l'axe de la lunette L, qui n'est autre qu'un chercheur dans la disposition que nous décrivons; une masse B a pour mission d'équilibrer l'ensemble et d'éviter son renversement en arrière de l'appareil; ajoutons, enfin, que tout ce système est solidement attaché à l'aide de courroies sur une planchette II.

Veut-on maintenant photographier des étoiles filantes, voici comment on opère :

On sait que les étoiles filantes partent toujours d'un point radiant, qui est connu pour certaines dates; ainsi, le 10 août, il est situé dans la constellation de Persée; le 13 novembre (date des fameuses pluies d'étoiles filantes), il est au zéta du Lion, etc. Si ces points radiants sont connus, il n'en est pas de même des trajectoires des étoiles filantes, car celles-ci ne sont pas toujours lumineuses dès le commencement de leur voyage, mais en un point de la course que l'on ne connaît pas d'avance.

On dirige l'appareil vers le point radiant, ce qui est très facile, grâce à l'articulation P' qui permet d'orienter la lunette en tous les points du ciel. On ouvre l'objectif et l'on attend toute la nuit. L'appareil n'étant pas muni d'un

mouvement d'horlogerie nécessaire, on est forcé de rectifier la position toutes les cinq ou dix minutes.

Pour bien faire, il faudrait pouvoir embrasser tout le ciel avec la chambre noire; or cette condition est impossible à réaliser. On peut y suppléer en remplaçant la chambre A par une série de chambres placées les unes à côté des autres et correspondant chacune à une section du ciel.

Cet appareil n'est pas d'une sûreté absolue, en ce sens qu'il peut très bien laisser passer des étoiles sans les enregistrer; il est cependant bien disposé et est à même de photographier des étoiles filantes; mais, pour réussir, il faut être aidé par un peu de chance.



On sait que tout le secret d'une voie de chemin de fer bien établie consiste dans une bonne exécution du ballast qui supporte les traverses. La pose de ce ballast est très facile à faire quand il s'agit d'une voie nouvelle, car il suffit, en général, de dégager légèrement l'empierrement à l'endroit où doit être placée la traverse, qu'on n'a, somme toute, qu'à placer à la place voulue. Mais, souvent on a affaire à des réparations locales, soit qu'on ait à remplacer une traverse détériorée, soit que, pour une autre cause, on ait à replacer une traverse qu'on avait préalablement enlevée; en ce cas, le balastage est toujours difficile; il faut bouvrer en dessous et, pour y arriver, le moyen le plus pratique était d'opérer à la main. Les Américains ont fabriqué dernièrement un petit appareil, décrit dans l'*Engineering News*, qui nous semble devoir rendre des services en bien des cas.

Il se compose de deux éléments en tout semblables et disposés symétriquement par rapport à l'axe commun O (fig. 3 et 4); chacun de ces éléments se compose d'un long levier, terminé par un appendice B ayant une forme spéciale en crochet recourbé. A la partie inférieure

du long levier se trouve une rainure qui soutient un second organe A ayant également la forme d'un crochet.

L'effet de cette rainure est de pouvoir allonger ou raccourcir, suivant les besoins, l'écartement des deux crochets A et B. Si on dispose l'appareil sur une traverse de chemin de fer, comme l'indiquent les figures 3 et 4, on voit que les crochets AA viendront se fixer sur les côtés de la pièce

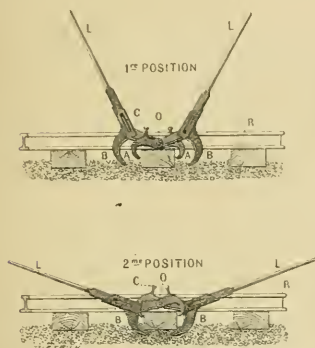


Fig. 3 et 4. — Appareil pour bourrer le ballast sous les traverses.

R, un des rails de la voie; — L L, leviers pouvant pivoter autour d'un axe commun O; — A A, crochets servant de point d'appui; — B B, crochets refoolant le ballast; — C, piton utile au dégagement de l'appareil.

de bois et serviront de points d'appui; en agissant alors sur les leviers LL, les appendices BB tendront à passer sous la traverse et à se rapprocher, ainsi qu'on peut le voir sur le dessin représentant la deuxième position. En opérant ce mouvement plusieurs fois, on obtiendra un bourrage très suffisant sous la traverse. Afin de dégager l'appareil, on relève complètement les leviers LL et on agit légèrement le piton C; on peut alors l'enlever complètement ou le déplacer le long de la traverse pour y opérer un bourrage complet et régulier.



Dans l'industrie des mines, et principa-

lement dans celle des mines de charbon où les produits du sous-sol sont employés sans transformation, une des grosses difficultés est d'assurer le transport rapide et constant de la marchandise; il est certain que celle-ci représentant une valeur assez faible relativement à son poids, toutes les opérations de transport et de manutention seront toujours extrêmement dispendieuses. D'autre part, si on n'assurait pas un débit constant, on arriverait très rapidement à encombrer les abords des puits, au point que l'on se verrait obligé en peu de temps d'arrêter l'extraction.

On vient d'installer à Béthune une série d'appareils qui permettent de procéder automatiquement à la livraison rapide des charbons. La Compagnie de Marles, ayant eu des inquiétudes pour l'avenir au sujet de cette livraison qui tend chaque jour à augmenter et dont on ne prévoit pas le maximum, a décidé de créer un rivage sur les quais du canal, de façon à pouvoir expédier par eau une partie importante de ses produits.

Les charbons recueillis par les bennes du puits sont versés dans des wagons roulant sur des voies ferrées; le problème consistait à transborder ces minerais des wagons dans les chalands, dans des limites très restreintes de temps et de dépense. Il fallait renoncer à tout emploi de force motrice quelconque pour opérer le déchargement des wagons et le chargement des chalands, par conséquent éviter l'emploi des grues qui ont le tort considérable de soulever inutilement, au point de vue du rendement mécanique, une marchandise qu'il faut ensuite laisser retomber.

La force employée, la seule qui ne coûte rien, a été la gravité. On a installé tout un appareillage reposant sur l'emploi de cet agent et qui a pour but de procéder au déversement direct et automatique des wagons. A cet effet, on fait arriver un wagon dont le chargement est de dix tonnes sur une plate-forme P (fig. 5) mobile autour d'un essieu qui n'est point situé dans l'axe de la voie sur laquelle

roule le wagon; par suite de la position décentrée de l'essieu, la plate-forme s'incline dès qu'elle est chargée, et avec elle la voiture qu'elle supporte. La paroi du wagon étant mobile autour de son arête supérieure, il suffira d'agir sur un levier pour en opérer l'ouverture; cette opération sera d'autant plus facile que, étant donnée la position du wagon, le poids du

plate-forme, sans à-coups ni chocs; il est certain, en effet, que les mouvements brusques du wagon déversant en bloc dix tonnes de marchandises ne pourraient se produire sans occasionner des ruptures et des accidents. La deuxième condition était de ménager les moyens pour que, une fois le wagon déchargé et vide, le système revint automatiquement à sa position primitive.

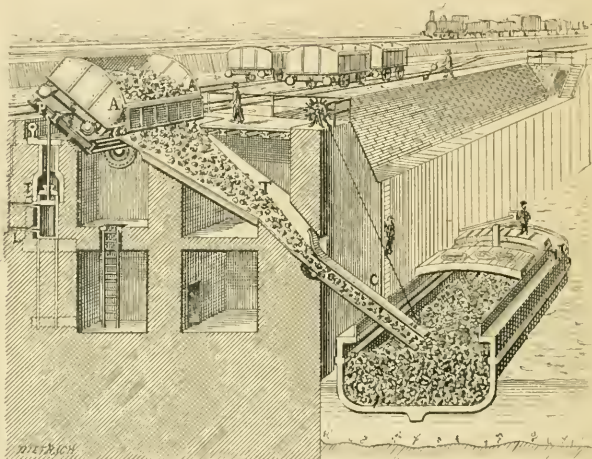


Fig. 5. — Basculeur automatique pour le déchargement du charbon employé au rivage des mines de Marles.

P, plate-forme mobile munie des deux rails de la voie sur laquelle peut circuler le wagon chargé de mineral; T, trémie de distribution; C, couloir de déversement; AA', articulation de la paroi du wagon située à l'arête supérieure du véhicule; L, cylindre rempli d'eau sous pression, renfermant un piston T dont le mouvement, retardé par la pression du liquide, constitue un frein d'amortissement.

charbon appuyant sur la paroi tendra à l'ouvrir. Les dix tonnes de charbon tombent en bloc dans une trémie et passent dans un couloir distributeur qui déverse le charbon dans les soutes du chaland.

Cette opération du renversement du wagon paraît très simple; elle le serait en effet si il n'y avait pas deux précautions importantes à prendre entraînant la création de deux organes importants. La première condition à observer était de provoquer un mouvement très doux de la

Pour éviter les chocs, on a installé dans des maçonneries du quai un cylindre C, garni de bronze, de 1^m,10 de hauteur, dont le piston T est muni d'une tige fixée sous la plate-forme oscillante. Les deux chambres du cylindre sont en rapport avec une canalisation d'eau sous pression; des robinets placés convenablement permettent de régler l'arrivée de l'eau au-dessus et au-dessous du piston.

On conçoit que, lorsque l'appareil s'inclinera pour opérer le déchargement, le

piston refoulera de l'eau au-dessus de lui. Il arriverait même qu'à un moment donné la pression fût telle dans la chambre supérieure du cylindre qu'elle pourrait équilibrer la force qui sollicite le déversement et l'empêcher de se produire. C'est alors l'instant d'agir sur les robinets, de façon à ménager, entre le dessus et le dessous du piston, une différence de pression permettant le renversement de se faire avec toute la douceur voulue.

Afin d'opérer le retour de la plate-forme dans sa position primitive, on a installé deux pendules-compensateurs sur le tourillon de rotation de la plate-forme; les poids attachés à ces pendules sont supérieurs au wagon vide, mais inférieurs au wagon plein, de sorte que, une fois le déchargement opéré, il est automatiquement sollicité à revenir en arrière.

Avec cet appareil, un personnel exercé peut arriver à décharger à l'heure 25 wagons de 10 tonnes, soit 2500 tonnes par journée de 10 heures.

* * *

On a beaucoup parlé dernièrement, dans les milieux scientifiques, d'un nouveau corps simple, le radium, découvert par deux chimistes des plus distingués, M. P. Curie et M^{me} Curie.

Ce corps nouveau est extrait de la pechblende, minéral qu'on trouve en assez grande abondance en Autriche. Il faut traiter plusieurs tonnes de ce minéral pour avoir quelques centigrammes d'un sel, généralement du chlorure, de radium. Ce corps fait partie d'une série qui a été découverte dans la pechblende, parmi lesquels se trouvent le polonium et l'actinium, qui a été découvert par M. Debierne; toutefois, le seul qui ait pu être isolé est le radium.

Une des principales propriétés du radium est d'être lumineux dans l'obscurité et d'émettre des rayons de Becquerel, qui sont une variante des rayons cathodiques, pouvant traverser certains corps opaques à l'exclusion d'autres. La radiographie des plus intéressantes que nous reproduisons (fig. 6), représentant un

porte-monnaie contenant une pièce de 5 centimes et une clef, a été obtenue, non avec des ampoules de Crookes, comme on pourrait le croire, mais simplement avec une petite quantité de radium. Cette image permet de percevoir nettement le contenu du porte-monnaie et présente la même apparence que les photographies de Røtgen. La plaque sensible a été soumise, pendant dix heures, à l'influence d'un petit tube contenant 15 centigrammes de chlorure de radium, placé à 40 centimètres au-dessus d'elle.

On ne connaît certes pas toutes les qualités et toutes les propriétés de ce corps; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles



Fig. 6. — Radiographie d'un porte-monnaie contenant une pièce de monnaie et une clef, obtenue par la simple présence, au-dessus d'une plaque sensible, d'une petite quantité de chlorure de radium.

sont très actives; ces propriétés produisent même des effets assez bizarres; ainsi les tubes de verre contenant ce sel se colorent d'une façon indélébile en vert ou en violet, malgré les quantités infinitésimales de radium qu'ils contiennent.

Quel est l'avenir du radium? Nul ne peut le dire. L'activité de ses qualités permet, toutefois, de présager des applications intéressantes, à condition, cependant, qu'on arrive à se procurer facilement ce corps.

A. DA CUNHA.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Pendant le mois qui vient de s'écouler, nous avons vu naître une œuvre puissante et noble devant laquelle il convient de s'arrêter, parce qu'elle éclipse les autres manifestations théâtrales.



VAUDEVILLE. — *La Course du flambeau*, pièce en quatre actes, de M. Paul Hervieu.

La Course du flambeau forme, avec *les Fossiles* et *la Nouvelle Idole* de M. François de Curel, le glorieux tryptique du théâtre français contemporain.

La formule esthétique de ces trois œuvres renferme le *Credo* de la jeune école dramatique. Elle se substitue victorieusement à celle des « pièces à thèse » ingénieuses auxquelles, pendant près d'un demi-siècle, Alexandre Dumas fils dut ses constants succès, et du théâtre « de péripéties » dont, avec Scribe et Dumas père, Sardou demeure le plus illustre représentant.

La Course du flambeau est-elle un chef-d'œuvre?... Peut-être! Cependant je n'ose l'affirmer orgueilleusement. J'estime qu'il appartient à la postérité seule de décerner un aussi beau titre et que les contemporains ou les compatriotes, trop près pour juger, ne sauraient, sans vergogne, prononcer un arrêt définitif... Et tout cas, c'est une œuvre devant la hautaine sérénité de laquelle il est impossible de ne pas éprouver l'émotion et de ne pas ressentir le frisson que causent les manifestations indiscutables de la Beauté.

Elle est d'une philosophie élevée qui tranche singulièrement avec les amusettes dont les auteurs dramatiques croient devoir généralement occuper l'attention du public, et c'est en cela qu'elle domine le théâtre actuel; c'est par là qu'elle se relie à l'antique tradition, qui se souciait relativement peu de l'intrigue, ne s'en servant que comme d'un canevas sur lequel doit se fixer la broderie des idées... Ce ne sont point seulement, en effet, des personnages qui luttent contre ou pour la vie, ce sont des pensées, des sentiments, qui se livrent

autour de l'action une bataille acharnée.

Il s'agit, en l'espèce, d'une certaine M^{me} Sabine Revel, née Fontenais, qui, pour sauver sa fille de la mort, pour arracher son gendre à la ruine et assurer l'avenir de son enfant, sacrifie tout, sa tranquillité personnelle, son amour, son honneur et même, indirectement, la vie de sa propre mère. Sur cette donnée courante, un dramaturge du boulevard eût confectionné sans effort un bon mélodrame aux vulgarités ordinaires... M. Paul Hervieu, avec ces matériaux quelconques, a bâti un superbe monument. Il a mis dans son étude toute l'observation sagace de l'âme humaine dont il est coutumier, il a tiré d'une situation terre à terre une leçon de haute philosophie, à la manière des grands tragiques dont le souvenir émane naturellement de ces quatre actes de tenue sévère et de poignante émotion. Que se passe-t-il alors? Les personnages se dépouillent à nos yeux de leur individualité, ils grandissent dans notre esprit, ils deviennent des abstractions, des entités et atteignent presque au symbole. M^{me} Revel n'est plus une mère, elle est La Mère, l'éternelle sacrifiée, la martyre douloureuse et sublime même dans les folies, même dans les crimes que la pousse à commettre l'amour maternel.

Je ne sais pas d'ouvrage où cette cause ait été défendue avec plus d'éloquente âpreté que dans celui-ci... M. Hervieu pose courageusement le problème... L'amour maternel, tout d'altruisme, est plus fort que l'amour filial, d'essence plutôt égoïste... C'est vers l'être créé que le créateur tourne ses regards, comme le coureur de l'antique jeu des *Lampadophories*, qui recevait le flambeau des mains du coureur précédent, ne s'occupait plus que de celui à qui il allait le transmettre, c'est « sa chose » qu'il entoure de soins, c'est son enfant qu'il protège et défend; c'est pour l'être issu de ses entrailles que la mère combat jusqu'à la victoire ou jusqu'à la mort, oubliant tout, piétinant sur tout,

renversant et brisant tout ce qui peut faire obstacle à sa marche en avant; père, mère, amis, fortune, honneur, amour, rien n'existe plus pour elle du moment que le bonheur de l'enfant semble en exiger le sacrifice... Et il ne s'agit pas de quelque monstrueuse exception, de quelque phénomène anormal. Non, bien au contraire! Sabine Revel est une femme très saine d'esprit, aux sentiments élevés, épouse impeccable, fille parfaite, dont le dévouement aux siens mérite toute admiration, répandant autour d'elle une atmosphère de sympathie et d'estime parfaitement justifiée... C'est précisément parce qu'elle obéit aux lois naturelles qu'elle pense et agit ainsi, c'est parce que la loi de nature veut, exige impérieusement que l'être créateur s'absorbe dans l'être créé... Monstruosité? Non!

La nature ne se trompe jamais et fait toujours bien ce qu'elle fait. N'est-ce pas cette insouciance d'une part et d'autre part cette sollicitude qui sont les anneaux de cette chaîne sans fin: l'humanité? Vie, amour, art, science, foi, le flambeau que nous recevons des aïeux nous est dû en légitime héritage et notre devoir est de le transmettre aux descendants; c'est l'éternel perfectionnement, le recommencement éternel, le progrès en un mot qui ne s'arrête jamais, qui jamais ne se lasse, mais qui jamais — puisqu'il est le progrès — ne regarde en arrière et ne s'inquiète des deuils qu'il laisse après qu'il a passé.

Voilà le vrai sujet de la pièce, voilà la véritable action, voilà le grand combat d'âmes. Qu'importe alors l'affabulation qui en est le prétexte? Qu'importe de savoir par quels moyens scéniques, par quelles péripéties imprévues et plus ou moins neuves l'auteur dénouera la situation... L'intérêt réside ailleurs, beaucoup plus haut...

Or il se trouve que le drame purement théâtral est lui-même solidement construit. Il convient, après nous être inclinés devant l'art, de rendre justice au métier, qui est, à une seule exception près, peut-être, absolument parfait. Les situa-

tions y sont solidement posées, les péripéties impressionnantes et logiquement déduites, les coups de théâtre puissamment préparés et savamment amenés avec une simplicité qui en augmente l'effet. Même la question d'argent, l'horrible querelle d'intérêts si difficile à traiter et à expliquer au théâtre, prend dans ce noble ouvrage une importance considérable, parce qu'elle s'affranchit des préoccupations mesquines et qu'elle s'élève au-dessus du terre à terre... L'argent, ici, n'est pas « le but » qui le rapetisse et le déshonore, il est « le moyen », le puissant agent de la vie moderne, le facteur indispensable des actions humaines.

J'ai dit que le souvenir des grands tragiques s'impose à l'esprit en écoutant la *Course du flambeau*. C'est qu'il est vrai qu'une sorte de « fatalité », semblable à celle dont les anciens ont su tirer de si formidables effets, plane sur ces êtres de chair, de sang et d'âme, et les noms d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle viennent naturellement sur les lèvres. Il est beau, convenons-en, de rappeler de si grandes figures. Un nom plus récent s'évoque également: celui d'Ibsen!... Le philosophe dramatique, que les gens « de bon sens » ont si cavalièrement exécuté jadis, lorsque furent, il y a quinze ans, révélés pour la première fois, grâce au Théâtre-Libre d'Antoine, ses ouvrages de tragique puissance, exerce une influence heureuse sur les esprits de la jeune génération qui nous apparaît aujourd'hui en pleine floraison... Rien ne peut entraver la marche du génie, c'est-à-dire de la vérité, et la vérité est une, en tous temps, en tous lieux, sous tous les climats. Que le génie s'appelle Eschyle, Euripide ou Sophocle, qu'il se nomme Virgile, Dante, Galilée, Racine, Molière, Shakespeare, Hugo, Ibsen, il est toujours la vérité, et, par conséquent, il doit toujours finir par vaincre l'ignorance, la sottise, la vulgarité, c'est-à-dire le mensonge. Quelque contraires que puissent être les apparences, sa marche est « invincible et sûre », et l'heure vient toujours où la Beauté se dresse dans sa gloire

comme un éblouissant soleil dégagé des vapeurs matinales...

Je n'entends pas dire par là que Paul Hervieu ait servilement copié le maître norvégien, pas plus qu'il n'a cherché à imiter les tragiques grecs ; mais il est évident que son art se réclame de la même esthétique. Il a mis, lui aussi, le théâtre au service des batailles psychologiques, et sa thèse de la suprématie fatale de l'amour maternel sur l'amour filial est puisée aux mêmes sources que celle de la fatalité du malheur qui pèse sur Œdipe, et que celle de l'hérédité qui s'abat implacablement sur le malheureux Oswald des *Revenants*...

Que ceux qui ne demandent au théâtre qu'une distraction, un moyen parfois grossier d'échapper aux angoisses incessamment renouvelées de la lutte pour la vie, l'occasion de passer une agréable soirée de légère émotion qui interrompt à peine le flirt commencé dans l'intimité des visites et la banalité échauffante et surchauffée des dîners priés, s'écartent de cette œuvre ; elle ne pourrait qu'augmenter leurs soucis, gêner leurs intrigues légères, interrompre leur digestion !

Mais que ceux-là comment l'entendre qui se plaisent aux fortes et saines émotions, dans l'âme desquels la Beauté se reflète et dont l'esprit est l'écho des nobles enseignements. Ils ne regretteront pas d'avoir, pour quelques heures, interrompu le cours de leurs ordinaires méditations, ou, plutôt, ils y trouveront une suite naturelle et ils emporteront de ce spectacle cette reconfortante certitude que notre temps ne le cède en rien au passé, et qu'un peuple qui produit de telles œuvres et qui sait les comprendre et leur rendre justice peut toujours se vanter de marcher vers l'avenir avec une noble assurance.



ANNÉE. — *Le Vertige*, comédie en quatre actes, de M. Michel Provins.

Je n'aurais garde de manquer de consacrer les dernières lignes de cette chronique à la comédie que M. Michel Provins vient de faire représenter avec succès sur

le théâtre de l'Athénée, d'abord parce qu'elle me paraît digne des honneurs de la critique, et ensuite parce qu'elle est, pour ainsi dire, le corollaire de cette « course du flambeau » symbolisant le progrès théâtral dont je viens de parler...

Si *le Vertige* eût été écrit et joué il y a vingt ans, on n'eût pas manqué, à juste titre, de qualifier la pièce d'œuvre maîtresse. Conçue à la façon des comédies de Dumas fils, *le Vertige* est, pour ainsi dire, un très joli exemplaire d'une formule quelque peu désuète. Voilà son mérite et son tort tout à la fois, et l'auteur est trop de mes amis pour voir, dans cette observation, autre chose qu'une impartiale constatation qui n'enlève rien, ni à son mérite d'écrivain, ni à sa sagacité de psychologue, non plus qu'à sa réelle valeur d'homme de théâtre.

A l'encontre des personnages de M. Paul Hervieu qui, de l'individu, finissent par s'abstraire jusqu'à la généralisation de l'espèce, ceux de M. Michel Provins individualisent une généralité et maintiennent l'action dans les limites rigoureuses d'une aventure, passionnante assurément, mais anecdotique. La crise que traverse une âme de femme dont les sens, momentanément dévoyés, la font céder comme à une sorte de « vertige » qui la précipite dans l'irréversible chute, est parbleu bien un sentiment général, que Balzac a traduit en maints ouvrages, entre autres dans l'étude puissante de *la Femme de trente ans*, que Flaubert a décrit dans *Madame Bovary*, et que tant d'autres, avant et après ces maîtres, ont étudié à leur tour, mais la crise que nous montre M. Michel Provins est la crise personnelle d'Andrée de Rville et de nulle autre. Les circonstances dans lesquelles elle se produit sont trop particulières, trop spéciales, trop « individuelles » pour qu'il soit possible, avec les seuls éléments que l'auteur nous fournit, de les affranchir, de les émanciper, de les « généraliser ».

Tel m'apparaît le théâtre d'Alexandre Dumas fils. On prend, à le lire, un plaisir extrême ; il pique la curiosité, il excite



Jacques Mareilles, André de Roville,
M. Castellan, M^{lle} Hadig.

De Roville, Châtellier,
M. Abel Deval, M Trévillé.

Le Vertige. — Premier acte.

l'admiration par son habileté scénique, il charme l'esprit... par son esprit, il satisfait les appétits de frondeuse audace... mais il laisse le cœur au repos, il ne l'occupe point, il ne donne pas à l'âme affamée d'idéal la pâture philosophique qu'elle réclame. C'est un théâtre de transition qui commence déjà à n'avoir que la seule valeur d'un document passager permettant aux « dramatologues » de demain de dresser l'arbre généalogique de la science théâtrale sans oublier ce rejeton parasite...

Ces réserves faites — pure esthétique — je me réjouis du succès mérité que vient de remporter un jeune auteur dont cette pièce est, en somme, le véritable début au théâtre. M. Michel Provins s'est signalé à l'attention publique par nombre de chroniques d'aimable tenue où sa verve s'est plu à peindre en traits piquants et légers les mille petits actes divers de la

comédie parisienne qui est bien un peu la comédie humaine; à différentes reprises, sur des scènes diverses, il a haussé sa manière jusqu'à la comédie de mœurs et un de ses ouvrages, *les Dégénérés*, mérite plus qu'une note rapide et n'est pas indigne d'une critique consciencieuse; mais

Quelques œuvres toujours précèdent la grande œuvre...

Le Vertige est cette œuvre que faisaient heureusement prévoir d'intéressants essais antérieurs...

Le public est maintenant averti, la critique est en éveil, M. Michel Provins s'est désormais placé au rang de ceux avec lesquels on doit compter. Nous écouterons son prochain ouvrage avec toute l'attention sympathique qui lui est due.

MAURICE LEFEVRE.

LA MUSIQUE

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. —
L'Ouragan, drame lyrique en quatre actes,
 poème de M. Émile Zola, musique de
 M. Alfred Bruneau.

Étant sous l'impression d'une presse d'autant plus défavorable que l'irritante politique s'en était mêlée, je me disais en allant entendre *L'Ouragan* : « Quelle éphémère bizarrerie ? quelle élucubration artistique vais-je entendre?... » Eh bien, en toute sincérité, je dois avouer — et l'aveu m'est d'autant plus agréable qu'il me permet de revenir sur certaines appréciations du talent de M. A. Bruneau, appréciations que je formulais ici même à propos de *Messidor* et du *Rêve*, et qu'il justifie mes espérances qui se sont en partie réalisées — que je sortis de l'Opéra-Comique tout conquis par cette œuvre d'une réelle valeur et, disons franchement le mot, d'une très grande beauté.

Les préludes qui précèdent chaque acte sont les incomparables fleurons de cette belle œuvre d'art. Voici le thème du premier et du quatrième :

C'est beau comme un roc impassible battu par les flots déchainés. Cette comparaison que je me permets me semble d'autant plus juste qu'elle est l'image du décor farouche et majestueux au milieu duquel se déroule la sombre et humaine tragédie conçue par M. E. Zola, et si admirablement décrite par l'art symphonique et la déclamation monosyllabique de M. Bruneau, dont les charmes sont tels

que, depuis que j'ai la partition en main, je ne puis me lasser de la lire et de la relire attentivement, y retrouvant chaque fois un nouveau plaisir à évoquer les souvenirs d'une orchestration d'une facture si personnelle et d'une richesse incomparable, quoique M. A. Bruneau se soit plu,

comme toujours, aux résolutions les plus imprévues. Dans *L'Ouragan*, elles sont si bien en situation que je dois consciencieusement dire qu'elles ont fait taire mes préférences et oublier mes prédilections.

Tel une parabole d'alchimiste, pour les simples, le sujet est des plus simples ; mais, pour les initiés, ou ceux qui aiment à réfléchir, à penser et se complaisent en les plus subtiles rêveries, il est compliqué et d'une vérité psychologique des plus intenses.

Dans l'île de Goël, latitudes inconnues et imaginatives, deux familles se disputaient la suprématie. De l'une restaient deux filles : Marianne (M^{me} Delna), Jeanine (M^{me} J. Raunay), et de l'autre deux fils : Richard (M. Bourdon), Landry (M. Maréchal). La brune Marianne, symbole de l'orgueil et de la jalousie, s'opposa, sœur aînée de la blonde Jeanine, symbole de l'amour et du fatalisme, au mariage de celle-ci avec Richard, frère aîné de Landry. Désespéré, Richard partit, laissant deux femmes inconsolées, car Marianne l'aimait aussi :

Du reste, Jeanine le lui reproche amèrement : *A le perdre, tu voulais qu'il fût*

perdu pour moi! et un frère qui, abandonné pour ainsi dire à lui-même, devint facilement le jouet de Marianne. Déçu dans son amour pour Richard, et toute à ses projets ambitieux, celle-ci unit sa sœur cadette avec Landry. La femme pleurant, l'homme buvant, la violence et la misère s'étant enracinées en leurs foyers, Marianne racheta peu à peu les biens, les barques, les filets de la famille rivale, dont Landry, symbole de la déchéance, était le seul représentant, Richard, symbole de l'ouragan, étant parti pour toujours, Dieu sait où!

Le ciel s'obscurcit. Les flots se soulevèrent et moutonnaient. L'ouragan, symbole psychologique et phénomène atmosphérique, arrivent, puisqu'ils sont deux se poursuivant, l'un à toutes voiles pour trouver un asile, l'autre du fond de l'horizon pour tout dévaster. Après son passage, quel est celui, quoiqu'il soit un tout en étant deux, qui laissera le plus de ruines?... C'est l'ouragan fait homme et non l'élément en démenée. Ce navire qui fuit la tempête, c'est le navire de Richard.

L'ouragan entre-choque les barques des pêcheurs les unes contre les autres, mais l'arrivée du marin heurtera si tumultueusement les âmes de ces deux femmes et de son frère qu'en quittant l'île il laissera des épaves aussi lugubres et aussi irréparables. Son salut même, Richard ne le devra qu'à Lulu (M^{lle} Guiraudon), l'exquise fille adoptive de son cœur, sa petite hironnelle voyageuse, qui est le symbole de l'idéal.

Rien que pour cette trouvaille poétique, *L'Ouragan* mérite de rester. Lulu, petite sœur de Chrysanthème, de Rarahu et de bien d'autres exquis chimères féminines, d'autant plus exquis que, filles des poètes et non des hommes, leurs brunes chairs cuivrées sont l'immatérielle enveloppe de leurs petites âmes primordiales, curieusement et naïvement étonnée à l'aspect inhospitalier de cette île sauvage, dit à Richard, comparant ces rochers avec ses lointaines plages paradisiaques :



A ses étonnements, Richard répond tendrement avec ce sentiment qui, certes, est de l'amour, mais pourtant est plus que l'amour, car, en la psychologie sentimentale, il est comme l'avant-goût de cette quiétude imaginative, éprouvée près de l'âme élue, toujours désirée, jamais rencontrée et pourtant toujours près de nous, fidèle, tant notre esprit se complait à la parfaire au gré des caprices de chaque instant de notre vie intellectuelle : *Lulu, nom de musique et de caresse; Lulu, brise du soir dans les palmes légères; Lulu, murmure cristallin du ruisseau sous les herbes; Lulu, gazouillis, parmi les branches, de l'oiseau chanteur...*

Tel l'ouragan, dès qu'il est présent, Richard bouleverse tout. Jeanine, qui le rencontre la première, se trouve bien plus malheureuse dès qu'elle l'a vu et, se jetant à son cou, implore son aide, son secours contre Landry, mari brutal, grincheux, qui reconnaissant son frère l'accable de reproches : *Pourquoi m'as-tu laissé seul avec ces deux femmes, celle-ci qui m'a rendu fou et l'autre, la Marianne, qui toujours me guette pour me dévorer...*

Impuissant à calmer la rage exaspérée de Landry, Richard s'interpose entre lui et Jeanine éplorée et dit à la malheureuse que son frère veut battre : *Je te refais libre, puisque tu souffres tant. Va-t'en sous la pluie et la rafale, l'ouragan est ton hôte. Va!*

Cette page d'une poésie si tendre, si délicate, sert de prologue au deuxième acte.



C'est la baie de Grâce. Etendue sur la

mousse au pied de l'arbre géant, asile mystique où elle s'est réfugiée, Jeanine sommeille. Pour bercer la femme humaine dont elle ne peut être jalouse, tant sa grâce idéale plane au-dessus de ces charmes terrestres, Lulu, la mignonne petite adolescente des pays féeriques, chante cette exquise cantilène.

L'île d'a-mour où Lu-
lu a gran-di

Jeanine s'éveille, cause avec Lulu des trois années d'absence de Richard. Lulu lui annonce que, dès qu'une accalmie se produira, son maître et elle repartiront. *Et vous l'aimez?* demande anxieusement Jeanine. Simplement, Lulu lui répond: *Mon sang est à lui, mon souffle est à lui. Il est mon Maître, et je l'aime!*

Interrompant cet entretien, Marianne vient retrouver sa sœur. Elle l'avertit que *Landry est chez elle en une rage de jalousie affreuse*. Il n'y a pas que Landry dont le cœur est rongé de jalousie. Marianne redoute, elle aussi, l'enlèvement de sa sœur. Sans détour, elle avoue à Jeanine *que son cœur s'est ouvert et saigne atrocement*. Avant de se éloigner, elle la prévient que, guidé par elle, Landry viendra l'arracher de ce lieu d'asile.

Richard, que Lulu était allée chercher, vient retrouver Jeanine qui lui narre les peines, les chagrins, les tortures qu'elle éprouva pendant les trois années de son absence. *Plutôt que de retourner chez Landry, je me briserais le front contre les roches*, lui dit-elle, et, toute doulou-

reusement impressionnée, elle évoque les lointains souvenirs de leur enfance.

Vous souve-nez-vous Ri-chard, du temps où j'é-
-tais seule fil-le?

A l'ombre de l'arbre tutélaire, seule luxuriante végétation de cette île aux rocs arides et qui, symbole de l'éternel enivrement que la nature verse copieusement en nos êtres tellement grisés qu'ils en sont irresponsables, semble être un mancenillier

endormant plus leurs consciences que leurs êtres, ils arrivent peu à peu à s'aimer, à se le dire follement, sous les regards enfiévrés de la jalousie et de la haine meurtrières de Marianne et de Landry qui les épient.

Le troisième acte, la nuit, chez Marianne, nous transporte en pleine tragédie.

Effrayante et belle, cette scène horrible peut sans déchoir se comparer à ce que la tragédie antique a de plus beau!

Le crime s'y accomplit fatalement. Ce n'est pas l'assassinat bêtement stupide, mais l'inévitable meurtre, fils des Euménides, qui fait de ces pécheurs d'atrocés

et sublimes descendants de l'effroyable famille des Atrides.

Sortant d'une des chambres où lui fut donné asile par Marianne, Richard est seul avec elle. S'humiliant, elle lui avoue son amour, lui fait entrevoir à ses côtés un avenir de splendeurs, le supplie de renoncer à Jeanine, l'*inconstance*, l'*enfant capricieuse si vite lourde aux bras qui la portent* et avec laquelle Richard n'aurait que la femme de désir et de mort dont la robe, derrière elle, sème le deuil.

Mais à quoi bon raisonner ! Sous l'empire renaissant du charme de la blonde créature qu'il aimait autrefois et dont le renouvel amour n'en est que plus violent, Richard ne sait que répondre : *Je l'aime, je ne désire qu'être aimé et je ne veux qu'aimer moi-même.*

Dans l'âme concentrée et tumultueuse de Marianne, ces mots sont l'arrêt de mort qui abandonne Richard à la vindicte de l'époux outragé.

Jeanine vient pour suivre Richard et, lorsqu'ils veulent franchir le seuil de la porte, ils se trouvent face à face avec Landry, qui, le couteau en main, veut disputer à son frère l'amour de cette femme qu'il battait, qu'il martyrisait et qu'il adore pourtant ! Avec une profonde connaissance de l'humanité, cette scène souligne la psychologie de ces deux hommes qui, comme tant d'autres, ne se disputent point cette femme pour le bonheur qu'ils en peuvent avoir, mais pour celui qu'ils s'imaginent trouver, non pour ses qualités — les femmes qui ont des qualités peuvent dormir tranquilles, on ne se les dispute jamais — mais pour les raffineurs voluptueux qu'ils espèrent trouver près d'elle.

Richard écoute avec calme son frère qui lui propose un duel sans merci, afin, dit-il, en souvenir des années d'enfance où ils se sont tendrement aimés, de se faire cette grâce dernière d'assurer le bonheur au plus fort. — *Je ne me défendrai pas*, répond Richard. — *Alors, je vais te tuer comme un chien*, hurle Landry affolé... Ne l'écoutant pas, Richard se retourne

vers Marianne et, lui reprochant l'ignoble guet-apens dressé, le crime inévitable, dit ironiquement : *Et tu disais m'aimer !*

Cette cinglante apostrophe blesse cruellement Marianne, qui, toute bouleversée, dispute àprement à Landry la vie de Richard qu'elle lui avait offert en holocauste à son amour dédaigné. Et, tel l'ouragan, tourbillonnant, les effluves meurtrières de la colère étant déplacées, ce ne sont plus les deux frères, c'est la belle-sœur et son beau-frère qui luttent, l'un pour commettre, l'autre pour s'opposer de toutes ses forces au crime qu'elle avait lâchement couvé et qu'elle ne peut plus enrayer, maintenant qu'il est dans l'air.

Cette idée est d'autant plus juste qu'en sciences psychiques le principe de la conception intellectuelle équivaut à celui de l'accomplissement physique. Toute pensée, tel un germe lancé dans l'espace, s'accomplit, la réalisation n'étant qu'une question de circonstances imprévues et concordantes. Bonnes ou malsaines, les idées s'accablent par familles et ce tout, patrimoine d'âmes humaines anonymes, rencontrant un être plutôt qu'un autre prédestiné, développe chez lui, soit le génie triomphal, soit la criminalité honnie. Cette proposition, acte de foi de certains, justifie, comme on le voit, la théorie de l'irresponsabilité que professent quelques écoles scientifiques, et nous forcerait d'admettre le terrible fatalisme de l'antiquité et des races orientales, ce qui reviendrait à dire que chaque fois que l'un de nous profère une idée de meurtre passagère et futile, il endosse une part de responsabilité, si minime soit-elle, dans tout crime commis par une vague humanité dont le geste n'est pas toujours beau et dont le bras fut, joué des invincibles et invisibles effluves psychiques, l'instrument d'un crime dont la part de responsabilité est impossiblement répartissable.

En luttant devant Jeanine terrifiée et Richard impassible, Landry et Marianne se sont rapprochés de la table. Elle y trouve un couteau, le saisit, et, impuissante à retenir Landry au moment où,

s'étant dégagé d'elle il va bondir sur Richard, elle le lui plonge dans le dos. *Tiens! frère enragé qui veut tuer son frère!* et, devant le cadavre frémissant, elle ajoute : *Mort! Il l'a voulu. Comment a-t-il pu croire que je lui laisserais tuer l'homme que j'aime?...* La tempête fait rage. Le vieux matelot, Gervais (M. Dufrane), fait irruption et vient compléter ce drame horrible du récit des terribles désastres que l'ouragan fait sur son passage. Apercevant le corps de Landry, il recule épouvanté. Ayant repris tout son calme hautain, Marianne lui dit sombrement et avec vérité : *Ce n'est pas moi qui l'ai tué, c'est l'ouragan!*

Au 1^{er} acte, la mer s'est calmée. *Un admirable ciel bleu fait étinceler les eaux. Regardant les voiles s'éloigner, toute rêveuse, Marianne dit : Voici le calme revenu; le ciel est pur, la mer endeuillée n'a plus sur le sable qu'une tiède caresse de femme amoureuse.*

Au loin, les matelots chantent :

Chan-tez, les bons matelots, chantez l'es-poir! De-
mp

ppp

-ja les oeil a se ché les yeux rouges des femmes

Leur joie, résignée et téméraire, lui navre et lui déchire l'âme : *Jamais plus tu ne lui-ras dans mon cœur, rayon de l'es-pérance et de l'oubli, jamais tu n'effaceras le sang dont ma main est trempée!* Et songeant à Jeanine qui doit partir avec Richard, son égoïsme farouche, se réveillant violemment, elle s'écrie : *C'est trop cruel d'être seule, de pleurer seule... Je saurai bien la garder pour qu'elle pleure avec moi!*

En effet, elle s'oppose au départ de Ri-

chard et de Jeanine, qui presque malgré elle, tant elle est lasse, allait suivre sur le navire en partance celui qu'elle préfé-rerait en cette île toute frémissante du souvenir du crime passé.

Voyant son autorité impuissante à les retenir, Marianne évoque le souvenir de Landry. Jamais leurs lèvres ne pourront s'unir dans l'ivresse! Infinité! Jamais! Entre eux deux, le spectre sera toujours.

Jeanine, amoureuse étreinte parle douce, lasse d'aimer avant d'avoir aimé, pleure. *Pour moins souffrir*, Marianne évoque la bonté.

Profondément remué par ces tortures morales étalées sous ses yeux, attristé au souvenir de son pauvre frère qu'il a bercé autrefois et mort, comme un loup, en rou-lant le décorer, Richard, dont le cœur ex-plode, regrette d'être venu au hasard du terrible vent qui le poussait! et de partir en ne laissant, tel l'ouragan, que du sang et que des larmes!

Une apparition radieuse, Lulu, vient mettre un terme à ces désespoirs navrants, affolés et sans but bien défini, puisqu'ils ne veulent plus à l'instant ce qu'ils dési-raient tout à l'heure. *Viens, maître, je suis l'es-pérance, l'âme errante des eaux... Viens, maître, viens dans le beau temps, viens dans la tempête.* Et elle entraîne Richard, qui dit à jamais adieu à Goël, dont il abdique ses droits; à Marianne, dont il dédaigna l'affection; à Jeanine, dont il abandonne l'amour; à l'île farouche, aux deux sœurs toujours prêtes à se déchirer, pour suivre sa petite hirondelle voya-geuse, dont le chant délicieux, d'une dou-ceur de caresse, l'emmène, l'arrache de ces lieux à jamais ensanglantés.

Moi, comme d'autres, après l'audition ou la lecture, et cette lecture s'impose, de l'Ouragan, nous ne pourrions plus dire que M. A. Bruneau fut la mélodie comme un écueil. En cette œuvre, elle est d'une richesse incomparable et d'un charme exquis. Si, comme d'habitude, je n'ai point donné de fragments importants, mais de nombreuses citations, grâce à l'aimable permission de M. P. de Clou-

dens, l'éditeur, c'est pour vous inciter non à jeter un furtif regard sur quelques pages choisis, mais à lire bien attentivement toute cette belle œuvre musicale digne sœur de l'esthétisme littéraire du librettiste, l'éminent littérateur E. Zola.

Étant représentée à l'Opéra-Comique, je n'ai qu'un mot à dire pour mentionner les artistes, l'orchestre, les décors; c'était parfait comme tout ce que M. A. Carré présente au public parisien dont il est un des directeurs les plus estimés.



ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *Le Roi de Paris*, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, de M. H. Bouchut, musique de M. G. Hue.

Sans l'affiche, jamais, en entendant cette œuvre d'une insignifiance rare et dont la navrante banalité désarme toute critique — car pourquoi critiquer ce qui n'existe point? — je n'aurais deviné qu'elle était sortie du même cerveau musical qui a conçu cette exquise page symphonique, *la Belle au bois dormant*.

Le livret, qui, très laborieusement, a ramené aux proportions d'un banal fait-divers l'assassinat du duc de Guise par les acolytes d'Henri III, est d'un rococo hilarant! et je me demande où M. H. Bouchut a pu, en cet acte politique aux conséquences historiquement incalculables, trouver matière de situations lyriques et musicales. Si l'on veut trouver la cause de l'échec de cet opéra, on est infailliblement acculé à ce dilemme : le musicien n'a pas su ou n'a pas pu choisir le sujet qu'il aurait fallu pour son tempérament.

Quand on est un rêveuseur, un élégiaque, un touriste fervent et passionné de la poétique Venise, contrefaire *les Huguenots* vus par le petit bout de la lorgnette, sans avoir le mélodramatique tempérament d'un certain Meyerbeer, génial au-côté que toute la jeune génération musicale blague et méprise témérairement tout autant qu'Halévy, et cela en colla-

boration avec un librettiste pâle écolier de cet autre ancêtre théâtral si honni, Scribe, et dont la plume fut, comparativement à celle de M. H. Bouchut, d'un aigle : c'est un non-sens, une aberration dont il est difficile de bien démêler la raison.

Prix de Rome de 1879, M. G. Hue fut désigné par la commission ministérielle chargée de choisir le compositeur que l'Opéra, en vertu d'une des clauses de son cahier des charges, doit produire tous les deux ans.

Et, voulant être joué, joué n'importe comment, il accepta ces trois actes, dont les ensembles chorals ressuscitent, médiocrement inférieurs à ceux de l'autre siècle, les joyeux et impassibles « arrêtons! saisissons!»

Comment excuser un artiste de son talent qui, pour être interprété à l'Opéra — la belle affaire que de débiter de la sorte! — pîctine ses convictions, annule et désavoue ses paradoxes et, compromettant l'avenir de sa carrière, risque que la date de son échec, tant le monde est méchant, soit plus vivace que le souvenir de ses premiers et incontestables succès? Je crois qu'il n'y a que chez les musiciens que l'on trouverait pareille abnégation déferente vis-à-vis des Beaux-Arts qui auraient imposé le livret de M. H. Bouchut.

Mais est-ce bien de l'abnégation? Ne serait-ce pas plutôt une infatuation sans bornes qui, à M. G. Hue comme à bien d'autres, ferait espérer... espérer, que dis-je! qui leur donnerait l'inébranlable conviction que l'édification de leurs harmonies savantes est un pavillon suffisant pour abriter n'importe quel sujet et le conduire à la postérité!

Détrompez-vous, messieurs, détrompez-vous et prenez pour exemple *l'Ouragan*, dont le livret et la partition font un tout admirable, car, séparément, chacun d'eux est parfait.

GUILLAUME DANVERS.

ÉVÈNEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET COLONIAUX

A propos de cette émeute imprévue de Margueritte, j'ai relu un bien beau livre. C'est une agréable habitude de relire, à propos de l'événement du jour, les beaux livres de sa bibliothèque. Ainsi, on se tire au-dessus du détail insignifiant et laid; on éprouve le double plaisir de revoir une belle œuvre et de recueillir avec un esprit de qualité, qui vous force à réfléchir.

Les journaux donnant les noms des huit Européens tués et des sept blessés par des Rirhas, j'ai relu : *Une année dans le Sahel*, d'Eugène Fromentin. Les admirables tableaux de la nature algérienne, et peints par un vrai peintre! La délicate, et discrète, et comme ébauchée à peine, histoire d'amour! La connaissance profonde et divinatoire de cette race indigène,

Arabe très vieux et très misérable, qui cherchait parmi les cailloux de la route un petit coin pour s'y coucher. L'Arabe, sitôt qu'il eut aperçu le Français, de se lever, et de demander comme une aumône la permission de rester là. Fromentin l'engagea à aller coucher dans la ville. L'autre le regarda sans répondre, prit son bâton qu'il avait déjà posé par terre, et s'éloigna. « Je le rappelai, mais en vain; il refusait une hospitalité offerte dans nos murs, et ma pitié le faisait fuir. »

Et Fromentin ajoute, que ce qu'ils détestent en nous, ces Arabes, ce n'est pas notre administration (« plus équitable que celle des Turcs »), ni notre justice, ni notre religion tolérante, ni notre industrie dont ils pourraient profiter, ni notre auto-



LA COLONISATION DE L'ALGÉRIE

qui pose devant nous, depuis trois quarts de siècle, le problème de sa destinée : un problème qu'il nous faut résoudre! Fromentin raconte qu'un soir, à Blidah, il rencontra, rôdant autour du rempart, un

rité (ils ont la longue habitude de la soumission, la force ne leur a jamais déplu, et, comme les enfants, ils accepteraient l'obéissance, sauf à désobéir souvent); non, ce qu'ils détestent, c'est notre voi-

nage, c'est-à-dire nous-mêmes; ce sont nos allures, nos coutumes, notre caractère, notre génie. C'est pourquoi ils nous évitent, se taisent, disparaissent le plus possible et ne travaillent qu'à se faire oublier. Tout ce qu'ils nous demandent, c'est l'intégrité, la tranquillité de leur dernier asile, où qu'il soit et si petit qu'il

oui, oui, assimilons! On dirait vraiment, à nous entendre, que nous avons des estomacs d'autruche; nous parlons couramment d'assimiler des millions d'Arabes, de nègres, de Malgaches, de Canaques, d'Annamites, etc. En fait, nous n'assimilons rien du tout. C'est probablement parce que nous n'avons pas d'estomacs



VUES D'ALGÉRIE — LE VIEIL EL-COLÉA

soit, et ne pas être gênés, coudoyés, surveillés, de vivre à leur fantaisie, faisant en tout ce que faisaient leurs pères, possédant sans qu'on cadastre leurs terres, bâtissant sans qu'on aligne leurs rues, voyageant sans qu'on observe leurs démarches, naissant sans qu'on les enregistre, grandissant sans qu'on les vaccine, et mourant sans formalités. Voilà ce qu'écrivait Fromentin en 1852, ce que je répète en 1901, car je crois bien que là est la vérité.

Nous autres, Français, nous nous payons assez facilement de mots. C'est monnaie de singe. En matière de colonisation, nous répétons, les uns après les autres, sans nous lasser : assimilons! assimilons! Et les badauds applaudissent et répètent :

d'autruche. C'est aussi, sûrement, parce que toute assimilation de race étrangère est un peu plus malaisée qu'on ne le dit.

M. P. Leroy-Beaulieu, qui est non seulement un économiste distingué, mais encore un savant professeur du Collège de France, étudia dans un ouvrage d'ailleurs remarquable : *La colonisation chez les peuples modernes*, la question arabe. Il se demande ce que nous aurions dû faire de ces 2500 000 individus. Trois partis se présentaient : ou de les rejeter au delà de l'Atlas, jusque dans le Sahara; ou les fondre dans la population européenne en leur imposant nos mœurs, nos lois et peut-être même notre religion; ou respecter leurs coutumes, rendre inviolables leurs propriétés, et éloigner les Européens d'un

contact fréquent avec eux. Le premier système, celui du foulement, M. P. Leroy-Beaulieu le juge injuste; peut-être aussi son exécution n'eût-elle pas été fort aisée. Le troisième, il le condamne en deux lignes, considérant que, s'il était appliqué avec logique, il exigerait que notre armée et nos colons quittassent l'Afrique. Et, avec une belle confiance assimilatrice, il se déclare pour le second : modifier radicalement le système de la tribu, de la propriété collective, de la famille polygame; ces trois points obtenus, ajoute-t-il, il ne resterait plus que quelques détails dont on viendrait facilement à bout. Je le crois bien !

Lequel, donc, de M. P. Leroy-Beaulieu ou de Fromentin, a vu juste ? Interrogeons les faits.

En 1868, pendant la famine, M^{sr} Lavignerie, le grand archevêque africain, recueillit un nombre considérable d'enfants indigènes abandonnés, garçons et filles. Quatre mille enfants passèrent alors par ses mains : une centaine seulement sont restés chrétiens, les autres revinrent à l'islamisme. On les maria les uns aux autres; on les pourvut de terres, on les outilla : ils commencèrent par assassiner leur curé. Et nos anciens turcos, sitôt regagné le douar natal, que font-ils ? Ont-ils renoncé au couscoussou ? S'abstiennent-ils de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir ? Et que sont pour eux les chrétiens, sinon des chiens, fils de chiens ? et la femme, sinon une bête de somme ? Certes, la plupart du temps, ils se sont assimilés quelque chose de nous, et ce sont nos vices; et, parmi eux, le seul des nôtres qui, peut-être, n'était pas le leur, l'ivrognerie. Non, à cette éducation, à cette instruction [cette dangereuse instruction, qui leur montre, à chaque page de l'histoire universelle, la haine de l'envahisseur, l'amour sacré de la liberté], vous aurez beau ajouter la force, vous ne changerez pas l'âme de ce peuple, vous ne plierez pas cette race ! De l'Arabe, vous n'obtiendrez jamais rien qui ressemble à l'abandon de lui-même; avant

de se mêler à nous nous revenons à Fromentin), il disparaîtra; en attendant, indifférent, rebelle à notre progrès, il subsiste en vertu de son immobilité même et dans un état voisin de la ruine, « sans qu'on puisse imaginer s'il désespère ou s'il attend ».

On a déjà beaucoup écrit sur la malheureuse échauffourée de Margueritte. Des journalistes, pathétiquement, se sont écriés : c'est la révolte ! D'autres ont haussé les épaules : cambriolage ! De simples voleurs n'auraient pas attaqué, en plein midi, un village qui n'est qu'à 80 kilomètres d'Alger; et une révolte aurait eu un lendemain. Non, l'affaire de Margueritte a tous les dehors d'un acte de désespoir; et c'est pourquoi, à mon sens, malgré son caractère tout local, elle est un indice d'une situation politique dont nous n'apercevons peut-être pas toute la gravité.

Et c'est ici que nous serions amenés à examiner cette question : à savoir, si nous n'avons pas entendu, par l'assimilation des Arabes, simplement et purement la confiscation de tous leurs droits et de tous leurs biens.

Cette question, on l'imagine, nous ne pouvons guère, ici, qu'en poser les termes; mais nous le ferons avec franchise. Il va de soi que lorsqu'un peuple prend la peine de conquérir le sol d'un autre peuple, ce n'est pas dans l'intérêt exclusif de celui-ci. Nous avons conquis l'Algérie, je l'espère, dans la croyance que cette conquête nous serait profitable. Nos colons sont partis pour là-bas, avec le mot d'ordre : croissez, multipliez-vous autant que vous le pourrez, et enrichissez-vous. Quant aux Arabes, sans doute eût-on aimé tout autant qu'ils fussent ailleurs; mais ils étaient là, on voulait faire comme s'ils n'y étaient pas. Il n'est point rare que les gens les plus attentifs à leur propre intérêt s'abusent eux-mêmes sur cet intérêt; et c'est s'abuser que croire profitable l'injustice envers autrui.

Or on fut injuste envers l'Arabe. Trop souvent les colons pensèrent que la propriété indigène était un fonds sur lequel

ils pouvaient indéfiniment prélever les terres à leur choix; trop souvent, ces terres, il leur suffit de les louer à leurs anciens maîtres, et de vivre ainsi sur le sol algérien, en parasites. Que pouvait, contre cette exploitation, l'Arabe? Il est dans la dépendance complète du colon. Ces Rirhas, qui viennent si inopinément

colons. Ceux-ci, s'ils sont contrariés par lui, savent quelles influences électorales mettre en œuvre, au lieu que les indigènes ne résistent jamais. Ainsi, une poignée de colons gouverne réellement des milliers d'indigènes. C'est sur ceux-ci que pèse la plus grosse part des impôts communaux, et ce sont leurs terres dont



FLORE D'ALGÉRIE — UN ÉTHEL

de faire parler d'eux, font partie de la commune mixte de Hammam-Rirha. Or il faut savoir ce que sont les communes mixtes; ce ne sont pas du tout nos communes de France. D'une superficie et d'une densité de population fort variables Djurdjura, 23 892 hectares et 61 040 habitants; Telagh, 354 500 hectares et 16 000 habitants, il en est qui sont presque aussi grandes qu'un de nos départements. Elles groupent des douars fort dispersés et sans lien naturel entre eux. Elles constituent proprement un rouage de transition entre les territoires militaires et les communes de plein exercice; mais il reste à se demander si elles répondent bien à leur objet. C'est que l'administrateur, qui est à leur tête, est forcément l'homme des

les colons du conseil communal disposent à leur gré. D'une telle organisation, que pouvait-il résulter pour l'indigène, sinon la tyrannie et la misère?

Une commission officielle fut nommée, en 1898, pour étudier les améliorations à apporter dans la situation agricole de la vallée du Chélif — qui est précisément une région voisine de celle habitée par les Rirhas. — Son président, M. Lecq, a publié un rapport dont la lecture est édifiante. Par la faute d'une désorganisation sociale et économique dont nous sommes responsables, la population indigène recule de la période agricole vers la vie pastorale. Dans le même temps que les impôts ne cessent d'augmenter pour elle (ils sont passés, en trente ans, de 404 829 francs

à 526 502 francs, elle se décourageait de cultiver les terres qu'on avait bien voulu lui laisser; elle devenait misérable et mendiante. Un autre indice de cette crise se révéla l'année suivante: sur le simple bruit que le sultan donnait des terres, en Syrie, aux émigrants musulmans, 2 500 indigènes algériens et tunisiens partirent pour Beyrouth, et 7 000 autres préparèrent leur départ. Ceci connu, le moyen de s'étonner d'un acte de désespoir, tel que celui qui vient de nous surprendre dans notre optimisme ignorant?

Les coupables seront exécutés. Leur mort ne mettra point fin à la crise; puisse-t-elle, du moins, ouvrir nos yeux. Ce qu'il faudrait voir, c'est que, au lieu de discourir et de théoriser sur je ne sais quelle utopie assimilation, et d'être injustes, il serait grand temps de devenir plus pratiques et plus justes. Laissons l'Arabe chez lui, maître de vivre selon la loi de sa conscience, et maître aussi de ses biens. Tirons-le de la domination sans contrôle des colons; ne le forçons plus d'obéir qu'aux représentants responsables du peuple français. A ces conditions — que posait déjà, il y a un demi-siècle, Fromentin — nous ferons des indigènes, non pas certes des Français, mais des associés confiants, des alliés sûrs, des bons amis.

Il est un second problème algérien — un second danger — qu'il est de notre sujet de signaler ici brièvement. Je veux parler du peuplement européen de notre grande colonie.

Ce peuplement, à première vue, nous ne saurions que nous en féliciter. Si, de 1830 à 1840, la colonie, à peine conquise, ne reçoit annuellement que 2 000 à 2 500 colons, dans les dix années qui suivirent, grâce à la politique vigoureuse de Bugeaud, le chiffre de la population européenne passe de 28 000 à 131 283. De 1851 à 1872, malgré une insurrection sanglante, des épidémies meurtrières, mille entraves, cette population s'accroît régulièrement, chaque cinq ans, de 30 000 à 40 000 individus. Enfin, après 1872, l'accroissement, toujours aussi régulier, devient plus con-

sidérable: il est, à chaque recensement quinquennal, de 50 000 à 60 000 individus. Bref, en 1896, l'Algérie était peuplée d'un demi-million d'Européens; on calcule que, pour le centenaire de la prise d'Alger, ceux-ci seront un million, soit le quart de la population totale. C'est une proportion très satisfaisante.

Le malheur est que notre demi-million d'Européens, ce n'est pas, il s'en faut, un demi-million de Français. Donnons tout de suite les chiffres exacts: en 1896, 318 139 Français et 242 005 étrangers; parmi ces derniers, 42 815 Maltais, 35 589 Italiens, 157 560 Espagnols.

Mais il ne faudrait pas que la statistique nous induise en erreur, en montrant l'avance assez considérable de la population française. C'est que, dans son ensemble, cette population française n'est pas aussi française qu'on pourrait le soupçonner. (Nous ne parlons pas des Juifs d'Algérie, naturalisés en bloc en 1870: cette question particulière, la politique en a changé les données, la rendant quasi insoluble.)

Preuve: en 1886, au moment de l'expiration de nos traités de commerce avec l'Italie, on exigea des patrons de pêche et de la majeure partie de leur équipage la qualité de Français: les Italiens préférèrent abandonner leur nationalité que leur métier, et l'on compta, cette année, 2 000 naturalisations! Peut-être me sera-t-il permis de douter de la chaleur du patriotisme de ces nouveaux compatriotes. Sont-ils vraiment déjà Français? Sont-ils encore Italiens? Je ne sais. En 1889, nouvelle législation sur la naturalisation: à leur majorité, les enfants d'étrangers sont déclarés Français, à moins qu'ils ne revendiquent formellement leur nationalité d'origine. On compte que le nombre des jeunes gens ainsi francisés s'élève, *par an*, à 3 000. Voilà, à mon avis, qui réduit singulièrement l'avance de l'élément que j'appellerai pur français.

Il faudrait, de plus, étudier, non seulement par province, mais par commune la répartition géographique des divers élé-

ments. On verrait alors se grouper, du côté de la province de Constantine, des Italiens relativement peu nombreux, mais, jusqu'ici du moins, fort hostiles, et, du côté de la province d'Oran, des Espagnols assimilables et sympathiques, mais excessivement nombreux. On découvrirait, par ici, des localités, Mers-el-Kébir, Saint-

tion. Ces travailleurs, qui viennent nous aider dans une tâche rude, il serait assurément injuste de leur refuser tout encouragement et toute sympathie. Pourquoi ne pas leur accorder les garanties de la loi française, nos droits civils? Il n'y aurait là nul danger. Mais est-il nécessaire de faire d'eux, sans délai et en bloc, des



SCÈNES D'ALGÉRIE — LA PRÉPARATION DU COUSCOUSS

Denis-du-Sig, Ain-Temouchent, Rio-Salado, qui sont proprement des colonies espagnoles; et on se demanderait enfin si c'est pour nous que nous colonisons l'Algérie, ou bien si c'est pour les autres.

Je sais que de bons esprits ne discernent là nul danger. M. Le Myre de Vilers réclame, pour la colonie, Espagnols et Italiens : « Il suffirait, dit-il, de les assimiler. » Bon ! ce n'est plus seulement 2 ou 3 millions d'Arabes qu'on propose à notre estomac : voici qu'on y joint, en guise de dessert, 200 000 ou 300 000 Espagnols, Italiens et Maltais ! Eh bien ! non, non ! ils sont trop ! Et c'est nous, bien plutôt, qui serions assimilés.

Aussi bien, le problème a-t-il sa solu-

citoyens français? de leur accorder, dans notre cité, leur part de souveraineté? Qui le prétend? M. Augustin Bernard, l'un des hommes qui connaissent le mieux leur Algérie, a proposé précisément de « restreindre les effets pernicieux de la loi de 1889, en distinguant entre les droits civils et les droits politiques et en n'accordant ces derniers qu'à la deuxième génération, voire même à la troisième ». Ainsi, me semble-t-il, se dissiperaient toutes les craintes...

Tels sont les deux problèmes politiques, dont la récente échauffourée nous a rappelé brusquement et l'existence et l'importance.

GASTON ROUVIER.

(Photographies communiquées par le journal le Temps.)



POSITION DU BRAS ET DES YEUX DU TIREUR AU PISTOLET

LE MONDE ET LES SPORTS

LE DUEL AU PISTOLET

Le duel est un acte de barbarie qui n'a pas disparu de notre civilisation moderne. Jadis il avait peut-être sa raison d'être, car les lois étaient alors incomplètes, la jurisprudence des plus irrégulières, les moyens de recours extrêmement difficiles et aléatoires : pour se rendre justice, on en était souvent réduit à ne compter que sur soi-même. Toutefois, si même pour ces temps anciens, on pouvait expliquer les motifs qui occasionnaient le duel, il n'en était pas moins souverainement immoral : car il est très difficile de concevoir qu'un homme puisse être juge compétent d'une querelle dans laquelle il est engagé et qu'il décide par conséquent s'il a le droit d'en exiger une réparation.

En admettant que cette réparation lui soit due, la trouverait-il dans le duel ? Assurément non ! car enfin le fameux sort des armes, dont on parle tant, et qui tendrait à montrer les adversaires égaux, semble assurément être d'autant plus favorable que le combattant est plus vigoureux, plus habile, plus maître de lui, qu'il possède en un mot un certain nombre de qualités n'ayant aucune relation avec les causes qui ont déterminé le combat.

Avant Louis XV, le duel était un combat dans lequel chacun apportait non seulement l'usage de ses facultés person-

nelles, mais encore ses habitudes propres, des vêtements et des armes qui n'étaient pas réglementés, de sorte qu'il existait toujours des éléments dissemblables entre les combattants, ce qui apportait fatalement une infériorité matérielle chez l'un d'eux.

L'épée était le seul instrument en usage, et ce n'est que vers la Révolution que l'emploi du pistolet commença à être mis en usage.

Il est certain que le pistolet permet aux deux combattants de se trouver le plus possible dans les mêmes conditions, surtout étant donnés les règlements modernes qui régissent la lutte sur le terrain ; l'émotion forcée des combattants, à un moment où leur vie est en jeu, et certains procédés spéciaux employés par le directeur du duel, peuvent réduire à néant tout l'entraînement d'un bon tireur. Dans ce cas, les deux hommes, se trouvant chacun devant le canon d'un pistolet qui part pour ainsi dire au hasard, peuvent se considérer dans des conditions presque identiques.

Cette considération ne doit pas empêcher celui qui veut chercher à posséder une supériorité quelconque, de se préparer par un exercice constant, de façon à donner à ses membres et à ses yeux des qua-

lités de prestesse et de rapidité qui, en tout cas, ne peuvent jamais faire de mal. D'ailleurs, cette préparation constitue un sport des plus agréables et des plus hygiéniques : il exerce l'homme à avoir de la présence d'esprit, il occupe son temps sans fatigue, il occasionne des réunions d'exercices physiques, il suscite enfin une émulation saine et sans danger.

Si vous voulez vous habituer à tirer convenablement au pistolet, il faut vous exercer souvent et chaque fois sans excès ; une excellente règle à suivre serait de faire feu douze fois tous les jours, jamais davantage ; car, au delà, la nervosité s'excite, on se raidit pour résister à ses effets et on provoque aux bras et aux yeux des tensions inutiles et nuisibles.

De plus, il est fort avantageux de se placer toujours le plus possible dans les mêmes conditions que si l'on était en présence d'un adversaire, c'est-à-dire de donner au corps, aux bras et aux yeux les positions qu'ils devraient avoir dans un duel régulier.

Les pieds doivent être écartés et placés dans une position perpendiculaire l'un à l'autre, afin d'augmenter l'assiette formant la base du tireur. Le corps doit être entièrement situé de côté ; cette disposition

est une précaution excellente, car cela permet d'offrir le moins de surface possible à la balle adverse. Placez sur la hanche la main qui se trouve libre, pour donner au corps de la fixité et éviter tout balancement provenant des mouvements du bras.

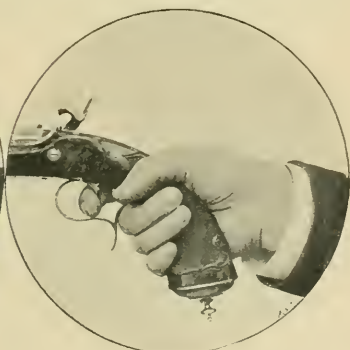
Pour tenir son arme, il faut placer les doigts sur la crosse de façon à tenir le plus de bois possible ; ne jamais faire reposer le doigt du milieu sur le prolongement recourbé de la gâchette ; cet usage serait des plus mauvais et il est facile de comprendre pourquoi : en effet, en tenant le pistolet sur des points éloignés de l'axe du canon, on augmente le bras du levier de rotation et on facilite les mouvements de l'objet qu'on tient en main ; on lui enlève donc de cette fixité qui doit être la première des règles à observer.

La seule façon de procéder en duel est le tir *au commandement*. C'est-à-dire qu'une fois que les paroles du directeur du combat : « Êtes-vous prêts ? » ont été prononcées, celui-ci a le droit de dire « Feu ! un, deux, trois ». Le bras ne doit pas être allongé avant le mot « Feu ! » et le coup ne doit pas être tiré après le mot « Trois ».

Jadis on tenait le pistolet verticalement



MAUVAISE POSITION DES DOIGTS
SUR LA CROSSE DU PISTOLET



BONNE POSITION DES DOIGTS
SUR LA CROSSE DU PISTOLET

avant le mot « Feu! » en le plaçant en regard de la figure. Cet usage provenait, sans doute, de ce qu'on s'imaginait pouvoir se garantir partiellement tant qu'on n'avait pas soi-même abaissé son arme. Aujourd'hui, cette position n'est plus employée; on tient, au contraire, le bras tendu allongé vers le sol dans la position

absurde, mais il est juste; c'est une question d'habitude. Les premières fois, cette coutume dérouta toujours, mais une fois qu'on l'a prise, on en sent tout de suite les bons effets. Elle évite un mouvement des muscles de la face qui, si petit qu'il soit, peut avoir une influence sur celui du corps qu'il peut faire dévier d'un côté; et



AVANT LE MOT « FEU! »



AVANT LE MOT « TROIS »

indiquée par l'image qui accompagne ces lignes. De cette façon, au mot « Feu! » on n'a qu'à lever le bras sans le plier, et l'on peut commencer à viser dès que le rayon visuel passe par les pieds de l'adversaire. On a toute la ligne pour soi. Tandis que, dans l'autre position, il faut commencer par déplier le bras et viser ensuite, ce qui est extrêmement gênant, pour ne pas dire impossible, à cause du peu de temps dont on dispose entre les mots « Feu! » et « Trois! »

Un dernier conseil serait de dire qu'il faut garder les deux yeux ouverts pour tirer au commandement. Il peut paraître

puis, avec deux yeux on voit plus clair qu'avec un.

On sait que la distance réglementaire qui sépare les duellistes au pistolet varie entre 16 et 25 mètres suivant la gravité de l'offense qui a provoqué la rencontre. Il est donc bon de s'exercer constamment sur ces différentes distances.

Il existe chez Gastinne-Renette un stand où les tireurs peuvent simuler un combat régulier avec toutes les conditions de la réalité, sans toutefois courir aucun danger. On place deux silhouettes grandeur nature à quelques mètres de distance, chacune de ces figures simule l'adversaire.

Les combattants sont placés à côté l'un de l'autre et doivent tirer sur cet ennemi en carton comme s'il était vivant. Les commandements sont donnés suivant l'usage, et, pour marquer les points, non seulement on compte la justesse du tir, mais encore sa rapidité. On établit ainsi des poules dans lesquels on déclare vainqueur celui qui a successivement battu tous les concurrents.

Afin de faciliter ces rencontres, d'ailleurs très pacifiques, il existe, à Paris, deux Sociétés, dont les membres se réunissent une ou deux fois par mois, tantôt dans le stand dont nous avons parlé plus haut, tantôt même en plein air, condition qui rapproche encore plus les combattants de la réalité et qui constitue en quelque sorte une image exacte et textuelle du duel. La première s'intitule : *le Pistolet* ; elle a été fondée et est présidée par le comte Clary ; l'autre a pour nom : *Société d'entraînement à l'escrime et au pistolet* ; son président est M. Georges Bureau, avocat, dont les succès ne se limitent pas à des luttes exclusivement oratoires. Enfin, tous les ans, on organise un grand tournoi en plein air, dont l'instigateur a été M. Paul Manoury, le rédacteur sportif bien connu : ces réunions obtiennent toujours le plus grand succès.

Quand il s'agit d'un duel véritable, les armes sont en général chargées d'avance par un armurier de confiance et placées dans une boîte scellée devant les témoins qui assistent également au bris des cachets.

Malgré ces précautions, souvent le duel au pistolet n'est pas sérieux et ne constitue qu'une petite comédie destinée à satisfaire la susceptibilité des combattants, tout en leur évitant le plus petit danger. Il y a toujours des moyens de s'arranger pour que les pistolets ne soient pas chargés avec la dose nécessaire de poudre, de sorte que même si une balle touchait un des combattants, elle ne lui ferait pas beaucoup de mal. En admettant que les pistolets soient chargés régulièrement, il y a encore moyen de rendre la rencontre inoffensive en serrant les détentes de façon qu'en tirant, l'effort qu'on exerce imprime une déviation de l'arme qui envoie la balle de côté.

Avant de signer ces lignes, je tiens à remercier mon ami et collègue Paul Manoury, qui a bien voulu me raconter des histoires de duel au pistolet pendant qu'il posait les photographies qui ornent cet article. La compétence de M. Paul Manoury sur la question est absolue, comme d'ailleurs sur toutes les questions de tir : c'est lui qui a été l'auteur du tir à la cible populaire aux concours de l'Exposition de 1900 ; ces réunions n'ont pas réuni moins de 10 000 concurrents. C'est également à lui qu'on doit la divulgation en France du tir au pigeon artificiel, qui demande aux tireurs une adresse toute particulière et qui n'est ni spendieuse ni cruelle.

ERNEST NOMIS.



SUR LE TERRAIN

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements d'Avril 1901.

1. — A Lyon, ouverture du **Congrès des anarquistes** en présence d'un grand nombre de savants français et étrangers. — Le Tsar confère à **M. Caillaux**, ministre des finances, le grand-cordon de l'ordre de Sainte-Anne. — Manifestations révolutionnaires à **Saint-Petersbourg, Moscou, Kharkhoff et Odessa**. Cinq ministres russes sont menacés de mort par le Comité nihiliste.

2. — Banquet offert à l'hôtel Continental à **M. Doumer**, gouverneur général de l'Indo-Chine, et à **M. Beau**, qui va remplacer M. Pichon comme ministre de France en Chine. — Lancement, à Kiel, du navire *Gauss*, destiné à l'expédition allemande au pôle Sud. — Le prince George révoque le ministre de la justice de Crète, qui, en opposition avec le prince, avait proposé au Conseil des ministres d'ériger la Crète en principauté autonome. — Le **ministère serbe**, présidé par **M. Janovitch** donne sa démission. Le roi confie à **M. Vouitch** la mission de former le nouveau cabinet. — Un conflit se produit entre les **États-Unis et le Vénézuëla**. Le gouvernement vénézuélien demande le rappel du ministre des États-Unis. Le gouvernement américain refuse de faire droit à cette demande. — **Aguinaldo**, chef des insurgés philippins, fait prisonnier, prête serment de fidélité aux États-Unis. — Le colonel Gonzales, gouverneur insurgé de Manille, se rend aux Américains.

3. — Nomination de **M. Stephen Pichon**, ministre de France en Chine, comme résident général à Tunis, et de **M. Beau**, chef de cabinet du ministre des affaires étrangères, comme ministre de France en Chine.

4. — Mort de **M^{lle} Zélenine**, qui, le 19 janvier, s'interposa entre **M. Deschanel** et **M^{lle} Vera Gelo** au moment où cette dernière tirait un coup de revolver dans la direction de **M. Deschanel**. **M^{lle} Zélenine** avait reçu une balle en pleine poitrine. — Le nouveau cabinet serbe est constitué sous la présidence de **M. Vouitch**, ministre des affaires étrangères dans le précédent ministère. — L'empereur de Chine refuse de signer la convention concernant la **Mandchourie**, ce traité équivalant à la renonciation de la Chine à sa souveraineté sur cette contrée en faveur de la Russie. A la suite de ce refus, la Russie prépare une démonstration pour appuyer ses revendications. — Au Cap, les Boers reprennent vigoureusement l'offensive, mais aucune action décisive n'est engagée.

6. — Mort de **M. Stoïlof**, ancien président du conseil de Bulgarie.

7. — Le **Président de la République** quitte Paris, se rendant à Nice et à Toulon. — Le général **Vannowki** est nommé ministre de l'Instruction publique en Russie en remplacement de **M. Bogoliepow**, récemment assassiné. De nombreuses arrestations sont opérées à Saint-Petersbourg et en province.

8. — Arrivée, à Nice, du **Président de la République**, qui assiste aux fêtes. — Manifestation des Sociétés de gymnastique sur la tombe de **Gambetta**. — Arrivée, à Toulon, du cuirassé *Pelayo*, venant saluer le **Président de la République** au nom de la reine d'Espagne. — Réception, à Toulon, de l'escadre italienne, commandée par le duc de Gênes. — Célébration, à l'église russe de la rue Daru, des obsèques de **M^{lle} Zélenine**.

9. — A Nice, le **président de la République** visite la tombe de **Gambetta**, le port, l'hôpital, l'hospice et l'hôpital militaire. Il assiste au banquet offert en son honneur par le Conseil général des Alpes-Maritimes et y prononce un discours. **M. Loubet** reçoit ensuite le **prince Ferdinand de Bulgarie** et le **grand duc Boris, de Russie**, l'amiral **Birilew** et les officiers de l'escadre envoyée à Villefranche par le tsar pour saluer le **président de la République**. **M. Loubet** offre un dîner en l'honneur de l'amiral russe et des officiers de son escadre. — A Toulon, le **duc de Gênes**, commandant l'escadre italienne envoyée par le roi d'Italie pour saluer **M. Loubet**, et le capitaine de vaisseau **Diaz de Merce**, commandant le cuirassé espagnol *Pelayo*, rendent visite au vice-amiral de Beaumont, préfet maritime. Le duc de Gênes visite les cuirassés français *Jeanne-d'Arc* et *Châteaurenault*. — A Nancy, ouverture du **Congrès des Sociétés savantes**. — Le **grand-duc François IV de Mecklembourg-Schwerin**, ayant atteint sa dix-neuvième année, monte sur le trône grand-ducal et fait son entrée solennelle à Schwerin. Il publie une proclamation de fidélité à l'empereur et à l'empire d'Allemagne. — A Vienne, ouverture du **Congrès international antialcoolique**.

10. — Le **président de la République** va à Villefranche. Il est reçu à bord du cuirassé russe *Alexandre II* par l'amiral **Birilew**. Des discours exprimant les sentiments d'amitié qui unissent la France et la Russie sont prononcés. **M. Loubet** s'embarque ensuite sur le *Saint-Louis*, qui, suivi de l'escadre de la



VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Le canot présidentiel accostant le *Lepanto*, vaisseau amiral italien. — Le président est reçu par le duc de Gènes, commandant de l'escadre italienne.

Méditerranée, part pour Toulon. A Toulon, le président et le duc de Gênes échangent des visites. Au nom du roi d'Italie, le duc de Gênes remet à M. Loubet le collier de l'Annonciade. — Visite du capitaine de vaisseau Diaz de Mercey, qui salue M. Loubet au nom de la reine d'Espagne. — Le duc de Gênes reçoit M. Deleassé, ministre des Affaires étrangères, et M. de Lanessan, ministre de la Marine. Après la réception des corps constitués, M. Loubet offre un dîner à l'arsenal en l'honneur du duc de Gênes. Des toasts sont portés par M. Loubet, le duc de Gênes, le commandant Diaz de Mercey et par un commandant russe. Fête vénitienne sur rade de Toulon. — La reine d'Angleterre arrive à Kronberg, auprès de l'impératrice Frédéric. — Dîner offert à l'ambassade de France à Rome en l'honneur de M. Zanardelli, président du Conseil des ministres d'Italie.

11. — A Toulon, visite du **président de la République** à l'hôtel de ville et aux hôpitaux. M. Loubet assiste ensuite à un déjeuner offert en son honneur par le duc de Gênes à bord du *Lepanto*. Des toasts sont échangés. Le président fait ensuite un voyage dans le sous-marin *Gustave-Zédé*. Il visite les chantiers de la Seyne et le cuirassé russe *Cesarevitch*. Le soir, la municipalité de Toulon offre un banquet en l'honneur de M. Loubet et du duc de Gênes; des toasts sont portés par le maire de Toulon, le président de la République, le duc de Gênes et le commandant Diaz de Mercey. M. Loubet part dans la soirée pour Montélimar. — M. Waldeck-Rousseau, convescent, part pour Antibes. M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, prend l'intérim du ministère de l'Intérieur. — A Lens, ouverture du **Congrès général des mineurs de France**. — Mort de M^{re} Hacquart, des Pères Blancs, vicaire apostolique du Sahara et du Soudan.

12. — La Russie signifie aux puissances qu'elle renonce à demander à la Chine la signature de la convention concernant la **Mandchourie**. — Les généraux alliés fixent à six mille hommes l'effectif permanent nécessaire à l'occupation en Chine, en plus de deux mille hommes devant rester à Pékin. — Les plénipotentiaires chinois donnent leur approbation à la liste des fonctionnaires dont le châtiment est demandé par les représentants des puissances. — Un incendie détruit la partie du palais d'hiver de l'impératrice de Chine dans laquelle le maréchal de Waldersee avait établi sa résidence. Le général allemand Schwarzhof trouve la mort dans ce sinistre.

13. — A Nancy, clôture du **Congrès des Sociétés savantes**, sous la présidence de M. Decrais, ministre des Colonies. — A Monaco, **Congrès international maritime**. —

Le ministre des Affaires étrangères de Hollande, président du conseil d'administration de la Cour d'arbitrage, communique à toutes les puissances européennes un message les informant que la **Cour d'arbitrage** est constituée. — Le **Congrès général des mineurs** adopte une résolution accordant un délai de six mois aux pouvoirs publics pour donner satisfaction aux revendications des mineurs.

14. — **Élections sénatoriales** Loire-Inférieure. M. Henri Le Cour Grandmaison, royaliste, est élu par 753 voix, en remplacement de M. Charles Le Cour Grandmaison, délégué. — **Élection législative**. Arrondissement de Rambouillet Seine-Oise. Ballottage. — Départ de Toulon de l'**escadre italienne** commandée par le duc de Gênes. — Par décret, M. Jonnart est maintenu pour six mois dans ses fonctions de gouverneur général de l'Algérie. — Arrivée à Vienne du **prince impérial d'Allemagne**.

15. — Ouverture de la session des **Conseils généraux**. — Mort du **général Gras**, inventeur du fusil qui porte son nom. — Le pape tient un **consistoire secret**. Il crée 12 cardinaux et proclame de nombreux évêques, dont 10 Français. Le Sacré-Collège comprend maintenant 67 cardinaux, dont 40 Italiens et 27 étrangers.

16. — Le **président de la République** rentre à Paris. — Le roi Léopold de Belgique, de passage à Antibes, rend visite à M. Waldeck-Rousseau. — Ouverture, à l'Institut, du **Congrès de l'Association internationale des académies**, sous la présidence de M. Darboux, président de l'Académie des sciences, assisté de M. Franqueville, président de l'Institut. — Réunion de 40 Burghers, représentant les divers commandos, dans le district de Boshop, pour l'élection du président de l'**État libre d'Orange**. M. Steijn est réélu.

18. — A l'Académie française, réception de M. Émile Fagnet, élu au fauteuil de M. Cherbuliez (voir le portrait de M. Émile Fagnet dans le numéro d'avril 1901 du *Monde Moderne*). — Entrée du prince Adalbert de Prusse au service de la marine. La prestation de serment a lieu en présence de l'empereur et de la famille impériale. — Dépôt du **budget en Angleterre**. Il en résulte que la guerre dans le Sud de l'Afrique a coûté 3 milliards 875 millions de francs. Pour couvrir les dépenses de guerre, le gouvernement propose un emprunt de 60 millions de livres sterling et des taxes sur le sucre et le charbon.

19. — Visite du roi Léopold de Belgique à M. Loubet. — M^{lle} Vera Gelo est acquittée par la cour d'assises de la Seine. — Proclamation solennelle à Belgrade, par le roi de Serbie, de la nouvelle Constitution. — Au

Cap, la peste augmente. Plusieurs Européens en sont atteints.

20. — Départ de **M. Delcassé**, ministre des affaires étrangères, pour Saint-Petersbourg. — Départ de **M. Jonnart**, gouverneur général, de Marseille pour Alger. — Déjeuner offert par le président de la République en l'honneur de l'Association internationale des académies. — Manifeste d'Aginaldo annonçant sa soumission sans réserve aux États-Unis et conseillant aux insurgés d'imiter son exemple. — En Portugal, publication du décret sur les congrégations religieuses, énumérant les conditions essentielles pour obtenir la situation légale.

21. — Arrivée de **M. Jonnart** à Alger. Des bagarres se produisent entre partisans et adversaires des juifs. Plusieurs blessés. — Arrivée à Bordeaux de **M. Ballay**, gouverneur de la Côte occidentale d'Afrique. — Au collège de Vaugiard, inauguration du monument élevé à la mémoire du colonel de **Villebois Mareuil** par le comité de l'Association des anciens élèves, en présence de M^{lle} de Villebois-Mareuil. — Reprise des relations diplomatiques entre l'Autriche et le Mexique, relations rompues depuis l'exécution de Maximilien, en 1867. — M. P. Devolny est élu capoulié grand maître du félibrige, en remplacement de M. Gras.

22. — Arrivée à Saint-Petersbourg de **M. Delcassé**, qui a une entrevue avec le comte Lamisdorff, ministre des affaires étrangères de Russie. — Représentation de gala à la Comédie-Française en l'honneur des délégués au Congrès international des académies. — Départ pour Odessa de M^{lle} **Vera Gelo**. **M. Zelenine**, frère de la victime, l'accompagne. — Assassinat des cinq enfants Brière, à Corancez (Eure-et-Loir). — Rupture des relations diplomatiques entre le Pérou et le Chili, au sujet des provinces contestées d'Arica et de Tacna. — Par ordre du ministre de l'instruction publique, les Universités de Russie, qui avaient été fermées à la suite des troubles, sont rouvertes.

23. — Signature, par la reine-régente d'Espagne, du décret de dissolution des Chambres. — Remise, par l'Espagne aux États-Unis, des îles **Cagayan** et **Sibutu**. Ainsi disparaît le dernier vestige de la domination espagnole dans le Pacifique.

24. — Signature de la convention commerciale entre la France et la Turquie.

25. — Le tsar et la tsarine offrent un déjeuner intime en l'honneur de **M. Delcassé**, à Tzarskoe-Selo. Le tsar donne à **M. Delcassé** son portrait avec diamants. — Grève générale des Tramways à Madrid. — Arrivée, à Washington, de la commission chargée de discuter, avec le président Mac-Kinley, les bases de l'accord assurant l'indépendance de Cuba.

26. — Soulèvement du douar d'Adelia, près de Milanah (Algérie) : pillage du village de Margueritte par les insurgés. Plusieurs colons français ou étrangers sont tués.

27. — L'impératrice douairière de Russie et le prince héritier Michel reçoivent à déjeuner **M. Delcassé**, au palais de Gatchina. — **M. Delcassé** quitte Saint-Petersbourg pour rentrer à Paris. — A la Société de géographie, remise de la grande médaille d'or à l'explorateur **Foureaux**. — En Algérie, des mesures énergiques sont prises pour châtier les auteurs du mouvement insurrectionnel des Beni-Ben-Asser. — Le roi d'Italie rend visite aux pensionnaires de l'Académie de France à Rome, à la villa Médicis.

28. — Élection sénatoriale Charente-Inférieure : **M. Rouvier**, républicain, est élu par 506 voix, en remplacement de **M. Barbedette**, décédé. — Élections législatives. 1^{re} circonscription de Bourg (Ain). Ballottage. — Arrondissement de Rambouillet (Seine et Oise). **M. de Caraman**, rallié, est élu en remplacement de **M. Marcel Habert**. — Mort du docteur **Napias**, directeur de l'Assistance publique. — Mort de M^{me} **Paule Minck**, ancien membre de la Commune.

29. — Dans le référendum des mineurs sur la question de la grève générale, 28 938 voix se prononcent pour et 18 096 contre.

30. — A Alger, bagarre sanglante entre partisans et adversaires de **M. Max Régis**. **M. Max Régis** est blessé d'un coup de revolver. — Le chef insurgé philippin **Tinio** est fait prisonnier. — Le président **Erazuris**, du Chili, cède provisoirement le pouvoir à **M. Annibal Zanarte**, président du conseil des ministres, en attendant l'élection du nouveau président. — Au Cap, le général **French** quitte le théâtre des opérations pour raison de santé. La situation est toujours sans changement.

LA MODE DU MOIS

En dépit des variations dont la température s'est montrée trop prodigue, ce printemps, l'été sera, il faut l'espérer, chaud et beau. De toutes façons, les élégantes iront aux eaux, aux bains de mer ou en voyage.



C'est le repos forcé pour reprendre, en automne, la vie agitée des mondains.

Voilà donc, pour le casino, une robe de mousseline brodée tout à fait gracieuse n° 1. Elle est posée sur un fond de jupe en soie, et garnie de dentelle au col et aux revers. De petits rubans de velours noir forment deux choux sur les épaules et au bas des revers; ces derniers sont à pans terminés par des ferrets. Comme chapeau, une grande capeline en paille de riz, élégamment retroussée de côté, à gauche, par une touffe de fleurs semblables à celles qui forment guirlande sur la passe,

autour de la calotte. Bas de fil à jours, blancs, souliers blancs, gants et jupons de dessous, en soie, également blancs. Ombrelle de taffetas blanc, incrusté de dentelle.

Pour la mer, ce costume de bain est tout à



fait coquet n° 2; mais j'engage les véritables amateurs de natation à remplacer la jupe par la culotte. C'est plus pratique. Celui-ci est en escaut crème à pois bleu marine et garni d'une tresse de laine gaufrée rouge, bleue ou blanche, suivant le goût. La ceinture drapée, se fait en lainage, assorti de nuance à la tresse de garniture. La jupe est coupée en forme et repose sur deux volants superposés, également coupés en forme. Le bonnet, très coquet, est en foulard écossais enrouthouté. Les bas sont bleus marine ou noirs et les espadrilles à talonnettes, également bleu marine ou noirs.

Pour la pêche aux crevettes et aux crabes, ce costume est tout à fait pratique et charmant.

Pour jeunes filles, nous donnons dans notre figurine 3 un très charmant modèle de toilette d'été. Celui-ci est en mousseline garnie d'entre-deux de guipure et de plis lingerie, avec grand col de guipure fermé par un nœud de velours noir. La jupe ne descend pas plus bas que les chevilles. Quant au corsage, il est blousé. Souliers en coullil gris clair, cla-

quelque tissu souple et léger que l'on voudra, sans perdre pour cela de leur grâce ou de leur élégance.

Nous terminons aujourd'hui par un cache-poussière, genre longue redingote n° 4. Ce vêtement se fait soit en taffetas, soit en surah, soit en alpaga, en tussor ou en silésienne. De préférence, il faut choisir des nuances neutres. Ce vêtement n'est garni que de piqûres et de pattes piquées, avec boutons de fantaisie. Le chapeau marin est en



qués de vernis: bas blancs ou gris clair, ajourés, en fil d'Écosse; gants de Suède blancs; en guise de chapeau, un grand plateau en paille de fantaisie orné de fleurs de saison et de nœuds en ruban de velours noir. Jupons de dessous en nansouk, à volants brodés et lisérés de valenciennes imitation. Lingerie en batiste blanche brodée. Ombrelle en taffetas blanc uni, à manche de fantaisie.

Tous ces modèles peuvent se reproduire en mousseline de laine, en voile, en foulard, en louisine, en éolienne, en toile de soie, ou en

paille bise, avec garniture de plumes de fantaisie et de ruban coquillé.

Bas et souliers jaunes, les premiers en fil d'Écosse. Jupon de dessous en fil et soie noir et blanc, et lingerie en linon de couleur tendre garnie de valenciennes beurre et de petits rubans passés dans une engrêlure ou un troutrou.

On emploiera cet été beaucoup plus la dentelle, les petits velours et les rubans que les paillettes.

BERTHE DE PRÉSILLY



ESPAGNE

ÉTATS MALAIS

BULGARIE

AUSTRALIE OCCID.

DANEMARK

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

L'Australie annonce l'émission d'un timbre commémoratif du voyage du duc d'York; Terre-Neuve possède déjà son effigie: chaque colonie australienne émettrait un de ces timbres de 1 penny.

Le 2 1/2 d'Australie occidentale est modifié, sur les côtés, de grandes plantes avec des fleurs; il demeure bleu.

Un provisoire aux Bermudes, 1 farthing, sur le 1 shill.; nous le notons, parce qu'il est tiré spécialement en gris clair au lieu de brun.

De Bulgarie, un provisoire 10 sur 50, bleu...

Costa-Rica complète à son tour ses grands hommes et bientôt son « Panthéon » n'aura rien à envier à la République Argentine, à l'Équateur ou au Pérou: c'est le 50 c. bleu et violet avec José M. Castro, le 2 col. avec Juan Rafael Mora, rose et vert; le 5 col. avec Jesu Ximènes, brun et noir; le 1 colon seul

L'Espagne a choisi un type différent pour ses télégraphes et revenant aux armoiries nous envoie 5 cent. noir, 10 c. bleu, 15 c. orange, 30 c. violet, 50 c. rouge, 1 peseta bleu, 1 p. rose et 10 p. vert foncé.

Voici enfin que les surcharges des États malais vont cesser; en effet, nous avons vu les petites valeurs, soit le 1 noir et vert, le 3 marron, le 4 cerise, le 5 vert, jaune et rouge, le 8 noir et bleu, le 10 noir et violet, le 20 bleu et noir et le 50 noir et orange.

L'émission des timbres du Niger nord et du Niger sud, annoncée déjà, est arrêtée; peut-être verrons-nous le roi Édouard.

Le Danemark complète peu à peu et plus que lentement l'émission aux armoiries. Nous voyons un 24 ðre marron.

Mouvement important aux colonies portugaises. (Il y avait longtemps!)

De grosses valeurs dont le besoin ne se faisait guère sentir, 500 et 700 reis, aux huit types de Angola, Cap-Vert, Congo, Guinée, Lorenzo-Marqués, Mozambique, Saint-Thomas et Prince, Zambéze.

Ce petit pays de Portugal, très sympathique d'ailleurs, est décidément encombrant au point de vue philatéliste.

Nous avons vu les 2^e et 3^e prix du concours suisse (il n'y a pas de 1^{er}). On a généralement glorifié Guillaume Tell, cela n'est pas pour nous déplaire, et c'est, en tous cas, moins banal que l'éternelle statue de la République!

La Nouvelle-Zélande envoie un timbre commémoratif de la guerre plus original que beau et brun rouge. En général, cette sorte d'essais a été faible au point de vue artistique.

JEAN REPAIRE.



NOUVELLE-ZÉLANDE

représente un paysage: il est olive et noir.

Quelques changements de couleur en Équateur, 1 c. devient violet; le 2, vert; le 5, gris; le 10, bleu; les médaillons restent noirs: ce ne sont encore pas les couleurs de l'Union postale; ce sera un prétexte à nouveaux changements.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Les émissions publiques en 1900.

Le *Moniteur des intérêts matériels* fournit le relevé ci-après des émissions faites en 1900, les chiffres inscrits en regard de chaque pays indiquent l'importance des appels au crédit faits dans ce pays même, et non pas en explicité d'absorption.

Pays Emprunteurs.	Emprunts d'États, de provinces et de villes.	Établissements de crédit.	Chemins de fer et Sociétés industrielles.	Totaux.
Afrique.....	»	»	82.293.750	82.293.750
Allemagne.....	595.937.500	479.312.500	975.600.000	1.980.850.000
Amérique latine.....	237.492.150	20.034.200	87.130.000	344.656.650
Autriche-Hongrie.....	91.437.000	2.572.500	210.969.890	305.989.390
Belgique.....	77.981.200	31.562.500	192.871.950	302.415.650
Bulgarie.....	22.250.000	»	595.000	22.845.000
Canada.....	»	»	12.000.000	12.000.000
Chine.....	»	»	500.000	500.000
Congo.....	»	»	2.000.000	2.000.000
Danemark.....	707.932.500	»	»	707.932.500
Égypte.....	»	5.000.000	9.164.100	14.164.100
Espagne.....	926.000.000	»	45.601.800	1.041.601.800
États-Unis.....	»	»	44.625.000	44.625.000
France et colonies.....	4.850.800	323.200.600	1.193.428.350	1.521.489.150
G ^{de} -Bretagne et colonies.....	1.644.193.750	139.375.000	2.160.355.000	3.943.923.750
Italie.....	»	52.600.000	31.851.250	81.451.250
Luxembourg.....	»	2.000.000	»	2.000.000
Norvège.....	87.988.500	6.875.000	»	94.863.500
Pays-Bas et colonies.....	13.873.000	8.302.500	65.348.100	87.223.600
Portugal et colonies.....	»	2.611.100	7.279.850	9.890.950
Roumanie.....	175.000.000	»	5.30.000	300.000.000
Russie.....	74.911.250	293.174.910	463.105.500	*2.191.600
Suède.....	49.000.000	»	»	49.000.000
Suisse.....	66.860.000	38.812.090	33.212.000	138.884.090
Transvaal.....	»	»	11.250.000	11.250.000
Turquie.....	21.620.000	2.240.000	24.063.200	47.933.200
Totaux.....	4.797.107.950	1.405.672.300	5,660.654.740	11.863.434.990

Produit de l'impôt sur le revenu (taxe sur le revenu) en Angleterre. (En livres sterling.)

Cette taxe, qui varie de temps en temps suivant les besoins du trésor, ne s'applique intégralement qu'aux revenus de 700 livres sterling et au-dessus. Pour les revenus inférieurs à ce chiffre, des réductions de 100 livres à 70 livres sont accordées.

Années.	Angleterre.	Ecosse.	Irlande.	Totaux.	Taux pour 100
1890-1891.....	11.385.788	1.209.808	548.276	13.143.932	2 1/2
1891-1892.....	12.077.794	1.218.512	556.710	13.853.016	2 1/2
1892-1893.....	11.471.573	1.215.937	552.066	13.239.576	2 1/2
1893-1894.....	13.293.633	1.407.472	641.258	15.342.363	2 91
1894-1895.....	13.551.889	1.447.047	650.426	15.649.362	3 33
1895-1896.....	13.822.690	1.456.762	793.492	15.982.844	3 33
1896-1897.....	14.715.755	1.619.636	665.950	16.901.341	3 33
1897-1898.....	14.898.851	1.601.784	670.742	17.171.377	3 33
1898-1899.....	15.662.806	1.692.211	687.294	18.042.311	3 33
1899-1900.....	16.406.858	1.766.933	694.445	18.867.356	3 33

Pour l'exercice courant, le taux de l'impôt sur le revenu est élevé à 5 pour 100.

Production et consommation de l'alcool en Allemagne (années se terminant le 30 septembre). (En hectolitres.)

Années.	Production.	CONSOMMATION		Total.
		pour boissons.	pour industrie.	
1889..	2.727.061	2.195.277	431.294	2.626.571
1890..	3.144.801	2.291.009	531.375	2.822.384
1891..	2.969.149	2.197.176	619.104	2.716.280
1892..	2.948.244	2.189.903	551.300	2.741.203
1893..	3.028.920	2.252.485	606.670	2.859.155
1894..	3.262.685	2.260.825	664.394	2.925.219
1895..	2.951.671	2.219.239	718.806	2.938.045
1896..	3.533.648	2.286.459	808.279	3.094.738
1897..	3.100.505	2.180.763	867.458	3.148.221
1898..	3.287.290	2.294.746	880.433	3.184.179
1899..	3.515.669	2.445.950	989.966	3.435.916

La consommation par habitant (boisson) varie de 4 lit. 3 à 4 lit. 7. Tous ces chiffres se rapportent à des quantités d'alcool pur.

Production de l'aluminium. (En tonnes.)

Pays.	1897.	1898.	1899.
États-Unis.....	1.814	2.259	2.948
Suisse.....	800	800	1.300
France.....	500	500	1.000
Grande-Bretagne.....	300	300	500
Totaux.....	3.414	3.859	5.748

Les contributions directes en France pendant le XIX^e siècle.

Consulat (an IX) et Empire. 11 ans	4.299.894.027
Restauraton..... 15 —	4.278.798.677
Louis-Philippe..... 18 —	5.042.340.353
République..... 4 —	1.145.998.680
Second Empire..... 19 —	5.738.042.624
République, jusqu'en 1900... 30 —	12.402.151.120
Totaux... 100 ans	32,907.225.461

G. FRANÇOIS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Voilà qui est bien entendu : le Brésil va reprendre, à partir du 1^{er} juillet prochain, le paiement *en or* des coupons de sa dette extérieure. Et les porteurs de Rentes Brésiliennes se montrent heureux.

Il est de fait que, depuis trois ans, la situation du Brésil s'est considérablement modifiée. Après avoir beaucoup emprunté au dehors, s'être engagé à payer en or l'intérêt des dettes qu'il contractait, il s'est vu, un moment, acculé à la faillite, l'or lui ayant complètement fait défaut pour ses règlements à l'étranger. A ce point, qu'alors qu'il ne payait, en 1889, que 7 040 reis (les reis sont, comme en Portugal, la monnaie du Brésil) pour une pièce de 20 francs en or, il se trouva dans l'obligation de déboursier, en 1890, 8 160 reis, 11 820 reis en 1891, 15 860 reis en 1892, 18 860 reis en 1893, 19 040 reis en 1894 et en 1895, 20 660 reis en 1896, 24 380 reis en 1897 et 33 320 reis en mai 1898 !

Certainement, les agioteurs en change ont contribué grandement à la dépréciation de la monnaie brésilienne, devenue une monnaie exclusivement « de papier ». Mais, quels qu'ont pu être les agissements de la spéculation, le Brésil n'en est pas moins arrivé, en 1898, à demander un « arrangement » à ses créanciers étrangers. C'est cet arrangement qui a permis au Brésil de suspendre, pendant trois ans, soit jusqu'au 30 juin 1901, le paiement en or des coupons de sa dette extérieure, et de donner, en échange de ces coupons, un nouveau titre, dénommé « Funding », garanti par les douanes de Rio-de-Janeiro, qui rapporte annuellement 5 % l'an d'intérêt, et qui est remboursable à partir du 30 juin 1911, par voie de tirages au sort, ou par voie de rachats sur le marché.

A tout bien considérer, on a eu raison d'accorder au Brésil un sursis de trois ans, puisque ce sursis lui a permis de relever son crédit, de procéder à des réformes financières et, en même temps, de prati-

quer dans son administration des économies qui, bien qu'obligatoires, auraient pu être encore retardées.

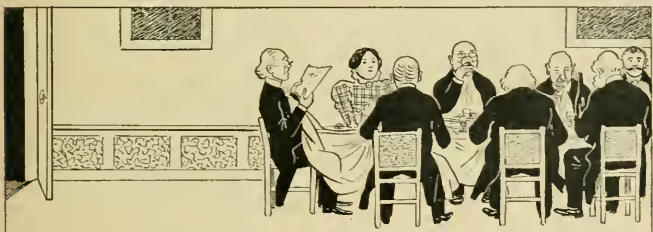
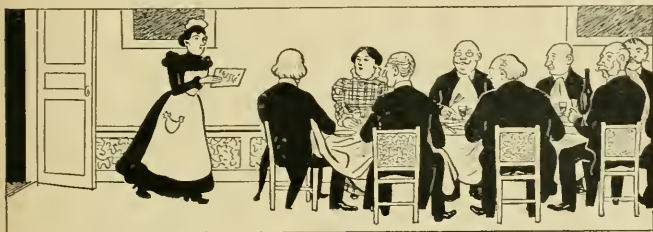
Cela n'empêche pas que les *Fonds brésiliens* ont repris considérablement dans ces derniers temps. Cela fait plaisir de voir, par exemple, le *Brésil 4 1/2 1888* coter dans les environs de 77, après l'avoir vu, il y a trois ans, tomber à 50. Faut-il maintenant « s'emballer » sur cette catégorie de valeurs ? Que non pas ! En reprenant ses paiements *en or* des coupons de leur Dette extérieure à partir du 1^{er} juillet prochain, les États-Unis du Brésil ne font que remplir les engagements qu'ils ont pris. Il faut les féliciter de remplir leurs engagements à date fixe, et c'est tout.

... On nous a beaucoup demandé, depuis notre dernière petite chronique, pourquoi nous ne traitions pas plus longuement les « valeurs d'actualité ». Il y a là un obstacle. Nous sommes dans l'obligation de fournir, vers le 45 de chaque mois, l'article qui n'arrive sous les yeux de nos lecteurs que le premier du mois suivant.

Mais puisqu'il nous est impossible de faire autrement, c'est à nos lecteurs de combler la lacune. Qu'ils nous écrivent, et qu'ils nous demandent tous les renseignements qui les intéressent. Nous possédons des dossiers sur toutes les valeurs cotées ou non cotées, et nous sommes tout disposés à leur communiquer ce que nous savons ; qu'ils nous posent donc des questions et nous demandent notre avis sur les valeurs qu'ils possèdent. En attendant, nous leur recommandons l'obligation 5 % de la *Revue du Monde moderne*. Ce titre, qui détachera un coupon le 1^{er} juillet, est très intéressant. Il constitue un excellent placement que les lecteurs de la *Revue* sont à même d'apprécier mieux que personne.

EMILE BENOIST,

Directeur du *Moniteur économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.



UN CONVIVE DISTRAIT

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Croûte aux fruits. — Cet entremets peut être fait de deux façons.

FACON ÉCONOMIQUE, POUR 6 OU 7 PERSONNES. — 100 grammes de raisin de Corinthe; 100 grammes de Smyrne; 100 grammes de chinois; 100 grammes d'angélique; 100 grammes de cerises mi-sucre; quelques fruits de la saison; un pot de marmelade d'abricot; un demi-décilitre de madère, de kirsch ou de rhum; un peu de vin blanc; un pain de mie de 25 centimes ou des reliefs de brioche.

OPÉRATION. — Frottez les raisins de Corinthe et de Smyrne avec un peu de farine entre les mains, pour détacher les queues; jetez-les dans une passoire à gros trous, faites-les tourner avec le bout des doigts, et veillez, si vous entendez du bruit, qu'il ne soit produit par quelque pierre.

Passer dans un peu d'eau tiède l'angélique et les chinois, coupez-les en dés, divisez les cerises par le milieu et réunissez le tout dans un bol pour le mariner avec le parfum choisi.

Faites décuire l'abricot avec le vin blanc et passez-le au tamis de crin; chauffez-le dans la casserole sans bouillir.

Pendant cette opération, faites glacer le pain ou la brioche au four. Coupez en tranches rondes ou en rectangle, minces d'un demi-centimètre, saupoudrez largement de sucre glace, posez-les sur une plaque et mettez au four très chaud; élevez la plaque, que la chaleur tombe sur le sucre et le caramélise très vite.

Laissez refroidir une minute, dressez en couronne sur un compotier ou plat rond.

Versez les fruits et le parfum dans la marmelade chaude, donnez un tour avec la cuiller d'argent pour mélanger, sans rien briser; versez au milieu du puits et servez.

Faïences brisées. — Il est très facile de réparer soi-même les faïences brisées par une main maladroite. On fait fondre de la colle de poisson dans de l'esprit-de-vin et on ajoute un tiers de son poids de gomme-ammoniaque.

On chauffe au bain-marie jusqu'à ce qu'une goutte du liquide déposée sur une assiette se solidifie presque instantanément.

Si on ne veut pas employer cette colle de suite, on la verse dans un flacon bien bouché. Au moment de s'en servir, on le plonge tout entier, sauf le goulot, bien entendu, dans un bain-marie. Quand la colle est bien ramollie, on en enduit les deux bords de la cassure préalablement trempée dans de l'eau chaude et on applique solidement les deux morceaux l'un contre l'autre. Si on veut hâter leur réunion, on plonge les deux morceaux unis dans de l'eau froide.

FACON RICHE, POUR 6 PERSONNES. — 2 oranges, 125 grammes de raisin frais, blanc; 125 gr. de noir; 2 ou 3 bananes; 60 grammes de cerises mi-sucre; 60 grammes de fraises; 2 pêches ou 3 abricots; des cerises fraîches, de l'ananas autant qu'on peut; le jus d'une belle mandarine; un décilitre de vin blanc de Graves; 1/2 décilitre de marasquin d'Italie; un pot de marmelade d'abricots; une brioche à tête de 1 fr. 50.

OPÉRATION. — Coupez la tête de la brioche un peu bas, l'ouverture doit être assez large pour ne pas gêner le couteau avec lequel on creuse la brioche, et pour se servir. Autant que possible, enlevez la mie entière pour faire des tranches et les glacer de même que la brioche, tête et timbale.

Préparez l'abricot comme précédemment, et aussitôt passé ajoutez le marasquin, les bananes coupées en dés, les cerises mi-sucre ou les nouvelles sans noyaux et sans jus, les fraises, le jus de la mandarine, les pêches ou les abricots coupés en quartiers, les raisins avec un soupçon de queue pour qu'ils ne se brisent pas; enfin les quartiers d'oranges. Enlevez les deux faces plates de l'orange, pelez-les à vif avec un couteau à lame fine et tranchant bien, qu'il ne reste pas de blanc. Passez la lame entre chaque cloison sur la peau et vous enlevez ces petits quartiers sans un fil ni une graine.

Posez la brioche sur une serviette à thé, dans un plat d'argent rond, entourez la base avec les lames de brioche glacées.

Au moment de servir, remuez très peu les fruits, versez, couvrez avec la tête et envoyez. Faire circuler le flacon de cognac en même temps.

A. COLUMBIÉ.

Teinture en noir des fourneaux de cuisine. — On mélange les matières suivantes :

Résine en poudre.	5 parties.
Savon jaune commun	10 —
Eau bouillante	10 —

Le savon doit être coupé en petits morceaux.

On chauffe le tout de manière à avoir une pâte bien homogène.

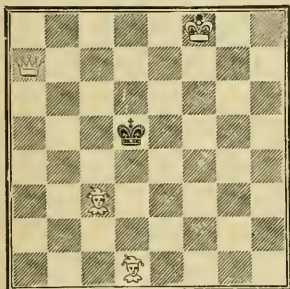
A ce moment on y ajoute petit à petit, et en remuant constamment, de la plombagine ou du noir animal jusqu'à ce qu'on ait une belle teinte noire. On enlève alors du feu et on en badigeonne le fourneau.

La pâte est parfois trop épaisse; il suffit de la délayer avec de l'eau bouillante.

VICTOR DE CLÈVES.

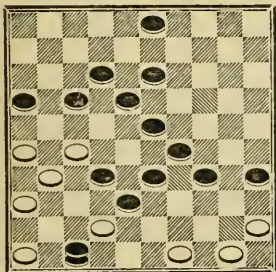
Jeux et Récréations, par M. G. BEUDIN

N° 419. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.
Par M. SAMUEL LOYD.



Les blancs jouent et font mat et trois coups.

N° 420. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 421. — Méli-Mélo.
PAR UN INCONNU

Remplacer par le mot propre les douze périphrases suivantes :

1. Environ trois onces, deux gros et douze grains.
2. Un arbrisseau qui croît en pleine Jamaïque.
3. Ce que font chaque jour les dentistes forains
4. Science qui nous fait parcourir l'univers.
5. Sert de port à la ville d'Alap en Syrie.
6. Attirer un quidam par des appâts divers.
7. Sur la Sambre, a : charbon, laminoirs, fonderie.
8. Témoignage évident de grande affection.
9. Etat de deux lignes, de deux plans parallèles.
10. Ateliers où l'on met la fil en peloton.
11. Fut vainqueur à Lépante. -- Et de leurs citadelles, A Grenade, il chassa les Maures du pays.
12. Confronter avec soin du scribe la copie

Avec l'original. — C'est tout et je finis
Ainsi la première partie.
Retrancher de ces douze mots les douze noms des figures de cartes à jouer, et avec les autres lettres trouver :

1. Ce qu'on apprend d'abord, alors qu'on veut chanter.
2. Le mot qu'au roi des jeux on prononce avec joie.
3. Facilement par moi le fer peut s'attirer.
4. Jenne, espiegle et joli, vêtu d'or et de soie.
5. Un morceau d'un objet renversé par malheur.
6. D'une étoffe quelconque exprime la largeur.
7. Il mourut sur un XXX... ce grand vainqueur du [monde]
8. La fin de la jeunesse et l'entrée en seconde.
9. User un vêtement pour l'avoir trop porté.
10. Nom de plusieurs villes, en Grèce (antiquité).
11. Ce que fait un tailleur, et puis un nom de femme.
12. Fer, en anglais, ou bien : un nègre. — Cher lecteur,

En terminant, permets que je réclame
Ton pardon pour t'avoir offert un tel labour.
Afin de faciliter les recherches de nos lecteurs non
montrons ci-dessous de quelle façon les solutions de ce
genre de problèmes doivent être données :

1. Hectogramme — Hector = Gamme.
 2. Argitamine — Argioe = Mat.
- et ainsi de suite.

N° 422. — Mathématiques.

Pierre et Jules ont à eux deux 217 francs; Jules et André 232 francs, Pierr et André 199 francs. Quelle somme possède chacun d'eux.

Solus. — Ce jeu prenant une extension considérable et des prix en espèces s'élevant à environ 30,000 francs étant affectés à divers concours de *Solus-Solus*, jeu que les enfants eux-mêmes peuvent jouer, nous enverrons ce dernier jeu et les règlements de concours à nos lecteurs contre 75 centimes.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

- N° 412. — 1. DSCR 1. R6R
2. D4FR échec et mat. 1. R ailleurs
2. D4CR échec et mat.

- N° 413. — 1. 23 19 1. 14 23
2. 13 9 2. 4 13
3. 33 28 3. 47 22
4. 48 42 4. 26 39
5. 34 43 5. 25 34
6. 40 9 gagne.

N° 414. — Albe, Bâle, Albi.

N° 415. — Pont — Oïse. — Pontoise.

- N° 416. SIX — IX = 8
IX — X = 1
XL — L = X
vaut SIX

N° 417. — Réponse : 39 ans 5 mois, la dernier mois étant février dans une année commune, exactement 39 ans 4 mois 28 jours 12 15

N° 418 — Ce cas se présente lorsque le 2^e joueur écarte 4 cartes au lieu de 3 et qu'il fait la 11^e levée; il ne reste p us de carte entre les mains.

BIBLIOGRAPHIE

Si l'on se demandait pourquoi des poètes écrivent encore des poèmes, M. Edouard de Morsier répondrait dans ses **CONFESSIONS**, parues chez Lemerre :

Alors quelqu'un de voss, peut-être,
Se retrouvera dans un vers,
En pleurant de se reconnaître,
Frère perdu dans l'univers !

De ces frères perdus qui se réuniraient les bataillons seraient nombreux. Leur mot d'ordre est l'Amour et leur drapeau la Beauté. Ils mènent la véritable course du flambeau de l'antiquité, celle qui ne laissait point s'éteindre la flamme de l'idéal.

Aussi, pourquoi être triste ? M. de Morsier donne trop raison à la remarque de Montaigne, qu'il y a de la goumandise au sein de la mélancolie et, comme pour Andromaque, être privé de ses larmes lui paraît la souffrance suprême.

Puisque sa voix convie les âmes à une communion de sentiments, le devoir d'un poète comme M. de Morsier est de leur chanter le *Sursum corda*. Il le peut d'autant mieux, que ceux qui ont souffert se sont trempés dans la douleur et que leur voix résonne plus haut quand elle revient à l'espérance.

Dans une pièce où l'auteur veut bien rappeler le titre de cette revue, il est courageusement de son temps :

Je ne sais quoi de grand se prépare sur terre,
Les jours qui vont venir n'ont pas en leurs pareils ;
Nous verrons, en touchant l'autre bard du mystère,
Sous des riens inconnus se lever des soleils !

Mais, certainement !

Le fier génie humain, aux ailes déployées,
Bras tendu, torche en main, un éclair dans les yeux...

nous convie à le suivre vers les routes nouvelles. C'est la noble mission des poètes de relever ainsi et d'envelopper de beauté la marche en avant des sociétés.

Comme le mieux, en parlant de vers, est de les citer, on appréciera toute la souplesse du talent de M. de Morsier par cette fin d'une pièce où il demande à une femme ce qu'elle a fait de son cœur :

Où, mais dans ta main qui restera fiède,
Tu ressentiras toujours sa chaleur ;
De l'avoir touché point n'est de remède,
Car n'est dans ta chair qu'a brûlé mon cœur !

Une fois de plus, et il en sera toujours ainsi, M. Victor Billaud fait remonter aux

femmes toute source de poésie. Son **Jeune amour**, chez Lemerre, est un cantique des cantiques où passe la Sulamite éternelle. Sous tous les rythmes, légers ou graves, tendres ou fiers, triste ou folle c'est la chanson d'amour qui s'envole... Et le frisson sacré n'est point maudit, au contraire :

C'est au baiser du premier homme,
Paraît-il, qu'est dû cet effet ;
Et quand elle a croqué la pomme,
Eve, notre mère, a bien fait !

La librairie Armand Colin a publié en volumes deux enquêtes économiques d'un vif intérêt. Dans l'un, M. Georges Villain étudie le fer, la houille et la métallurgie à la fin du XIX^e siècle et s'appuie sur des statistiques copieuses pour expliquer la crise passagère qui a succédé à une période d'extrême activité. Il met la France en parallèle avec les autres pays et expose l'avantage et les inconvénients des syndicats.

Dans l'autre, M. Charles Mayet voyage **Autour de l'octroi de Paris** avec une mordante ironie. Il fait éclater tout ce que cette institution a de suranné et tous les *impedimenta* que sa routine apporte au développement des affaires. Ce travail est d'autant parfait qu'après avoir étalé le mal il propose nettement le remède.

A la même librairie, Marie-Anne de Boyet a évoqué dans **La Cadette** un charmant type de jeune fille, vaillante et dévouée jusqu'au sacrifice. Cet intéressant récit se déroule dans cette province dauphinoise au sol de laquelle restent encore enracinées de vieilles familles conservant l'esprit et le caractère local. Au mérite littéraire de cette œuvre s'ajoute un subtil parfum de terroir.

M. Émile Faguet y étudie aussi les **Problèmes politiques du temps présent** avec la lucidité d'esprit et la force de pensée qui lui sont coutumières. Le régime parlementaire, la liberté de l'enseignement, les rapports de la démocratie avec l'armée et la religion, telles sont les graves questions traitées avec une conscience qui ne s'inspire que de l'amour de la patrie et de l'humanité.

Signalons enfin l'**Eloge d'André Chénier**, par M^{lle} Jean Berthieroy, que l'Académie française a récompensé dans son dernier concours d'éloquence, et qui a paru en brochure. Il est reposant d'y revoir la vie du poète qui n'a vécu que dans la Beauté.

Une exposition d'œuvres de **Daumier** a eu lieu en mai au palais de l'École des beaux-arts. Les peintures à l'huile réunies n'étaient pas, en général, pour augmenter la gloire du maître. Nous rappelons ici l'article si complet qui a été publié sur Daumier dans le numéro de mars 1895 du *Monde Moderne*.

Les quatre gravures illustrant **L'Homme de Han**, par Léon Berthaut, dans notre numéro de mai, ont été obtenues d'après des photographies de la maison **PAUL BOYEU**.

TABLE DES AUTEURS ET DES ARTISTES

- ARNOULD-MOREAUX. — Illustration de *Le Chat dans les proverbes*, XIII, 650.
- ARZINOL (E.-F. d'). — Traduction de *Notre sieur Jupp*, XIII, 579.
- BARON (Jacques). — Traduction de *Un flot de printemps dans Broadway*, XIII, 723.
- BAYARD (Émile). — Illustration de *Un flot de printemps dans Broadway*, XIII, 723.
- BELLET (Daniel). — *A l'Assaut du Pôle*, XIII, 369.
- BERTHAUT (Léon). — *L'Homme de Han*, XIII, 635.
- BERTRAND (M^{me}). — Illustration de *Notre sieur Jupp*, XIII, 579.
- BEUDIN (G.). — *Jeux et Créations*, XIII, 137, 279, 423, 569, 715, 855.
- BINETEAU (P.). — Carte de *l'Afrique du Sud*, XIII, 116.
- BINETEAU (P.). — Carte *A travers l'Asie*, XIII, 697.
- BINETEAU (P.). — Carte de la *Colonisation de l'Algérie*, XIII, 891.
- BINETEAU (P.). — Carte du *Congo français*, XIII, 400.
- BINETEAU (P.). — Carte de la *Mandchourie*, XIII, 263.
- BINETEAU (P.). — Carte de la *Nouvelle-Calédonie*, XIII, 551.
- BOTREL (Théodore). — *L'Intersigne de la bague d'argent*, XIII, 326.
- BRANDER MATTHEWS. — *Un flot de printemps dans Broadway*, XIII, 723.
- CALLET (A.). — *Le Vieux Paris universitaire*, XIII, 475.
- CARDUCHET (Henri). — Illustration de *Amour fidèle*, XIII, 522.
- CARDUCHET (Henri). — Illustration de *l'Armada vaincue*, XIII, 193.
- CARDUCHET (Henri). — Illustration de *Si tu reuz...*, XIII, 523.
- CASCIANI (Clément). — *Les Mines marines*, XIII, 766.
- CASCIANI (Clément). — *Ponts militaires*, XIII, 317.
- CASTER (Louis de). — *Petites figures et grands hommes*, XIII, 801.
- CHARLES-BERNARD. — *L'Armada vaincue*, XIII, 193.
- CHEVALLIER (Léon). — *Méran*, XIII, 16.
- CLARETIE (Léo). — *Le Mouvement littéraire*, XIII, 91, 237, 375, 529, 673, 812.
- CLÈVES (Victor de). — *La Vie pratique*, XIII, 136, 278, 422, 568, 714, 854.
- COLOMBIÉ (A.). — *La Cuisine du mois*, XIII, 136, 278, 422, 568, 714, 854.
- COUPIN (Henri). — *Au Pays des truffes*, XIII, 361.
- COUPIN (Henri). — *Les Animaux qui s'habillent*, XIII, 620.
- C. P. — *La Photographie artistique aux États-Unis*, XIII, 641.
- CUNHA (A. da). — *Causerie scientifique*, XIII, 97, 243, 381, 535, 679, 818.
- DANVERS (Guillaume). — *La Musique*, XIII, 109, 255, 393, 544, 690, 823.
- DAVRAY (Henry D.). — Traduction de *Dans l'abîme*, XIII, 147.
- DECHAMBRE (P.). — *L'École nationale d'agriculture de Grignon*, XIII, 196.
- DELLA ROBBIA (Andrea). — *Œuvres diverses*, XIII, 27.
- DELLA ROBBIA (Luca). — *Œuvres diverses*, XIII, 29.
- DENISE (G.). — Illustration de *Les Éléphants*, XIII, 75.
- DENISE (G.). — Illustration de *Les Sauterelles en Algérie*, XIII, 785.
- DENISE (G.). — Illustration de *Utilité des oiseaux*, XIII, 221.
- DEVENS (Miss). — *Une Impression*, XIII, 642.
- DILLAYE (Frédéric). — *Le Miroir plan dans la photographie*, XIII, 371.
- DILLAYE (Frédéric). — *La Photographie des intérieurs*, XIII, 808.
- FAU (Fernand). — *Un Convive détruit*, XIII, 853.
- FAURET (Léon). — Illustration de *Les Trois Horace*, XIII, 5.
- FRANÇOIS (G.). — *Tableaux de statistique*, XIII, 133, 276, 420, 712, 851.
- GALLUS (Emmanuel). — *La Lettre*, XIII, 291.
- GANIER (A.). — *Les Cartes postales illustrées*, XIII, 81.
- GANIER (A.). — *Deux Ailes maritimes*, XIII, 524.
- GARNIER (Élonard). — *Les Ivoires du Musée de Cluny*, XIII, 303.
- GAUSSERON (B.-H.). — *Les Derniers Lazzaroni*, XIII, 790.
- GAUSSERON (B.-H.). — *Le Musée de Bethoven à Bonn*, XIII, 590.
- GAUSSERON (B.-H.). — *Les Tombeaux des empereurs Ming*, XIII, 225.
- GÉNIAUX (Charles). — *Le Pardon de Rumengol*, XIII, 41.
- GEORGE (Max). — *Adieu*, XIII, 549.
- GISSING (George). — *Notre sieur Jupp*, XIII, 579.
- GOBÉ (G.). — Illustration de *Chinon pittoresque*, XIII, 497.
- GOTTLÖB (F.). — Illustration de *La Lettre*, XIII, 291.
- GRIMAUD (Henri). — *Chinon pittoresque*, XIII, 497.
- GRUYER (Paul). — *Maisons de Paris historiques et curieuses*, XIII, 205.
- GSELL (Paul). — *La première et la dernière étape*, XIII, 625.
- GUILLEMET (Maurice). — *Gustave Moreau*, XIII, 732.

- HESS (Herbert Arthur). — *En Arcadie*, XIII, 647.
- HINZELIN (Émile). — *Troyes*, XIII, 595.
- HOLLAND DAY (F.). — *Consummatum est!* XIII, 649.
- KASEBIER (M^{me} G.). — *Étude*, XIII, 613.
- KASEBIER (M^{me} G.). — *Vous êtes bête entre toutes les femmes*, XIII, 643.
- LABARRIÈRE (Paul). — *Pauvre Jean!* XIII, 435.
- LALANDE (Pierre). — *Le Point d'Alençon*, XIII, 609.
- LALLEMAND (Charles). — *Une Bouteille de vin fin*, XIII, 491.
- LALLEMAND (Charles). — Illustration de *Une Bouteille de vin fin*, XIII, 491.
- LAUBADÈRE (P. de). — Illustration de *Le Musée d'artillerie*, XIII, 63.
- LECOMTE (V.). — Illustration de *L'Étoile du roi Charles de Suède*, XIII, 49.
- LEFEVRE (Maurice). — *Chronique théâtrale*, XIII, 103, 249, 387, 541, 635, 824.
- LE REY-CLÉRICÉ. — *Les Petites Vestales*, XIII, 113.
- LEVY (E.). — Illustration de *Le Polo dans l'Inde*, XIII, 799.
- LOVERDO (J. de). — *Les Éléphants*, XIII, 75.
- LOVERDO (J. de). — *Les Sauterelles en Algérie*, XIII, 785.
- LOVERDO (J. de). — *Utilité des oiseaux*, XIII, 221.
- MAINDRON (Maurice). — *Le Musée d'artillerie*, XIII, 63.
- MANGIN (Louis). — *Chien et Chat*, XIII, 280.
- MANORE (Jean). — *La Pêche de la truite*, XIII, 58.
- MARSHALL (Jack). — *L'Évolution industrielle du Japon*, XIII, 481.
- MAS (Émile). — Illustration de *Tableaux parisiens*, XIII, 229.
- MILLIAT (A.). — *Les Della Robbia*, XIII, 27.
- MONGE (Édouard). — *La Récolte des immortelles dans le Var*, XIII, 330.
- MONGE (Édouard). — Illustration de *La Récolte des immortelles dans le Var*, XIII, 330.
- MORAND (A.). — Illustration de *La première et la dernière étape*, XII, 625.
- MORAND (A.). — Illustration de *Les Petits métiers*, XIII, 353.
- MOREAU (Gustave). — *Œuvres diverses*, XIII, 734.
- MORSIER (E. de). — *Amour fidèle*, XIII, 522.
- MORSIER (E. de). — *Si tu veux...*, XIII, 523.
- NANSOUTY (Max de). — *La Lutte contre la neige*, XIII, 759.
- NERLINOER (Ch.). — *Strasbourg*, XIII, 333.
- NÉRONDE (C. de). — *L'Auvergne*, XIII, 771.
- NOMIS (Ernst). — *Les Clowns*, XIII, 405.
- NOMIS (Ernst). — *Le Concours hippique au grand Palais*, XIII, 702.
- NOMIS (Ernst). — *Le Duel au pistolet*, XIII, 810.
- NOMIS (Ernst). — *L'Éducation d'un cocher de fiacre*, XIII, 556.
- NOMIS (Ernst). — *L'Épée*, XIII, 267.
- NOMIS (Ernst). — *La Lutte et les Luttes*, XIII, 121.
- NOMIS (Ernst). — *Le Monde et les Sports*, XIII, 121, 267, 405, 556, 702, 840.
- OBER (F.). — Illustration de *Au Pays des truffes*, XIII, 361.
- OTT (F.). — *En Colonne*, XIII, 463.
- PRÉSILLY (Berthe de). — *La Mode du mois*, XIII, 130, 274, 418, 561, 710, 848.
- PUMPELLY CABOT (M^{me}). — *Le Nouveau roi*, XIII, 646.
- QUANTIN (A.). — *Promenades en Poitou*, XIII, 177.
- REMBRANDT. — *Œuvres diverses*, XIII, 161.
- REPAIRE (Jean). — *Les Timbres-poste du mois*, XIII, 132, 273, 417, 566, 709, 850.
- ROQUES (Léon). — *Intermezzo*, XIII, 694.
- ROUVIER (Gaston). — *Événements géographiques et coloniaux*, XIII, 115, 261, 399, 550, 696, 834.
- ROUX (G.). — Illustration de *Pauvre Jean!* XIII, 435.
- ROZAN (Charles). — *Le Chat dans les proverbes*, XIII, 650.
- RZEWUSKI (Stanislas). — Traduction de *L'Étoile du roi Charles de Suède*, XIII, 49.
- SAINT-HERAYE (H.-G. de). — *Supercherie dans les temples païens*, XIII, 459.
- SCHMANN. — *Faust*, XIII, 258.
- SEGUIN (F.). — Illustration de *Le Vieux Paris universitaire*, XIII, 475.
- SERVIÈRES (Georges). — *Cracovie*, XIII, 659.
- SIENKIEWICZ (Henri). — *L'Étoile du roi Charles de Suède*, XIII, 49.
- TATTEGRAIN. — *Tites de vieillards*, XIII, 525.
- TOUSSAINT (Maurice). — Illustration de *En Colonne*, XIII, 463.
- VAN MUYDEN (E.). — *Bilboquet et Bilboquette*, XIII, 421.
- VERGI (G.). — *Arc Maria*, XIII, 396.
- VERHAEREN (Émile). — *Rembrandt*, XIII, 161.
- VILLARS (Paul). — *La Royauté en Angleterre*, XIII, 511.
- VINCENT (E.-H.). — Illustration de *L'Interigne de la bague d'argent*, XIII, 326.
- VOS (Luc de). — *Les Petits métiers*, XIII, 353.
- VRIGNACLT (Pierre). — *Tableaux parisiens*, XIII, 229.
- WARWICK GOBLE. — Illustration de *Dans l'abîme*, XIII, 147.
- WATSON (Miss Eva). — *Enfant lisant*, XIII, 645.
- WELLS (H. G.). — *Dans l'abîme*, XIII, 147.
- WHITE (Clarence H.). — *Parasse*, XIII, 648.
- WOLFF (Maurice). — *La Passion à Oberammergau*, XIII, 741.
- X. — *Le Polo dans l'Inde*, XIII, 799.
- YVER (Colette). — *Les Trois Horace*, XIII, 5.

TABLE DES MATIÈRES

Littérature.

- AMOUR FIDÈLE, par E. de Morsier, XIII, 522.
ARMADA VAINCUE (L'), par Charles-Bernard, XIII, 193.
CHAT DANS LES PROVERSES (Le), par Charles Rozan, XIII, 650.
DANS L'ABÎME, par H. G. Wells, XIII, 147.
EN COLONNE, par F. Ott, XIII, 463.
ÉTOILE DU ROI CHARLES DE SUÈDE (L'), par Henri Sienkiewicz, XIII, 49.
FLOT DE PRINTEMPS DANS BROADWAY (Un), par Brander Matthews, XIII, 723.
INTERSIGNE DE LA BAGUE D'ARGENT (L'), par Théodore Botrel, XIII, 326.
LETTRE (La), par Emmanuel Galus, XIII, 291.
PAUVRE JEAN! par Paul Labarrière, XIII, 435.
SEUR JCPP (Notre), par George Gissing, XIII, 579.
SI TU VEUX..., par E. de Morsier, XIII, 523.
TABLEAUX PARISIENS, par Pierre Vignault, XIII, 229.
TROIS HORACE (Les), par Colette Yver, XIII, 5.

Critique, Théâtre, Musique.

- ADIEU, par Max George, XIII, 549.
AVE MARIA, par G. Verdi, XIII, 396.
BIBLIOGRAPHIE, XIII, 138, 281, 424, 570, 716, 856.
CHRONIQUE THÉÂTRALE, par Maurice Lefevre, XIII, 103, 249, 387, 541, 685, 824.
FAUST, par Schumann, XIII, 258.
INTERMEZZO, par Léon Roques, XIII, 694.
MOUVEMENT LITTÉRAIRE (Le), par Léo Claretie, XIII, 91, 237, 375, 529, 673, 812.
MUSÉE DE BEETHOVEN A BONN (Le), par B.-H. Gausseron, XIII, 590.
MUSIQUE (La), par Guillaume Danvers, XIII, 109, 255, 393, 544, 690, 828.
PASSION A OBERAMMERGAU (La), par Maurice Wolf, XIII, 741.
PETITES VESTALES (Les), par Le Rey-Clérico, XIII, 113.

Histoire, Biographie, Philosophie, Économie sociale, Instruction.

- ASILES MARITIMES (Deux), par A. Ganier, XIII, 524.
MAISONS DE PARIS HISTORIQUES ET CURIEUSES, par Paul Gruyer, XIII, 205.
MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE, XIII, 126, 271, 410, 560, 706, 844.

- PETITES FIGURES ET GRANDS HOMMES, par Louis de Caster, XIII, 801.
PETITS MÉTIERS (Les), par Luc de Vos, XIII, 353.
PORTRAITS DE FEMMES (Trois), XIII, 358.
PREMIÈRE ET LA DERNIÈRE ÉTAPE (La), par Paul Gsell, XIII, 625.
QUESTIONS FINANCIÈRES, XIII, 134, 277, 567, 713, 852.
ROYAUTÉ EN ANGLETERRE (La), par Paul Villars, XIII, 511.
SUPERCHERIES DANS LES TEMPLES PAIENS, par H.-G. de Saint-Heraye, XIII, 459.
TABLEAUX DE STATISTIQUE, par G. François, XIII, 133, 276, 420, 712, 851.
VIEUX PARIS UNIVERSITAIRE (Le), par A. Callet, XIII, 475.

Beaux-Arts.

- CARTES POSTALES ILLUSTRÉES (Les), par A. Ganier, XIII, 81.
DELLA ROBBIA (Les), par A. Milliat, XIII, 27.
GUSTAVE MOREAU, par Maurice Guillemot, XIII, 732.
IVOIRES DU MUSÉE DE CLUNY (Les), par Édouard Garnier, XIII, 303.
MIROIR PLAN DANS LA PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE (Le), par Frédéric Dillaye, XIII, 371.
PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE AUX ÉTATS-UNIS (La), par C. P., XIII, 641.
PHOTOGRAPHIE DES INTÉRIEURS (La), par Frédéric Dillaye, XIII, 808.
POINT D'ALENÇON (Le), par Pierre Lalande, XIII, 609.
REMBRANDT, par Émile Verhaeren, XIII, 161.

Géographie, Voyages.

- AUVERGNE (L'), par C. de Néronie, XIII, 771.
CHINON PITTORESQUE, par Henri Grimaud, XIII, 497.
CRACOVIE, par Georges Servières, XIII, 659.
DERNIERS LAZZARONI (Les), par B.-H. Gausseron, XIII, 790.
ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET COLONIAUX, par Gaston Rouvier, XIII, 115, 261, 399, 550, 696, 834.
HOMME DE HAN (L'), par Léon Brithaut, XIII, 635.
MÉRAN, par Louis Chevallier, XIII, 16.
PARDON DE RUMENGOÛL (Le), par Charles Géniaux, XIII, 41.

PROMENADES EN POITOU, par A. Quantin, XIII, 177.
 STRASBOURG, par Ch. Nerlinger, XIII, 333.
 TOMBEAUX DES EMPEREURS MING (Les), par B.-H. Gausseron, XIII, 225.
 TROYES, par Emile Hinzlitz, XIII, 595.

Armée, Marine.

MINES MARINES (Les), par Clément Casciani, XIII, 766.
 MUSÉE D'ARTILLERIE (Le), par Maurice Maindron, XIII, 63.
 PONTS MILITAIRES, par Clément Casciani, XIII, 317.

Sciences,

Commerce et Industrie, Agriculture.

ANIMAUX QUI S'HABILLENENT (Les), par Henri Coupin, XIII, 620.
 ASSAUT DU POLE (A l'), par Daniel Bellet, XIII, 369.
 BOUTEILLE DE VIN FIN (Une), par Charles Lallemant, XIII, 491.
 CAUSERIE SCIENTIFIQUE, par A. da Cunha, XIII, 97, 243, 381, 535, 679, 818.
 ÉCOLE NATIONALE D'AGRICULTURE DE GRIGNON (L'), par P. Dechambre, XIII, 196.
 ÉLÉPHANTS (Les), par J. de Loverdo, XIII, 75.
 ÉVOLUTION INDUSTRIELLE DU JAPON, par Jack Marshall, XIII, 481.
 LUTTE CONTRE LA NEIGE (La), par Max de Nansouty, XIII, 759.
 PAYS DES TRUFFES (Au), par Henri Coupin, XIII, 361.
 RÉCOLTE DES IMMORTELLES DANS LE VAR (La), par Édouard Monge, XIII, 330.
 SAUTERELLES EN ALGÉRIE (Les), par J. de Loverdo, XIII, 785.

UTILITÉ DES OISEAUX, par J. de Loverdo, XIII, 221.

Variétés, Sport, Mode, Vie pratique, Caricature.

ABLETTE (L'), XIII, 672.
 BILBOQUET ET BILBOQUETTE, par E. van Muyden, XIII, 421.
 CHIEN ET CHAT, par Louis Mangin, XIII, 280.
 CLOWNS (Les), par Ernst Nomis, XIII, 405.
 CONCOURS HIPPIQUE AU GRAND PALAIS (Le), par Ernst Nomis, XIII, 702.
 CONVIVE DISTRAIT (Un), par Fernand Fau, XIII, 853.
 CUISINE DU MOIS (La), par A. Colombié, XIII, 136, 278, 422, 568, 714, 854.
 DUEL AU PISTOLET (Le), par Ernst Nomis, XIII, 840.
 ÉDUCATION D'UN COCHER DE FIACRE (L'), par Ernst Nomis, XIII, 556.
 ÉPÉE (L'), par Ernst Nomis, XIII, 267.
 JEUX ET RÉCRÉATIONS, par G. Boudin, XIII, 137, 279, 423, 569, 715, 855.
 LUTTE ET LES LUTTEURS (La), par Ernst Nomis, XIII, 121.
 MODE DU MOIS (La), par Berthe de Présilly, XIII, 130, 274, 418, 561, 710, 818.
 MONDE ET LES SPORTS (Le), par Ernst Nomis, XIII, 121, 267, 405, 556, 702, 810.
 PÊCHE DE LA TRUITE (La), par Jean Manore, XIII, 58.
 POLO DANS L'INDE (Le), par X., XIII, 799.
 TIMBRES-POSTE DU MOIS (Les), par Jean Repaire, XIII, 132, 273, 417, 566, 709, 850.
 VIE PRATIQUE (La), par Victor de Clèves, XIII, 136, 278, 422, 568, 714, 854.

TABLE DES AUTEURS ET DES ARTISTES, XIII, 857.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME

(Tome I de 1901.)
